

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON II

Département de Sciences du Langage

École doctorale Lettres, Langues, Linguistique et Arts

Laboratoire ICAR – UMR 5191

Thèse de doctorat

Pour l'obtention du grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON II

Discipline : Sciences du Langage

Les nécrologies dans la presse française contemporaine
Une analyse de discours

Présentée et soutenue publiquement le 11 décembre 2015 par

Marie-Laure FLOREA

Sous la direction de

Alain RABATEL

Membres du jury :

Jean-Michel ADAM, Professeur, Université de Lausanne, rapporteur

Ruth AMOSSY, Professeure, Université de Tel-Aviv, rapporteure

Hugues CONSTANTIN DE CHANAY, Professeur, Université Lyon II

Dominique MAINGUENEAU, Professeur, Université Paris IV, président

Alain RABATEL, Professeur, Université Lyon I, directeur de thèse

Jean-François TÉTU, Professeur, Université Lyon II

Tome II – Corpus

SOMMAIRE

Sommaire	3
Présentation du volume de corpus	5
Table des journaux du corpus	7
Tableau récapitulatif des articles du corpus	9
Articles d' <i>Aujourd'hui en France</i> (AUJ1 – AUJ17)	23
Articles du <i>Bulletin de la Société de Linguistique de Paris</i> (BSL1 – BSL16)	42
Articles des <i>Cahiers de praxématique</i> (CAH1 – CAH2)	97
Article du <i>Canard enchaîné</i> (CAN1)	100
Articles de <i>Charlie Hebdo</i> (CHA1 – CHA6)	101
Article de <i>Prochoix</i> (CHO1)	107
Articles de <i>Clio</i> (CLI1 – CLI3)	151
Articles de <i>La Croix</i> (CRO1 – CRO51)	163
Articles des <i>Échos</i> (ECH1 – ECH22)	215
Articles de <i>Elle</i> (ELL1 – ELL2)	238
Articles de <i>L'Express</i> (EXP1 – EXP3)	240
Articles du <i>Figaro</i> (FIG1 – FIG58)	243
Articles de <i>France Soir</i> (FIG1 – FIG3)	303
Articles de <i>La Gazette royale</i> (GAZ1 – GAZ3)	307
Articles de <i>L'Humanité</i> (HUM1 – HUM38)	313
Article de <i>Tribune juive</i> (JUI1)	352
Articles de <i>Langage et Société</i> (LAN1 – LAN3)	353
Articles de <i>L'Équipe</i> (LEQ1 – LEQ19)	358
Articles de <i>Libération</i> (LIB1 – LIB55)	377
Article de <i>Lutte ouvrière</i> (LUT1)	438
Articles de <i>Marges linguistiques</i> (MAR1 – MAR4)	439
Articles de <i>Metro</i> (MET1 – MET8)	463
Articles de <i>20minutes</i> (MIN1 – MIN26)	471
Articles du <i>Monde libertaire</i> (MLI1 – MLI2)	497
Articles du <i>Monde</i> (MON1 – MON107)	499
Articles de <i>Mots. Les langages du politique</i> (MOT1 – MOT2)	607
Articles du <i>Nouvel Observateur</i> (OBS1 – OBS13)	609
Articles du <i>Point</i> (POI1 – POI15)	623
Articles de <i>Présent</i> (PRE1 – PRE15)	648
Articles du <i>Progrès</i> (PRO1 – PRO58)	664
Articles de <i>Réforme</i> (REF1 – REF2)	722
Articles de <i>Rivarol</i> (RIV1 – RIV9)	724
Articles de <i>Rouge</i> (ROU1 – ROU5)	733
Article de <i>Semen</i> (SEM1)	738
Articles de <i>Têtu</i> (TET1 – TET2)	739
Articles de <i>La Tribune</i> (TRI1 – TRI6)	741
Article de <i>La Vie</i> (VIE1)	748

PRÉSENTATION DU VOLUME DE CORPUS

L'organisation du corpus au sein de ce volume d'annexes a déjà été expliquée dans le corps de la thèse, dans la mesure où les choix de présentation ne relèvent pas de questions purement logistiques mais entrent de plein droit dans l'analyse. Néanmoins, dans le souci du confort de lecture, je reprends ici les principaux points permettant de s'orienter dans ce volume.

Codes des articles

Chaque article possède un code unique, composé de trois lettres et d'un chiffre. Chaque séquence de trois lettres correspond à un journal, reprenant la plupart du temps les trois premières lettres de son titre : par exemple, « AUJ » est le code qui identifie les articles provenant d'*Aujourd'hui en France*. Cette règle n'est toutefois pas systématique, pour permettre de distinguer des titres proches : par exemple, le code de *La Tribune* est TRI, tandis que celui de *Tribune juive* est JUI. Chaque article porte également un numéro, en fonction de l'ordre chronologique de parution des articles. Ces codes ont été pensés pour être intuitifs, toutefois un marque-page avec les correspondances entre titres de journaux et codes se trouve au début de ce volume, afin que le lecteur puisse retrouver aisément son chemin.

Ordre des articles

Ce volume comprend l'ensemble des articles du corpus principal, qui sont triés par ordre alphabétique de code. Cet ordre a été préféré à l'ordre chronologique (qui aurait permis d'effectuer des rapprochements entre les différentes nécrologies consacrées à un même défunt) et à l'organisation par catégories de journaux (qui aurait permis de mettre en évidence des régularités en fonction du type de presse), pour des raisons de lisibilité : la recherche des articles devrait en effet s'en trouver facilitée. Néanmoins, le lecteur qui souhaite adopter d'autres modes de classement pourra consulter avec profit la version numérique du corpus, dans laquelle on peut circuler par menus.

Présentation d'une page

Chaque article est présenté selon le modèle suivant : le code de l'article figure dans le coin supérieur de la page, et diverses informations sur l'article sont données en pied de page : le titre du journal, la date de parution, la page à laquelle figure l'article au sein du journal, et le nom du défunt. Lorsqu'un article se développe sur plusieurs pages, seule la première comporte ces indications.

Documents annexes

Deux tableaux figurent au début de ce volume : la table des journaux du corpus présente brièvement les 37 titres représentés dans le corpus en fonction des catégories auxquelles ils appartiennent. Le tableau récapitulatif des articles du corpus donne quelques informations sur les 581 nécrologies : code de l'article, titre de l'article, auteur, date de parution, page, rubrique, nom du défunt. Trois colonnes permettent également de préciser si l'article est annoncé en Une ou dans le sommaire et s'il s'agit d'une hyperstructure (auquel cas le nombre présent dans la case indique le nombre de modules que comprend l'hyperstructure). Une version plus développée de ce tableau, qui a servi de base à plusieurs analyses présentées dans la thèse, se trouve sur la version numérique du corpus. On y trouvera notamment des informations concernant la taille de la nécrologie, la présence d'illustrations (et le cas échéant, la nature de ces illustrations), ainsi que des renseignements relatifs au défunt (catégorie, sexe, âge) et sur les conditions du décès, lorsque celles-ci sont indiquées dans l'article (date, lieu, cause).

TABLE DES JOURNAUX DU CORPUS

Type de journal	Catégorie	Titre du journal	Code	Pages
Quotidien	National	<i>20minutes</i>	MIN	471 - 496
		<i>Aujourd'hui en France</i>	AUJ	23 - 41
		<i>France Soir</i>	FRA	303 - 306
		<i>La Croix</i>	CRO	163 - 214
		<i>La Tribune</i>	TRI	741 - 747
		<i>Le Figaro</i>	FIG	243 - 302
		<i>Le Monde</i>	MON	499 - 606
		<i>L'Équipe</i>	LEQ	358 - 376
		<i>Les Échos</i>	ECH	215 - 237
		<i>L'Humanité</i>	HUM	313 - 351
		<i>Libération</i>	LIB	377 - 437
		<i>Metro</i>	MET	463 - 470
		<i>Présent</i>	PRE	648 - 663
	Régional	<i>Le Progrès</i>	PRO	664 - 721
Hebdomadaire	D'information générale	<i>Le Nouvel Observateur</i>	OBS	609 - 622
		<i>Le Point</i>	POI	623 - 647
		<i>L'Express</i>	EXP	240 - 242
	Satirique	<i>Charlie Hebdo</i>	CHA	101 - 106
		<i>Le Canard enchaîné</i>	CAN	100
Revue	Identité disciplinaire	<i>Bulletin de la Société de Linguistique de Paris</i>	BSL	42 - 96
		<i>Cahiers de praxématique</i>	CAH	97 - 99
		<i>Langage et Société</i>	LAN	353 - 357
		<i>Marges linguistiques</i>	MAR	439 - 462
		<i>Mots. Les langages du politique</i>	MOT	607 - 608
		<i>Semen</i>	SEM	738
	Identité politique	<i>La Gazette royale</i>	GAZ	307 - 312
		<i>Le Monde libertaire</i>	MLI	497 - 498
		<i>Lutte ouvrière</i>	LUT	438
		<i>Rivarol</i>	RIV	724 - 732
		<i>Rouge</i>	ROU	733 - 737
	Identité de genre	<i>Clio</i>	CLI	151 - 162
		<i>Elle</i>	ELL	238 - 239
		<i>Prochoix</i>	CHO	107 - 150
		<i>Têtu</i>	TET	739 - 740
	Identité religieuse	<i>La Vie</i>	VIE	748
		<i>Réforme</i>	REF	722 - 723
		<i>Tribune juive</i>	JUI	352

TABLEAU DES ARTICLES DU CORPUS

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
AUJ1	Disparition de Marie-France Stirbois	GERSCHEL Frédéric & BONICCO Jean-Pierre	18 avril 2006	4	La politique - Extrême-droite				Marie-France Stirbois
AUJ2	Philippe Castelli, un grand second rôle	H.L.	21 avril 2006	27	Les spectacles - Disparition				Philippe Castelli
AUJ3	Le Professeur Jean Bernard est mort	BERMANI Gérard	22 avril 2006	22	Vivre mieux - Disparition				Jean Bernard
AUJ4	T'chao, le plus beau		27 avril 2006	28	Le sport hippique				Alain Lequeux
AUJ5			2 mai 2006	7	Politique - En bref - Troisième				Boris Fraenkel
AUJ6	Une championne de ski suisse assassinée par son mari	DUBY Valérie	2 mai 2006	14	Faits divers - Meurtre				Corinne Roy-Bellet
AUJ7	Jean-François Revel, intellectuel engagé		2 mai 2006	36	TV - Disparition				Jean-François Revel
AUJ8	André Labarrère, l'embématique maire de Pau	B.H.	17 mai 2006	7	La politique - Disparition				André Labarrère
AUJ9	La voix des routiers s'est éteinte	LIZÉ Hubert	24 mai 2006	36	TV - Disparition				Max Meynier
AUJ10	Le Président Philippe Aumary n'est plus	DESPREZ Martin	25 mai 2006	2	Disparition	X		5	Philippe Aumary
AUJ11	Claude Piéplu était l'âme des Shadoks	LIZÉ Hubert	26 mai 2006	33	TV - Disparition			3	Claude Piéplu
AUJ12			27 mai 2006	6	Politique - En bref - Disparition			8	Raymond Triboulet
AUJ13	Édouard Michelin se noie au large de l'île de Sein	TOMASOVITCH Geoffrey & POUCHARD Yves	27 mai 2006	12-13	Economie	X			Édouard Michelin
AUJ14	Magnie décède sur le Rallye du Maroc	L.D.	6 juin 2006	24	Les sports - Automobile				Henri Magnie
AUJ15	Décès de Gérard Léonard		7 juin 2006	29	24 heures dans les 22 régions - Lorraine				Gérard Léonard
AUJ16	Boale et Bill orphelins		15 juin 2006	32	Les spectacles - Disparition				Jean Koba
AUJ17	Raymond Devos nous entraîne pour la première fois	ANDRIEU Caroline	16 juin 2006	36-37	Les spectacles	X		9	Raymond Devos
BSL1	André Martinet (1908-1999)	HAGÈGE Claude	Année 2000	1-4	Nécrologie		X		André Martinet
BSL2	Haim B. Rosén (1922-1999)	BADIER Françoise	Année 2000	4-7	Nécrologie		X		Haim Rosén
BSL3	Catherine Paris (1932-1999)	JACQUESSON François	Année 2000	7-10	Nécrologie		X		Catherine Paris
BSL4	Michel Lejeune (1907-2000)	PERROT Jean	Année 2000	10-13	Nécrologie		X		Michel Lejeune
BSL5	René Gsell (1921-2000)	PERROT Jean	Année 2001	1-5	Nécrologie		X		René Gsell
BSL6	Guy Serbat (1918-2001)	ELUJER Roland	Année 2001	5-7	Nécrologie		X		Guy Serbat
BSL7	Jean Fourquet (1899-2001)	VALENTIN Paul	Année 2002	1-3	Nécrologie		X		Jean Fourquet
BSL8	Eugène Cosseriu (1921-2002)	POTTIER Bernard	Année 2003	1-2	Nécrologie		X		Eugène Cosseriu
BSL9	Jacques Faublé (1912-2003)	FUGIER Hugues	Année 2004	1-6	Nécrologie		X		Jacques Faublé
BSL10	Ivan Fónagy (1920-2005)	PERROT Jean	Année 2005	1-2	Nécrologie		X		Ivan Fónagy
BSL11	Alphonse Legall (1920-2005)	GALAND Lionel	Année 2007	1-2	Nécrologie		X		Alphonse Legall
BSL12	Françoise Ozanne-Rivière (1941-2007)	BRIL Isabelle	Année 2008	1-2	Nécrologie		X		Françoise Ozanne-Rivière
BSL13	Marthe Philipp (1922-2007)	WEIDER Erich	Année 2008	2-5	Nécrologie		X		Marthe Philipp
BSL14	Sophie Kessler-Mesguich (1958-2010)	ARCHAMBAULT Sylvie	Année 2010	1-4	Nécrologie		X		Sophie Kessler-Mesguich
BSL15	Georges Charachidzé (1930-2010)	CHRISTOL Alain	Année 2010	4-6	Nécrologie		X		Georges Charachidzé
BSL16	Jean Perrot (1925-2011)	LEMARECHAL Alain	Année 2011	1-5	Nécrologie		X		Jean Perrot
CAH1	La voix de Bernard Gardin d'est tue	SIBLOT Paul	Année 2002	2-3					Bernard Gardin
CAH2	Ô saisons ! Ô châteaux !...	BRES Jacques	Année 2002	4-5					Bernard Gardin
CAN1			10 mai 2006	8					Jean-François Revel
CHA1	La veuve Stirbois percuté un dolmen	LUZ	26 avril 2006	15					Marie-France Stirbois
CHA2			26 avril 2006	16	Les couvertures auxquelles vous avez échappé				Jean Bernard
CHA3	Île de Sein : trois étoiles au guide Michelin		31 mai 2006	12-13	C'est ça ou la télé				Édouard Michelin
CHA4	Le patron de Michelin se noie	HONORE	31 mai 2006	14					Édouard Michelin
CHA5			31 mai 2006	16	Les couvertures auxquelles vous avez échappé				Divers
CHA6		CATHERINE	21 juin 2006	16	Les couvertures auxquelles vous avez échappé				Raymond Devos

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
CHO1	Hommage à Odile Dhavernis	VENNIER Eléménata	Juillet 2006	101-144				26	Odile Dhavernis
CL11	Nicole Loraux n'est plus	LEDUC Nicole	Année 2003	5-9					Nicole Loraux
CL12	Madeleine REBERIUX (1920-2005)	PERROT Michelle	Année 2005	5-8					Madeleine Réberoux
CL13	Madeleine Guilbert (1910-2006)	ZYLBERBERG-HOCQUARD Marie-Hélène	Année 2007	5-8					Madeleine Guilbert
CRO1	La mort de Muriel Spark		18 avril 2006	24	Culture - En bref				Muriel Spark
CRO2			18 avril 2006	24	Culture - En bref				Claude Maupomé
CRO3	Marie-France Stirbois, figure marquante du FN	FOUCHET Antoine	19 avril 2006	20	France				Marie-France Stirbois
CRO4			20 avril 2006	17	Culture - En bref - Cinéma				Henri Duparc
CRO5	Jean Bernard, un médecin humaniste est mort	HOFFNER Anne-Bénédicte & SERGENT Denis	24 avril 2006	8	France			2	Jean Bernard
CRO6	Le philosophe Maurice Patronnier de Gandillac est mort le 18 avril		24 avril 2006	25	Culture - En bref				Maurice de Gandillac
CRO7			24 avril 2006	25	Culture - En bref				Alda Valli
CRO8			25 avril 2006	9	France - En bref - Décès				Pierre Dureau
CRO9	René Girault, grand artisan de l'occuménisme, est mort		25 avril 2006	20	Religion - En bref				René Girault
CRO10			25 avril 2006	22	Culture - En bref - Musique				Érik Bergman
CRO11	Décès de Jane Jacobs		27 avril 2006	17	Culture - En bref - Urbanisme				Jane Jacobs
CRO12	Suicide de l'intellectuel trotskiste Boris Fraenkel		2 mai 2006	9	France - En bref - Décès				Boris Fraenkel
CRO13	John Kenneth Galbraith, l'économiste des démocrates américains	REBUFFEL Catherine	2 mai 2006	11	Monde - Décès			2	John Kenneth Galbraith
CRO14	Jean-François Revel, itinéraire d'un réfractaire	CRÉPU Michel	2 mai 2006	21	Culture				Jean-François Revel
CRO15	Mort du cardinal argentin Raul Primatesta		3 mai 2006	2	Aujourd'hui - L'essentiel - Religion				Raul Primatesta
CRO16	Le meurtre d'une championne de ski serait dû à un drame passionnel		3 mai 2006	2	Aujourd'hui - L'essentiel - Sport				Corinne Roy-Bollet
CRO17	Louis Reverdy est décédé dans sa 99 ^e année	SCHMIDT Pierre	3 mai 2006	20	Religion				Louis Reverdy
CRO18	Janine Solane est décédée		4 mai 2006	17	Culture - En bref - Danse				Janine Solane
CRO19	Artisan du dialogue avec l'islam, le P. Gilles Couvreur est mort		9 mai 2006	2	Aujourd'hui - L'essentiel - Religion				Gilles Couvreur
CRO20			9 mai 2006	21	Culture - En bref - Décès				Jacqueline Roumequière-Eberhardt
CRO21	Le peintre Karel Appel, la vigueur du geste	GIULIANI Emmanuelle	9 mai 2006	21	Culture				Karel Appel
CRO22	Le résistant Albert-Charles Meyer est décédé à Clamart		10 mai 2006	2	Aujourd'hui - L'essentiel - France				Albert-Charles Meyer
CRO23	Le P. Gilles Couvreur, ouvertier du dialogue avec l'islam	P.S.	10 mai 2006	21	Religion				Gilles Couvreur
CRO24	Le compagnon de la Libération André Moulhier est décédé		11 mai 2006	2	Aujourd'hui - L'essentiel - France				André Moulhier
CRO25	André Labarrière laisse sa ville orpheline	BOTTREI Rosalyne	17 mai 2006	11	France				André Labarrière
CRO26	Décès dans la Volvo Race		19 mai 2006	19	Sport - En bref - Voile				Ians Horrevoets
CRO27	Le documentariste Christophe de Pontfilly est mort		22 mai 2006	2	Aujourd'hui - L'essentiel - Médias				Christophe de Pontfilly
CRO28	Décès de la journaliste Anne-Marie Casteret		22 mai 2006	2	Aujourd'hui - L'essentiel - Médias				Anne-Marie Casteret
CRO29	Décès du directeur général coréen		23 mai 2006	8	Monde - En bref - OMS				Lee Jong-wook
CRO30	Décès d'une figure de la presse, Philippe Amaury		26 mai 2006	22	Culture - En bref				Philippe Amaury
CRO31	Claude Pépula, une voix s'est tue	GIULIANI Emmanuelle	26 mai 2006	22	Culture				Claude Pépula
CRO32			29 mai 2006	12	France - En bref - Décès				Raymond Triboulet
CRO33	L'avenir du groupe assombri par la mort d'Édouard Michelin	BOURBON Jean-Claude & LEMOINE Patrick	29 mai 2006	21-22	Économie - Industrie			3	Édouard Michelin
CRO34			29 mai 2006	27	Culture - En bref - Décès				Robert Parentin
CRO35	Guillaume Normant, un patron pêcheur expérimenté et engagé	LAMOUREUX Marine	30 mai 2006	18	France				Guillaume Normant
CRO36	La dernière balade de Shobei Imamura	SCHWARTZ Arnaud	31 mai 2006	24	Culture				Shobei Imamura
CRO37	Christophe de Pontfilly, à un ami perdu	RASPIENGES Jean-Claude	3 juin 2006	18	Loisirs - Passion(s)				Christophe de Pontfilly
CRO38			7 juin 2006	20	France - En bref - Politique				Gérard Léonard
CRO39	Décès de Philippe Amiot d'Inville, vice-président de "Ouest-France"		7 juin 2006	24	Culture - En bref				Philippe Amiot d'Inville
CRO40			8 juin 2006	18	Culture - En bref - Rock				Billy Preston
CRO41	Léon Weil révoit de paix avec "les types d'en face"	WAINTROP Michel	8 juin 2006	21	France				Léon Weil

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
CRO42	André Mandouze, rebelle impatient, est décédé	MIGORINI Robert	9 juin 2006	22	Culture	x		4	André Mandouze
CRO43	Paul Cormier, alias "Monseigneur Pointu", est décédé		9 juin 2006	22	Culture - En bref - Décès				Paul Cormier
CRO44			12 juin 2006	23	Culture - En bref - Littérature				Enzo Sciliano
CRO45	Le compositeur György Ligeti est décédé à 83 ans		13 juin 2006	2	Aujourd'hui - L'essentiel - Culture				György Ligeti
CRO46	Décès de Charles Haughey		14 juin 2006	7	Monde - En bref - Irlande				Charles Haughey
CRO47	György Ligeti, lodyssée de la musique	SERROU Bruno	14 juin 2006	22	Culture				György Ligeti
CRO48	Devos, tourneur de mots	FRAPPAT Bruno	16 juin 2006	1-2	Convictions				Raymond Devos
CRO49	Raymond Devos, dans l'an-déjà des mots	CONRAD Sophie	16 juin 2006	21	Culture - Portrait	x		4	Raymond Devos
CRO50	Le papa de Boule et Bill, Jean Roba, est décédé mercredi matin à 75 ans		16 juin 2006	22	Culture - En bref				Jean Roba
CRO51			16 juin 2006	22	Culture - En bref				Rolande Falcinelli
ECH1	Mort de Marie-France Stirbois		18 avril 2006	20	En bref				Marie-France Stirbois
ECH2	Décès du poète Pierre Bettecourt		19 avril 2006	16	En bref				Pierre Bettecourt
ECH3	Décès du professeur Jean Bernard		24 avril 2006	20	En bref				Jean Bernard
ECH4	Jean-Pierre Le Roch, le fondateur d'Intermarché est décédé	A.B.	24 avril 2006	31	Services - Nécrologie				Jean-Pierre Le Roch
ECH5	La disparition d'Aida Valli		25 avril 2006	11	Entracte/Livres - Cinéma				Aida Valli
ECH6	Mort de Pierre Dureau, compagnon de la Libération		25 avril 2006	24	En bref				Pierre Dureau
ECH7	Jean-François Revel, un déplaçant chez les technocrates	HECHT Emmanuel	2 mai 2006	16	Entracte/livres - Nécrologie				Jean-François Revel
ECH8	John Kenneth Galbraith	J. CH.	2 mai 2006	17	Garnet - Nécrologie				John Kenneth Galbraith
ECH9	François Propper		5 mai 2006	9	Garnet - Nécrologie				François Propper
ECH10	Jean-Michel Lamure		10 mai 2006	14	Garnet - Disparition				Jean-Michel Lamure
ECH11	Jean-Pierre Neu	ESCANDE Philippe	17 mai 2006	10	Garnet - Nécrologie				Jean-Pierre Neu
ECH12	Disparition d'André Labarrère, figure historique du PS		17 mai 2006	16	En France				André Labarrère
ECH13	Disparition soudaine du directeur général de l'OMS		23 mai 2006	22	En bref				Lee Jong-wook
ECH14	Disparition de Marie-Joséphine Vanel	Ph. G. & V. de S.	24 mai 2006	12	Garnet - Nécrologie				Marie-Joséphine Vanel
ECH15	Disparition soudaine du directeur général de l'OMS		24 mai 2006	18	En bref				Lee Jong-wook
ECH16	La mort de Claude Piéplu		26 mai 2006	9	Entracte - En bref				Claude Piéplu
ECH17	Décès de Philippe Amaury, patron du "Parisien" et de "L'Equipe"	G.P.	26 mai 2006	21	Communication - Presse	x		2	Philippe Amaury
ECH18	Décès de Raymond Triboulet		29 mai 2006	18	En bref				Raymond Triboulet
ECH19	La disparition d'Édouard Michelin bouleverse le numéro un mondial des pneumatiques	D.F.	29 mai 2006	24	Industrie - Pneumatiques	x		9	Édouard Michelin
ECH20	Philippe Amyot d'Inville		6 juin 2006	16	Garnet - Nécrologie				Philippe Amyot d'Inville
ECH21	La disparition de György Ligeti	M.P.	15 juin 2006	13	Entracte				György Ligeti
ECH22	Devos, artiste de l'absurde	HECHT Emmanuel	16 juin 2006	11	Entracte			3	Raymond Devos
ELL1	Corinne Rey-Bellet, Meurtre de sang-froid	DJON Julia	8 mai 2006	28					Corinne Rey-Bellet
ELL2	Adeu l'Alghjan	COLOMBANI Marie-Françoise	29 mai 2006	30					Christophe de Pontilly
EXP1	Anne-Marie, la combattante	L'Express	25 mai 2006	84	Société / Hommage		x		Anne-Marie Gasteret
EXP2	Michélin - Rolfier le familier	LEFORT Valérie	1 juin 2006	95	Économie			3	Édouard Michelin
EXP3	Devos, le mets de la fin		22 juin 2006	34	Culture / Hommage			3	Raymond Devos
FIG1	Muriel Spark, délicieuses cruaautés écossaises	CORTY Bruno	17 avril 2006	13	Le Garnet du jour - Disparitions				Muriel Spark
FIG2	Claude Maupomé, une voix au service de la musique		17 avril 2006	13	Le Garnet du jour - Disparitions				Claude Maupomé
FIG3	Jane Pointer, la grâce du jazz et du gospel		17 avril 2006	13	Le Garnet du jour - Disparitions				Jane Pointer
FIG4	Julia Frisch, grande dame du musée de Cluny	ZEMMOUR Éric	17 avril 2006	13	Le Garnet du jour - Disparitions				Julia Frisch
FIG5	Marie-France Stirbois, figure historique du FN		19 avril 2006	13	Le Garnet du jour - Disparitions				Marie-France Stirbois
FIG6	Henri Duparc, cinéaste		19 avril 2006	13	Le Garnet du jour - Disparitions				Henri Duparc
FIG7	Claude Eschban, poète et traducteur		19 avril 2006	13	Le Garnet du jour - Disparitions				Claude Eschban
FIG8	Bernard Delvaillé, une plume au service de la poésie	CLUNY Claude-Michel	21 avril 2006	13	Le Garnet du jour - Disparitions				Bernard Delvaillé

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
FIG9	Disparition du professeur Jean Bernard	PEITINCOLAS Catherine	22 avril 2006	12	Sciences Médecine	x		3	Jean Bernard
FIG10	Philippe Castell, comédien		22 avril 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				Philippe Castell
FIG11	Alda Valli, la grande dame du cinéma italien	BORDE Dominique	24 avril 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions				Alda Valli
FIG12	Maurice de Gandillac, philosophe et centenaire	PAOLI Paul-François	25 avril 2006	15	Le Carnet du jour - Disparitions				Maurice de Gandillac
FIG13	Pierre Bettecourt, poète		25 avril 2006	15	Le Carnet du jour - Disparitions				Pierre Bettecourt
FIG14	Disparition d'un compagnon de la Libération		26 avril 2006	8	France Politique - En bref - Gaullisme				Pierre Dureau
FIG15	Jean Bernard	BERNARD Dominique	27 avril 2006	14	Débats Opinions - Le courrier des lecteurs				Jean Bernard
FIG16	Décès de Jane Jacobs		27 avril 2006	30	Culture - En bref - Urbanisme				Jane Jacobs
FIG17	Le testament de Vincent de Swarte		27 avril 2006	2	La vie littéraire - Ça et là				Vincent de Swarte
FIG18	Roger Duchêne, témoin de la littérature du XVIII ^e siècle	A.L.	28 avril 2006	15	Le Carnet du jour - Disparitions				Roger Duchêne
FIG19	Décès du trotskiste Boris Fraenkel		2 mai 2006	10	France Politique - En bref				Boris Fraenkel
FIG20	Jean-François Revel, l'inimitable liberté	PAOLI Paul-François	2 mai 2006	18	Disparitions	x		2	Jean-François Revel
FIG21	Galbraith, l'économiste qui conseillait les princes	MANDEVILLE Laure	2 mai 2006	18	Disparitions				John Kenneth Galbraith
FIG22	Revel l'anticommuniste	DENIS Stéphane	3 mai 2006	41					Jean-François Revel
FIG23	Pramodya Ananta Toer, le Soljenitsyne indonésien	GRANGE Jocelyn	4 mai 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				Pramodya Ananta Toer
FIG24	Jennine Worms, femme de lettres	M. TH.	4 mai 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				Jennine Worms
FIG25	Revel, l'adieu aux larmes	NOURISSIER François	4 mai 2006	2	La vie littéraire				Jean-François Revel
FIG26	Pour saluer Karel Appel, artiste de l'expression colorée		6 mai 2006	34	Culture - Disparition				Karel Appel
FIG27	Jacqueline Roumégère-Eberhardt, anthropologue française et massiste	AFP	8 mai 2006	11	Le Carnet du jour - Disparitions				Jacqueline Roumégère-Eberhardt
FIG28	Erdal Öz, intellectuel turc	AFP	8 mai 2006	11	Le Carnet du jour - Disparitions				Erdal Öz
FIG29	Claude Dalla Torre		8 mai 2006	11	Le Carnet du jour - Disparitions				Claude Dalla Torre
FIG30	La mort de Claude Dalla Torre		11 mai 2006	2	La vie littéraire - Ça et là				Claude Dalla Torre
FIG31	Pour saluer Mony Dalmès		15 mai 2006	32	Culture - Disparition				Mony Dalmès
FIG32	Décès d'André Labarère, indéracinable maire de Pau	GOULLAUD Philippe	17 mai 2006	9	France Politique	x			André Labarère
FIG33	Patrick Pierre, notre ami	BREZET Alexis	22 mai 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions				Patrick Pierre
FIG34	Christophe de Pontilly, journaliste et homme de passion	DE SAINT-EXUPÉRY Patrick	22 mai 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions				Christophe de Pontilly
FIG35	Lee Jong-wook, directeur de l'OMS		23 mai 2006	15	Le Carnet du jour - Disparitions				Lee Jong-wook
FIG36	Anne-Marie Castet, journaliste d'investigation	MENNESSIER Marc	23 mai 2006	15	Le Carnet du jour - Disparitions				Anne-Marie Castet
FIG37	Max Meynier, une figure de la radio		25 mai 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions				Max Meynier
FIG38	Marie-Joséphine Vanel, la mémoire des marches		25 mai 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions				Marie-Joséphine Vanel
FIG39	Disparition de Philippe Amaury, patron du "Parisien"	DIROMARD Thibault	25 mai 2006	24	Économie	x		5	Philippe Amaury
FIG40	Claude Piéplu ou la noblesse de l'art	HÉLIOT Amelle	26 mai 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions	x			Claude Piéplu
FIG41	Mort accidentelle d'Édouard Michelin		27 mai 2006	1					Édouard Michelin
FIG42	Raymond Triboulet, gaulliste de la première heure		27 mai 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				Raymond Triboulet
FIG43	Desmond Dekker, la première star du reggae	DIGALE Bertrand	27 mai 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				Desmond Dekker
FIG44	Désormais seul aux commandes, Michel Rollier devra poursuivre l'œuvre d'Édouard	COUPÉ Odile	29 mai 2006	30-31	Événement	x		9	Édouard Michelin
FIG45	Une figure de la presse disparaît	P.G.	29 mai 2006	36	Médias Publicité				Robert Parienti
FIG46	Fernando Romeo Lucas García, ex-dictateur guatémaltèque	OUALALOU Lamia	30 mai 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				Fernando Romeo Lucas García
FIG47	Imamura, l'anticommuniste	BAUDJIN Brigitte	31 mai 2006	32	Culture	x			Shohei Imamura
FIG48	Décès de Philippe Amyot d'Inville, vice-président de "Ouest-France"		5 juin 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions				Philippe Amyot d'Inville
FIG49	Claude Terrail, l'homme de la Tour d'Argent	SIMON François	7 juin 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				Claude Terrail
FIG50	Gérard Léonard, député UMP de Meurthe-et-Moselle		7 juin 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				Gérard Léonard
FIG51	Irène Altoff, pianiste	MERLIN Christian	10 juin 2006	19	Le Carnet du jour - Disparitions				Irène Altoff
FIG52	György Ligeti, un compositeur loin des académismes	MERLIN Christian	13 juin 2006	19	Le Carnet du jour - Disparitions				György Ligeti
FIG53	Décès de Charles Haughey		14 juin 2006	5	Europe - En bref				Charles Haughey

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
FIG54	André Mandouze, intellectuel chrétien		14 juin 2006	17	Le Carnet du jour - Disparitions				André Mandouze
FIG55	Arnold Newman, portraitiste inspiré	F.D.	15 juin 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions				Arnold Newman
FIG56	Jean-Louis Broust, comédien		15 juin 2006	13	Le Carnet du jour - Disparitions				Jean-Louis Broust
FIG57	Raymond Devos, acrobate spirituel	A.H.	16 juin 2006	34-35	Culture	x		7	Raymond Devos
FIG58	Jean Roba, le pape de Boule et Bill	DELCROIX Olivier	17 juin 2006	21	Le Carnet du jour - Disparitions			2	Jean Roba
FRA1	Une étoile d'argent s'est éteinte à son tour	BAITUT Guilhem	7 juin 2006	9					Claude Terrail
FRA2	T'es pas drôle Raymond !	STICO Bernie	10 juin 2006	7	Carnet - Décès				Nathalie Pernors
FRA3	Mort d'un chanteur du paganisme	BODIN Pierre	16 juin 2006	20-21		x		4	Raymond Devos
GAZ1	Mort d'un chanteur du paganisme	BODIN Pierre	Avril 2006	20	En bref				Jean Mabire
GAZ2	Gérard Saclier de la Bâte nous a quittés		juillet 2006	3-5				4	Gérard Saclier de la Bâte
GAZ3	Gérard Saclier de la Bâte, un homme de foi et de conviction	BODIN Pierre	Octobre 2006	3-4					Gérard Saclier de la Bâte
HUM1			18 avril 2006	21	Culture - L'essentiel				Muriel Spark
HUM2	Décès de Marie-France Stirbois		19 avril 2006	4	Politique - L'essentiel - FN				Marie-France Stirbois
HUM3	Le cinéaste ivoirien Henri Duparc est mort lundi		20 avril 2006	21	Culture - L'essentiel - Décès				Henri Duparc
HUM4			21 avril 2006	19	Histoire - Carnet				Michel Herr
HUM5			21 avril 2006	19	Histoire - Carnet				Gérard Grumel
HUM6	Décès de Jean Bernard, « un grand médecin » selon le chef de l'État		22 avril 2006	4	France - L'essentiel - Santé				Jean Bernard
HUM7	Philippe Castelli, Grosses Têtes et grande figure		22 avril 2006	18	Culture - L'essentiel - Décès				Philippe Castelli
HUM8	Alida Valli, grande comédienne du cinéma italien		24 avril 2006	21	Culture - L'essentiel - Décès				Alida Valli
HUM9	Mort du philosophe Maurice de Gandillac		24 avril 2006	21	Culture - L'essentiel				Maurice de Gandillac
HUM10			25 avril 2005	22	Culture - L'essentiel				Érik Bergman
HUM11	Vincent de Swarte est mort		28 avril 2006	20	Culture - L'essentiel - Décès				Vincent de Swarte
HUM12	Disparition de Jean-François Revel	DEGOY Lucien	2 mai 2006	17	Idées - Carnet				Jean-François Revel
HUM13	Mort du romancier indonésien Pramodya Ananta Toer		2 mai 2006	22	Culture - L'essentiel - Décès				Pramodya Ananta Toer
HUM14	Suicide d'une figure du trotskisme		3 mai 2006	4	Politique - L'essentiel				Boris Fraenkel
HUM15	Décès du cinéaste Alexis Damianos		6 mai 2006	18	Culture - L'essentiel				Alexis Damianos
HUM16	Décès de François Maurin, ancien critique de cinéma à l'Inimitié		13 mai 2006	18	Culture - L'essentiel - Décès				François Maurin
HUM17	François Maurin est mort		15 mai 2006	22	Culture			3	François Maurin
HUM18	André Labarrière, maire de Pau, est mort		17 mai 2006	5	Politique - L'essentiel - Décès				André Labarrière
HUM19	Chekha Rimiti, la manie du rai, nous a quittés		17 mai 2006	21	Culture - L'essentiel - Décès				Chekha Rimiti
HUM20	Hommage à la reine du rai	Fara C.	19 mai 2006	21	Culture				Chekha Rimiti
HUM21	Christophe de Pontilly est mort		22 mai 2006	20	Culture - L'essentiel - Disparition				Christophe de Pontilly
HUM22	Décès de Georges Frischmann	FORT José	23 mai 2006	6	Social-Economie				Georges Frischmann
HUM23	Après le décès de Georges Frischmann		24 mai 2006	5	Social-Economie - Dans l'actualité - Disparition				Georges Frischmann
HUM24	Gilbert Sorrentino est mort		24 mai 2006	22	Culture - L'essentiel				Gilbert Sorrentino
HUM25	Décès d'André Belleville		26 mai 2006	15	Monde - Dans l'actualité - Disparition				André Belleville
HUM26	La mort de Philippe Amaury	BAUDRY Claude	26 mai 2006	19	Médias télé				Philippe Amaury
HUM27	Mort de Claude Piéplu	STEINMETZ Muriel	26 mai 2006	20	Culture	x		2	Claude Piéplu
HUM28	Desmond Dekker est mort		27 mai 2006	18	Culture - L'essentiel - Reggae				Desmond Dekker
HUM29	La dynastie Michelin en deuil	STAMANE Anne-Sophie	29 mai 2006	11	Social-Economie			3	Édouard Michelin
HUM30	Robert Parienté, homme de pointes	DUCCOIN Jean-Emmanuel	30 mai 2006	16	Sports				Robert Parienté
HUM31	Mort de l'écrivain Viktor Fischl		30 mai 2006	22	Culture - L'essentiel				Viktor Fischl
HUM32	Mort d'une double-palme d'or	ROY Jean	31 mai 2006	21	Culture			2	Shohei Imamura
HUM33	Michelin	DUCCOIN Jean-Emmanuel	3 juin 2006	13	Débats - Le bloc-notes				Édouard Michelin
HUM34	André Mandouze, grand témoin et résistant	RUSCIO Alain	10 juin 2006	5	France				André Mandouze

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
HUM35	Décès du romancier Enzo Siciliano		10 juin 2006	18	Culture - L'essentiel				Enzo Siciliano
HUM36	L'igeti a cessé de battre	ULRICH Maurice	13 juin 2006	23	Culture	x			György Ligeti
HUM37	Maurice Rognat est mort	LANCÉ Alain	15 juin 2006	27	Culture				Maurice Rognat
HUM38	On ne le prendra plus en flagrant délit	SILVA Guy	16 juin 2006	22	Culture	x		6	Raymond Devos
JU11	De battre son cœur s'est arrêté	ASSOUN Rebecca	juillet 2006	75	Air du temps / Edition				Jacques Lanzmann
LANI	Merci et adieu, Sylvia Ostrowski	JENNY Jacques	juin 2004	5-6			x		Sylvia Ostrowski
LAN2	Suzanne Lafage (1930-2006)	LEIMDORFER François	Mars 2007	5-6					Suzanne Lafage
LAN3		BOUDET Josiane & BRANCA Sonia	Septembre 2010	5					Clare Blanche-Benveniste
LEQ1	C'était le "Prince"	F.D.	19 avril 2006	9	Rugby				Yves Beggoupan
LEQ2	Disparition d'André Jaccuz		20 avril 2006	13	Hockey sur glace				André Jaccuz
LEQ3	Tele Santana est mort		22 avril 2006	8	Football				Tele Santana
LEQ4	Gérard Sturla n'est plus	C.C.	25 avril 2006	12	Basket				Gérard Sturla
LEQ5	Décès de Brian Labone		26 avril 2006	8	Football				Brian Labone
LEQ6	Michel Kapfer nous a quittés		2 mai 2006	8	Football				Michel Kapfer
LEQ7	Corinne Rey-Bellet assassinée		2 mai 2006	15	Ski alpin				Corinne Rey-Bellet
LEQ8	Disparition du père de Tiger Woods		5 mai 2006	12	Golf				Earl Woods
LEQ9	La dernière œuvre d'André Labarrère		17 mai 2006	14	Tous sports				André Labarrère
LEQ10	La course endeuillée		19 mai 2006	15	Bateaux				Hans Horrevoets
LEQ11	Décès de Krzymierz Gorski		24 mai 2006	7	Football				Krzymierz Gorski
LEQ12	Un homme de son temps	DROUSSENT Claude	25 mai 2006	2	Médias	x		5	Philippe Amaury
LEQ13	Michelin perd un patron	BARBÉ Stéphane	27 mai 2006	18	Automobile	x		6	Edouard Michelin
LEQ14	Rigueur et passions	LAGET Serge & LUZENFIGHTER Alain	29 mai 2006	2	Médias	x		6	Robert Paré
LEQ15	Servoz Gavin est mort	FERRÉ Frédéric	30 mai 2006	19	Automobile				Servoz Gavin
LEQ16	"Un gentleman s'en est allé"	KILLY Jean-Claude	31 mai 2006	2	Automobile				Philippe Amaury
LEQ17	Mort d'un copilote	DEREIX André-Jacques	6 juin 2006	20	Automobile			5	Henri Magne
LEQ18	Décès		12 juin 2006	29					Nathalie Pennors
LEQ19	La mort de Driessens	Ph.B.	17 juin 2006	19	Cyclisme				Guillaume Driessens
LIB1	Mort de Marie-France Stirbois		18 avril 2006	17	Société				Marie-France Stirbois
LIB2	Mort de la "veuve Stirbois"	VIROT Pascal	19 avril 2006	14	Politiques				Marie-France Stirbois
LIB3	Henri Duparc à trépas		19 avril 2006	30	Culture				Henri Duparc
LIB4	Mort du comédien Philippe Castelli		21 avril 2006	28	Culture				Philippe Castelli
LIB5	Pr Jean Bernard, la vie dans le sang	CABUT Sandrine	22 avril 2006	13	Société				Jean Bernard
LIB6	Mort de l'aetrice Alida Valli...		24 avril 2006	31	Culture				Alida Valli
LIB7	...et du philosophe Maurice de Gandillac		24 avril 2006	31	Culture				Maurice de Gandillac
LIB8	Mort du compositeur Erik Bergman		25 avril 2006	29	Culture				Erik Bergman
LIB9	Mort du poète Bernard Delvaile		26 avril 2006	29	Culture				Bernard Delvaile
LIB10	Vincent de Swarte, nuit éternelle	ROSE Sean James	26 avril 2006	29	Culture				Vincent de Swarte
LIB11	Mort de Franckel, maître en trossisme	AESCHIMANN Éric	2 mai 2006	16	Politiques				Boris Franckel
LIB12	Galbraith ou l'économie iconoclaste	DE FILIPPIS Vittorio	2 mai 2006	21	Économie				John Kenneth Galbraith
LIB13	Jean-François Revel pose son épée	DUPUY Gérard	2 mai 2006	30	Culture				Jean-François Revel
LIB14	L'indonésiste pleure Pran	A. de G.	2 mai 2006	30	Culture				Pramoedya Ananta Toer
LIB15	La mort d'une guerrière massif	SCHWARTZBROD Alexandra	6 mai 2006	11	Terre				Jacqueline Roumequière-Eberhardt
LIB16	Dernier Appel	LEFORT Gérard	6 mai 2006	30	Culture			3	Karel Appel
LIB17	Mort d'Alexis Damianos, figure du cinéma grec		6 mai 2006	32	Culture				Alexis Damianos
LIB18	Décès de l'entraîneur Konstantin Beskov		8 mai 2006	19	Sports - Football				Konstantin Beskov

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
LIB19	Mort d'Erdal Öz, écrivain-éditeur turc...		8 mai 2006	25	Culture				Erdal Öz
LIB20	... et d'Atif Yilmaz, cinéaste stambouliote		8 mai 2006	25	Culture				Atif Yilmaz
LIB21	Jean Bernard, omission funèbre	FAVEREAU Éric	8 mai 2006	29	Rebonds				Jean Bernard
LIB22	Les Ainous restent sans voix au Japon	TEMMAN Michel	10 mai 2006	12	Monde				Shigeru Kayano
LIB23	Mort d'un Go-Beweenens...		10 mai 2006	33	Culture				Grant McLennan
LIB24	... et de l'écrivain polonais Jerzy Ficowski		10 mai 2006	33	Culture				Jerzy Ficowski
LIB25	Mension barré	É.W.	11 mai 2006	30	Culture				Jean-Michel Mension
LIB26	Disparition du chanteur Yossi Banai		12 mai 2006	29	Culture				Yossi Banai
LIB27	Mort de la comédienne Momy Dalnès		13 mai 2006	31	Culture				Momy Dalnès
LIB28	Dernier exil pour Alexandre Zinoviev	AMALRIC Jacques & BOUZET Ange-Dominique	13 mai 2006	32	Culture				Alexandre Zinoviev
LIB29	Pau a perdu son « Sphinx »	VIROT Pascal	17 mai 2006	12	Politiques				André Labarrière
LIB30	Christophe de Ponfilly rejoint Massoud	PERRIN Jean-Pierre	22 mai 2006	36	Culture				Christophe de Ponfilly
LIB31	Décès brutal de numéro 1 de l'OMS		23 mai 2006	12	Terre - Santé				Lee Jong-wook
LIB32	Anne-Marie Castet, une plume obscurité	FAVEREAU Éric	23 mai 2006	21	Médias				Anne-Marie Castet
LIB33	Mort d'un héros du Merseybeat		23 mai 2006	33	Culture				Freddie Garrity
LIB34	Mort du romancier Gilbert Sorrentino...		24 mai 2006	33	Culture				Gilbert Sorrentino
LIB35	...et de la mère du Ballet nègre		24 mai 2006	33	Culture				Katherine Dunham
LIB36	Décès de l'animateur Max Meynier		24 mai 2006	33	Culture				Max Meynier
LIB37	Philippe Amaury, patron de presse opiniâtre et discret	COSTEMALLE Olivier & MALLAVAL Catherine	25 mai 2006	17	Médias		X		Philippe Amaury
LIB38	Grâce à la persévérance de son enquête	LUCAS Michel	25 mai 2006	29	Rebonds				Anne-Marie Castet
LIB39	Claude Pépala n'est plus	DE BAECQUE Antoine	26 mai 2006	26	Culture				Claude Pépala
LIB40	Disparition du gailliste Raymond Triboulet	P.V. (avec AFP)	27 mai 2006	14	Politiques				Raymond Triboulet
LIB41	Michélin perd son guide	GREMILLET Muriel	27 mai 2006	18	Économie				Édouard Michélin
LIB42	Mort de Robert Parienté, ancien de « l'Équipe »		29 mai 2006	19	Médias				Robert Parienté
LIB43	Mort de Maurice Partouche	R.M.	29 mai 2006	37	Culture				Maurice Partouche
LIB44	Imamura soleil couchant	DE BAECQUE Antoine	31 mai 2006	28-29	Culture		X		Shohei Imamura
LIB45	Le reggae perd un père fondateur	DAOUDI Bouziane	31 mai 2006	29	Culture				Desmond Dekker
LIB46	Mort de la chanteuse Rocío Jurado		3 juin 2006	31	Culture				Rocío Jurado
LIB47	Mort du copilote Henri Magne		6 juin 2006	22	Sports - Rallye-raid				Henri Magne
LIB48	Décès du député UMP Gérard Léonard		7 juin 2006	13	Politiques				Gérard Léonard
LIB49	Billy Preston en point d'orgue	LOUPIEN Serge	8 juin 2006	33	Culture				Billy Preston
LIB50	Le président algérien rend hommage à André Mandouze		9 juin 2006	15	Politiques				André Mandouze
LIB51	Mort de l'écrivain Enzo Siciliano		12 juin 2006	27	Culture				Enzo Siciliano
LIB52	Mort du photographe Arnold Newman	FANCHETTIE Frédéricque	12 juin 2006	28	Culture				Arnold Newman
LIB53	Ligeti s'est tu	DAHAN Éric	13 juin 2006	24-25	Culture		X		György Ligeti
LIB54	Boule et Bill perdent leur maître		15 juin 2006	26	Culture				Jean Koba
LIB55	On a démonté Raymond Devos	HARANG Jean-Baptiste	16 juin 2006	2-3	Événement		X		Raymond Devos
LUT1	Le patron échangé, l'exploitation continue	Correspondant LO	2 juin 2006	7	Dans les entreprises / Michélin - Clermont-Ferrand		X	3	Édouard Michélin
MAR1	Hommage à Maurice Gross	IBRAHIM Amr Helmy	Novembre 2001	246-249	En hommage à				Maurice Gross
MAR2	Nicolas Ruwet, spectateur et acteur des sciences du langage	ARRIVÉ Michel	Novembre 2001	250-251	En hommage à				Nicolas Ruwet
MAR3	Pierre Bourdieu et les échanges linguistiques : quelques réflexions en guise d'homm	VÉRONIQUE Daniel	Mai 2002	229-237	En hommage à				Pierre Bourdieu
MAR4	En mémoire de Jacques Derrida	MANZARI Francesca	Mai 2005	256-265					Jacques Derrida
MET1	Le Brésil pleure: Télé-Santana	AFP	19 avril 2006	2	France - En bref - FN				Marie-France Stirbois
MET2	Corinne Rey-Bellet assassinée	Metro	24 avril 2006	17	Sports				Télé-Santana
MET3		Metro	2 mai 2006	18	Sports				Corinne Rey-Bellet

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
MET4	De Pontifly s'en va, pas les combats	AFP	22 mai 2006	5	Monde				Christophe de Pontifly
MET5	Meynier, l'ami des routiers, est décédé	AFP	24 mai 2006	4	France				Max Meynier
MET6	Décès du réalisateur Shohei Imamura	AFP	31 mai 2006	16	Culture	x			Shohei Imamura
MET7			8 juin 2006	19	Culture - En bref - Disparition				Billy Preston
MET8	Raymond Devos nous a quittés	Reuters	16 juin 2006	15	Culture				Raymond Devos
MIN1	Décès du cinéaste Henri Duparc	D.M.	20 avril 2006	23	Culture				Henri Duparc
MIN2	Décès de Philippe Castelli		21 avril 2006	8	France - 20 ^e - Faits divers				Philippe Castelli
MIN3	Éternelle Alida Valli		24 avril 2006	30	Culture - 20 ^e - Décès				Alida Valli
MIN4	Vincent de Swarte		28 avril 2006	28	Culture - 20 ^e - Décès				Vincent de Swarte
MIN5	Boris Fraenkel se suicide		2 mai 2006	8	France - 20 ^e - Politique				Boris Fraenkel
MIN6	Décès de Galbraith		2 mai 2006	12	Économie - 20 ^e - Économiste				John Kenneth Galbraith
MIN7	La Suisse Corinne Rey-Bellet assurée		2 mai 2006	19	Sport - Ski				Corinne Rey-Bellet
MIN8	Jean-François Revel		2 mai 2006	22	Culture - 20 ^e - Décès				Jean-François Revel
MIN9	Décès du père de Tiger Woods		5 mai 2006	18	Sport - 20 ^e - Golf				Earl Woods
MIN10	Grant W McLennan		9 mai 2006	30	Culture - 20 ^e - Décès				Grant McLennan
MIN11	Décès de Claude Dalla-Torre		11 mai 2006	31	Culture - 20 ^e				Claude Dalla Torre
MIN12	Alexandre Zinoviev		12 mai 2006	26	Culture - 20 ^e - Décès				Alexandre Zinoviev
MIN13	Décès de Momy Dalmés		15 mai 2006	28	Culture - 20 ^e				Momy Dalmés
MIN14	Cheikha Rimiti, la mannequin du raï		16 mai 2006	24	Culture - 20 ^e - Décès				Cheikha Rimiti
MIN15	Le socialiste André Labarère est mort		17 mai 2006	8	France				André Labarère
MIN16	Cheikha Rimiti		17 mai 2006	30	Culture - 20 ^e - Décès				Cheikha Rimiti
MIN17	Décès de Christophe de Pontifly		22 mai 2006	6	France - 20 ^e - Carnet				Christophe de Pontifly
MIN18	Michelin entre dans une phase de turbulences	BENOIT Angéline	29 mai 2006	16	Économie			4	Édouard Michelin
MIN19	Piéplu : "C'est tout pour aujourd'hui"	CHAPON Benjamin	29 mai 2006	34	Culture				Claude Piéplu
MIN20	Imamura fait ses adieux au cinéma	J.D.	31 mai 2006	32	Cinéma				Shohei Imamura
MIN21	Le copilote Henri Magne décède en course		6 juin 2006	23	Sport - Rallye-raid				Henri Magne
MIN22	Claude Terral avait changé l'Argent en or		7 juin 2006	7	France - 20 ^e - Carnet				Claude Terral
MIN23	Mort d'Irene Alfioff		8 juin 2006	27	Culture - 20 ^e - Musique				Irene Alfioff
MIN24	Décès d'Enzo Siciliano		12 juin 2006	29	Culture - 20 ^e - Littérature				Enzo Siciliano
MIN25	Roba est mort, "Boale et Bill" orphelins		15 juin 2006	31	Culture				Jean Roba
MIN26	Raymond Devos, le poids lourd de la finesse	CHAPON Benjamin	16 juin 2006	28	Culture	x		4	Raymond Devos
MLI1	Un de moins	LEVARAY Jean-Pierre	8 juin 2006	10					Édouard Michelin
MLI2	Salut Vicente	GIRA	29 juin 2006	21				2	Vicente Marti
MON1	Muriel Spark	RÉROLLE Raphaëlle	18 avril 2006	21	Carnet - Disparition	x			Muriel Spark
MON2	Marie-France Stirbois	CHOMBEAU Christiane	19 avril 2006	27	Carnet - Disparitions				Marie-France Stirbois
MON3	Pierre Bertencourt	KÉCHICHIAN Patrick	19 avril 2006	27	Carnet - Disparitions				Pierre Bertencourt
MON4			20 avril 2006	27	Carnet - Disparitions				René Chazelle
MON5			20 avril 2006	27	Carnet - Disparitions				Henri Duparc
MON6	Pierre Tabaroni		21 avril 2006	27	Carnet - Disparition				Pierre Tabaroni
MON7	Jean Bernard	CASANOVA Jean-Chaude	22 avril 2006	26-27	Carnet - Disparition	x		2	Jean Bernard
MON8	Maurice de Gandillac	ESCOFFIER-LAMBIOTTE Claudine & RUFFIÉ Jacque	23 avril 2006	23	Carnet - Disparition			2	Maurice de Gandillac
MON9	Alida Valli	PAULHAN Claire	25 avril 2006	33	Carnet - Disparitions				Alida Valli
MON10	Bernard Delvalle	DOUIN Jean-Luc	25 avril 2006	33	Carnet - Disparitions				Bernard Delvalle
MON11		KÉCHICHIAN Patrick	26 avril 2006	29	Carnet - Disparitions				Ellen Kuzwayo
MON12			26 avril 2006	29	Carnet - Disparitions				Jean-Pierre Le Roch

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
MON13			26 avril 2006	29	Carnet - Disparitions				Pierre Dureau
MON14	Vincent de Swarte	ROUSSEAU Christine	27 avril 2006	29	Carnet - Disparitions				Vincent de Swarte
MON15			27 avril 2006	29	Carnet - Disparitions				René Grault
MON16	Roger Duchêne	GAUTHIERET Jérôme	29 avril 2006	29	Carnet - Disparitions				Roger Duchêne
MON17			29 avril 2006	29	Carnet - Disparitions				Guy de la Verpillère
MON18			30 avril 2006	25	Carnet - Disparition				Madeleine Guilbert
MON19	Jean-François Revel	POL-DROIT Roger	3 mai 2006	30	Carnet - Disparition	x		2	Jean-François Revel
MON20	John Kenneth Galbraith	DROUIN Pierre	3 mai 2006	31	Carnet - Disparition	x			John Kenneth Galbraith
MON21	Paul Spiegel	JACOB Antoine	4 mai 2006	31	Carnet - Disparition				Paul Spiegel
MON22	Pram Ananta Toer	DE BEER Patrick	5 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Pramoedya Ananta Toer
MON23			5 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				René-Georges Launn
MON24	Boris Fraenkel	BIRNBAUM Jean & CHEMIN Ariane	6 mai 2006	29	Carnet - Disparition				Boris Fraenkel
MON25	Karel Appel	DAGEN Philippe	7 mai 2006	25	Carnet - Disparition				Karel Appel
MON26	Pramod Mahajan	CHIPAUX Françoise	9 mai 2006	23	Carnet - Disparitions				Pramod Mahajan
MON27	Annie Guéhenno	PAULHAN Claire	9 mai 2006	23	Carnet - Disparitions				Annie Guéhenno
MON28			9 mai 2006	23	Carnet - Disparitions				Janine Solane
MON29			9 mai 2006	23	Carnet - Disparitions				Raul Primatesta
MON30			9 mai 2006	23	Carnet - Disparitions				Jeanine Worms
MON31	Jean-Michel Mension	MARMANDE Francis	10 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Jean-Michel Mension
MON32	Le Père Gilles Couvreur	TERNISSEN Xavier	10 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Gilles Couvreur
MON33	Simone Opplinger	CONTAT Michel	10 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Simone Opplinger
MON34			10 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Jacqueline Roumgueère-Eberhardt
MON35			10 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Erdal Öz
MON36	Shigeru Kayano	PONS Philippe	11 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Shigeru Kayano
MON37	André Moulmier		11 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				André Moulmier
MON38	Jerzy Ficowski	FAURE Marion	12 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Jerzy Ficowski
MON39			12 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Claude Dalla Torre
MON40			12 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Jean Colin
MON41			12 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Atif Yilmaz
MON42			12 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Albert-Charles Meyer
MON43			12 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Philippe Peschaud
MON44			12 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Grant McLennan
MON45	Alexandre Zinoviev	VERNET Daniel	13 mai 2006	29	Carnet - Disparition				Alexandre Zinoviev
MON46	Abe Rosenthal	SALLIES Alain	14 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Abe Rosenthal
MON47	Jean-Pierre Hubert	BAUDOU Jacques	14 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Jean-Pierre Hubert
MON48			14 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Floyd Patterson
MON49	Mony Dalmès		16 mai 2006	33	Carnet - Disparitions				Mony Dalmès
MON50			16 mai 2006	33	Carnet - Disparitions				Edouard Jaguer
MON51			16 mai 2006	33	Carnet - Disparitions				Christophe Pollock
MON52			16 mai 2006	33	Carnet - Disparitions				Yossi Banai
MON53	André Labarrière, maire de Pau, est mort	AFP	17 mai 2006	12	Politique & Société - Décès				André Labarrière
MON54	André Labarrière	NOBLECOURT Michel & GARICOIX Michel	18 mai 2006	29	Carnet - Disparition				André Labarrière
MON55			19 mai 2006	33	Carnet - Disparitions				Eberhard Fische
MON56			19 mai 2006	33	Carnet - Disparitions				Val Guest
MON57			19 mai 2006	33	Carnet - Disparitions				John Hicks

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
MON58	Yitzhak Ben Aharon	PARIS Gilles	21 mai 2006	27	Carnet - Disparitions				Yitzhak Ben Aharon
MON59			21 mai 2006	27	Carnet - Disparitions				Gérard Matisse
MON60	Christophe de Pomilly	KERVIEL Sylvie	23 mai 2006	31	Carnet - Disparitions				Christophe de Pomilly
MON61			23 mai 2006	31	Carnet - Disparitions				Anne-Marie Gasteret
MON62	Robert Burac	BASTAIRE Jean	23 mai 2006	31	Carnet - Disparitions				Robert Burac
MON63	Lee Jong-wook	BENKIMOUN Paul	24 mai 2006	31	Carnet - Disparitions				Lee Jong-wook
MON64			24 mai 2006	31	Carnet - Disparitions				Georges Treille
MON65			25 mai 2006	31	Carnet - Disparition				Max Meynier
MON66	Philippe Amaury	SANTI Pascale	26 mai 2006	27	Carnet - Disparition				Philippe Amaury
MON67	Claude Pépula	SALINO Brigitte	27 mai 2006	31	Carnet - Disparition				Claude Pépula
MON68	La voix de Pépula	FOTTORINO Éric	27 mai 2006	33	Le billet				Claude Pépula
MON69	Édouard Michelin	LEMAITRE Frédéric	28 mai 2006	25	Carnet - Disparition				Édouard Michelin
MON70	Raymond Triboulet		30 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Raymond Triboulet
MON71	Lloyd Benesen	FRACHON Alain	30 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Lloyd Benesen
MON72	Georges Frischmann	NOBLECOURT Michel	30 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Georges Frischmann
MON73			30 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Marie-Joséphine Vanel
MON74	Katherine Dunham	BOISSEAU Rosta	31 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Katherine Dunham
MON75	Jean-Louis de Rambures	ZAND Nicole	31 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Jean-Louis de Rambures
MON76	Desmond Dekker	LESPIRET Bruno	31 mai 2006	29	Carnet - Disparitions				Desmond Dekker
MON77	Shohei Imamura	DOUIN Jean-Luc	1 juin 2006	29	Carnet - Disparition				Shohei Imamura
MON78	Robert Parienti	DEFFRENNES Geoffroy	2 juin 2006	29	Carnet - Disparitions				Robert Parienti
MON79			2 juin 2006	29	Carnet - Disparitions				Fernando Romeo Lueas García
MON80			2 juin 2006	29	Carnet - Disparitions				Philippe Raulet
MON81	Michael Rifàterre	COMPAGNON Antoine	3 juin 2006	29	Carnet - Disparitions				Michael Rifàterre
MON82			3 juin 2006	29	Carnet - Disparitions				Éliane Arnado Lévy-Valensi
MON83	Rocio Jurado	SILBER Martine	4 juin 2006	25	Carnet - Disparition				Rocio Jurado
MON84	Raymond Davis	AUGEREAU Jean-François	6 juin 2006	27	Carnet - Disparition				Raymond Davis
MON85	Mort du copilote français Henri Magne au rallye du Maroc		7 juin 2006	17	Sports - Rallye-raid				Henri Magne
MON86			7 juin 2006	29	Carnet - Disparitions				Georges Péju
MON87			7 juin 2006	29	Carnet - Disparitions				Philippe Amyot d'Inville
MON88	Claude Terrail	RIBAUT Jean-Claude	8 juin 2006	31	Carnet - Disparitions				Claude Terrail
MON89	Gérard Léonard	ROGIER Patrick	8 juin 2006	31	Carnet - Disparitions				Gérard Léonard
MON90	La mort d'André Mandouze		9 juin 2006	11	Politique & Société - Disparition				André Mandouze
MON91	Billy Preston	SOTINEL Thomas	9 juin 2006	31	Carnet - Disparitions				Billy Preston
MON92	Léon Weil	HOPQUIN Benoît	9 juin 2006	31	Carnet - Disparitions				Léon Weil
MON93	André Mandouze	TINCOQ Henri	10 juin 2006	25	Carnet - Disparition				André Mandouze
MON94	Arnold Newman	GUERRIN Michel	11 juin 2006	23	Carnet - Disparitions				Arnold Newman
MON95	Irène Aïtoff	MACHART Renaud	11 juin 2006	23	Carnet - Disparitions				Irène Aïtoff
MON96	Enzo Siciliano	DE CECCATI René	13 juin 2006	30	Carnet - Disparitions				Enzo Siciliano
MON97			13 juin 2006	30	Carnet - Disparitions				Gilbert Sorrentino
MON98	György Ligeti, fin d'une odyssée sonore	MACHART Renaud & ROUX Marie-Aude	14 juin 2006	30	Carnet - Disparition				György Ligeti
MON99	Marguerite Dütschler	GERVASONI Pierre	14 juin 2006	31	Carnet - Disparition				Marguerite Dütschler
MON100	Kenneth Thomson	PELOUAS Anne	15 juin 2006	31	Carnet - Disparitions				Kenneth Thomson
MON101	Maurice Deschamps	SALINO Brigitte	15 juin 2006	31	Carnet - Disparitions				Maurice Deschamps
MON102			15 juin 2006	31	Carnet - Disparitions				Hilton Ruiz

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
MONI03	Charles Haughey	LANGELLIER Jean-Pierre	16 juin 2006	28	Carnet - Disparitions				Charles Haughey
MONI04			16 juin 2006	28	Carnet - Disparitions				Georges-Paul Wagner
MONI05	Raymond Devos : l'amusour philosophe	SCHMITT Olivier	17 juin 2006	32	Carnet - Disparition	x		3	Raymond Devos
MONI06	Jean Roba	BOLLOCH Serge	17 juin 2006	33	Carnet - Disparition				Jean Roba
MONI07			18 juin 2006	23	Carnet - Disparition				Maurice Regnaud
MOT1			Novembre 2001	3					Bernard Gardin
MOT2	En souvenir de Pierre Müller	TOURNIER Maurice	Mars 2005	5					Pierre Müller
OBS1	Cin-Blanc est mort	WEILL Claude	13 avril 2006	106	Livres		x		Denis Colomb de Daunant
OBS2	Xenophobe, Sarkozy ? Non, mais...	DANIEL Jean	4 mai 2006	51	Édito				Jean-François Revel
OBS3	Si vous êtes Chirac	DANIEL Jean	11 mai 2006	51	Édito				Jean-François Revel
OBS4	Le pourfendeur des impostures	JULLIARD Jacques	11 mai 2006	61					Jean-François Revel
OBS5	La vie continue	FRANK Bernard	11 mai 2006	102	La chronique de Bernard Frank				Jean-François Revel
OBS6	Les nouveaux mensonges du capitalisme	ARMANET François & FREDET Jean-Gabriel	18 mai 2006	46-47	Les débats de l'Obs		x		John Kenneth Galbraith
OBS7	Casteret ou l'avenir du vrai	LABRO Michel	24 mai 2006	58	France				Anne-Marie Casteret
OBS8	Michelin sans un Michelin	A.R.	1 juin 2006	74	Économie				Édouard Michelin
OBS9	Pontilly, laïghan	ALIA Josette	8 juin 2006	64	Étrangères / A lire				Christophe de Pontilly
OBS10	L'ironie de Ligeti	DRIEUX Jacques	15 juin 2006	79	Notre époque / Disparition				György Ligeti
OBS11	Mandouze l'impétueux	DANIEL Jean	22 juin 2006	53	France				André Mandouze
OBS12	Dernières nouvelles	GARCIN Jérôme	22 juin 2006	102	Livres				Jacques Chauviré
OBS13	Mort de rire	RIOU Alain	22 juin 2006	115	Arts / Spectacle		x		Raymond Devos
POI1	Décédés	J.L.	13 avril 2006	24	Laser Société				Divers
POI2	Décédés	J.C. et J.L.	20 avril 2006	24	Laser Société				Divers
POI3	Décédés	J.L.	27 avril 2006	28	Laser Société				Divers
POI4	À nos lecteurs	F.-O.G.	4 mai 2006	6					Jean-François Revel
POI5	Décédés	J.L.	4 mai 2006	28	Laser Société				Divers
POI6	Revel l'insoumis	IMBERT Claude	4 mai 2006	74-81	Hommage	x	x	11	Jean-François Revel
POI7	Décédés	M.-S. S.	11 mai 2006	24	Laser Société				Divers
POI8	Décédés	J.L.	18 mai 2006	26	Laser Société				Divers
POI9	Décédés	J.L. et O.W.	25 mai 2006	24	Laser Société				Divers
POI10	Décédés	J.L.	1 juin 2006	22	Laser Société				Divers
POI11	Le destin tragique des Michelin	COLONNA DISTRIA Geneviève	1 juin 2006	72-76	Économie / Clermont-Ferrand		x	5	Édouard Michelin
POI12	Décédés	J.L.	8 juin 2006	26	Laser Société				Divers
POI13	Décédés	J.L.	15 juin 2006	26	Laser Société				Divers
POI14	Décédés	G.P.	22 juin 2006	22	Laser Société				Divers
POI15	Décédés	G.P.	29 juin 2006	28	Laser Société				Divers
PRE1	La mort de Marie-France Stirbois	BAÛCKEROOT Christian	19 avril 2006	1-2					Marie-France Stirbois
PRE2	On l'appelait Marie-France	A.S.	20 avril 2006	2					Marie-France Stirbois
PRE3	Hommages à Marie-France Stirbois		21 avril 2006	2					Marie-France Stirbois
PRE4	Philippe Castelli		22 avril 2006	2					Philippe Castelli
PRE5	Décès		3 mai 2006	3					Boris Fraenkel
PRE6	Décès		11 mai 2006	3					Albert-Charles Meyer
PRE7	Labarrière		18 mai 2006	3					André Labarrière
PRE8	Au mort	F.D.	9 juin 2006	2					Léon Weil
PRE9	Le mouvement national est en deuil	SMITIS Jeanne	13 juin 2006	1-2				4	Georges-Paul Wagner
PRE10	Notre adieu à Georges-Paul Wagner	MADRAN Jean	16 juin 2006	1					Georges-Paul Wagner

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
PRE11	Ce que nous laisse Georges-Paul Wagner	MADRIRAN Jean	16 juin 2006	2		x		4	Georges-Paul Wagner
PRE12	Le plus grand des nous	FIGUERAS Olivier	17 juin 2006	2					Raymond Devos
PRE13	Hommages à Georges-Paul Wagner		17 juin 2006	2		x		7	Georges-Paul Wagner
PRE14	L'angle de mots	A.S.	20 juin 2006	2					Raymond Devos
PRE15	A Dieu, Georges-Paul, et merci!	FIGUERAS Olivier	20 juin 2006	4		x		4	Georges-Paul Wagner
PRO1	Mort de Marie-France Stirbois		18 avril 2006	5	France - En bref				Marie-France Stirbois
PRO2	Décès du cinéaste Henri Duparc		19 avril 2006	46	Temps libre				Henri Duparc
PRO3	Décès de Pierre Bettencourt		19 avril 2006	46	Temps libre - En bref - Poésie				Pierre Bettencourt
PRO4	Une grosse tête disparaît		21 avril 2006	36	Temps libre				Philippe Castelli
PRO5	Une sage-femme dévouée aux Vaudois s'est éteinte	CHECOLA Laurent	21 avril 2006	16	Pages régionales - Plaine du Rhône				Jeanette Morel
PRO6	Le Pr Jean Bernard, un savant humaniste et pédagogue		22 avril 2006	4	France - En bref - Nécrologie				Jean Bernard
PRO7	Robert Courrial	GARIN-MICHAUD Josiane	22 avril 2006	15	Lyon - Nécrologie				Robert Courrial
PRO8	Bésil : Télé Santana est décédé		22 avril 2006	25	Sports - En bref - Football				Télé Santana
PRO9	Décès de l'actrice Alida Valli		23 avril 2006	26	Temps libre				Alida Valli
PRO10	Gérard Sturla		25 avril 2006	22	Villeurbanne - Nécrologie				Gérard Sturla
PRO11	Décès du compositeur Erik Bergman		25 avril 2006	42	Temps libre				Erik Bergman
PRO12	Basket / Carnet de deuil : Gérard Sturla nous a quitté		26 avril 2006	33	Sports - Rhône				Gérard Sturla
PRO13	Henri Duparc inhumé à Abidjan		28 avril 2006	34	Temps libre - En bref - Cinéma				Henri Duparc
PRO14	Jean-François Revel est mort		2 mai 2006	3	Monde - France - Nécrologie				Jean-François Revel
PRO15	Ski : la fin tragique de Corinne Rey-Bellet		2 mai 2006	31	Sports				Corinne Rey-Bellet
PRO16	Décès du romancier Pramodhya Ananta Toer		2 mai 2006	46	Temps libre - En bref - Indonésie				Pramodhya Ananta Toer
PRO17	Le rallye de Lozère endeuillé		4 mai 2006	28	Sports - Rhône et la région - Auto				Thierry Vincent & Grégory Serres
PRO18	Disparition de Moira Shearer		5 mai 2006	34	Temps libre				Moira Shearer
PRO19	Décès de Jack Wild		5 mai 2006	34	Temps libre - En bref - Cinéma				Jack Wild
PRO20	Adieu Raymond Grandjean	A.M.	6 mai 2006	28	Temps libre - En bref				Raymond Grandjean
PRO21	Mort de la dramaturge Jeanine Worms		6 mai 2006	34	Temps libre - En bref - Décès				Jeanine Worms
PRO22	Un pilier du mouvement Cobra décède		6 mai 2006	34	Temps libre - En bref - Décès				Karel Appel
PRO23	Décès du cinéaste turc Atif Yilmaz		7 mai 2006	24	Temps libre - En bref - Nécrologie				Atif Yilmaz
PRO24	Décès de la dernière survivante du naufrage du Titanic à l'âge de 99 ans		8 mai 2006	3	Monde - France - En bref				Lilian Asplund
PRO25	Décès de l'écrivain turec Erdal Öz		8 mai 2006	26	Temps libre - En bref - Nécrologie				Erdal Öz
PRO26	Mort du père Gilles Couvreur		9 mai 2006	10	Société - Rhône et la région - En bref				Gilles Couvreur
PRO27	Mort d'André Maulnier, compagnon de la Libération		10 mai 2006	4	France - En bref - Résistance				André Maulnier
PRO28	Décès à Moscou de l'ex-dissident Alexandre Zinoviev		12 mai 2006	40	Temps libre				Alexandre Zinoviev
PRO29	Décès de la comédienne Momy Dalmès		13 mai 2006	38	Temps libre - En bref - Nécro				Momy Dalmès
PRO30	Disparition de Milan Bauer		16 mai 2006	38	Temps libre - Nécrologie				Milan Bauer
PRO31	La ville de Pau perd André Labarrière		17 mai 2006	5	France - En bref				André Labarrière
PRO32	Décès du journaliste, cinéaste et écrivain Christophe de Pontilly		21 mai 2006	2	Monde				Christophe de Pontilly
PRO33	Mort brutale du directeur général de l'OMS		23 mai 2006	3	Monde				Lee Jong-wook
PRO34	Les routiers en deuil		24 mai 2006	44	Temps libre				Max Meynier
PRO35	Décès de Philippe Amaury		25 mai 2006	5	France - En bref - Presse				Philippe Amaury
PRO36			25 mai 2006	15	Pages régionales - Les Dombes [...] - Nécrologie				Marcel Testas
PRO37			25 mai 2006	15	Pages régionales - Les Dombes [...] - Nécrologie				Roger Bessard
PRO38	La voix des Shadoks s'est tue		26 mai 2006	36	Temps libre - En bref				Claude Péplu
PRO39	Édouard Michelin s'est noyé au large de l'île de Sein		27 mai 2006	4	France	x			Édouard Michelin
PRO40	Décès du chanteur Desmond Dekker et du compositeur Otto M. Zykan		27 mai 2006	36	Temps libre				Desmond Dekker + Otto M. Zykan

Code	Titre article	Auteur	Date	Page	Rubrique	Une	Som	HS	Nom du défunt
PRO1	Michelin	BROCHET Francis	1 juin 2006	2	Le Mor de Francis Brochet & Le dessin, par Bauer			2	Édouard Michelin
PRO2	Mort du réalisateur Shohei Imamura		1 juin 2006	48	Temps libre				Shohei Imamura
PRO3	Mort de la chanteuse espagnole Rocío Jurado		2 juin 2006	48	Temps libre				Rocío Jurado
PRO4	Jean-Pierre Dondin		3 juin 2006	19	Pages régionales - Lyon 4 ^e / Lyon 5 ^e - Nécrologie				Jean-Pierre Dondin
PRO5	Georges Péju n'est plus	A.M.	5 juin 2006	8	Société - Rhône et la région - En bref	x			Georges Péju
PRO6	Auto : décès de Henri Magne, copilote de Nani Roma		6 juin 2006	32	Sports				Henri Magne
PRO7	Le musicien Roger Poupol n'est plus		7 juin 2006	18	Pages régionales - Lyon 4 ^e / Lyon 5 ^e			3	Roger Poupol
PRO8	Décès de Claude Terrail, propriétaire du restaurant la Tour d'Argent		7 juin 2006	46	Temps libre				Claude Terrail
PRO9	Mort à 102 ans de la pianiste Irène Aïtoff		7 juin 2006	46	Temps libre - En bref - Musique				Irène Aïtoff
PRO10	Léon Weil décède à l'âge de 109 ans		8 juin 2006	5	France - En bref - Poilus de 14-18				Léon Weil
PRO11	Mort de "Monsieur Pointe"		9 juin 2006	42	Temps libre				Paul Cormier
PRO12	Décès de Billy Preston		9 juin 2006	42	Temps libre				Billy Preston
PRO13	Camille Georges		10 juin 2006	17	Pages régionales - Lyon 1er, 2 ^e , 3 ^e - Nécrologie				Camille Georges
PRO14	Maurice Deschamps quitte la scène		11 juin 2006	22	Temps libre - Nécrologie				Maurice Deschamps
PRO15	Le compositeur austro-hongrois György Ligeti décède	N.B.	13 juin 2006	46	Temps libre				György Ligeti
PRO16	Le Cheyenne disparaît		15 juin 2006	17	Pages régionales - Lyon 1er, 2 ^e , 3 ^e				Daniel Mollier
PRO17	L'humour par l'absurde		16 juin 2006	40	Temps libre	x		3	Raymond Devos
PRO18	Boule et Bill orphelins		16 juin 2006	40	Temps libre				Jean Koba
REF1	La Cevena en deuil	REY Alain	25 mai 2006	18	Guide / Carnet				Maryse Adabra
REF2	André Mandouze, résistant impénitent	COOL Michel	15 juin 2006	18	Guide				André Mandouze
RIV1	Mabire, le passeur	DAVID Christian	7 avril 2006	10					Jean Mabire
RIV2	Pierre Monnier, témoin irremplaçable	MOUDENC P.-J.	7 avril 2006	11					Pierre Monnier
RIV3	Jean Mabire : l'uniforme intérieur	SIGNAC Marcel	14 avril 2006	10					Jean Mabire
RIV4	Marie-France a rejoint Jean-Pierre	J.B.	21 avril 2006	2					Marie-France Stirbois
RIV5	Un rival éminent, Jean Deprun	VIELLESCAZ B.	12 mai 2006	9					Jean Deprun
RIV6	Revel entre raison et fanatisme		12 mai 2006	11					Jean-François Revel
RIV7	Nos deuil		19 mai 2006	2					Marie-Alice de Diesbach
RIV8	G.-P. Wagner, grand avocat, parfait honnête homme	GALIC Camille	16 juin 2006	4		x			Georges-Paul Wagner
RIV9	Mandouze disparu, le FLN en deuil	ANGELLELLI Jean-Paul	16 juin 2006	6-7					André Mandouze
ROU1	Jean Salibat	ICKR Vaclavise	21 avril 2006	13	Le bloc-notes / Les notes				Jean Salibat
ROU2	Mort de Boris Frienkel		5 mai 2006	2	Au jour le jour				Boris Frienkel
ROU3	Alexis Violet	LAUFER Laura & AGUIRRE Léonce	19 mai 2006	13	Le bloc-notes / Les notes				Jean-Michel Menison
ROU4	Mort d'Édouard Michelin		1 juin 2006	2	Au jour le jour				Édouard Michelin
ROU5	Contrechamp	LASZLO Michel	22 juin 2006	10	Contrechamp				Raymond Devos
SEMI	In memoriam	Le comité éditorial de <i>Venez</i>	Novembre 2011	3					Jacques Bourquin
TET1	Décès de Gérard Vappereau, cofondateur de "Gai Pied"		Mai 2006	58	Infos France				Gérard Vappereau
TET2	André Labarrière, la vie d'un homo libre	GARCIN David	Juillet 2006	60	Infos France				André Labarrière
TRI1	Kenneth Galbraith est décédé		2 mai 2006	9	Économie - International - États-Unis				John Kenneth Galbraith
TRI2	Décès de l'académicien Jean-François Revel		2 mai 2006	33	Intermédiaire - Disparition				Jean-François Revel
TRI3	Disparition du journaliste Jean-Pierre Neu		18 mai 2006	16	Entreprises - Industrie-Services - Aéronautique				Jean-Pierre Neu
TRI4	La succession d'Amary souçagement préparée	L.R.	26 mai 2006	17	Entreprises - Communication - Presse				Philippe Amaury
TRI5	Michelin affronte les incertitudes de la succession	TRIOULEYRE Nicole Trouleure & VERDEVOYE Ali	29 mai 2006	2-3	L'événement	x		6	Édouard Michelin
TRI6	La place de Paris fait ses adieux à Marie-Joséphine Vanel	E.B.	30 mai 2006	26	Marchés - International - AMF				Marie-Joséphine Vanel
VIE1	André Mandouze éternel résistant	ANDRIES Chloé	15 juin 2006	16	En bref				André Mandouze

Extrême droite

Disparition de Marie-France Stirbois

MARIE-FRANCE Stirbois, ancienne députée européenne et conseillère régionale Paca, est décédée dans la nuit de dimanche à lundi à Ville neuve-Loubet (Alpes-Maritimes). Absente de la scène publique depuis quelques mois, la veuve de Jean-Pierre Stirbois, figure historique du Front national, âgée de 61 ans, souffrait d'un cancer généralisé. Elle était en soins palliatifs depuis plusieurs semaines. « Jusqu'à la fin de l'année dernière, elle a continué à lutter pour les idées nationales que ce soit à Nice, à Antibes, dans le Var et partout où on avait besoin d'elle. Elle est toujours restée une militante. C'est une grosse perte pour nous. Elle avait une très grande aura », regrette un de ses amis, Christian Baeckeroot, ex-membre du bureau politique du FN et conseiller régional Nord-Pas-de-Calais.

Suspendue du FN

Petit à petit, Marie-France Stirbois s'était politiquement éloignée de Jean-Marie Le Pen. Critiquant l'homme et la méthode. Jurant qu'elle ne donnerait pas sa voix à Marine Le Pen si celle-ci était désignée pour mener la campagne présidentielle du FN en 2007. En octobre dernier, Le Pen l'avait sèchement suspendue du mouvement. Une mise à l'écart que l'intéressée avait



Marie-France Stirbois est décédée à 61 ans d'un cancer. (PHOTOPQR/« NICE MATIN ».)

commentée avec déception et ironie : « J'observe qu'une coterie formée de quelques personnes exerce une influence néfaste sur Jean-Marie Le Pen. C'est une sorte d'Etat lilliputien. Ils ont réussi à le déconnecter de ses vrais amis et du mouvement. Depuis, il n'y a plus de débat au bureau politique. Les décisions sont prises ailleurs. » Proche du numéro

deux Bruno Gollnisch, Marie-France Stirbois avait rejoint l'association dirigée par le maire d'Orange Jacques Bompard, lui aussi en rupture de ban avec le FN. Cette femme énergique, dont les parents avaient été résistants, était populaire chez les militants frontistes où le souvenir de son mari, Jean-Pierre, mort dans un accident de voiture en 1988, est resté vivace. Elle avait pris sa succession dans la ville de Dreux (Eure-et-Loir) et avait été élue députée avec 61,3 % des voix lors d'une législative partielle en 1989. Un score rarement atteint par l'extrême droite. Elue conseillère générale en 1994, elle avait également présidé le groupe FN de la région Centre. Mais, malgré des efforts incessants, elle n'a jamais réussi à s'emparer de la mairie de Dreux. En 1999, elle avait quitté le Centre pour défier Jacques Peyrat (actuel maire UMP) à Nice. En 2004, Le Pen l'avait écartée de la liste aux européennes. En lui préférant une de ses proches Lydia Schénardi. Marie-France Stirbois ne lui avait jamais pardonné. « C'était une amie, une personnalité emblématique du Front national. Sa famille souhaite visiblement une cérémonie discrète », nous a indiqué hier soir Carl Lang, ex-secrétaire général du FN.

FRÉDÉRIC GERSHEL
AVEC JEAN-PIERRE BONICCO
(À TOULON)

DISPARITION

Philippe Castelli, un grand second rôle

PHILIPPE CASTELLI, c'était une silhouette longiligne, une démarche lymphatique et une voix trainante colorée d'accent parigot, qui avaient fait de lui l'un des seconds rôles les plus identifiables du cinéma français. Pilier depuis trente ans des « Grosses têtes » de Philippe Bouvard, le comédien est mort dimanche à l'âge de 80 ans à l'hôpital européen Georges-Pompidou, des suites d'une complication cardio-respiratoire. Né à Chaville (Hauts-de-Seine), Philippe Castelli avait débuté au cinéma dans « les Bonnes Femmes » (1959) sous la direction de Claude Chabrol. Abonné aux rôles de garçons de café et de valets de



Philippe Castelli (SIPA/SUREAU.)

chambre, il était apparu dans 86 longs-métrages, dont « le Caporal épinglé » de Renoir, « Landru » de Chabrol, « les Tontons flingueurs » de Georges Lautner. Mais c'est son humour désopilant à la radio et ses performances à la télévision, particulièrement dans une publicité où il s'évertuait à faire sauter un basset artésien, qui l'avaient rendu si populaire. Philippe Castelli était un orfèvre de la banalité. Mardi à 14 h 30, avant son inhumation au cimetière de Montmartre, une messe sera célébrée à l'église Saint-Jean-Baptiste de Grenelle (Paris XV^e).

H.L.

DISPARITION

Le Professeur Jean Bernard est mort

MÉMOIRE du siècle en blouse blanche, le professeur Jean Bernard, spécialiste renommé des leucémies et maladies du sang, est mort lundi à Paris à l'âge de 98 ans. Témoin de l'arrivée des premiers anti-bactériens, les sulfamides, capables de guérir des infections mortelles, le Pr Jean Bernard qui disait avoir vécu « le désert thérapeutique », a aussi été un acteur de cette révolution. Hasard de la vie, c'est un échec au concours de l'internat des hôpitaux qui le conduit vers l'étude des maladies du sang, l'hématologie, discipline alors subalterne qui a connu depuis un formidable essor et a été d'un grand apport pour la cancérologie. C'est lui qui donnera une renommée internationale à l'hématologie française. Résistant dès les premières heures de la se-



(AFP/FRANCOIS GUILLOT.)

conde guerre mondiale, Jean Bernard a su concilier pratique médicale et recherche scientifique, sans renoncer à l'écriture.

Tchao, le plus beau

ON L'A TOUJOURS aimé, vraiment. Ce « queueux » comme on le surnommait sur tous les hippodromes de France et de Navarre nous a quittés, hier, à l'heure de l'apéro. Un espace de liberté inoubliable en sa présence, sauf dans son restaurant de Chantilly, Chez Lequeux où, ordre impitoyable, le client est roi sans être obligé de remplir son verre. Tous les professionnels des courses (propriétaires, entraîneurs, jockeys, lads et turfistes) le connaissent par cœur, sauf l'entraîneur André Fabre, pour des raisons qui nous échappent.

Tombé dans un coma profond, vendredi dernier, à la suite d'une hémorragie cérébrale, Alain Lequeux avait été transporté aussitôt à l'hôpital de Senlis (Oise). Le jockey, né le 3 août 1946, n'a pas survécu.

D'une courtoisie légendaire,



Sourire légendaire d'Alain le magnifique, revêtu de sa casaque de soie. (ALINE MORCILLO.)

on le surnommait aussi le plus beau parce qu'il n'avait son pareil pour distraire son entourage, amusé les plus belles, même les cartes mais pas toujours. Cette star a gagné plus de 2 000 courses, 40 groupes I dont le Washington D.C. et la Japan Cup. Jeune, il montrait l'exemple — il ne faut surtout

pas l'oublier — aux plus grands tout en se mettant en selle pour François Dupré et François Mathet, le propriétaire et l'entraîneur tendance de l'époque. Dupré véhiculait la casaque reprise par le regretté Jean-Luc Lagardère.

Sportif accompli, il était admiré par les plus grands des années 1970-1980, à savoir Yves Saint-Martin (qui doit souffrir), Freddy Head (également) ainsi que les Anglais Lester Piggott et Pat Eddery. « Lequeux le plus beau » mais aussi « Lequeux le seigneur » disaient les lads des écuries qu'il fréquentait. C'en était vraiment un.

Le plus beau parce que également « fou de la vie et de ses plaisirs, champagne, smoking, casino et casaque de soie », écrira notre confrère de RTL, Jérôme Bernardet, Alain Lequeux adorait la presse, hip-pique en priorité, puisqu'elle

fut la première à lui décerner le Prix Orange, « ce qui me flatte », livrera-t-il.

Golfeur invétéré, il était devenu propriétaire de bons chevaux dont ADMISE et PECKINPASH'S SOUL qu'il confia à David Smaga (encore un pro qui souffre). « Je suis m'en foutiste », aimait-il répéter, aussi croquait-il la vie à pleines dents... à fond, « avec une méticulosité insoupçonnable », écrira encore Jérôme, le fils de Maurice Bernardet.

Et encore, qu'entendait-on par « à la Lequeux » sur son menu ? Réponse d'un admirateur parmi tant d'autres, Pierre Romero : « C'est tout ce qui se flambe. »

Ainsi soit-il, même en haut le plus beau toujours à l'heure de l'apéro. Au moins...

GÉRARD BERMANI

La cérémonie religieuse aura lieu mardi prochain (à 10 h 30), à l'église de Chantilly (Oise).

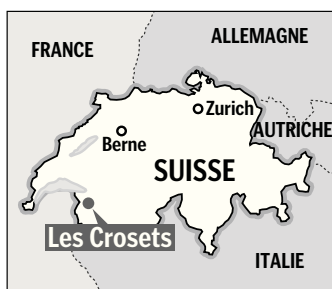
■ Trotskisme

L'intellectuel Boris Fraenkel s'est suicidé à l'âge de 85 ans en se jetant d'un pont sur la Seine à Paris, il y a une semaine. Fondateur de l'OCI (Organisation communiste internationale), c'est lui qui avait initié l'ancien Premier ministre socialiste Lionel Jospin au trotskisme dans les années 1960.

Une championne de ski suisse assassinée par son mari



ABTWIL (SUISSE), LE 2 FEVRIER 2002. Corinne Rey-Bellet et son mari Gerold Stadler. Ce dernier est recherché pour avoir tué sa femme et son beau-frère. (AP/KEYSTONE/REGINA KUEHNE.)



A PRÈS RÉGINE CAVAGNOUD, décédée lors d'un tragique accident de ski, le monde du ski est à nouveau en deuil. La skieuse helvétique Corinne Rey-Bellet, 33 ans, deux fois victorieuse en descente et en super-G lors de la Coupe du monde de Saint Anton (Autriche) en 1999, a été abattue dimanche soir au domicile de ses parents, aux Crosets, petite station de ski familiale dans le canton du Valais. Selon les premiers éléments de l'enquête, il est 21 h 30 lorsque le

drame éclate. Son mari, Gerold Stadler, 34 ans, dont la skieuse s'est séparée il y a dix jours, se rend vers 19 heures dans le grand chalet familial des Rey-Bellet. Ce banquier suisse, qu'elle a épousé en 2002, est venu ramener leur fils Kevin, âgé de deux ans et demi. Les parents couchent leur petit dans son lit du premier étage.

Il tire plus de dix balles

L'ambiance est électrique. Corinne et son époux se disputent. Ils rejoignent le rez-de-chaussée où se trouvent les parents de la skieuse, Vreni et Adrien. Adrien, un homme qui n'a pas la langue dans sa poche, connu pour ses colères, quitte le chalet. Gerold Stadler, alias « Gerry » pour les copains, est armé. Il tire plus de dix balles avec son pistolet. Corinne Rey-Bellet s'écroule. Son frère, Alain (32 ans), un garçon qui tenait le restaurant familial sur les pistes, est lui aussi abattu. La mère de la skieuse, est grièvement blessée. Son état est

actuellement stable. Au premier étage du chalet, dort tranquillement Kevin. C'est un voisin qui donnera l'alerte aux environs de 21 h 30.

Gerold Stadler prend la fuite. Il monte dans sa voiture. Dès l'aube, la police met sur pied un important dispositif. Toutes les voitures sont contrôlées, fouillées. Le véhicule du meurtrier sera retrouvé hier après-midi à Ollon, dans le canton de Vaud. A l'intérieur, le chargeur vide du pistolet.

Dans la petite station ensoleillée de Val-d'Illiez, le drame laisse les habitants sous le choc. « C'est un drame incompréhensible et tragique », commente le président de la Fédération suisse de ski, Duri Bezzola. Hier soir, les enquêteurs poursuivaient leurs investigations. Un mandat d'arrêt a été délivré contre Gerold Stadler par un juge d'instruction valaisan. L'homme était armé. Et donc dangereux. Le père de la skieuse, ainsi que le petit Kevin, ont été placés en lieu sûr.

VALÉRIE DUBY

DISPARITION

Jean-François Revel, intellectuel engagé



(AFP/JEAN-PIERRE MULLER)

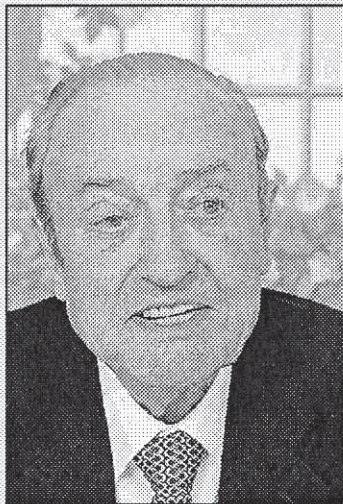
Le philosophe, écrivain et journaliste Jean-François Revel, membre de l'Académie française, est décédé ce week-end à l'âge de 82 ans, d'un accident cardiaque, à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre (Val-de-Marne). Né à Marseille, cet agrégé de philosophie marqué à droite a mené à partir des années 1950 une double carrière, littéraire et journalistique. D'abord enseignant, il a assumé des fonctions de conseiller littéraire et de directeur de collection, puis a pris la direction de l'hebdomadaire « l'Express » (1978-1981), dont il était l'un des éditorialistes depuis 1966, devenant par la suite chroniqueur au « Point ». Marié à la chroniqueuse et écrivain Claude Sarraute, Jean-François Revel a écrit une trentaine d'ouvrages, dont « Le Moine et le Philosophe » (1997), dans lequel il dialogue avec son fils bouddhiste Matthieu Ricard.

DISPARITION

André Labarrère, l'emblématique maire de Pau

C'ÉTAIT UN HOMME attachant, drôle, faisant fi du politiquement correct. André Labarrère, mort hier matin à l'âge de 78 ans des suites d'un cancer, était surtout depuis trente-cinq ans l'inauvivable maire de Pau (Pyrénées-Atlantiques). Elu pour la première fois en 1971, il avait été cinq fois reconduit par ses administrés. Le 11 avril, annonçant qu'il souffrait d'un cancer, il avait ajouté qu'il était toujours candidat : « Je me bats et cela me donne plus de détermination pour me présenter aux élections municipales de 2008 », avait-il alors déclaré. Mais la maladie l'aura rattrapé avant les échéances.

Elu local dépassant les clivages droite-gauche, André Labarrère avait longtemps siégé à l'Assemblée nationale avant de rejoindre le Sénat en 2002. Pendant le premier septennat de François Mitterrand, il



PAU (PYRENEES-ATLANTIQUES), LE 11 AVRIL. Il y a un mois, André Labarrère annonçait son cancer. (AFP/M. GAGNE.)

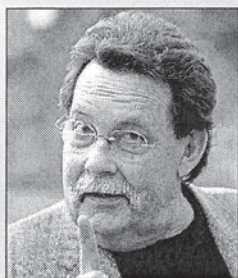
avait été un très habile ministre des Relations avec le Parlement, mettant dans sa poche majorité et opposition et régaland les habitués des couloirs du Palais Bourbon de son humour et de ses bons mots. Il n'avait pas hésité à révéler son homosexualité, prenant le risque de choquer une partie de son électorat.

La classe politique l'aimait. Si François Hollande, au nom du PS, salue « une grande figure du parti », son voisin pyrénéen François Bayrou parle de sa « personnalité extrêmement originale ». Le président PS de la région Aquitaine, Alain Rousset, salue un homme au parcours « flamboyant, brillant et extrêmement rigoureux ». Michèle Alliot-Marie, élue du même département, se souvient de sa « grande courtoisie » et de son « total dévouement ».

B. H.

DISPARITION

La voix des routiers s'est éteinte



Max Meynier. (LP/ALAIN AUBOIROUX)

LES CHAUFFEURS routiers ont perdu leur plus chaleureux compagnon de route. L'animateur radio Max Meynier, qui fut pendant douze ans l'une des voix emblématiques de RTL avec son émission « les Routiers sont sympas », est décédé hier, à l'âge de 68 ans, dans une clinique de Neuilly-sur-Seine. Deux fois greffé du cœur et d'un rein à la suite de graves ennuis de santé, Max Meynier a succombé à un cancer. Il laisse une épouse, cardiologue, Dominique, et cinq enfants, dont trois

d'un premier mariage. Avec ses moustaches à la gauloise et sa jovialité communicative, ce Lyonnais, monté à Paris à l'âge de 20 ans en rêvant d'une carrière au théâtre, avait débuté à la radio par des remplacements au micro de RTL. Il s'y était rapidement imposé en créant une émission destinée aux chauffeurs routiers. Dans les années 1970, le phénomène avait atteint une dimension quasi sociologique. Jusqu'à 800 000 auditeurs écoutaient chaque soir l'émission où il donnait

la parole aux conducteurs. L'auto-collant à son effigie fleurissait alors sur la plupart des camions, et les routiers se saluaient de l'expression « relax Max ». L'animateur était même devenu un héros de la profession en faisant libérer un routier emprisonné en Iran, puis en déjouant une tentative de prise d'otage en plein studio. « Pour eux, c'était un dieu vivant », se souvient son ami Georges Lang, qui animera ce soir sur RTL, de 22 heures à minuit, une émission spéciale en son hommage.

Rattrapé par ses problèmes de santé, Max Meynier avait dû quitter la station de la rue Bayard en 1994. Il était alors revenu à ses premières amours, jouant dans un vaudeville au Théâtre du Gymnase. Il s'était surtout investi en faveur des greffes d'organes, parrainant la Course du cœur. « Aujourd'hui, mon activité principale c'est de vivre », déclarait le plus populaire des transplantés, dans un grand éclat de rire. Max Meynier sera inhumé samedi à 9 h 30, au cimetière du Père-Lachaise. **HUBERT LIZÉ**

DISPARITION

Le Président Philippe Amaury n'est plus

Il dirigeait notre journal depuis près de vingt-cinq ans

AMI LECTEUR, Philippe Amaury, notre Président, nous a quittés mardi soir après une longue maladie qui l'avait tenu éloigné de son bureau ces derniers mois sans parvenir pour autant à l'empêcher de suivre les activités de son journal qu'il aimait tant.

Vous, ami lecteur, avez peu connu cet homme dont la discrétion était exemplaire et pourtant c'est lui qui incarne, depuis près de vingt-cinq ans, votre journal.

Il l'incarne parce que, dans les années 1980, en prenant la suite de son père à la fonction éminente de Directeur de la Publication, il a dessiné les traits du grand journal d'information moderne et respectueux des faits que sera « le Parisien » - « Aujourd'hui en France ».

Il l'incarne parce que, pendant toutes ces années, il a, en grand industriel, investi sans relâche dans les technologies modernes pour disposer de la couleur, de la vitesse, de la

qualité qui donnent à un journal son attrait et sa vie.

Il l'incarne pour l'extraordinaire ténacité dont il a fait preuve pendant ce quart de siècle pour que ce beau mais difficile métier soit accompli et que, chaque jour, votre journal sorte des rotatives de presse pour vous accompagner dans votre vie.

Car, ami lecteur, vous avez été au centre de ses préoccupations et de celles de tous ses collaborateurs, journalistes, ouvriers, commerciaux, administratifs. Combien de fois ai-je vu Philippe Amaury se réjouir parce qu'un article ou un fait du jour avait su relater un sujet avec respect et intérêt !

C'est cela la leçon qu'il nous faut retenir d'une vie dédiée à votre service par cet homme dont l'intelligence limpide n'aimait que les stratégies claires et durables. Et c'est notre mission à tous aujourd'hui, dans une époque de bouleversements des médias, de continuer à faire ce métier avec le goût d'innover et la rigueur de

vérifier, et cela avec la générosité de cœur et d'intelligence sans laquelle rien de grand ne se fait.

Mais ce serait faire injure à Philippe Amaury que de ne pas rappeler qu'il fut le grand patron d'un Groupe qui comprend entre autres « l'Equipe », « France Football », « l'Echo républicain », le Tour de France, le Dakar, Paris-Roubaix, l'Open de France de golf... tous journaux et événements qui connaissent depuis des années un rayonnement exceptionnel.

Pourtant, pour moi, Philippe Amaury restera d'abord le passionné de Jules Verne et l'homme qui savait, entre dix championnats, reconnaître le coprin chevelu dans les forêts vosgiennes.

MARTIN DESPREZ
VICE-PRÉSIDENT DU GROUPE AMAURY

Les obsèques auront lieu le mercredi 31 mai à 10 heures en l'église Saint-François-Xavier, 12, place du Président-Mithouard, 75007 Paris



Philippe Amaury est à l'origine du renouveau du « Parisien » et de la création d'« Aujourd'hui en France ». (DR.)

Merci Philippe



SAINT-OUEN, HIER. A 17 heures, les personnels présents au siège du journal se sont rassemblés pour observer, émus, une minute de silence. (LP/OLIVIER LEJEUNE.)

INDÉPENDANCE. S'il ne fallait qu'un mot, celui-là résumerait toute la vie de Philippe Amaury. Déterminé, libre et à l'écart des pouvoirs quels qu'ils soient, il a veillé, à la tête de son groupe de presse, à ce que les journalistes puissent exercer leur métier en toute liberté.

Il en acceptait les risques. Pour lui, la vérité n'avait pas de frontières. Juriste, il était respectueux de la loi mais jamais il n'a mis en cause la moindre enquête ou investigation sous le prétexte d'un éventuel procès.

Il avait, pour « le Parisien », une grande affection et une éthique exceptionnelle. Je peux en témoigner. A aucun moment il n'a fait pression ou est intervenu sur

le contenu des articles même quand les intérêts du Groupe étaient en cause.

La chanteuse Diam's à la Une de notre quotidien, aujourd'hui. Cela peut surprendre ou choquer. Pas ceux qui connaissent Philippe Amaury : il s'est toujours effacé derrière les lecteurs et l'information.

Les journalistes du « Parisien » et d'« Aujourd'hui en France » tiennent à saluer cet esprit d'indépendance qui est la clé du succès des quotidiens du Groupe Amaury.

Merci Philippe.

CHRISTIAN DE VILLENEUVE
DIRECTEUR DES RÉDACTIONS

La passion de la presse quotidienne

PHILIPPE AMAURY, Président-Directeur général des Editions Amaury SA et du « Parisien », a mis toute sa vie professionnelle au service de la presse quotidienne. C'était sa passion.

■ **Naissance.** Le 6 mars 1940 à Verneuil-en-Halatte (Oise).

■ **Famille.** Fils d'Emilien Amaury, membre fondateur du « Parisien libéré ». Marié en 1969 à Marie-Odile, Vice-Présidente du conseil d'administration, il était père de deux enfants, Aurora, née en 1974, et Jean-Etienne, né en 1977.

■ **Etudes.** Diplômé d'études supérieures en droit public et en sciences politiques, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et docteur en droit.

■ **1976.** Philippe Amaury commence sa carrière professionnelle à des postes de direction au sein du groupe publicitaire Havas.

■ **1983.** Après la mort accidentelle de son père, en 1977, le groupe familial est partagé entre sa sœur et lui. Il hérite de la partie du Groupe constitué autour des quotidiens et de leurs imprimeries. Pour payer les droits de succession, il fait appel au Groupe Hachette (qui détient 35 % du capital, ramenés plus tard à 25 %). En 1983, Philippe Amaury est nommé Président-Directeur général du « Parisien libéré » qui deviendra les Editions Amaury SA, holding du Groupe « l'Equipe » - « le Parisien ».

■ **1985.** « Le Parisien » lance quatre éditions départementales (Paris et petite couronne).

■ **1986.** Le journal sort en quadrichromie.

■ **1988.** Création de Promogédiss, filiale chargée de porter « le Parisien » au domicile des abonnés, qui se monteront à 100 000.

■ **1994.** Le Groupe lance le quotidien national « Aujourd'hui en France ». « Le Parisien » reste distribué en Ile-de-France et dans l'Oise.

■ **1999.** Lancement du « Parisien Dimanche ».

■ **2001.** Création de la Société de distribution et de vente du « Parisien » (SDVP) chargée d'acheminer le journal dans les points de vente. Lancement du site Internet leparisien.com.

■ **2003.** Philippe Amaury crée un centre d'impression en quadrichromie à Mity-Mory (près de Roissy-en-France), puis quatre autres à Nantes, Toulouse, Marseille et Lyon.

■ **2004.** Lancement d'« Aujourd'hui en France Dimanche ». Prise de contrôle à 100 % du quotidien « l'Echo républicain » de Chartres.

■ **Le Groupe « l'Equipe ».** Au fil des années, le pôle constitué autour du quotidien sportif et du magazine « France Football » se développe lui aussi. Ainsi naissent ou sont rachetés « Vélo Magazine », le supplément « l'Equipe Magazine », « Tennis Magazine », puis, en 1998, « l'Equipe Dimanche » et la chaîne l'Equipe TV, en 2000 le site Internet lequipe.fr. Récemment, le Groupe a lancé le magazine « Rugby » et racheté un périodique gratuit dédié au golf.

■ **Les événements sportifs.** Doté du Tour de France et de Paris-Roubaix, le Groupe s'étoffe en matière d'organisation d'événements sportifs autour d'Amaury Sport Organisation (ASO). Citons notamment les classiques cyclistes Paris-Nice, la Flèche Wallonne, Liège-Bastogne-Liège, le Rallye-Raid Paris-Dakar (racheté en 1992), le Marathon de Paris, l'Open de France de golf...

DISPARITION

Claude Piéplu était l'âme des Shadoks



Quand il chroniquait la guerre des Shadoks (à gauche) ou quand il incarnait un portier loufoque dans « Palace », Claude Piéplu savait cultiver sa différence. (GAMMA/GILLES BASSIGNAC ET CANAL +/FECHNER)

LES SHADOKS ont perdu leur voix et le cinéma français l'une de ses figures les plus originales. Claude Piéplu est mort mercredi à 83 ans, des suites d'une longue maladie, à l'hôpital Sainte-Pemine-Rossini, dans le XVI^e arrondissement. Tout près de sa maison d'architecte de la rue Mallet-Stevens, dont la défense fut l'un de ses derniers combats. Pour le public, l'image du comédien restera à jamais associée à la série d'animation « les Shadoks », créée à la télévision en 1968 et que Canal + avait rediffusée il y a six ans. Ce dessin animé d'un nouveau genre dut beaucoup son incroyable succès et son parfum de scandale à la voix éraillée de son narrateur et à son humour gentiment absurde. Chaque soir, quand Piéplu chroniquait la guerre sans fin des Shadoks et des Gibi, la France retenait son souffle, et, invariablement, « les Shadoks pompaient, pompaient... » « Je suis plutôt porté par le troisième ou quatrième degré des choses », expliquait à l'époque le co-

médien. Au fil d'une carrière de près de 40 films et de 175 rôles au théâtre, Claude Piéplu fit souvent preuve de choix iconoclastes, se spécialisant dans les personnages absurdes, lunaires ou légèrement illuminés. Mocky dans « la Bourse ou la vie » (1965), Berry dans « le Pistonné » (1970), Buñuel dans « le Charme discret de la bourgeoisie » (1972), Chabrol dans « Noces rouges » (1972), Claude Miller dans « la Meilleure Façon de marcher » (1976) avaient su utiliser son talent inimitable.

« L'un des plus grands acteurs français »

Le druide Panoramix dans le film de Zidi « Astérix et Obélix contre César » (1999) avait marqué sa dernière apparition au cinéma. Mais c'est surtout au théâtre, avec son acolyte Roland Dubillard, et à la télévision, sous la direction de Jean-Michel Ribes, dans « Palace », que ce cabot toujours tiré à quatre épingles laissait libre court à sa loufoquerie.

Fils d'un épicier parisien, le petit

« Quel personnage ! »

JEAN-MICHEL RIBES, metteur en scène

L AVAIT DIRIGÉ Claude Piéplu à de nombreuses reprises, notamment dans les séries humoristiques « Merci Bernard » et « Palace ». Très ému, Jean-Michel Ribes évoquait hier la mémoire du comédien disparu : « Claude était plus qu'un acteur, un personnage. Et quel personnage ! J'ai travaillé avec lui pendant vingt ans et c'est une partie de moi-même qui s'en

est allée. Je pourrais parler de lui pendant des heures mais je suis trop épuisé en cet instant. Je pense à sa courtoisie, à son respect pour les autres... Oui, Claude était profondément bon. Il était de ces êtres rares qui vous aident à sortir d'une réalité étouffante. »

PROPOS RECUEILLIS PAR
ANDRÉ LAFARGUE

Piéplu avait pourtant débuté sous d'austères auspices. Commis à la banque Vemes à 15 ans, il avait vite déserté les guichets pour les planches. D'abord au théâtre classique, au côté de Gérard Philipe et Maria Casarès, puis dans la Compagnie Renaud-Barrault. C'est alors que Jacques Fabbri — un autre rigolo — l'avait pris sous son aile. Un

clown était né. Hier, dans un communiqué, le ministre de la Culture, Renaud Donnedieu de Vabres, a tenu à saluer « la grâce infinie » de « l'un des plus grands acteurs français ». Claude Piéplu sera inhumé mardi prochain à 14 h 30, après une cérémonie à l'église Notre-Dame-de-l'Assomption (Paris XVI^e).

HUBERT LIZÉ

■ Disparition

Résistant de la première heure, Raymond Triboulet est décédé dans la nuit de jeudi à vendredi à l'âge de 99 ans. Il fut le premier sous-préfet de la France libre continentale nommé par le général de Gaulle avant de faire une carrière politique au service du gaullisme. Il fut plusieurs fois ministre et député du Calvados de 1946 à 1973. « Raymond Triboulet laisse l'image d'un grand patriote et d'un serviteur inlassable de l'Etat », a dit Jacques Chirac.

VOTRE ECONOMIE

Edouard Michelin se noie

DISPARITION. Le PDG de Michelin, Edouard Michelin, a trouvé la mort hier dans le naufrage d'un bateau de pêche au large de l'île de Sein (Finistère). L'actuel cogérant, Michel Rollier, assurera la continuité de la direction du groupe français de pneumatiques.



Edouard Michelin a quitté le port d'Audiernne vers 5 heures hier matin. Il était à bord de la « Liberté » (ci-dessus), le bateau de Guillaume Normant. Ce dernier (en haut) était toujours porté disparu hier soir. (DR ET PHOTOPQR/« LE TELEGRAMME »)

Hier, à 15 heures, seul le bateau du patron d'Armor Lux a rallié le port. Aucune nouvelle de la « Liberté ». Selon les premières constatations, les navires se sont perdus de vue à cause de l'épaisse brume qui s'était levée à la mi-journée. L'alerte donnée, un patrouilleur de la marine, deux vedettes de la SNSM et des douanes et une flottille d'une dizaine de bateaux de pêche sont partis vers le large, survolés par un hélicoptère. Le corps d'Edouard Michelin sera retrouvé, flottant. « Il portait sans doute la ceinture flottante. Guillaume est un grand marin et quelqu'un d'obsédé par la sécurité », déduit un pêcheur d'Audiernne. Hier soir, les circonstances du naufrage du ligneur demeuraient inexplicables.

GEOFFROY TOMASOVITCH
AVEC YVES POUCHARD
DANS LE FINISTÈRE

LA FRANCE a perdu l'un de ses plus puissants capitaines d'industrie. Edouard Michelin, président-directeur général du groupe Michelin, est mort hier dans le naufrage d'un bateau de pêche au large de l'île de Sein (Finistère). Il avait 43 ans. Son corps a été localisé et repêché au milieu de casters de pêche, à une dizaine de kilomètres au nord de l'île. Hier soir, les recherches se poursuivaient pour tenter de retrouver Guillaume Normant, le marin expérimenté avec lequel Edouard Michelin était parti pêcher le bar à bord du ligneur depuis le port côtier d'Audiernne. L'épave du bateau, qui a très vraisemblablement coulé et s'est peut-être disloqué, n'avait pas été localisée. « Personne n'a rien vu, ni entendu », résume le porte-parole de la préfecture maritime.

Le patron du leader mondial du pneumatique s'était levé tôt, ce vendredi. Edouard Michelin s'est rendu au port d'Audiernne, situé à l'embouchure de la rivière le Goyen. Trois catégories de bateau y mouillent : des fileyeurs, des palangiers et des ligneurs. Edouard Michelin est monté à bord du ligneur la « Liberté », petite

embarcation de huit mètres cinquante de long et de onze ans d'âge, propriété de Guillaume Normant, président du comité local des pêches. « Un super marin. Guillaume est un monstre sacré, quelqu'un de vénéré dans la région et même au-delà », lâche un collègue, qui n'ose croire à cette disparition brutale.

Le marin pêcheur et l'industriel ont levé l'ancre entre 4 et 5 heures du matin. Objectif : la pêche au bar, spécialité locale qui se pratique dans les courants du raz de Sein. Un lieu aussi prisé que dangereux. « Cette

zone est très mouvementée, il y a énormément de courants, mais aussi des rochers. Il faut maîtriser les éléments », témoigne Alain Bossennec, du port de plaisance d'Audiernne. Professionnelle ou loisir, la pêche au bar est périlleuse.

« Je ne sais pas ce qui a pu se passer »

Comme tous, Alain Bossennec souligne l'exceptionnel professionnalisme de Guillaume Normant. « Un gars confirmé. Il ne serait jamais parti par de mauvaises conditions,

surtout avec une personne comme M. Michelin à son bord. Je ne sais pas ce qui a pu se passer », ajoute Alain, choqué par la nouvelle du tragique naufrage. Hier matin, la « Liberté » a mis le cap vers la zone de pêche par beau temps. La mer était bonne. Il a quitté le port côtier avec un autre bateau. A bord : Jean-Guy Le Floch, ancien directeur général du groupe Bolloré et actuel patron d'Armor Lux, géant français du textile. Accompagné lui aussi d'un marin expérimenté, Jean-Guy Le Floch devait rentrer de cette partie de pêche aux alentours de 14 heures.

Un choc immense à Clermont-Ferrand

CLERMONT-FERRAND (PUY-DE-DÔME)
DE NOTRE CORRESPONDANTE

LA NOUVELLE s'est répandue comme une trainée de poudre dans la ville natale d'Edouard Michelin, siège de l'entreprise familiale. Lorsque, aux alentours de 19 heures, l'information tragique est tombée officiellement, déjà des « rumeurs », qui paraissent pourtant insensées, avaient filtré. Mais nul n'osait croire à une issue aussi dramatique : « Quoi ? Edouard Michelin est mort ? Vous me l'apprenez ! », commentait abasourdi ce « bib » (NDR : employé Michelin) sans s'empêcher de penser à l'avenir. « Le groupe compte 130 000 salariés. Que va-t-il se passer demain ? »

En ville, aux terrasses des cafés où forcément quelqu'un travaille pour la manufacture, l'incrédulité le partageait à l'abattement. « Quelle tuile ! Il avait changé l'image de Michelin », déplore accablé ce Clermontois. Pour d'autres salariés engagés dans une lutte syndicale parfois âpre, c'est aussi la constataction. « Lorsque Edouard Michelin a succédé à son père, il a pris l'engagement d'un ancrage durable à Clermont-Ferrand. Il faut espérer qu'il y aura une continuité dans la succession », s'inquiète Hervé Carusca pour Force ouvrière.

Côté officiels, c'est le vent de panique. La mairie de Clermont-Ferrand est assaillie de coups de fil. « Tout le monde appelle, c'est la folie ! », s'exclame la directrice de cabinet du maire. « C'est un choc émotionnel. Il n'était pas seule-



CLERMONT-FERRAND. Michelin compte 130 000 salariés dans le monde. (PHOTOPQR/« LA MONTAGNE »)

ment le patron de la principale industrie clermontoise, il était aussi très accessible, franc et très direct. C'est sûr, demain ne sera pas comme on l'imaginait », poursuit le maire socialiste de Clermont-Ferrand, Serge Godard. « Je pense avant tout à la douleur de la famille, reprend à

son tour le président de la région Auvergne, René Souchon, mais aussi au rôle majeur joué par la manufacture en Auvergne. Je l'avais reçu il y a un mois. Il m'avait parlé de son enracinement dans la région, de ses projets pour Clermont, pour son entreprise. »

Minute de silence des rugbymen

Idem pour Brice Hortefeux, ministre UMP des Collectivités territoriales et conseiller régional, qui avait appris la nouvelle plus tôt dans l'après-midi. « Le hasard a voulu qu'on se rencontre en tête à tête il y a quelques jours à mon ministère. Nous avions passé un très bon moment. C'était un chef d'entreprise moderne, de sa génération, et qui avait bouleversé les méthodes de gestion familiales, en apportant de la transparence et du dialogue. » « On se connaissait bien, enchaîne le président du conseil général du Puy-de-Dôme, Jean-Yves Gouttebel. Maintenant, toute la question est de savoir ce qui va advenir de la direction de l'entreprise. »

A Clermont, le nom de Michelin est aussi indissociable de l'équipe locale de rugby, l'ASM, porte-drapeau du sport auvergnat que supporte la manufacture depuis près d'un siècle. Cet après-midi, l'équipe joue sa place en Coupe d'Europe à Bayonne. Une minute de silence sera observée au Pays basque avant la rencontre et les joueurs porteront un crêpe noir. « Mon discours d'avant-match portera évidemment sur lui, expliquait hier le capitaine de Clermont

et ailier de l'équipe de France, Aurélien Rougerie. On veut lui rendre hommage en remportant cette rencontre. Quand il venait nous voir, il était discret et humble. » Hier soir, la direction de la communication du groupe déclarait dans un communiqué : « C'est une immense douleur pour sa famille ainsi que pour les 130 000 employés de Michelin dans le monde. Michel Rollier, cogérant en exercice, assurera la continuité de la direction du groupe. »

GENEVÈVE COLONNA D'ISTRIA

Michel Rollier en première ligne

ILS ETAIENT trois cogérants : Edouard, René Zingraff et Michel Rollier. René Zingraff, l'ami qui avait la confiance du père, François Michelin, a pris sa retraite le 12 mai dernier. Michel Rollier reste désormais seul à la barre. Cet homme de 62 ans, père de deux filles, est entré dans le groupe il y a dix ans, après avoir fait sa carrière chez International Paper. Directeur du service juridique, puis directeur financier de Michelin, il est décrit comme un dirigeant « ferme et rigoureux, mais doté des qualités humaines indispensables » à la culture de cette maison. En mars 2005, il rejoint la direction de la firme... comme son père avant lui, également cogérant de 1966 à 1991.

F. D. G.

au large de l'île de Sein

Le destin brisé d'un héritier

«**E**douard est un iconoclaste ». Voilà comment François Michelin, le patriarche, avait résumé d'un trait la personnalité de son fils juste avant que celui-ci ne prenne les commandes de l'entreprise, à 36 ans, en juin 1999. Le règne de l'héritier « iconoclaste » à la tête de l'empire familial n'aura duré que sept ans, presque jour pour jour. Ce catholique pratiquant, fêru de théologie et de chant grégorien, modeste mais tenace, malicieux mais respectueux de la tradition familiale, laisse derrière lui, une veuve, six enfants, 15 000 salariés orphelins à Clermont et 130 000 dans le monde.

■ **Né pour le pneu.** Depuis tout petit, il avait été choisi comme le successeur désigné de François, parmi ces cinq frères et sœurs. La route était tracée. A 26 ans, après un service militaire à bord du sous-marin nucléaire « l'Inflexible », il plonge dans l'univers du pneu avec un premier stage de trois mois dans l'entreprise. Un passage obligatoire pour tous les nouveaux embauchés du groupe, dont trois semaines à l'usine, y compris pour le fils du patron. Au milieu des ouvriers, dans l'atelier poids lourds de l'usine des Carnes à Clermont-Ferrand. Pour apprendre « à la dure », la réalité du métier. Le midi, lors de la pause réglementaire, quand il donne son nom aux collègues, on le regarde avec des yeux tout ronds. « Si tu es Edouard Michelin, moi je suis Dieu le Père », lui lance hilare un ouvrier qui lui tape sur l'épaule. L'anecdote fera le tour de l'entreprise pendant des années. Après quelques tours de pistes dans d'autres unités du groupe, il part aux Etats-Unis, au centre de recherche de Michelin, à Greenville, en Caroline du Sud. C'est la révélation. « Il ne cessera de faire des allers retours entre la France et l'Amérique et prendra là-bas la direction d'usines et de la distribution des pneus », explique un cadre. Le destin est cocasse, c'est un certain Carlos Gohs, futur patron de Renault, qui le prend en mains et lui fait son éducation.

« Michelin est doué pour la croissance »

■ **L'Américain is back à Clermont.** Le fils de bonne famille, surnommé l'Américain, revient dans son Auvergne natale et dès 1996 passe la vitesse supérieure. « Il faut être rentable », assène-t-il, le regard direct. Il rase le vieux siège en 1999, installe une serre gigantesque avec hévées, l'arbre magique qui a fait la



PARIS, LE 26 FEVRIER. Edouard Michelin est mort hier à l'âge de 43 ans. Il avait succédé à son père François en 1999. (MAXPPP/BENOIT TESSIER.)

fortune familiale. Son baptême du feu, Edouard, le connaît le 8 septembre 1999. Il a tout juste 36 ans et c'est avec fierté qu'il annonce de Clermont-Ferrand, et simultanément, la hausse fulgurante de son bénéfice (de 20 %) et une réduction de ses effectifs. Quelque 10 % du personnel rayés de la carte en Europe et dans les trois ans à venir. Il déclenche alors une tempête politique, sociale, quasi morale.

Edouard Michelin a, bien malgré lui, donné naissance aux « licenciements boursiers », bête noire de toute une génération de salariés et de syndicalistes français. Le jeune chef d'entreprise avait beau être un héritier et connaître parfaitement l'empire familial, la lame de fond qu'il provoque le stupéfie. Le blesse. C'est une période lourde et douloureuse, reconnaît-il quelques mois plus tard. Mais il sort plus fort de cette épreuve. Et se coule alors dans le costume d'un grand patron visionnaire. A l'époque, il trouve un soutien, un conseil, presque un gourou en la personne de Maurice Lévy, le patron de Publicis. La mission qu'il se donne : inscrire le groupe dans le XXI^e siècle. Une lourde tâche, confie-t-il au journal « Libération ». Mais Michelin pour lui, c'est comme un enfant plein de ressources qu'on aide à seu-

lement grandir. « Michelin est doué pour la croissance », disait-il à ses débuts. Et il le prouve. En un an, il fait de la firme auvergnate le numéro un mondial du pneu, avec des positions de premier plan sur tous les marchés des pneumatiques, dans la distribution et dans l'édition, cartes routières, guides touristiques et gastronomiques. Son dernier succès dans ce domaine : le Michelin de New York. Ce milliardaire était fier de rappeler que Michelin faisait partie des 20 marques les plus fortes au niveau mondial à l'égal de Sony, ou de Mac Donald's. De Clermont-Ferrand, son empire s'étendait de l'Ouest qu'il voulait « muscler » à l'Est qu'il voulait développer. De la Chine au Brésil et aux Etats-Unis, Michelin impose ses pneus haut de gamme, les plus révolutionnaires.

Entre deux voyages à l'autre bout du monde, l'homme aimait prendre son petit noir dans son bar la Lune, à Clermont. Discret, en dehors du microcosme patronal, même Seillière ne l'avait jamais rencontré.

JANNICK ALIMI, ERIC GIACOMETTI, GENEVIÈVE COLONNA D'ISTRIA

REACTIONS

« Une perte tragique »

■ **Jacques Chirac**, dès qu'il a appris le décès, a exprimé sa « grande tristesse ». « A la tête d'un groupe qui occupe une place à part pour les Français, Edouard Michelin avait su considérablement moderniser son entreprise en en faisant un champion industriel français unanimement reconnu. »

■ **Nicolas Sarkozy**, le ministre de l'Intérieur, a estimé : « L'économie française perd tragiquement l'une de ses figures montantes. »

■ **Frédéric Henry-Biabaud**, le directeur de la compétition de Michelin, a déclaré qu'il « espérait gagner » demain le Grand Prix de Monaco.

■ **Dominique de Villepin**, le Premier ministre, a souligné : « Edouard Michelin portait, dans sa vie professionnelle, des valeurs humanistes qui donnaient à ses responsabilités éminentes une dimension où l'homme avait toujours sa place. »

Automobile

Magne décède sur le Rallye du Maroc

LE FRANÇAIS Henri Magne, copilote de l'Espagnol Nani Roma, est décédé hier dans un accident survenu lors de la sixième et dernière étape du Rallye du Maroc. Roma, qui a perdu le contrôle de sa Mitsubishi non loin d'Ouarzazate, est « hors de danger ». Henri Magne, 53 ans, était un copilote très expérimenté en rallye-raid : multichampion du monde de la discipline, il avait notamment remporté le Dakar aux côtés de Kenjiro Shinozuka (1997) et Jean-Louis Schlesser (2000). Né le 9 mai 1953 à Brive et résidant en Andorre, il était copilote professionnel depuis 1990.

L.D.

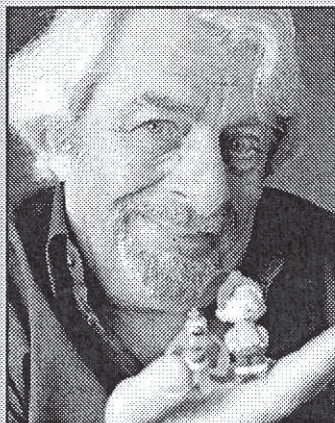
► **LORRAINE**
Décès
de Gérard Léonard

Député UMP de Meurthe-et-Moselle et maire de Saint-Max, Gérard Léonard est décédé hier des suites d'une longue maladie. Agé de 60 ans, père de deux fils, il a été député de 1986 à 1997 puis de 2002 jusqu'à aujourd'hui. Il avait été élu maire de Saint-Max, une commune de 11 000 habitants dans la banlieue de Nancy, en 1983. A partir de 1992, il a été vice-président du conseil régional de Lorraine pendant dix ans.

DISPARITION

Boule et Bill orphelins

LE DESSINATEUR Jean Roba, père des célèbres personnages de bandes dessinées Boule et Bill, est décédé hier dans sa ville natale, Bruxelles, à l'âge de 75 ans. Il avait d'abord travaillé comme illustrateur dans la publicité et la presse magazine, avant de se tourner vers la BD. Franquin lui avait mis le pied à l'étrier en le prenant comme assistant sur des épisodes de « Spirou » et « Fantasio » paraissant dans « le Parisien libéré ». En 1959, il avait imaginé une courte histoire d'un petit garçon rouquin, tignasse au vent, et de son chien, « Boule et Bill ». Publiée sous forme de gag hebdomadaire dans le journal « Spirou », la série devait rapidement devenir l'une des bandes dessinées pour la jeunesse les plus populaires en France et en Belgique, aux côtés de « Spirou », « Lucky Luke » ou « Gaston Lagaffe ». Après 28 albums de



Jean Roba.
(CATHERINE LAMBERMONT.)

« Boule et Bill », pour 25 millions d'exemplaires vendus, Jean Roba avait passé en 2003 le relais à son assistant, Laurent Verron, qui continue de faire vivre les deux petits personnages.

LES SPECTACLES

Raymond Devos nous attriste

DISPARITION. Décédé hier, à l'âge de 83 ans, le grand humoriste était unique en son genre. Jongleur de mots, magicien de l'absurde, cet homme sensible laisse le souvenir d'un artiste humble et élégant, entré de son vivant dans les manuels scolaires.

QU'EST-IL devenu, ce garçon de café qui plongeait Raymond Devos au plus profond de l'absurde, un jour de tempête à Biarritz ? Le jeune comédien de théâtre se trouvait là avec ses compères, il demandait à voir la mer. « La mer, elle est démontée », lui répondit le serveur. « Ah, et vous la remontez quand ? » « C'est une question de temps, monsieur. » Cinquante années n'ont pas suffi. De ce jour et jusqu'à sa mort, hier dans sa maison de Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines), à l'âge de 83 ans, Raymond Devos ne s'est jamais départi de ce sens de la répartie

qui a laissé sans voix, mais pas sans rire, des millions de spectateurs.

Il s'avancait sur scène les joues gonflées de mots. Ils montaient d'une source intarissable, la rue, les gens, le quotidien, les couples un peu usés. « Même quand on n'a pas d'idées, il y a le monde, la vie », affirmait Devos. Comme pour se dédouaner de tant de génie, comme pour rendre à son public les perles qu'il lui avait inspirées. Devos, il ne fallait pas trop le louer. Sa petite enfance dans le Nord, le poids des cages des Halles sur son dos d'adolescent crève-la-faim, le STO en Allemagne enfin, tout cela lui avait appris l'humilité, la vraie. Il ne ca-

chait rien de ses dures années ; il ne s'en vantait pas non plus. Complexé de n'avoir pas fait d'études, il s'est forgé une culture tout seul. Doté d'une force de travail rare, il a tout lu, tout appris, y compris à marcher sur un fil et la musique : harpe, flûte, hautbois, guitare, clarinette, il jouait de tout, et pas si mal qu'il l'affirmait.

« Il faut avoir le sens des valeurs, les respecter »

Son compliment favori ? Grottesque. « Je m'efforce de l'être. Quand j'y suis parvenu, c'est que j'ai touché juste.

L'homme qui se trouve dans une situation ridicule devient, du même coup, émouvant. » Un jour qu'il jonglait, au Havre, il a reçu une lourde balle sur le crâne. Le sang lui coulait dans le dos et lui assurait : « Le spectacle continue ! » Le public riait ou ne riait pas, ne sachant pas bien à quoi s'en tenir. Une mésaventure qui ressemblait à ses histoires, drôles et inquiétantes à la fois. De fait, la représentation dut s'arrêter là, et, une fois son crâne recousu, Devos n'a plus jonglé qu'avec des balles de sable. Engoncé dans un costume à sa mesure, le cheveu tiré en arrière à la va-comme-je-peux, la bretelle fermement tendue et le nez rouge à portée

de main, Devos parlait de son chêne qui, voyant sa dernière heure arriver, soudain « sentait le sapin », de sa femme qui aurait pu être celle de la mort et de son perceur. « Le monde, la vie » dits avec les mots qu'il faut pour moins les prendre au sérieux. Son leitmotiv : « Du moment qu'on rit des choses, elles ne sont plus dangereuses. »

En 1999 encore, Raymond Devos soufflait bons mots et calembours sur la scène de l'Olympia. Dans le même temps, de nouveaux comiques émergeaient, qu'il n'admirait pas toujours. « Il faut avoir le sens des valeurs, les respecter », estimait-il. Invité dans « Sept sur sept » en 1988, alors qu'Anne Sinclair l'avait interrogé sur le Front national, il avait seulement chantonné « le Temps du muguet ». Toujours discret sur ses opinions politiques, il pouvait tout souffrir, sauf le mépris. « La France d'en bas », c'était son public, et cette expression sortie de la bouche d'un Premier ministre lui semblait inappropriée. Lui s'adressait à la masse sombre des spectateurs par un bondissant : « Mesdames, messieurs ». Parmi eux, il y avait sûrement le garçon de café.

CAROLINE ANDRIEU

Les obsèques de Raymond Devos auront lieu lundi à 14 h 30 en l'église de Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

REPERES

- **1922.** Raymond Devos naît le 9 novembre à Mouscron (Belgique), de parents français. Il grandit à Tourcoing.
- **1931.** Sa famille, ruinée, s'installe à Paris. Dès 13 ans, il se fait libraire, magasinier, crémier, commis, livreur d'œufs sur triporteur... et comédien amateur.
- **1943.** Part pour le STO (service du travail obligatoire) en Allemagne. S'évadera quelques jours avant la Libération.
- **1945.** Elève du cours dramatique du Vieux Colombier.
- **1950.** Se produit à l'ABC et aux Trois Baudets.
- **1953.** Entre dans la compagnie Jacques Fabbri.
- **1956.** Premier succès en solo avec « Caen ».
- **1958.** Premier Olympia.
- **1960.** Passe en vedette à l'Alhambra.
- **1964-1988.** Triomphe à Paris et en tournée.
- **1989.** Molière du meilleur spectacle solo.
- **1991.** Publie « Matière à rire », l'intégrale de ses textes.
- **1994.** Neuf semaines à l'Olympia.
- **1997-1999.** Tournées en France, en Belgique, au Québec et en Suisse. Finit à l'Olympia.
- **2005.** Il est victime, en novembre, d'une attaque cérébrale et hospitalisé.
- **2006.** Il décède, le 15 juin, à son domicile de Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines).



PARIS, LE 1^{er} MARS 1980. Musicien, comédien, auteur, Raymond Devos avait tout appris par lui-même, avant de triompher sur scène et à la télévision. (AFP)

La télé lui rend hommage

PLUSIEURS chaînes de télévision ont décidé de modifier leur programmation afin de rendre hommage à Raymond Devos. **France 2** a ainsi rediffusé hier soir dans son magazine « Envoyé spécial » un reportage réalisé en 2003 et consacré à l'humoriste sous le titre « Raymond Devos : la petite fabrique du rire ». Aujourd'hui à 13 h 50, **France 3** proposera un « Pour le plaisir » spécial Raymond Devos en direct, avec des extraits de spectacles et d'émissions. La chaîne **Paris Première** (câble, satellite, TNT) diffusera demain, à 22 h 35, son dernier spectacle filmé à l'Olympia en 1999.

Par ailleurs, le site Internet de l'Institut national de l'audiovisuel (INA), www.ina.fr, a mis en ligne six extraits d'émissions télé auxquelles Devos a participé (7 de 20 heures, « Apostrophes », « le Grand Echiquier »...).

JEAN-MARC DUCOS

Une bataille judiciaire a gâché ses derniers mois

LES DERNIERS mois de la vie de Raymond Devos auront été un mauvais sketch. Une femme prétendant être sa dernière compagne, Samantha Lemonnier, 56 ans, avait réclâmé, en février dernier devant le tribunal des référés de Paris, un droit de visite alors qu'il était hospitalisé à la Salpêtrière. Le neveu de l'artiste et d'autres proches faisaient barrage contre l'intrusion de cette femme inconnue et soupçonnée par la famille de vouloir capter l'héritage de Raymond Devos. Déboutée de ses demandes, Samantha Lemonnier, tour à tour médecin, hôtesse de l'air ou fantaisiste, avait fait appel et devait revenir à la barre

du tribunal le 22 juin. « Il n'y a jamais eu de vie commune entre cette femme et Raymond Devos », peste M^e Guillaume Le Foyer de Costil, l'avocat de Pierre Herran, le secrétaire particulier et curateur des biens de l'humoriste depuis son incapacité à gérer ses biens et sa fortune, décrite comme « très importante ».

« C'est une personne dangereuse qui a tenté de manipuler mon oncle », explique dans une colère froide Jean-Louis Devos, le neveu de l'artiste disparu, qui juge cette attitude « indigne » et promet des explications après l'enterrement. « Elle a tenté de capter la notoriété de M. Devos en s'immisçant dans sa vie privée

alors qu'il était dans un état de vulnérabilité », dénonce M^e Jean-François Le Forsonney, qui défend les intérêts de la famille. Raymond Devos a eu deux compagnes successives, décédées toutes les deux, et n'a pas d'enfant.

Polémique autour d'une lettre

En première instance, Samantha Lemonnier, défendue par M^e Gilbert Collard, avait produit devant le tribunal une lettre rédigée le 4 décembre 2005 par le comédien à l'hopital américain de Neuilly avant son transfert à la Salpêtrière, où il se disait « en prison », « surveillé jour et nuit » et réclamait « la présence de Samantha

en permanence ». « Ces documents sont des faux », réplique M^e Le Forsonney. Une plainte est d'ailleurs instruite au tribunal de Versailles pour déterminer les circonstances de la rédaction de cette lettre. « M^{me} Lemonnier a reconnu, sur un plateau de télévision (NDLR : chez Marc-Olivier Fogiel sur France 3), avoir tenu la main de Raymond Devos, victime d'une attaque cérébrale, pour écrire la lettre », tonne encore l'avocat de la famille. « Des accusations fallacieuses, réplique son adversaire, M^e Collard. On a peur pour le fic », allusion à l'héritage de l'humoriste.

pour la première fois

Guy Bedos : « Tout un pan de ma vie qui s'en va »

DE sa maison en Corse, où il travaille à son prochain spectacle, Guy Bedos, 72 ans, nous a fait part de sa tristesse en apprenant hier la mort de Raymond Devos.

Raymond Devos vous avait vu débiter au cabaret. Étiez-vous restés proches ?

■ **Guy Bedos.** Oui et non, mais on avait beaucoup de souvenirs en commun. Je me suis renseigné sans arrêt sur sa santé, j'étais en contact avec des gens proches de lui, car il ne voulait voir personne. Je m'attendais à sa mort et je suis triste. C'est tout un pan de ma vie qui s'en va. Devos avait été formidable avec moi. A mes débuts au cabaret, il venait dans la salle pour prendre des notes et me conseiller. Nous pratiquions un humour très différent. Lui avait choisi le genre poétique, et moi le genre satyrique, journalistique. On s'appréciait beaucoup.

Comment était-il dans l'intimité ?

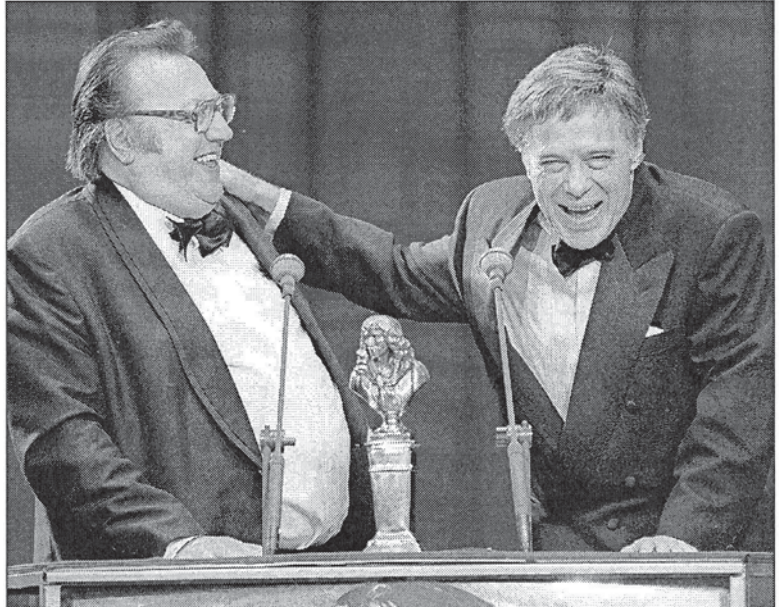
En privé, il était souvent en représentation, car c'était un anxieux. Il aimait bien tester ses textes lors des dîners entre copains. Je me souviens particulièrement d'une soirée, il y a

deux ou trois ans. A la fin, on s'était retrouvés tous les deux et on avait eu une conversation très douce, très naturelle. Il me disait qu'il était triste de n'avoir pas eu d'enfant. Il était très émouvant.

Est-ce que vous plaisantiez du fait que les gens vous confondaient souvent en raison de la consonance de vos noms ?

Souvent, oui. Une fois, il m'avait raconté qu'il était arrivé en Afrique, où on lui avait fait un accueil formidable. Ça faisait deux heures qu'il était là, quand le type qui organisait son séjour lui demande : « Au fait, comment va Sophie ? » (NDR : Sophie Daumier, l'épouse de Guy Bedos à l'époque). Il arrive encore qu'on m'appelle Devos dans la rue. Disons que je suis le moins mort des deux. Dieu merci, il y a des jeunes qui prennent la relève, qui m'appellent « parrain », « papa », « patron ». Moi, j'étais le numéro deux derrière Devos à cette époque-là. Malheureusement, il ne reste plus grand monde dans la lignée des humoristes de cabaret.

PROPOS RECUEILLIS PAR HUBERT LIZÉ



PARIS, LE 29 AVRIL 1990. Ce jour-là, Raymond Devos remettait le Molière du meilleur one-man-show à Guy Bedos, récompense qu'il avait lui-même obtenue l'année précédente. (AFP/ROBINE VERDY.)

REACTIONS

« Le gentleman de l'humour »

■ **Jacques Chancel**, journaliste et ancien présentateur du « Grand Échiquier ». « Nous avons fait tant de choses ensemble, pendant vingt-cinq ans ! Raymond Devos a été souvent mon invité sur le Grand Échiquier. C'était le gentleman de l'humour, il avait l'élégance du propos, l'impertinence, mais jamais l'insolence. Et puis il a porté très haut les couleurs de la langue française. Humainement, c'était un grand homme aussi. Fidèle. On n'a jamais arrêté. Quand j'allais le voir dans sa maison de Saint-Rémy-lès-Chevreuse, on discutait et, d'un coup, il se mettait à sortir des liturgies. En fait, il essayait ses sketches ! Il avait quantité d'instruments de musique dans son atelier. Il me disait : *Je joue mal, mais c'est moi qui joue !* Sa roulotte, au fond du parc, lui servait de refuge. Elle résume bien sa vie de saltimbanque. Ces derniers mois, nous nous étions un peu perdus de vue. Il me disait : *On sera bientôt dans nos grands ailleurs.* J'espère qu'il y est parti heureux. »



PARIS, LE 20 JANVIER 1987. Raymond Devos et Jacques Chancel lors d'un « Grand Échiquier ». (AFP/GEORGES BENDIRHEM.)

« Un passionné de cirque »

■ **Alexis Grüss**, patron du cirque Grüss. « Raymond était mon grand ami. Quand j'ai créé l'École du cirque, en 1974, avec Sylvia Monfort, il voulait absolument en faire partie. Il se disait même prêt à changer de nom pour être un élève anonyme ! C'est mon père, André, qui m'a fait découvrir Raymond Devos qu'il allait voir au Théâtre des Variétés. Par la suite, Raymond nous a rendu visite à chacun de nos spectacles. Un jour, je lui ai rendu hommage dans un numéro intitulé *Clownerie*. En décembre 1999, quand la tempête a endommagé notre chapiteau, lui et Michel Senault ont été les premiers à me téléphoner. Je ne l'oublie pas. Je crois que la mort de sa compagne l'avait terriblement marqué. Il n'était plus le même. »

« J'admire cette trajectoire ! »

■ **Laurent Baffie**, auteur. « Le fait qu'il ait donné des one-man-shows jusqu'à 80 ans m'inspire énormément de respect. Les gens ne se rendent pas compte de ce que ça représente, de durer, d'aller faire rire les autres quand on est soi-même proche de la sortie. Physiquement, il souffrait beaucoup. C'est un type qui cachait sa douleur pour amuser les gens. Quelqu'un d'énorme, dans tous les sens du terme. Au-delà de ses sketches, c'est cette trajectoire que j'admire. »

« Prodigieusement généreux »

■ **Robert Hossein**, metteur en scène. « Qu'est-ce qu'on l'a aimé, notre Raymond ! Je l'ai connu dans les années 1950, à ses débuts, à l'école du Vieux Colombier (Paris VI). Il se produisait alors avec son copain belge Verbeke, leur duo s'appelaient les Pinsons... C'est quelqu'un que j'adorais. Un écorché, humble et blessé. Raymond avait l'art de rendre la vie fantastique, une formidable connaissance de l'âme humaine et de la dérision. Contrairement à de nombreux artistes, cet homme avait une générosité prodigieuse, une vraie tendresse et une aspiration au bonheur. J'aurais voulu qu'il ait une fin de vie plus paisible. »

« Fomidable d'humilité »

■ **Paul Lederman**, producteur. « C'était un artiste formidable d'humilité et un être qui dégageait une fraternité, un amour extraordinaires. Je me souviens l'avoir rencontré après l'un de ses derniers spectacles, il y a deux ans. Il m'avait serré dans ses bras en m'assurant qu'il s'était trompé au sujet de Coluche et à mon sujet. Il n'avait pas compris, à l'époque, le type d'humour que pratiquait Coluche, et il tenait à me le dire. »

PROPOS RECUEILLIS PAR CARINE DIDIER, ALAIN GRASSET, YVES JAÉGLÉ ET HUBERT LIZÉ

L'artiste dans le texte

RAYMOND DEVOS régalaient son public de sketches savoureux. Extraits.

■ **Les femmes.** « Quand Rockefeller a demandé à sa bonne de devenir sa femme, elle a dit oui. Quand j'ai demandé à ma femme de devenir ma bonne, elle a dit non. Question d'argent. »

« Quand on s'est connus, ma femme et moi, on était tellement timides qu'on n'osait pas se regarder. Maintenant, on ne peut plus se voir. »

■ **Le dessus et le dessous.** « Actuellement, mon immeuble est sens dessus dessous. Tous les locataires voudraient habiter au-dessus. Tout cela parce que le locataire qui est au-

dessus est allé raconter par en dessous que l'air que l'on respirait était meilleur que celui que l'on respirait à l'étage en dessous. (...) Moi, je suis au-dessus de ça. »

■ **Les copains.** « Hier soir, en rentrant dans mes foyers plus tôt que d'habitude... il y avait quelqu'un dans mes pantoufles. Mon meilleur copain... Si bien que je me demande si, quand je ne suis pas là, il ne se sert pas de mes affaires ! J'ai des doutes ! (...) Trois jours après, j'entre, je le trouve dans mon lit, en train de fumer une cigarette, une des miennes ! Je dis à ma femme, qui était à côté : *Tu ne peux pas l'empêcher de fumer, non ? Il va brûler mes*

draps ! Il s'en sert, quoi, il n'y a pas de doute ! Alors, mes pantoufles, mon pyjama, ma radio, mes cigarettes... Et pourquoi pas ma femme pendant qu'il y est ! »

■ **Le néant.** « Rien, ce n'est pas rien : rien moins rien égale moins que rien, multiplié par trois ça fait trois fois rien, et avec trois fois rien, on peut déjà acheter quelque chose. »

■ **La mort.** « Il n'y a pas que le tabac qui soit nocif. La vieillesse aussi, c'est dangereux. Je connais des gens qui en sont morts. »

■ **L'humour.** « Du moment qu'on rit des choses, elles ne sont plus dangereuses. »

Un sketch improvisé, un soir à Narbonne...

C'ÉTAIT un soir du début des années 1990, à Narbonne. A 70 ans, Raymond Devos rodait son nouveau one-man-show, avant de le jouer à Paris. Nous devions le rencontrer après le spectacle. Mais juste avant, le hasard nous avait réunis dans une petite brasserie à côté de la salle, à deux tables différentes. Une heure à peine avant de monter sur scène, l'humoriste dînait avec son attachée de presse et son impresario, dans un silence total. Raymond attendait son poisson. Qui ne venait pas. Soudain, un grand bruit en

cuisine. Des plats qui volent. Devos relève la tête, improvise une histoire à partir de l'incident. C'est un peu lourd, personne ne décroche le moindre sourire. « Allez, je la refais autrement. » Et le roi du one-man-show imagine alors une scène de ménage entre la serveuse et le cuisinier, des amours contrariées, des coups, un œil au beurre noir, et une nouvelle recette de raie au beurre noir. Cette fois, l'assistance rit aux éclats. Et la serveuse sort de cuisine avec sa raie. Elle avait juste laissé tomber un plat.

YVES JAÉGLÉ

NÉCROLOGIES

André MARTINET
(1908-1999)

Né le 12 avril 1908 de parents instituteurs, André Martinet s'intéressa très tôt aux problèmes de langues, comme peut l'expliquer en partie l'environnement bilingue de son village de Savoie, Saint-Alban-des-Villards, non loin de la commune d'Hauteville. Quarante-huit ans plus tard, dans une monographie célèbre où des générations de phonologues structuralistes puiseront leur modèle, il en décrira le parler franco-provençal. Venu à Paris avec sa famille en 1911, il obtint, à vingt-deux ans, l'agrégation d'anglais.

Mais très vite, il élargit ses intérêts aux langues germaniques, dont il étudiera dans sa thèse la gémination consonantique d'origine expressive, et, au-delà de ce domaine, à la linguistique générale. Il est séduit par les conceptions de l'école de Prague, qui vient de présenter en 1928 au congrès de La Haye, par les voix, notamment de N. Troubetzkoy et de R. Jakobson, le Manifeste considéré comme l'acte fondateur de la phonologie, et par là, du structuralisme européen en linguistique. Martinet rencontre en 1933 Troubetzkoy de passage à Paris et commence d'entretenir une correspondance avec le savant russe qui apprécie la manière dont ce jeune linguistique français applique à la description de sa langue les principes de la phonologie. En 1934, Martinet épouse une Danoise, et les séjours qu'il fait à Copenhague le conduisent à nouer des relations avec Louis Hjelmslev, un spécialiste de très haut niveau alors injustement ignoré, dont il fera connaître les idées en France, non sans une attitude de critique constructive. En 1937, Martinet, qui vient d'obtenir son doctorat à moins de trente ans, est nommé Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, sur une chaire, créée pour lui, de phonologie.

La deuxième Guerre Mondiale disperse les linguistes qu'avait réunis la promotion enthousiaste de la phonologie. Martinet accepte en 1946 d'aller diriger les travaux de l'International Auxiliary Language Association à New York. Il y retrouve R. Jakobson, et comme lui il s'efforcera, notamment en dirigeant un peu plus tard les traductions de Saussure et de Hjelmslev, de faire connaître aux linguistes

américains, parfois repliés sur leurs propres recherches, les travaux des spécialistes européens. En 1947, Martinet est nommé chef du département de linguistique à Columbia University, où il va enseigner la linguistique synchronique et la grammaire comparée des langues indo-européennes. Il y noue des relations avec certains de ceux dont le nom comptera le plus en linguistique aux Etats-Unis, notamment son élève U. Weinreich, qui, avant de disparaître prématurément, donne à la sociolinguistique des bases qu'il devait pour une part à cet enseignement.

Martinet trouve, dans cette activité pédagogique et de recherche intensive, les matériaux et les bases théoriques de sa réflexion sur l'évolution de la face phonique des langues, traitée dans son premier grand livre, peut-être son plus grand, *Economie des changements phonétiques*, dans lequel il imprime la marque de son originalité et la fécondité de son apport à la linguistique de tout un demi-siècle, notamment en exploitant et enrichissant deux couples saussuriens de termes complémentaires: il montre, en effet, dans cet ouvrage, d'une part la relation dialectique entre une vue synchronique des langues et une dimension diachronique qui la dynamise, et d'autre part, la manière dont, en phonologie, les pressions du système s'exercent sur la chaîne des unités sonores, et dont la chaîne, à son tour, restructure le système. Cet enseignement n'est pas loin de paraître définitif, même auprès de ceux qui, s'inspirant d'autres courants théoriques comme la phonologie générative classique ou les phonologies non linéaires, le critiquent, comme trop simple ou s'en tenant à la surface des phénomènes, mais ne peuvent nier que nul avant lui n'avait proposé de tels fondements à la science linguistique dans le domaine des sons. Ce livre paraît en 1955, année du retour en France d'A. Martinet, qui obtient la chaire de linguistique générale à la Sorbonne, et pour qui est créée en 1957 une direction d'études de linguistique structurale à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Ces enseignements qui alimentent la parution, en 1960, de la première édition des *Eléments de linguistique générale*, livre au succès considérable dans de nombreux pays du monde, assurent la formation d'un nombre important de chercheurs. Au point qu'on peut dire que presque tous ceux et celles qui, dans les années cinquante et soixante, s'initiaient à la linguistique à Paris, et dont beaucoup ont un nom aujourd'hui, surtout sur la scène scientifique française, ont, à un moment ou à un autre, soit comme élèves soit comme auditeurs, entendu, sinon pour tous écouté, A. Martinet.

A partir de la fin des années soixante, les modèles formalistes et logicistes commencent à fleurir aux Etats-Unis et en Europe. A. Martinet ne cède pas à cette pression, et s'en tient aux positions

réalistes et empiricistes qu'il avait déjà défendues précédemment face à l'abstractionnisme de Hjelmslev comme à l'universalisme de Jakobson, notamment à travers la tentation qu'A. Martinet dénonce chez ce dernier sous le nom de binarisme. Néanmoins, l'importance attachée par les nouveaux dogmes à la syntaxe, ainsi que, localement, le travail de direction d'un nombre considérable de thèses consacrées à la grammaire des langues les plus diverses conduisent A. Martinet, que sa génération et ses centres d'intérêt avaient avant tout façonné comme phonologue, à creuser sa réflexion syntaxique. Il la présentera dans sa *Grammaire fonctionnelle du français* en 1979, puis dans sa *Syntaxe générale* en 1985.

Enfin pour répondre à la demande de ses auditoires autant que par choix personnel de retour à des travaux comparatistes qui l'avaient beaucoup occupé, et apparemment passionné, durant son séjour à New York, A. Martinet examine l'expansion de l'indo-européen, et ses recherches aboutissent en 1986 à un ouvrage au souffle puissant jusque dans son titre, *Des steppes aux océans. L'indo-européen et les «Indo-Européens»*.

Les livres cités ci-dessus ne sont que quelques-unes parmi une énorme masse de publications, dont se sont nourris plusieurs générations d'élèves et de disciples d'A. Martinet. A travers des sensibilités diverses, tous se reconnaissent, au moins pour une part, dans l'inspiration de l'école linguistique qu'il a fondée et à laquelle il a su donner une réalité concrète, par son talent pédagogique, son écoute attentive et le concours actif qu'il a apporté à un grand nombre, même s'il a maintenu toute sa vie une réserve déclarée à l'égard de divers champs de la recherche et de divers modèles théoriques, comme la morphologie, le binarisme des traits phoniques, l'intégration de l'intonation, la quête des universaux, la sémantique non consignée dans les limites étroites d'une axiologie sur base commutatoire. Mais en outre, A. Martinet a su animer son école par plusieurs entreprises de promotion, comme l'organisation de colloques annuels qui, de 1974 à 1998, ont réuni dans de nombreux pays, notamment d'Europe et d'Amérique, des linguistes du monde entier, membres de la Société de Linguistique Fonctionnelle, fondée en 1976 et dont la revue *La Linguistique*, est devenue l'organe. La doctrine qu'elle illustre, et à laquelle s'attache partout le nom de Martinet, prône la fonction comme le principe organisateur de toute langue et de toute activité linguistique, les langues étant étudiées selon ce critère comme des instruments de communication doublement articulés: d'une part en unités significatives, c'est-à-dire douées d'un contenu sémantique mais aussi d'une face phonique, cette dernière étant d'autre part, elle-même articulée en unités sonores distinctives. A cet égard, Martinet,

de tous les linguistes de sa génération, demeure le plus véritablement saussurien.

Par l'importance de son œuvre comme par le rôle historique qu'il a joué dans l'avènement de la linguistique structurale, par le rayonnement de son enseignement comme par la solide unité d'une conception de la langue qu'il n'a jamais cessé de défendre sans rien en modifier en dépit du foisonnement des nouveaux modèles alors qu'il avait à peine, lui-même, dépassé cinquante ans, André Martinet est certainement un des immenses linguistes du XX^e siècle, qu'il aura parcouru presque tout entier en le dominant de sa très haute stature.

Claude HAGÈGE
Professeur au Collège de France

Haiim B. ROSÉN
(1922-1999)

Haiim B(aruch) Rosén, à qui nous rendons hommage aujourd'hui — τὸ γὰρ γέρας eût pu dire ce fervent helléniste — naquit à Vienne le 4 mars 1922, sous le nom de Heinz Rosenrauch, d'un père, Georg, fabricant de meubles, et d'une mère, Olga Gerstl, professeur de piano et de chant. Rien à signaler pour son enfance, sinon que ses parents lui firent apprendre l'anglais dès l'âge de cinq ans, et qu'ensuite, au Gymnase, il étudia non seulement le latin et le grec, mais aussi l'hébreu, d'une manière absolument fortuite, dans le cadre des cours de religion obligatoires dans les écoles autrichiennes. Cet enseignement, dû au fait que son professeur de religion était sioniste, devait lui servir plus tard.

Quelques jours après sa seizième année eut lieu, en effet, l'Anschluss (13 mars 1938). Les élèves juifs furent alors chassés de leurs écoles et regroupés dans des écoles pour non-aryens. C'est alors que ses parents et lui décidèrent d'émigrer. Une première fois, tous trois furent refoulés. Au cours de leur second et très long voyage, ils apprirent les faits de la Nuit de Cristal (10 novembre 1938) par la radio de leur bateau, avant de débarquer, les pieds dans l'eau, près de Natanya, comme immigrants illégaux en Palestine (alors sous mandat britannique), fin novembre-début décembre 1938. Il y avait alors déjà cinq ans qu'était arrivé, en 1933, dès les premiers agissements de Hitler, son futur beau-père, le Dr. Steinitz, médecin réputé de l'hôpital juif de Berlin et frère de Wolfgang Steinitz (finno-ougriste bien connu, qui présida l'Académie des Sciences d'Allemagne de l'Est après la guerre).

Après une installation à Tel-Aviv où, au bout de quelques mois, mourut la mère du jeune H. Rosén, celui-ci commença ses études. La vie de l'étudiant, qui ne fut jamais bachelier, commença l'année académique 1939-40 à l'Université de Jérusalem où H.R. put immédiatement entrer grâce à la parfaite connaissance de l'hébreu qu'il avait acquise à Vienne. Il fit des études de langues classiques et d'hébreu, et fut initié à la linguistique générale par Polotsky (spécialiste d'égyptien et de langues sémitiques), dont il ne fut jamais à proprement parler l'élève, mais auquel il voua toujours une vive admiration.

En même temps, H.R. œuvra en fondateur dans le pays qui devait devenir Israël en 1948: citoyen, il eut à se battre et fut officier dans la Hagana jusqu'à la fondation de l'Etat; et il s'intéressa toute sa vie à la politique de son pays avec passion. Au terme de ses études, il devint professeur, un professeur toujours soucieux de pédagogie et suivant de près les travaux de ses élèves. D'abord professeur de Lycée de 1944 à 1949, il enseigna la linguistique générale et la grammaire comparée des langues indo-européennes à l'Université de Jérusalem de 1949 à sa mort (figurant encore à l'affiche de 1999-2000), puis, en même temps, les études classiques et la philologie hébraïque à l'Université de Tel-Aviv de 1961 à 1991. A Jérusalem, il fonda en 1952 le département d'études classiques, et en 1953, avec Polotsky, le département de linguistique générale qu'il dirigea jusqu'à 1986: dès la fondation de l'Etat, s'étaient constitués à Jérusalem de petits cercles où l'on commençait à parler de linguistique structurale (1948-49). Son intérêt pour cette dernière ne se démentit jamais. Et le plus vieux souvenir que j'aie de lui, vers le début des années 50, est celui d'une rencontre à la Bibliothèque Nationale, où il m'expliqua les constituants immédiats de Bloomfield.

Probablement comme quelqu'un à qui les événements ont appris à ne compter que sur lui-même, H.R. fut un esprit d'une vigoureuse originalité, parfois non dépourvue de hardiesse, comme helléniste et comme linguiste.

De ses années d'études date son intérêt pour la grammaire d'Hérodote, qui lui fournit ses sujets de maîtrise puis de doctorat (1948), et le conduisit à travailler pendant près de trente-cinq ans à l'édition Teubner d'Hérodote (2 volumes, 1987-1997); il y prit le parti de ne pas tenir compte des corrections usuelles, mais d'accepter la tradition manuscrite comme témoin du dialecte d'Hérodote. Philologue, l'helléniste fut en même temps un linguiste structuraliste: je n'en veux pour preuve que ses *Strukturalgrammatische Beiträge zum Verständnis Homer* (Amsterdam, North Holland Publishing Company, 1967).

Et c'est en linguiste que H.R. joua un rôle de premier plan en faveur de l'hébreu israélien, non sans déclencher de très vives polémiques.

En effet, contre ceux qui, défendant la « pureté » de l'hébreu biblique, refusaient qu'il changeât, il défendit le droit de l'hébreu israélien à être une langue qui, comme toutes les langues vivantes, était sujette à des évolutions à décrire en termes de processus linguistiques normaux. Le débat fut d'autant plus vif que l'hébreu, seule langue au monde à avoir été ressuscitée pour des raisons politiques, avait à jouer un rôle particulièrement important: il était l'élément fédérateur essentiel pour des habitants d'une tour de Babel créée par la diaspora. De cette réflexion naquirent, sous la plume d'H.R., des ouvrages qui favorisèrent le développement de l'H.I.: *Ha-'ivrit šelanu* (1955); *A Textbook of Israeli Hebrew* (1962), *Contemporary Hebrew* (1971; paru en 1977); etc. Sa compétence valut à H.R. d'enseigner l'hébreu à plusieurs reprises à Paris, à l'Inalco (qui s'appelait Ecole des Langues orientales vivantes), à la Sorbonne en 1965-66, à l'E.P.H.E. en 1976, 1978, 1985, au Collège de France où il fit quatre conférences en 1975, publiées ensuite (1979) sous le titre: *L'hébreu et ses rapports avec le monde classique. Essai d'évaluation culturelle*.

Devenir linguiste dans les années 50 incluait un passage par Paris. H.R. y vint pour la première fois en 1951 avec une bourse du gouvernement français; il suivit alors au Collège, à l'E.P.H.E., aux « Langues O » les cours notamment de Benveniste, Chantaine, Lejeune, Mirambel, Vendryes. Il gardait de cette époque des souvenirs comme celui d'une invitation chez Benveniste qui ne lui parla pas de linguistique, mais l'interrogea sur Israël, ou d'une conversation avec Vendryes, soucieux de comprendre pourquoi l'hébreu était si vivant, alors que l'irlandais (au contraire du gallois) se mourait. H.R. (qui fit huit séjours par ailleurs aux U.S.A., à Chicago où il fut Visiting Professor et à Los Angeles), et fut Visiting Professor à l'Université de Tübingen en 1990-91, eut toujours une prédilection pour Paris, où il se fit de nombreux amis. Je me contenterai de nommer un disparu, Marcel Cohen, dont il fut très proche, et qui lui demanda d'organiser pour lui un voyage en Israël accompagné d'un congrès. C'est à Paris que H.R. passa toutes ses années sabbatiques. Fait exceptionnel, il y fit deux séjours en 1999, place Saint-Sulpice qui lui devint chère, l'un en été — au cours duquel il alla voir l'éclipse de soleil dans la zone de totalité et en revint émerveillé —, l'autre, en automne, où il travailla avec Jean Perrot à la mise au point du manuscrit de son rapport au dernier Congrès International des Linguistes (sur *La linguistique européenne du dernier demi-siècle*), jusqu'au bout: ce manuscrit porte, de sa main, la date du 21 septembre et c'est dans la nuit du 21 au 22 qu'il fut transporté à l'hôpital pour le premier des deux accidents de santé qui devaient l'emporter. Parisien jusqu'au bout aussi, il fut victime du second dans une station du métro Météor, qu'il se réjouissait de

connaître. Il succomba à Paris même, le 3 octobre 1999 et fut accompagné par sa famille pour son dernier voyage à Jérusalem.

H.R., qui était membre du CIPL depuis 1967, avait pour notre Société une affection particulière; et il fut l'un des artisans du choix de Paris comme lieu du Congrès International des Linguistes qu'y organisa la Société de Linguistique de Paris en 1997. Auteur de près de trois cents livres et articles (un certain nombre de ces derniers sont réunis dans les trois volumes de *East and West: Selected Writings*, parus de 1982 à 1994), le savant vit son œuvre couronnée par deux prix très importants: il fut lauréat du Grand Prix d'Israël pour le trentième anniversaire de la fondation de l'Etat (1978), avant de devenir membre de l'Académie des Sciences d'Israël en 1981. Et en 1993, il reçut le prix Humboldt à Berlin. Tous ceux qui ont connu Haiim garderont le souvenir d'un homme à l'intelligence pétillante, à la chaleur rayonnante, au charisme exceptionnel.

Françoise BADER
Directeur d'études à l'Ecole Pratique
des Hautes Etudes (IV^{ème} section)

Catherine PARIS
(1932-1999)

Catherine Paris est née le 21 mars 1932 à Budapest en Hongrie. Elle fait ses études dans cette ville, et c'est de cette université qu'elle obtient en 1951 une licence de langue et littérature russes qui lui permet d'enseigner. Elle commence donc sa vie professionnelle comme professeur de russe dans la Hongrie des années 50. Les événements de 1956, et leurs suites, entraînent l'exil de Catherine et de plusieurs de ses amis hors de Hongrie. Certains d'entre eux ayant les contacts en France qui leur permettaient d'espérer un accueil, Catherine se retrouve en France, pour ainsi dire par surprise, d'abord dans un camp de réfugiés, et sans parler aucun mot de français.

Cependant, les langues l'intéressaient, et elle pouvait faire valoir son expérience professionnelle en russe. Après deux ans de séjour en France, elle s'inscrit aux cours de l'Ecole d'Interprétariat et de Traduction, dont c'étaient alors les tout débuts, et comme le hongrois n'était pas reconnu comme langue de conférence, elle s'inscrit avec le russe comme langue maternelle. Elle a dans cette école un professeur d'origine géorgienne, Andronikatchvili, qu'on appelait Andronikov, et qui aide Catherine à trouver sa première interprétation. Malheureusement, au milieu de l'épreuve, celui-ci fait un signe d'approbation

pour encourager son élève. Catherine perd toute son assurance et s'enfuit. Le professeur compréhensif, non seulement finit l'interprétation de la conférence en cours, mais trouve pour son élève un emploi où le public était moins impressionnant.

Il se constituait en effet à ce moment-là un groupe de recherche sur la traduction automatique. Il était installé au fort de Montrouge, car les recherches étaient financées à la fois par le CNRS et par l'Armée. Sur la recommandation de son professeur, et grâce à ses diplômes hongrois, Catherine est engagée par le CNRS pour la traduction automatique de la langue russe. Catherine travaille alors sur la rection verbale en russe — un sujet fondamental pour la traduction automatique. A cette époque, elle a donc fait connaissance, de façon vivante et concrète, avec la linguistique. Le chef de l'équipe, un colonel dont Catherine se souvenait avec respect, leur avait ordonné d'aller suivre les cours de linguistique d'André Martinet. Catherine va donc écouter ce monsieur Martinet, sur ordre, pourrait-on dire, et n'y trouve d'abord qu'un intérêt modéré. Mais bientôt, l'Armée Française comprend que la traduction automatique ne progresse guère, et ferme le Centre de Montrouge. Catherine est alors versée au service de photocopie de l'administration du CNRS, quai Anatole France. Après quelques mois de ce régime, elle décide qu'elle devait faire une thèse, et elle retourne voir Martinet, cette fois avec un projet défini: faire une thèse sur la rection des verbes russes.

Mais tout allait changer très vite, car au premier cours de l'année 1963, chez Martinet, quelqu'un s'est levé pour dire qu'il y avait un informateur tcherkesse au cours de Monsieur Dumézil, tous les mardis soir, à partir de sept heures. Dans l'imagination des Hongrois, les Tcherkesses sont d'un romantisme infini. Les Hongrois, au cours de leur migration vers l'ouest sont supposés avoir fait un crochet vers le Caucase, et un moine, bien plus tard, en allant par là, aurait trouvé dans le Caucase des ancêtres des Hongrois, restés en route. Aussi, Catherine accepte-t-elle sur le champ d'aller étudier le tcherkesse au cours de Monsieur Dumézil. L'informateur en question s'appelait Orhan Arparslan, et il parlait le dialecte besney. C'est sur ce parler que Catherine allait faire ses premiers travaux, et notamment sa thèse de 3^e Cycle, en 1970.

Quatorze ans, et de nombreux articles ou textes publiés, séparent cette première thèse du Doctorat d'Etat, en 1984. Les premières années sont celles du cours de Martinet et de celui de Dumézil, où assez rapidement ils ne furent plus, selon Catherine, que trois élèves: Georges Charachidzé, un jeune savant autrichien nommé Schebek, et elle. A partir de 1965, elle va en Turquie régulièrement chaque été, et

rassemble peu à peu une énorme documentation sur divers dialectes de l'ensemble tcherkesse, mais quoique sa compétence ait varié avec les terrains, Catherine semblait penser que c'est le dialecte besney qu'elle parlait le mieux. Ses voyages et ses travaux l'amènent peu à peu à deux œuvres superposées qui allaient l'occuper toute sa vie: la publication d'un dictionnaire tcherkesse, et une réflexion comparatiste sur le tcherkesse et sa structure.

Pour ceux qui ne l'auront pas connue, Catherine Paris restera certainement comme ce savant attentif qui est l'auteur des quatre volumes actuellement publiés d'énoncés tcherkesses, qui doivent être la source de trois ou quatre volumes du dictionnaire lui-même, que Catherine a laissés pratiquement achevés et qui, il faut le souhaiter ardemment, seront publiés. Elle est aussi l'auteur ou l'éditeur, outre sa thèse d'état, de colloques sur l'actance, de plusieurs articles de sémantique et de morphosyntaxe, et aussi l'éditeur très soigneux de plusieurs textes tcherkesses transcrits, traduits et annotés. C'est ce travail à la fois minutieux et assidu, mais plein de grandeur en cette fin de siècle qui s'émeut des langues disparues, qui vaut à Catherine Paris ses distinctions honorifiques, certes, comme la médaille d'argent du CNRS en 1985 et, dix ans plus tard en 1995, lors de son dernier voyage au Caucase, cette élection au rang de Membre d'honneur de l'Académie Internationale Tcherkesse, à Maikop, qui lui a tant fait plaisir.

Pourtant, à nous qui l'avons connue, il est un autre pan de sa recherche qui mérite qu'on s'arrête, et à quoi elle-même est toujours revenue. Sa thèse d'état de 1984, sur travaux, portait essentiellement sur la structure du tcherkesse. Or, qu'est-ce que le tcherkesse? Pas une région qu'on puisse dessiner sur une carte, surtout depuis que les Tcherkesses sont dispersés pour beaucoup en Turquie, au Proche-Orient, ou pour quelques-uns ici à Paris comme sa dernière et fidèle informatrice, Dina Dabjen-Bailly. Le tcherkesse n'est plus qu'une galaxie de dialectes épars, tous un peu différents, tous semblables pourtant. Catherine a été fascinée par cette existence en creux d'une langue inexistante qui ne persistait que dans ses dialectes, cette voix faite de ses échos, ce fantôme concret qui pourtant unit les hommes — cette structure qui continue, malgré les exils et les siècles, de régner identiquement sur des parlers colorés par les distances. Catherine pensait qu'au cœur du tcherkesse, il y avait cette structure géométrique dont elle a en effet montré les arrêtes rigoureuses, ce qu'elle appelait le diasystème, cette structure de cristal qui maintient dans leurs orbites les parlers toujours centrifuges, et en ordonne la méthode.

Ainsi, y a-t-il, à ses yeux, non pas une loi mais une liberté rigoureuse, des figures qui s'ordonnent dans les langues des hommes sans qu'un maître dirige, une démocratie de dialectes égaux, une république sans capitale, et c'est sans doute maintenant une partie de ses rêves dans ces montagnes altières où la fierté fait l'égalité: que l'on parle chacun selon son propre murmure, et que tout le monde comprend.

François JACQUESSON
Chercheur au LACITO

Michel LEJEUNE
(1907-2000)

Il y avait beaucoup d'authentique et forte émotion, le 1^{er} février, au cimetière du Montparnasse, autour du cercueil de Michel Lejeune, qui s'était éteint paisiblement à la veille de son 93^{ème} anniversaire. Aux côtés de sa famille, des amis, des collègues dont la plupart avaient été ses élèves, apportaient le témoignage d'un respect et d'un attachement profonds pour l'homme et le savant exceptionnels qu'il a été.

Un témoignage auquel, dans les paroles qu'ils ont prononcées, les collègues comme les proches ont su donner le ton qui convenait, pour dire avec autant de chaleur que de sobriété et sans exclure quelques allusions souriantes — hommage à un sens de l'humour qu'on avait connu toujours en éveil — tout ce qu'on appréciait de richesse humaine chez celui que ce jour-là on avait la tristesse d'abandonner au tombeau.

Pour ma part, je revivais le jour lointain de l'automne 1946 où Michel Lejeune était venu rue d'Ulm pour chercher dans les rangs des «conscrits» de l'année un volontaire qui, attiré par la linguistique, l'assisterait comme secrétaire et bibliothécaire à l'Institut de Linguistique dont il venait de prendre la direction. C'est ainsi que son maître Vendryes l'avait embarqué vingt ans plus tôt dans les mêmes conditions, juste après la fondation de l'Institut. Si, ce jour de 1946, j'ai tout de suite levé la main, je ne sais ce qui m'a le plus motivé, l'appel de la linguistique ou la solidité intellectuelle, la netteté de l'attitude à la fois ferme et souriante du personnage qui allait être mon maître.

Né en 1907, Michel Lejeune entre à l'École Normale Supérieure en 1926 et cette même année devient élève titulaire de la IV^e section de

l'EPHE, où A. Meillet et J. Vendryes sont ses maîtres. Agrégé de grammaire en 1929, il s'adonne d'abord à l'étude du grec ancien, et dès 1933 il est nommé maître de conférences de philologie et antiquités grecques et latines à la Faculté des Lettres de Poitiers, où il reste jusqu'en 1937, année où il passe à la Faculté des Lettres de Bordeaux comme maître de conférences de grammaire comparée. C'est dans cette période bordelaise qu'il publie son ouvrage sur *Les adverbess grecs en -θev* en 1939; en y ajoutant une thèse complémentaire consacrée à des *Observations sur la langue des actes d'affranchissement delphiques*, que la Société de Linguistique publie en 1940 dans sa «Collection linguistique», Michel Lejeune se qualifie pour le doctorat ès lettres, qui lui est conféré cette même année 1940. Il reste à Bordeaux jusqu'en 1946 (en qualité de professeur à partir de 1941), exerçant même à la fin de cette période les fonctions de doyen.

En 1945, il est nommé en linguistique (linguistique générale et grammaire comparée des langues classiques) à la Sorbonne, où il prend la succession de Joseph Vendryes à la direction de l'Institut de Linguistique, et l'année suivante il ajoute à cette charge celle de directeur d'études de grammaire comparée des langues indo-européennes à la IV^e section de l'École Pratique des Hautes Études. En 1948 il assume une responsabilité d'un autre ordre en prenant la direction de la Fondation Deutsch de la Meurthe à la Cité Universitaire, charge qu'il conservera jusqu'en 1969.

En 1955, il est appelé à la direction du CNRS comme directeur-adjoint chargé des Sciences humaines, fonction qu'il conservera jusqu'en 1963. Il abandonne alors ses enseignements à la Sorbonne, tout en conservant ses conférences des Hautes Études; il ne reprendra d'ailleurs pas ses fonctions à la Faculté: en 1963 il est nommé directeur de recherches au CNRS, où il restera jusqu'à sa retraite.

Après sa mise à la retraite, suivant une tradition bien établie à l'École des Hautes Études, il y a conservé ses enseignements et les a assurés encore pendant une longue période: il n'y a renoncé que quand les méfaits de l'âge l'ont mis en réelle difficulté.

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres depuis 1963, il a assumé à la Société de Linguistique les fonctions de secrétaire quand la maladie a mis Émile Benveniste hors d'état de rester en charge et il a conservé ces fonctions de 1970 jusqu'en 1977.

L'œuvre de Michel Lejeune est impressionnante par sa richesse, son abondance, sa diversité, sa fécondité. La notice bibliographique publiée par Yves Duhoux et Pierre Swiggers contient plus de 300 titres d'ouvrages et d'articles publiés entre 1929 et 1993.

Dans son premier domaine de recherche, le grec ancien, où après ses thèses il a acquis une grande notoriété en produisant son *Traité de phonétique grecque*, paru en 1947, illustration remarquable de ce que peut produire l'alliance des exigences méthodologiques de la linguistique et de la rigueur philologique, Michel Lejeune a élargi considérablement son champ en s'engageant dans la mycénologie après le déchiffrement du linéaire B au début des années 50, marquées bientôt par le célèbre colloque de Gif qu'il organise en 1956. Les *Mémoires de philologie mycénienne*, dont le 4^e volume a paru à Rome en 1997, l'année de son 90^e anniversaire, constituent un magistral ensemble d'études linguistiques et philologiques, œuvre que complète la *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien* publiée en 1972.

Mais c'est à tout l'ensemble des langues, indo-européennes ou non, qui ont été parlées dans le bassin méditerranéen et au-delà même dans l'ouest de l'Europe, et qui ont laissé des témoignages plus ou moins limités, parfois très fragmentaires, que s'est intéressé Michel Lejeune. Il y a appliqué tout le talent — il est permis de dire tout le génie — dont il savait faire preuve pour déchiffrer, reconstituer, comparer, reconstruire, au bénéfice non seulement de la connaissance de ces langues et de leurs relations historiques, mais aussi de la connaissance des écritures et de leurs cheminements, une discipline qui l'a très tôt attiré, comme le montre sa contribution de 1934 à *L'évolution humaine*, ouvrage publié par Quillet, où il a signé 50 pages sur «Le langage et l'écriture».

En 1945, (année où paraît le *Précis d'accentuation grecque*) une étude consacrée à «la position du latin sur le domaine indo-européen», contribution au *Mémorial des Études Latines*, inaugure toute une série de travaux sur les langues italiques: osque, ombrien et parlers mineurs, avec publication d'inscriptions (la *Collection Fröhner* en 1953) et une étude sur *L'anthroponymie osque* en 1976; en même temps, l'enseignement donné aux Hautes Études fait une place importante au venète, objet d'une étude très approfondie qui se traduit par la publication de nombreux textes accompagnés de commentaires très nourris, et qui aboutira à une synthèse appelée à faire date, le *Manuel de la langue venète* publié à Heidelberg en 1974 et complété quelques années plus tard par un «état présent des études venètes» intégrant les informations apportées par des inscriptions nouvellement découvertes.

Mais c'est tout un ensemble de langues diverses dont Michel Lejeune veut faire progresser la connaissance et tirer des enseignements pour la grammaire comparée: ainsi le phrygien (avec la publication en 1984, en collaboration avec Claude Brixhe, d'un *Corpus des inscriptions paléophrygiennes*), le messapien, l'étrusque, etc. Ses travaux associent à l'analyse linguistique des documents l'étude des

systèmes d'écriture, dont il suit la diffusion et détecte les rencontres dans une histoire souvent complexe.

Le domaine celtique a été lui aussi solidement exploré dans une longue série de travaux consacrés en particulier aux inscriptions gauloises et d'autre part au celtibère, qui a donné lieu à la publication du recueil de *Celtiberica* paru à Salamanque en 1956. Le gaulois a été l'objet de publications très importantes dans les années 70 et 80, avec en 1971 *Lepontica*, documents gaulois et para-gaulois de Cisalpine et, pour couronnement, les deux *Recueils des inscriptions gauloises* de 1985 et 1989.

Il faut arrêter ici cette présentation très incomplète d'une œuvre étonnante à la fois par sa diversité et par ce qui y apparaît d'unité profonde à travers la multiplicité des objets d'étude.

Ce qui fait cette unité, ce sont les préoccupations scientifiques qui relient les différentes faces de cette œuvre, celle d'un humaniste savant pour qui tous les fragments étudiés n'étaient pas de froids documents, mais représentaient les vestiges de l'histoire de l'humanité dans toute une partie du monde, l'histoire non pas seulement de langues, mais aussi de sociétés et de civilisations.

Un esprit de synthèse étonnamment habile à raccorder les morceaux épars savait entretenir l'intérêt chez les auditeurs, si aride que fût l'étude minutieuse des données, grâce à la clarté et à la simplicité d'un exposé qui conduisait la démonstration avec cette rigueur tranquille dont il avait le secret.

Michel Lejeune aimait à dire que s'il travaillait beaucoup, il ne s'en attribuait aucun mérite: il avait tout simplement suivi son penchant, car il avait la chance d'aimer le travail. Mais il associait de si grandes qualités humaines à sa puissance intellectuelle et à sa maîtrise de sa discipline qu'il avait aussi le talent de faire aimer le travail aux autres.

Jean PERROT
Directeur d'études à l'Ecole Pratique
des Hautes Etudes (IV^{ème} section)

NÉCROLOGIES

René GSELL
(1921-2000)

René Gsell est né en 1921 dans une bourgade alsacienne où son père était maître-sellier. Il a fait ses études supérieures en partie à Strasbourg et en partie à Paris, où il a suivi les enseignements de la IV^{ème} section de l'École Pratique des Hautes Études à partir de 1948. C'est là qu'il a fréquenté notamment les cours de Michel Lejeune, où je l'ai côtoyé ; il préparait en même temps un concours de recrutement pour l'enseignement secondaire, obtenant en très bon rang d'abord le CAEC de lettres classiques, puis en 1952 l'agrégation de grammaire.

De 1950 à 1955 il a occupé divers postes dans l'enseignement secondaire, à Paris, Guingamp, Strasbourg, pour accéder finalement à l'enseignement universitaire. C'est à Grenoble que s'est alors située son activité pendant quinze ans, dans un domaine où il a rapidement montré sa maîtrise, celui de la phonétique. Assistant, puis chef de travaux, puis chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres, il y a créé, équipé et animé un Institut de Phonétique dont il a été directeur jusqu'en 1970.

Cette période s'est terminée dans un climat très pénible, dû aux conflits qui ont suivi le bouleversement de 1968 et aux mauvais combats qui ont souvent marqué la gestation laborieuse des nouvelles universités. Il y a eu à Grenoble un déchaînement de passion hostile à l'égard de René Gsell et de Mme Gsell, qui avaient ensemble à s'occuper des étudiants étrangers, et un déferlement d'accusations outrancières qui ont profondément atteint la famille Gsell, même si en définitive toute cette agitation n'a abouti à rien, si ce n'est à convaincre René Gsell qu'après ces épreuves il trouverait plus facilement l'apaisement sous d'autres cieux.

C'est alors que Paris, en 1970, a accueilli René Gsell, nommé chargé d'enseignement à la Sorbonne Nouvelle-Paris III. Il allait prendre en main la section de phonétique de l'UER de linguistique et phonétique, avec le laboratoire qui y était attaché, dans le vieux bâtiment de la rue des Bernardins où en 1965 le doyen Durry nous avait installés, Antoine Culioli et moi-même, avec mission de redresser une

situation devenue de plus en plus lamentable après la disparition de Marguerite Durand. L'appel à des professeurs associés, Bertil Malmberg puis Iván Fónagy, avait permis de rééquiper le laboratoire et de relancer les enseignements et les travaux de recherche en phonétique entre 1965 et 1970. Par ailleurs, après 1968, au sein de la nouvelle université Paris III, l'association de l'Institut de Phonétique et de la chaire de linguistique générale que j'occupais dans l'ancienne Sorbonne avait permis de constituer un Institut de Linguistique et Phonétique générales et appliquées complété par des composantes de linguistique française, africaine et finno-ougrienne. Gsell trouvait là un cadre qui lui convenait, et son installation dans cet ensemble a été pour lui une occasion manifestement très heureuse de nouveau départ dans sa carrière universitaire. J'ai pour ma part beaucoup apprécié la collaboration confiante et amicale qui s'est instituée entre nous, très bénéfique dans un contexte universitaire riche en problèmes. Gsell prenait les difficultés et les incidents de parcours avec beaucoup de philosophie et d'humour et savait les réduire à leur importance réelle pour que la priorité reste au travail. Les agités reprochaient bien à la rue des Bernardins d'être une île trop tranquille : l'insularité nous était chère.

C'est là que pendant une vingtaine d'années, jusqu'à sa retraite — et même au-delà, comme professeur émérite demeuré très présent dans l'activité universitaire et avec une remarquable verdeur intellectuelle — René Gsell a poursuivi ses enseignements et sa recherche, dans l'état d'esprit qui était le sien et qui lui conférait une personnalité originale où la science et la bonhomie, le sérieux et une certaine fantaisie, un certain papillonnage intellectuel, faisaient fort bon ménage. Ses étudiants, surtout ceux qui entreprenaient des recherches sous sa direction trouvaient en lui à la fois un guide solide et le plus humain des patrons, attentif à des situations personnelles souvent difficiles et toujours prêt à donner de son temps. Il y a à travers le monde beaucoup de ses anciens étudiants qui lui sont restés très attachés et avec qui il aimait lui-même entretenir le contact.

René Gsell était d'une science déconcertante. Étudiant, il frappait ses condisciples par la sûreté de ses connaissances philologiques : outre une très bonne maîtrise des langues classiques, il assimilait la morphologie du sanskrit, du vieux perse et d'autres langues auxquelles il se frottait avec une incroyable facilité, se réjouissant que ses nombreuses directions de travaux l'amènent à explorer les systèmes linguistiques les plus divers.

Il n'est pas facile de dresser un bilan de sa production scientifique : volontiers négligent ou un tantinet brouillon, il ne l'a pas systématiquement enregistré au fil des années, et il ne l'a pas non plus

multipliée, se laissant plutôt porter par les occasions que lui fournissaient les rencontres de linguistes pour préciser ses idées sur tel ou tel sujet inscrit dans ses préoccupations.

De ses premiers écrits à la soutenance de sa thèse, c'est-à-dire du milieu des années 50 à 1979 (et en 1979 il avait déjà 58 ans) on a une liste — sans doute non exhaustive — de moins de 50 titres dont un nombre important de communications présentées à des congrès, colloques ou séances de sociétés savantes, apparemment sans qu'il y ait eu publication du texte correspondant.

Au début, les productions montrent surtout une activité de romaniste, avec des notes sur des patois ou des noms géographiques. Dans les années soixante apparaissent des études intéressantes la phonétique et la phonologie et portant soit sur le français, soit sur des questions générales. Au début des années 70 on note les premières communications concernant le thaï, au Congrès de phonétique de Montréal en 1971, à la Société de Linguistique en 1972, communications portant sur les questions de tons et d'accent. Dans les années qui suivent on voit se confirmer et s'élargir l'intérêt de Gsell pour la langue thaï et pour les problèmes généraux de tonologie, ainsi que pour l'intonation et son statut linguistique. Et on arrive à 1978-1979, années où il se décide enfin à constituer un ensemble cohérent de publications et à élaborer un texte de synthèse pour présenter le tout comme thèse de doctorat d'État. Il avait évidemment besoin, compte tenu de ses responsabilités dans l'université, d'y stabiliser sa position au plus haut niveau en accédant au doctorat d'État ; mais il avait fallu vaincre en lui une espèce de nonchalance aggravée par la modestie et par le peu de souci qu'il avait de se pousser dans la hiérarchie universitaire.

Ce dossier de thèse, intitulé « Études et recherches tonales. Contribution à l'étude typologique des langues à tons », montrait bien l'étendue de ses compétences et ses orientations dominantes. Phonéticien rompu aux techniques d'instrumentation et d'analyse et constructeur, avec des électroniciens, d'un détecteur de mélodie pour l'analyse de la parole, linguiste maîtrisant bien les diverses fonctions qui se manifestent dans la communication langagière, il était tout particulièrement porté à privilégier l'étude de la prosodie, et c'est le thaï qui a été au centre de ce recueil de travaux, avec un exposé magistral sur « la prosodie du thaï standard : tons et accent ». Mais Gsell y dessinait déjà une typologie des systèmes tonals, dont il avait exposé les principes quelques années auparavant à la Société de Linguistique. Et l'étude du thaï était aussi représentée dans ce dossier par une recherche syntaxique concernant les relations prédicat-actants, travail qu'il venait de présenter dans un colloque du CNRS.

La production de la vingtaine d'années de travail qui a suivi la soutenance a confirmé la place prépondérante accordée au thai ; mais René Gsell s'est intéressé à beaucoup d'autres langues, en particulier à des langues d'Afrique comme l'éwé ou le kikongo, ou à l'albanais, que plusieurs disciples albanais l'ont amené à étudier de très près. Il a consacré des séminaires à des programmes de recherches contrastives concernant le français et ces langues étrangères dont il s'occupait particulièrement, le thai ou l'albanais : c'était pour lui un moyen de retrouver le romaniste qu'il avait été à ses débuts tout en s'adonnant à l'étude de langues aux structures très différentes.

Dans les dernières années de sa vie, il s'est beaucoup intéressé aussi aux langues sémitiques, notamment à l'hébreu biblique. Et sa curiosité restait toujours en éveil, il se tenait remarquablement informé de l'actualité scientifique et il voyageait souvent, pour le plaisir de s'immerger dans des milieux linguistiques très divers : le linguiste théoricien restait toujours aussi attentif à la réalité vivante de cette matière phonique dont il a poursuivi l'analyse pendant toute sa carrière.

Il a lui-même expliqué son intérêt particulier pour le thai, dont l'étude s'intégrait remarquablement à ses préoccupations de linguistique générale : « Pour le linguiste intéressé », écrivait-il dans un rapport il y a quelques années, « le thai standard est un véritable laboratoire d'étude des interférences prosodiques multiples puisque le thai est une langue tonale (5 tons distinctifs avec coarticulation ou harmonie tonale), une langue à oppositions de quantité vocalique, à accent linguistique démarcatif commandant la neutralisation tonale (avec cependant persistance d'accent secondaire et d'accents expressifs), à intonation syntaxique et pragmatique significative. »

J'ai en main une liste de 16 publications, allant de 1977 à 2000, et concernant des langues de l'Asie du sud ou du sud-est, principalement le thai, ensemble sans équivalent, me semble-t-il, en langue française pour ce dernier domaine et qui mériterait de constituer un volume.

La publication de ce volume serait un hommage mérité à un savant qui, à ma connaissance, n'a publié aucun livre, mais qui a éparpillé des études souvent pleines d'informations nouvelles et d'idées importantes, et qui en définitive a été très présent dans l'activité scientifique internationale : il a participé à de nombreux congrès et colloques dans des domaines variés, il a à certains moments assumé des responsabilités au plan international, comme lorsqu'il a été secrétaire général du Conseil permanent des Sciences phonétiques, et on est fondé à dire qu'il jouissait de l'estime générale.

On respectait en René Gsell à la fois un homme plein de science, un savant discret et modeste qui ne travaillait pas pour sa gloire, mais — et jusqu'au bout — parce qu'il avait une vraie passion des langues, un homme qui associait à cette passion des langues un très réel intérêt pour les humains qui les parlent, et qui dans sa vie d'homme attachait beaucoup de prix à quelques valeurs simples comme la sincérité et l'amitié.

Jean PERROT

Guy SERBAT
(1918-2001)

Guy Serbat, membre de la Société de Linguistique de Paris depuis 1954, est décédé le 4 mars 2001.

Né le 29 janvier 1918 à Lafox (Lot-et-Garonne) de parents instituteurs, Guy Serbat est boursier au lycée d'Agen puis à l'université de Bordeaux. Admissible à l'agrégation de grammaire en 1939, mobilisé en septembre de la même année, il retrouve la vie civile en janvier 1941. Professeur auxiliaire au lycée du Puy-en-Velay, reçu à l'agrégation de grammaire en 1941, nommé professeur au lycée de Carcassonne, il démissionne en mai 1943.

C'est que, comme ses parents et avec l'appui de son épouse Andréa (« Hélène » dans la clandestinité), Guy Serbat (qui deviendra le « commandant Raymond Cayrol ») s'est engagé dans le combat de la Résistance dès l'été 1942. Organisateur du premier maquis F.T.P. de l'Aude, bientôt commandant de région, il organise déraillements, sabotages, guérilla urbaine à Toulouse, combats insurrectionnels dans les zones de Limoges, Brive et Périgueux. Commandant militaire adjoint de la Zone Sud (ex-Zone « libre ») à la fin 43, il fait tout ce qui est possible pour aider les combattants du maquis des Glières (qui tombera le 27 mars 1944), puis est chargé des maquis du Limousin. Le 14 mai 1944, Guy Serbat et son épouse échappent au coup de filet de la Gestapo et de Barbie (son témoignage lors du procès de ce dernier indiquera clairement les origines stalinienne de la trahison).

Fin juillet 44, c'est Marseille. Il commande l'insurrection qui permettra au général de Monsabert de réduire la ville en trois jours et d'obtenir le 28 août 1944 la capitulation de l'ennemi, soit plus d'un mois avant la date prévue par le commandement allié. Puis, dans le cadre de « l'amalgame » voulu par le général de Gaulle entre l'armée régulière et la Résistance, le lieutenant-colonel Guy Serbat participe à l'organisation d'un régiment de volontaires au sein de la 1^{ère} Armée française. Suivent les combats d'Alsace, le Rhin et la campagne d'Allemagne. Le 15 août 1945, le général De Lattre de Tassi-

gny lui remet la Légion d'honneur lors d'une prise d'armes à Marseille, pour le premier anniversaire de la Libération.

On connaît l'autre carrière de Guy Serbat. Ayant réintégré l'enseignement en 1951, professeur aux lycées du Havre, de Chartres puis de Saint-Maur, assistant puis maître assistant à Caen, Nanterre (de 1966 à 1969, on notera les dates) et Lille, maître de conférences à Nanterre, il est professeur de linguistique latine à Paris IV de 1971 à 1985, professeur émérite depuis cette date. Soutenue en 1970, sa thèse sur les suffixes dits *instrumentaux* en latin, suffixes qu'on appelle désormais *médiatifs* comme il l'a proposé, sera publiée en 1975 (Les Belles Lettres). Dès 1971 était parue l'édition critique du livre XXXI de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (Les Belles Lettres), travail qui aurait été sa thèse complémentaire. Parmi ses ouvrages : une traduction de la correspondance d'Erasmus (Bruxelles, 1976), *Structures du latin* (Picard, 1975), *Cas et fonctions* (PUF, 1981), *Linguistique latine et linguistique générale* (Louvain, Peeters, 1988), *Grammaire fondamentale du latin : l'emploi des cas en latin*, vol. 1 (Louvain-Paris, Peeters, 1996). Son dernier ouvrage, paru quelques jours avant sa disparition, nous ramène à la période de la lutte contre le totalitarisme : *Le P.C.F. et la lutte armée 1943-1944. Témoignage. Mémoires de l'ancien commandant militaire en second des F.T.P de la zone sud*, L'Harmattan, 2001.

Créateur, en 1976, de l'E.R.A. 996, dite « Centre Alfred-Ernout », Guy Serbat en reste directeur jusqu'en 1985. « Prix Francqui à titre étranger » en 1987, il occupe un poste de professeur titulaire à l'université de Louvain-la-Neuve. Depuis 1980, il dirigeait la collection *Linguistique nouvelle* aux PUF. C'est avec Georges Matoré, décédé en 1998, qu'il avait fondé l'Association universitaire d'aide à la Lituanie, « Liberté pour les Baltes ». Entre toutes ces dates, on me permettra de marquer avec une émotion particulière celle de la fondation de la Société pour l'*Information grammaticale* en 1978, et celle de la *Bibliothèque de l'Information grammaticale* en 1983. La revue aura publié en juin 2001 son quatre-vingt-dixième numéro, et la *Bibliothèque* comporte quarante-cinq volumes.

Les travaux de Guy Serbat portent sur la dérivation, les pronoms, les subordonnées, les modes et les temps verbaux, les cas. Tenant le latin pour un lieu d'expérimentation linguistique privilégié, il fut un latiniste soucieux d'offrir à ses étudiants une véritable formation de linguistique générale. Un autre trait de ses travaux est le refus de toute théorie linguistique « totaliste ». *L'Information grammaticale* a d'abord été créée pour offrir aux linguistes et aux grammairiens une tribune d'expression pluraliste en pleine période d'un générativisme triomphant et parfois sectaire.

Je citerai ici les premiers mots de sa conférence inaugurale de la Chaire Francqui à l'université de Louvain-la-Neuve, le 7 octobre 1987 (repris dans *Linguistique latine et linguistique générale*). Ils expriment parfaitement l'homme, le linguiste et le professeur que fut Guy Serbat :

Je me souviens de ce professeur de linguistique française et générale, qui, en 1968, dans une université française trop célèbre à l'époque, inaugurerait son cours d'agrégation par cette apostrophe surprenante : « Y-a-t-il un latiniste dans la salle ? J'espère bien que non ! »

[...] à une époque où l'on supprimait du programme de français, dans cette même université, toute œuvre antérieure à 1950, ladite formule exprimait à merveille le rejet absolu du passé, c'est-à-dire de l'*histoire*. Et par là, nous voici d'emblée, je crois bien, au cœur même de la question fondamentale que posent les relations entre linguistique latine et linguistique générale : celle des rapports entre langue et devenir.

Ajoutons qu'en parfait officier de l'armée de « l'amalgame », Guy Serbat n'avait aucun sens des hiérarchies autres que celle du respect dû à la compétence. Et cette hiérarchie-là oblige tout autant l'officier que l'homme de troupe, le maître que le disciple. Beaucoup d'enseignants moins « gradés » que lui gardent le souvenir de l'accueil qu'il sut leur réserver, de l'impulsion qu'il leur permit de donner à une recherche ou à une carrière.

On le voit assez, si les événements du XX^{ème} siècle firent qu'il y eut deux carrières dans la vie de Guy Serbat, il n'y eut qu'un seul homme. Empruntons à la dernière page de son dernier ouvrage :

[...] le penseur digne de ce nom accueille avec tolérance, il suscite au besoin, l'avis différent d'autrui ; il ne saurait admettre de dogme imposé par une autorité quelconque ; il ne peut supporter, s'il est fidèle à ses principes épistémologiques, qu'un régime de liberté, de respect moral, de critique scientifique.

Guy Serbat était officier de la Légion d'honneur, titulaire de la Médaille de la Résistance et de la Croix de guerre avec palme, officier des Palmes académiques.

À la tristesse de sa disparition et à la fidélité de leur souvenir, ses amis ajouteront l'honneur de l'avoir connu.

Roland ELUERD
Président de la Société
pour l'*Information grammaticale*

NÉCROLOGIES

Jean FOURQUET
(1899-2001)

Jean Fourquet est mort le 18 septembre 2001, dans sa cent troisième année : il aura donc connu trois siècles¹. Il était le doyen des membres de notre Société, qui l'avait élu en 1923, et qu'il avait présidée en 1963. Il n'y a pas si longtemps qu'il venait encore tout exprès de Fresnes, où il habitait, pour participer à nos séances. C'est par le biais de la germanistique qu'il était venu à la linguistique.

Mais d'abord quelques mots sur les grandes étapes de sa vie — ce qu'il n'aurait jamais appelé sa « carrière ». Il était né franc-comtois, et en avait gardé une pointe d'accent, et un certain entêtement. Issu d'un milieu modeste, mais intellectuel (son père était professeur de philosophie au collège de Dôle ; sa mère était sévrienne et agrégée des sciences), il eut la chance de faire des études secondaires, et de passer les deux baccalauréats des lettres et des sciences. Mobilisé aux derniers mois de la Première Guerre Mondiale, il entra à la rue d'Ulm dans la promotion spéciale de 1919, et fut reçu à l'agrégation d'allemand.

Il enseigne d'abord au lycée, puis arrive à la khâgne de Nancy. Mais dès 1933 il est appelé à une maîtrise de conférences à Strasbourg, qui se transforme en chaire de philologie allemande après la soutenance de ses thèses en 1938. Mais en 1940 il faut évacuer Strasbourg. C'est Clermont-Ferrand qui recueille l'université, ses professeurs et quelques étudiants pour quatre années de privations, d'aventures et surtout de dangers. Jean Fourquet, plus que compromis, échappe de peu à l'arrestation.

Revenu à Strasbourg, il est chargé par le C.N.R.S. — qui l'habille, lui si peu militariste, en commandant — de récupérer les livres et le matériel de l'université emportés de l'autre côté du Rhin par les Allemands en déroute. Mission accomplie. Commencent alors dix années fécondes à Strasbourg, puis quinze à la Sorbonne, où il occupe à partir de 1955 la chaire de grammaire comparée des

1. On pourra consulter : Jean Fourquet, *Ce qui me reste en mémoire*. Amiens : Université de Picardie-Jules Verne, 2001.

langues germaniques. Il vit le printemps de 1968 en vrai professeur, et non en mandarin, ouvert aux problèmes posés, prêt à des réformes hardies, mais ferme sur les principes essentiels.

A la rentrée de 1969 il est à la retraite. Mais pendant presque trente ans encore il écrit, met au point ou remet sur le chantier nombre de travaux qui lui tiennent à cœur, reçoit ses nombreux disciples, correspond avec les médiévistes et les linguistes du monde entier. En 1979 sont publiés deux volumes de ses articles², et son centième anniversaire est marqué par un volume de *Mélanges*³ et une belle fête à l'École Normale Supérieure.

L'œuvre et l'action de Jean Fourquet suivent deux grands axes : la linguistique de l'allemand et des langues germaniques anciennes, et la littérature allemande du Moyen Âge. Du second on ne dira ici que l'essentiel. Sa thèse principale de 1938, *Wolfram d'Eschenbach et le Conte del Graal*, est la première étude scientifique de l'importation et de l'adaptation des modèles courtois français par les poètes allemands, suivie de bien d'autres travaux de lui-même ou de ses élèves. Ses recherches obstinées sur la genèse et la structure du *Nibelungenlied* en sont comme la conséquence logique.

Sa thèse secondaire, *L'ordre des éléments de la phrase en germanique ancien*, qui est un modèle de rigueur et de méthode, inaugure son œuvre linguistique. De l'exil de Clermont-Ferrand est issu le grand livre sur *Les mutations consonantiques du germanique* (1948), qui, prenant le phénomène comme l'évolution de systèmes phonologiques, en renouvelle entièrement la vision. Mais si de nombreux articles témoignent de son intérêt constant pour la grammaire comparée, c'est à la description et à la compréhension de l'allemand contemporain qu'il consacre ensuite l'essentiel de ses efforts.

La rencontre avec Lucien Tesnière, de qui il publie en 1959 les *Éléments de syntaxe structurale*, l'amène à approfondir sa réflexion sur la syntaxe. Il en sort d'abord un manuel pour les lycées, *Grammaire de l'allemand* (1952), qui fait scandale parce qu'elle ruine la soi-disant règle de l'inversion de l'ordre sujet-verbe. Puis au cours de nombreux séminaires est mis au point un modèle de description de l'allemand, d'inspiration nettement structuraliste, qui va bien au-delà de la visée « dépendantielle » de Tesnière. A la chaîne signifiante est associée une structure sémantique, fondée essentiellement sur les « connexions » entre les groupes constituants : on est bien loin du

2. *Recueil d'études*, éd. par Danielle Buschinger et Jean-Paul Vernon. Paris : Honoré Champion, 2 vol. 1979 (avec une bibliographie de 226 numéros).

3. Colette Cortès et André Rousseau (éd.) : *Catégories et connexions*. Lille : Septentrion, 1999.

modèle génératif-transformationnel. L'essentiel ne peut être publié qu'assez tardivement (*Prolegomena zu einer deutschen Grammatik*. Düsseldorf : Schwann. 1970). Cette conception de la proposition allemande résiste à l'épreuve du temps, des recherches des disciples, et aux élargissements qu'a connus la linguistique du côté de l'énonciation, du discours, de la pragmatique...

Jean Fourquet est aussi à l'origine des atlas linguistiques d'Alsace et de Lorraine germanophone, dont il a guidé les débuts, en les mettant sur la voie de la dialectologie la plus moderne, et en les promouvant efficacement auprès du C.N.R.S. Et on n'aurait garde d'oublier ses *Principes de métrique allemande* (1936, puis 1989), qui voulaient faire le départ entre une métrique antiquisante souvent mal assimilée, et une métrique fondée sur les possibilités de l'allemand, non plus qu'une entreprise d'enseignement programmé de l'allemand, restée peu connue, lancée dans les années soixante, lorsqu'il fallut faire face à l'arrivée d'une génération nombreuse d'étudiants de qui la connaissance de l'allemand était déficiente.

Il y avait ainsi le professeur soucieux d'améliorer et de transmettre le savoir. Mais il y avait aussi le savant distrait, qui, emporté par sa discussion avec un thésard, se retrouvait au fin fond des voies de garage de l'ancienne ligne de Sceaux, ou à qui la très bonne Madame Fourquet, collaboratrice de tous les moments, devait rappeler les délais de livraison d'un article. Il y avait le scientifique rigoureux pour qui une idée démontrée était une idée acquise, et qui savait se transformer en agitateur pour l'imposer. Il y avait enfin un homme généreux, prêt à aider, et à s'engager sans se soucier des rigidités idéologiques ou des blocages institutionnels.

Paul VALENTIN
Professeur émérite
à l'université de Paris-Sorbonne

NÉCROLOGIE

EUGÈNE COSERIU
(1921-2002)

Eugène Coseriu est né le 27 août 1921 en Roumanie, à Mihaileni (actuellement en République Moldave). Il est décédé le 7 septembre 2002 à Tübingen.

Après avoir dû quitter son pays en 1940 dans des circonstances pénibles, il se forme en Italie et soutient une thèse de philologie romane à Rome et une thèse de philosophie à Milan. En 1950 il part à Montevideo et y enseigne à l'Université, d'où sa nationalité uruguayenne. C'est là qu'il se fait connaître par des travaux comme *Sistema, norma y habla* (1952) ou *Sincronía, diacronía e historia* (1958).

Il revient définitivement en Europe en 1963 où, après un bref passage par Francfort et Bonn, il devient titulaire de la chaire de « Philologie romane et linguistique générale » de l'université de Tübingen, où il a formé de nombreux romanistes.

Doté d'un caractère bien trempé, forgé au cours des difficiles années de sa jeunesse, il a été un maître à penser pour des générations de jeunes Espagnols, Hispano-américains et Brésiliens. Il a parcouru la plupart des pays de cette aire luso-hispanique en faisant cours et conférences, en dirigeant des travaux de recherche et en participant à des jurys de thèse. Plusieurs voyages l'ont conduit également au Japon. Il a reçu le titre de Docteur *honoris causa* d'un grand nombre d'Universités.

Excellent connaisseur des langues romanes, germaniques, slaves et classiques, il s'est particulièrement intéressé aux problèmes généraux touchant aux rapports entre la pensée et le langage, à l'évolution des langues et aux structures lexicales et grammaticales.

Coseriu a participé activement au développement du structuralisme dans les années 60 et il a contribué à maintes reprises aux débats sur les grands thèmes de la linguistique générale comme celui des universaux ou de l'évolution des systèmes.

Il aimait à citer les écrits d'Aristote, de Humboldt ou de Saussure, en les analysant finement, et il a toujours voulu trouver les fondements théoriques de la discipline dans le fonctionnement de la langue elle-même.

Sa bibliographie, immense, compte 350 titres. Bon nombre de ses livres ont paru en espagnol grâce à l'éditeur Gredos de Madrid. Il a laissé plusieurs manuscrits inachevés qui seront publiés par ses élèves, dont une *Histoire de la linguistique romane* et une *Théorie du nom propre*.

Coseriu, membre correspondant de la Real Academia Española, était membre de la Société de Linguistique de Paris depuis 1954. Il a été président de la Société de Linguistique Romane et venait de recevoir la Grand-Croix de l'Ordre d'Alphonse le Sage.

Bernard POTTIER
membre de l'Institut

NÉCROLOGIE

JACQUES FAUBLÉE (1912-2003)

Deux mois avant sa mort survenue vers la fin du torride été 2003, notre collègue Jacques Faublée, bien présent le 27 juin à la journée de Linguistique malgache de l'INALCO, y distribuait les tirés-à-part de sa contribution aux *Mélanges David Cohen*. Ainsi s'achevait une production scientifique étalée dans le temps sur plus de 50 ans, et dans l'espace sur un vaste éventail de langues et de cultures. Lui-même avait publié en 1960 les *Titres et travaux scientifiques de Jacques Faublée* (Paris : Imprimerie Pélamourgue). Trente-cinq ans plus tard son successeur à l'INALCO, Pierre Vérin, a retracé sa biographie intellectuelle (1995, in P. Labrousse (éd.), *Deux siècles d'histoire de l'Ecole des Langues Orientales*, p. 348-349. Paris : Hervas).

Son intérêt premier et sa première formation l'avaient porté vers la muséographie et l'ethnologie plutôt que vers la linguistique. Né en 1912, il avait suivi d'abord, à l'Ecole du Louvre, le cours d'archéologie préhistorique, et sa licence de Lettres préparée simultanément comportait des certificats d'Ethnologie, Histoire des religions et Sociologie. C'est au Muséum d'Histoire Naturelle qu'il avait trouvé son premier emploi en 1932, avant de devenir assistant au Musée de l'Homme. Ses premières missions sur le terrain, en 1935-1937, l'envoyèrent dans les Aurès et l'ethnographie berbère fut ainsi le premier objet de ses publications. Toutefois, lorsqu'en 1938 le Ministère de l'Instruction Publique lui confia mission de se rendre à Madagascar pour y décrire la société bara sur le versant sud du plateau central, cette plongée en milieu malgachophone ne le prit pas au dépourvu. Ayant dès 1932 étudié à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes l'amharique et le guèze, il avait d'autre part acquis en 1936 des titres universitaires en malgache et malais. De plusieurs séjours en pays bara entre 1938 et 1941 il rapporta une documentation dont une partie parut sous forme de courtes monographies (*L'élevage chez les Bara* en 1941 ; *L'alimentation des Bara* en 1942 ; *Les villages bara. Site, migration, évolution* en 1948) et fournit matière à l'*Ethnographie de Madagascar* (1946) ; mais dont l'essentiel nourrit les fortes synthèses qu'il présenta comme travaux universitaires, soit : à l'Ecole

Pratique des Hautes Etudes, *Les récits bara* (1947) ; à la Sorbonne, en 1950 *La cohésion des sociétés bara* (thèse principale), et *Les esprits de la vie à Madagascar* (thèse complémentaire). Une mission scientifique chez les Vezo en 1948-1949 puis deux séjours chez les Antambahoaka et les Antemoro en 1956-1958 achevèrent de le familiariser avec les sociétés du sud de Madagascar — sociétés elles-mêmes fort diverses, dont les plus marquées par un héritage culturel arabo-musulman lui inspirèrent son article de 1960 sur *Le syllabaire « arabe » du sud-est de Madagascar*.

Mais autant et plus que l'œuvre ethnographique, les travaux consacrés à la langue malgache intéressent sans doute les lecteurs du *BSL*. Nommé en 1943 à l'École des Langues Orientales, JF y enseigna le malgache durant 37 ans jusqu'à sa retraite en 1980. La première présentation synthétique qu'il en avait rédigée en 1946 sous le titre *Introduction au malgache* avait reçu, dit-on, un accueil assez critique des Malgaches eux-mêmes. Dans un pays où l'élite culturelle manifeste un fort attachement à la belle langue, quelques inexactitudes dans la description des structures syntaxiques pouvaient choquer, comme surprenait aussi à l'oral la façon, plus française que malgache, qu'eut toujours JF d'accentuer les mots malgaches. Mais en 1954, l'*Abrégé de langue malgache* reprenait les choses avec plus de maîtrise. La *Bibliographie* ci-dessous montre la variété des sujets abordés dans la suite de sa carrière en matière de langue malgache : variations phonologiques et lexicales entre dialectes, déictiques locatifs, le *nœud verbal* avec ses déterminations temporelles et aspectuelles, fonctionnement des pronoms étroitement corrélé à celui des voix verbales. Il me semble rendre justice à JF en développant ce dernier point, car c'est un fait que la question des voix malgaches n'a guère cessé de le préoccuper, jusqu'au texte ultime de 2003 qui lui est précisément consacré. La doctrine à laquelle notre auteur s'est constamment tenu par la suite se trouve explicitée dans la communication parue en 1981 (In : A.Leguil, éd., *Actants, voix et aspects verbaux*, éd. par A.Leguil). Elle peut s'exposer comme suit :

a) Dans la phrase malgache les pronoms personnels présentent des formes diverses, lesquelles se situent aussi à des places significativement différentes dans l'ordre linéaire. En associant ces variations pronominales aux variations d'affixes affectant les radicaux verbaux, on distingue les formes de phrases suivantes :

(1) **Mamono azy izy**
tue lui il
objet « patient » sujet « agent »
= « Il le tue », où *mamono* = *man-* + *vono* « tuer »

(2) **Vonoi -ny** **izy**
 tué-par lui il
 « agent » suffixé sujet « patient »
 = « Il est tué par lui », où *vonoiny* = *vono* + *-i(na)-* + *ny*.

(3) **Izy no amonoa-ny ny** **akoho**
 il tuer-par lui le poulet
 sujet « bénéficiaire » / emphatiseur / forme circonstancielle /
 « agent » suffixé » / objet
 = « C'est pour lui qu'on tue le poulet ».

N.B. Tandis que je reproduis ces exemples dans l'orthographe officielle, JF use en réalité d'une graphie plus proche de la prononciation, soit :

- (1) **Mamuni azi izi**
- (2) **Vunuiny izi**
- (3) **Izi nu amunuani ni akuhu.**

Ce mode de notation, pratiqué dans le passé par un certain nombre de malgachisants, n'est plus guère en usage. L'orthographe officielle m'a paru plus familière au lecteur.

A propos de (2), JF remarque que la même valeur conférée au radical *vono* par le suffixe *-ina* l'est aussi équivalentement par un préfixe *a-* attaché à certains lexèmes verbaux. Or la forme verbale préfixée par *a-*, là où elle prédique un nom d'« instrument », appelle une interprétation instrumentale. Ainsi *a-fehy* = « avec quoi on attache » (radical *fehy* « attacher »), où *la valeur instrumentale est incontestable* (1981 : 86).

Le malgache posséderait-il donc en définitive quatre voix morphologiques ? soit :

- (1) une voix active à radical verbal préfixé par *m-* : *mamono*
- (2) une voix passive à radical verbal suffixé par *-na* (*-ana*, *-ina*) : *vonoina*
- (3) une voix instrumentale à radical verbal préfixé par *a-* : *afehy*
- (4) une voix circumfixée à radical encadré par *an-/i-...-ana* : *amonoana*.

b) Mais du passif à l'actif, quelle est exactement la relation ? *S'agit-il d'un passage réel de l'actif au passif ?* (2003, p. 217). A cette idée de passivation qui lui semble inspirée par l'expérience des langues européennes, JF objecte que le type de phrase (2) ne revêt pas vraiment une valeur passive. A l'impératif notamment, *ampitao aho* (correspondant à l'indicatif en *-ina ampitaina*) signifie simplement « Faites-moi passer l'eau », c'est-à-dire n'est nullement interprété

comme un passif. *J'avoue ne pas comprendre comment donner une valeur passive à un impératif* (2003, p. 218). La relation de *vonoina* à *mamono* consiste, plutôt que dans une opposition de voix, en une distinction de valeurs, telle que *mamono* dénote une action volontaire – dût-elle rester sans effet (« essayer de tuer ») – et *vonoina* un procès involontaire bien que parfois suivi d'effet.

De ce dernier cas, JF trouva confirmation dans un incident qu'en son grand âge il évoquait encore plaisamment (2003, p. 217). Passager d'une charrette accidentée, il s'en tira non seulement indemne mais – frappé par l'exclamation désolée du conducteur (*novonoiko ny vazaha !* = en traduction passive « Le Français a été tué par moi ! » c'est-à-dire, en traduction active et un peu plus libre « Ah mon Dieu, voilà que j'ai tué le Français ! ») – persuadé de la valeur involontaire du passif malgache.

Mais surtout, les formes verbales différemment affixées s'opposent par la qualité sémantique de leur sujet, puisque

- le sujet associé à *mamono* vaut pour l'« agent » du procès
- le sujet associé à *vonoina* vaut pour le « patient » du procès
- le sujet associé à *afehy* vaut pour l'« instrument » du procès
- le sujet associé à *amonoana* vaut pour la « circonstance » du procès.

Il n'est d'ailleurs pas fortuit ni indifférent que ce sujet, lorsqu'il se trouve en position initiale marquée, soit thématisé, ou emphatisé par *no* (1981, p. 83. *Je ne parviens pas à déterminer s'il s'agit d'une emphase ou d'une détermination forte, ou si les deux informations se confondent*).

De ces analyses découle la conclusion, formulée en 1981 et maintenue jusqu'aux dernières lignes de 2003 : *Je substitue au système des voix, qui a comme base le sujet grammatical, un système de participants, basé sur leur rôle : agent, objet, patient, instigateur, bénéficiaire, etc... Ceci n'écarte pas la conception d'un système de diathèse... Une hiérarchie des participants s'associe aux formes verbales* (1981 : 93).

Importante pour JF, la question des voix ne constitue quand même pas le tout de sa recherche. On rendra à son travail une pleine justice en récapitulant sa bibliographie. Le lecteur trouvera donc ci-dessous :

a) D'abord une sélection des travaux concernant l'ethnographie, la littérature traditionnelle, la sociologie de Madagascar. Nombreux et dispersés, consistant parfois en notes ponctuelles, ceux-ci sont à la fois difficiles à collecter et moins intéressants pour les lecteurs de

BSL. Ce qu'on lira sous a) représente donc un choix, établi à partir de listes déjà constituées (P. Vérin, cité ci-dessus), des informations aimablement fournies par les collègues malgachisants, et du butin rapporté par mon ordinateur. Le résultat produit ne se donne pas – tant s'en faut ! – pour exhaustif.

b) Ensuite les travaux concernant la langue malgache. Etablie par un dépouillement de la *Bibliographie linguistique*, la liste devrait être complète (à cette exception près que deux volumes de la *Bibliographie linguistique*, soit : 1993 et 1994, omettent de documenter les travaux de JF qui devraient correspondre aux trois mentions de Faublée dans la *Liste des noms*. Une lacune que je n'ai pu combler).

BIBLIOGRAPHIE

a) Ethnographie.

1946. *Ethnographie de Madagascar*. Paris : Editions de la France d'outre-mer.
 1947. *Récits bara*, Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, XLVIII. Paris : Maisonneuve.
 1947. « Les types et les sociétés malgaches ». In : M. de Coppet (éd.), *L'encyclopédie coloniale et maritime : Madagascar*. Paris : Encyclopédie de l'Empire français, t. I, p. 63-74.
 1948. « A Madagascar : les villages bara. Site, migration, évolution ». *Revue de Géographie humaine et d'Ethnologie*, 1, p. 36-63.
 1950. En collaboration avec Marcelle Faublée. « Pirogues et navigation chez les Vezo du sud-ouest de Madagascar ». *L'anthropologie*, 54, p. 432-454.
 1954. *Les esprits de la vie à Madagascar*. Paris : PUF.
 1958. En collaboration avec R. Decary. « Contribution au folklore des populations côtières ». *Bulletin de l'Académie malgache, nouvelle série*, 36, p. 273-300.
 1965. « Notes sur quelques points de droit coutumier du sud de Madagascar ». In : J. Poirier (éd.), *Etudes de droit africain et de droit malgache*, p. 27-48. Paris : Cujas.
 1969. « Espace et temps dans la tradition malgache ». *Revue de synthèse*, 55-56, p. 297-327.
 1974. « L'influence arabe dans le sud-est de Madagascar ». In *ACILS I (Actes du premier congrès international de Linguistique sémitique et chamito-sémitique, Paris, 1969)*. Paris.
 ? « Littératures océaniques, malgache et indonésiennes ». In : *Histoire générale des Littératures*, III, 696-710 et 847-848. Paris : éditions Quillet.

b) Linguistique.

1943. « Dictionnaires malgaches ». *JSAF*, p. 213-215.
 1946. *Introduction au malgache*. Paris : Maisonneuve. C.R. par M. Cohen, *BSL* 44, 1947-1948, p. 228.
 1948. « Le malgache à l'Ecole Nationale des Langues Orientales vivantes ». In : *Cent cinquantième de l'Ecole des Langues Orientales*, p. 309-322. Paris : Imprimerie nationale.
 1951. « Le problème de la négation ou de l'opposition en malgache ». *BSL*, 47, p. XXIX-XXX.
 1952. « Langues malayo-polynésiennes ». In : A. Meillet-M. Cohen (éd.), *Les langues du monde*, 2^e édition, p. 649-673. Paris : Champion.

1954. *Abrégé de langue malgache*. Paris : Klincksieck.
1957. « Cas de dégradation phonétique en malgache ». *Orbis*, 6, p. 497-503.
1958. « Dégradations phonétiques en malgache ». *BSL*, 53 / 1, p. XXII-XXIII.
1959. « Les variations linguistiques à Madagascar ». C.R. mensuels de l'ASOM, 19, p. 254-266.
1960. En collaboration avec Marcelle Faublée. « Le syllabaire “ arabe ” du sud-est de Madagascar ». *JA*, 248, p. 203-211.
1964. « Travaux récents sur le monde indonésio-océanien et l'ouest de l'Océan Indien ». *JA*, 252, p. 391-412.
1964. « Langues nationales de jeunes Etats et orientalisme ». *RENLO*, 1, p. 95-110.
1964. « Langues et dialectes malgaches ». In : *Premier Congrès international de Dialectologie*, p. 35-48. Louvain-Bruxelles.
1964. « Le système des pronoms en malgache ». *BSL*, 59 / 1, p. 95-110.
1965. « Structure de la langue malgache ». *LC*, 1, p. 101-109.
1965. « Phonologie et dialectes malgaches ». In : F. Steiner (éd.), *Verhandlungen des 2. Internationalen Dialektologenkongress*, p. 212-220. Wiesbaden.
1966. « Un problème de lexicologie malgache : le mot *andrano* ». *RENLO*, 3, p. 113-119.
1967. « Phonologie et dialectes malgaches ». *Verh. Dial. Hongr.*, 1 (127), 212-220.
1969. « L'injonctif en malgache et le système verbal ». *BSL*, 63 / 1, p. I-III.
1970. « Jean Paulhan malgachisant ». *Journal de la Société des africanistes*, XL / 2, p. 151-159.
1973. « Sur des types de dérivés constituant des nœuds verbaux et l'ordre des termes en malgache du centre », *BSL*, 68 / 1, p. II-IV.
1976. « Le verbe malgache ». Communication du 26 mai 1976 au *CLECS*.
1977. « Sur les déictiques locatifs en malgache ». *BSL*, 72 / 1, p. XII-XIV.
1980. « Un type de détermination du “ substantif ” ou de “ substantivation ” en malgache et ses correspondances dans d'autres langues austronésiennes ». In : *Itinéraires. Mélanges réunis par les chercheurs de l'ERA 246 du CNRS à la mémoire de Pierre-François Lacroix*, 333-341. Paris : Mémoires de la Société des africanistes.
1980. « Y a-t-il un passif authentique dans les langues austronésiennes ? Le cas du malgache ». *BSL*, 75 / 1, p. X-XIII.
1981. « Voix, diathèse, focalisation et thématization en malgache ». In : A. Leguil (éd.), *Actants, voix et aspects verbaux*, 83-96. Angers : Presses de l'Université.
1983. « Le verbe malgache et ses déterminants temporels ou aspectuels ». *GLECS*, 18-23 / 3, p. 569-579.
1988. Compte-rendu de Ch. Randriamasimanana, *The causatives of Malagasy*. *BSL*, 83 / 2, p. 301-303.
2003. « Y a-t-il une voix passive en malgache ? ». In : J. Lentin — A. Lonnet (éd.), *Mélanges David Cohen*, p. 215-221. Paris : Maisonneuve-Larose.

Huguette FUGIER

NÉCROLOGIE

IVÁN FÓNAGY (1920-2005)

C'est un membre éminent et une figure originale de la communauté internationale des linguistes qui vient de disparaître en la personne d'Iván Fónagy, décédé le 11 avril 2005 quelques jours après son quatre-vingt-cinquième anniversaire.

Iván Fónagy, après avoir, au terme de ses études, soutenu en Hongrie, en 1949, une thèse de doctorat, a commencé en 1950 une carrière de chercheur à l'Institut de Linguistique de l'Académie hongroise des Sciences, où il a exercé, de 1957 à 1967, les fonctions de chef de section, dans le domaine de la phonétique où il s'était spécialisé. De 1967 à 1970, il a occupé à Paris un poste de professeur associé à l'Institut de Phonétique de la Sorbonne et participé, dans le cadre de la réorganisation de l'Université, à la fondation de l'Institut de Linguistique et Phonétique au sein de la nouvelle Université Paris III-Sorbonne Nouvelle. C'est à cette époque qu'il s'est installé définitivement en France. Il a été élu membre de la Société de Linguistique de Paris dès février 1968. De 1970 à 1987, date de sa mise à la retraite, il a occupé un poste de directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique. En 1979, il a obtenu à Paris le doctorat d'État ès lettres en soutenant une thèse fondée sur un certain nombre de travaux sélectionnés dans un ensemble déjà très important de publications.

L'œuvre d'Iván Fónagy est considérable et remarquable autant par sa diversité que par son ampleur. Sa production s'est maintenue sans relâche jusqu'au moment où elle a été interrompue par la maladie qui l'a assez rapidement emporté. Il venait de terminer son dernier livre, *Dynamique et changement*, sous presse actuellement. La bibliographie réunie pour le volume d'hommage intitulé *Polyphonie pour Iván Fónagy* qui lui a été offert en 1997 fait état, à cette date, de 17 ouvrages (dont certains de plusieurs centaines de pages) et de 214 articles, sans parler de contributions nombreuses à une série de volumes encyclopédiques. Le dernier ouvrage publié de son vivant, *Languages within language. An evolutive approach*, paru en 2000, ne compte pas moins de 828 pages.

Les contributions à *Polyphonie* témoignent de la diversité des domaines dans lesquels I. Fónagy s'est fait connaître et a formé des

disciples: poétique et psychanalyse aussi bien que phonétique et linguistique générale, avec un souci constant de saisir la communication langagière dans toute la complexité de ses manifestations et de ses intentions significatives, en échappant aux limitations que les approches inspirées par les doctrines des écoles imposent trop souvent à la saisie du fonctionnement du langage. Si I. Fónagy a toujours fait preuve dans ses travaux d'une excellente information, il a su éviter de se mêler aux querelles d'écoles, travaillant en solitaire très attentif aux autres, mais se permettant de montrer avec humour que les analyses linguistiques les plus sérieuses laissent facilement échapper ou marginalisent ce qui fait toute la richesse du langage. L'originalité de ses orientations et la finesse de ses analyses ont fait le succès d'ouvrages qui l'ont situé parmi les grands linguistes du XX^{ème} siècle, notamment *Situation et signification* (1982) et *La vive voix. Essais de psychophonétique* (1983, 2^{ème} éd. 1991), reconnus internationalement comme des travaux majeurs. La qualité de l'œuvre scientifique d'Iván Fónagy lui a valu d'être dans son pays d'origine, auquel il est toujours resté très attaché, élu membre de l'Académie des Sciences.

L'homme était aussi estimé que le savant; son ouverture aux autres s'alliait remarquablement à un souci très net de sauvegarder son indépendance et sa grande modestie n'avait rien d'affecté; il pratiquait un humour qui faisait de lui un solitaire souriant, avec lequel les disciples établissaient un lien aussi fort et durable que discret; Iván Fónagy n'était pas un maître comme les autres.

Jean PERROT

ALPHONSE LEGUIL
(1920-2005)

Alphonse Leguil était né le 31 juillet 1920 à Fixem (Moselle), près de la frontière luxembourgeoise. Sa famille était originaire de la région de Schengen et il se plaisait à rappeler qu'il avait pour langue maternelle le dialecte germanique de cette région. Il avait appris le français à l'école. Après des études en Lorraine, il se destina à la carrière militaire et entra à Saint-Cyr en 1939. La guerre le trouve en France, dans les derniers combats, puis dans l'armée d'armistice. Mais en 1942 il réussit à traverser l'Espagne (en six mois) et, en 1943, rejoint les forces françaises libres en Afrique du Nord, avec lesquelles il participe aux campagnes de France, d'Allemagne et d'Autriche. La guerre finie, il retourne au Maroc où il est officier des Affaires Indigènes : il apprend alors l'arabe et le berbère. Dans les années qui suivent l'accession du Maroc à l'indépendance (1956), Leguil est envoyé en Algérie, puis à Saumur, de nouveau en Algérie, enfin à l'École du Génie à Angers. C'est alors qu'il réoriente sa carrière et se tourne vers l'enseignement. Après un an d'études à l'Institut d'études germaniques de Strasbourg, il enseigne l'allemand au lycée d'Angers, prépare un doctorat de Troisième Cycle en linguistique sous la direction de Gagnepain (Rennes), et devient, en 1970, maître de conférences à l'université récemment créée à Angers. En 1979, il est nommé professeur de berbère à l'INALCO où il restera jusqu'à sa retraite (1989). Il avait soutenu sa thèse de doctorat d'État en 1987, sous la direction de David Cohen (Paris-III). Un accident dont les séquelles se prolongèrent, puis la maladie vinrent assombrir ses dernières années. Il nous a quittés le 29 mars 2005.

Avant de revenir aux études berbères dans lesquelles il s'était distingué au Maroc, Leguil avait été séduit par la linguistique et plus précisément par l'École de Prague ainsi que par les travaux d'André Martinet. Il était un membre très actif de la Société internationale de linguistique fonctionnelle et participait à ses congrès. Il ne négligeait pas pour autant la Société de linguistique de Paris dont il assumait la présidence en 1992. Il fut aussi un très fidèle membre du Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques et il continua d'assister aux réunions du Groupe, alors même qu'il souffrait encore des suites de son accident.

Son apport à notre connaissance du berbère est double. Il a enrichi la documentation en éditant plusieurs recueils de contes recueillis dans le Grand Atlas marocain, dont les parlers présentent diverses particularités. Ces textes, soigneusement notés et accompagnés de la traduction française, s'adressent non seulement aux berbérissants, mais au public curieux de littérature orale. Mais Leguil est également l'auteur de nombreuses études de dialectologie. On en trouvera une liste partielle dans l'ouvrage *Structures prédicatives en berbère. Bilan et perspectives*, Paris, L'Harmattan, 1992, XIII et 176 pp., qui présente une synthèse de ses travaux à l'occasion de la soutenance de sa thèse d'État. Ses recherches ont porté principalement, mais non exclusivement, sur la syntaxe, en particulier sur les systèmes verbaux et sur les problèmes posés par l'expression de l'aspect. Il était attentif à l'évolution : création d'un futur en chleuh, apparition d'un « accompli narratif ». Sortant des parlers marocains, il a porté beaucoup d'intérêt au touareg et signalé des faits jusque là inaperçus. Plus d'une fois il a élargi l'horizon en faisant appel au témoignage d'autres langues. Il faut noter enfin qu'on lui doit une enquête très précieuse sur le parler mal connu de l'oasis égyptienne de Siwa, où il avait pu effectuer un séjour.

Leguil était un chercheur minutieux et scrupuleux, d'une honnêteté intellectuelle parfaite. Typique à cet égard est l'avant-propos de son livre, dans lequel il insiste sur son désir de « rectification ». Il ne craint pas de raconter par le menu le cheminement de sa recherche ou de ses réflexions et d'expliquer pourquoi, sur tel ou tel point, il a changé d'avis. Il était aussi — et cela va de pair avec ce qui précède — un lecteur extraordinaire, n'oubliant rien de ce qu'il avait lu et rendant à chaque auteur ce qu'il lui devait.

Ceux qui l'ont connu autrement que par les livres se souviendront de lui comme d'un homme de conviction, fidèle au code de conduite qu'il avait choisi. En Algérie, par exemple, il n'a pas craint de contester dès 1957 les méthodes dites de « pacification », ce qui l'exposa à des mesures de rétorsion de la part de sa hiérarchie. Il se montrait toujours courtois et affable. Il établissait aisément de bonnes relations avec ses étudiants et avec ses collègues. Il était profondément attaché à sa famille : son épouse qui fut toujours pour lui un soutien, ses cinq enfants, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. C'est ce dernier trait, sans doute, qu'il aurait voulu souligner.

Lionel GALAND

Directeur d'études à l'École pratique des hautes études

NÉCROLOGIE

FRANÇOISE OZANNE-RIVIERRE (1941-2007)

Ancienne disciple d'A.-G. Haudricourt et de Claude Hagège, Françoise Ozanne-Rivierre est une spécialiste internationalement reconnue à la fois par ses travaux de comparatisme océanien et ses descriptions des langues austronésiennes de Nouvelle-Calédonie, une aire linguistique réputée pour son extrême diversité et sa grande complexité, puisqu'elle ne compte pas moins de 28 langues réparties en trois sous-groupes différents.

Après sa thèse consacrée à une description phonologique et syntaxique du iaai d'Ouvéa (îles Loyauté), elle s'est intéressée aux langues de la région de Hienghène, publiant deux volumes de *Textes nemi*, puis en 1982 le *Dictionnaire thématique des langues de la région de Hienghène* en collaboration avec A.-G. Haudricourt, suivi en 1984 d'un dictionnaire iaai. En 1998, elle publie le dictionnaire du *nyelâyu de Balade*, langue de l'extrême-nord de la Grande Terre. Depuis les années soixante, ses nombreuses enquêtes sur diverses langues de l'archipel calédonien ont permis une impressionnante collecte de documents qu'elle a exploités jusqu'à ces derniers mois, puisqu'elle venait d'achever la première version d'un dictionnaire thématique des langues pwaamei et pwâpwâ.

Ses principales contributions théoriques portent sur la phonologie, le classement génétique des langues kanak et la reconstruction du proto-néo-calédonien. Avec A.-G. Haudricourt, puis avec Jean-Claude Rivierre, elle a contribué à mettre en évidence l'appartenance de ces langues au sous-groupe océanien de la grande famille austronésienne, famille qui s'étend à travers la majeure partie de la zone Pacifique, depuis Taiwan à l'est jusqu'à l'île de Pâques à l'ouest et la Nouvelle-Zélande au sud. Elle a également contribué à des avancées fondamentales dans la compréhension des schémas évolutifs des langues kanak. En témoignent plus particulièrement trois articles fondamentaux, « Le système consonantique proto-océanien et les langues de Nouvelle-Calédonie » (1992), « Les changements structurels dans les langues du nord » (1995), et plus récemment « L'évolution des formes canoniques dans les langues de Nouvelle-Calédonie » (2004).

Ses nombreuses publications montrent bien la diversité, la maîtrise et l'ampleur de ses travaux linguistiques : Françoise Ozanne-Rivierre s'est aussi intéressée à la dialectologie structurale du fidjien, aux contacts de langues, aux structures actanciennes, aux prédicats complexes, mais aussi à la terminologie de parenté, aux systèmes d'orientation spatiale dans les langues austronésiennes. En bonne disciple d'Haudricourt, elle s'intéressait aussi à la botanique. Ses dictionnaires comportent tous des nomenclatures de la faune et de la flore calédonienne, utiles à la fois pour la compréhension de l'environnement et de la culture kanak, mais aussi pour les reconstructions des termes anciens en linguistique historique.

Depuis 2000, Françoise Ozanne-Rivierre dirigeait l'équipe « Etudes océaniques » avec le dynamisme, la compétence et les qualités humaines qui l'ont toujours caractérisée. Elle a inlassablement manifesté son engagement pour la documentation, la sauvegarde et la transmission de ces langues méconnues et, pour certaines d'entre elles, en danger de disparition. Ses travaux pionniers constituent une avancée fondamentale pour la connaissance des langues de Nouvelle-Calédonie.

Isabelle Brill (CNRS-LACITO)

« Un wenn mr emol tot sin,
 Villicht ass mr no witerlàbe tien
 So in allem wu scheen isch... »

(Extrait de l'oraison funèbre, adaptée de Nathan Katz)

MARTHE PHILIPP (1922-2007)

Bien avant Valéry Giscard d'Estaing, Helmut Schmidt et plus tard Jacques Chirac et Gerhard Schröder, Marthe Philipp fit connaître un petit village alsacien grâce à la publication de la première application de la phonologie à la dialectologie, à savoir sa thèse principale de 1965 : « *Le système phonologique du parler de Blaesheim. Etude synchronique et diachronique* », un ouvrage tout particulièrement apprécié par le célèbre linguiste américain William Moulton, lequel résuma son compte rendu par un enthousiaste « What a splendid work ! ». La thèse complémentaire de la doctorante alsacienne relevait du même domaine : « *Phonologie des graphies et des rimes. Recherches structurales sur l'alsacien de Thomas Murner* » (1968). Quant au jury de soutenance en Sorbonne, il avait fière allure : Jean

Fourquet (directeur), André Martinet, Georges Zink, Jean Séguy, Bertil Malmberg.

Fille d'un cheminot strasbourgeois et d'une couturière d'Ensisheim, Marthe Philipp fut dans sa jeunesse singulièrement ballottée. Née en 1922 à Essen dans la Ruhr, elle passa son enfance en Sarre et en Lorraine, une énième mutation de son père la ramenant en Alsace où la petite famille resta jusqu'à l'évacuation de 1940, à la fin de la « drôle de guerre ». C'est ainsi qu'elle se retrouva à Caen pour passer la même année le baccalauréat français qu'elle fit suivre l'année suivante de l'équivalent allemand (Reifezeugnis), après son retour à Strasbourg. 1942 la voyait s'inscrire à la « Reichsuniversität Strassburg » en anglais, allemand, français, italien, matières qu'elle allait étudier assidûment pendant deux ans. De nouveau victime de l'Histoire, elle ne put reprendre ses études dans la même ville qu'en 1947, après avoir fait office de traductrice un an durant à Innsbruck.

Licenciée, certifiée, puis agrégée, Marthe Philipp enseigna une dizaine d'années dans des lycées et collèges d'Alsace et de Lorraine avant d'être engagée à l'Université de Nancy comme assistante en 1961, (année de son élection à la *SLP*), maître de conférence (1966) et enfin professeur (1967). Elle y restera cinq ans. C'est donc en 1972 qu'elle rejoignit Strasbourg, non sans avoir dû auparavant promettre aux « Renseignements Généraux » de ne plus militer au sein du Cercle Schickele-Kreis, elle qui recommandait simplement l'évidence pédagogique banale au Luxembourg, mais tabou en Alsace « libérée », d'enseigner l'allemand comme langue maternelle à partir du dialecte et ensuite le français comme première langue étrangère. Les raisons de son soudain revirement politico-culturel devant rester secrètes, ses compagnons de lutte — dont le plus célèbre était le prix Nobel de physique Alfred Kastler — furent terriblement déçus... Toujours est-il que c'est cette année-là que je fis la connaissance en cours d'allemand historique d'un nouveau professeur connu pour sa « *Phonologie de l'allemand* » (Collection « Le Linguiste », PUF) traduite et adaptée en langue allemande en 1974 (*Phonologie des Deutschen*, Kohlhammer, Stuttgart), année de la parution de son remarquable « Que sais-je ? » « *Grammaire de l'allemand* » (revue et augmentée en 1980).

Mais la passion de Marthe Philipp, ce fut sans aucun doute la dialectologie, une des raisons pour lesquelles elle refusa de devenir l'assistante d'André Martinet à Paris. En effet, dès 1961, elle sillonnait les routes de Lorraine avec son équipe, munie d'un gros magnétophone, pour procéder aux premières enquêtes en vue de l'élaboration du premier tome de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Lorraine germanophone* qui parut en 1977. Puis le CNRS la chargea d'achever

le volume II de *l'Atlas alsacien* (1984) — premier atlas informatisé d'Europe et vedette du 8^e congrès de dialectologie alémanique de Triengen, Liechtenstein — un atlas commencé par Ernest Beyer (mort à 51 ans en 1970) et Raymond Matzen, les auteurs du volume I (*Atlas linguistique et ethnographique de l'Alsace*, Paris 1969). Fondatrice et directrice du centre de recherche « Atlas linguistiques », Marthe Philipp organisa de nombreux colloques et séminaires, le plus important ayant été le/la « 9. Arbeitstagung der alemannischen Dialektologie, Strassburg 1987 » auquel assista tout exprès son maître admiratif, le presque nonagénaire Jean Fourquet, et dont les actes s'intitulèrent *Dialektologie im Computer-Zeitalter* (Göppingen 1990). Car, à 60 ans, la linguiste humaniste s'était mise avec enthousiasme à l'informatique, consciente de ce que l'analyse quantitative pouvait apporter à sa passion de la complexité en matière de recherche.

Ce qui ne l'avait pas empêchée bien avant, sur les conseils de Bernard Pottier, autre pendulaire sur la ligne Nancy – Strasbourg, de se lancer également dans la sémantique, vaste entreprise couronnée en 1998 par la sortie de « *Semantik des Deutschen* » (« Germanistische Lehrbuchsammlung », Band 13, Weidler Verlag, Berlin), une étude systémique présentée dans la capitale par l'exposé « Systemische Semantik des Deutschen : Vom Strukturalismus zur Systemik ». Cet ouvrage est entre-temps reconnu unanimement comme fondamental et utilisé en tant que tel dans les universités germanophones (voir aussi le c.r. du *BSL* de 1999, p. 224-230). Pourtant, l'achèvement de cette œuvre maîtresse fut constamment retardé en raison des multiples interruptions de l'auteur, la dernière en date ayant provoqué une interruption de toute production linguistique de 1993 à 1995, exception faite des régulières recensions pour la *Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik* de Joachim Göschel (Marburg). En effet, lorsque le maire du village lui demanda de traduire *Chronik des Dorfes Bläsheim* (Zabern 1935) du pasteur W. Guggenbühl, Marthe Philipp se prit rapidement au jeu et ne se contenta pas de traduire, mais se plongea dans l'étude de 1588 parchemins du XIII^e au XXIII^e et de 256 boîtes de papiers encore inexploités, au total 20 mètres linéaires déposés aux Archives du Bas-Rhin. Paléographe avertie, elle allait rendre de nouveau un service inestimable à sa commune en publiant *BLAESHEIM Histoire d'un village alsacien* (Rosheim, 310 pages). Quel village peut se targuer d'être l'objet de tant d'études scientifiques si diverses ? Car, n'oublions pas qu'avant sa thèse, Marthe Philipp, sous l'impulsion de G. Straka et de J. Fourquet, avait déjà fait en 1950 une description phonétique des voyelles, diphtongues et consonnes avec leurs correspondants en moyen haut allemand ainsi que récolté et classé par thème l'ensemble du lexique (environ 2500 entrées) de Blaesheim. Et si l'on

ajoute qu'elle est aussi à l'origine des plaques de rues en alsacien nouvellement apposées, sa petite bourgade située à 15 km au sud de Strasbourg, près de l'aéroport d'Entzheim, peut être fière de cette grande dame, également cofondatrice et bénévole de la bibliothèque locale.

Néanmoins, tenant à fêter dignement son 80^{ème} anniversaire, Marthe Philipp réussissait encore le tour de force de publier avec deux de ses derniers élèves (E. Weider et R. Klingenschmitt), deux travaux de dialectologie : « *Sein und Haben im elsass-lothringischen Mundartraum. Ein organisiertes Chaos* » (Stuttgart, 2002) et « *Expressions familiares d'Alsace* » (Paris, 2002).

Puis, après avoir participé au congrès de dialectologie allemande à Marburg en mars 2003, ainsi qu'au colloque sur l'harmonisation de l'orthographe en alsacien, à Colmar en octobre, son corps allait la lâcher. D'abord, elle surmonta avec un courage émouvant l'amputation d'un pied en février 2004, allant jusqu'à refaire un permis de conduire pour voiture automatique afin de rester indépendante. Mais en novembre 2006, une mauvaise chute sur le verglas eut finalement raison de son immense volonté.

Le 15 juillet 2007, elle était enfin libérée. Ses élèves, disciples et collègues garderont d'elle le souvenir d'une conscience professionnelle hors du commun, d'une disponibilité sans pareil — *fr d junge Litt do ze sénn* était sa devise — et d'une ténacité impressionnante. Faut-il encore mentionner toutes ses distinctions comme la Médaille de bronze de la Recherche scientifique (1966), le Prix Strasbourg (1966), les Palmes académiques (1968, 1982), le Grand Bretzel d'Or (2002) ? Je doute toutefois qu'elle eût apprécié cette énumération. Quoi qu'il en soit, son honnêteté intellectuelle, plutôt rare dans le milieu, était probablement sa principale qualité de même que son côté humain souvent méconnu, qu'il fallait certes mériter...

Erich Weider (HES-SO et HEP-VS)

NÉCROLOGIE

SOPHIE KESSLER MESGUICH (1958-2010)

La disparition brutale de Sophie Kessler Mesguich, le 8 février 2010, a provoqué une très vive émotion, bien plus, une intense tristesse. Nombreux sont ceux avec lesquels elle entretenait des relations intellectuelles suivies, et auxquels elle apportait sa contribution éminente, son érudition, son aide aussi, qu'ils soient ses maîtres, ses collègues, ses étudiants. Tous se sont sentis abandonnés à l'annonce de sa mort, arrachés à un dialogue personnel qu'elle avait su instaurer avec chacun. Et il est un fait que Sophie était bien plus qu'un enseignant exceptionnel et généreux, qu'un chercheur doué, exigeant et intarissable sur son champ de recherche, elle avait le sens du partage de la connaissance et le goût de la discussion intellectuelle. C'est toujours avec patience et bienveillance, hospitalité même, qu'elle invitait les néophytes à pénétrer dans la grammaire hébraïque.

Élève de l'École normale supérieure (Sèvres), agrégée de grammaire puis d'hébreu, elle a enseigné l'hébreu en lycée pendant quelques années, avant de bénéficier d'un détachement au CNRS pour terminer sa thèse. Sa connaissance des langues anciennes, son goût pour les langues modernes, son érudition impressionnante, sa curiosité immense et multiforme se trouvent tissés dans ce travail magistral.

Une série de conférences sur la naissance de la critique biblique l'avait convaincue de l'importance des questions grammaticales relatives à la langue hébraïque dans des discussions théologiques fondamentales, ce qui ressortait au statut particulier de l'hébreu, considéré comme la langue-mère. La question de l'origine des points-voyelles du texte massorétique de la Bible avait divisé durablement catholiques et protestants, ce depuis les textes polémiques de Luther. Ces constatations furent à l'origine de sa thèse de doctorat, qui s'élargit aux « Études hébraïques en France, de François Tissard à Richard Simon (1510-1685) ». Elle montre qu'à la faveur du changement des modèles de description, empruntés à la tradition grammaticale arabe pour ce qui est du Moyen Âge, pour s'inscrire dans la tradition gréco-latine à partir du XVI^e siècle, donnent lieu à des transformations dans la méthodologie et le contenu des grammaires, depuis l'étude de la lettre jusqu'à celui des énoncés. Elle reconnaissait volontiers que la perspective de

l'histoire des sciences, impulsée par Sylvain Auroux dans le champ des études linguistiques, lui avait fourni le cadre pour penser, d'un même geste, les textes et grammaires étudiées ainsi que les contextes intellectuels, lieux de transmission du savoir, institutions d'enseignement notamment, dans lesquels ceux-ci prennent place.

Le beau chapitre qu'elle avait rédigé pour le tome 2 de *l'Histoire des idées linguistiques*, « Les grammaires occidentales de l'hébreu » ou encore celui consacré à « l'enseignement de l'hébreu et de l'araméen par les premiers lecteurs royaux », paru sous la direction d'André Tuilier, dans le collectif *Histoire du Collège de France : la création (1530-1530)*, Fayard, 2006, font partie de ses textes ciselés, qui allient érudition et précision, élégance et sobriété.

Après la thèse, Sophie allait se consacrer à l'étude de la tradition grammaticale de l'hébreu, concentrant son attention sur de grands moments constitutifs de celle-ci, ainsi qu'aux différents états de la langue hébraïque, jusqu'à l'embrasser dans sa totalité, y compris sa contemporanéité. Ce vaste chantier, qui comportait de nombreux projets en cours ou à venir — le premier d'entre eux est certainement l'élaboration, avec une équipe franco-israélienne, d'une grammaire méthodique de l'hébreu moderne, offrant une description de l'hébreu contemporain dans tous ses registres —, a donné lieu à de nombreux articles, à des ouvrages, ainsi qu'à la synthèse qu'elle présenta pour son habilitation à diriger des recherches, soutenue en 2000 : *De Sa'adya Ga'on à l'Académie de la langue hébraïque, dix siècles de tradition grammaticale de l'hébreu*. Un cours enregistré à Jérusalem en 2008, disponible sur le Campus numérique juif et intitulé *Du biblique au moderne : L'hébreu, une langue comme les autres*, ou encore des conférences pour le grand public données à l'Institut Rachi de Troyes, telle *D'une langue populaire à une langue littéraire : l'hébreu rabbinique*, témoignent, eux aussi, de sa connaissance de l'hébreu dans sa permanence et ses variétés.

Dans son ouvrage *La langue des sages, matériaux pour une étude linguistique de l'hébreu de la Mishna* (Paris, Louvain, Peeters, 2002), et à la suite d'illustres devanciers, entre autres, Ludwig Geiger, Moshe Segal, Eduard Yehezqel Kutscher et Moshe Bar-Asher (dont elle avait assuré, au prix d'un gros travail et avec beaucoup d'abnégation, l'édition avec traduction de *L'hébreu mishnique, études linguistiques*, 1999), Sophie Kessler Mesguich présente une histoire et une analyse grammaticale de la langue hébraïque, souvent dénommée *leshon HaZaL* ou *leshon hakhamim* (la « langue des sages ») utilisée dans la Mishna. À partir de l'étude d'un vaste corpus de sources littéraires émanant des sages du Talmud, les Tannaïm et les Amoraïm, et des sources non littéraires, dont des inscriptions, des lettres et des

manuscrits compris entre le début de l'ère chrétienne et le milieu du VI^e siècle, Sophie Kessler Mesguich retrace l'histoire de la théorisation de l'hébreu de la Mishna, depuis les grammairiens médiévaux, dont Saadia Gaon et Ibn Ganah, les écrits des *Maskilim*, les juifs éclairés du XIX^e siècle, jusqu'aux linguistes contemporains. Les textes de la Mishna faisant apparaître que l'hébreu se trouvait en contact avec l'araméen, le grec et le latin, Sophie Kessler Mesguich apporte de précieuses analyses concernant les phénomènes d'interférences linguistiques et de contacts de langues.

Très attentive aux questions de terminologie linguistique, elle participait activement aux travaux comparatifs menés dans le cadre du laboratoire d'histoire des théories linguistiques, où elle prenait en charge tout ce qui concernait la grammaire et la linguistique hébraïque (cf. « La terminologie linguistique de l'hébreu contemporain », in B. Colombat & M. Savelli [éd.], *Métalangage et terminologie linguistique*, 2001).

Les deux numéros de la revue *Histoire Épistémologie Langage* qu'elle a co-dirigés avec Jean Baumgarten : *La linguistique de l'hébreu et des langues juives* (HEL 18/1, 1996) et *Dix siècles de linguistique sémitique* (HEL 23/2, 2001), ont été l'occasion d'affronter la difficulté de définition et de délimitation de ces domaines, d'un point de vue linguistique, bien sûr, sociologique éventuellement, pour ce qui est des langues juives, mais aussi épistémologique, au travers d'une analyse des outillages conceptuels qui ont pu varier, ou encore des rapports des langues en question aux classements qui ont pu en être faits.

De son expérience d'enseignante, riche et variée, à des publics très différents, depuis l'enseignement secondaire, puis l'université Paris 8 où elle fut maître de conférences, à partir de 1994, jusqu'à l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, où elle était professeur de linguistique et littérature hébraïque depuis 2004, à l'ENS ou à l'INALCO, où elle assurait également des enseignements, elle a tiré plus qu'un manuel d'enseignement, une méthode complète d'enseignement de l'hébreu biblique, dont la clarté et l'intelligence ont été saluées (*L'hébreu biblique en 15 leçons : grammaire fondamentale, exercices corrigés, textes bibliques commentés, lexique hébreu-français*, 2008).

Depuis 2008, Sophie Kessler Mesguich dirigeait le Centre de Recherche Français de Jérusalem (CRFJ), centre de recherche placé sous la double tutelle du CNRS et du MAEE. Malgré les difficultés inhérentes à cette fonction, elle l'a assumée avec passion et avec un succès que tous reconnaissent désormais. Son énergie, sa largeur d'esprit et sa ténacité, lui ont permis d'assurer la cohésion des membres de l'équipe, mais aussi de contribuer au développement des activités scientifiques du centre, en favorisant son implantation dans le tissu

universitaire israélien, en encourageant, voire en pilotant elle-même des projets scientifiques conjoints — ce dont témoigne le projet de grammaire méthodique —, et organisant des colloques et conférences dans des domaines scientifiques variés. En octobre dernier, elle avait d'ailleurs été choisie pour représenter les unités de recherche des centres français de l'étranger lors du colloque consacré aux 70 ans du CNRS. Dans une intervention, brève mais magistrale, elle avait su convaincre les décideurs présents de l'intérêt primordial qu'il y avait à faire vivre un tel réseau de recherche hors frontières.

Elle occupait dans la vie académique une place particulière, faite tout à la fois d'engagement et de retenue ; elle participait volontiers à l'activité des sociétés savantes, auxquelles elle accordait généreusement son temps, son dévouement et son esprit d'organisation. Elle y voyait une occasion d'échanges intellectuels et amicaux, ce qu'elle appréciait et à quoi ses interlocuteurs étaient sensibles.

Sophie Kessler Mesguich a beaucoup apporté à la linguistique en général, aux études juives, à la linguistique sémitique et à l'histoire de la linguistique en particulier. Son absence se fait déjà cruellement sentir ; combien de fois en effet, ne nous sommes-nous pas surpris à dire : « Sophie nous aurait évidemment éclairés sur cette question. » On peut espérer que les deux grands projets qu'elle avait initiés, la grammaire méthodique de l'hébreu contemporain d'une part et la renaissance de l'hébreu au tournant des XIX^e et XX^e siècles d'autre part, lui survivront. Ce serait un bel hommage à lui rendre.

Sylvie Archambault, CNRS (HTL)

GEORGES CHARACHIDZÉ (1930-2010)

Georges Charachidzé nous a quittés le 20/02/2010. Il était membre de la SLP depuis 1975. Il en avait été président en 1984.

Avec lui disparaît le dernier des pionniers de la linguistique caucasienne en France, aventure initiée par Georges Dumézil, vers 1930, quand il entra en contact avec les descendants des émigrés caucasiens de Turquie ; aventure poursuivie par C. Paris et G. Charachidzé, à un moment où l'URSS n'accueillait guère les linguistes occidentaux sur le terrain.

Né en 1930, d'un père géorgien et d'une mère vosgienne, Georges Charachidzé fut bilingue dès son plus jeune âge, géorgien et français ; très jeune, il ajouta le russe, langue de communication des émigrés

venus de Russie. Vinrent ensuite les langues qu'un élève français apprenait au lycée, en particulier les langues classiques.

Le milieu familial l'avait mis en contact direct avec le Caucase. Ce fut le champ naturel de ses premières recherches. Pour reprendre les mots de G. Dumézil (*Préface à Religion*, p. 2) :

« La double ascendance de G. Charachidzé, ses deux langues natives, lui proposaient l'entreprise. De fortes études lui en ont donné les moyens. »

C'est en 1953, cherchant un directeur de thèse, qu'il entra en contact avec G. Dumézil. Ce fut le point de départ d'une longue collaboration et d'une amitié fidèle.

Ses premières recherches aboutirent à la publication d'un ouvrage puissant et original, *Le système religieux de la Géorgie païenne*, paru en 1968, chez Maspéro ; la date et l'éditeur sont significatifs. L'ouvrage se place sous le triple parrainage d'E. Benveniste, de G. Dumézil et de C. Lévi-Strauss, maîtres auxquels il emprunte la notion de système. Ce qu'il dit de la méthode de G. Dumézil s'applique aussi à ses propres recherches :

« usant de la seule méthode qui ait pouvoir de ressusciter un texte éteint : en faire apparaître les circuits logiques et les reconnecter avec le système plus vaste auquel ils avaient appartenu. » (*Mémoire*, p. 7)

On trouvera un discours de la méthode dans l'article « hypothèse indo-européenne et modes de comparaison », publié dans la *RHR* 208 (1991), p. 203-228.

Lors de la rédaction de sa thèse, G. Charachidzé avait relevé des différences significatives entre le panthéon des Georgiens païens et celui des Svanes. Il en trouva l'explication chez les Ossètes, dans la structure du panthéon pré-chrétien tel qu'il apparaît dans la prière des femmes ossètes : les Svanes ont organisé leur panthéon selon le cadre trifonctionnel de leurs voisins indo-européens (*La mémoire indo-européenne du Caucase*, Hachette, 1987).

Sa connaissance intime du monde caucasien et sa maîtrise des langues classiques l'ont orienté vers l'étude comparative des mythes de Prométhée, en Grèce, et d'Amirani, en Géorgie. La comparaison minutieuse de l'ensemble des données lui permet à la fois de mettre en relief les points communs, dont la densité interdit d'envisager un effet du hasard, et les divergences qui naissent de l'intégration d'un même mythe dans deux cadres idéologiques radicalement différents (*Prométhée ou le Caucase*, Flammarion, 1986).

Comme on le voit, Georges Charachidzé fut d'abord anthropologue, sociologue et historien des religions ; il n'est venu que tardivement à la linguistique. Ou, plus exactement, comme il l'avouait lui-même, il était linguiste, sans en avoir pris conscience.

Professeur de géorgien à l'ENLOV devenue l'INALCO, il fut chargé de cours à l'EPHE, pour les langues et la civilisation du Caucase.

Parallèlement, il eut la possibilité de participer à des enquêtes de terrain, en Turquie, auprès des descendants de émigrés de 1864, d'abord en collaboration avec G. Dumézil puis seul.

Après s'être intéressé aux langues du Daghestan (*Grammaire de la langue avare*, Ed. Jean Favard, 1981), il se consacre aux langues CNO, abkhaz, tcherkesse, oubykh, et participe au sauvetage de l'oubykh qu'avait entrepris G. Dumézil. De nombreux textes ont ainsi été enregistrés de 1954 à 1992 (mort du dernier locuteur natif, Tevfik Esenç), dont une part importante reste inédite. Le grand projet d'un dictionnaire oubykh n'a pu être mené à bien avant le décès de Georges Charachidzé, dont l'activité scientifique était ralentie, ces dix dernières années, par des ennuis de santé.

En 1985, pour remplacer la revue *Bedi Kartlisa*, disparue à la mort de son fondateur et rédacteur K. Salia, Georges Charachidzé fonde la *Revue des Etudes Géorgiennes et Caucasiennes*, qui avait pour ambition d'offrir aux caucasologues, français et étrangers, un espace d'information et de discussion, où chacun, linguiste, historien, littéraire ou archéologue, pouvait présenter les résultats de ses recherches. Sept numéros ont paru, de 1985 à 1993 ; malheureusement, les difficultés financières de la presse scientifique, aggravées par le petit nombre de personnes intéressées par le Caucase et solvables, n'ont pas permis à cette revue de vivre plus longtemps.

Quelques semaines avant sa mort (1992), au terme d'un travail d'enregistrement, T. Esenç s'était adressé en ces termes à Georges Charachidzé :

« Mon grand ami, professeur Charachidzé... Ces paroles sont les dernières de la langue oubykh (*a-t°axə-bza*). La langue oubykh, à partir de maintenant c'est toi... »

Si aujourd'hui l'oubykh n'a plus de locuteurs, la langue n'est pas morte pour autant ; elle reste une des langues disparues les mieux décrites et, cette survie, elle la doit à Georges Dumézil et à Georges Charachidzé.

Mais l'oubykh n'était qu'une composante du savoir encyclopédique de G. Charachidzé, qui embrassait la totalité du Caucase et là, la perte est irréparable. Sa vue d'ensemble du domaine, ses approches multiples, linguistique, sociologique, religieuse, lui permettaient de déceler des lignes de force, des structures d'ensemble, qui auraient échappé à des chercheurs plus spécialisés.

Alain CHRISTOL

NÉCROLOGIE

JEAN PERROT (1925-2011)

Jean Perrot nous a quittés, le mercredi 4 mai 2011 après un an de problèmes de santé de plus en plus graves et de plus en plus douloureux. J. Perrot avait consacré à notre Société beaucoup de son temps et de son énergie pendant 35 ans, d'abord comme administrateur (de 1963 à 1969), puis comme secrétaire-adjoint (de 1970 à 1978) et, enfin, comme secrétaire (de 1979 à 1998), c'est-à-dire à des tâches qui ne sont pas nécessairement toutes gratifiantes, mais qui sont toutes très prenantes. Il en a marqué profondément et, du moins nous l'espérons, durablement l'esprit par son refus de toute appartenance à des chapelles ou à des écoles, et par son ouverture à la diversité des langues.

Jean Perrot était né le 25 avril 1925. Il a fait ses études au lycée Michelet, puis, après une interruption due aux circonstances, au lycée Buffon à Paris, et au lycée Henri IV pour ses classes de premières supérieures. Il était entré à l'École normale supérieure en 1946. C'est l'année où il prépare le « certificat de grammaire et philologie » et où il fait la connaissance de Béla Köpeczi, élève étranger de l'École normale supérieure, qui le met en rapport avec le directeur de l'Institut hongrois de l'époque. J. Perrot fait son premier séjour en Hongrie et obtient le diplôme de l'École nationale des langues orientales en 1948.

Dès ce moment, il devient secrétaire de l'Institut de linguistique de la Sorbonne, dont M. Lejeune venait de prendre la direction à la suite de J. Vendryes. Il sera chargé du secrétariat de rédaction de la deuxième édition des *Langues du monde* (1952), dirigée par M. Cohen, pour laquelle il rédige quelques articles (esquimau, otomi) et réunit la bibliographie de 25 p. en début de volume I.

Il est reçu à l'agrégation de grammaire en 1949, et on lui propose en 1950 un des postes d'assistant de latin de la Sorbonne (en version et philologie latines), poste assorti d'un tutorat en linguistique générale à la demande de M. Lejeune. C'est de nouveau M. Lejeune qui le recommande auprès du doyen de la Faculté de Montpellier, pour remplir le vide laissé par le départ de L. Tesnières. J. Perrot est d'abord chargé d'enseignement de 1953 à 1959, puis après la soutenance de ses deux thèses, maître de conférence. Il assure les enseignements de

philologie classique et tente de ressusciter l'Institut de Phonétique fondé par M. Grammont et laissé depuis le départ de celui-ci à l'abandon — J. Perrot parlait non sans humour de cette étape de sa carrière.

Dès 1953, il publie son « Que sais-je ? » sur *La linguistique* (le n° 570 de la collection). Le sujet de ses deux thèses soutenues en 1959 manifeste parfaitement ce qui constituera deux de ses principaux centres d'intérêt tout au long de sa vie : sa thèse principale portait sur *Les dérivés latins en -men et -mentum* (publiée chez Klincksieck en 1961), sujet suggéré par A. Ernout ; sa thèse complémentaire traitait d'un sujet de linguistique hongroise « Contribution à l'étude de la fonction du préverbe *meg* dans la langue hongroise d'aujourd'hui » (publiée en hongrois en 1966 à Budapest). Il aborde l'étude de ces problèmes dans une perspective de comparaison des langues et de linguistique générale.

En 1960, J. Perrot prend la succession de M. Lejeune à l'Institut de linguistique de la Sorbonne. Il est nommé professeur de linguistique générale et de linguistique hongroise en 1962. En 1965, il devient directeur de l'Institut de phonétique. Il succède à Aurélien Sauvageot à la chaire de langues finno-ougriennes à la Sorbonne. En 1968, l'Institut de phonétique et l'Institut de linguistique fusionnent. En 1978, J. Perrot devient directeur d'études de grammaire comparée des langues finno-ougriennes à la IV^{ème} section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Il sera directeur de l'ILPGA (Institut de linguistique et phonétique générales et appliquées) de l'Université de la Sorbonne nouvelle (Paris-III) de 1965 à 1977 et de 1982 à 1984, directeur du CIEH (Centre interuniversitaire d'études hongroises) depuis sa fondation jusqu'à son départ en 1997.

On peut dire que dès le début se sont dessinées les orientations majeures qui ont caractérisé les travaux de J. Perrot :

- * une conception de la linguistique sous-tendue par l'idée qu'on ne peut faire de linguistique véritablement générale qu'en confrontant des langues ayant des systèmes profondément différents : le latin et le hongrois, le hongrois et le français (voir les travaux sur l'article en français et en hongrois, sur la marque d'accusatif, etc.). D'où l'idée d'une linguistique contrastive : on a pu dire que la linguistique contrastive était la « typologie du pauvre », je n'en suis pas si sûr : la typologie à coup de centaines de langues comparées de loin n'est pas forcément plus productive que la mise en contraste de deux ou trois langues étudiées de près et de l'intérieur.
- * l'idée que le fonctionnement des langues ne se limite pas à leur grammaire réduite à sa dimension morphosyntaxique, d'où l'importance accordée à ce qu'il a appelé la visée communicative, dans la ligne

de la perspective fonctionnelle de la phrase des Praguais, et à l'intonation : cela n'allait pas du tout de soi à l'époque où il a commencé à lutter pour imposer cette idée, à une époque où presque tout le monde refusait aux phénomènes d'intonation, d'accent de phrase, d'ordre des constituants, le statut de signes linguistiques,

- * d'où sans doute aussi son action à plusieurs reprises pour intégrer la phonétique dans son aspect le plus technique — la phonétique de laboratoire — à la linguistique, à Montpellier, à la Sorbonne, puis à Paris-III.

Dans le panorama de la linguistique française de l'époque, on peut dire que l'apport de J. Perrot a d'abord été son indépendance d'esprit, indépendance par rapport aux doctrines et écoles hégémoniques de l'époque.

Sont également présents dès le début les domaines de recherches auxquels il se consacra majoritairement :

- * la linguistique des langues classiques, du latin d'abord, dont il ne s'est jamais désintéressé, même s'il est passé un peu au second plan par la suite (avec, toutefois, en 1972, un article sur l'ordre des mots en latin).
- * la linguistique des langues finno-ougriennes : d'abord le hongrois, avec ses articles sur la structure de la phrase, le fonctionnement des cas, l'article, la relation objectale ; puis une extension aux « petites » langues de la branche ougrienne : le vogoul, le mordve, l'ostyak ; ce qui a donné lieu à un ensemble d'articles de grammaire comparée sur la reconstruction des systèmes de marquage de l'actance, sur l'évolution des conjugaisons, etc. ; c'est-à-dire une grammaire comparée-reconstruction qui porte sur l'évolution des systèmes et qui ne se contente pas de spéculer sur la préhistoire de morphèmes isolés : cela non plus n'allait pas du tout de soi à l'époque, ni même encore aujourd'hui, du moins dans le domaine ouralien. Sa dernière grande œuvre (depuis 1991) a été la direction du nouveau dictionnaire hongrois-français, français-hongrois, auquel il a consacré beaucoup de son temps pendant au moins dix ans.

On peut dire que J. Perrot s'est battu sur tous les fronts, n'oubliant pas non plus la valorisation de la recherche. Une des caractéristiques de son œuvre est en effet que ses recherches se sont toujours accompagnées d'un grand engagement dans les institutions nationales — à une époque où les universitaires avaient souvent tendance à les snober — et internationales particulièrement en cette période de l'après-1956 :
– en 1967, c'est la fondation du Centre d'études finno-ougriennes qui fusionnera avec l'Institut de phonétique ;

- en 1985, c'est celle du Centre interuniversitaire d'études hongroises, dont J. Perrot est le directeur jusqu'en 1997.
- * un grand engagement aussi collectif pour la diffusion de la science, à travers la fondation d'associations :
 - en 1965, l'Association pour le développement des études finno-ougriennes est fondée et J. Perrot en devient le président.
- et la création de revues, et à travers leur direction :
 - en 1964, A. Sauvageot a fondé avec Jean Gergely la revue des *Etudes finno-ougriennes* (ENLO), J. Perrot en a été le sous-directeur, puis le directeur ;
 - en 1989, parut le premier numéro des *Cahiers d'études hongroises*, coédités par le Centre interuniversitaire d'études hongroises et l'Institut hongrois de Paris, et codirigés par J. Perrot et le directeur de l'Institut ;
 - il a apporté son aide à la revue *Contrastes*, fondée en 1980, par Mme A.-M. Loffler-Laurian et MM. G. Kassai et M. Tukia.

Tout cela dans les conditions de l'université et de la recherche « à la française », c'est-à-dire le plus souvent sans assistance, sans secrétariat véritable et sans guère de moyens.

Enfin, j'aurais garde d'oublier qu'en 1970, Jean Perrot lance l'idée de « Sessions de linguistique », qui devaient s'adresser, dans une atmosphère de vacances et de décontraction, aux antiquisants et avaient pour but de leur faire connaître le dernier cri des théories linguistiques (et littéraires). A l'origine, le public visé était d'abord les enseignants du secondaire. De cette idée sont nées les sessions de CLELIA, à Aussois, aujourd'hui à Evian, fondées par J. Perrot et J. Lallot. J. Perrot en était un fidèle, souvent sur le chemin de ou vers la Hongrie. La revue LALIES qui paraît régulièrement depuis l'origine, publie les actes de ces sessions.

Comme je l'ai dit, c'est pendant 35 ans que Jean Perrot a fait bénéficier notre Société de son action et de son énergie — une action qui s'est d'abord caractérisée par son indépendance à l'égard des écoles et des hégémonies successives — cela ne surprendra pas quand on se souvient de ce qu'il disait lui-même de ses démêlées avec A. Martinet à l'Institut de linguistique par exemple —, mais aussi par une ouverture à la diversité des langues : en effet, si les gestions d'E. Benveniste puis de M. Lejeune ont correspondu à des années fastes pour la grammaire comparée et la philologie et linguistique des langues anciennes, on ne peut que constater, comme je l'avais fait dans ma contribution sur les « Autres langues » dans le numéro 100 du BSL, que la présence

des langues non européennes n'avait cessé de diminuer de la fin des années 60 (40 à 60 % des articles) aux années 1980 (25 %, à 10 % et même 0 %, c'est-à-dire aucun article sur une langue non indoeuropéenne en 1983). Nul doute que l'on doit à Jean Perrot, en même temps qu'à un changement d'orientation générale de la linguistique, la lente remontée des langues non indoeuropéennes (aujourd'hui 45 % environ, plus de 60 % en comptant les articles traitant explicitement de typologie).

Un autre volet essentiel de l'action de Jean Perrot, qui a eu pour effet de consolider la position de la Société et de ses publications comme représentantes de la linguistique en France, a été la tenue à Paris du 16^{ème} Congrès international des linguistes. Jean Perrot tenait beaucoup à cela et il en a fait accepter l'idée aux gens du CIPL, organisant l'événement, comme il le souhaitait, dans le cadre prestigieux du Palais des Congrès, faisant ainsi échapper cette manifestation internationale à la misère et au misérabilisme qui étaient de règle dans les universités françaises à l'époque — en admettant que les choses aient beaucoup changé depuis. Pour la réussite de ce projet aussi, J. Perrot a dépensé sans compter son énergie et son esprit d'organisation et de communication. Il a su proportionner au prestige d'une telle manifestation, celui du lieu, de la ville et du pays qui l'accueillaient.

J. Perrot était membre d'honneur de l'Académie hongroise des sciences depuis 1979, correspondant de l'Institut de France, docteur honoris causa de l'Université d'Helsinki et membre correspondant de la Société finno-ougrienne d'Helsinki.

Alain LEMARÉCHAL

La voix de Bernard Gardin s'est tue

Ce texte est pour moi le premier du genre. J'aimerais qu'il reste le seul, mais il est celui du temps qui passe et des échéances que nul n'arrête. Bernard Gardin était de peu d'années mon aîné ; il est mort le 30 juin dernier. Ses proches m'avaient fait comprendre que le terme arrivait, et la fatigue de sa voix me l'avait fait entendre. Nous avons continué d'évoquer l'avenir comme si de rien n'était, parlé d'une rencontre prochaine, en novembre, où il serait question des idéologies et de leur analyse. Nos échanges se firent plus courts. Nous avons alors cessé les faux-semblants. En quelques mots ou en de longs silences, nous avons parlé encore, de tout, de rien, de l'essentiel finalement.

D'autres ont dit ou diront de façon juste et compétente ses travaux de sociolinguiste, ses engagements multiples et ses responsabilités nombreuses. Maintenant qu'il n'est plus, je voudrais quant à moi exprimer ce que je garde de lui et qui me tient à cœur : une impression intime.

J'ai fait la connaissance de Bernard à l'occasion du premier colloque auquel j'ai participé. C'était en décembre 1981 à Montpellier. De cette rencontre ma mémoire garde le souvenir d'une convivialité heureuse et chaleureuse, de disputes qui paraissaient vouloir en venir aux mains sans jamais y parvenir, et surtout d'une voix de basse qui détonnait, supplantait le tumulte et s'imposait. Le propos en était parfois

académique, son registre ne l'était jamais. La voix, rauque, usait d'une ironie et d'une gouaille impudentes qui n'étaient pas universitairement correctes. À mes oreilles sa pertinence était dans cette impertinence. Je n'arrivais pas à l'époque à consommer une trahison qui me faisait passer, sans armes ni bagages vraiment, de la littérature à la linguistique. J'hésitais à franchir le pas ; la voix de Bernard m'y a aidé. Sous les dissections et les argumentations savantes du Gavroche auquel il jouait avec jubilation, c'est la voix de la république et de la sociale que j'entendais. Elle fut pour moi décisive. J'aspirais à des commentaires établis sur une technicité de la langue, sur l'étude de fonctionnements textuels, sur la prise en considération du contexte, etc. Il me semblait toutefois que discourir sur d'autres discours ne faisait sens que si cela avait quelque utilité. Par la faute à Voltaire, à Rousseau et à quelques autres, je croyais que le progrès des connaissances devait aussi être celui de la société. Cette leçon que Barthes, Foucault ou Pêcheux professaient en constituant ce qui allait devenir le champ de l'analyse du discours, la voix de Bernard l'a incarnée durant ces journées. Ce n'était pas un accident ; sa thèse confronte le discours patronal au discours syndical, et l'un des ouvrages collectifs qu'il a édités s'intitule *Pratiques linguistiques et pratiques sociales*. C'est dans la conjonction de sa réflexion scientifique et de ses convictions d'homme, de citoyen, de militant qu'il excellait et qu'il était, me semble-t-il, pleinement lui-même. Il me fut en cela exemplaire.

Avec cette voix j'ai par la suite eu de longs dialogues ; linguistiques bien sûr, mais pas seulement. Elle m'a instruit de règles non dites du monde universitaire quand j'y suis entré, elle m'a selon les circonstances invité à plus de réalisme ou plus de détermination, elle s'est inquiétée de mes silences. J'hésite à dire ce qui l'animait. Le mot est en passe de sortir de l'usage, ou presque ; il paraît incongru. Mot aussi rare que précieux car la chose aujourd'hui l'est devenue, un gros mot assurément, celui d'*humanité*. Il identifie pour moi Bernard parmi « les voix chères qui se sont tuées ». J'entends pourtant toujours cette voix au timbre éraillé, le rire qui la ponctuait, et je continue de l'écouter quand elle m'appelle à donner du sens à ma sémantique.

Paul SIBLOT

Ô saisons ! Ô châteaux !...

C'est en tant que rédacteur des *Cahiers de praxématique* que j'évoquerai brièvement la mémoire de Bernard Gardin. Auparavant cependant l'on me permettra une parole plus personnelle, en réponse dialogique à l'interpellation que j'ai toujours perçue dans sa voix.

Bernard a été pour moi le *porteur* : jeune enseignant en collège au début des années 80, passionné de pédagogie, j'avais quelque réticence à envisager la carrière universitaire. Impression vague de trahir mes origines, de devoir passer sous les fourches caudines d'un académisme aussi suranné qu'inévitable. Bernard, par l'ethos qui irradiait de sa voix et de sa personne, m'apprit qu'on pouvait rester soi-même à l'université, pleinement et même joyeusement.

Bernard fut l'un des artisans des liens de recherche qui se sont tissés à la fin des années 70 entre la linguistique sociale de Rouen et la praxématique qui se développait à Montpellier. Esprit curieux, toujours en alerte, il avait l'empathie qui autorise la compréhension et le goût de la controverse qui permet de débattre et exige d'approfondir.

Bernard est intervenu à plusieurs reprises dans les *Cahiers de praxématique* dont il était membre du Conseil Scientifique : dans le n°6 (1986), où son article « Production dialogique du sens et travail du praxème », articulait, en appui sur l'analyse du terme *occupation* en discours ouvrier, la théorie du praxème à celle du dialogisme de Bakhtine ; dans le n°12 (1989), où était analysée la « production d'une maxime en diachronie », également en discours ouvrier. Il a dirigé le n°20 (1993) sur le thème original du « bien dire », dont il soulignait dans sa présentation, non sans quelque provocation, que non seulement ce n'était pas un concept linguistique, mais que les études récentes s'étaient surtout intéressées au « mal dire », à « l'insatisfaction langagière ». Il préférait opter, lui, pour le *sunny side of the street* du langage, précisant humoristiquement que « le bonheur a(vait) sans doute autant de réalité que le malheur langagier et mérit(ait) tout autant l'étude ».

Bernard avait choisi son camp, depuis toujours : celui du bonheur ; et je l'ai entendu plusieurs fois savourer ces vers de Rimbaud, emblématiques : « J'ai fait la magique étude du bonheur / Que nul n'élude ».

Jacques BRES

« **R** EVEL *l'insoumis* », titre « Le Point » (4/5) en couverture après la disparition de son éditorialiste vedette. Ce n'est pas faire injure à la mémoire du brillant et encyclopédique défunt – auteur de très piquants ouvrages (dont « Pourquoi des philosophes ») et qui n'avait pas redouté, à la direction de « L'Express », de claquer la porte du milliardaire Jimmy Goldsmith – de risquer le rappel suivant : depuis quelques dizaines d'années, l'« *insoumis* » n'avait pas spécialement pris le maquis intellectuel. Éditorialiste, donc, dans le journal de François Pinault, l'une des toutes premières fortunes de France, il était aussi membre de l'Académie française et, dans « Le Figaro » du week-end (6-7/5), Aznar, l'ancien Premier ministre conspirateur espagnol, tenait à rappeler qu'il avait puisé dans ses œuvres son « *courage politique* ».

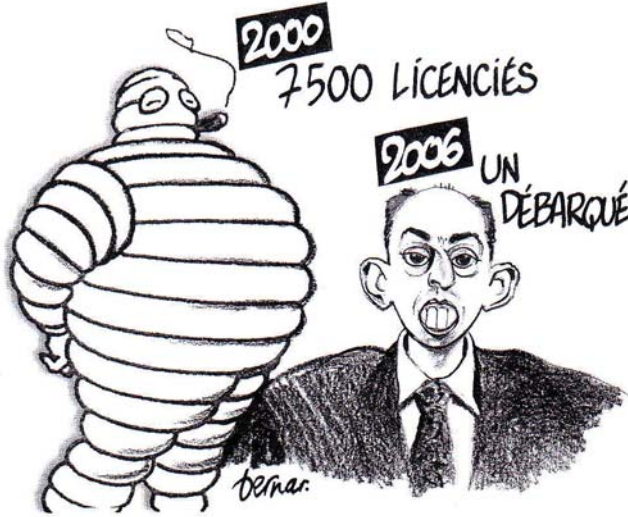
Bref, si Revel était un « *insoumis* », d'Ormesson est une sorte de Zarkaoui de la littérature.



Leucémie

*En hommage au professeur Jean Bernard,
mort à 98 ans, TF1 a rediffusé
37,2^o le matin.*

ÎLE DE SEIN Trois étoiles au guide Michelin



MICHELIN PERD SA VALVE

PLAGES POLLUÉES EN BRETAGNE



ADIEU MICHELIN



MORT NOYÉ !



> LE PATRON DE MICHELIN SE NOIE



CHARLIE HEBDO LES COUVERTURES AUXQUELLES VOUS AVEZ ÉCHAPPÉ HARA-KIRI

L'IMMUNITÉ : AIMEZ-LA OU QUITTEZ-LA

Jul.

Séparation
L'épouse de Fourniret demande le divorce. Elle réclame la garde des charniers.

Drame
Le fils Michelin finit noyé. Fabriquer des chambres à air et ne pas avoir une bouée sous la main...

Les cons
Les voitures chinoises en vente en France en septembre. Les électeurs du Front national ne veulent pas en acheter.
« On ne veut pas de voitures bridées chez nous. »

AMNISTIE!

Titelous

Reber

UN PLAN VIEILLESSE SUR 10 ANS

Titelous

Actualité
Le général Rondot blanchit Villepin, Ben Laden blanchit Moussaoui, Tarek Aziz blanchit Saddam Hussein. Bref, c'est la semaine du blanc.

Amusant
Tous les bénéficiaires UMP d'emplois fictifs étaient de farouches opposants aux 35 heures.

Retraite
Michelin avait contribué à enrichir les fonds de pension. Il n'en profitera pas.

On ne peut pas tout avoir
Édouard Michelin n'était pas mouillé dans l'affaire Clearstream, mais il s'est noyé dans le Gulfstream.

ÉDOUARD MICHELIN EST MORT.

Titelous

PLAN SOLIDARITÉ GRAND ÂGE

Jul.

BENOÎT XVI : "LE DA VINCI CODE MENT!"

Jul.

Pédophile
L'abbé Dufour a quinze ans pour retirer la Bible: « Surtout le passage où Moïse ouvre la mer Rouge avec son bâton, ça me rappelle des bons moments. »

Grâce
Guy Drut retrouve un casier judiciaire vierge. Chirac aime tellement les têtes de veau qu'il les amnistie.

2007
Chirac prêt à voter pour une femme en 2007. « Après cinquante ans d'expérience, je peux vous dire qu'une femme, il vaut mieux voter pour que de se marier avec. »

BONNE PÏOCHE!

CHAAB

BOVÉ CANDIDAT

CHAAB

Vieux
Dans le plan vieillesse de Villepin, il est prévu que toutes les personnes âgées de soixante-dix ans pourront se faire dépister de la maladie d'Alzheimer. Mais pas avant l'année prochaine. Villepin n'a pas envie que Chirac quitte l'Élysée prématurément.

"Da Vinci Code"
Si Benoît XVI apprenait que le Christ avait eu un enfant avec Marie-Madeleine, il l'excommunierait.

Foot
Domenech a prévu le pire: « Si l'équipe de France ne passe pas le premier tour, je me fais embaucher comme entraîneur de l'équipe de Gaza. »

CORRUPTION

CHAAB

110 mètres haies
Chirac a amnistié Guy Drut parce que c'est un très bon coureur. Pas si bon que ça, puisque la Justice a réussi à le rattraper.

Gériatrie
40 000 retraités français se sont installés au Maroc. C'est toujours dans les pays du tiers-monde qu'on déverse nos déchets.

La rumeur Internet de la semaine
En hommage à Philippe Amaury, patronne L'Équipe, cette année, le Tour de France passera par le cimetière.

IL SE NOÏE PENDANT SES RTT!

calu

BENOÎT XVI à AUSCHWITZ

SIVAGE



Hommage à

Odile Dhavernas



Le 12 mars dernier, **Odile Dhavernas** a décidé de se suicider. Atteinte de la maladie d'Alzheimer, elle craignait de ne plus pouvoir être actrice de sa vie. Elle a été l'une des avocates des procès que nous faisons contre les commandos anti-IVG et m'a personnellement défendue suite à la plainte d'une dizaine d'associations provie. Mairaine de Prochoix depuis le 1er numéro, elle était de tous les combats. Solidarité internationale, mouvement des femmes, lutte contre le viol, droit à l'avortement, lutte contre les discriminations, droit de mourir dans la dignité. Grâce à Cathy Bernheim, Marie-Jo Dhavernas, Liliane Kandel, Françoise Picq et Nadja Ringart qui ont bien voulu se charger de rassembler ces textes, nous pouvons publier cet hommage à une théoricienne, praticienne et militante du droit de choisir. (Fiammetta Venner)

MONIQUE ANTOINE

Odile a déposé ses bagages, devenus trop lourds à porter...

Elle qui avait combattu pour la liberté des autres avait perdu la sienne, désormais enfermée dans une prison dont elle savait ne jamais sortir. En toute lucidité et avec son courage habituel, elle a refusé de perdre la dignité de son corps, de ses sens, de son esprit.

Odile est arrivée au Palais en 1972-73 où elle a rejoint tout naturellement le MAJ (Mouvement d'Action Judiciaire), issu de Mai 68, groupement d'avocat(es), de quelques magistrat(es) du Syndicat de la magistrature, de juristes mais aussi de militant(es) justiciables en puissance ou déjà jugés.

Notre utopie nécessaire était de faire surgir de l'appareil judiciaire, conservateur et hostile, le reflet des bouleversements politiques de ces années insolentes et généreuses. Si j'évoque ici le MAJ à propos d'Odile, c'est que ce groupe nous a permis de nous connaître, de partager les enthousiasmes, les espoirs, de débattre des remises en cause, de confronter les désillusions, de sortir de la solitude de nos cabinets et d'acquérir une pratique solidaire de la défense

Dans mon souvenir Odile n'a pas d'emblée perçu l'importance des luttes spécifiques des femmes, comme d'ailleurs la plupart des avocates de gauche, toutes tendances confondues. Mais dès l'instant où elle s'est rendu compte que si l'on parlait beaucoup des droits de l'homme, il n'était que rarement question des droits des femmes, alors Odile s'est engagée de manière exemplaire. Comme à son habitude, Odile s'est mise au travail et nous a offert en 1978 un livre de

réflexion et de référence, même trente ans plus tard, sur le parcours juridique des femmes pour devenir sujets de droit, dans une France prônant l'égalité des droits de tous les Français mais maintenant la soumission des femmes au pouvoir des hommes.

Excellente juriste, précise, indépendante d'esprit, courageuse, pédagogue sans arrogance, Odile a assumé, accepté de soutenir les combats judiciaires féministes au sens large de ces dernières décennies. En réalité, elle a été la dernière avocate féministe de notre génération, génération dont il est aujourd'hui de bon ton de la qualifier de ringarde.

D'autres personnes, surtout des femmes, témoignent de l'aide précieuse, subtile et efficace qu'elle leur a apportée. Ses camarades du



28 novembre 1977. Des avocates interviennent au Congrès du Syndicat de la magistrature. © Catherine Deudon

SAF (Syndicat des Avocats de France) ont exprimé leur amitié et la qualité de son travail.

S'il m'est permis, quelques souvenirs personnels. Nous avons Odile et moi collaboré pendant plusieurs semaines au procès des six femmes inculpées d'Aix en Provence, poursuivies pour tentative d'avortement et exercice illégal de la médecine.

Le 10 mars 1977 s'est tenu un procès exemplaire où devant le Palais de Justice d'Aix, quelques 4000 ou 5000 personnes ont par solidarité chanté, dansé pendant une journée entière. Les peines encourues étaient lourdes, elles furent de principe. Nous avons avec Josyane Moutet et Colette Auger, en qualité d'avocates et grâce à la mobilisation du mouvement des femmes, soulevé devant les tribunaux le scandale du douloureux problème du viol, lequel crime dans la loi pénale était généralement traité comme un phénomène marginal relevant des faits divers. L'on entendait alors dans les audiences : "Une femme n'est violée que si elle est morte, alors, il peut s'agir d'un crime !"

Je passe sur les débats passionnés et difficiles quant à la nécessité ou non du recours devant les tribunaux, s'agissant de l'application stricte de la loi au risque de devenir les actrices d'une plus grande répression. Je passe aussi sur les débats autour de la nécessité d'une loi anti-sexiste, non comparable à une loi antiraciste, parce que n'ayant ni les mêmes implications, ni la même portée fondamentale.

Mais c'est Odile qui s'est investie dans l'Association pour le droit de mourir dans la dignité et c'est toujours Odile laquelle, avocate de l'AN-CIC (Association Nationale des Centres d'Interruption de grossesse et de Contraception) et du Mouvement français pour le planning familial va pendant les années 1990, mener devant les tribunaux la dure bataille juridique contre les commandos anti-avortement. Travail remarquable qui lui a valu d'établir une jurisprudence sans faille. Mais c'est aussi Odile qui a assumé la défense de celles qui, à l'intérieur du mouvement des femmes, s'attaquaient les unes les autres à coups de tracts et de procès, tant il est vrai que les femmes ne sont pas exemptes de la volonté de pouvoir et de règlements de comptes, qui à vrai dire, paraissent aujourd'hui un peu byzantins.

A cet instant, j'ai besoin de la voir comme elle était, plutôt grande,

mince, les cheveux courts un peu roux, un visage harmonieux, une voix douce et précise, un rire clair et rare, comme étonné, souvent vêtue de couleurs d'automne... Discrète sur sa vie privée, on pressentait chez elle une ancienne et profonde blessure, à partir de laquelle elle construisait ses engagements, ses combats.

Avocate admise à l'Honorariat à titre posthume (elle n'avait pas été en mesure de faire les démarches nécessaires), il s'agit d'un bel hommage rendu par la profession à sa mémoire.

Dors en paix, Odile.

Monique Antoine
Avocate honoraire

VIOL

"Pendant longtemps le viol était considéré par les juristes notamment, surtout comme une atteinte à la dignité du mari et pas comme une atteinte à la dignité de la femme. Autrement dit, c'était presque équivalent à un adultère. Et les femmes ne portaient jamais plainte, parce qu'elles savaient qu'elles ne seraient pas crues, ridiculisées etc".

"Je me rappelle l'époque où si une femme n'avait pas déposé plainte dans les trois jours, à la limite dans la semaine, ce n'était plus la peine d'essayer de faire quelque chose. Parce qu'il y avait cette idée, dans l'esprit des policiers et des magistrats, que le premier réflexe d'une femme violée, c'est de courir déposer plainte. Que si elle ne l'a pas fait tout de suite, c'est qu'elle est de mauvaise foi. C'est une idée complètement fausse !"

Extrait de Debout ! film de Carole Roussopoulos, 1999

MARIE-FRANCE CASALIS

Un soir, un téléphone sonne et vous apprenez qu'une amie n'est plus

Que vous ne la verrez plus. Que vous ne l'entendrez plus. Qu'il est trop tard pour se revoir.

Comment admettre la disparition d'Odile cette femme brillante, rieuse, dynamique et forte ? Elle a quitté la vie mais nous refusons de la perdre, Odile droite et claire dont la parole était écoutée avec respect dans nos réunions au Mouvement français pour le planning familial à l'occasion de tant de batailles.

Odile pour moi c'est d'abord une amie, féministe vigilante et déterminée sur laquelle on peut compter. Pour les féministes de ma génération, Odile c'est aussi un livre : *Droits des femmes, pouvoir des hommes*. Un livre clef. Un travail de juriste accessible aux profanes dont je suis et qui posait les premiers jalons de l'analyse et de la critique féministe du droit tellement développées depuis cette période. Elle y parlait du "devoir de maternité", de la "maternité patriotique" et de la condamnation à mort de Marie-Louise Giraud guillotinée pour avoir pratiqué des avortements. Par sa lecture du droit et l'explication claire qu'elle en donnait si simplement, elle a enrichi et soutenu les argumentaires qu'il était nécessaire au Planning de présenter pour défendre le droit des femmes à disposer de leur corps.

Lorsque se sont organisés en France les commandos anti-IVG, elle a été au cœur de la lutte qui devait aboutir à leur répression pénale. En 1989, en réponse à la demande des féministes américaines mobilisées contre le puissant lobby anti-avortement, le Planning Familial avait envoyé une délégation aux Etats-Unis. Après avoir vu les stratégies de lutte mises en œuvre là-bas nous sommes revenues convain-

cues qu'en France il fallait à tout prix défendre, renforcer, consolider la loi, comme rempart face à ces risques. Odile a contribué à promouvoir cette position avec l'énergie, l'intelligence et la détermination que nous admirons en elle. Il faut bétonner la loi Veil disait-elle. Dans ces longues réunions où nos esprits étaient troublés par la colère, l'indignation, l'inquiétude, Odile apportait avec pertinence l'analyse d'une praticienne du droit attachée à garantir aux femmes l'exercice de leurs droits fondamentaux. Elle s'efforça d'entraîner dans cette action ses consœurs et confrères du SAF.

Odile c'est aussi de multiples articles dans Actes, revue qui permettait à toute féministe de développer ses capacités à penser ses droits. Harcèlement sexuel, viol, loi antisexiste, débat autour du CUC devenu ensuite PACS, bioéthique avec sa soeur Marie-Jo, parité plus tard, autant de sujets sur lesquels nous avons échangé, débattu, confrontant les points de vue, bénéficiant de la pertinence de tes réflexions toi, l'avocate engagée et toujours en recherche.

Odile, je ne savais rien de ces dernières années et la nouvelle de ton décès, tardivement arrivée à moi, me peine et m'afflige. Merci d'avoir partagé avec nous ton énergie et ta volonté de vaincre l'injustice. Tu as porté parmi les militantes que nous sommes la vive lumière de ta brillante intelligence et, en combattante infatigable tu as fondé ta vie sur l'espoir toujours renouvelé de faire changer le monde. Nous partageons ta conviction. Bâtie sur de justes fondements la lutte solidaire aboutit, nous ne mendions pas nos justes droits, nous nous battons pour eux. Merci Odile.

Marie-France Casalis

Militante du Mouvement français pour le Planning familial

MAYA SURDUTS

Odile a toujours été là

Aussi loin que remonte ma mémoire, Odile a toujours été là, à nos côtés, dans la lutte pour le droit à l'avortement. En particulier à partir de 1990, elle a soutenu le combat de la CADAC contre les actions commando dans les Centres d'Interruption Volontaire de Grossesse.

Elle a participé à l'élaboration et à la reconnaissance du concept de délit d'entrave à l'IVG, auquel Véronique Neiertz, alors secrétaire d'Etat aux Droits des Femmes, devait donner son nom.

Puis, elle nous a accompagnées dans la constitution des plaintes contre la Trêve de Dieu et SOS Tout-petits qui mettaient tout en oeuvre pour élever des obstacles à l'application de la loi Veil tant par leurs actions que par les propos proférés à son encontre, allant jusqu'à affirmer que la "loi Veil avait tué plus que l'Holocauste".

Elle a assuré la défense des parties civiles dans des dizaines de procès.

Odile a laissé un grand vide, nous avons perdu une amie, une personne vers qui nous n'hésitions pas à nous tourner quand nous avions besoin de savoir, de compétence dans le domaine du droit. Elle était là.

Maya Surduts

Secrétaire générale de la CADAC (Coordination des Associations pour le Droit à l'Avortement et à la Contraception)

Odile s'est toujours engagée et nul combat pour plus de liberté ou de dignité ne lui était étranger.

Elle commence par présider le Comité Etudiant du MRAP.

Elle participe à la création d'un Front commun des juristes contre la guerre au Vietnam.

Le Vietnam en paix, elle s'attelle à la solidarité avec le Chili.

Elle construit la pensée du MAJ et lorsque ce mouvement décide que le SAF a vocation à réunir les militants avocats, elle y adhère et est immédiatement élue au conseil syndical.

Odile illustre la rencontre du MAJ et du SAF et a grandement contribué à la rendre fructueuse.

Après Ornano, elle rejoint le "Cabinet des Femmes", rue Lagrange, créé par Anne Marie PARODI, Claudine NAORI et Mireille LEHMAN, elle poursuit inlassablement son combat auprès de ceux qu'on appelle "les gens de peu".

Elle publie son livre "Droit des femmes, pouvoir des hommes" qui lui vaut une reconnaissance immédiate y compris outre-atlantique, au Québec où elle se rend.

Elle y rencontre Huguette SAINT LOUIS, magistrat, 1^{ère} femme nommée juge en chef à la Cour qui lors, d'une allocution en l'an 2000 (autour du thème le pouvoir et les femmes) puisera son inspiration dans le livre d'Odile.

Son ouvrage révélera encore toute sa modernité.

Rachel Saada, membre du SAF, extrait du discours prononcé lors de l'enterrement d'Odile Dhavernas, le 21 Mars 2006

CHANTAL BIRMAN, ANNIE BUREAU

L'ANCIC : la bataille contre les mouvements anti-avortement

I naugurées à Paris en 1987 à l'hôpital Tenon, eurent lieu plus d'une centaine d'actions violentes des mouvements opposés à une solution médicalisée de l'avortement volontaire : le désarroi des professionnels violemment agressés sur leur lieu de travail et qui ne voulaient pas faire de publicité à ce qui paraissait alors une poignée d'excités minoritaires explique le retard des institutions à réagir. Sous la pression des mouvements féministes qui ont compris la gravité de l'enjeu et soutenues ensuite par les pouvoirs publics qui enjoignent aux directeurs d'hôpitaux de prendre des mesures de sécurité et de se porter partie civile, les premières plaintes en 1990 inaugurent ce bras de fer qui finira par la défaite des mouvements anti-IVG sur le plan judiciaire et un arrêt des actions spectaculaires.

Le premier avocat de l'ANCIC (Association Nationale des Centres d'Interruption de grossesse et de Contraception) fut Henri Leclerc, président de la Ligue des Droits de l'Homme, maître et ami d'Odile. Premier procès à Bordeaux, les délits ne peuvent être qualifiés, les femmes hésitent à porter plainte et l'association sera jugée non recevable, mais en appel à Orléans notre recevabilité est reconnue ainsi que celle du MFPPF. Puis la loi du 27/01/93, dite loi Neiertz crée le délit spécifique d'entrave à l'IVG. A partir du procès de Tours en 1993, commence le chemin commun à l'ANCIC et Odile qui sera notre avocate à toutes les étapes de la bataille pour la défense du droit de choisir: sur ses conseils, l'ANCIC modifie ses statuts ; à la fois pédagogique et chaleureuse, Odile nous initie à la pratique de l'outil de la légalité et du droit, nous qui nous étions constitués dans un combat illégal



*Février 1995. Procès contre un commando anti-IVG à Bordeaux.
© Catherine Deudon*

contre la loi inique de 1920 sur l'avortement.

Recevable en appel à Tours l'association va entamer une bataille de procédure là où son action peut être utile, soit comme présence militante, soit comme partie civile (procès d'Annecy, de Lyon). Au cœur de ces épreuves, le professionnalisme d'Odile, sa conviction, son engagement féministe vont amener l'ANCIC à gagner tous ses procès et à faire reconnaître notre dignité et donner du sens à notre travail au service des droits des femmes.

Mais les CIVG ne sont pas les seules cibles des mouvements anti-choix, Odile sera là pour l'ANCIC dans le procès contre le Professeur Baulieu en 1992, copieusement traité de criminel par les anti-choix ; le professeur est relaxé.

Elle plaidera dans le procès contre Fiammetta Venner et son éditeur poursuivis en diffamation pour certains passages de son livre *L'opposition à l'avortement : du lobby au commando* par une dizaine d'associations, verdict : la citation est nulle.

En 1996, citation à comparaître de notre président Paul Cesbron par un individu de l'association La trêve de Dieu pour injures publiques au cours d'une émission de télévision ; le non lieu est prononcé.

La troisième voie des mouvements anti-choix était le lobbying parlementaire : à ce sujet Odile a été visionnaire. Dès le procès de Tours, premier procès après la loi Neiertz, dont l'issue était incertaine, pour Odile le meilleur moyen de consolider la loi Veil était de gagner nos procès et faire jurisprudence ("bétonner la loi Veil" a textuellement dit Odile au cours d'une des plaidoiries dont la pugnacité est restée dans nos esprits) Elle a fait preuve, dès le début de la réaction des associations aux attaques au droit des femmes, d'une clarté d'esprit et d'une sûreté de jugement qui nous apparaissent maintenant alors qu'à l'époque nous n'étions préoccupés que de défendre nos centres.

Odile était une vraie féministe : la rigueur de ses choix, la fermeté de ses convictions aussi bien que la mesure dont elle savait faire preuve dans ses jugements ont participé à clarifier et conforter nos conduites dans la pratique de la médecine.

Pour nous, complices et totalement en accord avec elle au cours de cette période passionnante mais éprouvante, Odile a été une des personnes qui nous ont permis de nous construire en tant que féminis-

tes; pour nous, totalement ignorantes du fonctionnement de la justice, sa pédagogie a été d'autant plus enrichissante qu'elle se faisait dans un climat de sensibilité et d'affection.

Nous croyons savoir que son engagement contre le racisme dès ses premières expériences politiques a été essentiel pour la conduire au féminisme et je vois là une caractéristique de la génération à laquelle nous appartenons toutes trois.

Merci Odile pour avoir été l'amie et l'exemple sans emphase, sans orgueil et avec beaucoup d'amour.

Annie Bureau

*Gynécologue. Travaillant en centres d'IVG de l'Assistance Publique de Paris.
Ex présidente de l'ANCIC*

Chantal Birman

Sage femme à la Maternité des Lilas Vice présidente de l'ANCIC



*Février 1995. Procès contre un commando anti-IVG à Bordeaux.
© Catherine Deudon*

MAÏR VERTHUY

Témoignage du Québec

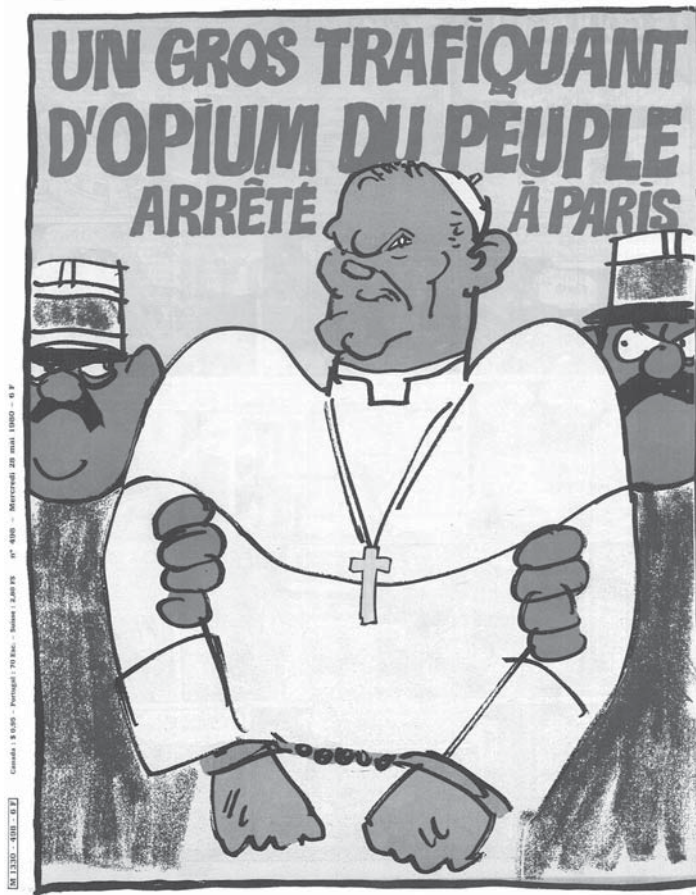
Odile, à toi ce femmage

Odile, tu me manques. Je sais que tu manques à beaucoup de gens, que notre monde dans son ensemble aurait encore et pour longtemps besoin de ton intelligence, de ton engagement, de ton esprit d'analyse, de ton humour, de ta générosité, j'en passe..., mais ici je veux t'offrir mon femmage à moi.

Si nous avons lié connaissance pour la première fois en 1982, lors du grand colloque mondial organisé par l'institut Simone de Beauvoir à Montréal et qui réunissait des gens venus de plus de 80 pays, ta réputation t'avait quand même devancée et, de ce fait, ton arrivée ressemblait à des retrouvailles plutôt qu'à une première rencontre officielle.

Ensuite nous nous sommes souvent revues, surtout à Paris, où notre amitié s'est approfondie. Tu t'entendais bien avec Armand et nous avons justement dîné ensemble peu avant sa mort et peu avant aussi l'annonce de ta maladie. Antérieurement nous avons passé de belles journées avec toi et ton compagnon de l'époque. Nous avons beaucoup déjeuné et dîné ensemble lors de mes très longs (les sabbatiques aidant) séjours à Paris. Toi et moi, nous étions ensemble lors de la très grande manifestation féministe à Paris en novembre 1995, la première depuis tant d'années, et qui a réuni un nombre incalculable de gens, malgré les grèves de nos "camarades" syndiqués qui ont bloqué les trains au départ de Marseille et de Toulouse, trains qui auraient dû amener beaucoup d'autres manifestantes.

CHARLIE HEBDO



Odile partageait un cabinet avec 4 autres avocates, Maîtres Glayman, Martineau, Nahori, Parodi, au 1er étage de la rue Lagrange par laquelle devait passer l'imposant cortège papal. Peu avant l'arrivée du "chef d'Etat" du Vatican et de sa nombreuse escorte, les avocates tapissèrent toutes les vitres de leur cabinet, très visibles de la rue, des affiches que Charlie Hebdo leur avait gracieusement cédé la veille dans cette intention. Aussitôt un policier sonnait à la porte du cabinet, expliquant à des avocates aussi courtoises qu'inflexibles qu'il fallait retirer ces affiches, injures à chef d'Etat étranger... Mais, leur expliquèrent les avocates, elles n'avaient l'intention d'en rien faire et la police ne pouvait les y obliger, n'ayant pas le droit de pénétrer dans un cabinet d'avocat sans l'aval du Bâtonnier. Très ennuyé, le policier alla chercher le commissaire, qui obtint la même réponse. Il était trop tard pour aller chercher le document nécessaire, l'action avait été calculée dans ce but, et tout le saint cortège, chapelets et cornettes, journalistes, escorte dut subir l'outrage.

Mais basta. Que reste-t-il de toi dans ma tête et dans mon cœur? Nos discussions politiques, bien sûr : j'ai suivi avec intérêt l'évolution de ta pensée au sujet de la parité. Ta première féroce opposition était fondée sur la crainte de voir la France s'américaniser, adopter comme principe que si seules les femmes étaient capables de représenter les intérêts de toutes les autres femmes, alors tout le système parlementaire s'émietterait, chaque "groupe" dans la population cherchant à trouver son/sa sosie pour le représenter. Mais tu as quand même changé d'idée en réfléchissant au statut lamentable des parlementaires femmes en France, qui se situait dans ce domaine loin derrière celui des femmes dans la plupart des autres pays européens, même ceux que l'on avait l'habitude de caractériser de réactionnaires... Je sens ta colère quand en 2002 Chirac a dissous le RPR pour créer l'UMP, évitant ainsi la lourde amende à laquelle son vieux parti aurait été soumis pour non-respect, justement, de la parité.

Nos discussions traversaient les frontières. Tu m'avais bien expliqué pourquoi, à cause de son traité de droit international, la France restait impuissante devant la polygamie d'une partie de la population. Tu réagissais en bonne juriste humaniste à la privatisation de certaines prisons aux Etats-Unis, privatisation que tu condamnais en discutant avec énergie des implications d'une telle situation.

Nous avons, bien sûr, beaucoup parlé du Québec avec lequel tu avais certains liens. Une branche de ta famille s'y était installée après la deuxième Guerre Mondiale, faisant de toi la cousine du très connu Sébastien Dhavernas, comédien. Par ailleurs, en 1990 une bonne amie à toi, Huguette Saint-Louis, a été la première femme-juge à être nommée au Conseil de la Magistrature du Québec, où, curieusement, moi aussi je siégeais pour représenter le "public."

Mais le Québec ne t'intéressait pas uniquement pour des raisons d'ordre personnel. Les contradictions du pays te fascinaient. D'une part, l'on voyait bien qu'après une longue période de répression sous l'emprise de l'Église catholique, les Québécois s'étaient lancés vers la fin des années 60 dans leur Révolution tranquille. Le français devenait la seule langue officielle; à quelques exceptions près, tous les enfants devaient fréquenter l'école de langue française; le divorce était enfin admis; la contraception et l'avortement devenaient accessibles; les

études féministes se développaient, d'abord en anglais mais ensuite en français; grâce aux efforts d'un petit nombre, la féminisation des titres se répandait, reconnue même par l'Office de la langue française; les filles fréquentaient de plus en plus nombreuses les institutions d'enseignement supérieur ; les femmes jouaient un rôle de plus en plus important dans la vie publique ; j'en passe.

Il y avait de quoi admirer les progrès accomplis et tu les admirais. Tu restais rétive cependant devant un certain nombre de phénomènes car la sympathie que tu pouvais ressentir envers ce pays un peu cousin ne pouvait empêcher ton esprit analytique de fonctionner.

Le séparatisme représentait pour toi une forme de communautarisme et, de ce fait, t'inquiétait. Tu parlais de "pensée unique". Tu constatais que le Québec se divisait en deux groupes : ceux et celles qui s'appelaient les "pure laine", issus de familles installées ici depuis plusieurs générations, dont on disait qu'ils étaient "tricotés serrés", et les autres, francophones ou non, quelle que soit leur origine, même devenus citoyens canadiens (ce qui se fait normalement après une résidence de trois ans) qui resteraient des immigré-e-s. L'intégration n'avait pas lieu, ne constituait pas un but pour l'ensemble de la population d'origine. Un antisémitisme certain, hérité peut-être de l'époque cléricale, sous-tendait souvent le discours des nationalistes et des autres. Tu faisais remarquer que si le racisme sévit à un degré plus ou moins grand dans tous les pays du monde, il paraissait plus institutionnalisé, plus systémique, au Québec, l'exclusion se pratiquant à une plus large échelle. Je me souviens de l'expression d'horreur sur ton visage quand je t'ai dit que l'on était nombreux à penser qu'il allait de soi que les immigrés, même citoyens canadiens de leur plein droit, ne devaient pas avoir le droit de vote dans les référendums sur l'indépendance du Québec. Tu avais vu ou entendu parler d'un documentaire télévisé selon lequel les nouveaux venus formeraient une sorte de cancer qui rongerait la nation québécoise. Cela t'avait beaucoup angoissée. Tu devais toujours jongler avec les deux images du Québec, un jour optimiste, un jour pessimiste. Je ne sais pas ce que tu en penserais aujourd'hui alors qu'il continue d'exister une certaine résistance à l'idée que les immigrés, de par leur simple présence, pourraient faire partie de la "nation" québécoise.

Terminerai-je sur une note plus légère pour bien montrer que l'on te connaissait aussi un côté "gamine" ? À part les discussions politiques de toutes sortes et qui m'habitent encore, il y a eu beaucoup de moments plus personnels, plus détendus, plus drôles : les sentiments dont tu m'as fait part (je pense au jour où tu t'es rendu compte que dorénavant il serait plus approprié que ton fils Fabrice qui grandissait se baigne sans ton aide !) ; les détails qui étoffaient l'image que l'on pouvait se faire de toi, comme cette photo des cinq sœurs Dhavernas en train de remonter le boul'Mich lors d'une manif pour l'avortement, bras dessus, bras dessous, occupant tout le pavé; les anecdotes que tu racontais dont celle que j'ai aimée par-dessus tout...

Jeune avocate féministe, tu exerçais dans un cabinet avec d'autres jeunes féministes, un cabinet qui, je pense - mais encore une fois ma mémoire peut me faire défaut - donnait sur la rue Soufflot. Le pape Jean-Paul II faisait sa première visite officielle en France et voilà que, lors de son passage sous vos fenêtres, une grande banderole fait son apparition, une banderole portant plus ou moins les mots suivants : "la religion c'est l'opium du peuple ; fermons nos frontières à ce trafiquant de drogues qu'est le pape !" Les flics n'ont pas tardé à faire leur apparition dans votre cabinet mais vous aviez toutes fait vos devoirs et avez pu ainsi expliquer à ces braves fonctionnaires que vous étiez dans votre plein droit en posant ce geste ! J'en ris encore.

Féministe militante, penseuse, gamine, amie, tu me manques, Odile; je ne t'oublierai pas.

Mair Verthuy

*fondatrice du centre Simone de Beauvoir
de l'Université Concordia à Montréal*

LOI

"Le droit traverse réellement nos vies et si une loi progressiste ne suffit jamais à nous libérer, une loi répressive nous asservit à coup sûr".

Odile Dhavernas, Droit des femmes, pouvoir des hommes



1971, Le Torchon brûlé

MOUVEMENT DES FEMMES

Je ne saurais dire où et quand j'ai rencontré le mouvement des femmes. Sans doute mûrissait-il en moi depuis longtemps. Écolière, j'ai lu avec passion Simone de Beauvoir...

Le mouvement m'apporte d'abord une bienfaisante sécurisation. Je ne suis plus une minable écrasée par le doute, l'impuissance, l'infériorité, mais quelqu'un qu'on a empêché d'être pleinement, qui veut, qui peut être encore. Rien ne s'expliquait par le seul échec personnel des discriminations incessamment senties, subies. Mes problèmes étaient bien des problèmes, non le seul fruit de ma névrose ou d'une imagination débile. Connaître le mal dont on souffre, ça ne guérit pas, mais ça apporte l'espoir et le moyen de la guérison. Le mouvement m'offre des armes et me débarrasse enfin du rêve honteux, être un homme, ou comme un homme.

Odile Dhavernas, *Petite soeur née... Prépare suicide*

RÉGINE DHOQUOIS-COHEN

Avocate, féministe et théoricienne critique du droit

La revue *Actes-Les Cahiers d'Action Juridique* a été créée en 1974 par un groupe d'avocats membres du Mouvement d'action judiciaire (dont Bertrand Domenach et Hélène Masse-Dessen). Le MAJ réunissait depuis le début des années 70 des praticiens du droit qui dénonçaient l'absence de neutralité du droit et de la justice. Pour eux, le droit avait une fonction politique qu'ils tentaient d'analyser en termes de lutte des classes.

C'est dans une réunion du MAJ que j'ai rencontré Odile pour la première fois. Dans ces assemblées fortement dominées par la parole des hommes, elle faisait preuve d'autorité et de compétence. Cette longue jeune femme aux cheveux auburn impressionnait la jeune enseignante en droit que j'étais.

Entrée au comité de rédaction de la revue *Actes* en 1976, j'ai retrouvé Odile pour la préparation du n° 16 : "Femmes, droit et justice". C'était sans doute la première fois que des juristes femmes menaient ensemble dans une revue juridique- certes marginale- une réflexion sur des problèmes aussi divers que le sexisme dans les organisations de juristes, la double oppression des femmes travailleuses, les difficultés du divorce, le problème du nom, le non-paiement des pensions alimentaires, les femmes en prison, le viol, l'avortement, les violences quotidiennes contre les femmes. Tous ces problèmes avaient fait l'objet de luttes, de procès plus ou moins médiatiques. Monique Antoine, Josyane Moutet (disparue en 1986), Sylvie Topaloff, Claude Faugeron, Marie-Jo Dhavernas entre autres ont participé à l'élaboration de ce

numéro. Ce groupe a reflété les dissensions au sein du MLF et les discussions y ont été souvent vives. Il faut se souvenir qu'à l'époque les femmes du groupe Psychanalyse et Politique refusaient les luttes sur le terrain du droit menées par les autres courants du MLF. Leur analyse sur le caractère patriarcal du droit était intéressante mais peu productive concrètement pour les femmes.

Odile avait rédigé l'article sur les pensions alimentaires (avec deux jeunes étudiantes, Malvina Meier et Suzanne Srodogora). Il est à l'image d'Odile : bien informé, concret, juridiquement sérieux mais aussi prenant fermement position contre la "légalité bourgeoise". La fin de l'article s'attaque frontalement à l'institution familiale. On peut y lire notamment : "La société que nous voulons devra mettre en œuvre, la fin de la division sexuelle des tâches, l'éclatement de la famille comme lieu exclusif de la reproduction et de l'élevage des enfants, qui sera pris en charge collectivement...".

Quelques mois plus tard paraissait l'ouvrage référence d'Odile : *Droits des femmes, pouvoir des hommes*. Elle y traçait un tableau parfaitement maîtrisé de la situation juridique des femmes. Grâce aux luttes des femmes, beaucoup des textes incriminés à juste titre par elle ont été modifiés quelques années plus tard. Mais ce livre reste un document historique indispensable pour mesurer sereinement le chemin parcouru.

En 1980, Odile, jusqu'alors compagne de route entre au comité de rédaction d'*Actes*. Elle y restera jusqu'à notre autodissolution en 1993.

Vers 1987, lasse de défendre la veuve et l'orphelin, de gagner mal sa vie et de ne pas assez exercer sa passion du droit, elle décide de travailler dans un gros cabinet franco-allemand de droit des affaires. Elle y gagnera la connaissance d'un droit nouveau, de la considération et de quoi vivre mieux. Elle deviendra alors correspondante de la revue, mais ne la quittera jamais. À propos de ce changement dans sa vie professionnelle, elle s'exprime ainsi lors du débat interne qui ouvre le dernier numéro d'*Actes* (Acte final, n° 83-84, juin 1993) : "Est-ce moi qui ai abandonné le terrain de la lutte féministe -sur le plan professionnel- ou est-ce la lutte féministe qui a abandonné le terrain ? Il n'y avait plus de feed-back au niveau de l'activité profession-

nelle. Dans les premiers temps, lorsqu'on s'occupait par exemple de droit au logement, on avait souvent comme interlocuteur et comme partenaire une association, ou un groupe de quartier. Il ne s'agissait donc pas simplement d'empêcher l'expulsion de Machin, mais aussi de transférer un savoir à l'association, pour qu'elle puisse par la suite agir elle-même. On espérait faire ensemble avancer la jurisprudence. Dans ces conditions, on acceptait que l'activité soit militante, c'est-à-dire largement bénévole, car elle avait une dimension collective. Mais si cette dimension disparaît, si notre travail n'est plus qu'une goutte d'eau dans l'océan, on se dit : il s'agit de mon activité professionnelle, de ma reconnaissance sociale et de ma source de revenus, quel motif ai-je de me sacrifier ?"

Juste avant son éloignement de la revue, elle participe activement au numéro 57/58 (Hiver 86-87) : Quels droits pour les femmes ?

Dix ans après le numéro de 1977, nous avons tous et toutes perdu quelques illusions. Odile aussi mais elle analyse la situation avec rigueur et lucidité. Elle signe un article sur le projet de loi contre le harcèlement sexuel et le conclut en ces termes : "Quel est pour les femmes l'enjeu d'une incrimination spécifique ? La reconnaissance de faits constamment niés et sous-estimés ? Leur mise hors la loi ? Mais cette reconnaissance doit-elle être l'œuvre de la loi ?"

Odile Dhavernas a fait partie des quelques juristes qui ont contribué aux changements spectaculaires des textes juridiques qui faisaient de la femme une éternelle mineure soumise. Mais jamais Odile n'a perdu de vue deux choses : l'importance des luttes citoyennes pour faire changer le droit, ce qui suppose une certaine appropriation du droit par ces mêmes citoyens et de manière non contradictoire, le danger de la multiplication des textes de loi qui aboutissent à enterrer les problèmes. C'est ainsi que dans un article du même numéro consacré à un congrès de juristes féministes réuni à Londres en avril 1986, Odile dénonce avec force ce qu'elle appelle "la maladie infantile du féminisme juridique." Elle y dénonce l'infirmité de l'égalité formelle dont le mouvement ouvrier-nous dit-elle- a fait la dure expérience. Elle ajoute : "Le droit sanctionne ou appuie un rapport de force ; il ne le crée jamais." Il est important de citer ici sa conclusion qui résume sa pensée mais rejoint aussi un constat plus général que l'on pourrait

résumer ainsi : trop de lois tuent la loi.

"À juridiciser des inégalités de fait, à leur donner un statut, on les érige en normes, résultat inverse du but poursuivi. De plus, il me paraît déraisonnable de consacrer tant de réflexion aux "droits spécifiques" et à leurs applications sans avoir, au préalable approfondi la notion première de "droit commun" comme une valeur essentielle, une référence constante, d'exiger son application la plus large." Elle termine ainsi : "Il faudrait esquisser ce qui pourrait devenir la tendance française, à la condition bien sûr, que les juristes françaises s'investissent réellement dans ce débat et cet échange."

Les années 70 terminées, les juristes qui n'avaient jamais été très nombreuses à participer aux débats et aux luttes ont quasiment disparu du paysage féministe.

Au colloque de Toulouse, nous avons tenté avec Odile de constituer un petit groupe de juristes. Elle y avait mis toute son énergie. Nous étions quatre ou cinq. Nos constats rejoignaient les prises de position d'Odile. Les Actes du colloque ne mentionnent même pas l'existence de ce groupe. Les conclusions de notre groupe sur les dangers des lois spécifiques et du trop plein de lois inappliquées gênaient-elles une gauche récemment revenue au pouvoir. ?

Si le groupe de copains d'Actes a tenu si longtemps, c'est parce que, à l'image d'Odile Dhavernas, nous n'avons jamais fait preuve de dogmatisme, de quelque bord qu'il soit. Certes le droit a évolué dans le sens de l'égalité formelle. Mais il reste tant à faire pour passer de cette égalité formelle à l'égalité concrète. Dans ce combat comme dans la vie, Odile va nous manquer cruellement.

La petite équipe d'Actes continue à se voir de temps en temps autour d'un repas. Nous n'oublierons jamais ce dîner du 12 Avril 2002 où Odile, fatiguée, nous avait annoncé les prémises de sa maladie, avec ce courage et cette lucidité qui faisait d'elle une personne d'exception.

**Au nom de l'équipe de la revue Actes
Régine Dhoquois-Cohen,**

*Juriste et sociologue (Université de Paris 7). Membre du CR d'Actes de 1976 à 1993.
Dernière publication : Le militant contradictoire (en collab avec Guy Dhoquois), Harmattan, Paris, 2004.*

LILIANE KANDEL, FRANÇOISE PICO,

Odile, un esprit à soi

Odile Dhavernas nous a quitté-e-s le 12 mars 2006. Avocate depuis 1972, elle était de celles qui ont accompagné le combat féministe et fait avancer la jurisprudence dans le sens d'une meilleure prise en compte des droits des femmes. Avortement, divorce, viol, violences conjugales... Son ouvrage *Droits des femmes, pouvoir des hommes*, qui inaugurait la collection "Libres à elles" de Monique Cahen a été véritablement pionnier des études féministes. Elle y montre le caractère ambivalent des progrès incontestables de la condition juridique des femmes depuis le Code Civil de 1804.

En 1981 elle publie dans la même collection *Petite sœur née...Prépare suicide*. A travers sa difficile conquête d'elle-même, ses débuts dans la carrière d'avocat, sa rencontre avec le mouvement féministe, les contradictions avec ses confrères et amis lorsque les droits des femmes sont en cause, ses passions, ses ruptures... on y découvre une personnalité attachante, hors du commun, qui mène d'un seul élan ses combats personnels et collectifs, faisant la démonstration de ce que "le personnel est politique".

Au Colloque de Toulouse en 1982, Odile animait l'atelier "Femmes, Etat, Droit" et présentait une contribution "Pour une recherche féministe dans le domaine du Droit", prélude à la recherche qu'elle allait entreprendre, car plus encore qu'une avocate, praticienne spécialiste des droits des femmes, Odile était une intellectuelle dont la réflexion s'enrichissait de sa pratique professionnelle.

Dans tous les débats et combats qui ont jalonné ces dernières décennies, elle a apporté un point de vue singulier et lucide, avec une totale indépendance d'esprit : sur le viol, sur la loi anti-sexiste, sur la parité, sur le PACS elle a donné à réfléchir avant de foncer, elle a mis en lumière la complexité des situations et des choix.

Citons son rapport sur les enjeux d'une loi antisexiste, refusant de considérer le sexisme comme une simple variante du racisme. Son point de vue sur la parité, invitant à ne pas confondre représentation politique et statistique. Ses réserves à l'égard du PACS et sa préférence pour des situations qui préservent des droits individuels autonomes à chacun, marié, pacsé ou célibataire.

Un fil rouge guidait ses réflexions et ses engagements : le droit pour chacun-e, en toutes circonstances, de choisir et maîtriser son existence : son mode de vie, sa sexualité, sa maternité et aussi sa mort. La fidélité d'Odile en amitié était exemplaire. Elle le montra lors d'un éprouvant procès intenté par le groupe Psychanalyse et Politique - Editions Des Femmes à Françoise Pasquier, créatrice des éditions Tierce (1) , et fut cofondatrice, à la disparition de celle-ci, de l'Association des amies de Françoise Pasquier.



30 juin 1982. Manifestation de solidarité avec les féministes américaines pour l'Equal Right Amendment (ERA). Odile est accompagnée de ses soeurs, Brigitte, Marie-Jo, Frédérique et Isabelle © Catherine Deudon

Odile reste présente par les écrits personnels et politiques qu'elle a laissés, mais sa pensée libre et subtile nous manque dans les situations complexes auquel le féminisme, de plus en plus, est confronté.

Françoise Picq, Liliane Kandel

(1) Françoise avait signé, avec dix autres éditrices féministes de différents pays, un texte de protestation contre le dépôt du sigle MLF en marque commerciale, propriété du groupe Psychanalyse et Politique. Elle fut assignée en.... concurrence déloyale, devant le Tribunal de Commerce.



CATHY BERNHEIM

Une voix

Odile fut Verbe. Et sa voix s'élevait dans des lieux improbables : prétoires, parloirs de prison, cabinet clos de l'avocat(e)... Mais aussi salles enfumées, amphithéâtres, appartements, au fond desquels se refaisait, sinon le monde, du moins la société des hommes -qui, on le sait, comprend au moins une bonne moitié de femmes. Odile est une voix qui tintera longtemps à nos oreilles. Comment décrire cette voix, la douceur de son timbre qui contredit la bousculade précise, dense, de son discours, souvent? Une voix qui prend son temps, choisit ses paroles, parle posément et dont les mots, quand nécessaire, résonnent et raisonnent juste.

Écoutons-la :

*Homme, il est passionnant de te quitter
je m'évade de l'enclos
à l'air libre, au grand vent j'essaie mes pas
tout lien rompu
l'absence et le silence enfin domptés, choisis
voici
le douloureux et absolu bonheur
du rien.*

Odile Dhavernas, Petite sœur née... Prépare suicide (1981).

Ne nous dit-elle pas que nous sommes encore un peu des hommes (humaines et humains), puisqu'elle nous a quitté(e)s, maintenant, mais que nous l'entendons toujours?

Cathy Bernheim

MONIQUE CAHEN

Entretien

Le livre d'Odile, "Droits des femmes, pouvoir des hommes", est le premier publié dans la collection "Libre à elles".

En fait deux livres complètement différents sont sortis en même temps. Celui d'Odile, et celui de Marie-Françoise Hans et Gilles Lapouge : *Les Femmes, la Pornographie, l'Erotisme*. Ces deux livres, l'un sur la loi et l'autre sur la sexualité, ça faisait un ensemble assez particulier ! C'était un désir du Seuil que ce ne soit pas une collection complètement fermée aux hommes.

Quand j'ai rencontré Odile, le manuscrit n'était pas terminé. Elle l'a énormément travaillé, jusqu'au dernier moment. Je lui ai dit que ça m'intéressait beaucoup, mais que ça n'était pas gagné d'avance. Il fallait qu'elle soit prête à travailler sans être sûre du résultat, parce que je n'ai pas eu le contrat tout de suite. J'ai mis deux ans à créer la collection "Libre à elles". La toute première collection "Femmes" a été celle de Colette Audry chez Denoël. Il y en a eu d'autres, celle de Catherine Erhel et Catherine Leguay chez Stock et chez Grasset, une collection de très courte durée. Ces collections étaient en train de s'effiloche, quand je défendais mon projet et on me disait : "Mais voyez, ça ne marche pas !" Pendant deux ans, tous mes collègues du comité littéraire en entendaient parler régulièrement : je n'arrivais pas à obtenir l'autorisation de créer cette collection.

Odile m'impressionnait énormément. Parce qu'elle était juriste, elle avait un savoir qui m'échappait totalement. En même temps, c'était assez simple. Je lui avais dit : "Moi, il y a une chose que je ne négocie pas, c'est qu'il faut que je comprenne. Si je ne comprends pas, ça ne marche pas. Il faudra que vous vous arrangiez". Au début, on se vouvoyait parce qu'on était deux jeunes femmes bien élevées qui se rencontraient, comme ça.

Ça s'est très, très bien passé, j'étais absolument fascinée. Elle avait une espèce de timidité et en même temps de violence. Elle était ferme, et elle avait raison, d'ailleurs. Une personne très ferme sur ses convictions. Tout son raisonnement se suivait extrêmement bien. Elle avait absolument tout ça dans la tête, mais trois chapitres après, trois divisions après (parce que les gros chapitres faisaient des divisions), j'avais perdu le fil de ce qu'il y avait avant. Elle arrivait à tenir des fils extrêmement longs, même quand elle parlait, parfois. Elle avait vraiment une tête extraordinairement bien construite, elle avait un grand souffle, mais la lectrice n'en avait pas toujours autant. Ce n'est pas "réécrire", ce que j'ai fait faire à Odile, c'est "alléger" et parfois, un peu éclaircir : c'était tout de même un premier livre. Et surtout ce n'était pas facile d'expliquer ce qu'elle expliquait. Ce type de raisonnement m'était très étranger. Et puis je peux dire que j'étais très "anti-droit". J'avais vraiment tendance à penser qu'avec le droit, on pouvait faire admettre n'importe quoi. Elle le dit d'ailleurs aussi dans son livre. Oui, le droit et la justice, c'était le fond de la discussion, Odile, était une grande rassembleuse de choses contradictoires.

Le livre propose une position : pas plus pour la loi que pour autre chose, il n'y a d'absolu nulle part, il faut toujours repenser, réajuster, ne pas se tromper, discuter.

J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie d'éditeur, beaucoup de chance de tomber sur un certain nombre de livres dans cette collection. Et énormément de chance de tomber sur un livre pareil. Là, c'était vraiment ce que je cherchais à faire. Simplement, au départ, je n'aurais jamais pensé que ça allait commencer par un livre sur le droit. Et pourtant, le droit a tellement d'importance !

Avant que le livre ne soit en librairie, je dois dire que la tête des représentants, c'était quelque chose d'assez impressionnant. Quand ils ont vraiment compris de quoi il s'agissait, ils n'en revenaient absolument pas. Ils pensaient d'abord qu'ils n'arriveraient jamais à vendre ça. Ils étaient habitués à la collection Combat de Claude Durand, mais ça n'était pas sur des sujets qui touchaient, comme celui-là, à la société française dans ce qu'elle a de plus sacré.

Il y a eu un mouvement d'intérêt. C'est un livre qui a été lu, un livre de référence. Il ne s'est pas bien vendu au sens où on le dit mainte-

nant, mais pour l'époque, il a été vendu mieux que le Seuil n'y comptait. Ils ont été un peu surpris.

Avec Odile, ensuite, on n'a jamais cessé de se voir. Je savais donc ce qu'elle faisait, ce sur quoi elle travaillait. Mais elle ne m'a pas dit tout de suite qu'elle travaillait sur le second livre. Je pense qu'elle l'a écrit assez vite, avec son énorme capacité de travail, elle se collait sur un truc, et elle ne le lâchait pas. Un jour, elle m'a dit : "Je suis en train d'écrire. Ça va te surprendre". Je lui ai dit : "J'espère !". Et là, elle me l'a apporté terminé. *Petite sœur née...Prépare suicide* est en effet arrivé quasiment fini ! J'ai été stupéfaite qu'elle ait fait ça : elle m'apportait un manuscrit impeccable. Ô merveille !... Il était comme il est. Il avait cette construction très particulière que je trouve, moi, très réussie.

J'ai énormément aimé ce livre, qui a été très très mal reçu. Parce qu'il était, c'est vrai, extrêmement violent. C'était encore bien pire

DROITS DES FEMMES, POUVOIR DES HOMMES

(Ce livre) se veut une première contribution à la critique féministe du droit. Ce livre s'est écrit au fil des années; il s'est nourri de la prise de conscience du mouvement des femmes, de la solidarité et de la lutte avec d'autres avocates militantes, mais aussi d'une expérience pratique née d'entretiens avec des femmes en difficulté, de l'étude de dossiers concrets, de bagarres devant les tribunaux; il doit beaucoup également aux années passées à l'enseignement du droit à des non-juristes (travailleurs sociaux, stagiaires de formation permanente), apprentissage d'une autre façon de lire le droit et de le rendre à chacun.

Odile Dhavernas

Extrait du *27 rue Jacob*, bulletin du Seuil, au moment de la création de la collection "Libre à elles"

que pour le premier. Au moins, le premier livre attaquait très fortement un bastion important. Mais le second ! Parmi les gens du comité, personne n'a demandé à le lire. Et les premiers représentants qui l'ont lu ! D'habitude, ils lisent et puis c'est fini, c'est juste pour qu'ils soient au courant de ce qu'ils vont vendre. Et là, j'ai eu des coups de fil ... c'était étrange. Ils disaient que c'était... que c'était indécent. Oui, indécent ! Parce qu'elle parlait d'elle, de façon très précise. Et en plus, ils n'avaient aucune critique à faire à ce livre, qui était vraiment très bien écrit. Parce qu'ils disaient tous, tous ceux qui m'en ont parlé : "Il est très, très bien écrit. C'est sûr, c'est un écrivain". Mais ce qu'elle racontait, ses rapports avec son mari, la façon dont elle parlait d'elle avec une certaine placidité, avec une forme d'objectivité, tout ça, leur paraissait choquant. Oui, choquant ! *Les Femmes, la Pornographie, l'Érotisme*, c'était choquant de manière attendue. Un livre qui s'appelait comme ça, d'emblée, on pensait bien qu'on allait lire des choses là-dessus. Donc n'importe qui, Mr X ou Mme Y, commence à lire le livre avec ses petites pincettes mentales pour y toucher. Il y avait quelque chose de normal à ce que l'érotisme, et la pornographie, ce soit choquant. Après tout, tout le monde a lu des livres défendus, dans les



Réunion aux Editions Tierce. © Catherine Deudon

comités de lecture. Ca n'est pas du tout le même type de violence que de lire *Petite sœur née...* Pas du tout !

C'est la démarche même qui était en cause : le contenu et la forme adoptée. Odile Dhavernas, on savait d'où elle venait, c'était une bourgeoise, c'est ça qui était choquant. C'était d'autant plus choquant qu'elle était des nôtres, du même milieu que les gens du Seuil. Une avocate qui parle comme ça de sa mère, par exemple, au début du livre... Et en plus, sans insister plus que ça, il n'y a pas du tout d'insistance, de temps en temps, elle dit même un mot gentil à propos de sa mère.

Par son livre elle disait quelque chose d'intéressant, justement à propos de l'intime, et elle le disait d'une façon presque classique, sauf à certains moments, tout d'un coup, des passages où quelque chose sort, qui est dans l'immédiateté de la réaction, et qui est tout de suite pris dans la pensée, dans l'écrit pensé.

Je viens de le relire et je me dis : qu'est-ce qu'elle l'avait bien fabriqué ! Comme c'était bien tricoté ! D'une incroyable netteté. Avec un humour, même méchant, par moments. Dès que j'ai lu le début, je me suis dit : "Ça va faire un bruit épouvantable". Mais en créant la collection, je savais déjà que ça ne pouvait pas être autrement. Ça, c'est certain, parce que ça venait des femmes ! C'est fou, quand je relis ce livre, je me dis : "Que d'affectivité a été utilisée !" C'est formidable ! Mais je comprends pourquoi je rentrais le soir épuisée, par moments.

Je trouve que c'est un livre tout à fait impressionnant. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque on était en plein dans "l'écriture du corps". Quand les femmes écrivaient sur l'intime, elles écrivaient tout autrement. Moi, j'ai beaucoup aimé ce livre parce qu'il avait une écriture tenue, c'est quelque chose qui ronge plus sûrement de l'intérieur. Ce n'était pas "matriciel" comme on disait à l'époque. Et ça, pour d'autres, aussi, c'était choquant. Il y a même des féministes qui n'ont pas du tout aimé ce livre.

Je suis très contente que ce livre existe. Je me souviens qu'en lisant le manuscrit, je me disais que c'était formidable, parce que ce n'était pas évident que ce livre ait pu être publié ailleurs.. Et ça, c'était très réconfortant, parce que ce n'était pas toujours évident d'être éditeur au Seuil. C'est un sentiment tout à fait personnel, que j'ai retrouvé

en le relisant : je suis extrêmement fière d'avoir publié ce livre. Mais vraiment très fière. D'autant plus qu'elle m'a dit pas tout de suite, mais plus tard, qu'elle n'aurait pas écrit ce livre si cette collection n'avait pas existé Et ça, c'était... C'EST encore très, très bien....

Propos recueillis par Cathy Bernheim et Nadja Ringart, juin 2006

PARITÉ

Le verbe "représenter" a, en français, deux sens parfaitement distincts. Au premier sens, représenter quelqu'un, c'est avoir reçu de lui pouvoir et instructions d'exécuter telle ou telle mission: en droit privé comme en politique, cela s'appelle être investi d'un mandat. Au second sens du terme, qui implique nécessairement un rapport collectif, représenter signifie donner une image, réduite peut-être, mais fidèle et pertinente, d'une catégorie de personnes données. On dira ainsi : Untel est bien représentatif de sa profession, ou des habitants de son village.

(...) Nous sommes toutes pour une véritable égalité des sexes. Mais nous ne sommes pas nécessairement d'accord pour payer cette égalité du prix de la liberté complète du suffrage -et donc de la démocratie, si insatisfaisante que soit celle-ci aujourd'hui.

J'ai toujours cru -et j'ai souvent défendu ce principe contre des féministes- que l'on ne fait pas avancer les droits des femmes en portant atteinte aux droits de tous. Cela me paraît encore vrai s'agissant de la parité.

Odile Dhavernas, "La parité, enfant bâtard de la Sofres et du suffrage", 1995.

ODILE DHAVERNAS

Choisir... jusqu'à sa mort

En décembre 1997, pour le premier numéro de Prochoix, nous voulions illustrer les différentes facettes du droit de choisir. Odile Dhavernas nous avait offert ce texte

Mettre sa vie sous le signe de la responsabilité, de l'autonomie personnelle. Du choix, donc. C'était bien ce que nous voulions lorsque nous réclamions la liberté de la contraception et de l'avortement. Disposer de notre propre corps, donner ou non naissance à un enfant, décider d'un mode de vie faisant sa part à la famille, aux responsabilités éducatives, ou l'excluant. Bref, maîtriser et diriger notre existence, en fonction de nos préférences, de nos aptitudes, de nos désirs. C'est encore ce que veulent les personnes qui refusent d'accepter, pour elles-mêmes, la perspective d'une fin de vie qui serait marquée par des souffrances intolérables, le sentiment d'une déchéance liée à l'infirmité, à la dépendance, et qui revendiquent l'instauration du droit à l'euthanasie volontaire. Elles pourraient ainsi, le jour venu, si elles le demandent expressément et lucidement, obtenir l'aide à mourir de façon douce et paisible qu'aucun médecin, aujourd'hui, n'est en droit de leur procurer. Je veux pouvoir refuser une agonie abominable, interminable, subie dans l'horreur, pour moi et pour mes proches. Je veux pouvoir dire : stop, on arrête tout, si mon existence n'est plus pour moi qu'un fardeau.

Et pourquoi me l'interdit-on ? Là encore, c'est mon corps, c'est mon choix. Libre aux autres de penser et de mourir autrement, sous assistance respiratoire, perfusions en tout genre ou au terme d'un long coma; mais si comme le dit la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen, la liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit

pas à autrui, voilà une grande liberté qui mérite d'être reconnue et conquise.

Avec l'Association pour le droit de mourir dans la dignité (ADMD), c'est ce que des milliers d'hommes et de femmes demandent, et obtiendront car tous les sondages montrent que la grande majorité des Français le souhaite. Alors, pourquoi la timidité à ce sujet, de la classe politique? Une proposition de loi est déposée au Sénat : faisons-la voter.

Odile Dhavernas

Prochoix n°1, décembre 1997

Son combat et sa juste colère ont commencé très tôt et n'ont jamais cessé même lorsque la maladie s'est faite sa plus présente compagne.

Odile n'a jamais baissé les bras et ne s'est jamais avouée vaincue.

C'est en tout cas la leçon que je tire de tous les témoignages qui j'ai recueillis depuis quelques jours.

Même lorsque les obstacles n'étaient plus seulement dehors mais aussi en elle, elle a lutté et réfléchi et servi les causes les plus nobles.

Il y a quelques mois Odile collectait encore des coupures de presse pour écrire un article sur la nécessité d'une Constitution européenne.

Au début de sa maladie, elle s'est battue pour qu'on lui révèle complètement et sans fard, ce qui l'attendait

Elle a souhaité prévenir sans honte ni retard tous ses clients, dont la défense de qualité passait avant son intérêt à elle.

Faisant le choix d'arrêter d'exercer, elle s'est alors mise au service de la Ligue des Droits de l'Homme où elle donnait des consultations aux moins égaux que d'autres.

Il n'y a pas si longtemps, elle venait encore le samedi assister aux débats du Conseil Syndical du SAF. Le droit était le combat de sa vie.

Rachel Saada, membre du SAF. Extrait du discours prononcé lors de l'enterrement d'Odile Dhavernas, le 21 Mars 2006

HENRI CAILLAVET

La dignité, guide de toute une vie

Durant 4 ans, Odile Dhavernas a été membre du Conseil d'administration de l'Association. Depuis longtemps déjà, cette jeune femme œuvrait pour l'ADMD avec intelligence et conviction. Lorsqu'elle a siégé au Conseil d'administration, et alors que je le présidais, j'ai toujours eu avec elle des rapports affectueux et j'appréciais ses qualités tant morales qu'intellectuelles. Elle était pour moi une amie et jamais nos divergences d'appréciation ne furent ombrageuses.

Odile était une brillante avocate dont la maîtrise du droit était remarquable. Lorsqu'au Conseil elle intervenait, c'était toujours avec une totale rigueur et une grande pertinence. A maintes reprises, elle a orienté les débats en sorte que le Conseil trouvait auprès d'elle une femme engagée dont l'analyse et le travail qu'elle conduisait, en assurant la présidence de la commission juridique de l'ADMD, étaient toujours de qualité et d'une grande hauteur de vue.

Ce qui par ailleurs caractérisait sa personnalité, c'était sa réserve naturelle. Elle avait beaucoup de retenue et n'élevait jamais la voix. Toutefois, ses convictions profondément ancrées déterminaient une action permanente tendant vers la défense de toutes les libertés. En un mot, Odile était une véritable humaniste. Pour elle, tous les êtres humains étaient identiques mais non semblables. Ils appartenaient à des cultures différentes. Mais au-delà de celles-ci, toutes les femmes et tous les hommes étaient pour elle revêtus d'une tunique de dignité que nul n'avait le droit de déchirer. Elle était engagée dans la lutte pour l'éveil d'un monde nouveau et s'inquiétait toujours avec cœur du destin des personnes vivant dans les pays émergents.

Par ailleurs, elle était attachée à l'idéal maçonnique et je l'ai rencontrée à plusieurs reprises en loge. Son incroyance n'était ni rigide ni agressive car Odile respectait la philosophie d'autrui. Authentique femme de liberté, elle ne s'érigait pas en César et, au contraire, avec humilité et discrétion poursuivait des tâches ingrates.

La maladie la cernait depuis déjà plusieurs années. Elle avait courageusement fait face. Peu à peu cependant le mal empirait et elle savait pertinemment que la déchéance rôdait. Elle est morte certes trop tôt mais dans la dignité, cette valeur qui était pour elle le guide de toute vie.

A l'annonce de sa mort, j'ai élevé une pensée émue à sa mémoire et j'ai symboliquement attaché à son urne funéraire une guirlande de fleurs.

L'ADMD a non seulement perdu une militante convaincue mais une amie.

Henri Caillavet
*ancien ministre, parlementaire honoraire,
président d'honneur de l'ADMD*

CATHERINE LEGUAY

Odile ou la liberté de choisir

Militante de tant de causes de liberté, Odile se situait d'abord et avant tout du côté de la vie. Du côté de la vraie vie, quoi qu'il lui en ait parfois coûté de déchirements, de ruptures, de déceptions ou de solitude. Une vie d'exigence faisant la nique aux petites facilités et aux grandes complaisances. La vie, elle ne la concevait qu'autonome et libre, pour les femmes d'abord et pour tous nécessairement ...

Etre "omise" du barreau, dès lors que la maladie d'Alzheimer dont elle était atteinte gagnait du terrain, lui a été une profonde déchirure. Son métier d'avocate, c'était aussi sa vie. Devoir le quitter, et qui plus est par la petite porte de "l'omission", celle réservée à qui doit rendre la robe pour impossibilité médicale de la porter jusqu'à son terme officiel, être rayée du tableau comme si jamais elle n'y avait été inscrite plus de trente ans pourtant, se vivait pour elle comme une inacceptable négation. Encore un combat ! Cette disposition, qu'elle estimait humainement inique, elle souhaitait que le SAF parvienne à en modifier la règle. La qualité d'avocate honoraire lui sera finalement accordée, à titre discrétionnaire, par le bâtonnier de Paris.

Mais la maladie, terrible maladie dégénérative qui transforme plus rapidement qu'Odile ne l'aurait crû une brillante intellectuelle en une assistée au quotidien, la maladie prospérait. Vite, très vite même ces derniers mois. Aux nombreuses impossibilités qui étaient déjà siennes, commençaient à s'ajouter celles d'une élocution devenant dyslexique, du souvenir se perdant du prénom ou des visages de ses proches, en

particulier des sœurs qu'elle aimait tant et qui le lui rendaient bien. Malgré tout encore clair, l'esprit demeurait tandis que la mémoire, la mémoire immédiate en particulier, commençait sérieusement à ficher le camp en lambeaux.

Vivant seule, un placement en institution médicalisée imposé par les praticiens était imminent. Une mesure qu'elle refusait viscéralement. Bien que limités, tant qu'il lui restait des petits plaisirs de la vie à apprécier au domicile qu'elle était parvenue à acquérir, à défaut d'être pleine et entière la vie lui paraissait encore possible. Mais à s'échouer le reste de ses jours dans la chambre sans espoir d'une institution... Qui d'ailleurs, en pleine conscience, s'y résoudrait ?

De longue date dans l'impossibilité d'écrire lisiblement, il lui importait toutefois de témoigner. De témoigner une fois encore. Adhérente presque à sa création de l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité dont elle fut, de 1991 à 1997, administratrice et responsable de la commission juridique, rédactrice de propositions de loi relative à l'aide active à mourir dont divers députés se sont largement inspirés pour déposer les leurs - sans jamais parvenir toutefois à les faire venir en discussion -, le bien-fondé du combat pour le droit de disposer de son propre corps, elle voulait encore l'explicitier. En toute lucidité, une dernière fois...

Mieux que le sien, de quel autre vécu témoigner pour revendiquer la liberté de "choisir... jusqu'à sa mort", cette ultime liberté ? Un magnétophone en fut l'instrument. Il n'y aura pas de suite... Si ce n'est, un jour prochain, le vote d'une loi que comme plus de 80% des Français elle appelait de ses vœux depuis vingt ans. Le meilleur hommage à lui rendre ne serait-il de, tous ensemble, remonter nos manches pour qu'il en soit ainsi, à brève échéance ?

Hautement respectable et par amitié et amour respecté, le choix d'Odi-le s'est certes trop tôt manifesté pour celles et ceux qui l'aimaient. Mais, comme l'écrivait Montherlant : "Le cœur des vivants est le tombeau des morts".

Catherine Leguay
Responsable administrative de l'ADMD

ODILE DHAVERNAS

On est alors comme en prison

L'une des valeurs qui soit pour moi la plus grande, c'est la liberté. Quand on se trouve confronté à une maladie qui vous en prive, notamment parce que l'on devient extrêmement dépendant et qu'en prime on ne peut plus participer à tous les projets qu'on a essayé de réaliser - et souvent réalisés - on se rend compte que l'on est, malgré la gentillesse de beaucoup de gens que j'ai rencontrés, rejeté de la société. C'est clair et net et c'est peut être la chose la plus difficile à supporter.

Malgré un entourage chaleureux, amical ou fraternel, c'est extrêmement difficile parce que toutes les personnes qui vous veulent du bien ont peur de cette maladie. Une peur panique alors qu'elle n'est pas contagieuse ! Mais tout le monde croit, dès que la maladie a été dépistée, que les malades doivent être surveillés du matin au soir. On est alors comme en prison. Pas une prison effroyable, en ce sens que les gens qui s'occupent du malade -en tout cas c'est le cas de ma famille- le font avec beaucoup de gentillesse, d'attentions etc, mais on se retrouve complètement KO. Et ça n'est pas supportable...

Lorsqu'on a toujours voulu placer sa vie sous le signe de ses choix, de son autonomie, c'est terrible ! Par exemple, j'ai dû me battre avec la très gentille aide ménagère qui s'occupe de moi pour lui faire admettre que je prenais mon bain toute seule ! Cela a été toute une bagarre... C'est ridicule : elle voulait me laver comme un bébé ! On est complètement infantilisé, c'est fou ! Je n'aurais jamais imaginé cela...

Je n'avais jamais vu une maladie conduisant à cela ! Cette adorable personne pensait qu'elle faisait très bien parce que c'est son travail et il a fallu très longtemps avant qu'elle me laisse faire ma toilette sans elle. Ce fut long à lui expliquer avant de trouver un modus vivendi. Si en plus on nous rabaisse de la sorte, cela aggrave encore toutes les pertes parce que, cette maladie, ce n'est qu'un chapelet de pertes, les unes après les autres...

Je suis sûre que tous ceux avec qui je parle le plus souvent en ce moment se rendent bien compte des difficultés qui sont les miennes à m'exprimer, ce qui n'était pas le cas il y a encore quelques semaines. C'est allé très vite. Et c'est vrai, si je veux m'exprimer j'ai un mal de chien alors que dans ma tête cela marche encore très bien. Alors, on est écartelé. Je ne sais plus si ce sont les autres qui abusent ou bien si c'est moi. Et c'est très dommage car tout le monde est de bonne foi et veut m'aider. Mais m'aider, on ne peut pas. Il y a une impossibilité dans cette maladie-là. Tant que la médecine n'aura rien trouvé, et elle n'a rien trouvé, il faut faire comme on peut faire avec et c'est très difficile...

L'année dernière, j'ai été placée tout l'été dans une maison médicalisée. Je n'ai jamais été aussi malheureuse de ma vie que dans cet endroit. Tant que je suis sur mes jambes, que je comprends les autres, j'ai un domicile à moi, je veux rester chez moi... Il y a quelques jours, on m'a emmenée visiter une maison médicalisée. Celle-là, elle était terrible ! Il n'y avait aucune intimité, de toutes petites, petites chambres, avec à peu près aucune activité et, de toutes façons, ces activités-là ne m'intéressent pas. Ces lieux, c'est en dehors de tout ce qu'on aimait, de tout ce qu'on voulait, de tout ce que l'on pourrait encore faire... Et c'est quelque chose de très dur. Une privation de ce qui me restait de vie sociale que je ne peux pas accepter.

Je préfère donc quitter la vie. Pour cette raison et aussi parce que je sais, et c'est pour moi le point le plus important, que cette maladie est dégénérative et que cela va aller de pire en pire. Je vais de moins en moins pouvoir comprendre et pouvoir parler à mes proches que j'aime. Et à cela, la médecine ne peut rien ...

Il arrive déjà que je ne parvienne pas à retrouver les prénoms, les visages de mes sœurs que j'aime beaucoup, elles qui sont les plus proches

de moi. Je ne vois pas comment il est possible de supporter cela. On ne le peut pas...

Je me dis que j'ai soixante ans passés, que j'ai eu une assez belle vie quand même, et que j'aimerais qu'elle se termine bien, dans la sérénité. Mon espoir est que pour les enfants, les petits-enfants de ma famille, ou pour les autres, la médecine trouve des moyens de soigner mais, aujourd'hui, des moyens il n'y en a pas....

A présent je suis fatiguée, ce que je viens de vivre a déjà été très dur et ne peut être que plus dur encore. Pour moi, le mieux est de me dire qu'à mon avis j'ai eu une belle vie, pas parfaite - ça jamais !- mais là je me trouve placée devant un mur. Un mur que je ne peux pas traverser alors il faut que je trouve autre chose, ce qui est beaucoup mieux que de me laisser mourir à petit feu...

Si j'avais la certitude que, lorsque je ne pourrai plus supporter, je serais aidée à mourir lorsque je le demanderais, ce serait différent. Mais, actuellement, la loi ne le permet absolument pas. Et moi, je le redis, je ne veux pas devenir un légume...

Pourtant, durant tant d'années je me suis battue pour que cette loi existe. Parce que j'ai toujours considéré que c'est une liberté, une vraie liberté. Même si elle est dure à vivre, pour soi, pour les autres. La dignité ! L'association a bien choisi son nom : c'est à cette valeur-là que nous tenons tellement !

Témoignage enregistré par Odile Dhavernas en mars 2006

Ce dossier a été réalisé par Cathy Bernheim, Marie-Jo Dhavernas, Liliane Kandel, Françoise Picq et Nadja Ringart.

Merci à Catherine Deudon pour les photos, et à Charlie Hebdo pour l'affiche (notamment Liliane Roudière et Nikola). Les articles d'Odile cités en extraits sont consultables intégralement sur le site de Prochoix

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE D'ODILE DHAVERNAS

- "Pensions alimentaires : à quelle sauce allons-nous être mangées ?" *Actes*, N°16, Automne 1977, en collaboration avec Malvina Meier et Suzanne Srodogora *Droits des femmes, pouvoir des hommes*, Paris, Seuil, 1978.
- Petite soeur née prepare suicide*, Paris Seuil (Libre à Elles), 1981
- Féminisme et institutions : femmes immigrées entre la contraception et l'avortement, une enquête au Québec, *Les Temps modernes*, mai 1981, n° 418, p. 1933-1953.
- "Les femmes et la recherche en droit", *Réflexions sur l'état des recherches féministes en France*, Avril 1982, publié par le CRIF (Centre de Recherches, de Réflexions et d'Informations féministes, dir. Françoise Pasquier).
- "Pour une recherche féministe dans le domaine du droit", in *Actes du colloque Femmes, féminismes et recherches*, Affer, 1984, pp. 357-366
- Le prix du corps, *Actes*, n°49/50 1985
- Sexisme et loi anti-sexiste, *Actes*, n° 51, 1985
- Vers une législation antisexiste en France. Le projet de loi du 9 mars 1983. Étude réalisée pour l'UNESCO. Février 1985, 52 p.
- Harcèlement sexuel, droit de cuissage Interview (par Marie-Victoire Louis), *Cette violence dont nous ne voulons plus*, N ° 3. Novembre 1986 p. 30 à 36, et <http://www.marievictoirelouis.net/sitemv/photo.php?cat=36&num=2&expand=all&id=>
- CEE : une jurisprudence qui explose en vol (l'arrêt defrenne du 08 avril 1976), *Actes*, n.57-58, hiver 1986-1987, pp.25-29
- Des juristes féministes en congrès, *Actes*, 1986, n.57-58, hiver 1986-1987, pp.47-51
- Le Harcèlement Sexuel, *Actes*, n° 57-58, 1987, pp. 78-81
- "L'inscription des femmes dans le droit : enjeux et perspectives", *Le féminisme et ses enjeux : vingt-sept femmes parlent*, FEN-Edilig, 1988, pp. 313-330
- "Suffirait-il d'une loi ?" *Panoramiques* n° 21, Pour une mort plus douce, 3^e trimestre 1995, pp. 114-118
- "La parité, enfant bâtard de la SOFRES et du suffrage ?", *Cahiers du CEDREF*, 1995 n°4/5, p. 111-118, repris dans *Le piège de la parité*, Hachette Littératures 1999
- "Entrave à l'interruption volontaire de grossesse esquisse d'un bilan", *Revue de Science Criminelle et de Droit Pénal Comparé*, n. 4, p. 821-825, oct-déc 1997.
- "Choisir... jusqu'à sa mort !", *Prochoix* n° 1, décembre 1997
- Les dindons du Pacs, *Libération*, 29 septembre 1998



Nicole Loraux

Nicole Loraux n'est plus

Claudine LEDUC

Nicole Loraux guettait toujours avec une joie d'enfant les premiers frémissements du printemps, la lumière qui verdit et se trémousse, les chatons qui pointent leurs nez jaunes, les oiseaux qui préludent à leur vocalise. Elle s'est éclipsée un jour de sa saison préférée, sans déploiements officiels, entourée seulement de tous ceux qui l'avait aimée et ils étaient très nombreux. Mais le 12 avril, au Père Lachaise, le printemps était en retard, la lumière grise, les arbres encore effeuillés et dans le ciel frileux ne montaient que les cris des corneilles. Patrice a lu pour sa femme *L'invitation au voyage* et a rêvé pour elle d'un pays inconnu et singulier qui lui ressemblerait, d'un pays où «tout est beau, riche, tranquille, honnête», où «la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence», «où la nature est réformée par le rêve». Il n'était pas possible de l'écouter sans souhaiter pour Nicole, de tout cœur et en toute tendresse, un là-bas à son image, lumineux et chaleureux, un infini où fleuriraient la «tulipe noire» et le «dahlia bleu», où se mêleraient les senteurs et les musiques d'un printemps toujours éclos.

Il est encore trop tôt pour parler sereinement de l'œuvre hardie et novatrice de cette très grande dame de la recherche en sciences sociales, des «voies traversières» qu'elle y a ouvertes avec une fougue irrésistible et des investigations toujours passionnées qu'elle y a faites ou dirigées. Il faut attendre que tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître et de travailler avec elle se soient résignés à sa mort et que toutes les images attachées à de petites rencontres informelles cessent de se bousculer et de faire mal. Pour ma part, il ne m'est pas encore possible d'en faire de bons sou-

venirs. Image la plus ancienne : Nicole, tailleur de tweed et mine réjouie, attend sur le quai de la gare de Dijon un train qui n'arrive pas. Elle n'a pas trente ans, les boucles blondes, l'œil bleu pétillant, la joue rondelette. Les propos crépitent à bâtons rompus, se font sérieux sur les problèmes que pose la traduction des poèmes de Sapho et tendres sur son école primaire, l'encrier de porcelaine blanche, la plume sergent major et l'encre violette bonne parfois à lécher. La dernière : la si vive et si brillante Nicole est prisonnière de son fauteuil, vouée depuis des années par une maladie fermement combattue, à l'immobilité et à une parole encombrée. Les propos passent désormais par une écriture tremblée et heurtée sur un calepin qui ne la quitte pas. Mais la pétulance est toujours là et la conversation court, preste et sans contrainte, semée d'éclats de rire sur les fredaines des chats-amis et de considérations passionnément engagées sur les élections présidentielles.

Les rédactrices de *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés* tiennent à exprimer toute leur gratitude à la chercheuse renommée qui fut, dès l'origine, pour la revue une référence scientifique et un soutien. C'est au reste dans deux articles signés par elle que s'enracinent les numéros 5 et 13 : *Guerres civiles* s'ouvre avec «La guerre dans la famille» (p. 21-62) et la quête des *Intellectuelles* commence avec «Aspasie, l'étrangère, l'intellectuelle» (p. 17-42). Elles veulent plus encore se souvenir de l'effet extraordinaire qu'avait eu sur elles, qui travaillaient (ou aspiraient à travailler) sur l'histoire des femmes, mais qui n'étaient pas toutes férues de culture grecque, *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes* (Maspero, 1981). Si cet ouvrage, apparemment très spécialisé, faisait d'emblée une fulgurante échappée hors du lectorat traditionnel de l'Antiquité hellénique, c'est que son auteure s'était résolument engagée sur ce qu'elle devait un jour joliment appeler des «chemins non tracés que l'on fait en marchant», sans tenir compte des frontières instaurées entre les disciplines des sciences humaines, entre les sources écrites et les sources figurées. Alors qu'à cette époque, la recherche se demandait si une «histoire des femmes» était possible, *Les enfants d'Athéna* prouvait déjà qu'il était impossible d'aborder une question d'histoire, fut-elle apparemment aussi exclusive du féminin que celle du politique dans la cité des

Athéniens, sans y introduire, alors que le concept n'était pas encore bien précisé, la problématique du genre. C'est à cette conception d'une histoire sexuée et accueillante à toutes les formes de recherche que *CLIO* reste fidèle.

Nicole Loraux (1943 -2003) était directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Histoire et anthropologie de la cité grecque). Elle a publié notamment : *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la cité grecque*, Mouton, 1981 (édition abrégée, Payot/Rivages, 1993) ; *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Maspéro, 1981 (Réédition, Seuil, 1990) ; *Façons tragiques de tuer une femme*, Hachette 1985 ; *Les expériences de Tirésias, le féminin et l'homme grec*, Gallimard, 1989 ; *Les mères en deuil*, Seuil, 1990 ; *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Seuil, 1996 ; *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Payot/Rivages, 1997 ; *La voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Gallimard, 1999.

Madeleine Rebérioux (1920-2005)

« La citoyenne Madeleine, toujours en vadrouille », disait d'elle affectueusement son mari, Jean, mort il y a une dizaine d'années et qui l'accompagna fidèlement dans ses pérégrinations de tous ordres, gardien de leur foyer, à La Varenne ou dans ce Berry sandien qu'ils aimaient tant.

Madeleine est partie. Elle nous manque. Nous commençons à peine à mesurer son apport d'historienne et de citoyenne, qu'elle fut indissolublement. Je n'entreprendrai pas de raconter sa vie. On en a évoqué de nombreux épisodes, lors du bel hommage qui lui a été rendu à Orsay, le lundi 14 février 2005, particulièrement vivant par la projection de larges extraits du film-interview qui lui a été consacré. Sa vie, on l'écrira un jour, parce qu'elle traverse le XX^e siècle, ses drames, ses conflits, ses déceptions et ses espoirs. Cette femme engagée fut de tous les combats, aimantée par de très fermes convictions politiques et sociales, dont Jaurès, qu'elle a tant servi, est comme la figure de proue.

Madeleine, je l'ai rencontrée pour la première fois en 1960, au colloque sur « Le militant ouvrier », dont devait naître *Le Mouvement Social*, qu'elle a ultérieurement dirigé durant de longues années. Notre collaboration, parfois intermittente, voire conflictuelle, toujours amicale, n'a jamais cessé. Une de nos dernières rencontres de travail, c'était le 5 février 2004, lors de l'enregistrement d'une émission pour la 5, sur les femmes, pour le 8 mars, où Laurent Joffrin nous avait conviées.

Car Madeleine s'intéressait à l'histoire des femmes. Le social et le politique demeuraient pour elle prioritaires. Mais elle y incorpora la dimension des rapports de sexes de plusieurs manières : dans son œuvre et à Paris VIII-Vincennes, puis Saint-Denis, l'université dont elle a été

une des fondatrices. Béatrice Slama a raconté, dans sa contribution à *l'Homage à Madeleine Rebérioux*, ce que fut l'atmosphère passionnée des années 1970, où tant de choses paraissaient possibles. Il y eut notamment le colloque de décembre 1978 à Vincennes, sur « Femmes et classe ouvrière ». C'était le second grand colloque sur les femmes, après celui de juin 1975 à Aix-en-Provence, initié par Yvonne Knibiehler (« Femmes et sciences humaines »). Trois sections : « femmes et travail » ; « femmes et mouvement ouvrier » ; « le travail ménager », sur lequel le débat féministe s'interrogeait alors : fallait-il, ou non, rémunérer ce travail « gratuit » des femmes ? Durant trois jours, un public nombreux montra l'intérêt pour ces problématiques et l'intensité des recherches en cours. Beaucoup de rencontres se firent à cette occasion. Il y eut un projet de publication, chez Maspéro, malheureusement inabouti. Au même moment, *Le Mouvement Social* sortait « Travaux de femmes » (octobre-décembre 1978). Annie Kriegel et Madeleine avaient soutenu cette livraison. Le terreau des recherches sur les femmes était social et Madeleine s'en réjouissait. Par la suite, elle a dirigé de nombreuses maîtrises et thèses dans cette direction et dans celle du socialisme, son autre préoccupation².

Elle-même infléchissait ses recherches dans cette direction. Dans *Romantisme*, elle publiait le discours d'Hubertine Auclert au célèbre congrès ouvrier de Marseille (1879), « esclave » parlant « au nom de neuf millions d'esclaves », et applaudie avec un enthousiasme qui ne durera pas³, préfaçait le livre pionnier de Charles Sowerwine sur *Les femmes et le socialisme*⁴ et posait la question des relations du socialisme et du féminisme. Dans un article (1979) consacré à « la question des

¹ Vincent Duclert, Rémi Fabre et Patrick Fridenson (dir.), *Avenirs et avant-gardes en France, XIX-XX siècles. Hommage à Madeleine Rebérioux*, Paris, La Découverte, 1999 : Béatrice Slama, « Quand nous travaillions sur les femmes à Vincennes dans les années 1970 », p. 32-49.

² Michèle Riot-Sarcey, *La démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir 1830-1848*, Paris, Albin Michel, 1994, illustre cette orientation.

³ *Romantisme*, 13-14, « Mythes et représentations de la femme », octobre-décembre 1976. Publication faite avec Béatrice Slama et Christiane Dufrancatel.

⁴ Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1978.

femmes dans la seconde Internationale », elle se plaisait à souligner que « la rencontre entre les femmes et le socialisme a bien eu lieu ». Le socialisme allemand et, tout compte fait, le marxisme étaient plus ouverts à cet aspect des choses. C'était moins le socialisme en tant que tel qu'il convenait d'incriminer qu'un certain sexisme français, présent aussi bien chez Jaurès, « si peu féministe », que dans la tradition proudhonienne du mouvement ouvrier, visible dans la Fédération du Livre, dont elle s'était faite l'historienne. Roger Coquelin, représentant de la Fédération du Livre CGT, a rappelé, l'autre soir, à Orsay, le succès de son ouvrage sur *Les ouvriers du Livre et leur Fédération*, et aussi les efforts faits par Madeleine pour inciter ces travailleurs à réfléchir à cette dimension de leur histoire.

Dans les années 1990, l'expérience du musée d'Orsay terminée, Madeleine s'est investie dans un projet plus régional : la fondation en Berry, autour de Nohant et d'Ars, du « Centre international George Sand et le romantisme ». Madeleine, présidente du conseil scientifique de ce projet, au départ très ambitieux, s'en occupa avec l'énergie qu'elle apportait à toute chose. Il y eut d'innombrables réunions et démarches, où elle déploya son savoir-faire et la multiplicité de ses relations culturelles. Littéraires, historiens et personnalités locales affluèrent aux colloques organisés à Nohant, l'un sur « la Correspondance », l'autre sur « l'éducation des filles »⁵, l'un et l'autre publiés, avec sa participation. L'amitié entre Madeleine et George n'était pas évidente : le côté « bonne dame » ne l'emballait pas ; et puis, il y avait la Commune et Madeleine se sentait plus proche, sans doute, de Louise Michel que de Sand à cet égard. Mais Sand était sa voisine. Jaurès l'aimait bien. Comme lui, Madeleine appréciait son engagement pour la République et le socialisme. « Le socialisme est le but. La République est le moyen », disait George en 1848. Madeleine approuvait. Elle redécouvrit son œuvre romanesque, en particulier *La Ville noire*, le plus ouvrier des romans de Sand. À Saint-Étienne, dans une rencontre organisée par

⁵ *George Sand, une correspondance*, dir. Nicole Mozet, Édition Christian Pirot, 1994 ; *L'éducation des filles au temps de George Sand*, dir. Michèle Hecquet, Artois Presses Université, 1995.

Stéphane Michaud, elle la confrontait à Flora Tristan. L'historienne de la troisième République se plongeait avec plaisir dans le romantisme. Malheureusement, le projet sandien ne fut que partiellement réalisé. Mais Madeleine ne désarmait pas. Dans les années 2000, elle rêvait d'organiser, au château d'Ars, autour d'une pionnière de la photographie en Berry, une exposition sur les femmes photographes, dont elle discuta notamment avec Janine Niepce. Rien n'était étranger à cette femme multiple et passionnée.

Assurément pas les femmes, même si elles ne furent pas sa préoccupation première. Elle était réservée sur le féminisme et, plus encore, sur les questions du Genre, tant elle entendait demeurer fidèle à l'universalité des « droits de l'Homme », à La Ligue, qu'elle présida avec l'intensité que l'on sait, et ailleurs, partout dans le monde. Pour elle, les femmes étaient dans le monde et elle redoutait de les isoler.

C'est elle qui nous manque, à présent.

Michelle PERROT

Madeleine Guilbert (1910-2006)

Marie-Hélène ZYLBERBERG-HOCQUARD

En mars dernier, on apprenait le décès à l'âge de 95 ans, de Madeleine Guilbert. Elle nous a quittés, comme elle le désirait, dans la plus grande discrétion ; ce qui ne nous empêche pas de lui rendre hommage. Certes, elle était sociologue et le revendiquait, mais, à la différence de beaucoup de ses collègues, elle a affirmé, à travers ses travaux, l'importance, pour toute recherche, de l'ancrage historique. Surtout, ayant participé à la genèse de la sociologie du travail, elle n'a jamais ignoré les rapports sociaux de sexes. En ces temps lointains, elle était bien la seule, avec Viviane Isambert-Jamati, à le faire.

Née avant la Première Guerre Mondiale dans l'Allier, un département profondément républicain, radical voire socialiste, elle était fille d'instituteurs. Elle-même disait de son père, représentatif de son milieu et de sa région : « son anticléricalisme lui servait de ligne politique ». Filles comme garçons, les enfants d'instituteurs étaient encouragés à poursuivre leurs études, elle fréquente donc le lycée de jeunes filles de Montluçon, puis celui de Moulins. Alors qu'entre les deux guerres peu nombreuses sont les filles qui vont au-delà du Certificat d'études ou, au mieux, du Brevet Supérieur, et que, souvent, les filles d'instituteurs, à la différence de leurs frères, sont encouragées à présenter le concours de l'École Normale plutôt que le Baccalauréat, elle part faire des études de philosophie à Paris. Un classique destin l'attend, des parents dans l'enseignement primaire, qui n'ont pas de fils, l'ont préparée à devenir professeur. Mais elle tombe malade. La tuberculose touche alors beaucoup d'étudiants. C'est après 1945 grâce aux antibiotiques qu'elle sera définitivement à l'abri des rechutes. Elle passe la guerre à Marseille où son époux, le lexicologue Louis Guilbert, a été nommé enseignant ; ils y participent à la Résistance.

À la Libération, elle adhère au Parti Communiste; avant la guerre, étudiante, elle avait rejoint brièvement les rangs des Jeunes Socialistes.

La maladie, la guerre l'ont éloignée du chemin tout tracé qui devait être le sien; aussi à la Libération saisit-elle l'opportunité qui lui est offerte: elle entre au Ministère du Travail et de la Sécurité Sociale dirigé par Ambroise Croizat. Elle y conduit, à la demande du ministre, des recherches dans le cadre du programme de reconstruction. C'est ainsi qu'elle effectue des enquêtes sur le travail des femmes salariées. En 1946-1947, elle publie, à partir de celles-ci, trois articles novateurs dans *La Revue Française du Travail*, articles d'autant plus originaux qu'elle y fait référence à l'histoire, et esquisse une présentation de la naissance du syndicalisme féminin. Le départ de Croizat entraînant le sien, elle doit abandonner une recherche en cours sur les comités d'entreprise, mais participe à la création de la *Revue des Comités d'entreprise de la CGT*, et en est, pendant deux ans, secrétaire de rédaction. On peut parler d'une formation proche du terrain, avec une volonté, partagée alors par beaucoup, de voir ses recherches immédiatement utilisables par ceux qui en sont l'objet; elle restera toujours une militante syndicale avec parfois d'importantes responsabilités, et une volonté d'amener les femmes à l'engagement.

En 1950, elle entre au CNRS, dans le laboratoire de Georges Friedmann; elle a en effet rédigé un projet sur le travail des femmes qui l'a intéressé. Attachée à l'égalité entre hommes et femmes, ayant trouvé dans ses premières enquêtes plus de questions que de réponses, elle y poursuit, dans une atmosphère novatrice, un chemin non balisé. Par sa présence active, son affirmation qu'un travailleur peut être aussi une travailleuse, elle contribue à ce que la sociologie du travail ne s'enferme pas dans un univers sexuellement neutre, ne néglige pas totalement l'activité féminine, et mette en place quelques concepts spécifiques. Elle reste au CNRS jusqu'en 1969, stagiaire à ses débuts, elle termine maître de recherches. Certes, elle reconnaissait elle-même que, si ses collègues appréciaient ses recherches sur le travail des femmes, ils y voyaient davantage un ouvrage de dames qu'une pratique de sociologue. Cependant la valeur de ses observations, objectives et chiffrées, son respect des règles scientifiques, auxquelles elle était d'autant plus attachée que son militantisme risquait de la faire taxer de parti pris, lui valent très tôt une reconnaissance uni-

versitaire. Elle est d'abord envoyée par Friedmann auprès des ouvrières des Usines Renault; elle élabore un questionnaire, observe les postes de travail, dialogue. Souffrant de son manque de formation, de l'inexistence d'exemples antérieurs, elle élabore ses propres méthodes reposant d'abord sur une parfaite empathie avec son terrain de recherche; des décennies plus tard, elle évoquait encore Maria, une des ouvrières qui lui firent découvrir un milieu que jusque-là elle avait ignoré. En 1955, travailler sur les ouvrières à domicile dans la confection parisienne avec Viviane Isambert-Jamati leur permet d'affiner leurs outils, et d'aboutir à la conclusion, inattendue alors: ces femmes qui travaillent à domicile, souvent dans des conditions très dures, le font rarement par obligation familiale, mais parce qu'elles souhaitent correspondre à une certaine image de la femme, encore dominante, en restant au foyer. Madeleine Guilbert peut enfin se lancer dans une thèse sur les fonctions des femmes dans l'industrie, sous la direction de Georges Gurvitch. Elle étudie, sur place, dans les ateliers, suivant à dessein le schéma classique des études de postes (contenu de la tâche, rythme, contraintes, etc.) un important échantillon représentatif de l'emploi des femmes dans les industries des métaux. Elle aboutit à un constat sans équivoque: il existe des spécificités communes aux travaux spécialement attribués aux femmes dans l'industrie (travaux parcellaires, répétitifs, contraignants, accomplis dans des conditions pénibles), spécificités reconnues et acceptées par les intéressées et confirmées par le discours patronal. Lors de sa soutenance, le président, Raymond Aron, ne trouve pas le sujet très intéressant, n'y voyant qu'une simple enquête commentée; probablement un regard d'une femme sur des femmes, donc négligeable, d'autant que, pour la première fois, un ouvrage scientifique montrait la parenté entre le travail industriel réservé aux femmes et l'activité ménagère. Docteur, elle devient en 1969 professeur de sociologie à Tours, et le reste jusqu'à sa retraite en 1979. Sous la direction d'Ernest Labrousse, elle avait présenté une thèse annexe, devenue elle aussi un ouvrage de référence, *Les femmes et l'organisation syndicale jusqu'à 1914*; volonté sans doute de faire des femmes en général, des ouvrières en particulier, des sujets historiques, comme elle en avait fait des sujets sociologiques. Elle est certes loin du concept de genre et plus près, le plus souvent, d'une simple histoire des femmes, cependant sa volonté de ne pas mettre

en cause l'unité de la classe ouvrière la conduit à ne pas les étudier isolément. La notion de surexploitation à laquelle elle était attachée peut, étrangement, mener à celle de rapports sociaux de sexes. Pour Madeleine Guilbert, faire découvrir aux femmes leur passé comme la réalité de leur présent, c'était leur donner des armes pour l'action. Elle-même ne s'isole pas dans la recherche, elle est membre du Comité du Travail Féminin depuis sa création en 1965, jusqu'en 1981, responsable de diverses commissions, entre autres de celle sur l'égalité des salaires masculins et féminins ; elle est membre aussi de la Commission de la main-d'œuvre du V^{ème} plan. Mieux reconnue, elle peut conduire les premières recherches sur les modes de recrutement de la main-d'œuvre, féminine comme masculine. Elle entreprend, le plus souvent en collaboration avec Nicole Lowit et Joseph Creusen, une série d'études sur les budgets-temps, notamment une étude comparative des budgets-temps hommes/femmes exerçant une profession. Et, toujours en collaboration, elle réalise la première étude sur les entreprises de travail temporaire alors en plein essor, avec des questions toutes sexuées, et cette conclusion : «... le travail féminin continue à être considéré comme moins nécessaire, la notion de salaire d'appoint a encore cours et le travail temporaire paraît une solution possible pour les femmes qui l'acceptent plus facilement. »

Une chercheuse féministe ? Elle eût récusé cette affirmation, encore qu'à la fin de sa vie elle admettait être féministe si cela consiste à « penser que la position des femmes est injuste », mais restait méfiante devant les mouvements féministes. Elle a marqué une rupture, ouvert des voies négligées, osé poser des questions totalement occultées, choisi des objets « sans intérêt ». Sa sensibilité face à un passé dont l'étude doit précéder toute recherche pour éclairer le présent, est indéniable dès ses premiers écrits et s'affirme dans sa thèse, avec un long chapitre qui montre sa connaissance des recherches sur les XVIII^e et XIX^e siècles tout particulièrement, elle fait donc partie de celles qui ont contribué à donner aux femmes une place dans l'histoire. Son honnêteté intellectuelle et sa grande intelligence font d'elle un modèle toujours actuel pour les historiens comme pour les sociologues.

La mort de Muriel Spark

■ La romancière britannique et auteur de nouvelles est décédée jeudi, à l'âge de 88 ans, à Florence où elle résidait. Muriel Spark était née en 1918, à Edimbourg (Écosse). Mariée très jeune, elle vécut en Rhodésie avec son époux pendant quelques années, avant de reprendre son indépendance et de rentrer en Europe. Devenue journaliste et essayiste, Muriel Spark s'était convertie au catholicisme au milieu des années 1950, au moment où elle s'était lancée dans l'écriture romanesque. On peut lire notamment *Les Belles Années de Mademoiselle Brodie*, *Memento Mori*, *Demoiselles aux moyens modestes*, *Pan! Pan! Tu es morte*, et son autobiographie *Curriculum vitae* (chez Fayard).

► **La productrice Claude Maupomé est décédée.** Sa voix, ses silences et son érudition ont fait les délices des auditeurs de France-Musique durant de longues années. Ses *Concerts égoïstes*, à partir de 1975, puis *Comment l'entendez-vous ?* ont marqué les grilles de la chaîne musicale comme en témoignent de régulières rediffusions. Claude Maupomé invitait une personnalité à livrer les secrets de son jardin musical, sur un ton intime et accessible. Elle s'était retirée de l'antenne en 1990.

DÉCÈS Seule députée du FN de 1989 à 1993, la conseillère régionale de Paca est décédée, à 61 ans

Marie-France Stirbois, figure marquante du FN

Du charme et des propos tranchants. Tel était le double visage de Marie-France Stirbois (Photo datant de 2004, Eric Feferberg/AFP), longtemps proche de Jean-Marie Le Pen et décédée dans la nuit de dimanche à lundi à l'âge de 61 ans, à Villeeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes). Elle était la veuve de l'ancien secrétaire général du FN, Jean-Pierre Stirbois, qui a trouvé la mort, en 1988, dans un accident de voiture.

Membre du bureau politique du FN depuis 1990, Marie-France Stirbois, très critique envers Marine Le Pen, en avait été suspendue provisoirement en octobre 2005, peu de temps avant d'apprendre qu'elle souffrait d'un cancer. Ces dernières années, elle s'était mise à contester les méthodes de Jean-Marie Le Pen, les qualifiant d'«*autoritaires*» – rejoignant ainsi



Jacques Bompard, maire d'Orange (passé depuis au Mouvement pour la France de Philippe de Villiers). Elle avait pourtant été longtemps proche du leader d'extrême droite, figurant encore, en juin 1999, en bonne place sur la liste frontiste

pour les élections européennes. Cela lui a, d'ailleurs, valu de remplacer au Parlement européen en 2003-2004 Jean-Marie Le Pen, alors que celui-ci venait d'être dessaisi de son mandat en raison de son inéligibilité prononcée après sa violente prise à partie d'une militante socialiste, à Mantes-la-Jolie.

Cadette de la famille Charles qui comptait quatre filles, Marie-France Stirbois est née le 11 novembre 1944 à Paris, d'un père dirigeant d'entreprise et d'une mère femme au foyer, ardents gaullistes jusqu'en 1962. Dans les années 1950, la famille s'installe à Dreux (Eure-et-Loir). Titulaire d'un Capes d'anglais passé à Nanterre en 1968, elle se marie l'année suivante avec Jean-Pierre Stirbois qu'elle a connu en militant contre l'extrême gauche. Elle enseigne l'anglais durant sept ans dans un lycée à Colombes

(Hauts-de-Seine), «*dans la banlieue rouge*» comme elle avait coutume de le préciser elle-même. Puis, elle arrête de travailler pour élever leurs deux enfants.

En 1975, le couple qui a de longues années de militantisme derrière lui, notamment au sein des comités Tixier-Vignancourt, crée une imprimerie, puis adhère au FN, et se lance en politique à Dreux, relayant avec fougue les thèmes frontistes hostiles à l'immigration. Marie-France Stirbois remporte un premier succès électoral dans cette ville lors des cantonales de 1982 avec un score de 10 %, suivi pour son mari de 16,72 % en 1983 à des municipales partielles. Elle est ensuite élue en 1986 au conseil régional du Centre, mandat dont elle démissionne en 1994 après son élection au Parlement européen, où elle siège jusqu'en 1999, puis

en 2003-2004 (en remplacement de Jean-Marie Le Pen).

Entre-temps, Marie-France Stirbois réussit un doublé en 1989, l'année qui suit la mort de son mari. Elle est élue conseillère municipale de Dreux puis députée d'Eure-et-Loir à la faveur d'une partielle : elle est ainsi jusqu'en 1993 le seul député du parti frontiste depuis 1986 quand 35 députés FN avaient été élus à la faveur de la proportionnelle.

Marie-France Stirbois échoua toutefois à s'imposer à la mairie de Dreux lors de l'élection municipale de 1996, répétition de celle de 1995 invalidée par le Conseil d'État. Elle restera conseillère municipale de cette ville jusqu'en 2001. Elle a ensuite poursuivi sa carrière politique dans les Alpes-Maritimes. Elle était conseillère de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

ANTOINE FOUCHET

► **CINÉMA.** Le cinéaste ivoirien **Henri Duparc est mort à l'âge de 61 ans.** Après des études de cinéma à Belgrade puis à Paris, Henri Duparc a consacré sa carrière au public africain. Installé en Côte d'Ivoire, il a connu son plus grand succès en 1993 avec *Rue princesse*, film dans lequel il raconte une histoire d'amour entre un musicien et une prostituée. Proche du président ivoirien Laurent Gbagbo, il lui a également consacré un documentaire en 2004...

DÉCÈS Le professeur Jean Bernard, père fondateur du comité consultatif d'éthique, est décédé le 17 avril à 98 ans

Jean Bernard, un médecin humaniste est mort

«**A** chaque génération, l'Académie française compte dans ses rangs deux ou trois hommes pour lesquels le mot de génie n'est pas déplacé», affirmait Maurice Druon en 1988. Et pour lui, Jean Bernard était de ceux-là. Car, rappelait-il, «l'humanité lui doit trois services du premier ordre: la guérison des leucémies, l'invention de l'hématologie géographique, et la création de la bioéthique institutionnelle». Décédé lundi 17 avril à son domicile et inhumé vendredi, dans l'intimité familiale, Jean Bernard était ce grand professeur et humaniste, reconnaissable à sa silhouette élancée, à son regard charmeur illuminant les émissions de Bernard Pivot, ou encore à son timbre de voix et à son art de raconter, si appréciés de Jacques Chancel et de ses auditeurs... Contrairement à son ami et complice Jean Dausset, avec lequel on pouvait encore le voir arpenter les stands des éditeurs lors des Salons du livre à Paris, il n'a pas reçu le prix Nobel de médecine. Mais cette distinction est bien la seule qui lui ait manqué.

Né le 26 mai 1907 à Paris dans une famille d'ingénieurs, Jean Bernard fait ses études au lycée Louis-le-Grand. Il hésite alors entre deux voies: celle des lettres, et celle de la médecine, encore balbutiante, comme il aimait à le rappeler ces dernières années, et même «pas très différente de celle de Molière». Le jeune homme choisit finalement la seconde et devient interne des hôpitaux de Paris en 1929. Il est marié et père de jeunes enfants quand éclate la guerre. Affecté dans une ambulance franco-britannique, il subit la débâcle et est démobilisé avant de participer à un réseau de résistance en Provence. Recherché, il se réfugie notamment chez les dominicains du Saulchoir, où il est bibliothécaire adjoint. Arrêté, il est emprisonné plus de cent jours à Fresnes, puis libéré. Il trouve néanmoins le ressort pour écrire dans sa tête un recueil de poèmes: *Survivance*, publié en 1945. Très marqué par les exécutions et la mort en déportation de ses compagnons de cellule, il avoue, des années plus tard, souffrir de longues insomnies.

C'est à la Libération qu'il reprend ses activités hospitalières puis ses recherches cliniques. Avec son ami Marcel Bessis, le jeune médecin de l'hôpital Saint-Louis est à l'origine d'une révolution thérapeutique considérable. En pratiquant une exosanguino-transfusion – le remplacement du sang circulant qui fait disparaître temporairement les cellules cancéreuses –, tous deux obtiennent les premières rémissions de leucémies d'enfants en 1947. Les premières guérisons sont acquises en 1967. La carrière de Jean Bernard est lancée: directeur du Centre de recherches expérimentales sur la leucémie et les maladies du sang en 1954, il devient professeur de clinique des maladies du sang à la faculté de médecine de Paris en 1965 et doyen de celle de Lariboisière-Saint-Louis quatre ans plus tard. Il préside l'Inserm de 1967 à 1980 (puis devient son haut conseiller médical), et siège au conseil d'administration de l'Institut Pasteur.

Les signes de reconnaissance se multiplient, y compris, ceux, non des moindres, de l'Institut. Il est élu à l'Académie des sciences en 1972 (il en deviendra vice-président, puis président entre 1982 et 1984), entre à l'Académie de médecine un an plus tard, puis à l'Académie française (au



Jean Bernard (ici en 1995), grand amateur de littérature, a toujours réussi à conjuguer carrière médicale et écriture.

fauteuil de Marcel Pagnol) en 1975. Ce grand amateur de littérature française réussit en effet le prodige de conjuguer carrières médicale et écriture. Auteur de nombreux ouvrages sur la médecine, il publie aussi régulièrement des essais philosophiques: *Mon beau navire*, en 1980, *La Création vagabonde* avec Marcel Bessis en 1986 ou encore *C'est de l'homme qu'il s'agit*, en 1988.

La dernière phase de sa longue vie professionnelle, Jean Bernard l'aborde à 76 ans, en prenant la tête du tout nouveau Comité consultatif national d'éthique (CCNE), créé par le président de la République, François Mit-

terrand. Cette instance, qu'il préside de 1983 à 1992, se justifie à ses yeux par «l'accélération des découvertes ces dernières décennies», découvertes apportant «leur lot d'interrogations nouvelles, de questions morales», ainsi que par «l'impression» selon laquelle «la science avance plus vite que l'homme». Entouré de 40 membres issus de la recherche, des principales familles philosophiques et religieuses ainsi que de personnalités de la société civile, Jean Bernard contribue à asseoir la légitimité du CCNE dans le paysage médical, politique et institutionnel français. Des avis capitaux sont rendus sur le sort des

embryons congelés surnuméraires, la protection des personnes se prêtant à des recherches biomédicales ou le dépistage du sida chez les femmes enceintes.

Les premières années, Jean Bernard reconnaît les avoir surtout consacrées à l'établissement d'un dialogue entre deux mondes qui «ne parlaient pas la même langue». Le premier mérite du CCNE «est d'avoir su ouvrir aux non-médecins une réflexion jusqu'alors confisquée par le sérail médical», affirmait-il en 2003. Toujours aussi visionnaire, il prévoyait alors la montée des interrogations sur les «neurosciences», enjeu

de «la maîtrise du cerveau». En revanche, ce passionné de pédagogie, initiateur, entre autres, de la Fondation pour la recherche médicale, péchait, au sujet du CCNE, par excès d'optimisme. À ses yeux, l'institution était en effet vouée à disparaître «le jour où la formation – en particulier dans les facultés de médecine – et l'éducation auront porté leurs fruits». Mais, 23 ans après sa création, ses

avis sont toujours aussi attendus. Participant en 2000 aux Journées d'hématologie, qu'il avait créées dans les années 1950, Jean Bernard reconnaît humblement

son impuissance face aux évolutions rapides de la science comme de la médecine. «À mes débuts, les grands médecins maîtrisaient toute la médecine, même quand ils étaient spécialisés», rappelait-il. Le pédiatre Robert Debré avait des connaissances dans tous les domaines. Maintenant, c'est fini. Et depuis quelque temps, révolté par la mort des autres, et notamment de ses patients leucémiques, Jean Bernard se préparait à la sienne. «Ce n'est pas de l'indifférence, le sentiment qui m'anime, c'est de la curiosité», confiait-il en 2003 au *Figaro*. *J'attends avec beaucoup d'intérêt ce point mystérieux. Je suis sûr que ce sera très différent de toutes les hypothèses religieuses et philosophiques qui ont été formulées, mais je suis persuadé qu'il se passe quelque chose. La seule question que je me pose, c'est: pourrai-je seulement le comprendre?»*

ANNE-BÉNÉDICTE HOFFNER
ET DENIS SERGENT

TÉMOIGNAGE

► L'ancien membre du Comité consultatif national d'éthique se souvient de Jean Bernard

«Allier le respect de la connaissance et le respect de la personne»

Par Jean Gélamur
Président d'honneur
du groupe Bayard-Presses
Membre du Comité consultatif
national d'éthique (1983-1988)

«**L**e professeur Jean Bernard vient de mourir. Il a été président du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé, depuis sa création par le président Mitterrand, le 23 février 1983, et l'a animé jusqu'en 1992. «Si ce Comité a pris une telle importance», écrivait François Mitterrand pour le dixième anniversaire du Comité, «on le doit en grande partie au professeur Jean Bernard. Sa notoriété est en grande partie son œuvre. Nous lui en sommes reconnaissants.»

Je partage totalement ce jugement. Jean Bernard a apporté au Comité d'éthique sa compétence de savant et de médecin, sa conviction d'humaniste, son courage de défenseur du respect de la personne, son humour qui l'a mené à faire sienne la définition de l'homme proposée par Jean Rostand: «Cet arrière-neveu de limace qui rêva de justice et inventa le calcul intégral.»

J'ai eu, avec lui, de nombreux échanges. Il comprenait fort bien l'attachement que le représentant du courant de pensée catholique que j'étais portait au respect dû à l'embryon humain, et les réserves que j'exprimais, par exemple, sur les risques entraînés par les pratiques autorisées: destruction

fréquente d'embryons surnuméraires, constitution de stocks d'embryons...

Je retiendrai de lui trois attitudes:

La première concerne ce qu'il appelait «le métal ennemi de l'éthique», l'argent. Il écrivait: «À l'interdiction ancienne de l'éthique de l'âge de fer: "tu ne commettras pas de meurtre" devrait répondre: "tu ne vendras pas, tu ne louerai pas le corps humain" de l'âge de l'or.» Il fit paraître un rapport du Comité sur le thème «Éthique et argent» qui succéda au rapport sur la personne, sur le respect de la connaissance, sur la responsabilité du chercheur, sur le refus du lucre...

La deuxième attitude porte sur la méthode de travail du Comité qui comportait trois étapes:

d'abord l'étude immédiate des problèmes posés. Ensuite, un délai raisonnable (deux ans, trois ans), l'organisation de réflexions en commun pour analyser les leçons recueillies et en dégager les règles de conduite. Enfin, l'application de ces règles aux questions qui nous étaient soumises. Cette méthode était marquée par la

prudence, l'ouverture, la compréhension mutuelle, l'art de diriger et d'animer un groupe humain.

La troisième attitude était sa conception de l'éthique. Il disait: «L'éthique n'est pas une métaphysique, elle est pragmatique mais est inspirée par des principes vigoureux... Face à une découverte, elle vise à diminuer le malheur de l'homme et peut-être à augmenter son bonheur en évitant

ou en limitant les conséquences éventuellement fâcheuses ou périlleuses de cette découverte.» Il disait encore: «L'éthique de la biologie n'appartient pas à un petit groupe de spécialistes. Elle concerne toutes les femmes, tous les hommes, tous les enfants. En France et dans le monde... De larges ouvertures sont nécessaires: d'abord vers le droit... ensuite vers l'enseignement... Nous devons constamment nous efforcer d'allier le respect de la connaissance et le respect de la personne.»

Je garde le souvenir très fort de son opposition à la définition de l'embryon à partir d'étapes de son évolution: cellules embryonnaires, apparition du sillon neural, pré-embryon, foetus, etc. Pour lui ces étapes ne devaient rien à la science. Seule comptait la fécondation confirmée qui ouvrait la voie à la vie d'un embryon, personne humaine potentielle qui méritait le respect.

Je me souviens également de son interrogation anxieuse, après avoir quitté la présidence du Comité, sur les progrès à venir des sciences du système nerveux et sur la complexité des problèmes qui risquent d'être soulevés, tant à propos de la personnalité de l'individu, une et inaliénable, qu'à propos de l'identification génétique, des gènes neuronales et de l'éthique de la vie humaine... «Ça sera bien plus compliqué que nos discussions sur l'embryon», me disait-il.

C'est une chance et un grand privilège d'avoir connu une telle personne et d'avoir travaillé pendant cinq ans avec elle en toute confiance et clarté. On en est marqué pour toujours de reconnaissance et d'admiration.

Le philosophe Maurice Patronnier de Gandillac est mort le 18 avril

■ Le philosophe Maurice Patronnier s'est éteint le 18 avril à l'âge de 100 ans. Normalien, condisciple de Sartre, Nizan et Merleau-Ponty, il s'était engagé dans le sillage de Jacques Maritain, avant de rejoindre Emmanuel Mounier et la revue *Esprit*, puis de collaborer à *Sept*, la revue dominicaine. On lui doit de nombreux ouvrages, dont *La Pensée encyclopédique au Moyen Âge*, *Dante ou la passion de la catholicité*, *Genèse de la modernité* (grand prix de l'Académie française) ainsi que des traductions de Walter Benjamin, Hegel, Nietzsche. À partir de 1954, il organisa aussi la plupart des colloques de philosophie de Cerisy-la-Salle (Manche).

► **L'actrice italienne Alida Valli est décédée samedi à l'âge de 84 ans.** Née en Yougoslavie, elle avait conquis les Italiens par sa beauté, devenant l'une des actrices les plus populaires de la Péninsule grâce à ses rôles dans *Le Procès Paradine* d'Alfred Hitchcock, *Le Troisième Homme* de Carol Reed ou *Senso* de Luchino Visconti, ainsi que dans de nombreuses comédies. Grande comédienne de théâtre, elle a joué James, Camus, Ibsen, d'Annunzio.

► **DÉCÈS. Pierre Dureau, compagnon de la Libération, est mort.** Décédé samedi dans le Var à 90 ans, Pierre Dureau s'était engagé dans les Forces françaises libres à Londres le 1^{er} juillet 1940. Envoyé au Moyen-Orient, il devient ensuite aide de camp du général de Larminat puis commandant d'unité à la Légion étrangère. Il avait débarqué en Provence en août 1944 et s'était illustré en Alsace en 1945 lors de la bataille d'Elsenheim.

René Girault, grand artisan de l'œcuménisme, est mort

■ Le P. René Girault, ordonné prêtre en 1946, est décédé vendredi soir à l'âge de 90 ans. Très impliqué dans la mise en œuvre de Vatican II, il avait fondé en 1974 le Centre théologique de Poitiers, dont il fut le premier directeur. Son expertise œcuménique – il s'était engagé dès 1949 au service de la réconciliation des Églises – et son souci permanent du dialogue lui valent d'être membre du Groupe des Dombes, mais aussi, à partir de 1980, secrétaire national du Service pour l'unité des chrétiens. Il travaillera aussi sur le dialogue avec les sages asiatiques, écrivant *Les Religions orientales* (Plon, 1995). Il fut aussi animateur du groupe Pax Christi et célébrait régulièrement la messe en esperanto. Ses obsèques, présidées par Mgr Albert Rouet, archevêque de Poitiers, seront célébrées aujourd'hui à 14 heures, en l'église Saint-Jean de Montierneuf. Le diocèse lui rendra par ailleurs hommage lors d'une journée œcuménique le 3 juin. Parmi ses ouvrages: *L'Œcuménisme. Où vont les Églises?* (Centurion, 1983), *Sans tricher ni trahir* (Cerf, 1985) ou encore *Construire l'Église une* (DDB, 1990).

► **MUSIQUE. Erik Bergman est décédé.** Le compositeur finlandais est mort à l'âge de 94 ans le week-end dernier. Grand nom du modernisme, il était connu pour ses pièces dodécaphoniques (technique de composition à douze notes) et ses œuvres pour chœur. Grand voyageur musical, il avait parcouru l'Europe, les pays méditerranéens et l'Orient pour trouver l'inspiration.

► **URBANISME. Décès de Jane Jacobs, essayiste, activiste et critique influente de l'urbanisme du XX^e siècle.** Née aux États-Unis en 1916, Jane Jacobs est décédée mardi à Toronto, au Canada, où elle s'était installée pendant la guerre du Vietnam avec son mari architecte et ses deux fils. Auteur de *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Jane Jacobs s'était imposée comme «*l'un des plus grands penseurs de l'urbanisme de notre temps*», a déclaré le maire de Toronto, lui rendant hommage.

► **DÉCÈS. Suicide de l'intellectuel trotskiste Boris Fraenkel.** L'écrivain et figure du trotskisme européen, Boris Fraenkel, s'est suicidé à 85 ans en se jetant d'un pont à Paris il y a une semaine, a-t-on appris hier. L'intellectuel, qui avait initié l'ancien premier ministre socialiste Lionel Jospin au trotskisme dans les années 1960, avait fondé l'Organisation communiste internationale (OCI). En 1997, il avait révélé l'appartenance à cette organisation de Lionel Jospin dans le passé.

DÉCÈS L'universitaire est décédé à 97 ans. Il a marqué son temps par sa dénonciation du tout-libéralisme

John Kenneth Galbraith, l'économiste des démocrates américains

L'économiste américain John Kenneth Galbraith s'est éteint samedi à l'âge de 97 ans. Deux semaines après son admission au centre hospitalier de Cambridge (Massachusetts), il est décédé de causes naturelles, selon l'un de ses trois fils.

Ce grand adepte de Keynes était un écrivain prolifique, et auteur de best-sellers économiques. Tour à tour professeur, ambassadeur, conseiller de nombreux présidents démocrates des États-Unis, il était célèbre pour sa critique acerbe de l'économie de marché triomphante depuis cinquante ans, sans que ses théories ne soient véritablement reconnues ni mises en pratique. Il n'a jamais reçu le prix Nobel de l'économie, contrairement à son adversaire Milton Friedman, défenseur du libéralisme pur et dur. Et si ses qualités de visionnaire sont appréciées, il a souvent été comparé à Sisyphe, condamné à remonter son rocher pour l'éternité.

John Galbraith est né le 15 octobre 1908 dans une petite ferme

de l'Ontario, au Canada. Son père, d'origine écossaise, était fermier et instituteur. L'engagement de ce dernier dans la vie politique locale a probablement influencé son fils dans ses choix ultérieurs.

À 18 ans, John Galbraith intègre le Collège agricole de l'Ontario,

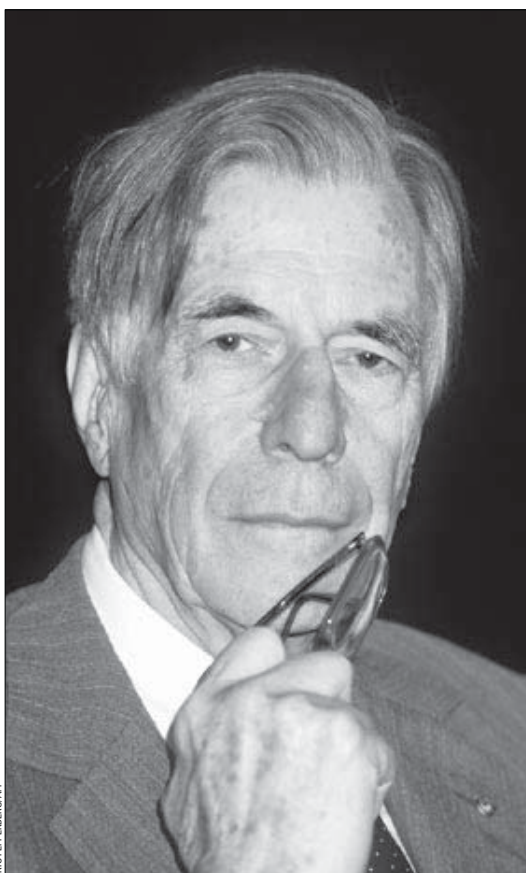
Plus de dix ans avant tout le monde, John Galbraith exprime le danger des effets sur l'environnement d'une surproduction de biens de consommation.

mais l'arrivée de la Grande Dépression l'incite à s'intéresser davantage à la problématique de la vente des produits et de leurs prix qu'à la seule façon de les produire. C'est ainsi qu'il rejoint l'université de Berkeley,

en Californie, où il passe un doctorat en économie agricole en 1934.

Durant ses études, le jeune homme à la stature impressionnante – il mesure plus de deux mètres – se fait remarquer par la célèbre université Harvard, où il devient enseignant de 1934 à 1939. Au même moment, les théories de l'économiste Keynes, prônant l'intervention de l'État en temps de crise, sont mises en pratique par le président Roosevelt. Galbraith, convaincu par le keynésianisme, intègre l'université de Cambridge pour une année d'études avec son nouveau maître à penser. On est en 1937. Le brillant étudiant épouse la fille d'un célèbre avocat de New York, Catherine Merriam Atwater, et obtient la nationalité américaine.

En 1939, il enseigne à l'université de Princeton, puis rejoint un an plus tard l'administration Roosevelt, où il organise et supervise le contrôle des prix durant la Seconde Guerre mondiale. Réformé à cause de sa grande taille, il devient en 1945 directeur du bureau chargé d'évaluer les dégâts économiques infligés par les bombardements alliés en Allemagne. Puis il



ERIC FEFERBERG/AP

John Kenneth Galbraith fut tour à tour professeur, ambassadeur et conseiller de plusieurs présidents américains, parmi lesquels Kennedy et Johnson.

célèbre en 1958 avec la parution de *La Société d'abondance*. Précurseur, il développe dans cet essai la thèse selon laquelle ce n'est pas la demande qui commande l'offre mais l'inverse, expliquant comment les entreprises imposent leurs produits et services aux consommateurs en les manipulant à grand renfort de marketing et de publicité. Plus de dix ans avant tout le monde, il y exprime également sa crainte des effets sur l'environnement d'une telle surproduction de biens de consommation.

Dans *Le Nouvel État industriel*, en 1967, autre ouvrage marquant, il fustige la «*technostructure*», celle des managers des grandes entreprises, qui, davantage que les actionnaires, sont les vrais décideurs des règles économiques du marché.

Proche conseiller du président Kennedy, il est nommé ambassadeur en Inde, pays pour lequel l'économiste ne cachait pas sa fascination. Puis, conseiller du président Johnson, dont il inspire le programme de «*la grande société*», il rompt avec lui lorsque celui-ci s'entête dans le conflit au Vietnam. Encore une fois, Galbraith est visionnaire mais peu entendu.

Avec l'arrivée au pouvoir de l'ultralibéral Ronald Reagan, l'écrivain poursuit ses diatribes contre les travers de l'économie américaine. Son dernier essai paru en France il y a un an et demi pourfend *Les mensonges de l'économie*. Beaucoup de ses détracteurs voient en lui un missionnaire idéologue, davantage qu'un théoricien.

CATHERINE REBUFFEL

intègre la rédaction du magazine *Fortune*, où il attrape véritablement le virus de l'écriture.

À partir de 1949, il retourne enseigner à Harvard, où ses conférences font salle comble. Il devient également conseiller politique dans les années 1950, notamment

pour le candidat démocrate Adlai Stevenson, qui échoue par deux fois à la présidentielle.

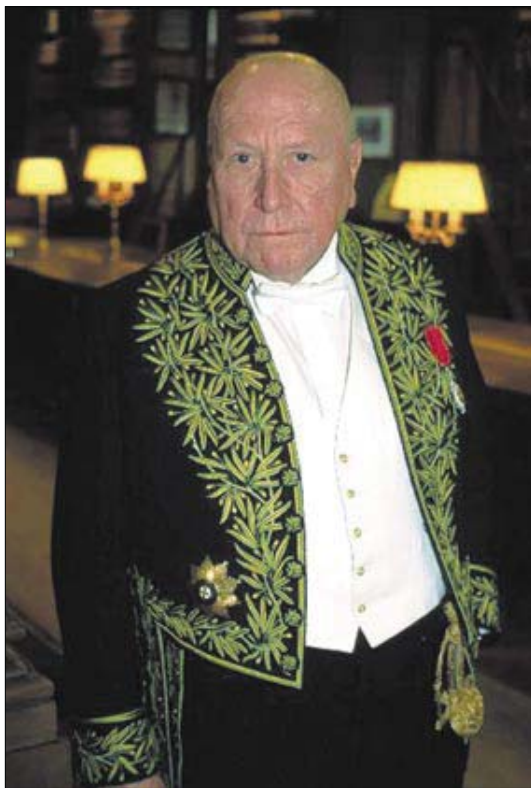
Poursuivant sa prolifique production d'essais économiques toujours d'une grande clarté et d'un style mordant, John Kenneth Galbraith devient mondialement

L'hommage du ministre des finances britannique

■ Le ministre des finances britannique Gordon Brown a salué dimanche «*l'érudition, la sagesse, l'éloquence et la compréhension de notre temps*» de John Kenneth Galbraith. «*Il était un auteur et un économiste brillant et un grand ami du Royaume-Uni. Ses livres continueront d'être très lus par les générations à venir*», a affirmé le chancelier de l'échiquier. «*Même ces dernières années, alors qu'il avait plus de 90 ans, il était toujours prompt à donner ses conseils, à moi ainsi qu'à d'autres*», a-t-il ajouté.

DÉCÈS L'intellectuel, philosophe et éditorialiste, est mort dans la nuit de samedi à dimanche. Il avait 82 ans

Jean-François Revel, itinéraire d'un réfractaire



Jean-François Revel, en 2003. Amoureux discret de la littérature et de la poésie, il avait été élu en 1997 à l'Académie française, au siège d'Étienne Wolff.

Petit, malicieux, fin gourmet, cultivé sans ostentation, maniant l'ironie comme personne: né à Marseille, en 1924, Jean-François Revel vient de mourir, au cours de la nuit de samedi à dimanche dernier. Il avait 82 ans. Tout ce que la scène politique et intellectuelle française compte d'imposteurs et de tartuffes peut respirer: cet esprit libre, à la plume acérée, ne laissait rien passer.

À commencer par ses propres errements, qu'il raconta avec humour dans ses *Mémoires*, parus en 1997, sous le titre *Le Voleur dans la maison vide* (1). Ce brillant normalien, agrégé de philosophie, auteur en 1957 d'un premier essai très remarqué, *Pourquoi des philosophes?*, qui était déjà une critique de la superstition idéologique (à l'époque il s'agissait du structuralisme et de la psychanalyse), avait été, en effet, un disciple de l'improbable Gurdjieff. Pour un homme tel que Revel, qui fut sa vie durant un adversaire acharné du mensonge et de la servitude volontaire, un tel aveu valait comme emblème: nul n'est à l'abri de l'aveuglement, rien n'est jamais vraiment acquis en la matière. Un combat désespéré? L'un de ses livres les plus sombres, paru en 1988, s'appelle *La Connaissance inutile* (2)...

Le « dernier » Revel laisse l'image d'un pro libéral qu'agaçait l'anti-américanisme bélat, sujet de son livre ultime paru en 2002 chez Plon, *L'Obsession anti-américaine*. L'itinéraire est cependant plus complexe

qu'il n'y paraît. Plutôt proche de la gauche dans les années 1960 (il tentera même de se présenter à des élections législatives, sous l'étiquette FGDS – sans succès), se sentant des affinités avec François Mitterrand, l'intellectuel Revel se cherche. De Gaulle l'exaspère; ce qu'il ne supporte pas, ce sont les grands mots, l'emphase (il a publié en 1959 un pamphlet au vi-

Revel, qui fut sa vie durant un adversaire acharné du mensonge et de la servitude volontaire, faisait tout de même un aveu qui valait comme emblème: nul n'est à l'abri de l'aveuglement.

triol: *Le Style du général*). Ce qu'il souhaite, au fond: une modernité française, celle que Jean-Jacques Servan-Schreiber appelait de ses vœux dans *Le Défi américain*.

Dans *Ni Marx ni Jésus*, qu'il publie en 1970 chez Laffont (ce fut un succès monstre), Jean-François Revel prend date avec son époque: la vraie révolution en marche n'est pas celle des vieilles chimères idéologiques du XIX^e siècle, réchauffées au goût du jour, mais celle de l'émancipation individuelle qu'il voit naître aux États-Unis. C'est jeter un pont

audacieux entre le pôle libertaire et le pôle libéral: cet amoureux épicurien du meilleur XVIII^e siècle ne se défera jamais de cette double aspiration. Être libre et moderne, athée sans aucun doute, c'est-à-dire, pour lui, libre de tout obscurantisme, quel qu'il soit. Cette aspiration sillonne tous ses livres, et la fameuse collection « Liberté », qu'il dirigera chez Pauvert de 1964 à 1968 en est un formidable témoignage.

Les années 1980 seront, pour Jean-François Revel, celles de la réflexion sur le phénomène totalitaire: le rideau de fer est toujours là, ses défenseurs aussi. Pourquoi sont-ils acharnés à la défense d'un ordre qui tue le principe même de la liberté? Si un procès Kravchenko avait lieu de nouveau (mais n'est-ce pas le cas avec Soljenitsyne et chaque dissident?), on assisterait au même aveuglement hystérique. Pour Revel, le conflit Est-Ouest n'est pas seulement un conflit militaro-politique, il oppose en réalité deux conceptions de l'existence.

C'est là tout le thème de ses livres majeurs: *La Tentation totalitaire* (1976) et *Comment les démocraties finissent* (1983), où il explore avec une implacable rigueur les sinuosités clandestines de la servitude volontaire, mêlant avec brio l'analyse historique à celle du moraliste sagace et féroce dans son décryptage de la bêtise humaine en action. La chute du mur, plutôt une bonne nouvelle, ne lui fera pas baisser la garde dans son *Regain démocratique* (1992). On ne peut pas dire que la suite lui ait donné tort.

Sa présence à la direction de l'hebdomadaire *L'Express*, de 1978 à 1981, période Raymond Aron – Jimmy Goldsmith, aura fait de lui un personnage incontournable de la scène médiatique, jusqu'à sa démission du journal par solidarité avec Olivier Todd, qui vient d'en être exclu. Il poursuivra son activité journalistique comme chroniqueur au *Point*.

Cet homme, qui avait d'abord été enseignant à travers le monde, en Algérie, au Mexique, en Italie, époux en secondes noces de Claude Sarraute, fille de l'écrivain Nathalie Sarraute, était aussi un amoureux discret de la littérature et de la poésie. Il avait été élu en 1997 à l'Académie française, au siège d'Étienne Wolff. La même année, avec son fils, Matthieu Ricard, moine bouddhiste, il avait publié un livre de dialogues, *Le Moine et le philosophe* (3).

Son essai sobrement intitulé *Sur Proust*, où il analyse les mécanismes du snobisme dans *La Recherche du temps perdu* (4), une anthologie de poésie (5), un essai sur les plaisirs culinaires, faisaient de lui un épicurien à la fois sévère et drôle, un témoin du XX^e siècle, ayant gardé les yeux ouverts sur les ténèbres d'une histoire où l'homme n'a pas le beau rôle.

MICHEL CRÉPU

(1) Plon.

(2) Les essais de Jean-François Revel ont fait l'objet d'une édition en un volume dans la collection Bouquins-Laffont.

(3) Nil Éditions.

(4) Grasset, coll. « Cahiers rouges ».

(5) Bouquins-Laffont.

Mort du cardinal argentin Raul Primatesta

■ Le cardinal argentin Raul Primatesta est mort lundi, à l'âge de 87 ans. Originaire de La Plata (près de Buenos Aires), il en était devenu l'évêque auxiliaire en 1957, avant d'être nommé évêque de San Rafael (ouest) en 1961, puis archevêque de Cordoba (centre) en 1965. Créé cardinal en 1973 par Paul VI, il s'était retiré en 1998, tout en restant très présent dans la vie sociale du pays. Comme président de la Commission pastorale de la Conférence épiscopale argentine, il avait ainsi, lors de la crise économique de 2001-2002, sévèrement critiqué la position du FMI. Sa mort ramène à 192 le nombre de cardinaux, dont 120 de moins de 80 ans.

Le meurtre d'une championne de ski serait dû à un drame passionnel

■ La police suisse a lancé un mandat d'arrêt contre Gerold Stadler, suspecté d'avoir tué son épouse, l'ancienne championne de ski helvétique Corinne Rey-Bellet, et le frère de celle-ci dimanche soir dans la station des Crosets (Suisse). Spécialiste des épreuves de vitesse, la skieuse avait remporté la médaille d'argent en descente aux championnats du monde à Saint-Moritz en 2003. Victime de blessures répétées, elle avait abandonné la compétition peu après. La jeune femme, âgée de 33 ans, s'était séparée il y a une dizaine de jours de son mari, qui s'est enfui après le drame. Le couple a un enfant de 2 ans et demi.

ASSOCIATIONS Président des Associations familiales catholiques (AFC) de 1958 à 1985, Louis Reverdy est mort mercredi dernier

Louis Reverdy est décédé dans sa 99^e année

L'ancien président des Associations familiales catholiques (AFC), Louis Reverdy, âgé de 98 ans, est décédé mercredi 26 avril. Chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Ordre national du mérite, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, il était le fils d'Henry Reverdy, une des grandes personnalités de l'histoire de l'Association catholique de la jeunesse française et de l'Action catholique de l'entre-deux-guerres. Juriste de formation – il s'est occupé de la Sécurité sociale des mineurs –, il était père de dix enfants. C'est en 1958 que Louis Reverdy sera élu président des AFC, succédant à Roger de Saint-Chamas. Une présidence qu'il occupera jusqu'en 1985. Une longue période – vingt-sept années – au cours de laquelle Louis Reverdy mènera les AFC aux avant-postes de l'opposition aux lois Neuwirth (1967) et Veil (1975), légalisant la contraception et l'avortement. Deux lois qui seront finalement votées par les députés, avant que ne s'engage une réforme du divorce à laquelle les AFC s'opposeront à nouveau. En vain.

Années d'échec? «Si nous n'avons pas eu toujours gain de cause, nos interventions, parfois répercutées



Louis Reverdy.

par les médias, ont été indispensables parce que nous étions seuls parmi les mouvements familiaux à avoir le courage de rappeler clairement les exigences de la doctrine familiale catholique et souvent, tout simplement, de la morale naturelle», estimait Louis Reverdy en 1986, un an après avoir quitté ses fonctions.

Après ces années 1970 houleuses – où les AFC assureront parallèlement un accompagnement éducatif et spirituel des familles –,

les AFC œuvreront dans les années 1980 d'une «façon nouvelle, moins polémique, plus apaisée» (1). Après un pèlerinage AFC à Rome en 1980, Louis Reverdy quittera

Louis Reverdy a quitté la présidence des AFC sur un succès, un dernier combat politique: celui de «l'école libre», en 1984.

la présidence des AFC sur un dernier combat «politique» et cette fois-ci un succès: celui de «l'école libre», en 1984, où les AFC joueront un rôle mobilisateur, avec les Associations de parents d'élèves

de l'enseignement libre (Apel), faisant reculer le gouvernement. Avant de passer le relais à Régis de Crépy, et de devenir président d'honneur des AFC.

Ses funérailles ont été célébrées le 29 avril. Une messe à son intention sera dite à l'église Saint-Léon (Paris 15^e), le mercredi 10 mai à 19 heures.

PIERRE SCHMIDT

(1) *Histoire des Associations familiales catholiques*, de Michel Emmanuel, Ludovic Laloux et Élisabeth Masson-Leruste, Éditions François-Xavier de Guibert.

► **DANSE. Janine Solane est décédée.** Née dans une famille de peintres et de musiciens, la chorégraphe et pédagogue Janine Solane est morte la semaine passée, à l'âge de 94 ans, dans l'Yonne. Elle avait été très applaudie sur les plateaux de danse, notamment celui de Chaillot. Après un passage au Conservatoire de l'Opéra, elle s'était attachée au travail de la musicalité, puis avait fondé son école qui deviendra «La Maîtrise» et comptera jusqu'à 700 élèves à Paris.

Artisan du dialogue avec l'islam, le P. Gilles Couvreur est mort

■ Prêtre de la Mission de France, le P. Gilles Couvreur, 79 ans, est mort samedi matin à l'hôpital Bécclère, à Clamart. Diplômé de Sciences-Po, ordonné prêtre en 1955 à Alfortville (Val-de-Marne), professeur de théologie fondamentale au séminaire de la Mission de France puis prêtre-ouvrier au sein de différentes équipes Mission de France pendant trente ans, il a été l'un des artisans du dialogue islamo-chrétien en France, en étant notamment responsable du Secrétariat des relations islamo-chrétiennes (SRI) de l'épiscopat français (1991-1997) et consultant du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux. Il faisait partie, depuis 2004, d'une équipe de prêtres retraités.

► **DÉCÈS.** L'anthropologue Jacqueline Roumeguère-Eberhardt est morte au Kenya à l'âge de 78 ans. C'est une défaillance cardiaque qui aura eu raison de cette femme intrépide et profondément originale. Née en Afrique du Sud, française par son premier mariage, elle avait épousé ensuite un guerrier massai qui, longtemps, l'assista dans ses recherches. Celles-ci, parfois controversées dans les milieux scientifiques, ont occupé une carrière entièrement consacrée à l'Afrique.

DÉCÈS Figure de proue du mouvement Cobra, l'artiste néerlandais à l'esprit provocateur s'est éteint à l'âge de 85 ans

Le peintre Karel Appel, la vigueur du geste

Une photographie récente nous montre un homme au regard clair et déterminé, la chevelure argentée, posant devant l'une de ses toiles. Karel Appel porte une écharpe d'un rouge sang qui se retrouve sur le tableau, en larges aplats exubérants, confrontés à quelques taches d'un vert grinçant. Sur ce cliché, l'artiste comme son œuvre dégagent une énergie indiscutable. Jusqu'à sa mort où presque, l'artiste aura peint, même si la maladie cardiaque qui a fini par l'emporter le contraignait à travailler assis. Il est décédé la semaine dernière à Zurich, en Suisse, où il vivait.

Né en 1921 à Amsterdam dans une famille modeste, il étudie à l'Académie royale des beaux-arts de la ville, crée en 1948 le groupe expérimental Reflex qui fusionne rapi-

dement avec le mouvement Cobra, nom formé de la contraction des premières lettres des villes d'origine de ses fondateurs (Christian Dotremont, Asger Jorn, Corneille...) : Copenhague, Bruxelles et Amsterdam. Brève existence (à peine trois ans) pour cette galaxie artistique, mais

«Je barbouille au petit bonheur, comme un barbare.»

influence notable et naissance d'un style, parfaitement incarné en Appel : vigueur naïve du trait, expressivité dans le maniement de la couleur et des matières, griffures et empâtements, jaillissement primal de l'inspiration. L'intéressé le revendiquait : *«Je barbouille au petit bonheur, comme un barbare.»*

À partir des années 1950, il voyage beaucoup, en France, aux

États-Unis... Outre-Atlantique, sa passion pour le jazz s'illustre aussi bien dans les portraits de ses amis musiciens (Mingus, Gillepsie, Coltrane...) que dans la frénésie rythmique de son geste. Peintre mais aussi sculpteur, décorateur et costumier pour le théâtre ou l'opéra, poète, il réalise des fresques gigantesques pour les bidonvilles de Lima après avoir décoré le palais de l'Unesco à Paris. Cet esprit libre, un rien provocateur, savait rendre hommage aux maîtres : Rembrandt pour sa lumière, Van Gogh *«qui osait déformer le réel pour accueillir l'imaginaire»*. Agnostique, n'ayant jamais rompu avec l'esprit d'enfance, il affirmait simplement se sentir *«serviteur de quelque chose qui m'est supérieur, qui se trouve en dehors de moi-même»*.

EMMANUELLE GIULIANI

Le résistant Albert-Charles Meyer est décédé à Clamart

■ Le général de brigade aérienne Albert-Charles Meyer, qui avait créé les commandos parachutistes de l'air en 1956, est mort samedi à l'hôpital militaire Percy de Clamart (Hauts-de-Seine), à l'âge de 85 ans. Élève-pilote, il avait vainement tenté de rejoindre Londres en juin 1940. Revenu à Belfort (sa ville natale), il avait monté le réseau « Bruno », spécialisé dans le renseignement militaire. Pendant près de quatre ans, il avait sillonné la France et la Belgique à vélo et avait transmis aux Alliés de précieux renseignements pour le Débarquement sur les mouvements des troupes allemandes. Arrêté dans l'Est fin 1944 par les Allemands, il avait réussi à s'évader.

DÉCÈS Le prêtre de la Mission de France est décédé samedi dernier

Le P. Gilles Couvreur, ouvrier du dialogue avec l'islam

Le P. Gilles Couvreur est décédé samedi à l'hôpital Bécclère, à Clamart (Hauts-de-Seine), des suites d'un cancer et de problèmes pulmonaires. Il était âgé de 79 ans. Prêtre de la Mission de France depuis 1955, il avait été ordonné à Alfortville avant de devenir, pour quatre ans, professeur de théologie au séminaire de la Mission de France, à Pontigny (Yonne).

Fils d'une présidente de l'Action catholique indépendante (ACI) et d'un chef d'entreprise, diplômé de Sciences-Po, puis théologien, Gilles Couvreur va faire le choix de poursuivre son ministère sacerdotal à Marseille, où il devient prêtre-ouvrier, tout à la fois vicaire de la paroisse Saint-Michel et peintre en bâtiment à mi-temps. C'est là qu'il fera l'expérience de la rencontre avec les communistes qui l'aura «*passionné*», confiait-il. Il a été ensuite responsable de l'équipe Mission de France de La Seyne-sur-Mer, membre de l'équipe épiscopale de la Mission de France avant de rejoindre, successivement, les équipes de Vitry-sur-Seine puis de Vénissieux. Deux expériences qui lui feront découvrir l'islam, assistant «*tout étonné à l'apparition, dans*

notre société, de jeunes musulmans français», confiait-il en 2002 dans la revue *Spiritus*.

Il approfondira cette proximité au sein du Secrétariat des relations avec l'islam (SRI), où il sera nommé en 1991 par l'épiscopat français, et également en tant que consultant du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux. Attentif à l'émergence d'un islam des jeunes générations, il suivra les premiers pas d'associations de jeunes musulmans et sera invité régulièrement aux congrès de l'Union des organisations islamiques de France (UOIF). «*Gilles a offert un visage amical et accueillant du christianisme pour beaucoup de musulmans*», témoigne Mgr Jean-Luc Brunin, évêque d'Ajaccio et ancien président du Comité épiscopal des migrations, dans un hommage adressé à la Mission de France. Le P. Couvreur était depuis 2004 dans une équipe de prêtres retraités.

Ses obsèques seront célébrées samedi 13 mai, à 10 heures, à Paris, en l'église Saint-Germain-des-Prés. Elles seront présidées par Mgr Yves Patenôtre, archevêque de Sens-Auxerre, prélat de la Mission de France.

P. S.

Le compagnon de la Libération André Moulinier est décédé

■ André Moulinier, 83 ans, alias « Leblanc » et « Casse-cou », compagnon de la Libération, est décédé dimanche à Romorantin (Loir-et-Cher). Né le 19 juin 1922 à Paris, André Moulinier s'engage le 10 septembre 1940 dans la France libre. Arrêté deux fois par la Gestapo, en 1941 et 1942, il participe à des sabotages de voies ferrées, attaques de convois allemands et parachutages d'armes pour les maquisards. Il sera l'un des acteurs de l'opération Montbard (destruction d'une usine de fabrication d'obus allemands). Il quitte l'armée en 1947 pour devenir rédacteur de presse, puis chef d'équipe ou contremaître dans plusieurs sociétés. Après ce décès, 75 compagnons de la Libération restent en vie.

DÉCÈS Le sénateur maire de Pau est mort mardi matin à 78 ans, après trente-cinq ans passés à la tête de la municipalité

André Labarrère laisse sa ville orpheline



MICHEL GANNE/AFAP

BORDEAUX,

De notre correspondante régionale

«**M**a ville, c'est ma terre. Accepter de partir, c'est accepter la mort.

Donc je reste», nous confiait encore récemment André Labarrère. À 78 ans, celui pour qui le mandat de trop était toujours le prochain n'était pas dupe. Depuis quelques mois, il se savait souffrant : le 11 avril, il avait même dévoilé qu'il souffrait d'un cancer. Mais il était encore confiant, comme ce jour de la fin des années 1960 où il était rentré du Québec avec des ambitions politiques. Là-bas, après quelques années d'enseignement, l'homme

était devenu une star de la graphologie à la télévision. Mais, disait-il, «*l'obsession du Béarnais, c'est de revenir!*»

Né le 12 janvier 1928 des amours d'une crémière de la halle de Pau et d'un chauffeur de taxi, André Labarrère a une revanche sociale à prendre dans cette ville de droite. Les aumôniers de la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC), qui l'ont beaucoup soutenu, pressentent le talent de cet agrégé d'histoire et docteur en lettres qui sera élu député socialiste en 1967, maire en 1971, puis président de la région en 1979. Il n'abandonnera «ses Palois» que par admiration pour François Mitterrand, en devenant ministre des relations avec le Parlement entre 1981 et 1986. Là, il fera preuve d'une belle habileté politique. «*Pas mal, tout ça, pour un pauvre*», ironisait-il avec coquetterie.

Il faut dire qu'il ne lésine pas sur les moyens. «Dédé», comme on l'appellera bien vite, cabotin et gentil, a rodé un formidable numéro de charme. Il se donne à fond. Dès 6h30 le matin, il reçoit 80 administrés par semaine. S'il y a un problème, il le fait régler sur le champ. Ses adversaires et quelques amis lui reprocheront d'être autocrate et démagogue. Cruel parfois.

André Labarrère est un sentimental à la férocité jubilatoire qui n'épargne ni les uns ni les autres et qui prendra ses distances, agacé, avec «*les prétendants pressés*» du PS.

En septembre 1998, il sera le premier homme politique à affirmer son homosexualité. Si ses administrés n'aiment guère cette publicité, ils lui pardonneront, tant ils apprécient son travail. «*André mort, la ville votera encore pour lui!*» s'exclamait encore récemment cette

Il n'abandonnera «ses Palois» que par admiration pour François Mitterrand, en devenant ministre des Relations avec le Parlement entre 1981 et 1986.

Paloise, pourtant très chiraquienne. Car si on lui a reproché des loupés, comme l'absence d'auto-route entre Pau et Bordeaux, on lui reconnaît de grandes réalisations : le Palais Beaumont,

le Zénith, le palais des sports... André Labarrère a aussi jeté les bases de l'Université, mis en place une importante politique sociale et fait de la tradition de Pau, «Reine des sports», une formidable force d'intégration. Il laisse aujourd'hui sa ville un peu perdue. De son bureau aux fenêtres éteintes, il n'a confié les clés à personne.

ROSALYNE BOTTREL

► **VOILE. Décès dans la Volvo Race.** Le Néerlandais Hans Horrevoets, engagé dans le tour du monde en équipage, est décédé hier après être tombé à l'eau durant la 7^e étape disputée entre New York et Plymouth (Angleterre). L'accident est survenu alors que le bateau naviguait dans des conditions difficiles. Repêché, le marin n'a pu être réanimé. Âgé de 32 ans et père d'un enfant, il était équipier sur le monocoque *ABN AMRO II* mené par le skipper français Sébastien Josse.

Le documentariste Christophe de Ponfilly est mort

■ L'agence Interscoop, qu'il avait fondée en 1983 avec Frédéric Laffont, a annoncé samedi que Christophe de Ponfilly était décédé, mardi, à l'âge de 55 ans. Prix Albert-Londres en 1985, récompensé dans d'innombrables festivals, ce père de quatre enfants était l'une des fiertés du documentaire français, auquel il essayait sans relâche de donner sa juste place à la télévision. Profondément idéaliste, le journaliste fut l'un des premiers à se rendre clandestinement en Afghanistan lors de l'invasion soviétique en 1980. Il s'était lié d'amitié avec le commandant Massoud auquel il avait consacré un livre et un film. Christophe de Ponfilly venait de terminer sa première fiction pour le cinéma, *L'étoile du soldat*.

Décès de la journaliste Anne-Marie Casteret

■ La journaliste Anne-Marie Casteret, qui avait fait éclater au grand jour l'affaire du sang contaminé, en 1991, dans les colonnes de *L'Événement du jeudi* où elle travaillait alors, est morte samedi à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique) à l'âge de 57 ans. Médecin de formation, elle avait publié le rapport indiquant que des lots contaminés avaient été volontairement écoulés par le Centre national de transfusion sanguine (CNTS). Denis Jeambar, directeur de la rédaction de *L'Express* où elle était grand reporter depuis 1996, a salué en elle «*une formidable investigatrice, qui vérifiait tout, réenquêtait sur tout*».

► **OMS. Décès du directeur général coréen.** Le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), le Sud-Coréen Lee Jong-wook, 61 ans, est décédé brutalement hier à Genève, plongeant dans la stupeur les délégués de l'assemblée annuelle de l'institution internationale réunis pour une semaine de débats. Après avoir occupé pendant vingt ans au sein de l'OMS des postes clés dans la lutte contre les maladies infectieuses, cet homme souriant et discret avait été désigné en 2003 à la tête de l'institution internationale.

EN BREF

Décès d'une figure de la presse, Philippe Amaury

■ Le PDG du groupe de presse Amaury, Philippe Amaury (*photo AFP*), est mort mardi soir, de maladie. Il était depuis vingt-trois ans à la tête de cet empire de 650 millions d'euros de chiffre d'affaires, qui comporte notamment *Le Parisien/*



Aujourd'hui en France, L'Équipe, France Football, et des événements sportifs comme le Tour de France et le Dakar. Né en 1940 dans l'Oise, il était le fils du fondateur du journal *Le Parisien Libéré*, Émilien Amaury. Docteur en droit et diplômé de Sciences-Po Paris, cet homme discret et volontaire avait l'habitude de gouverner en solitaire. En 2001, il avait créé sa propre société de diffusion, la SDVP (Société de vente et de distribution du *Parisien*), pour contrer le monopole des NMPP (Nouvelles messageries de la presse parisienne). Il tenait seul les rênes du groupe Amaury depuis janvier 2004.

DÉCÈS Le comédien, intimement associé aux loufoques Shadoks à la télévision, est mort mercredi à l'âge de 83 ans

Claude Piéplu, une voix s'est tue

N'était-il pas avant tout une voix? Inimitable. Un timbre un peu grêle qui dérapait vers d'improbables aigus, une élocution ironique sans en avoir l'air. Le créateur des inénarrables Shadoks, Jacques Rouxel, ne s'y était pas trompé en confiant à Claude Piéplu la narration des aventures de ses drolatiques créatures. Le décès du comédien, à l'âge de 83 ans, après une longue lutte contre la maladie, renvoie bien des Français aux heures fastes de la télévision.

Né à Paris le 9 mai 1923, ce fils de cuisinier fait ses débuts comme... employé à la banque Vernes. Mais dès l'après-guerre les sirènes du théâtre l'appellent, et le voici embarqué pour une carrière sur les planches au cours de laquelle il inscrira à son répertoire plus de 175 rôles. Son physique placide, son œil qui frise ne le mènent guère vers les emplois de jeunes premiers classiques: les metteurs en scène diri-



FRANÇOIS GUILLOT/AFP

Claude Piéplu en 2002.

Shadocks et des industriels Gibis. De là à étiqueter Claude Piéplu drôle d'oiseau de l'art dramatique, il n'y a qu'un pas que l'intéressé franchissait volontiers lui-même. Doucement anarchiste, résolument «écolo» (il avait écrit à Jacques

Doucement anarchiste, résolument «écolo» et pacifiste, il était plus soucieux d'intégrité artistique que de gloire médiatique.

En 1968, les téléspectateurs tombent amoureux de sa voix, intimement liée à celle des stupides

gent ce diseur hors norme vers des textes insolites et les audaces contemporaines d'un Roland Dubillard ou d'un Obaldia. Au cinéma, Buñuel et Chabrol lui réservent des personnages ambigus, inclassables.

Chirac contre la reprise des essais nucléaires à Mururoa), foncièrement pacifiste, le comédien, plus soucieux d'intégrité artistique que de gloire médiatique, revenait régulièrement sur le devant de la scène, lorsque le désir d'un texte le titillait soudain. Ce collectionneur de pots de chambre de faïence ancienne anglaise, mélomane épris d'horticulture, avait lancé à son public, en 2001, un «rendez-vous dans cinquante ans». On sait aujourd'hui qu'il ne tiendra pas sa promesse.

EMMANUELLE GIULIANI

► **DÉCÈS. Raymond Triboulet est mort.** Cet ancien résistant fut le premier sous-préfet des communes libérées de la France continentale, avant de faire une carrière politique au service du gaullisme, du RPF au RPR. Député du Calvados (1946-1973), ministre des anciens combattants (1959-1962), puis ministre délégué chargé de la coopération (1962-1966), il avait transmis en 2002 à Jean-Pierre Chevènement son bulletin *Résistance nouvelle*.

PORTRAIT

Michel Rollier, seul aux commandes de Michelin



Après le décès accidentel d'Édouard Michelin, qui s'est noyé en mer vendredi au large de l'île de Sein, Michel Rollier est aujourd'hui le seul cogérant du fabricant de pneumatiques. Âgé de 62 ans, il connaît parfaitement le groupe. Mais les questions de succession restent posées.

«L'avenir de l'entreprise est assuré, Édouard Michelin avait fait tout ce qu'il fallait.» En quelques mots, prononcés hier à la sortie d'une messe célébrée à la cathédrale de Clermont-Ferrand, Michel Rollier, désormais seul cogérant du premier fabricant mondial de pneumatiques, a tenu à rappeler qu'il allait inscrire son action dans la continuité. À peine une demi-heure après l'annonce du décès d'Édouard, vendredi en début de soirée, le groupe avait d'ailleurs confirmé que Michel Rollier assurerait la direction de l'entreprise. Âgé de 62 ans, ce diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris est entré chez Michelin en 1996, après avoir passé vingt-trois ans chez le papetier Aussedat Rey, dont il a été directeur général adjoint. En débarquant au siège de Clermont-Ferrand, Michel Rollier arrivait en terrain

connu. Sa famille est cousine des Michelin et son père, François Rollier, avait été cogérant du groupe de 1966 à 1991, aux côtés de François Michelin (le père d'Édouard) et de René Zingraff. En mars 2005, Michel Rollier est devenu lui-même cogérant de Michelin aux côtés de René Zingraff, parti à la retraite en mai dernier alors qu'il pouvait encore statutairement rester deux ans de plus en fonction.

La nomination de Michel Rollier avait été approuvée par 99 % des votes lors de l'assemblée générale des actionnaires, en mai 2005. Le nouveau patron connaît donc parfaitement l'entreprise. D'abord directeur du service juridique et des opérations financières en 1997, il était devenu l'année suivante directeur des services plans, résultats et contrôle de gestion, et surtout membre du comité exécutif. En

octobre 1999, il avait pris en plus la responsabilité de la direction financière.

«Nous allons continuer dans la fidélité à tout ce qu'a fait Édouard Michelin depuis dix ans pour nous. Les prochains jours seront consacrés à penser à lui et à nous organiser pour continuer», expliquait hier Michel Rollier. Depuis sa création il y a cent soixante-quatorze ans, ce n'est pas la première fois que le groupe n'est pas dirigé par un Michelin. Deux autres décès accidentels, avant-guerre, avaient conduit à une cogérance de transition, avant que François Michelin n'exerce pleinement le pouvoir à partir de 1955. On imagine mal cependant que Michel Rollier puisse rester longtemps seul aux commandes, compte tenu de la charge et de la taille du groupe.

JEAN-CLAUDE BOURBON
ET PATRICK LEMOINE

INDUSTRIE

L'avenir du groupe assombri par la mort d'Édouard Michelin

Le fabricant de pneumatiques doit faire face dans l'urgence à la nomination de nouveaux dirigeants, qu'ils soient ou non de la famille, après le décès de son cogérant, vendredi, au large de l'île de Sein

La disparition brutale d'Édouard Michelin, vendredi, lors d'une sortie en bateau pour pêcher le bar, au large de l'île de Sein, a plongé le fabricant de pneumatiques, créé en 1832, dans la douleur et le doute. Âgé de 43 ans, diplômé de l'École centrale, Édouard Michelin était cogérant de l'entreprise familiale depuis 1999, succédant à son père François. Son décès a suscité une vive émotion, de tous bords. «L'économie française est en deuil», a affirmé le président de la République, dans un communiqué. À Clermont-Ferrand, le berceau du groupe, où les usines Michelin emploient encore 15000 personnes, des «registres du souvenir» ont été mis à la disposition des habitants, devant le siège social.

«Homme simple et chaleureux, jeune et grand capitaine d'industrie, il a toujours affirmé son attachement à notre région», a souligné le président socialiste du conseil régional d'Auvergne, René Souchon. Hier en début d'après-midi, 300 personnes

avaient déjà inscrit un petit mot de condoléances. Dans la matinée, à la cathédrale de Clermont-Ferrand, où Édouard Michelin se rendait chaque dimanche, sa mort a été évoquée lors de la prière universelle.

Édouard Michelin avait rejoint le groupe en 1989, où il avait occupé successivement des responsabilités dans les domaines de la recherche, de la production et du commerce.

Né pour devenir PDG, il était déjà parvenu à se faire un prénom en souriant, par opposition à la sévérité d'un père qualifié de paternaliste pour sa gestion. Édouard était presque affable, même si sa discrétion naturelle et familiale le poussait à d'abord entendre la question de son interlocuteur, là où d'autres patrons se seraient précipités sur les micros. Il incarnait la direction du groupe dans un secteur très concurrentiel,



Édouard Michelin, cogérant de l'entreprise, lors de la première journée portes ouvertes des usines de Clermont-Ferrand, en juin 2001.

malmené par les hausses des matières premières et la nécessité de sa mondialisation.

C'est elle qui l'intronisa. Quelques mois après sa nomination, il annonçait dans une même déclaration une progression spectaculaire de 20 % des bénéfices et la suppression de 7500 emplois en France et en Europe, sur les 130000 que compte le groupe. Le propos souleva une vive polémique. On oublia depuis que ces suppressions se firent sans licenciement, et que le jeune PDG en profita pour afficher un engagement, sans faiblesse depuis, de maintenir – en l'adaptant – une solide base industrielle du groupe en France et en Europe.

En 2004, l'entreprise avait ainsi repris son rang de numéro un mondial, avec près de 20 % de parts de marché. Et en dépit de la hausse des matières premières (le prix du caoutchouc devrait grimper à lui

seul de 15 % cette année), Michelin s'affiche désormais comme une des sociétés les plus rentables de son secteur, avec une marge opérationnelle de 10 %, grâce notamment à ses produits haut de gamme. L'an

dernier, le groupe a enregistré un résultat net de 889 millions d'euros, pour un chiffre d'affaires de 15,59 milliards d'euros. ●●●

(Lire suite page suivante.)

J.-C. B. ET P. L.

L'épave du bateau a été retrouvée

■ Le bateau de pêche dont le naufrage a coûté la vie vendredi à Édouard Michelin a été retrouvé hier au large de l'île de Sein (Finistère), à 70 mètres de profondeur. Le patron pêcheur, Guillaume Normant, qui accompagnait le patron de Michelin, est en revanche toujours porté disparu, dans l'attente d'une exploration de l'épave par des plongeurs, prévue aujourd'hui. Les circonstances du drame,

qui s'est produit dans une des zones les plus dangereuses de la côte bretonne, restent floues. La procureur de la République de Quimper, Anne Kayanakis a ouvert une information judiciaire. Trois enquêtes ont par ailleurs été ouvertes par le Bureau enquête et accident (BEA) Mer, la gendarmerie du Finistère et la gendarmerie maritime.

L'avenir du groupe assombri par la mort d'Édouard Michelin

●●● Aujourd'hui, si des élus locaux s'affirment tristes et inquiets de sa mort, c'est parce qu'ils avaient décelé depuis chez ce Clermontois de naissance un engagement en faveur de sa ville et de l'Auvergne. De toutes les entreprises du CAC 40, Michelin est d'ailleurs la seule à avoir encore son siège social en province.

De l'annonce malheureuse de ce plan de restructuration, Édouard Michelin déclarait avoir retenu qu'il fallait «*plus de transparence et de communication*». De fait, sa prise de fonction fut marquée par une première: une journée portes ouvertes aux familles des salariés. Michelin n'est pas pour autant une entreprise de communication, mais le secret n'est plus une seconde nature: le passage aux États-Unis du jeune PDG n'y est pas étranger. Là-bas, il avait été formé par Carlos Ghosn, actuel président de Renault et de Nissan, qui était à l'époque responsable de la branche Amérique du fabricant de pneumatiques.

Ouvert à l'international, Édouard Michelin modula l'organisation industrielle de ce groupe pour maintenir une activité industrielle en Europe et particulièrement en France, sur les segments de marché les moins soumis à la concurrence frontale des pays à faibles coûts de main-d'œuvre. Ainsi, 50 % de la production française de pneus pour poids lourds est-elle aujourd'hui exportée. De même, il fut l'artisan d'un retour en Formule 1, puis de l'annonce de son retrait, l'an dernier, «*parce que l'esprit de compétition n'y était plus*» dans les règlements de la F1. Mais après avoir emporté un double titre de champion (constructeur et pilote) avec Renault.

Son décès pose aujourd'hui de nombreuses questions sur l'avenir de Michelin. D'autant que sa structure juridique en fait une société à part, à l'abri de toute OPA. Comme le groupe Lagardère, Michelin est organisé sous le statut de la commandite par actions. Les associés commandités, qui sont les seuls actionnaires à disposer d'un droit de vote, concentrent tous les pouvoirs. Le reste des actionnaires ne vote que pour l'approbation des comptes et la nomination des gérants, sur proposition des commandités. Mais en contrepartie, ces derniers sont responsables sans aucune limitation sur leurs biens propres. Le capital de Michelin est donc contrôlé, sans que l'on sache d'ailleurs combien la famille possède d'actions. Les titres sont éparpillés parmi ceux des actionnaires individuels, 15,2 % du capital, selon le dernier rapport annuel.

Avec qui va diriger Michel Rollier, désormais seul cogérant? Édouard Michelin était père de six enfants, mais beaucoup trop jeunes pour prendre tout de suite les rênes de l'entreprise. On imagine mal également François Michelin, âgé aujourd'hui de 79 ans, revenir aux affaires, même s'il a toujours son bureau au siège. René Zingraff, âgé de 70 ans, qui a quitté son poste de gérant en mai et qui avait piloté la montée en puissance d'Édouard, pourrait reprendre du service, mais de manière provisoire. Des cinq frères et sœurs d'Édouard, un seul travaille dans l'entreprise. Tristes, les salariés se disent aujourd'hui également inquiets.

**JEAN-CLAUDE BOURBON
ET PATRICK LEMOINE**

► **DÉCÈS. Le journaliste Robert Parienté est décédé samedi, à l'âge de 75 ans.** Figure de la presse sportive, sa carrière est intimement liée au succès du journal L'Équipe dont il gravit tous les échelons, pour en devenir directeur général adjoint, de 1986 à 1993. Robert Parienté était un homme de plume et de culture. Fin mélomane, il avait notamment écrit, en 2004, une somme, fruit d'une enquête impressionnante sur la direction d'orchestre: La Symphonie des chefs.

ACCIDENT Hier soir, les recherches devaient se poursuivre en mer pour tenter de retrouver le corps du pêcheur disparu vendredi avec Édouard Michelin

Guillaume Normant, un patron pêcheur expérimenté et engagé

D'Audierne, dans le Finistère, jusqu'à Rennes, on le décrit comme un pêcheur «*expérimenté*» et surtout «*engagé*». Guillaume Normant, 44 ans, a disparu en mer vendredi au cours d'une partie de pêche au large de l'île de Sein, à laquelle participait l'industriel Édouard Michelin. Le corps de ce dernier a été retrouvé le jour même, flottant au milieu des casiers de pêche, tandis que le propriétaire du bateau, président du comité local des pêches d'Audierne, était toujours porté disparu hier dans l'après-midi. Une vaste opération de plongée devait se dérouler dans la soirée à l'intérieur de l'épave gisant par 70 mètres de fond, pour tenter de retrouver le corps de Guillaume Normant, qui aurait pu y rester coincé.

Président du comité des pêches du Guilvinec (Finistère), Robert Bouguéon connaissait bien le patron pêcheur. Il se souvient d'un homme «*engagé, très soucieux de l'avenir de la pêche*», aux côtés duquel il s'était battu pour raccourcir la saison afin «*d'accorder des repos biologiques*» aux espèces comme le bar. «*C'était un homme tenace, prêt à affronter les industriels de la pêche qui menacent la survie de certains poissons. Il n'avait pas que des amis!*», confie le Breton, saluant son militantisme.

Fils d'un pêcheur de Plogoff, père de deux adolescentes, Guillaume Normant pêchait le bar à la ligne depuis une vingtaine d'années à bord du *Liberté*, un fileyeur-ligneur de 8,5 mètres, qui a sombré vendredi. Dès 1993, il avait participé à la fondation de l'as-



Guillaume Normant pêchait le bar à la ligne depuis une vingtaine d'années à bord du *Liberté*.

sociation des ligneurs de la pointe de Bretagne, destinée à promouvoir une pêche de qualité et respectueuse de l'environnement. «*C'était un fervent défenseur de la pêche, qui ne se battait pas seulement pour lui mais aussi pour les autres marins pêcheurs*», confirme André Le Berre, président du comité régional des pêches de Bretagne, qui insiste également

sur «*l'expérience*» de celui qui était devenu un ami au fil des ans.

«*Guillaume était très attaché à la sécurité*», affirme André Le Berre, certain qu'il n'a pas pris de risque inutile vendredi dernier. Guillaume Normant avait d'ailleurs l'habitude d'emmener des passagers pêcher le bar dans la zone difficile du raz de Sein, où se niche cette espèce recherchée. Il rencontrait le PDG du groupe Michelin pour la première fois. Les autorités devront éclaircir les circonstances de ce naufrage encore inexpliqué.

MARINE LAMOUREUX

Les obsèques d'Édouard Michelin auront lieu demain

■ La messe d'obsèques d'Édouard Michelin, célébrée demain à partir de 14 h 30 en la cathédrale de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), sera retransmise à l'extérieur de l'édifice. Une chapelle ardente sera dressée en la cathédrale dès aujourd'hui à 15 heures. Le conseil de surveillance du groupe devait se réunir hier soir.

DÉCÈS L'immense réalisateur japonais, deux fois Palme d'or à Cannes, est mort à 79 ans, laissant une œuvre très personnelle

La dernière balade de Shohei Imamura

Le grand cinéaste Shohei Imamura s'est éteint hier à 79 ans, avec les derniers feux du Festival de Cannes 2006. Coïncidence. C'est sur la Croisette que le réalisateur japonais avait acquis la reconnaissance internationale avec *La Ballade de Narayama*, Palme d'or en 1983. En 1997, grâce à *L'Anguille*, il s'était même glissé dans le club très fermé des artistes ayant reçu deux fois cette récompense suprême, faisant jeu égal avec Francis Ford Coppola, Emir Kusturica, Jean-Pierre et Luc Dardenne ou le Danois Bille August. En 2001, son nom figurait encore dans la sélection officielle, pour *De l'eau tiède sous un pont rouge* et la Cinémathèque française lui consacrait une importante rétrospective.

Cheveux blancs soigneusement lissés, lunettes : sous l'apparence tranquille de ce Shohei Imamura vieillissant se cachait un tempérament impétueux, une âme rebelle de créateur dont l'immense talent s'exprima souvent dans l'irrévérence, la provocation, la pulsion, le rejet des nombreux corsets de la société japonaise et dont l'œuvre s'appuya beaucoup sur les femmes et ce « bas peuple » qu'il ne cessa de respecter.



TORU YAMANAKA / AEP

Shohei Imamura s'exprima souvent dans l'irrévérence, la pulsion, le rejet des corsets sociaux.

Né à Tokyo en 1926 dans une famille bourgeoise, Shohei Imamura connut une jeunesse mouvementée, marquée par la capitulation nipponne. Dans les années difficiles de l'après-guerre, il hanta les bas-fonds de la ville, côtoya prostituées et gangsters, vécut du marché noir, mais poursuivit en parallèle des

études d'histoire sur les bancs de l'université de Waseda. Après avoir multiplié les petits boulots et fait ses premières armes au théâtre, il s'orienta vers le cinéma au début des années 1950, devenant – entre autres – l'assistant de Yasujiro Ozu, produisant ensuite des scénarios pour Yuzo Kawashima. En 1958, à 32 ans, Shohei Imamura sauta le pas de la réalisation et enchaîna les trois premiers films (*Désir volé*, *Devant la gare de Ginza-Ouest*, *Désir inassouvi*) d'une filmographie qui en comportera une vingtaine, sur quatre décennies.

Emblématique du renouvellement du cinéma nippon dans les années 1960, il développa une œuvre très personnelle aux multiples facettes, entre esthétisme et satire sociale, naturalisme et onirisme. La présence américaine au Japon fut au centre de plusieurs de ses films : *Cochons et cuirassés* (1961), *Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar* (1970). En 1989, *Pluie noire* évoquait les suites du bombardement atomique d'Hiroshima. D'une indépendance farouche, le cinéaste avait fondé sa propre compagnie en 1965, Imamura Production, et créé une école de cinéma.

ARNAUD SCHWARTZ

Passion(s)



Christophe de Ponfilly, à un ami perdu

par Jean-Claude Raspiengeas

Dans une irréductible et définitive solitude, un cinéaste s'est donné la mort, le jour de l'ouverture du Festival de Cannes. Très loin de la Croisette. Dans la profondeur obscure d'une forêt, il a franchi le cap ultime, irrattrapable, vers lequel sa mélancolie et son «*envie de hurler*» l'avaient conduit.

Christophe de Ponfilly, 55 ans, quatre enfants, s'est tué quelques jours avant la sortie en salles de son premier film de fiction (*L'Étoile du soldat*), en partie autobiographique. Ses dernières images auront donc été filmées en Afghanistan, l'obsession de sa vie, inspirée par la lecture des *Cavaliers* de Joseph Kessel. «*L'immensité de cette contrée lointaine occupa d'abord mes rêves*, écrivait-il. *Sans doute est-ce pourquoi j'ai abordé ce pays mythique comme on entre dans un conte.*» Ses héros de papier, il sut nous en rendre la pâte humaine de chair et de sang. Ces Afghans, il les avait rejoints par les sentiers de la clandestinité, semés de mines, à l'époque de l'occupation soviétique. Documentariste, il a signé plus de quarante films, dont une douzaine dans ces vallées perdues dont il déplorait qu'elles n'intéressent personne. Son long compagnonnage avec le commandant Massoud, nourri d'amitié et de respect, puisait sa source dans l'esprit de résistance de ce combattant, amateur de poésie, qui avait su fédérer, autour de l'idée de liberté, des paysans et des bergers.

Le romantique Christophe de Ponfilly ramenait des images splendides de ce pays de montagnes vers lequel convergeaient

esthètes et aventuriers. Où il se livrait, reconnaissait-il, à «*un flirt ambigu avec les dangers de la guerre*».

Seul ou avec son compère Frédéric Laffont, il avait exploré le continent de la douleur (*Poussières de guerre* ou la saga de MSF), le dévouement et le courage quotidien des gens ordinaires (*Aux petits bonheurs la France*), livré des chroniques mensuelles et simples (*Du côté de Zanzibar*). Il dénonçait «*le flot hallucinatoire d'informations*» qui, par précipitation et simplification, éloigne de la vraie connaissance des autres. Il filmait le réel. Il dut laisser la place, ironie saumâtre, à la «*téléralité*» qui enferme des cobayes dans des dispositifs artificiels. Sa rage contre les chaînes qui repoussaient les documentaires à des heures indignes, ses lettres ouvertes ne suscitaient plus que haussements d'épaules... De quoi sombrer dans l'amertume et le désespoir.

Prix Albert-Londres, membre de son jury, couvert de récompenses pour la qualité de son regard, Christophe de Ponfilly traînait avec lui une souffrance qui est le lot des idéalistes. Il ressemblait au crabe-tambour de Pierre Schoendoerffer: un voile de tristesse et de silence parfois dans son regard droit et doux, un maintien altier et la brûlure, jamais guérie, de ces chevaliers, habités par des idées de pureté et que terrasse le principe de réalité. Il affichait un calme et une maîtrise de soi qui jugulaient d'impitoyables démons intérieurs. Ils ont fini par le détruire.

► **POLITIQUE. Décès de Gérard Léonard, député UMP de Meurthe-et-Moselle.** Âgé de 60 ans, le maire de Saint-Max est décédé hier des suites d'une longue maladie. Professeur de droit, Gérard Léonard a été député de 1986 à 1997 puis de 2002 jusqu'à aujourd'hui. En 1983, il avait été élu maire de Saint-Max, une commune de 11 000 habitants dans la banlieue de Nancy, et a été vice-président du conseil régional de Lorraine de 1992 à 2002.

Décès de Philippe Amyot d'Inville, vice-président d'« Ouest-France »

■ Philippe Amyot d'Inville, vice-président du quotidien *Ouest-France*, est décédé vendredi à l'âge de 68 ans des suites d'une longue maladie. Après des études de philosophie et de théologie, et avec un diplôme de contrôleur de gestion en poche, il intègre le groupe Ouest-France en 1974 et devient le directeur général du quotidien vingt ans plus tard. Il préside un temps le conseil de surveillance de *La Presse de la Manche* et celui de *Publihebdomos*. Administrateur de Spir Communication et du *Courrier de l'Ouest*, il était particulièrement attaché à la Bretagne. Ses obsèques ont eu lieu hier à Rennes.

► **ROCK.** Le musicien Billy Preston est décédé mardi, à l'âge de 59 ans, après être resté plus de six mois dans un coma profond. Surnommé «le cinquième Beatle» pour avoir collaboré aux derniers albums du groupe, pianiste et compositeur, il avait joué avec les plus grands: des Rolling Stones à Eric Clapton, en passant par Aretha Franklin, Bob Dylan, Quincy Jones... Il avait également participé au dernier album du groupe californien Red Hot Chili Peppers.

HOMMAGE L'un des derniers poilus vient de mourir à l'âge de 109 ans. Ils ne sont plus que six encore en vie

Léon Weil rêvait de paix avec «les types d'en face»

C'était il y a quelques mois dans l'appartement de sa fille, Liliane, où il s'était installé, près de la place des Fêtes, dans le 19^e arrondissement de Paris. Après s'être longtemps tu sur le sujet, Léon-Roger Weil avait accepté d'évoquer les heures sombres de la Grande Guerre. C'est à l'âge de 20 ans, en 1916, qu'il est mobilisé sous le matricule 878 et incorporé au 5^e régiment de chasseurs alpins. Après deux ou trois mois de classe à Lons-le-Saunier (Jura), il dit débarquer au «casse-pipe». «La plupart des gens étaient persuadés que la guerre s'achèverait rapidement, se souvenait-il. Moi, j'étais persuadé du contraire.»

Sur le front, il découvre l'enfer et la peur, notamment lors des terribles combats au Chemin des Dames. «Bien entendu que nous avions tous la trouille, martelait-il. Ceux qui ont dit le contraire étaient des menteurs. Les explosions, les cris, les gars qui tombaient tout d'un coup autour de vous... tout cela ne pouvait qu'éprouver les nerfs. Parfois, on ne savait plus ce qu'on faisait. Il fallait se dompter, obéir aux ordres... Il fallait essayer de ne pas penser, simplement, et on vous donnait de la gnôle pour cela. Mais je n'en buvais pas. Je n'aimais pas l'alcool.» C'est donc à jeun qu'il ira à plusieurs reprises percer les lignes ennemies et qu'il rapportera parfois des blessés sur son dos, ce qui lui a valu une croix du combattant. «Je me souviens toujours d'un copain blessé à mort qui m'a supplié de ne pas écrire à ses parents. Je ne leur ai pas dit que leur fils était tombé. Il serait toujours temps qu'ils l'apprennent.»

Léon-Roger racontait, les yeux sombres, les heures, les jours, les nuits passées par -10°C dans la boue avec les pieds gelés. Et les hommes à qui l'on devait amputer un doigt, une main ou un pied, condamnés par le froid... Il évoquait la faim qui tenaillait les hommes quand le ravitaillement n'arrivait pas jusqu'aux premières lignes. «On partait parfois à une dizaine chercher en arrière la nourriture sous le tir de l'artillerie ennemie. Et il arrivait que l'on trouve les bons-hommes morts avec la camelote à rapporter.»

En racontant tout cela, assis dans son fauteuil, place des Fêtes, il en frémissait de colère. «À quoi tout cela a-t-il servi? grondait-il. À rien, à rien du tout, à enrichir simplement quelques types, des marchands de canons.» Face au déchaînement d'une violence qu'il n'imaginait pas, le soldat Weil rêvait de faire la paix avec les «pau-

vres types d'en face, pareils à nous.»

Un jour, il se fait porter malade. Pas pour refuser le combat. Mais il ne veut pas faire partie d'un peloton d'exécution qui doit fusiller des camarades. Malade, il l'a rarement été, lui que sa forme physique a peut-être sauvé. Car Léon a été un passionné de sport. Jusqu'au bout de sa vie, il avait le regard brillant de joie lorsqu'il évoquait ses amis boxeurs: Marcel Cerdan, Laurent Dauthuille, Marcel Thill... Il avait fréquenté de manière assidue la salle parisienne de l'Élysée-Montmartre. C'est dire s'il a manqué peu des grands combats de l'époque. Lui-même fut d'ailleurs, selon ses propres mots, un «honnête poids coq». Il remporta dix combats en amateur avant que la guerre ne vienne interrompre sa carrière. Et, à 109 ans, faisait encore la démonstration de quelques enchaînements pugilistiques.

Pour ceux d'en face, ceux de la guerre, il nous disait ne ressentir aucune haine, juste de la pitié.

«Un jour, nous déjeunions alors qu'un prisonnier allemand se tenait, silencieux, à quelques mètres. Il nous regardait manger avec de grands yeux. Je n'ai pas hésité à partager mon pain et mon saucisson. C'était un gars, comme moi, qui obéissait aux ordres. Un pauvre type qui était là, comme moi, pour se faire tuer.» Léon-Roger Weil ne sera même pas blessé. À la fin de la guerre, le 1^{er} classe est muté dans l'infanterie (il s'initie à conduire des tanks) avant de revenir à la vie civile.

Lui qui avait été vendeur au grand magasin parisien du Bon Marché devient alors représentant en vêtements féminins. «Eh oui, ce n'est pas parce que vous étiez allé risquer votre vie qu'on allait vous offrir à manger.» Le sportif retrouve sa passion de l'effort et se lance à fond dans une discipline que les Américains font découvrir à la France: le crawl. Il le pratiquera jusqu'à... 104 ans dans la piscine municipale de Créteil. «Je n'étais pas facile à battre sur 400 mètres», nous glissait-il avec malice. À côté du sport, il y a aussi les pièces de théâtre dont il raffole. Il ne rate ainsi pratiquement aucune création de la grande Sarah Bernhardt.

Léon-Roger n'a pourtant pas le temps de s'habituer à la paix que la Seconde Guerre mondiale éclate. Il ne se pose aucune question. «Il



Léon-Roger Weil. Revenu sain et sauf de la Grande Guerre, le «poilu», féru de sport et de théâtre, n'a pas le temps de s'habituer à la paix que la Seconde Guerre mondiale éclate. Il s'engage dans la Résistance.

ne s'agissait pas cette fois de s'entre-tuer pour enrichir les marchands d'armes. Hitler, ce monstre ignoble, voulait nous anéantir.» Alors il repart au combat, mais cette fois dans l'ombre. L'ancien poilu devient résistant dans un réseau de renseignement baptisé Gallia, sous le pseudonyme de Victor. Sa mission: passer d'une zone à l'autre pour transporter des messages, des documents, voire des armes.

Liliane Weil, sa fille, se souvient bien de cette période. «Nous devions déménager sans cesse à chaque fois qu'un membre du réseau était pris de peur qu'il ne parle et ne dénonce ses camarades. Alors on changeait d'appartement, de nom

même, et moi d'école. Mon père, lui, faisait la navette entre Lyon et Paris par la route, par le train ou même en vélo.» Tout cela lui vaudra, entre autres décorations, la croix de guerre 39-45 avec une étoile de bronze, et la croix du combattant volontaire de la Résistance... Et pourtant, jusqu'à la fin de sa vie, Léon-Roger Weil n'a revendiqué qu'un seul mérite: «Avoir réussi à ramener ma peau.»

Longtemps aussi, il a préféré se taire sur ces années de plomb des tranchées. «Un jour, témoigne Liliane, il nous avait raconté, à nous les enfants, comment il avait perdu sa chaussure par -15°C. Et je me souviens que cela nous avait

fait rire, que nous lui demandions souvent de raconter cette histoire. Nous ne nous rendions pas compte combien il avait souffert et combien nous devions le décevoir.» Léon-Roger Weil a changé d'avis sur une chose, cependant: «Aujourd'hui, alors que nous ne sommes plus que quelques-uns de vivants, je trouve réconfortant et utile qu'il y ait un devoir de mémoire.» Tant que sa santé le lui a permis, il a accepté les invitations des collègues et se montrait ému quand des gamins, plus jeunes presque d'un siècle, le remerciaient et lui faisaient comprendre qu'ils étaient, à leur tour, devenus des témoins.

MICHEL WAINTRUP

DÉCÈS L'intellectuel chrétien, militant volontiers polémiste, avait consacré l'essentiel de ses travaux à saint Augustin

André Mandouze, rebelle impénitent, est décédé



André Mandouze, avec Gérard Depardieu en 2003 à Notre-Dame de Paris, lors d'une lecture des *Confessions*.

André Mandouze est mort lundi, à l'âge de 90 ans. Catholique farouche, résistant de la première heure, combattant de l'esprit, volontiers polémiste – il a été le premier rédacteur en chef de *Témoignage chrétien* –, il a marqué toute sa vie de sa voix forte de passionné en toute chose. Une de ses dernières apparitions publiques aura consisté à prendre la parole dans les cathédrales, aux côtés de Gérard Depardieu (*lire ci-contre*), pour commenter les *Confessions* de saint Augustin, lues par le comédien. Augustin le théologien «*aventurier de la raison et de la grâce*», ce Père de l'Église auquel l'érudit professeur en Sorbonne avait consacré l'essentiel de ses travaux.

C'est au pays d'Augustin, l'Algérie, chère à André Mandouze, que ce dernier avait rencontré Gérard Depardieu. Leur duo atypique combla de joie le professeur des universités dont le rêve était de rendre Augustin à son peuple. André Mandouze a été, une fois encore d'une façon inattendue, un artisan de la redécouverte par son pays d'origine de l'«*Africain*» d'Hippone. Tout spécialement lors du premier colloque jamais consacré à Augustin par l'Algérie indépendante, en 2001. Une forme de reconnaissance tardive pour une œuvre et une vie. Celle d'André Mandouze et

Gérard Depardieu: «Il est en paix désormais»

«C'est un homme qui meurt, mais c'est un grand esprit qui demeure. Il me reste sa volonté, sa clairvoyance, son sens de la justice, sa rigueur et sa jeunesse. Il a toujours cru dans la vérité des êtres. Je pense qu'il est en paix désormais... Car, sur terre, il lui arrivait souvent d'être en colère. André Mandouze n'a jamais abdicqué, mais toujours espéré. De tous les combats qu'il avait menés, il avait conservé une honnêteté profondément humaine. J'ai été son dernier élève. Il m'a permis de lire et de déchiffrer le saint Augustin que je portais en moi. Avec les mêmes questions: pourquoi la haine? pourquoi l'injustice? Je pense très souvent à lui. Pour moi, il reste présent et le restera toujours. J'ai aussi une pensée pour Mme Mandouze, qui est une femme exceptionnelle, et pour sa nombreuse famille qui est animée du même esprit.»

RECUEILLI PAR JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS

de toute une génération, dont son ami Henri-Irénée Marrou. Le quotidien algérien *El Watan* lui a rendu hommage dès mercredi, saluant cet «*intellectuel engagé qui fut en première ligne de tous les combats du XX^e siècle.*» Dans les deux tomes parus de ses *Mémoires d'outre-siècle*, cet intellectuel remuant et ce militant bouillant, rebelle à tout magistère politique ou idéologique, a retracé son parcours de «*chrétien qui agit*». Son récit fleuve, musclé, se terminait par un appel qui caractérise ses options: «*À gauche toute, bon Dieu!*»

Né le 10 juin 1916 à Bordeaux, André Mandouze aura été marqué par son passage à l'École normale et son agrégation en 1939, où le brillant latiniste n'oublie jamais le citoyen. Il n'avait jamais oublié la formation reçue à Bordeaux de la part de son aumônier jésuite de la Jeunesse étudiante chrétienne (la JEC), le P. Dieuzayde.

Lorsque le jeune érudit est nommé au lycée de Bourg-en-Bresse puis à la faculté des lettres de Lyon, il s'oppose très vite à la politique de Vichy et aux choix – à l'époque majoritaires en ce sens

– de la hiérarchie de l'Église catholique. Après la guerre, nommé enseignant en Algérie, il s'engage pour l'indépendance aux côtés du FLN et connaît la prison à la fin de 1956. Il sera libéré quarante jours plus tard, notamment grâce au soutien de François Mauriac.

En 1947, il avait été le premier à dénoncer, dans la revue *Esprit*, la répression touchant les Algériens. C'est l'heure de sa seconde résistance, cette fois-ci contre le colonialisme. Sa rencontre avec le P. Scotto, curé de Bab-El-Oued et futur évêque de Constantine, l'avait conforté dans ce choix. L'intellectuel engagé avait été invité par Ben Bella à revenir, en 1963, dans l'Algérie indépendante, pour y réorganiser l'enseignement universitaire. Mais il fut vite contraint à la démission, refusant de convoiter «*la révolution d'autrui*» et protestant contre une «*arabisation catastrophique*». Il terminera en Algérie sa thèse sur «*Saint Augustin, l'aventure de la raison et de la grâce*», une somme qu'il soutiendra dans la Sorbonne occupée en 1968!

Le savant intransigeant – surnommé «*Monsieur Thème latin*» – n'hésitait pas, durant ses cours à la Sorbonne où il a enseigné jusqu'en 1985, à apostropher les hommes politiques du moment ou le pape. André Mandouze était marié et père de sept enfants.

ROBERT MIGLIORINI

À LIRE

- *Mémoires d'outre-siècle*, tome I (1916-1962), aux éditions Hamy (1998); Tome II (1962-1981), aux éditions du Cerf (2004).
- *Lire saint Augustin*, avec Gérard Depardieu (Desclée de Brouwer, 2004).
- *Introduction aux Confessions de saint Augustin* (Seuil, coll. «Points»).
- *Saint Augustin. L'aventure de la raison et de la grâce* (Études augustiniennes, 1968).
- *La Révolution algérienne par les textes* (La Découverte, 1961).

► **DÉCÈS.** Paul Cormier, alias «Monsieur Pointu», est décédé mardi à 84 ans. Né en 1922 sur la côte québécoise, ce violoniste vit sa carrière s'envoler en 1970, lorsque Gilbert Bécaud l'engagea pour improviser une gigue lors d'une tournée au Québec. Il suivit le chanteur durant quelques années puis entreprit une carrière en solo. Issu d'une famille de musiciens itinérants, Paul Cormier n'avait jamais étudié au conservatoire.

► **LITTÉRATURE. Le romancier et essayiste Enzo Siciliano est mort vendredi à l'âge de 72 ans.** Né à Rome en 1934, il avait reçu le prix Strega, équivalent du Goncourt français, pour son roman *Les plus beaux moments*, inspiré de la vie et de l'œuvre de Mozart. Il a également été président de la RAI, la télévision publique italienne, de 1996 à 1998, sous le premier gouvernement de centre gauche de Romano Prodi. Il était l'ami du cinéaste Pier Paolo Pasolini et de l'écrivain Elsa Morante.

Le compositeur György Ligeti est décédé à 83 ans

■ Auteur d'une œuvre vocale et instrumentale considérable où la petite forme côtoie les grandes fresques sonores, le compositeur hongrois, grand admirateur de Bartok, est mort à l'âge de 83 ans. Né le 28 mai 1923 en Transylvanie, il dut fuir la Hongrie en 1956 pour s'installer à Vienne puis à Cologne où il rencontra la fine fleur de la musique contemporaine : Berio, Boulez, Kagel, Stockhausen... Son sens de l'innovation et sa prodigieuse technique ne l'auront pas pour autant éloigné du souci du public, comme en témoigne, parmi tant d'autres œuvres, son opéra, *Le Grand Macabre*. Les cinéphiles ont découvert sa musique grâce à Stanley Kubrick, dans *2001, Odyssée de l'espace*, ou *Eyes Wide Shut*.

► **IRLANDE. Décès de Charles Haughey.**

L'ancien premier ministre irlandais Charles Haughey est mort hier d'un cancer à l'âge de 80 ans, a annoncé l'actuel chef du gouvernement, Bertie Ahern. Charles Haughey a été premier ministre à trois reprises, dans les années 1980, puis au début des années 1990, avant de démissionner en 1992. Né en 1925, il a été le dirigeant du plus important parti politique d'Irlande, le Fianna Fail (centriste), actuellement dirigé par Bertie Ahern.

DÉCÈS L'immense compositeur hongrois s'est éteint lundi à 83 ans, laissant une œuvre d'une inventivité constante

György Ligeti, l'odyssée de la musique

«**F**aire de la musique et faire l'amour sont l'essence de l'existence. Le reste n'est pas important», disait György Ligeti. Ce gourmet de la vie a fini par être rattrapé par la mort lundi, à Vienne, cette mort, «bavarde éthylrique» moquée dans son opéra *Le Grand Macabre* alors qu'elle avait emporté ses parents dans la nuit d'Auschwitz. Ligeti occupe d'ores et déjà dans l'histoire de la musique une place centrale, aux côtés de son compatriote Béla Bartok, avec qui il partage le XX^e siècle. Silhouette fine, regard pétillant, humour caustique, verbe doux mais

jugement terriblement exigeant (nombreux sont les musiciens, même les plus grands, qui ont affronté ses colères), chercheur inlassable, Ligeti était à l'écoute de son temps, passionné par les cultures du monde, qui sont la sève de sa création.

Né en 1923 à Tîrnaveni (Transylvanie), passé à l'Ouest en 1956 après la répression de Budapest par l'armée soviétique, installé à Vienne, Ligeti s'est fait connaître dans les années 1960 par des œuvres dont l'esthétique marque un tournant dans l'évolution de la musique. Outre une nouvelle conception du son et du rythme, elles frappent par la conti-

nuité de leur flux, comme l'attestent ses *Études pour piano*, entreprises «parce qu'(il) était mauvais pianiste» et qui forment son testament musical. Incapable de se mouvoir seul, il avait en effet cessé de composer voilà cinq ans.

Son père le destinait aux sciences. «La musique s'arrêtant à Schubert, rappelait Ligeti, je ne voyais pas comment je pouvais être un compositeur d'aujourd'hui. J'étais passionné de mathématiques, mais dès que j'ai pu jouer des petites pièces de Bach, à 15 ans, j'ai commencé à composer. Pourtant je n'ai su que je serais compositeur qu'en 1941, comprenant que

mes origines juives m'empêcheraient d'entrer à l'université.» Quinze ans plus tard, à Darmstadt, il devient l'ami de Boulez et Stockhausen, qui l'accueille à Cologne. Mais il fait l'unanimité des musiciens, toutes générations et écoles confondues. «En rejetant à la fois le rétro et l'ancienne avant-garde, je me déclare pour un modernisme d'aujourd'hui», clamait-il en 1990. Si sa musique est complexe, c'est principalement par ses structures et son matériau, mais son expressivité directe ne laisse personne sur le bord du chemin. Un cinéaste comme Stanley Kubrick, qui utilisa son *Requiem* (1963) et *At-*

mosphères (1961) dans *2001, Odyssée de l'Espace*, l'avait compris. Ce qui frappe à l'écoute de cette création exigeante est son immédiateté, due notamment au fait que Ligeti écrivait en pensant à ses interprètes, comme l'altiste Tabea Zimmermann ou le pianiste Pierre-Laurent Aimard. Sa place dans la musique de notre temps est si grande qu'il a été le premier compositeur à voir de son vivant son œuvre intégralement disponible en disque (1).

BRUNO SERROU

(1) Répartie entre deux labels, Sony (8 vol.) et Teldec (5 vol.).

Convictions

Par Bruno Frappat

Devos, tourneur de mots

Un grand poète est mort. Et, pour une fois, Raymond Devos ne nous fait pas rire. Il a cessé de tourner autour des mots. Il ne tournera plus de mots, potier pétrisseur de cette glaise qu'est le langage. Comme un artisan du verbe, ciseleur de formules, débusqueur de significations, tordeur de sens, il eut, dans le domaine des mots et des phrases qui sont le tissu de nos vies, la fonction d'«inventeur». Comme on dit d'un homme qui découvre des grottes inconnues ou des sites préhistoriques, qu'il en est l'«inventeur». Ce randonneur de l'incertain, ce goûteur sémantique, prospecteur des approximations et féru d'allitérations, nous sera présenté comme un «humoriste», un «amuseur», un «clown». Or, ces mots-là, justement, ne disent en rien quelle fonction fut la sienne dans l'imaginaire du français (la langue fran-

çaise) depuis exactement cinquante années. Il fut bien plus que cela, bien plus qu'un bavard de fin de banquets, bien plus qu'un hilarant du type «Tonton, raconte-nous des blagues!». Les torsions qu'il imposa au langage (résultat d'un travail soigneux) ne visaient pas à faire seulement rire, encore moins «rigoler». Elles correspondaient à une philosophie de l'existence mettant au centre de la vie humaine la communication entre les êtres. Pour lui ce n'était pas le rire qui était «le propre de l'homme», mais le langage, ses pièges, ses impasses et ses débouchés inattendus. Il quêta le «sens» à tous les sens du mot : sens interdit, sens des mots, sens d'un mot. Vivre, mourir : mots clés à ouvrir quelles portes ?

Il aura donc été arpenteur, démonteur, ramenant de ses équipées dans le langage et dans le dictionnaire (qu'il appelait la «maison des mots») tout ce qu'il trouvait et que nous négligeons. Il prenait les mots au mot, au risque d'une absurdité qui était, souvent, d'une imparable logique. Et nous offrait, sur scène, avec ses costumes bleu ciel, son nœud papillon

bleu, son corps volumineux, sa voix aiguë et afolée, des occasions de rire, certes, mais sans vulgarité, sans haine, sans déshonneur. En ces temps où la dérision, la vulgarité, l'épaisseur grasse des «comiques» professionnels désertent la finesse de l'humour pour se perdre en gaudriole, il est heureux que Devos nous laisse, sous forme de livres, de CD, de DVD, la totalité de son œuvre. Sur le fond de médiocrité où se perdent tant d'«amuseurs» lourds et de provocateurs funèbres, le Devos – comme on dit le Littré – est une aide pour la suite. Pour qui souhaite ne jamais perdre le nord dans cet égarerement d'une époque, en un sens, in-sensée.

Il y avait le «corpus» de Devos, mais aussi son corps. Qu'on nous permette, sans jeu de mots, de dire que, corporellement autant que symboliquement, et ce n'était pas dû au hasard, il transpirait d'intelligence. Et de gentillesse. De «classe», en somme.

À quoi sert-il de rire, dans un monde qui n'est pas gai et dans des existences toutes touchées, un jour ou l'autre, par le tragique? ●●●

(Suite en page 2)

Convictions

Devos, tourneur de mots

(Suite de la page Une)

●●● À ceci que le rire dilate non pas la «rate» mais l'esprit, le cœur, et fait passer de l'air dans nos attitudes coincées, dans nos postures de sérieux, dans nos manières de considérer ce que nous faisons et disons avec trop de gravité. Le rire ne relativise pas le sérieux pour abaisser l'homme, il l'ouvre à plus d'humanité : pour détendre l'âme, lui donner plus

d'ampleur, en se faisant comme tremplin.

Que ce phénomène verbal, Raymond Devos, ait été titulaire, en tout et pour tout, d'un certificat d'études; qu'il ait dû travailler dès l'âge de treize ans, et qu'il ait, tout au long de la seconde moitié du vingtième siècle, accompagné ses contemporains avec cette torrentueuse et entraînant capacité verbale, voilà qui justifierait une ovation debout. Une gratitude nationale et même plus, au nom de la francophonie, qui lui doit ses plus baroques dérivations. Avec ces brassées de malenten-

dus (ou de... trop bien entendus) qui font le charme d'une langue : les plages d'incertitude du qui-proquo.

Si les mots avaient un sens et un seul, nous n'aurions jamais eu besoin d'un Raymond Devos pour nous en faire pénétrer les mystères cachés. Devos ne nous dira plus rien de nouveau, mais ce qu'il laisse est suffisant. Il voulait dire : le mot, c'est la vie. Il disait, contre les grossiers : «Il faut respecter le rire.» Respect, M. Devos!

BRUNO FRAPPAT

► Lire en page 21

DÉCÈS L'humoriste est mort jeudi à son domicile dans les Yvelines à l'âge de 83 ans

Raymond Devos, dans l'au-delà des mots

Un jongleur est mort. Avec les mots comme avec des balles, Raymond Devos était capable de prouesses et de figures surprenantes. Né le 9 novembre 1922 à Mouscron, en Belgique, fils de Louis, expert-comptable, et d'Agnès, dans une famille nombreuse de 7 enfants, il est mort de maladie à 83 ans, après cinquante années de carrière. Toujours sur scène à l'Olympia à presque 80 ans, en 1999, il avait depuis longtemps cessé d'avoir un âge précis aux yeux de son public.

Écrire était pour lui un plaisir: «Écrire n'a jamais été laborieux. C'est l'esprit qui joue sur les mots, dans des jeux où la sonorité des mots est primordiale. Brusquement, on franchit les limites de la logique, et ça tombe dans l'absurde», racontait-il à un journaliste du Figaro. Prendre les mots au pied de la lettre, interpréter, déformer, pour rebondir. Raymond Devos laisse une collection de plus de 200 sketches ciselés, loufoques, truffés de jeux de mots hilarants et absurdes. Encore fallait-il les dire, ces textes, éviter le bide. Raymond Devos s'en acquitta avec brio.

Avec son éternel complet bleu électrique, ses bretelles et son nœud papillon, il occupait la scène avec un style, des manières qui n'appartiennent qu'à lui. Il était d'abord une voix, sonore, tonitruante, et une diction si particulière. Toujours à la limite de la suffocation, à force de surprise ou de rire. Un physique aussi, des yeux fous et un corps qui l'empêchait parfois de monter sur scène aussi souvent qu'il l'aurait aimé. Il était affaibli depuis plusieurs années par des crises de périarthrite, mais se donnait sans compter pour chacun de ses spectacles, incapable de se ménager.

Autodidacte, Raymond Devos a toujours eu envie de faire rire. Petit garçon, il amusait la galerie en racontant des histoires drôles à la récréation. À son grand regret, il dut quitter l'école après l'obtention de son certificat d'études, au collège du Sacré-Cœur à Tourcoing, faute d'argent pour la suite de ses études. Il a effectué toute une série de métiers – livreur, triporteur, fort des Halles. En 1945, il prend quelques cours de théâtre au Vieux-Colombier. Sa seule formation. De 1953 à 1955, il intègre la compagnie de Jacques Fabry. Mais «trop bavard» pour être clown, comme il le disait lui-même, il écrit ses textes et se lance en solo. Vocation tardive, selon lui, qui intervient alors qu'il a 33 ans, «l'âge du Christ!» soulignait-il malicieusement. Et de raconter



Profil d'un artiste. Si drôle à la scène, Raymond Devos avait également – c'est la condition du clown – un côté triste.

cet épisode truculent: de passage à Biarritz, contrarié par la pluie battante qui l'empêche d'aller sur la plage, il entre dans un café. Au serveur qui lui demande ce qu'il veut, il répond: «Je voudrais voir la mer.» Le serveur réplique: «Vous ne pouvez pas, elle est démontée», et lui rebondit: «Vous la remontez quand?» Ce fut pour lui un révélateur.

En 1956, il fourbit ses premières armes sur la scène du Cheval d'Or, des Trois Baudets et de l'Écluse, en montant notamment le numéro *Les Pinsons*. Il rencontre à la même époque plusieurs de ses maîtres à penser: Pierre Dac, Francis Blanche, Robert Lamoureux. Il investit pour la première fois la scène de l'Olympia en 1958. Il reviendra dans cette salle trois fois, en 1968, 1994 et 1999. Il écrit aussi des romans: *Les 40^e délinquants* en 2002, *Une chenille nommée Vanessa*, en 2003, et, l'an dernier, *Sans titre de noblesse*.

Maniant la plume d'une main d'orfèvre, Raymond Devos nouait les ficelles de ses sketches de manière très simple mais très efficace. À partir d'une situation banale (l'achat d'un billet de train pour Caen, une petite fille qui veut caresser un chien), il introduisait un élément absurde. Le billet

de train devient «un aller pour quand?», la petite fille caresse la main du maître qui tient le chien en laisse. Ensuite, Raymond Devos déroulait à grands renforts de mimiques. De sa gestuelle spectaculaire, il faisait naître sur le plateau des scènes extraordinaires. Il aimait à citer cette phrase de Marc

On l'imagine rejoignant les grandes figures de l'humour qui peuplaient son Panthéon: Charlie Chaplin, Buster Keaton, Pierre Étaix, Fernand Raynaud, les Fratellini ou Grock.

Chapiro, très importante pour lui: «L'imaginaire a la valeur du réel dès qu'il est conçu selon le modèle de l'existant.» C'était sa manière de «faire rire de tout». Il a également fait quelques apparitions au cinéma, comme dans cette scène lunaire de *Pierrot le fou*, de Jean-Luc Godard (1965). Assis face à la mer à côté d'une petite radio qui crachote une mélodie au piano, il

raconte une série d'échecs amoureux ponctuée de «Est-ce que vous m'aimeeeeeez?» pleins d'emphase. Jean-Luc Godard aurait expressément fait appel à lui pour la jouer, contre l'avis de son producteur qui estimait qu'elle était complètement inutile.

Il avait fait du monde du cirque une deuxième famille, et effectuait chaque jour des séances de «culture mimique» pour s'entraîner. Il a même sauté sur un trampoline pendant longtemps, jusqu'à ce que son corps fatigué le lui interdise. Sans doute initié par ses parents, musiciens amateurs, il découvrait régulièrement un instrument de musique et apprenait à en jouer. À 12 ans, il s'achète une mandoline avec ses propres économies. La guitare, la clarinette, le piano, la harpe qu'il découvrit à 55 ans, et la flûte plus récemment, font partie de son univers. Toute une collection d'instruments peuplait sa maison de Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Il avait aussi du flair pour découvrir des talents et soutint Johnny Hallyday à ses débuts, contribuant à le lancer.

Si drôle à la scène, Raymond Devos avait également – c'est la condition du clown – un côté triste. Visionnaire de l'absurde à l'étrange personnalité, si voyante et encombrante à l'extérieur, mais

UN TEXTE

«MON DIEU, JE SUIS LÀ!»

■ Voici un poème de Raymond Devos intitulé: «L'homme existe, je l'ai rencontré!»:

«J'ai lu quelque part: «Dieu existe, je l'ai rencontré!» Ça alors! Ça m'étonne! Que Dieu existe, la question ne se pose pas! Mais que quelqu'un l'ait rencontré, avant moi, voilà qui me surprend! Parce que j'ai eu le privilège de rencontrer Dieu, juste à un moment où je doutais de lui.

Dans un petit village de Lozère abandonné des hommes, il n'y avait plus personne et en passant devant la vieille église, poussé par je ne sais quel instinct, je suis entré.

Et là, j'ai été ébloui... par une lumière intense... Insoutenable. C'était Dieu... Dieu en personne, Dieu qui priait! Je me suis dit: «Qui prie-t-il? Il ne se prie pas lui-même? Pas lui? Pas Dieu Non!»

Il priait l'homme! Il me priait, moi! Il doutait de moi comme j'avais douté de lui. Il disait: «O homme, Si tu existes, un signe de toi!»

J'ai dit – «Mon Dieu, je suis là!» Il a dit – «Miracle, une humaine apparition!»

Je lui ai dit: «Mais, mon Dieu, comment pouvez-vous douter de l'existence de l'homme, puisque c'est vous qui l'avez créé?»

Il m'a dit: «Oui... mais il y a si longtemps que je n'en ai pas vu dans mon église que je me demandais si ce n'était pas une vue de l'esprit!»

Je lui ai dit: «Vous voilà rassuré, mon Dieu!»

Il m'a dit – «Oui! Je vais pouvoir leur dire là-haut: L'homme existe, je l'ai rencontré!»

RAYMOND DEVOS

Extrait de *Matière à rire*, intégrale de Raymond Devos (éditions Plon/Orban).

si secret sur lui-même. Discret sur sa vie privée, il avouait son regret de ne pas avoir d'enfants. Il a été maintes fois récompensé pour son œuvre: Médaille d'Or de la Sacem en 1979 et Grand Prix de l'humour en 2001, Grand Prix du théâtre de l'Académie française (en 1986), Molière du meilleur one man show en 1989 et Molière d'honneur en 2000, et tant d'autres. Autant de médailles bien méritées, à épingle sur son large poitraill. On l'imagine rejoignant les grandes figures de l'humour qui peuplaient son Panthéon: Charlie Chaplin, Buster Keaton, Pierre Étaix, Fernand Raynaud, les Fratellini ou Grock.

SOPHIE CONRARD

Cet après-midi de 14 heures à 15 heures, hommage en direct à l'artiste dans Pour la plaisir sur France 3. Samedi, France-Culture rediffusera, de 15 heures à 17 heures, «Le Bon plaisir de Raymond Devos», ainsi qu'un florilège de ses chroniques, toute la journée. Le même jour Paris-Première, à 22h35, diffuse son dernier spectacle à l'Olympia. Un hommage lui est également rendu sur le site de l'INA (ina.fr).

Sur www.la-Croix.com Retrouvez les extraits, vidéos et morceaux choisis de l'artiste

Le papa de Boule et Bill, Jean Roba, est décédé mercredi matin à 75 ans.

■ Né le 28 juillet 1930 à Bruxelles, Jean Roba dessine dès son plus jeune âge. À 16 ans, il débute dans la publicité. En 1957, André Franquin, dessinateur de Spirou et créateur de Gaston Lagaffe, incite Roba à quitter le monde publicitaire et le fait entrer chez Dupuis. Il commence alors une carrière de dessinateur. Franquin l'embarque dans trois aventures de Spirou et Fantasio. En 1959, dans le magazine *Spirou*, Boule et Bill font leur apparition avec un premier gag: «Boule contre les mini-requins». Roba publie ensuite chaque semaine les aventures du garçon et de son chien, et enchaîne avec d'autres histoires: «Pomme» et surtout «La Ribambelle». Pendant 40 ans, Roba dessine *Boule et Bill*: une trentaine d'albums sont édités et traduits en 14 langues. En 2003, il avait passé la main à son ancien assistant, Laurent Verron.

► **DÉCÈS.** L'organiste et compositrice **Rolande Falcinelli est décédée le 11 juin, à Pau.** Née en 1920 dans une famille de peintres, elle étudia le piano puis l'orgue avec Yves Nat, Gaston Litaize et Marcel Dupré, avant de devenir, à son tour, une pédagogue renommée. Titulaire notamment des orgues de la Basilique de Montmartre de 1946 à 1973, elle écrivit de nombreuses pièces sacrées et profanes pour son instrument mais aussi pour formation de chambre ou voix.

Mort de Marie-France Stirbois

Marie-France Stirbois, veuve de l'ancien bras droit de Jean-Marie Le Pen, conseillère municipale de Nice et ancienne députée européenne, est morte à Nice dans la nuit de dimanche à lundi à soixante et un an. En 2005, elle avait critiqué ouvertement le fonctionnement du FN après avoir été écartée des positions éligibles aux européennes, ce qui lui avait valu d'être suspendue du parti fin octobre.

Décès du poète Pierre Bettencourt

Le poète et plasticien français Pierre Bettencourt est décédé jeudi à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Né en 1917 à Saint-Maurice-d'Ételan (Seine-Maritime), élève de Paul Valéry au Collège de France, il était le frère aîné de l'ancien ministre André Bettencourt. Parmi ses ouvrages les plus connus, « La folie gagne » et « Fables fraîches pour lire à jeun ».

**Décès du professeur
Jean Bernard**

Le professeur en médecine Jean Bernard, spécialiste renommé des leucémies et maladies du sang, est mort lundi dernier à Paris à l'âge de 98 ans. Humaniste, exceptionnel pédagogue, il avait été le premier président du Comité consultatif national d'éthique français.

Jean-Pierre Le Roch, le fondateur d'Intermarché est décédé

Amoureux de la mer, passionné de voile et de pêche, Jean-Pierre Le Roch ne verra pas arriver la Transat AG2R, dans laquelle est engagée un bateau aux couleurs des Mousquetaires. Le fondateur d'Intermarché s'est éteint vendredi à l'âge de soixante-dix-sept ans. Peu connu du grand public – contrairement à son « meilleur ennemi », Edouard Leclerc –, retiré depuis de nombreuses années de la présidence des Mousquetaires, premier groupement de commerçants indépendants en France et en Europe, Jean-Pierre Le Roch n'en a pas moins été l'une des figures les plus marquantes de la grande distribution française. « *Il a été un formidable visionnaire. Nous lui devons la plupart des choix stratégiques qui nous ont permis d'être aujourd'hui un des leaders européens de la distribution* », a déclaré en hommage Michel Pattou, président des Mousquetaires.

Visionnaire

Quand, en décembre 1947, Jean-Pierre Le Roch et ses parents, vivant dans une grande pauvreté, quittent la France pour le Brésil, rien ne laisse présager un retour gagnant. Pourtant, dix ans plus tard, l'ancien mécano, fortune faite, revient dans son pays et fait une rencontre décisive : celle d'Edouard Leclerc. Le 17 novembre 1959, il ouvre le premier Centre Leclerc de la région parisienne, et les deux hommes mèneront ensemble la lutte contre les défenseurs des petits commerçants, lors d'affrontements qui feront la une de la presse et du journal télévisé. Mais, dix ans plus tard, ces

faits d'armes ne suffisent pas à éviter le divorce entre les deux hommes. Quand Edouard Leclerc veut aller vers l'hypermarché en conservant des structures légères, Jean-Pierre Le Roch a la conviction qu'il faut rester dans le supermarché et développer une logistique puissante. Le 15 août 1969, l'épicier de Landerneau demande, via une bande magnétique, à ses troupes de choisir entre l'enseigne et une organisation centralisée. Soixante-quinze adhérents suivent Jean-Pierre Le Roch pour créer une première enseigne, EX, rapidement rebaptisée « Intermarché ». Il faudra alors vingt ans pour que, dans la plus grande discrétion et avec une organisation des plus centralisées, l'élève dépasse le maître pour devenir le premier distributeur alimentaire français.

Ce formidable meneur d'hommes, capable de coups de geule mémorables, aura inventé l'affichage du prix au litre et au kilo en 1980, lancé « L'Argus de la consommation », créé les premiers entrepôts de surgelés, et poussé très loin, cas unique en France, l'intégration des filières amont, jusqu'à posséder des usines et une flotte de pêche. Jean-Pierre Le Roch aura été aussi l'un des premiers à comprendre l'intérêt de diversifications dans le non-alimentaire et du développement à l'international, avec l'ouverture d'un premier Intermarché en Espagne en 1988. Après son retrait, c'est pourtant l'aventure allemande du rachat de Spar qui aura mis les Mousquetaires en difficulté, jusqu'à sa vente l'an dernier.

A. B.

La disparition d'Alida Valli

Les obsèques de l'actrice italienne Alida Valli (quatre-vingt-quatre ans) ont été célébrées hier, lundi, au Capitole, à Rome. Née le 31 mai 1921 à Pula, en Yougoslavie, sur les bords de l'Adriatique, Alida Maria Altenburger, dite Alida Valli, avait fait ses débuts au cinéma à l'âge de quinze ans. Elle est devenue célèbre comme interprète d'Alfred Hitchcock (« Le Procès Paradine », avec Gregory Peck, 1947) et de Carol Reed (« Le Troisième Homme », 1949, avec Orson Welles). La comédienne a aussi tourné en France dans « Les miracles n'ont lieu qu'une fois », d'Yves Allégret (1950), avec Jean Marais, et en Italie avec Luchino Visconti qui lui a donné le rôle de la comtesse Serpieri dans « Senso » (1954). Diva italienne pour le public du cinéma, Alida Valli a aussi été une grande comédienne de théâtre, interprète des œuvres de James, Camus, Ibsen, D'Annunzio. Le Festival de Venise lui a décerné un lion d'or en 1997 pour sa contribution au cinéma italien. Elle a tourné son dernier film en 2002 : « Semaine sainte » de Pepe Danquart.

**Mort de Pierre Dureau,
compagnon de la Libération**

Pierre Dureau, compagnon de la Libération, est décédé samedi à La Cadière-d'Azur (Var) à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Après ce décès, 76 compagnons de la Libération restent en vie.

NÉCROLOGIE

Jean-François Revel, un éléphant chez les intellocrates

**L'auteur de « Ni Marx ni Jésus »
disparaît à quatre-vingt-deux ans**

« *Qu'y puis-je si la "tentation totalitaire" – la propension des individus à préférer des systèmes où leur liberté et leur prospérité sont mises à mal – et la "connaissance inutile" – leur incapacité à tirer les leçons – sont toujours aussi fortes ?* » Avec les années, Jean-François Revel, décédé dans la nuit de samedi et dimanche à l'âge de quatre-vingt-deux ans, ne cachait pas son désenchantement. Mais sa capacité d'en découdre restait intacte. Car c'était un éléphant, l'animal auquel l'avait comparé François Nourissier : « *Renommé pour sa longue mémoire, sa pugnacité de vieux sage capable de charges imprévisibles, son comportement bien connu dans les magasins de porcelaine.* »

Agrégé de philosophie, enseignant, écrivain, éditeur, journaliste, à « France Observateur », à « Arts », à « L'Express » (directeur de la rédaction, il démissionna après que son ami Olivier Todd, rédacteur en chef, eut été congédié par Jimmy Goldsmith), académicien, il plaça son combat sous le signe de la vérité. Il le savait semé d'embûches. Lui-même n'avait-il pas commis des faux pas après un bref compagnonnage avec le mystique Gurdjieff puis, par antigauillisme, avec le Mitterrand de la FGDS ?

Lutteur inlassable, Jean-François Revel – né Jean-François Ricard, il prit le nom d'un bistrot qu'il fréquentait, étudiant, à Paris –, il arriva en 1957 sur le devant de la scène avec un brûlot, « *Pourquoi des philosophes ?* ». Il y dressait l'acte de décès de la philosophie, qui avait épuisé son rôle historique avec Kant : « *dissiper*



AFP

les croyances mythologiques pour donner naissance à la science. Ses flèches, il les réserva ensuite aux ennemis de la démocratie : le communisme, le socialisme, la démocratie elle-même, par lâcheté, les intellectuels totalitaires, les petits maîtres. Il connaît son premier grand succès en 1970 avec « *Ni Marx ni Jésus* ».

Il annonce, à contre-courant, que la grande révolution du XX^e siècle sera libérale, et non socialiste. On ne le lui pardonne pas. L'un de ses plus beaux livres est son autobiographie, « *Le Voleur dans la maison vide* » (Plon). On y découvre un grand styliste, mêlant culture et sensibilité, capable de donner la recette du civet de dindon au chocolat, le « *mole pobleano* » mexicain, de dissertar sur les peintres du Quattrocento et redoutant par-dessus tout la disparition d'une « *certaine civilisation française, celle de Voltaire, Pascal, le Douanier Rousseau* », qui, malgré ses « *nombreux défauts, la vulgarité, la vanité (...), ne savait pas l'ennui.* »

EMMANUEL HECHT

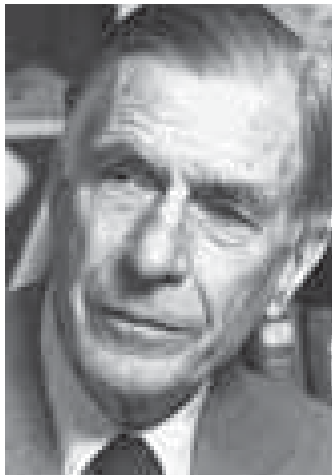
John Kenneth Galbraith

Conseiller de tous les présidents démocrates, l'auteur de « La Société d'abondance » n'a jamais cessé de combattre les inégalités

« Les grandes entreprises imposent des produits et des services aux consommateurs en les manipulant avec le marketing et la publicité, et non l'inverse. » Cette idée s'est imposée depuis comme une évidence. Défendue en 1958 dans un ouvrage intitulé « La Société d'abondance », elle montre combien l'économiste John Kenneth Galbraith, décédé samedi, a marqué la pensée de la fin du XX^e siècle. L'édition électronique du « New York Times » affirme que cet ouvrage a forcé les Etats-Unis à réexaminer leurs valeurs.

Grand pourfendeur de la théorie classique, selon laquelle les prix sont fixés par la rencontre de l'offre et de la demande, ce professeur de l'université Harvard, de laquelle il a officiellement pris sa retraite en 1975, n'a jamais cessé d'écrire. Son dernier ouvrage, publié fin 2004, s'intitulait « The Economics of Innocent Fraud » (« Les Mensonges de l'économie »), et s'interrogeait sur le remplacement du mot capitalisme par celui d'« économie de marché », considéré alors comme moins effrayant. Le livre fustige l'importance du produit intérieur brut (PIB) dans nos sociétés, une des formes de « mensonge social les plus répandues », qui mesure la santé de la production, mais oublie l'éducation, la littérature et les arts, mais aussi l'environnement.

Economiste, auteur prolifique capable aussi d'écrire des romans à succès décrivant les travers des milieux gouvernementaux et universitaires, John Kenneth Galbraith était libéral, c'est-à-dire un homme de gauche sur l'échiquier politique américain.



Bloomberg

Il a conseillé tous les présidents démocrates de Franklin D. Roosevelt à Bill Clinton. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Roosevelt avait suffisamment confiance en cet économiste pour lui confier, à trente-deux ans, le contrôle des prix et des salaires. L'enjeu était alors d'éviter que l'inflation ne fragilise l'effort de guerre américain. L'homme a aussi été très proche de John F. Kennedy, qui le nomma ambassadeur en Inde de 1961 à 1963.

Opposant farouche à la guerre du Vietnam, Galbraith a enfin inspiré largement le programme de lutte contre la pauvreté après l'assassinat de Kennedy. La légende dit même qu'il aurait rédigé le discours présidentiel de Lyndon B. Johnson.

Longtemps évoqué comme lauréat potentiel pour le prix Nobel, John Kenneth Galbraith, célèbre aussi par sa taille, il mesurait plus de 2 mètres, a reçu la plus haute distinction américaine, la médaille de la Liberté, de la main du président Clinton en 2000. A cette occasion, la droite américaine avait pointé du doigt ses écrits vantant l'économie chinoise en 1973, certains l'accusant même d'avoir tout au long de sa carrière affirmé nombre de points de vue sans preuves.

Au-delà des critiques – certains soulignent l'absence de modèles mathématiques dans son raisonnement –, John Kenneth Galbraith restera dans les mémoires comme le défenseur de la lutte contre la pauvreté dans la société américaine, appelant de ses vœux le renforcement du pouvoir de l'Etat.

J. CH.

François Propper

François Propper, le fondateur de la Banque OBC – Odier Bunge-ner Courvoisier –, est décédé le 3 mai à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Né à Paris, diplômé de l'Ecole d'ingénieurs de Lausanne, François Propper a fondé la Banque OBC en 1960. Il en a assuré le développement en tant que directeur général puis président-directeur général, entre 1960 et 1997, à l'exception de la période de la nationalisation, de 1982 à 1987,

durant laquelle il a exercé les fonctions de délégué général. Après la cession de la banque à ABN AMRO, François Propper a parallèlement appartenu au directoire d'ABN AMRO France, de 1994 à 1997. En désaccord avec la décision de fusionner les banques OBC et de Neuflyze ainsi qu'avec les modalités de l'opération, il avait démissionné de son poste d'administrateur de la Banque OBC en 2005 mais en était resté président d'honneur.

Jean-Michel Lamure

Jean-Michel Lamure, cofondateur et directeur général délégué de Soitec, est décédé dans la nuit de lundi à mardi, à l'âge de cinquante-huit ans, des suites d'une longue maladie.

Diplômé de l'École catholique des arts et métiers de Lyon, il a effectué la plus grande partie de sa carrière dans l'industrie des semi-conducteurs. Passionné d'industrie, il a développé des outils précurseurs de production chez Thomson CSF, puis a contribué à de

nombreuses activités de recherche au sein du CEA-Leti ; ces travaux ont été couronnés par un prix que lui a remis le CEA en 1991. Membre de l'Académie des technologies, il fut en 1992, avec André-Jacques Auberton-Hervé, à l'origine de la création de Soitec, société spécialisée dans la fourniture de matériaux avancés pour l'industrie microélectronique de pointe.

Jean-Michel Lamure était marié, père d'un enfant.

Jean-Pierre Neu

Jean-Pierre est parti, hier, sur un grand bateau blanc. Il nous a quittés pour le paradis des marins, une colline de Corse, couverte de vignes et d'oliviers qui descend doucement vers la mer. Il a lutté plein de courage et d'appétit de vie depuis six mois, et puis la nuit de lundi à mardi, il s'en est allé, discrètement.

Jean-Pierre, tu étais notre copain à tous, mon ami et un grand journaliste. Navigateur, coureur et parapentiste, tu as survolé le monde et posé ton sac là où il fallait être et où peu étaient. A Pékin en 1973, à Brazzaville en 1983, économiste à la coopération... Et puis enfin la presse, ta vraie vocation. D'abord à la « Cote Desfosés », à « l'Agefi » et enfin aux « Echos ». En dix ans, tu es devenu une autorité incontestable de ton secteur. Rien de ce qui se passe dans l'aéronautique et la défense n'échappait à tes filets. Des ventes de Rafale à l'affaire Clearstream, tu savais beaucoup et tous te parlaient. La



chasse au scoop t'a volé bien des week-ends mais c'était ton oxygène.

Alors pour te ressourcer, tu emmenais la frêle et solide Frédérique dans une petite pension du golfe du Morbihan ou alors tu partais avec tes amis autour du cap Horn, prendre ta dose d'écume et de tempêtes.

La Corse, c'était autre chose, une promesse d'après, une troisième vie en préparation. Par fidélité au clan Pietri, tu as redressé l'exploitation

agricole, lancé un fameux muscat et tenté l'aventure des olives. Tu es même retourné sur les bancs de l'école, au lycée agricole de Bastia avec les gamins du pays, apprendre l'horticulture. On a cru que tu nous oublierais, mais non, tu es revenu à ton petit bureau des « Echos », passer des nuits au téléphone, débrouiller un contrat saoudien, commander des piquets pour la vigne.

Ton rire, tes fêtes, ton muscat, tes scoops, ton appétit de la vie, ton amour des autres restent imprimés dans nos têtes et sur les murs de ce journal comme l'encre sur le papier. Giocante, Guillaume, Frédérique et toute la famille et les amis qui vous entourent en ce jour de grande tristesse, recevez le témoignage de notre immense affection et dites au grand Jean-Pierre que nous ne l'oublierons jamais.

PHILIPPE ESCANDE

Disparition d'André Labarrère, figure historique du PS

Le sénateur-maire de Pau, André Labarrère, est décédé hier matin à l'âge de soixante-dix-huit ans, quelques semaines seulement après avoir rendu public son cancer. Figure historique du PS, né en 1928, il avait été enseignant, puis député, avant d'intégrer en 1981 les gouvernements de Pierre Mauroy, puis de Laurent Fabius, en tant que ministre des Relations avec le Parlement. Il était ensuite devenu sénateur. L'ensemble de la classe politique lui a rendu hier un vibrant hommage. « La France perd aujourd'hui une personnalité forte, attachante et profondément républicaine », a estimé Dominique de Villepin, exprimant sa « tristesse ». Le président de l'Assemblée nationale, Jean-Louis Debré, a demandé aux parlementaires, à l'ouverture de la séance publique, d'« avoir une pensée pour leur collègue ». « Les socialistes sont aujourd'hui en deuil. Ils perdent plus qu'un camarade, un ami », a également regretté François Hollande, le premier secrétaire du PS. « C'était une personnalité qui sortait de l'ordinaire politique, à la fois par ses provocations et par son amour profond de sa ville », a commenté de son côté l'UDF François Bayrou.

Disparition soudaine du directeur général de l'OMS

Le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), le Sud-Coréen Lee Jong-wook, est décédé brutalement, hier, à Genève, plongeant dans la stupeur les délégués de l'assemblée annuelle de l'institution internationale. Il avait été hospitalisé samedi à Genève pour une intervention chirurgicale d'urgence au cerveau.

Disparition de Marie-Josèphe Vanel

Marie-Josèphe Vanel est décédée lundi 22 mai, emportée par la maladie. Femme de cœur et femme de tête, elle a été, pendant près de trente ans, le chef d'orchestre de la réglementation et de la



vie boursières des entreprises. Major de HEC-JF en 1970, elle avait commencé comme journaliste à la « Cote Desfossés », où elle rencontra son mari, Henri-Paul Vanel, qui fut rédacteur en chef adjoint des « Echos » et directeur de la rédaction de « L'Agefi ». Elle fera toute sa carrière au sein des autorités boursières : la Commission des opérations de Bourse (COB) où elle restera dix-sept ans, le Conseil des Bourses de valeurs (CBV) aux côtés de Bernard Mirat, puis le Conseil des marchés financiers (CMF) comme secrétaire générale adjointe chargée des opérations financières et, enfin, retour chez le régulateur : l'Autorité des marchés financiers où elle dirigera – jusqu'à la fin – la direction des émetteurs.

Avec Marie-Josèphe Vanel disparaît la mémoire de trois décennies de vie des entreprises cotées. Elle avait suivi le parcours de chacune d'entre elles, là où la finance s'efface devant l'aventure humaine. « *Lorsqu'elle présentait tel ou tel dossier devant le conseil ou collègue chargé de statuer sur les*

demandes, elle racontait une histoire, vue de l'intérieur, l'histoire des hommes derrière l'entreprise – salariés, dirigeants, actionnaires –, de leurs rêves, de leurs attentes, sans jamais prendre parti », assure

Corinne Dromer, qui a travaillé avec elle au CMF. C'est pour eux qu'elle faisait évoluer la réglementation boursière, considérant que les intérêts particuliers devaient toujours se rallier à l'intérêt général. Les avocats la connaissaient, infatigable et passionnée, sa porte était toujours ouverte pour tous. Et si les acteurs du monde de la finance, banquiers, conseils... connaissaient sa rigueur et sa force de conviction, ils savaient aussi que, lors des grandes batailles boursières de ces dernières années, elle n'avait de cesse de mettre les protagonistes autour de la table, espérant toujours l'accord qui mettrait fin au conflit. Les journalistes des « Echos » qui l'ont côtoyée saluent en elle un interlocuteur disponible qui, tout en sachant être pédagogue, restait en permanence soucieuse de la déontologie. De nombre d'entre nous, elle a guidé les premiers pas dans les arcanes de la réglementation boursière. Tous nous ressentons sa disparition comme une grande perte et présentons aujourd'hui à sa famille nos plus sincères condoléances.

PH. G. ET V. DE S.

libération conditionnelle de Jean-Marc Deperrois, condamné le 25 mai 1997 dans l'affaire de la Josacine empoisonnée.

Droits de l'homme : Amnesty entrevoit une éclaircie

Les droits de l'homme ont continué d'être piétinés dans le monde en 2005, mais des « raisons d'espérer » apparaissent, juge Amnesty International dans son rapport annuel publié hier à Londres. Outre l'Irak et la Palestine, Amnesty cite des violations à grande échelle en Chine, en Russie, en Colombie et au Soudan. Les Etats-Unis et le Royaume-Uni sont critiqués pour avoir défendu l'usage de la torture.

Disparition soudaine du directeur général de l'OMS

Le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), le Sud-Coréen Lee Jong-wook, est mort bru-

talement lundi à Genève, plongeant dans la stupeur les délégués de l'assemblée annuelle de l'institution réunis pour une semaine de débats.

Collision entre deux F-16 grec et turc en mer Egée

Deux avions de chasse F-16 grec et turc sont entrés en collision, hier, en mer Egée à la suite d'un incident lié à la délimitation des espaces aériens des deux pays, qui se rejettent mutuellement la responsabilité. La Turquie a annoncé que le pilote grec avait trouvé la mort. Le pilote turc a été secouru par un cargo.

Violences au Timor-Oriental

Quatre ans après avoir obtenu son indépendance, le petit Etat du Timor-Oriental connaît des troubles : des accrochages entre l'armée et des soldats déserteurs ont fait un mort hier. L'Australie et la Nouvelle-Zélande voisines ont placé leurs troupes en état d'alerte.

La mort de Claude Piéplu



Le comédien Claude Piéplu est mort mercredi à l'âge de quatre-vingt-trois ans, des suites d'une longue maladie. Avec 175 rôles au théâtre et près de 40 films à son actif, il a eu une carrière bien remplie. Célèbre pour sa voix éraillée et haut perchée prêtée aux Shadoks (en 1968), il laisse le souvenir d'un acteur singulier, subtilement décalé. Engagé au théâtre dans la compagnie de Jacques

Fabbri en 1956, il a fait ensuite feu de tout bois, abandonnant les « classiques » en 1975 pour se consacrer aux auteurs contemporains. Au cinéma, il s'est illustré dans plusieurs films phares : « La Bourse ou la Vie », de Jean-Pierre Mocky en 1965, « Le Charme discret de la bourgeoisie », de Luis Bunuel en 1972, « Noces rouges », de Claude Chabrol en 1973 et « La meilleure façon de marcher », de Claude Miller en 1975.

PRESSE

Agé de 66 ans, le président du groupe familial éditeur du « Parisien » et de « L'Equipe » et organisateur du Tour de France cycliste, est décédé mardi dernier des suites d'une longue maladie. Connu pour un attachement farouche à l'indépendance de son groupe, il avait très tôt réglé sa succession.

Décès de Philippe Amaury, patron du « Parisien » et de « L'Equipe »

C'est un grand nom de la presse française qui vient de disparaître, connu pour un attachement farouche à l'indépendance de son groupe et pour son extrême discrétion. Philippe Amaury, président du groupe éponyme qui édite entre autres « Le Parisien », « Aujourd'hui en France » et « L'Equipe », est décédé mardi dernier des suites d'une longue maladie. Il était âgé de 66 ans. « Jusqu'aux derniers instants, il s'est tenu au courant des activités de son groupe » et a « pris les décisions nécessaires à son développement », ont précisé les Editions Amaury dans un communiqué.

A l'annonce de ce décès, les réactions ont été nombreuses. Le président de la République Jacques Chirac a exprimé sa

« grande tristesse », estimant que la presse française perd avec lui « l'une de ses très grandes figures ».

« Avec la disparition de Philippe Amaury, nous perdons une très grande figure de la presse parisienne et nationale, non pas seulement l'héritier du fondateur du "Parisien libéré", mais un véritable entrepreneur qui avait su remarquablement développer le patrimoine dont il était le dépositaire », a déclaré, pour sa part, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la Culture et de la Communication. « A la tête de son groupe, il avait su développer une presse populaire et sportive, en faisant notamment du "Parisien" et de "L'Equipe" deux des plus gros tirages quotidiens de France, sans jamais, pour autant, sacrifier au devoir d'exigence du métier de

Un groupe de presse diversifié

Publications. « Le Parisien », « Aujourd'hui en France », « L'Equipe », « L'Equipe Magazine », « France Football », « Vélo Magazine », « L'Echo républicain », « Le Journal du golf ».

La diffusion payée du « Parisien » + « Aujourd'hui en France » (couplage) s'est établie en 2005 à près de 500.000 exemplaires.

« Le Parisien » possède sa propre filiale de distribution, la SDVP, depuis 2001.

Événements sportifs. Amaury Sport Organisation (ASO), créée en 1992, organise le Tour de France, le Dakar et le Marathon de Paris.

Effectifs. Le groupe emploie 3.000 personnes pour un chiffre estimé à 650 millions d'euros.

journaliste », a réagi Bertrand Delanoë, maire de Paris.

Fils d'Etienne Amaury, fondateur en 1944 du « Parisien libéré », il était docteur en droit et diplômé de Sciences-Po. Après le décès de son père en 1977 et un conflit avec sa sœur sur l'héritage du groupe, il

présidait depuis 1983 aux destinées du « Parisien » et de « L'Equipe », deux des plus importants tirages de la presse française qu'il a considérablement développés (lancement d'une édition nationale pour le « Parisien » en 1994, création de

L'Equipe TV en 1998), tout en diversifiant le groupe. Dans l'organisation d'événements sportifs tout d'abord, Amaury, via sa filiale ASO, organisant notamment le Tour de France cycliste et le rallye moto et auto Paris-Dakar. Seul le rachat du Futuroscope de Poitiers se soldera par un échec.

650 millions de chiffre d'affaires

Aujourd'hui, l'un des principaux groupes de presse de l'Hexagone (650 millions d'euros de chiffre d'affaires) est détenu à 75 % par la famille et à 25 % par le groupe Hachette Filipacchi Médias, filiale presse de Lagardère. Philippe Amaury était également farouchement attaché à l'indépendance du groupe, lequel n'a jamais franchi les portes de la Bourse. En 2001, il s'affranchit de la distribu-

tion assurée par les NMPP (Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne) pour créer son propre réseau de distribution, tout en investissant massivement dans les imprimeries. Un attachement à l'indépendance qui l'a conduit à régler très tôt sa succession.

Philippe Amaury a toujours travaillé avec son épouse, Marie-Odile, qui est vice-présidente du groupe. Siègent également au conseil d'administration son avocat, Jean-Marie Burguburu, et son notaire, Marc Allez. Agée de 32 ans, sa fille Aurore a rejoint, en mars dernier, la direction générale d'Amaury où elle est la directrice des études stratégiques. Son fils, Jean-Etienne, n'occupe pas de fonctions opérationnelles chez Amaury.

G. P.

vendredi à quinze ans de réclusion criminelle par la cour d'assises de Chambéry. Sa peine est assortie d'une période de sûreté des deux tiers.

**Nuage de Tchernobyl :
le professeur Pellerin
convoqué par la justice**

Le professeur Pierre Pellerin, ancien chef de l'autorité scientifique qui a fourni des informations incomplètes lors du passage en France du nuage de Tchernobyl, est convoqué mercredi devant la juge en charge de l'instruction menée depuis 2001 pour « atteintes involontaires à l'intégrité d'autrui ». Environ 500 plaignants se sont constitués partie civile.

Décès de Raymond Triboulet

Raymond Triboulet, résistant de la première heure et premier sous-préfet de la France Libre continentale, nommé par le général de Gaulle à

Bayeux, est décédé à quatre-vingt-dix-neuf ans. Député du Calvados de 1946 à 1973, il avait créé le mouvement « L'Europe avec De Gaulle ».

Benoît XVI à Auschwitz

Benoît XVI a effectué hier une visite historique de plus de deux heures à l'ancien camp nazi d'Auschwitz, au cours de laquelle il a dénoncé le génocide des juifs d'Europe. Benoît XVI est originaire d'Allemagne et est assez vieux pour avoir été enrôlé à l'adolescence dans les Jeunesses hitlériennes.

**Birmanie : Aung San Suu Kyi
maintenue en isolement.**

La junte militaire en Birmanie a, une nouvelle fois, prolongé d'un an l'assignation à résidence d'Aung San Suu Kyi, chef de l'opposition et prix Nobel de la paix, en dépit des appels internationaux pour sa libération.

PNEUMATIQUES

Après la disparition tragique d'Edouard Michelin, vendredi après-midi en mer au large de l'île de Sein, la cogérance n'est plus animée que par un seul homme, Michel Rollier, alors qu'elle comptait encore trois membres voici peu de temps. Une situation qui risque de fragiliser le leader mondial du pneumatique.

La disparition d'Edouard Michelin bouleverse le numéro un mondial des pneumatiques

Bibendum a brutalement perdu le sourire. La disparition accidentelle d'Edouard Michelin, vendredi après-midi en mer au large de l'île de Sein, ouvre une période délicate pour le leader mondial du pneumatique. Certes, Michelin continue de fonctionner. Michel Rollier, l'autre cogérant et ancien directeur financier, est désormais en charge des affaires du groupe, en vertu du système de commandite. « Conformément aux statuts de Michelin, Michel Rollier, cogérant en exercice [depuis 2005 seulement, NDLR], assurera la continuité de la direction », indiquait un communiqué dès la nouvelle de l'accident connu. « L'avenir de l'entreprise est assuré », a insisté Michel Rollier, dimanche à la sortie de la messe célébrée dans la cathédrale de Clermont-Ferrand.

Mais il semble improbable que la cogérance continue de fonctionner avec un seul membre, même si cela s'est déjà vu dans le passé, comme le rappelle samedi une porte-parole de Michelin. Le groupe né en 1889 a beau avoir connu des dirigeants non issus de la famille à certaines périodes, celles-ci sont surtout le fruit du hasard, et ont été interrompues dès que cela était possible.

Original, le statut de commandite, qui s'applique à peu de groupes français (Lagardère,

Elior), est certes un bon moyen de défense contre les OPA et ce cadre permet à un actionariat familial de dérouler une stratégie à long terme, mais s'il s'accorde mal de bouleversements au sein de l'état-major. Un retour de François Michelin, qui a dépassé l'âge limite (fixé dans son cas à soixante-seize ans) en faisant ses adieux en tant que cogérant en 2002, semble difficilement envisageable. Quant à l'autre cogérant, René Zingraff, il vient de cesser officiellement ses fonctions, lors de la dernière assemblée générale tenue voici quelques jours. Verra-t-on désormais un frère ou une sœur d'Edouard rentrer dans ce cercle très fermé ? Deux d'entre eux sont entrés dans les ordres, la benjamine a le gros handicap d'être une fille. Reste un des cadets, Benoît, discret ingénieur au centre de recherche Michelin. Mais le sujet ne semble pas à l'ordre du jour pour l'instant. De toute façon, rien ne peut se passer sans convocation d'une assemblée générale.

Une société en commandite

Depuis plus de cent-quarante ans, la société mère de Bibendum, la Compagnie Générale des Etablissements Michelin, est une société en commandite par actions (SCA). Comme le soulignait récemment le groupe, ce système « garantit une séparation claire entre les pouvoirs

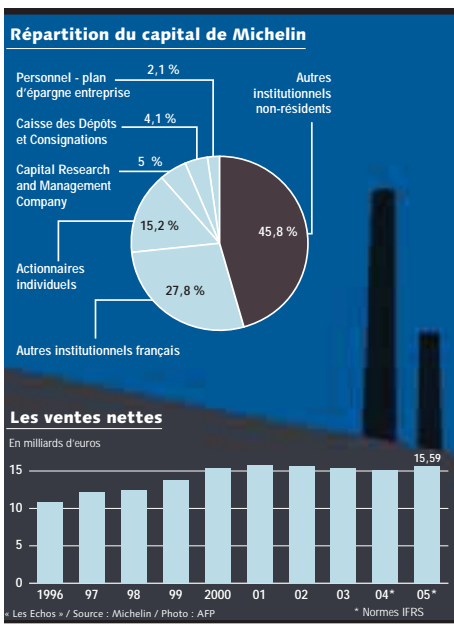
de direction et de contrôle ainsi qu'une direction stable, responsable, solidaire des actionnaires, et apte à mettre en œuvre des stratégies de long terme ». Alors que les actionnaires ne sont responsables des dettes qu'à hauteur de leurs apports, les commandités sont responsables sur leurs biens personnels des dettes de Michelin en cas de défaillance de la société.

Une situation financière solide

Comme nous l'indiquait tout récemment Edouard Michelin, le statut mystérieux de commandite semble soulever moins d'interrogations que par le passé, y compris chez les investisseurs d'outre-Atlantique. Même si certaines zones d'ombre demeurent, par exemple sur le niveau de participation de la famille Michelin au capital. L'entreprise compte par ailleurs dans ses structures un conseil de surveillance de 7 membres, qui compte notamment Laurence Parisot, présidente du Medef, mais aussi l'ancien patron d'Air Liquide Edouard de Royère, ainsi qu'un conseil exécutif de 10 personnes, réunissant les patrons de branches. Le leader mondial du pneumatique, en deuil depuis vendredi, jouit d'une situation financière solide. Son bénéfice net a augmenté de 38 % l'an dernier, à 889 millions d'euros, malgré l'envolée du prix des matières premières, pour un

chiffre d'affaires de 15,59 milliards d'euros, en hausse de 3,6 %. Très international, puisqu'il s'est renforcé ses derniers temps en Chine, Russie ou en Pologne, le groupe compte 130.000 salariés, dont seulement 34.000 en France, et a produit l'an dernier dans 70 usines 197 millions de pneumatiques, avec les marques sœurs Uniroyal, Kléber et BF Goodrich. Depuis que Terence Conran, fondateur d'Habitat, lui a soufflé l'idée de déclinier l'image de Bibendum, salué par le « Financial Times » comme le « meilleur logo du siècle », Edouard Michelin déclinait son image sur de multiples produits dérivés (accessoires auto, arts de la table, site Internet, etc.).

La disparition soudaine du jeune patron français, dont la messe de funérailles aura lieu mercredi à 14 h 30 en la cathédrale de Clermont-Ferrand, a aussitôt soulevé une cascade de réactions émus et d'hommages. « C'est d'une certaine façon l'économie française qui est en deuil », a affirmé le président Jacques Chirac, attristé, tandis que Carlos Ghosn, qui avait été son supérieur direct aux Etats-Unis, a rendu hommage au « chef d'entreprise courageux, fidèle à ses racines et ouvert sur le monde », qualifié encore de « partenaire hors pair, loyal et clairvoyant ».



Symbole d'une génération

Disparaître au large de l'île de Sein en compagnie d'un marin aguerri mais téméraire. Engloûtir en quelques secondes une carrière préparée jour après jour depuis l'adolescence. Tel est le paradoxe du destin d'Edouard Michelin. On ne saura pas s'il était le dirigeant qu'il fallait pour conduire le géant du pneumatique pendant un tiers de siècle. Son œuvre, désormais, est un souvenir. Ou plutôt un message de réconfort à tous ceux qui s'inquiètent de l'avenir de l'industrie française. L'image actuelle du groupe Michelin est l'antithèse de ce que la presse internationale véhicule de notre économie. Son patron y était pour beaucoup, car à l'instar de la jeune génération de PDG qui accède en ce moment au sommet des entreprises du SBF 120, il contredisait les arguments du discrédit, déployés chaque jour dans le « Wall Street Journal ». D'abord, il y avait sa jeunesse, son goût de l'exploit et du défi physique, sa formation d'ingénieur, ses stages en usines, et sa connaissance intime des Etats-Unis. Ensuite, il y avait son aisance dans la sphère mondialisée, son absence de complexe face à ses concurrents asiatiques et américains, sa gaieté complexe quand il parlait des dix-sept langues officielles de la galaxie Michelin. Enfin, il y avait son absence d'arrogance, voire son ingénuité, au rebours du ton péremptoire des Savonarole du patriotisme économique. Patriote, il était sans boursoufflure, mais par toutes les fibres de son expérience familiale et de ses racines auvergnates. On peut contester le modèle de la « forteresse commandite » derrière lequel s'abritent les héritiers de l'empire Michelin. Mais à l'heure où le capitalisme mondial hésite entre la rigueur irréaliste de la loi Sarbanes-Oxley et la tranquille désinvolture des nouveaux conquérants, indiens, russes ou chinois, ce n'est pas la gouvernance façon Michelin qui pose aujourd'hui un problème à l'égard des égarés. Mais on attend du bloc familial un discours convaincant sur les dispositions à prendre pour assurer la continuité du pouvoir à la tête de son entreprise.

JACQUES BARRAU

L'interruption soudaine d'une carrière au long cours



Posé, parlant d'un ton calme, curieux et doté d'un sens du dialogue et de la pédagogie, Edouard Michelin pouvait expliquer durant des heures les progrès des enveloppes pour automobiles. Ce qui ne l'empêchait pas de se passionner pour les progrès de l'aéronautique et des engins spatiaux, ou de songer à sponsoriser un candidat au saut en parachute au-dessus de la stratosphère.

formatique ? Un cabinet de consultants ? Un constructeur automobile ? Un constructeur automobile ? Edouard fut très rapidement désigné comme « l'héritier », apte à diriger la « Maison », comme on dit à Clermont-Ferrand pour désigner le siège. Cinquième enfant et quatrième fils de François Michelin, passionné de vitesse, de randonnées en forêt, de chants grégoriens et catholique pratiquant comme toute sa famille, le jeune homme n'a pas vraiment le profil d'un golden-boy. Mais qu'importe : dans ce groupe si particulier, coté en Bourse dès 1946, ce ne sont pas les marchés financiers qui dictent leur loi, mais « le client et le caoutchouc ». La ressemblance frappante avec son père (même silhouette longiligne et démarque un peu voutée, même sourire esquissé par une lèvre fine, même front dégarni) n'est pas faite pour déplaire dans l'entreprise, aussi secrète que paternaliste.

Trois années américaines

Conformément à la tradition maison, Edouard fut d'abord ses gammes à l'atelier. Incognito, dans la mesure du possible. Après le bleu de travail dans la division pneus de poids lourds de l'usine des Carmes, il passe au centre de recherche maison, puis devient chef d'équipe à l'usine de Montceau-les-Mines et de fabrication au Puy-en-Velay. Ainsi aguerri,

son paternel l'envoie à Greenville (Caroline du Sud), pour coiffer à la fois les huit usines nord-américaines de Michelin (hors celles héritées du rachat d'Uniroyal-Goodrich en 1991) et l'activité commerciale poids lourds. Sous la houlette d'un certain Carlos Ghosn, le « cost killer » qui monte chez Michelin, mais qui choisira de s'effacer lorsque « Monsieur François » lui expliquera que son successeur ne peut être qu'issu de son sang. De ses trois années américaines, Edouard, plus bucolique que ses confrères équipementiers automobiles, se souvenait sans mal des sublimes paysages du « deep south » américain, et des possibilités de promenades infinies. Il acquiert aussi et surtout une impeccable connaissance de l'impitoyable marché automobile américain, et de précieux contacts chez les grands constructeurs locaux.

Devenu cogérant, la voie est alors toute tracée pour une succession en douceur à la tête de l'inventeur du pneu radial. La transition officielle a lieu en juin 1999, lorsqu'il devient, selon l'expression de l'époque, « la voix officielle de la Société ». Non sans que son père ne se maintienne à la cogérance, prolongeant son mandat jusqu'en 2002. Le baptême du feu de l'héritier est resté dans les annales : trois mois après cette passation de pouvoir bien huilée, le

jeune Edouard annonce simultanément une hausse de 20 % de ses bénéfices et la suppression à venir de 7.500 postes en Europe... provoquant un véritable tollé dans le monde politico-syndical, et la publication d'un « amendement Michelin » pour rendre plus contraignants les plans sociaux. « Cela a été une période lourde à supporter. Je me suis senti tout petit », expliquera-t-il par la suite, marqué par cette gaffe en matière de communication, qui l'incitera par la suite à la plus grande prudence dans son expression. Déjà réservé et timide, le patron novice ne sera guère incité à livrer le fond de sa pensée en public.

Tintin au pays des hévées

Une tâche pourtant considérable l'attend : dépoussiérer en profondeur ce groupe, au logo mondialement célèbre, mais dont bien des aspects évoquent encore le XIX^e siècle. Dans un monde de plus en plus « communicant », le culte du secret doit être considérablement assoupli. Après une réforme de l'organisation et des méthodes de travail, Michelin s'ouvre à l'extérieur : « livret aux actionnaires », très détaillé, conférences de presse, rencontres avec les analystes, lancement de « guide des comptes » et de « fact book » sur le marché du pneumatique... L'inviolable forteresse, où même le nom des services était jusqu'ici

codé, s'entr'ouvre. Non sans protéger ses joyaux comme son centre de recherche de Ladoux, au nord de Clermont-Ferrand, « le laboratoire de chimie le plus performant d'Europe », comme l'a décrit récemment Edouard Michelin. Si les prévisions d'Ebitda ne l'amusent guère, l'homme n'aimait rien tant que ces sujets techniques, l'âme du pneumatique : parler de molécules, de polymères, de l'ajout de silice secrètement dosée dans ses nouveaux produits, du match implacable entre caoutchouc naturel et caoutchouc synthétique, issu du pétrole, et son visage s'éclaircit. Un large sourire presque enfantin, un œil brillant, le sourcil en arc concentrique : le patron de Michelin, c'était un peu Tintin au pays des hévées.

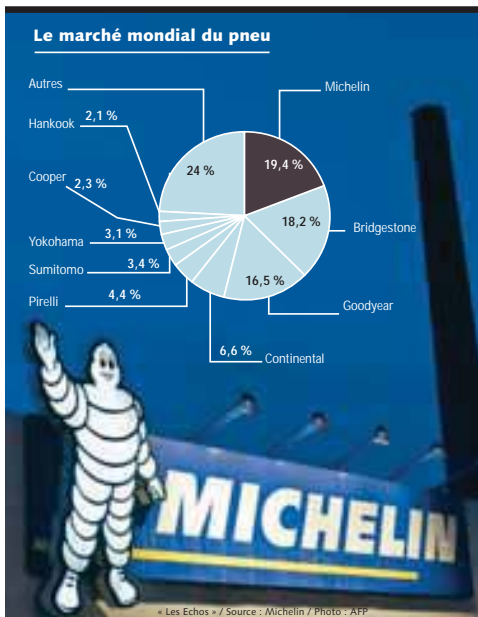
Posé, parlant d'un ton calme, curieux et doté d'un sens du dialogue et de la pédagogie, il pouvait expliquer durant des heures les progrès des enveloppes pour automobiles. Ce qui ne l'empêchait pas de se passionner pour les progrès de l'aéronautique et des engins spatiaux, ou de songer à sponsoriser un candidat au saut en parachute au-dessus de la stratosphère... Certes réservé, il n'avait pas peur de ses opinions, même les moins politiquement correctes. Comme ce jour où il n'hésitait pas à prononcer à l'Automobile Club de France un vibrant « éloge de la vitesse », tandis que la France commençait à se couvrir de cabines radars, sur incitation du président de la République.

Le 10 juin prochain doit normalement débiter près de Paris la septième édition du « challenge Bibendum », un rendez-vous mondial sur les véhicules du futur (moteur à hydrogène, etc.), voulu par le patron de Michelin pour faire le point sur l'automobile à long terme. Même mainteune, la fête sera assurément gâchée.

DENIS FAINSLBER

La ville de Clermont-Ferrand et le groupe Michelin, un lien indissociable

Le géant des pneumatiques marque depuis plus d'un siècle de son empreinte la capitale auvergnate, son tissu social et même sportif.



Michel Rollier, l'autre héritier

Son accession au poste de numéro un est aussi d'une certaine façon une histoire d'héritier : car son père, François Rollier, a lui-même longtemps été cogérant de la Manufacture Michelin.

Le destin l'a placé seul aux commandes de Michelin : Michel Rollier, sexagénaire, qui était cogérant depuis l'assemblée générale de mai 2005 seulement et dirigeant chez Michelin depuis 1996, se retrouve en première ligne, bien malgré lui. Pourtant, son accession au poste de numéro un est aussi d'une certaine façon une histoire d'héritier : car son père, François Rollier, a lui-même longtemps été cogérant de la Manufacture Michelin (de 1966 à 1991) aux côtés de François Michelin, avant de laisser la place, pour cause de limite d'âge, à la nouvelle étoile montante, Edouard Michelin. Un chassé-croisé qui s'explique par les liens de cousinage entre les deux familles.

Un gage de stabilité

Michel Rollier n'est pas tombé tout petit, comme d'autres, dans la marmite de caoutchouc vulcanisé. Cet IEP Paris a effectué l'essentiel de sa carrière dans l'industrie papetière, au sein du groupe International Paper, où il termina comme directeur général adjoint

d'Aussedat-Rey. Il a ensuite rejoint le manufacturier de pneus, pour devenir successivement directeur au service juridique et au service des opérations financières, directeur des plans, de résultats et du contrôle de gestion, avant d'accéder en 1999 au poste de directeur financier. « Michel Rollier connaît très bien Michelin. Nous avons pu apprécier sa compétence, ses qualités humaines et son sens de l'intérêt supérieur de l'entreprise », avait souligné Edouard Michelin pour le présenter aux actionnaires en 2005. L'assemblée l'avait alors élu « à plus de 99 % » comme nouveau cogérant. Si la disparition du jeune patron de Michelin ne va pas manquer d'inquiéter les milieux financiers, sachant qu'il était le principal artisan et instigateur de la stratégie de la Manufacture, l'arrivée aux commandes de l'ancien responsable financier, qui assurait à ce titre les relations avec les investisseurs, est sans doute pour eux un élément apaisant, et un gage de stabilité. Car, depuis plusieurs années, l'évolution des parités monétaires et des très nombreuses matières premières qui entrent dans la fabrication d'un pneu (caoutchouc, acier, pétrole, styrène, silice, noir de carbone, etc.) n'ont plus de secrets pour lui.

D. F.

Une pêche dangereuse

Côtes bretonnes. Guillaume Normant, patron pêcheur du « Liberté » sur lequel Edouard Michelin avait embarqué, était l'un des 140 « ligneurs » (nom donné à ces professionnels), répartis principalement sur les côtes bretonnes et qui effectuent des sorties en mer dans des zones souvent très dangereuses car le bar se cache entre la vague et le rocher.

L'an passé, 72 tonnes de bar de ligne ont été pêchées à Audierne par des professionnels souvent seuls à bord d'un bateau long de 6 à 10 mètres. Vendu sous criée plus de 15 euros le kilo, le bar de ligne, très réputé pour

son goût et sa chair ferme, est étiqueté aux étals des poissonniers et dans les restaurants. En effet, les ligneurs ont créé un label de qualité, au travers d'une association dont Guillaume Normant assurait la présidence. Une vingtaine de pêcheurs basés à Audierne sont spécialisés dans le bar de ligne. « Nous sommes proches du raz de Sein, où courants et hauts fonds sont propices à cette pêche écologique puisque les prises se font en fonction des saisons et de l'âge des poissons pour préserver la ressource », explique Jean-Paul Coatmeur, maire de la commune.

STANISLAS DU GUERNY (À RENNES)

Des « registres du souvenir » ont été mis à la disposition de la population dès samedi matin au siège du groupe Michelin à Clermont-Ferrand afin de recueillir les hommages au PDG disparu. Devant le siège social, le drapeau français et ceux de Michelin ont été mis en berne. Après la stupéfaction des « Bibs » – comme se surnomment les salariés en référence à l'emblème du groupe, le fameux Bibendum –, c'est l'inquiétude qui parfois pointait face à un avenir jugé incertain pour le site historique du groupe. Le fabricant de pneumatiques, seule entreprise du CAC 40 à conserver son siège en province, se trouve confronté à une situation rare depuis sa création avec, soudainement, l'absence du moindre membre de la famille Michelin aux commandes. Même si aujourd'hui 15.000 personnes seulement

travaillent encore ici pour l'entreprise, dont seulement la moitié dans la production, Michelin continue de faire partie du quotidien des Clermontois. Sont toujours visibles les pistes de roulage en forme d'énormes tremplins, autrefois utilisées pour tester la résistance des pneus, et les cheminées en brique rouge des quatre usines sur les sept sites encore présents en ville. Et bien que les cités ouvrières aient été vendues aux HLM, l'entreprise continue de financer une école d'une cinquantaine d'élèves en bac professionnel et BEP.

Jusqu'à 30.000 employés

Pour rajeunir l'image de la société et confirmer son attachement à la ville, un nouveau siège social, situé sur le site historique de la première usine, avait été inauguré durant l'été 2000 par Edouard

Michelin. Cette première usine, installée en 1889 place des Carmes-Déchaux, existe toujours : à l'origine, 52 ouvriers y travaillent à la fabrication de patins de frein pour vélos. En 1891 est déposé le premier brevet de pneu, qui accompagne alors le développement des bicyclettes avec le début de la civilisation des loisirs. Suit une série d'inventions marquantes, mises à l'honneur lors des premières courses cyclistes et automobiles d'avant-guerre. Parallèlement à la croissance de son entreprise, Edouard Michelin, le fondateur, se lance très vite dans de grands programmes paternalistes à l'égard de ses ouvriers. La société figure notamment parmi les premières à leur verser des allocations familiales. Des usines, des écoles, des coopératives et des cités-jardins fleurissent, marquant le tissu ur-

ban de la ville, notamment celui du quartier de Montferrand. Dans le souci de distraire ses ouvriers et de leur communiquer le goût de l'effort physique, le directeur de l'entreprise y crée en 1911 l'Association sportive Michelin (ASM), ancêtre du club omnisports de la ville, et notamment de son équipe de rugby : le parc des Sports lui est dédié. Le nombre d'ouvriers ne cesse de croître et, jusqu'aux années 1970, la cité est même appelée « Michelin-ville ». L'entreprise y compte alors 30.000 employés. A l'époque, quasiment chaque famille clermontoise compte parmi ses membres un « Bib ». Aujourd'hui, le poids de la manufacture au sein de la ville a diminué mais Michelin demeure indissociable de Clermont-Ferrand, qui reste son centre névralgique et administratif.

Philippe Amyot d'Inville

Philippe Amyot d'Inville, vice-président du quotidien « Ouest-France », est décédé vendredi 2 juin à l'âge de soixante-huit ans, des suites d'un cancer.

Fils d'un officier de l'armée d'Afrique, né à Casablanca, Philippe Amyot d'Inville, après des études de philosophie et de théologie puis un diplôme de contrôleur de gestion, avait travaillé notamment pour Bouygues, avant de choisir de rejoindre la presse, en 1974, à « Ouest-France ». Nommé directeur du personnel dix ans plus tard, il était devenu, en 1994, directeur général et membre du conseil d'administration. Là où « *il se montrait à la fois prudent et audacieux dans la prise de décisions* », comme l'écrit dans son hommage François-Régis Hutin, PDG d'« Ouest-France ».

Vice-président d'« Ouest-France » depuis 1999, Philippe Amyot d'Inville avait aussi présidé le conseil de surveillance de « La Presse de la Manche » et celui de Publihebdos. Il était également administrateur de Spir Communication et, depuis quelques mois, du « Courrier de l'Ouest ». Président, durant cinq ans, de l'Arpej (Association Régions Presse-Enseignement Jeunesse), il avait été président, en 2002, du Groupement des grands quotidiens régionaux (GGR).

Marié et père de sept enfants, Philippe Amyot d'Inville était chevalier de la Légion d'honneur et officier de l'Ordre national du mérite.

La disparition de György Ligeti



Rue des Archives

György Ligeti était l'une des figures tutélaires de la musique du XX^e siècle.

On le savait gravement malade depuis plusieurs années. Le compositeur György Ligeti, qui vient de disparaître à Vienne, le 12 juin, était l'une des figures tutélaires de la musique du XX^e siècle. Né en 1923, en Transylvanie, dans une famille hongroise juive, il connaît l'oppression nazie (son père et son frère sont morts dans des camps). Installé à Budapest, il quitte le pays après les

soulèvements anticomunistes de 1956 pour gagner Vienne, puis Cologne, où il rencontre Stockhausen, Boulez, Berio... puis revenant à Vienne, il prend la nationalité autrichienne en 1967.

D'abord influencée par Bartok et Kodaly, son aventure musicale commence dès le début des années 1940, non sans difficultés à cause de la censure. Libérée des dictatures, sa

musique place l'imagination au pouvoir, invente non sans humour (on lui doit un poème symphonique pour cent métronomes) un univers sonore et harmonique inouï : glissements d'accords, texture quasi immatérielle, couleurs se déployant dans une infinité de nuances, tissu d'une trame impalpable et pourtant solide, à laquelle la rythmique donnait sa vitalité, les champs du possible n'ont, pour lui, aucune limite.

« Atmosphères », pour grand orchestre sans percussion, l'aide, en 1961, à consolider une renommée déjà bien établie. Aucun domaine ne lui est étranger ; il aborde le théâtre musical (les fameuses « Aventures » et « Nouvelles Aventures ») aussi bien que la musique chorale (un étreignant « Lux Aeterna »), l'opéra (son « Grand Macabre » d'après Ghelderode, que l'on vit à Paris dans des mises en scène de Daniel Mesguich, puis de Peter Sellars) comme le piano (des « Etudes » dont il n'a pu mener à bien le troisième livre). « *Je change de direction d'œuvre en œuvre, tâtonnant comme un aveugle dans un labyrinthe. Dès qu'une étape est réalisée, elle fait partie du passé, et d'innombrables ramifications se présentent pour l'étape suivante* » disait-il.

M. P.

DISPARITION

Devos, artiste de l'absurde

L'humoriste Raymond Devos est mort jeudi à l'âge de 83 ans.

« *Sima femme doit être veuve un jour, j'aimerais mieux que ce soit de mon vivant.* » Le vœu de Raymond Devos, mort, hier, à 83 ans en « naufragé volontaire » – sa définition de l'artiste – n'aura pas été exaucé. Sa compagne est décédée trois ans avant lui et sa propre fin aura été sordide, entre la maladie – de graves problèmes cardiaques, une attaque cérébrale, des crises de rhumatisme, de l'arthrose – et une bataille judiciaire opposant une femme prétendant être sa dernière compagne à son neveu et à son secrétaire, qui affirme le contraire. Le comique, disait Devos, est « *un monsieur qui prend sur lui certains ennuis pour en débarrasser les autres* ». Il aura été professionnel jusqu'au bout.

Avec lui disparaît un comique singulier qui avait pour seul répertoire l'absurde et qui se distinguait de ses collègues en bannissant à jamais la vulgarité. Dans le concert de réactions à sa mort, celle du cinéaste Jean-Pierre Mocky, est probablement la plus juste : « *Raymond Devos était le seul artiste de l'absurde. Tout était absurde pour lui, même la vie et surtout la mort.* » Il avait d'ailleurs joué sur scène son hommage posthume.

Raymond Devos, c'était un physique impressionnant, entre l'ogre et l'éléphant, une masse que semblaient démentir sa mobilité, son

agilité, son énergie sur scène. Il avait quelque chose du sumotori. Son visage poudré et ses lèvres maquillées rouge vif en faisaient le cousin éloigné des acteurs du théâtre japonais traditionnel. Sur scène, il portait invariablement un costume bleu clair, comme Bécoud avait une cravate à pois, un nœud papillon, bleu aussi, et de larges bretelles. Sur scène, il suait à grosses gouttes et s'essuyait avec un grand mouchoir. Le timbre de sa voix traduisait l'effroi. Ses maîtres s'appelaient, côté scène Charlie Chaplin, Jacques Tati, les Fratellini, Pierre Dac, Francis Blanche, Robert Lamoureux, Fernand Raynaud, Pierre Etaix. En écriture, Raymond Queuneu, Samuel Beckett, Antoine Blondin, Marcel Aymé. Clown, chansonnier, musicien (il jouait du violon, de la clarinette, de la harpe, de la flûte), saltimbanque, il acceptait toutes les définitions. Il y accordait peu d'importance. Le seul vrai mystère, pour lui, était le rire, cette étrange « fissure » dans l'organisme. « *Le rire permet de chasser le réel pendant un certain temps, d'oublier les choses qui sont pesantes, qui vous préoccupent, qui vous gênent. C'est ça le rire, c'est fait pour ça, pour oublier la mort.* »

Sa naissance ressemble à un sketch de Raymond Devos. Il voit le jour à Mouscron en Belgique, le 9 novembre 1922, mais son père oublie de le déclarer au consulat. Il y a quelques années, en consultant le service des Français à l'étranger à

Hommages à l'écran...

- France 2 a modifié le sommaire de son magazine « Envoyé spécial » hier soir. L'un des reportages, réalisé en 2003, a été consacré à l'humoriste sous le titre « Raymond Devos, la petite fabrique du rire ».
- France 3 propose un « Pour le plaisir » spécial Raymond Devos aujourd'hui à 13 h 50 avec des extraits de spectacles et d'émissions.
- Paris Première (câble, satellite, TNT) diffusera samedi à 22 h 35 son dernier spectacle filmé à l'Olympia en 1999.
- Le site Internet de l'INA (www.ina.fr), lui rend hommage avec six extraits d'émissions télé (JT de 20 Heures, « Apostrophes », « Le Grand Echiquier »...).
- A noter la sortie, il y a trois ans, de trois DVD ou cassettes VHS, « 80 ans, 80 sketches », chez Universal-Mercury.

... et à la radio

- France-Culture lui rend hommage samedi en rediffusant, de 15 heures à 17 heures « Le bon plaisir... de Raymond Devos » (1988) et des extraits de ses « Carnets », réalisés pour cette radio.

Nantes, il constate qu'il n'existe pas... Quand ses parents s'installent à Tourcoing, il a deux ans. Son père fait faillite. La famille déménage à Paris.

Le jeune Raymond connaît la pauvreté. Il commence à travailler à l'âge de onze ans, après les cours, chez un tailleur. Il exercera plusieurs petits boulots aux Halles, livreur, triporteur. A la Libération, il prend des cours d'art dramatique. Il débute dans un cabaret de Pigalle, le « Sexy », entre deux numéros de strip-tease, avant de se produire Rive-Gauche, dans les cabarets de Saint-Germain.

Mais ce n'est qu'en 1956 qu'il connaît son premier succès sur scène : « La mer est démontée ». L'idée du sketch lui est venue d'une conversation avec le garçon d'un restaurant de Biarritz à qui il demande où est la mer. Celui-ci lui répond qu'il ne peut la voir, car « elle est démontée ». « *Et vous la remontez quand ?* », demande Devos. Ce jour-là, son premier sketch, un style aussi, était né. En 1957, il débute à l'Alhambra, en seconde partie, après Maurice Chevalier. Il présente son premier one-man show en 1964 au Théâtre des Variétés. Jusque dans les années 1990 où il doit quitter la scène pour raisons de santé, il multiplie les tournées. Ses sketches : « Le Car pour Caen », « Mon chien c'est quelqu'un », « Sens dessus-dessous » sont devenus des classiques, des hymnes de ralliement. Quand on lui demandait en quoi consistait son métier, Raymond Devos répondait : « *Je n'arrête pas de m'échapper* ». Cette fois, c'est pour de bon.

EMMANUEL HECHT



Raymond Devos, photographié le 6 octobre 1977 dans sa maison de Saint-Rémy-les-Chevreuse. Il répète son prochain spectacle.



CORINNE REY-BELLET MEURTRE DE SANG FROID

A 33 ans, l'ancienne skieuse suisse Corinne Rey-Bellet, médaille d'argent en descente aux Championnats du monde de 2003, pensait profiter de sa retraite sportive pour s'occuper de son fils et devenir kinésithérapeute. Son mari, Gerold Stadler, 34 ans, en a décidé autrement. Le 30 avril, au domicile de ses beaux-parents, dans le canton du Valais, en Suisse, il a tué l'ex-championne et son beau-frère, Alain, à coups de revolver, et blessé grièvement sa belle-mère, Vreni. Il s'est ensuite donné la mort après trois jours de chasse à l'homme dans les Alpes. Le déclencheur de cette folie meurtrière ? Le couple, marié depuis quatre ans, s'était séparé quelques semaines plus tôt. Selon la police, ce banquier « discret et plutôt sympathique » avait tout prémédité et serait venu dans l'unique but de tuer sa belle-famille afin de reprendre Kevin, leur fils de 2 ans et demi. Dans le village de la skieuse, la stupéfaction se mêle à la tristesse. Surtout depuis la dernière révélation qui ajoute la confusion à l'horreur : Corinne Rey-Bellet était enceinte de trois mois.

JULIA DION

CHRISTOPHE DE PONFILLY ADIEU L'AFGHAN



C'est le Français le plus connu de la vallée du Panshir. Et ses images de l'Afghanistan nous ont fait voyager, même s'il fallait rester éveillé jusqu'au petit matin pour les voir à la télé. Christophe de Ponfilly a longtemps crié dans le désert pour alerter les politiques sur la situation désespérée de ce pays de toutes les beautés et de toutes les cruautés. Ironie de l'histoire, c'est après l'assassinat de Massoud que ses films – « Une vallée contre l'empire », filmé deux ans après l'invasion soviétique, et « Massoud, l'Afghan », tourné après l'arrivée des talibans – ont été enfin programmés à des heures ouvrables. Journaliste, écrivain et réalisateur, il venait de terminer son premier long-métrage pour le cinéma, « L'Etoile du soldat », dont le livre, au titre éponyme, est paru au début du mois. Père de quatre enfants, Christophe est parti à l'âge de 55 ans. Il écrivait en conclusion de « Vies clandestines » : « Viendra peut-être un jour où ceux qui s'engagent avec sincérité rendront ridicules les manipulateurs de coulisses. On peut toujours rêver... » Aujourd'hui, il a rejoint celui qu'il avait surnommé le Lion du Panshir... Il faut continuer de rêver.

MARIE-FRANÇOISE COLOMBANI

Anne-Marie, la combattante

Contre la maladie, elle a perdu. Mais ce combat-là ne l'intéressait pas. Médecin de formation, elle avait depuis longtemps arrêté son diagnostic et s'indignait qu'on ose la bercer de propos lénifiants et de faux espoirs. Jusqu'au bout, Anne-Marie Casteret est restée journaliste. Tenace jusqu'à l'obsession, elle s'est battue, même dans ses derniers jours, pour étayer, encore et encore, l'enquête qu'elle menait sur l'affaire de l'explosion d'AZF, à Toulouse, posant les bonnes questions, faisant surgir des éléments troublants. Sur tous ses dossiers, elle manifestait cet appétit de savoir, cette rage devant les portes fermées, cette détermination à refuser les vérités établies dès lors qu'elle savait que s'y nichaient des négligences et des mensonges. Elle avait l'œil, Anne-Marie, pour déceler la faille, l'indice, le petit fil qui dépassait. Puis, elle tirait, tirait.



Contre tous, s'il le fallait. Dans l'affaire du sang contaminé, elle s'est longtemps démenée seule pour faire triompher une vérité si terrible que personne n'en voulait. Plus tard, sur tous les sujets, elle a gardé la même énergie, la même lucidité, la même fureur d'enquêter, qu'elle mettait d'abord, sans mesure, au service des victimes. Amoureuse des roses, elle avait pour son travail la patience du jardinier. Sans cesse, elle testait ses hypothèses sur ses proches, les sommant de réagir, s'agaçant de leur scepticisme ou de leur lenteur, jusqu'à ce que, épuisés, fascinés, ils l'aident à avancer par leurs questions. Alors, elle riait. Elle était drôle, Anne-Marie, pleine de fantaisie, de vitalité, de générosité. Toujours là pour ses amis, ses deux fils et ses petits-enfants, vers qui nos pensées se tournent aujourd'hui. Elle nous manque. ● **L'Express**

Michelin **Rollier le familier**

Edouard disparu, c'est un cousin discret mais bon connaisseur de la firme qui prend les commandes. Une succession délicate

De notre correspondant

Michel Rollier, 62 ans, nouveau patron de Michelin, est inconnu du grand public. Y compris de la plupart des « Bibs ». Mais sûrement pas des Michelin, avec lesquels il est lié par un lointain cousinage et de fortes convictions religieuses.

Arrivé en 1996 à la Manufacture où il connaît une progression fulgurante, ce diplômé de Sciences po a fait l'essentiel de sa carrière dans l'industrie papetière, chez International Paper. Une destinée qui n'est pas due à ses seules compétences.

Car Rollier et Michelin, c'est une longue histoire, qui mêle affaires et familles. En effet, le père de Michel Rollier, François, avait déjà partagé de 1966 à 1991 la cogérance de la commandite avec François Michelin. Avant cela, la mère de François Rollier s'était occupée du descendant de la dynastie, orphelin très jeune.

Chez Michelin, Michel Rollier a d'abord été directeur du service juridique du groupe



Edouard Michelin et Michel Rollier, en 2003.

et des opérations financières. Il a intégré le conseil exécutif du groupe en 1998, prenant la responsabilité de la direction financière de l'entreprise l'année suivante. La consécration arrive en mai 2005, quand il est nommé cogérant, aux côtés d'Edouard Michelin et de René Zingraff, retraité depuis le 12 mai 2006.

Cette fois, Michel Rollier, dont l'unique passion connue est sa Savoie natale, se retrouve seul aux commandes d'un groupe qui emploie 130 000 personnes dans le monde - 14 000 pour le siège clermontois.

Regard bleu azur, cheveux blancs, Michel Rollier n'est pas un expansif. Sa mission première sera de faire « du Michelin ». Edouard avait d'ailleurs tracé la feuille de route pour les cinq ans qui viennent : 3,5 % de crois-

sance annuelle. Question aujourd'hui encore sans réponse : saura-t-il le faire aussi bien qu'Edouard, jeune, talentueux et très tôt programmé pour diriger la « Maison » ? Il y a trois semaines, avec Edouard Michelin et René Zingraff, la cogérance était encore tripartite. Un retour de ce dernier est exclu après la diffusion, lundi 29 mai, d'une note interne réservée à l'encadrement. Laurence Parisot, présidente du Medef et membre du conseil de surveillance de Michelin, a souligné que « la situation actuelle à la tête du groupe n'était peut-être que transitoire ». Dans ces conditions, même si, comme d'autres, elle reconnaît en Rollier un « homme d'une grande compétence », il n'est pas sûr qu'il reste longtemps seul à la tête de l'empire. ● **Valéry Lefort**

Une dynastie à l'épreuve

En 1928, Edouard, le fondateur du groupe, nomme son fils aîné, Etienne, cogérant de l'entreprise.

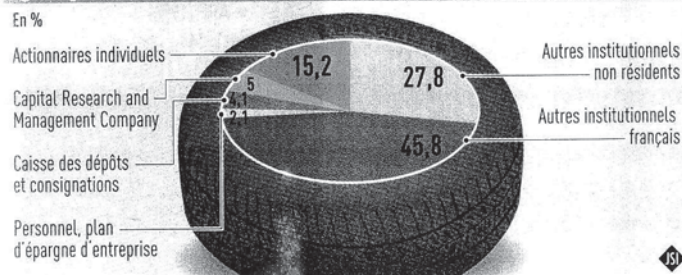
En août 1932, celui-ci se tue, à 34 ans, dans un accident d'avion. Le patriarche reporte alors tous ses espoirs sur son autre fils, Pierre.

En 1937, Pierre décède, lui aussi à 34 ans, dans un accident de voiture.

En 1944, cinq Michelin sont internés dans les camps nazis pour être entrés dans la Résistance. Marcel, qui a depuis donné son nom au stade de rugby de Clermont-Ferrand, meurt en déportation et son fils, Jean-Pierre, a été tué en 1943 par une patrouille allemande.

En 1949, le cousin de Pierre et ses deux enfants, issus de la lignée qui a lancé le Guide Rouge et les fameuses cartes routières, trouvent la mort sur la route. Le 26 mai 2006, à 19 h 59, une dépêche annonce la noyade en mer, à 42 ans, d'Edouard Michelin, PDG du groupe, qui laisse six enfants, âgés de 4 à 11 ans. ●

Qui possède Michelin ?



Michelin est l'un des rares groupes français à disposer du statut de société en commandite par actions (SCA). Un système qui sépare les détenteurs du pouvoir

(les commandités) des actionnaires (les commanditaires) et met donc le groupe à l'abri d'une OPA. Il le dispense de publier la répartition précise de son capital, dont

on ne connaît que les grandes lignes (voir ci-contre). Les analystes qui suivent le groupe estiment néanmoins que la part de la famille Michelin oscille entre 20 et 25 % du capital. ●

Devos : le mets de la fin

En mai 2002, Raymond Devos répondait au Questionnaire de Proust de L'Express. A la question « Comment aimeriez-vous mourir ? », il écrivit : « Par distraction ». Mais son décès, survenu le 15 juin 2006, à l'âge de 83 ans, a frappé tout le monde, tant l'homme avait réussi à construire un univers absurde et poétique, sorte de miroir déformant de la réalité quotidienne de chacun. En hommage, et dessert, voici un extrait de l'interview que Raymond Devos donnait à L'Express en juillet 1984. L'art d'accommoder une scène de repas en sketch...



“ **T**out ce que j'entends, tout ce que je vois, mon esprit s'en empare. Il se met à jouer et s'en va ailleurs. L'invention, c'est l'aventure ! Tenez, tout à l'heure, j'étais au restaurant et, à la table voisine, deux messieurs parlaient en mangeant. Comme si manger n'était pas suffisant et qu'on ne pouvait pas manger sans rien dire. Et je voyais qu'en parlant ils s'envoyaient des morceaux d'aliment à la figure ! Et, tout à coup, le mot clef qui justifie un sketch m'est venu : ils alimentaient la conversation ! Après, qu'est-ce qu'on peut dire ? Au début, l'un parlait tandis que l'autre mangeait, l'alternance était respectée. Mais, à mesure que les mets arrivaient, ils se sont mis à parler en mangeant. Alors les mots qui voulaient sortir se sont heurtés aux mets qui voulaient entrer. Ils ont mis les bouchées doubles. Ils se coupaient la parole sans se couper l'appétit, si bien qu'ils se sont mis à mâcher leurs mots et à articuler leurs mets. L'un a lancé des morceaux de mets à la tête de l'autre, qui en a avalé ses mots. La conversation a tourné au vinaigre : il n'y eut plus que des éclats de voix digestives et des mots d'estomac. Alors, ils se sont mis à ventriloquer, et c'était à qui aurait le dernier rot. » ”

Muriel Spark, délicieuses cruautés écossaises



L'écrivain britannique est décédé à l'âge de 88 ans en Toscane, où elle s'était établie il y a un quart de siècle. Jerry Bauer/AP.

C'est l'une des grandes figures de la littérature britannique qui vient de s'éteindre en Toscane et a été inhumée, samedi, dans la localité de Civitella della Chiana où elle vivait depuis 1979. Muriel Spark avait 88 ans. Elle laisse près de vingt-cinq romans, plusieurs recueils de nouvelles, des biographies, des pièces de théâtre et de la poésie. En France, son œuvre est essentiellement traduite chez Fayard mais on trouve aussi quelques titres récents chez Gallimard comme *A bonne école* (2005) et *Complices et comparses* (2002).

Née le 1^{er} février 1918 à Edimbourg, d'un père juif aux racines lituaniennes et d'une mère presbytérienne, Muriel Camberg fréquente une excellente école et obtient, à 12 ans, le prix Walter Scott pour son poème *Out of a book*. Elle n'arrêtera plus d'écrire. En 1936, elle se rend en Afrique du Sud et s'y marie avec S. O. Spark. Après la naissance de Robin, le mariage est dissous.

A cause de la guerre, Muriel Spark ne regagne la Grande-Bretagne qu'en 1944. Elle travaille alors pour les services secrets, rédigeant de faux télégrammes pour miner le moral des nazis et de leurs alliés. Elle se lance ensuite dans le journalisme, dirige la *Poetry Review* puis fonde sa propre revue, *The Forum*. Elle publie aussi des biographies comme celle de Mary Shelley et celle du cardinal Newman, ce qui la conduit, en 1954, à se convertir au catholicisme après une sérieuse dépression.

C'est à cette date que son éditeur, Macmillan, lui suggère de se lancer dans l'écriture de romans. Soutenue par Graham Greene, elle écrit et publie en 1957 *Les Consolateurs*, puis en 1958, *Robinson* (traduit tardivement en France, 1994). Deux expériences littéraires étranges qui donnent le succès à la romancière et la confortent dans l'idée qu'on peut parler de choses graves avec un certain humour. Elle en apporte la preuve dès 1959 avec *Memento Mori*, dans lequel un corbeau prend un malin plaisir à harceler un groupe d'octogénaires en leur rappelant qu'il est temps de mourir.

Le grand succès, Muriel Spark le rencontre en 1961 avec *Le Bel Âge de miss Brodie*, qui raconte l'adoration que ses

élèves portent à M^{me} Jean Brodie, professeure, par ailleurs détestée par ses supérieurs. Nous sommes dans l'Edimbourg des années 30. Puis elle publie *Les Demoiselles de petite fortune*, occasion de revenir sur son passé d'étudiante et de broser les portraits tout en finesse de plusieurs jeunes femmes, incertaines quant à leur avenir, sentimentalement fragiles.

Dans chacun de ses livres, où il est difficile de faire la part du réel et de l'imaginaire, la romancière s'appuie sur les dialogues plutôt que sur l'introspection. Elle suggère plus qu'elle n'affirme. Ses personnages, en général un petit groupe, s'entendent bien jusqu'au moment où un grain de sable, banal ou surnaturel, vient gripper la machine. Dès lors, les rapports de domination éclatent au grand jour, les personnages se lancent dans des manipulations perverses, se font chanter. On ne va pas plus loin.

L'intrigue des livres de Muriel Spark a toujours été concentrée, resserrée (« *j'aime la prose économe* ») sauf dans le cas de *La Porte Mandelbaum* (1965), gros roman, riche en personnages, situé à Jérusalem au moment du procès Eichmann. Une star de cinéma désespérée (*Image publique*, 1968), une jeune femme harcelée par un maniaque sexuel (*La Place du conducteur*, 1970), trois aristocrates aux pulsions homicides et suicidaires (*Ne pas déranger*, 1971), une parodie religieuse du Watergate (*L'Abbesse de Crewe*, 1974) prouvent l'étendue du registre de la romancière dont le grand John Updike a si bien résumé l'art : « *Dans un roman de Spark, nous ne perdons jamais contact avec le bonheur de la création.* »

Pour comprendre l'originalité, l'intelligence de Muriel Spark, on peut aussi relire son autobiographie, *Curriculum vitae* (Fayard, 1994). Entre humour, pudeur et malice, la grande dame se penche sur ses années à Edimbourg, sur l'Afrique, sur ses vies d'avant la création. Un passionnant jeu de piste où mensonge et vérité s'affrontent en permanence dans un jeu de miroirs fascinant.

BRUNO CORTY

Claude Maupomé, une voix au service de la musique

Elle était l'une des voix les plus connues du service public de la radio. Elle s'effaçait devant ses invités. Elle les mettait en valeur. C'était une médiatrice. Elle s'est éteinte il y a quelques jours.

C'est Louis Dandrel, alors directeur de France Musique, qui lui avait proposé l'émission qui devait se confondre avec ses travaux et ses jours, une émission au créneau idéal pour un cercle large, le dimanche, en fin d'après-midi. Le « Concert égoïste » était devenu « Comment l'entendez-vous ? ». L'art de productrice de Claude Maupomé était de ne pas res-

treindre sa quête au cercle des seuls musiciens ou mélomanes très avertis. Elle posait sa question à des personnalités très diverses, forte qu'elle était de la certitude que chacun entretient avec la musique une relation singulière, unique.

Les femmes et les hommes qui se sont succédé à son micro des années durant dessinent une lumineuse constellation. Il y a plus de quinze ans qu'en toute lucidité elle avait décidé de s'arrêter. Pourtant, on entendait encore sa voix sur l'antenne, car ses émissions ont quelque chose d'immortel. De vif, toujours, comme la musique même et ceux qui l'aiment.

June Pointer, la grâce du jazz et du gospel

Elle était née en 1953 et n'avait pas 20 ans lorsqu'avec ses trois sœurs aînées, elle fonda le groupe des Pointer Sisters. Jazz, be-bop, gospel, les quatre filles du pasteur Pointer avaient

le sens du rythme, de l'énergie à revendre, de très jolis timbres. Bonnie avait choisi une carrière en solo, June s'était retirée il y a un an et demi. Un cancer a eu raison de sa belle humeur.

Julia Fritsch, grande dame du Musée de Cluny

Le Musée national du Moyen Age-Thermes de Cluny est de nouveau en deuil. Neuf mois après le décès de sa directrice, Viviane Huchard, une nouvelle perte vient de frapper l'équipe de ce très beau musée. Julia Fritsch, 50 ans, conservateur en chef du patrimoine, chargée des objets de la vie quotidienne et du mobilier, est décédée la semaine dernière des suites d'une longue maladie. En

2002, elle avait fait partie des commissaires de l'exposition « Sur la terre comme au ciel, Jardins d'occident au Moyen Age ».

D'autre part, le 10 mai s'ouvre, au Musée, une exposition en hommage à Viviane Huchard, retraçant les acquisitions et les manifestations qui ont eu lieu durant ses dix années à la tête du musée.

Marie-France Stirbois, figure historique du FN

Marie-France Stirbois est morte à Nice dans la nuit de dimanche à lundi des suites d'une longue maladie.

Elle connut son heure de gloire en 1989, année où Marie-France Stirbois profita d'une législative partielle pour se faire élire député d'Eure-et-Loir à Dreux. Elle était la première élue du Front national au scrutin majoritaire. Tous les députés de 1986, Le Pen y compris, étaient entrés au Palais-Bourbon par la grâce de la proportionnelle. Pour les aigres du FN, Marie-France Stirbois devait être l'hirondelle qui annoncerait le printemps électoral du FN. Aujourd'hui encore, certains pensent que l'affaire du cimetière profané de Carpentras fut montée de toutes pièces pour arrêter cette vague que les frontistes croyaient irréversible. Pourtant, Marie-France Stirbois avait longtemps vécu dans l'ombre de son mari Jean-Pierre Stirbois, qui était le numéro deux du FN lorsqu'il mourut lors d'un accident de la route en 1988.

Née le 11 novembre 1944 à Paris, Marie-France Charles était issue d'une famille de résistants, ardents gaullistes jusqu'en 1962. Sa mère avait été décorée de la croix de guerre avec palmes, son père était dirigeant d'entreprise. Titulaire d'un Capes d'anglais passé à Nanterre en 1968, elle se mariait l'année suivante et enseignait l'anglais pendant sept ans à Colombes, puis arrêtait de travailler pour élever ses enfants. En 1975, le couple, qui avait de longues années de militantisme derrière lui, notamment au sein des comités Tixier-Vignancourt, créait son imprimerie, puis adhéra au FN, et se lançait en politique à Dreux. M^{me} Stirbois remportait un premier succès électoral lors des cantonales de 1982 avec un score de 10 %, suivi pour son mari d'un score de 16 % aux municipales de 1983.

Elle était ensuite élue en 1986 au conseil régional du Centre, mandat dont elle démissionnait en 1994 après son élection au Parlement européen, où elle siégeait jusqu'en 1999, puis en 2003-2004 en remplacement de Jean-Marie Le Pen, démissionnaire.

Mais, malgré son coup d'éclat de 1989, Marie-France Stirbois échouait à s'imposer à la mairie de Dreux lors de l'élection municipale de 1996, répétition de celle de 1995 après son invalidation par le Conseil d'Etat. Elle restera conseillère municipale de cette ville jusqu'en 2001. Puis elle abandonnera Dreux pour Nice.



Elle avait signé un coup d'éclat en 1989 en devenant la première élue FN au scrutin majoritaire. Bouchon et Delort/Le Figaro.

1989 avait été un tournant décisif dans sa carrière politique. L'année suivante, elle entra au bureau politique du FN. Pendant quinze ans, elle fut une lepéniste inébranlable. Lors de la sécession mégrétiste, elle choisit le camp de Le Pen.

Depuis lors, les rapports avec Le Pen s'étaient tendus, aigris. La préparation des régionales et des européennes de 2004 avait laissé beaucoup de rancune réciproque. Elle ne pardonnait pas au président du FN de l'avoir écartée des positions éligibles au Parlement européen. La montée en puissance de Marine Le Pen l'exaspérait. Désaccords personnels et idéologiques se faisaient la courte échelle. Elle se rapprochait de Jacques Bompard et ne cachait plus aux journalistes ses critiques. Fin octobre 2005, elle était suspendue du bureau politique. Une décision qui sonnait comme un divorce irrémédiable.

Hier, le président du Front national Jean-Marie Le Pen et son bureau politique ont exprimé leur « tristesse » à l'annonce de sa disparition.

ERIC ZEMMOUR

Henri Duparc, cinéaste

Le cinéaste ivoirien Henri Duparc est décédé hier à Paris. On lui doit surtout *Rue Princesse* (1993) et *Une couleur café* (1997). Ce métis franco-guinéen, né le 23 décembre 1941 à Forécariah, avait obtenu un grand succès populaire en Afrique, en 1972, avec son premier long-métrage, *Abusuan*. En 1977, il avait été récompensé d'un prix au Festival de Carthage pour *L'Herbe sauvage*. Puis, *Bal poussière* avait été jugé meilleure réalisation au Festival du film de Fort-de-France en 1988, avant de recevoir, l'année suivante, le grand prix et le prix de la critique du Festival du film d'humour de Chamrousse.



Le réalisateur ivoirien est décédé hier à Paris.
Jack Guez/AFP

Claude Esteban, poète et traducteur

Le poète Claude Esteban est mort subitement à Paris, lundi 10 avril. Agé de 70 ans, il venait de publier chez Gallimard son dernier recueil, *Le Jour à peine écrit* (1967-1992). Il fut professeur de littérature espagnole à la Sorbonne, directeur de la revue *Argile* et fondateur de la collection « Poésie » aux éditions Flammarion. Proche des milieux artistiques (de peintres en particulier), il a écrit une quarantaine de livres dans lesquels il lie peinture

et poésie, et s'interroge sur l'art. Né à Paris d'une mère française et d'un père espagnol, il passe par l'École normale supérieure et choisit le français comme langue de l'écriture personnelle. Mais il ne délaisse pas pour autant la langue de son père : après une agrégation d'espagnol, il traduit de nombreux auteurs ibériques. En 2001, il reçoit le prix Goncourt de la poésie pour son œuvre *Morceaux de ciel, presque rien* (Gallimard).

Bernard Delville, une plume au service de la poésie



Le poète âgé de 75 ans s'est éteint à Venise. *Monier.*

Le poète Bernard Delville vient de mourir, à Venise. Comme Claude Estéban, qui vient lui aussi de disparaître, il appartient à la riche et diverse génération poétique des années trente. Né à Bordeaux en 1931, il commença une carrière d'éditeur chez Pierre Seghers, dont il dirigera pendant plusieurs années la célèbre collection « Poètes d'aujourd'hui ». Critique, il fut aussi un grand « passeur » de la poésie, alternant les monographies (consacrées à Valéry Larbaud, à Paul Morand), avec des anthologies remarquables : *La Poésie symboliste*, *La Nouvelle Poésie française* (1974), et surtout *Mille Ans et un jour de poésie française* (Bouquins, 1991). Son œuvre personnelle est d'abord poétique. Une première plaquette en 1951, *Blues*, donne le ton d'une inspiration à laquelle il demeurera fidèle, quelle que soit la forme adoptée. Delville est un nostalgique nordique amoureux des gris et des bleus de Londres, des brumes de Hollande et des ciels opaques et verts de la Baltique.

Il s'imprègne avec discernement, en sus des classiques, des littératures anglo-saxonnes et germaniques. Ce qui lui permet d'allier l'élégie au poème « flash » hérité de Cendrars et de Morand. Il publie *Désordre* en 1967, puis plusieurs recueils où il puisera une anthologie en 1982. Le voyage et la rencontre, l'absence et le désir sont les thèmes dont un ouvrage plus biographique reprendra sous une forme fragmentée, comme une confession à bâtons rompus, des moments élus : *Le Temps provisoire* (1995). Homme secret mais passionné, amant du bonheur et de la solitude, il se livre assez peu dans son *Journal (1949-1999)*, publié en trois tomes à la Table Ronde. Un accord naturel avec la nature, le goût de la pluie et des fleurs cohabitent chez cet amateur de bars feutrés comme de pubs et de ports embrumés. Il a, selon la leçon de Larbaud, laissé un beau livre sur *Le Plaisir solitaire* (1989), qui est le bonheur de la lecture ; il y fait partager ses découvertes d'écrivains oubliés ou non. Esprit libre, il savait cultiver l'amitié dans le respect d'autrui, ce qui est une qualité rare.

La poésie d'hier et d'aujourd'hui doit beaucoup à Bernard Delville, dont la dernière joie fut sans doute de voir paraître en février l'intégrale de son œuvre poétique (La Table Ronde, 2006).

Disparition du professeur Jean Bernard

MÉDECINE

Le spécialiste renommé des leucémies, figure de la résistance et académicien est mort lundi à Paris. L'âge de 98 ans.

MMENSE spécialiste d'hématologie et de cancérologie, grand humaniste, académicien, écrivain et poète, doué d'une inlassable curiosité et d'un extraordinaire talent de pédagogue, le professeur de médecine Jean Bernard, qui aurait eu 99 ans le 26 mai prochain, s'est éteint lundi à Paris. Ses obsèques ont eu lieu hier dans la plus stricte intimité familiale, comme il en avait exprimé la volonté.

« A mon âge, je crois que je ne puis me permettre de le dire : la fin d'un homme âgé est quelque chose de naturel. Celle d'un enfant ou d'un adolescent est inacceptable », avait-il répondu à un journaliste qui l'interrogeait sur les devoirs du médecin.

Doté d'une agilité intellectuelle peu commune à un âge si avancé, ce quasi-centenaire qui avait été l'un des grands acteurs de l'évolution médicale du XX^e siècle, assistait encore récemment aux séances du mardi de l'Académie de médecine, rue Bonaparte. Il y allait à pied, en voisin, de son onicelle surplombant les fondations de son cher jardin du Luxembourg. Parisien de sang, c'était un parentais de cœur qui ne ratait jamais ses rendez-vous d'été dans la patrie de Balzac.

Enfance de guerre, trois citations

Né le 26 mai 1907 à Paris dans une famille qui comptait plusieurs polytechniciens, il fut élève au lycée Louis-le-Grand puis de la faculté de médecine. Pendant la deuxième Guerre mondiale, il entre très tôt dans la Résistance. Homme responsable des paratirages d'armes sur les plateaux du Vivarais et dans le sud de la France, il est arrêté et incarcéré dix mois à Fresnes en 1943. Retrouvant la liberté quelques jours avant la Libération, il reprend aussitôt le combat. Il ne revient à la vie civile qu'une fois l'armistice proclamé. Croix de guerre trois citations, il est grand-croix de la Légion d'honneur.

Jean Bernard est le fondateur de la grande école d'hématologie française, une discipline longtemps secondaire et méprisée, mais devenue, grâce à lui et à ses élèves, l'une des meilleures au monde. A partir des années 60, est grâce à ses travaux qu'un enfant leucémique sur deux a pu être guéri.

« Plus je vais, plus la mort d'un enfant et la maladie me paraissent scandaleuses », disait celui qui avait coutume de rappeler que lorsqu'il avait commencé ses études médicales en 1925, il avait connu pendant une dizaine d'années une médecine totalement inefficace. « Mes maîtres rédigeaient des ordonnances de deux pages qui ne servaient à rien. »

« Tout le monde me regardait comme un fou parce qu'en 1933-1936, j'avais fait une thèse expérimentale sur la leucémie », poursuivait celui qui fut l'élève du P^r Paul Chevallier, « un homme hors du commun qui avait tendance à prendre le contre-pied de tout le monde ».

Une fois démobilisé après la guerre de 39-45, Jean Bernard mène une double carrière à la fois de clinicien et de chercheur. Sa formation pastorienne va se révéler très précieuse pour faire avancer le traitement des leucémies.

« La première rémission complète »

Comme le rappelle l'un de ses élèves, le P^r Jacques Louis Binet, aujourd'hui secrétaire perpétuel à l'Académie de médecine : « Il faut bien comprendre qu'après-guerre, on renvoyait chez eux les enfants atteints de leucémie car on ne pouvait rien faire pour eux. » Alors qu'aujourd'hui, on en guérit trois sur quatre. « C'est dans ce domaine qu'avec Marcel Bessis, il a obtenu la toute première rémission complète grâce à une exsanguino-transfusion. C'était si invraisemblable à l'époque, en 1947, que personne dans un premier temps n'a voulu les croire. »

Le P^r Binet revient aussi sur sa façon de mener ses consultations à Saint-Louis. « Les malades étaient fascinés par sa façon d'être. Il avait un esprit de synthèse tellement fulgurant qu'il arrivait très vite à formuler des solutions pratiques, dans une discipline pourtant complexe. Très présent dans



Grâce aux travaux du professeur Jean Bernard, un enfant leucémique sur deux a pu être guéri. Monier/Gamma.

Médecin, résistant et académicien

Jean Bernard est né le 26 mai 1907 à Paris. Après des études au lycée Louis-le-Grand à Paris et à la faculté de médecine, il devient docteur en médecine en 1936. Il s'engage dans la Résistance en 1940 et dirige un réseau dans le sud-est de la France en 1942. Il fut incarcéré en 1943 à la prison allemande de Fresnes.

Professeur agrégé de médecine (1949), il se voit confier en 1954 la direction du Centre de recherches expérimentales sur la leucémie et les maladies du sang. Il préside de 1967 à 1980 l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm). En 1980, il quitte la direction du service d'hématologie et de cancérologie de l'hôpital Saint-Louis.

En 1983, il inaugure la fonction de président du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé. Elu à l'Académie des sciences en 1972, à l'Académie de médecine en 1973, il entre à l'Académie française en 1975. Commandeur des Arts et Lettres, il est aussi l'auteur de très nombreux ouvrages, une

trrentaine parmi lesquels *L'Homme changé par l'homme*, *Le Sang des hommes*. C'est de *l'homme qu'il s'agit*, *De la biologie à l'éthique*, *Espoirs et sagesse de la médecine*. Dans un de ses derniers ouvrages *Si Hippocrate voyait ça* avec André Langaney, il soulignait inlassablement l'importance de la responsabilité du médecin. C. P.

son service, grand partisan du temps plein à l'hôpital, il recevait les familles de ses petits malades dès huit heures le matin et savait les rassurer.

Extraordinaire chef d'équipe, doué d'une intelligence peu commune, il était toujours en avance sur ses interlocuteurs, terminant les phrases avant eux. C'était aussi un pédagogue hors pair qui a su maîtriser tous les canaux de la communication - livres, bien sûr, sur le sang (son thème de prédilection) et la médecine, radio, télévision, conférences et consultations aux quatre coins du monde qu'il adorait ce voyageur passionné.

Un esprit pionnier

L'éminent professeur, écrivain et poète à ses heures, capable de réciter par cœur les grands classiques tout en sachant presque tout sur la littérature moderne, avait accepté un dernier défi en 1983, à l'âge de 76 ans. Il avait été nommé premier président du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé. A la demande de François Mitterrand. « Le premier comité d'éthique au monde » aimait-il à souligner, se félicitant qu'un tel océane « ait eu la possibilité pour la première fois d'ouvrir une réflexion, jusque-là confiée par le sérail médical, aux non-médecins ». Il aimait tout particulièrement aborder, avec les représentants des grandes religions, les difficiles problèmes liés aux protocoles et aux tirages au sort en matière d'essais de nouveaux traitements. Et se préoccupait de « l'absence totale de progrès de la sagesse face aux prodigieux progrès de la science et des techniques ». Une question plus que jamais d'actualité avec le développement des manipulations génétiques et des technosciences.

Jacques Chirac lui a rendu hommage saluant « un grand médecin et un esprit pionnier » et soulignant que la recherche médicale « doit beaucoup à ce médecin d'exception qui a permis de remporter des victoires décisives contre la leucémie. La France perd aussi une figure de la Résistance, un sage et un grand humaniste », a ajouté le président de la République. Il a également salué son rôle de président du Comité consultatif national d'éthique. « Le professeur Jean Bernard aura fait vivre le principe moral essentiel, démontré par la médecine du sang, que chaque être humain est unique au monde, irremplaçable, différent de tous les autres et de ceux qui l'ont précédé. »

CATHERINE PETTINICOLAS

Philippe Castelli, comédien

Partenaire privilégié de l'émission « Les grosses têtes », le comédien Philippe Castelli est décédé à 80 ans des suites d'une complication cardio-respiratoire. Natif de Chaville, Philippe Castelli fait un passage au « Petit conservatoire de la chanson » de Mireille avant de tourner pour la première fois (1959) dirigé par Claude Chabrol dans *Les Bonnes Femmes*.

De 1959 à 1969, il enchaîne *Le Caporal épinglé* de Jean Renoir, *Landru* de Claude Chabrol, *Les Tontons flingueurs* de Georges Lautner... Vient ensuite *Les Seins de glace* de Georges Lautner et du même réalisateur *Des gens bien tranquilles* et *Ces merveilleux sorciers*, *Les Bons Vivants*, *Flic et voyou*, *Laisse aller, c'est une valse...*

A partir de 1977, il participe à l'émission « Les grosses têtes ». « *Sans Phi-*

lippe Bouvard, qui m'a imposé dans « Les grosses têtes », je ne serais rien, ou alors un humble comédien, le plus souvent en quête d'un théâtre », disait-il.

Philippe Bouvard a dit de lui : « *Je fus séduit par son regard de chien battu, ses oreilles de cocker, la loupe qu'il arbore sur le crâne en plus de ses lunettes et par son manque de mémoire.* »

Au cinéma, pour lequel Philippe Castelli a tourné 86 films, au théâtre et à la télévision, son physique longiligne, sa démarche molle et flegmatique et surtout sa voix, reconnaissable entre toutes, à la lenteur démesurée, à l'accent parigot, empreinte cependant d'une certaine préciosité, l'ont voué aux innombrables rôles de garçons de café, de maîtres d'hôtel, de portiers et de valets de chambre.



Philippe Castelli a tourné 86 films et participé à l'émission « Les grosses têtes ». Micheline Pelletier/Gamma.

Alida Valli, la grande dame du cinéma italien

L'actrice italienne Alida Valli vient de disparaître à l'âge de 84 ans. De son vrai nom Alida von Altenburger, elle suit très jeune le parcours classique du *Centro sperimentale di cinematografica* avant de faire ses premiers pas au cinéma, à 16 ans, dans un film de Guazzoni. Grande brune, l'allure distante et le regard enflammé, elle symbolise la femme fatale. Trop distinguée pour incarner une vamp, trop hiératique pour demeurer dans les emplois d'ingénues, elle est faite pour le drame, voire la tragédie. Révélée en 1941 avec *Le Mariage de minuit* de Soldati, elle traversera beaucoup de films de l'ère fasciste avec Carmine Gallone, Alessandrini ou Mattoli. Mais c'est en 1947, après avoir interprété une Eugénie Grandet, que sa carrière prend une dimension internationale avec *Le Procès Paradine* d'Hitchcock.

Le rôle de Maddalena, soupçonnée d'avoir empoisonné son vieux mari, semble façonné pour elle. Elle intrigue, impressionne, puis fascine le brillant avocat Gregory Peck qui succombe à son charme au point de remettre sa carrière en question. O combien présente, silencieuse, elle se dresse, victime coupable, étrangère et méprisante face à l'adversité pour révéler finalement une femme fière et amoureuse. C'est encore elle qui hante, tel un fantôme, *Le Troisième Homme* de Carol Reed. Moins qu'une star phénomène, plus qu'une actrice, elle s'impose d'un geste aérien, d'un regard hautain qui change la condescendance en compassion, la faiblesse en bonté. En 1954, la comtesse Livia Serpieri du *Senso* de Visconti parachève son superbe et mystérieux profil. Magnifique et pitoyable, elle livre son amant déserteur à l'armée autrichienne par dépit et jalousie. On devrait la trouver odieuse, on la découvre bouleversante.

Tout Alida Valli est dans ce rôle de grande dame succombant à une féminité animale et vengeresse. Ensuite, son



L'actrice s'est éteinte à l'âge de 84 ans à Rome. AFP.

parcours se disperse. Si elle est dans l'un des premiers films d'Antonioni, *Le Cri*, on la retrouve aussi en France du côté de Vadim (*Les Bijoutiers du clair de lune*) ou d'Yves Robert (*Signé Arsène Lupin*), de René Clément (*Barrage contre le Pacifique*) ou de Franju (*Les Yeux sans visage*). C'est une apparition qui embellit un film par sa seule présence, un symbole qui traverse parfois des œuvres indignes d'elle. Qu'importe, elle habite un rôle même insignifiant comme pour se rappeler à nos souvenirs.

Avec le temps et les modes du cinéma italien et français, on la retrouvera ainsi aussi bien chez Charol ou Pasolini que chez Mario Bava ou Dario Argento, petits maîtres de la série B horrifique. On peut se rappeler qu'elle fut aussi dans *La Stratégie de l'araignée* de Bertolucci et le premier film de Patrice Chéreau, *La Chair de l'orchidée*. Vers la fin de sa carrière, elle continua à apparaître régulièrement au cinéma et à la télévision, et fut couronnée d'un lion d'or à Venise, en 1997. Cette dame âgée au regard toujours vif et perçant, devenue avec le temps moins mystérieuse qu'inquiétante, ne faisait que renvoyer l'image passée d'une femme superbe et orgueilleuse, distante et sensuelle que Visconti ou Hitchcock avaient seuls su magnifier pour peindre le portrait en pied d'une authentique comtesse aux mains nues.

DOMINIQUE BORDE

Maurice de Gandillac, philosophe et centenaire

Maurice Patronnier de Gandillac, normalien et agrégé de philosophie, traducteur de Hegel, de Nietzsche et de Walter Benjamin, auteur de nombreux ouvrages (*Dante ou la passion de la catholicité ; Génèses de la modernité...*) est décédé à l'âge de 100 ans, à Neuilly-sur-Seine.

Figure aussi respectée que discrète du monde intellectuel français, il avait narré ses mémoires dans *Le Siècle traversé*, qui avait obtenu, en 1999, le prix de l'Académie française. Sous-titré *Souvenirs de neuf décennies*, ce récit peut se lire aussi bien comme une biographie intellectuelle que comme une succession d'impressions et de rencontres.

Né le 14 février 1906 en Algérie, Maurice de Gandillac a été le condisciple de Jean-Paul Sartre, de Maurice Merleau-Ponty et de Paul Nizan à l'École normale supérieure à Paris entre les deux guerres. Germanophone, connaissant bien l'Allemagne, il sera un témoin privilégié de la montée de l'hitlérisme. Après avoir été mobilisé en 1940, il devient enseignant de philosophie au lycée Pasteur à Neuilly-sur-Seine où il aura comme élève Roger Nimier. Maurice de Gandillac évolue alors dans la proximité du thomiste Jacques Maritain, puis participe à l'aventure de la revue *Esprit*, dirigée par Emmanuel Mounier.

À la Libération, il devient l'un des membres influents de la revue antimoderniste *Dieu vivant*, où se rencontrent des esprits aussi divers que Louis Massigou, Michel Leiris, Jean Daniélou ou Gabriel Marcel.

Enseignant l'histoire de la philosophie à la



Maurice de Gandillac fut le traducteur de Hegel et de Nietzsche. Hannah/Opale.

Sorbonne après la Libération, il sera, à partir de 1954, un des organisateurs des fameux Colloques de Cerisy-la-Salle (Manche) dont il est l'un des piliers dans le domaine philosophique et qui donneront lieu à de mémorables débats, aussi bien sur le nouveau roman, le structuralisme, que sur Nietzsche dont la lecture exerça sur lui une influence profonde.

Traducteur de Hegel, Maurice de Gandillac dirigera avec Gilles Deleuze, à partir de 1977, la première traduction complète en France de l'œuvre de Nietzsche, parue chez Gallimard.

PAUL FRANÇOIS PAOLI

Pierre Bettencourt, poète

Le poète et plasticien français Pierre Bettencourt est décédé à l'âge de 89 ans. Né en 1917 à Saint-Maurice-d'Etelan (Seine-Maritime), élève de Paul Valéry au Collège de France, Pierre Bettencourt était le frère aîné de l'ancien ministre André Bettencourt. Ami d'Henri Michaux et de Jean Dubuffet, il est l'auteur de nombreux ouvrages, qu'il a dans un premier temps édités lui-même, avant que son œuvre ne soit reprise dans les années 1980 par les éditions Lettres vives. Parmi ses ouvrages les plus connus, *La Folie gagne* et *Fables fraîches pour lire à jeun*.



Il était le frère aîné de l'ancien ministre André Bettencourt. *Lekti-écriture.com*.

Disparition d'un compagnon de la Libération

GAULLISME. Pierre Dureau, compagnon de la Libération, est mort samedi à La Cadière-d'Azur (Var) à l'âge de 90 ans. Engagé dans les FFL le 1^{er} juillet 1940 à Londres, il avait été affecté à l'état-major de De Gaulle, puis aide de camp du général de Larminat et commandant d'unité dans la Légion étrangère. Il reste 76 compagnons de la Libération en vie.

JEAN BERNARD. Mon père, ce héros... Jean Bernard vient de nous quitter. D'autres que moi ont dit et diront mieux que je ne saurais le faire le médecin, le chercheur, l'humaniste que fut mon père. Je veux aujourd'hui – quant à moi – simplement rappeler l'homme qui regarda l'histoire en face en juin 1940 : le résistant refusant le fascisme, qui décida d'agir sans tarder, nouant aux premières heures de l'occupation des liens avec les premiers groupes de résistance. Engagé dans le renseignement et dans l'action, il guide ses compagnons sur les sentiers escarpés des calanques de Cassis, il attend durant des nuits glaciales, dans les fossés du Vaucluse de René Char, la ronde des avions et le déploiement des corolles des parachutes, il affronte l'angoisse des mois d'incarcération à Fresnes. Époque tragique où tombent les réseaux, où disparaissent les camarades, où l'Europe retentit du martèlement des rails sous les convois, mais époque féconde d'où sortiront les textes fondateurs du Conseil national de la Résistance, qui restent d'une éclatante actualité. C'est à la présence toujours vivante en moi du résistant que fut mon père et des valeurs qu'il défendait que j'adresse aujourd'hui mon salut.

DOMINIQUE BERNARD, 92 Levallois-Perret

Décès de Jane Jacobs

URBANISME. Essayiste, activiste et critique la plus influente de l'urbanisme du XX^e siècle, Jane Jacobs est décédée à Toronto à l'âge de 89 ans. Auteure de *The Death and Life of Great American Cities* (« Déclin et survie des grandes villes américaines »), Jane Jacobs a passé sa vie à observer l'urbanisme et, bien que sans formation professionnelle, est devenue l'une des critiques les plus influentes dans ce domaine. Née en 1916 à Scranton en Pennsylvanie (est), elle avait quitté les Etats-Unis pendant la guerre du Vietnam avec son mari architecte et ses deux fils, pour leur éviter le service militaire, et s'était installée à Toronto.

Le testament de Vincent de Swarte

Vincent de Swarte, 41 ans, auteur de *Pharricide* (1998), *Requiem pour un sauvage* (1999), *Le Paradis existe* (2001), vient de mourir d'un cancer foudroyant. Jeudi dernier, il avait mis la dernière main à son prochain livre, *Journal d'un père* (à paraître en septembre chez Ramsay). Un livre dédié à ses enfants, Lou, 5 ans, et Pablo, 8 ans, qui mène une double réflexion sur la paternité et sur la littérature. A l'automne, apprenant qu'il était condamné, et alors qu'il s'apprêtait à écrire un essai sur Van Gogh, il décida de mettre en forme les notes qu'il avait prises sur ces sujets. Un recueil de nouvelles posthumes, *Pharanoïa*, paraîtra ultérieurement aux éditions Denoël.

Roger Duchêne, témoin de la littérature du XVII^e siècle



Auteur de biographies remarquées, Roger Duchêne a édité dans la Pléiade la correspondance de M^{me} de Sévigné. DR.

L'éminent universitaire Roger Duchêne est décédé mardi à l'âge de 76 ans. Il était l'auteur de plusieurs biographies remarquées de M^{me} de Sévigné, de M^{me} de La Fayette, de Ninon de Lenclos, de La Fontaine et de Molière – avec laquelle il obtint le Grand Prix de l'Académie française. Il enseignait la littérature française du XVII^e siècle à l'Université de Provence où il fut professeur puis professeur émérite depuis 1990. Auteur d'une thèse sur M^{me} de Sévigné, il a édité sa correspondance en trois volumes dans la Bibliothèque de la Pléiade. En 2001, il avait reçu le Grand Prix de l'essai de la Société des gens de lettres pour *Les Précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes*.

Né à Saint-Nazaire en 1930, c'est en Provence où il était installé qu'il développa tous azimuts une inusable activité d'historien. Membre de l'Académie de Marseille à partir de 1972, il publia notamment *La Provence devient française* (1982) et *Naissance d'une région* (1986). Il collabora longtemps au *Provençal* et produisit trois émissions sur France 3/Marseille. Il avait fondé en 1971 le Centre méridional de rencontres sur le XVII^e siècle qui organisa une vingtaine de colloques internationaux. Hors de ses champs de prédilection, on lui doit également une biographie minutieuse de Marcel Proust, *L'Impossible Marcel Proust* (1994).

A. L.

Décès du trotskiste Boris Fraenkel

EXTRÊME GAUCHE. Figure du trotskisme, Boris Fraenkel s'est suicidé à l'âge de 85 ans en se jetant d'un pont sur la Seine à Paris il y a une semaine. Fondateur, dans les années 60, avec Pierre Bousset (alias « Lambert ») de l'Organisation communiste internationale (OCI), c'est lui qui avait révélé, en 1997, avoir initié le jeune Lionel Jospin au trotskisme.

Jean-François Revel, l'intraitable liberté

Avec Jean-François Revel, l'un de nos intellectuels les plus intransigeants et les plus lucides disparaît.

PHILOSOPHE de formation, journaliste et polémiste redouté, auteur de plus d'une vingtaine d'essais ayant trait à l'histoire des idées, à l'actualité politique, à la littérature et à la poésie, mais aussi à la gastronomie, Jean-François Revel restera comme un des pourfendeurs les plus acharnés de l'utopie totalitaire qui a ravagé le XX^e siècle.

Né le 19 janvier 1924 à Marseille d'une famille franc-comtoise, il fait ses études secondaires à l'école libre de Provence, puis rejoint le lycée du Parc à Lyon, où il prépare l'école normale supérieure. Reçu à l'agrégation de philosophie en 1943, il participe à la Résistance et se trouve, en 1944, chargé de mission au commissariat de la République de la région Rhône-Alpes. Après la Libération, il exerce le métier d'enseignant à l'étranger, notamment à la faculté des lettres de Florence. De retour en France, en 1956, il poursuit sa carrière de professeur de littérature, puis, en 1963, il quitte l'université pour devenir journaliste au *Nouvel Observateur*.

Passion de la littérature, amour de la vie

Jean-François Revel s'impose dans le paysage intellectuel français avec *Pourquoi les philosophes*, livre corrosif paru en 1957 où il s'en prend, avec beaucoup d'humour, à une tendance très courue en France depuis le fameux Trissotin de Molière, qui consiste à circonférence d'obscurité et de profondeur, puissance et hermétisme. Un livre caustique où l'auteur montre l'influence des modes sur un public



Membre de l'Académie française, Jean-François Revel était heureux d'être estimé très au-delà de ses affinités politiques et intellectuelles. Bassouls/Corbis Sygma.

qui sacre parfois des philosophes qu'il n'a ni lu ni compris, de Sartre à Heidegger, en passant par Levi-Strauss et Jacques Lacan. Une polémique qu'il poursuit dans la *Cabale des dévots* (1962), où il affirme douter que la philosophie moderne née du cartésianisme puisse parvenir à une vérité démontrable. Parallèlement à ces ouvrages de combat, Jean-François Revel exprime sa passion de la littérature dans un essai consacré à Proust (*Sur Proust*, 1960), et son amour de la vie dans *Pour l'Italie*, pays perçu comme la contrée de la légèreté de vivre et qui le séduit pour cela.

Fidèle à la tradition rationaliste

des Lumières, Jean-François Revel sacrifie très tôt à l'engagement politique. Acquis aux valeurs de la gauche non communiste, proche de François Mitterrand lors des élections de 1965, il critique sévèrement la politique du général de Gaulle, à qui il reproche sa défiance à l'encontre des Etats-Unis et ses tentatives à « la personnalisation du pouvoir ».

Opposé à la V^e République, proche des idées radicales de Jean-Jacques Servan Schreiber, il devient éditorialiste à *L'Express* en 1966 avant d'assumer la direction de ce magazine en 1978. Après avoir démissionné de *L'Express* en

1981, il rejoindra *Le Point*, auquel il donnera des chroniques jusqu'à une date récente. Il sera également chroniqueur à Europe 1 de 1989 à 1992 et sur RTL entre 1995 et 1998.

Depuis *Ni Marx ni Jésus* paru en 1970, jusqu'à son dernier livre *L'Obsession anti-américaine* (2002, Grasset) en passant par *La Connaissance inutile* (1988, Grasset), Jean-François Revel n'a cessé de dénoncer l'impuissance de la gauche française à se débarrasser du mythe révolutionnaire, faiblesse qui se manifesta, selon lui, par une complaisance coupable à l'égard de régimes politiques du tiers-monde, comme ceux de la

Chine ou de l'Algérie. Plus généralement, il a exprimé un certain scepticisme quant à la capacité des intellectuels à entretenir une relation non idéologique avec la politique.

Méfiant à l'égard de tous les dogmes

Amoureux de la vie, fin gourmet – il écrivit notamment un livre sur la gastronomie, *Un Festin en parole : une histoire littéraire gastronomique de l'Antiquité à nos jours* (1995 Plon) –, passionné de poésie à laquelle il consacra une *Anthologie de la poésie française* (1984, Robert Laffont), Jean-Fran-

çois Revel n'en finissait pas de b. tailler. Défenseur des valeurs du libéralisme, que ce soit dans le domaine politique ou sur le terrain économique, partisan du dépassement des États nations dans le cadre d'une démocratie mondiale il pourfend dans *L'Obsession anti-américaine* (2002, Plon) ceux qui diabolisent les Etats-Unis dont avait prédit la victoire sur l'Empire soviétique. « Ni Marx ni Jésus éta donc non point tant un livre sur l'Etats-Unis en tant que tels qu'un livre sur l'Amérique comme laboratoire de la mondialisation libérale, écrit-il dans la préface. Il exist en effet, à chaque époque de progrès, ce que l'on peut appeler un société laboratoire, où sont inventées et essayées les solutions de civilisation que d'autres nations transposeront bon gré mal gré par la suite. Athènes, Rome, l'Italie de la Renaissance, l'Angleterre et la France au XVIII^e siècle ont été successivement une de ces sociétés laboratoires, non pas du fait d'un quelconque « processus », mais à fait de l'action des hommes. A XX^e siècle, ce fut le tour des Etats-Unis de le devenir. »

Méfiant à l'égard de tous les dogmes, il a donné un émouvant témoignage de son génie de la controverse en acceptant de débattre des fins ultimes de la condition humaine avec son fils Mathieu Ricard, converti au bouddhisme dans *Le Moine et le Philosophe* (1997, Nil). Un livre qui toucha le grand public par son tonalité à la fois accessible et arbutieuse. Chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie française depuis 1997, Jean-François Revel était heureux d'être estimé très au-delà de ses affinités politiques et intellectuelles. Un homme libre nous quittés.

PAUL-FRANÇOIS PAOI

« Une culture incomparable, une lucidité politique extraordinaire »

Jacques Chirac : « Un brillant journaliste, philosophe engagé, esprit indépendant, portant la plume au cœur des grands combats politiques et philosophiques de notre temps » (...) « Il s'inscrit dans la grande tradition française des penseurs de la liberté politique, de Benjamin Constant à Raymond Aron en passant par Alexis de Tocqueville. » « Ennemi de toutes les doctrines qui veulent asservir la pensée, il aura été, tout au long de sa vie, un défenseur infatigable de la dignité de l'homme. »

Dominique de Villepin : « A travers plus de 50 ans de journalis-

me et près de 30 livres, ce grand philosophe et écrivain a marqué notre paysage intellectuel de son originalité, de son courage intellectuel, de son écartisme et de son humour » (...) « A la fois libéral et gaulliste, il fut un des premiers à dénoncer sans relâche le totalitarisme soviétique. Il fut durant toute sa vie, et particulièrement sa vie intellectuelle, digne du très jeune résistant qu'il avait été. »

Renaud Donnedieu de Vabres : « Avec Jean-François Revel, c'est une figure emblématique et indépendante de la pensée moderne qui s'éteint. »

Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuelle de l'Académie française : « C'était quelqu'un que j'admira profondément pour sa culture incomparable, sa lucidité politique extraordinaire, une passion dans ses convictions qui faisait qu'il n'hésitait jamais à indiquer, parfois avec autorité, le chemin à suivre. »

Jean d'Ormesson, de l'Académie française : « Il était, avec Raymond Aron, de façon très différente, un des grands intellectuels de notre temps » (...) « Il avait une connaissance très grande qui s'étendait non seulement à la chose politique mais aussi à la vie quotidienne, à la gas-

tronomie, à l'art et à des tas de domaines où il était très savant. »

Alain-Gérard Slama : « Je perds un ami. Il a été un défenseur ardent de la démocratie et des droits de l'homme, mais il plaçait au sommet de toutes les valeurs la liberté. Il a été d'une vigilance intraitable à l'égard des dérives totalitaires que pouvait nourrir la démocratie. Philosophie, littérature, droit, sa pensée se nourrissait de toutes les disciplines. C'est un des rares intellectuels qui, comme Aron, connaissait bien le monde et parlait couramment deux langues étrangères. Il aimait la vie et la sienne fut passionnante. Car c'était un homme de chair autant que d'es-

prit. Il avait un énorme courage intellectuel et, en même temps, une sensibilité à fleur de peau. D'une gentillesse extrême, prenant garde de ne pas blesser les autres, il ne supportait pas d'être blessé et l'animosité des socialistes le fit beaucoup souffrir. Il n'était pas dupe des apparences mondaines et du jeu social, mais il était sensible à la reconnaissance. Ce fut un grand journaliste soucieux d'exactitude et de rigueur dans le domaine de l'information. Sans oublier un pamphlétaire rigoureux. »

Jacques Julliard : « C'était un ami de presque toujours, un homme d'une honnêteté intransigeante qui

essayait de mettre en accord ses pensées et ses arrière-pensées. S'il plus souvent croisé le fer contre la gauche que contre la droite, c'est parce qu'il n'avait pas supporté la dissymétrie qui existe en France entre le devoir de mémoire concernant le nazisme et le devoir d'oublier qui recouvre le passé stalinien. Nous avons eu quelques désaccords cinglants qui n'ont pas nui à notre amitié. Nous nous étions heurtés l'occasion de la guerre en Bosnie quand il avait ironisé sur l'attitude des intellectuels français. Il ne faut pas de doute aussi que, si nous avions débattu sur l'intervention américaine en Irak, nous n'aurions pas été du même avis. »

Galbraith, l'économiste qui conseillait les princes

L'auteur de « La Société d'abondance » s'est éteint à 97 ans.

DEPUIS REAGAN et le retour en grâce des thèses libérales au plus haut niveau de la politique américaine, John Kenneth Galbraith n'était plus très à la mode. Mais

cet économiste keynésien, à l'esprit fécond, qui s'est éteint ce week-end à l'âge de 97 ans à Cambridge, Massachusetts, n'en aura pas moins été l'un des penseurs économiques les plus influents de la scène intellectuelle des Etats-Unis pendant toute la seconde moitié du XX^e siècle. L'homme qui

fut le conseiller de tous les présidents démocrates, de Franklin Roosevelt à Bill Clinton, et qui fut l'un des piliers de l'université de Harvard, où il a enseigné de 1948 à 1975, laisse derrière lui une impressionnante liste de trente-trois ouvrages économiques, dont *La Société d'abondance*, « l'un des rares livres », souligne le *New York Times*, à avoir contraint une nation à réexaminer ses valeurs ».

Galbraith y avait développé la thèse selon laquelle ce sont les entreprises qui imposent des produits aux consommateurs et non l'inverse. Dénonçant les manipulations que permettent le marketing et la publicité. Et déplorant, dans un argumentaire qui a pu influencer les socialistes français, le contraste choquant entre la surabondance de biens de l'industrie privée et le dénuement du service public.

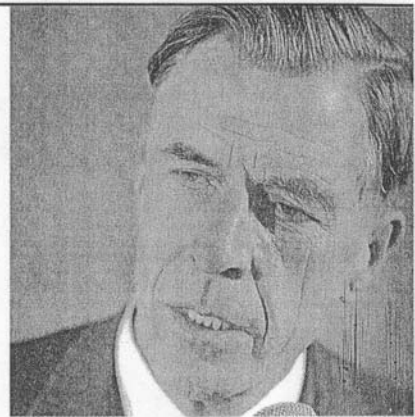
Chercheur engagé

C'est en 1908 que ce géant, dont la silhouette de plus de deux mètres impressionnait ses étudiants, naît dans l'Ontario, au Canada. Après un doctorat obtenu à l'université de Californie, il travaille un temps à l'Office des prix, avant de rejoindre dans l'immédiat après-guerre l'Office du

contrôle économique du département d'Etat, organisme chargé de l'économie des pays occupés.

Mais c'est en 1948 qu'il trouve son vrai port d'attache, quand il est nommé professeur à l'université de Harvard. Ses recherches se concentrent sur l'étude du modèle productif américain. Galbraith se révèle dans *Le Capitalisme américain* (1958) et *La Société d'abondance* (1961), deux ouvrages qui critiquent les excès de la société de consommation. A la souveraineté du consommateur, que Galbraith considère comme un mythe, il oppose le règne du producteur. Dans *Le Nouvel Etat industriel*, l'économiste émettra ensuite sa théorie de la « technocratie », en démontrant que le processus de décision tend à se concentrer entre les mains de techniciens et de managers, les « technocrates », au détriment de l'initiative individuelle.

Conseiller de Franklin Roosevelt, puis du candidat démocrate malheureux Adlai Stevenson, Galbraith sort vraiment de l'ombre sous Kennedy, dont il soutient la candidature à la présidence. C'est sous JFK qu'il sera nommé pour trois ans ambassadeur des Etats-Unis en Inde, pays dont il dira qu'il est un « désordre qui fon-



Conseiller de Franklin Roosevelt, le keynésien John Galbraith est vraiment sorti de l'ombre sous John F. Kennedy. Richter/AP

ctionne ». Galbraith aidera aussi le président Lyndon Johnson à concevoir le programme de « la Grande Société » pour lutter contre la pauvreté dans les années 60. Ce thème des inégalités restera toujours au cœur de son travail de chercheur engagé, puisque quarante ans après avoir écrit *La Société d'abondance*, l'économiste de Harvard récidivera en 1996 dans *La Bonne Société*,

dénonçant « la démocratie pour les nantis ».

Ce discours a été largement marginalisé par le succès des libéraux à partir des années 80. Pour Milton Friedman, par exemple, lauréat du nobel d'économie, l'homme de Harvard aura plus été un missionnaire sujet aux « sermons » qu'un théoricien économique.

LAURE MANDEVILLE

Revel l'anticonformiste

Les deux livres que j'ai préférés de Jean-François Revel étaient son *Proust* et son *de Gaulle*. Revel avait été frappé par la maçonnerie de la *Recherche du temps perdu*, sa formidable construction. Le grossissement perpétuel de Proust, qui met en évidence des choses minuscules, sa précision scientifique, son réalisme tellement cartésien, sa faculté de créer des personnages à partir de modèles dont, seul, il avait repéré l'intérêt, passionnèrent Revel, dont le *Proust* était bien différent des commentaires habituels.

Et son *de Gaulle*, qui se voulait un pamphlet, et qui en était un, à une époque où le pamphlet vous attirait des procès pour offense au chef de l'Etat, était armé comme une tour de toutes les préventions que suscitait, après son retour au pouvoir en 1958, le héros de 1944. Le lisant, c'est une époque qui ressurgit, dans un phénomène justement proustien, tant les lignes de Revel sont imprégnées du parfum des années 60.

Cette faculté que nous avons de nous plonger dans l'œuvre des autres pour retrouver, intacte, l'émotion d'autrefois, Revel l'a donc pratiquée à double sens : à son profit en lisant Proust, au nôtre quand nous lisons Revel. Peut-être est-ce une bonne définition des écrivains et Revel en était un du genre clair et direct. Au fond, son journalisme qui était un journalisme d'idées se nourrissait de faits comme le romancier de modèles.

Anticonformiste sûrement, puisque venu de la gauche, il n'avait pas voulu rester dans ses ornières et ses archaïsmes, qu'il dénonçait d'autant mieux qu'il l'avait vu, avec Mitterrand, jouer les tactiques contre les idées. Ce Mitterrand qu'il connaissait bien, comme on flairait une

nature, ne lui pardonnait pas de l'avoir deviné. On les imagine en 1967, année des législatives où Revel fut candidat sous l'étiquette FGDS, ce huit de carreau que Mitterrand jetait à chaque occasion sur la table des négociations.

On voit Revel regarder Mitterrand en saluant non l'artiste, car il ne l'a jamais trouvé léger, mais l'amateur du trictrac politique, le professionnel de l'élection cantonale, le Frégoli des émotions populaires. Et on imagine que Mitterrand fut au fond assez content d'en être débarrassé quand Revel tourna

Par Stéphane Denis



Il eut la volonté que sa vie fût conforme à ses convictions

le dos à l'Union de la gauche ; un témoin comme celui-là, il n'est jamais bon de l'avoir dans les pattes.

On imagine aussi ce qu'il devait penser de Jean-Jacques, comme on appelait Servan-Schreiber, de *L'Express* et de

cette aventure politique qui se termina dans les bras de Jimmy Goldsmith. Curieusement, c'est au moment où *L'Express* devenait la propriété d'un libéral déterminé à défendre ses idées, alors que le libéralisme se préparait à triompher aux Etats-Unis de Ronald Reagan, que Revel rompit sans hésiter avec le journal qui était profondément le sien, celui de sa propre aventure intellectuelle et morale. Il n'y fallut que l'incompétence du propriétaire qui ne distinguait pas un hebdomadaire d'une chaîne de supermarchés (que Jimmy Goldsmith il est vrai, s'il leur devait une part de sa fortune, dirigeait d'assez loin). Aussi bien l'anticonformisme de Revel, qui reposait sur sa volonté que sa vie fut conforme à ses convictions, frappa-t-il à gauche comme à droite.

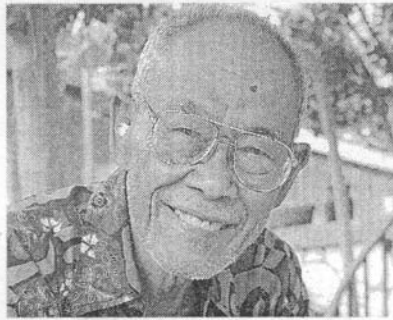
Au jury de l'Interallié, il défendait ses auteurs et il était difficile de le coller. Je crois que la littérature, dont il estimait que la philosophie était la cousine sérieuse, celle qui passe des examens, était pour lui un univers aussi limpide que celui où il se mouvait quand il s'agissait d'exprimer ses opinions. Elle avait contribué à façonner son jugement et, finalement, il la considérait comme une arme de plus, l'arme la plus nécessaire peut-être à la constitution d'une personnalité. Je ne pense pas qu'il ait jamais douté de lui-même. Il était toujours prêt à la discussion où il ne marquait pas des points mais qu'il balayait de son passage.

Les communistes avaient leur dialectique, Revel avait les preuves que lui fournissaient, à jet continu, sa grande culture et son goût de la démonstration. Les premiers avançaient les yeux fermés, le second les yeux ouverts. Rien d'étonnant à ce qu'ils se soient souvent rentrés dedans. Je crois qu'il aimait assez cela, c'était son côté prosélyte, et qu'il pénétrait chaque jour dans l'arène comme le narrateur chez la princesse de Guermantes : à la recherche des illusions perdues. Celles des autres, évidemment.

Pramoedya Ananta Toer, le Soljenitsyne indonésien

L'Indonésie est en deuil. Son plus célèbre écrivain, Pramoedya Ananta Toer, est mort, victime du diabète et de son âge. Ce fils d'instituteur, né à Java en 1925, fut un éternel dissident. Son premier roman, *Le Fugitif*, est rédigé dans un cachot de l'armée coloniale hollandaise. Le second, *Corruption*, publié en 1954, dénonce les dérives de la jeune République indonésienne. Idéaliste déçu, Pramoedya défend ensuite la minorité chinoise du pays, un engagement qui lui vaut de re-tourner quelques mois en prison en 1960.

Cinq ans plus tard, le général Suharto prend le pouvoir et fait exécuter 800 000 opposants sous couvert de lutte anticommuniste. Pramoedya, trop re-



Pramoedya Ananta Toer incarnait l'intellectuel irréductible. AP

nommé pour être tué, est expédié sur l'île de Buru, le « goulag des mers du Sud ». De ces quatorze années de déten-

tion naîtra son œuvre majeure : *Le Quatuor de Buru*. Cette tétralogie, mêlant chroniques sociales et récits autobiographiques, raconte l'avènement du nationalisme indonésien et la décadence des élites javanaises. Ces histoires, il les raconte d'abord à ses codétenus avant de les écrire sur des feuilles qui sont secrètement sorties du bagne.

Libéré en 1979, l'écrivain est placé en résidence surveillée à Jakarta et son œuvre, une quarantaine de titres, reste interdite jusqu'à la chute de Suharto vingt ans plus tard. Pramoedya Ananta Toer, incarnation asiatique de l'intellectuel irréductible, a été plusieurs fois nommé au prix Nobel de littérature.

JOCELYN GRANGE (À JAKARTA)

Jeannine Worms, femme de lettres

Jeannine Worms s'est éteinte à l'âge de 83 ans. Née en 1923 à Buenos Aires, elle a fait ses études en France, élève de Roger Caillois. Exilée pendant la guerre, elle se réinstalla définitivement à Paris en 1951 et se mit à écrire pour le théâtre. Nicolas Bataille, le premier, mit en scène *Archiflore* en 1965. Elle est l'auteur de dix-sept « comédies minute » et d'une trentaine de pièces. Elles ont été créées par Jean Rougerie au Vieux-Colombier (1970), Jacques Echantillon au Petit-

Odéon (1971), ont été interprétées par Emmanuelle Riva, Roland Bertin, Marie-José Nat, Evelyne Bouix, Roger Hanin... Et traduites dans le monde entier. On se souvient d'un de ses derniers écrits, *Le Téléphone*, joué au Théâtre Essaïon en septembre 2002, l'histoire d'une femme seule qui demande de l'aide par téléphone. A-t-elle commis le crime dont elle s'accuse ?...

On retrouve ici le leitmotiv qui parcourt son œuvre : la réflexion sur le mensonge

et les apparences. Elle privilégie l'aphorisme, la saynète cruelle, le style aigu, traquant la boursouffure, l'emphase et la préciosité. On lui doit également la traduction de *Lumières de Bohême* de Valle Inclan. Femme de lettres, elle a publié romans et essais, *Il ne faut jamais dire fontaine*, *Les Uns et les autres...* Dans son dernier texte, *Les Ratés de l'éternité*, Jeannine Worms dialogue avec la mort, personnage central d'un théâtre du monde impitoyable.

M. Th.

Revel, l'adieu aux armes

DISPARITION

François Nourissier rend hommage au courage de l'homme et à l'intellectuel de tous les combats.

Par François Nourissier
de l'Académie Goncourt

UN APRÈS-MIDI du printemps 1957, je m'arrêtai devant le bel immeuble Julliard, rue de l'Université, pour aller saluer l'éditeur. J'entrai en demandant : « *Rien pour nous, René ?...* » « *Nous* », c'était alors *La Parisienne*, qu'en compagnie de Jacques Laurent, Jean-Baptiste Dardel, Jean-Luc de Carbuccia, nous « *animions* » dans un style aléatoire et cahoteux. René Julliard me désigna des épreuves posées sur son bureau : « *Il y a là le premier roman d'un professeur de trente-trois*

ans, exilé dans les lycées et instituts français de Mexico, Florence... » – « *Un prof... Et ça ?* » – « *Ça, ce n'est pas pour vous : pamphlet, philo...* » – « *Vous me le passez ?* » Le titre ? *Pourquoi des philosophes ?* C'est ainsi que le plus célèbre essai de Revel parut en bonnes feuilles dans deux livraisons de la « boutique de farces et attrapes » de l'avenue Rapp. S'ensuivirent cinquante années d'une cordialité vigilante, d'une solidité massive, d'une fidélité sans phrases mais sans démenti. J'en resterai donc sur cette apparence de Revel – un rocher tombé au milieu de la route. Elle l'exprimait à merveille.

Revel paraissait à jamais incapable de se placer dans le courant de la mode. Dandy à la façon des intellectuels italiens si élégants, Revel occupait parfois la peau tendue, sanguine, du par-

fait professeur (parfait mais intraitable) dont c'était alors le règne entre « premières supérieures » et agrégation. Pris dans la violence sourde d'un débat, Revel ne lâchait jamais une position intenable.

Il semblait posséder une inépuisable réserve d'ironie. On renonçait vite à lui faire lâcher prise. Le *debater* paraissait scellé, soudé à ses positions. Il ne céda jamais sur ses articles de foi : la passion anticommuniste, le « rire libéral ». Il était un Raymond Aron volontiers moqueur et membre du Club des Cent.

Une certaine France à la Péguay n'était pas son affaire, m'a-t-il semblé... Et pourtant, n'y avait-il pas un peu du courage des poilus dans les gardes et les charges de notre éternelle infanterie ? Revel avait 82 ans : il pèse son juste poids.

Pour saluer Karel Appel, artiste de l'expression colorée

Le grand peintre expressionniste, cofondateur du mouvement Cobra, s'est éteint avant-hier à Zurich. Il avait 85 ans. Il n'aimait pas qu'on l'associe toujours au mouvement Cobra et pourtant, à l'heure de le saluer une dernière fois, c'est Cobra que l'on cite. C'est par ce mouvement qu'il fut connu, par cet engagement ardent dans un groupe qui avait choisi son nom en référence aux villes d'où venaient les jeunes artistes qui se fédéraient : Copenhague, Bruxelles, Amsterdam. Derrière eux, le surréalisme et jetons comme clins d'œil les brouillons de manifeste et autres tracts : « *Et je ne vais dans*

les musées que pour enlever les muselières » ou « *A bas les expositions, vivent les expositions* ». Potaches mais surtout talentueux, les gens de Cobra.

A l'aube des années cinquante, à partir de 1948, ils organisent leur constellation. Constant, Corneille, Asger Jorn, Dotremont, Alechinsky. Appel, néerlandais, apprécie la camaraderie, l'esprit de troupe mais il ne se reconnaît pas toujours dans les dogmes... Il rêve de ne peindre qu'« *instinctivement, comme un enfant* ». De l'enfance, il avait toujours conservé le goût de la couleur, des ruptures de ton, des intensités. La

vivacité de la palette, la puissance de la matière s'accordaient avec des thèmes graves, âpres, une manière de penser le monde souvent très sombre. A la Hugo Claus, un peu, et d'ailleurs le romancier avait lui aussi côtoyé les artistes de Cobra.

Karel Appel a peint jusqu'aux derniers moments de sa vie. Assis, dans les derniers temps car son cœur lui causait bien des soucis. Sa manière s'était adoucie avec les ans, sans rien perdre de son caractère corrosif. C'est un artiste du Nord qui nous quitte aujourd'hui. Il y avait en lui de la truculence et du désespoir. Un chagrin et

quelque chose de fin, de mélancolique. Il avait vécu dans plusieurs pays d'Europe, de sa terre natale à la France en passant par la Belgique. Il aimait Zurich, où il s'était enfin établi, et c'est là qu'il travaillait, plein de sagesse et de curiosité pour le monde.

Contrairement à certains, il ne s'était jamais pris au sérieux. Mais il ne fallait évidemment pas le croire lorsqu'il prétendait faire n'importe quoi. Il y avait de l'instinct en lui, une force. Le monde de l'art l'a tout de suite reconnu et ses œuvres ont fait l'objet de plusieurs expositions et rétrospectives majeures à travers le monde.

Jacqueline Roumeguere-Eberhardt, anthropologue française et massaïe



Jacqueline Roumeguere-Eberhardt était la seule Européenne initiée par deux tribus africaines aux rites réservés aux hommes. DR.

L'anthropologue française Jacqueline Roumeguere-Eberhardt, connue notamment pour avoir épousé un guerrier massaï, est décédée le mois dernier à Nairobi.

Née en 1927 en Afrique du Sud, Jacqueline Eberhardt est la seule femme européenne à avoir été initiée par deux tribus africaines – les Vandas d'Afrique du Sud, lorsqu'elle était jeune, puis les Massaïs – aux rites secrets traditionnellement réservés aux hommes. Devenue française par son mariage en 1957 avec Pierre Roumeguere, un associé de Salvador Dali, elle partit avec lui et leurs trois enfants au Kenya. Le couple se sépara, lorsqu'elle épousa l'un des guerriers de la tribu massaïe qu'elle étudiait, Metamei Ole Kapusia.

En 1978, l'anthropologue

publia un essai controversé dans lequel elle affirmait qu'un groupe d'hominidés, d'apparence semblable à celle des hommes préhistoriques, vivait dans la brousse kenyane et la région du Kilimandjaro.

Au moment de sa mort, elle venait d'achever la traduction en anglais de ses propres mémoires intitulés initialement *Les Six Femmes de mon mari* puis *Les Neuf Femmes de mon mari*, ce dernier venant de prendre de nouvelles épouses...

Outre *Les hominidés non identifiés des forêts d'Afrique* (Robert Laffont), ses ouvrages les plus connus sont *Quand le python se déroule* (Robert Laffont), un récit autobiographique, et *Les Massaïs* (Berger Levrault), en collaboration avec Yann Arthus-Bertrand.

(AFP)

Erdal Öz, intellectuel turc

Ecrivain et directeur de la plus grande maison d'édition de Turquie, Erdal Öz, est mort samedi soir à l'âge de 71 ans à Istanbul. Né en 1935, Erdal Öz a publié un premier recueil de contes, *Yorgunlar* (Fatigués), et son premier roman, *Odalarda* (Dans les chambres), en 1960. L'écrivain fut emprisonné en

1971 pour ses prises de position politiques au lendemain d'un coup d'Etat militaire, une expérience qu'il relata dans *Defterimde Kus Sesleri* (Sons d'oiseaux dans mon cahier, 2003). Il avait fondé en 1981 Can Yayinlari, devenue la maison d'édition la plus prolifique de Turquie.

(AFP)

Claude Dalla Torre, une figure du monde littéraire

Une personnalité de la scène littéraire parisienne, Claude Dalla Torre, qui dirigea le service de presse de Grasset pendant trente ans, est décédée dans la nuit de vendredi à samedi. Elle joua un rôle éminent auprès d'auteurs fameux, comme François Nourissier, Bernard-Henri Lévy, Edmonde Charles Roux, Dominique Fernandez, Amin Maalouf, à l'époque flamboyante de Grasset, quand Jean-Claude Fasquelle, Yves Berger et Françoise Verny en assuraient la direction. Son existence était vouée à l'édition. Bien qu'elle fût à la retraite depuis quelques années, elle continuait de participer au comité de lecture de la maison de la rue des Saints-Pères. Avec elle, c'est tout un pan de la mémoire de l'édition française qui s'éteint.

La mort de Claude Dalla Torre

Tout au long de son existence, et jusqu'à son tout dernier souffle, Claude Dalla Torre, qui vient de mourir, à Paris, à l'âge de 65 ans, aura vécu pour les livres. Chargée pendant plus de trente ans des relations avec la presse chez Grasset, elle fut l'ambassadrice hors pair de cette maison d'édition, au côté de Jean-Claude Fasquelle, Bernard Privat, Jacques Brenner, Yves Berger, Françoise Verny et, plus récemment, Olivier Nora. Infatigable lectrice, curieuse de tout, ayant toujours une anecdote à raconter, un ouvrage à conseiller, elle était l'incarnation de l'attachée de presse rêvée par les éditeurs autant que par les auteurs. De surcroît, cette stratège de l'ombre travaillait dur. « *Claude cravachait la presse, résume un écrivain qui l'a bien connue, elle était inventive, bouillonnante, et s'occupait avec intelligence de ses auteurs.* » Elle avait noué des liens d'amitié avec des romanciers aussi différents que François Nourissier, Pierre Combescot, Dominique Fernandez et Yann Moix. Un personnage de la scène littéraire vient de disparaître et laisse un vide.

Pour saluer Mony Dalmès

DISPARITION. Elle avait joué *Le Clan des veuves*, comédie de Ginette Garcin qui triompha dans les années 90. Dernière pièce pour Mony Dalmès qui s'est éteinte la semaine dernière à l'âge de 91 ans. Elle fut une des grandes sociétaires de la Comédie-Française, naviguant de Montherlant *La Reine morte* au Feydeau de *Mais n'te promène donc pas toute nue !* C'est qu'en ce temps-là, si proche, une comédienne, et qui plus est au Français, devait être capable de jouer tous les registres malgré la notion d'« emploi ».

Elle, avec son charmant minois et sa voix acidulée, elle aura endossé plus de 80 rôles, rien qu'à la Comédie-Française ! Entrée en 1937, partie en 1957, à l'aise dans les coquettes, les soubrettes, les in-

génues, bref une comédienne qui avait un ton, une voix. Musicale, légère, une voix de divette qu'elle fut un temps aux États-Unis. Et Mony Dalmès fut l'une des rares comédiennes françaises à jouer sur Broadway. Elle avait raconté ces belles années du passé dans un livre de souvenirs, *De la Comédie-Française à Broadway*. Dans les années 70-80, elle fut à l'affiche de nombreux succès *Les Bonshommes* de Françoise Dorin, *La Valse des toréadors* de Jean Anouilh avec Louis de Funès, *Mon père avait raison* de Guitry avec Paul Meurisse.

Ses obsèques seront célébrées demain. Une messe réunira ses amis et admirateurs, tous ceux qui ne l'avaient jamais oubliée, à 10 h 30 en l'église Saint-Roch, paroisse des artistes.

Décès d'André Labarrère, indéracinable maire de Pau

DISPARITION

Élu dans les Pyrénées-Atlantiques depuis 1967, il fut l'ami et le ministre de François Mitterrand.

IL EST MORT en scène. Figure historique du Parti socialiste, André Labarrère est décédé hier à l'âge de 78 ans, au cours de son sixième mandat de maire de Pau. Il avait toujours rêvé d'occuper jusqu'à sa mort ce poste qu'il détenait depuis 1971 et qu'il aimait tant. En avril, il avait lui-même annoncé qu'il était atteint d'un cancer, affirmant sa détermination à se battre contre sa maladie. « *Le cancer ne mérite que mépris* », confiait-il sur son blog, en évoquant même son intention de se représenter aux municipales en 2008.

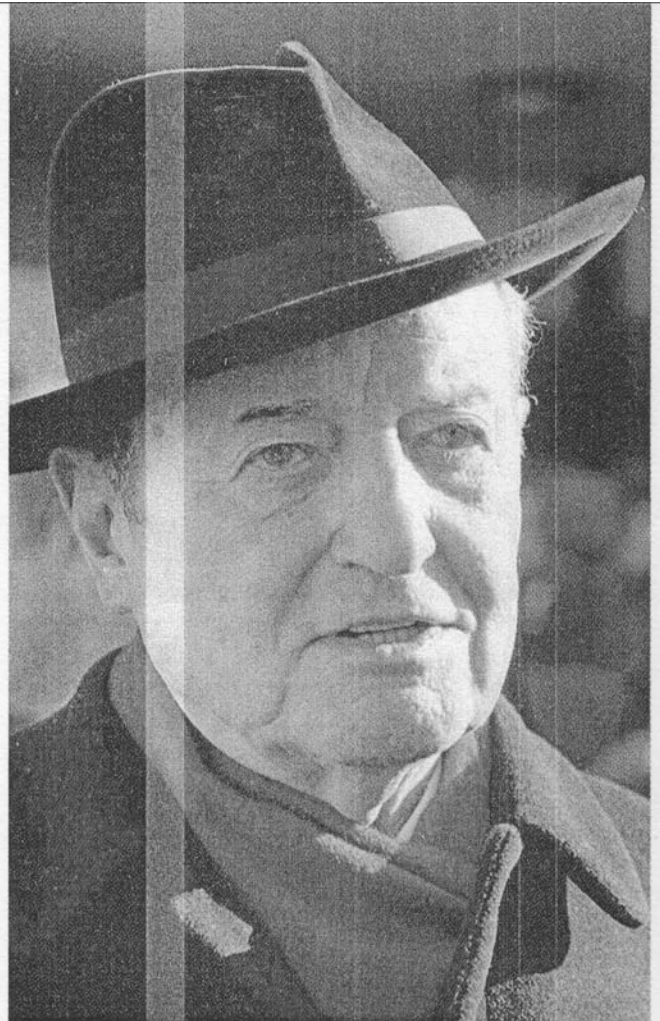
André Labarrère avait choisi la transparence. Déjà, il avait été le premier élu à révéler son homosexualité et à la vivre au grand jour. Il y ajoutait même une certaine provocation, faisant état de ses multiples conquêtes. D'origine modeste – sa mère tenait un étal aux Halles de Pau –, c'était un érudit, passionné par la graphologie et les fleurs. Un politique redoutable, pratiquant le clientélisme, cultivant des amitiés hors des clivages partisans, élu de gauche dans une ville votant à droite. Il racontait volontiers que, dans sa jeunesse étudiante, il avait bien connu Jean-Marie Le Pen. Agrégé d'histoire, André Labarrère était un compa-

gnon de François Mitterrand, dont il avait adopté l'écharpe rouge et le chapeau, et qui en avait fait son ministre des Relations avec le Parlement de 1981 à 1986.

Maire, député, puis sénateur, conseiller général des Pyrénées-Atlantiques, président du conseil régional d'Aquitaine : au cours de sa longue carrière politique, il a exercé « *tous les mandats* ». Autoritaire, grand travailleur, « *Dédé* » donnait ses rendez-vous en mairie aux petites heures de la matinée. Connu pour son franc-parler, ce Béarnais charmeur et cabotin n'épargnait pas ses amis socialistes. Brouillé avec Laurent Fabius, auquel il reprochait sa campagne pour le non au référendum européen, il ne cachait pas ses mauvaises relations avec Lionel Jospin, un « *lâche* » qu'il accusait d'avoir « *quitté le bateau dans la détresse* » au soir du 21 avril. Pour 2007, il soutenait Ségolène Royal.

« Profondément républicain »

« *Personnalité politique forte, attachante et profondément républicaine* » pour Dominique de Villepin, « *homme d'une grande courtoisie et d'un courage exemplaire* » pour Michèle Alliot-Marie, « *homme courageux et sincère, totalement dévoué à sa fonction politique* » pour Jean-Marie Le Pen, « *humaniste tendre et plein d'humour* » pour Martine Aubry, « *l'un des pionniers de la renaissance du PS* » pour Henri Emmanuelli, André



André Labarrère, qui avait adopté l'écharpe rouge et le chapeau de Mitterrand, avait exercé tous les mandats au cours de sa longue carrière. D. Ceyracl/AFP

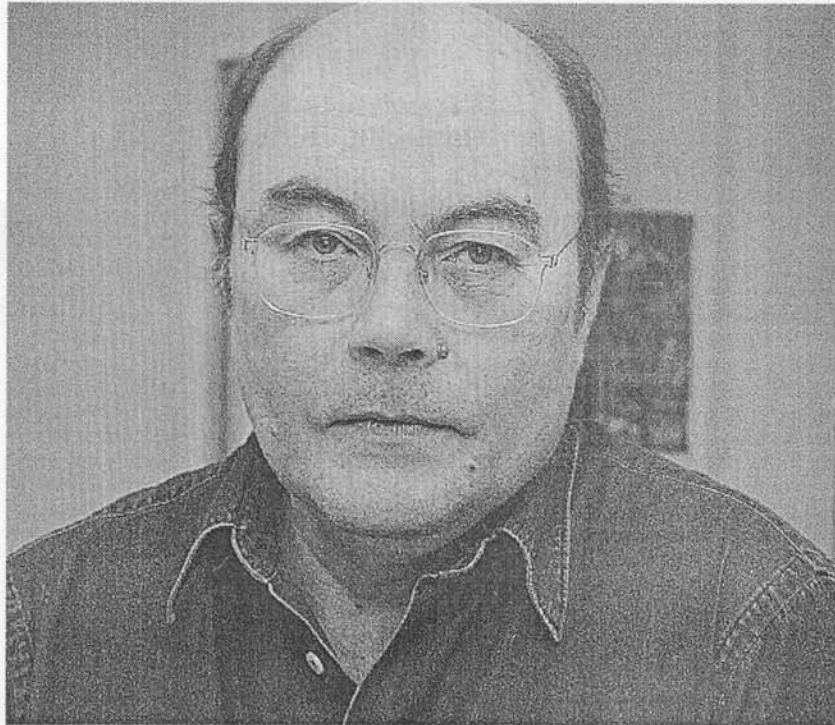
Labarrère était « *un homme libre, quitte à bousculer parfois les codes bien établis de notre débat public* », a observé Bertrand Delanoë.

« *Il a voulu que sa vie s'identifie à sa ville* », a déclaré le maire PS de Mourenx David Habib, son successeur à l'Assemblée nationale, qu'André Labarrère qualifiait de « *bretteur efficace* » et qui faisait parfois figure de dauphin après 2008. A Pau, pourtant, la rumeur disait souvent que le maire ne voyait qu'un successeur à sa hauteur, François Bayrou. Au cours du débat de censure, le président de l'UDF a fait applaudir celui dont il

fut l'adversaire politique, mais qui était devenu « *un ami* ». Dans l'immédiat, la succession ne sera pas simple. La première adjointe, le député Martine Lignères-Cassou, fait figure de favorite, certains soutenant la conseillère générale Josy Poueyto. André Labarrère n'était pas dupe de cette guerre à venir. « *Il est tellement naturel que l'on veuille succéder à celui qui exerce le pouvoir, avec cette petite musique intérieure* : « Je serais tellement meilleur que lui comme roi ou président de la République ». » Ce fut la dernière phrase écrite sur son blog.

PHILIPPE GOULLIAUD

Patrick Pierre, notre ami



Patrick Pierre, 54 ans dont vingt-deux au *Figaro*, était rédacteur en chef technique. Ceccarini/Le Figaro.

Nous ne verrons plus sa silhouette de bon nounours ruiselant de pluie garer son scooter en bas du journal et lancer à la cantonade : « *Beau temps pour les escargots !* » Nous ne l'entendrons plus évoquer avec l'ami Pierre les murs roses d'Odaïpur et la petite cabane sur la plage de Goa. Il ne nous redira pas, pour la cent-unième fois, que, non, la statuette sur son ordinateur n'est pas le roi Babar mais Ganesh, la fameuse divinité hindoue. Il avait 54 ans, dont vingt-deux passés au *Figaro*. Il était né au Cambodge, il avait grandi en Afrique. Il aimait Mozart, les Rolling Stones et le roman américain. Patrick Pierre a posé le typomètre et ce portemine en métal d'où sont sorties tant et tant de pages du *Figaro*. Comment allons-nous boucler sans lui ?

Il pratiquait son métier avec la modestie d'un artisan et l'orgueil d'un artiste. Ses maquettes étaient belles et droites, comme son âme de journaliste. Exigeant avec lui-même, indulgent envers les autres, il savait comme personne redresser d'un simple clic une page de guingois, recadrer une photo ou « rentrer » un titre. Angoissé autant que généreux, il avait pour corriger l'erreur du maquettiste débutant des délicatesses que seule peut inspirer la noblesse du cœur. Pour sa petite troupe du « SR France », qu'il a cornaquée pendant près de quinze années, il était un grand frère, pudique et attentionné. Un train à prendre ? Un enfant à récupérer ? Patrick faisait la « perm ». Anne, Nathalie, Elodie, Aurélie, Marie, Soline – ses « biches » –, mais aussi Jeff, Fabien et tant d'autres : *Le Figaro* est plein de ces « bébés Patrick Pierre » qui volent désormais de leurs propres ailes, et dont le cœur se serre aujourd'hui.

L'esbroufe n'était pas son fort. La foule, le tapage l'effrayaient un peu. Il était la bonté même : le bien ne fait pas de bruit. Mais il

nourrissait une vraie passion pour « l'actu », qui ne s'exprimait jamais si pleinement que lors des soirées électorales. Ces nuits-là, Patrick Pierre était impérial.

Combien de présidentielles, de législatives et de référendums a-t-il survolé ? Combien de prémaquettes, imaginé ? La A pour l'édition d'attente, la B si la gauche gagne, la B' si c'est la droite, sans compter les variantes... Et toujours avec le même enthousiasme, la même rigueur, le même bonheur de travailler. Et lorsque le dieu des urnes semblait mettre un malin plaisir à déjouer nos plans (Ah ! ce 21 avril !), lorsque l'affolement gagnait la rédaction, Patrick Pierre, avec une sérénité d'Asiatique, se mettait à l'écart pour dessiner, envoyer, dessiner, envoyer...

Aux petites heures de l'aube, une fois la dernière édition tombée, Patrick s'épongeait le front, se frottait les yeux et, autour du dernier verre, commentait, laconique : « *C'est un miracle si on est sorti...* » Nous savions bien, nous, que l'artisan de ce miracle, c'était lui.

Il y a deux ans, ce drôle de misanthrope, qui n'avait d'ambition que pour ses amis, avait fini par accepter de prendre du galon. Au cœur du journal, le « bocal » de la rédaction en chef technique était aussitôt devenu un aimant. Patrick Pierre attirait la confiance ; il désarmait la médisance. Lucide, et plein d'humour, il savait tout sur tous, mais il avait le don, qui n'est donné qu'aux cœurs purs, d'aider chacun à exprimer le meilleur de soi. Oublieux de lui-même jusqu'à négliger sa santé, dur au mal – trop, sans doute – depuis cette grave maladie qui avait assombri sa petite enfance, il est mort brutalement. Il laisse une mère, une sœur, un frère et des neveux, vers qui vont nos pensées. Il n'avait pas d'enfant ; *Le Figaro* est orphelin de son amitié.

ALEXIS BRÉZET

Christophe de Ponfilly, journaliste et homme de passion

« **L**e combattant de l'insolence », titre de « l'un de ses magnifiques films sur l'Afghanistan, n'est plus. Christophe de Ponfilly est mort. Il était âgé de 55 ans et père de quatre enfants.

Lauréat de nombreux prix, il avait reçu en 1985 le prix Albert-Londres, dont il avait rejoint le jury – « *attaché à une certaine qualité de regard et d'écoute* », se félicitait-il – depuis de nombreuses années. Pour lui, le journalisme était une profession de « *dignes résistants* ».

L'Afghanistan fut son creuset en résistance, son ferment, son port d'attache, celui dont on part pour toujours y revenir. Des mois durant, il en a arpenté les pistes poussiéreuses, cédant à une immense fascination pour cet univers minéral où la vie des hommes s'écrit encore à la manière d'une chanson de geste. Journaliste et témoin, il s'était fixé une ligne, une seule : le récit. Il avait soif du « *supplément d'âmes* », de « *cette précieuse denrée qui s'appelle l'expérience humaine* ». « *Au journaliste objectif, disait-il, je préfère le journaliste honnête et rigoureux, celui qui sait conserver sa distance et son humilité.* »

Homme de passion, homme d'engagement, Christophe de Ponfilly s'est toujours attaché à raconter des histoires humaines. De *Massoud, l'Afghan aux Grandes Batailles* de M. le maire



Christophe de Ponfilly s'était passionné pour l'Afghanistan. Thomas Coex/AFP.

en passant par *Chronique d'une petite ville russe en hiver* ou une évocation d'Antoine Blondin, il s'est battu tout du long, sans trêve ni répit, pour extraire du « *tourbillon d'images et de sons* » ce qui avait à ses yeux valeur exemplaire.

PATRICK DE SAINT-EXUPÉRY

Lee Jong-wook, directeur de l'OMS

Le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), le Sud-Coréen Lee Jong-wook, est décédé brutalement lundi à Genève, plongeant dans la stupeur les délégués de l'assemblée annuelle de l'institution internationale réunis pour une semaine de débats. Le Dr Lee, âgé de 61 ans, avait été hospitalisé samedi à Genève pour une intervention chirurgicale d'urgence au cerveau. Il s'était trouvé mal lors d'une réunion de travail et avait été transporté aussitôt à l'hôpital cantonal de Genève, où il est décédé lundi à 7 h 43.

Après avoir occupé pendant vingt ans au sein de l'OMS des postes clés dans la lutte contre les maladies infectieuses, cet homme souriant et discret à la mèche grisonnante avait été désigné en 2003 à la tête de l'institution internationale. Son mandat s'achevait en principe en juillet 2008. Le Dr Lee s'était signalé par le lancement d'une initiative destinée à fournir en 2005 des médicaments antirétroviraux à 3 millions de séropositifs dans les pays pauvres. Mais à l'échéance prévue, seuls 1,3 million de malades bénéficiaient du dispositif.

Le décès, annoncé depuis Séoul par le ministre sud-coréen des Affaires étrangères, a été révélé officiellement hier matin aux délégués à l'ouverture de l'Assemblée mondiale de la santé, la grande réunion annuelle de l'OMS, qui se réunit à Genève à partir de ce lundi. « J'ai le regret de vous informer que le Dr Lee Jong-wook est décédé ce matin », a annoncé la ministre espagnole de la Santé, Elena Salgado, en ouvrant la séance. Les délégués ont observé deux minutes de silence et ont suspendu leurs travaux pendant près d'une heure, avant de reprendre normalement le cours de l'assemblée.

Le prince Charles devait en principe prononcer mardi le discours inaugural de l'assemblée, à laquelle participent plus d'une cen-



Le Dr Lee s'était signalé par le lancement d'une initiative destinée à fournir en 2005 des médicaments antirétroviraux à 3 millions de séropositifs dans les pays pauvres. Reuters.

taine de ministres de la Santé. Les discussions, qui doivent durer jusqu'à samedi, devaient être dominées cette année par la question des brevets pharmaceutiques et de l'accès des pays pauvres aux médicaments. Dans un message lu en son nom, le secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, a présenté ses condoléances à la famille du Dr Lee et au personnel de l'OMS.

Anne-Marie Casteret, journaliste d'investigation

Anne-Marie Casteret, la journaliste qui a révélé, il y a quinze ans, le scandale du sang contaminé, est décédée samedi matin, à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), des suites d'une longue maladie. Elle avait 57 ans. La nouvelle a bouleversé tous ceux qui ont eu le privilège de croiser sa route. Tous ceux qui, comme elle, plaçaient la recherche de la vérité au-dessus de tout.

Après des études de médecine, Anne-Marie a tout de suite embrassé la carrière de journaliste, d'abord à la rédaction du *Quotidien du médecin* puis au *Matin de Paris* et à *L'Événement du jeudi*, avant de rejoindre *L'Express* où elle était grand reporter depuis 1996.

C'est dans *L'Événement du jeudi* qu'elle publie, en avril 1991, au terme d'une longue et minutieuse enquête, le document prouvant que le Centre national de transfusion sanguine (CNTS) avait sciemment fourni des lots de sang contaminé par le virus du sida à des hémophiles. De ce haut fait d'armes, elle ne tira jamais aucune gloire. Elle n'aimait d'ailleurs pas qu'on lui en parle : elle disait qu'elle n'avait fait que son travail.

Drôle, sensible, douée d'une puissance de

déduction et d'une énergie hors du commun, Anne-Marie était l'archétype du journaliste d'investigation, une espèce rare qui perd, avec elle, l'un de ses plus brillants représentants. Chaque information qui lui parvenait était soigneusement vérifiée, analysée, critiquée avant publication. Alors que beaucoup d'autres n'auraient sans doute pas pris cette peine, elle mettra ainsi plusieurs mois avant de révéler le rapport qui accablait le CNTS. Avec elle, un « scoop » était un vrai scoop.

Son indépendance farouche lui vaudra, comme dans la chanson de Guy Béart, de subir bien des outrages et des inimitiés, y compris dans son milieu professionnel. Dans l'affaire du sang contaminé, certains beaux esprits iront jusqu'à l'accuser de faire le jeu de l'extrême droite. Plus récemment, d'autres la soupçonneront d'être à la solde du pétrolier Total, à propos de l'explosion de l'usine AZF, sa dernière enquête. Mais il en aurait fallu bien plus pour la faire dévier de sa route. Son seul parti était celui des faits.

MARC MENNESSIER

Max Meynier, une figure de la radio



Max Meynier avait animé pendant treize ans « Les routiers sont sympas » sur RTL. F. Hugon/AFP

Une grande figure de la radio a disparu. Max Meynier, animateur pendant treize ans sur RTL de l'émission « Les routiers sont sympas », est mort à l'âge de 68 ans des suites d'un cancer. Né le 30 janvier 1938 à Lyon, Max Meynier est resté vingt-trois ans à RTL, où il a animé cette émission célèbre, qui donnait la parole aux routiers. L'animateur avait également présenté « Le Juste Prix » sur TF1. Après des débuts comme comédien au théâtre, Max Meynier est entré en 1969 à RTL, où il lance le 8 mai 1972 « Les routiers sont sympas », un rendez-vous emblématique de la station, de 21 heures à minuit, qui deviendra en 1983 et jusqu'en 1986 « Fréquence Max ».

Avec cette émission populaire, Max Meynier, moustache tombante et silhouette trapue, est vite devenu l'idole des chauffeurs routiers, recevant jusqu'à 25 000 lettres par an. En 1976, RTL lui construit un studio avec une salle d'embarquement pour accueillir routiers et auto-stoppeurs. En 1981, il participe à la création des « 24 Heures du Mans camions » et

lancera la vogue des courses de camions en France et en Europe. En 1982, il animera pendant six mois « Les Routes du bout du monde » en sillonnant de nombreux pays avec son micro. Victime d'un infarctus en 1986, il devient alors le joker de RTL, présentant tour à tour toutes les émissions de la station.

En 1988, il crée sur TF1 « Le Juste Prix », qu'il présentera durant un an. En 1990, il doit subir une transplantation cardiaque, avant de quitter RTL en 1994. Il a ensuite joué au théâtre avant de cesser toute activité professionnelle en 2000. Il subira une transplantation cardiaque et rénale en 2002.

Hier, tout au long de la journée, RTL a rendu un bel hommage à l'un de ses plus emblématiques animateurs. Francis Zégut, ami de Max Meynier, a confié ses souvenirs aux auditeurs de RTL. De son côté, Georges Lang, animateur de RTL, a présenté dans la soirée une édition spéciale pour faire partager aux auditeurs « les grands moments de radio d'un animateur qui aura marqué l'histoire de la station ». Et celle de la radio.

Marie-Josèphe Vanel, la mémoire des marchés

Marie-Josèphe Vanel, grande prêtresse des offres publiques en France, est décédée lundi soir à 59 ans. Secrétaire générale adjointe du Conseil des marchés financiers puis de l'Autorité des marchés financiers, c'est devant cette grande fumeuse de gitanes à la voix grave que les avocats d'affaires et les banquiers devaient depuis dix ans déposer les projets d'opération financière. De la plus petite affaire à la plus importante, c'est elle qui décidait si le projet proposé pouvait être soumis tel quel aux actionnaires ou s'il fallait le repenser de fond en comble. Cette femme de l'ombre, d'une rigueur sans faille, détenait donc un pouvoir considérable. Elle n'en abusait pas. C'est ainsi que Jean-Michel Darrois, l'un des plus brillants avocats d'affaires de Paris, peut dire d'elle aujourd'hui : « Elle était gentille. »

Marie-Josèphe Vanel débute sa vie professionnelle comme journaliste à *La Cote Desfossés*, sorte de lointain ancêtre de *La Tribune*. Mais elle ne goûte guère les urgences de ce métier qu'elle pratiquera durant quatre ans. En 1973, elle opte pour la surveillance des marchés, entrant au service des opérations et de l'information financière de la Commission des opérations de Bourse (COB). En 1990, ses compétences lui permettent de devenir responsable du département des opérations financières. Déjà, elle scrute et analyse les dossiers préparés par les plus grands financiers et juristes de Paris à l'aune du droit des actionnaires minoritaires.

C'est en 1996 qu'elle passe de la COB au



Marie-Josèphe Vanel était secrétaire générale adjointe de l'Autorité des marchés financiers. D.R.

Conseil des marchés financiers (CMF), aujourd'hui baptisé AMF, l'autorité professionnelle qui veille au bon fonctionnement de la Bourse. En dix ans, professionnelle reconnue de tous, elle était devenue la mémoire des marchés. Celle qui se définissait modestement comme une « simple courroie de transmission » manquera à n'en pas douter à tous ceux qui avaient su apprécier sa compétence, son sérieux et sa gouaille.

Disparition de Philippe Amaury, patron du « Parisien »

PRESSE
Patron hors norme, Philippe Amaury avait pris soin de gérer la succession d'un empire de 650 millions d'euros de chiffre d'affaires.

PRÉSIDENT et propriétaire du groupe français Amaury, éditeur entre autres du *Parisien*, d'*Aujourd'hui en France* et de *L'Équipe*, Philippe Amaury est décédé mardi soir. Il avait 66 ans.

Depuis janvier, il était absent du groupe. Sa fille Aurore, avocate au cabinet Mayer, Brown, Rowe & Maw, avait rejoint les éditions Amaury en février. Son père avait simplement indiqué, par mail, qu'elle travaillerait « aux côtés des dirigeants de chaque filiale, notamment dans le cadre d'une étude stratégique sur les métiers du groupe et leur évolution ».

C'est la femme de Philippe Amaury, Marie-Odile, vice-prési-

dente du groupe, qui a signé hier le communiqué d'annonce de son décès : « Notre président, Philippe Amaury, nous a quittés hier soir après une longue maladie qui l'a tenu éloigné de son bureau ces derniers mois, comme beaucoup l'ont constaté. C'était la première fois qu'il n'était pas présent à son poste. Mais je puis vous assurer que jusqu'aux derniers instants il s'est tenu au courant des activités de son groupe et a pris les décisions nécessaires à son développement. »

Les deux enfants nus-proprétaires

Né le 6 mars 1940, Philippe Amaury était à la tête de son groupe depuis près de vingt-trois ans. Une période pendant laquelle il n'a eu de cesse de développer et de transformer le périmètre de l'entreprise familiale. En 1983, *Le Parisien* sort exsangue de deux ans de crise sociale, les ventes ayant chuté de moitié.

Plus de vingt ans plus tard, ce quotidien régional est devenu un populaire de qualité distribué et imprimé par ses propres moyens. De même, *L'Équipe* est aujourd'hui une marque qui s'est déclinée avec succès en magazine (*L'Équipe Magazine*), en télévision (*L'Équipe TV*) et sur les différents supports numériques. Elle parvient même à s'exporter, en Chine par exemple.

Soucieux de l'indépendance et de la pérennité de l'entreprise familiale, Philippe Amaury a géré en amont sa succession. « Il a été tellement marqué par la succession difficile de son père qu'il a pris ses précautions », confie un proche.

C'est ainsi qu'au conseil d'administration des éditions Philippe Amaury siège son fidèle avocat, Jean-Marie Burguburu, qui l'a conseillé et défendu contre sa sœur Francine en 1977, lors du partage des biens de son père Emilien, et son notaire Marc Allez. Depuis plusieurs années, par avance sur héritage, Jean-Etienne et Aurore Amaury, les deux enfants, sont devenus nus-proprétaires du groupe, qui pèse aujourd'hui 650 millions d'euros de chiffre d'affaires. Prudent, Philippe Amaury aurait même déjà réglé l'essentiel des droits de succession.

Les deux enfants ont été sensibilisés assez tôt à la culture de cette entreprise de presse. « Philippe Amaury voulait que ses enfants fassent de solides études et qu'ils acquièrent en début de carrière une expérience à l'extérieur



Pendant près de vingt-trois ans, Philippe Amaury n'a eu de cesse de développer et de transformer le périmètre de l'entreprise familiale. Fefenberg/AFP

du groupe avant de prendre des responsabilités au sein de l'entreprise », révèle Martin Desprez, administrateur et vice-président du groupe.

Jean-Etienne Amaury a déjà fait un passage chez Amaury

Sport Organisation, la filiale d'événements sportifs, ainsi qu'à la direction financière. Aujourd'hui, il poursuit un MBA à Stanford, aux États-Unis.

Sa sœur, Aurore, âgée de 32 ans, est titulaire d'un DEA de

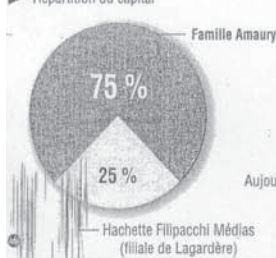
droit et du Capa. Elle a rejoint la direction générale en février. Une réorganisation de la présidence de l'entreprise pourrait être annoncée dans le courant de la semaine prochaine.

THÉBAULT DROMAÏ

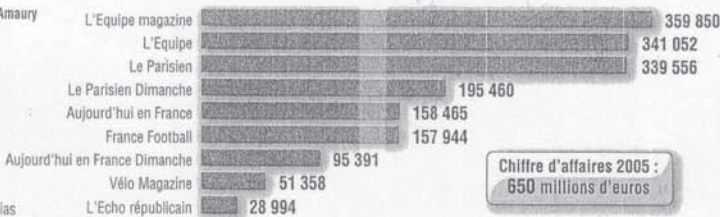
Nombreux hommages

Le ministre de la Culture, Renaud Donnedieu de Vabres, a salué hier « une grande figure de la presse parisienne et nationale, non pas seulement l'héritier du fondateur du Parisien libéré mais un véritable entrepreneur ». La Fédération nationale de la presse française souligne que Philippe Amaury ne craignait pas « d'innover et d'aller à l'encontre des idées reçues, donnant au groupe de presse qu'il dirigeait un dynamisme incontestable ». Pour le maire de Paris, Bertrand Delanoë, Philippe Amaury « avait mis sa passion au service de l'organisation d'événements importants et festifs, très appréciés des Français et singulièrement des Parisiens, tels que le Tour de France ou le Marathon de Paris ».

Répartition du capital



Activités presse, diffusion France payée en 2005, en nombre d'exemplaires



Chiffre d'affaires 2005 : 650 millions d'euros

Organisations d'événements (Amaury Sport Organisation)

- Tour de France
- Paris-Dakar
- Marathon de Paris...
- Distribution
- SDVP (Société de distribution et de vente du Parisien)

Imprimeries en France



Un homme indépendant, secret et pugnace

De la difficile succession de son père Emilien, Philippe Amaury retirera une obsession de la défense de l'indépendance du groupe.

PHILIPPE AMAURY fait sans conteste partie de ces patrons qui ont marqué l'histoire de la presse française, au même titre qu'un Robert Hersant ou qu'un Jean Robust.

Pourtant, cet industriel de la presse est inconnu du grand public tant il a fait de la discrétion un régime de vie. Il rencontrait un seul fois par an les salariés de son groupe, en janvier, à l'occasion des vœux.

Ses apparitions publiques se limitaient à une ou deux manifestations annuelles. Solitaire, il n'hésitait pas à déjeuner seul au restaurant la Maison Blanche à Saint-Ouen, où il avait ses habi-

tudes. Il n'accordait jamais d'interviews, laissant à ses managers le soin de communiquer. « Philippe Amaury est l'homme de la délégation absolue. Il a toujours géré son groupe comme un chairman américain, se concentrant sur la valorisation du patrimoine dont il a hérité. Il dirigeait seul la défense du capital de l'entreprise, mais confiait l'ensemble des activités opérationnelles à des proches collaborateurs », note le banquier Jean-Clément Texier, de la BNP-Paribas, qui le connaît depuis trente ans.

Sa garde rapprochée ne compte que quatre à cinq personnes, guère plus, au premier rang desquels figure sa femme, Marie-Odile, de tous les combats. A commencer par celui de la succession de son père, Emilien Amaury, période pénible qui marquera à jamais cet homme de presse. Pendant cinq ans, de 1977 à 1982, les deux enfants, Philippe et Fran-

cielle, se battront sur les modalités de la succession. Au final, le tribunal tranchera en scindant le groupe en deux parties distinctes. A Francine reviennent les magazines (*Point de Vue Images du Monde*, *Marie France*), une radio et la régie publicitaire, l'Office de publicité générale. Philippe hérite des quotidiens, c'est-à-dire *Le Parisien*, *L'Équipe*, *Le Matin libre* et *Le Courrier de l'Ouest*.

Sortie agitée du système de distribution

De cet épisode, Philippe Amaury retirera une obsession de la défense de l'indépendance du groupe et la nécessité de gérer lui-même sa propre succession.

« Sa discrétion exemplaire ne lui enlève en rien un goût prononcé pour l'action et le développement », avance Martin Desprez, vice-président des éditions Amaury. Quitte à se montrer offensif lorsqu'il s'agit de défendre les in-

Dates clés

- 6 mars 1940** : naissance à Verneuil-en-Halatte (Oise).
- Novembre 1983** : hérite du *Parisien libéré* et de *L'Équipe*.
- Avril 1984** : administrateur de la société du Tour de France.
- Janvier 1994** : lancement du quotidien national *Aujourd'hui en France*.
- Juin 2001** : *Le Parisien* sort du système de distribution des NMPP.
- 27 février 2006** : Aurore Amaury, sa fille, entre à la direction du groupe.

térêts du groupe. De son père, il hérite une certaine culture de l'affrontement.

Emilien Amaury a mené le coup de poing contre les ouvriers du Livre en 1975 pour défendre son projet de modernisation de

son imprimerie perturbant pendant près de deux ans la sortie du *Parisien*. Le fils engagera lui aussi une bataille contre le Livre CGT lors de la sortie du *Parisien* du système de distribution des NMPP en juin 2001. Persuadé que l'avenir du *Parisien* passe par une distribution dédiée, Philippe Amaury va jusqu'au bout de son combat.

La meilleure défense, c'est l'attaque. Un concurrent ose affronter *Le Parisien*, la riposte est immédiate. Lorsque le nouveau quotidien *Info Matin* fait son apparition en janvier 1994, Amaury abaisse d'un franc le prix de vente du *Parisien* et lance dans les pattes de ce nouveau titre un quotidien national, *Aujourd'hui en France*. On connaît la suite...

Philippe Amaury gère son groupe à l'américaine. Martin Desprez, son plus proche conseiller, formé sur les bancs de l'agence Young & Rubicam, partage avec lui cette culture du mana-

gement américain. La confiance est accordée aux managers qu'il rencontre le président tous les quinze jours. Les directeurs de branche bénéficient d'une réelle autonomie. Philippe Amaury n'intervient jamais dans le contenu éditorial de ses journaux. « Il était très respectueux de l'indépendance des titres, quelles qu'en soient les conséquences politiques ou économiques », note l'un de ses dirigeants. Mais, en contrepartie, les erreurs se payent et la sanction est immédiate. Jean-Pierre Courcol en a fait l'expérience. Il est débauché du jour au lendemain, en 2002, payant l'échec du rachat de Futuroscope.

Philippe Amaury laisse à sa femme et à ses deux enfants, Aurore et Jean-Etienne, un groupe en ordre de marche, rentable, doté d'un parc industriel important (cinq imprimeries) et de solide actifs.

T. D

Claude Piéplu ou la noblesse de l'art



La voix des « Shadoks » s'est éteinte à 83 ans. Gullot/AFP

Claude Piéplu venait d'avoir 83 ans. Le grand public l'avait découvert à la télévision par sa voix acide, haut perchée, et sa manière d'articuler si précise dans « Les Shadoks ». Bien sûr, pour jamais, demeure cette voix. Si particulière. Comme une haute plainte que soulèverait une diabolique malice. Une voix avec une distance à soi-même. Une voix unique. La voix des « Shadoks », la voix d'un narrateur qui fit beaucoup pour le succès extraordinaire de cette série de dessins animés au graphisme net, en 1968, en un temps où la télévision était inventive et audacieuse.

Né le 9 mai 1923 à Paris, Claude Piéplu n'avait suivi les cours d'aucune école d'art dramatique. Enfant, adolescent, il avait aimé les grands boulevards, les camelots et les matinées classiques à la Comédie-Française. Il avait quitté les bancs du lycée très tôt pour travailler dans une banque. Au culot, il avait passé des auditions aux Mathurins et ce furent ses débuts. Sur le tas. Une longue tournée en Afrique et jusqu'à l'île Maurice. Mais pas avec n'importe quel répertoire : Molière. Et pas n'importe quel metteur en scène : Jean Vilar. C'est ainsi que l'homme à la voix grêle entama sa longue carrière, reprenant notamment le rôle d'Harpagon dans *L'Avare* tel que le créateur du TNP (Théâtre national populaire) et du Festival d'Avignon l'avait lui-même joué. Mais Claude Piéplu était bien trop original pour supporter une discipline de troupe et, s'il participa à quelques aventures de la compagnie Renaud-Barrault, il avouait s'y être senti un peu étranger. Il se trouvait plus à l'aise avec des hommes de théâtre d'esprit forain, comme Jacques Fabbri, avec qui il fit un bout de chemin.

Sa silhouette, son timbre font merveille

A partir de 1965, il est embarqué dans l'extraordinaire aventure du Théâtre Antoine et des mises en scène de Claude Régy. Pas une troupe. Un groupe. Delphine Seyrig, Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort, Sami Frey et Claude Piéplu créent l'événement plusieurs saisons de suite en jouant *Se trouver*, de Luigi Pirandello, *L'Anniversaire*, d'Harold Pinter, *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*, de Tom Stoppard, *La prochaine fois je vous la chanterai*, de James Saunders. On n'a plus idée de l'effervescence que susciterent ces spectacles du théâtre privé. C'est là, de ce côté-là, que tout se passe alors.

Aussi, quand surgit la voix des « Shadoks », Claude Piéplu est loin d'être un inconnu pour les amoureux du théâtre et il a déjà pas mal tourné, au cinéma. Toujours des seconds rôles. Sa silhouette, son timbre font merveille. Comme tous les gens très intelligents, il aime le grand cinéma populaire comme les films moins faciles. Et il travaille notamment avec Bunuel dans *Le Charme discret de la bourgeoisie*, avec Chabrol dans *Les Noces rouges*, avec Costa-Gavras dans *Section spéciale*, avec Bertrand Blier dans *Calmos*, avec Rouffio dans *Le Sucre*, tout comme dans des comédies où il incarne magnifiquement le sérieux outragé – *La moutarde me monte au nez*, *Les Galettes de Pont-Aven*, *Les Aventures de Rabbi Jacob*, *Le mille-pattes fait des claquettes*...

Lui qui était un esthète et qui habitait à Paris une maison édifiée par Mallet-Stevens, blanche, avec ses beaux volumes, lui qui était un homme de goût, d'érudition, aimait défendre une littérature dramatique très particulière : il était heureux dans le monde de René de Obaldia, de Roland Dubillard, de Guy Foissy, de son ami le comédien Claude Rich, auteur fin bien accordé à l'esprit élégant de Claude Piéplu qui savait aussi défendre un Pierre Louk (*Guerre aux asperges*) mais ne fut sans doute jamais aussi bouleversant que dans *L'Homme gris*, de Marie Laberge, qu'il créa, sous la direction de Gabriel Garran, avec la regrettée Hélène Lapiower.

Depuis, Claude Piéplu avait joué en solo, des souvenirs, enregistré des disques et par exemple les *Histoires de bêtes*, de Colette, dont il aimait tant l'acide douceur. Ces dernières années, la maladie l'avait à plusieurs reprises contraint de renoncer à certains projets. On ne l'oubliait pas. Et les « Shadoks », immortels, le rappelaient au bon souvenir du plus large public...

ARMELLE HÉLIOT

Mort accidentelle d'Edouard Michelin



LE PDG du groupe Michelin, Edouard Michelin, 43 ans, a trouvé la mort hier dans le naufrage d'un bateau de pêche au large de l'île de Sein. Il était parti vendredi matin dans le raz de Sein avec le président du comité des pêches d'Audierne, Guillaume Normant, lorsque le bateau a fait naufrage. Seul le corps de M. Michelin avait été retrouvé en fin de journée.

Raymond Triboulet, gaulliste de la première heure



Raymond Triboulet avait mené une longue carrière politique locale, puis nationale. *AFP*

Raymond Triboulet, premier sous-préfet de la France libre et ancien ministre du général de Gaulle, est mort dans la nuit de jeudi à vendredi à l'âge de 99 ans à Sèvres (Hauts-de-Seine).

Né le 3 octobre 1906 à Paris, Raymond Triboulet était un résistant de la première heure. Licencié en droit et licencié ès lettres, il était devenu agriculteur en Normandie lorsqu'éclata la Seconde Guerre mondiale. En 1940, il entre dans le mouvement de résistance CDLR (Ceux de la Résistance). En Normandie, il contribua à la réussite des opérations liées au débarquement du 6 juin 1944. En 1944 il deviendra le premier sous-préfet de la France libérée, à Bayeux.

Élu en 1946 député du Calvados, il entame alors une longue carrière politique locale, puis nationale. De 1954 à 1958, Raymond Triboulet

est président du groupe des républicains sociaux, puis UNR à l'Assemblée nationale. Il est nommé ministre des Anciens combattants dans le cabinet formé par Edgar Faure en 1955. Gaulliste de longue date, Raymond Triboulet est membre du Comité consultatif constitutionnel en 1958. Dès l'année suivante il retrouve le ministère des Anciens combattants, puis devient ministre délégué chargé de la Coopération dans les cabinets de Michel Debré puis de Georges Pompidou (1959-1966).

En 1973 il est président du groupe UDR à l'Assemblée nationale.

Membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), grand officier de la Légion d'honneur, croix de guerre 39-45, Raymond Triboulet était également titulaire de nombreuses décorations étrangères.

Desmond Dekker, la première star du reggae



Avec *Israelites*, Desmond Dekker avait signé le premier tube mondial de la musique jamaïcaine. AP

« **G**et up in the morning, slaving for bread, Sir/So that every mouth can be fed/Poor me, the Israelite » : voix nasale et haut perchée, staccato de la rythmique, chant navigant quelque part entre fièvre soul et emportement spirituel, *Israelites*, sorti en 1969, restera comme le grand titre de gloire de Desmond Dekker, mort jeudi à l'âge de 64 ans d'une attaque cardiaque.

Desmond Dacres, orphelin à Kingston, capitale de la Jamaïque, avait vu les deux plus grands producteurs de ska, de rocksteady et de reggae originel, Coxsone Doo de Studio One et Duke Reid de Treasure Isle, refuser ses premières chansons. Leslie Kong, de Berverley's, l'accepta, mais le fit travailler encore deux ans à ses compositions avant de lui permettre d'enregistrer. En 1963, Desmond Dekker sort son premier single, *Honour Your Father and Mother*, qui l'amène directement au sommet des ventes.

En 1967, il rompt avec le ton volontiers prêchi-prêcha de ses premiers hits avec *007 (Shanty Town)*, véritable hymne *rude boy* en Jamaïque et tube chez les mods en Grande-Bretagne, suivi de *Rudie Got Soul* ou *Rude Boy*

Train. Mais il revient vite aux thématiques religieuses et aux métaphores vétérotestamentaires centrales dans le syncrétisme religieux jamaïcain (églises protestantes « indépendantes » et rastas compris). Son *Israelites*, cosigné par le producteur Leslie « King » Kong, est un tube mondial, le premier de la musique jamaïcaine, et comme le premier tube mondial du reggae, quatre ans avant Bob Marley : n° 1 en Grande-Bretagne, n° 10 aux Etats-Unis.

Ce sommet atteint, il s'installe en Grande-Bretagne, enregistre de plus en plus rarement, dépassé par les nouvelles sonorités du reggae des années 70 et par le charisme de ses stars rastas (de Marley à Tosh ou Burning Spear). Le *revival* ska du début des années 80 le ramène provisoirement sur le devant de la scène avant une nouvelle éclipse. Ces dernières années, il avait recommencé à tourner, porté par la vogue nostalgique de la scène world européenne, qui goûtait son rocksteady hors d'âge et faisait évidemment un triomphe à *Israelites*. Il avait donné son dernier concert le 11 mai à Leeds et devait jouer le 2 juin à Prague.

BERTRAND DICALE

Désormais seul aux commandes, Michel Rollier

DISPARITION

Au cours des sept ans passés à la tête du groupe, le PDG disparu avait réussi à moderniser et à dynamiser son entreprise.

LE DÉCÈS tragique d'Edouard Michelin, vendredi, dans le naufrage d'un bateau de pêche au large de l'île de Sein laisse le numéro un mondial des pneumatiques orphelin de son PDG. C'est Michel Rollier, l'autre gérant du groupe depuis 2005, qui dirigera l'entreprise en attendant que s'organise la succession. « Les prochains jours seront consacrés à penser à lui et à nous organiser pour continuer », a déclaré hier le nouveau patron de Michelin, à sa sortie de la messe. « Mais

l'avenir de l'entreprise est assuré, a-t-il poursuivi. Edouard Michelin avait fait tout ce qu'il fallait pour cela. La commande a des vertus propres, qui sont la continuité de commandement et la capacité à conduire une stratégie de long terme », et « permet aussi de prendre rapidement des décisions qui s'inscrivent dans la durée », soulignait Edouard Michelin deux ans avant de prendre les rênes du groupe.

Dialogue social et internationalisation

Il est encore trop tôt pour déterminer si l'un des cinq frères et sœurs d'Edouard Michelin, dont l'un travaillait à la direction de la recherche, est susceptible ou non d'accéder au sommet du groupe. A moins que l'en-

treprise ne décide de rappeler René Zingraff, l'homme de confiance des Michelin, pour épauler Michel Rollier. Ce fidèle de 69 ans a affiché tout au long de ses quarante-deux années au sein de la « Maison » une loyauté sans faille. Il était parti en retraite début mai.

Ce n'est hélas pas la première fois dans l'histoire de Michelin qu'une telle situation se présente. Deux des fils d'Edouard, arrière-grand-père du jeune patron disparu, ont péri dans un accident à cinq ans d'intervalle, quelques années seulement après avoir été nommés cogérants de l'entreprise. Entre 1940 et 1955, Michelin a déjà été géré par deux « étrangers » à la dynastie : Robert Puleux, l'un des gendres d'Edouard, et Pierre-Jules Boulanger. Il faudra attendre 1955 pour que Fran-

çois Michelin, le fils d'Etienne, prenne la cogérance du groupe. Il n'avait alors que 33 ans.

L'histoire s'est répétée près d'un demi-siècle plus tard, en juin 1999, lorsque, après plus de quarante ans de règne, François passa le flambeau à son fils cadet, Edouard. Ce dernier vient alors de fêter ses 36 printemps. Ce jeune centralien, féru de chants grégoriens et de Formule 1, est le plus jeune patron du CAC 40. Ses premiers mois à la tête du géant centenaire sont chaotiques. En septembre 1999, soit trois mois seulement après s'être vu confier les clés de la « Maison », Edouard Michelin provoque un véritable tollé en annonçant coup sur coup des bénéfices en hausse de 20 % et la suppression de 7 500 >>>

Clermont-Ferrand bouleversée

Berceau de la famille et du groupe industriel, la ville pleure la disparition du jeune dirigeant.

De notre correspondante à Clermont-Ferrand

« EDOUARD MICHELIN, c'était un grand patron, jeune et dynamique. C'est une perte immense pour notre entreprise, c'était la personne qu'il fallait pour gérer un tel groupe. » Au cours de ses trente-sept ans de carrière chez Michelin, José, agent de vérification à Cataroux, l'une des quatre usines de la Manufacture française de pneumatiques Michelin (MFMF) implantées à Clermont-Ferrand, a eu l'occasion de rencontrer le PDG il y a quatre mois. « Il est venu nous rendre visite à l'atelier pour constater l'évolution des nouvelles méthodes de fabrication mises en place dans notre service », se souvient-il avec une émotion à peine contenue.

Alors que la cité auvergnate avait troqué un hiver rigoureux qui n'en finissait plus pour le soleil radieux d'un week-end prolongé de l'Ascension, les Clermontois restent abasourdis par la nouvelle de la mort d'Edouard Michelin. Le fronton de l'hôtel de ville arbore un drapeau tricolore en berne. « Encore aujourd'hui, Clermont-Ferrand, c'est Michelin, et Michelin, c'est Clermont-Ferrand », explique un retraité de la Manufacture, bouleversé par la disparition du jeune dirigeant de « la maison ».

Même si, depuis la fin des années 70, les crèches, les écoles, la piscine, la clinique, la maternité et la coopérative réservées aux salariés et à leur famille ont

peu à peu disparu, Michelin reste omniprésent dans la ville, qui abrite son siège social depuis 1889. Aujourd'hui encore, 13 000 des 130 000 salariés que compte le groupe dans le monde travaillent au sein de la Manufacture française de pneumatiques Michelin dans la cité auvernoise.

Condolences et prières

Depuis vendredi, c'est ici, au siège social des Carmes, que défile un ballet incessant d'employés, de Clermontois ou d'anonymes venus rendre un dernier hommage à Edouard Michelin. Au côté d'une effigie du Bibendum, symbole de la marque, planté au milieu d'une esplanade, trône une grande photographie du patron disparu. Des fleurs blanches et des bouquets jonchent la pelouse. Les registres du souvenir, posés sur le comp-

toir du bureau d'accueil de la Manufacture, recueillent condoléances et messages émouvants. « Vous allez beaucoup nous manquer. Merci pour l'espoir que vous avez fait naître en nous », dit l'un d'entre eux.

Le partage de la peine d'une famille clermontoise emblématique et cruellement endeuillée s'exprime dans plusieurs langues. Carlos, un ouvrier qualifié portugais, a tenu à signer ce registre. « Au-delà de ce drame humain, c'est pour nous tous une perte énorme. Edouard Michelin était quelqu'un d'unique, il savait comment aborder les gens, il a ouvert l'entreprise sur l'extérieur, explique-t-il avec un profond respect. La France a perdu un grand homme. »

Plusieurs intentions de prière ont été dites à la mémoire d'Edouard Michelin à la cathé-

drale de Clermont, en l'église Notre-Dame-du-Port, et dans la petite église d'Orcinis, paroisse de François Michelin. « Cette épreuve est terrible pour sa femme, ses enfants, ses parents, et, en ce moment, je m'associe à leur peine, dit Augustin, un paroissien, en sortant de la grande messe du dimanche à la cathédrale. « Edouard Michelin et sa famille se mélangent aux fidèles avec beaucoup de discrétion, reconnaît le père Lavaure, recteur de la cathédrale. Lors de la prière universelle de ce dimanche, nous avons eu une intention pour lui et sa famille. »

Les commerçants perdent un proche

La discrétion. Une qualité que lui reconnaissent volontiers ses voisins du quartier de la cathédrale, habitués à croiser ce

jeune PDG souriant, à la silhouette élancée et au crâne légèrement dégarni. Francis, un restaurateur chez qui il venait déjeuner de temps à autre, est catégorique : « Pour moi, c'est le Clermontois par excellence, celui qui a fait vivre Clermont. Il aurait pu s'en aller ailleurs, mais il était très attaché à l'Auvergne. »

Quand ses affaires lui en laissent le temps, Edouard Michelin aimait faire ses courses au marché Saint-Pierre. « Je suis très triste, on perd quelqu'un de proche, dit Gabriel Gauthier, le boucher de la famille Michelin, rue de la Boucherie. Edouard Michelin était une personne d'une grande simplicité malgré sa position sociale. Je me souviens avoir partagé un verre d'rouleau avec lui dans mon arrière-boutique il y a quelques semaines. On parlait de tout et de rien, du cochon basque ou du bœuf de Kobé, c'était un amateur de cuisine et de bonne chair, il aimait les

choses de la terre, de la vie, et sa famille plus que tout. »

Beaucoup de Clermontois le côtoyaient devant un petit noir au comptoir du Syrah ou de La Lune, loin des diners en ville. Des endroits rêvés pour prendre le pouls d'une ville.

Odile Saugues, députée de Clermont Plaine, dessinatrice chez Michelin de 1962 à 1997, ne peut s'empêcher de se poser des questions sur l'après Edouard Michelin. « Je retiendrai de lui une grande humilité et une intelligence hors du commun. C'était un grand capitaine d'industrie. Il avait pérennisé l'entreprise en terre auvergnate. Qu'en sera-t-il à l'avenir ? », s'interroge-t-elle, un peu comme tout le monde à Clermont-Ferrand.

BÉATRICE BAFOIL

L'émotion de Carlos Ghosn

« C'est un choc pour moi. » Carlos Ghosn connaissait particulièrement bien Edouard Michelin. Avant d'intégrer Renault, il y a une dizaine d'années, il avait passé huit ans dans le groupe de pneumatiques, dont il dirigea les activités nord-américaines entre 1989 et 1996. A ce titre, l'actuel patron de Renault-Nissan eut Edouard Michelin sous son autorité pendant deux ans et participa à sa formation de futur patron. Pour Carlos Ghosn, son décès est « une grande perte pour l'industrie automobile ». « Edouard Michelin était un chef d'entreprise courageux, fidèle à ses racines et ouvert sur le monde. Il était attaché à l'équilibre entre les



Carlos Ghosn : « Un partenaire hors pair, loyal et clairvoyant. » Valérian/Le Figaro

impératifs économiques et sociaux et soucieux de la pérennité de son entreprise. De nos années de travail en commun, je garde le souvenir d'un grand professionnel et d'un homme de conviction. L'alliance Renault-Nissan perd un partenaire hors pair, loyal et clairvoyant. », a déclaré le PDG du constructeur automobile. Sur un plan personnel, il considère que « c'est l'un des hommes les plus simples et authentiques » qu'il lui ait été donné de rencontrer, « quelqu'un qui était soucieux d'un certain héritage, d'une tradition, de ses racines, tout en étant formidablement ouvert sur le monde et la modernité. »

L'hommage de la Formule 1

Vainqueur du Grand Prix, Fernando Alonso a dédié sa victoire à Edouard Michelin.

De notre envoyé spécial à Monaco

TRIPLE MICHELIN, hier après-midi, sur le podium du Grand Prix de Monaco. Et une cérémonie de remise des trophées sans exubérance ni champagne. Question de respect. Entre les hymnes espagnol et français, Fernando Alonso, vainqueur au volant de

sa Renault, montre du doigt sa casquette aux couleurs du Bibendum. « Ce Grand Prix s'est disputé dans un contexte émotionnel particulier, et je dédie cette victoire à Edouard Michelin », a sobrement commenté le champion du monde.

Vendredi soir, la nouvelle de la disparition du patron du manufacturier français avait surpris et profondément choqué les professionnels du paddock, et plus largement le monde des sports mécaniques. Passionné par la

compétition, Edouard Michelin avait en effet engagé ses marques sur tous les fronts, et effectué l'an dernier plusieurs déplacements, notamment au Grand Prix de Belgique et sur le rallye de Catalogne.

Brassards noirs à Monaco

« C'est une triste nouvelle pour la Formule 1 car Edouard Michelin était un grand patron », réagissait immédiatement Bernie Ecclestone. Samedi matin, alors que les représentants du

Bibendum portaient, mines sombres, un brassard noir, plusieurs communiqués étaient publiés. « Nous nous souviendrons d'Edouard Michelin comme d'un fantastique compétiteur, exprimait ainsi Flavio Briatore, le directeur général de l'écurie Renault. Il nous a toujours soutenus, avec enthousiasme, et avait été enchanté du titre mondial décroché l'année dernière. »

Hommage également de Bridgestone, le principal concurrent de Michelin : « Nous avons

toujours eu la plus haute estime pour Monsieur Edouard Michelin, et nous exprimons notre plus profonde sympathie à sa famille comme à son groupe. »

La Fédération internationale de l'automobile (FIA), avec laquelle Edouard Michelin était entré en conflit l'an dernier, jusqu'à annoncer le retrait de la F1 de sa marque pour fin 2006, adressait pour sa part ses « sincères condoléances à la famille Michelin ».

C. V.

Ces vingt dernières années, plusieurs grands groupes ont vu disparaître leur président du jour au lendemain.

■ Georges Besse, PDG de la Régie Renault, le 17 novembre 1986.

A 59 ans, Georges Besse est assassiné par des membres du groupe Action directe, au nom de la lutte contre l'impérialisme capitaliste. Il avait été appelé au chevet d'une Régie Renault au plus mal deux ans plus tôt. En vingt-deux mois, au prix de suppressions d'emplois mais aussi grâce à une nouvelle gamme, il avait redressé la productivité et jeté les bases du redressement de l'entreprise. Il fut remplacé par un autre ingénieur des Mines, Raymond Lévy.

■ Bernard Dumon, PDG de Saint-Louis, le 20 janvier 1995.

En ce début d'année 1995, un avion d'affaires de la compagnie Leadair s'écrase au Bourget. Dix personnes sont tuées dans l'accident. Parmi eux, Bernard Dumon, 59 ans, président du groupe Saint-Louis, ainsi que plusieurs dirigeants du deuxième groupe agroalimentaire français. Le feu avait pris dans un réacteur, vraisemblablement après l'intrusion d'un vol d'oiseaux. Bernard Dumon avait bâti en une trentaine d'années, à partir d'une petite société sucrière, un empire agroalimentaire et papeterie de 35 milliards d'euros de chiffre d'affaires. Après un intérim de quelques mois assuré par Nicolas Clive-Worms, c'est Daniel Melin, alors âgé de 19 ans.

PDG de Spie-Batignolles, qui prend les rênes de l'entreprise.

■ Lionel Poilâne, patron de la société éponyme, le 31 octobre 2002.

Lionel Poilâne et sa femme décèdent dans un accident d'avion en octobre 2002, alors qu'ils survolaient la Bretagne. Il avait repris aux débuts des années 70 la boulangerie ouverte en 1932 par son père, rue du Cherche-Midi, à Paris. Et avait alors ouvert des succursales tout en s'attachant à mieux distribuer sa marque et à l'exporter. L'entreprise familiale devint internationale, avec un chiffre d'affaires de quelque 12 millions d'euros. A sa mort, elle est reprise par sa fille, Apollonia Poilâne, alors âgée de 19 ans.

■ Jean-Luc Lagardère, président du groupe Lagardère, le 14 mars 2003.

En mars 2003, le groupe Lagardère perd son capitaine, décédé des suites d'une « maladie neurologique auto-immune rare » – une infection virale. Agé de 75 ans, il avait été admis quelques jours avant à l'hôpital Lariboisière pour une opération de la hanche. Il laisse derrière lui un des plus grands groupes français, qui compte des activités dans les médias, la communication, l'aéronautique et la défense. A sa mort, Arnaud Lagardère, son fils, devient gérant commandité du groupe.

■ Paul-Louis Halley, premier actionnaire de Carrefour, le 6 décembre 2003.

Lorsqu'il décède avec sa femme dans un accident d'avion à Kidlington (Angleterre), Paul-Louis Halley, 69 ans, est le premier actionnaire du groupe Carrefour – avec 11,4 % des titres et 18,6 % des droits de vote –, sur lequel il exerce une influence déterminante.

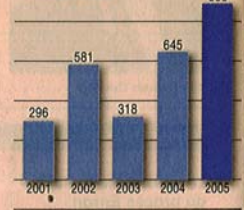
Cofondateur en 1961 de Promodès, il avait été à l'origine du rapprochement entre Carrefour et Promodès en 1999. Le décès de Paul-Louis Halley a indirectement conduit, en février 2005, à la chute de Daniel Bernard, président de Carrefour, privé de son plus fervent soutien au conseil d'administration. Depuis, Luc Van develde a pris la présidence du conseil de surveillance et José Luis Duran celle du directoire.

M. V.

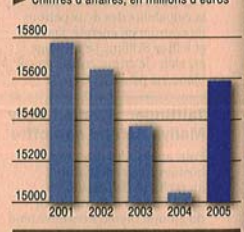
Les dates clés du groupe

- 1832: Aristide Barbier et Edouard Daubrée créent à Clermont-Ferrand une fabrique de machines agricoles et d'articles en caoutchouc.
- 1889: Edouard Michelin devient gérant de la société Barbier-Daubrée, qui prend le nom de Michelin et Cie.
- 1891: André et Edouard Michelin déposent le brevet du premier pneu démontable pour vélo.
- 1898: Naissance du bonhomme Michelin, Bibendum.
- 1900: Parution du Guide Rouge.
- 1910: Edition de la première carte routière Michelin.
- 1929: Michelin invente la Michelinette et le pneu rail.
- 1935: Prise de contrôle de Citroën.
- 1946: Michelin dépose le brevet du pneu radial.
- 1955: François Michelin devient gérant du groupe.
- 1956: François Rollier, père de Michel, devient cogérant.
- 1974: Michelin revend sa part dans Citroën à Peugeot.
- 1982: Sauvetage de Kléber, aujourd'hui détenu à 100%.
- 1985: René Zingraff devient cogérant.
- 1990: Rachat de l'américain Uniroyal Goodrich.
- 1999: Edouard Michelin, fils de François, devient patron effectif du groupe après le départ de son père.
- 2005: Michel Rollier devient cogérant.
- 26 mai 2006: Décès accidentel d'Edouard Michelin.

Résultat net part du groupe, en millions d'euros



Chiffres d'affaires, en millions d'euros



Répartition des effectifs par zone géographique

Zone géographique	Effectifs
Europe	82 354
Amérique du Nord	24 100
Asie	12 677
Amérique du Sud	6 240
Afrique et Moyen-Orient	3 684
Total effectifs	129 055

Source: APF/Michelin

devra poursuivre l'œuvre d'Edouard Michelin

►►► postes en Europe. Erreur de jeunesse ? Le tout nouveau patron de Michelin est peu rompu aux médias, même s'il joue un rôle déterminant au sein du groupe familial depuis le milieu des années 1990. Il en sortira « blessé » et n'en fera pas mystère.

Loin de le fragiliser, cet épisode malheureux va forger ses convictions et renforcer sa détermination. Il est sur tous les fronts, et notamment celui du dialogue social. Pour la première fois depuis l'histoire du groupe, il ouvre des négociations sociales. Il va même plus loin : il négocie les 35 heures avant que le texte ne soit voté, et met en place un comité d'entreprise européen.

Parallèlement, il réorganise l'entreprise par marchés, et non plus par zones géographiques. Une vraie

révolution. Et fait prendre à Michelin le virage de la mondialisation. Il ouvre des usines aux quatre coins du monde. En Chine, mais aussi aux Etats-Unis, en Russie, en Amérique latine et en Inde. Son groupe croît à la vitesse grand V. Il compte désormais 130 000 salariés dans le monde entier, dont 34 000 en France.

Marketing et Formule 1

En l'espace de sept ans, Edouard a su donner une nouvelle dimension au groupe fondé par son arrière-grand-père, en poursuivant la politique d'innovation menée par ses prédécesseurs. Cette année encore, l'entreprise a reçu le prix de l'innovation du groupe automobile PSA Peugeot Citroën pour ses nouveaux

pneus « très basse résistance au roulement ». L'ingénieur Edouard Michelin a en outre introduit une dimension marketing très forte. « Il était attaché à l'équilibre entre les impératifs économiques et sociaux et soucieux de la pérennité de son entreprise », commente Carlos Ghosn, président de Renault et Nissan. Grâce à lui, Michelin détient désormais 19,4 % de part de marché dans le pneumatique. L'an dernier, le groupe a produit 197 millions de pneumatiques, commercialisés dans 170 pays. Il réalise 49 % de son chiffre d'affaires en Europe, et 36 % en Amérique du Nord.

On doit aussi à Edouard Michelin le retour de la firme en Formule 1. Elle en était absente depuis 1983. Ce geste traduit la volonté du groupe de renforcer ses

positions dans le haut de gamme. Cependant, Michelin, en désaccord avec la Fédération internationale de l'automobile, a annoncé son retrait de la F1 à la fin de la saison 2006. L'Espagnol Fernando Alonso n'a pas pu non plus défilé sa victoire hier lors du Grand Prix de Monaco au PDG du manufacturier de pneumatiques, qui équipe sa Renault.

Au bout du compte, après un réel scepticisme à ses débuts, de nombreux observateurs considèrent qu'Edouard Michelin a fait un parcours pratiquement sans faute, en modernisant et dynamisant son entreprise. Si bien qu'aujourd'hui, le principal défi posé à son successeur est aussi simple que difficile : poursuivre sur cette lancée.

ODILE COUPE



L'épave du « Liberté » localisée à l'ouest de Sein

Le fileyeur sur lequel Edouard Michelin avait embarqué à Audierne a coulé par 70 m de fond.

IL EST des sites dont la seule évocation fait frémir les marins. La pointe du Raz et l'île de Sein en font partie. Courants forts et changements, rochers en nombre qui affleurent en surface à marée basse comme à marée haute... Naviguer dans ces eaux est un exercice périlleux qui demande sinon une longue expérience du moins une préparation méthodique. A la pointe du Raz, la baie des Trépassés et la statue de Notre-Dame-des-Naufragés sont là pour rappeler la sinistre réputation des lieux...

C'est à 15 km à l'ouest de l'île de Sein, au large de la pointe de la Bretagne que la marine nationale a localisé hier matin l'épave du *Liberté*, coulé par 70 m de fond, au cœur de sa zone de pêche traditionnelle. Repéré grâce à un sonar puis exploré à l'aide d'un petit robot sous-marin, le navire a laissé apparaître à l'équipage du chasseur de mines *Cassiopée* une coque intacte, sans traces de chocs. Le navire militaire avait localisé l'épave dès samedi soir, mais les mauvaises conditions climatiques l'avaient obligé à interrompre les recherches pendant la nuit. Elles ont repris hier dès le lever du jour.

Selon la préfecture maritime, le fileyeur est « couché sur bâbord, la partie visible par le robot est intacte, et la porte de la cabine est ouverte ». Mais pas de traces du corps de Guillaume Normant, le patron du bateau de pêche. L'observation est néanmoins restée sommaire, car le robot n'a pas pu pénétrer à l'intérieur du navire. Les plongeurs n'ont pas pu descendre, car ils ne peuvent intervenir au-delà des 60 m de profondeur. D'après les prises de vue qui ont été remises à la justice, « Il n'y a rien au niveau de l'hélice, pas de dégât sur la quille », a précisé le lieutenant Philippe Chaval, du groupement de gendarmerie du Finistère. Aujourd'hui en fin de journée, des plongeurs-démineurs de la Marine nationale descendront pour explorer l'épave en détail.

Le capitaine toujours porté disparu

Aujourd'hui, les plongeurs exploreront la coque pour tenter de trouver le corps disparu peut-être coincé à l'intérieur de l'épave dans la cabine. Les plongeurs chercheront également des éléments matériels qui pourraient expliquer le naufrage du ligneur. Le parquet de Quimper a ouvert une enquête judiciaire pour faire la lumière sur ce drame. « Il s'agit d'une procédure habituelle. L'enquête a été confiée à la brigade de gendarmerie d'Audierne, à la brigade de recherche de Quimper et à la gendarmerie maritime », a précisé Anne Kyanakis, procureur de la République. Les premières constatations médicales effectuées vendredi ont conclu au décès par noyade d'Edouard Michelin, dont le corps avait été repêché à l'ouest de l'île de Sein.

Selon plusieurs témoignages,

Guillaume Normant aurait demandé au PDG de Michelin de reporter la sortie en raison de la météo, mais l'emploi du temps de ce dernier ne l'aurait pas permis. Edouard Michelin passait quelques jours de vacances dans sa résidence familiale de Fouesnant. Pour ses collègues, le patron du *Liberté* « a été victime de son bon cœur, il n'a pas su dire non », selon Robert Bouguéon, le président du comité des pêches du Gullivinc, très affecté par la disparition de son ami.

Néanmoins, on ne peut pas dire que le patron du *Liberté*, président du comité des pêches d'Audierne, un des marins les plus intraitables en matière de sécurité, a commis une imprudence en acceptant un passager alors que la météo était loin d'être idéale. « Certes, les conditions n'étaient pas optimales, avec une mauvaise visibilité, mais ce n'était pas un acte irraisonné », a précisé le lieutenant-colonel Davadie, du groupement de gendarmerie du Finistère. Au port d'Audierne, une vingtaine de collègues de Guillaume Normant en témoignent : le patron du *Liberté* était un « marin expérimenté, très prudent ». Bref, un professionnel reconnu qui s'était en outre investi depuis de nombreuses années pour la sauvegarde du métier. Il se battait notamment contre les pélagiques, ces gros bateaux accusés de piller la ressource et de contraindre les ligneurs à travailler dans les zones dangereuses.

Une déferlante, la brume, une panne ?

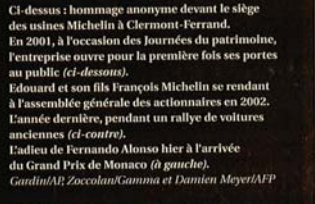
Le drame a provoqué une vive émotion chez les marins dont certains ont regretté que le président de la République Jacques Chirac n'ait pas fait allusion à Guillaume Normant en rendant hommage à Edouard Michelin. « Monsieur Michelin était un industriel aiment, c'est vrai, mais la vie de Guillaume Normant a autant de valeur que la sienne », a ainsi déploré André Le Berre, président du comité des pêches de Bretagne.

L'enquête a d'ores et déjà permis de reconstituer le film des événements. Edouard Michelin a embarqué vendredi à 4 h 30 à bord du *Liberté* pour une partie de pêche au bar. Un de ses amis se trouvait à bord du *Korrigan*, un autre ligneur. Les deux bateaux se sont perdus de vue à 9 h 30. L'alerte a été déclenchée cinq heures plus tard, lorsque les camarades de Guillaume Normant ne l'ont pas vu revenir au port à l'heure prévue (14 heures vendredi).

La houle, une déferlante, la brume, une panne moteur, un faux mouvement ? Les hypothèses sont nombreuses. Seule certitude, le bateau était en bon état, et Edouard Michelin portait une combinaison de pêcheur qui assurait sa flottabilité.

Selon les témoignages, Guillaume Normant et Edouard Michelin ne se connaissaient pas, mais il avait accepté de l'embarquer à la demande d'un ami. « Il m'avait dit que la mer, c'était un moyen de se défouler », a raconté Robert Le Goff, le maire de la commune.

CHRISTIAN VALLET



Ci-dessus : hommage anonyme devant le siège des usines Michelin à Clermont-Ferrand. En 2001, à l'occasion des Journées du patrimoine, l'entreprise ouvre pour la première fois ses portes au public (ci-dessous). Edouard et son fils François Michelin se rendant à l'Assemblée générale des actionnaires en 2002. L'année dernière, pendant un rallye de voitures anciennes (ci-contre). L'adieu de Fernando Alonso hier à l'arrivée du Grand Prix de Monaco (à gauche). Gardin/AP, Zoccolani/Gamma et Damien Meyer/APF

Une figure de la presse disparaît

SPORT. On l'appelait le « Pape de l'athlétisme ». Le journaliste Robert Parienté, grande figure de la presse sportive, est décédé, samedi soir à Paris, à l'âge de 75 ans. Il était entré au quotidien *L'Équipe* en 1954, âgé de 24 ans, pour en devenir la figure de proue jusqu'en 1993. Une longue carrière au sein de ce titre du groupe Amaury qui le fera rédacteur en chef en 1976, puis directeur de la rédaction de 1980 à 1986 et, enfin, directeur général adjoint de 1986 à 1993. Il appartenait à cette génération de l'après-guerre, érudite et dure à la tâche, ayant fait sortir le journalisme sportif du simple commentaire pour l'élever au rang d'« univers mythique » et de « culture à part entière ». Ce n'est donc pas un hasard si cet homme de grande culture est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont la *Fabuleuse Histoire des Jeux olympiques*, grand prix de la littérature sportive en 1973, et la *Fabuleuse Histoire de l'athlétisme*, prix Henri Desgrange 1976. A la fin de sa vie, cependant, il jetait un regard sévère sur cette



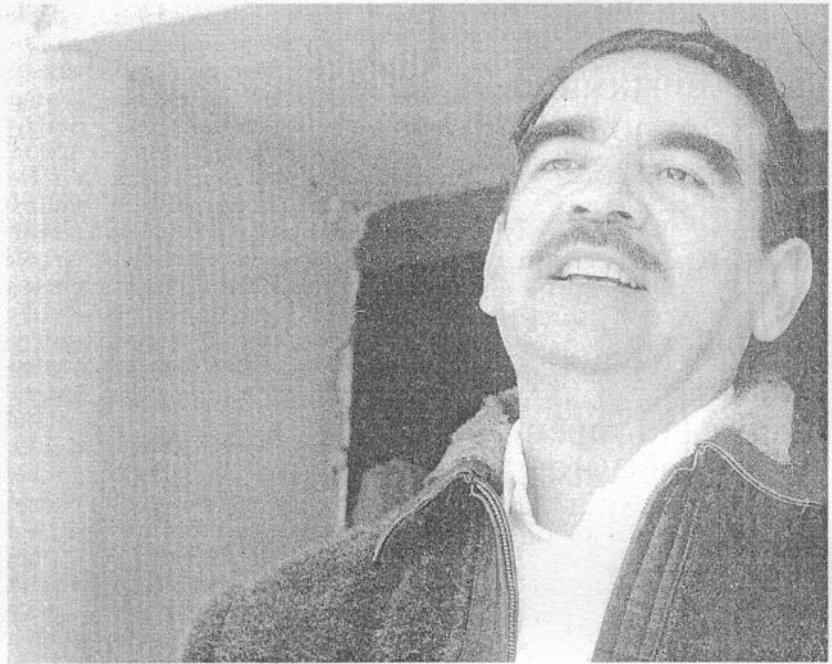
Ancien de *L'Équipe*, Robert Parienté est décédé à l'âge de 75 ans. DR

discipline pervertie par l'argent et le dopage. Son érudition dépassait les frontières du sport, comme en témoigne le succès de *André Suares, l'insurgé, L'Honneur des justes* (sur l'affaire Dreyfus), ses livres sur le peintre André Hambourg et, surtout, en 2004, sur *La Symphonie des chefs*. Chevalier dans l'ordre national du Mérite et chevalier de la Légion d'honneur, Robert Parienté était aussi membre de la commission culture et éducation olympique du CIO. **P. G.**

Fernando Romeo Lucas Garcia, ex-dictateur guatémaltèque

La maladie aura finalement empêché le général Romeo Lucas Garcia de répondre devant la justice des accusations de génocide et de crimes de guerre. Celui qui a dirigé le Guatemala d'une main de fer entre juillet 1978 et mars 1982, date à laquelle il a été renversé par un autre militaire, le général Efraín Ríos Montt, est mort samedi dans un hôpital vénézuélien, à l'âge de 81 ans. Il est considéré comme l'un des principaux responsables de la guerre civile qui a ensanglanté le Guatemala pendant trente-six ans, comme le souligne le rapport de l'ONU intitulé « Mémoire du silence ». Frappé depuis des années par la maladie d'Alzheimer, l'ex-dictateur a passé les dernières années de sa vie dans la ville de Puerto de la Cruz (Etat de Anzoátegui), où il s'était réfugié avec son épouse vénézuélienne Elsa Cirigliano. Il a été inhumé dimanche au Venezuela.

Chef de l'armée en 1975, puis ministre de la Défense, Lucas Garcia est arrivé à la tête de l'Etat à l'issue d'élections présidentielles marquées par une fraude brutale et rustique. Dans de nombreux villages où étaient enregistrés environ 80 électeurs, il a réussi à rassembler les suffrages de... 600 personnes. L'image la plus marquante de son mandat est celle de l'assaut contre l'ambassade d'Espagne, le 31 janvier 1980. Il ordonne à ses troupes de massacrer des étudiants et syndicalistes qui ont investi l'ambassade d'Espagne, et provoque ainsi la mort de 37 personnes, dont Vicente Menchu, le père de Rigoberta Menchu, Prix Nobel de la paix. La guerre civile au



Le général Romeo Lucas Garcia avait dirigé le Guatemala d'une main de fer entre juillet 1978 et mars 1982. AFP

Guatemala, qui a fait quelque 200 000 morts, a pris fin en 1996 avec la conclusion d'un accord de paix.

En 2005, Lucas Garcia a été brièvement assigné à résidence après avoir fait l'objet d'un mandat d'arrêt délivré par un juge espagnol l'accusant de crimes de guerre. En juin, la justice vénézuélienne a rejeté la demande d'extradition formulée par l'Espagne, estimant qu'elle n'avait pas été faite dans les délais légaux. Malgré sa mort, les militants des

droits de l'homme espèrent que la justice espagnole poursuivra le procès de Lucas Garcia, rappelant qu'à partir du 19 juin, de nombreux témoins doivent déposer contre lui. « Si, dans ce monde, on l'a laissé partir, je suis certaine qu'il y a un au-delà où la justice sera rendue », affirmait ce week-end Rigoberta Menchu.

LAMIA OUALALOU

■ Lire aussi page 20

Imamura, l'anticonformiste

DISPARITION

Le réalisateur japonais de « La Ballade de Narayama » et de « L'Anguille » est mort d'un cancer. Il avait 79 ans.

CINÉASTE ORIGINAL, ironique, à l'humour rabelaisien et insolent, Shohei Imamura a été le seul réalisateur japonais à obtenir deux palmes d'or à Cannes (*La Ballade de Narayama* en 1983 et *L'Anguille* en 1997). Pionnier et enfant terrible de la nouvelle vague japonaise avec Nagisa Oshima, c'est aussi un franc tireur. Explorateur des âmes, volontiers provocateur il peint d'un trait acerbe, comme un entomologiste, mais avec beaucoup d'humanité la société nippone d'aujourd'hui écartelée entre modernisme et coutumes ancestrales.

Né le 15 septembre 1926 à Tokyo dans une famille de médecin, il grandit dans un Japon traumatisé par la guerre. Après des études dans un grand lycée, il entre dans une école technique pour échapper à l'armée et à la guerre. A 18 ans, il lorsqu'il entend l'empereur Hiro Hito annoncer à la radio la défaite du Japon, il exulte : « C'était fantastique. Nous étions enfin libres ! »

Il étudie alors l'histoire occidentale à la faculté de littérature

de Waseda, un des hauts lieux intellectuels nippons. A la fin de la guerre il abandonne ses études et vit à Shinjuku, dans Tokyo. « C'était le quartier du marché noir confié Shohei Imamura. J'ai passé ma jeunesse au milieu des prostituées et des truands. Je trouvais ces gens passionnants. Leur éclatante trivialité m'émerveillait. Elle m'a profondément marqué et m'a inspiré dans mes films. »

A cette époque aussi, il découvre *L'Ange ivre* d'Akira Kurosawa. Fasciné par ce film il décide de devenir cinéaste. En 1950, il entre au Studio de Shochiku et devient assistant réalisateur d'Ozu (notamment sur *Voyage à Tokyo* en 1953). Il quitte Shochiku pour signer aussi plusieurs pièces de théâtre et des scénarios.

« L'avenir de l'homme est la femme »

« Je désirais ardemment travailler avec Akira Kurosawa précise Imamura. Il représentait mon idéal. Les grèves des studios Toro m'en ont empêché. Je n'ai pas perdu au change car j'ai rencontré Yasujiro Ozu qui m'a beaucoup appris sur le plan technique. »

Il devient ensuite le scénariste de Yuzo Kawashina. En 1958, il signe *Désir volé*, son premier long métrage en tant que scénariste réalisateur et fonde ensuite sa propre maison de production en



« Je montre la société avec ses liens de classe, voilà la vraie constante de mon cinéma, sans me préoccuper des tabous sociaux, politiques et sexuels », expliquait Shohei Imamura. Jean-Pierre Amet/Corbis Sygma.

1965 ainsi qu'une école de cinéma en 1975.

Ses personnages viennent du peuple. Ils sont paysans, commerçants, clochards, pêcheurs, prostituées et se battent pour survivre et poursuivre leur destin

avec dignité et sagesse. Féministe, il place la femme au centre de son œuvre (*La Femme insecte* (1963), *Le Pornographe* (1965), *Eijanaika* (1981), *De l'eau tiède sous un pont rouge* (2001)

« L'avenir de l'homme est la

femme », se plaisait à dire Shohei Imamura. Et d'ajouter, en souriant malicieusement : « La rédemption d'un paumé ne se fait qu'à travers la rencontre amoureuse. La femme n'est pas simplement celle qui enfante, elle a le

pouvoir surnaturel de changer la vie de ses proches. »

Les films de Shohei Imamura sont ainsi des histoires simples racontées comme des fables mais ancrées dans une réalité sociale bien définie. « Je montre la société avec ses liens de classe, voilà la vraie constante de mon cinéma sans me préoccuper des tabous sociaux, politiques et sexuels », expliquait-il.

Fable rabelaisienne

Passionné d'anthropologie, il signe aussi dans les années 70 plusieurs documentaires comme : *L'Histoire du Japon d'après-guerre racontée par une hôtesse de bar* (sur la prostitution), *Ces dames qui vont au loin* (sur les esclaves du sexe de l'armée impériale en Asie du Sud-Est).

Dans *Pluie noire*, une fiction, il évoque le 6 août 1945, un épisode particulièrement tragique de l'histoire du Japon : le bombardement nucléaire d'Hiroshima. Ses films les plus marquants restent néanmoins *La Ballade de Narayama*, une magnifique réflexion sur la mort et *L'Anguille* (1997), une curieuse fable naturaliste sur fond de crime passionnel.

En 2001, *De l'eau tiède sous un pont rouge* une fable rabelaisienne, ode au plaisir et à la jouissance féminine est encore présentée à Cannes en compétition officielle. Déjà malade (il avait du diabète depuis plus de quarante ans), il n'avait pu se rendre sur la Croisette. En 2002, il tournera néanmoins son dernier film *11'09"01* un des courts métrages d'un collectif sur l'attentat du 11 septembre.

BRIGITTE BAUDIN

Décès de Philippe Amyot d'Inville, vice-président de « Ouest-France »



Philippe Amyot d'Inville avait intégré *Ouest-France* en 1974.
D. Fouray/*Ouest France*.

Le vice-président d'Ouest-France, Philippe Amyot d'Inville, est décédé vendredi 2 juin d'un cancer à l'âge de 68 ans, a annoncé la direction du quotidien *Ouest France*.

Né le 7 février 1938 et issu d'une lignée de militaires, Philippe Amyot d'Inville a connu plusieurs entreprises, dont Bouygues, avant d'intégrer *Ouest-France* en 1974. Il y devint directeur du personnel en 1984, puis directeur général en 1994. Vice-président du conseil d'administration d'*Ouest-France*, Philippe Amyot d'In-

ville présidait aussi le conseil de surveillance de Publi-Hebdos, qui regroupe les hebdomadaires du groupe Ouest-France. Il avait également présidé en 2002 le Groupement des grands quotidiens régionaux (GGR). « A Ouest-France, Philippe Amyot d'Inville se montrait à la fois prudent et audacieux dans la prise de décision », a salué François Régis Hutin, PDG d'*Ouest-France* dans une nécrologie parue samedi dans le quotidien. Marié et père de sept enfants, Philippe Amyot d'Inville sera inhumé le 6 juin à Rennes.

Claude Terrail, l'homme de la Tour d'Argent



« Je vis pour Paris, je vis en Paris, je vis Paris », revendiquait Claude Terrail. Alain Aubert/Le Figaro.

Claude Terrail, propriétaire légendaire du restaurant la Tour d'Argent, à Paris, est décédé hier à l'âge de 88 ans. Lorsqu'on lui demandait quelques dates marquantes dans sa vie, ce grand monsieur à la voix grave répondait parfois ceci : « Mai 1929 : ma première montre, une Cartier, offerte à l'occasion de ma première communion. Depuis lors, je continue de la porter. Juin 1936 : mon premier client. Mai 1937 : brevet de pilotage. Juin 1937 : achat de ma première voiture, une 5 CV Citroën. Avril 1980 : décoration de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, remise par Madame la maréchale Leclerc de Hautecloque. 1980 : naissance de mon fils, André. »

Sa vie était un ruissellement continu d'anecdotes, de rencontres flamboyantes. Il aimait Paris à la folie : « Je suis malade de cette ville, je ne peux pas m'en passer. Dès que je pars, je reviens en courant. Je vis pour Paris, je vis en Paris, je vis Paris. J'ai des souvenirs par milliers. Je pense encore à ces promenades, jadis, en moto : une fille était assise derrière, nous ne portions pas de casque et nous faisons les jeux de l'insouciance, ses mains sur mes yeux, et on comptait jusqu'à dix... »

Cet homme aussi sévère qu'élégant avait deux couleurs préférées : le bleu et le gris. Il fréquentait le même tailleur depuis quarante ans, Angelo Christini, et ne quittait jamais ses chaussures de la boutique Hellstern and Sons, place Vendôme, aujourd'hui fermée (chaussettes de chez Dior). Il fallait au moins le voir, l'entendre une fois dans sa vie, pour croire en la magie du restaurant : « Bonsoir Madââdame, bonsoir Monsieur. »

Avec sa voix grave, digne d'un Fantomas, il donnait aux dîners de la Tour d'Argent un incroyable sel. « J'entretiens cette voix, confiait-il, car je crois qu'elle appartient au

mythe de la Tour d'Argent. J'évite de trop fumer, de prendre froid. Et, surtout, je lis. A haute voix. Je m'assieds dans le salon, prends un livre, de Sacha Guitry par exemple, et voilà ! » C'était sans doute pour cela qu'il n'y a pas de musique à la Tour d'Argent. « C'est comme si on trichait, convenait-il, lorsqu'on met ce genre d'ambiance. Pour moi, la musique de la Tour d'Argent, c'est la mélodie des voix, le bruissement du plaisir, la symphonie du bonheur. On n'y applaudit pas. Et lorsque quelqu'un me dit : « Je reviendrai », c'est la plus belle des ovations. »

Paradoxalement, la foule l'ennuyait. Il n'aimait pas les vacances : « Je m'y ennue très rapidement. J'y rencontre des gens qui m'ont connu soit à l'école, à l'armée, à la guerre, au polo dans les années 60, à la chasse ou à la Tour d'Argent. Ça fait beaucoup. Beaucoup trop. Alors je fais du bateau, comme ça je peux toujours prétexter un départ dans l'heure. Voilà pourquoi aussi, je ne vais jamais chez le coiffeur. C'est lui qui vient à la maison. »

Père de deux enfants, il était particulièrement fier que son fils André, né de son second mariage avec Tarja, une Finlandaise, ait choisi de reprendre le flambeau. Il l'avait intronisé le 29 avril 2003, jour du sacrifice du millionième canard de la maison.

Singulièrement dépité par ses déclassements successifs au guide Michelin, il avait pris du recul par rapport à son restaurant. « S'il y a, disait-il, une image qui me manque, ce serait sans doute ce rêve régulièrement effleuré, mais qui ne se réalisera jamais : une maison à la campagne, le feu dans la cheminée, une grande table de bois, le lait dans une tasse. » Alors que nous sortions d'une pièce de son appartement, il disait, pensif : « J'éteins, c'est mon côté bourgeois. »

FRANÇOIS SIMON

Gérard Léonard, député UMP de Meurthe-et-Moselle

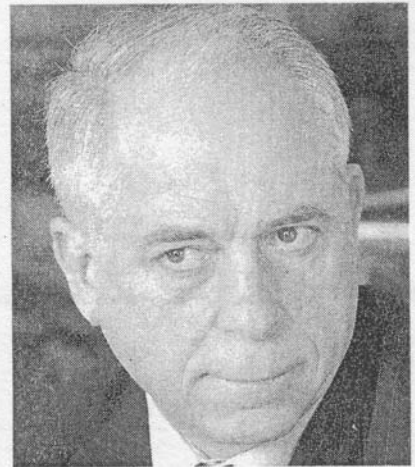
« Un homme de conviction », pour Dominique de Villepin. « Un des membres les plus précieux de l'UMP », selon son président Nicolas Sarkozy, « un parlementaire chevronné, courageux et dévoué », pour Henri Cuq, le ministre des Relations avec le Parlement. Les hommages des dirigeants de la majorité se sont succédé, hier, après l'annonce du décès de Gérard Léonard, député UMP de Meurthe-et-Moselle et maire de Saint-Max.

Agé de 60 ans, père de deux fils, Gérard Léonard a été député de 1986 à 1997. Battu après la dissolution, il retrouve

son siège d'élu de la 2^e circonscription en 2002. Il était maire de Saint-Max, commune de 11 000 habitants, dans la banlieue de Nancy. Professeur de droit, il avait participé à la réforme du code de la nationalité.

Hier, les députés ont observé avant la séance des questions au gouvernement une minute de silence.

Attachée parlementaire de Gérard Léonard jusqu'en 1997, Nadine Morano, devenue en 2002 députée de la 5^e circonscription de Meurthe-et-Moselle, a rendu hommage dans l'Hémicycle à son collègue les larmes aux yeux.



Gérard Léonard était maire de Saint-Max, près de Nancy. Verdenal/Le Républicain lorrain/PhotoPQR.

Irène Aïtoff, pianiste

Il fallait bien que cela arrive un jour, mais on la croyait immortelle. Avec Irène Aïtoff, qui vient de mourir dans sa cent deuxième année, disparaît une mémoire vive de l'art lyrique du XX^e siècle. Elle restait dans l'ombre pour le grand public, du moins jusqu'à ce que le cinéaste Dominique Delouche lui consacre le documentaire *La Grande Mademoiselle*.

Mais pour des générations de chanteurs d'opéra, elle fut l'indispensable mentor : chef de chant, conseillère, professeur, elle leur apprenait leurs rôles en ne laissant rien au hasard. Pianiste, elle avait appris d'Yvette Guilbert, dont elle était l'accompagnatrice attitrée, que le chant français est indissociable du texte. La diction était son maître mot, mais aussi l'art de justifier toute interprétation par un choix théâtral précis. But paradoxal de cette minutie : atteindre le naturel, la vie même.

À l'époque glorieuse du Festival d'Aix de Gabriel Dussurget, dans les années 1950, c'est elle qui fit travailler les Berganza, Stich-Randall, Bacquier, ce dernier n'hésitant pas à faire encore appel à elle lorsqu'il reprit le Comte des *Noces de Figaro* pour Rolf Liebermann,

à Paris, vingt ans après, s'en remettant à son oreille infaillible.

Lorsque Karajan dirigea son premier *Pelléas*, c'est à elle qu'il fit appel pour préparer les chanteurs, et le metteur en scène Pierre Médecin, qui fit de même pour sa première mise en scène du chef-d'œuvre de Debussy, la revoit encore arrivant à la première répétition, ouvrant le piano et jouant l'intégralité de l'opéra de Debussy sans partition, par cœur, parties d'orchestre et de chant.

Personnage considérable, caractère de cochon, personne ne lui faisait peur, et ses prises de bec avec le chef Georg Solti, pendant les répétitions des légendaires *Noces de Figaro* de Strehler, en 1973, furent homériques. Si elle n'était pas d'accord sur un tempo, elle ne mâchait pas ses mots ! A 90 ans, elle accompagnait encore au piano la chanteuse Hélène Delavault pour son spectacle *L'Absinthe*, sur des chansons de 1900 : elle lui donnait en duo une réplique irrésistible, laissant transparaître l'interprète qu'elle aurait pu être, si elle n'avait pas choisi de mettre ses connaissances au service de la relève.

CHRISTIAN MERLIN

György Ligeti, un compositeur loin des académismes

Avec György Ligeti, c'est l'une des plus grandes figures musicales de la deuxième moitié du XX^e siècle qui vient de disparaître. Comme tous les Hongrois de Transylvanie, il fut ballotté entre la Hongrie et la Roumanie : né à Dicsőszentmárton le 28 mai 1923, il fit ses études à Cluj. Fils d'un employé de banque et d'une ophtalmologiste, il se serait destiné à la carrière scientifique si un intérêt assez tardif pour la musique ne l'avait emporté chez l'adolescent.

Après avoir perdu son père et son frère dans les camps nazis, il étudie à l'Académie Franz Liszt de Budapest, mais les musiques les plus modernes auxquelles il a accès sont celles de Debussy, Stravinsky et Bartok. Il compose alors des œuvres marquées par une veine hongroise et tzigane qu'il surmontera par la suite. Le régime tolère peu l'avant-garde, et la sixième de ses Bagatelles pour quintette à vents (1953) est jugée trop dissonante. Il devient véritablement lui-même lorsqu'il choisit l'exil en 1956, au lendemain de l'entrée des chars russes en Hongrie. Il découvre alors Schoenberg, Webern, interdits en Hongrie, s'installe en Allemagne, et Stockhausen lui ouvre les portes du studio de musique électronique de Cologne. Le Hongrois dépasse alors toute tentation folkloriste pour devenir un musicien occidental à part entière et, très vite, un fer de lance de la modernité. Mais loin de lui l'idée de s'affilier à une école : « *Seul l'esprit créateur qui se renouvelle sans cesse peut éviter et combattre ce qui est raide et figé* », proclame-t-il.

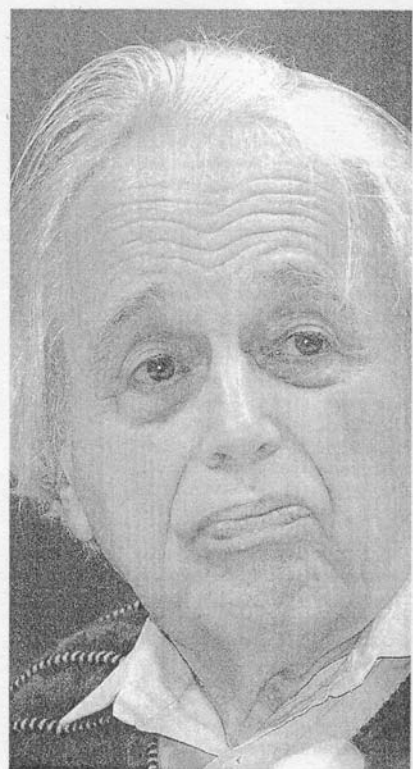
Dès 1961, sa pièce pour orchestre *Atmosphères*

marque un tournant : en réaction contre le dogmatisme sériel, il invente une musique toute en transformations progressives de la couleur sonore, qui ressemble à une surface lisse, mais n'a rien de statique. Il devient, en marge de Boulez, Berio ou Nono, l'un des principaux musiciens de son temps.

Dans les années 60, il compose ses chefs-d'œuvre, devenus de vrais classiques de la musique contemporaine, dans des veines très diverses : les très ludiques *Aventures et Nouvelles Aventures*, véritable théâtre de l'absurde, son oppressant *Requiem* (qui inspira Stanley Kubrick dans *2001 Odysée de l'espace*), le *Deuxième Quatuor* à cordes et par-dessus tout le *Concerto de chambre*. On y retrouve son goût pour les quarts de ton, qui brouille notre perception harmonique, et pour la superposition de diverses couches de temps.

A partir des années 70, après son opéra surréaliste et grinçant *Le Grand Macabre*, dont la première à l'Opéra de Paris en 1981, dans une mise en scène de Daniel Mesguisch, fut le théâtre d'un célèbre esclandre déclenché par le compositeur, il semble revenir à une période plus consonante, que certains ont pris pour une régression (*Trio pour piano, violon et cor, Concertos pour piano et pour violon*). Installé à Hambourg, ce Slave, né dans un pays latin et qui parlait français, était en fait de toutes les cultures. On lui a reproché sa tendance à la dispersion : en réalité, sa grande force est de résister aux classifications.

CHRISTIAN MERLIN



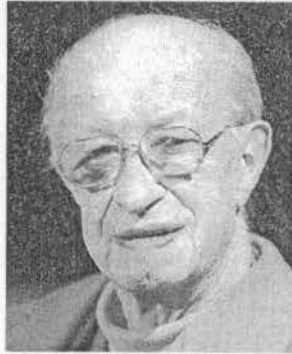
György Ligeti, décédé à l'âge de 83 ans à Vienne, a su se frayer un chemin sonore singulier. D. Meyer/AFP

Décès de Charles Haughey

IRLANDE. L'ancien premier ministre irlandais Charles Haughey (*Photo Coghill/AP*) est mort hier d'un cancer à l'âge de 80 ans. Premier ministre de la république d'Irlande à trois reprises, de décembre 1979 à juin 1980, de décembre 1982 à mars 1987 puis de mars 1987 à février 1992, il était considéré comme l'un des architectes de la croissance économique du « *tigre celtique* » au cours des années 80 et 90. Surnommé « *the Boss* » (le patron) par ses proches, Charles Haughey a été le dirigeant du plus important parti politique d'Irlande, le Fianna Fail (centriste).



André Mandouze, intellectuel chrétien



Il avait fondé les *Cahiers du Témoignage chrétien*. *Le Figaro*.

André Mandouze est décédé à la veille de ses 90 ans. Intellectuel de gauche, résistant, il est le fondateur en 1942 des *Cahiers du Témoignage chrétien*. Après la guerre, ce grand latiniste s'installe en Algérie comme professeur d'université et y épousera la cause nationaliste. André Mandouze, spécialiste de saint Augustin, a été la figure marquante d'un christianisme socialement engagé.

Arnold Newman, portraitiste inspiré

Le photographe américain Arnold Newman est décédé à New York, à l'âge de 88 ans. Grand pourvoyeur d'images de célébrités pour les magazines *Life*, *Harper's Bazar* et *Esquire*, l'homme a inventé un genre qui fit date dans les années 40 : le portrait d'une personnalité dans son environnement de travail. Détestant les poses figées et stéréotypées, l'artiste inaugure ce genre avec Léger

et Chagall qu'il saisit au milieu de leurs œuvres. Il signe aussi une photo de Stravinsky sur laquelle on voit le compositeur, l'oreille dans la main, son piano occupant les deux tiers de l'image. Une cohorte d'artistes, d'écrivains et de politiques défilera ensuite devant l'objectif inspiré du photographe. L'hôtel de Sully, à Paris, avait présenté une rétrospective de son œuvre il y a quatre ans. **F. D.**

Jean-Louis Broust, comédien

Vous le connaissiez. Il a beaucoup joué au théâtre, à la télévision. Le comédien Jean-Louis Broust s'est éteint il y a quelques jours. Une messe à sa mémoire sera dite le mardi 27 juin, à 11 heures, en l'église Saint-Roch, à Paris, paroisse des artistes. Élève du Conservatoire national d'art dramatique, il avait été dans la classe de Fernand Ledoux et a reçu à sa sortie un premier accessit de comédie classique. Ses premiers engagements sont au théâtre La Bruyère, sous la direction de Georges Vitaly. Il joue *Caligula* de Camus et *L'Ingénue d'Auteuil*. Il avait travaillé avec Les Tréteaux de France, et appréciait beaucoup l'esprit baladin de la compagnie. Des comédies contemporaines à la Françoise Dorin (*Le Tout pour le tout*) aux grands classiques (*Le Prince de Hombourg* de Kleist), Jean-Louis Broust aura tout joué. La télévision appréciait cet acteur mobile et sympathique et il tourna notamment avec Claude Barma, Yannick Andréi.



Photos souvenir d'un saltimbanque, jongleur de mots et musicien, qui prenait toute sa dimension sur scène. Dalmas/Sipa, Rue des Archives/Agip.

« Je n'arrête pas de m'échapper »

Morceaux choisis d'une longue conservation avec Raymond Devos, conteur intarissable et gourmet des mots.

C'EST dans sa maison dans la vallée de Chevreuse, où il entassait ses souvenirs et beaucoup d'objets, dont une magnifique maquette de théâtre à l'italienne avec ses ors, ses fauteuils rouges et son rideau de scène cramois, qu'il nous avait reçu un beau matin, à l'occasion de ses 80 ans. « Toute ma vie est là », disait-il d'un geste de la main avant de parler de son métier, de la scène, du public.

Votre premier souvenir de métier

La Mer démontée, mon premier sketch. C'est le sketch-révélation. En 1956, j'étais en tournée avec la compagnie de Jacques Fabbri. On se retrouve un soir à Biarritz. Il fait un temps épouvantable.

Avant le spectacle on va dans un restaurant qui existe toujours. Le garçon : « Que désirez-vous ? » Je réponds : « Voir la mer. » Il rétorque : « Vous ne pouvez pas, elle est démontée. » Je lui dis : « Vous la remontez quand ? »... Tout est parti de là.

La logique de l'absurde

On part d'une scène comme celle-là et on déroule. Il faut tout d'un coup avoir le sentiment que ça mène quelque part et puis voir où ça mène. Souvent, la logique s'incline devant l'absurde ou le contraire.

Les vertus du comique

Le rire a un sens. Il permet d'oublier les choses qui sont pesantes. C'est fait pour oublier la mort.

La scène

Ah ! les rires du public ! Ça me dope. C'est toujours nouveau. Dès que le rideau se lève, il se passe

quelque chose, on rentre dans l'imaginaire, le non-sens.

L'imaginaire

Tout part du réel. Si on veut être dans l'imaginaire, il faut commencer par partir du réel. Quand on a la prétention d'emmener les gens dans l'imaginaire, il faut pouvoir les ramener dans le réel et sans dommages. Tout est là. Un conteur, eh bien voilà, il raconte des choses, c'est fabuleux. On évolue dans une espèce de réalité fausse, qui est une réalité de rêve.

L'inspiration

Je ne me suis jamais mis à une table de travail en disant : je vais écrire un sketch. L'inspiration vient toute seule, surtout de la vie quotidienne. Un jour, un directeur d'hôtel me dit : « C'est vous, Raymond Devos ? » Je lui dis « Non, je suis son père. » Ça m'a amusé follement. Il ne m'a pas contredit

et a dit beaucoup de bien de mon fils (rites). Le soir, pendant le spectacle, j'ai dit au public : « Vous savez, si vous voulez qu'on dise du bien de vous, faites-vous passer pour votre père. »

Autre histoire vraie : question des douaniers suisses : « Qu'est-ce que vous venez faire en Suisse, M. Devos ? » – « Mon numéro. » – « Dans quelle banque ? » C'est fantastique, non ?

L'âge

Pour l'oublier, il suffit de refaire le monde tout le temps !

La mort

Un monde inconnu peut être sans paroles, sans rien ou avec Dieu, qui sait ? On ne sait pas. Je ne dis pas que c'est inquiétant, je dis simplement au moment de l'échéance : oh là, là, là...

Artiste

On dit : « C'est le plus beau métier »

du monde », je dirais plutôt le plus angoissant.

Votre enfance

Heureuse à Aulnay-sous-Bois, malgré la pauvreté. Pas un sou. Famille nombreuse sans soutien. Et puis obligé de travailler à 13 ans et demi, 14 ans. J'ai mon certificat d'études. J'ose pas trop le dire. Mon père avait une grosse situation en Belgique, puis la faillite, la rupture et du jour au lendemain, plus rien, zéro...

Les limites du rire

Je n'ai pas de leçons à donner. Et, s'il faut distraire les gens, je crois qu'il ne faut pas se moquer d'eux nonnément. C'est pas bien parce que c'est facile. Je sais bien que Guignol, ça existe, mais ce n'est pas du tout mon style. Simplement, il faut se moquer de nous et faire rire avec nos travers sans que ce soit offensant.

Autodidacte

Oui, c'est vrai. Je n'en parle pas. On n'oublie jamais ça, surtout lorsque l'on se retrouve en pleine lumière face à des gens qui ont le savoir et vous acceptent malgré tout. Mais j'ai une espèce d'instruction qui est celle de Molière et de Racine. Ce n'est pas rien.

Rêver

Je n'arrête pas de m'échapper. Je n'arrête pas de faire ma valise et de m'en aller, moralement.

Le choix des mots

C'est du travail de précision que j'aime faire, qui m'intéresse beaucoup et qui est tout de même assez mystérieux. Dès les deux-trois premières phrases, les gens doivent entrer tout de suite dans votre euphorie, sinon ils décrochent.

Propos recueillis par
JEAN-LUC WACHTHAUSEN

VERBATIM

Florilège d'un penseur de l'absurde

« Je crois à l'immortalité et pourtant je crains bien de mourir avant de la connaître. »
« On se prend souvent pour quelqu'un, alors qu'au fond, on est plusieurs. »
« Qui prête à rire n'est jamais sûr d'être remboursé. »
« Une fois rien, c'est rien ; deux fois rien, c'est pas beaucoup, mais pour trois fois rien, on peut acheter quelque chose, et pour pas cher. »
« La plupart des gens préfèrent glisser leur peau sous les draps plutôt que de la risquer sous les drapeaux, pour le prix de l'essence ! »
« Être raisonnable en toutes circonstances. Il faudrait être fou. »
« Moi, lorsque je n'ai rien à dire, je veux qu'on le sache. »
« Le rire est le propre de l'homme parce qu'il est le contrepois de l'intelligence. »

« Le rire est une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter. »
« Du moment qu'on rit des choses, elles ne sont plus dangereuses. »
« On a toujours tort d'essayer d'avoir raison devant des gens qui ont toutes les bonnes raisons de croire qu'ils n'ont pas tort. »
« Si ma femme doit être veuve un jour, j'aimerais mieux que ce soit de mon vivant. »
« Même avec Dieu, il ne faut pas tenter le Diable. »
« Evidemment, je vais toujours à la même cadence. Je voudrais que ça aille plus mal, comme ça j'irais plus loin. »
« Ce que je fais m'apporte des plaisirs inouïs. Je suis l'esprit qui joue. »
« Une idée, des idées, j'en ai plein mes tiroirs. Mes des sketches forts, étranges, c'est autre chose. »

BIBLIOGRAPHIE

Il avait tellement le sens des mots, que les éditeurs se l'arrachaient. Les textes de ses sketches ont été publiés mais il a aussi écrit des sortes de fantaisies romanesques.

■ *Ça n'a pas de sens*, Denoël, 1968
■ *Sans dessus dessous*, Stock, 1976
■ *À plus d'un titre*, Olivier Orban, 1989
■ *Matière à rire*, Plon, 1993
■ *Un jour sans moi*, Plon, 1996
■ *Les 40^e délirants*, le Cherche Midi, 2002
■ *Une chenille nommée Vanessa*, le Cherche Midi, 2003
■ *Sans titre de noblesse*, le Cherche Midi, 2005
■ Enfin 80 sketches sélectionnés par Raymond Devos lui-même sont disponibles dans un coffret réunissant 3 DVD (Universal).

Jean Roba, le papa de Boule et Bill

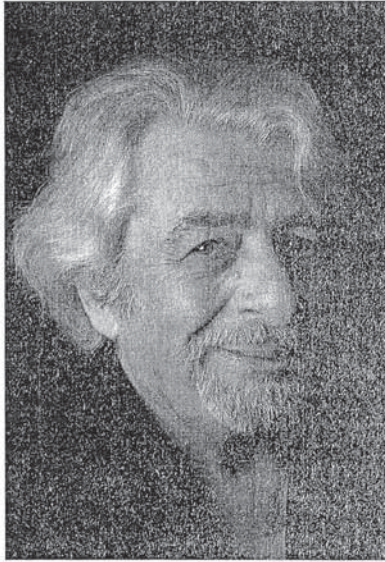
Avec sa crinière argentée et son bouc bien taillé, Jean Roba, créateur de *Boule et Bill*, avait l'allure d'un gentleman. Il se sera éteint dans la discrétion et la dignité, à Bruxelles, à l'âge de 75 ans.

Depuis quarante-sept ans, sans tambour ni trompette, ses albums se sont vendus à quelque 25 millions d'exemplaires et ont été traduits dans une quinzaine de langues à travers le monde. De fait, *Boule et Bill*, c'est un peu les « Peanuts » à la française. Avec une grande humilité, Roba aura créé en 1959 (la même année qu'*Astérix*) la première grande série BD familiale, mettant en scène un petit garçon, vivant au quotidien avec son papa, sa maman, son chien et sa tortue Caroline... sans oublier la célèbre 2 CV rouge.

Attention, pas de méprise, le garçon s'appelle Boule, et le cocker Bill. « Souvent, on me demande pourquoi j'ai appelé mon petit héros Boule et le chien Bill, expliquait Roba. C'est simple. Mon fils Philippe, qui a inspiré Boule, portait le surnom de « Bouboule » à l'école, parce qu'il était un peu rondouillard. Quant à Bill, c'était le nom de mon chien. »

Génie discret, né le 28 juillet 1930 à Schaerbeek, dans la banlieue de Bruxelles, Jean Roba prend, dès l'âge de 11 ans, des cours de dessin à l'Académie des beaux-arts. Après une première expérience comme illustrateur dans la publicité, il se tourne vers la bande dessinée, sur les conseils de son ami André Franquin qui dessine alors Spirou. Ensemble, ils élaborent trois aventures du célèbre groom de l'Hôtel Moustic : *Tembo Tabou*, *Les Hommes bulles* et *Les Petits Formats*. Entre-temps, Roba dessine également des histoires de la série « Oncle Paul » et crée « La Ribambelle ».

Puis en 1959, dans le numéro 1132 du journal *Spirou*, il imagine (avec l'aide de Maurice Rosy) une courte histoire d'un petit garçon et de son chien. Boule, petit rouquin tignasse au vent, et Bill, le cocker aux longues oreilles. Le succès est immé-



Jean Roba est mort à Bruxelles, à l'âge de 75 ans. DR.

diat. Après deux histoires complètes, la série est publiée sous forme de gag hebdomadaire et devient l'une des séries jeunesse les plus populaires de France et de Belgique. Avec élégance et délicatesse, Jean Roba n'aura jamais cherché à s'en enorgueillir.

« C'était un admirable monsieur, un grand nom de la BD belge, rappelle aujourd'hui l'historien de la bande dessinée Patrick Gaumer, auteur du *Dictionnaire mondial de la BD*. Boule et Bill font partie des grands personnages de l'âge d'or, avec Tintin, Astérix, Lucky Luke, Gaston Lagaffe ou Spirou. Roba faisait partie des derniers géants du neuvième art. Qui plus est, de son vivant, il aura tenu à maîtriser la transmission du flambeau de ses personnages à un autre dessinateur, Laurent Verron, qui fut son assistant durant trois ans. »

Après 28 albums de « Boule et Bill », Roba lui avait effectivement passé le relais en 2003, pour qu'il continue de faire vivre les deux personnages. « Je m'en souviens encore, témoigne Laurent

Verron, également auteur de la série « Odilon Verjus ». C'est lors de la Foire du livre de Bruxelles qu'il m'a demandé : « Tu connais bien mon univers, Laurent. Alors, je voudrais que ce soit toi qui dessine maintenant Boule et Bill. Mais réfléchis bien, je comprendrais parfaitement que tu refuses. C'est une décision lourde. Je veux un vrai oui. » J'ai réfléchi et je lui ai donné un vrai oui ! Aujourd'hui, je garde le souvenir d'un homme très exigeant, tant avec lui qu'avec les autres. »

« J'adorais le regarder dessiner, ajoute Laurent Verron. Son trait était dynamique, cursif et nerveux. C'était un vrai spectacle. J'observais avec fascination ce geste plein d'énergie au résultat très pur. Roba sortait tout ce qu'il avait dans les tripes quand il encrait les cases de ses albums. Donner vie à ses personnages, c'était la chose qu'il affectionnait par-dessus tout. C'est un peu dans cet esprit que j'ai dessiné l'hommage que je lui rends aujourd'hui dans les colonnes du Figaro. »

OLIVIER DELCROIX



Une étoile d'argent s'est éteinte à son tour

■ Guilhem Batut

Claude Terrail, propriétaire et président du restaurant La Tour d'Argent, est décédé jeudi 1er juin à l'âge de 88 ans. Fameux pour son « canard au sang », ce temple de la gastronomie française avait beaucoup perdu de son éclat ces dix dernières années...

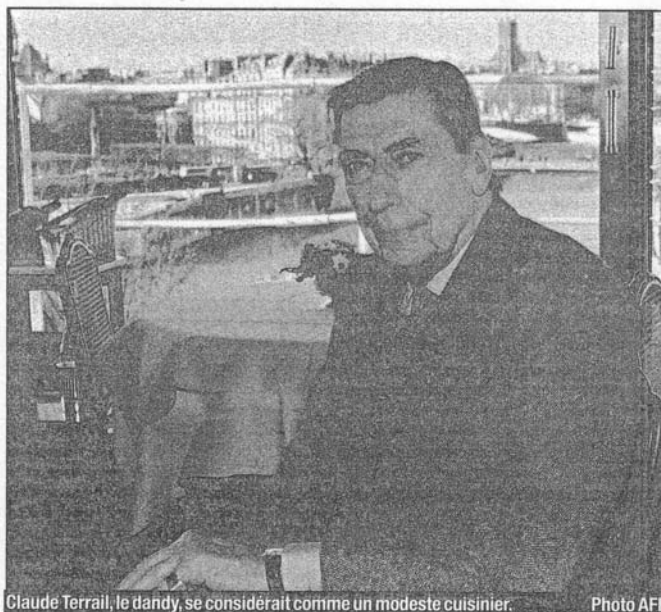
Célèbre pour sa vue imprenable sur Notre-Dame, La Tour d'Argent a accueilli nombre d'hôtes prestigieux depuis sa fondation, en 1582 : Richelieu, madame de Sévigné, l'empereur Hirohito, Winston Churchill... Cette institution parisienne a longtemps figuré dans le petit club envié des tables trois étoiles au Michelin, avant que le guide ne la rétrograde à deux étoiles en 1996. Déclassé une nouvelle fois dans l'édition 2006, le restaurant du quai de la Tourneille n'arbore plus qu'une seule étoile.

Profondément blessé dans son amour-propre, Claude Terrail, qui avait pris les rênes de l'établissement en 1947, se consolait en se disant que son restaurant détenait toujours le record absolu de longévité des trois étoiles avec 51 ans passés au firmament du Michelin. Aussi ambitieux qu'élégant,

cet homme autoritaire aux allures de dandy se considérait lui-même comme un cuisinier moyen mais avait mis sa grande culture culinaire et œnologique au service de son restaurant.

Si le classicisme suranné de la cuisine de La Tour d'Argent faisait l'objet de quelques railleries ces dernières années, Claude Terrail est resté toute sa vie durant fidèle à son principe de « plaisir », qu'il considérait comme « une des choses les plus sérieuses qui soient ».

Père de deux enfants, celui que l'on surnommait « le prisonnier de La Tour » – ce à quoi il répondait dans un large sourire : « Je suis un prisonnier heureux » – avait intronisé son fils André pour reprendre le flambeau le 29 avril 2003, jour du sacrifice du millionième canard de la maison.



Claude Terrail, le dandy, se considérait comme un modeste cuisinier.

Photo AFP

Carnet/décès

C'est avec une grande tristesse que nous apprenons la triste nouvelle concernant notre ex-collaboratrice de *France Soir* et collaboratrice à *L'Equipe Magazine*

Nathalie Pennors
décédée à l'âge de 44 ans
le jeudi 8 juin 2006

Toute l'équipe de *France Soir* tient à manifester à sa famille, son soutien et son amitié face à cette cruelle épreuve.

Les obsèques auront lieu
le jeudi 15 juin à 16 heures
à l'église de Motmagny (95)
entre Epinay-sur-Seine et
Deuil-la-Barre.

20 FranceSoir

VENDREDI 16 JUIN 2006

« Le rire est une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter »

« Se coucher tard nuit »

T'es pas drôle Raymond !

■ Bernie Stico

Raymond Devos est mort hier matin à l'âge de 83 ans. L'humoriste a poussé son dernier soupir à 7 h 50, chez lui, à Saint-Rémy-lès-Chevreuse. On ne sait quel a été son dernier mot, mais nul doute que ce devait être un bon mot.

Le 4 octobre 1989, dans notre journal, Raymond Devos émettait le projet « de mourir sur scène. Mais je n'y arrive pas, il faut toujours que je sorte, et en plus je reviens. Molière, lui, a eu ce courage. Alors je compte me suicider sur scène. Quel luxe on peut se payer quand même quand on est artiste ! » L'amuseur, hélas, n'a pas eu ce privilège, rattrapé depuis de nombreuses années par la maladie. C'est donc dans son lit qu'il s'est éteint.

Né à Mouscron, en Belgique, en 1922, mais ch'timi dès l'âge de 2 ans après l'installation de ses parents à Tourcoing, Raymond Devos se fait une promesse lorsqu'il est déporté en Allemagne : « Si je m'en tire, je veux devenir ce que je veux être. » Promesse tenue dans les années 50 alors qu'il rode son

talent dans la compagnie de Jacques Fabbri. Un jour de 1956, Devos demande dans un restaurant où se trouve la mer. « Vous ne pouvez pas la voir aujourd'hui, lui répond le garçon, elle est démontée. — Et vous la remontez quand ? », rétorque-t-il. Devos vient de trouver son style. Oui, la mer est démontée, furieuse de le savoir parti. Son chien est tout simplement triste — « Mon chien, c'est quelqu'un » —, il n'a plus personne à qui parler. Fort de ses succès, Devos ne cesse dès lors de balader son gros quintal — « J'aimerais être beau mais je hais les régimes » — d'humour et de finesse sur toutes les scènes de la francophonie et d'ailleurs. Ce n'est pas qu'un artiste qui brille sur scène, ils sont plusieurs : le jongleur de mots, le roi de l'absurde, partage la vedette avec l'acrobate, le musicien, le clown, le bouffon, le pitre, le mime qu'il était aussi. Un artiste complet de music-hall dont les planches de la Rose Rouge, du Vieux Colombier et de l'Alhambra ont eu le privilège de saluer les débuts. Bedos, pardon, Devos. Le lapsus amusait beaucoup les deux compères. Mais contrairement à Guy, Raymond rechignait à se frotter à la politique et à l'actualité. « Pas de politique, pas d'engagement en quoi que ce soit. » Il se refusait aussi à toute vulgarité. Parce que, disait-il, « la politesse, ça aide au comique populaire ». A bon entendeur...



« Qui prête à rire n'est jamais sûr d'être remboursé »

« Même avec Dieu, il ne faut pas tenter le diable »

Ils le pleurent

Les réactions ont été nombreuses, hier, à l'annonce de la mort de Raymond Devos. **Line Renaud**, une de ses plus fidèles amies, n'a pu qu'avouer sa peine : « C'est triste pour nous, mais c'est tant mieux pour lui. Tout était devenu souffrance depuis qu'il était tombé malade », a expliqué la « Demoiselle from Armentières ». « Je l'appelais "le Professeur de français" car il était un grand amoureux de notre langue », a ajouté Line Renaud, avant d'évoquer un souvenir : « Nous étions des ch'timis, des gens du Nord. Pour mes quarante ans de carrière au Casino de Paris, Raymond a chanté avec moi et Pierre Bachelet la chanson *Les Corons*. C'est mon plus beau souvenir avec lui. »

Jacques Chancel, qui connaissait bien l'humoriste pour l'avoir souvent reçu sur les plateaux du *Grand Echiquier*, a estimé que Raymond Devos avait « porté au plus haut



toutes les formes de l'humour, conduit l'absurde par les chemins les plus étranges. Je ne vois pas qui, aujourd'hui, pourrait le remplacer dans sa sphère ».

Idem pour **Pascal Légitimus** : « Il est irremplaçable. Il a contribué d'une manière exceptionnelle à l'humour, avec un univers inimitable et un talent totalement polyvalent. Il exprimait toujours beaucoup de poésie. »

« Raymond Devos était le seul artiste de l'absurde », a déclaré **Jean-Pierre Mocky**. Le cinéaste a ajouté : « Tout était absurde pour lui, même la vie et surtout la mort. »

On retiendra enfin l'hommage du ministre de la Culture et de la Communication, **Renaud Donnedieu de Vabres**, au

« funambule et magicien » : « Tous les humoristes de notre temps, tous les amoureux des plis et des replis de la langue, tous ceux qui, grâce à lui, ont ri jusqu'à en pleurer, tous ceux qui lui doivent des fous rires inoubliables, nous tous chevauchons ses épaules de géant. »

B.S.

Mort d'un chantre du paganisme

Le 29 mars 2006, Jean Mabire s'est éteint à Saint-Malo. Tous ses amis et la presse de la droite nationale ont célébré le nostalgique de Thulé : « *les ennemis de Thulé ont remplacé notre foi ancestrale [le paganisme] par un rite étranger [le christianisme]* ».

« *Avec ce décès, c'est une personnalité importante de notre camp qui disparaît et c'est une plume lucide qui cesse d'écrire. (...) nombre de ses livres ont contribué à notre formation idéologique (je pense en particulier à ceux sur Ungern, sur Drieu, sur Röhm ou sa contribution à l'ouvrage collectif : Evola, le visionnaire foudroyé.* »

Adieu à Jean Mabire par Christian Bouchet

Celui qui aimait raconter « *Comment je suis devenu païen* » dans les Rencontres de la Pensée Rebelle, organisées par le GRECE, aura assurément exercé une grande influence sur une jeu-

nesse en mal d'identité et d'idéal que sa collaboration à *National-Hebdo* à la *Nouvelle Revue d'Histoire* lui permettait d'atteindre facilement.

Gérard Saclier de la Bâtie nous a quittés

Gérard Saclier de la Bâtie s'est éteint le dimanche 20 août 2006, après une longue maladie qui le tenait éloigné de nous depuis plus de dix ans.

Homme de foi et de conviction, il se consacra très jeune à la diffusion de la doctrine légitimiste et ne manqua pas, sur le plan religieux, de s'engager résolument dans la résistance à la subversion qui envahit l'Eglise lors de la tourmente conciliaire.

Dans sa prochaine livraison, *La Gazette Royale* retracera les épisodes marquants de son combat pour le trône et l'autel.



La fidélité à sa mémoire nous commande de poursuivre son œuvre.

Conformément à la demande de sa famille et de nombreux légitimistes, un Trentain grégorien sera célébré, à son intention, du 1^{er} au 30 novembre 2006, par les Dominicains du Couvent de la Haye-aux-Bonshommes à Avrillé (49).



Monsieur et Madame Saclier de la Bâtie,
Monsieur et Madame Dupuy le Doublet,
Mademoiselle Blandine Typhaine Saclier de la Bâtie,
Monsieur et Madame Alban Saclier de la Bâtie,
Monsieur et Madame Rémi Dewynter,
ses enfants,

Monsieur et Madame Louis-Edgard du Bouexic de Pinieux, Ravand, Inès et Solène
Saclier de la Bâtie, Guyonne, Michel, Hombeline, Domitien, Ingrid, Erwan et Félicité
Saclier de la Bâtie, Marie, Ségolène, Thibault et Augustin Dewynter,
ses petits-enfants,

très touchés de vos prières et des marques de sympathie que vous leur avez témoignées
lors du rappel à Dieu
le 20 août 2006 de

Gérard Saclier de la Bâtie

vous adressent leurs sincères remerciements.

Château de Bonnezeaux, 49380 Thouarcé

Sermon prononcé aux obsèques de Gérard Saclier de la Bâtie

“Supposons un serviteur fidèle et prudent, [nous dit l’Evangile de saint Matthieu (Mt. 24/42-47)] que le Maître a préposé à sa domesticité... Heureux le serviteur, si, son Maître le trouve à son retour, se comportant de la sorte. Je vous le dis en vérité, il le préposera à tous ses biens”.

Bien Chers Amis, Mes Bien Chers Frères,

Le décès de Monsieur Saclier de la Bâtie nous rassemble autour de son corps. Et face à l’événement, quantité de sentiments, de réflexions peuvent surgir à notre esprit :

Pourquoi la mort ?

Pourquoi la maladie ?

Pourquoi la souffrance ?

Quel est le but de notre vie ?

Autant de questions dont la réponse reflète l’état de notre âme face à Dieu, face à Sa sainte volonté exprimée par les décrets de la Providence.

Je voudrais, cet après-midi, vous aider à vivre cette épreuve de la séparation avec les paroles de la Sainte Ecriture, Parole même de Dieu, et celles de la Mère Eglise, l’Eglise catholique, apostolique et romaine à laquelle appartient pleinement notre défunt.

Je voudrais tout d’abord vous montrer l’attitude du vieillard Job, qui était un homme, nous dit l’écrivain sacré, *“intègre, craignant Dieu et éloigné du mal”*. Et cet homme, fort riche, rencontra en peu de temps, par permission divine, quantité d’épreuves. Il perdit tous ses biens et tous ses enfants furent massacrés.

En apprenant ces nouvelles qui broyaient son cœur, Job adora Yahweh et dit : *“Dieu a donné, Dieu a repris, que le nom*

de Dieu soit béni”, et l’écrivain sacré continue : *“En cela Job ne pécha point, et ne dit rien d’insensé contre Dieu”*.

Voilà, mes Frères, le modèle de l’attitude chrétienne face au départ d’un être cher, de l’un des nôtres : la résignation aimante à la volonté divine, attitude de foi, de dignité, d’humilité.

Mais, ne nous y trompons pas, mes Frères, l’acceptation de la Providence ne débouche pas sur le stoïcisme, sur l’insensibilité face à l’épreuve.

Non, mes Frères, le catholique, comme tout homme, a un cœur, a une sensibilité qui souffre, mais il a la foi qui débouche sur l’espérance.

Et c’est grâce à cette foi que saint Paul dans l’Epître aux Thessaloniens (1 Tess. 4/13-18) peut nous écrire : *“Mes Frères, nous ne voulons pas que vous vous affligiez comme les autres hommes qui n’ont pas d’espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et qu’Il est ressuscité, nous croyons que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis avec Lui”*.

Pour Lui et pour nous, la mort n’est donc pas un anéantissement comme pour l’athée, une disparition totale. Mais elle est un rappel à Dieu, un passage de la vie terrestre à l’éternité, à la vie qui ne finira jamais.

Ce qui faisait dire à sainte Thérèse de Lisieux : *“La mort, c’est la vie”*. C’est pour l’âme en paix avec Jésus, en état de grâce, la fixation définitive dans le bonheur éternel de l’union à Dieu.

Et c’est en cela, mes Frères, que malgré votre douleur, doit résider votre espérance. Celui qui vous a quittés, qui vous a devancés, vous le retrouverez dans

l’éternité si, comme lui, vous mourez en amitié avec Dieu, en état de grâce ; si, comme lui, vous savez éclairer votre comportement humain par votre foi authentiquement catholique.

N’a-t-il pas, en effet, été à l’origine des Associations Saint-Pie V et de son Comité de Coordination lorsque la tempête moderniste s’est abattue avec violence sur la liturgie, expulsant les prêtres fidèles des paroisses et abandonnant les fidèles en plein désarroi.

N’a-t-il pas, encore, été, face au cancer insidieux de la Révolution, le Président fondateur de l’Union des Cercles Légitimistes de France, illustrant cette belle parole de Pie XII : *“La politique c’est, après la prédication de l’Evangile, la plus grande des charités.”*

Comme pour ses héros, les Vendéens, sa ligne directrice était : *“Pour Dieu et pour le Roi”*. C’est une ligne de conduite à maintenir avec ténacité si nous voulons que le lien entre Notre Seigneur Jésus-Christ, le Roi des Rois et la France soit rétabli.

Mais il y a un autre point sur lequel je voudrais m’arrêter : la mort n’est pas instantanément l’entrée au ciel, ou d’une autre façon : les bienheureux, à moins d’être morts martyrs, ou d’avoir été de grands saints, ne sont pas rentrés directement au ciel.

Il y a ce lieu de purification, ce lieu de souffrance dans lequel l’âme des justes achève d’expier ses péchés avant d’entrer au ciel. Il y a le Purgatoire.

Votre défunt, comme tout homme, excepté la Très Sainte Vierge Marie, votre défunt a connu l’humaine faiblesse, conséquence du péché originel, a connu le péché. Il lui faut donc, pendant un certain temps, au

Purgatoire, purifier son âme des dettes dues au péché.

Et c'est là, mes Frères, que le dogme de la communion des saints va trouver son application. C'est là que votre attitude va être importante.

Vous qui avez connu et aimé Monsieur Saclier de la Bâtie, vous pouvez l'aider par votre prière, par vos bonnes œuvres, par vos pénitences, ou en faisant dire des messes. Vous pouvez l'aider à atteindre le plus rapidement possible la vision de Dieu, la

vision béatifique. Car l'amour ne s'arrête pas à la mort. L'amour du prochain qui consiste à vouloir le plus grand bien pour lui, à savoir le Ciel, doit susciter en chacun d'entre vous cette générosité, ce dévouement pour l'âme de votre parent et ami.

Par ma bouche, Monsieur Saclier de la Bâtie s'adresse alors à chacun d'entre vous, au plus intime de votre âme et y dépose ces paroles :

“Si vous voulez me retrouver pour l'éternité, soyez

fidèles à votre baptême, soyez fidèles à votre foi catholique et à tout ce que cela implique pour Dieu et pour le Roi. Soyez fidèles à vos ancêtres. En un mot, soyez fidèles à Notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'au bout, quoi qu'il en coûte. Je vous y aiderai”.

Oui, “Dieu amènera avec Jésus, ceux qui se sont endormis avec Jésus”.

Ainsi soit-il.

*Père Jean-Marie de la Fraternité de la Transfiguration
Chanteloup, le 23 août 2006*

Gérard Saclier de la Bâtie

Un homme de foi et de conviction

"... j'admire la force de vos convictions. Abonné depuis le N° 1 (mars 1984), je suis étonné que vous n'ayez pas changé d'un iota votre ligne de conduite." (La Gazette Royale N° 45 - Courrier des lecteurs)

Missionnaire infatigable de la légitimité, Gérard Saclier de la Bâtie aura donné toute sa mesure dans la construction de l'Union des Cercles Légitimistes de France. Il a visité toutes les provinces de France. Aucun président ou futur responsable d'association légitimiste n'a demandé en vain son aide.

En 1979, lorsqu'il décide de fonder une association dont le but est de favoriser la création de cercles légitimistes et de coordonner l'action des quelques associa-

tions déjà existantes, il est armé d'expérience.

Durant dix-sept ans, il a présidé le Centre d'entraide généalogique.

En 1954, il a fondé La Vendée Sancerroise et en a assuré la présidence.

En 1956, à la demande de Mgr le duc d'Anjou et de Ségovie, il a créé l'Association Générale des Légitimistes de France dont il est devenu le secrétaire général et l'année suivante, il a lancé *La Gazette Royale*.

Après le concile Vatican II, il s'est engagé totalement dans la défense de la doctrine traditionnelle de l'Eglise et pour la messe de toujours. Il a fondé, ou aidé à la fondation, de plusieurs "associations Saint-Pie V" et d'un comité de coordination de ces associations.

S'effaçant à l'arrivée des jeunes prêtres formés par Mgr Lefebvre, il répond à l'appel d'amis légitimistes et va se consacrer définitivement au combat "*pour Dieu et pour le Roi*".

Une force nourrie par une foi profonde.

A la fin des années soixante-dix, la situation du mouvement légitimiste n'est pas brillante. L'élan des années 56-57 n'a pas duré. Mais, l'avènement du prince Alphonse (1975) suscite beaucoup d'espoir et ranime les courages. S'appuyant sur le solide réseau relationnel tissé au cours de ses combats précédents, Gérard Saclier de la Bâtie parcourt le pays de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud. En l'espace de dix ans, il aide à la création d'une quarantaine de cercles.

Dès le départ, son discours est assuré. Au sommet de la hiérarchie du royaume, il situe le Christ, vrai Roi de France et, pour commencer utilement la reconquête, le Prince

devra répondre aux demandes faites par le Sacré-Cœur à Paray-le-Monial. : "*Le Chef de la Maison de France doit être le premier à donner l'exemple de l'obéissance aux demandes de Dieu. Deux cents ans de chute en chute doivent enfin lui ouvrir les yeux et c'est pourquoi nous n'aurons de cesse que le Chef de la Maison de France, Monseigneur le Duc d'Anjou, obtempère aux demandes du Sacré-Cœur. Prions pour arriver à ce but, le reste viendra ensuite avec facilité.*"

N'écoutant que sa foi, profonde, bravant l'opposition of-fusquée de nombre de politiques,

Des convictions inébranlables.

Ces fréquents rappels des principes et de la doctrine qu'il encourage à étudier n'ont rien d'austère. A l'adhésion de raison, il ne manque ja-

mais d'ajouter l'élan du cœur. Il sait faire partager l'admiration qu'il porte au prince Alphonse puis, plus tard, son attachement

il n'hésite pas à entretenir le Prince de ce devoir⁽¹⁾.

Toujours intransigeant sur les principes, il aime à répéter que "*la vérité ne doit jamais pactiser avec l'erreur*" et il martèle : "[à l'UCLF] *Nous n'avons qu'un but qui est la restauration de la monarchie française, traditionnelle, catholique, hiérarchique, corporative, antidémocratique, antiparlementaire, anticentralisatrice ; garante des libertés de tous et de chacun, des libertés des provinces, des professions, des communes, des familles, etc., avec à sa tête le Roi légitime, lieutenant du Christ.*"

au jeune prince qui incarne la continuité dynastique.

En 1984, à l'ordre du jour de la réunion des responsables de

1) Relire, à ce sujet, l'Oraison Funèbre de Mgr le duc d'Anjou et de Cadix prononcée, le 9 février 1989 en la Basilique Royale de Saint-Denis, par M. l'abbé Christian Philippe Chanut.

cercles, il inscrit une *“Etude de ce que nous devons faire pour que le légitimisme ne soit pas seulement une affaire d’intellectuels ou d’historiens mais que nous apportions des réalisations pratiques”*.

Il met en garde les légitimistes : *“Nous devons convertir les hommes et être intransigeants contre l’erreur.”*

Cette erreur peut revêtir diverses formes. Si le président de l’UCLF écarte rapidement l’orléanisme, l’attentisme et le survivantisme, il dénonce *“la politique du moindre mal”* qui n’a jamais

abouti qu’à conforter les acquis de la Révolution.

Au début des années 80, il pressent le danger de la nouvelle donne politique. Dans l’éditorial du premier numéro de *La Gazette* nouvelle série (N° 1 – mars 1984) titré : *Le “Sauveur” Providentiel ou La Voie du Suicide*, il écrit : *“Depuis près de deux cents ans, chaque fois que le régime est malade, il surgit toujours l’Homme providentiel qui va sauver la France. (...)”*

Et c’est alors Le Pen qui avec quelques bonnes paroles, attire à

lui trop des nôtres pour fonder “Une bonne république”. Mais il n’y a pas de bonne république !”

C’est l’occasion pour lui de proclamer avec force ce que lui dictent ses convictions inébranlables : *“La France ne pourra pas être sauvée sans la Monarchie légitime. C’est à cela qu’il faut travailler et à cela seulement.”*

La fidélité à la mémoire de Gérard Saclier de la Bâtie nous commande de poursuivre son œuvre.

Pierre Bodin

■ Et aussi...

L'écrivain britannique Muriel Spark est décédée à l'âge de quatre-vingt-huit ans en Toscane, dans le centre de l'Italie. L'ouvrage qui l'a révélé au public, et qui reste son roman le plus connu, s'intitule *les Belles Années de Mademoiselle Brodie*, publié en 1961. Plusieurs de ses romans ont été adaptés à l'écran.

FN. Décès de Marie-France Stirbois

La veuve de l'ancien bras droit de Jean-Marie Le Pen, Jean-Pierre Stirbois, est décédée dans la nuit de dimanche à lundi, à l'âge de soixante et un ans, d'un cancer. Conseillère régionale de Provence-Alpes-Côte d'Azur, Marie-France Stirbois était une des dernières figures historiques du parti d'extrême droite. Seule députée FN de 1989 à 1993, conseillère générale d'Eure-et-Loir, députée européenne et conseillère régionale du Centre, elle s'était « exilée » à Nice. Proche de Jacques Bompard, le maire d'Orange passé au MPF, elle était suspendue du bureau national du FN.

Décès. Le cinéaste ivoirien Henri Duparc est mort mardi

Auteur entre autres de *Rue Princesse* (1993) et d'*Une couleur café* (1997), il est décédé à Paris à l'âge de soixante-quatre ans. Après des études à l'Institut des hautes études cinématographiques de Paris, il avait réalisé en 1972 son premier long métrage en 35 mm couleur avec *Abusuan*, un film de 88 minutes qui aura un grand succès populaire en Afrique. En 1973, Henri Duparc revient au court métrage et réalise *les racines de la vie*, un document à partir du poème *Femme nue, femme noire* de Léopold Sédar Senghor. En 1977, il sort *l'Herbe sauvage*, qui obtient en 1978 un prix au festival de Carthage.

Michel Herr est mort dimanche à Montpellier à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Fils de Lucien, célèbre bibliothécaire de l'ENS de la rue d'Ulm, compagnon de Jaurès et l'un des premiers soutiens de *L'Humanité* à sa naissance, il avait lui-même intégré l'École normale supérieure en 1938. En octobre 1942, il rejoint la Résistance en contact avec la MOI puis rejoint le réseau de renseignement anglais du colonel Buckmaster où il travaille à la fourniture d'armes aux FTP. Il effectue ensuite des actions de sabotage et de déraillement avec un maquis de l'Yonne et rejoint le PCF. Arrêté, il est emprisonné neuf mois sous un faux nom à la Santé. À sa sortie, il travaille avec Pierre Villon à l'état-major des FFI, puis prend le commandement des FTP de Meurthe-et-Moselle et participe à la libération de Nancy. Il fait ensuite la campagne d'Allemagne et y sera affecté au cabinet civil du général de Lattre de Tassigny. Il poursuit ensuite une carrière militaire. Envoyé en Indochine, il fait partie des officiers issus de la

Résistance que le commandement catalogue comme « inféodés à l'idée viet-minh ». De retour en France, il est affecté avec d'autres officiers communistes, dont le colonel Rol-Tanguy, au Dépôt central des isolés à Versailles et ne bénéficie d'aucune promotion, restant pendant vingt et un ans capitaine. En octobre 1965, il fait valoir ses titres universitaires et devient professeur d'histoire dans le secondaire, jusqu'à sa retraite en 1984.

Ses obsèques se déroulent samedi 22 avril à 10 heures au complexe funéraire Grammont à Montpellier. *L'Humanité* présente ses condoléances à sa famille et à ses proches.

Gérard Grumel est décédé dans sa quatre-vingtième année. Professeur de collège, militant actif du PCF à Pontoise, secrétaire de cellule à L'Isle-Adam de 1955 à 1964, conseiller municipal à L'Isle-Adam de 1959 à 1965. Ses obsèques ont lieu vendredi 21 avril à 14h30 au cimetière de Pontoise, rue de Gisors (95300).

Gérard Grumel est décédé dans sa quatre-vingtième année. Professeur de collège, militant actif du PCF à Pontoise, secrétaire de cellule à L'Isle-Adam de 1955 à 1964, conseiller municipal à L'Isle-Adam de 1959 à 1965. Ses obsèques ont lieu vendredi 21 avril à 14h30 au cimetière de Pontoise, rue de Gisors (95300).

Santé. Décès de Jean Bernard, « un grand médecin » selon le chef de l'État

Jacques Chirac a rendu hommage hier au professeur de médecine Jean Bernard, décédé lundi à Paris à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, saluant « un grand médecin et un esprit pionnier ». Dans une lettre à ses enfants rendue publique par l'Élysée, le chef de l'État rappelle que Jean Bernard avait « permis de remporter des victoires décisives contre la leucémie » et « participé activement à l'essor de la cancérologie ». « La France perd aussi une figure de la Résistance, un sage et un grand humaniste », ajoute M. Chirac.

Décès. Philippe Castelli, Grosses Têtes et grande figure

Le comédien Philippe Castelli, figure inamovible de l'émission *les Grosses Têtes*, est décédé dimanche à quatre-vingts ans à Paris, a-t-on appris jeudi. Après un passage au Petit Conservatoire de la chanson de Mireille, il avait tourné, avec Claude Chabrol dans *les Bonnes Femmes* et *Landru*, et avec Renoir dans *le Caporal épinglé*. Mais c'est la comédie à la française façon Lautner qui le rendra célèbre dans *les Tontons flingueurs*, *les Seins de glace* ou *Laisse aller, c'est une valse*. C'est à partir de 1977 qu'il devient une des « Grosses Têtes ».

Décès. Alida Valli, grande comédienne du cinéma italien

Alida Valli, interprète de Hitchcock et de Luchino Visconti, est décédée samedi matin à Rome à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle a été l'interprète du *Procès Paradine* de Hitchcock (1947), du *Miracle des cloches* (1948) d'Irving Pichel et du *Troisième Homme* (1949) de Carol Reed, avec Orson Welles. La comédienne a également tourné dans des films français dont *Les miracles n'ont lieu qu'une fois* d'Yves Allégret (1950), *les Yeux sans visage* de Georges Franju, *Ce cher Victor* de Robin Davis ou *la Chair de l'orchidée* de Patrice Chéreau, mais les 124 films qu'elle a honorés de sa grâce sont surtout liés à l'Italie.

■ Mort du philosophe Maurice Gandillac

Le philosophe Maurice Patronnier de Gandillac, qui avait eu cent ans le 14 février, est décédé mardi dernier à Neuilly-sur-Seine. Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur d'université, il est à l'origine d'une œuvre abondante d'une grande diversité. Citons *la Pensée encyclopédique au Moyen Âge* (1966), *Dante ou la passion de la catholicité* (1991), *Génèses de la modernité* (grand prix de l'Académie française en 1993).

Décès. Le compositeur finlandais Erik Bergman, connu pour ses pièces dodécaphoniques et ses œuvres pour chœurs, est décédé à Helsinki à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Décès. Vincent de Swarte est mort

L'écrivain, auteur d'une quinzaine de livres, est décédé lundi à Paris à l'âge de quarante-trois ans des suites d'un cancer. Vincent de Swarte avait publié en 1996 un premier livre pour la jeunesse, *le Carrousel de la mer*. Dans son premier roman, *Pharicide*, il raconte l'histoire d'un gardien de phare taxidermiste qui s'en prend à ceux qui s'approchent de sa tour. Il avait reçu le prix Wepler pour *Requiem pour un sauvage* en 1999. Dans *Le Paradis existe*, il tenait la chronique d'un village d'Ukraine après Tchernobyl. Un essai doit paraître en septembre chez Ramsay et un recueil de nouvelles, en 2007 aux éditions Denoël.

CARNET

Disparition de Jean-François Revel

Journaliste et académicien, Jean-François Revel est décédé dans la nuit de samedi à dimanche à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, d'abord enseignant (Mexico, Florence...) Jean-François Ricard, en prenant le pseudonyme de Revel en 1957, avait renoncé à l'enseignement et à la recherche pour les prestiges et les fracas d'une carrière d'écrivain médiatique et de journaliste politique. À l'inverse de l'un de ses maîtres à penser Raymond Aron, il considérait que la philosophie était pour l'essentiel terminée avec Kant. Il signa dans plusieurs quotidiens et hebdomadaires (*le Figaro*, *France Observateur*) mais c'est surtout à *l'Express*, dont il devient éditorialiste en 1966 et le directeur de 1978 à 1981, que s'identifient ses plus célèbres prises de position publiques. Avec un indéniable talent et un acharnement de tous les instants, l'ancien résistant (dont l'engagement sauva son père pétainiste de la prison à la Libération), signataire de l'Appel des 121 sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie, l'antigaulliste proche de François Mitterrand, prit définitivement fait et cause après mai 1968 contre ses idéaux de jeunesse en fustigeant violemment toute perspective d'union de la gauche en France. Le thème de la « troisième voie » dont il sera un des ardents propagandistes le rapprochera de la droite la plus atlantiste et des idéologues européens du libéralisme économique.

Critique féroce du communisme qu'il identifiait au « totalitarisme », il ne se départira jamais, dans la plupart de ses chroniques et livres, d'un éloge sans faille de la politique extérieure de la superpuissance américaine, et cela jusque dans ses pires ravages planétaires.

Considérant que la construction d'une société juste est « aujourd'hui abandonnée », il consacrait l'essentiel de ses forces à la promotion de l'ordre social en place et à la célébration des grands de ce monde. Grand travailleur et auteur prolix, il passait pour être un intellectuel cultivé, ne dédaignant pas la bonne chère et les bons vins. « Il aura été, tout au long de sa vie, un défenseur infatigable de la dignité de l'homme », notait hier un communiqué du président de la République.

La secrétaire perpétuelle de l'Académie, son amie Hélène Carrère d'Encausse assure qu'« il avait une horreur malade du politiquement correct et de tous les conformismes ».

Jean d'Ormesson a eu ce trait saillant : « Il a été beaucoup plus à droite que moi, après avoir été beaucoup plus à gauche que moi. »

Lucien Degoy

Décès. Mort du romancier indonésien Pramoedya Ananta Toer

Proposé plusieurs fois pour le prix Nobel de littérature, il est décédé dimanche à Jakarta à l'âge de quatre-vingt-un ans. Pramoedya était notamment l'auteur du *Quartet de Buru*, écrit pendant ses quatorze années de détention politique sur l'île de Buru sous la présidence Suharto. Ce dernier l'avait gardé quatorze ans en prison sans jugement pour liens présumés avec les communistes, bien qu'il n'ait jamais reconnu d'appartenance politique. Emprisonné au total par trois régimes successifs, il vit ses livres largement interdits jusqu'au renversement de Suharto en 1998. Traduit dans une trentaine de pays, il était chevalier de l'ordre des Arts et lettres en France et avait reçu différents prix internationaux.

■ Suicide d'une figure du trotskisme

L'intellectuel et figure du trotskisme européen

Boris Fraenkel s'est suicidé à l'âge de quatre-vingt-cinq ans en se jetant d'un pont sur la Seine à Paris. Traducteur de Marcuse, Reich, Lukacs et Trotski, il fonda l'OCI (Organisation communiste internationale) dont il fut exclu à la fin des années soixante. C'est lui qui avait révélé en 1997 l'appartenance de Lionel Jospin pendant plusieurs années à cette organisation.

■ Décès du cinéaste Alexis Damianos

L'acteur, metteur en scène et cinéaste grec Alexis Damianos, qui a marqué son pays par une œuvre limitée mais puissante, est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Damianos est né à Athènes et a fait des études de théâtre et de philosophie avant de fonder le « théâtre expérimental », puis le théâtre « Poria » qui révéleront au public grec le répertoire contemporain. Il réalise en 1966 son premier film, *Jusqu'au bateau*. En 1971, en pleine dictature des colonels, il tourne *Evdokia*, devenu culte.

Décès de François Maurin, ancien critique de cinéma à *l'Humanité*

François Maurin, notre ancien collaborateur et ami, est décédé le 12 mai 2006, à l'hôpital parisien Georges-Pompidou. Il était né le 23 septembre 1928 à Chassors (Charente), non loin de Jarnac. De 1947 à 1956, il est journaliste aux *Nouvelles de Bordeaux*. Il adhère à l'UJRF en 1948, puis, un peu plus tard, au PCF. François entre à la rédaction de *l'Humanité* le 1^{er} août 1956, en compagnie d'Henri Bordage, Marcel Veyrier, Roger Pourteau, Jean-Émile Vidal et Gilbert Cazaubon, eux aussi venant des *Nouvelles de Bordeaux*. François avait deux passions, la vigne familiale et le cinéma. D'abord à *l'Humanité-Dimanche*, puis à la rubrique culturelle de *l'Humanité*, François est critique de cinéma. En 1985, il bénéficie d'un « contrat de solidarité » et quitte dans ces conditions le journal où il ne comptait que des camarades qui lui vouaient une grande estime. À Béa, son épouse, à ses enfants, Yves et François, ses petits-enfants, Clément, Camille et Émile, nous présentons nos condoléances et nos sentiments affectueux. La levée du corps aura lieu lundi 15 mai, entre 13 h 30 et 15 h 30 à la chambre mortuaire de l'hôpital Georges-Pompidou. Les messages d'amitié peuvent être adressés à *l'Humanité*, qui les transmettra à la famille. François Maurin sera inhumé dans son village des Charentes.

François Maurin est mort

DISPARITION · L'ancien critique de cinéma de *l'Humanité* s'est éteint vendredi.

François Maurin, qui occupa pendant près de trente ans les fonctions de critique cinématographique dans les colonnes de *l'Humanité*, est décédé jeudi. Entré au journal en 1956, il s'était rapidement imposé comme un découvreur passionné et un fin analyste, en une époque où l'émergence de cinémas issus des pays socialistes ou nouvellement indépendants demandait une indépendance d'esprit et une mentalité de pionnier. Il les possédait, au plus au point, et était devenu, pour les lecteurs de nos journaux, pour ses confrères critiques, pour les

publics des festivals dont il était un infatigable animateur, une référence, ainsi qu'un ami pour de nombreux cinéastes et artistes. La direction du journal, en soulignant la place qu'il a tenue parmi les passeurs de l'art du cinéma, s'associe à la douleur de ses proches. Samuel Lachize, qui fut son ami et son confrère des salles obscures au marbre de *l'Humanité*, s'adresse à lui une dernière fois.

La levée du corps aura lieu lundi 15 mai, entre 13 h 30 et 15 h 30 à la chambre mortuaire de l'hôpital Georges-Pompidou.



François Maurin et Isabelle Huppert à la première de *la Dame aux camélias*, en 1981 à Paris.

Ô François...

L'hommage de Samuel Lachize.

Nous nous étions quittés en 1983, et cette fois tu nous quittes pour de bon. C'est triste. Nous avons vécu ensemble, depuis cette année 1956 où, venant de ton Aquitaine natale, tu fis ton apparition dans les salles de rédaction de *l'Huma*. Tes copains bordelais t'appelaient affectueusement « Monsieur Tourne-Mèche », parce que, lorsque tu écrivais de la main droite, tu tripotais de l'index de la main gauche une de tes mèches de cheveux. C'était un tic bien sympathique ! Nous avions une passion commune, le cinéma, et c'est pour ça qu'aux hasards des caprices de la direction du journal nous avons été baladés de *l'Huma* quotidienne à *l'Huma dimanche* et réciproquement. L'essentiel, c'est que nous avons voyagé ensemble pour « couvrir » de nombreux festivals, de Cannes à Venise et ailleurs. Je me souviens que nous n'étions pas toujours d'accord sur les films, mais en revanche nous nous retrouvions à l'unisson autour de la table de la Mère Beson à Cannes, en compagnie de notre copain Albert Cervoni qui, lui aussi, s'en est allé sans crier gare ! Rappelle-toi du temps où Claude Chabrol, lorsqu'il avait terminé un film, nous invitait tous les trois (ses « cocos ») dans une gargote de bon aloi dont il avait le secret. Nous avons vécu bien des aventures cinématographiques, dévoré des milliers de kilomètres de pellicule, vu bien des chefs-d'œuvre et avalé pas mal de navets. C'est le sort du critique ! Ta conception de l'art cinématographique était un peu plus rigide que la mienne, mais qu'importe ! De vieilles vagues en nouvelles vagues et autres tempêtes, le cinéma nous unissait. Je t'aimais beaucoup, François, mon camarade des salles obscures !...

Samuel Lachize

Décès. André Labarrère, maire de Pau, est mort

André Labarrère, maire socialiste de Pau, est décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans, a annoncé le Parti socialiste. L'homme avait déclaré le 11 avril qu'il était atteint d'un cancer mais qu'il n'avait pas l'intention de démissionner. Maire de cette ville béarnaise depuis 1971, député puis sénateur, ancien ministre délégué des Relations avec le Parlement (1981-1986), il avait été l'un des tout premiers élus à annoncer publiquement son homosexualité.

Décès. Cheikha Rimitti, la mamie du raï, nous a quittés

Une crise cardiaque a terrassé la chanteuse algérienne, quatre-vingt-trois ans, à son domicile parisien. Cheikha Rimitti s'était encore produite le 1^{er} mai dernier au Printemps de Bourges et était sur la scène du Zénith de Paris samedi dernier. Elle devait participer à plusieurs festivals d'été. Elle avait connu la misère avant de se lancer dans la chanson dans les années quarante, à Relizane, Oran et Alger. Elle avait donné corps au raï, musique d'origine bédouine utilisée par les femmes pour exprimer leurs difficultés d'être et affirmer leur féminité.

Hommage à la reine du raï

DÉCÈS - De la regrettée Cheikha Rimitti, Khaled honore le génie généreux. Et Cheb Mami célèbre une femme « restée jusqu'au bout libre et rebelle ».

Lundi 15 mai, à Bercy, quand Khaled monte sur scène auprès de Carlos Santana, il est encore sous le choc : la diva du raï, Cheikha Rimitti, est décédée dans l'après-midi, d'une crise cardiaque (elle avait fêté ses 83 ans le 8 mai). Dans l'improvisation a capella dont il fait offrande à Santana et au nombreux public, c'est l'impétuosité du chagrin retenu qui vibre à travers son chant et qui embrase la gigantesque salle. Un peu plus tard, il se confie à nous : « Elle s'est donnée au public avec la générosité qu'elle lui réservait toujours. Quand elle dansait, c'était inutile qu'une jeune danseuse rivalise, Rimitti était, et demeure, l'impératrice du raï. » Khaled est tellement ému qu'il parlerait durant des heures de « la plus humble des reines » : « Elle a marqué quatre générations, de mon grand-père jusqu'à aujourd'hui. Elle ne se rendait même pas compte qu'avec ses chansons, vraies comme ses tripes, elle avait pété la tête des jeunes aussi... »

Incredible destin que celui de la petite Saâdia, née le 8 mai 1923 à Tessala, vers Sidi Bel-Abbès. La chance n'a pas de suite souri à celle dont le prénom signifie « la bienheureuse ». Orpheline peu avant la Seconde Guerre mondiale, l'adolescente doit se débrouiller. « La musique m'a sauvée, explique-t-elle dans une des dernières interviews qu'elle nous a accordées. Quand on me traitait



JONATHAN MAGNON

comme une moins que rien, je chantais et tout le monde se taisait pour écouter. » Nourrie, depuis son enfance, du répertoire des meddahate (formations de femmes se produisant pour des auditoires féminins) et des premières cheikhate (anciennes chanteuses qui préfigurèrent l'éclosion du raï), la future Rimitti mène une vie de nomade, en suivant les musiciens ambulants de la région. « On crevait de faim, c'était l'époque des tickets de rationnement, on se recouvrait de matelas pour contrer le froid, se rappelle-t-elle. Je faisais des petits boulots. À dix-neuf ans, j'avais trouvé, chez une Française, une place de bonne, payée un franc par jour. » En une poignée d'années, au son de la gasba

(flûte traditionnelle) et du guellal (tambourin), la fille prodigue, qui écrira plus de 200 titres (souvent repris par les générations suivantes), impose son style à la fois direct et métaphorique, piqueté des heurs et malheurs qu'elle observe ou vit elle-même – la misère, le typhus qui frappe son pays, l'amour meurtri, l'alcool qui fait oublier, les braises du désir... En 1954, elle signe chez Pathé et publie le mythique *Charrak Gattà*, dans lequel, de sa voix éraillée, elle psalmodie : « Déchire lacère/Rimitti recoudra/Faisons nos choses sous les couvertures... » La géniale impertinente aura raison des moralistes de tout poil.

Elle n'hésitera pas à se frotter aux formes les plus modernes, comme le rock et l'électro. « Le ciel l'a gratifiée d'une inspiration et d'un charisme exceptionnels, souligne Cheb Mami, joint par téléphone à Oran. Rimitti est la Oum Khalsoum du raï. Elle me stupéfiait par sa communion viscérale avec le public. Nous avons perdu notre grand-mère à tous, une femme libre et rebelle. »

Fara C.

Dernier CD de Cheikha Rimitti : N'Ta Goudami (Because Music).

Le 20 mai, hommage à Cheikha Rimitti, avec notamment Khaled et Aïssa, au Maghreb Music Festival, au Dôme à Marseille, tél. : 0491 122121.

Disparition. Christophe de Ponfilly est mort

Le journaliste, cinéaste et écrivain est décédé à l'âge de cinquante-cinq ans. Auteur de nombreux ouvrages sur l'Afghanistan, où il avait été l'un des premiers à se rendre clandestinement lors de l'invasion soviétique (1980), prix Albert-Londres, il avait écrit *Poussière afghane* et *Massoud l'Afghan*, dont il avait tiré un film. Il avait tourné sur place sa première fiction pour le cinéma, *l'Étoile du soldat*, relatant la capture en Afghanistan par l'Alliance du Nord d'un très jeune soldat de l'armée Rouge, tué plus tard par les Pakistanais.

Décès de Georges Frischmann

DISPARITION - Il avait été secrétaire général de la fédération CGT des PTT, membre du bureau politique du PCF et député européen.

« Jojo » ne suivra pas le Tour de France cet été à la télévision. « Jojo », c'est Georges Frischmann, qui s'est éteint dimanche à son domicile parisien à près de quatre-vingt-sept ans. Un sacré personnage, qui avait durement survécu, il y a quelques années, à la disparition de sa femme, Jeannette. « Jojo » était un homme d'action. Pendant des dizaines d'années, il avait dirigé la fédération CGT des PTT. Il avait été aussi membre du bureau politique du PCF et, une fois passé le relais de ses responsabilités syndicales, il avait été élu député européen. Sur la liste communiste, bien entendu. « Jojo » aimait le cyclisme, « la dureté endurée par ces hommes », disait-il en soulignant leur « panache ». Pour ses enfants et petits-enfants, en juillet, il était impossible de « déranger » « Jojo », au risque de se faire engueuler.

L'homme qui vient de nous quitter n'a jamais revendiqué les honneurs, encore moins les décorations. Adeptes du calembour, mieux valait ne pas tomber sous ses remarques ironiques. Il cachait sa tendresse par la dérision. Combien de luttes a-t-il menées avec les postiers mais pas seulement ! Les travailleurs de Saint-Nazaire se souviennent encore de son discours à la fin d'une lutte de longue haleine. Les orphelins de l'Avenir social n'ont pas oublié ses visites à La Villette-aux-Aulnes et sa volonté de faire vivre « le Nid ». Son attachement syndical ne se démentira jamais. Jusqu'à la fin de sa vie, il participera aux travaux de l'institut d'histoire de son syndicat. Mais il aimait aussi souligner « l'expérience acquise » lors de ses mandats à l'Assemblée européenne. « Tout se décide là », disait-il, insistant sur l'importance des décisions prises à Stras-

bourg pour l'avenir économique et politique de la France.

Pour des raisons de santé, Georges Frischmann avait quitté la vie politique active depuis quelques années. Lorsque nous l'interrogeons sur certains épisodes, certaines décisions, certains personnages, il gardait toujours la retenue. Mais Georges, notre cher « Jojo », est resté jusqu'à la fin de sa vie un militant communiste et un lecteur - exigeant - de *l'Humanité*.

Que Micheline, sa fille, Claude Lecomte et tous ses proches sachent que les équipes de notre journal partagent leur peine.

José Fort

Les obsèques de Georges Frischmann auront lieu vendredi 26 mai. Rendez-vous à 9 H 30, Maison funéraire, 7/9, boulevard de Ménilmontant, 75020 Paris.

Disparition

Après le décès de Georges Frischmann

A l'annonce du décès de Georges Frischmann, ancien secrétaire général de la fédération CGT des PTT, qui fut également membre du Bureau politique du PCF et député européen, Marie-George Buffet a adressé un message de condoléances à sa fille Micheline et à Claude Lecomte. Elle rappelle notamment que Georges Frischmann fut « un grand défenseur des libertés syndicales – il avait lui-même été révoqué de La Poste du fait de son militantisme – et l'un des grands artisans de toutes les conquêtes démocratiques et sociales de l'après-guerre ».

■ Gilbert Sorrentino est mort

Le romancier et poète américain Gilbert Sorrentino est mort le 18 mai à Brooklyn d'un cancer du poumon. Né en 1929, il avait reçu le prix Dos-Passos et un Academy Award. Tourné vers les recherches formelles, il s'était attiré le qualificatif de « néo-joycien » pour son célèbre *Mulligan Stew*, à paraître en traduction sous le titre de *Salmigondis*, mais pouvait aussi bien être rapproché de l'Oulipo, de Roussel ou de Sterne.

Disparition

Décès d'André Belleville. Né en 1934, instituteur en Côte-d'Or, il a été pendant trente ans dirigeant du mouvement syndical enseignant, avec Unité Action dans la FEN. Il a contribué aux travaux du secteur enseignement du PCF. Il fut collaborateur du secteur international du PCF. Chargé du dossier Outremer, il fut le principal interlocuteur des partis communistes des Antilles, de la Réunion, de la Guadeloupe. Il contribua après la chute de l'URSS au développement des relations entre les sociétés civiles en France et en Russie et participa encore récemment à une initiative humanitaire en Tchétchénie. De nombreux militants communistes ainsi que la direction du PCF font part de leur tristesse et expriment leur amitié à sa femme Denise et ses enfants Anne, Yvan et leurs familles. Les obsèques civiles auront lieu samedi, le 27 mai à 10h30, salle 5 bis, rue Devosge à Dijon.

La mort de Philippe Amaury

PRESSE · Le PDG du groupe éditeur du *Parisien* et *l'Équipe* s'est éteint mardi.

Philippe Amaury, président du groupe de presse Amaury (3 000 personnes), éditeur du *Parisien*, *Aujourd'hui en France*, *l'Équipe*, est décédé mardi soir des suites d'une longue maladie à l'âge de soixante-six ans, a annoncé le groupe de presse mercredi matin. « Jusqu'aux derniers instants, il s'est tenu au courant des activités de son groupe et a pris les décisions nécessaires à son développement », a indiqué le groupe Amaury.

À l'heure où les titres presse sont convoités par les capitaines d'industrie, les financiers et les fonds d'investissement, Philippe Amaury était à la tête d'une affaire de famille. Né le 6 mars 1940 dans l'Oise, fils d'Émilien Amaury qui avait fondé le journal *le Parisien libéré* en 1944, docteur en droit et diplômé de Sciences Po, Philippe Amaury était à la tête du groupe depuis près d'un quart de siècle. « Le mot indépendance était profondément ancré en lui, confiait mercredi un ex-cadre du groupe. Dans chaque projet, il voulait être maître à bord. Jamais il n'intervenait dans la ligne éditoriale des titres, sauf à la demande des équipes. »

En mars dernier, il avait fait entrer sa fille Aurore, trente-deux ans, à la direction générale du groupe dont sa femme Marie-Odile est vice-présidente. Son fils Jean-Étienne n'a pas de fonctions au sein du groupe.

Depuis 2004, Philippe Amaury, que certains avaient surnommé « le PDG de l'ombre », avait décidé de s'investir da-



Philippe Amaury en février 2004.

vantage dans la conduite de son groupe, détenu à 75 % par la famille Amaury et à 25 % par le groupe Hachette Filipacchi Médias (HFM, filiale du groupe Lagardère). Et de se recentrer sur son métier de base : la presse. Particulièrement après l'échec de la prise de parts dans le Futuroscope en 2000, revendues deux ans plus tard. Ses numéros deux successifs, Martin Desprez, Jean-Pierre Courcol, Jacques Guérin, ont eu affaire à cet homme de presse discret mais ferme. Ils ont tous dû quitter le groupe (620 millions d'euros de chiffre d'affaires en

2004) qui édite aussi *l'Écho républicain*, *l'Équipe magazine*, *France Football* et *Vélo magazine*. Outre ses activités dans la presse, le groupe possède également la société Amaury Sport Organisation, qui organise des événements sportifs comme le Tour de France cycliste, diverses classiques (Paris-Nice, Paris-Roubaix...), le marathon de Paris, le rallye-raid Dakar ou encore l'Open de France de golf.

Le groupe Amaury, un temps tenté par l'édition d'un gratuit, avait préféré s'appuyer sur la presse payante. Sa fermeture s'était exercée aussi dans l'entreprise au terme d'un long et dur conflit avec la CGT et les NMPP en 2001 lorsqu'il avait décidé de sortir *le Parisien* des NMPP en créant son propre service de distribution.

Mercredi, dans un message de condoléances adressé à sa famille, Patrick Le Hyaric, directeur de *l'Humanité*, a exprimé sa « profonde tristesse », indiquant qu'il avait avec Philippe Amaury « de très bonnes relations. Il était agréable, affable, attentif. Il a su faire de son groupe une entité qui compte dans le secteur de la presse populaire avec la réussite du *Parisien*, *Aujourd'hui en France* et de *l'Équipe*, tout en faisant du Tour de France un rendez-vous international reconnu ». « Je n'oublierai jamais qu'il a su m'aider dans les moments difficiles que traversait *l'Humanité* », a aussi ajouté Patrick Le Hyaric.

Claude Baudry

Mort de Claude Piéplu

DÉCÈS. Les Shadoks restent définitivement sans voix après sa disparition.

Le comédien Claude Piéplu est mort mercredi, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans un hôpital parisien, des suites de ce que l'on appelle une longue maladie. Ses obsèques auront lieu mardi à 14 h 30, après une cérémonie à l'église Notre-Dame de l'Assomption, dans le 16^e arrondissement de Paris. Celui qui a tenu pas moins de 175 rôles au théâtre, joué dans 40 films, s'était fait connaître du très grand public en prêtant sa voix – à la prononciation ironique, précise, un peu nasillarde, proprement inimitable – à la narration des *Shadoks*, diffusés, à partir de mai 1968, à la télévision.

UN HOMME CURIEUX DE TOUT

Né le 3 mai 1923 à Paris, fils de cuisinier, Claude Piéplu travaille dès l'âge de quinze ans comme grouillot dans une banque, tout en suivant les cours de théâtre de Maurice Escande. Adolescent délégué, il imite la population du grand immeuble haussmannien. « La banque est une école de théâtre grandiose ! », dira-t-il par la suite. Il a vingt et un ans, en 1944, lorsqu'il est engagé aux Mathurins pour jouer *Federico* aux côtés de Gérard Philipe et Maria Casarès. En 1947, il devient membre de la compagnie Renaud-Barrault. De tels débuts forgent un comédien même s'il avait échoué à deux reprises à l'entrée au Conservatoire. C'est en 1956 que les choses sérieuses commencent vraiment, avec un engagement de longue durée dans la compagnie de Jacques Fabrice. 1956, c'est aussi l'année



L'acteur en 2002, au théâtre du Rond-Point, à Paris

où Piéplu fait sa première apparition au cinéma dans *Adorables Démon*s de Maurice Cloche. S'ouvre alors à lui

toute une gamme de rôles dans des comédies d'inégaux valeurs où il apparaît toujours en relief. Il s'illustre notam-

ment dans *la Bourse ou la vie* (1965) de Jean-Pierre Mocky, *la Meilleure Façon de marcher* (1975) de Claude Miller, *Noces rouges* (1972) de

C'était un citoyen progressiste vigilant, animé d'un fort désir de justice.

Claude Chabrol, *le Charme discret de la bourgeoisie* de Luis Bunuel, qui sort la même année, ou encore *la Galette* (1986) de Jean-Michel Ribes... Homme curieux de tout, l'esprit toujours en éveil, fasciné par la création nouvelle, il avait décidé, dès 1975, d'abandonner les auteurs classiques pour se consacrer

exclusivement aux modernes. C'est ainsi qu'il a joué dans *Harold Pinter* sous la direction de Claude Régy. Gabriel Garran fit aussi appel à lui. Il fut, de nouveau avec Jean-Michel Ribes, de l'aventure de *Palace* qui donna à entendre, au théâtre du Rond-Point, des textes insolites et drôles de Claude Bourgeix et Roland Dubillard. Claude Piéplu avait été partie prenante, dès le début, dans les États généraux de la culture, initiés par Jack Ralite. C'était un citoyen progressiste vigilant, animé d'un fort désir de justice. Militant pacifiste, il avait rejoint d'emblée l'Appel des cent qui prônait le désarmement nucléaire.

Muriel Steinmetz

Nombreuses réactions dès hier

Jack Ralite : « Son départ nous fait beaucoup de peine car il était très lié aux mouvements populaires tout en étant un acteur au plein sens du terme. Il a été un soutien de premier plan lors des États généraux de la culture, et ce, dès la première manifestation, le 17 juin 1987, au Théâtre de Paris. C'était un monsieur important. La fidélité était l'une de ses grandes qualités. Il en faisait une ligne de conduite non sans un humour tendre et salvateur. Il était aussi syndicaliste à la fédération CGT-spectacle. Il y est resté jusqu'au bout. Nous nous écrivions chaque année pour le jour de l'An. Ses cartes n'étaient jamais protocolaires. Il y avait des dessins, des mots agréables, des lettres mélangées à d'autres. Je l'aimais

beaucoup. J'ai deux grands souvenirs de son travail d'artiste. L'un, au théâtre, dans *l'Homme gris* monté par Gabriel Garran avec Hélène Lapiower. L'autre, au cinéma avec Micheline Presle dans le premier film de Gérard Frot-Coutaz intitulé *Beau temps mais orageux en fin de journée*. Il offrait son accueil et son talent à une jeune équipe. C'était là sa gentillesse ».

Gabriel Garran : « Je venais de quitter le Théâtre de la Commune que j'avais fondé et je lançais l'aventure du théâtre international de langue française. Mon premier choix artistique s'est porté sur *l'Homme gris* de Marie Laberge, auteur de premier plan au Québec. J'ai rencontré Claude à ce mo-

ment-là. Je lui ai proposé de jouer le personnage de *l'Homme gris*, ce qui l'a décontenancé. Il s'agit d'un rôle dramatique très complexe. Ce fut pour lui l'occasion de s'essayer à un autre répertoire que le sien. La pièce met en scène un rapport père-fille au vitriol. Nous avons fait équipe avec Hélène Lapiower. L'attelage était pour le moins insolite, avec ce mélange de mutisme et de logorrhée mis face à face. Nous avons joué *l'Homme gris* 250 fois ! C'était en 1986. René Gonzales venait de prendre la direction de la MC93. Le spectacle a inauguré la petite salle. Entre Claude et moi est née une profonde amitié. Claude était un homme de cœur, extrêmement lucide. Il avait un sens

profond de la fidélité. Sa mort est une grande perte. »

Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la Culture : « Claude Piéplu a occupé avec une grâce infinie la scène et l'écran, apportant une authentique poésie à ses rôles, semblant les habiter avec la légèreté d'un clown qui sait que l'émotion vient de l'art du décalage, si subtil et si difficile à atteindre ».

Georges Ségué, ancien secrétaire général de la CGT et promoteur de l'Appel des cent. « Claude Piéplu avait beaucoup d'esprit, il était prêt à discuter de tout. Il ne supportait pas l'injustice et était sensible aux contingences humaines. »

Propos recueillis par M. S.

Reggae. Desmond Dekker est mort

Le chanteur de reggae Desmond Dekker est décédé jeudi à l'âge de soixante-quatre ans d'une attaque cardiaque dans sa maison en Angleterre. Desmond était la première légende du reggae, a affirmé son manager, en soulignant que lorsqu'il avait sorti son premier tube, personne n'avait jamais entendu parler de Bob Marley. « Il a ouvert la voie à tous. » Le chanteur était en pleine tournée de concert et s'apprêtait à remonter sur scène la semaine prochaine. Sa dernière prestation remontait au 11 mai à Leeds.

La dynastie Michelin en deuil

DISPARITION · Édouard Michelin, patron de l'entreprise, est mort noyé. Les restructurations restent.

Édouard Michelin, quarante-trois ans, patron de Michelin, est mort noyé, vendredi, dans le naufrage d'un bateau de pêche au large de l'île de Sein. L'homme qui l'accompagnait pour cette sortie en mer, Guillaume Normand, président du comité des pêches d'Audierne, est toujours porté disparu. L'épave de leur embarcation a été repérée hier matin par 70 mètres de fond.

MICHELIN, UN POIDS LOURD DU CAPITALISME

Édouard Michelin dirigeait l'entreprise familiale, leader mondial du pneumatique, depuis 1999, date à laquelle son père, François, s'était effacé après un règne de quarante-quatre ans. Son décès est « une douleur pour sa famille ainsi que pour les 130 000 salariés de Michelin dans le monde », a réagi le groupe. Dominique de Villepin a salué « le grand industriel et le remarquable responsable d'entreprise qu'il était et qui a su adapter ce groupe leader mondial aux défis économiques de demain (...) ». Du Chili, Jacques Chirac s'est dit « consterné ». « C'est d'une certaine façon l'économie française qui est en deuil », a-t-il estimé. Pour cause. Michelin est un poids lourd du capitalisme français. L'an dernier, il a réalisé plus de 15 milliards d'euros de chiffre d'affaires et un bénéfice net de 889 millions d'euros. Cent trente mille per-



Parmi les salariés, beaucoup s'interrogent sur le maintien du siège à Clermont-Ferrand.

sonnes, dont 34 000 en France, travaillent pour l'entreprise. Un pneu sur cinq dans le monde sort de ses usines. Le président socialiste de la région Auvergne, René Souchon, a déploré « une perte considérable pour la manufacture, pour Clermont-Ferrand, et pour l'Auvergne tout entière ».

L'héritier décédé, c'est Michel Rollier, soixante ans, cogérant du groupe depuis un an, qui prend, seul, les rênes de Michelin. Cousin de la famille, il a fait carrière dans l'industrie papetière, avant de

rallier le groupe en 1996. Mais son père a été cogérant de Michelin de 1966 à 1991. « L'avenir de l'entreprise est assuré.

Édouard Michelin avait fait tout ce qu'il fallait pour qu'il le soit », a déclaré hier Michel Rollier à Clermont-Ferrand.

Le deuil et la tristesse n'effacent toutefois pas la douloureuse empreinte que laisse derrière lui Édouard Miche-

lin. Formé aux États-Unis sous la houlette de Carlos Ghosn, patron de Renault, il a mené une politique coûteuse en emplois. « Il a introduit les fonds de pension, qui exigent du rendement à outrance », rappelle Patrick Chesne, secrétaire adjoint CGT au comité central d'entreprise (CCE). En 1999, à peine installé aux commandes, Édouard Michelin a scandalisé en annonçant une réduction de 10 % des effectifs en Europe, alors que le bénéfice semestriel du groupe avait bondi de 20 %. Sept mille cinq cents postes sont supprimés en trois ans. Lionel Jospin, alors premier ministre, se dit impuissant.

« CERTAINS ONT PEUR POUR LA SUITE »

Obsédé par la rentabilité et la productivité, Édouard Michelin a poursuivi l'internationalisation du groupe, ouvrant des usines en Chine, en Roumanie, en Russie ou encore au Brésil. « C'était un vrai patron capitaliste, il était là pour que l'argent rentre », souligne Patrick Chesne. Parmi les salariés, beaucoup s'interrogent sur le maintien du siège à Clermont-Ferrand. « Certains ont peur pour la suite, mais tout simplement, quel que soit le successeur, la casse industrielle va se poursuivre », déplore le syndicaliste.

Anne-Sophie Stamané

BIBENDUM, UNE SOCIÉTÉ EN COMMANDITE

Depuis 1863, Michelin est une société en commandite par actions (SCA). Ce statut, rare, distingue deux sortes d'actionnaires : les commanditaires, qui ne font qu'apporter l'argent, et les commandités, qui répondent des dettes de l'entreprise sur leurs biens propres. Les gérants, ici Édouard Michelin

et Michel Rollier, sont désignés, parfois pour de longues périodes, parmi les commandités. Ils dirigent l'entreprise et ne sont payés que par prélèvement sur les bénéfices. Ce système protège des risques d'OPA et joue en faveur des dynasties familiales, dont Michelin fait partie.

Robert Parienté, homme de pointes

PRESSE · Décès de l'ancien directeur de la rédaction de *l'Équipe* et écrivain.

Nous n'étions alors que de jeunes hommes. Et si la lecture quotidienne de *l'Équipe* était parfois fastidieuse et roborative pour nous autres amoureux d'exploits humains, quelques grandes plumes du journalisme y éveillaient nos songes. À l'image d'un Pierre Chany pour le cyclisme, Robert Parienté était pour l'athlétisme un raconteur unique en son genre, rigoureux et exigeant. De ceux qui, par le sport même, parviennent à dire sur le monde des choses bien plus essentielles que des chronos ou des records. Robert Parienté, qui devint en 1980 directeur de la rédaction du quotidien sportif, s'est éteint ce week-end à l'âge de soixante-quinze ans.

De ce jour de 1954 où il poussa la porte de « son » journal (année où y entra aussi un certain Antoine Blondin), jusqu'à ses derniers écrits, l'homme ne varia pas de ton et sa haute stature qui impressionnait autant qu'elle fascinait, restait pour beaucoup un point de repère dans le paysage sportif en mutation accélérée. Car ce patron à poigne, esthète de la précision et des faits, était aussi un écrivain important.

Avec *la Fabuleuse Histoire des jeux Olympiques* (1972) et peu après *la Fabuleuse Histoire de l'athlétisme*, Robert Parienté était entré au panthéon de la littérature sportive, sans jamais négliger ni oublier son immense culture multidisciplinaire. Ceux qui eurent la chance de croiser sa route en savent quelque chose.

Amoureux d'art (mais peut-on aimer le sport sans admirer les artistes?) et de musique, il avait publié en 2004 un magnifique ouvrage intitulé *la Symphonie des chefs*, une galerie d'enquêtes-portraits consacrée à soixante-dix des plus grands chefs d'orchestre. En 1993, au moment de raccrocher, il écrivait : « Ces athlètes qui passent leur temps à tuer les temps. Chaque record du monde qui tombe, c'est la mort du passé que l'on joue sur le stade... » Les érudits aiment le sport, parfois, et savent pourquoi. Robert Parienté n'était pas le moins important. Qu'il trouve ici l'expression de notre modeste gratitude.

Jean-Emmanuel Ducoin,
rédacteur en chef à *l'Humanité*

■ Mort de l'écrivain Viktor Fischl

Viktor Fischl, écrivain et diplomate tchécoslovaque puis israélien est décédé à Jérusalem à l'âge de quatre-vingt-treize ans. « Toutes mes œuvres parlent de l'espoir sous toutes ses formes, tel qu'il se présente dans la vie de l'homme », avait-il déclaré en 1994. Ses ouvrages les plus connus sont *les Mélodies hébraïques*, *Chanson sur le regret*, *Contes de Jérusalem*, *la Rue nommée Mamila*, *Village mort* et surtout le roman *les Bouffons du roi*, racontant l'histoire de quatre prisonniers juifs devenus saltimbanques pour amuser le chef d'un camp de concentration.

Mort d'une double palme d'or

DÉCÈS · Le maître japonais Shohei Imamura, auteur, entre autres, de *la Ballade de Narayama*, s'est éteint hier dans un hôpital de Tokyo. Il avait soixante-dix-neuf ans.

L'histoire est parfois troublante. Le Festival de Cannes n'est pas plutôt éteint qu'on apprend la mort de Shohei Imamura, un des seuls cinéastes à y avoir obtenu deux fois la palme d'or, en 1983 pour *la Ballade de Narayama* et en 1997 (ex aequo avec *le Goût de la cerise* d'Abbas Kiarostami) pour *l'Anguille*. Ne restent désormais plus dans le club ultra-fermé des doubles palmés que Francis Ford Coppola, Bille August, Emir Kusturica et les frères Dardenne, soit un Américain, un Danois, un ex-Yougoslave, et des Belges, Imamura ayant été par voie de conséquence l'unique Japonais.

ELEVÉ PARMİ L'ÉLITE

Né le 15 septembre 1926 à Tokyo, Shohei Imamura appartient donc, en frère aîné, à cette génération des nouvelles vagues qui va déferler à l'arrivée des années soixante alors que les studios battent de l'aile, la « nuberu bagu » des Japonais, qui comporte également Oshima, Shinoda, Susuzi et Yoshida parmi d'autres. Pour caler les choses, disons qu'il a quatre ans de plus que Godard, trois de plus que Vittorio Taviani et six de plus que son illustre compatriote Nagisa Oshima.

Issu d'une famille bourgeoise, troisième fils d'un médecin, il est élevé parmi l'élite, mais fréquente surtout les cours de théâtre, le reste de son temps étant consacré au militantisme, dans ce qu'on pourrait appeler les milieux gau-



Shohei Imamura en compagnie des acteurs japonais Akira Emoto et Kumiko Aso, le 17 mai 1998, lors de la sortie de son film *Kanzo Sensei*.

chistes de l'époque, et au marché noir. De la mauvaise graine en quelque sorte, qui déclare se référant à la guerre, « Quand l'empereur intervint à la radio pour annoncer notre défaite, j'avais dix-huit ans. C'était fantastique. Soudain, nous étions libres. » Il vit alors à Shinjuku, quartier de Tokyo bien connu des cinéphiles (voir *Journal d'un voleur de Shinjuku*

d'Oshima), où il fréquente petits truands, et prostituées. En 1951, il entre en même temps qu'Oshima et Shinoda à la Schochiku comme assistant, en particulier sur trois films d'Ozu dont il critique le style, puis passe à la Nikkatsu, où il devient scénariste et tourne son premier long métrage, *Désir volé*, en 1958. Ses premiers films n'ont été vus que tardivement hors du Japon, mais on y trouve déjà les gens qu'il fréquente et défend politiquement, petit peuple, paysans échoués à la ville et encore plus pauvres qu'à la campagne, voleurs, femmes n'ayant que leur corps comme apport en capital pour survivre dans la société marchande. Si les films de ses débuts sentent encore le poids de la commande et des studios, très vite il affirme son style, à partir de *Cochons et Cuirassés* en 1961.

Commence là l'époque des œuvres personnelles qu'Henri Langlois nous fit découvrir en bloc à la Cinémathèque française à partir de la fin des années soixante et qui provoquèrent un enthousiasme aussi immédiat que renouvelé qui perdure encore, la *Femme insecte*, *Désir meurtrier*, *Introduction à l'anthropologie - le pornographe*, *Évaporation de l'homme*, *Profond désir des dieux*, *Histoire du Japon d'après-guerre* racontée par une hôtesse de bar. Qu'on se souvienne simplement de la séquence d'ouverture de la *Femme insecte* (1963), où une bestiole aveugle cherche à atteindre le haut d'une colline,

agitant ses pattes à l'assaut de mottes de glaise démesurées pour elle, chute, repart au combat en Sisyphe de la boue, échoue encore et toujours, tout est dit.

AU BORD DE LA FAILLITE

Après *Histoire du Japon*, Imamura traverse une passe noire où le salaire de sa femme va assurer la vie matérielle. La maison de production qu'il a fondée pour travailler en indépendant ne va pas bien et la Nikkatsu qui continuait à l'appuyer est au bord de la faillite. Il se replie alors sur la télévision pour laquelle il tourne divers documentaires de moindre importance, mais qui témoignent d'une constance dans les sujets, une hôtesse de bar dans le port de Yokosuka utilisé comme base militaire par les Américains, des « femmes de réconfort » déportées avant-guerre pour assouvir les pulsions des bidasses japonais dans les BMC d'Extrême-Orient, soldats ayant servi l'empereur outre-mer et ayant fait le choix de ne pas rentrer...

Huit ans sans fiction s'achèvent sur son grand retour en 1979 avec *la Vengeance est à moi*, avec Ken Ogata et Iwao Enohizu, certainement un de ses plus admirables films. Le succès commercial obtenu lui permet d'entreprendre alors son unique film en costumes, *Eijanaika*, situé en 1860 alors que le Japon s'ouvre à la culture occidentale après des siècles de repli. C'est ensuite la première palme d'or en 1983, *la Ballade de Narayama*, d'autant plus admirée sur la Croisette que bien peu connaissent la première adaptation du roman de Shichiro Fukasawa, réalisée par Kinoshita en 1958 (passons sur les confrères ayant préféré honorer un certain repas se tenant au moment de la projection, nous étions dans la salle). Ce chef-d'œuvre installe définitivement son auteur dans la cour des grands. On y découvre, portée à l'incandescence, une sexualité épanouie, lumineuse et panthéiste, qui fait jeu égal avec la mort, celle de la vieille que l'on porte dans la tradition au sommet du mont Narayama.

Loin de s'enfermer dans les recettes du succès, Imamura développe ensuite son talent dans diverses directions. Rien de commun semble-t-il entre les fulgurances de *Zegen - le Seigneur des bordels* et *Pluie noire*, film en noir et blanc de facture classique sur les effets secondaires de la bombe atomique lancée par les Américains sur Hiroshima. Comme souvent chez les grands créateurs arrivés au soir de leur carrière, les derniers films témoignent d'une modernité étonnante. Cela vaut à Shohei Imamura une deuxième palme d'or pour *l'Anguille*, en 1997. Il y aura encore deux films pour traiter « des Japonais, parce que c'est le seul peuple dont je puisse parler de façon compétente. » Le dernier, *De l'eau tiède sous un pont rouge*, savoureuse variation buñuellienne sur une femme dont les émotions intimes tournaient à la fontaine, a été présenté en compétition à Cannes en 2001. C'est ainsi qu'on a pu rencontrer une dernière fois son auteur.

Jean Roy

LA FILMOGRAPHIE

- ▶ 1958. *Désir Volé*, *Devant la gare de Ginza-Quest*, *Désir inassouvi*.
- ▶ 1959. *Le Grand Frère*.
- ▶ 1961. *Cochons et Cuirassés*.
- ▶ 1963. *La Femme insecte*.
- ▶ 1964. *Désir meurtrier*.
- ▶ 1965. *Introduction à l'anthropologie - le Pornographe*.
- ▶ 1967. *Évaporation de l'homme*.
- ▶ 1968. *Profond désir des dieux*.
- ▶ 1970. *Histoire du Japon d'après-guerre*.
- ▶ racontée par une hôtesse de bar.
- ▶ 1979. *La vengeance est à moi*.
- ▶ 1981. *Eijanaika*.
- ▶ 1983. *La Ballade de Narayama* (palme d'or à Cannes).
- ▶ 1987. *Zegen - le Seigneur des bordels*.
- ▶ 1989. *Pluie noire*.
- ▶ 1996. *L'Anguille* (palme d'or 1997 à Cannes).
- ▶ 1998. *Kanzo Sensei*.
- ▶ 2001. *De l'eau tiède sous un pont rouge*.

Michelin. Il faut se méfier de soi-même. Et de ses emportements de révolté permanent. Néanmoins, certaines pensées activées en « première intention », comme on dit, ne sont pas toujours les plus mauvaises. En entendant, l'autre soir à la radio, le décès brutal d'Édouard Michelin, nous n'avons pas songé immédiatement à la noblesse supposée d'un nom de famille incarnant à lui tout seul l'histoire très « française » d'une multinationale inscrite dans la tradition du catholicisme dit « social ». Non, une fois passées la surprise et la confirmation de la jeunesse du boss (quarante-deux ans), une phrase a jailli d'elle-même et s'est emparée de nous : « Licenciements boursiers ». Ces deux mots, à l'évidence, empêchaient toute possibilité de larmoiements exagérés (la mort n'est belle pour personne) tandis que les laudateurs de la médiocratie s'acharnaient déjà à nous vanter les mérites d'un « patron humain » à « vocation internationale » qui laisse orpheline « sa ville » de Clermont-Ferrand, bastion de la dynastie du pneumatique tricolore. Eh bien, nous, voyez-vous, nous repensons plutôt au « baptême du feu » du jeune Édouard qui, en 1999, alors qu'il venait à peine d'être intronisé à la tête de l'entreprise à la place de son père François, annonça avec un cynisme rare (souvenons-nous des circonstances et des mots pour le dire) une réduction de 10 % des effectifs du groupe en Europe malgré des bénéfices effrontément à la hausse. Le premier ministre de l'époque, Lionel Jospin, resta sans voix, laissant exsangue une partie de la gauche plurielle qui ne se remettra pas, deux ans plus tard, du scandale des P'tits Lu, pâle copie de l'affaire Michelin. L'héritier de Clermont avait montré le chemin, en quelque sorte, et sept mille cinq cents de ses salariés furent éjectés en trois ans. Mais Édouard savait ce qu'il faisait : déjà en 1991, alors que, tout jeunot, il venait d'être coopté à la gérance, son groupe en avait profité pour liquider 16 000 personnes... Depuis quelques jours, beaucoup disent craindre que cela n'entraîne des changements de taille dans la conduite des affaires de notre Bibendum national. Pour vous dire la vérité,

on voudrait bien ! Depuis deux décennies, en effet, les activités de production du numéro 1 mondial ne cessent de se réduire en France et il n'y a plus que 13 000 salariés Michelin dans la capitale auvergnate. Ce n'est donc pas la « rupture » que craignent les salariés mais bien la continuité ! Entendons-nous bien : nous ne serons jamais de ceux qui diront que la famille Michelin n'a joué aucun rôle dans l'histoire industrielle de notre pays, ou que le fils Édouard, notamment par son choix de l'innovation et de la recherche, n'a pas impulsé un certain rayonnement de la marque. Qu'on nous permette simplement de rappeler que c'est le monde ouvrier qui a fait l'histoire de Clermont et qui a inventé le savoir-faire de ce fleuron, envié jusqu'au paddock de la formule 1...

André Mandouze, grand témoin et résistant

DISPARITION · Intellectuel savant et discret, chrétien anticolonialiste, ami exigeant des communistes, il avait notamment fondé *Témoignage chrétien*.

André Mandouze est décédé lundi, mais on ne l'a appris que jeudi, à la veille de ses quatre-vingt-dix ans. La science historique retiendra de ce latiniste érudit ses travaux sur saint Augustin. Mais il n'était pas seulement un connaisseur du passé. Il était lui-même un morceau d'histoire, mêlant dans sa biographie l'intellectuel, le citoyen, le chrétien et l'internationaliste.

Son existence aura été placée sous le signe de deux des plus beaux mots de la langue française : témoignage et résistance. Il les a mis, avec une constance qui force l'admiration, au service des principales luttes du XX^e siècle, l'antnazisme et l'anticolonialisme (il a sous-titré ses *Mémoires d'outre-siècle*, publiées chez Viviane Hamy, *D'une Résistance à l'autre*).

Sous l'Occupation, il est avec le père Chaillot fondateur de *Témoignage chrétien*, mouvement et journal qui contribueront à l'engagement de nombreux chrétiens progressistes dans la Résistance.

Enseignant, il est muté en 1946 à la faculté d'Alger. Il y constate, effrayé, combien l'exploitation coloniale et le mépris pour « les Arabes » rendent la situation explosive. Il publie en juillet 1947 dans



André Mandouze, professeur honoraire à la Sorbonne. Résistant, patriote et anticolonialiste.

Esprit, un article au grand retentissement : « Prévenons la guerre d'Afrique du Nord », texte que tous les gouvernants de la IV^e République auraient dû lire et relire...

Cette guerre redoutée

mais finalement inévitable, compte tenu des blocages engendrés par la situation coloniale, éclate en novembre 1954 en Algérie. Mandouze s'engage sans hésiter et pas seulement par

l'écrit ou la signature de manifestes. Ce qui lui vaut l'honneur en 1956 d'être arrêté par la DST et inculpé de « tentative de démoralisation de l'armée et de la nation ». Il est libéré après une campagne animée notamment par François Mauriac.

La guerre d'Algérie achevée, il devient dans l'Algérie nouvelle directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Éducation nationale, puis recteur de l'université d'Alger en 1963.

Cet homme de plume et d'action a toujours entretenu avec les communistes des liens tissés lors de la Résistance, étroits, mais au grand jamais complaisants. L'une de ses dernières apparitions publiques fut en novembre 2004 au siège du PCF, lors d'une soirée consacrée au 50^e anniversaire du déclenchement de la guerre d'Algérie. Il y dit publiquement son amitié pour les communistes, mais aussi sa condamnation sans appel de certains épisodes, tel le vote des pouvoirs spéciaux en 1956.

André Mandouze s'est toujours tenu éloigné des varcarmes médiatiques. Il aura pourtant marqué l'histoire du XX^e siècle.

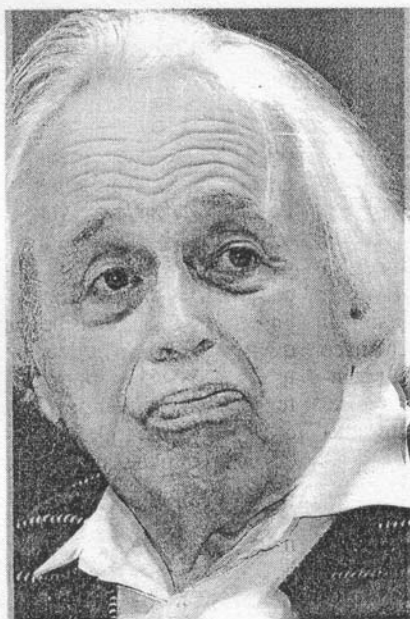
**Alain Ruscio,
historien.**

■ Décès du romancier Enzo Siciliano

Enzo Siciliano, romancier et essayiste italien qui fut l'ami du poète et cinéaste Pier Paolo Pasolini et de l'écrivain Elsa Morante, est mort à l'âge de soixante-douze ans. Il avait reçu en 1998 le prix Strega, équivalent du Goncourt, pour son roman *les Beaux Moments*. Il est l'auteur d'une dizaine d'œuvres, dont plusieurs ont été traduites, comme *la Nuit marâtre* ou encore *la Princesse et l'Antiquaire*. Il a écrit *Pasolini, une vie*, après la mort de son ami en 1975. Il avait également été président de la RAI de 1996 à 1998 sous le premier gouvernement de Prodi.

Ligeti a cessé de battre

DISPARITION. Mort de l'un des compositeurs majeurs de la seconde moitié du XX^e siècle. Son requiem avait été utilisé par Kubrick dans *l'Odyssée de l'espace*.



L n'est pas sûr que la disparition à quatre-vingt-trois ans du compositeur György Ligeti, annoncée par son éditeur sans autres précisions, suscite un choc dans l'opinion. L'une de ses compositions, pourtant, est mondialement connue. C'est cette vibration des voix, étrange et semblant venir des espaces infinis eux-mêmes, qui accompagne dans *l'Odyssée de l'espace*, la découverte de la dalle qui nous entraînera dans le labyrinthe de l'espace et du temps. Aujourd'hui cependant, c'est à une autre pièce de ce compositeur majeur de la seconde moitié du XX^e siècle que l'on pense : Poème symphonique pour cent métronomes qui suscita, lors de sa créa-

tion en 1962, quelques réactions. De fait, le spectateur-auditeur se trouve placé devant cent métronomes installés sur scène et qui tous sont réglés à des cadences différentes, le nombre de ceux qui continuent à battre se réduisant jusqu'à ce que cessent les battements du dernier et que s'installe le silence. Une pièce a priori provocatrice pour un créateur inspiré par les classiques autant que par le dadaïsme ou le groupe Fluxus auquel il appartient avec des figures comme Ben, Nam June Paik et d'autres. Une pièce pourtant poignante avec cette extinction progressive et programmée de battements qu'on ne saurait sans doute dissocier de l'expérience intime du compositeur. En avril 1945, sa mère revient d'Auschwitz, mais son père et son frère cadet ont disparu à Bergen-Belsen et Mathausen.

Né en 1923 en Transylvanie, roumain, puis hongrois, juif sans revendication d'une culture juive, « je suis juif seulement pour les nazis », il parvient à s'évader des compagnies de travail hongroises dans lesquelles il a été incorporé. Étudiant dans un conservatoire avant guerre, interdit d'université par les lois antisémites, il entre à Budapest en 1945 à l'Académie Franz-Liszt où il va acquérir une solide formation classique et s'intéresser à Bartok, Kodaly. L'insurrection de Budapest, en 1956, sa répression par les troupes du pacte de Varsovie l'amènent à quitter la Hongrie. En quelques mois ce sera le choc. Le compositeur a déjà trente-trois ans, il n'est pas avant-gardiste, ce qui était

très mal vu dans son pays, mais il n'est pas innocent. Accueilli par Stockhausen, il va découvrir en quelques mois tous les inventeurs alors de la musique contemporaine. Boulez, Berio, Maderna, Kagel, avec le pèlerinage de Darmstadt qui est alors la Mecque de la musique nouvelle. Il a eu pourtant déjà l'intuition de certains de ses modes de composition avec l'idée de masses sonores vibrantes. Il ira lui-même illustrer sa méthode avec l'exemple de Guillaume de Machaut au XIV^e siècle, inventeur des blocs harmoniques, mais aussi avec Van Gogh. À savoir comment en s'approchant de l'un de ses troncs d'arbre, on se rend compte de l'entrelacs de couleurs dont il est fait et qui lui donne toute sa vie. Mais Ligeti va beaucoup expérimenter et beaucoup créer jusqu'à revenir, ce que d'aucuns lui reprocheront, à des formes plus classiques, néoexpressives. Il n'en ouvrira pas moins la voie à tout le courant de la musique dite spectrale, voire à une partie de la musique répétitive américaine avec cette idée qu'une pièce musicale n'a pas forcément un début et une fin mais qu'il s'agit d'un bloc découpé dans un univers de sons. En 1979, il crée avec Roland Topor, son opéra, *le Grand Macabre*, inspiré tout à la fois des univers satiriques et grimaçants de Rabelais comme de Bruegel. On l'avait vu à Metz, il y quelques années, pour la création d'une de ses pièces interprétées par des enfants où il avait voulu retrouver, disait-il, leur humour et leur ironie.

M. U.

Maurice Régnaut est mort

DISPARITION · À l'annonce de son décès, le poète Alain Lance nous a fait parvenir ce bref hommage.

Nous venons d'apprendre la mort, à l'âge de soixante-dix-huit ans, du poète Maurice Régnaut. Auteur de nombreux livres de poèmes (*Ternaires*, *Autojournal*, *Intermondes*, *Recuïam*) et de pièces de théâtre, il avait été longtemps membre de la rédaction des revues *Théâtre public* et *Action poétique*. Il fut l'un des nouveaux poètes qu'Aragon

présenta avec enthousiasme en 1965 lors d'une soirée mémorable au théâtre Récamier. On lui doit également de splendides traductions (Brecht, Rilke, Enzensberger, Baffo).

Dans la récente période, il avait publié plusieurs livres aux éditions Dumerchez, parfois sous le seul nom de Maurice. Le dernier, *Nous*, vient juste de paraître.

On ne le prendra plus en flagrant délire...



DÉCÈS - L'humoriste Raymond Devos est mort, hier à Paris. Il avait quatre-vingt-trois ans.

« Je tiens les acteurs comiques pour des bienfaiteurs de l'humanité. Donner de l'insouciance, du divertissement, de la bonne humeur, faire rire, quel merveilleux métier. » Ces mots, de Federico Fellini, semblent avoir été écrits pour lui, Raymond Devos.

J'éprouve une infinie tristesse. Je ne peux me résoudre à sa disparition. J'ai tant de souvenirs qui me lient à lui depuis plus de quarante ans... Combien de fois ai-je parlé avec lui de ce qu'il appelait modestement « son métier d'amuseur » et sur l'art du comique? Entre nous, il y avait plus que de l'amitié, plutôt un élan fraternel. On parlait de la vie, de sa vie, de ma vie, de nos interrogations. Il évoquait souvent la fidélité en amitié. Il y avait beaucoup de tendresse dans sa voix. On refaisait ensemble son itinéraire évoquant les artistes qu'il avait rencontrés.

Il venait souvent au siège du journal, alors rue du Faubourg-Poissonnière, pour un entretien à la veille de ses spectacles. Au fil de ces années, j'ai accumulé des pages entières et conçu un livre (1) qui a reçu son approbation. Bien sûr, la

richesse de son esprit créatif a retenu mon attention sans jamais chercher à faire référence à sa vie privée. Lorsque j'allais le voir, à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, dans son « laboratoire », il sortait des textes de ses tiroirs et me demandait de les lire. « Alors! qu'en penses-tu? » Je souriais, l'air approbateur. « Tu sais, je vais les reprendre avant de les intégrer dans mon nouveau spectacle! » S'il travaillait beaucoup c'était avec jubilation. Souvent il me disait « Il faut conserver une âme d'enfant le plus tard possible » Je n'avais plus envie de le quitter tant je m'enrichissais auprès de lui. Il en a toujours été ainsi.

UN HOMME DU NORD

Raymond Devos était un homme du Nord. Il est né le 9 novembre 1922 à Mouscron, en Belgique. Sa famille s'est installée bientôt à Tourcoing. Son père avait le goût de la lecture et aimait la musique à un point tel qu'il passait de longues heures à jouer sur l'orgue de l'église. Sa mère préférait le violon et la mandoline, parfois accompagnée au piano par son mari. Cet univers musical dans lequel Raymond a été bercé explique sans doute

qu'il a très vite manifesté le désir de s'adonner, lui aussi, à la musique. Le théâtre a eu une grande importance dans sa vie. En 1946, il joue, au cours d'une tournée en France le

«C'est pour satisfaire les sens qu'on fait l'amour; et c'est pour l'essence qu'on fait la guerre.»

RAYMOND DEVOS

Médecin malgré lui, dans le rôle du jeune premier et dans *Knock*, on lui confie celui du tambour de ville. De 1953 à 1955, il fait partie de la Compagnie Jacques Fabbri. Avec elle, il interprète *la Vertu en danger* de Sir John Vanbrugh. *Les Hussards* de P. A. Bréal et *la Famille Arlequin* de Claude Santelli. Après les Trois Cousins, Raymond Devos, en compagnie de Roger Verbeke, forme le duo des « Pinsons » à l'ABC et aux Trois Baudets. En 1961, il écrit une revue, *Tête à gifle* que l'on peut voir au cabaret La Tête de l'Art. Ensuite, Raymond a entrepris une longue série de one-man-show.

Jean-Luc Godard lui donne

un rôle en 1964-1965, dans *Pierrot le fou* qu'il interprète remarquablement.

AL'ÉCOLE DES CABARETS

Du Théâtre Mouffetard au Cheval d'Or, en 1954 il a fait ses premiers pas d'artiste itinérant. Les rudiments de son métier, il les a surtout appris à l'école du cabaret. « Il nous fallait faire plusieurs cabarets au cours d'une soirée. Après le Cheval d'Or, tenu par Léon Tchermiac, j'allais ensuite à l'Écluse où Marc et André et Léo Noël nous accueillait. Le spectacle terminé, on passait de bons moments entre camarades, échangeant des idées, confiant nos projets. Quels souvenirs! Aux Trois Baudets, je me souviens très bien le jour où nous avons vu arriver Jacques Brel; Georges Brassens, qui était la vedette du spectacle, me dit: « Ce type-là, crois-moi, il ira loin! »

J'ai eu la chance d'assister à tous les spectacles de Raymond Devos dans les théâtres et les music-halls parisiens. Qu'il s'agisse de l'Alhambra en 1957 et 1960 où il terminait la deuxième partie tandis qu'un certain Johnny Hallyday figurait en première partie. Puis, au fil du temps il y eut les Pupitres,

au Théâtre Fontaine de 1961 à 1963, son one-man-show en 1964 et *Les autres que je suis* ainsi qu'Extra-Muros au Théâtre des Variétés en 1967, l'Olympia en 1968, au Théâtre de la Ville en 1969, à Bobino en 1971, et ensuite suivront le Théâtre Hébertot en 1973, 150 représentations au Théâtre Antoine en 1977, au Théâtre Montparnasse en 1982, au Théâtre du Palais Royal en 1988 et à nouveau à l'Olympia en 1994 et en 1999... sans compter toutes les tournées en province, en Belgique et au Canada.

LE POLISSEUR DE MOTS

Avant de prendre la parole, il avait recours à l'écriture. De lui, on disait communément qu'il était un « jongleur de mots », qu'il se lançait, comme à plaisir, dans le monde de l'absurde. J'ajouterais qu'il était un « polisseur de mots » car il possédait l'art de la concision. Amoureux des textes, adepte du mimodrame, il aurait pu s'en tenir là et faire rire les gens en ayant une large audience. Mais Raymond Devos ajoutera progressivement des instruments au fil des ans, des jongleries, des équilibres sur monocycle. Extraordinaire

jongleur de mots, il jonglait aussi au sens propre. Ses spectacles avaient toujours un aspect très visuel. Connaissant parfaitement les lois de l'équilibre, tout ce qu'il a fait, manuellement ou musicalement, s'intégrait parfaitement, naturellement à ses textes. Il savait jouer de presque tous les instruments: violon, clarinette, guitare, trombone à coulisse, tambour, scie, harpe, vibraphone, clairon, verres musicaux, batterie, « concertina », le seul véritable instrument des clowns. Il ne faut surtout pas oublier le piano qu'il a appris à jouer à l'âge de cinquante ans. À tous ces instruments, j'ajouterais aussi les grelots qu'il agitait de la tête, des poignées et des pieds, parvenant ainsi à jouer des morceaux connus. C'est alors qu'on le prenait en flagrant délire. C'était « la part du fou » qui terminait certains de ses spectacles.

Guy Silva

(1) Guy Silva a écrit un ouvrage de référence sur l'artiste: *Quoique...* dit Raymond Devos, œuvres originales de Raymond Moretti, photos de Robert Doisneau, 144 pages, Éditions Le Temps des Cerises.

Confessions d'un artiste

Extraits choisis à l'occasion de longues conversions entre Raymond Devos et notre ami Guy Silva.

Le rire

« Comment peut-on faire rire les gens en pensant que tout est permis, que l'on peut montrer son derrière ? Eh bien, non et non ! Il faut une certaine dignité. Si l'on n'a pas le respect de soi on fait n'importe quoi. Le rire, je l'ai dit cent fois, est fait pour dégrader les valeurs, cela explique qu'on les respecte. On les dégrade mais on ne les détruit pas. Tandis que si l'on est vulgaire on les détruit. C'est cela qui est important. Moi j'ai dû avoir cette attitude instinctivement. Le respect des autres et le respect de soi vont de pair. Le phénomène humain est compliqué à analyser. Nous sommes pleins de contradictions, de tendances. Certains disent qu'il faut les refréner, d'autres au contraire pensent qu'il faut les activer. C'est souvent dur l'existence de quelqu'un. Le rire permet justement de passer les mauvais moments. Il faut rire un bon coup et repartir ».

Le rire (bis)

« Je me surprends parfois à me dire que le comique est plus fort que je ne le pensais. Plus fort que ma petite aventure, plus fort que mes moyens. On devrait se pencher sur le phénomène comique avec plus d'intérêt, plus d'attention. Le rire est le propre de l'homme. Reprenons cette phrase et voyons pourquoi. Parce que c'est le contre-poids de l'intelligence. Nous sommes plongés dans une espèce de confusion des valeurs, dans une dérive. Il me semble que l'humanité tourne mal. Cela étant dit, elle a assez de force pour s'en sortir. Je ne suis pas pessimiste. Je dis simplement qu'il faut trouver des moyens pour se rétablir. Peut-être que l'un de ces moyens, c'est le rire. Peut-être peut-on rire à propos de choses importantes ! Au départ le rire c'était une revanche du physique sur le mental. Le rire n'a pas fini de faire parler de lui. J'en suis sûr. Il peut être enveloppé de poésie ».

La musique

« La mandoline a été mon premier instrument, dès l'âge de quatre ans. Ma mère en jouait. Ceci explique cela. Je suivais des cours dans une école, le dimanche matin. Il y avait neuf filles et un garçon, et le garçon c'était moi ! C'était pas mal, c'était l'Italie ! [...] Vous savez, je donne l'impression de savoir jouer de tel ou tel instrument. Je ne fais pas

une exhibition. Mes interventions musicales ou visuelles soulignent mes rêves. Je suis en quelque sorte un conteur qui écrit, rajoute. Je me demande toujours si les gens vont accepter mes rêves, s'ils vont entrer dans ma folie. Ce qui importe, c'est que les gens rient. C'est mon premier souci ».

«Un ange passe»

« Moi, quand un ange passe, je le vois et je le dis. J'étais à Digne. C'est très précis. J'étais sur scène lorsqu'une mite est venue tourner autour de moi. Que voulez-vous que je fasse ? J'ai engagé le dialogue avec elle. Les gens riaient beaucoup. C'était un délire collectif. S'il ne m'arrivait pas de choses pareilles je n'écrirais rien. Au début j'ai été gentil avec elle. J'ai fini par lui dire qu'elle pouvait s'éloigner un peu. Outre que tu me bouffes mes effets, le public ne m'écoute plus. Ce n'est pas que je sois jaloux mais c'est moi qui on a invité. Je pensais, comment peut-on refaire cela ? C'est tellement étonnant. J'ai essayé de reproduire cette situation avec une fausse mite : cela n'a pas marché du tout. Il fallait sa présence. Ca m'est resté à l'esprit. C'est ainsi que j'ai eu l'idée de « l'ange qui passe ».

Anecdote

« La petite anecdote en question est représentée par une paire de chaussures. Je dis à la vendeuse : « Je crois que j'ai trouvé chaussure à mon pied ». Elle me répond : « Vous avez de la chance ». Je lui dis : « Oui, je suis verni, je me vois dedans » etc....

Le cirque

« Mon père adorait le cirque. Il nous y emmenait souvent. « nous » équivalait à sept enfants. Il invitait toute sa petite famille quand un cirque s'installait près de chez nous. À l'époque, nous habitions Tourcoing. Pour mon père le cirque c'était quelque chose qu'il fallait voir. Il devait l'aimer comme un enfant. J'ai connu mes premières impressions de spectacle sous un chapiteau. C'était vraiment la fête, la ducasse ainsi appelée dans le nord de la France. Il y avait des lampions dans les rues, des défilés, des parades. Le masque avait encore une importance. J'ai toujours gardé en mémoire cette espèce de féerie fabuleuse. Quand nous allions au cirque nous en rêvions la nuit. Ah ! ces affiches de clowns ! Je pense qu'elles

ont été pour quelque chose dans l'orientation de ma carrière. Pour moi elles avaient un parfum. Voilà comment j'ai pris contact avec le cirque à telle enseigne qu'avec mes frères, nous devons avoir de huit à dix ans, nous avions monté un numéro de clowns. On se servait d'un moulin à café pour imiter un instrument de musique. On jouait sur le toit de la maison, parce qu'elle donnait sur une ruelle fréquentée par les enfants du quartier. Ils constituaient notre public. On se mettait du rouge, du blanc, du noir sur le visage. Je n'ai jamais retrouvé de sensations équivalentes. Cette sorte d'enchantement, on l'a ou on ne l'a pas. Au cirque il y a des gens de génie qui ont dit tout ce qu'on pouvait y dire. Ils y ont fait des « entrées » merveilleuses. Toutes les « entrées clownesques » que l'on a cherchées à y faire sont d'un niveau inférieur à celles d'antan. Il y a une raison à cette lacune. Tout ce qui a été dit le fut au premier degré. On pourrait employer le second, mais serait-il sensible au cirque ? Ce n'est pas impensable. Il s'agit peut-être d'une autre discipline. Il faudrait avoir le courage de l'imposer. Je me suis aperçu que ce qui convenait était essentiellement visuel, relevait de situations, de comportements, or, lorsqu'on se met à expliquer, l'attention tombe. Au cirque ce qui « marche », ce sont des éclatements, des tartes à la crème. Les Loïs de la piste sont redoutables ».

La Fête de l'Huma

« La Fête de l'Huma, et ce n'est pas du tout par complaisance que je dis cela, m'a toujours subjugué. Elle est à la fois gigantesque et elle est l'esprit même de ce qu'est pour moi une fête. La fête, elle est d'abord parmi les gens, pas chez les artistes. J'ai l'impression que beaucoup d'artistes « font la fête » mais humblement. Il faut choisir un lieu en disant c'est ici que la fête se passera, comme à La Courneuve. Moi, j'ai chaque fois éprouvé une joie considérable à la Fête de l'Huma, attablé sous une tonnelle avec des amis connus et inconnus. Je suis un homme du Nord. Je suis Flamand et cette espèce de vie chaude, physique représente tout un coup des moments d'émotion rares qui font que l'on se sent vivre bien. On entend son cœur battre. C'est l'occasion de se frotter aux gens, sans obligations. C'est l'éclosion d'une amitié spontanée, peut-être plus durable qu'on ne le croit ».



Premiers hommages

Jacques Chirac

Le président de la République a appris « avec beaucoup de peine » la disparition de Raymond Devos, affirmant que « c'est un artiste immense qui nous quitte ». « La France perd aujourd'hui un irrésistible funambule des mots, un éblouissant magicien de la langue française, un très grand poète de l'humour », a souligné le chef de l'État dans son communiqué. « Au long de sa prestigieuse carrière, il a su nous faire rire aux éclats et nous émouvoir aux larmes, dans cette étonnante alchimie du comique et de la gravité, de l'absurde et de la profondeur, qui constituait la marque singulière de son magnifique talent ».

Renaud Donnedieu de Vabres

Le ministre de la Culture rend hommage au « chanteur incomparable de la langue française. Ce virtuose, jongleur des mots, ce chanteur incomparable de la langue française, cet athlète de la scène, du spectacle, de la poésie et de l'humour, ce funambule du « sens dessus dessous », pour reprendre le titre de l'un de ses ouvrages, est allé rejoindre son soleil ».

Patrick Le Hyaric

Pour le directeur de l'*Humanité*, « Il était de ces artistes dont le talent, l'humour et l'imagination donnent une dimension magique à la pratique d'une langue. Nous sommes profondément touchés et meurtris par la disparition de ce génie humaniste pour qui un comique « est un monsieur qui prend sur lui certains ennuis pour en débarrasser les autres ». Il restera dans nos cœurs avec son humour décapant et poétique, ses acrobaties verbales, ses performances scéniques époustouflantes pour débusquer l'absurde ».

Jacques Chancel

Raymond Devos était « un gentleman, un funambule, un papillon, il a placé le talent à sa plus haute altitude », a déclaré Jacques Chancel ; « Il était un gentleman, il ne s'est jamais trahi », a-t-il dit, ajoutant qu'il avait « porté au plus haut toutes les formes de l'humour, conduit l'absurde par les chemins les plus étranges ». « Je ne vois pas qui aujourd'hui pourrait le remplacer dans sa sphère (...) d'un mot il faisait un empire, on ne peut pas le comparer », a-t-il insisté.

L'INA rend hommage à Raymond Devos sur www.ina.fr. Retrouvez sur www.ina.fr ses plus grands moments de radio et de télévision.

France-Culture rend hommage à Raymond Devos demain en rediffusant de 15 heures à 17 heures l'émission le Bon Plaisir de... Raymond Devos (première diffusion le 31 décembre 1988) et tout au long de la journée les Carnets de Raymond Devos.

BIBLIOGRAPHIE

- Les ouvrages de Raymond Devos :
► *Matière à rire*, l'intégrale, 542 p. Ed. Olivier Orban.
► *Ca n'a pas de sens*, 1968. Denoël.
► *Sens dessus dessous*, 1976, Stock.
► *A plus d'un titre*, 1989, Olivier Orban.
► *Un jour sans moi*, 1996, Plon
► *Les Quarantièmes Délicates*, 2002, Le Cherche-Midi.
► *A plus d'un titre*, Pocket Book ;
► *Une chenille nommée Vanessa*, 2003.
► *Sans titre de noblesse*, 2005, Le Cherche-Midi.

UNE SENSIBILITÉ À L'AUTRE AUTHENTIQUE

On avait beau s'y attendre, savoir qu'il était gravement malade, l'annonce hier matin de la mort de Raymond Devos à quatre-vingt-trois ans, nous a plongés dans une immense tristesse. Devos, on le côtoyait depuis toujours. Pendant plus d'un demi-siècle, il a nourri notre imaginaire au détour d'un mot, d'une expression, d'une grimace, et même si ces dernières années, il se faisait rare, à la scène comme sur le petit écran, sa silhouette, son regard, sa voix, ses mots, cette langue magnifique qu'il maniait comme nul autre, étaient là, quelque part, enfouis au plus profond de nous-mêmes. Enfant, lors des grandes heures du *Grand Échiquier* animé par Jacques Chancel, on restait des heures scotchés devant ce bonhomme qui savait nous faire rire et pleurer. Parfois, on ne comprenait pas tout. Mais il avait ce don

unique de nous embarquer au pays de l'absurde, du rêve et de tous les possibles quand la grisaille du monde frappait à nos portes désespérément. C'était un clown, un être dont on devinait derrière ses clins d'œil, des fêlures, des blessures, une sensibilité à l'autre authentique. Lorsqu'il s'emparait de son concertina après avoir fait le pitre, le silence se faisait. Un silence respectueux. Il lui suffisait d'égrener quelques notes, et c'était la part d'enfance en chacun de nous qui remontait à la surface. Puis il arrêta tout, rebondissait, tel un félin, sur ses deux pattes, saluait, pirouettait, ouvrait sa petite valise, sortait une, deux, trois balles, les jetait en l'air, ressaluait, s'éclipsait dans des saluts extravagants. C'était un être poétique. Salut l'artiste.

Marie-José Sirach

De battre son cœur S'est arrêté

Le 21 juin, à 79 ans, l'écrivain Jacques Lanzmann, l'homme aux cent vies, le journaliste, le parolier de talent, nous a quittés.

Jacques Dutronc lui doit ses plus grands tubes. Et la littérature, plusieurs dizaines de livres. Rien ne prédisposait cet enfant juif de la banlieue parisienne à mener une vie digne d'un roman d'aventure.

Né le 4 mai 1927 dans une famille juive immigrée d'Europe de l'Est, garçon de ferme à l'âge de 12 ans, Jacques Lanzmann entre dans la Résistance en 1943, rejoignant son père et son frère Claude dans le maquis. Après la guerre, il s'essaie à la peinture avant de tout plaquer pour rouler sa bosse à travers le monde et se révéler dans l'écriture. Il devient alors une figure de Saint-Germain-des-Prés. En 1965, il rencontre Jacques Dutronc. Leur tandem complice fait tout de suite « Crac, boum, hue ! », et ses formules déjantées secouent la France des années 60-70 : *Fais pas ci, fais pas ça, Comme un con de Parisien...*

Ecorché, bougon mais affectif, Lanzmann se lance ensuite dans une quête des origines avec des livres plus graves,

La Tribu perdue d'Israël, en deux parties : *N'oublie jamais qui nous sommes* et *Imagine la Terre promise, Rue des Rosiers*. Des origines ancrées même s'il se définissait comme « athée à 100 % ». Pour lui, on pouvait « être sage, moral et humain sans religion ». Il repose aujourd'hui au cimetière du Père-Lachaise. Lors de ses obsèques, Nathan, le cadet de sa tribu, a été le premier à rendre un hommage bouleversant à son « cher papa ». En octobre, paraîtra aux Éditions du Rocher la réédition d'*Une histoire d'hommes*, récit autobiographique des années de guerre de Jacques Lanzmann.

Rébecca Assoun



Jacques Lanzmann, en mai 2006.

Photo : © David Cohen

Merci et adieu, Sylvia Ostrowetsky

Sociologue bien connue des fondateurs et des anciens lecteurs de notre revue, Sylvia vient de nous quitter (à 70 ans, le 12 avril dernier), emportée par cette « longue maladie » contre laquelle elle luttait avec une volonté et un courage qui ont impressionné tous ceux qui l'avaient rencontrée ces derniers mois. Elle aurait tant aimé pouvoir terminer ses travaux en cours, notamment sur les sciences sociales et les villes nouvelles, et sur judéité et laïcité dans la diaspora française ! Mais la maladie l'en aura, hélas ! empêchée, à quelques semaines près.

Dès le premier numéro de *Langage et Société*, juillet 1977, elle avait rédigé un article inaugural de 31 pages, intitulé « Langage et fait social », véritable manifeste sociologique pour une reconnaissance de « l'espace du discours comme espace social ».

Cette notion d'espace social a d'ailleurs été un des fils directeurs permanents de ses nombreux centres d'intérêt, objets de recherche (et objectifs de revendications citoyennes). Fil de liaison et non fil d'Ariane, puisqu'elle ne se perdait pas dans les dédales et impasses académiques et idéologiques mais fréquentait les chemins de traverse et appréciait, par exemple en sciences sociales de l'urbain et de l'urbanisme, des sociologues aussi apparemment incompatibles (ou complémentaires ?) que les grands rivaux P.H. Chombart de Lauwe et H. Lefebvre.

Chercheuse d'esprit indépendant mais très exigeante, elle avait su briser les carcans disciplinaires, jeter des ponts et travailler aux synthèses fécondes, notamment entre la sociologie (qui restait son point d'attache) et la sémiotique – ainsi qu'en témoigne ce deuxième article (corédigé avec Jean-Samuel Bordreuil) publié dans notre revue (n° 28, juin 1984), intitulé précisément « Le social comme socio-genèse. Éléments de réflexion sur les rapports actuels de la sociologie et de la

sémiotique ». Je crois pouvoir dire qu'on ne peut guère progresser dans cette aventure pleine d'embûches qu'est le projet de *Langage et Société*, à savoir une union (libre ?) de la sociologie et des autres sciences du langage (considérant que la sociologie en est déjà une ?) sans lire et relire ces textes de Sylvia que notre revue peut s'honorer d'avoir publiés.

Sans renier ses origines juives, elle militait pour une judéité laïque, tolérante et accueillante aux agnostiques, et pour une paix juste en Palestine.

Sans renier les enseignements théoriques du marxisme, elle sut très tôt dénoncer ses insupportables dérives staliniennes, et même ses contraintes intellectuelles.

Ayant enseigné d'abord à l'Université de Provence puis à l'Université de Picardie, ses collègues et ses étudiants pourraient mieux que moi témoigner de l'impact d'humanité et d'humanisme qu'elle avait auprès d'eux.

Au nom de tous ceux et celles qui t'ont aimée, chère Sylvia, et qui ne sont pas près de t'oublier, à qui tu as ouvert les yeux, l'esprit et le cœur, je t'adresse notre salut fraternel et affectueux. Merci et adieu !

Jacques Jenny
Langage et Société

Suzanne Lafage (1930-2006)

Professeure émérite de l'Université de Paris III,
sociolinguiste, spécialiste internationalement reconnue
du français d'Afrique.

« demander la route », *loc. verb. Usuel (tradition), (calque de langues locales), oral, écrit, tous milieux, mélior.* Demander à son hôte de prendre congé. « Alors il est temps de demander la route pour rentrer [...] » Suzanne Lafage, 2002, *Le lexique français de Côte d'Ivoire, appropriation et créativité*, ILF-CNRS/Le français en Afrique, Nice, tome I, p. 294.

Suzanne Lafage, Suzie, nous a quittés ce mois d'octobre 2006. Elle ne nous a pas demandé la route...

Il est vrai que, selon l'habitude ivoirienne, nous la lui aurions refusée, arguant que nous souhaiterions rester encore un peu avec elle. Les bons amis n'aiment rien tant que de demeurer ensemble.

Mais il est vrai aussi qu'elle souffrait énormément, atteinte de plusieurs maladies au long cours. Malgré tout elle tenait à travailler et à assurer la continuité de ses publications et la pérennité du champ de recherche, l'usage du français en Afrique, qu'elle a plus que contribué à faire exister.

Nous avons en février 2005, à *Langage et Société*, avec l'aide décisive d'Ambroise Quéfellec (Université de Aix-Marseille et UMR 6039 ILF-CNRS) et de Maurice Aymard (directeur de la MSH), organisé une journée d'études: « Des inventaires lexicaux du français en Afrique à la sociolinguistique urbaine. Hommage à Suzanne Lafage ». Cette journée a été, je crois pouvoir le dire, un moment de discussions passionnées et d'intense d'émotion qu'elle a, malgré sa fatigue, ressenti fortement et apprécié.

Suzanne Lafage, tout à tour institutrice en Kabylie, missionnaire ONU en Guyane, enseignante de Lettres classiques et modernes au Togo, reprend dans les années 70 les études de linguistique qu'elle avait dû interrompre. Elle sera nommée enseignante à l'Institut de Linguistique Appliquée de l'Université d'Abidjan (Côte d'Ivoire). Commencera alors toute une série de recherches de lexicologie et de sociolinguistique qui aboutiront, outre de nombreux articles, à sa participation à *L'inventaire des particularités lexicales du Français en*

Afrique Noire (1983, équipe ILA, AUPELF-ACCT). Elle publiera en 2002 *Le lexique français de Côte d'Ivoire* et contribuera à ceux du Gabon, du Togo, du Burkina. Sa préoccupation était toujours la vie des langues et leurs usages concrets, notamment dans les situations urbaines. Elle a formé une génération de chercheurs et d'enseignants, tant africains qu'européens, avec qui elle savait nouer des relations d'amitiés chaleureuses (et bien que nous nous donnions du « Madame » et du « Monsieur » – je l'ai connue tardivement bien après avoir lu ses textes – cela n'empêchait pas une collaboration confiante, pleine de chaleur et d'enthousiasme).

Suzie, tu vas nous manquer, mais nous penserons, selon la coutume, à te faire participer à nos réunions festives en versant quelques gouttes de boisson sur le sol, « pour les Ancêtres », dont tu fais maintenant partie.

Pour le Comité de *Langage et Société*,
François Leimdorfer

Avec Claire Blanche Benveniste, *Langage et Société* vient de perdre l'un des membres éminents de son Comité scientifique et un compagnon de route intellectuel de la revue.

Claire Blanche Benveniste fut un des intellectuels marquants des cinquante dernières années, tant en France qu'à l'étranger. Elle fut pionnière dans le développement des études sur le français parlé. Elle a su montrer l'importance de la description des langues parlées, aussi bien pour la théorie linguistique que pour les retombées sociales, en particulier dans le domaine de l'enseignement. Elle a fondé et dirigé la revue aixoise *Recherches sur le français parlé*. Elle a publié des ouvrages de référence comme *Le français parlé. Edition et transcription*, en 1987 avec Colette Jeanjean ; *Le français parlé : études grammaticales*, en 1990 ; *Approches de la langue parlée en français*, en 1997 (réédité en 2010) ; *Le français. Usages de la langue parlée*, en 2010 avec Philippe Martin.

Elle fut partie prenante de nombreux débats scientifiques qui ont traversé ces cinquante dernières années. Ainsi, autour de la conception du système orthographique français et des capacités à le réformer, on rappellera *L'orthographe* avec André Chervel en 1969. On mentionnera dans plusieurs de ses articles, ses critiques à l'encontre du premier Chomsky qui ne prenait en compte ni la variation dans les langues ni les différences typologiques entre les langues. Elle a aussi engagé le débat avec la linguistique variationniste dans les années quatre-vingt, à propos de leur conception de la syntaxe et de leurs interprétations de nature corrélationniste des faits de variation. Au plan des politiques linguistiques européennes, elle a œuvré activement à l'élaboration de méthodes d'enseignement mutuel de quatre langues romanes (Eurom4).

C'est une des figures majeures de la vie intellectuelle des cinquante dernières années qui disparaît. Elle va nous manquer.

Josiane Boutet, directrice actuelle de *Langage et Société*
Sonia Branca, ex-directrice de *Langage et Société*

DÉCÈS D'YVES BERGOUGNAN

C'était le « Prince »

YVES BERGOUGNAN est mort dans la nuit de vendredi à samedi derniers, à son domicile de Toulouse. Il avait quatre-vingt-un ans. Demi de mêlée du Toulouse Olympique, puis du Stade Toulousain avec lequel il fut champion de France en 1947, il avait joué à 17 reprises avec l'équipe de France entre 1945 et 1949, une fracture d'une épaule l'obligeant à mettre un terme à sa carrière, alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans.

En si peu de temps, il réussit à entrer

dans l'histoire du rugby français, restant comme l'un des plus grands demis de mêlée. De haute taille pour l'époque (1,80 m), il avait une gestuelle exceptionnelle, une remarquable vision de jeu, une longue vitesse de course, un jeu au pied diabolique, pouvant passer des drops dans des positions incroyables. Il devait du reste marquer le dernier drop de l'histoire à 4 points, en 1948, contre l'Angleterre (15-0), à Colombes.

« C'était un joueur d'exception, raconte Henri Fourès, qui joua avec lui au Stade Toulousain. Comme Jean Prat, qui passait son temps au stade à Lourdes, Bergougnan venait sans arrêt s'entraîner aux Ponts-Jumeaux. C'était un compagnon très agréable, plein de vie. Pour nous Toulousains, il était le "Prince". Avec lui, on n'était jamais battus, tellement il était imprévisible avec ses changements de pied et ses contorsions. »

Fils de Raoul Bergougnan, un professeur aux Beaux-Arts de Toulouse, peintre très coté, Yves Bergougnan s'occupa ensuite de sa chemiserie, et demeura jusqu'à la fin de sa vie à l'écart du monde du rugby. — F. D.



(Photo L'Équipe)

■ **DISPARITION D'ANDRÉ JACCAZ.** – L'ex-gardien international André Jaccaz est décédé dimanche, victime d'un accident cardiaque à l'âge de cinquante-huit ans. Multichampion de France, il fit les beaux jours de Megève et de Saint-Gervais.

Tele Santana est mort

L'ancien sélectionneur brésilien Tele Santana est décédé hier à Belo Horizonte, à l'âge de soixante-quatorze ans. Hospitalisé depuis un mois pour une infection intestinale, son état s'était aggravé et l'infection s'était étendue aux poumons et aux reins. Il avait subi une trachéotomie et était sous assistance respiratoire. Ancien joueur de Fluminense, Santana avait notamment dirigé la Seleçao de Zico et Socrates lors des Coupes du monde 1982 et 1986, avant de prendre les rênes du Sao Paulo FC, deux fois vainqueur de la Copa Libertadores et de la Coupe Intercontinentale (1992 et 1993).

■ GÉRARD STURLA N'EST PLUS.

– Arrivé à l'ASVEL en 1951, ayant remporté quatre titres de champion de France (1952, 1955, 1956 et 1957) et deux Coupes de France (1953 et 1957) avec ce club, Gérard Sturla (40 sélections en Bleu, sélectionné pour les JO de Melbourne en 1956) est décédé hier matin à Décines, près de Lyon, à soixante-quinze ans. En 1957, il avait figuré dans la toute première promotion des conseillers techniques régionaux, occupant cette fonction dans le Lyonnais durant trente-quatre ans. Aux siens, *L'Équipe* présente ses condoléances attristées. – C. C.

■ DÉCÈS DE BRIAN LABONE. –

L'ancien défenseur de l'équipe d'Angleterre (26 sélections et 1 participation à la Coupe du monde 1970) et capitaine d'Everton, Brian Labone, âgé de 66 ans, est décédé dans la nuit de lundi. Capitaine d'Everton, Labone fit toute sa carrière dans l'autre grand club de Liverpool de 1957 à 1971.

Michel Kapfer nous a quittés

MICHEL KAPFER, correspondant de *L'Équipe* et de *France Football* à Strasbourg, est décédé samedi après avoir lutté plusieurs mois contre une implacable maladie. Il aurait eu soixante ans le 27 août prochain. Avec lui, nous perdons plus qu'un collaborateur précieux. C'est un ami qui s'en va, un collègue toujours souriant, un homme prévenant, prompt à partager sa connaissance du football en général, alsacien en particulier, avec les envoyés spéciaux de notre journal à la Meinau.

Michel Kapfer était journaliste aux *Dernières Nouvelles d'Alsace* depuis 1978. Durant de longues années, il a commenté les hauts et les bas du Racing Strasbourg, avec pertinence et courage dans ses prises de position. Ancien bon défenseur dans

l'équipe de Division d'Honneur de Schweighouse-sur-Moder, village dont il était originaire, Michel connaissait bien sa partie. Il a notamment couvert la Coupe du monde 1994 aux États-Unis pour son journal. Mais il était aussi un confrère éclectique : la lutte, l'athlétisme, le cyclisme, l'escrime ou la natation n'avaient pas de secrets pour lui. Une minute de silence en sa mémoire a été respectée dimanche, avant le coup d'envoi du match Strasbourg-Nancy. Ses obsèques auront lieu demain après-midi à Haguenau.

À son épouse, Marcelle, à ses enfants, Sylvie, Patrice et Dominique, à sa famille, à ses amis, *L'Équipe* présente ses plus sincères condoléances.

Corinne Rey-Bellet assassinée

L'ANCIENNE CHAMPIONNE suisse Corinne Rey-Bellet et son frère ont été assassinés de plusieurs coups de feu, dimanche soir, à leur domicile, dans la station des Crosets (Valais). Leur mère a été grièvement blessée dans la fusillade. La police suisse a annoncé hier dans un communiqué avoir lancé un mandat d'arrêt contre son mari, Gerold Stadler, un banquier privé, indiquant que « *le meurtrier de Corinne Rey-Bellet et de son frère a été identifié* ». Stadler se serait rendu au domicile des parents de son épouse, dont il était séparé depuis une dizaine de jours, pour lui ramener leur enfant de deux ans et demi. Les deux adultes auraient couché l'enfant puis auraient eu une vive discussion, en présence des parents de l'ex-skieuse et de son frère Alain, avant que Stadler n'utilise son arme. « *Son forfait accompli, il est sorti de l'appartement où il a été vu tenant un pistolet à la main. Il a pris la fuite à bord de son véhicule* », a précisé la police. Sa voiture a été découverte à quelques 20 km du lieu du drame. La police souligne que Gerold Stadler « *doit être considéré comme dangereux* ». Spécialiste de descente et de super-



(Photo Jean-Louis Fel)

G, Corinne Rey-Bellet, trente-trois ans, avait remporté trois descentes et deux super-G, dont un doublé à Sankt Anton en janvier 1999, et comptait une quinzaine de podiums entre 1999 et 2003. Elle avait également remporté la médaille d'argent (*notre photo*) en descente aux Championnats du monde à Saint-Moritz (Suisse) en 2003. Victime de blessures répétées, elle avait abandonné la compétition peu après.

■ DISPARITION DU PÈRE DE TIGERWOODS.

– Tiger Woods a tenu à annoncer lui-même la triste nouvelle. Après des mois et des mois de combat contre un cancer de la prostate, son père Earl est décédé à l'âge de 74 ans, mercredi, à Cypress en Californie. *« Mon père était mon meilleur ami et un grand modèle, a confié le numéro 1 mondial qui était à son chevet depuis plusieurs jours. Il va énormément me manquer. C'était un père, un entraîneur, un mentor, un soldat, un mari et un ami exceptionnel. Sans lui, je ne serais pas là où je suis aujourd'hui. »* La relation entre l'ancien béret vert et son fils prodige a plus que conditionné l'éclosion du phénomène Tiger.

Après avoir caressé l'espoir de faire carrière dans le base-ball, Earl Woods s'était engagé dans les forces spéciales de l'armée US avec lesquelles il allait combattre durant la guerre du Vietnam. C'est là qu'il s'était lié d'amitié avec un officier sud-vietnamien dénommé Nguyen « Tiger » Phong – surnom qu'il transmettra à son fils Eldrick « Tiger » Woods. Instal-

lé à Cypress, près d'un golf de la Navy, il avait initié son fiston à ce jeu dès sa petite enfance. La légende était en marche. On se souvient du premier sacre en Majeur du Tigre, au Masters en 1997, et de l'étreinte qu'il donna alors à ce père qu'il a tant aimé.

La dernière œuvre d'André Labarrère

André Labarrère, sénateur-maire de Pau emporté hier, à l'âge de soixante-dix-huit ans, par un cancer, aura jusqu'au bout encouragé et aidé les sportifs de sa ville. Sa dernière grande réalisation, dont la première pierre du chantier avait été posée il y a dix jours en présence des autres maîtres d'œuvre du projet, Patrice et Tony Estanguet, sera donc, en septembre 2007, le bassin de canoë-kayak qui, dérivé du Gave, accueillera les athlètes du pôle Élite du slalom français et de grandes compétitions internationales. Il était encore récemment passé à l'entraînement de la section, qui lutte pour son maintien dans le Top 14 de rugby, pour assurer chacun de son soutien dans ce duel au couteau avec le voisin bayonnais. Et chacun se souvient de la part qu'il avait prise, en 1991, dans le déménagement de l'Élan Béarnais, passé de la Moutète d'Orthez à Pau, où il évolue désormais dans un superbe palais des sports de 8 000 places.

BATEAUX VOLVO OCEAN RACE

La course endeuillée

Triste journée, hier, sur la Volvo Ocean Race pour l'équipe d'*ABN-AMRO 2*, le bateau skippé par le Français Sébastien Josse, qui a perdu Hans Horrevoets, jeune marin néerlandais de trente-deux ans. Il était trois heures du matin, hier, lorsque l'accident s'est produit. Luttant dans le gros temps, l'équipage naviguait au portant sous des vents de 25-30 nœuds (45 à 55 km/h) à quelque 1 300 milles de Land's End, la pointe de la Cornouaille anglaise. Sur une mer formée, le bateau est soudain parti au surf et a enfourné. Hans Horrevoets, qui manœuvrait sur le pont, a alors été projeté hors du bord par la vague. Lorsque ses coéquipiers réussirent à récupérer le corps, il était malheureusement déjà trop tard pour le réanimer : Hans Horrevoets avait péri noyé, emporté par la lame.

« Nous sommes dévastés par ce qui vient de se produire, témoignait Sébastien Josse. Toutes nos pensées vont vers la famille de Hans. Je voudrais dire que durant toute la manœuvre "homme à la mer", notre équipage (...) a fait preuve d'une exceptionnelle maturité. Nous regrettons profondément de n'avoir pas réussi à ramener Hans à la vie. » Marié et père d'un enfant, Hans Horrevoets était le plus âgé des équipiers à bord d'*ABN-AMRO 2*. Il était aussi l'un des plus expérimentés puisqu'il avait déjà bouclé un tour du monde dans le cadre de la Whitbread 1997-1998.

Après ce drame, Sébastien Josse et ses hommes ont renoncé à cette manche pour rejoindre Portsmouth hors course où *ABN-AMRO 1*, le probable vainqueur, est attendu ce week-end.

■ **DÉCÈS DE KAZIMIERZ GORSKI.** - L'ancien sélectionneur de l'équipe de Pologne, Kazimierz Gorski, est mort hier à Varsovie à l'âge de 85 ans, des suites d'un cancer. Sous sa direction, dans les années 70, la sélection polonaise, surnommée les « Aigles de Gorski », a écrit les plus belles lignes de son palmarès : médaille d'or aux Jeux Olympiques de Munich en 1972, troisième place à la Coupe du monde 1974 en Allemagne et médaille d'argent aux Jeux Olympiques de Montréal, deux ans plus tard.

Un homme de son temps

Le président et propriétaire du groupe Amaury, décédé à l'âge de 66 ans, était un entrepreneur discret mais tenace.

Il aimait les stratégies claires et durables, mais cultivait la plus grande discrétion. Philippe Amaury, décédé mardi soir à l'issue d'un rude combat contre la maladie, a, en vingt-trois années de présidence, considérablement développé les activités de son groupe, auquel appartient L'Équipe.

apparaissait bien souvent que dans la tribune officielle des Champs-Élysées, il ne manquait pas une miette des retransmissions télévisées.

C'est au Tour qu'il consacra d'ailleurs son dernier combat, à ne jamais vouloir céder face à l'Union cycliste internationale (UCI), dans le récent conflit qui opposait celle-ci à ASO dans le cadre de la fondation du Pro Tour. « C'était méconnaître Philippe Amaury que d'avancer qu'il voulait surtout y défendre sa priorité du Tour de France, précisait hier Martin Desprez, son plus proche collaborateur. Il avait la conviction intime que le Tour était un monument français, de par la grandeur de ses héros, de par son impact populaire. À son sujet, il ne se sentait pas détenteur de droits, mais détenteur de devoirs... »

Docteur en droit et diplômé de Sciences Po, Philippe Amaury était le fils d'Émile Amaury, fondateur en 1944 du Parisien Libéré. En 1983, six ans après la mort accidentelle de son père, après une première carrière dans le juridique et la publicité, chez Davas, et à l'issue d'un lourd différend juridique avec sa sœur aînée Francine, il prenait donc la direction du groupe Amaury. Il n'eut de cesse depuis de chercher à développer et moderniser toutes ses filiales, sur un principe fort de délégation à ses managers. Jean-Pierre Courcol, Jean-Claude Killy, Patrice Clerc, hommes forts issus du sérail du sport, furent ou sont de ceux-là, qui mirent en place les mutations de L'Équipe et du Parisien et l'expansion d'ASO. Cette dernière accompagnée d'une ligne directrice : le sport avant le business.

A l'écart de la curiosité

Entrepreneur tenace, soucieux de la pérennité de son groupe, il n'avait guère le goût des conflits, mais les affrontait avec rudesse lorsqu'il le fallait. Ce grand amoureux de ses journaux était tout autant soucieux de l'indépendance de leurs rédactions et de leurs conditions de travail, car il croyait avant tout à l'information. Sans en faire grand tapage : il se tenait très à l'écart de la curiosité médiatique, caractéristique rare chez un grand patron de presse, comme le soulignait hier Jean-François Lamour, le ministre des Sports (lire ci-dessous). Et dans le même



Philippe Amaury (à gauche), en 1992, en grande conversation avec Jacques Goddet (à droite), fondateur de L'Équipe, disparu en 2000, et Jean-Claude Killy, alors président d'Amaury Sport Organisation. (Photo Bruno Fablet)

temps se montrait toujours prévenant et sympathique. C'est un homme qui inspirait un profond respect qui s'en est allé avant-hier. À son épouse, Marie-Odile, à sa fille Aurora, directrice des études statistiques du groupe Amaury, à ses fils Jean-Étienne, L'Équipe et l'ensemble de ses collaborateurs présentes leurs condoléances émues et attristées.



Drapeau en main, au départ du Tour de France 1987 à Berlin, avec Jacques Goddet (à l'extrême gauche) encore très « patron du Tour », et Jacques Chirac (à droite), alors Premier ministre. (Photo Michel Deschamps)

PHILIPPE AMAURY, président et propriétaire du groupe Amaury, auquel appartient L'Équipe, est décédé mardi soir des suites d'une longue maladie. Il avait 66 ans. « Jusqu'aux derniers instants, il s'est tenu au courant des activités de son groupe qu'il aimait tant et a pris les décisions nécessaires à son développement », a indiqué Marie-Odile Amaury, son épouse, vice-présidente. Philippe Amaury était, depuis 1983, à la tête d'une entité forte de trois secteurs : la presse régionale (Le Parisien, Aujourd'hui en France, L'Écho Républicain), la presse sportive (L'Équipe et tous ses médias, France Football, Vélo Magazine, Rugby) et leurs activités transversales (imprimeries, régie publicitaire Manchette, société de distribution SDVP), ainsi que l'organisation sportive à travers Amaury Sport Organisation (Tour de France, Paris-Roubaix et Paris-Nice cyclistes, Dakar, Marathon de Paris, Open de France de golf...).

C'était un homme très discret, que finalement peu de ses trois mille collaborateurs connaissaient, mais qui avait, dans un souci de grande indépendance, considérablement développé la puissance de son groupe, rebaptisé Editions Philippe Amaury dès 1985. Il aimait le sport, pas seulement son spectacle d'ailleurs, et il était réellement fasciné par l'importance de celui-ci comme un élément déterminant de nos vies quotidiennes. Mais il chérissait surtout « son » Tour de France ; s'il n'y

RÉACTIONS

Jacques Chirac : « La presse perd une de ses grandes figures »

● **Jean-François LAMOUR** (ministre de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative) : « L'intérêt de Philippe Amaury pour le sport n'avait d'égal que sa propre discrétion. Avec sa disparition, le monde du sport perd beaucoup. À travers ASO et L'Équipe, on sentait son intérêt, la connaissance et l'attention permanente qu'il avait pour la chose sportive, en matière d'organisation d'événements comme en termes d'expression et de restriction d'actualité. À travers la longue action de Philippe Amaury, on a toujours senti une détermination, mais aussi une humilité et une discrétion rarement égalées chez les grands patrons de presse. »

● **Jacques CHIRAC** (président de la République) : « Avec son indépendance d'esprit, sa volonté de fer allée à une discrétion rigoureuse, Philippe Amaury ne reculait jamais devant les décisions stratégiques. Avec lui, la presse française perd une de ses grandes figures. Sachant mettre l'audace et l'imagination au service d'une vision à long terme des intérêts de son entreprise pour construire un groupe diversifié, Philippe Amaury en a fait d'énormes belles réussites de la presse française. »

● **Jean-Claude BLANC** (directeur de la Fédération française de tennis et de Roland-Garros) : « C'est une triste journée. J'ai eu l'occasion de le côtoyer assez régulièrement entre 1994 et 2000 quand je travaillais chez ASO (Amaury Sport Organisation). Philippe était à la fois très proche de ses managers tout en leur laissant une totale liberté de manœuvre. La relation superbe qu'on avait avec lui était faite de respect professionnel et de proximité. Il était toujours disponible quand on avait besoin de lui. Il me donnait l'impression de gérer son groupe dans la durée, avec la volonté de transmettre quelque chose, jamais de « faire un coup ». Je suis triste pour sa femme, Marie-Odile, et pour ses enfants, car c'était le chef d'une famille très soudée. »

● **Jean-Luc ROUGÉ** (président de la Fédération de judo) : « Je l'avais rencontré récemment dans une réunion à L'Équipe. Même si je ne le connaissais pas très bien, il m'avait étonné par son sens de l'écoute. Ces remarques étaient toujours pertinentes et permettaient de relancer les débats dans la bonne direction. Il tenait compte des avis de tout le

monde. Il avait également une grande connaissance de l'esprit du sport. J'avais été sensible à sa vision du sport, qui était la même que celle pour laquelle je milite, à savoir un sport éducatif et ludique. »

● **Jean-Marie LEBLANC** (patron du Tour de France) : « À la tête du Tour, j'ai toujours entretenu des relations de confiance avec le président Amaury. Pendant dix-huit ans, j'ai pu toucher du doigt, comprendre, ressentir son attachement sincère, mais discret au Tour. Ce n'était pas un homme de grandes effusions, mais je me souviens très fort qu'il m'avait témoigné sa reconnaissance en 1998 quand il avait tellement fallu se battre au milieu de la tempête médiatique pour ramener le Tour à Paris. Est-ce ce combat-là, cette difficulté, qui nous avait rapprochés ? Peut-être. En tout cas, c'était un homme que j'appréciais beaucoup. Parmi les étapes du Tour qu'il a suivies avec moi, il y a eu celle en 1995 du lendemain de la mort de Fabio Casartelli. C'était la grande étape des Pyrénées que les coureurs n'ont pas disputée. C'était incroyablement long. L'autre invite dans la voiture était le ténor espagnol José Carreras, qui s'était démené pour pouvoir suivre une étape du Tour. Il n'y avait pas grand-chose à dire, qu'à respecter le chagrin des coureurs. On a passé une journée émouvante, ininterrompue. C'était tout à fait étrange ces sept heures de voiture dans le silence et l'émotion... » — Gh. M.

● **Renaud DONNEDIEU DE VABRES** (ministre de la Culture et de la Communication) : « Avec la disparition de Philippe Amaury, nous perdons une très grande figure de la presse parisienne et nationale, non pas seulement l'héritier du fondateur du Parisien Libéré, mais un véritable entrepreneur qui avait su remarquablement développer le patrimoine dont il était dépositaire. Dans un contexte que l'on sait difficile de la presse quotidienne, Philippe Amaury avait su triompher de bien des obstacles, prendre des décisions justes et maintenir ainsi son groupe au tout premier plan. Il avait une passion pour l'information et un profond désir de la rendre accessible aux plus larges publics. Ses succès étaient ceux d'un homme qui savait qu'une presse populaire peut être aussi une presse de grande qualité. »

● **Bertrand DELANOË** (maire de Paris) : « Philippe Amaury avait su développer une presse populaire et

sportive en faisant notamment du Parisien et de L'Équipe deux des plus gros tirages quotidiens de France, sans jamais pour autant sacrifier au devoir d'exigence du métier de journaliste. Philippe Amaury était par ailleurs un grand amateur de sport. Au-delà de l'édition de journaux et magazines sportifs, il avait mis sa passion au service de l'organisation d'événements importants et sportifs, très appréciés des Français, tels que le Tour de France, le marathon de Paris ou encore la course cycliste Paris-Roubaix. »

● **La Fédération nationale de la presse française** : « Très attentif aux évolutions de notre société et aux préoccupations de nos concitoyens, Philippe Amaury a toujours fait en sorte de les prendre en compte et de s'en faire l'écho dans les différents quotidiens qu'il éditait. Cette écoute du public conjugée à une exigence intransigeante aura permis le rayonnement du Parisien et d'Aujourd'hui en France, quotidiens populaires et de qualité. Ne craignant pas d'innover et d'aller à l'encontre des idées reçues, Philippe Amaury a donné au groupe de presse qu'il dirigeait un dynamisme incontestable, qu'atteste par exemple le succès du quotidien L'Équipe. »

Sur le podium des Champs-Élysées, en 1995, avec Miguel Indurain, pour la cinquième victoire d'affilée du champion espagnol dans le Tour. (Photo Bruno Fablet)



Avec Patrice Clerc, actuel président d'Amaury Sport Organisation, à l'occasion de la présentation du parcours du Tour de France, en 2000. (Photo Michel Deschamps)



INDÉPENDANCE

PEU d'entre nous le connaissent, tant il avait voulu de discrétion. Et pourtant, hier, toutes les équipes de L'Équipe partageaient une grande tristesse. Notre président et propriétaire, Philippe Amaury, cultivait la modestie et l'humilité ; c'est pourquoi nous ne lui rendrons finalement pas plus bel hommage que les moments d'intense émotion que nous avons tous ressentis à l'annonce de son décès. Ils étaient sincères. C'est un grand homme que nous avons perdu, qui feignait de se contenter de nous accompagner, physiquement toujours en retrait, mais qui ne cessait de nous montrer la voie.

À L'Équipe, nous retiendrons en premier lieu le patron de presse, bien entendu, qui nourrissait une immense passion pour ses deux grands journaux : Le Parisien - Aujourd'hui en France et le nôtre, le vôtre. Il était plus proche de la vie du premier, mais toujours attentif et attentionné au second. Nous retiendrons l'homme qui avait une vision simple et noble de ce « sa » presse : qu'elle soit populaire, au sens « intéresser le plus grand nombre », qu'elle s'inscrive dans son temps et incarne donc une certaine modernité. Nous retiendrons l'homme qui croyait, en ces temps difficiles, à l'avenir de la presse quotidienne payante et tout autant à l'innovation et au développement de nouveaux médias. Nous retiendrons, à L'Équipe, celui qui regardait aussi le sport comme un fait de société de ce début de siècle. Et nous, journalistes, retiendrons plus particulièrement l'homme et le patron qui ne croyait à cette presse de qualité qu'à la condition de l'indépendance totale de ses titres et de ses rédactions.

Sans doute n'avons-nous pas assez mesuré notre chance d'avoir pu, au jour le jour, exercer notre métier et pouvoir chaque jour vous en livrer le fruit, selon ces règles simples édictées par Philippe Amaury. Combien de fois avons-nous, à tort, été soupçonnés par le monde extérieur de collusion entre colonnes de L'Équipe et intérêts d'ASO, la filiale organisatrice d'événements du groupe Amaury, du Tour de France notamment ? C'était, pour ceux qui l'ont fait, pêcher par ignorance. Par méconnaissance d'un homme, il est vrai très discret.

CLAUDE DROUSSENT

Michelin perd un patron

Édouard Michelin, président du leader mondial du pneu, s'est noyé en mer, hier. Les mondes de l'industrie et du sport sont sous le choc.

C'EST L'UN DES PLUS GRANDS patrons d'industrie français qui a disparu, hier. À quarante-trois ans, Édouard Michelin était à la tête du premier groupe mondial de fabricant de pneumatiques. Il avait pris la suite de son père en 1999.

Parti tôt hier matin pour pêcher le bar de ligne dans le raz de Sein, un endroit très prisé mais dangereux entre la pointe du Raz, en Bretagne, et l'île de Sein, ce n'est que peu après 20 heures, hier soir, que fut pourtant connue la nouvelle de sa noyade. Il était accompagné du président du comité des pêches d'Audierne, Guillaume Normant, à bord d'un fileyeur-ligneur (un petit bateau de 8,50 m) qui a fait naufrage dans des conditions encore inexplicables – « la mer était bonne, indiquait le commandant Jean-Marie Figue, porte-parole de la préfecture maritime de l'Atlantique, mais une brume épaisse s'était levée vers la mi-journée. » Hier en fin de journée, les recherches d'un hélicoptère Super Frelon se poursuivaient pour tenter de retrouver Guillaume Normant.

Le corps d'Édouard Michelin avait, quant à lui, été repêché plus tôt dans la journée, dix kilomètres au large de l'île de Sein parmi des casiers de pêche. Ce sont les professionnels du port d'Audierne qui à 15 heures hier, constatant l'absence du *Liberté*, qui aurait dû rentrer au port une heure plus tôt, ont alerté le Cross Corsen (centre régional opérationnel de surveillance et de sauvetage). Un important dispositif de secours est alors mis en place – un patrouilleur de la Marine nationale, deux vedettes de la NSM (Société nationale de sauvetage en mer) et des Douanes, un hélicoptère et une dizaine de bateaux de pêche – mais c'est malheureusement le corps sans vie d'Édouard Michelin qui était retrouvé environ une heure plus tard.

Un patron engagé

La brutale disparition du PDG du groupe Michelin va marquer autant le monde des affaires et de l'industrie que celui du sport, où l'implication de la marque se fit en même temps que la naissance du sport automobile. Elle ne fut jamais démentie depuis, jusque sous la présidence d'Édouard Michelin, qui affichait même sa passion pour la compétition mécanique et le rugby au travers de l'implication de l'entreprise dans le club de Clermont-Ferrand.

On le croisa plusieurs fois sur les fronts où il avait engagé Michelin (voir infographie) : les rallyes de Championnat du monde, la moto – il n'hésita pas à abréger, en s'excusant, une conférence de presse lors d'un Grand Prix pour ne pas manquer quelques tours sur une Yamaha 500 bipace derrière Randy Mamola – et bien sûr, la Formule 1 où il avait choisi de relancer la présence de Michelin en 2001.

Aujourd'hui à Monaco, pour la journée de qualifications du Grand Prix, la nouvelle de sa mort représentera évidemment un grand choc car la plupart des acteurs l'ont appris tard hier soir ; la grande majorité des personnels des écuries était déjà dispersée (la journée d'hier était « off » pour la F 1, sans essais ou activités promotionnelles programmées).

« Nous aimons le sport », c'était en titre ce qu'il affirmait au nom de Michelin dans un entretien qu'il avait accordé à *L'Équipe* le 29 novembre dernier. Il y réaffirmait son attachement à la compétition et l'on pouvait presque d'ailleurs percevoir chez cet homme affable, à en paraître parfois timide, une pointe de regret comme si sa décision à venir (et sans doute était-elle déjà prise...) de quitter Michelin de la F 1 allait se faire à contre-cœur.

« S'il se confirmait que les conditions d'engagement et les caractéristiques d'une vraie compétition n'étaient plus remplies (un manufacturier unique en F 1), nous pourrions remettre en cause

notre participation, nous avait-il déclaré. Quand on est seul à courir, on peut, au nom d'une recherche marketing et promotionnelle vigoureuse, se prétendre le meilleur puisque l'on est, à chaque course, le premier et le dernier à la fois. Il y a une limite, à mon avis, rapidement atteinte, à clamer des succès qui n'en sont pas. Cela finit toujours par ressembler à une course de langage, au risque d'abuser le public. Nous ne le souhaitons pas. »

Un homme attachant

Cette année 2005 avait été marquée, pour Michelin sur le front de la F 1, par le forfait de ses anciens partenaires au Grand Prix des États-Unis. Édouard Michelin considérait comme une « entreprise responsable » celle qui décidait, malgré l'image risquée du fiasco, de faire passer la sécurité avant tout. Pourtant, cet épisode précipita certainement une tension des relations entre Édouard Michelin et Max Mosley, président de la Fédération internationale de l'Automobile. Jusqu'à avoir l'héritier d'une société qui amenait le goût de la discrétion à s'exprimer à travers une communication ferme et assez inhabituelle chez un Michelin. Ces jours derniers d'ailleurs, le point de vue du manufacturier français, opposé à un fournisseur de pneus unique en F 1, commençait à susciter un intérêt nouveau parmi les équipes (lire page 19). C'est cet homme sans concession mais attachant pour qui avait pu l'approcher dans le contexte de la compétition, qui a disparu hier. Un grand patron également, entré dans l'entreprise familiale en 1985, formé à l'école du terrain (aux États-Unis notamment) et qui mérita la confiance accordée par son père en juin 1999 pour diriger cette société à dimension mondiale. Les résultats nets financiers du groupe Michelin affichaient ainsi, en 2005, une hausse de 35,9 % par rapport à 2004.

Hier soir, dans un communiqué, le groupe Michelin, saluant la douleur de la famille, indiquait que Michel Rollier, seul cogérant avec Édouard Michelin depuis la retraite de René Zingraff le 12 mai dernier, assurerait, conformément aux statuts de l'entreprise, « la continuité de la direction du groupe ».

STÉPHANE BARBÉ



Michelin...

Champion du monde de Formule 1 (avec Renault et Aston)

18 pole-positions et 18 victoires en 19 GP

Champion du monde des rallyes (avec Citroën et Lada)

11 victoires en 16 rallyes

Champion du monde MotoGP (avec Yamaha et Rossi)

14 poles et 15 victoires en 17 GP

Vainqueur des 24 Heures du Mans (avec Audi)

Vainqueur des Mans Endurance Series (avec Porsche)

Vainqueur des American Le Mans Series (avec Audi)

Vainqueur du Dakar (BF Goodrich avec Mitsubishi)

Vainqueur de la Coupe du monde de rallye-raid (BF Goodrich avec Volkswagen et Subaru)

Champion du monde de Trial indoor et outdoor (Rage)

F 1 : 104 pole-positions, 97 victoires, 7 titres mondiaux (4 pilotes, 3 constructeurs)

WRC : 224 victoires, 38 titres mondiaux (20 pilotes, 10 constructeurs)

Moto GP : 341 victoires, 25 titres pilotes (dont les 14 derniers) dans la catégorie reine.

24 Heures du Mans : 14 victoires (dont les huit dernières éditions).



RÉACTIONS

Hommages à un passionné

Quand on apprend hier la disparition d'Édouard Michelin, le paddock de Monaco était pratiquement vide en ce vendredi, traditionnellement journée off durant le Grand Prix. C'est par téléphone que certains s'exprimèrent sur la triste nouvelle, quand d'autres préférèrent reporter à ce matin leur réaction. Du côté du rugby, à la veille de la dernière journée de Championnat, beaucoup ont également voulu témoigner sur ce patron d'entreprise, passionné de sport auto comme de ballon ovale.

CÔTÉ AUTO

● **Bernie ECCLESTONE** : « C'est une triste nouvelle. Tant pour moi personnellement, que pour la F 1. Édouard Michelin était un grand passionné, il avait beaucoup contribué à la Formule 1. »

● **Frédéric HENRI-BIABAUD** (directeur de la compétition Michelin) : « J'ai appris la disparition de M. Michelin peu après 20 h. C'est très dur. Pour le groupe, c'est une terrible nouvelle. J'espère que ça va fonctionner pour nous, que nous allons gagner ce week-end, car c'est notre métier et nous allons faire notre métier. Aussi nous serons demain (aujourd'hui) à 7 heures sur le circuit. C'est l'attitude qu'il aurait souhaitée. C'était un grand monsieur. Et les quarante personnes de Michelin présentes à Monaco pour le Grand Prix vous le diront. J'ai 27 ans de maison, mais à cet instant, je ne peux pas vous parler davantage. »

● **Pierre DUPASQUIER** (ancien directeur de la compétition Michelin) : « C'est une nouvelle abasourdissante. C'est un homme qui a toujours pris des risques. Il était responsable mais aussi volontaire. Il était brillant et avait fait de son groupe familial une société internationale. C'est une tragédie pour la société. Et une triste nouvelle pour sa famille, sa femme et ses enfants. »

● **Ron DENNIS** (directeur de l'écurie McLaren-Mercedes) : « Nous sommes très tristes d'apprendre la disparition d'Édouard Michelin et présentons nos sincères condoléances à sa famille. »

● **Guy FRÉQUÉLIN** (directeur Citroën Sport) : « Je le connaissais pas mal. Il était venu visiter notre usine et nous avait rendu visite sur le Rallye de Catalogne l'an passé. Je l'avais emmené dans les spéciales, ils étaient très intéressés, posait beaucoup de questions. Il était proche de la nature, aimait beaucoup la montagne et la mer. Il m'avait dit qu'il aimait s'y ressourcer. C'était un garçon brillant, sympathique et d'une simplicité remarquable. En Catalogne par exemple, lorsque des spectateurs se sont approchés pour faire une photo de moi, il s'est proposé pour prendre la photo. Lorsque j'ai dit aux jeunes gens qu'il était le patron de Michelin, ils n'en étaient pas revenus ! »

● **Jean-Pierre NICOLAS** (directeur Peugeot Sport) : « Je ne l'ai croisé qu'une fois. Mais je l'appréciais car c'était quelqu'un de dynamique. C'est triste, surtout pour ses proches. »

● **Jean ALÉSI** (ex-pilote de F 1) : « Je suis choqué et triste... Il était jeune, dynamique, entreprenant. Il avait su reprendre l'entreprise familiale et la maintenir à son niveau d'excellence. »

● **Jean-Pierre JABOUILLE** (ex-pilote de F 1) : « C'est une nouvelle incroyable ! Pour moi, une grande tristesse. Alors j'imagine pour la société et sa famille. Il s'intéressait à tout et particulièrement à la compétition automobile. C'était quelqu'un qui dirigeait l'une des plus belles entreprises françaises. »

● **Henri PESCAROLO** (quadruple vainqueur des 24 Heures du Mans, ex-pilote de F 1 et patron d'écurie d'endurance) : « Je n'en reviens pas ! Son père était un visionnaire. Lui a su adapter l'entreprise au monde moderne. Quand on a fêté le départ de Pierre Dupasquier (le directeur compétition de la marque), Édouard m'avait appelé pour préparer la réception. Je ne le connaissais pas. Mais lui savait tout de moi. C'était un vrai pro et un grand monsieur, d'une simplicité déconcertante. Il était très proche du milieu automobile. C'est une grande perte pour l'entreprise mais une immense pour le sport auto. »

« Édouard Michelin était brillant et perspicace, c'est une tragédie », souligne hier Pierre Dupasquier (de dos), l'historique patron de compétition de la marque, qui a pris sa retraite fin 2005. (Photo Thierry Boyu/DPP)

REPÈRES

Édouard MICHELIN avait quarante-trois ans. Né en 1963, marié et père de six enfants, il vivait à Clermont-Ferrand.

Arrière-petit-fils des fondateurs de la marque (André et Édouard), fils de François qui dirigea l'entreprise de 1955 à 1999, il sort ingénieur diplômé de l'École centrale de Paris avant de rejoindre l'entreprise en 1985.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'usine du Puy-en-Velay puis est nommé directeur industriel de la direction industrielle des usines nord-américaines, ainsi que la responsabilité du commerce et de la distribution des pneumatiques poids-lourds. Il y travaille avec Carlos Ghosn (actuel patron du groupe Renault-Nissan), à la tête de Michelin North America, et cotoie Pierre Dupasquier, l'homme de la compétition chez Michelin. En 1991, il est nommé cogérant de l'entreprise, rentre à Clermont en 1993 et lors de l'assemblée générale du 11 juin 1999, reçoit les rênes de la société Michelin des mains de son père. La direction du groupe est assurée par trois gérants : Édouard Michelin, René Zingraff et Michel Rollier. Il prit l'an dernier la difficile décision d'abandonner la F 1 à la fin de l'année.

Après des postes dans la recherche, la production et le commerce, il dirige la fabrication à l'

MÉDIAS LA MORT DE ROBERT PARIENTÉ

Rigueur et passions

L'ancien directeur de la rédaction de « L'Équipe » s'est éteint samedi soir, à l'âge de 75 ans.

QUATRE JOURS après Philippe Amaury, propriétaire et président du groupe Amaury, auquel appartient *L'Équipe*, c'est l'une des plus grandes figures de l'histoire de notre journal, Robert Parienté, qui vient de nous quitter à son tour. Patron de notre rédaction dans les années 80, considéré comme le « pape de l'athlétisme », grand spécialiste de l'olympisme, Robert Parienté s'est éteint samedi soir, des suites d'une longue maladie. Il avait soixante-quinze ans.

Homme de conviction, de fidélité et d'influence, Robert Parienté avait frappé à la porte du 10, rue du Faubourg-Montmartre, en plein Paris, ancien siège de *L'Équipe*, au printemps de 1954. Ce pratiquant de volley, tennis de table, athlétisme et rugby, licencié en droit, nourrissait déjà une immense passion pour le sport et une connaissance encyclopédique de l'athlétisme. Ça tombait bien : c'était aussi le cas de Gaston Meyer, alors patron de la rédaction, qui le recruta. La naissance d'une amitié et d'une profonde complicité. Et, à partir de cette année 1954, où *L'Équipe* accueillait aussi Antoine Blondin, Robert ne quitta plus « son » journal.

De l'athlétisme à la musique classique

Quarante ans de fidélité à *L'Équipe*, au sport, qui auront vu ses qualités de plume, d'organisation, d'analyse reconnues, au point de franchir les échelons de la rédaction jusqu'à sa direction, en 1980. Robert Parienté était aussi amoureux de musique et de littérature, ou de peinture, entretenant par exemple une amitié vivante avec Dunoyer de Segonzac ou André Hambourg. Il aimait ce qui est beau, ce qui élève comme le sport, et le record.

1980 est restée une année significative dans sa trajectoire. JO de Moscou : les Soviétiques ont envahi l'Afghanistan, il y a du boycottage dans l'air, et péril pour l'esprit olympique. À grand renfort d'éditorialisme, il joue son rôle, partisan d'une organisation même imparfaite, même incomplète, plutôt que du vide. Un humanisme féroce, un journalisme engagé qui l'avait vu s'impliquer dès 1956, lorsque *L'Équipe* avait fait en sorte d'acheminer à Melbourne les athlètes hongrois pour qu'ils puissent participer aux Jeux, alors que leur pays venait d'être envahi. Les Jeux et surtout ses champions, qu'il célébrait comme ses amis, comme des artistes, en ayant avec eux une relation affective qui en tou-



Robert Parienté (ici à gauche, avec Michel Bernard, aux Jeux Olympiques de Rome 1960) bénéficiait d'une grande complicité avec tout ce que l'athlétisme mondial compte de champions, montrant cependant une prédilection certaine pour le demi-fond. Mais, au-delà du sport, c'était aussi un homme de culture et de fidélité.

(Photo *L'Équipe*)

chera plus d'un, de Jesse Owens à Carl Lewis, en passant par Micheline Ostermeyer, Sergueï Bubka, Jim Ryun ou Bob Beamon. Et, bien entendu, Michel Jazy (lire ci-dessous). D'une grosse puissance de travail, quand il ne suit pas des Jeux, des Championnats, des congrès olympiques, quand il ne milite pas pour la lutte contre le dopage, quand il ne visite pas une imprimerie de pointe, Robert Parienté veille aussi à l'évolution technologique du journal. *L'Équipe* passa à la couleur, en une, sous sa baguette, fin août 1987. Sa dernière contribution à l'histoire de la maison ne sera pas la moindre, puisque c'est lui qui lança l'idée et

dirigea la conception d'un livre-album célébrant nos cinquante ans. Ce sera *L'Équipe 1946-1996, 50 ans de sport*, immense succès d'édition (330 000 exemplaires vendus !) qui jettera les bases d'une nouvelle activité, aujourd'hui prolifique, au sein de notre entreprise.

Considérable, son œuvre professionnelle n'a jamais empêché cet homme d'une immense culture multidisciplinaire de se lancer dans des travaux personnels qui feront date, tant ses « fabuleuses histoires » de l'athlétisme ou des Jeux Olympiques que ses ouvrages magistraux sur l'écrivain André Suarès ou celui consacré aux soixante-dix plus grands chefs

d'orchestre au monde, son dernier (remarquable) ouvrage exhaustif, paru en 2004.

De Stuttgart, en 1993, Robert Parienté s'inquiétait : « *Le temps érode les valeurs.* » Celles qu'il nous a transmises, de passion, de rigueur, d'abnégation au service de nos lecteurs, ne s'éteindront pas demain. À Henriette, son épouse, à leurs enfants et petits-enfants, *L'Équipe* présente ses plus sincères condoléances.

SERGE LAGET
et **ALAIN LUNZENFICHTER**
■ **LES OBSÈQUES** de Robert Parienté auront lieu mercredi 31 mai, à partir de 11 heures, au cimetière du Montparnasse, 75014 Paris.

REPÈRES

Robert PARIENTÉ avait soixante-quinze ans. Il était né le 19 septembre 1930 à Paris.

Licencié en droit, il entre à *L'Équipe* en 1954. Il en devient vite responsable de la rubrique athlétisme, puis rédacteur en chef en charge du « groupe olympique » en 1964, puis rédacteur en chef en 1976. Entre-temps, de 1968 à 1975, il anime le mensuel *Athlétisme Magazine*.

En 1972, il publie avec l'ancien athlète Guy Lagorce, lui-même journaliste à *L'Équipe*, *la Fabuleuse Histoire des Jeux Olympiques* (éditions Odil), futur Grand Prix de la littérature sportive, puis *la Fabuleuse Histoire de l'athlétisme*.

En 1980, il devient directeur de la rédaction de *L'Équipe*, puis, à partir de 1986, directeur général adjoint responsable de la rédaction. Il achève, dix ans plus tard, sa carrière au sein de notre journal par la direction de notre coffret *L'Équipe 1946-1996, 50 ans de sport*.

Après la parution de *Noblesse du sport* (Bibliothèque des arts, 1975), Robert Parienté se consacre aussi à d'autres domaines littéraires. Il publie notamment *Carnet de Venise* (Bibliothèque des arts, 1978), *Paris en toutes lettres* (Ed. de Paris, 1986), *André Hambourg, monographie* (Bibliothèque des arts, 1991), un roman, *L'honneur des Justes* (Julliard, 1994). Et deux ouvrages de référence : *André Suarès, l'insurgé* (François Bourin, 1990), qui lui vaut le prix Louis-Barthou de l'Académie française, et *la Symphonie des chefs* (Éditions de La Martinière, 2004), prix Adolphe-Boschot de l'Académie française. Robert Parienté a également été distingué par le prix Henri-Desgrange de l'Académie des sports (1976) et l'Ordre olympique (1980). Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1985.

MICHEL JAZY, qui fut aussi collaborateur de « L'Équipe », évoque son ami Robert Parienté.

« Comme un frère »

« **J'AI APPRIS LA MORT** de Robert Parienté avec une très grande tristesse. Je perds un être cher, très cher. Robert a été le journaliste français qui a cru en mes possibilités, et nous sommes devenus frères. Quand nous nous sommes connus, il parlait trois mois plus tard pour l'Algérie et quand il est revenu, j'ai retrouvé l'homme que j'avais connu, humain, cultivé, passionné... C'est une grande perte pour sa famille et pour l'athlétisme. L'athlétisme français avait besoin d'hommes de cette valeur... Robert était aussi un sportif, mais ce qu'on sait moins, c'est qu'il

était aussi un passionné de football. La prochaine Coupe du monde, malgré la maladie, l'aurait intéressé. Mais il revenait toujours à l'athlétisme. Trois athlètes d'exception l'ont fasciné : Jim Ryun (américain, recordman du monde du 1 500 m et du mille), Ron Clarke (australien, multirecordman du monde du 3 000 m à 10 000 m) et Sebastian Coe (double champion olympique du 1 500 m et recordman du monde du 800 m au mile). Moi, c'était différent, j'étais un peu son grand frère... Robert était aussi un ordinateur dans l'âme. On pouvait lui

poser n'importe quelle question concernant l'athlétisme et il était capable de vous donner la réponse. Mais, s'il aimait le demi-fond, il ne faut pas oublier qu'il avait été lanceur de marteau : il avait lancé pour le Racing lors des Interclubs ! »

■ **MICHEL JAZY** a été plusieurs fois recordman du monde, champion d'Europe du 1 500 m en 1962 et du 5 000 m en 1966, médaillé d'argent du 1 500 m aux JO de 1960. Afin qu'il puisse mener au mieux sa carrière d'athlète, il fut salarié de *L'Équipe*, à l'initiative de Gaston Meyer et Robert Parienté.

Un exemple

NOUS NE SOMMES PLUS SI NOMBREUX, aujourd'hui à *L'Équipe*, à avoir connu Robert Parienté dans ses fonctions de grand patron de la rédaction. Ce n'est pas pour autant que les hommes et les femmes qui font chaque jour ce journal, et tous ses médias désormais, ont oublié ce qu'il a pu nous enseigner : une passion du journalisme de sport chevillée au corps, la plus absolue rigueur dans le travail, le sens du devoir et, donc, l'abnégation au service du lecteur, lui-même passionné. Nous lui en sommes à jamais redevables.

Que Robert Parienté sache pourtant qu'il a aussi suscité en nous la plus vive admiration, bien au-delà de son exemplaire carrière professionnelle.

C'était en 2004, à la découverte de cette « somme » extraordinaire, *la Symphonie des chefs*, ouvrage d'enquêtes-portraits de référence consacré à soixante-

dix des plus grands chefs d'orchestre au monde. Comment noter « pape de l'athlétisme », comme on l'appelait avec respect, pouvait-il se montrer aussi érudit et pertinent dans un domaine comme celui de la musique classique, comme il l'était tout autant dans de larges aspects de la peinture et de la littérature ? Ou un homme qui ne s'était jamais ménagé au travail, nous pouvions en témoigner, allait-il chercher cette énergie, au virage des soixante-dix ans ?

On comprend mieux qu'il ait pu, journaliste de précision, puis patron à poignée, être de ceux qui ont bâti, puis consolidé les fondations de notre maison. Nous sommes fiers, aujourd'hui, d'assumer une grande part de cet héritage.

CLAUDE DROUSSEAU
directeur des rédactions

Servoz Gavin est mort

Pilote de l'aventure Matra à la fin des années 1960, Johnny Servoz Gavin s'est éteint hier.

C'ÉTAIT UNE FIGURE emblématique d'une époque insouciante. Un de ces pilotes majestueux et hiératiques qui écrivent l'histoire du sport auto à force de filles, de bouteilles de champagne et de batailles rageuses. Une icône de cette fin des années 1960 où l'excès ordinaire était l'usage commun. Un séducteur au visage ensorcelant et au coup de volant ravageur.

L'annonce de son décès hier, après une embolie pulmonaire, à l'âge de soixante-quatre ans, ne fera sans doute pas oublier la photo noir et blanc d'un play-boy à la mèche rebelle, l'image de cette belle gueule, pilote de la Matra, capable de tout, du meilleur comme du pire, laissant dans le grand livre de la F 1 un palmarès bien en deçà de son talent.

Douze Grands Prix disputés, une deuxième place à Monza en 1968 comme meilleur résultat et ces trois tours en tête à Monaco la même année avant que le rêve n'aille se fracasser sur des rails trop présents au virage de Mirabeau et briser ses espoirs de victoire et accessoirement la commande de boîte de vitesses. Il restera toutefois comme le seul pilote à avoir inscrit un point au Championnat du monde au volant d'une F 1 quatre

roues motrices, la Matra MS 84, lors du Grand Prix du Canada 1969 à ... six tours du vainqueur.

Car l'histoire de Servoz Gavin est irrémédiablement attachée à celles de Elf et surtout Matra qui l'engage dès 1966 pour disputer le Championnat de France de F 3 qu'il remporte grâce à trois victoires. Hormis une pige pour Cooper (Grand Prix de France 1968), il reste fidèle au constructeur français jusqu'en 1970, date à laquelle Ken Tyrrell l'appelle dans son écurie.

Pescarolo : « Le plus doué de notre génération »

C'est là d'ailleurs que la carrière du Grenoblois s'arrêtera prématurément, lors de l'épreuve monégasque. Une démission dans le temple de la fête comme un signe pour ce noceur invétéré. Un abandon que la légende explique d'une vision d'accident, celle de Jo Schlesser mort brûlé sur le circuit de Rouen-Les Essarts en 1968 ou celle plus prémonitoire de François Cevert, lors des qualifications du Grand Prix des États-Unis 1973, deux ans plus tard au volant de cette même Tyrrell que Servoz avait désertée.

« Je n'y crois pas une seconde, tem-



(Photo DR)

père pourtant Henri Pescarolo, son ami et coéquipier. *Johnny n'était pas du genre à avoir peur. Même si une nuit, au Mans, il refusa de conduire sous la pluie et que je dus m'y coller à sa place. La raison est toute simple : une branche lui avait abîmé l'œil. Avec cette blessure, sa conduite devenait moins précise. Et ça, il ne pouvait pas le supporter. La seule chose dont il faut se souvenir c'est que c'était le pilote le plus doué de notre génération !* »

Fidèle à son mythe, le Français partira assouvir sa soif de vivre dans les mers du Sud à la barre d'un voilier avant que des problèmes cardiaques dans les années 1980 ne le rappellent à une relative prudence. « Plus que tout, ajoute Pesca, il aimait la vie. Elle le saisissait par tous les bouts. Et il n'était pas disposé à remettre en cause son plaisir de vivre. Jusqu'au bout, il aura continué de vivre comme il le voulait. Et sincèrement, je pense qu'il est mort heureux ! »

FRÉDÉRIC FERRET

« Un gentleman s'en est allé »

JEAN-CLAUDE KILLY, ancien président d'Amaury Sport Organisation (*), rend hommage à Philippe Amaury, disparu le mardi 23 mai.

PHILIPPE AMAURY est parti. Il est dur de laisser derrière soi tous ceux qu'on aime. Partir à quelques jours de la Coupe du monde et du Tour de France a dû être un crève-cœur, même quand le cœur s'arrête.

À mes yeux, il incarnait les valeurs olympiques que, quelquefois, nous oublions de relier à la réalité. Il était cette réalité-là, fondée sur le respect, la curiosité de l'autre et donc sur la confiance. Philippe Amaury était le capitaine d'un jeu dans lequel toute son équipe jouait. J'adorais Philippe et je crois qu'il me le rendait bien. Entre nous, ce fut une rencontre de timides. Nous avions une relation de confiance absolument totale. Philippe dirigeait par l'exemple et cet exemple était la base de notre éthique. Il transmettait ses valeurs comme on donne son amitié. Oui, le respect d'abord. Le respect de l'autre et donc le respect de la hiérarchie puisque tout partait de lui. Et la confiance,

puisqu'il nous l'avait donnée et qu'on ne pouvait que la lui rendre en cascade. Philippe était à l'écoute du monde entier et de chacun de ses employés. Cette idée sociale, cette élévation, se traduisait dans les valeurs de son groupe, redescendait les escaliers, étage par étage. C'est ainsi qu'on peut faire cohabiter la presse et le sport. Il a réussi.

Chaque fois que se présentait un problème d'importance, ou même un coup dur, quand nous perdions des Japonais sur le Dakar, quand un enfant était renversé par une voiture à Marseille ou lors de l'affaire Festina, j'avertissais Philippe dans l'instant. Parce que je voulais qu'il sache ce qui se passait dans sa maison. Il était notre patron. Il n'y en avait pas d'autre. Je dirigeais ASO. Je gérais le business, j'avais carte blanche. Cependant, toutes les semaines ou tous les quinze jours, je tenais à lui rendre compte, même brièvement, alors que je n'y

étais pas obligé. C'est parce qu'il était l'homme qu'il était que j'ai géré ASO comme si c'était ma propre entreprise.

J'ai perdu un exemple

Philippe Amaury venait très rarement sur le Tour de France. Il choisissait plutôt des expéditions où nous pouvions passer du temps tous les deux, un temps fondé sur la discrétion réciproque. Je me souviens bien de ces deux jours passés dans le Massif central, sur le Tour de France VTT. Je me souviens de tant de choses... Grâce à lui, je me suis retrouvé sous la tente, dans le sable de Libye. J'ai partagé le thé avec les chefs du désert. Grâce à lui, j'ai suivi les traces de Mermoz. J'ai présidé discrètement à la centième de Paris-Roubaix. J'ai travaillé avec Bernard Hinault, j'ai mangé des pâtes froides avec Ari Vatanen, le Finlandais volant. Grâce à lui.

Son inclination personnelle portait Philippe vers le juridique. Il aimait le droit. La connaissance du droit et son utilisation lui donnaient un avantage sur nous vertigineux. C'est par le droit qu'il connaissait si bien sa maison. Pourtant, il lui avait fallu mener de vrais combats pour transformer un héritage difficile en un groupe aux couleurs de la vie et, j'ose le dire, fraternel. La confiance qu'il me témoignait me touchait au cœur. C'était notre fierté que les résultats d'ASO soient toujours meilleurs, toujours plus solides, que l'entreprise soit ancrée dans une certaine éthique. On le voulait pour lui parce que ce jeu de valeurs venait de lui. C'était une relation de cœur.

J'ai perdu un ami. J'ai perdu un exemple et pourtant, des exemples, j'en ai connu beaucoup, dans le monde entier. Ces neuf années passées à ses côtés tiendront toujours une place à part dans ma vie. C'est lié exclusive-

ment à Philippe, à son épouse Marie-Odile, à la famille Amaury.

Un gentleman s'en est allé. Un homme pour qui les affaires étaient d'abord des affaires d'hommes et de femmes.

(*) Jean-Claude Killy, triple champion olympique de ski en 1968 aux Jeux de Grenoble, est membre du Comité international olympique.

■ **OBSÈQUES.** – Les obsèques de Philippe Amaury, propriétaire et président du groupe Amaury, ont lieu ce matin à 10 heures en l'église Saint-François-Xavier, 12, place du Président-Mithouard, Paris VII^e.

Celles de Robert Parienté, ancien directeur de la rédaction de *L'Équipe*, ont lieu ce matin à 11 heures, au cimetière du Montparnasse, entrée principale boulevard Edgar-Quinet, Paris XIV^e.

Mort d'un copilote

Henri Magne, l'équipier de Nani Roma chez Mitsubishi, a trouvé la mort hier. Un nouveau choc pour une discipline éprouvée.

Triste journée hier sur le Rallye du Maroc, où la dernière étape a été endeuillée par l'accident mortel dont a été victime Henri Magne.

Le navigateur de Nani Roma est décédé après que l'Espagnol a percuté un mur de face. Le pilote Mitsubishi, lui, est indemne.

OUARZAZATE – (MAR) de notre envoyé spécial

AVIDE EN VIES HUMAINES, la mort a, une nouvelle fois, frappé hier en rallye-raid lors de la dernière étape de celui du Maroc. Mais, alors que tous les décès que l'on avait pu déplorer récemment concernaient des motards – quelques-uns parmi d'autres : Fabrizio Meoni, Richard Saint, Andy Caldecott – c'est cette fois un copilote qui est mort : Henri Magne, cinquante-trois ans, coéquipier de Nani Roma sur le Mitsubishi Pajero numéro 202.

Malgré les tonneaux et sorties de route fréquents dans la catégorie auto, particulièrement depuis que la compétition s'est exacerbée entre Mitsubishi et Volkswagen (on se croirait presque en WRC, sauf qu'en WRC, il y a des reconnaissances alors qu'il n'y en a pas en rallye-raid), les issues fatales parmi les professionnels restent très rares tant la sécurité passive a progressé. Il semble qu'il faille remonter jusqu'à la mort de Christian Tarin, coéquipier de Jacky Locks lors du Rallye des Pharaons 1991, pour trouver un précédent.

L'ambiance était de plomb hier en fin de matinée sur la ligne d'arrivée du rallye, à neuf kilomètres de Ouarzazate.

Une information courait, presque sous le manteau : Nani Roma avait eu un accident et son copilote était touché. À quel point, on ne savait pas. Mais le silence radio régnait à propos de l'accident n'annonçait rien de bon. En général, soit les nouvelles sont rassurantes et la radio le dit, soit elles sont mauvaises, la radio reste muette et le pire est à craindre.

On en eut confirmation lorsque, vers 11 h 40, Cyril Neveu, l'organisateur du rallye, s'empara du micro de la sono installée pour célébrer la fin de la course, déclara d'une voix hachée de sanglots : « La compétition vient malheureusement de nous enlever Henri Magne. Il est parti en faisant ce qu'il avait de cher. »

Le petit monde du rallye-raid présente sur les lieux se sentit une nouvelle fois le cœur lourd.

Cette discipline est l'un des sports dans lesquels les différentes parties impliquées sont le plus proches. Même si l'habitude de dormir au bivouac se perd, au profit d'hôtels où l'on peut se doucher et brancher la climatisation, les rencontres sont constantes : on peut prendre son petit déjeuner au bivouac sur un bout de table avec Fabrizio Meoni à quelques heures de sa mort, ou échanger quelques plaisanteries la veille de son décès avec Henri Magne, toujours jovial et aussi sarcastique sur quelque point du règlement qu'il n'appréciait pas.

Les circonstances, on les apprit au fil de la journée. La voiture de Roma-Magne avait heurté de plein fouet un mur de béton dans un village où la vitesse

n'était pas limitée, et clairement identifié sur le road-book. « Je viens de discuter longuement avec Nani, raconte Dominique Serieys, le team manager de Mitsubishi, visage impassible mais cœur en berne. Pour une raison qu'il ne comprend pas, Henri ne lui a pas donné l'information. »

À 10 h 02, le Pajero vint donc s'écraser sur le mur à 84 km/h. Sous l'effet de la décélération, Magne, absolument pas préparé au choc, fut sans doute tué sur le coup. Roma, qui avait vu venir l'impact, n'eut rien. Physiquement, s'entend. Car moralement, on imagine ce qu'a pu ressentir et ressentira longtemps l'aimable Espagnol, qui avait quitté la moto après avoir gagné le

Je ne pense même pas à la victoire, ce n'est pas ça qui compte aujourd'hui. C'est une triste journée.

(Giniel De Villiers, pilote VW) //

Dakar 2004 et effectué ses premiers pas en auto sous la houlette de Magne, lors d'une Baja fin 2004 puis pour le Dakar 2005.

Loin devant, ignorant tout de ce qui s'était passé derrière, Stéphane Peterhansel menait grand train, parti pour arracher la victoire dans cette dernière spéciale puisque, on l'apprit plus tard, le leader du matin, Giniel De Villiers, parti en quatrième position, avait cassé une bielle de direction et perdu sept ou huit minutes à réparer, anéantissant son avance de 1'51".

Mais sur la ligne d'arrivée, Dominique Serieys attendait l'équipe Peterhansel-Cottret pour leur apprendre la nouvelle, vrai sème dans une équipe dont l'union fait la force. La décision fut vite prise : ne pas rendre le carton et ainsi retirer la voiture de la course, laissant



la victoire à Volkswagen. « C'était un plan de crise établi depuis longtemps, explique Serieys. Même en ne voulant pas goûter la tête pour Cyril Neveu, qui s'était trouvé face à un rallye très difficile à organiser, je ne voyais pas Stéphane et Jean-Paul passer sous la banderole et devoir affronter les médias qui les attendaient. » La victoire revint

donc au VW Race Touareg 2 de Giniel De Villiers-Dirk von Zitzewitz, valeureux gagnants en dépit de tout. Lui-même les yeux rougis. De Villiers confia : « Je viens juste d'apprendre ce qui s'est passé. Je ne pense même pas à la victoire, ce n'est pas ça qui compte aujourd'hui. C'est une triste journée. »

ANDRÉ-JACQUES DEREIX

■ RALLYE DU MAROC. - 4^e manche de la Coupe du monde des rallyes-rais autos FIA et du Championnat du monde motos FIM 2006. Erfoud-Ouarzazate, 30 mai-5 juin.
Classement général final : 1. C. AUTOS - 1. De Villiers-von Zitzewitz (VW-Volkswagen), 15 h 02'31"; 2. Schlessers-Osato (Schlessers), à 19'04"; 3. Sousa-Schulz (POR-ALL), à 41'09"; 4. Shmakov-Meshcheryakov (RUS, ZIL), à 2 h 8'04"; 5. Nani-Roma (MITSUBISHI), à 2 h 16'53"; etc. 1. MOTOS - 1. Coma (ESP, KTM), à 1 h 07'29"; 2. Despres (KTM), à 1'03"; 3. Dastis, à 2'38"; 4. Esteve Pujol (ESP, KTM), à 1 h 11'45"; 5. Lopez (GHL), à 1 h 18'41"; etc.

En bon professionnel, Henri Magne préparait méticuleusement ses road-books. Il avait même suivi des cours de navigation maritime et aérienne et se disait né « avec une boussole dans la tête ». (Photo Judith Tomaselli)

Dent dure et grand cœur

Henri Magne pouvait vitupérer les règlements. Mais humour et générosité étaient ses deux constantes.

OUARZAZATE – de notre envoyé spécial

- Henri MAGNE** 50 ans, né le 9 mai 1953 à Brive-la-Gaillarde.
- Première participation au Dakar en 1982. Vingt-cinq participations.
 - Deux fois vainqueur du Dakar : en 1997 (avec Kenjiro Shinozuka) et en 2000 (avec Jean-Louis Schlesser).
 - Cinq fois vainqueur de la Coupe du monde FIA des rallyes tout-terrain : 1998 (avec Shinozuka), 2000, 2001 et 2002 (avec Schlesser), 2003 (avec Carlos Sousa).
 - Successivement copilote de Shinozuka, de Schlesser, de Sousa, de Luc Alphand et de Nani Roma.
 - 27 victoires en rallyes-rais.

ON L'AVAIT DONC CROISÉ dimanche soir au PC course, au sortir du briefing quotidien, s'esclaffant contre une modification de dernière heure du règlement. Henri Magne avait la dent dure contre les règlements lorsqu'il les estimait mal faits. C'était aussi un grand pourfendeur de road-books approximatifs et des nouvelles règles de navigation. Vieux de la vieille de l'orientation – il avait disputé son premier Dakar en 1982 et participé à l'épreuve pour la vingt-cinquième fois en 2006 –, il avait suivi des cours de navigation maritime et aérienne et se disait né « avec une boussole dans la tête ».

Mais son humour corrosif se teintait très vite de générosité, et si on avait envie de passer un bon moment, il suffisait d'aller tailler le bout de gras avec lui. Parmi ses multiples associations, celle avec Luc Alphand pour le Dakar 2004 s'était révélée particulièrement heureuse. Leur association fut de courte durée, car Henri Magne était très recherché pour aider les pilotes abordant cette discipline particulière du rallye-raid, où l'expérience joue un rôle irremplaçable. « Henri a gagné le Dakar, il a roulé avec les meilleurs

pilotes, il connaît les rythmes de course et la technique. C'est un chien d'aveugle, je me suis régalé avec lui », déclara Alphand lorsque Dominique Serieys associa Magne à Nani Roma pour le premier Dakar de celui-ci, en 2005.

Parmi les personnalités originales qui abondent dans la discipline, Henri Magne en avait une belle. « Il ne devait pas avoir beaucoup d'ennemis, disait Serieys hier. Le fisc peut-être... » Depuis plus de dix ans, Magne et sa femme, Lucette, étaient en effet installés en Andorre. Étant

Cyril Despres, ils avaient acheté le même terrain et s'étaient fait construire des chalets mitoyens, avec un portail commun. Comme ça, quand l'un n'était pas là, l'autre pouvait surveiller qui passait par là.

Une autre association remarquable fut celle de Magne avec Jean-Louis Schlesser. Les deux hommes gagnèrent trois fois ensemble la Coupe du monde FIA des rallyes tout-terrain et triomphèrent dans le Dakar de l'an 2000. Plus que d'autres, Schlesser était donc éprouvé hier à l'issue de la course. « Henri, c'était un gars d'une grande générosité. Avec toujours ce sens de l'humour. On avait fait quelque chose d'incroyable ensemble : j'avais réussi à lui faire perdre vingt kilos. On en avait ri pendant longtemps. On va essayer de prouver pour lui, il le mérite. »

À cinquante-trois ans, Henri Magne avait confié à Dominique Serieys son intention de rattrapper après le Dakar 2007, tout en restant au sein de l'équipe Mitsubishi, sa seconde famille. La première, lui qui n'avait pas eu d'enfants, il avait l'intention de l'agrandir en adoptant un petit Vietnamien. Sa femme et lui devaient se rendre prochainement en Asie dans ce but. Ces beaux projets se sont arrêtés hier contre un mur en béton. — A.-J.D.

DÉCÈS. – Nous avons appris avec tristesse le décès de notre collaboratrice Nathalie Pennors à l'âge de quarante-quatre ans, jeudi dernier. Ses obsèques auront lieu le jeudi 15 juin à l'église de Montmagny (95), à 16 heures. Nous présentons à sa famille toutes nos condoléances et l'assurons de notre sincère amitié.

La mort de Driessens

AVEC LA DISPARITION de Guillaume Driessens, décédé jeudi à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans à son domicile de Vilvoorde, une page du cyclisme belge se tourne. Pendant près de cinquante ans, celui qui se faisait appeler « Guillaume le menteur » en raison de sa rouerie professionnelle, avait en effet joué tous les rôles et côtoyé le gotha du cyclisme. Tout d'abord Fausto Coppi qu'il accompagnait dans l'immédiat après-guerre sur tous les vélodromes en lui servant de majordome, puis Rik Van Looy qu'il dirigea dans les classiques au début des années 60, avant d'élargir son audience quand le grand manager de l'époque, Jean Van Buggenhout, l'imposa chez Faema dans l'onde irradiante d'Eddy Merckx.

Parvenu au faite de son influence, il vécut là une période d'embellie avant d'être évincé de la Molteni à la suite d'une brouille avec le cham-

pion bruxellois qui ne supportait plus son autoritarisme et ses intrusions trop fréquentes dans sa vie personnelle. Loin de se décomposer, il rejoignit l'opposition pour devenir (en 1974) le mentor d'un très fringant Freddy Maertens à la tête de la célèbre garde des Flandria qui rassemblait les De Vlaeminck, Godefroot, Dierickx et Lemans soit les principaux représentants de la brigade anti-Merckx. Personnage controversé, mais passionné, il sera le grand artisan du fabuleux come-back de Freddy Maertens, maillot vert du Tour et champion du monde à Prague (devant Saronni et Hinault) en 1981, quand on le croyait déjà fini. Eddy Merckx a salué hier sa disparition : « *Je n'oublie pas qu'il était à mes côtés quand j'ai gagné mon premier Tour en 1969. C'était un vrai personnage, doué d'une grande énergie qu'on pouvait contester, sûrement pas nier.* » – Ph. B.

Mort de Marie-France Stirbois

Marie-France Stirbois, conseillère municipale Front national de Nice (Alpes-Maritimes) et conseillère régionale, est décédée dans la nuit de dimanche à lundi à l'âge de 61 ans. Elle avait été le seul député FN à siéger à l'Assemblée de 1989 à 1993. Veuve de l'ancien secrétaire général du Front national, Jean-Pierre Stirbois, elle avait repris le flambeau après le décès accidentel de celui-ci en 1988. En conflit permanent avec Jean-Marie Le Pen, Marie-France Stirbois avait été suspendue du bureau politique du FN en octobre 2005.

Mort de «la veuve Stirbois»

L'ancienne députée FN est décédée dans la nuit de dimanche à lundi.

L'extrême droite française vient de perdre une de ses figures emblématiques: Marie-France Stirbois, décédée dans la nuit de dimanche à lundi, à l'âge de 61 ans, était symbolique à plus d'un titre. Veuve de Jean-Pierre Stirbois, ancien bras droit de Jean-Marie Le Pen à la tête du FN, elle est issue, comme son époux, de la mouvance «solidariste» de l'extrême droite, celle qui rejette le «totalitarisme marxiste» et «le capitalisme international». Quand le couple adhère au Front national en 1975, créé trois ans plus tôt, il a déjà une longue carrière extrémiste derrière lui, puisqu'il a longuement milité dans les comités Tixier-Vignancourt.

Jean-Pierre Stirbois, l'homme qui contrôlait l'appareil du FN, s'était fait hors des cercles étroits de l'extrême droite, en entrant au conseil municipal de Dreux (Eure-et-Loir) en 1983, après avoir fusionné sa liste avec celle du maire RPR sortant. Lorsqu'il meurt dans un accident d'automobile, en 1988, c'est son épouse qui reprend le flambeau. Elle mènera ses principales batailles politiques à Dreux, devenant la seule députée FN entre 1989 et 1993, après la «vague» frontiste de 1986. Après plusieurs échecs pour conquérir la mairie, elle prend la direction du Sud où elle est élue conseillère municipale de Nice en 2001, puis conseillère régionale Paca en 2004.

Exclue du FN. Carrière atypique, aussi, car elle finit sa vie brouillée avec Le Pen qui va jusqu'à l'exclure «temporairement» du Front en octobre 2005. Son crime? Avoir critiqué le chef, ses méthodes, sa famille. Elle dénonce «le contexte de purge» qui envahit les coursives du Paquebot, le siège du FN. Et le climat de règlement de comptes: «Pour l'instant, je suis suspendue, pas encore pendue», glisse-t-elle en octobre 2005.

Elle se rapproche alors de Jacques Bompard, maire d'Orange (Vaucluse) en guerre ouverte avec le clan Le Pen depuis 2002. Si Bompard finit par s'acoquiner avec Philippe de Villiers, Stirbois n'a pas franchi le pas. Son décès a peut-être empêché sa conversion totale au villiérisme.

Dans un ultime hommage, Le Pen et le bureau politique du FN, ont fait part hier de leur «tristesse». ◀

PASCAL VIROT

Henri Duparc à trépas

Le cinéaste ivoirien Henri Duparc, auteur de *Abusuan* (1972), *Bal poussière* (1988), *Rue Princesse* (1993) et d'*Une couleur café* (1997), est mort hier à Paris à 65 ans.

**Mort du comédien
Philippe Castelli**

Le comédien Philippe Castelli, pilier de l'émission radio populaire *les Grosses Têtes*, est mort dimanche à 80 ans à l'hôpital Georges-Pompidou (Paris), de problèmes cardio-respiratoires.

Pr Jean Bernard, la vie dans le sang

Le médecin pionnier de la lutte contre la leucémie est mort à 98 ans.

Il était humaniste, résistant, académicien... Mais c'est avant tout le médecin qui a obtenu la première rémission d'une leucémie aiguë, celui dont l'obstination a ouvert la voie à la guérison de ces cancers dont les enfants sont les premières victimes, qui restera. Le professeur Jean Bernard est décédé lundi à 98 ans. Sa mort n'a été rendue publique que vendredi, après ses obsèques. Hématologue de renommée internationale, il fut le premier président du comité d'éthique, de sa création en 1983 jusqu'en 1992. Et il a été à l'origine, dès les années 50, de la création d'un des premiers instituts de recherche sur les leucémies et les maladies du sang, à l'hôpital Saint-Louis, à Paris. «C'était un visionnaire d'allier ainsi des activités cliniques et de recherche», témoigne à *Libération* le Pr Laurent Degos, l'un de ses élèves, aujourd'hui président de la Haute autorité de santé.

De fait, quand le jeune Jean Bernard commence ses études, en 1925, il n'y a quasiment pas d'activité de recherche dans les facultés de médecine. Il n'y a guère non plus de médicaments pour traiter les malades. C'est presque par hasard, en échouant d'un cheveu au concours de l'internat, qu'il arrive dans un service d'hématologie, discipline alors subalterne. Il voit les enfants commencer à survivre aux infections grâce aux premiers antibiotiques. Mais les leucémies sont, elles, toujours mortelles en quelques mois. Ce constat d'injustice guidera en grande partie ses recherches. «Je pensais que la leucémie était un domaine très important de la médecine. D'autant qu'elle frappait davantage d'enfants que d'adultes, a-t-il raconté (1). Il ne m'intéressait pas de donner quelques mois de sursis à un vieillard, alors que l'idée de la mort d'un enfant entre 3 et 7 ans m'était insupportable.»

Voie ouverte. Il choisit tout d'abord de consacrer sa thèse au sujet. Un travail expérimental. Il injecte du goudron dans la moelle osseuse de 200 souris pour démontrer que le produit peut induire des cancers du sang. En octobre 1947, avec son confrère Marcel Besis, il obtient la première rémission d'une leucémie chez un petit garçon, en transfusant entièrement son sang (exsanguino-transfusion). Le répit sera de courte durée, mais la voie est ouverte. Une dizaine d'années plus tard, c'est l'un de ses élèves, Georges Mathé, qui réalisera les premières greffes de moelle osseuse – toujours largement utilisées dans le traitement des leucémies et autres cancers du sang. Les premières rémissions prolongées seront obtenues par l'équipe dans les années 60, après démonstration de l'effet anticancéreux de la rubidomycine.



Jean Bernard, en 1992, a été à l'origine de la création d'un des premiers instituts de recherche sur les leucémies.

À la tête de l'Institut de recherche sur les leucémies et autres maladies du sang, le Pr Bernard est aussi infatigable dans la prise en charge de ses malades. «Chaque matin, quand il arrivait à l'hôpital, vers 7 heures, il demandait à avoir sur son bureau la liste de tous les petits patients, et leur état clinique. Puis il passait plus d'une heure à répondre aux appels téléphoniques des parents», raconte Laurent Degos. Qui se souvient des discrètes

«Il ne m'intéressait pas de donner quelques mois de sursis à un vieillard, alors que l'idée de la mort d'un enfant entre 3 et 7 ans m'était insupportable.»

Jean Bernard

échappées de son patron, le week-end, pour aller soigner des enfants dans les pays de l'Est.

16 000 livres. Le Pr Bernard a aussi pris le temps d'écrire de nombreux ouvrages, des réflexions sur la science et des poésies. Mais aussi d'en lire. À 97 ans, il estimait avoir lu entre 16 000 et 17 000 livres (2). À l'Académie française, il a succédé à Marcel Pagnol, en 1975. Mais il avait déjà sa place à l'Académie des sciences (depuis 1972) et à celle de médecine (depuis 1973). Ombre à ce parcours élogieux, des victimes du sida lui reproche-

ront de n'avoir pas été assez présent pour essayer d'enrayer l'étendue de la contamination du virus par transfusion sanguine dans les années 80.

Hommages. Vendredi, de nombreuses personnalités ont rendu hommage à cette figure médicale du XX^e siècle. «C'était vraiment un maître, qui a suivi et guidé toute ma carrière. Je lui en suis extrêmement reconnaissant», a déclaré le Pr Jean Dausset, prix Nobel 1980. Le président de la République a, lui, salué «un grand médecin et un esprit pionnier», ajoutant que «la France perd aussi une figure de la Résistance, un sage et un grand humaniste». Mais si c'est surtout

dans le domaine des leucémies que l'hématologue s'est illustré, c'est une autre maladie sanguine qui porte son nom. Le syndrome de Bernard et Soulier (un de ses collaborateurs) est une atteinte héréditaire des plaquettes. ◀

SANDRINE CABUT

(1) Série d'entretiens avec Jean-François Picard, chercheur du CNRS. Alire sur <http://picardp1.livrycnrs.fr/jeanbernard.html>

(2) *Les travaux et les jours de Jean Bernard*, entretiens avec Antoine Hess (éditions du Rocher)

Mort de l'actrice Alida Valli...

L'actrice italienne Alida Valli est décédée samedi matin à Rome à l'âge de 84 ans. Née en Yougoslavie, elle avait fait ses débuts au cinéma à l'âge de 15 ans dans *les Deux Sergents*. Sa filmographie prestigieuse comprend notamment des rôles dans *le Procès Paradine* d'Alfred Hitchcock (1947), *le Troisième Homme* de Carol Reed (1949), *Senso* de Luchino Visconti (1954)... Ses obsèques seront célébrées aujourd'hui au Capitole.

... et du philosophe Maurice de Gandillac

Maurice Patronnier de Gandillac est mort mardi dernier à Neuilly-sur-Seine, à l'âge de 100 ans. Normalien, agrégé de philosophie et docteur ès lettres, il signa entre autres *la Pensée encyclopédique au Moyen Age* (1966), *Dante ou la passion de la catholicité* (1991), *Genèses de la modernité* (1992, Grand Prix de l'Académie française en 1993). Il fut aussi le traducteur de Walter Benjamin, Hegel et Nietzsche.

Mort de l'actrice Alida Valli...

L'actrice italienne Alida Valli est décédée samedi matin à Rome à l'âge de 84 ans. Née en Yougoslavie, elle avait fait ses débuts au cinéma à l'âge de 15 ans dans *les Deux Sergents*. Sa filmographie prestigieuse comprend notamment des rôles dans *le Procès Paradine* d'Alfred Hitchcock (1947), *le Troisième Homme* de Carol Reed (1949), *Senso* de Luchino Visconti (1954)... Ses obsèques seront célébrées aujourd'hui au Capitole.

... et du philosophe Maurice de Gandillac

Maurice Patronnier de Gandillac est mort mardi dernier à Neuilly-sur-Seine, à l'âge de 100 ans. Normalien, agrégé de philosophie et docteur ès lettres, il signa entre autres *la Pensée encyclopédique au Moyen Age* (1966), *Dante ou la passion de la catholicité* (1991), *Genèses de la modernité* (1992, Grand Prix de l'Académie française en 1993). Il fut aussi le traducteur de Walter Benjamin, Hegel et Nietzsche.

**Mort du compositeur
Erik Bergman**

Connu pour ses pièces
dodécaphoniques et pour
chœurs, Erik Bergman,
décédé dans
la nuit de dimanche
à lundi à Helsinki, avait
94 ans. Figure du
modernisme finlandais,
Erik Bergman a abordé
dans les années 50
l'étude de la musique
dodécaphonique,
technique de composition
à douze notes issue de la
musique sérielle et dont
le maître fut Arnold
Schönberg.

Mort du poète Bernard Delvaille

Bernard Delvaille, poète et ami des poètes, est mort la semaine dernière à Venise, à 75 ans. Longtemps directeur de la collection «Poètes d'aujourd'hui» chez Seghers, journaliste à *Combat*, au *Figaro* et au *Magazine littéraire*, auteur de l'anthologie *Mille et cent ans de poésie française* (Laffont, 1991), il publia maints essais sur Larbaud et bien d'autres. Depuis 2000, les éditions Denoël ont publié trois tomes de son journal 1949-1999.

Vincent de Swarte, nuit éternelle

L'écrivain français est mort à 42 ans d'un cancer foudroyant.

Né en 1964, l'auteur Vincent de Swarte est mort hier soir d'un cancer. Il avait commencé écrivain pour la jeunesse, et la jeunesse ne semblait plus l'avoir quitté, même dans ses romans pour grands. Il y était question d'adolescence rebelle, aux confins de la Terre, dans des paysages désolés (*le Paradis existe*, 2001), souvent des hauteurs, un phare, un château d'eau, toujours des situations limites (*Pharricide*, 1998; *Requiem pour un sauvage*, 1999; *Lynx*, 2002). Le récit se dé-

pliait sous des crépuscules d'espoir et d'angoisse. Rien ne plaisait tant à de Swarte que cette lumière entre chien et loup, c'était là que se manifestaient les épiphanies et se révélait sa palette de couleurs symbolistes. La situation la plus *borderline* fut finalement celle de son ultime roman, *Elle est moi* (2005), où Vincent de Swarte s'essaya à l'autofiction. Il parlait de lui sans fard, sans ces apprêts lyriques qui faisaient de ses livres des tableaux précieux. *Elle est moi* est l'histoire d'un «mal», d'une

phobie non identifiée, le héros «Vincent de Swarte», écrivain de son état, se réveillait un jour avec, à la place de son sexe d'homme, un vagin. La métamorphose engendrait, et l'embarras vis-à-vis de sa femme, et la confession d'une vie au lecteur: relation à la mère, aux pères, le biologique inconnu et l'adoptif aimé, et crainte de ne plus créer. Peu après la sortie du livre, de Swarte tomba malade, comme s'il eût rejoint la fiction, que l'angoisse du roman eût raison de sa vie. ◆

S.J.R.

Mort de Fraenkel, maître en trotskisme

Né à Gdansk en 1921, longtemps apatride, il cofonda l'OCI, dont il fut exclu, et forma Jospin.

Un intellectuel sans œuvre, un militant sans parti, un maître sans disciple. Boris Fraenkel était tout cela, avec ce que cela suppose d'enthousiasmes et de déceptions. Figure du trotskisme européen, il a traduit des œuvres de Léon Trotski, Herbert Marcuse et Georg Lukacs. Il avait été exclu de l'OCI (Organisation communiste internationale) par Pierre Lambert. Il a aussi été, vers les années 1965-1966, le formateur en trotskisme d'un certain Lionel Jospin, alors tout jeune. Il s'est donné la mort le 23 avril à l'âge de 85 ans en se jetant dans la Seine depuis un pont, près de la gare de Lyon. Son corps a été retrouvé deux jours plus tard, au niveau du VIII^e arrondissement de Paris.

Longtemps, Boris Fraenkel n'a été connu que dans les cercles intellectuels. Il a fallu l'ascension politique de son ancien élève pour qu'il soit projeté sur

le devant de la scène. En 2001, en obtenant de Fraenkel une carte postale que lui avait envoyée Lionel Jospin à l'époque, avec son écriture bien reconnaissable, *le Monde* avait apporté la preuve que le Premier ministre socialiste avait bien été un militant trotskiste. Un militant d'exception, même, dont son professeur était assez fier. «Nous

Quelques mois avant Mai 68, il organise à Nanterre une conférence sur la répression sociale de la sexualité, qui fut l'un des éléments déclencheurs du mouvement étudiant.

nous entendions très bien, et, au fil des années, j'ai cru que nous étions devenus amis. Même si je continuais à le trouver trop rigide, ce Jospin-là était un bon garçon», a écrit Fraenkel un peu plus tard (1).

A l'approche de l'élection présidentielle de 2002, la révélation du passé de Jospin avait donné une illustration inattendue de l'influence trotskiste

en Russie soviétique auquel assistait l'un de ses oncles, ancien soldat de l'Armée rouge. Trotski était présent et, mis en minorité par un vote à l'issue de la réunion, il aurait déclaré, selon le témoignage de l'oncle: «*Tant*

pis, l'histoire me donnera raison plus tard.» Mais le premier engagement du jeune Boris fut d'abord le sionisme: né à Gdansk en

1921, dans une famille de Juifs ukrainiens mencheviks qui avaient fui la révolution, il milite dès l'adolescence chez les Habonim, le mouvement de jeunesse sioniste de gauche. En 1938, faute de pouvoir immigrer en Palestine, il est envoyé à Nancy pour étudier l'agronomie. C'est en France que la guerre et l'occupation nazie le trouvent. Pour fuir les



Boris Fraenkel.

rafles, il émigre en Suisse.

Commence alors une vie d'une grande richesse intellectuelle, au cours de laquelle il a croisé les plus grands noms de la vie intellectuelle de l'Europe de la seconde partie du XX^e siècle. Secrétaire de Sonia Delaunay, animateur de la revue *Partisans*, éditée par François Maspero, Fraenkel a traduit et introduit en France les œuvres du philosophe d'origine allemande Herbert Marcuse et du psychanalyste américain Wilhelm Reich – deux tentatives de croiser

Marx et Freud. En 1958, il est l'un des fondateurs de l'OCI, dont il est exclu en 1966 au terme d'un procès interne d'une rare violence.

Boris Fraenkel appartient à la catégorie des «intellectuels sans œuvre» qui ont préféré la parole à l'écrit. Quelques mois avant Mai 68, il organise à l'université de Nanterre une conférence sur la répression sociale de la sexualité, qui eut un grand retentissement et fut l'un des éléments déclencheurs du mouvement étudiant. Après les événements, il est assigné à résidence en Lozère pendant un an. En 1986, il a fini par obtenir la nationalité française. Apatride la majeure partie de sa vie, Boris Fraenkel n'aura cessé de chercher sa place exacte, dans les institutions intellectuelles comme dans les formations politiques. Sans peut-être jamais la trouver vraiment. ◆

ÉRIC AESCHIMANN

(1) *Profession: révolutionnaire*, éditions Le Bord de l'eau, 2004.

Galbraith ou l'économie iconoclaste

Mauvaise conscience du capitalisme américain, l'intellectuel est mort samedi, à 97 ans.

« **O**n se souviendra de Ken Galbraith et on le lira encore, tout comme Thorstein Veblen, quand nous autres, les lauréats du prix Nobel, serons enterrés dans des notes de bas de page sous les piles de livres poussièreux des bibliothèques. » La messe a été dite il y a plus de quinze ans, lorsqu'un autre prix Nobel d'économie, l'Américain Paul Samuelson, évoque les travaux de John Kenneth Galbraith. Ce vieux géant (2 mètres) à l'allure sympathique et dégingandée, mauvaise conscience du capitalisme américain, est décédé samedi. D'origine canadienne, Galbraith était né en 1908 à Iona Station, dans la province de l'Ontario. Il est sans doute le plus célèbre des économistes américains. Celui qui a été dans les plus grandes universi-

tés anglo-saxonnes (Princeton, Harvard, Cambridge, Oxford), fut aussi ambassadeur et journaliste. Il commence sa carrière dans l'administration de Franklin D. Roosevelt, où il a organisé et supervisé le contrôle des prix durant la Seconde Guerre mondiale. Anticonformiste à la dent dure, il a pendant toute sa carrière soutenu les thèses «libérales» (de «gauche» en français) de ses amis démocrates.

Coups de griffe. Après son passage dans l'administration, il retourne à l'université de Harvard. C'est là qu'il tombe dans le chaudron keynésien. Partisan convaincu de l'intervention publique en économie, il critique l'économie de marché. Ses coups de griffe sont souvent lancés contre les économistes, trop volontiers au service des intérêts économiques, et dont la foi dans les vertus du

marché possède «une qualité théologique telle qu'elle les dispense de la moindre preuve empirique». Galbraith s'est beaucoup opposé à la politique de dérégulation menée par Ronald Reagan.

Tout autant qu'il a dénoncé l'intégrisme des monétaristes et de son vieil ami Milton Friedman. Il s'est toujours attaché à démonter les raisonnements hâtifs qui traversent la vie économique, comme l'aveuglement collectif (pas toujours désintéressé) qui a donné lieu aux bulles spéculatives, que ce soit celle des tulipes en Hollande au XVII^e siècle ou, plus récemment, celle de la bulle Internet. Mais de la théorie classique et néoclassique, fondement de l'économie de marché, il rejete-



ERIC FEFERBERG, AFP

tera surtout l'idée selon laquelle les décisions de production des entreprises sont exclusivement basées sur la demande des consommateurs. Dans le *Nouvel Etat industriel*, son œuvre économique majeure publiée en 1967, il inverse cette logique: ce n'est pas la demande qui détermine l'offre, mais le contraire. Bref, la «*filère est inversée*». Selon lui, le pouvoir économique n'est plus exercé par le capital ou par ceux qui le possèdent, mais par les organisations et ceux qui les font vivre. C'est cette «*technostructure*», comme il l'a définie, qui tire réellement les ficelles. Pour consolider sa «*pulsion expansionniste*», cette technostructure a créé autour d'elle une «*gigantesque bureaucra-*

tie», pudiquement baptisée «*management*».

Idées admises. La plupart des arguments et travaux de Galbraith sont repris dans son dernier ouvrage, *les Mensonges de l'économie*, paru en 2004, et tout aussi pédagogique qu'une trentaine d'autres manuscrits. Mais ce dernier livre est un vrai régal. Il y règle ses comptes avec les innombrables fausses vérités qui polluent l'économie, ce «*décalage permanent entre les idées admises, ce que j'ai appelé ailleurs la sagesse conventionnelle, et la réalité*». Depuis plusieurs années, Galbraith s'élevait contre un progrès social qui n'est mesuré qu'à l'aune de la production. En résumé, plus les mensonges économiques sont partagés collectivement, plus ils sonnent juste. Plus iconoclaste? Tu meurs! ◀

VITTORIO DE FILIPPIS

Jean-François Revel pose son épée

Décès à 82 ans de l'académicien, journaliste et écrivain anticonformiste.

Jean-François Revel est né en 1924 à Marseille, dans une famille bourgeoise. Education primaire et secondaire chez les jésuites, khâgne à Lyon puis Normale sup. Il fréquente alors la Résistance. L'obtention de son agrégation de philosophie est retardée de quelques années par un mariage précoce, sous l'influence duquel il s'est (provisoirement) «*affaissé dans les bas-fonds de la niaiserie gurdjeffienne*» et d'autres aventures où il dit avoir «*pataugé dans une bohème crapuleuse et avinée*».

Revenu des erreurs de jeunesse, Revel abandonne vite sa carrière de professeur : le journalisme et la rédaction de livres (dont de nombreux succès de librairie) l'occupent à plein temps à partir du milieu des années 60. Il fonde alors et dirige, chez l'éditeur Jean-Jacques Pauvert, une collection de poche, «*Libertés*», dont le format allongé et la couverture de papier kraft deviendront une icône de ces années. Il y publie aussi bien Breton que Panizza, Benda que Trotski... mais aussi un brûlot anti-Roland Barthes signé par un universitaire spécialiste de Racine, *Nouvelle Critique ou nouvelle imposture?* (1965).

Virulent. Son premier livre, *Pourquoi des philosophes?* (1957), est un pamphlet dont, sous couvert de dénonciation du «*jargon*» philosophant, les principales cibles sont le marxisme et Heidegger. Revel se situe alors plutôt à gauche – son antigauillisme est virulent (*le Style du Général*, 1959, autre pamphlet) sans se confondre avec celui des partisans de l'Algérie française. Il dirige les pages culturelles de *France Observateur* (l'ancêtre du *Nouvel Obs*) et se présente même aux élections législatives de 1967 sous l'étiquette FGDS (la formation de Mitterrand), peu après avoir rejoint *l'Express* comme éditorialiste. L'échec de la candidature Defferre en 1969 et la poli-



Jean-François Revel
à Paris, en mai 1998.

tique d'Union de la gauche l'éloignent définitivement de celle-ci. Jouera sans doute aussi une prévention durable à l'égard de Mitterrand : «*Je l'ai toujours perçu plutôt comme assez lourdaud sauf – et là il devenait captivant – lorsqu'il parlait de manœuvre politique et de tactique électorale*»...

A partir de *Ni Marx ni Jésus* (1970), l'activité de Revel s'inscrit sous une double enseigne jumelle, celle de l'anticommunisme et celle du philo-américanisme. «*L'Amérique est en train de créer un modèle révolutionnaire pour les autres pays, le premier modèle depuis longtemps dans les sociétés développées qui ne soit pas l'imitation d'une autre [...]. Aujourd'hui, l'Amérique, n'en déplaît aux anti-américanismes de droite ou de gauche, est le réservoir où se retrouvent tous les types de conflits et toutes les solutions révolutionnaires de notre époque*». Dans sa campagne antitotalitaire, Revel n'hésite pas à joindre le geste à la parole, ce qui l'amène, par imprudence, à traverser certains épisodes compromettants. Ainsi, il participe, au début des années 80, à des congrès du World Media Center, vulgaire parapluie de la secte Moon. Son antitotalitarisme prend des allures légèrement apocalyptiques (*Comment les démocraties finissent*, 1983) avant que la chute de l'URSS ne règle la question.

Cuisine. Suite au rachat en 1977 de *l'Express* par le milliardaire franco-britannique Jimmy Goldsmith, Revel accepte d'en devenir le directeur l'année suivante – sous la caution, explique-t-il, de Raymond Aron, qui en préside le directoire. Mais sitôt que Goldsmith renvoie Olivier Todd, le rédacteur en chef, il donne sa démission et rejoint l'hebdomadaire rival, *le Point*. Ses mémoires, *le Voleur dans la maison vide* (1997), sont publiées l'année de son élection à l'Académie. Jean-François Revel s'occupait aussi de cuisine, dont il parlait avec compétence. A l'occasion de son décès, ses amis ont souligné son anticonformisme. Il en fallait assurément pour écrire aux premières lignes de ses mémoires : «*J'ai toujours abhorré la famille, tant celle dont je suis issu que celles que j'ai fondées*»... ◆

GÉRARD DUPUY

L'Indonésie pleure «Pram»

L'écrivain militant Pramoedya Ananta Toer est mort à 81 ans.

Mort dimanche à Djakarta à 81 ans après une vie tumultueuse, Pramoedya Ananta Toer aura été l'intellectuel et l'écrivain emblématique de la naissance d'une nation, l'Indonésie. Il a 20 ans en 1945, quand l'occupation japonaise de l'archipel, jusque-là sous domination néerlandaise, se termine par la capitulation nipponne. Le sujet fournira la matière du premier roman de ce jeune militant nationaliste, *le Fugitif*, paru en 1950. Cette année-là, les Pays-Bas accordent l'indépendance à la jeune Indonésie et l'auteur du *Fugitif* sort de prison où il a passé deux ans en raison de ses activités politiques. Débutant immédiatement célèbre - la lecture du *Fugitif* est alors obligatoire dans les écoles -, Pramoedya Ananta Toer devient un des leaders de la «*génération de 45*» qui va façonner peu à peu l'identité de tout l'archipel.

Alternant activités littéraires, journalistiques et politiques (il se rapproche de plus en plus du Parti communiste), «*Pram*», comme il était surnommé dans son pays, retourne deux fois derrière les barreaux. D'abord pour quelques mois en 1960, lorsqu'il prend publiquement la défense de la minorité chinoise. En 1965 ensuite, quand le général Suharto, arrivé au pouvoir, déclenche une sanglante guerre civile dont les principales victimes seront les militants communistes. L'écrivain ne sera libéré qu'en 1979, sans jugement et après plus de dix ans dans un camp de l'île de Buru, véritable bagne où s'entassaient plus de 14 000 prisonniers politiques. C'est là qu'il imagine en partie son grand œuvre, *le Quatuor de Buru*, le récitant d'abord à ses codétenus, le couchant ensuite sur du mauvais papier. A sa sortie, Pramoedya Ananta Toer reste en résidence surveillée jusqu'en 1992 et la plupart de ses livres, circulant sous le manteau ou brûlés en public, demeurent interdits dans son pays jusqu'en 1998.

Forte d'une trentaine de titres, entre sagas historiques et fresques sociales, son œuvre restera celle d'un témoin de la décolonisation et de l'accession convulsive d'un pays du tiers-monde à l'indépendance. ◆

A. de G.

Ethnologie. Jacqueline Roumeguère-Eberhardt s'était identifiée au peuple africain.

La mort d'une guerrière massai

La société massai l'avait si bien accueillie qu'elle en était devenue l'une des guerrières. Née en Afrique du Sud dans une famille de missionnaires protestants suisses, française par son premier mari, l'ethnologue Jacqueline Roumeguère-Eberhardt s'est éteinte le 29 mars au Kenya. Un pays qui était devenu le sien depuis son mariage avec le guerrier massai Ole Kapusia. Une histoire unique.

Toute sa vie – ou plutôt toutes ses vies –, elle avait fui l'évocation et les rites de la mort, privilégiant l'action et l'exploration, «*des rythmes, les sons et les couleurs*», écrivait-elle. C'est en grande partie ce qui l'a rapprochée des Massai, «*une société de l'action où prime le guerrier*», et elle savait de quoi elle parlait.

Première épouse. Pour son guerrier massai, cette chercheuse au CNRS, «*initiée*» aux rites africains à l'adolescence, avait, en 1966, quitté son mari français, embarqué ses trois enfants et adopté le mode de vie massai, acceptant de partager sa vie matrimoniale avec deux, puis trois, puis six, et enfin huit autres épouses. Une situation qu'elle vivait plus ou moins bien selon les cas. «*Maman était la première épouse*», raconte sa fille Isabelle, qui a réalisé il y a trois ans un très beau documentaire sur le sujet. «*Après, elle a dû choisir avec son mari la deuxième: une très jeune fille venue du peuple samburu, qui ne connaissait rien aux coutumes massais; cela s'est très bien passé. Mais, quand elle est rentrée en*



Au Kenya. En 1966, Jacqueline Roumeguère-Eberhardt a quitté son mari français pour rejoindre un guerrier massai

France, en 1980, la mère d'Ole Kapusia a voulu lui trouver une troisième épouse avec du charisme. Celle-ci a un peu pris le rôle de la première épouse et elle ne l'a pas bien supporté. La quatrième avait 14 ans, fille d'un notable du coin; ma mère l'aimait beaucoup.

La vie des neuf épouses mériterait assurément un roman. Surtout si l'on sait qu'en 1980, Jacqueline Roumeguère-Eberhardt (avait-elle un lien avec Isabelle Eberhardt, exploratrice et écrivaine de la fin du XIX^e siècle? elle le laissait entendre) a fini par s'ins-

taller dans une ferme, à onze heures de piste de Nairobi, assez loin de son mari. Lequel venait régulièrement la voir avec, à tour de rôle, chacune des autres épouses. Cette chercheuse hors normes est l'une des rares à avoir assisté aux cérémonies massais sur un cycle de dix-neuf ans. Elle laisse de nombreux ouvrages et des manuscrits inédits. «*Mission Terre accomplie, quelle est ma prochaine mission?*» a-t-elle écrit dans son testament. ◆

ALEXANDRA SCHWARTZBROD



Dans l'atelier avec le peintre, à Molesmes dans l'Yonne, en 1966.



«**P**our moi, la peinture a commencé en 1953, quand j'ai découvert la matière. C'est elle

qui me donnait l'image» (1). Ainsi parlait Karel Appel, mort jeudi à Zurich à l'âge de 85 ans. La déclaration a valeur de programme, mais aussi, bien dans la manière du bonhomme, de provocation plaisante. Appel, né en 1921 à Amsterdam, n'a jamais cessé de pester qu'on le réduise à sa seule participation au groupe Cobra, mouvement international de jeunes artistes (peintres, écrivains, poètes...) né au lendemain de la dernière guerre pour en découdre avec une culture occidentale et bourgeoise qualifiée dans la revue éponyme – sabordée en 1951, en même temps que le groupe – de «minable», «conservatrice», «aliénante».

Brute. On peut comprendre l'agacement d'Appel d'être ainsi confiné à sa jeunesse, puisque l'essentiel de son œuvre, active jusqu'à peu, s'est constitué après les années Cobra. Mais on peut supputer qu'il lui restait le bel esprit rebelle de cette période explosive, au moral comme au physique (de stature impressionnante, Appel oscillait entre la «brute» russe et l'agneau carnivore). Quand Appel parlait de se «libérer d'une oppression», il ne s'agissait pas d'une métaphore.

Le jeune Karel fait son ap-

Le peintre néerlandais Karel Appel, grande figure du mouvement Cobra, est mort jeudi à l'âge de 85 ans, laissant une œuvre prolifique et rebelle.

Dernier Appel



prentissage à l'Académie nationale d'Amsterdam, de 1940 à 1943, en pleine occupation nazie. Disons donc que, dans le serpent Cobra (acronyme de CO-penhague, BR-uxelles et A-msterdam d'où étaient issus divers membres du groupe), Appel était à la fois la queue (quelle ardeur!), les crocs (quel mordant!) et parfois le venin. A l'en croire, s'être frotté dans le New York des années 50 aux tenants de l'action painting (littéralement, la peinture d'action), Pollock en tête, et au jazz fut pour lui un

deuxième choc esthétique: «Je compris que la toile doit être une arène où agir.»

Harold Rosenberg, critique new-yorkais de cette époque, résumait l'affaire de façon moins taumachique: «Gesticuler avec des matériaux.» Appel, dans ce registre, n'hésitait pas à en rajouter: «Lamatière, j'en fous un peu partout. J'en mets une bonne couche, j'étales la peinture avec des couteaux de peintre ou avec les mains, parfois des pots entiers d'un seul coup.» A rapprocher d'un fameux: «Je fais ●●●

●●● *n'importe quoi.*» A ne surtout pas saisir, façon réac', pour ricaner.

Le «n'importe quoi» d'Appel, infusion des mouvements l'ayant précédé ou accompagné (de Dada en cubisme, d'abstraction fatalement lyrique en figuration forcément libre), est tout sauf une tisane. Ou alors si. Vive le n'importe quoi, façon Appel! Pour se pencher, autant que se pencher, sur son œuvre, deux branches maîtresses sur un arbre infini-

«Je n'essaie pas de faire une peinture. C'est un hurlement, une nudité, c'est comme un enfant. Un tigre en cage.»

Karel Appel

ment ramifié. Celle de la peinture folle et enfantine n'est pas la moindre. Des portraits qu'on dirait peinturlurés, visages souvent hilares, ébauchés à traits colériques, à grands coups rageurs, artifice de feux colorés qui fusent en rouge, vert et jaune, que des vifs. Ce n'est pas une parodie d'école primaire, ni le simulacre d'un asile d'aliénés. Plutôt dans le mouvement, une prolongation: comment devenir un enfant sans être puéril, comment reconduire la folie, l'expérimenter même, sans faire son foufou? «*Je n'essaie jamais de faire une peinture. C'est un hurlement, c'est une nudité, c'est comme un enfant. C'est un tigre en cage.*»

Clous, planches... L'autre veine où Appel est à la fois le sang et

sa maladie fut qualifiée d'«hybride-art». A l'écoute des écrits de Lévi-Strauss, notamment la préface de *Tristes tropiques* où l'écrivain parle de l'anthropologie comme d'une «*boîte à outils*», Appel en appelle au bricolage quand il plaque sur un nu féminin «*torché en cinq minutes*», des branchages et des lignes de couleurs «à l'africaine». Clous, planches, chaînes, cordes (Gaston Chaissac à l'horizon), sceaux en zinc, massacres de

sangliers, masques africains... «*Chez moi, c'est un vrai marché aux puces!*

Le style occidental, c'est le ramasse-tout. Au XVII^e siècle déjà, les Hollandais étaient des hybrides, car ils allaient apprendre la peinture en Italie...»

De fait, à l'instar du compatriote Rembrandt, il y avait bien des cabinets de curiosités dans les ateliers successifs de ce fameux collectionneur d'art primitif, entre autres de poupées des Indiens hopi. A quoi sert l'art? Karel Appel a répondu à cette question que plus aucun artiste ne semble vouloir poser: «*Je peins la vie telle qu'elle se déroule autour de moi. Dure, vivante, belle, cruelle, formidable... Tout le reste m'ennuie.*»

GÉRARD LEFORT

(1) La plupart des citations de Karel Appel sont extraites du magazine *Connaissance des arts* daté de novembre 2004.

Pierre Alechinsky, peintre et ami, évoque la longue carrière d'Appel: «Une bouleversante facilité d'adaptation»

Pierre Alechinsky, né en 1927 à Bruxelles, adhérent au mouvement Cobra en 1949, peintre, poète et ami de Karel Appel, a répondu à l'appel sur Appel.

«Karel Appel aura été un extraordinaire artiste à rebonds et reprises. Il avait une facilité d'adaptation bouleversante sur un nombre d'années qu'il n'est pas donné à tout le monde de traverser. Il y a un Karel Appel qui peint sous l'Occupation aux Pays-Bas. Un Karel Appel qui peint sous le coup merveilleux de la Libération, dans une sorte de misère étale que nous partageons. Il y a un Karel Appel qui – je ne dirais pas s'est exilé car le mot est chargé – a tenté et réussi à s'installer à Paris, d'abord dans une zone insalubre, une zone de taudis, le quartier des tanneurs et des peusseries, avec une punteur décrite par Gorki dans *les Bas-Fonds*. C'était rue de Santeuil, sur les terrains où se

dressait un célèbre pour son amiante. Il y a un Karel Appel installé dans l'Yonne. Un Karel Appel installé aux Etats-Unis et à New York, pas seulement voyageur mais passant des périodes énormes de travail.»

«Et chaque fois capable d'énormes cabrioles picturales et sculpturales aussi, et chaque fois retombant sur ses pattes. Nous nous sommes mieux connus après la période Cobra, pour la raison simple qu'au début il parlait à peine le français et que, toute ma vie, je suis malheureusement resté un monolingue. Par exemple, dans les années 75-76, nous avons pu, tous les deux, réaliser des *jam-sessions*, c'est-à-dire vingt-cinq peintures à deux pinceaux, dont certaines ont été montrées à la dernière Fiac en octobre. C'était créer un troisième peintre qui n'était ni tout à fait lui ni tout à fait moi, et qui nous étonnait tous les deux.»

Recueilli par

HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX

**Mort d'Alexis
Damianos,
figure du cinéma grec**

L'acteur et cinéaste Alexis Damianos est mort jeudi à 85 ans. Venu du théâtre expérimental, il réalise son premier film en 1966, *Jusqu'au bateau*. En 1971, sous la dictature des colonels, *Evdokia* marque l'histoire du cinéma grec, évoquant avec réalisme les amours d'une prostituée et d'un soldat. Après un exil de vingt ans dans l'île d'Eubée, où il cultive des tomates, Damianos tourne *Aurige* en 1995, presque sur la Grèce depuis les années 40.

FOOTBALL

**Décès de l'entraîneur
Konstantin Beskov**

Konstantin Beskov est mort samedi à 86 ans. Joueur, il avait fait sa carrière au Dinamo Moscou avant de remporter deux fois le championnat d'URSS (1979 et 1987) comme entraîneur du Spartak.

**Mort d'Erdal Öz,
écrivain-éditeur turc...**

L'écrivain et éditeur turc Erdal Öz est mort samedi à 71 ans. Son œuvre, dont le recueil de contes *Yorgunlar* («Fatigués») et le roman *Odalarda* («Dans les chambres»), compte une quinzaine de titres. Il a été emprisonné en 1971 au lendemain d'un coup d'Etat militaire, expérience qu'il relate dans «Sons d'oiseaux dans mon cahier» (2003). Erdal Öz a fondé en 1981 Can Yayinlari, la maison d'édition la plus importante de Turquie.

**... et d'Atif Yilmaz,
cinéaste stambouliote**

Le cinéaste turc Atif Yilmaz s'est éteint vendredi à 80 ans. Il avait réalisé 120 films, du drame social à la comédie romantique en passant par le mélodrame ou la fresque rurale. «*C'est la fin d'une époque dans notre vie culturelle. Yilmaz était le grand frère du cinéma turc*», a commenté le président de l'Association des réalisateurs de films, Erdem Kiral.

Mort d'Erdal Öz, écrivain-éditeur turc...

L'écrivain et éditeur turc Erdal Öz est mort samedi à 71 ans. Son œuvre, dont le recueil de contes *Yorgunlar* («Fatigués») et le roman *Odalarda* («Dans les chambres»), compte une quinzaine de titres. Il a été emprisonné en 1971 au lendemain d'un coup d'Etat militaire, expérience qu'il relate dans «Sons d'oiseaux dans mon cahier» (2003). Erdal Öz a fondé en 1981 Can Yayinlari, la maison d'édition la plus importante de Turquie.

... et d'Atif Yilmaz, cinéaste stambouliote

Le cinéaste turc Atif Yilmaz s'est éteint vendredi à 80 ans. Il avait réalisé 120 films, du drame social à la comédie romantique en passant par le mélodrame ou la fresque rurale. «*C'est la fin d'une époque dans notre vie culturelle. Yilmaz était le grand frère du cinéma turc*», a commenté le président de l'Association des réalisateurs de films, Erdem Kiral.

A sa mort, tout le monde a loué l'hématologue hors pair. En oubliant ses silences dans l'affaire du sang contaminé.

Jean Bernard, omission funèbre

Par **ÉRIC FAVEREAU** journaliste à *Libération*.

C'est évidemment la loi du genre. Après la mort, les louanges. De ce point de vue, on ne peut pas dire que la mort du professeur Jean Bernard ait fait exception. «*Grand résistant*», «*grand médecin*», «*grand humaniste*», «*grand clinicien*», tout le monde a évoqué les «*qualités exceptionnelles*» de cet académicien hors pair, un homme qui fut pendant dix ans président du Comité national d'éthique, dont tout le monde a vanté les «*sages*» avis. Sans oublier de souligner qu'il a été l'un des artisans de la révolution dans le traitement des leucémies chez l'enfant.

Jean Bernard est mort ainsi, à 98 ans, accompagné d'une marée d'hommages. La plupart bien légitimes. Mais sa mort est aussi la fin d'une certaine médecine triomphante, sûre d'elle-même, une médecine qui ne supporte pas la moindre contestation, persuadée qu'elle est la seule porteuse du progrès. Une médecine qui s'est aussi construite dans le mensonge et le silence. Exemple: Jean Bernard, prince de l'hématologie, personnalité incontestable de ces trente dernières années, n'a jamais été au-delà de quelques banalités pour évoquer le plus grand scandale sanitaire du siècle passé, l'affaire du sang contaminé. Il était pourtant au cœur du

système, à la confluence de tous les cercles de pouvoir. A cette époque, on disait volontiers que, dans le couple Dausset-Bernard, on s'était réparti la tâche. A Jean Dausset, les plaisirs de la recherche et les difficultés de la découverte (il a eu le prix Nobel de médecine). Et à Jean Bernard de tenir la maison.

Il l'a tenue. Si Michel Garretta, simple médecin, a pu être nommé à la tête du Centre national de transfusion sanguine (CNTS), c'est qu'il avait eu l'aval du gratin de l'hématologie universitaire. Quand Garretta s'est lancé dans une course folle aux profits, qui s'en est plaint? La plupart des grands mandarins étaient pourtant au conseil d'administration du CNTS. Les hémophiles? Allez donc, c'étaient des... malades. Quelques mauvais esprits ont ressorti un texte de Jean Bernard où celui-ci qualifiait les «*hémophiles*» de «*tarés*». «*J'ai commis une faute en employant le mot "tarés"*», s'est-il excusé lors d'un des procès du sang contaminé. Certes... Lors de ce même procès, Daniel Defert, fondateur de l'association Aides, a raconté: «*En mai 1985, j'ai écrit au professeur Jean Bernard, président du Comité d'éthique, chargé d'éclairer le gouvernement sur l'information des donneurs de sang. La réponse a*

été que ni lui ni un autre membre du comité d'éthique n'aurait le temps de nous recevoir.»

Autre scène: lorsque des médecins vont le trouver pour lui dire que le CNTS refuse d'importer suffisamment en 1984 de produits chauffés – et donc des produits épargnés par le VIH –, Jean Bernard, alors président de la Fondation nationale de transfusion, se défausse. Et leur conseille de rencontrer le directeur général de la Santé, Jacques Roux, qui rétorque que l'importation est trop onéreuse. Jean Bernard aimait pourtant à répéter: «*Le grand adversaire de l'éthique, c'est l'argent.*» On connaît la suite. Un scandale qui a ébranlé les fondements même de la médecine.

C'est faire injure à Jean Bernard que de le réduire à ces années-là. Mais les silences d'hier ont laissé des traces. Ils expliquent en partie le désarroi d'aujourd'hui. Un désarroi paradoxal: alors qu'au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle la médecine s'est mise à soigner et à guérir – les hémophiles peuvent ainsi désormais vivre comme n'importe quelle autre personne –, la méfiance s'est installée, puis enkystée, dans la relation entre médecin et patient. Un malaise solide et insidieux. Comme un boulet que l'on traîne. Ou que l'on cache. ♦

Les Aïnous restent sans voix au Japon

Shigeru Kayano, infatigable défenseur de la minorité opprimée, est décédé à l'âge de 79 ans.

Nibutani envoyé spécial

Terrassé samedi par une pneumonie à l'âge de 79 ans, au terme d'un long combat contre la maladie, Shigeru Kayano, dit le «Mandela aïnou», pourrait bien s'avérer plus encombrant mort que vivant. À l'annonce de son décès, l'indifférence de grands médias japonais autant que le silence gênant de la classe politique et du Premier ministre Junichiro Koizumi – qui a montré moins d'entrain à lui rendre hommage ce week-end qu'à faire savoir qu'il irait de nouveau, ce 15 août, au sanctuaire de Yasukuni honorer les «morts pour la patrie» –, en dit long sur le malaise suscité par la disparition de cet avocat pugnace des Aïnous, descendants lointains d'origine caucasienne des premiers chasseurs et cueilleurs aborigènes venus s'établir sur les terres du Japon. Seule l'ex-présidente du défunt Parti socialiste nippon, Takako Doi, a rappelé avec quelle détermination Shigeru Kayano, qui impressionnait les Japonais par son physique de géant, avait «porté sur ses épaules la fierté d'une minorité ethnique». L'épais silence qui entoure sa mort témoigne du sort réservé depuis longtemps aux Aïnous, peuple dépossédé de ses terres, aux droits bafoués, victime depuis des siècles de préjugés et discriminations. Les Aïnous ne seraient plus, selon certains, que 25 000. Ils seraient en fait six à sept fois plus nombreux. Mais pour mieux dégoter un emploi ou pouvoir se marier librement, beaucoup préfèrent aujourd'hui taire leur origine. Ou changer leur nom de famille. Conséquence indirecte non pas d'un apartheid planifié, mais des règles désastreuses de l'assimilation forcée.

Lois iniques. Ethnologue, historien, écrivain prolifique (il a écrit plus de cent livres), Kayano, leader emblématique des Aïnous, dont il a tiré du dialecte un dictionnaire, avait créé la surprise en 1994 en gagnant un siège de député au Parlement, à Tokyo. Devenu leur premier représentant politique officiel, il avait tenté d'éradiquer les lois iniques empêchant les Aïnous de préserver leur langue, leur culture et leurs terres. Mission alors impossible qui fit dire à certains que l'obtention miracle de son siège de député était une victoire à la Pyrrhus. Surtout contre-productive car très peu de députés japonais l'épaulèrent. Maniant la provocation, Kayano n'hésitait pas à poser aux députés japonais des questions en aïnou, dialecte que pas un élu, bien sûr, ne comprenait. En 1991, il avait tenté en vain de s'opposer à la construction d'un barrage sur des terres aïnoues à Hokkaido. Un béton d'après lui symbole de «l'expropriation» dont son peuple était victime.

Recevant *Libération* chez lui en juillet dernier, malgré son état très affaibli, Shigeru Kayano livrait le fond de sa pensée. «Etre député fut une expérience intéressante. J'ai été en effet le premier représentant aïnou autorisé à siéger au Parlement japonais. Mais a-t-elle servi la cause des Aïnous? Je ne le pense pas. J'ai l'impression qu'au contraire, mes années parlementaires ont été vaines. Malgré mes efforts, notre situation s'est détériorée. L'injustice à l'égard des Aïnous n'a pas cessé. Notre situation est pire même. Un Aïnou, un de ses descendants ou tout Japonais (e) qui se marie avec un (e) Aïnou est discriminé sur le marché du travail. Des Aïnous sont recalés à l'embauche à cause de leur identité, de leur apparence physique ou de la consonance de leur nom. D'autres sont recalés par des



Shigeru Kayano, le leader emblématique des Aïnous, avait été élu au Parlement nippon en 1994.

banques qui refusent de leur ouvrir un compte car ils n'ont pas d'emploi.»

Il ajoutait à voix basse: «Durant cinquante ans, j'ai lutté pour les miens, écrit des livres pour perpétuer la mémoire de mon peuple. Je suis un homme âgé et malade. Mais je continue d'écrire. Car les Aïnous ne connaissent plus la liberté. Cela fait longtemps qu'ils n'en ont plus. Depuis qu'ils ne sont plus autorisés à pêcher eux-mêmes leur poisson. Avant, nous nous nourrissions de saumons, de cueillette et de fruits des bois. Or, depuis de longues années, les Japonais pêchent tout notre poisson. Des millions de saumons par an. Et ils ne nous laissent que des miettes, quelques kilos de saumons pour tel village. Nous sommes prisonniers de ces quotas injustes.»

La «Loi de promotion de la culture aïnou» adoptée en 1997 au Parlement, dont Kayano était l'instigateur, n'aurait eu aucun effet positif selon lui. «Notre situation s'est dégradée. Nous n'avons plus de représentant au Parlement. Aucun moyen de faire entendre notre voix. Koizumi, comme tous les hommes politiques japonais, nous a abandonnés.» Kayano aurait bien vu son fils prendre la relève. «Il ne veut pas faire de politique. Il veut rester à Nibutani. Il veille sur notre musée qui renferme la mémoire de notre peuple.»

Années amères. Abrisant des trésors culturels, des photos noir et blanc, des lithos et livres jaunies, d'anciennes sculptures sur bois de saumons, ours et hiboux – animaux du panthéon animiste local –, le musée de Nibutani attire des touristes du Japon entier. «Dommage, fait remarquer Etsuko Kato, professeur d'université rencontrée près du musée avec ses élèves, que les traditions aïnoues ne soient plus enseignées dans nos écoles.» Dommage aussi qu'en sortant du musée, les touristes ignorent que la maison en bois d'en face est celle du «héros» de la cause aïnou. Shigeru Kayano était revenu y vivre avec son épouse il y a dix-huit ans, après ses années amères au Parlement. Depuis son retour à Nibutani, qui a accueilli en 2005 le Congrès mondial des peuples autochtones, l'ethnologue écrivait sur les Aïnous, les ours (quatre essais) ou la splendeur du Hokkaido, ses schistes, rocs de granit, gorges, plaines, forêts et montagnes. Où daims et renards vivent en nombre en liberté.

Seul rayon de soleil ces jours-ci à Nibutani, la radio aïnou FM Pipaushi (littéralement «endroit riche en coquillages»), fondée par Kayano et que dirige son fils Shiro, émet dans le monde entier sur Internet. Elle passe en boucle les tubes du musicien Kanô Oki, papa du rock'n folk aïnou (en concert à Paris le 23 juin). Ethéritier à sa façon de la cause ethnique. ◀

MICHEL TEMMAN

**Mort d'un
Go-Betweens...**

Membre fondateur du groupe pop mélancolique Go-Betweens, Grant McLennan est mort samedi à Brisbane (Australie), à l'âge de 48 ans, apparemment d'une attaque cardiaque.

**... et de l'écrivain
polonais Jerzy Ficowski**

Jerzy Ficowski est mort hier à Varsovie à 82 ans. Il était le biographe du grand écrivain polonais Bruno Schulz, sur lequel il avait travaillé une bonne partie de sa vie et dont il semblait étonnamment proche. Il avait signé un bel ouvrage sur lui, *les Régions de la grande hérésie* (éditions Noir sur Blanc, 2004). Il s'était intéressé aux Tsiganes, avec lesquels il avait voyagé et dont il avait appris la langue. Dans son appartement varsovien décoré de dessins de Schulz, il écrivait aussi de la poésie (*Tout ce que je ne sais pas*, Buchet-Chastel, 2005).

**Mort d'un
Go-Betweens...**

Membre fondateur du groupe pop mélancolique Go-Betweens, Grant McLennan est mort samedi à Brisbane (Australie), à l'âge de 48 ans, apparemment d'une attaque cardiaque.

**... et de l'écrivain
polonais Jerzy Ficowski**

Jerzy Ficowski est mort hier à Varsovie à 82 ans. Il était le biographe du grand écrivain polonais Bruno Schulz, sur lequel il avait travaillé une bonne partie de sa vie et dont il semblait étonnamment proche. Il avait signé un bel ouvrage sur lui, *les Régions de la grande hérésie* (éditions Noir sur Blanc, 2004). Il s'était intéressé aux Tsiganes, avec lesquels il avait voyagé et dont il avait appris la langue. Dans son appartement varsovien décoré de dessins de Schulz, il écrivait aussi de la poésie (*Tout ce que je ne sais pas*, Buchet-Chastel, 2005).

Mension barré

L'ami de Debord, lettriste puis membre de la LCR, est mort à 71 ans.

Jean-Michel Mension est mort, à 71 ans. Il avait été à 18 ans copain de Guy Debord, années 50, période lettriste, hasch dans les bars arabes de la rue Xavier-Privas et beuveries chez Moineau, rue du Four, à Paris. Un de ces tapés qui ont beaucoup donné au futur chef des situationnistes, qui les jettera ensuite – tels Ralph Rummey et Ivan Chtcheglov. Un de ceux que Gérard Berréby a coursés ou fait courser, afin d'enrichir l'histoire du courant situ (1).

Fils de communistes, Mension était trop rebelle pour en rester aux diffusions de tracts à Belleville célébrant Staline. D'ailleurs, son père avait déjà mal digéré le pacte germano-soviétique en 1939 et rejoint la Résistance, avant que le parti de Duclos et Thorez ne l'y invite. Donc, un jour, Mension atterrit au Quartier latin. A l'époque, le coin n'est pas encore pacifié, en tout cas de la Seine à la statue de Danton. Avec le Saint-Claude comme point de frontière. C'est lui qui y aurait tracé sur un mur le «*Ne travaillez jamais*» tag le plus célèbre de Paris, sur une idée de son ami Guy. Et puis Debord, qui le trouvait «*purement décoratif*», l'a viré de l'internationale lettriste, avant d'autres. Mension connaissait des tas d'aventuriers, plus ou moins mal tournés. Beau gosse, il draguait filles et garçons, vivant en gigolo.

Parti pour l'Algérie avec sa classe, il rejoint le PCF à son retour. Vite lié avec la minorité autour de Krivine, il revoit l'animateur de la LCR quand, en 1969, il est viré du parti de Marchais. Il y prend le pseudo de Violet et y reste jusqu'au bout. Préférant pourtant les bistrotts et les déconnades au boulot strictement militant. Il a écrit *le Tempsgagne* (éd. Moisson rouge, 2001), aventures d'un irrégulier à Paris. Mension-Violet était un vrai irrégulier. ◆ E.W.

1) Lire *la Tribu*, entretien avec Jean-Michel Mension, et *le Consul*, entretiens avec Ralph Rummey, tous deux avec Gérard Berréby et Ivan Chtcheglov, par Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné, éditions Allia.

**Disparition du chanteur
Yossi Banai**

Yossi Banai, figure de la scène et de la chanson israéliennes, est mort jeudi à l'âge de 74 ans. Acteur, chanteur compositeur, il s'était notamment acquis de larges auditoires en traduisant et chantant en hébreu Georges Brassens ou Jacques Brel. Le prix Israël, plus haute distinction locale, lui avait été remis en 1998.

**Mort de la comédienne
Mony Dalmès**

Mony Dalmès, sociétaire de la Comédie-Française de 1942 à 1957, est décédée à Paris à l'âge de 91 ans. A l'issue d'un parcours atypique, de la Maison de Molière à Broadway et de la télévision au cinéma (on la vit dans *Rien ne va plus*, de Claude Chabrol, en 1997), elle avait connu un regain de popularité avec *le Clan des veuves*, pièce créée en 1990, et qui reste un des grands succès récents du théâtre de boulevard.

Dernier exil pour Alexandre Zinoviev

L'écrivain russe dissident, auteur des «Hauteurs béantes», est mort à Moscou à l'âge de 83 ans.

L'écrivain soviétique Alexandre Zinoviev, auteur des *Hauteurs béantes*, s'est éteint mercredi à Moscou, à l'âge de 83 ans, après s'être converti sur le tard en contempteur de l'Occident et en soutien des communistes, lui qui avait été, dans les années 70-80, un auteur phare de la littérature de la dissidence et de l'exil.

Né en 1922, ce petit homme aux yeux bleus perçants, à la langue déliée et à la parole aussi rocailleuse que corrosive, était issu d'une famille de onze enfants. Fils d'une mère d'origine paysanne et d'un peintre en bâtiment, il est exclu à 17 ans des komsomols pour avoir protesté contre le culte de Staline et viré de l'Université. Fuyant les représailles, Zinoviev s'engage alors dans l'armée, où ses états de service pendant la Seconde Guerre mondiale lui sauvent la mise. Rentrant décoré du conflit, il reprend ses études à Moscou, devient mathématicien logicien, professeur à l'Institut de philosophie de l'Académie des sciences, dont il sera finalement exclu par ses pairs apeurés.

Notoriété. *Hauteurs béantes*, son premier livre, met en effet un terme abrupt à cette carrière universitaire. L'ouvrage, expliquera plus tard Alexandre Zinoviev, a été écrit au début des années 70; mais ce n'est qu'en 1976 que le manuscrit est «exfiltré» d'Union soviétique par une collaboratrice de l'ambassade de France. Les *Hauteurs béantes* seront finalement publiées à Lausanne en 1977, grâce au professeur Georges Nivat; elles apporteront, en quelques mois, une notoriété internationale à leur auteur, en même temps que vingt ans d'exil.

Sous couvert apologétique, la fronde verbale des héros de Zinoviev, seulement désignés par des surnoms tels que le «bavard», le «barbouilleur» ou le «sociologue», dézingue les impasses de la société soviétique de l'ère Brejnev. Le régime, en retour, donne le choix à l'auteur: douze ans derrière les barreaux, tandis que sa femme et sa fille sont exilées en Sibérie, ou un départ à l'étranger, déchu de sa nationalité. Ce sera Munich.

Le logicien y devient écrivain à part entière, multipliant ro-



Alexandre Zinoviev, ici en octobre 1992, a été chassé d'URSS en 1978.

mans et essais au rythme de presque un livre par an: *l'Avenir radieux* (qui lui vaudra le prix Médicis étranger), *Homo sovieticus*, *les Gaietés de la Russie*, *la Maison jaune*, etc. Une production dont 23 titres sont aujourd'hui disponibles en français, principalement aux éditions de l'Age d'homme, mais aussi chez Julliard, Gallimard ou Laffont.

Alexandre Zinoviev était un

Allergique à la «westernisation du monde», il n'était pas plus satisfait par l'Ouest que par l'Est. Totalitarisme et capitalisme le hérissaient.

solitaire profondément amer, doublé d'un mégalomane. A Moscou, même pendant sa brève période de dissidence «ouverte», il évitait la fréquentation des autres contestataires et ne les ménageait guère. Il se posait volontiers, à lui tout seul, en solution de remplacement au régime qu'il avait servi, avant de le haïr. Ne doutant jamais de ses qualités d'écrivain, il lui arrivait d'expliquer qu'il aurait tout aussi bien pu accéder à la notoriété par la peinture. Ce qui n'est pas évident, à voir ses gouaches surréalistes, violentes et colorées. Plus récem-

ment, il assurait peindre moins «par nécessité que pour accompagner les couvertures» de ses livres.

Relativement isolé dans son exil de Munich, Zinoviev vase montrer de plus en plus critique de la démocratie à l'occidentale et des Etats-Unis. L'Ouest ne le satisfait pas plus que l'Est. Totalitarisme et capitalisme le hérissent. Il se révèle allergique à la «westernisation du monde» et aux dérives russes engendrées par la fin d'un communisme qui n'avait pas su le reconnaître.

Slavophilie. La perestroïka de Gorbatchev, en particulier, ne trouve pas grâce à ses yeux; il la dénoncera en 1990 dans *Katastroïka*. Slavophile impénitent, il vomira l'Occident «suicidaire» pour son intervention dans les conflits des Balkans, dénonçant là «une agression du plus pur style hitlérien».

Prenant beaucoup de ses anciens admirateurs à contre pied, Alexandre Zinoviev soutiendra Guennadi Ziouganov,

leader des communistes résiduels, à l'élection présidentielle de 1996, contre Boris Eltsine. «*Les libéraux, je les connais. Ils se ressemblent, comme se ressemblent les punaises entre les planches de l'isba. Ils sont pires que les staliniens.*» En 1999, à presque 77 ans, il revient définitivement s'installer en Russie. «*Je suis un missionnaire et non un dissident, proclame-t-il. Je suis indépendant de tout Etat. Mon propre Etat, c'est moi-même.*»

◆ JACQUES AMALRIC et ANGE-DOMINIQUE BOUZET

Sur Alexandre Zinoviev, un site : www.zinoviev.ru et un ouvrage : *Alexandre Zinoviev, résistance et lucidité*, de Claude Schwab, aux éditions de l'Age d'homme (1984).

Pau a perdu son «Sphinx»

André Labarrère, maire depuis 1971 et ancien ministre de Mitterrand, est mort hier à 78 ans.

Sur la page de son blog, la citation semblait suspendue: «*La trahison, essence même de la vie politique...*» Hier, une autre phrase a été ajoutée: «*On l'appelait le Sphinx...*» Un imparfait qui informe sobrement qu'André Labarrère, maire de Pau depuis 1971, député des Pyrénées-Atlantiques durant trente-quatre ans, ancien ministre de François Mitterrand, ne sera plus là pour continuer son journal de bord. Peu après avoir révélé son cancer, le 22 mars, ce socialiste de toujours expliquait à *Libération* le 14 avril qu'il voulait se faire soigner dans l'hôpital de sa ville. «Le Sphinx» y est décédé hier matin à l'âge de 78 ans. «*Je suis historien: toute civilisation naît d'un défi et d'une réponse à ce défi. C'est le cas*», disait-il en dévoilant sa maladie. André Labarrère, c'était Pau. Et d'autres choses encore. Comme son homosexualité qu'il a été un des tout premiers hommes politiques français à divulguer publiquement, en 1998. Pour lui, c'était un acte militant: «*Je voulais aider les*

jeunes.» Paradoxalement, il se déclarait hostile au mariage homosexuel. Avec la gouaille, il se justifiait ainsi: «*Je trouve qu'il y a assez de cocos pour ne pas ajouter les homos!*» Il s'amusait aussi de son côté sulfureux, se pâmant devant «*les beaux mecs de Pau*», ou laissant courir la rumeur d'avoir bien connu Le Pen (les deux hommes se sont rencontrés dans les années 1947-1949 à l'Unef). Ou encore d'avoir effrontément «*dragué*» Mitterrand avant que Roger Hanin n'y mette le holà. Parfois, il versait franchement dans le graveleux: «*Le comble de la confiance en soi, c'est péter quand on a la chiasse...*»

Autocrate. Faire de la politique, pour lui, c'était recourir à des méthodes d'un autre âge, basé sur le clientélisme. «*Toquemannes*», comme il était surnommé pour le nombre phénoménal de mains qu'il parvenait à serrer, ne s'en cachait guère. Ainsi, lorsqu'une Paloise de très petite taille râle parce qu'elle ne peut attraper les tickets dans l'horodateur, il rétorque: «*Je ne peux pas*

mettre des escabeaux partout, mais donnez-moi vos PV, j'en occupe.» «*Pau, répétait-il, est la seule ville de droite qui a un maire de gauche.*» Une ville «*labarrériste*». C'est pour cela qu'il a toujours vécu en autocrate: la direction du PS, disait-il, lui «*fout la paix*» car, «*sans moi, la ville bascule à droite*». Aux dernières municipales, en 2001, il avait été réélu avec 57 % des voix au premier tour. Pau, c'était bien Labarrère.

Avant de se lancer en politique, André Labarrère, né le 12 janvier 1928 dans la ville qu'il a administrée, se destinait à l'enseignement. Agrégé d'histoire et docteur en lettres, il a enseigné à l'université Laval de Québec entre 1959 et 1966. Il était aussi très fier d'avoir animé des émissions sur l'histoire de l'art à la télévision à Montréal. Au Québec et en France, il présentera aussi des émissions sur la graphologie, plus qu'un hobby pour lui. Il gardait d'ailleurs des lettres de tous ses grands hommes (Mitterrand au premier chef) pour en tirer des analyses pointues et un rien déjantées.



André Labarrère est l'un des premiers politiques à avoir dévoilé son homosexualité.

A travers l'une, il brossait en privé un portrait psychologique affectueux de François Bayrou. Il concluait que son collègue des Pyrénées-Atlantiques était un brin mégalo... Quand François Mitterrand en fait son ministre chargé des Relations avec le Parlement entre 1981 et 1986, les deux hommes se connaissent depuis la fin des années 60, lorsque Labarrère avait rejoint la Convention des insti-

tutions républicaines (CIR), fondée par le futur chef de l'Etat. Mais il ne lâche pas Pau. **Succession.** Homme seul à la barre, il a aussi été rattrapé par quelques (mini) scandales, dans des affaires de diffamation, d'usurpation de fonction ou de faux et usages de faux. L'une d'entre elle a défrayé la chronique, quand il a été mis en examen en décembre 2000 pour prise illégale d'intérêt. L'histoire est à dormir debout: durant trois ans, il fait payer par la municipalité la location d'un hall de la foire-exposition pour une de ses amies, Jacqueline Diez. Une «*guérisseuse*» qui organisait des cérémonies en l'honneur de sainte Rita, la patronne des causes désespérées. «*Une facture de 10811 francs, vous parlez d'une histoire*», rigolait-il. Quand en 2001, il se fait élire au Sénat, il n'a toujours pas assuré sa succession. Il envisageait, «*si la médecine le permet*», de se représenter aux municipales de 2008. Il aurait eu 80 ans. La maladie ne lui a pas fait cet ultime cadeau. ◆

PASCAL VIROT

Christophe de Ponfilly rejoint Massoud

Le journaliste et cinéaste, spécialiste de l'Afghanistan, est mort mardi dernier à 55 ans.

A l'aube des années 80, ils n'étaient pas nombreux ceux qui osaient traverser cette grande terre des ténèbres qu'était devenue l'Afghanistan. L'Armée rouge occupait alors le pays et une vallée, le Panshir, cachée dans un recoin de l'Indou Kouch, brillait comme un mirage. Celle-ci s'était dressée comme un seul homme contre l'envahisseur soviétique. Il fallait aller voir si la réalité épousait la légende. Christophe de Ponfilly fut l'un des premiers à s'y rendre, franchissant pour cela l'éprouvante barrière de l'Himalaya. Il en ramènera un film, *Une vallée contre l'empire*,



Christophe de Ponfilly.

qui fit beaucoup pour briser l'image obscurantiste qui colait alors à la résistance afgha-

ne. Il y célébrait le commandant Massoud. Il n'allait pas cesser, oubliant souvent de prendre un minimum de distance envers son héros. Certes, sans peur, mais hélas non sans reproche. D'autres films allaient suivre, dont un *Massoud l'Afghan* où cette fois il se célébrait autant que son héros, assassiné le 9 septembre 2001. Des livres aussi, dont évidemment un sur l'homme du Panshir – plus proche de l'hagiographie que de la biographie –, qui allait pourtant devenir un best-seller.

De cette période, Christophe de Ponfilly était revenu comme possédé. Ce qui explique

que vingt-cinq ans plus tard, en septembre 2005, il tournait encore dans le Panshir, cette fois pour le grand écran, un film de fiction, *L'Etoile du soldat*, qui, une fois encore, prenait racine dans ce qu'il appelait «*les années moudjahidin*». Certes, Ponfilly l'afghan a fait oublier le Ponfilly «*gobeur de lunes*», qui s'intéressait au monde entier. Les Afghans lui doivent beaucoup: il a contribué à donner à leurs gestes farouches et désespérés leurs lettres de noblesse. Père de quatre enfants, le journaliste est décédé mardi dernier, à l'âge de 55 ans. ◆

JEAN-PIERRE PERRIN

Décès brutal du numéro 1 de l'OMS



REUTERS

Le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), le Sud-Coréen Lee Jong-wook, est mort brutalement hier, à Genève, à 61 ans, plongeant dans la stupeur les délégués de l'assemblée annuelle de l'institution internationale réunis pour une semaine de débats. Il s'était trouvé mal lors d'une réunion de travail et avait été hospitalisé samedi à Genève pour une intervention chirurgicale d'urgence au cerveau. Après avoir occupé pendant vingt ans à l'OMS des postes clés dans la lutte contre les maladies infectieuses, il avait été désigné en 2003 à la tête de l'institution. Il s'était signalé depuis par le lancement de l'initiative «three by five», destinée à fournir en 2005 des médicaments antirétroviraux à 3 millions de séropositifs dans les pays pauvres. Seul 1,3 million de malades ont pu en bénéficier. Son mandat devait s'achever en 2008.

Anne-Marie Casteret, une plume obstinée

La journaliste, morte à 57 ans, avait révélé l'affaire du sang contaminé en 1991.

Anne-Marie Casteret est morte samedi, à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), des suites d'une maladie d'Hodgkin. Elle avait 57 ans. Depuis quelques années, on ne la voyait plus trop, et elle manquait. Dans l'univers des journalistes médicaux, elle était unique. Courageuse, accusatrice, et toujours libre comme l'air.

Rarement une journaliste aura eu un rôle aussi décisif dans la révélation d'une affaire qui allait bouleverser le monde de la médecine: l'affaire du sang contaminé. C'est elle qui, au printemps 1991, alors journaliste à *l'Événement du jeudi*, publie un rapport du Centre national de transfusion sanguine daté du 29 mai 1985. Un rapport dans lequel il était fait état que «*la plupart des lots de produits sanguins à destination des hémophiles sont contaminés par le virus du sida*», et qu'en attendant leur remplacement par des produits chauffés, le CNTS proposait d'«*écouler les stocks*». Un document terrifiant. Dès



BORRAS - SIPA

1987, elle avait publié un article sur la question. Ce fameux rapport du CNTS, elle l'avait entre ses mains depuis quelques mois, mais elle s'interrogeait sur le moment de sa publication. Médecin de formation, elle connaissait les blocages et la capacité d'inertie de la sphère médico-politique. Comme elle n'ignorait rien des liens financiers qui unissaient alors certains journalistes et le monde de la transfusion. S'il n'y avait pas eu son obstination et son ha-

bileté, l'affaire aurait pu s'arrêter assez vite. «*On ne dira jamais assez combien les décisions prises alors, le silence institutionnel ensuite, les omissions officielles enfin, ont constitué une violence atroce pour les hémophiles et les transfusés qui en ont été victimes*», a-t-elle écrit dans *l'Affaire du sang* (1).

Malade, elle avait peu à peu disparu des pages de *l'Express* où elle travaillait depuis 1996. Les dernières fois, elle avait écrit sur les plantes et les jardins, sa passion. Parfois, elle s'emportait dans des combats

singuliers. Ainsi, elle avait ressorti sa plume au vitriol pour la planter dans l'affaire dite de la josacine: elle ne supportait pas que l'on remette en cause la culpabilité de Jean-Marc Deperrois. Plus récemment, elle avait publié des statistiques accablantes sur l'infirmière Christine Malèvre, accusée d'euthanasies massives. Cassant l'image de la «*sainte infirmière*». Anne Marie Casteret était ainsi, tout entière. Elle n'aimait rien tant que de se battre, et soigner ses roses. ◆

ÉRIC FAVEREAU

(1) Editions la Découverte, 1992.

**Mort d'un héros
du Merseybeat**

Entre Billy J. Kramer & The Dakotas, Gerry & The Pacemakers et autres Searchers ou Merseybeats, Freddie & The Dreamers, fleuron du groupe vocal au tournant des années 60, incarna la concurrence anglaise aux Beatles. Freddie Garrity, 65 ans, chanteur leader des Dreamers, vient de passer, au pays de Galles, d'emphysème diagnostiqué dès 2001.

Mort du romancier Gilbert Sorrentino...

Le romancier et poète Gilbert Sorrentino est mort à 77 ans jeudi dernier à Brooklyn (New York) où il avait passé son enfance. Estimé de ses pairs, tels Selby ou Don DeLillo, il ne bénéficiait pas en France d'une notoriété à la hauteur. Autoportrait de Sorrentino, transmis par Bernard Hoepffner son traducteur (*Petit Casino* chez Actes Sud): «*Un souci obsessionnel de la structure formelle, une aversion pour la répétition de l'expérience, l'amour de la digression et de la broderie, un grand plaisir à donner des informations fausses ou ambiguës, le désir d'inventer des problèmes que seule l'invention de formes nouvelles peut résoudre, et la joie de se faire une montagne d'une taupinière.*»

... et de la mère du Ballet nègre

Chorégraphe, danseuse, pédagogue, anthropologue et ardente défenseuse des droits de l'homme, Katherine Dunham, née en 1912 à Chicago (ou en 1909, selon le *Guardian*) s'est éteinte le 21 mai. Elle a su prouver, avec beaucoup d'élégance et une solide paire de jambes, que la danse nègre ne se résumait pas à quelques peaux de bananes, si bien accrochées soient-elles. En 1940, elle élaborait sa propre technique, mêlant danses classique, africaine et des Caraïbes. Ce fut l'année où elle créa une chorégraphie plus que contestée sur le thème du lynchage. De l'Afrique aux Etats-Unis, où elle se produisit fréquemment, Katherine Dunham n'a jamais cessé de danser, y compris dans les *ballrooms* mal famés. Elle y brille encore, à jamais mère du Ballet nègre qu'elle créa en 1931.

Mort du romancier Gilbert Sorrentino...

Le romancier et poète Gilbert Sorrentino est mort à 77 ans jeudi dernier à Brooklyn (New York) où il avait passé son enfance. Estimé de ses pairs, tels Selby ou Don DeLillo, il ne bénéficiait pas en France d'une notoriété à la hauteur. Autoportrait de Sorrentino, transmis par Bernard Hoepffner son traducteur (*Petit Casino* chez Actes Sud): «*Un souci obsessionnel de la structure formelle, une aversion pour la répétition de l'expérience, l'amour de la digression et de la broderie, un grand plaisir à donner des informations fausses ou ambiguës, le désir d'inventer des problèmes que seule l'invention de formes nouvelles peut résoudre, et la joie de se faire une montagne d'une taupinière.*»

... et de la mère du Ballet nègre

Chorégraphe, danseuse, pédagogue, anthropologue et ardente défenseuse des droits de l'homme, Katherine Dunham, née en 1912 à Chicago (ou en 1909, selon le *Guardian*) s'est éteinte le 21 mai. Elle a su prouver, avec beaucoup d'élégance et une solide paire de jambes, que la danse nègre ne se résumait pas à quelques peaux de bananes, si bien accrochées soient-elles. En 1940, elle élaborait sa propre technique, mêlant danses classique, africaine et des Caraïbes. Ce fut l'année où elle créa une chorégraphie plus que contestée sur le thème du lynchage. De l'Afrique aux Etats-Unis, où elle se produisit fréquemment, Katherine Dunham n'a jamais cessé de danser, y compris dans les *ballrooms* mal famés. Elle y brille encore, à jamais mère du Ballet nègre qu'elle créa en 1931.

Décès de l'animateur Max Meynier

Figure majeure de la radio populaire des années 70, Max Meynier, animateur pendant treize ans sur RTL de l'émission nocturne *Les routiers sont sympas*, est mort hier à l'âge de 68 ans, des suites d'un cancer. Aspirant comédien, il avait débuté à RTL en 1969, y restant jusqu'en 1994. Max Meynier était aussi passé par TF1 (*le Juste Prix* en 1988) et était apparu sur le tard au théâtre, cessant tout travail à partir de 2000.

Philippe Amaury, patron de presse opiniâtre et discret

Le propriétaire du «Parisien» et de «l'Equipe», aux commandes depuis vingt-trois ans, est mort mardi à 66 ans.

Philippe Amaury, propriétaire et patron du *Parisien*, de *l'Equipe* et... du Tour de France (entre autres), est mort mardi soir d'un cancer, à l'âge de 66 ans. Discret, voire secret, l'homme était peu connu. Ses interviews se comptent sur les doigts d'une seule main. C'était pourtant un des personnages clés de la presse française des trente dernières années. De savière personnelle, on ne connaît que quelques anecdotes. «On ne le voyait jamais à la rédaction, sauf pour la cérémonie annuelle des vœux au personnel», dit un journaliste. On a su qu'il allait mal parce qu'il n'est pas venu, cet hiver, prononcer son traditionnel discours. Fort peu de chose, en somme, pour le dirigeant d'un des principaux groupes de presse français.

Bataille judiciaire. Fils d'Emilien Amaury, fondateur en 1944 du *Parisien libéré*, il n'est pas destiné à reprendre les rênes du groupe familial. Juriste, diplômé de Sciences-Po, il choisit de faire ses armes dans la publicité, chez Havas. Loin de son père, qui lui préfère sa sœur Francine. Lorsque Emilien meurt, désarçonné par son cheval en 1977, Philippe et Francine s'affrontent dans une longue bataille judiciaire. Finalement, six ans plus tard, le conflit est tranché: Francine hérite de la régie publicitaire et des magazines *Marie-France* et *Point de vue-Images du monde*. Philippe, quant à lui, s'est battu pour prendre le contrôle du *Parisien* et de *l'Equipe*. Un sacré challenge.

Avant la mort d'Emilien, *le Parisien* a traversé, de 1975 à 1977, un conflit d'une rare violence avec le syndicat du Livre CGT. Le patriarche, qui souhaite briser le monopole d'embauche de la CGT dans les imprimeries, fait construire à Saint-Ouen, en proche banlieue parisienne, un centre d'impression ultramoderne. Il fait appel au syndicat Force ouvrière pour recruter des ouvriers. La réaction du Livre CGT est à la mesure du défi qui lui est lancé. Pendant vingt-neuf mois, le syndicat et le patron de presse se livrent à une véritable guérilla. Au sortir de ce bras de fer, les ventes du journal sont tombées de 700 000 exemplaires à 300 000 seulement.

En 1983, Philippe Amaury prend les commandes d'un journal exsangue. Il a dû céder un tiers du capital du groupe à Hachette (qui en détient encore 25% aujourd'hui). Il va redresser l'image du *Parisien*, enlisé dans une ligne éditoriale xénophobe et bas de gamme. Entouré de deux proches, Martin Desprez et Jean-

Philippe Amaury reprend les rênes du Parisien en 1983 et redresse le journal, enlisé dans une ligne éditoriale xénophobe et bas de gamme.



Philippe Amaury, le 10 février 2004, à Paris.

Pierre Courcol, rencontrés chez Havas, il en fait un quotidien populaire de qualité. Il veille à ce que son prix reste abordable pour son public. *Le Parisien libéré* devient *le Parisien* tout court et multiplie les éditions départementales. Une édition nationale, *Aujourd'hui en France*, voit le jour. Cette stratégie, qui permet de regagner des lecteurs, est coûteuse. Mais les déficits du *Parisien* sont compensés par les bénéfices de *l'Equipe*, dont la diffusion et la rentabilité augmentent dans les années 80 et 90.

Fauteuil. Il diversifie le groupe, en particulier avec Amaury Sport Organisation (ASO), une entreprise de promotion sportive organisatrice, entre autres, du Tour de France et du Paris-Dakar. En 1989, *le Parisien* est tiré d'affaire. Cette année-là, sa courbe de diffusion croise celle de *France Soir*, qui a déjà entamé son déclin. Aujourd'hui, *le Parisien* vend 340 000 exemplaires par jour en moyenne, auxquels il convient d'ajouter les 160 000 exemplaires de son édition nationale, *Aujourd'hui en France*.

Mais Philippe Amaury commet aussi des erreurs. En 2000, sur les conseils de

Jean-Pierre Courcol, directeur général du groupe, il rachète le Futuroscope de Poitiers. Il le revend à perte trois ans plus tard, après y avoir englouti entre 60 et 80 millions d'euros. L'affaire coûtera son fauteuil à Courcol. Le choix de faire distribuer *le Parisien* par ses propres moyens, et non plus par les Nouvelles messageries de la presse parisienne (NMPP, où le Livre CGT est très puissant), est lui aussi contesté.

Succession. Vrai timide, Philippe Amaury n'en est pas moins tranchant avec les dirigeants de son groupe. Après Courcol, il se sépare de Jacques Guérin, puis de Hervé Pinet, et décide finalement de piloter lui-même ses affaires. Son épouse, Marie-Odile, joue un rôle important mais discret de conseillère. En février 2006, se sachant malade, il prépare sa succession en intronisant leur fille Aurora, 32 ans, juriste comme lui, à la direction générale. On ne sait pas si c'est à elle que va revenir la tâche de conduire le groupe Amaury (4 000 personnes, 580 millions d'euros de chiffre d'affaires et des bénéfices classés confidentiel défense) dans cette période délicate de bouleversements pour la presse quotidienne. ◀

OLIVIER COSTEMALLE
et CATHERINE MALLAVAL

Hommage à la journaliste Anne-Marie Casteret, qui avait révélé l'affaire du sang contaminé en 1991.

Grâce à la pertinence de son enquête

Par **MICHEL LUCAS** inspecteur général honoraire des affaires sociales.

Le 10 mai 1991, Jean-Louis Bianco, ministre des Affaires sociales, et Bruno Durioux, ministre délégué à la Santé, me demandent une enquête pour analyser le processus de décision des mesures destinées à protéger les hémophiles du sida. Il convient de faire vite. La polémique enfle depuis qu'Anne-Marie Casteret a publié, dans *l'Événement du jeudi*, un document du Centre national de la transfusion sanguine (CNTS), daté du 29 mai 1985, qui envisage l'écoulement des stocks de produits destinés aux hémophiles, alors qu'on les sait contaminés par le virus du sida.

L'administration pouvant être mise en cause, il convenait d'avoir une connaissance extérieure du contexte de cette affaire. Je l'ai recherchée auprès de deux journalistes qui l'avaient déjà analysé au cours de la polémique. Puis j'ai décidé de rencontrer Anne-

Marie Casteret. Jean-Louis Bianco avait été très clair : «*Vous faites une analyse précise de ce processus de décision et votre rapport sera publié.*» D'autres m'ont conseillé de ne pas contacter Anne-Marie Casteret sous prétexte qu'elle avait un compte personnel à régler avec le docteur Garetta, directeur du CNTS. Mais, quand on conseille à un enquêteur de ne pas rencontrer une personne, on lui donne une raison de plus de le faire. Au surplus, il était nécessaire de s'en tenir à des documents et donc d'en connaître les pistes, car l'instruction judiciaire était en cours et pouvait donc ainsi en disposer.

La photo d'Anne-Marie qu'a publiée *Libération* (édition du 23 mai) me rappelle étonnamment notre premier contact, son regard franc et direct, l'air de dire : «*Je vous écoute, je peux vous aider, mais j'ai ma conviction.*» Nous étions introduits l'un vis-à-vis de

l'autre, ce qui créait un climat de confiance. Nos échanges ont permis un travail fructueux. J'avais mes pistes. Anne-Marie a eu des documents que j'ai publiés dans mon rapport. Sans elle, ce rapport n'aurait pu pointer du doigt les principales responsabilités. On a pu souligner sa passion. C'était une passion de conviction, la passion de voir reconnaître les causes profondes de la douleur de familles qu'elle a soutenues et réconfortées durant la phase judiciaire.

Dans la période actuelle, il n'est pas inutile d'affirmer qu'un enquêteur en apprend souvent beaucoup plus par ce genre de contact qu'en se limitant à des voies officielles. Anne-Marie Casteret m'a permis d'avoir accès à des documents que j'aurais ignorés. Je dois à sa mémoire de lui en renouveler ma reconnaissance et je partage la peine de ses proches. C'était une grande dame. ♦

Claude Piéplu n'est plus

Le comédien, qui prêta sa voix aux Shadoks, est mort mercredi à 83 ans.



Claude Piéplu était une gueule, dans 175 rôles au théâtre et près de 50 films. C'était surtout la voix des Shadoks, créatures d'un monde délirant apparu à la télévision juste avant Mai 68: «*Et pendant ce temps-là, les Shadoks pompaient. Et ils pompaient...*» Né en 1923 à Paris, fils de cuisinier, Piéplu travaille à 15 ans comme grouillot dans une banque. Parallèlement, il suit des cours de théâtre. En 1956, sa carrière démarre vraiment sur les planches dans la compagnie de Jacques Fabbriet au cinéma dans *Adorables Démons* de Maurice Cloche.

Des films cloches, il en tournera une multitude, comédies toutes plus tartes que quiches: *Suivez-moi jeune homme*, *Du Rififi chez les femmes*, *Faites sauter la banque*, *le Diable par la queue*, *Chaussette surprise*, ou la série des *Gendarmes*. Quelques rôles lui sauvent la mise, chez Mocky (*la Bourse ou la vie*), Chabrol (*Noces rouges*), Polanski (*le Locataire*), Miller (*la Meilleure Façon de marcher*), Frot-Coutaz (*Beau Temps mais orageux en fin de journée*). Et surtout chez Buñuel, où il est, en 1972, le colonel baffeur du *Charme discret de la bourgeoisie*.

A partir de 1968, sa voix le rend célèbre en récitant des Shadoks et des Gibis. Créées par le dessinateur Jacques Rouxel, légendées par Piéplu, les créatures provoquent par leur non-sens, se proposant comme philosophie de «*saluer tout ce qui bouge et de repeindre tout le reste*», avec comme argument suprême que, «*s'il n'y a pas de solution, c'est qu'il n'y a pas de problème*». Quatre programmes de 52 épisodes se succèdent jusqu'à la fin des années 70. Depuis, Piéplu jouait surtout des textes contemporains, consacrant beaucoup de temps à deux passions: le pacifisme et la collection. Mort mercredi à 83 ans, il sera enterré mardi. «*C'est tout pour aujourd'hui!*» ◆

ANTOINE DE BAECQUE

Disparition du gaulliste Raymond Triboulet

Résistant, ex-ministre, il est mort à 99 ans à Sèvres.

Raymond Triboulet, premier sous-préfet de la France libre en 1944 à Bayeux (Calvados), ancien ministre du général de Gaulle et gaulliste de longue date, est décédé dans la nuit de jeudi à vendredi à l'âge de 99 ans à Sèvres (Hauts-de-Seine). Né le 3 octobre 1906 à Paris, il prit une part active à la Résistance. Aussitôt, Jacques Chirac a fait part de sa «*profonde émotion*» et de sa «*grande tristesse*», qualifiant Raymond Triboulet de «*grand Français, gaulliste de la première heure et européen convaincu*».

Licencié en droit et licencié ès lettres, il choisit de devenir agriculteur en 1928 et s'installe en Normandie. Lorsque la guerre éclate, il devient lieutenant au 208^e régiment d'infanterie. Après l'armistice, il entre dans le mouvement de résistance CDLR (Ceux de la Résistance) et devient secrétaire clandestin de l'organisation dans le Calvados entre 1939 et 1944. À ce titre, il contribue grandement à la réussite des opérations liées au débarquement du 6 juin 1944. À la Libération, il est nommé sous-préfet des communes libérées, puis de Bayeux, devenant le premier sous-préfet de la France libérée.

Elu en 1946 député du Calvados, il entame alors une longue carrière politique locale, puis nationale. De 1954 à 1958, Raymond Triboulet est président du groupe des républicains sociaux, puis UNR à l'Assemblée nationale. Il est nommé ministre des Anciens Combattants dans le cabinet formé par Edgar Faure en 1955.

Gaulliste de longue date, Raymond Triboulet est membre du Comité consultatif constitutionnel en 1958. Dès l'année suivante, il retrouve le ministère des Anciens Combattants, puis devient ministre délégué chargé de la Coopération dans les cabinets de Michel Debré puis de Georges Pompidou entre 1959 et 1966. En 1973, il est président du groupe UDR (l'ancêtre du RPR puis de l'UMP) à l'Assemblée nationale. ◀

P.V. (avec AFP)

Le PDG du groupe de pneumatiques, 43 ans, s'est noyé vendredi en Bretagne. Depuis 1999, il avait modernisé l'entreprise familiale devenue multinationale.

Michelin perd son guide

« **J**e me suis senti tout petit. » C'était en novembre 1999, Edouard Michelin vient d'être nommé PDG du premier groupe mondial de pneumatique, en remplacement de son père François. Et cède à l'autocritique. Le jeune patron, il a alors 36 ans, avait annoncé quelques semaines auparavant la réduction de 10 % des effectifs en Europe en même temps que la croissance de près de 20 % de son bénéfice semestriel. Un prélude à ce que l'on n'appellerait plus que « l'affaire Michelin des licenciements boursiers ». Mais en acceptant de parler à *Libération*, Edouard donne un premier petit signe. Celui qu'une nouvelle ère va s'ouvrir pour le groupe, 130 000 salariés dont 34 000 en France.

Hévéas. Et de fait, discrètement, Edouard fait oublier François. Là où son père incarne le patron paternaliste, catholique, de droit divin, Edouard va s'engager sur le terrain social. Là où, peut-être, on attendait le moins le jeune héritier, il accepte de négocier les 35 heures en arachant un accord sur le sujet, quand son père s'était illustré comme opposant patronal numéro un à Martine Aubry et à la réduction du temps de travail. Là où, sous le règne de son père, il ne faisait pas bon être syndicaliste sous peine de voir sa carrière patiner ou risquer de retrouver un beau matin ses affaires dans des sacs poubelle à l'accueil de l'usine, il ouvre un dialogue social au Comité de groupe européen avec les syndicats, depuis 8 ans le manufacturier est absent des circuits. Là où son père détestait les dépenses inutiles d'images, il relance la marque en Formule 1 en 2000, activité tape à l'œil s'il en est.

Donner du symbolique. De la transparence même, voilà l'une des tâches d'Edouard Michelin. « *Michelin est une entreprise que tout le monde connaît, sans jamais pouvoir y rentrer* », note un connaissance du groupe. Premier acte symbolique, la rénovation du siège social, à Clermont-Ferrand. Edouard inaugure une grande verrière, dans laquelle poussent des hévéas qui produisent le caoutchouc, matière première du pneu. Un ancrage de plus à Clermont, comme pour mieux faire passer la mondialisation à marche forcée de l'entreprise qu'il a mis



ROBERTO FRANKENBERG

en branle. Ouverture d'usines en Chine, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud. Le groupe part à l'assaut de l'Inde. Avec une stratégie à chaque fois limpide: s'implanter commercialement, en rachetant si besoin est des fabricants locaux, puis implanter des usines. Edouard Michelin est un obsédé de l'international qui officiellement ne jure que par les balades sur le mont Volvic en fa-

A 26 ans, après un passage à Centrale, il enfle un bleu et va travailler à la chaîne dans les ateliers, selon la tradition familiale.

mille, avec ses six enfants. Il force ses cadres à voyager, à parler plusieurs langues et n'hésite pas à les recruter dans d'autres grandes entreprises. Cette culture de l'international lui vaudra un surnom tenace dans les ateliers à

Clermont et auprès des nostalgiques de la gestion paternelle: « *l'Américain* ». D'autres, préférèrent lui donner (dans son dos ça va de soi) du « *Doudou* ». « *C'est bien*

le signe que les choses ont changé ce « *Doudou* », note un syndicaliste. *Du temps du père, personne n'aurait pu même penser à donner un surnom au patron.* »

Le cinquième enfant était pourtant programmé pour régner: il porte le nom du mythe fondateur de l'entreprise au XIX^e siècle et a fait toutes ses classes à Clermont après un passage par Centrale. A 26 ans, en vertu de la tradition familiale, il enfle un bleu et va travailler dans les ateliers à la chaîne. Aimant raconter que quand il se présentait au téléphone à un responsable hiérarchique comme étant Edouard Michelin, à l'autre bout du fil on lui répondait: « *Oui, et moi je suis dieu le père...* »

Chant grégorien. Dieu le père, la grande affaire de la dynastie. Deux de ses frères sont dans les ordres, lui se présente comme fervent catholique mais sans l'ostentation de son père. Il a compris que les temps ont changé. Le seul Dieu qu'Edouard a en religion est « *le client* ». Celui qui achète des pneus, fait confiance à l'entreprise. Un attachement presque naïf: sur certaines fiches de paie, en 1999, il était mentionné dans un coin que c'était le client final qui permettait au salarié d'être payé. Pas une conférence de presse, pas une annonce, pas une interview – même à la presse sportive – où Edouard Michelin ne parle du client, du consommateur. Pour qu'il innove, il investit, il ouvre des usines, invente des pneus, des technologies moins gourmandes en carburant. Dernière obsession en date, le développement durable. Pas comme une aimable marotte, comme outil de « *croissance* ».

Car Edouard Michelin à part peut-être un faible pour le chant grégorien ou la vitesse en voiture, ne confesse guère de marotte. Ni yacht, ni appartement de luxe, ni musée d'art contemporain alors qu'il fait partie des patrons les mieux payés du CAC 40 (2,4 millions d'euros en 2004). Au point de trouver la mort lors d'une partie de pêche au bar vendredi, au large de l'île de Sein. L'un des endroits les plus réputés mais aussi les plus dangereux de Bretagne selon un pêcheur. Le bateau qui a fait naufrage et sur lequel il se trouvait avec le président du comité des pêches d'Audierne, également disparu, était baptisé *Liberté*. ◀

MURIEL GREMILLON

**Mort de Robert
Parienté, ancien de
«l'Equipe»**

Le journaliste Robert Parienté, figure de la presse sportive et considéré comme le «*Pape de l'athlétisme*» par ses pairs, est décédé, samedi à Paris, à 75 ans, des suites d'un cancer. Il était entré à *l'Equipe* en 1954, avant d'en devenir rédacteur en chef, puis directeur de la rédaction et directeur général adjoint de 1986 à 1993.

Mort de Maurice Partouche

Mort d'un cancer dans la nuit de vendredi, Maurice Partouche était né à Oran, en Algérie, le 8 février 1947. Auteur du *Sud profond* et d'une étude sur Jean-Pierre Faye, poète, critique, peintre, il participa au début de *Libération* et aux éditions des Autres, avant de devenir directeur éditorial des éditions Balland. Chaleureux, volubile, capable, même devant les pires difficultés, de trouver force dans la littérature ou la peinture, il plaçait la Méditerranée au centre du monde et l'amitié au-dessus de tout. **R.M.**

Deux fois palmé à Cannes, le grand cinéaste japonais, à l'œuvre mue par le désir, est mort hier à 79 ans.



Shohei Imamura en 1998. Le réalisateur débuta comme assistant d'Ozu, dans les années 50.

Imamura

Soleil couchant

Shohei Imamura faisait partie du club fermé des doubles palmés d'or, ayant tiré le gros lot cannois en 1983 avec *la Ballade de Narayama*, et quinze ans plus tard avec *Anguille*. Mais il était tout sauf un cinéaste de palmarès consensuel. Imamura était le grand cinéaste du désir, et passa l'essentiel de son temps à observer la force démesurée des pulsions sexuelles. Au point qu'il ne doit pas exister d'autre filmographie multipliant ainsi les signes de l'ardeur : *Désir volé*, *Désir inassouvi*, *Cochons et cuirassés*, *Désir meurtrier*, *le Pornographe*, *Profonds désirs des dieux*... Jusqu'au bout, il est res-

té animé par ce génie insolent du stupre. En témoigne l'héroïne de son dernier film, *De l'eau tiède sous un pont rouge* (2001), Saeko, femme fontaine lâchant une cyprine qui rend miraculeuse la pêche au ruisseau sous sa maison.

Ruines. Imamura naît en 1926 à Tokyo d'un père médecin. Au sortir d'un lycée réputé, il intègre une école technique afin d'échapper à la conscription.

Etudiant en histoire occidentale à la faculté de Waseda, il vit la défaite du Japon comme une libération : « *Quand l'empereur l'annonça à la radio, j'avais 18*

« **L'important, c'est de bander.** »

Taro, le héros du dernier film d'Imamura

ans, et c'était fantastique : enfin libres. » Jeune témoin d'un Tokyo en ruines, marqué par la pauvreté d'après-guerre, il est

attiré par les voyous, les bars et leurs entraînueses, tirant volontiers le diable par la queue. La virée aux puttes restera la figure centrale de son cinéma, même s'il n'a jamais tourné son projet le plus personnel, sur les « quartiers de plaisir » tokyoïtes, chronique lyrique et intimiste intitulée *Imagination à propos des fleurs de cerisier*.

Imamura débute au studio Shochiku au début des années 50, assistant d'Ozu sur *Voyage à Tokyo*, dont il compte surtout les cadavres de bouteilles par milliers. Recruté par le concurrent Nikkatsu, il passe au scénario puis à la réalisation : *Désir volé* (1958), film sur une troupe de théâtre ambulante, est gaie-ment érotique. S'il étouffe dans le système corseté des studios, Imamura y tourne ses six pre-

miers films, notamment *Cochons et cuirassés*, sur des Japonais trafiquant du porc avec l'armée américaine, premier manifeste où règne un chaos traversé par la police yankee, la pègre, les maquereaux, mais transfiguré par le sens du grotesque.

Cette période s'achève avec un autre film important, *Désir meurtrier*, en 1964, récit initiatique érotomane : comment une femme, un peu grosse et moche, est sublimée par la révélation brutale du sexe.

Fondant sa société de production pour *le Pornographe* en 1966, tribulations d'un fabricant de films érotiques aussi obsédé que frustré, Imamura

se fait pionnier de la Nouvelle Vague nippone, avec deux autres rebelles, Nagisa Oshima et Kiju Yoshida. Ses films multipliant scandales et procès, il trouve un espace de liberté dans le documentaire, et s'y consacre dans les années 70, après l'une de ses fictions les plus ébouriffantes, la fable primitive *Profonds désirs des dieux*. Ce sont *Histoire du Japon raconté par une hôtesse de bar*, *En suivant ces soldats qui ne sont pas revenus*, *Ces dames qui vont au loin*, qui explorent avec entêtement un même thème: comment l'archipel, décadent et défait par ses hommes, est racheté par ses filles publiques.

Excessif. Les deux décennies suivantes signent le retour à la fiction et la reconnaissance internationale. En Ken Ogata, Imamura trouve l'acteur qui incarnera la plupart des héros excessifs de ses films, dès *la Vengeance est à moi* (1979), extraordinaire variation sur le destin d'un serial killer glaçant comme la lame d'un couteau. *Eijanaika*, deux ans plus tard, est un pamphlet grotesque, ode effrayante, hilarante et grivoise au dieu Carnaval soulevant les rues de Tokyo à la fin du XIX^e. Quand il gagne la palme pour *la Ballade de Narayama*, adaptation assez pesante d'un classique de la littérature japonaise, et de loin son moins bon film, il est dans une position paradoxale: désormais l'un de ces superauteurs internationaux que s'arrachent les festivals, il n'en éprouve pas moins les pires difficultés à monter ses projets, ne tournant que cinq films en vingt ans. *Pluie noire* (1989) appuie d'ailleurs là où le Japon continue d'avoir mal: Hiroshima, son anéantissement et ses suites, filmés dans un noir et blanc néoréaliste, avec des bouts de peaux qui partent en lambeaux et des cancers galopants pour les survivants de l'apocalypse.

En 1997, Imamura revient du diable au vert pour rattrasser sa seconde palme, dans une forme éblouissante: son *Anguille* est littéralement insaisissable, faisant basculer le drame vers le burlesque, la solitude vers la fièvre amoureuse. Il filme la beauté des femmes avec la grâce d'un vieux bougre à la vigueur retrouvée. Dans la foulée, il donne corps à un ancien projet, *Kanzo Sensei*, l'histoire d'un médecin de campagne spécialisé dans les maladies de foie, qui court les routes et les filles avec une convoitise jamais rassasiée. On n'oubliera pas le regard de baleine qui conclut ce film. «*L'important, c'est de bander*», philosophait Taro, vieux vagabond et héros de son dernier opus. C'est ce qu'a dû se dire Imamura rongé par un cancer du foie, en expirant hier à l'aube, à 79 ans. ◆

ANTOINE DE BAECQUE

Le reggae perd un père fondateur

Mort du Jamaïcain Desmond Dekker.

Le Jamaïcain Desmond Dekker, un des souverains du ska, préreggae, est mort mercredi soir dernier d'un infarctus chez lui dans le sud-est de l'Angleterre. Desmond Adolphus Dacres était devenu célèbre avec *Israelites* (1969), hit planétaire de son groupe Aces, premier succès du rythme jamaïcain, encore repris aujourd'hui, parfois par des chanteurs qui n'étaient pas nés à l'époque. Né à Kingston en 1941, Desmond, qui grandit à la ferme, est le frère de George, un membre des Pioneers, trio vocal populaire. Non retenu après audition par les deux labels de Jamaïque Studio One et Treasure Isle, Desmond enregistre *Honor Your Mother and Your Father* en 1963, dans

les studios du producteur sino-jamaïcain Leslie Kong, qui le rebaptise Dekker.

Il fonde ensuite le trio The Aces et attaque le *rocksteady* à la mode, signant en 1967 son premier succès mondial *007*, classé en Angleterre où il enchaîne ses premiers concerts. En Jamaïque, c'est l'idole des *rude boys*, les loubards smart qui se reconnaissent dans ses refrains, *Rude Boy Train*, *Rudie Got Soul*... Ses admirateurs se souviendront de son talent de mélodiste et d'une voix au registre exceptionnel, passant de la suavité à la rudesse. Dekker disparaît à 64 ans. Il préparait une tournée européenne. La légende dit qu'il a appris à Bob Marley, ami d'enfance, ses premiers accords de guitare. ◆

BOUZIANE DAUDI

**Mort de la chanteuse
Rocío Jurado**

La chanteuse espagnole Rocío Jurado est morte jeudi à Madrid, à 61 ans, des suites d'un cancer du pancréas. Après avoir tenté sa chance dans le flamenco pur et dur, elle s'était orientée en 1970 vers la *copla* (la chanson populaire), où son style théâtral devait lui valoir une immense popularité. Son décès est ressenti comme un deuil national en Espagne.

RALLYE-RAID

Mort du copilote Henri Magne

Le Français Henri Magne, 53 ans, copilote de l'Espagnol Nani Roma, est décédé hier dans un accident survenu dans la dernière étape du rallye du Maroc lorsque Roma a perdu le contrôle de sa Mitsubishi. Il était très expérimenté en rallye-raid.

**Décès du député UMP
Gérard Léonard**

Gérard Léonard, député-maire (UMP) de Saint-Max (Meurthe-et-Moselle), est décédé hier des suites d'une longue maladie. Agé de 60 ans, il a été député de 1986 à 1997 puis de 2002 jusqu'à aujourd'hui. Professeur de droit, il avait participé à la réforme du code de la nationalité.

Billy Preston en point d'orgue

Le pianiste qui accompagna les Beatles comme les Rolling Stones est mort mardi à 59 ans.

Parmi les innombrables appréciations compilées à son encounter par ses employeurs successifs (Little Richard, Sam Cooke, Ray Charles, Delaney and Bonnie, Cheech and Chong, les Beatles, Stephen Stills, Eric Clapton, Joe Cocker, les Rolling Stones...) il en est une dont Billy Preston n'était pas peu fier. «C'est le personnage le plus pervers que j'aie jamais rencontré», dit-elle en substance, et elle est à mettre au crédit de Keith Richards qui, en matière de perversité, n'est pourtant pas le premier venu.

Gnouf. Seulement, de nombreux témoignages concordent: Preston était un sacré pistolet. Qui malgré ses nombreux écarts sera longtemps passé entre les gouttes, jusqu'à ce qu'un adolescent de 16 ans porte plainte contre lui pour «comportement obscène et initiation à la pornographie». C'était en 1991, année où Michael Jackson était encore (presque) au sommet. Preston, dont l'addiction à l'alcool et la cocaïne était un secret de polichinelle, ayant la fâcheuse manie à l'époque de se trimballer enfouraillé (son côté James Brown, sans doute), s'était donc retrouvé illico au gnouf, avant de se voir condamné à une simple période de probation, eu égard à ses états de service. Malheureusement pour lui, six ans plus tard, au sortir de l'enregistrement de *Bridges to Babylon*, disque ponctuant l'énième *come back* des Rolling

Stones, il se faisait bêtement serrer, les narines pleines de coke, et retournait ainsi directement en prison. Verdict: trois ans ferme. Devenus bientôt quatre, après que l'on se fut aperçu qu'il avait monté une juteuse affaire de carambouille (et autre escroquerie à l'assurance) avec la complicité d'un ancien manager. Étrange parcours pour un pianiste brillantissime, persuadé de devoir son don à la seule volonté divine, et clamant dès ses débuts: «La musique est la voix de Dieu.»

Prodige. Né à Houston, Texas, le 9 septembre 1946 mais grandi à Los Angeles, Californie, William Everett Preston a été en effet élevé à l'école sacrée du gospel, sa mère (par ailleurs actrice dans le feuilleton radio *Amos'n'Andy*) tenant l'orgue de la Victor Baptist Church locale. Pianiste prodige dès la prime enfance, à 10 ans Billy Preston fait ses premières apparitions télévisées. Il est tellement bon qu'il se voit invité à jouer de l'orgue derrière Mahalia Jackson, pourtant pointilleuse en matière d'accompagnement.

Témoin, un producteur cinématographique est époustoufflé par ce qu'il entend. Il cherche un pianiste susceptible d'incarner W.C. Handy jeune, dans le film qu'il prépare sur celui-ci. Quand le dit film, naturellement intitulé *Saint-Louis Blues*, sort sur les écrans en 1958, c'est Billy qui tient le rôle au côté de Nat «King» Cole.



Billy Preston en février 1973.

Quatre ans plus tard, il croise le chemin de Little Richard, l'ex-«Queen du rock'n roll», tombée violemment en religion, et membre d'une tournée gospel en partance pour le Royaume-Uni. A la demande du Révérend, Billy officie à l'orgue. Tout se passe bien lors du premier concert et, comme prévu, Little Richard ne déroge pas au répertoire religieux qui est désormais le sien. Le problème, c'est que sa crise de foi lui coûte les faveurs du public, plus enclin à s'enthousiasmer à la performance de Sam Cooke. Conséquence, lors du show suivant, Little Richard laisse sa fiole d'eau bénite dans sa loge, et entame son set aux accents de *Tutti Frutti*. Qui sait si ce n'est pas ce jour-là que Billy Preston a succombé?

De passage à Hambourg, c'est Little Richard qui emmène son protégé au Star-Club, afin d'y écouter un orchestre venu de Liverpool dont on commence à beaucoup parler. Billy Preston est alors loin d'imaginer que, quelques années plus

tard, il créera pour les Fab Four le son unique de *Get Back*, à base de piano électrique Fender Rhodes (le single sera d'ailleurs vendu sous le nom «The Beatles with Billy Preston»).

Trait d'union. Entre-temps, Billy Preston aura peaufiné son toucher. Chez Sam Cooke d'abord, chez les Everly Brothers ensuite, au contact de

«La musique est la voix de Dieu.»

Billy Preston

Ray Charles enfin (il apparaît sur l'album *Crying Time*), dont il va assurer la première partie de la tournée de 1966. Celle qui fera escale à Pleyel, où certains spectateurs peu familiers avec *The Genius* s'avouèrent pour le moins surpris de voir Preston, qu'ils ont pris pour lui, quitter subitement son clavier pour se lancer dans une gigue endiablée.

En 1969, quelques mois avant de participer au dernier show des Beatles, sur le toit du Building Apple, à Savile Row (l'un des moments forts du film *Let It Be*), Billy Preston enregistre

son premier album, *That's The Way God Planned It*, pour le compte de ce même label Apple. Le suivant, *Encouraging Words*, contient la première version de *My Sweet Lord* de George Harrison. Car, quand les Beatles se séparent, Preston continue de servir de trait d'union entre eux. À l'exception de McCartney, tous l'engagent sur leurs divers projets solo, et Harrison l'invite même à participer au *Concert for Bangla Desh*. Ironie du sort, le *Concert for George* du Royal Albert Hall en 2002 constituera l'une des dernières apparitions scéniques de Billy Preston. Le pianiste qui a enchaîné *Sticky Fingers* et *Exile on Main Street* (jusqu'en 1975, il n'a pas manqué une tournée des Stones), gravé trois disques pour Tamla Motown, réconcilié Bonnie Raitt et Elton John (*Love Letters*) s'est éteint mardi, à Scottsdale, Arizona, à l'âge de 59 ans. Il venait d'enregistrer une dernière fois avec Ringo Starr et préparait un album hommage à ses autres amis Beatles. ♦

SERGE LOUPIEN

**Le président algérien
rend hommage
à André Mandouze**

André Mandouze, figure emblématique des chrétiens de gauche connu pour son engagement dans la Résistance puis pour l'indépendance de l'Algérie, est mort lundi, à l'âge de 89 ans. Le président algérien Abdelaziz Bouteflika lui a rendu hommage hier, en lui exprimant «*toute la gratitude du peuple algérien*». Accusé de haute trahison, pour s'être engagé aux côtés du FLN, Mandouze fit de la prison et fut expulsé d'Algérie en 1956. Il signa, en 1960, le «manifeste des 121» sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie.

Mort de l'écrivain Enzo Siciliano

Ce romancier et essayiste italien fut un ami proche de Pasolini et d'Elsa Morante. Auteur d'une dizaine d'œuvres, essentiellement des romans, dont sont traduits *la Nuit marâtre* ou *la Princesse et l'Antiquaire*, il avait obtenu en 1998 le prix Strega pour *les Beaux Moments*. Enzo Siciliano fut aussi président de la RAI, de 1996 à 1998, sous le premier gouvernement Prodi. Il est mort vendredi, à 72 ans.

Mort du photographe Arnold Newman

Le New-Yorkais avait inventé le «portrait environnemental», avec sujets à domicile.

Considéré comme «le père du portrait environnemental», le photographe new-yorkais Arnold Newman est mort mardi à 88 ans. Il y a quatre ans, une rétrospective était présentée à l'hôtel de Sully à Paris. Newman était venu pour l'accrochage, avec Augusta, sa chère femme depuis un demi-siècle. C'était un homme chaleureux, qui déambulait entre les visages des célébrités photographiées tout au long de sa vie, et se rappelait précisément les circonstances de chaque prise. Exemple: ce portrait de Francis Bacon (Londres, 1975), chapauté par une trappe et la lumière crue d'une ampoule nue. «*Son atelier était dégoûtant, plein de torchons peints, de tubes de peinture. Il est passé sous l'ampoule. Je lui ai dit de garder la pose, la photo était là.*»

Mise en scène. «*Le passé de l'art du portrait est un passé de flatteries, de servilité, d'images ridicules, de poses stéréotypées, de fausses attitudes*», écrit Newman dans un gros livre consacré à son œuvre paru chez Taschen en 2000. Photographe de studio pour gagner sa vie entre les deux guerres, il avait commencé par faire de la peinture, d'où un sens aigu de la composition. Influencé par Walker Evans, il se met à faire des photographies de rue. Puis passe au portrait, en développant ce qui est sa marque de fabrique: replacer ses modèles dans leur environnement, chez eux, sur leur lieu de travail, dans leur atelier...

Pour Newman, une photo doit être un concept visuel: il procède comme pour une mise en scène minutieuse, déplace des objets et fait collaborer ses portraiturés. Il se fiche de l'instantanéité; ce qu'il veut, c'est une image durable qui exprime de manière symbolique la personnalité de son modèle. Woody Allen écrivant ses scé-



Arnold Newman.

narios au lit, l'oreille dans la main; le compositeur Igor Stravinski, également l'oreille dans la main, à New York en 1946. Cette image est la plus connue de Newman, qui vit dans le couvercle relevé du piano à queue la forme d'une note de musique. Aussi, l'instrument occupe les deux tiers de l'image, le musicien rétréci dans un coin inférieur, élément visuel parmi d'autres. Un hommage à la «*magnifique géométrie de la vie quotidienne*» dont parle Philip Brookman dans le livre cité plus haut.

Magazines. Arnold Newman travailla pour les plus grands magazines américains, *Life*, *Look*, *Harper's Bazaar*. Il fixa des scientifiques, des musiciens, des acteurs, des présidents américains, des écrivains, des artistes, «*le genre de gens avec qui j'aurais volontiers un dîner bien arrosé*». Dans les années 1941-1942, il saisit des artistes européens qui avaient fui la guerre, tels Max Ernst, Piet Mondrian, Fernand Léger, Marcel Duchamp... Puis, à son tour, il se mit à fréquenter l'Europe. A 81 ans, il écrivait: «*Je continue à avoir de nouvelles idées, à envisager de nouveaux livres, de nouveaux voyages. Ça ne s'arrête jamais, et c'est bien comme ça.*»

FRÉDÉRIQUE FANCHETTE



György Ligeti en 1981. Le 2001 de Kubrick lui a valu une notoriété rare dans le monde de la musique contemporaine.

Ligeti s'est tu

Compositeur majeur de l'avant-garde du XX^e siècle, l'Autrichien né hongrois disparaît à 83 ans.

Figure indépendante et novatrice de l'avant-garde européenne de Darmstadt, fameux séminaire estival où se retrouvaient Boulez, Berio, Stockhausen, Nono et Maderna, et où il enseigna de 1959 à 1972, Ligeti n'aura cessé de renouveler son langage. Au début des années 60, la découverte de ses *Apparitions* et *Atmosphères* fit sensation: ultraverticale, soit sans développement mélodique, réduite à une surface de timbres

crissante ou scintillante, cette musique captivait par la texture quasi synthétique du grain orchestral obtenue par superposition de périodicités et de micro-intervalles.

Univers. Quarante ans plus tard, l'aigle transylvanien (naturalisé autrichien en 1969) achevait la composition d'un cycle d'*Études* pour piano inspirées par les polyrythmies centrafricaines, aux antipodes conceptuels de la «musique de l'univers» de ses débuts. Et s'attaquait à l'écriture d'un deuxième opéra, adapté du *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, succédant à son

Grand macabre ayant suscité un nombre considérable de productions à travers le monde, depuis 1978.

«Tout était réuni pour que je ne devienne pas musicien. Une pe-

tite ville natale sans musique, un père économiste dans l'administration, qui me destinait à une carrière scientifique. J'ai découvert Mozart, Beethoven, Wagner et le jazz avec les

disques», confia le compositeur lors de l'un de ses entretiens avec *Libération*. La ville où il naît, le 28 mai 1923, se nomme Dicsószentmárton et appartient alors à la Hongrie (rebaptisée depuis Tîrnaveni, elle appartient à la Roumanie). Le nom du compositeur a lui aussi changé avec la magyvarisation de la Hongrie à la fin du XIX^e siècle - à l'origine, les Ligeti s'appelaient Auer. A 14 ans, le jeune György vit à Cluj, la plus grande ville de Transylvanie, et s'initie au piano, au violoncelle et aux timbales, instrument grâce auquel il intègre un orchestre, en remplacement d'un homme parti au front. Ignorant les consignes, le directeur du conservatoire continue à accueillir les juifs, et permet à Ligeti d'apprendre contrepoint et analyse. Jusqu'en 1940, où l'étudiant est contraint aux travaux forcés dans l'armée, et voit sa famille déportée à Auschwitz d'où seule sa mère reviendra.

Bartók. Après la guerre, il étudie auprès de Ferenc Farkas et Sandor Veress à l'Académie Franz Liszt de Budapest où il enseigne dès 1949. Bartók est le premier musicien hors du système tonal qu'il découvre. «Avant la guerre, pas question de Stravinski ou de Schoenberg,

après, pas plus question de musiciens que de peintres "bourgeois décadents", comme ils disaient dans les journaux à propos de Picasso, pourtant membre du PCF.» En 1950, grâce à Kodály et «profitant de ce que le secrétaire du PC était aux toilettes», Ligeti signe son contrat de professeur au conservatoire de Budapest. Ses compositions d'alors synthétisent les influences de Bartók, Berg, Stravinski, et de nombreux folklores. Après les nazis, c'est au tour des communistes de persécuter le compositeur, qui fuit à Cologne au lendemain de la révolution de 1956. Au studio de la radio où officie Stockhausen, il croise Boulez avec qui il s'entend «sur la pensée et la forme antidramatique de Debussy» et développe le concept d'une musique statique, sans début ni fin, en constante métamorphose, un *perpetuum mobile* qui fusionne timbre et harmonie. De cette période, Kubrick retiendra trois œuvres : *Atmospheres*, *Requiem* et *Lux Æterna* pour suggérer le vide angoissant de l'espace dans *2001*. Après avoir influencé le développement de la musique spectrale, et abordé le théâtre musical, Ligeti, férù de jazz, de musique latino-américaine, du Sud-Est asiatique et de l'Océanie, découvre à Hambourg, où il enseigne de 1973 à 1989, la musique des Banda Linda de Centrafrique qui bouleverse sa pensée.

Fractale. En 1984, il trouve dans la géométrie fractale des objets ressemblant à ceux qu'il veut réaliser, comme il fut inspiré par les fausses perspectives d'Escher, du Piranèse, ou encore des modèles mathématiques. Le résultat, ce seront ces *Études*, achevées en 1995, dont les écarts dynamiques spectaculaires et les rythmes composés à deux mains obligent les pianistes à traduire sur un instrument européen les problèmes posés par le balafon ou le *mbira* (instrument à languettes métalliques du Zimbabwe), soit à remettre en question toutes leurs habitudes. En confiant, par exemple, à la main droite les touches blanches et les noires à la gauche, Ligeti peut faire entendre les registres diatonique et pentatonique, et inventer selon qu'elles s'éloignent ou se rapprochent, un chromatisme nouveau. Une composition de 1972 pour douze voix de femmes intitulée *Clocks and Clouds* résume les deux tentations de sa musique : le mesuré des ostinatos et notes répétées (horloges) et le flou de processus indéterminés (nuages). Ligeti entendait la musique comme «quelque chose de très loin dans l'espace, qui existe depuis toujours, existera toujours, et dont nous n'entendons qu'un petit fragment». ◀

ÉRIC DAHAN

Boule et Bill perdent leur maître

Jean Roba, créateur de la fameuse BD, est mort à Bruxelles, hier, à 75 ans.

Le dessinateur belge Jean Roba, créateur des gentils personnages dessinés aux noms ronds de Boule et Bill, est décédé hier à Bruxelles à l'âge de 75 ans. En quarante ans, ses albums familiaux de Boule et Bill ont fait des scores de 25 millions d'exemplaires.

Né le 28 juillet 1930 à Bruxelles, Jean Roba étudie le dessin à l'Académie des beaux-arts dès 11 ans. Via la publicité et le magazine *Bonne Soirée*, il passe à la bande dessinée sur les conseils du grand Franquin, qui illustre *Spirou*.

En 1959, après divers brouillons avec le confrère Peyo, ou avec *Tiou le petit Sioux*, Roba dessine un petit garçon roux, Boule, et son chien cocker à grandes oreilles, Bill, d'après ses propres fils et chien. La série, publiée sous forme de gag heb-



Jean Roba a créé Boule et Bill en 1959.

domadaire dans le journal *Spirou*, devient l'une des BD pour la jeunesse les plus populaires en France et en Belgique, au côté de Lucky Luke ou Gaston Lagaffe. La vie des inséparables Boule et Bill consiste à faire des bêtises dans le jardin ou le salon.

À l'agitation de la ville, Jean Roba préférait en effet «*le village dans la ville, où les maisons possèdent de jolis jardins avec des balançoires, des cris d'enfants, des cockers...*» Divers personnages secondaires sont venus au fil des ans étoffer son univers «peanutsien» arrondi: Pouf, le meilleur copain de Boule, ou Caroline, la tortue copine de Bill.

Roba avait collaboré avec Franquin à plusieurs épisodes accessoires de *Spirou*, dessiné quelques épisodes des *Histoires de l'oncle Paul* de Jean-Michel Charlier, et il avait lancé une autre série à succès dans le même ton convivial, *la Ribambelle*.

Après 28 volumes de Boule et Bill, il avait passé en 2003 la main à son assistant, Laurent Verron, qui continue à faire vivre les deux personnages. ◆

D'après AFP



Libération

Mort en flagrant délire

Raymond Devos
est mort hier
à l'âge de 83 ans.
Page 2

En 1956.



LIDO, SIPA



LIDO, SIPA



LIDO, SIPA



LIDO, SIPA

Raymond Devos
lors d'une
séance de pose
dans
les années 60,
à Paris.

«Je n'aime pas être chez moi. A tel point que lorsque je vais chez quelqu'un et qu'il me dit: "Vous êtes ici chez vous" je rentre chez moi.»

ON A DÉMONTÉ RAYMOND DEVOS

Jongleur de mots, maître du calembour, clown à clarinette, mime...
L'humoriste infatigable est mort hier matin, à l'âge de 83 ans.

éditorial

Par ANTOINE DE GAUDEMAR

Caen et quand

On disait de Devos qu'il aurait pu être un clown. Un auguste, à cause de sa silhouette en poire, de son nœud papillon, et parce qu'il était souvent triste, mais il avait beau faire des grimaces et jouer de la clarinette, il était trop bavard pour être clown.

Une espèce de bavard métaphysique, qui faisait des mots tout un cirque, une obsession permanente. Sur scène, ce derviche tourneur de phrases s'emballait, entraînant son public dans sa folie, dans une ronde de verbes et de compléments, au risque parfois de tourner en rond. Car la « matière à rire » pour Devos, c'était les mots, surtout les bons, mais pas seulement. Ils semblaient être tout pour lui, qu'il allait chercher dans le dictionnaire, cette fabuleuse maison des mots. Ce qui le fascinait, c'est le double sens des mots, leur double fond, surtout quand on les prononce à voix haute parce qu'ils sont mal entendus et provoquent les malentendus : le Caen et le quand, la foi et le foie, le oui et l'ouïe, tous ces sens dessus dessous, telle une source inépuisable de gags, de fantaisie, et de poésie.

Dans les mots, l'autodidacte Devos était chez lui, et les agencements qu'il en tirait avec une virtuosité de jongleur, un humour absurde, font de ses sketches des constructions échevelées, surréalistes, à rendre jaloux beaucoup de savants architectes du texte. Dans la lignée d'Alphonse Allais, Pierre Dac ou Jean Tardieu, ce sont aujourd'hui des classiques, enseignés dans les écoles après avoir réjoui des générations de spectateurs. Le hasard du calendrier veut que Raymond Devos meure presque vingt ans jour pour jour après Coluche, un autre géant de la scène comique. Aujourd'hui, règnent les Jamel et autres Gad Elmaleh, qui ne sont pas des poètes de l'absurde mais souvent des rebelles du rire, aussi enracinés dans leur époque que Devos semblait flotter dans une apesanteur atemporelle. Mais même sans le savoir, tous doivent une fière chandelle à ce roi sans couronne du « flagrant délire ».

cette immense présence à bretelles capable sur scène de vous emmener en bateau loin au large de la raison et vous ramener l'air de rien, les pieds sur terre parce que « Simone, Simone ! j'ai un bouton qui fout le camp ». La femme de Raymond Devos s'appelait Simone. Ils vivaient à Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines). Dans son grenier, qu'il avait équipé d'un ascenseur, il jouait du Steinway comme un débutant et du train électrique en virtuose, il archivait tout en commençant par ses pensées, grain à moudre de son petit commerce génial. Veuf, il eut Françoise pour compagne. Plus tard, lorsqu'il tomba malade, une autre se fit passer pour son épouse, un assez mauvais sketch (lire page suivante).

Chansons courtes. Devos aimait Bachelard et Marcel Aymé, il admirait Brassens et adorait apprendre. Le piano, la jongle, la flûte, la harpe et le concertina, dont il possédait quelques beaux spécimens et sur lesquels il transformait toute chanson en tango. Il acceptait volontiers les honneurs en compensation des diplômes qu'il n'avait pas eus. Il écrivit et interpréta un film réalisé par François Reichenbach, qui ne rayonne pas de l'émotion offerte en public (*La Raison du plus fou*, 1972), mais tourna pour Jean-Luc Godard une scène inoubliable dans *Pierrot le fou*, où, cheveu au vent, caressant un invisible gant, il se demande « est-ce que vooooooos m'aimeeeeez ? Non ». Il troussa d'indépassables chansons courtes : *Se coucher tard nuit*. D'autres à peine plus longues, *le Jardinier espagnol* ou *les Vacances au bord de la mer*, et un chef-d'œuvre mal connu, *Une chanson pour Pierrot*, mis en musique par Félix Leclerc, et dont il était à juste titre très fier.

Quand, sans le décider, il ne remonta plus sur scène, il écrivit quelques romans, un livre pour enfants illustré par Yves Saint-Laurent, comme la continuation de son monde onirique et surréel, auxquels il manque sa « présence réelle », comme on dit en religion. Raymond Devos ne croyait pas vraiment en Dieu, s'intéressait de près à la question, il avait des doutes, en faisant un personnage récurrent de ses sketches, comme son chien ou son percepteur. Il s'efforçait de ne pas vieillir, disait : « *A force de ne pas vieillir, on se rend compte un jour qu'on n'a pas eu de vieillesse. On m'a volé ma vieillesse.* » A l'enterrement d'Achille Zavatta, Raymond Devos avait chanté la chanson de Gianni Esposito : *S'accompagnant d'un doigt sur son violon le clown se meurt*, il la chantait parfois à la fin de ses spectacles, comme pour se prémunir. Raymond Devos était un malin. En flamand, un « devos » est un renard. ◆

JEAN-BAPTISTE HARANG

la dit : « *Tout artiste normalement constitué rêve de pousser son dernier soupir dans le fauteuil de Molière, sur la chaussée du Pont-Neuf. Mais je soupçonne, hélas, le comédien cabot de revenir saluer après son trépas et, ainsi, de tout fichier par terre.* » Il l'adit, mais il ne le fera pas. Il y avait pourtant mis du sien, présent sur scène jusqu'à des 80 ans, jonglant avec des boules de cinq kilos jusqu'à 72 (jusqu'à ce qu'il en prenne une sur la tête, un soir, au Havre) et encore septuagénaire à faire le poirier sur le piano de son fidèle Hervé Guido. Non, la mort l'a pris ailleurs, hier, victime d'un accident cérébral après plusieurs mois d'hospitalisation. Raymond Devos ne reviendra pas saluer. Il ne gâchera rien. Tout le monde n'a pas la chance de naître un 9 novembre. Lui si : c'était en 1922, à Mouscron, en Belgique, ce qui ne fit pas de lui un Belge – ses parents étaient français –, ni tout à fait un Français puisqu'ils oublièrent de le déclarer au consulat. Son père était expert-comptable mais préférait



Janvier 1963. Devos avait alors 41 ans.

le piano et les lettres aux savants. Sa mère la mandoline. L'expert fit faillite dans le commerce de la laine et dut revenir en France quand le petit Raymond n'avait pas 3 ans, et ses six frères et sœurs guère plus. Roubaix, Tourcoing, Paris. Il quitta l'école à 13 ans et le regretta toute sa vie. Des petits boulots en attendant la guerre : il est coursier en triporteur, crémier aux halles, où il apprend à jongler avec les œufs, libraire sur les grands boulevards, et rêve de théâtre. La guerre le prend à 17 ans, le STO à 20. Ça ne l'a jamais fait rire, il nous a dit : « *Ça vous tombe dessus à 17 ans, c'est terrible, la déportation, 20 ans, le service du travail obligatoire, on n'a pas de fierté, on ne s'est pas battu, jeunes, humilisés, on n'est plus personne, ils vous mettent contre un mur et ils vous tuent, comme ça, par cruauté ou par erreur. Bien sûr, on a fait les clowns, avec André Gilles, on a fait les clowns, ce n'est qu'après, à la fin, qu'on sait que ça dure deux ans, mais pendant, c'est comme la mort.* »

Sens interdits. En dehors de son texte appris, Raymond Devos était un homme sérieux, appliqué, et, de peur de décevoir à ne pas faire rire, il cherchait sans arrêt à aiguiller la conversation vers un bout de sketch, une réplique répétée, un gimmick d'interviewé. On pense qu'il rit pour oublier, non, il n'oublie pas : « *J'ai écrit un sketch sur les camps, c'est le seul sketch écrit sur ma douleur, il s'appelle le Plaisir des Sens, les sens interdits.* » Et, au cas où on n'aurait pas bien compris, devant vous, Devos prenait un crayon, lui qui n'écrivait qu'à l'encre violette, et vous dessinait un rond-point, quatre rues en étoile, chacune

fermée d'un panneau de sens interdit afin qu'on n'en sorte pas : « *Le camp, c'est comme ça, on arrive la gueule enfarinée, penaud, sans résistance et vln ! La porte se ferme derrière notre dos, on tourne en rond, sans arrêt, avec en point de mire le corbillard. Quand je disais ce sketch, je pensais au camp, chaque fois. Les gens rient.* »

Mais ça, c'était après, quand Devos eut compris que son affaire était d'être Devos, ce clown qui jongle avec les mots, ce sumo contorsionniste, léger comme un éléphant de porcelaine dans un monde d'édredons.

« *A force de ne pas vieillir, on se rend compte un jour qu'on n'a pas eu de vieillesse. On m'a volé ma vieillesse.* »

Raymond Devos

Avant, il avait fallu qu'il apprenne, le théâtre avec Tania Balachova, le mime avec Etienne Decroux, les tournées dans la troupe de Jacques Fabbri. Gagner sa vie jusqu'à 33 ans à jouer comme un fou le délire des autres jusqu'à ce qu'un mastroquet de hasard vous mette l'océan en pièce. Devos a raconté si souvent l'anecdote qu'elle finit par être vraie, d'ailleurs, elle est vraie. C'était à Biarritz en 1956, avec la bande à Fabbri, gros temps sur l'horizon, le garçon lui dit : « *Vous voulez quoi ?* », alors j'ai dit : « *Je voudrais voir la mer* », i m' dit : « *La mer... elle est démontée.* » J'ai dit : « *Vous la remontez quand ?* », i m' dit : « *C'est une question de temps.* »

C'était parti pour cinquante ans, un demi-siècle de mots pris au pied de la lettre, d'emballage de la logique du fou, la force de conviction de l'absurde, et

«La raison du plus fou est toujours la meilleure.»

«Se coucher tard nuit.»

«Quand j'ai tort, j'ai mes raisons, que je ne donne pas. Ce serait reconnaître mes torts.»

«Qui prête à rire n'est jamais sûr d'être remboursé.»

«Une fois rien, c'est rien; deux fois rien, c'est pas beaucoup, mais pour trois fois rien, on peut déjà acheter quelque chose, et pour pas cher.»

«Même avec Dieu, il ne faut pas tenter le diable.»

François Morel, comédien, imagine la rencontre entre Dieu et l'artiste:

«Une même aisance pour se balader dans l'imaginaire»

Raymond Devos et le Bon Dieu viennent de faire connaissance. Une rencontre au sommet qui a eu lieu tout là-haut, dans le ciel des artistes, des poètes et des comédiens. Depuis toujours, depuis une éternité, ça s'appelle le paradis, là où se retrouvent les admirateurs de Baptiste le silencieux et de Frédéric Lemaître le bavard. Là où les amoureux de Garance se donnent rendez-vous.

Raymond Devos et le Bon Dieu se sont immédiatement reconnus. Forcément. Même légèreté. Même énormité. Même aisance pour se balader dans l'imaginaire. Même talent pour créer des univers. Et puis même façon, justement, de parler pour le paradis. Vous l'aurez remarqué, l'Un comme l'Autre (oui, plus l'Un que l'Autre...) sont antérieurs à l'invention de la télévision. Devos s'adresse à tous ses spectateurs, même celui placé là-bas, tout en haut, qui au risque de tomber doit se pencher pour apercevoir son imposante silhouette. Devos ne joue pas pour les gros plans, les zappettes, les écrans raplaplats, il ne dissémine pas des mots d'esprit plus

ou moins convenus dans ces émissions où les comiques sont utilisés pour agrémenter un peu le vide et l'agitation.

Car Raymond Devos était un créateur qui ne badinait pas avec l'humour. Le natif de Mouscron n'était pas un spécialiste des histoires belges. Le gros homme ne prisait pas le rire gras. À l'inverse de tant d'autres

C'était un créateur qui ne badinait pas avec l'humour. Il ne cherchait pas l'inspiration dans les recueils de blagues, mais dans Gaston Bachelard.

de ses collègues, il ne cherchait pas l'inspiration dans les recueils de blagues, mais plutôt dans Gaston Bachelard. Excusez du peu. La terre, le ciel, les éléments, la vie, la mort. Raymond Devos ne rigolait pas avec le rire.

Raymond Devos sur scène, c'était d'abord un corps, gigantesque dans son costume bleu, tout d'un coup aérien quand avec ses bretelles attachées au bas du pantalon, il sautait du piano comme on descend d'une capsule spatiale, évoquant les premiers hommes marchant sur la Lune. C'était un comique en apesanteur. Un jongleur. Un magicien. Un illusionniste capable d'être corpu lent sans jamais être

lourd, un obèse mais expert en élégance. Le Bon Dieu vient de s'installer sur un nuage, Raymond Devos a saisi sa clarinette, il se dirige sur la piste divine pour fredonner un vieil air de Giani Esposito: «Ouvrez donc les lumières/Puisque le clown est mort/ Et vous applaudissez/ Admirez son effort.» Georges Brassens qui,

depuis vingt-cinq ans, autant dire une éternité, s'embrêde au ciel, s'approche de Raymond pour l'ac-

compagner à la guitare. Jacques Canetti, qui passait par là, se demande s'il ne pourrait pas organiser une grande tournée à travers toutes les contrées célestes. Le Bon Dieu a des larmes aux yeux. Il se mouche dans les étoiles. De mémoire d'ange, ça faisait longtemps qu'on ne l'avait pas vu aussi ému.

Raymond Devos et le Bon Dieu viennent de faire connaissance. Il y en a au moins un des deux qui a de la chance de rencontrer l'Autre. ◆

F.M.

Du cirque au théâtre, un acrobate des arts

Ami, assistant, admirateur, évoquent le personnage touche-à-tout.

Alexis Gruss
directeur de cirque

Pierre Herran
son secrétaire particulier

«Mon père avait une grande admiration pour Raymond Devos. Au début des années 60, il m'avait entraîné le voir dans sa loge à la fin d'un de ses spectacles, au théâtre des Variétés. Devos nous avait reçus très gentiment. Il avait un vrai amour du cirque. Il était aussi musicien, acrobate, jongleur. Et il menait ses spectacles comme un funambule! Il avait en particulier une passion pour les Auguste: il était pour moi la synthèse de tous les Auguste que j'ai connus.

«Il est ensuite devenu un ami. Il avait accepté d'être vice-président de mon école de cirque. Il venait à toutes nos premières. C'était quelqu'un de réellement très sensible, qui avait souvent les larmes aux yeux. Il n'a jamais été vulgaire, ni grossier. Il aimait tout ce qui était authentique, et tout ce qui était fragile.

«Un jour, quand il fumait encore, je lui avais dit: "Raymond, tu fumes beaucoup, c'est mauvais pour la santé." Il m'avait répondu: "Vieillir aussi."»

«Son précédent secrétaire, qui montait alors sa propre agence artistique, lui avait proposé que je prenne la succession en 1972.

«Je l'avais encore vu mercredi soir, il était paisible. C'était un homme entièrement dévoué à son métier. On perd un grand serviteur du théâtre et de la langue française. Certes, il aimait aussi le cirque et le cinéma, mais le théâtre était sa première passion. C'était le même homme sur scène et à la ville, avec ses questions et ses doutes. Il aimait les livres, en particulier ceux de Gaston Bachelard.

«Parmi les sketches dont il était le plus fier, il y avait celui de l'Artiste et celui du Mille-feuille.»

Marc Jolivet
comédien

«Qui a tué Raymond Devos? La fatigue, le succès? Moi, je pense que c'est le manque de poésie de notre époque. C'était évidemment un maître de l'absurde, chez le-



Dans les rues de New York, en 1995.

quel nous avons tous puisé. Autant vous dire que j'ai été très fier le jour où il a repris une de mes idées. C'était mon premier spectacle au Café de la gare; j'étais sur la scène à plat ventre et je demandais à la salle: "Quelqu'un pourrait soulever le plafond?" Devos avait fait un truc identique au théâtre Antoine, il y a une quinzaine d'années, mais à sa

manière. On m'avait dit qu'il avait lu mes textes et s'en était inspiré. Ce jour-là, j'étais absolument bouffi d'orgueil! «C'était un type qui était complètement dans son monde, il ne vous écoutait pas. Au début, j'ai été très attiré par lui, et puis ensuite par Bedos: question de couleur politique! ◆

Recueilli par ÉDOUARD LAUNET

Litige autour d'un droit de visite

La justice a débouté en février une femme disant être son ex-compagne. Elle a fait appel.

Les derniers mois de Raymond Devos ont été ternis par une bataille judiciaire. Depuis février, une femme affirmant être sa compagne depuis plusieurs années réclame, devant le tribunal de grande instance de Paris, un droit de visite à l'humoriste hospitalisé à Paris. Marie-Christine Samantha Lemonnier, 55 ans, avait assigné en justice le directeur de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière et le secrétaire de l'humoriste, Pierre Herran, se disant empêchée par ces derniers de rendre visite à l'artiste. Elle avait été déboutée le 14 février par le tribunal des référés de Paris. Elle a fait appel et l'affaire devait être réexaminée le 22 juin.

Pour preuve de ses affirmations, son avocat, M^e Gilbert Collard, avait produit à l'audience une lettre manuscrite attribuée à l'artiste où ce der-

nier se disait «en prison» et réclameait «la compagnie de Samantha». «On est en train d'étouffer un homme, en le persuadant que la femme qu'il aime l'a trahi, tout simplement parce qu'on a peur pour le fric», avait clamé l'avocat à l'audience, laissant entendre que le fond du litige tournait autour de l'héritage de l'humoriste. «Monsieur Devos a eu deux femmes dans sa vie, aujourd'hui décédées», avait expliqué l'avocat de Pierre Herran, tandis qu'un autre avocat représentant le neveu de l'artiste, Jean-Louis Devos, n'excluait pas que le courrier d'appel à l'aide de l'humoriste «puisse procéder d'une falsification». «Le procureur de Versailles a ouvert une enquête sur les agissements de cette femme qui s'est fait passer dans la presse pour son épouse», avait rappelé ce dernier.

L'avocat de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris avait pour sa part affirmé que Raymond Devos avait clairement exprimé devant un médecin et un huissier son souhait de ne plus voir la plaignante: «Cette femme est rayée de mes tablettes, elle n'a pas arrêté dementir», aurait dit l'humoriste. La gestion des biens de Raymond Devos, confiée par la justice en novembre à son neveu après l'apparition de premiers troubles moteurs, a ensuite été assurée par son secrétaire, nommé curateur en mars, après l'aggravation de l'état de santé de l'artiste. ◆

AFP

• Michelin – Clermont-Ferrand

La mort d'Édouard Michelin Le patron change, l'exploitation continue

À Clermont-Ferrand et dans la région, l'annonce de la mort accidentelle d'Édouard Michelin au cours d'une sortie en mer en Bretagne a surpris. Mais l'émotion dont parlent tant les journalistes se trouve du côté de ses semblables : patrons, gros commerçants et notables. Pour les travailleurs, ce sera la continuité des conditions de travail et de salaire.

Le décès annoncé, la direction n'a pas perdu de temps pour annoncer la couleur : c'est Michel Rollier, le seul cogérant en place, et depuis peu d'ailleurs, qui tient la barre et devient le patron.

S'il ne porte pas le nom de Michelin, il en est très proche. C'est un cousin du disparu, et son père, François Rollier, cousin germain de François Michelin, fut longtemps cogérant. On

voit que l'entreprise ne quitte guère le giron familial.

Michel Rollier a déclaré sans détour qu'il va « assurer la continuité de la direction ».

Il n'y aura donc rien de changé quant à la suppression des postes et aux fermetures programmées d'ateliers ou d'usines ; ni au refus d'augmenter décemment les salaires alors que les bénéfices explosent : plus de 900 millions d'euros en 2005.



Quand les travailleurs de Michelin protestaient contre les premiers licenciements annoncés par feu Édouard Michelin en 1999.

Maintenant, on entend les louanges sur Édouard Michelin, dont on nous dit qu'il était un patron ouvert, sachant communiquer, et qui aurait modernisé l'image de Bibendum. Les notables, les élus et les médias qui colportent ces clichés oublient vite que c'est très loin de la réalité pour les travailleurs.

Au moment où il devint le n° 1, fin 1999, Édouard Michelin avait osé annoncer le même jour des bénéfices records et

7 500 suppressions d'emplois. Cela avait fait scandale et déclenché une grève. Jospin, alors Premier ministre, avait avoué piteusement qu'il ne pouvait rien faire.

Et tout récemment, c'était la fermeture d'usines : en Angleterre, à Poitiers, au Canada, avec des milliers d'emplois supprimés et des centaines de licenciements. Ou encore à l'usine de Roanne, dans la Loire, où les ouvriers viennent de faire une

semaine de grève pour protester contre la mise en place d'horaires encore plus contraignants et l'augmentation de la production alors que 46 emplois sont supprimés.

« Un grand patron » disparaît, disent les journaux. Pour les travailleurs, ce n'était qu'un exploiteur, qui est aussitôt remplacé par son semblable, auquel ils devront faire face.

Correspondant LO

Une dynastie patronale

La mort d'Édouard Michelin, le PDG de l'entreprise du même nom, dans un naufrage vendredi 26 mai, a suscité des déclarations élogieuses sur sa réussite et celle de son entreprise, comme celle de Jacques Chirac saluant le « champion industriel français unanimement reconnu ». Laurence Parisot, la dirigeante du Medef, par ailleurs membre du conseil de surveillance du groupe Michelin, n'a pas manqué elle aussi de louer le « très, très grand chef d'entreprise ».

Édouard Michelin était un des patrons les mieux payés, avec 2,4 millions d'euros en 2004. Le numéro un mondial du pneumatique, avec un effectif de 130 000 salariés répartis dans 140 pays, a pu afficher l'an dernier un résultat net de 889 millions d'euros et un chiffre d'affaires de 15,6 milliards d'euros.

Belle réussite en effet ! Mais tous ces laudateurs, patrons et politiciens, oublient bien évidemment de dire que celle-ci est le résultat de l'exploitation de dizaines de milliers d'ouvriers en France et dans le monde depuis plus d'un siècle.

La première société Michelin et Cie, créée en 1889 à Clermont-Ferrand par les frères Édouard et André, fabriquait des pneus en caoutchouc pour les bicyclettes puis, quelques années plus tard, des pneus pour les pre-

mières automobiles.

C'est sur l'exploitation des peuples colonisés dans les plantations d'hévéas, les « arbres à caoutchouc », que le groupe bâtit en particulier sa fortune. Quand, au début du 20^e siècle, Michelin s'installa en Indochine, alors colonisée par la France, il obtint, comme les autres compagnies françaises, des concessions de plusieurs années sur des terres volées purement et simplement aux peuples qui vivaient là. Par l'intermédiaire de plusieurs sociétés liées à la Banque d'Indochine et à la Banque des Pays-Bas, Michelin contrôla bien vite 68 %

des plantations d'hévéas de la colonie. Sur un de ses sites indochinois, en trente ans dans la première moitié du 20^e siècle, 12 000 travailleurs trouvèrent la mort suite à la malnutrition ou aux maladies, preuve de la férocité de l'exploitation.

Dans les entreprises implantées en France, et en particulier dans celle de Clermont-Ferrand, les Michelin maintinrent longtemps un système paternaliste d'exploitation des travailleurs : création d'écoles-maison, nécessité d'obtenir une recommandation d'un curé ou d'une bonne sœur pour rentrer

à l'usine, chasse aux militants ouvriers. Les prédécesseurs d'Édouard furent des patrons particulièrement réactionnaires : ainsi dans les années 1930, tout comme les Lesieur, Ripolin, Lafarge ou Renault, ils soutinrent la Cagoule, une organisation secrète d'extrême droite, créée après l'interdiction des ligues fascistes par le gouvernement du Front populaire en juin 1936 et censée les protéger du « péril rouge ».

Depuis, l'entreprise n'a cessé de grandir et surtout les profits n'ont cessé d'augmenter. Les salariés ont payé l'enrichisse-

ment des Michelin et des autres actionnaires par une aggravation de leurs conditions de travail et des licenciements, en particulier durant ces vingt dernières années, dans les usines d'Europe, en France, en Angleterre ou en Italie. Dans celle de Clermont-Ferrand, durant ces mêmes vingt ans, l'effectif a diminué de moitié pendant que la production était multipliée par huit.

Édouard Michelin, comme ses prédécesseurs, laissera surtout aux travailleurs le souvenir de l'exploitation.

Aline RETESSE



En
hommage
à...

Homage à **Maurice Gross**

Par **Amr Helmy Ibrahim**¹

Professeur de linguistique à l'Université de Franche-Comté

Courriel : amr.ibrahim1@libertysurf.fr

Maurice Gross est mort samedi 8 décembre 2001, dans son appartement à Paris, des suites d'un cancer. Il n'avait que 66 ans. Il a beaucoup souffert. Deux semaines plus tôt, alors qu'il était encore hospitalisé, je l'ai appelé pour le voir. Il m'a dit que ce serait trop dur et qu'il valait mieux que je me contente de prendre des nouvelles dans l'attente d'une rémission. C'est le terme qu'il a utilisé. Dieu n'aura pas voulu nous accorder le plaisir de le revoir montrer, démonter et remonter, comme ces jouets familiers dont certains enfants ne se lassent jamais, l'ensemble des mécanismes du langage. Il le faisait toujours à travers une remarque tellement anodine qu'on pouvait au prime abord se demander s'il était bien sérieux. Puis, au fil des minutes c'est souvent à une véritable fête de l'esprit qu'il nous conviait. L'explication s'imposait avec un tel naturel qu'on ne se pardonnait pas de ne pas y avoir pensé plus tôt. Un regret vite compensé par le sentiment qu'à moins d'avoir l'esprit très paresseux, nous pouvions nous aussi, à la seule condition, comme il disait, de nous équiper d'un crayon et d'une feuille de papier et de bien nous dire que l'esprit le plus rapide ne va pas plus vite qu'il ne se transcrit, trouver tout seuls la solution du problème suivant.

Maurice a passé sa vie à séparer le grain de l'ivraie, à démêler la propriété dont le changement fait basculer l'ensemble, de celles, parfois très séduisantes et tout à fait propices à de brillants discours académiques, qui ne sont que de faux semblants propres à conforter le sens commun, l'effrayant "bon sens", dans sa suffisance terroriste. Je ne l'ai jamais entendu faire une remarque hors de propos. Je ne l'ai jamais entendu parler "à côté", parler "pour se faire valoir" ou pour traiter de questions "personnelles". Dans un siècle d'extrême bavardage et d'infinies violences physiques et rhétoriques, il aura accompli le tour de force de ne jamais être "hors sujet" et de n'avoir de violence que celle qui consiste à nous mettre sous les yeux ce que l'on refuse de voir. Comme si de la justesse du propos, de sa précision et de sa cohérence avec le contexte de son énonciation et la situation qui l'a produit, dépendaient son honneur de professionnel et sa dignité d'homme.

Mais cette exactitude foncière que l'on rencontre surtout chez ceux qui sont imprégnés à la fois par une bonne formation mathématique et une longue pratique de l'expérimentation dans une science dure, n'allait pas sans une immense culture dans tous les domaines de la vraie connaissance. On s'en rendait vite compte quand il arrivait qu'on lui pose une question un peu trop générale ou apparemment marginale par rapport à son champ d'expérimentation. Il savait alors situer, avec la même exactitude et de manière irrévocable pour son interlocuteur, ce qu'il faisait et même ce qu'il était, parmi les questions, les idées, les courants et les "vérités" que ses contemporains considéraient à tort ou à raison comme essentielles ou prioritaires. Il ne s'est jamais complu dans le jargon épistémologique qui sert de paravent à

¹ Alors que nous apprêtons à mentionner le décès de Maurice Gros dans une des rubriques de Marges Linguistiques, nous avons pris connaissance du texte d'hommage rédigé le 25 décembre 2001 par Amr Helmy Ibrahim. Il était difficile de rendre plus bel hommage. Nous remercions vivement M. Amr Helmy Ibrahim pour nous avoir autorisé à publier ce vibrant hommage à la mémoire de Maurice Gross.

tant d'intellectuels et d'universitaires pour masquer, comme dirait Marx, une absence totale de pratique authentique. Il n'en avait pas besoin, étant, au moins autant qu'un Zellig Sabbetai Harris, un Noam Chomsky ou un Oswald Ducrot, l'expression vivante d'une vision parfaitement cohérente du langage et de ses manifestations dans les langues. Une vision autrement plus cohérente, plus complète, plus moderne, plus dynamique et plus directement susceptible de déboucher sur une compréhension active du comportement langagier, que la majorité de ce que l'on peut trouver dans l'œuvre des prédécesseurs, qu'il s'agisse du *Cours de linguistique générale* ou d'autres œuvres que la tradition enseignante en Europe et ailleurs a érigées en référence. Quelque chose de comparable au génie du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*.

L'apport de Maurice Gross à la linguistique française et à la linguistique générale n'est pas banal. A l'instar de Carl von Linné et de Antoine Laurent de Jussieu pour les espèces végétales ou de Lavoisier pour la chimie, il a élaboré et expérimenté une méthode raisonnée de classement des unités linguistiques qui a tout à la fois la cohérence et le brillant de ces grandes analyses formelles qui donnent à l'esprit le sentiment d'embrasser et de maîtriser toute la réalité et cette modeste minutie des entomologistes qu'il est pratiquement impossible de prendre en défaut sur le détail d'une observation. Il l'a fait avec une systématisme patiente et respectueuse des données. Il fallait épuiser les paradigmes, ne sous-estimer aucune propriété. Il fallait aussi voir ce que chaque langue avait de réellement spécifique, comprendre par exemple, pourquoi la présence ou la variation d'une préposition dans une langue comme le français rendait caduque une analyse de l'anglais qui n'envisageait même pas qu'une préposition puisse apparaître à cet endroit ou rendre compte de ce que devient une complétive française en anglais ou en arabe selon l'analyse qu'elle a reçue en français, en anglais ou dans toute autre langue; ou encore ce que la sémantique de l'aspect ou des prédicats complexes produit en fonction du classement lexical et grammatical qu'on a choisi de faire des verbes. Mais ses analyses ponctuelles n'étaient pas des additions non cumulables de remarques fussent-elles géniales. Elles s'inscrivaient toujours dans une architecture. Il en a jeté les fondements, en a discuté des virtualités essentielles et l'a dotée d'une panoplie d'outils qui sont devenus au fil du temps le bien commun de tous les chercheurs au long cours dans les linguistiques respectueuses des faits de langue. Pour y arriver, il a créé en 1968 le *Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique (LADL)* l'un des premiers sinon le premier véritable laboratoire de linguistique en France et qui va devenir une équipe du CNRS autour d'un noyau d'informaticiens et de linguistes: notamment Morris Salkoff (*Une grammaire en chaînes du français*), Jean-Paul Boons ("Métaphore et baisse de la redondance"), Alain Guillet et Christian Leclère ("Le datif éthique"), et pour les trois: *La structure des phrases simples en français* – 2 vol.). A cette époque Maurice vient de publier avec André Lentin son fameux *Notions sur les grammaires formelles* (1966), qui constitue la première référence absolue en matière de traitement formel des langues et qui est d'ailleurs immédiatement reconnu comme tel et traduit en anglais, allemand, russe, japonais et espagnol, en même temps qu'il vient d'achever le rapport sur son travail avec Z. S. Harris à l'Université de Pennsylvanie (octobre 1964 – juin 1965) *Transformational Analysis of French Verbal Constructions* (1966 – traduit en français en 1968 sous le titre *Grammaire transformationnelle du français: syntaxe du verbe*). Il a également soutenu, à la Sorbonne, un doctorat de 3^{ème} cycle portant sur *l'Analyse formelle comparée des complétives en français et en anglais* (1967). Il va s'employer à dresser une carte du lexique et de la grammaire et du français. Ce *lexique-grammaire* commence par le verbe et à l'intérieur du verbe par une analyse exhaustive des constructions complétives où apparaît de façon claire l'interdépendance de la classe sémantique du verbe, de sa construction syntaxique, de ses conditions d'enchâssement et surtout de sa relation par le biais des transformations infinitives et nominales avec la catégorie du nom et ses problèmes de détermination, c'est-à-dire avec les constructions relatives. Il ressort très vite de ce travail dont une partie importante est publiée dans *Méthodes en syntaxe* (1975) qu'à condition de s'intéresser aux valeurs différentielles dégagées par l'analyse, l'essentiel de la méthode et une grande partie des descriptions sont transposables à n'importe quelle autre langue que le français. Des travaux systématiques seront alors engagés dans cette perspective sur pratiquement toutes les langues romanes mais aussi sur des langues d'autres familles comme l'arabe, le coréen, le japonais, le persan ou le russe. Parallèlement, Maurice découvre dès 1976 la propriété de *double analyse* attachée à un type de construction qui fait d'un verbe ce que l'on appellera plus tard un *verbe support*. Une propriété qui permet de distinguer les verbes

insérés dans un prédicat complexe de ceux qui constituent un prédicat simple ayant en surface la même structure que le prédicat complexe. Ce travail, dont on ne soulignera jamais assez le caractère novateur et révolutionnaire marque le point de départ d'une révision radicale de notre conception des catégories grammaticales et notamment de la séparation traditionnelle entre les noms et les verbes. Il ouvre également la voie à une révision de la notion même de prédication et fournit les premiers éléments d'une interprétation cohérente et à portée universelle de la relation des constructions prépositionnelles – ou de leur équivalent dans les langues où la notion de préposition n'est pas pertinente – à la distribution des foyers sémantiques et informationnels au sein de la phrase simple. Maurice fera en 1981, dans un article/livre "Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique" (*Langages* n°63 – septembre – 7-52) une synthèse magistrale de ces avancées, informées et enrichies par les travaux sur plusieurs langues d'une équipe qui comptait déjà à l'époque des dizaines d'enseignants-chercheurs sur les cinq continents. Il n'y parle que du français mais, ainsi qu'en témoigne la bibliographie, là encore, les valeurs différentielles qui président à l'analyse du français sont transposables à de nombreuses autres langues. C'est également sur cette lancée qu'il développera la notion de *grammaire locale* et envisagera l'existence au sein d'une langue de sous-systèmes quasiment autonomes

Esprit foncièrement libre, lucide et critique, Maurice n'a jamais fait de concession intellectuelle à qui que ce soit et surtout pas aux pouvoirs en place ou aux modes scientifiques. Son célèbre article de *Language* en 1979, "On the failure of generative grammar" – il avait publié un premier article en français dans le même sens en 1973 --, ses rapports très sévères sur les limites de la traduction automatique -- il avait fait partie d'un Centre de calcul des armées, dirigé par Aimé Sestier qui a été le premier laboratoire français pour la traduction automatique -- ses articles pour le moins critiques sur les méthodes en cours dans les analyses sémantiques, sa critique des modèles d'analyse de la grammaire traditionnelle dans l'enseignement du français, sa contestation du projet et des méthodes adoptées pour la réalisation du *Trésor de la langue française* ne lui ont pas fait que des amis et il a parfois été d'autant plus détesté que personne n'était en mesure de lui opposer une contre-argumentation globale qui tienne la route. Il a pu se tromper dans l'appréciation de telle ou telle orientation mais son parcours scientifique est là pour témoigner qu'il est de loin préférable de se tromper en exerçant son esprit critique que d'avoir raison en se laissant bercer par le premier troupeau qui passe.

Maurice n'était pas plus tendre pour ses propres ambitions. Dès 1977, sa *Syntaxe du nom* puis en 1986, sa *Syntaxe de l'adverbe* montrent clairement les limites de toute systématisation dans le traitement des langues. Elles mettent l'accent sur des obstacles quasi insurmontables à une formalisation intégrale et cohérente de phénomènes linguistiques d'une grande banalité et qui ne dépassent pas le cadre de la phrase simple. Enfin, sa traque systématique des constructions figées à partir des années 80 le conduira à relativiser l'importance des phénomènes combinatoires et à réduire quelque peu le champ d'application des interprétations transformationnelles

Maurice aimait et savait apprécier la peinture, les journaux sous toutes leurs formes, les villes grouillantes qui ne dorment jamais. Au Caire il est parti seul dans le dédale des rues du petit peuple. Ravi de toute cette vie qui venait à lui. Il ne parlait pas l'arabe mais en connaissait parfaitement le fonctionnement. Dans le train, il aimait se sentir tiré par l'arrière et s'asseyait toujours à contresens de la marche. Il était souvent souriant. Il n'a jamais refusé d'aider un étudiant. Il ne se laissait jamais aveugler par l'identité de son interlocuteur. Quand j'ai rompu un jour une sorte de tabou en lui demandant son avis sur la crise israélo-palestinienne, il a parlé avec une extrême douceur des Polonais et des Russes qui étaient au pouvoir en Israël et qui avaient du mal à comprendre l'avenir du fait de leur passé et d'un milieu qui leur était étranger. C'était il y a vingt ans.

Je me souviens comme si c'était hier du jour où j'ai étalé sur le sol de son bureau, dans les hauteurs de la tour centrale de Jussieu, les interminables feuilles quadrillées sur lesquelles j'avais décomposé et recombinaé à l'infini les verbes de ses tables 2, 3, 9 et 13: mes premières matrices analytiques de la communication et du mouvement. Une idée qui m'était venue en

l'écoutant un an plus tôt, par une après-midi torride, dans un immense amphithéâtre clairsemé de Pise. Son regard amusé puis, au bout de quelques instants, un flot de suggestions. Visiblement il préférerait cela à mes compilations d'opérateurs hiérarchisés pour expliquer les subtilités des interprétations aspectuelles... Il y avait même matière à une thèse d'Etat. Il ne fallait plus hésiter. Il voyait vite ce qu'il y avait à voir.

A l'issue de ma soutenance il m'a offert la traduction française de la *Grammaire arabe* de C. P. Caspari dans son édition originale de 1881.

Mais Maurice c'était aussi, pour certains c'était surtout, l'élaboration d'automates à états finis couplés à des dictionnaires électroniques pour une analyse des textes. C'est aujourd'hui encore, l'un des rares systèmes d'analyse morpho-syntaxique au monde qui soit disponible en libre accès. Un outil performant, peut-être le meilleur qui ait été réalisé à ce jour dans son genre, offert à la recherche et soustrait au commerce.

C'est que ce grand lorrain, né le 21 juillet 1934 à Sedan, ancien élève de Polytechnique (1955-1957), Ingénieur d'Armement, élève de Noam Chomsky (1961-1962) et de Zellig Sabbetai Harris (1964-1965), conférencier invité au MIT, à San Diego et à quelques Instituts de linguistique de la Linguistic Society of America, auteur de plus de 150 publications en anglais et en français, directeur de quelques dizaines de thèses, était aussi un grand serviteur de l'Etat français, un homme dévoué à la chose publique: un modèle pour tous ceux qui, en France et dans le reste du monde, par exemple dans un pays comme l'Egypte dont je viens, cherchent à comprendre ce qu'ils sont à travers ce qui les définit comme êtres humains: leur faculté de langage.

Le 25 décembre 2001,

Amr Helmy IBRAHIM

Professeur des Universités



En
hommage
à...

Hommage à **Nicolas Ruwet**

Par **Michel Arrivé**²

Professeur de linguistique à l'Université Paris X : Nanterre

Courriel : Michel.Arrive@wanadoo.fr

Nicolas Ruwet, spectateur et acteur des sciences du langage³

Nicolas Ruwet se plaignait parfois, dans un demi-sourire, d'être né, en 1932, le 31 décembre : ces quelques heures d'avance que le destin lui avait fait prendre le vieillissaient d'un an... Il est mort le 14 novembre 2001.

Il a fortement marqué l'histoire des sciences du langage en France — et dans les pays francophones — pendant le demi-siècle qui vient de s'achever. Après des études à Liège (il était belge de naissance), puis à Paris et au M.I.T. — où il rencontre Chomsky et Halle —, il entre comme « Aspirant » au Fonds National belge de la Recherche Scientifique. C'est la brève aurore du non moins bref « triomphe du structuralisme » : il publie, dans *Esprit* (en 1963) puis dans les *Archives européennes de sociologie* (en 1964) deux beaux articles sur le statut de la linguistique dans les sciences humaines : vaste panorama parfaitement informé — seul absent : Lacan — de la fonction de « science-pilote » qu'avait alors la linguistique.

C'est aussi en 1963 que Ruwet traduit et préface, pour les Éditions de Minuit, les *Essais de linguistique générale* de Roman Jakobson. J'insiste sur un point : c'est Ruwet qui est l'auteur, au sens fort du terme, du concept d'*embrayeur*, que Jakobson, à la suite de Jespersen, dénomme en anglais *shifter*. C'est que la métaphore est toute différente. Le *shifter* se contente de *changer* de référent selon les circonstances de l'énonciation. Accédant au statut d'*embrayeur*, il *met en relation* l'instance de l'énonciation et le discours : ainsi le mot *je* désigne dans l'énoncé la personne qui le profère. En français, l'*embrayeur* s'est substitué à toute autre désignation, par exemple le fugitif *indicateur* de Benveniste.

Survient en 1967 la publication, chez Plon, de *l'Introduction à la grammaire générative*. Excellente présentation technique des théories chomskyennes, alors fort mal connues en France, même chez les linguistes ? À n'en point douter. Mais aussi ample réflexion historique et épistémologique sur l'évolution de la linguistique.

Sur le modèle de Jakobson, Ruwet s'intéresse à la poétique. Il publie dans plusieurs revues françaises et étrangères quelques articles théoriques et de nombreuses analyses de poèmes ou, parfois, de segments de poèmes : ainsi le vers de Baudelaire « Le navire glissant sur les gouffres amers ». Certaines de ces contributions seront reprises, en 1972, au Seuil, dans *Langage, musique, poésie*. Car Ruwet, musicologue, s'interrogeait aussi, non sans quelque perplexité, sur ce que la « sémantique musicale gagnerait à s'inspirer de la linguistique » ...

² Nous remercions chaleureusement Michel Arrivé pour nous avoir autorisé à publier ce texte - en version intégrale - rédigé en hommage à Nicolas Ruwet.

³ Article paru en version écourtée dans le journal *Le Monde Interactif* du 26.11.01 et consultable à l'adresse suivante : <http://www.lemonde.fr/article/0,5987,3230--248544-,00.html> puis dans le journal *Le Monde* du 27.11.01.

Nicolas Ruwet ne s'est pas contenté d'introduire ou de traduire les théories des autres. Sa *Grammaire des insultes et autres études* (le Seuil, 1982) réunit des études de syntaxe française d'une extrême subtilité, par exemple sur les expressions désobligeantes du type *son colonel de mari*. Et son ouvrage en anglais *Syntax and human experience* (Chicago, 1991) revient aux préoccupations générales de ses premiers travaux.

Nicolas Ruwet promenait sur le spectacle de la linguistique — et, à ce qu'il me semble, sur tout spectacle humain — un regard à la fois informé, amusé et légèrement distant. Professeur à l'Université de Paris VIII Vincennes jusqu'à 1999, il passait une part non nulle de son temps à des travaux de « patalinguistique » pas toujours très obligeants — quoique jamais méchants — à l'égard de ses bons collègues. Les *Recherches linguistiques de Vincennes* comportent dans presque tous leurs fascicules des articles signés de noms bizarres : Traï Zattab, Gérard Zamoune, Minamoto no Nisho, Norbert Rastreins, etc. Le dernier cité est notamment l'éditeur et l'annotateur d'une « première version inédite » de « La vie antérieure » de Baudelaire où, bizarrement, se lit le prénom, Algirdas, de Greimas. Selon certains murmures, quelques-uns de ces noms pourraient masquer celui de Nicolas Ruwet.

Michel Arrivé
Novembre 2001 / Janvier 2002



En
hommage
à...

**Pierre Bourdieu et les échanges linguistiques :
quelques réflexions en guise d'hommage¹.**

Par Daniel Véronique - Université de Paris III : Sorbonne Nouvelle (France)

Mon propos dans ces quelques pages est d'esquisser une réflexion sur un mouvement des idées que l'on pourrait qualifier, (un peu abusivement si l'on songe à la sociologie du langage d'un Meillet (Stefanini 1979) ou d'un Cohen (Cohen 1956/ 1971)), de *sociological turn* des sciences du langage, alimentée, entre autres, par les travaux de Bourdieu, lui-même familier en tant que philosophe de la *linguistic turn* de certaines philosophies. L'idée est de retracer les interrelations de la trajectoire de Bourdieu en sociologie traitant non seulement du sens, du langage, du discours et de l'oralité des échanges mais également des sciences du langage, avec les cheminements de linguistes et de sociolinguistes, nourris de Bourdieu, mais aussi critiques, à des degrés divers, du travail du sociologue en matière de langue.

Les travaux qui relancent la sociolinguistique ou la linguistique sociale en France dans les années 70 (Marcellesi et Gardin 1974), voire en Europe (Dittmar 1974 / 1976), ne manquent pas de citer *La reproduction* de Bourdieu et Passeron (1970). Un bref sondage dans quelques travaux des années 80 montre une certaine discussion des thèses du sociologue sur la langue légitime et la reproduction mais également des réserves et des silences (cf. par exemple Boutet 1980, qui n'évoque pas Bourdieu dans une revue de questions très complète). Ainsi, dans le numéro 190 de *La pensée* de 1976, consacré à « Classes sociales, langage, éducation », c'est le psychologue Éric Espéret qui compare les analyses de Bourdieu et Passeron à propos de l'échec scolaire à celles de Baudelot et Establet et de Bernstein. Dans le numéro 209 de la même revue (1980) consacré à la « crise de la linguistique et la linguistique de la crise », Baggioni et Kaminker discutent les idées de Bourdieu sur les effets de la distinction en matière de pratiques linguistiques. Ils lui donnent acte d'un apport stimulant mais démontrent également sa méconnaissance du caractère spécifique de la domination linguistique et de son articulation avec la lutte des classes. Les ouvrages plus tardifs d'Achard 1993 (mais également Achard 1986) et de Calvet 1993, enfin, rappellent les propositions de Bourdieu en matière de sociologie du langage, tout en suggérant que ses analyses éclairent insuffisamment l'articulation du social et du linguistique.

Des linguistes qui ne sauraient se réclamer de la sociolinguistique, comme Milner 1989, prennent soin de ne pas écarter les propositions radicales de Bourdieu sur l'importance d'une analyses des conditions sociales des échanges linguistiques sans discussion. Une appréciation de la réception de Bourdieu par les linguistes, et tout particulièrement par les sociolinguistes, reste à entreprendre. On voudra bien lire ce qui suit comme une interrogation personnelle à partir de l'œuvre de Bourdieu sur la sémantique des activités sociales et des pratiques linguistiques. Cette préoccupation issue de la fréquentation des écrits du sociologue s'est trouvée amplifiée par la prise de connaissance, dans le sillage des premiers écrits sur les interactions verbales en langue française, des écoles interactionnistes en sociologie. Paradoxalement, l'œuvre du sociologue en propose une lecture qui ne semble pas avoir inspiré ceux qui sont passés de *Ce que parler veut dire* à l'analyse des interactions verbales selon des modalités dérivées de l'analyse conversationnelle et de l'ethnométhodologie.

¹ Je remercie des lecteurs anonymes, Sonia Branca et Yvonne Touchard, qui m'ont aidé à améliorer ce texte. Remerciement et reconnaissance à Michel Santacroce pour l'aide documentaire et un dialogue de tous les instants. En dépit de ces précieux concours, le texte demeure imparfait ; le lecteur saura être indulgent.

Dans ce texte, je me propose de rappeler la place qu'occupent les mots et les discours dans l'œuvre de Pierre Bourdieu et de ce qui en découle lors de lectures réciproques du sociologue et de certains linguistes et sociolinguistes. Je tenterai de préciser l'idée que se fait le sociologue du sens des mots et de la portée des discours, sa vision de l'organisation des échanges linguistiques et sa critique du structuralisme en linguistique. J'essaierai d'évaluer à cette occasion les effets de ses prises de position sur les échanges linguistiques au sein de sa propre pratique de sociologue et en linguistique. Je proposerai, enfin, une explication à l'ambivalence de certains linguistes à l'égard de l'œuvre de Pierre Bourdieu. On pourrait, en effet, avancer que si les (socio)linguistes ont été diversement sensibles à ses propositions en matière d'analyse de la réalité sociale des échanges linguistiques, ils n'ont pas su comprendre, en règle générale, sa position en sociologie et sa critique de l'interactionisme.

1. Modestes remarques sur l'inconscient épistémologique des linguistes

Directeur de la collection *Le sens commun* aux Éditions de Minuit, Pierre Bourdieu est à l'origine de la traduction de Bernstein, de Labov, de Goffman et de Cicourel en français, démarche qu'il revendique dans *Science de la science et réflexivité* (Bourdieu 2001 : 200). Ces ouvrages de sociolinguistique et de sociologie d'expression anglaise ont alimenté, à n'en point douter, les débats des années 70 sur la « crise de la linguistique et la linguistique de la crise » (*La Pensée* 1980). Au moment où les sciences du langage en France redécouvrent la dimension sociale du langage, Pierre Bourdieu et des linguistes associés à *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* tel Pierre Encrevé, fournissent aux sociolinguistes des notions comme celles d'*hexis*, de « langue légitime », de *capital* et de *marché linguistiques*, ou encore d'*habitus*. Des sociolinguistes montréalais, comme Sankoff, Cedergren ou Thibault, font très tôt usage de la notion de marché linguistique au grand dam d'Encrevé (Encrevé 1982). Mais après avoir pensé avec Bourdieu et Labov, certains sociolinguistes vont s'engager dans l'étude des interactions verbales, en renonçant à saisir les rapports de force symboliques qui structurent les échanges du champ linguistique et en perdant quelque peu de vue le sens du jeu de ses acteurs.

Passage par Bourdieu, détour de Bourdieu, mouvement vers l'interactionisme, toute une partie de la recherche en sciences du langage des trente dernières années a entretenu un dialogue intermittent avec le sociologue du Collège de France. Cerner ces trajectoires croisées n'est pas une mince affaire. Cela d'autant plus, que le travail savant de Bourdieu le conduisant à aborder les dimensions « nocturne » et « diurne » de l'École, la *reproduction*, la transmission des héritages culturels et à l'*Homo Academicus*, a souvent pris le chercheur en sciences sociales à contre-pied. Plus que tout autre, le linguiste-grammairien qui a partie liée avec l'institution scolaire et avec la domination symbolique qui s'y inscrit à travers les formes linguistiques légitimes et par la lecture, peut se trouver démuné. Le sociologue dans son travail sur la conversion de « l'héritage en capital » lève le voile sur le rôle qu'y jouent les mots et des manières de dire, ce qui contraint le linguiste-grammairien à se mettre en posture d'« observateur observé », programme d'observation et d'analyse de l'activité pratique linguistique que les sciences du langage peinent à mener à bien (Bourdieu 1972 / 2000 : 225-229).

Françoise Kerleroux 1984 propose l'une des premières lectures étoffées de Bourdieu par des linguistes. Dans un long commentaire de *Ce que parler veut dire*, elle l'accuse de postuler une homologie mécanique entre des manières de parler et les positionnements des individus dans l'espace social. De là selon Kerleroux, l'oubli de la langue, de ses effets illocutoires et perlocutoires dans la sociologie de Bourdieu. En réduisant, la langue à un code, le sociologue en fait disparaître la force subversive, d'où le titre évocateur de « la langue passée aux profits et pertes ». La linguiste soutient au contraire l'idée que « [...] la forme légitime a justement cette propriété d'être virtuellement disponible pour tout le monde » (Kerleroux 1984 : 62), thèse fondée sur la diversité de l'emploi de la langue et sur sa dimension autonome et fondatrice.

Pierre Bourdieu s'est défié, suivant une logique dont je tenterai d'explicitier quelques éléments, d'une analyse « technique » des mots et des discours à la manière des linguistes structuralistes. A-t-il pour autant fait passer la langue aux pertes et profits ? Rien n'autorise un

tel jugement. On peut considérer la controverse qu'entame Kerleroux en 1984, avec le recul, comme une manifestation de cet effet de connaissance-méconnaissance de l'inconscient épistémologique d'une certaine linguistique qui admet l'activité de parole — cf. la jouissance de la langue que rapporte Kerleroux (Kerleroux 1984 : 65) — tout en niant les stratégies de l'acteur-énonciateur dans le cadre de son habitus et des champs où il se trouve engagé — éventuellement du linguiste lui-même en tant qu'acteur de pratiques linguistiques — au profit de l'ordre symbolique de la langue.

2. « Choses dites »

De par son histoire de Béarnais diglotte (Bourdieu 2001 : 213), de par ses études et sa formation, Pierre Bourdieu ne pouvait être indifférent à la pratique des langues. Ces « dispositions socialement constituées » converties en capital ont fait montre de leur efficacité tant dans « le monde savant (le champ sociologique) que dans le monde social que ce monde savant prend pour objet [...] » (Bourdieu 2001 : 221). Les citations dans les langues de l'enfance et dans celles des terrains d'enquête et de l'activité savante (béarnais, kabyle, arabe dialectal, grec, latin, allemand, anglais) parsèment son œuvre. Elles lui confèrent la *distinction*, qui démarque le discours sociologique savant de celui de la sociologie spontanée (Bourdieu 1994 : 24-25).

Attentif aux mots et aux notions qu'ils véhiculent en les occultant éventuellement, le sociologue l'est également, mais différemment, au discours. On pourra comparer *l'Ordre du discours* (1971), leçon inaugurale de Foucault au Collège de France, où l'archéologue des formations discursives laisse transparaître son émotion devant le fil du discours qui se déroule, et *Leçon sur la leçon* (1982) de Bourdieu, dans le même exercice. Là où le premier thématise le discours, le second évoque les conditions de possibilité de la leçon, « discours qui se réfléchit lui-même dans l'acte de discours » (Bourdieu 1982 : 8), fidèle à sa posture auto-réflexive, non sans pointer « les présupposés inscrits dans le langage ou les prescriptions inhérentes à la routine du discours quotidien sur les problèmes sociaux » (Bourdieu 1982 : 34).

L'un des traits remarquables du rapport de Bourdieu aux pratiques linguistiques réside dans sa façon paradoxale d'être sensible aux usages linguistiques, à une pragmatique linguistique, tout en souhaitant se démarquer du prêt à penser que véhicule la sémantique pratique des mots. Son intérêt à mettre au jour les formes de la domination symbolique engendre une réflexion permanente sur les mots et leurs effets, sur les manières de dire, les parlers et les discours. Cette posture le conduira, en un mouvement de réflexivité caractéristique, comme cela apparaîtra plus loin, à vouloir régler son sort à la linguistique structurale et à ses raisonnements, définissant du même coup un nouvel objet pour la sociologie du langage.

3. Le pouvoir des mots

Prompt à observer et à dénoncer la fabrique de la *doxa*, P. Bourdieu met en place un « art de résister aux paroles » (Bourdieu 1980 : 10-18). Cette posture procède de la croyance, maintes fois réitérée, que « tout concourt [...] à encourager la réification des concepts, à commencer par la logique du langage ordinaire, qui incline à inférer la substance du substantif ou à accorder aux concepts le pouvoir d'agir dans l'histoire comme agissent dans les phrases du discours historique les mots qui les désignent [...] » (Bourdieu 1972 /2000 : 254). Cette position paradoxale — il manifeste une grande appétence pour les mots et s'en défie méthodiquement, évoquant « [...] le brouillard de mots qui s'interpose sans cesse entre le chercheur et le monde social » (Bourdieu 1982 : 34) — est homologue de celle que Bourdieu revendique en sociologie. Et il ajoute que « de façon générale, le langage exprime plus facilement les choses que les rapports, les états que les processus ». Sa défiance à l'égard du langage ordinaire et des demi-vérités qu'il véhicule n'a d'égal que sa volonté de bâtir « une science des pouvoirs symboliques capable de restituer aux sujets sociaux la maîtrise des fausses transcendances que la méconnaissance ne cesse de créer et de recréer » (Bourdieu 1982 : 56).

Le relativisme linguistique dont fait preuve Bourdieu provient de sa volonté d'éviter l'entrée en contrebande de notions de sens commun dans le langage savant (Bourdieu 1994 : 81). On peut y voir une volonté permanente d'approfondir la démarche scientifique ; tout se passe comme si les mots de la science devaient être traités en « désignateurs rigides », en noms propres. On ne peut séparer ce questionnement du discours ordinaire du débat qui parcourt le travail du sociologue sur les régularités de l'action et les règles, sur la connaissance nomothétique, idéal scientifique qui n'est pas le sien.

On comprend dès lors l'attention que porte le sociologue à l'oralité des discours et à l'écrit, à la relation quasi pédagogique qui se noue entre l'ethnologue et son informateur pour la mise au jour d'une connaissance pratique. Pierre Bourdieu a manifesté à maintes reprises le souci d'apprécier les rationalisations des acteurs, « [...] invités à prendre sur leur pratique un point de vue qui n'est plus celui de l'action sans être celui de l'interprétation scientifique [...] » (Bourdieu 1972 /2000 : 306).

4. L'écrit et l'oral : à propos des modes de transmission

Volontiers critique à l'égard des traités de méthodologies qui indiquent *ex post* comment procéder à l'enquête de terrain, Bourdieu n'en a pas moins été attentif aux marchés linguistiques et symboliques qui s'instaurent à l'occasion du travail entre enquêteur et enquêté. Le mode de transmission et d'échanges, *modus operandi* par excellence, appelle une vigilance du chercheur. Plusieurs aspects des réflexions de Bourdieu peuvent être rappelés ici. En des pages remarquables d'*Esquisse d'une théorie de la pratique* (page 300 et suiv.), il attire l'attention sur la genèse et la fonction de la rationalisation des pratiques. Le sociologue est sensible au clivage qu'introduit la modalité écrite dans la fixation de l'habitus par rapport à des situations où les connaissances sont pré-écrites, à la fonctionnalité des écrits et aux stratégies qu'ils autorisent.

Souvent confronté à l'oralité des discours et à sa transcription, dans la notation du béarnais ou du kabyle, Bourdieu s'attarde dans *La misère du monde* sur la mise en écriture des textes oraux. Outre un débat, usuel pour les linguistes du moins, sur la fidélité aux données orales et sur la lisibilité, dans cet ouvrage, P. Bourdieu va plus loin en posant la question de l'écriture, et non de la seule transcription, de ses textes oraux. Le parti pris — l'exact contraire de la position des ethnométhodologues et des analystes de la conversation — est celui de l'allègement du texte de ses traits d'oralité (Bourdieu 1993 : 921). C'est le parti de l'infidélité de l'écriture par rapport à l'oralité des échanges pour être fidèle à une textualité reçue. La mise en scène scripturale comprend également le titrage des passages au nom d'une démocratisation de la posture herméneutique. Le choix est celui de montrer les opérations de transcription, le *modus operandi*, et le travail textuel final, l'*opus operatum* dans un même mouvement.

5. Écriture et discours

Pierre Bourdieu a souvent manifesté son attention à la mise en mots dans la construction de la connaissance savante. Il connaît bien la pratique des *accounts* de la connaissance phénoménologique, tels qu'ils sont pratiqués par Garfinkel. Pour sa part, il prône une connaissance praxéologique qui se démarque du langage et de l'énonciation ordinaire (Bourdieu 1972 /2000 : 237). Ce souci affleure ainsi à la page 49 de *Homo Academicus* (1984), « cette tentative pour esquisser une histoire structurale de l'évolution récente du système d'enseignement pose un problème d'écriture, qui touche à l'usage des temps et, à travers lui, au statut épistémologique du discours ». Il s'agit d'une interrogation sur le bien-fondé de l'emploi en discours, celui que l'auteur produit, du « présent transhistorique de l'énonciation scientifique ». L'auteur consacre alors deux pages à une réflexion sur les intervalles temporels auxquels réfère la forme grammaticale dans le tissu du texte qu'il produit. En effet, l'univers académique dans lequel l'observateur observé — P. Bourdieu — pratique — voit se confronter les invariants structuraux que le discours savant tente de dévoiler, l'actualité des agents, des événements, etc. - dont l'auteur prend soin de noter qu'ils peuvent être chronologiquement passés — et le présent de la lecture.

Cette réflexion linguistique s'insère dans un ensemble où le sociologue tente d'explicitier le « travail sur soi que le chercheur doit accomplir pour tenter d'objectiver tout ce qui le lie à son objet, et que le lecteur doit refaire pour son propre compte afin de maîtriser les principes sociaux de l'intérêt, plus ou moins malsain, qu'il peut prendre à la lecture » (Bourdieu 1984 : 48). Il s'agit de se libérer dans la compréhension, dans la lecture, du biais du philologisme qui ne voit dans le texte que la langue à décrypter. Comme le rappelle P. Bourdieu, « notre lecture est celle d'un lettré, d'un lecteur, qui lit un lecteur, un lettré » (Bourdieu 1987 : 140).

6. L'économie des échanges linguistiques

Il a été fait état précédemment de la posture paradoxale de Bourdieu à l'égard des mots, du langage ordinaire, et de son rapport à l'écriture. L'ensemble de son œuvre est traversé par des observations sur les mots et les usages linguistiques. Le recours à la formule grecque (translittérée mais non toujours traduite), à l'expression latine, anglaise ou allemande fonctionne d'ailleurs comme ces boucles réflexives qu'a étudiées J. Authier-Revuz (1995). Elles proposent un décalage entre le dit ordinaire et le dit savant, concrétisant ainsi la démarche socioanalytique de Bourdieu. Dans une démarche non dépourvue de cohérence interne, il combat le textisme, cette vision sémiologique selon laquelle « la science ne serait [...] qu'un discours ou une fiction parmi d'autres mais capable d'exercer un « *effet de vérité* » produit, comme tous les autres effets littéraires, à partir de caractéristiques textuelles comme les temps des verbes, la structures des énoncés, les modalités, etc. » (Bourdieu 2001 : 59). La position en actes de Bourdieu en matière de langage est complexe. On pourrait considérer sans doute que de tous les rapports de force symboliques analysés, ce sont les échanges linguistiques qui ont le plus mobilisé le travail du sociologue.

Le socle de cette position est la vision qu'il défend des échanges linguistiques, vision dont je ne peux que rappeler les grandes lignes ici. Partons de cette réflexion du début de *Ce que parler veut dire*, « la grammaire ne définit que très partiellement le sens, et c'est dans la relation avec un marché que s'opère la signification complète du discours ». C'est une pragmatique des usages linguistiques que Bourdieu oppose au structuralisme linguistique — une note de *Ce que parler veut dire* (1974 : 71) éclaire ce projet quand il relève que, de tous les linguistes, A. Berrendonner est celui qui reconnaît le mieux le lien entre le performatif et le social. Le marché linguistique, celui des échanges entre locuteurs, celui où l'on « produit un discours à l'intention de récepteurs capables de l'évaluer, de l'apprécier et de lui donner un prix », comme tout autre marché, se trouve structuré par des rapports de force symboliques. Le capital linguistique — « le pouvoir sur les mécanismes de formation des prix linguistiques » — et l'habitus linguistique — la capacité à produire du discours ajusté à un marché ou à un champ- déterminent le prix des biens sur le marché linguistique. Certains emplois verbaux, certaines attitudes non verbales sont légitimes et l'emportent sur les autres usages. (Rappelons que dans l'acception de Bourdieu, « est légitime une institution, ou une action, ou un usage qui est dominant et méconnu comme tel, c'est-à-dire tacitement reconnu comme légitime », Bourdieu 1980 : 110).

Bourdieu (1987 : 187) fait observer que l'on ne peut se défaire de la domination de la langue légitime en promouvant la langue populaire ou l'argot. La langue dominée ou populaire se définit par référence à la langue légitime qui ne se définit elle-même que par rapport à la langue dominée. La sortie de cette contradiction, résultant de la domination symbolique, semble impliquer un déplacement des luttes vers d'autres champs. Dans le souci de saisir le fonctionnement réel des échanges linguistiques, il a fait peu de cas des travaux sur le 'mode sémiologique' ou sur le 'mode sémantique' pratiqués par les linguistes de l'époque. Sa préoccupation est autre : il veut rendre compte des régularités des actions symboliques autrement que par l'appel à des règles, mais en faisant appel à un système qui intègre le 'sens du jeu' et les stratégies des acteurs, tout autant que l'habitus.

Il est sans doute vrai que la « modélisation » du marché linguistique que propose P. Bourdieu a recours à un modèle des échanges linguistiques qui est plus proche du modèle télégraphique de la communication que du modèle orchestral que prône la « nouvelle communication » (Winkin 1981). On peut s'interroger après coup sur la pertinence de la métaphore économique — marché, capital, etc. - pour rendre compte des rapports de force

linguistiques et sur son caractère opératoire au-delà de la sociologie de Bourdieu. Les sociolinguistes, un temps marqués par les analyses de Bourdieu, se sont détournés de ses propositions pour embrasser les analyses conversationnelles et l'interactionisme symbolique. Ce mouvement, massif dans les années 80 et donnant naissance à une linguistique des interactions verbales, pourrait laisser entendre que les propositions de Bourdieu à propos des micro-marchés linguistiques que sont les interactions communicationnelles, ne sont pas opératoires. Je soutiendrai pour ma part que cela résulte de l'absence d'une véritable appropriation des travaux du sociologue et que le rapport de la sociolinguistique à la sociologie n'a pas été explicitement réglé comme le réclamait Encrevé dès 1982.

7. Critique du structuralisme en linguistique et lecture des linguistes

La formulation de propositions pour analyser les marchés linguistiques s'accompagne chez Bourdieu, comme en porte témoignage toute sa démarche d'ethnologue et de sociologue, d'un désir de secouer le carcan du structuralisme en linguistique. On peut voir dans la critique de l'idéalisation saussurienne ou chomskyenne, une dimension de son interrogation permanente sur l'architectonique du travail du sociologue ou de la science sur un plan plus général. À son questionnement sur la construction de l'objet de la sociologie, il ajoute dans les années 70, une interrogation sur l'objet de la linguistique. Ce cheminement le conduit à contester la tentation sémiologique de la linguistique, ou le philologisme, notion qu'il emprunte à Bakhtine.

La remise en question de l'empire de « la plus naturelle des sciences sociales » sur les autres sciences sociales par Bourdieu doit être comprise dans le cadre de son combat contre le structuralisme et en faveur d'une théorie de l'action qui réhabiliterait le sujet social. Il refuse la domination que la linguistique exerce sur les autres sciences sociales dans les années 70. C'est le même mouvement épistémologique qui le conduit à récuser « l'autonomisation de la langue par rapport à ses conditions sociales de production ». Philologisme, sémiologisme, textisme (Bourdieu 2001 : 59-60), il a multiplié les néologismes pour stigmatiser une démarche chosifiante du réel social et linguistique qu'il attribue aux sciences du langage.

Dans le temps même où s'instaure cette critique, on relèvera que le travail de Bourdieu s'articule constamment aux réflexions des linguistes. Du Mounin de *La communication poétique*, — sur la notion de connotation — à la dichotomie saussurienne langue-parole, du mécanisme génératif chomskyen aux réflexions sur l'énonciation de Bally et de Benveniste, de Jakobson et Bakhtine, à Prieto, sur contexte et situation, Bourdieu a beaucoup lu les linguistes, dont certains, et non des moindres, ont été publiés dans sa collection des Éditions de Minuit. C'est de Benveniste qu'il se réclame pour expliquer sa conception de la distinction, c'est-à-dire de la différence comme signifiante (Bourdieu 1994 : 24). Dans *Ce que parler veut dire* tout particulièrement, il manifeste l'ampleur de ses lectures des linguistes, de Guiraud à Recanati. De même, on notera son attention aux conditions de félicité des entretiens dans *La Misère du monde* (1993), notion qu'il reprend à l'ethnographie de la communication et à Gumperz, tout comme celle d'indices de contextualisation. Bien que critique du fonctionnalisme de Merton en sociologie, Bourdieu n'hésitera pas à dialoguer avec Labov, sociolinguiste d'inspiration fonctionnaliste, et avec ses épigones français. La critique des travaux laboviens lui fournit l'occasion d'affirmer sa théorie de la formation des prix sur le marché linguistique. Les méthodes laboviennes lui permettent en retour de se positionner dans l'enquête orale (Bourdieu 1993 : 908-909).

8. Sur les interactions sociales

Dans sa *Leçon sur la leçon* (1982), Bourdieu formule l'une de ses thèses fondamentales : « le corps est dans le monde social mais le monde social est dans le corps » (Bourdieu 1982 : 38). Il lie ainsi l'incorporation du social par apprentissage engendrant l'habitus et la place de cette disposition au principe de l'action socialement réussie. Récusant l'opposition naïve entre individu et société, il propose d'y substituer « [...] la relation construite entre ces deux modes d'existence du social, l'habitus et le champ, l'histoire faite corps et l'histoire faite chose » (Bourdieu 1982 : 38). Ces thèses et sa filiation revendiquée à Weber, l'ont conduit à être très attentif aux sociologies compréhensives et praxéologiques. Il consacre de nombreuses pages à Garfinkel et Schutz (Bourdieu 1972 / 2000 : 237-238). Il est sensible à l'intérêt des *accounts*, qui manifeste une démarche proche de son projet de science réflexive.

Pourtant, il s'en détache nettement, « on peut se donner pour objectif de faire un *account* des *accounts* à condition de ne pas donner ce qui est une contribution à la science de la représentation préscientifique du monde social pour la science du monde social » (Bourdieu 1972 : 237). S'il est sensible à la logique des interactions symboliques mise au jour par l'ethnométhodologie par exemple, il met en garde contre une réflexivité narcissique. Il ajoute qu'une description interactionniste des rapports sociaux occulte les rapports de force linguistiques. « Ce sont des rapports qui sont transcendants à la situation, qui sont irréductibles aux rapports d'interaction tels qu'on peut les saisir dans la situation » (Bourdieu 1980 : 127).

On retiendra sa thèse que la seule façon de contrôler la relation entre le marché linguistique et la compétence à échanger linguistiquement est de faire varier les situations de marché.

Bourdieu oppose à la vision interactionniste des rapports sociaux la notion de « champ » (Bourdieu 2001 : 68). À ses yeux, cette notion permet de saisir la structure des relations constitutives de l'espace du champ qui commande la forme des relations visibles d'interaction et le contenu de l'expérience que les agents peuvent en avoir (Bourdieu 1982 : 42). Il ne s'agit pas de décrire des stratégies en ignorant « [...] l'harmonisation des habitus qui, en dehors de tout calcul intentionnel et de toute référence consciente à la norme, produit des pratiques mutuellement ajustées et qui n'exclut jamais des prises de conscience partielles, facilitées par les préceptes et les recettes du sens commun » (Bourdieu 1972 /2000 : 314).

Du fait que pour lui les échanges linguistiques engagent un marché linguistique et un champ spécifique du social, P. Bourdieu a marqué régulièrement ses distances par rapport à l'analyse conversationnelle, celle qui prétend rendre compte de la gestion de la conversation *ici et maintenant* et de la mise en place d'un ordre local. À la suite de Cicourel (Cicourel 2002 : 15-17), qu'il qualifie de « sociologue du langage », il s'écarte de l'ethnométhodologie et de l'analyse conversationnelle pour prôner une forme d'ethnographie de la communication. Cette analyse de la conversation doit y lire « [...] non seulement la structure conjoncturelle de l'interaction comme marché, mais aussi les structures invisibles que l'organisent » (Bourdieu 1993 : 916), les trajectoires sociales et les habitus. On comprend dès lors que la disposition graphique d'un entretien oral soit menée par Bourdieu selon des modalités radicalement différentes de celles de l'analyse conversationnelle.

7. Petit bilan provisoire

Le modeste propos de cette contribution était de dénouer quelques éléments du mouvement des idées qui ont conduit des linguistes et le sociologue Pierre Bourdieu à se fréquenter à propos du langage. Je renvoie volontiers, dès à présent, le lecteur à la préface écrite par J. B Thompson pour *Langage et pouvoir symbolique* (2001), réimpression de *Ce que parler veut dire*, qui dresse un remarquable bilan des écrits de Bourdieu sur le langage.

Du bref examen dressé ici, le sociologue apparaît sensible aux mots et à leur valeur de sens commun. Il pratique à leur égard cette 'escalade sémantique' que défend Quine 1960/1977, par hygiène scientifique. S'il néglige l'analyse de la grammaire de la langue dans ses élaborations savantes, Bourdieu n'est pas indifférent aux effets discursifs et pragmatiques des formes linguistiques. Il propose une méthode d'analyse des micro-marchés linguistiques que sont les interactions communicationnelles qui offre une alternative aux analyses conversationnelles. Attentif aux manières de dire et aux rapports de force symboliques qu'ils véhiculent — les textes transcrits et analysés dans *La Misère du monde* (1993) ou dans *Le bal des célibataires* (2002) démontrent à l'envie, son attention à la force illocutoire ou aux effets perlocutoires des expressions linguistiques dans une situation d'échange spécifique, Bourdieu rejette une approche sémiologique du langage au bénéfice d'une sociologie du langage, d'une pragmatique des échanges, voire d'une ethnographie de la communication.

D'où vient que certains (socio)linguistes se soient détournés des analyses de Bourdieu pour embrasser l'analyse conversationnelle ? On peut avancer à cela plusieurs raisons. Les plus déterminantes à mes yeux tiennent à l'avortement de la *sociological turn* des sciences du langage, c'est-à-dire du réglage des rapports entre sociologie et sciences du langage. Il n'est pas certain que les présupposés de l'interactionisme sociologique aient été toujours clairement perçus par les linguistes et encore moins la critique de Bourdieu à l'égard de ce mouvement

dont il s'est par ailleurs nourri. Ces derniers semblent avoir été plus sensibles aux convergences disciplinaires sur l'objet 'conversation' qu'à une réelle interrogation des disciplines et de leurs présupposés (Chiss et Puech 1989). L'invention d'une linguistique interactionnelle au contact de l'analyse conversationnelle semble avoir permis de régler un ensemble de questions techniques de traitement de l'oralité dialoguée en préservant une perspective foncièrement structuraliste du langage comme l'affirmait Levinson dès 1983. On pourrait dès lors soutenir que la (socio)linguistique contemporaine n'a rien conservé des réflexions de Bourdieu sur la langue et sur les sciences du langage ; ni sa critique du structuralisme linguistique, ni ses propositions pour rendre compte de l'économie des échanges linguistiques, ni ses réserves sur certaines pratiques de l'analyse conversationnelle. Une des raisons de cet échec du dialogue n'est-elle pas la position épistémologique particulière de Bourdieu qui requiert que le savant adopte une posture d'observateur observé, est difficile à tenir à bien des égards².

Bibliographie

- Achard, P. 1986. Discours et sociologie du langage. *Langage et Société*. 37, pp. 5-60.
- Achard, P. 1993. *La sociologie du langage*. Paris, P.U.F.
- Authier-Revuz, J. 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi*. Paris, Larousse.
- Bourdieu, P. 1972 / 2000. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris, Seuil.
- Bourdieu, P. 1980. *Questions de sociologie*. Paris, Les éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. 1982. *Ce Que parler veut dire*. Paris, Fayard.
- Bourdieu, P. 1982. *La leçon sur la leçon*. Paris, Les éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. 1984. *Homo Academicus*. Paris, Les éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. 1987. *Choses dites*. Paris, Les éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. 1993. (sous la dir. de). *La misère du monde*. Paris, Seuil.
- Bourdieu, P. 2001. *Science de la science et réflexivité*. Paris, Raisons d'agir.
- Bourdieu, P. 2002. *Le bal des célibataires*. Paris, Seuil.
- Bourdieu, P., Winkin, Y. 2002. Préface. In Cicourel, A.V. 2002. *Le raisonnement médical*, pp. 9-19, Paris, Seuil.
- Boutet, J. 1980. Quelques courants dans l'approche sociale du langage. *Langage et Société*. 12, pp. 33-70.
- Calvet, L.-J. *La Sociolinguistique*. Paris, P.U.F.
- Chiss, J.-L., Puech, Chr. 1989. Énonciation, Interaction, Conversation : les théories du langage entre le psychique et le social. *Histoire, Épistémologie, Langage*. 11, 2, pp. 7-36.
- Cohen, M. 1956 / 1978. *Matériaux pour une sociologie du langage*. Paris, Maspéro.
- Encrevé, P. 1982. A propos du « marché linguistique ». In Dittmar, N., Schlieben-Lange, B. *La sociolinguistique dans les pays de langues romanes*, pp. 97-103, Tübingen, Gunther Narr Verlag.
- Espéret, E. 1976. Langage écrit et sélection scolaire : exemple : « l'orientation en sixième ». *La Pensée*. 190, pp. 93-113.
- Foucault, M. 1971. *L'ordre du discours*. Paris, Gallimard.
- Kaminker, J.-P., Baggioni, D. 1980. La Norme, gendarme et bouc émissaire. *La Pensée*. 209, pp. 50-63.
- Kerleroux, Fr. 1984. La langue passée aux profits et pertes. In Collectif « Révoltes logiques ». 1984. *L'empire du sociologue*, pp. 53-69, Paris, Éditions La Découverte.
- Lepoutre, D. 1997. *Cœur de banlieue. Codes, rites et langage*. Paris, Odile Jacob.
- Levinson, S. 1983. *Pragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Milner, J.-Cl. 1989. *Introduction à une science du langage*. Paris, Seuil.
- Quine, W. V.O. 1960 / 1977. *Le Mot et la chose*. Paris, Flammarion.
- Stefanini, J. 1979. Sur une première rencontre de la linguistique et de la sociologie : relecture d'Antoine Meillet. *Recherches sur le français parlé*. 2, pp.9-24.
- Thompson, J.B. 2001. Préface. In Bourdieu, P. 2001. *Langage et pouvoir symbolique*, pp. 7-51, Paris, Fayard.
- Winkin, Y. 1981. (sous la dir.de). *La Nouvelle Communication*. Paris, Seuil.

² Cela saute aux yeux quand on compare le travail de David Lepoutre, *Cœur de banlieue* aux travaux des linguistes sur la langue de la banlieue.



En mémoire de Jacques Derrida

Par Francesca Manzari
Université de Provence, France

Mai 2005

« La vie d'un homme, unique autant que sa mort,
sera toujours plus qu'un paradigme et autre chose qu'un symbole.
Et c'est cela même que devrait toujours nommer un nom propre »

Jacques Derrida, *Spectres de Marx*

Comment nous souviendrons-nous de Jacques Derrida ? De quelle façon son œuvre aura marqué l'histoire de la philosophie ? Il faudra tenir compte de l'homme et de l'écrivain. Pour l'homme nous évoquerons, d'emblée, sa disponibilité, attitude constante à *donner son temps*, temps d'écouter, de lire, de converser, d'expliquer sa pensée aux étudiants, aux collègues, aux journalistes. Il l'aura fait avec grâce, gentillesse, bienveillance. Il se sera conduit en philosophe gentilhomme. De l'écrivain, on écrira que son immense œuvre a accompli la tâche qu'il s'était peut-être donnée lui-même, celle de montrer la voie pour une révolution philosophique consistant à dénoncer le lieu originaire de l'ethnocentrisme occidental.

Il s'agira aussi d'évoquer l'histoire d'un mot, déconstruction, et de sa liaison avec celui qui le créa, étrange histoire d'un nom et de son créateur, du double mouvement de la création et de sa négation dans son affirmation : Jacques Derrida et la déconstruction. Il faudra se poser la question de savoir pourquoi il est si difficile d'en donner une définition. Concept ? École philosophique ? Méthode ? Démarche ? Autant d'étiquettes à la fois appropriées et inadéquates données à ce nom qui représente, dans son mouvement, l'essence même de ce qu'il aurait voulu faire.

L'histoire de la déconstruction commence en 1966, à Baltimore, avec la participation derridienne au colloque « *The Language of Criticism and the Sciences of Man* », censée introduire le structuralisme aux États-Unis.

La communication derridienne, intitulée « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines »¹, va à l'encontre des présupposés de l'école structuraliste en révélant une puissance révolutionnaire. Il ne s'agit pas simplement de remettre en cause les présupposés fondateurs du structuralisme mais d'emporter, dans un même mouvement de renversement, les principes organisateurs de la tradition philosophique occidentale, de Platon jusqu'à Hegel, des présocratiques jusqu'à Heidegger. De cette première communication jusqu'à ses derniers ouvrages, Derrida n'aura de cesse de montrer de quelle façon les textes philosophiques occidentaux contiennent en eux-même le secret de leur déconstruction, qui gît dans ce qui est communément appelé présence de l'être et qui ne serait, selon Derrida, qu'une métaphore de la métaphore, impossible possibilité de dire la présence pleine, échappatoire et recours infini à un supplément du supplément.

Dans sa communication au colloque de Baltimore, qui se proposait de réunir les plus illustres représentants du structuralisme, Derrida souligne la présence d'un centre dans la structure, objet des études structuralistes. « Ce centre, affirme Derrida, avait pour fonction non seulement d'orienter et d'équilibrer, d'organiser la structure – on ne peut en effet penser une structure inorganisée – mais de faire surtout en sorte que le principe d'organisation de la structure limite ce que nous pourrions appeler le *jeu* de la structure »². Le « jeu » de la structure, dans une étude structuraliste, serait le procédé qui nous permet d'observer le mouve-

¹ Publié, par la suite, dans *L'écriture et la différence*. Paris : Éditions du Seuil, Coll. « Points essais, n°100 », pp. 409-428.

² *Ibid.*, p. 409.

ment de permutation et de transformation des éléments structuraux. Ce que Derrida se propose de mettre en évidence ici c'est que la possibilité de ce « jeu » dépend de la présence d'un centre qui ouvre et organise l'espace même du « jeu ». Le centre de la structure serait donc un principe fondateur qui permettrait, par exemple, le remplacement sur l'axe paradigmatique du langage en ceci que la substitution métaphorique présuppose l'existence d'une présence de la forme, quelque part, pure, propre, identique à elle-même.

Or, l'histoire de la présence du centre ne trouve pas son origine dans le structuralisme. Derrida écrit qu'« il serait facile de montrer que le concept de structure et même le mot de structure ont l'âge de *l'epistémè*, c'est-à-dire à la fois de la science et de la philosophie occidentales, et qu'ils plongent leurs racines dans le sol du langage ordinaire [...] »¹. Autrement dit, l'histoire de la philosophie a toujours connu la présence de la structure et de son centre qui « reçoit, successivement et de manière réglée, des formes ou des noms différents »². Ces différentes façons de nommer le centre seraient autant de possibilités de nommer la présence de l'être dans la tradition philosophique occidentale : « essence, existence, substance, sujet... »³.

Le mérite du structuralisme, souligne Derrida, est celui d'avoir porté l'attention sur la structure et sur la répétition de la structure, le structuralisme aura révélé, de façon accidentelle, l'impossibilité de définir le centre de la structure sinon dans le déplacement :

Dès lors on a dû sans doute commencer à penser qu'il n'y avait pas de centre, que le centre ne pouvait être pensé dans la forme d'un étant-présent, que le centre n'avait pas de lieu naturel, qu'il n'était pas un lieu fixe mais une fonction, une sorte de non-lieu dans lequel se jouaient à l'infini des substitutions de signes⁴.

La communication derridienne au colloque de Baltimore inaugure, aux États-Unis, la période appelée « post-structuraliste » et marque, en même temps, le succès de Derrida outre-atlantique. Paul de Man et Hillis Miller, présents au colloque, se lient d'amitié avec Derrida, ils trouvent dans sa pensée philosophique une source inspiratrice pour leurs œuvres de critique littéraire. À partir de 1966 Derrida devient l'un des plus illustres représentants de la *French-Theory* aux États-Unis.

L'impossibilité de dire la présence de l'être en dehors du supplément métaphorique continue à intéresser Derrida, et c'est autour de ce thème que le philosophe français batit son œuvre philosophique. L'apport derridien à l'histoire de la philosophie aura été la démonstration que la tradition métaphysique contient, en elle-même, les éléments de sa propre déconstruction. Dans le but de comprendre la démarche du philosophe français, il sera nécessaire de définir ce qui caractérise la tradition philosophique logocentrique et constitue l'objet de la déconstruction derridienne. L'histoire de l'écriture derridienne, est une histoire de « destruction » des appuis de la tradition logocentrique qui caractérisent la philosophie occidentale de Platon jusqu'à Heidegger. Un des sens du terme grec *logos* est celui de « discours », dans la forme d'une argumentation convaincante, qui puisse prouver les capacités intellectuelles de celui qui le prononce. Le « discours » et l'argumentation conduisent à un autre sens de *Logos* : la « raison », la capacité de pensée, de compréhension du monde, de raisonnement qui permettent une argumentation rationnelle.

Ce fut Heraclite qui, le premier, se servit du terme *Logos* pour proposer une philosophie qui aurait posé les fondements de la tradition métaphysique. Le philosophe d'Ephèse prône, en fait, la supériorité sur le peuple de celui qui possède la capacité oratoire, l'éloquence rationnelle. Le *Logos* parvient au sage directement de Dieu, Dieu est *Logos*. Le thème de l'existence d'une vérité intelligible qui s'opposerait à une connaissance sensible est développé ensuite par Platon et c'est dans le système philosophique platonicien que trouvent leur origine les oppositions qui caractérisent l'histoire de la philosophie occidentale, vrai/faux, bon/mauvais. Les premiers termes de ces oppositions sont toujours associés à la figure du philosophe qui est aussi détenteur du pouvoir politique en ceci qu'il est habile dans l'art de prononcer des discours et que sa voix et sa présence sont les seules garantes de la vérité de l'être. Très tôt

¹ *Ibidem*.

² *Ibid.*, p. 410.

³ *Ibid.*, p. 411.

⁴ *Ibidem*.

donc, comme le soulignera Derrida dans *La pharmacie de Platon*¹, aux origines de la pensée philosophique occidentale, l'oralité vient s'opposer à l'écriture et à la première s'accompagnent la réalité, la vérité, la connaissance et à la deuxième l'apparence, le mensonge, l'opinion.

Ces oppositions constituent l'appui du système du logocentrisme auquel s'oppose l'œuvre de Jacques Derrida. Parmi elles, celle qui inspirera le plus le génie derridien, et qui se superpose toujours aux autres, est l'opposition oralité/écriture. Notre culture gît sur celle-ci et parmi les multiples exemples qu'il serait possible d'en donner, Derrida concentre son attention sur *L'Essai sur l'origine des langues* de Rousseau et sur *Phèdre* de Platon, respectivement analysés dans *De la grammatologie* et *La pharmacie de Platon*.

Paru en 1967, *De la grammatologie* demeure incontournable parmi les ouvrages derridiens, écrit de façon complexe, raffinée, il serait possible de le considérer comme le manifeste d'une révolution philosophique antilogocentrique : « La science de l'écriture – la *grammatologie* – donne les signes de sa libération à travers le monde grâce à des efforts décisifs. Ces efforts sont nécessairement discrets et dispersés, presque imperceptibles : cela appartient à leur sens et à la nature du milieu dans lequel ils produisent leur opération »². L'exergue derridien à *La grammatologie* vise à illustrer le symptôme constitué par la mort du livre et la crise du « signe « langage » », crise qui signifie « l'essoufflement » d'une aventure, celle de la technique et de la métaphysique logomachiques. Dans ce contexte, la parution de *La grammatologie* se veut une réponse à la nécessité grandissante d'une réaction à l'ethnocentrisme « qui, partout et toujours, a dû commander le concept de l'écriture ». Le premier chapitre de *La grammatologie* se termine par une interprétation de la philosophie hegelienne dans son rapport à l'histoire du logocentrisme. Par le titre « La fin du livre et le commencement de l'écriture », Derrida veut signifier la distance entre deux termes qui pourraient paraître indissolublement unis : le livre et l'écriture. En réalité, l'écriture livresque telle qu'elle a été conçue par la tradition logocentrique, ne devrait être interprétée qu'en un sens purement métaphorique, elle n'a rien en commun avec une *grammatologie* qui viendrait ici annoncer la fin du logocentrisme et du phonocentrisme. Hegel, nous dit Derrida, est le « dernier philosophe du livre et le premier penseur de l'écriture », la tradition métaphysique qui établit la dichotomie entre « l'écriture au sens courant » comme « lettre morte », « porteuse de mort » parce qu'à la fois, hypomnésique et porteuse d'oubli, et « l'écriture au sens métaphorique », « naturelle, divine et vivante », « égale, en dignité, à l'origine de la valeur, à la voix de la conscience comme loi divine, au cœur, au sentiment », se termine avec la philosophie hegelienne³. Après lui Nietzsche contribue à mettre en doute ce rapprochement avec l'écriture naturelle, dictée directement par la conscience et le *logos*. Nous lisons dans *La grammatologie* que « Nietzsche à écrit ce qu'il a écrit. Il a écrit que l'écriture – et d'abord la sienne – n'est pas originellement assujettie au logos et à la vérité »⁴. Lorsque Derrida postule que pour Nietzsche l'écriture n'est pas « originaire », il veut dire que ce qui est écrit n'a pas une correspondance quelque part, l'écriture n'est pas une reproduction imparfaite d'une présence comme « structure de nécessité aprioritique ». Nietzsche interrompt ainsi la lignée métaphysique en « libérant le signifiant de sa dépendance ou de sa dérivation par rapport au logos »⁵.

La filiation nietzschéenne est donc claire, elle réside dans l'emprunt de la notion de « jeu sans vérité présente » ; c'est d'ailleurs encore à Nietzsche que Derrida empruntera l'emploi de la figure rhétorique motrice de la machine déconstructrice, l'aporie, coexistence des contraires indépassable. Une simple figure de style qui permettra à Derrida de renverser la structure dialectique de la tradition métaphysique, l'interruption de la succession infinie de thèse, antithèse et synthèse. L'œuvre nietzschéenne nous montre, dit Derrida toute impossibilité de synthèse, d'une *Aufhebung*⁶. Nietzsche s'annonce comme un déconstructeur avant la lettre là où il affirme l'impossibilité de la construction d'un système. Toute ambivalence est indépassable, les contraires s'unissent et cela origine une dialectique interrompue. Derrida propose, par ailleurs,

¹ Dans *La dissémination*. Paris : Éditions du Seuil, Coll. « Points Essais, n° 265 », pp. 77-213. Dans cet essai, Derrida met en évidence les éléments de contradiction présents dans les dialogues de Platon qui permettent de déstructurer le système logocentrique platonicien.

² Derrida (J.). 1967. *De la grammatologie*. Paris : Les Éditions de Minuit, Coll. « Critique », p. 13.

³ Cf. *Ibid.*, p. 29.

⁴ *Ibid.*, pp. 32-33.

⁵ Cf. *Ibid.*, pp. 31-32.

⁶ Cf. Derrida (J.). 1978. *Éperons. Les styles de Nietzsche*. Paris : Flammarion.

une nouvelle traduction du mot allemand *Aufhebung*. L'histoire remonte à l'an 1967. Il nous dit de la difficulté trouvée unanimement en philosophie dans la traduction d'un mot « capital et à double sens de Hegel (*Aufheben, Aufhebung*) ». Le philosophe qualifie d'abord sa traduction de « téméraire » mais avoue dans une conférence¹ qu'elle est désormais consacrée dans l'université française et citée dans les universités étrangères comme exemple de traduction bien réussie. Voyons-en les raisons. *Aufhebung* a un double sens: supprimer et élever.

Derrida propose la traduction française par le nom « relève » ou dans le verbe « relever ». Il écrit : « Cela permettrait de garder, les conjoignant en un seul mot, le double motif de l'élévation et du remplacement qui conserve ce qu'il nie ou détruit, gardant ce qu'il fait disparaître, comme précisément, bel exemple, dans ce qu'on appelle dans l'armée, par exemple dans la marine, la relève de la garde ».²

L'héritage nietzschéen s'accompagne, dans l'œuvre derridienne, d'une filiation heideggerienne visible d'emblée dans le mot donné par Derrida à sa pratique philosophique. La déconstruction trouve son origine dans la *Destruktion* heideggerienne, pratique philosophique qui visait une déstructuration du langage de la métaphysique³. Il est nécessaire de préciser que si le mot « déconstruction » semble avoir une connotation négative, Derrida affirme qu'il s'agit d'une pensée qui n'est nullement marquée par la négativité ou par la « critique ». « La déconstruction est avant tout la réaffirmation d'un « oui » originaire », pourtant, qui dit affirmatif ne dit pas positif. La déconstruction n'a pas pour but une re-construction après-démolition, elle est en soi aporétique puisque « il n'y a pas plus démolition que reconstruction positive »⁴.

Pour ceux qui cherchent à en savoir plus, la réponse est désormais très célèbre et non pas parce qu'elle est universellement connue, au contraire, la déconstruction nous semble désormais et, selon le souhait de son fondateur, indéfinissable ou bien difficilement réductible à des règles de pratique et à un domaine d'étude. Déjà dans l'œuvre de Derrida comme dans les réponses données au cours des entretiens, les définitions se multiplient. Elles ne sont jamais en contradiction, mais elles ne sont jamais les mêmes... On peut lire dans *Limited Inc.* : « la déconstruction n'existe pas quelque part, pure, propre, identique à elle-même, en dehors de ses inscriptions, dans des contextes conflictuels et différenciés, elle n'est que ce qu'elle fait et ce qu'on en fait, là où elle a lieu »⁵.

À ceux qui se perdent dans l'impossibilité d'une définition, Derrida objecte que la déconstruction « n'est ni une philosophie, ni une science, ni une méthode, ni une doctrine, mais, [...] l'impossible et l'impossible comme ce qui arrive »⁶. La raison de cette aporie réside dans l'impossibilité de prévenir, de voir arriver la déconstruction, elle est impossible au préalable et possible *a posteriori*.

La difficulté d'une définition trouve peut-être son origine dans l'impossibilité d'identifier un contenu de l'œuvre derridienne ou bien de celle de ses disciples. Si l'un des buts de la déconstruction est celui de démontrer l'absence de différence entre la forme et le contenu, la teneur d'une œuvre déconstructrice sera donc difficile à résumer sans tomber dans la répétition. Les textes de Derrida se prêtent mal à la synthèse ce que lui-même reconnaît en affirmant, au cours de ses nombreux entretiens, l'inexistence d'une méthode derridienne :

[...] J'ai essayé de montrer les chemins par lesquels, par exemple, les questions déconstructives ne peuvent pas, c'est ainsi, originer des méthodes pour des procédés techniques qui puissent être répétés d'un contexte à un autre. Dans ce que j'écris, je crois qu'il y a aussi quelques règles générales, quelques procédés qui puissent être transposés par analogie – cela est ce qu'on appelle un enseignement, une connaissance, des applications – mais ces règles sont recueillies

¹ « Qu'est-ce qu'une traduction « relevante » ? in : *Actes des Quinzièmes Assises de la traduction littéraire* - Arles 1998. Arles : Actes Sud, 1999.

² *Ibid.*, p.44.

³ Il existait déjà avant Heidegger une tradition luthérienne de la *Destruktion*, Derrida traite ce sujet dans le livre sur J. L. Nancy à propos de la « *déconstruction du christianisme* ». Dans un entretien avec Antoine Spire, Derrida affirme : « Luther parlait déjà de *destructio* pour désigner la nécessité d'une désédimentation des strates théologiques qui dissimulaient la nudité originelle du message évangélique à restaurer ». Jacques Derrida : « *Autrui est secret parce qu'il est autre* », dans « Le Monde de l'éducation », n° 284, septembre 2000.

⁴ *Ibid.*, p. 19.

⁵ Derrida (J.). 1990. *Limited Inc.* Paris : Galilée, p. 261 [trad. E. Weber].

⁶ Jacques Derrida : « *Autrui est secret parce qu'il est autre* », *op. cit.*, p. 14.

dans un texte qui est, à chaque fois, un élément unique et qui ne se laisse pas transformer complètement en une méthode¹.

Toutefois, il nous semble ici important de souligner qu'il est possible de considérer la déconstruction comme un outil philosophique dans la critique littéraire. S'il ne s'agit pas d'une méthode, au sens où il est impossible de systématiser une démarche qui se veut anti-systématique, néanmoins, et cela relève aussi de ce qu'il faudrait appeler une « intuition », la pratique de la déconstruction est à l'origine de nombreuses lectures de critiques littéraires qui se réclament derridiens comme, par exemple, Barbara Johnson, Hillis Miller et Harold Bloom.

Une lecture déconstructrice présuppose au départ un texte, philosophique ou littéraire, autour duquel il faudra « broder ». La lecture déconstructrice sera d'autant plus réussie que le texte est polysémique. Les brèches, ou « pierres d'angle défectueuses » comme les appelle Paul de Man, qui permettent au critique d'en saper les fondements logocentriques, sont cachées. Le travail consiste à les trouver. Il s'agit souvent de mots qui peuvent se transformer en concepts aporétiques. Il n'existe pas une seule voie pour déconstruire un texte. La déconstruction se renouvelle à chaque fois et c'est la raison pour laquelle il est impossible de la prévenir.

Il existe au moins trois procédés derridiens qui permettent de définir et appliquer la pratique de la déconstruction : un procédé étymologique par lequel le philosophe remonte à l'histoire d'un mot et décrit sa polysémie, comme pour le mot « *mimesis* » ou « fichu »² ; une « mise à nu » de la métaphore qui permet de lire littéralement le texte étudié, comme dans *La pharmacie de Platon* ou « envoyer promener les mythes » veut vraiment dire les sortir de la ville en feuillets, « les saluer, les mettre en vacances, leur donner congé »³ et, troisième procédé, le jeu qui laisse ressortir le paradoxe présent dans le texte littéraire ou philosophique. Nous citons ici un exemple tiré de *Donner le temps* :

« Le roi prend tout mon temps ; je donne le reste à Saint-Cyr, à qui je voudrais le tout donner ».
C'est une femme qui signe.

Car ceci est une lettre, et d'une femme à une femme. Madame de Maintenon écrit à Madame Brinon (*lettre à Madame Brinon*, t. 11, p. 233). Elle dit, en somme, cette femme, qu'au Roi elle donne tout. Car à donner tout son temps, on donne tout, on donne le tout, si tout ce qu'on donne est dans le temps et qu'on donne tout son temps.

Il est vrai que celle dont on sait qu'elle fut la maîtresse influente, et même l'épouse morganatique du Roi Soleil (le Roi et le Soleil, le Roi-Soleil seront les sujets de ces conférences), Madame de Maintenon donc, n'a pas dit, dans sa lettre, à la lettre, qu'elle *donnait* tout son temps – mais que le roi le lui *prenait*⁴.

En continuant à analyser et à jouer avec les mots, Derrida écrit : « Même si cela, dans son esprit, veut dire la même chose, un mot ne vaut pas l'autre. Ce qu'elle *donne*, elle, ce n'est pas le temps mais le *reste*, le reste du temps : « je donne le reste à Saint-Cyr, à qui je voudrais le tout donner »⁵.

Les trois procédés que nous venons de citer sont toujours utilisés dans le but de renverser le système logocentrique sur lequel se fonde l'histoire de la culture occidentale.

Parmi les enseignements et les connaissances *donnés* par l'œuvre derridienne nous retrouvons la *différance*, un mot, un concept, « qui n'est [...], à la lettre, ni un mot ni un concept »⁶ et qui est, comme écrit Derrida dans le chapitre de *Marges de la philosophie* intitulé « La différence »⁷, une histoire d'interaction entre une lettre de l'alphabet, la lettre *a*, et le mot *différence*. Il nous conviendra, au préalable, de souligner que l'importance philosophique et

¹ Citation tirée de *Presidential Lectures : Jacques Derrida : Interviews*, sur le site <http://prelectur.stanford.edu/lecturers/derrida/interviews.html>. La traduction est la nôtre.

² Nous citons « *Mimeux* : se dit des plantes qui, lorsqu'on les touches, se contractent. Les plantes mimeuses. Étym. : de *mimus*, parce qu'en se contractant ces plantes semblent représenter les grimaces d'un mime ». *Le mimosa* ». (Derrida (J.). 1988. *Signéponge*. Paris : Seuil, Coll. « Fiction & Cie », p. 12).

³ Derrida (J.). « La pharmacie de Platon ». in : *La Dissémination*. Paris : Seuil, Coll. « Points Essais, n° 265, p. 84.

⁴ Derrida (J.). 1991. *Donner le temps. 1. La Fausse Monnaie*. Paris : Galilée, Coll. « La philosophie en effet », pp. 11-12.

⁵ *Ibidem*.

⁶ Derrida (J.). 1972. *Marges de la philosophie*. Paris : Éditions de Minuit, p. 3.

⁷ *Ibid.*, pp. 3-29.

historique de la différance réside dans le rôle indispensable joué par l'écriture dans son identification. La différance passe par le texte écrit en cela qu'on ne saurait la reconnaître par sa prononciation orale. Toutefois, il serait impossible de réduire la différance à une présence écrite. Elle se situe « *entre* parole et écriture », elle ne peut jamais « devenir *présente* », se manifester en tant que présence. La différance « ne se donne jamais au présent » car « elle *n'est pas* », elle « n'existe pas » et elle n'est pas quelque chose puisqu'elle est « *tout* »¹.

La fonction de la différance est tout d'abord économique en cela qu'elle récupère deux sens propres au verbe latin *differre* et qui viennent se perdre dans le mot français « différance ». Il s'agit d'un sens temporel, « remettre à plus tard », et d'un deuxième sens plus commun, « ne pas être identique ». Derrida souligne que ce dernier est un sens « polémique » : « il faut bien qu'entre les éléments autres se produise, activement, dynamiquement, et avec une certaine persévérance dans la répétition, intervalle, distance, *espacement* »² ; il s'agit de la différance entre deux termes qui se veulent identiques car fidèlement répétés ou reproduits et qui ne finissent jamais par l'être complètement.

Si la différance, selon Derrida, n'est ni un mot ni un concept, la raison en est que le mot ou le concept présupposent une « unité calme et présente, auto-référente, d'un concept et d'une phonie »³. Cela reviendrait à dire que le mot, le concept, existe, quelque part. Derrida parvient à démonter cette conviction propre à la tradition philosophique de la métaphysique en s'appuyant sur l'œuvre de Saussure. Il le cite :

Si la partie conceptuelle de la valeur est constituée uniquement par des rapports et des différences avec les autres termes de la langue, on peut en dire autant de la partie matérielle... Tout ce qui précède revient à dire que dans la langue il n'y a que des différences. Bien plus, une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit : mais dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des sons qui préexistaient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles ou des différences phoniques issues de ce système. Ce qu'il y a d'idée ou de matière phonique dans un signe importe moins que ce qu'il y a autour de lui dans les autres signes⁴.

Derrida en tire deux conséquences. Premièrement, il n'existe pas une présence du concept « suffisante à elle-même », deuxièmement la présence ne saurait être décrite que dans un système de différences, une « chaîne » de différences qui renvoient l'une à l'autre et ont une fonction active, en cela qu'elles « *jouent* : dans la langue, dans la parole aussi et dans l'échange entre langue et parole », et passive puisqu'elles sont « elles-mêmes des *effets* ». La différance est donc « le mouvement du jeu qui « produit », par ce qui n'est pas simplement une activité, ces différences, ces effets de différence »⁵.

Liés à la différance sont les concepts de « dissémination » et de « trace », le premier étant un mouvement propre au texte qui se décontextualise et voyage sous forme de citation parmi les textes qui le suivent. La dissémination du texte permet à Derrida de reformuler l'idée même de contexte et de ses implications philosophiques. Le philosophe de la déconstruction met en évidence les apories sous-jacentes au système totalisant de l'organisation contextuelle propre à la tradition philosophique métaphysique marquée par la peur du danger « écriture » et par l'incontrôlabilité de son usage. La possibilité d'être disséminé est le caractère propre de l'écriture, son itérativité, sa survie après la mort de l'expéditeur, l'impossible identification d'un destinataire et la « trace » serait ce qui reste, dans l'écriture, du passé dans le futur, ce qui n'est pas présent mais au milieu entre le déjà-écrit et l'à-écrire.

De la trace et du « spectre », Christian Ferrié écrit dans *Pourquoi lire Derrida ? Essai d'interprétation de l'herméneutique de Jacques Derrida* :

D'accord avec le motif selon lequel il émane du texte quelque chose comme *de* l'esprit mais plus d'un (seul) !, récusant la métaphore glissante du corps mort pour lui préférer celle de la trace, Derrida s'attache à expliquer que la hantise est le maître-mot de la relation qui s'établit entre les générations et, en particulier, entre l'écrivain qui lègue et le lecteur qui hérite. Tout texte est un testament qui témoigne pour l'à venir et fait ainsi appel à l'alliance des générations. Du mort

¹ Cf. *Ibid.*, p. 6.

² *Ibid.*, p. 8.

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ *Ibidem.*

⁵ *Ibid.*, p. 12.

ne reste plus que la mémoire des vivants qui ne peut traverser les générations qu'au travers du texte, trace d'un esprit à l'œuvre d'où émane dorénavant plus d'un spectre. Toute génération nouvelle est ainsi investie d'une responsabilité à l'endroit du passé comme de l'avenir : assumer la dette contractée en transmettant l'héritage et en perpétuant ainsi la mémoire du disparu¹.

La figure du spectre se lie ainsi au thème du deuil, de la dette, du don. L'écrivain ne peut pas se passer de lire et écrire² ce qui a déjà été écrit. Les écrivains du passé, les spectres, sont toujours là et nous lèguent un héritage. L'écrivain se retrouve en situation de deuil et de dette et de cette dette il ne pourra pas s'acquitter. L'héritage est, comme le pardon, une forme parfaite de don car il ne saurait y avoir d'échange. Le don, qui autrement s'annulerait dans le circuit de l'échange³, devient tâche à accomplir par l'emprunt de la figure et du langage des autres.

L'impact de l'intuition derridienne dans le milieu artistique et intellectuel a été considérable, presque sans précédents en ce qui concerne les États-Unis. Nonobstant l'aversion de Derrida même au mouvement postmoderne, ce dernier n'a de cesse de réclamer sa filiation déconstructrice. Sans-doute est-il difficile de nier toute influence derridienne sur le synchronisme et à la juxtaposition propres à la culture postmoderne. Il serait réducteur de se cantonner ici, à la reprise postmoderne de l'œuvre derridienne, car un des héritages les plus significatifs de la déconstruction aura été son influence sur les critiques littéraires américains. La consécration universitaire de l'œuvre de Derrida outre Atlantique est due au quatuor de Yale, Paul de Man, Harold Bloom, Geoffrey Hartman et J. Hillis Miller, quatre grands critiques, enseignants dans le département d'anglais de l'Université de Yale qui ouvrent les portes du campus à la déconstruction et appliquent par analogie l'écriture derridienne à un vaste corpus littéraire. Il suffit de penser à l'œuvre de Paul de Man qui renouvelle la lecture de Pascal, Rilke, Descartes, Hölderlin, Hegel, Keats, Rousseau et Shelley, Nietzsche et Kant, Locke, Diderot, Stendhal, Kierkegaard, Coleridge, Kleist, Wordsworth, Baudelaire, Proust, Mallarmé, Blanchot, Austin, Heidegger, Benjamin, Bakhtine et de nombreux autres. François Cusset, auteur d'un livre intitulé *French Theory*, en cherchant à comprendre les raisons du succès derridien au États-Unis, écrit :

La question centrale, qu'on retrouvera souvent, est celle d'une *utilité* de cette « hypercritique », telle que Derrida appelle parfois la déconstruction. D'une part, au pays où seule compte la « mise en pratique de l'éducation » pour toujours « substituer, autant que possible, le faire à l'apprendre » (comme l'observait Hannah Arendt), il s'agit que la déconstruction soit maniable, utilisable, susceptible d'applications multiples – aussi bien pour la lecture d'un seul poème que pour relire politiquement toute l'histoire des idées⁴.

Certaines pages de *Spectres de Marx*, doivent, depuis, le samedi 9 octobre 2004, résonner dans les esprits de ceux qui lurent et aimèrent Jacques Derrida. Il faudra, maintenant, « apprendre à vivre avec le fantôme » de Derrida, avec sa « compagnie » et son « compagnonnage », avec ses spectres, au pluriel. Au lecteur maintenant, la tâche et le deuil dont il faudra s'acquitter en engageant une « *politique* de la mémoire, de l'héritage et des générations », au nom de la « *justice* » de celui qui n'est pas là, une justice *à-venir* puisqu'« un revenant étant toujours appelé à venir et à revenir, la pensée du spectre, contrairement à ce qu'on croit de bon sens, fait signe vers l'avenir. C'est une pensée du passé, un héritage qui ne peut venir que de ce qui n'est pas encore arrivé »⁵.

¹ Paris, Éditions Kimé, 1998, p. 10.

² Cf. Derrida (J.). 1972. « La pharmacie de Platon ». in : *La Dissémination*. Paris : Éditions du Seuil, pp. 77-213.

³ Cf. Derrida (J.). 1991. *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*. Paris : Galilée.

⁴ Cusset (F.). 2003. *French Theory*. Paris : La Découverte, p. 131.

⁵ Derrida (J.). 1993. *Spectres de Marx*. Paris : Galilée, p. 276, note 1.

Références bibliographiques

Ouvrages de Jacques Derrida

- Derrida (J.). 1962. Introduction et traduction de *L'Origine de la géométrie* de Husserl. Paris : P.U.F.
- Derrida (J.). 1967. *De la grammatologie*. Paris : Minuit.
- Derrida (J.). 1967. *L'écriture et la différence*. Paris : Seuil.
- Derrida (J.). 1967. *La Voix et le Phénomène. Introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl*. Paris : P.U.F.
- Derrida (J.). 1972. *La Dissémination*. Paris : Seuil.
- Derrida (J.). 1972. *Marges – de la philosophie*. Paris : Minuit.
- Derrida (J.). 1972. *Positions*. Paris : Minuit.
- Derrida (J.). 1973. « L'Archéologie du frivole ». Paris : Galilée [introduction à *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac].
- Derrida (J.). 1974. *Glas*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1975. « Economimesis ». in : *Mimesis des articulations*. Paris : Aubier-Flammarion.
- Derrida (J.). 1976. *L'Archéologie du frivole. Lire Condillac*. Paris : Denoël/Gonthier.
- Derrida (J.). 1976. « Où commence et comment finit un corps enseignant ». in : *Politiques de la philosophie*. Paris : Grasset.
- Derrida (J.). 1976. *Éperons. Sporen. Spurs. Sproni*. Venise : Corbo e Fiore [Quadrilingue].
- Derrida (J.). 1976. « Fors ». Préface à Abraham (N.) & Torok (M.). *Le Verbier de l'Homme aux lous*. Paris : Aubier-Flammarion.
- Derrida (J.). 1978. *Éperons. Les styles de Nietzsche*. Paris : Flammarion.
- Derrida (J.). 1978. *La Vérité en peinture*. Paris : Flammarion.
- Derrida (J.). 1978. « Scribble ». Préface à Warburton. *Essai sur les hiéroglyphes*. Paris : Aubier-Flammarion.
- Derrida (J.). 1978. *Il fattore della verità*. Adelphi.
- Derrida (J.). 1980. *La Carte Postale. De socrate à Freud et au-delà*. Paris : Flammarion.
- Derrida (J.). 1980. « Ocelle comme pas un ». Préface à Jos (J.). *Enfant au chien assis*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1982. *L'Oreille de l'autre*. Montréal : Ed. Lévesque (C.) & McDonald (C.), VLB [textes et débats].
- Derrida (J.). 1982. *Sopra-vivere*. Milan : Feltrinelli.
- Derrida (J.). 1983. *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1984. *La Filosofia como institución*. Barcelona : Ediciones Juan Grancia.
- Derrida (J.). 1984. *Otobiographies. L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1985. *Popularités. Du droit à la philosophie du droit* avant-propos à *Les Sauvages dans la cité*. Paris : Camp Vallon.
- Derrida (J.). 1985. *Mélanges offerts à Maurice de Gandillac*. Paris : P.U.F.
- Derrida (J.). 1985. « Des Tours de Babel ». in : Graham (J.). *Difference in translation*. Cornell University Press [bilingue].
- Derrida (J.). 1985. *Lecture de Droit de regards*, de M.-F. Plissart. Paris : Minuit.
- Derrida (J.). 1985. « Préjugés : devant la loi ». in : *La Faculté de juger*. Paris : Minuit.
- Derrida (J.). 1986. *Forcener le subjectile. Étude pour les Dessins et Portraits d'Antonin Artaud*. Paris : Gallimard.
- Derrida (J.). 1986. *Mémoires – for Paul de Man*. New York : Columbia University Press.
- Derrida (J.). 1986. *Parages*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1986. *Schibboleth – pour Paul Celan*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1986. *Proverb : « He that would pun »*. Préface à *Glossary* [companion volume to *Glas*] par Leavey (J.) & Ulmer (G.). Nebraska University Press.
- Derrida (J.). 1986. *Caryl Chessman. L'écriture contre la mort*. Film, TFI-INA-ministère de la Culture [avec J.-Ch. Rosé].
- Derrida (J.). 1987. « Chora ». in : *Études offertes à Jean-Pierre Vernant*. EHESS.
- Derrida (J.). 1987. *De l'esprit. Heidegger et la question*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1987. *Feu la cendre*. Paris : Des Femmes [accompagné d'une cassette, texte lu par J. D. et Carole Bouquet].
- Derrida (J.). 1987. *Psyché. Invention de l'autre*. Paris : Galilée.

- Derrida (J.). 1987. *Ulysse gramophone. Deux mots pour Joyce*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1988. *Signéponge/Signsponge*. New York, Paris : Columbia University Press, Seuil [bilingue].
- Derrida (J.). 1988. « Mes chances ». in : *Confrontation*, 19. Paris : Aubier.
- Derrida (J.). 1988. *Limited Inc*. Evanston, Illinois : Northwestern University Press [éd. fr. 1990. Paris : Galilée].
- Derrida (J.). 1988. *Mémoires – pour Paul de Man*. Paris : Galilée [version augmentée].
- Derrida (J.). 1989. « *Some Statements and Truisms about Neo-logisms, Newisms, Postisms, Parasitisms, and other small Seismisms* ». in : Carroll (D.). *The States of « Theory »*. Columbia University Press.
- Derrida (J.) 1989. *Una de las virtudes mas recientes...* (...« L'une des plus récentes vertus... »). Préface à Cristina Peretti della Rocca. *Jacques Derrida. Texto y deconstrucción*. Barcelona : Editorial Anthropos.
- Derrida (J.). 1990. *Che cos'è la poesia ?* Berlin : Brinkmann und Bose [quadrilingue].
- Derrida (J.). 1990. Donner le temps (de la traduction). *Die Zeit (der Übersetzung) geben. Protokolliert von Elisabeth Weber*. in : Tholen (G.-C.) & Scholl (M.-O.), (ed.). *Zeichen*. Weinheim : VCH Acta humaniora.
- Derrida (J.). 1990. *Du droit à la philosophie*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1990. « *Interpretations at war. Kant, le Juif, l'Allemand* ». in : *Phénoménologie et politique. Mélanges offerts à Jacques Taminiaux*. Bruxelles : Ousia.
- Derrida (J.). 1990. *Mémoires d'aveugle. L'autoportrait et autres ruines*. Paris : Louvre [Réunion des musées nationaux].
- Derrida (J.). 1990. *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*. Paris : P.U.F.
- Derrida (J.). 1990. *Heidegger et la question. De l'esprit et autres essais*. Paris : Flammarion, Coll. « Champs ».
- Derrida (J.) 1990. *De l'Esprit*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1991. *Choral Work*. Londres : Architectural Association [avec Peter Eisenman].
- Derrida (J.). 1991. *L'Autre Cap*. Paris : Minuit.
- Derrida (J.). 1991. « Circonfession ». in : Bennington (G.) & Derrida (J.). *Jacques Derrida*. Paris : Seuil.
- Derrida (J.). 1991. *La Fausse Monnaie*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1992. *Points de suspension – Entretiens*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1993. *Passions*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1993. *Sauf le nom*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1993. *Spectres de Marx*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1993. *Khôra*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1993. *Apories*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1994. *Politique de l'amitié*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1996. *Résistances de la psychanalyse*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1997. *Adieu à Emmanuel Lévinas*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1997. *Cosmopolites de tous les pays encore un effort*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1997. *Le droit à la philosophie*. Paris : Verdier.
- Derrida (J.). 1997. *Marx en jeu*. Paris : Descartes.
- Derrida (J.). 1997. *De l'hospitalité*. Paris : Calmann-Lévy.
- Derrida (J.). 1998. *Demeure, Maurice Blanchot*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1998. *Voiles*. Paris : Galilée [en collaboration avec Hélène Cixous].
- Derrida (J.). 1999. *Donner la mort*. Paris : Galilée.
- Derrida (J.). 1999. *Mémoires d'aveugle*. Paris : Réunion.
- Derrida (J.). 1999. *Feu la cendre*. Paris : Des Femmes.
- Derrida (J.). 1999. « Qu'est-ce qu'une traduction « relevante » ? ». in : *Quizièmes Assises de la traduction littéraire – Arles, 1998*. Arles : Actes Sud.
- Derrida (J.). 2000. « H.C. pour la vie, c'est-à-dire... ». in : Calle-Gruber (M.), (dir.). *Hélène Cixous, croisées d'une œuvre*. Paris : Galilée, Coll. « La philosophie en effet », pp. 13-140.
- Derrida (J.). 2001. « Une certaine possibilité impossible de dire l'événement ». in : *Dire l'événement, est-ce possible ? Séminaire de Montréal, pour Jacques Derrida*. Paris : L'Harmattan, Coll. « Esthétiques », pp. 79-112.
- Derrida (J.). 2002. *Fichus, Discours de Francfort*. Paris : Galilée, Coll. « La philosophie en effet ».

Derrida (J.). 2002. *Au-delà des apparences*, avec Antoine Spire. Latresne : Le bord de l'eau, Coll. « Nouveaux Classiques ».

Derrida (J.). 2003. *Genèses, généalogies, genres et le génie. Les secrets de l'archive*. Paris : Galilée, Coll. « Lignes fictives ».

Ouvrages sur Jacques Derrida

Bennington (G.). 1991. « Derridabase ». in : Bennington (G.) & Derrida (J.). *Jacques Derrida*. Paris : Seuil, Coll. « Les contemporains ».

Cahier de l'Herne. 2004. *Derrida*. Paris : Éditions de l'Herne.

Chimerazzi (G.). 1992. *Scrittura e tecnica. Derrida e la metafisica*. Torino : Rosenberg e Sellier.

Cixous (H.). 2001. *Portrait de Jacques Derrida en Jeune Saint Juif*. Paris : Galilée, Coll. « Lignes fictives ».

Diodato (R.). 1996. *Decostruzionismo*. Milano : Editrice Bibliografica.

Dovolich (C.). 1995. *Derrida tra differenza e trascendentale*. Milano : Angeli.

Ferraris (M.). 1990. *Postille a Derrida*. Torino : Rosenberg e Sellier.

Ferrié (C.). 1998. *Porquoi lire Derrida ? Essai d'interprétation de l'herméneutique de Jacques Derrida*. Paris : Éditions Kimé.

Iofrida (M.). 1988. *Forma e materia. Saggio sullo storicismo antimetafisico di Jacques Derrida*. Pisa : ETS.

Kofman (S.). 1984. *Lectures de Derrida*. Paris : Galilée.

Malabou (C.). 2005. *La plasticité au soir de l'écriture*. Paris : Éditions Léo Scheer, Coll. « Variations, n° 1 ».

Petrosino (S.). 1983. *Jacques Derrida e la legge del possibile*. Napoli : Guida.

Resta (C.). 1990. *Pensare al limite. Tracciati di Derrida*. Milano : Guerini.

Rorty (R.). 1986. *Consequences of pragmatism. La filosofia come genere di scrittura : saggio su Derrida*. in : *Conseguenze del pragmatismo*. Milano : Feltrinelli [trad. it. Di F. Elefante].

Steinmetz (R.). 1994. *Les styles de Derrida*. Bruxelles : De Boeck Université, Coll. « Le point philosophique ».

Zima (P.-V.). 1994. *La déconstruction, une critique*. Paris : P.U.F.

Zulli (M.-G.). 1989. *Strategie di scrittura : grammatologia, decostruzione, critica letteraria*. Chieti : Vecchio Faggio.

• **FN** Le Front national a rendu hommage hier à Marie-France Stirbois, élue de Nice et figure historique du parti d'extrême droite, morte dimanche à l'âge de 61 ans des suites d'un cancer.



AFP

AFP

Le Brésil pleure Télé Santana

FOOTBALL

Tele
Santana est
décédé
vendredi à
Belo
Horizonte
à 74 ans.
Ancien
joueur du



club carioca de Fluminense,
il était devenu une référence
pour les esthètes du beau jeu
en dirigeant la Seleçao de
Zico, Falcao et Socrates. Une
équipe magnifique mais
sans couronne. Ni en 1982 ni
en 1986, le Brésil, barré par
l'Italie puis la France, n'avait
réussi à remporter la Coupe
du monde qui lui tendait les
bras.

METRO

Corinne Rey-Bellet assassinée

L'ANCIENNE vice-championne du monde de descente, 33 ans, et son frère Alain ont été abattus dimanche soir dans la station des Crosets, dans l'Est de la Suisse. La police du canton du Valais a lancé hier en fin d'après-midi un mandat d'arrêt contre son époux, Gerold Stadler, suspecté d'être l'auteur des coups de feu. Ce ban-

quier privé s'était rendu le jour du drame au domicile des parents de la championne, dont il était séparé depuis une dizaine de jours. Spécialiste des disciplines de vitesse, Corinne Rey-Bellet avait décroché cinq victoires sur le Cirque Blanc.

Gravement blessée au genou, elle dû interrompre prématurément sa carrière en 2003, quelques mois seulement après sa médaille d'argent enlevée chez elle lors des Mondiaux de Saint-Moritz.

METRO



AFP

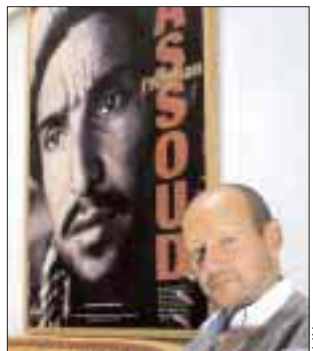
De Ponfilly s'en va, pas les combats

Alors que les combats se poursuivent en Afghanistan, Interscoop a annoncé la mort du grand spécialiste de ce pays Christophe de Ponfilly.

Le journaliste, cinéaste et écrivain Christophe de Ponfilly est décédé mardi à l'âge de 55 ans, a révélé samedi son agence Interscoop. Auteur de nombreux ouvrages sur l'Afghanistan, où il avait été un des premiers journalistes à se rendre clandestinement lors de l'invasion soviétique de ce pays en 1980, il avait notamment écrit *Poussière afghane* et *Massoud l'Afghan*, dont un film avait été tiré. Grand reporter, il avait reçu le prix Albert Londres. Il avait également écrit de nombreux articles sur le chef de l'Alliance du nord, Massoud, tué le 9 septembre 2001 en Afghanistan par deux faux journalistes.

Après la mort de Massoud

La mort du commandant Massoud, survenue deux jours avant les attentats du 11-Septembre, l'avait fortement démoralisé, et il avait



Christophe de Ponfilly

vivement et régulièrement critiqué depuis les puissances occidentales pour leur manque de soutien à celui qui avait été baptisé le "Lion du Panshir".

Christophe de Ponfilly venait de réaliser son premier film de fiction pour le cinéma, *L'Etoile du soldat*, tiré d'un roman éponyme sorti récemment en librairie.

En Afghanistan, un attentat suicide a tué hier deux civils et le kamikaze à Kaboul. Une douzaine de soldats sont également morts dans les combats incessants que connaît le sud du pays depuis mercredi. Ce regain de violence a déjà fait plus de 200 morts, dont deux militaires français des Forces spéciales samedi.

AFP



Meynier, l'ami des routiers, est décédé

MÉDIAS Max Meynier, animateur pendant treize ans sur RTL de l'émission "Les routiers sont sympas", est mort à l'âge de 68 ans des suites d'un cancer. Né le 30 janvier 1938 à Lyon, l'animateur a travaillé vingt-trois ans à RTL. Max Meynier avait aussi présenté "Le juste prix" sur TF1. AFP

Décès du réalisateur Shohei Imamura

DISPARITION Le metteur en scène Shohei Imamura, seul Japonais à avoir remporté deux fois la Palme d'or au Festival de Cannes, est décédé hier à l'âge de 79 ans. Il avait été récompensé sur La Croisette pour *La Ballade de Narayama*, en 1983, puis pour *L'Anguille*, en 1997 (ex aequo avec *Le Goût de la cerise*, de l'Iranien Abbas Kiarostami).

Considéré comme le plus grand réalisateur nippon vivant depuis la disparition du légendaire Akira Kurosawa, il était l'un des pion-



SIPA

niers de la "nouvelle vague" nipponne née dans les années 1960, souvent associé à un autre rebelle, Nagisa Oshima.

AFP

- **DISPARITION** Billy Preston, le musicien qui avait aussi composé la partition de clavier pour les disques *Let it Be*, *Abbey Road* et l'Album blanc des Beatles, est décédé mardi à l'âge de 59 ans. Plus récemment, il avait participé à certains titres de *Stadium Arcadium*, le nouveau Red Hot.

Raymond Devos nous a quittés

L'HUMORISTE Raymond Devos, qui s'était fait une spécialité des jeux de mots, des non-sens, des paradoxes et des récits sans queue ni tête, est mort à Paris à l'âge de 83 ans, apprend-on de son entourage. Il était hospitalisé depuis plus de quatre mois dans un hôpital parisien, à la suite d'un accident vasculaire cérébral.

Né le 9 novembre 1922 à Mouscron, en Belgique, il était aussi guitariste, accordéoniste et trompettiste. Il avait notamment publié trois romans, *Les 40^e déli-rants*, *Une chenille nommée Vanessa*, *Sans titre de noblesse*, et deux pièces de théâtre.

De nombreux admirateurs

Raymond Devos avait débuté en 1948 dans les cabarets parisiens de La Rose rouge et du Vieux Colombier, avant de rejoindre la compagnie Jacques Fabbri, puis de mettre au point un one man show qu'il devait étoffer et renouveler, au gré de ses trouvailles, sur les plus grandes scènes parisiennes, notamment à l'Olympia, et sur les plateaux de télévision, où sa rondeur imposante, sa faconde et son sens de l'à-propos lui avaient valu de nombreux admirateurs.

REUTERS

Décès du cinéaste Henri Duparc

C'est l'une des figures emblématiques du cinéma ivoirien qui s'est éteinte mardi.

Henri Duparc, 64 ans, avait rencontré un fort succès dans son pays d'adoption, la Côte-d'Ivoire, avant de s'exporter hors des frontières. Il a décroché de nombreuses récompenses parmi lesquelles le prix de l'Ocam (Organisation commune africaine et malgache) pour son film *Abusuan* (1973), ou encore le grand prix et le prix de la critique du Festival du film d'humour de Chamrousse pour *Bal poussière* (1978). Son influence est telle que son film *Rue Princesse* (1993) a donné son nom à la rue la plus chaude d'Abidjan. **D. M.**

**Décès de
Philippe Castelli**

Le comédien
Philippe Castelli,
invité privilégié de
l'émission « Les
grosses têtes », est
décédé dimanche
à 80 ans à Paris
à l'hôpital
Georges Pompidou
des suites
d'une complication
cardio-respiratoire.

Eternelle Alida Valli

L'actrice italienne s'est éteinte samedi à 84 ans. Alida Valli avait joué sous la direction d'Alfred Hitchcock dans *Le procès Paradine* (1947), de Carol Reed dans *Le troisième homme* (1949), ou de Luchino Visconti dans *Senso* (1954) .

DÉCÈS**Vincent de Swarte**

L'écrivain est mort hier à 43 ans des suites d'un cancer foudroyant. Vincent de Swarte avait reçu en 1999 le prix Wepler pour son roman *Requiem pour un sauvage* (Pauvert). Son essai intitulé *Journal d'un père* (Ramsay) paraîtra en septembre et son recueil de nouvelles, *Pharanoïa* (Denoël), en 2007.

**Boris Fraenkel
se suicide**

L'intellectuel Boris Fraenkel, qui avait initié Lionel Jospin au trotskisme dans les années 1960, s'est suicidé la semaine dernière à l'âge de 85 ans, en se jetant dans la Seine du haut d'un pont, à Paris.

**Décès
de Galbraith**

John Kenneth Galbraith, l'un des économistes américains keynésiens les plus influents du xx^e siècle, est décédé samedi dans le Massachusetts. Démocrate de longue date, Galbraith a commencé sa carrière auprès du président Franklin D. Roosevelt.

La Suisse Corinne Rey-Bellet assassinée

Vice-championne du monde de descente en 2003, la skieuse Corinne Rey-Bellet et son frère ont été assassinés dimanche,

au domicile de leurs parents, aux Creusets (Suisse). La mère de Rey-Bellet a quant à elle été grièvement blessée par balle. Les autorités recherchent activement le mari de la championne, Gerold Stadler, qui a disparu depuis le crime. Celui-ci a été vu dimanche soir sortant de la maison des Rey-Bellet une arme à la main. Sa voiture a été retrouvée dans la région d'Ollon avec un chargeur de pistolet vide à l'intérieur...

Agée de 33 ans, Corinne Rey-Bellet avait pris sa retraite en 2003 après une carrière marquée notamment par un exploit rare en 1999. Le même jour, la skieuse suisse avait remporté la

Corinne Rey-Bellet, en février 2003.



descente et le super-G à Saint-Anton. Médaillée d'argent des mondiaux 2003 à Saint-Moritz, Rey-Bellet avait gagné cinq épreuves de Coupe du monde et participé à quatre JO. « C'est une immense douleur. Nous sommes bouleversés par cet événement tragique », a commenté la fédération suisse de ski.

Jean-François Revel

L'académicien est mort dimanche à 82 ans, d'un « incident cardiaque », selon son épouse Claude Sarraute. Historien et essayiste, il avait signé une trentaine d'ouvrages, dont *Le Moine et le Philosophe* (éd. Nil, 1997), dialogue entre son fils bouddhiste Matthieu Ricard et lui-même. Jean-François Revel avait également dirigé *L'Express* de 1978 à 1981, puis collaboré au *Point*, à Europe 1 et à RTL.

**Décès du père
de Tiger Woods**

Earl Woods, 74 ans, est décédé mercredi d'un cancer de la prostate. « Mon père était mon meilleur ami et un grand modèle. Je ne serais pas là où je suis aujourd'hui sans lui », a confié Tiger Woods.

Grant W McLennan

Le compositeur et chanteur australien s'est éteint samedi. Grant McLennan avait fondé en 1978 avec Robert Forster, The Go-Betweens. Ce groupe pop avait signé huit albums, dont le légendaire *16 Lovers Lane* en 1988.

**Décès de
Claude Dalla-Torre**

Ancienne attachée de presse chez Flammarion puis Grasset jusqu'en 2003, Claude Dalla-Torre est morte à 64 ans, le 6 mai des suites d'un cancer. Elle a contribué au succès d'auteurs comme BHL ou Beigbeder.

Alexandre Zinoviev

L'écrivain russe est mort mercredi à 83 ans d'un cancer du cerveau. Ancien dissident soviétique, il a connu le succès avec *Les Hauteurs béantes* et *Homo sovieticus*.

**Décès de
Mony Dalmès**

La comédienne est morte vendredi à 91 ans. On se souviendra de Mony Dalmès dans la pièce *Le Clan des veuves* (1990), et plus récemment dans le film *Rien ne va plus*, de Claude Chabrol (1997).

**Cheikha Rimitti,
la mamie du raï**

La chanteuse algérienne est morte hier à Paris à l'âge de 83 ans. Cette forte personnalité, féministe avant l'heure, a influencé la jeune génération d'interprètes du raï.

Le socialiste André Labarrère est mort

Le sénateur-maire socialiste André Labarrère est décédé des suites d'un cancer hier matin à l'âge de 78 ans, à l'hôpital de Pau (Pyrénées-Atlantiques). Une chapelle ardente a été dressée ce matin à la mairie de Pau pour permettre aux habitants de lui rendre un dernier hommage,

avant ses obsèques prévues vendredi. Figure historique du Parti socialiste, ministre sous François Mitterrand, Labarrère avait été le premier homme politique à révéler son homosexualité. Un conseil municipal devrait désigner le nouveau maire la semaine prochaine.

Cheikha Rimitti

« La mamie terrible »
du raï est décédée
hier à 83 ans d'une
crise cardiaque.

A l'occasion
de la sortie de
son dernier album
N'ta Goudami en
2005, la chanteuse
algérienne avait
critiqué les « chebs »
(jeunes) Mami,
Khaled et Kader,
leur reprochant de
piller son répertoire.

Décès de Christophe de Ponfilly



VIGUERIE / SIPA

Le journaliste, cinéaste et écrivain Christophe de Ponfilly, grand spécialiste de l'Afghanistan et du commandant Massoud, est décédé mardi à l'âge de 55 ans, a indiqué samedi son agence, Interscoop.

Entreprise Le leader mondial du pneu doit absorber le choc de la succession d'Edouard Michelin, mort noyé

Michelin entre dans une phase de turbulences




MOTORISPA

Edouard Michelin à Paris, en février dernier.

L'empire Michelin a basculé dans l'incertitude, ce week-end, avec le décès inattendu de l'héritier aux commandes, Edouard Michelin, à 43 ans. Parti pêcher le bar au large de la Bretagne, le PDG du leader mondial du pneu a péri lors du naufrage de son embarcation, vendredi. Une enquête est ouverte sur les raisons de l'accident, qui s'est produit dans une zone dangereuse de la côte. La mort du PDG survient dans une conjoncture difficile, marquée par une concurrence féroce et la flambée des matières premières. Sous le choc, le groupe basé à Clermont-Ferrand a immédiatement indiqué que la direction était confiée à Michel Rollier, cousin et co-gérant. Le statut de l'entreprise donne le pouvoir aux gérants, presque toujours

des membres de la famille. Mais aucun Michelin n'est prêt à prendre les rennes. Les fils d'Edouard sont trop jeunes, deux de ses frères sont dans les ordres et le troisième occupe un poste subalterne dans l'entreprise. Quant aux femmes, elles ne sont pas concernées. Rollier, dont le père fut cogérant de 1966 à 1991 aux côtés de François Michelin, le père d'Edouard, devra donc poursuivre la mutation du groupe. « Il y a déjà eu des moments où le groupe n'avait à sa tête qu'un seul gérant qui n'était pas de la famille », a relativisé un porte-parole. **Angeline Benoit**

www.20minutes.fr

A LIRE L'histoire du bibendum, les réactions et un portrait de Michel Rollier  rubrique économie

les chiffres

15 milliards d'euros. C'est le chiffre d'affaires de Michelin en 2005.

38 % C'est la hausse du bénéfice en 2005, à 889 millions d'euros.

20 % C'est la part du groupe dans le marché des pneus, ce qui en fait le leader mondial.

197 millions de pneumatiques ont été produits en 2005.

49 % des ventes sont réalisées en Europe.

130 000 employés sont répartis dans 140 pays, dont 34 000 sur 18 usines en France.

650 guides et cartes touristiques sont publiés par an. L'édition représente 0,5 % du chiffre d'affaires.

Edouard, le redresseur

Edouard Michelin représentait la quatrième génération de la famille, qui dirige le groupe depuis 1889. Marié et père de six enfants, ce passionné de chants grégoriens, de théologie et de marche en montagne avait 36 ans lorsqu'il a succédé à son père à la tête du groupe. Quatre mois après son intronisation, le nouveau « capitaine » a déclenché une tem-

pête de protestations en annonçant simultanément un bond de 20 % des bénéfices, et la suppression de 10 % des emplois. « La concurrence s'accroît. Nous sommes moins productifs que Bridgestone et Goodyear », s'était-il défendu. Sous sa houlette, Michelin a repris sa place de leader mondial, en conjuguant haut de gamme et baisse des coûts.

Clermont-Ferrand, la patrie des « Bibs »

Seule entreprise du CAC 40 à conserver son siège en région, Michelin a marqué l'histoire de Clermont-Ferrand. La première usine s'est implantée dans la capitale auvergnate en 1891. Le fondateur, qui s'appelait aussi Edouard Michelin, a lancé de grands programmes pour les ouvriers : al-

locations familiales, usines, écoles, association sportive, etc. Dans les années 1970, Clermont-Ferrand compte 30 000 salariés « Bibs ». On la surnomme « Michelin-ville ». Aujourd'hui, le poids de la manufacture a baissé, mais Michelin reste indissociable de la cité, où demeure son centre administratif.

Piéplu : « C'est tout pour aujourd'hui »



BENARROCH / SIPA

Claude Piéplu chez lui, à Paris, en janvier 2000.

Mort mercredi à 83 ans, Claude Piéplu collectionnait à tout va, luttait contre le nucléaire et ne jouait plus que des auteurs vivants depuis 1975. Fasciné par la création contemporaine et « militant du spectacle vivant », il avait naturellement pris à rebrousse-poil les conventions du jeu d'acteur et avait dit adieu au répertoire classique. « Je suis plutôt porté vers le troisième ou quatrième degré des choses, par la distanciation. » Bien sûr, à vouloir jouer la dérision et le décalage, Claude Piéplu s'est compromis dans plusieurs navets. Dans sa filmographie (quarante films) surnagent malgré tout quelques chefs-d'œuvre, souvent dans des

rôles tragiques, comme dans *Noces rouges* de Chabrol et *Le Charme discret de la bourgeoisie* de Buñuel. La profession retiendra aussi des succès sur les planches, de ses débuts en 1944 aux côtés de Gérard Philippe aux dernières pièces de Jean-Michel Ribes. Le public, lui, se souviendra de la voix des « Shadoks ». Piéplu, narrateur hilarant des aventures de ces bestioles absurdes, incarnait à lui seul la loufoquerie géniale du programme télévisé. Toujours pour le petit écran, dans la série « Palace », il joua avec malice l'homme aux clés d'or, déroulant chef d'orchestre d'un navire peuplé de fous. Le comédien sera enterré demain. **Benjamin Chapon**

Imamura fait ses adieux au cinéma



SIPA

Le cinéaste japonais s'est éteint hier, au lendemain de la clôture d'un festival qui avait marqué sa carrière. Récompensé à deux reprises par une Palme d'or pour *La Ballade de Narayama* (1983) et *L'Anguille* (1997), Shohei Imamura avait à nouveau été en compétition à Cannes en 2001, avec *De l'eau tiède sous un pont rouge*.

Sur la dizaine de films réalisés depuis 1958, quelques thèmes apparaissent de façon récurrente, comme les traditions villageoises ou une réflexion sur la société japonaise en général. Les femmes, confrontées à leur destin ont également jalonné son œuvre, à l'instar de *Ces Femmes qui vont au loin* (1975). Shohei Imamura avait 79 ans. **J. D.**

Le copilote Henri Magne décède en course

**Légendaire
copilote – il avait pris
part à 24 Paris-Dakar
aux côtés des plus
grands – Henri Magne**
est décédé hier lors du
rallye du Maroc, où il
était associé à Nani
Roma. A l'occasion de
la dernière spéciale de
l'épreuve qui avait lieu
autour de Ouarzazate,
Roma a perdu le
contrôle de sa Mitsub-
ishi. Un choc très vio-
lent, selon les témoins.

Henri Magne était tué
sur le coup, tandis que
le pilote italien était,
d'après les organisa-
teurs, « hors de dan-
ger ».

Agé de 53 ans, le co-
pilote français, passé
professionnel en 1990,
avait remporté le
Dakar avec Shinozuka
(1997), puis Schlessler
(2000). Magne a aussi
décroché la Coupe du
monde FIA de la spé-
cialité en 2003.

**Claude Terrail
avait changé
l'Argent en or**

D. JANIN / AFP

Claude Terrail, propriétaire du restaurant parisien La Tour d'Argent, est décédé le 1^{er} juin à l'âge de 88 ans, a indiqué hier l'établissement. A la tête du restaurant familial depuis 1947, il en a fait une adresse mondialement connue.

Mort d'Irène Aïtoff

La pianiste Irène Aïtoff s'est éteinte mardi, à 102 ans. Elle s'était fait connaître au Moulin-Rouge, aux côtés d'Yvette Guilbert, et en tant que chef de chant du Festival d'Aix-en-Provence entre 1950 et 1970.

**Décès
d'Enzo Siciliano**

Le romancier et essayiste italien est mort vendredi à 72 ans. Enzo Siciliano avait reçu en 1998 le prix Stega, l'équivalent du Goncourt en Italie, pour *Les Beaux Moments*. De 1996 à 1998, il avait été nommé président de la télévision publique italienne, la Rai. Proche du cinéaste Pier Paolo Pasolini, Siciliano lui avait dédié une biographie en 1975 : *Pasolini, une vie*.

Roba est mort, « Boule et Bill » orphelins

Le dessinateur de BD Jean Roba s'est éteint mercredi, à Bruxelles, à l'âge de 75 ans. Belge de naissance, il avait débuté dans le dessin de presse avant d'intégrer Spirou magazine, en 1957, avec *La Ribambelle*, les aventures d'une bande de gamins. Roba ne rencontra réellement le succès que deux ans plus tard avec les pre-

miers gags de *Boule et Bill*, un petit garçon rouquin et son cocker. Avec vingt-huit albums et 25 millions d'exemplaires vendus, le duo comptait parmi les personnages de BD les plus populaires de la francophonie. En 2003, Jean Roba avait confié ses héros à Laurent Verron, son assistant, qui continue d'animer leurs aventures.

En spectacle, en 1964.



DALMAS / SIPA

bons mots

« Je crois à l'immortalité et pourtant, je crains bien de mourir avant de la connaître. »

« On se prend souvent pour quelqu'un alors qu'au fond, on est plusieurs. »

« Le rire est une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter. »

En 1990, avec Guy Bedos, à la 4^e nuit des Molières.

VERDROBINE / AFP

En 1997, lors d'une fête pour ses 75 ans au Festival de Carpentras.



ALCANTARA / SIPA

Décès L'humoriste poète s'est éteint hier, à l'âge de 83 ans, à son domicile de Saint-Rémy-les-Chevreuses

Raymond Devos, le poids lourd de la finesse

Malgré l'amour et la joie qu'il a pu donner à la langue française, Raymond Devos n'était pas Immortel. La glorieuse Académie française n'aura jamais reconnu comme un des siens cet ardent bienfaiteur des bons mots. Qu'importe, Raymond n'entrait pas dans le costume. Trop gros le Devos ? Non, trop fin. « Je n'ai jamais fait partie d'aucun groupe, je suis tout seul dans mon aventure, déclarait Raymond Devos à la revue *Notes*. Et puis les hommes de lettres, il leur manque le clairon, le clown. » Mime, multi-instrumentiste, jongleur, équilibriste, clown, un peu prestidigitateur... La vie de Raymond Devos a été tout entière tournée vers l'apprentissage de numéros. A 13 ans, il quitte sa Belgique natale pour Paris, « pour devenir artiste ». Il accumule les petits boulots et tombe

un jour, place de la Bastille, sur un cirque qui débarque son barda. Instruments, balles, trapèzes et surtout un trampoline. Le petit Raymond est émerveillé. Son énergie, il la dépense sur scène, où il suit à grosses gouttes. Dans son corps à corps avec les mots, l'homme met ses tripes autant que son esprit. « Les mots servent à la confusion, à égarer les gens. » Exemple : « Il m'est arrivé de prêter l'oreille à un sourd, il n'entendait pas mieux pour autant. » Subtilité du raisonnement poussée jusqu'à l'absurde, Devos se cache derrière la logique pour emmener son auditoire dans la quatrième dimension de la langue. « Dès que le silence se fait, les gens le meublent. » Devos, lui, chuchote, ou éructe de son souffle court. Gonflé, il souffle aussi dans des bugles, des trompettes. « Je me

suis remis à la clarinette, c'est ce qui ressemble le plus à l'anglais. » De succès en périodes de doute ou de travail, Devos avance seul. Face à l'inspiration d'abord, « la vertigineuse solitude devant les mots, quand l'esprit ne veut pas jouer le jeu ». Seul aussi parfois dans une vie qui s'est trop confondue avec sa carrière. Divorcé, sans enfant, une querelle sordide éclata en février entre ses proches lorsqu'une femme se disant sa compagne avait demandé à la justice un droit de visite contre l'avis de sa famille. Devos débutait ainsi sa dernière tournée : « Je sens que ma dernière heure est arrivée, je voudrais la passer avec vous. » *Benjamin Chapon*

www.20minutes.fr

À LIRE Les réactions et une sélection de ses meilleurs sketches

dates

1922 Naissance en Belgique.
1935 Arrivée à Paris.
1943 Déportation en Allemagne.
1956 Premiers sketches : *Caen, La Mer démontée, Le Pied ...* Et triomphe dans les cabarets musicaux (les Trois Baudets, l'Alhambra).
1989 Molière du meilleur one-man-show.
1994 Premier Olympia.
2000 Molière d'honneur.

Un de moins



VOILÀ QU'ÉDOUARD MICHELIN meurt bêtement au cours d'une partie de pêche au bar au large de l'île de Sein, et tous les médias n'en peuvent plus. Tous et toutes saluent le capitaine d'industrie courageux, « dévoué à son entreprise », chef d'une des plus grosses sociétés mondiales (130 000 salariés dans le monde et n° 1 au niveau du pneumatique). Les qualificatifs ne manquent pas. Sans doute que ces réactions doivent être comparées à l'aune des apports publicitaires que Michelin distribue à ces médias.

Toujours est-il qu'il y a plein de salariés de cette entreprise qui ne le regretteront pas, parce que la famille Michelin, ce n'est pas une sinécure.

Si on représente l'empire Michelin comme une affaire familiale (ce qu'il a été jusqu'à présent), il faut voir tout ce que cela représente d'aliénation et d'exploitation.

Les Michelin ont été, de père en fils, une famille des plus réactionnaires et ultracatholiques qui soient. Ils ont géré leurs usines selon un mode paternaliste, voire patriarcal, avec tout ce que cela entraîne de mainmise sur chacun et chacune des employés. Une mainmise telle que les salariés logés par Michelin (dans des quartiers Michelin), se retrouvaient facilement dans des situations de surveillance de tous les instants, même en dehors de l'usine. Malheur à celui ou celle qui ne filait pas droit, ou dont la morale ne correspondait pas à celle de l'Église.

D'autre part, la famille Michelin, pour imposer son empire avait besoin d'assises solides, et outre les salariés (jadis 30 000, aujourd'hui la moitié), la région de Clermont-Ferrand porte la trace des Michelin : quartiers, noms de rues, mais aussi implication dans la plupart des manifestations culturelles ou sportives.

Édouard Michelin a été élevé pour devenir le patron de Michelin (il porte le prénom de son grand-père qui a fait fructifier l'entreprise et ce n'est pas pour rien). Il a fait toute sa formation dans les usines du groupe jusqu'à l'aboutissement dans une filiale américaine. Il

arrive aux affaires, d'abord aux côtés de son père, puis seul en 1999. Là, il veut amener un aspect plus moderne au paternalisme d'autrefois. C'est-à-dire qu'il veut coller les nouvelles techniques de management à la prise en main sur chacun.

À peine est-il nommé patron qu'il restructure pour baisser les coûts fixes en liquidant du personnel. En 1999, les bénéfices de Michelin ont augmenté de 20 %, ce qui ne l'empêche pas de licencier 7 500 salariés. Les actions montent encore davantage. Édouard Michelin est le premier patron à licencier pour faire grimper le cours de la Bourse. À l'époque, c'est le tollé chez les salariés, mais Jospin, alors Premier ministre, dit qu'il y a des fois « où l'État ne peut rien faire ».

Lors du passage aux 35 heures, Édouard Michelin impose la flexibilité et pousse au travail le samedi. La CFDT signe, ce qui lamine ce syndicat et fait monter, pour la première fois des syndicats d'opposition, CGT et surtout SUD.

En 2004, Michelin est condamné pour discrimination syndicale à l'encontre de militants CGT, et des actions sont actuellement menées pour faire reconnaître l'amiante (très utilisé dans les pneumatiques jusqu'à son interdiction) comme maladie professionnelle, d'autant que de nombreux cas de cancers liés à ce matériau commencent à se déclarer.

Jusqu'au 11 mai dernier, à l'usine Michelin de Roanne (Loire), un conflit important se déroulait pour dénoncer un plan de réorganisation du travail et de réduction d'effectifs.

Ces quelques faits ne sont évidemment qu'une petite partie de ce qui se passe chez Michelin. Derrière les fleurs et les couronnes envoyées par les médias sur le corps d'Édouard Michelin, c'est surtout cela qu'il faut voir et non pas un « héros des temps modernes » comme les journalistes voudraient nous le faire croire.

Un bon patron est un patron mort et les médias vendus lui servent de linceul.

Jean-Pierre Levaray

Salut Vicente !



NOTRE AMI VICENTE (Vincent) Marti est mort ce mercredi 14 juin 2006. Il avait raconté ses souvenirs dans un livre intitulé *la Saveur des patates douces* (Atelier de création libertaire, 1998).

Il est né à Madrid en 1926. Ses parents étaient des militants anarcho-syndicalistes qui devaient souvent changer de domicile à cause de leurs activités.

La révolution, il y a assisté, enfant, dans le Levant. Il a vu la création des collectifs, il a vu brûler l'argent. Après la victoire franquiste, sa famille doit vivre dans la clandestinité. En 1948, Vicente et ses proches s'exilent en France après avoir traversé les Pyrénées à pied en plein hiver.

Vicente s'installe alors à Avignon, y apprend le métier de tourneur et la langue française qu'il ignore totalement. Il la maîtrisera ensuite très bien, en utilisant parfaitement les provençalismes.

Il découvre les idées anarchistes et s'investit dans le mouvement libertaire en exil : CNT, FAI, FIJL (Fédération ibérique des jeunesses libertaires). C'est au sein de cette dernière organisation qu'il s'est senti le plus à l'aise. Au début des années 1960, il a participé à des actions clandestines contre le régime franquiste : envoi de véhicules et d'armes, actions explosives contre les intérêts touristiques de l'Espagne. Il connaissait Delgado et Granados qui ont été condamnés à mort et exécutés pendant l'été 1963, pour un acte qu'ils n'ont

pas commis. Vicente et quelques autres se sont battus pour leur réhabilitation qui n'est pas encore acquise.

Son engagement n'a pas été exclusivement tourné vers l'Espagne. Sur ses lieux de travail, il a été un syndicaliste actif, particulièrement en mai 1968.

Entre 1961 et 1976, Vicente a participé activement à l'organisation de campings libertaires dans diverses régions du sud de la France. Durant l'été se retrouvaient jeunes et moins jeunes de tous les pays d'Europe. Avant l'arrivée des campeurs, il fallait souvent défricher, nettoyer et installer des sanitaires. Ces campings étaient gérés de manière collective.

À la fin de l'année 1976, le roi d'Espagne Juan Carlos fait une visite en France. Plusieurs militants sont alors assignés à résidence à Belle-Île-en-Mer dans le Morbihan. Vicente, connu pour son activisme, fait partie de ces « prisonniers ». Un film retrace cet événement qui ne manque pas de côtés amusants (*Vacances royales* réalisé par Gabriel Auer, 1980).

À l'âge de la retraite, Vicente n'est pas resté inactif. Il a parcouru les mers de la Grèce à l'Érythrée avec des jeunes dits « en difficulté ». Il a mis son savoir-faire d'ouvrier au service du CIRA de Lausanne, de la Comunidad del Sur de Montevideo ou de la compagnie de théâtre de rue Ilotopie. Et dans son jardin du Pontet, près d'Avignon, il a même construit un bateau!

CIRA de Marseille

J'APPREND le décès de Vicente Marti et j'ai envie de rajouter quelques détails à la notice publiée dans le bulletin du CIRA.

Pas seulement sur les qualités de Vicente, sa chaleur humaine, son ouverture, je ne l'ai rencontré que trois ou quatre fois, mais c'est quelqu'un dont on se souvient. Pour concrétiser, il faut dire que dans l'usine où il travaillait il était délégué du personnel alors que l'usine était dominée par la CGT, mais qu'importe, le bonhomme emportait l'adhésion et même les CGTistes votaient pour lui.

Enfin, le point que je voulais ajouter concerne Mai 68 à Avignon. Un petit point d'histoire. C'est dans une cave, le week-end suivant, les premières émeutes à Paris, que j'ai rencontré Vicente, il était venu avec Gérard Gélas (théâtre du Chêne noir), il y avait aussi Nicole Aubiat et moi-même ainsi que le président de l'UNEF d'Avignon (un trotskyste de la FER d'ailleurs), et c'est ce petit groupe qui décida et organisa la grève qui démarra le lundi suivant, avec succès, et qui mena très vite à l'occupation de la Fac.

Axel Baudouin

Muriel Spark

Une des figures la plus marquante, anticonformiste et singulière de la littérature britannique

La romancière britannique Muriel Spark est morte dans un hôpital de Florence (Italie), jeudi 13 avril. Elle était âgée de 88 ans.

Née Muriel Sarah Camberg, le 1^{er} février 1918 à Edimbourg, l'excentrique et talentueuse Muriel Spark comptait comme l'une des figures le plus marquante et le plus singulière de la littérature britannique, à laquelle elle avait donné de nombreux ouvrages (romans et nouvelles), dont plusieurs ont été adaptés à l'écran. Cette petite femme espiègle aux yeux immenses, qui vivait depuis près de trois décennies dans la commune toscane de Civitella della Chiana, au-dessus d'Arezzo, laisse derrière elle une œuvre empreinte d'ironie, de lucidité, d'une certaine forme de cruauté et d'une totale indépendance d'esprit.

C'est d'ailleurs pour se détacher complètement de toute communauté littéraire que Muriel Spark s'était installée près d'Arezzo, dans un presbytère du XIV^e siècle, propriété de son amie sculptrice Penelope Jardine. Depuis sa plus tendre enfance, alors qu'elle étudiait à la James Gillespie's High School dont elle gardera un souvenir impérissable, Muriel Spark se sentait pourtant, profondément, l'âme d'un écrivain. Tapie sous les tables, silencieuse, elle observait sans discontinuer le monde à l'en-

tour, avant de le transformer en mots, comme elle l'explique dans son autobiographie parue en 1994 (*Curriculum vitae*, Fayard).

« *J'ai toujours été plus intéressée par les gens que par les choses et même par les livres* », avait-elle dit dans un entretien accordé au « Monde des livres », en août 1997. Mais dès le succès de son premier roman, *Les Consolateurs* (Fayard, 1991) paru en 1957 sous le titre *The Comforters*, Muriel Spark s'était sentie parasitée par les bruits et les sollicitations de ce milieu littéraire londonien qu'elle décrit de manière acide dans *Le Pisseur de copie* (Fayard, 1989). Elle avait alors quitté Londres pour New York, en 1960, avant de constater que cet éloignement ne lui suffisait pas. Quelques années plus tard, elle refit donc ses valises pour une destination qui devait être la bonne : l'Italie, dont elle devint citoyenne honoraire.

Subtilement féroce

Pendant toutes ces années, Muriel Spark a consacré l'essentiel de son temps à ses livres, ne passant jamais un jour sans écrire (à la main, avec un stylo que personne ne devait avoir utilisé avant elle et sur des cahiers à spirale qu'elle commandait spécialement en Ecosse).

Très vite après *Les Consolateurs*, elle publia *Robinson* (Fayard, 1994), puis *Memento mori* (Fayard, 1993) et enfin l'un de ses livres les plus célèbres, *Les Belles Années de mademoiselle Brodie* (Fayard, 1992), où elle s'inspirait de l'une de ses professeurs de la James Gillespie's High School.

Parallèlement, celle qui avait commencé par la poésie et des essais très remarquables sur différents écrivains (en particulier Mary Shelley, la « mère » de Fran-

kenstein), rédigeait des nouvelles, ensuite réunies en recueil (par exemple le formidable *Pan ! Pan ! Tu es morte*, Fayard, 1987).

Dans chacun de ces livres surgit le style très particulier qui est le sien : simple, presque froid et pourtant subtilement féroce. D'un récit à l'autre, elle démonte les conventions de la société, ses hypocrisies, ses méchancetés, dans des atmosphères où le macabre et l'humour se disputent le devant de la scène.

On se souvient du *Banquet* (Fayard, 1991) et, plus récemment, du très amusant *Complices et comparses* (Gallimard, 2002) ou d'*A bonne école* (Gallimard, 2005).

Ne reculant pas devant le sang, le meurtre et les énigmes qui l'ont fait flirter, parfois, avec le roman policier, Muriel Spark nourrissait ses livres de l'attention qu'elle portait au monde réel. Dans *A bonne école*, par exemple, où elle s'inspirait d'une affaire criminelle non élucidée : l'histoire de Lord Duncan qui, croyant se débarrasser de sa femme, avait assassiné dans le noir la nurse de ses enfants.

Elevée au rang de « Dame » en 1993, Muriel Spark s'était convertie au catholicisme à l'âge de 30 ans. « *Je ne fais jamais de prosélytisme*, disait-elle en 1997, *mais d'une curieuse manière, aucun de mes livres n'aurait pu être écrit par une non-catholique.* »

Récompensée de très nombreuses fois pour son travail, Muriel Spark avait reçu le British Literature Prize pour l'ensemble de son œuvre, en 1997. Une partie de la somme que lui avait rapportée ce prix était allée à la James Gillespie's High School d'Edimbourg.

Avec le reste, Dame Muriel Spark s'était offert une très belle Alfa Romeo pour ne plus jamais avoir à prendre l'avion. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Marie-France Stirbois

Opposée à l'ascension de Marine Le Pen, elle avait été suspendue du Front national en 2005

Conseillère de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur et longtemps membre du bureau politique du Front national (FN), Marie-France Stirbois est morte des suites d'une grave maladie, dimanche 16 avril, à son domicile de Villeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes). Elle était âgée de 61 ans

Le nom de Stirbois est attaché à l'histoire politique récente de Dreux (Eure-et-Loir). Le 4 septembre 1983, Jean-Pierre Stirbois, alors secrétaire général du Front national, avait en effet créé la surprise en obtenant 16,72 % des voix au premier tour d'élections municipales partielles. Ce score avait entraîné le RPR et l'UDF à faire alliance avec le FN pour, le 11 septembre, enlever à la gauche cette ville gagnée par al gauche en 1977.

Six ans plus tard, en décembre 1989, alors que le débat sur le port du voile islamique dans les écoles échauffait les esprits, Marie-France Stirbois, dont le mari s'est tué en 1988 dans un accident de la circulation, emportait le siège de député de la 2^e circonscription d'Eure-et-Loir avec 61,3 % des voix, lors d'une élection partielle.

Elle est née Marie-France Charles le 11 novembre 1944 à Paris, dans une famille de résistants. Sa mère a été décorée de la croix de guerre avec palmes. Son père dirigeait une société d'entrepôts frigorifiques et de conserverie. Elle-

même était professeur d'anglais, profession qu'elle a quittée pour prendre la succession de son époux à la tête de leur imprimerie.

Son premier engagement politique remontait à la guerre d'Algérie, pour s'opposer à l'indépendance de ce pays. En 1964, elle a milité dans les comités Tixier-Vignancour, candidat de l'extrême droite à l'élection présidentielle de 1965.

C'est là qu'elle a fait la connaissance de son futur mari. Lors des événements de mai 1968, elle étudiait à Nanterre où, responsable de la Fédération nationale des étudiants de France (FNEF), elle a manifesté contre les grévistes.

Tête de file de la contestation

L'adhésion de Marie-France Stirbois au Front national date de 1977. Elle est passée auparavant, avec Jean-Pierre Stirbois, par le Mouvement solidariste (anticapitaliste et antimarxiste). Le couple s'investit alors à Dreux et ses environs, où il possède une maison de campagne. Il se présente régulièrement aux élections locales.

Mais, contrairement à son époux, Marie-France Stirbois fait ses premières armes pour les élections législatives à Paris (1978), puis à Nanterre, dans les Hauts-de-Seine (1985). Sa première candidature nationale à Dreux remonte aux législatives de 1986.

Conseillère de la région Centre de 1986 à 2004, elle a été conseillère municipale de Dreux de 1989 à 2001, députée d'Eure-et-Loir de 1989 à 1993, conseillère générale de 1994 à 2001 et députée au Parlement européen de 1994 à 1999, puis d'octobre 2000 à janvier 2001 et d'avril 2003 à juin 2004.

Elle remplaçait alors Jean-Marie Le Pen qui avait dû rendre son mandat à la suite de sa condamnation à un an d'inéligibilité pour avoir violemment pris à

partie la candidate socialiste Annette Peulvast-Bergeal, en mai 1997, à Mantes-la-Jolie (Yvelines).

Marie-France Stirbois, qui avait déménagé dans le Sud-Est, était depuis 2001 conseillère municipale de Nice et depuis 2004 conseillère de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Ses relations avec M. Le Pen étaient des plus tendues depuis plusieurs années, tension dont l'origine remontait à l'époque où son mari était secrétaire général du FN. Inquiet de l'emprise de ce dernier sur l'appareil, M. Pen s'employait, au moment de la mort de Jean-Pierre Stirbois, à marginaliser ses partisans en favorisant alors l'ascension de Bruno Mégret.

Les relations de Marie-France Stirbois et du président du FN se sont à nouveau détériorées quand ce dernier lui a refusé une place éligible aux élections européennes de 1999. Elle lui avait pourtant apporté un soutien total dans le conflit l'opposant à M. Mégret. Proche de Bruno Gollnisch, dauphin déclaré de M. Pen en cas d'empêchement de celui-ci, Marie-France Stirbois était une farouche opposante de Marine Le Pen.

Une nouvelle fois marginalisée aux élections européennes de 2004, Marie-France Stirbois est devenue tête de file de la contestation avec Jacques Bompard, maire d'Orange, passé depuis au Mouvement pour la France de Philippe de Villiers.

Elle avait été suspendue du bureau politique pour six mois en septembre 2004. Réitérant ses critiques publiques contre le président du FN de sa fille, Marie-France Stirbois a été suspendue du parti, quelque temps avant de devenir gravement malade, en octobre 2005. ■

CHRISTIANE CHOMBEAU

Pierre Bettencourt

Poète, conteur et fabuliste, il était aussi imprimeur et peintre

L'ÉCRIVAIN ET PEINTRE Pierre Bettencourt est mort jeudi 13 avril. Il était âgé de 89 ans. Marginal et discret, il vivait depuis 1963 à Stigny dans l'Yonne.

Pierre Bettencourt laisse une œuvre littéraire foisonnante et remarquable. Poète, conteur et fabuliste, il se fit connaître dans de petits cercles d'amateurs, à l'écart – plus voulu que subi – de la grande édition. En revanche, l'œuvre plastique de Pierre Bettencourt – notamment des hauts-reliefs composés à partir de matériaux divers, dont des coquilles d'œufs ou des ailes de papillon – attirera davantage l'attention des marchands d'art. Elle fut montrée, notamment au cours de deux grandes rétrospectives, à Tanlay (Yonne) en 1991 et à Rouen, en 1998. « *Je n'ai pas à me protéger tellement, car je suis invisible. Je ne fais rien pour être vu, mais tout pour le plaisir de mon œil* », affirmait-il en 1993 dans un entretien à *Globe Hebdo*.

Pierre Bettencourt est né en 1917, à Saint-Maurice-d'Ételan (Seine-Maritime). La généalogie de ce fils de grande famille – des juristes, des militaires, des ecclésiastiques... –, frère aîné de l'ancien ministre André Bettencourt (un autre de ses frères, Jacques, sera prêtre), est double. Car à la filiation réelle, il en ajoutait une seconde, plus importante sans doute, d'ordre esthétique et spirituelle. A 20 ans, tandis qu'il lit Proust, Kafka, Rilke... et la *NRF*, il suit les

cours de poésie de Paul Valéry au Collège de France. Dans les années suivantes, il voyagea beaucoup, en Afrique, en Océanie, en Inde, aux États-Unis et au Mexique, où il s'intéresse à l'art maya. En 1962, il chasse les papillons sur le site des temples d'Angkor.

Avant-guerre, Pierre Bettencourt se lie d'amitié avec l'écrivain Louis-René des Forêts, découvre l'œuvre de Sade, qui pensait que « *tout le bonheur de l'homme est dans son imagination* ». Point de vue qu'il partagera et illustrera de diverses manières. En 1941, il achète une presse à bras et un matériel d'imprimerie. Il édite et imprime ainsi ses premiers livres, toujours à moins de trois cents exemplaires. A quelques exceptions près, dont un volume de la collection « Métamorphoses », dirigée chez Gallimard par Jean Paulhan (*La folie gagne*, 1950) et un érotique sous pseudonyme chez Eric Losfeld (*Les Plaisirs du roi*, de Jean Sadinet, 1963), tous ses premiers livres paraîtront ainsi.

Nébuleuses ou pissenlît ?

L'invention typographique, ainsi que la fantaisie formelle font de ces livres des objets précieux. Mais son grand art d'imprimeur, Bettencourt va aussi l'exercer au bénéfice de ses amis, comme Henri Michaux et Jean Paulhan, qui resteront, avec Jean Dubuffet (lui aussi chasseur de papillons), ses principaux complices, ses pairs et ses admirateurs. Mais il y aura aussi Malcolm de Chazal, Antonin Artaud, Francis Ponge, Monique Apple – dont il partage la vie à partir de 1962...

A partir de 1981, pratiquement tous les livres de Pierre Bettencourt, nouveaux ou réédités, paraî-

tront aux éditions Lettres vives, grâce à Michel Camus et Claire Tiévant, fidèles à l'esprit comme à la lettre de l'écrivain.

Il est difficile de décrire cette œuvre éclatée en un grand nombre de petits volumes, qui semble jaillir perpétuellement d'un don, peut-être même d'une grâce de l'imaginaire, avec l'humour comme élégance. La fable devient philosophique et le conte fantastique, comme naturellement, sans effort. Ses bestiaires, nomenclatures et rapprochements surprenants, les créatures nées de ses rêves et connaissant leur développement propre, sa perpétuelle hésitation entre le règne de la matière et celui de l'esprit...

Tous ces traits pourraient l'apparenter aux surréalistes, mais il doit autant à la mystique chrétienne (il lisait Maître Eckhart avec passion), qu'à Sade, Rimbaud et Lautréamont. Ainsi, sa malice, comme celle de Paulhan, n'était jamais gratuite. « *Le spectacle des nébuleuses est-il plus étonnant que celui des pissenlîts qui se ferment quand un nuage passe, et s'ouvrent quand la lumière les frappe de nouveau ?* », disait-il à Raphaël Sorin qui était venu l'interroger pour « Le Monde des livres » en mars 1983.

À l'occasion de la première exposition particulière de Bettencourt chez René Drouin en 1956, Henri Michaux écrivit : « *La jouissance esthétique pareillement troublée trouvera souvent un crapaud sur la table. Mais tout ici est nécessité, fait par nécessité. Un poids, une pression insolite, avertit de ne pas comparer avec les œuvres des autres.* » Avertissement qui vaut pour toute l'œuvre de Pierre Bettencourt. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

René Chazelle, ancien député puis sénateur (PS) de la Haute-Loire, est mort jeudi 13 avril à Courbevoie (Hauts-de-Seine). Il était âgé de 88 ans.

Né le 24 juillet 1917 à Lyon, ancien magistrat, René Chazelle a été conseiller général, élu du canton de Blesle (1949-1992), député de la 2^e circonscription de la Haute-Loire (1967-1973), puis sénateur de ce département (1974-1983). René Chazelle a aussi été, de 1983 à 1989, maire de Blesle, où il a été membre du conseil municipal depuis 1949.

Henri Duparc, cinéaste ivoirien, réalisateur de *Rue Princesse* (1993) et d'*Une couleur café* (1997), est mort mardi 18 avril à Paris. Il était âgé de 64 ans.

Né le 23 décembre 1941 à Forécariah, en Guinée (ex-Guinée française), Henri Duparc, métis franco-guinéen, avait d'abord fait ses études à l'Est. En 1962, il reçoit une bourse d'études de l'Institut de la cinématographie de Belgrade, puis, de 1964 à 1966, à l'Institut des hautes études cinématographiques de Paris (l'Idhec, devenu la Femis). Auteur en 1972 d'*Abusuan*, grand succès populaire en Afrique, il adapte un poème de Léopold Senghor sur l'émancipation des femmes noires pour un court métrage, *Les Racines de la vie*, puis obtient un prix au Festival de Carthage pour *L'Herbe sauvage* (1977). *Bal poussière* décroche le Prix de la meilleure réalisation au Festival du film de Fort-de-France en 1988, et le Grand Prix et le Prix de la critique au Festival du film d'humour de Chamrousse en 1989. En 1993, Henri Duparc réalise *Rue Princesse*, qui sera un grand succès, au point de donner son nom à la rue la plus chaude d'Abidjan.

Pierre Tabatoni

Professeur à Aix puis à Dauphine, il devint recteur de Paris et chancelier des universités

Membre de l'Institut, Pierre Tabatoni est mort mardi 11 avril à l'âge de 83 ans. Il avait joué dans l'université française un rôle considérable.

Pierre Tabatoni est né à Cannes le 9 février 1923. Après des études de lettres classiques, de droit et d'économie à l'université d'Aix-en-Provence, il passe en 1950, en même temps que Raymond Barre, l'agrégation des facultés de droit qui comportait depuis un demi-siècle une section d'économie. Il est nommé à la faculté d'Alger où enseigne alors une figure impressionnante, G.-H. Bousquet, ami de Schumpeter et légataire de Pareto.

Avant son agrégation Pierre Tabatoni avait étudié, en 1948-1949, à la London School of Economics, où il s'était spécialisé dans les problèmes fiscaux, objets de sa thèse de doctorat. Il passe à nouveau une année entière à l'étranger, en 1954-1955, à Harvard, où il mesure non seulement le développement des disciplines économiques aux Etats-Unis, mais aussi l'efficacité et la supériorité des institutions universitaires américaines par rapport à celles du Vieux Continent.

Pierre Tabatoni appartient désormais à ce petit groupe d'universitaires qui s'efforcent de moderniser nos institutions et de faire progresser leur propre spécialité. C'est ainsi qu'il fonde à Aix, en 1955, le premier Institut d'administration des entreprises, offrant une formation de gestion aux étudiants.

En 1968, Edgar Faure, ministre de l'éducation, lui confie l'administration de la nouvelle université de Paris-Dauphine, où il lui faut se prémunir des délires de l'époque et innover au service d'une institution nouvelle.

Parallèlement Pierre Tabatoni publie avec Henri Brochier, dans la collection Thémis aux PUF, un manuel tout à fait moderne, *Eco-*

nomie financière (1963), véritable révolution car l'étude des finances publiques, dans les facultés comme à Sciences Po, était dominée par la vision juridique et comptable et non par le raisonnement économique.

Il avait été élu à la faculté de Paris en 1961, et il eut avec ses collègues les meilleures relations. Cet homme fin, ironique, courtois, cultivé ne prenait pas trop au sérieux les vanités universitaires et officielles. Il parvint à codiriger avec François Perroux, pendant dix ans, de 1963 à 1973, la revue *Economie appliquée*, sans se brouiller avec cet esprit supérieur et impérieux.

Pierre Tabatoni joua ensuite dans l'administration un rôle éminent. De 1973 à 1975, il est conseiller culturel à New York, dans un poste qui a longtemps porté le nom de « *représentant des universités françaises auprès des universités américaines* », et qui a été illustré par de grands savants. En 1976, il devient directeur du cabinet d'Alice Saunier-Séité, ministre des universités. Il était seul susceptible de canaliser dans une voie réformatrice et prudente la force tourbillonnante de son ministre.

Réformateur

Avec Roland Drago, il fait abolir cette disposition exorbitante de notre droit qui permettait au gouvernement de nommer directement des professeurs d'université. Raymond Barre voulut qu'il devint recteur de Paris et chancelier des universités en 1979. L'alternance politique ne lui permit de demeurer à ce poste que deux ans. C'est regrettable. Il aurait été capable de mener à bien la refonte des universités parisiennes rendue nécessaire par le déplorable découpage de 1970 et la numérotation qui suivit.

Pierre Tabatoni était docteur honoris causa des universités de Bruxelles, de Liège, de Sussex et de Coblence. Il était, depuis 1995, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Enfant de la côte ligure, sur son bateau, au départ de Bandol, il n'aimait rien tant que sillonner cette mer latine dont il se considéra toujours comme un fils spirituel. ■

JEAN-CLAUDE CASANOVA

DISPARITION

Jean Bernard

Médecin humaniste, pionnier de la bioéthique, spécialiste renommé d'hématologie

Jean Bernard, membre et ancien président de l'Académie des sciences, de l'Académie nationale de médecine, et de l'Académie française, est mort lundi 17 avril à Paris, à l'âge de 98 ans. Il avait été le premier président du Comité national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé. Avec lui disparaît l'un des représentants les plus exemplaires d'une génération qui, en France, était parvenue à concilier de manière unique l'exercice de la pratique médicale et de la recherche scientifique sans jamais rompre avec les plaisirs de l'écriture et la quête obstinée de nouveaux repères dans le champ de cette morale en marche qu'est la bioéthique.

Rien, au départ, ne prédisposait Jean Bernard à occuper l'une des premières places dans la médecine du XX^e siècle. Il voit le jour le 26 mai 1907, au n° 2 du square Saint-Ferdinand (aujourd'hui rue du Colonel-Moll), dans le

17^e arrondissement de Paris, dans une famille d'ingénieurs. L'un de ses grands-pères est polytechnicien ; son père, centralien. Il a 7 ans lorsqu'éclate la première guerre mondiale. En 1870, ses grands-parents avaient connu les affres du siège de Paris. Aussi, le père partit au front, met-on les enfants à l'abri, loin de la capitale. L'enfant étudie jusqu'en 1918 à l'école communale du village de Couëron (alors Loire-Inférieure, aujourd'hui Loire-Atlantique). Attiré par les lettres il lit beaucoup, écrit et, à 17 ans, s'exerce au théâtre en jouant *Mangeront-ils ?*, de Victor Hugo. Au nombre des autres « acteurs » : Claude Lévi-Strauss et Pierre Dreyfus.

Il opte toutefois bien vite pour la médecine, avec, déjà, la vision d'une science toujours en progrès dans la lutte contre les altérations de la santé, mais aussi contre la souffrance et l'angoisse face à la mort. Hasard ou fatalité, c'est un échec au prestigieux concours de l'internat des hôpitaux qui oriente sa carrière professionnelle. Il demande aussitôt à être affecté comme « interne provisoire » au service le plus proche de son domicile afin de pouvoir se rendre plus vite sur son lieu de travail. C'est ainsi qu'il entre dans le service de



Jean Bernard en 1993. ULF ANDERSEN/GAMMA

Paul Chevallier, alors maître incontesté d'hématologie. Il est séduit par le médecin autant que par la discipline, cette science du sang encore balbutiante.

Jean Bernard devient sans aucun doute le premier, en France

du moins, à porter un regard global, à la fois physiologique et médical, sur le sang humain. Jeune médecin, il regarde différemment ce tissu liquide de notre corps, qui imprègne tous nos organes, assure maints échanges et circule sans arrêt, depuis notre vie embryonnaire jusqu'à l'heure de notre mort.

Il découvrira bientôt que le sang conserve en outre, par ses caractères innés, la trace de nos origines, de ceux qui nous ont précédés, et, par ses caractères acquis, l'histoire des grands événements de l'existence de chacun d'entre nous. Chaque maladie porte en lui ses « stigmates ». La connaissance de sa composition – cellulaire et liquidienne – constitue un élément essentiel de diagnostic, permet de suivre l'efficacité d'un traitement et d'entrevoir l'issue – heureuse ou fatale – d'une affection. Jean Bernard saisit bien vite que l'hématologie embrasse un champ d'une portée considérable : clinique, médicale et chirurgicale. En 1931, il fonde, avec Paul Chevallier, la première société savante d'hématologie au monde.

Arive la seconde guerre mondiale, Jean Bernard entre très tôt dans la résistance. Il était l'un des 500 titulaires de la carte de résistant de 1940. Nommé responsable de parachutages d'armes sur les plateaux du Vivarais, dans le Vaucluse et dans les Bouches-du-Rhône, il est arrêté et incarcéré six mois à Fresnes. Recouvrant la liberté quelques jours avant la Libération, il reprend aussitôt le combat et ne revient à la vie civile qu'une fois l'armistice proclamé.

Retour aux études médicales. Jean Bernard a suivi les enseignements des sciences bactériologiques et immunologiques professées à l'Institut Pasteur de Paris par deux maîtres prestigieux : Gaston Ramon et Robert Debré. Il mène ainsi bientôt une carrière de clinicien doublée d'une activité de chercheur, deux domaines jusque-là séparés mais qu'il juge indissociables.

De nombreuses maladies sont alors constamment mortelles, comme les leucémies. C'est à ces dernières qu'il s'attaque. On savait que des applications répétées de goudron sur la peau entraînaient souvent la survenue de cancers cutanés. Jean Bernard injecte du goudron dans la moelle osseuse de rats (où se fabri-

quent beaucoup de cellules sanguines) et provoque l'apparition de leucémies. Il démontre ainsi l'étroite parenté qui existe entre les deux processus.

La leucémie sera dès lors considérée comme un véritable cancer des tissus où sont produites toutes les cellules sanguines. En 1950, il décrit la première leucémie chimio-induite chez l'homme : l'hémopathie benzénique observée chez les sujets travaillant dans les industries qui utilisent le benzène.

Dès lors, Jean Bernard aborde de front un problème jusque-là insoluble : le traitement curatif de la leucémie. Sa formation pasteurienne va se révéler précieuse avec l'isolement, en 1962, de la rubidomycine. Trois ans plus tard,

il démontre le pouvoir anti-leucémique de cette substance et obtient les premières rémissions qu'il va bientôt rendre de plus en plus stables, prolongées, voire définitives.

Jean Bernard et ses collaborateurs tentent alors de découvrir les causes de la leucémie et, plus généralement, des cancers. Le déjà vieux concept pasteurien selon lequel chaque maladie infectieuse correspond à un germe donné lui apparaît comme trop simple dans le champ de la cancérologie, la plupart des processus malins étant le résultat de plusieurs actions concomitantes.

En quelques décennies, il révolutionne l'hématologie, qu'il s'agisse de la compréhension des processus pathologiques ou de la guérison obtenues pour des maladies jusqu'alors mortelles. Cette science prend dans le même temps un essor considérable, se fractionnant en différentes disciplines.

En France, Jean Bernard choisit lui-même ses collaborateurs et, à une époque où le système mandarin hospitalo-universitaire n'était pas encore la cible de violentes critiques, ce maître de l'hématologie crée plusieurs équipes. A Marcel Bessis, il confie la cytologie du sang tandis que Jean Dausset est orienté vers l'immunologie. Il découvrira ainsi le système majeur d'histocompatibilité dit HLA. Cette avancée majeure ouvre la voie aux greffes d'organes et vaudra à Jean Dausset le prix Nobel de médecine en 1980.

Dès les années 1970, Jean Bernard porte et défend la renommée de l'hématologie française

des plus grandes universités américaines aux jeunes universités chinoises. Tous ceux qui eurent la chance de le croiser furent marqués par sa brillante intelligence, ses talents de pédagogue, sa foi inaltérable en l'humanisme défendu par les Lumières.

Il reste aujourd'hui à imaginer la lecture qu'a pu faire, via son élection à l'Académie française et cet accès à cette forme d'immortalité, celui qui consacra l'essentiel de sa vie, de ses forces, de son temps, de son intelligence, à la lutte contre la plus intolérable des morts, celle des enfants leucémiques.

Il reste aussi à comprendre pourquoi le jeune étudiant en médecine et futur académicien osa faire le choix d'une discipline aussi totalement désempérée, d'une science à l'époque inexistante, d'une thérapeutique alors limitée au secours moral ? Sans doute faut-il ici invoquer la passion, sinon l'amour, des difficultés ; une passion de la connaissance qui n'allait pas sans son corollaire : la foi dans le progrès.

Mais ce qui fut, avant tout, déterminant – et que l'extrême pudeur du maître de l'école hématologique française lui interdit à jamais d'avouer –, c'est le rôle majeur que devait jouer dans ce choix l'infinie bonté, l'infinie compassion, la blessure secrète et partagée que suscitait chez lui le cotoiement de la détresse.

Tous ses efforts, tous ceux de ses nombreux élèves, furent ainsi longtemps tendus vers la lutte contre ces affections malignes, ces leucémies, alors toujours mortelles. Jean Bernard est mort sans

avoir connu sur ce plan une victoire du même ordre que celles obtenues par les pionniers de l'école pastorienne des maladies infectieuses et des vaccinations. Il aura néanmoins le premier murmuré le mot de guérison devant des rémissions si longues que les petites victimes leucémiques avaient oublié depuis longtemps le mal qui aurait dû les condamner.

Sa passion pour l'enseignement continu aux élèves qui allaient suivre sa trace, l'exceptionnelle clarté de son esprit, se retrouvent dans les nombreux ouvrages qu'il consacra, au terme d'une double réflexion sur la science et sur son éthique. *Grandeurs et tentations de la médecine* (1973), puis *L'Homme changé par l'homme* (1976) fournirent ainsi, dans son style d'une précieuse concision, la plus limpide interprétation des révolutions biologiques qui, ces dernières décennies, ont changé de fond en comble non seulement la pratique médicale mais le comportement humain.

Sous les démonstrations rigoureuses perce néanmoins l'interrogation lancinante bien que discrète du moraliste qui ne pouvait assister sans appréhension au décalage, sans cesse grandissant, entre le progrès des techniques et le déclin des sagesse.

Jean Bernard disparaît à une époque où, par une étrange ironie du hasard, sinon de la fatalité, la maîtrise toujours croissante du vivant conduit à l'effacement progressif des frontières entre le scientifiquement possible et le moralement acceptable. ■

Cette nécrologie a été actualisée par la rubrique médecine du Monde à partir de textes rédigés, avant leur mort, par notre collaboratrice le docteur Claudine Escoffier-Lambiotte et Jacques Ruffié, professeur au Collège de France.

Un regard lucide sur l'éthique médicale

EN 1991, dans une affaire de maternité de substitution dont le retentissement était considérable, Jean Bernard fut entendu par la Cour de cassation en tant qu'expert. Le procureur général avait demandé avec insistance « *qu'il soit mis fin à des divergences jurisprudentielles majeures et que la sécurité juridique soit assurée* ». Jean Bernard s'exprima alors avec force devant les magistrats. Il dit ses craintes quant à une possible exploitation, au travers des « mères porteuses », de la détresse humaine et de la précarité. Et son opinion entraîna celle de la Cour.

Ces craintes, même si d'autres considérations peuvent aujourd'hui la nuancer, sont toujours d'actualité. En 1991, elles révélèrent le souci permanent qu'avait Jean Bernard de tracer la juste voie entre des considérations éthiques fondamentales, telles que le respect de la personne humaine et de sa dignité, ou les conséquences des progrès de la science et de la médecine.

Loin d'aligner sa pensée sur des concepts supposés intangibles, il n'hésitait pas à exprimer des opinions qui pouvaient surprendre. Dans un de ses derniers livres – *Si Hippocrate voyait ça !* – dans lequel il s'entretenait avec André Langaney (J.C.Lattès, 2003), il soulignait l'importance de la responsabilité du médecin. « *C'est au médecin d'évaluer les capacités et les désirs de son patient* », soulignait-il. S'agissait-il d'une résurgence de quelque paternalisme médical dans une

ambiance d'acceptation irrépressible de la « démocratie sanitaire » ? Fallait-il au contraire voir là l'affirmation sans complexe de ce qui doit demeurer la mission du praticien, fondée sur l'équilibre et l'harmonie des trois piliers de l'éthique médicale que sont l'autonomie et la justice, mais aussi la bienfaisance ?

Dans le même ouvrage, Jean Bernard allait plus loin encore. Il exprimait à propos de la loi française de bioéthique une position, au premier abord surprenante, mais dont j'ai eu le privilège de m'entretenir avec lui. « *On prend vraiment conscience que chaque cas est un cas particulier, unique* », expliquait-il, osant ajouter : « *Une telle loi est inapplicable... Jamais, au grand jamais, on n'aurait dû faire de loi de bioéthique...* »

Cette position peut paraître surprenante, émanant du premier président du Comité consultatif national d'éthique créé par François Mitterrand en 1983. Seulement en apparence. Elle ne révèle nullement que Jean Bernard militait en faveur de l'installation systématique de la vacuité législative. Elle nous enseigne qu'il était convaincu de la spécificité de chaque être humain, et donc de l'extrême difficulté d'édicter des règles de conduite universelles, surtout dans le domaine si mouvant de l'éthique biomédicale.

Elle témoigne aussi que ce grand médecin était intimement convaincu aussi des dangers qu'il y avait à encadrer de manière brutale, et donc nécessairement injuste, les comportements individuels.

On est bien loin ici du célèbre rapport daté de 1988 du Conseil d'Etat « *De l'éthique au droit* », qui conduisit à l'adoption des premières lois de bioéthique en 1994.

Jean Bernard rejoignait ainsi les opinions de personnalités comme Anne Fagot-Largeault, aujourd'hui professeur au Collège de France (chaire de philosophie des sciences biologiques et médicales) (« *Le pluralisme accepté ne conduit pas nécessairement au nihilisme moral* »), ou de la regrettée théologienne protestante France Quééré (« *Il y a des régions floues de la moralité ; ce sont des situations d'incertitude ou d'indécidabilité qu'un jugement arbitraire ne saurait dissiper* »).

Cette attitude, toute de prudence, voire de réserve, a imprégné largement les réflexions du Comité national d'éthique, comme en témoigne cette affirmation de son successeur actuel, Didier Sicard : « *L'éthique est de l'ordre de l'interrogation, de l'inquiétude. Elle implique une incertitude, une angoisse. Une réflexion éthique qui, à un moment donné, serait considérée comme chose faite serait par essence non éthique.* » C'est, entre autres, cette distance vis-à-vis de l'obsession législative tout comme de la recherche obstinée d'une bienfaisance trop souvent inaccessible que nous a enseignée Jean Bernard. Nous sommes très nombreux à lui en être infiniment reconnaissants. ■

PROFESSEUR CLAUDE SUREAU,
président honoraire
de l'Académie nationale
de médecine

Maurice de Gandillac

Foucault, Deleuze, Althusser, Lyotard et Derrida furent les élèves de ce philosophe à la grande ouverture d'esprit

Philosophe et historien de la philosophie, Maurice Patronnier de Gandillac est mort à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine), jeudi 20 avril. Il avait 100 ans depuis le 14 février.

Né à Koléa (Algérie) en 1906, il fut d'abord un jeune catholique, sensible aux idées maurassiennes, doublé d'un élève brillant, qui eut de remarquables professeurs : Georges Cantecor, qui l'initia à Nietzsche pour contrecarrer son thomisme naissant ; Etienne Gilson, qui lui fit connaître ce philosophe de la Renaissance, Nicolas de Cues (1421-1464), auquel Gandillac allait consacrer sa thèse en 1941 ; Léon Brunschvicg, Jean Cavaillès, André Lalande, Jean Baruzi, Gabriel Marcel – qui le familiarisa avec les pensées de Jaspers et de Heidegger...

Normalien (promotion 1925), il fraya avec Jean-Paul Sartre, Paul Nizan, Maurice Merleau-Ponty, Simone de Beauvoir, Daniel Lagache, Jean Hyppolite, Henri-Irénée Marrou, Georges Canguilhem tout en bénéficiant de l'influence de l'éminence grise de la Rue d'Ulm, le bibliothécaire Lucien Herr...

L'année de son agrégation, en 1929 (reçu 9^e après Sartre, Beauvoir, Nizan), il assista à Davos, dans les salons du Grand Hôtel, à une rencontre mémorable entre Ernst Cassirer, « *historien si admirablement intelligent, si pondéré, si discret* », et Martin Heidegger « *paradoxal, lyrique, passionné, unilatéral* »...

Et il y a aussi connu Emmanuel Levinas, jeune étudiant lituanien : « *Comment oublier ce bel après-midi où il traduit et commente pour quelques Français plusieurs pages de Sein und Zeit ? Le soleil fait peu à peu fondre le tas de neige sur lequel s'est assis Emmanuel, en tenue de ville, chaussé d'escarpins et de "claque" de caoutchouc. Quand il se lève, nous constatons que, tel le Job biblique, mais sans avoir motif en ce temps-là d'interpeller son Dieu, c'est sur un tas de fumier qu'il vient de nous parler de l'"être-là" et du "soûci".* »

En 1934, parrainé par Charles Du Bos, Maurice de Gandillac assista à sa première décennie de Pontigny : « *La volonté de justice conduit-elle nécessairement à l'action révolutionnaire ?* » « *Dans ma génération, dit-il à Christian Delacampagne dans Le Monde du 21 mars 1983, nous étions nombreux à rêver de concilier l'autorité, la liberté et la justice sociale.* » Le fondateur des célèbres rendez-vous des Décades, Paul Desjardins, vit bientôt en lui son successeur. Dès 1936, Gandillac organisa



Maurice de Gandillac en 1999. RICHARD DUMAS/AGENCE VU

une de ces rencontres, « La volonté du Mal », remplaçant au pied levé Léon Brunschvicg, mais, malgré les présences tutélaires de Nicolas Berdiaeff et de Léon Chestov, il prit ses distances avec l'esprit de Pontigny...

D'abord engagé dans le sillage de Jacques Maritain, Maurice de Gandillac se rapprocha d'Emmanuel Mounier et d'*Esprit* ; il collabora aussi à l'hebdomadaire des dominicains du *Cerf*, *Sept*, y publiant ses reportages sur Berlin en 1935 (qu'il signait Martial Viveyrol). Après-guerre, il devint l'un des piliers de la revue que Marcel Moré fonda en 1945, *Dieu vivant*...

Mémoire précise

Nommé professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne en 1946, il en ressentit, d'emblée, « *une sorte de lassitude* », quoiqu'il appréciait ses collègues Jean Wahl, Jean Grenier, Gaston Bachelard ou Jean Hyppolite... Dès 1954, il aida Anne Heurigon-Desjardins à perpétuer à Cerisy-la-Salle l'œuvre humaniste de Paul Desjardins : instigateur de la plupart des colloques de philosophie qui s'y sont tenus, il a été aussi, de 1964 à 1999, le président de l'Association des amis de Pontigny-Cerisy. L'été dernier encore, il est intervenu avec vigueur et justesse au colloque organisé pour le centenaire de Jean-Paul Sartre...

Pendant les années 1960-1980, il traduisit Lukacs, Hegel, Benjamin (dont il fut le premier traducteur en français), Nietzsche, Bloch et rédigea un essai sur la pensée de la Renaissance pour la collection de la Pléiade. A partir de 1977, il dirigea avec Gilles Deleuze l'édition des Œuvres philosophiques

complètes de Nietzsche (Gallimard) et, dans *Genèses de la modernité* (Cerf, 1992), mit en perspective « *les douze siècles où se fit notre Europe* » à la lumière d'études sur Abélard, Scot Erigène, Lulle, Maître Eckhart, Dante, Pétrarque, More et Bacon.

A l'âge de 86 ans, il commença à écrire ses passionnants Mémoires, apprenant sans hésitation à se servir d'un ordinateur (*Le Siècle traversé, Souvenirs de neuf décennies*, Albin Michel, 1998). En 2005, avec Jean Ricardou, dont il suivait le séminaire de textique à Cerisy, il rédigea une œuvre soumise à de fortes contraintes formelles, *Bestiaire latéral* (éd. de l'Agneau), qui décrit quatre-vingt-un animaux imaginaires... (lui qui regardait à la télévision, ces derniers temps, les documentaires animaliers avec intérêt et ravissement).

Mais s'il gardait un esprit vif et la mémoire précise, l'idée que tous ses élèves, ou presque, étaient morts avant lui – Foucault, Deleuze, Althusser, Lyotard (qui a dirigé un volume d'hommages à Maurice de Gandillac, *L'Art des Confins*, PUF, 1984), Derrida – l'attristait. Cet homme à la grande ouverture d'esprit, qui avait passé son enfance dans la prison pour femmes de la Petite Roquette, dont son père était alors directeur, n'aimait rien tant que les êtres, pour lesquels il était doué d'une vive curiosité, n'hésitant cependant pas à rabrouer féroce l'imprudent auteur de raisonnements approximatifs.

Il avait aussi une passion pour les anges, sur la hiérarchie céleste desquels il pouvait disserte sans fin, avec la plus grande éloquence et alacrité. ■

CLAIRE PAULHAN

Un infatigable défricheur

DE L'ŒUVRE philosophique de Maurice de Gandillac, abondante et multiforme, il peut paraître malaisé de dégager une direction unique, tant la diversité saute d'abord aux yeux. Au fil de sa carrière, où se sont juxtaposés les rôles de professeur, de traducteur, d'homme de débats et de dialogue, il a abordé des auteurs aussi dissemblables que Dante et Hegel, Plotin et Lukacs et des questions au premier regard aussi éloignées les unes des autres que le discours utopique et la naissance de l'Europe, ou encore le néoplatonisme et les mystiques rhénans.

Toutefois, il existe à l'évidence de grands pôles dans cet ensemble. La Renaissance et, avant

tout, la pensée à la fois philosophique et mystique de Nicolas de Cues constituent le premier d'entre eux. Autour viennent graviter les études consacrées aux médiévaux, comme Abélard et Maître Eckhardt. En remontant l'histoire de l'interrogation sur l'indicible et sur la « *nescience* », le philosophe fut conduit à un second pôle, néoplatonicien, allant – à rebours de la chronologie – de Denys l'Aréopagite à Plotin.

En traduisant et étudiant les penseurs allemands de la *Naturphilosophie*, puis un bon nombre de marxistes utopistes, Maurice de Gandillac n'avait pas fondamentalement changé de préoccupation. S'il existe un dénomina-

teur commun à ces pôles distants, c'est le souci d'interroger les limites – du pensable, du dicible, du politique ou de l'historique.

En ce sens, Maurice de Gandillac fut un infatigable explorateur des limites. Il défricha, traduisit, fit lire et étudier des œuvres qui avaient en commun d'être méconnues, mais aussi de se porter aux confins de la connaissance, et d'en scruter la part irréductible d'opacité. Cet homme de paroles était hanté par la question du silence, ce savant était taraudé par le défi de l'inconnaissable. Il n'a cessé de vouloir en faire partager, savamment, la muette énigme. ■

ROGER-POL DROFF

Alida Valli

La comédienne italienne a joué pour les plus grands, et imposé une froide incandescence

L'actrice italienne Alida Valli est morte le 22 avril à Rome. Elle était âgée de 84 ans.

Née Alida Maria Altenburger à Pula (Yougoslavie) en 1921, élevée à Vienne puis à Rome, Alida Valli a suivi les cours d'art dramatique du Centro Sperimentale avant de débiter à l'écran à seize ans dans *Les Deux Sergents* d'Enrico Guazzoli. Elle révèle ses dons dramatiques dans *Manon Lescaut* de Carmine Gallone (1939).

Mario Soldati lui fait obtenir la Coupe Volpi pour son rôle dans *Le Mariage de minuit* (1940), puis, n'ayant pu l'obtenir pour *Malombra* (le producteur préfère Isa Miranda), il prend sa revanche en l'engageant pour *Eugénie Grandet* (1947) et proclame qu'elle est une actrice « d'une sensualité extraordinaire, ayant un pouvoir de fascination hors du commun ».

Mario Soldati la fera tourner dans *Rapt à Venise* (1953), mais entre-temps, Alida Valli est allée à Hollywood, engagée par David O. Selznick. Choyée par le nabab, elle remplace Ingrid Bergman dans *Le Procès Paradine*, d'Alfred Hitchcock (1947). Face à cette brune fatale qu'on lui impose, le cinéaste exige un « jeu négatif », sec, statique. Elle joue dans *Le Miracle des cloches* d'Irving Pichel avec Frank Sinatra (1948).

Puis la voilà dans *Le Troisième homme* de Carol Reed (1949), où un Joseph Cotten transi épie sa silhouette dans une Vienne où résonne le fameux air de cithare d'Anton Karas. Son autre partenaire, Orson Welles (énigmatique Harry Lime), dira qu'elle était « ce qu'on pouvait voir de plus sexy dans sa vie ».

Alida Valli revient en Italie où elle va tourner son chef-d'œuvre. Dans *Senso* de Luchino Visconti, elle donne une majesté de braise à la comtesse Livia Serpieri qui, en pleines fureurs nationalistes, trahit son mari, sa classe et les patriotes du Risorgimento dans les bras d'un officier autrichien. Les rapports avec Visconti sont tendus. Visconti aurait souhaité Ingrid Bergman et Marlon Brando plutôt qu'Alida Valli et Farley Granger.



AFP

Elle se plaindra que le cinéaste fasse à dessein traîner le tournage en longueur pour lui faire payer l'idylle qui la lie à l'un des assistants dont le réalisateur était épris. Mais dans ce film qui rompt brutalement avec le néoréalisme, elle impose son port d'amante égarée par sa passion, errant la nuit dans les ruelles de Venise puis hurlant à la mort dans Vérone, traître, démente et damnée.

L'actrice a le regard pénétrant, la froide incandescence de Maria Casarès. Elle est celle qui, après une rupture, laisse un époux inconsolable dans *Le Cri* de Michelangelo Antonioni (1956), l'inquiétante assistante du manieur de scalpel dans *Les Yeux sans visage* de Georges Franju (1958), la fidèle amoureuse d'un amnésique dans *Une aussi longue absence* d'Henri Colpi (1960), et cette louve vouée à la mémoire de son amant à double identité dans *La Stratégie de l'araignée* de Bernardo Bertolucci (1970).

Mais aussi Mérope dans *Edipe roi* de Pier Paolo Pasolini (1976), et des prestations remarquées chez René Clément (*Barrage contre le Pacifique*, 1957), Gillo Pontecorvo (*Un nommé Sgarcio*, 1957), Roger

Vadim (*Les Bijoutiers du clair de lune*, 1957), Franco Brusati (*Le Désordre*, 1962), Claude Chabrol (*Ophélie*, 1962), Valerio Zurlini (*Le Professeur*, 1972), Patrice Chéreau (*La Chair de l'orchidée*, 1974), Bernardo Bertolucci (*1900*, 1976 et *La Luna*, 1979), Dario Argento (*Suspense*, 1977), Abel Ferrara (*Un cuore semplice*, 1977), Giuseppe Bertolucci, Margarethe von Trotta, Eduardo de Gregorio...

Elle fut aussi une remarquable comédienne de théâtre, interprétant Ibsen, Pirandello, Cocteau, Tchekhov, Wedekind sous la houlette de Strehler, Chéreau...

Divorcée du peintre surréaliste Oscar de Mejo, Alida Valli s'était vu décerner en 1982 un David de Donatello (l'équivalent des Césars français) pour son rôle dans *La Cadulta degli angeli ribelli* de Marco Tullio Giordana, et un autre en 1991 pour l'ensemble de sa carrière. Le Festival de Venise lui avait décerné un Lion d'or pour sa contribution au cinéma italien en 1997.

« Sa disparition est une grande perte pour le cinéma, le théâtre et la culture italienne », a déclaré le chef de l'Eta t Carlo Azeglio Ciampi.

JEAN-LUC DOUIN

Bernard Delvaille

Homme de grande culture il était l'un des meilleurs spécialistes de la poésie française passée et présente

LE POÈTE et critique Bernard Delvaille a été retrouvé mort mardi 18 avril à Venise où il était en villégiature. Agé de 75 ans, il semble avoir succombé à une hémorragie digestive.

Né à Bordeaux – ville à laquelle il consacra un beau livre (Champ Vallon, 1985) – en décembre 1931, il était l'un des meilleurs spécialistes de la poésie française, passée mais aussi présente.

Auteur notamment d'une anthologie de *La Poésie symboliste* (Seghers, 1971, rééditée en poche à la Table Ronde en 2003), d'une autre sur *La Nouvelle poésie française* (Seghers, 1974) et de *Mille et cent ans de poésie française* (Robert Laffont, « Bouquins », 1991), il avait dirigé durant une trentaine d'années la célèbre collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers à partir de 1970.

D'abord journaliste et critique à *Combat*, il collabora régulièrement au *Magazine littéraire* et au *Figaro*

littéraire ; il siégea également aux jurys de plusieurs prix littéraires.

Homme raffiné et de grande culture, Bernard Delvaille est lui-même auteur d'une œuvre poétique abondante qui manifeste une grande aisance formelle (du vers libre à l'alexandrin et au poème en prose) en même temps qu'une inspiration lyrique, vagabonde et mélancolique, dans l'esprit de celui qui fut l'un de ses grands modèles, Valéry Larbaud – auquel il consacra une étude (*Essai sur Valéry Larbaud*, Seghers, 1963).

Rencontres, voyages, errance

Comme l'auteur de *Barnabooth*, Delvaille aimait les villes – d'Amsterdam à Venise, de New York à Londres (*Londres*, Champ Vallon, 1983) et Rome –, les trains et les bateaux, les hôtels, les bars, les séductions furtives et les rencontres sans lendemain. Paul Morand, qu'il connut, fut son autre grande référence littéraire.

Ses poèmes disent l'immense nostalgie d'un bonheur tellement ancien qu'il semble inaccessible dans le présent. Son premier livre de poèmes, *Blues*, date de 1951. Virent ensuite : *Train de vie*, 1955 ; *Tout objet aimé est le centre d'un paradis*, 1958 ; *Désordre*, 1967 ; *La*

Dernière légende lyrique, 1979... En 1983, il avait rassemblé ses *Poèmes 1951-1981* (Seghers) et, en janvier de cette année, un choix important de son *Œuvre poétique* (La Table Ronde), qui prend aujourd'hui une valeur émouvante de testament poétique.

En dehors de la poésie, Bernard Delvaille publia, toujours chez Seghers, des études sur Coleridge (1963), Paul Morand (1966) et Théophile Gautier (1968). En 1971, chez Gallimard, *La Saison perdue*, fut son seul roman, un récit d'exil outre-Atlantique. Enfin, en 2000, 2001 et 2003, Delvaille avait publié trois volumes de son journal couvrant cinquante années (1949-1999).

Ces pages, de lectures, de rencontres, de voyages et d'errance ont cette qualité d'éviter, grâce à une sorte de lyrisme sec, l'apitoiement sur soi-même et même, autant qu'il se peut, la complaisance narcissique.

Dans les dernières pages, lorsque s'achève le XXe siècle, Bernard Delvaille est à Venise, « *ville des êtres solitaires, qui caressent de la main, tel un visage, le parapet des ponts, se donnant l'illusion de suspendre le temps...* »

PATRICK KÉCHICHIAN

Ellen Kuzwayo, auteure sud-africaine, leader des droits des femmes et de la lutte contre l'apartheid, est morte mercredi 19 avril à l'âge de 91 ans.

Professeure, Ellen Kuzwayo était entrée en militantisme après le massacre d'étudiants de Soweto en 1976. Arrêtée par les autorités, elle a passé cinq mois en détention en 1977. Son autobiographie, publiée en 1985, *Femme et noire en Afrique du Sud (Call Me Woman*, traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas, Robert Laffont, « Vécu », 1987, épuisé), a fait d'elle un symbole des luttes des femmes noires sous l'apartheid.

Ce livre lui a valu, la même année, de remporter le Prix de littérature d'Afrique du Sud, qu'elle est le premier écrivain noir à avoir obtenu. Elle a également publié un recueil de nouvelles (*Sit Down and Listen*, 1990).

Jean-Pierre Le Roch, fondateur du groupement des Mousquetaires (Intermarché), est mort vendredi 21 avril à l'âge de 77 ans. Ancien secrétaire général du Groupement Leclerc, il avait rompu avec ce dernier pour créer, en 1969, le groupement de distributeurs indépendants sur le même modèle, sous l'enseigne EX puis Intermarché. Il a présidé le groupe jusqu'en 1994.

Pierre Dureau, compagnon de la Libération, est mort samedi 22 avril à La Cadière d'Azur (Var), à l'âge de 90 ans. Né le 23 août 1915 à Neuilly-sur-Seine, diplômé de l'Ecole des sciences politiques, Pierre Dureau effectue son service militaire dans les chasseurs alpins en 1939. Dès la déclaration de guerre, il sert sur le front des Alpes puis participe à la campagne de Norvège, où il se distingue à deux reprises. De retour en France, il quitte Brest avec le corps expéditionnaire et s'engage dans les Forces françaises libres le 1^{er} juillet 1940, à Londres. Affecté à l'état-major du général de Gaulle à Londres de mars à août 1941, il est envoyé ensuite en Syrie et au Liban où il sert jusqu'en septembre 1942. Aide de camp du général de Larminat jusqu'en janvier 1943, il est ensuite commandant d'unité à la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère. Il prend part aux campagnes de Tunisie et d'Italie dans le 1^{er} bataillon de la Légion étrangère. En août 1944, il débarque en Provence avec le 3^e BLE et se distingue à Autun, en Alsace et sur le front des Alpes. Commandeur de la Légion d'honneur, croix de guerre 1939-1945, Pierre Dureau avait été fait compagnon de la Libération le 28 mai 1945.

Vincent de Swarte

Cet écrivain
à l'imaginaire fécond
et à l'écriture vive
aimait à jouer
des mythes
et des genres

DÉLICIEUX CONTEUR pour la jeunesse, mais aussi singulier romancier qui aimait à jouer des mythes et des genres pour mieux les subvertir, Vincent de Swarte est mort lundi 24 avril à Paris, des suites d'un cancer. Il était âgé de 42 ans.

Après des études de sciences politiques à Bordeaux, Vincent de Swarte devient concepteur-rédacteur publicitaire. Un travail qu'il exercera pendant dix ans avant de se consacrer entièrement à l'écriture. C'est en littérature jeunesse qu'il fait ses débuts avec *Le Carrousel de la mer* (Gallimard, 1996). Un premier livre qui souligne déjà son goût prononcé pour les contes. Outre quelques poèmes, deux autres romans pour la jeunesse suivront avant que cet homme chaleureux et subtil ne compose son premier roman pour adultes : *Pharricide* (Calmann-Lévy, 1998, Pocket). Aussi troublant que saisissant, celui-ci mettait en scène un gardien de phare, taxidermiste et sanguinaire, qui n'est pas sans rappeler celui de *La Tour d'amour*, de Rachilde.

Salué par la critique (il a reçu d'ailleurs le prix Charles Brisset), le romancier y révélait outre un imaginaire des plus singuliers – proche du « réalisme fantastique » –, une écriture vive, ardente, et aussi un étonnant sens de la construction narrative.

Autant de qualités que l'on retrouvera, un an plus tard, dans *Requiem pour un sauvage* (Pauvert, 1999) couronné par le prix Wepler. Toujours sur le mode du conte, l'écrivain va jouer cette fois

du mythe – celui du bon sauvage – pour relater le parcours d'un enfant abandonné dans une forêt du Périgord au XIII^e siècle. Après avoir découvert l'humanité et la barbarie, ce personnage retournera vivre dans sa grotte, qui n'est autre que celle de Lascaux...

Moins cruel, la même année, Vincent de Swarte, dans *La Chapelle aux oiseaux* (Pauvert), va revisiter très librement et avec beaucoup de drôlerie la Nativité.

Fulgurances poétiques

En 2002, après *Le Paradis existe* (Pauvert, 2001), chronique d'un village d'Ukraine contaminé par la catastrophe de Tchernobyl, où cependant la vie reprend peu à peu, le ciel s'assombrit à nouveau avec *Lynx* (Denoël, 2002). Cette fois, l'écrivain ne joue pas seulement des mythes mais aussi des genres, en l'occurrence ici le roman noir, qu'il va subvertir par une écriture flamboyante, sensuelle, âpre, traversée de fulgurances poétiques qui illuminent ce thriller baroque, plein d'humour et d'humanité. En 2003, Vincent de Swarte revient à ses premières amours avec un recueil de contes, *Petit Bloï* (Gallimard, « Folio Cadet »).

Écrivain à l'imaginaire fécond, oscillant entre fable onirique et réalisme désenchanté, Vincent de Swarte publiait, il y a tout juste un an, le drôle et émouvant *Elle est moi* (Denoël, 2005). Un roman trans-genre, à la fois autofiction fantastique et conte philosophique, qui au cœur d'une vertigineuse histoire d'identité, mettait à mal, non sans finesse, quelques idées reçues sur le désir, les rapports hommes-femmes et l'amour fusionnel.

En septembre, Ramsay va publier *Journal d'un père* avant que Denoël, de son côté, ne fasse paraître un recueil de nouvelles, intitulé *Pharanoïa*. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

Le Père René Girault, théologien français, est mort vendredi 21 avril. Il était âgé de 90 ans. Ordonné prêtre en 1946, il s'était engagé dès 1949 au service de la réconciliation des Eglises et consacra l'essentiel de sa vie au rapprochement des chrétiens. Impliqué dans la mise en œuvre de Vatican II, il avait créé, en 1974, le Centre théologique de

Poitiers et fut secrétaire national du Service pour l'unité des chrétiens.

Le Père Girault est l'auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels : *L'Œcuménisme. Où vont les Eglises* (Centurion, 1983), *Sans tricher ni trahir* (Cerf, 1985), *Construire l'Eglise une* (DDB, 1990) et *Les Religions orientales* (Plon, 1995).

Roger Duchêne

Spécialiste
de la littérature
française
du XVII^e siècle et de
l'histoire provençale

L'universitaire Roger Duchêne, spécialiste de la littérature française du XVII^e siècle, est mort mardi 25 avril à Marseille, des suites d'un cancer. Il avait 76 ans.

Né le 3 février 1930 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), le jeune professeur a tout d'abord enseigné au lycée de Bourg-en-Bresse, avant de rejoindre le lycée Thiers de Marseille, de 1955 à 1959. Il est ensuite chargé de cours à l'université de Provence, puis professeur en 1970, et professeur émérite en 1990.

Ses premiers travaux universitaires furent consacrés à Madame de Sévigné, objet de sa thèse (*Madame de Sévigné et l'amour maternel*), soutenue en 1969. Il dirigea ensuite l'édition de sa *Correspondance* dans la Bibliothèque de la Pléiade (trois volumes parus de 1972 à 1978), avant d'être l'auteur d'une imposante biographie de la femme de lettres (Fayard, 1982). Il continua dans la même veine en faisant le portrait de *Ninon de Lenclos* et de *Madame de La Fayette* (Fayard, 1984 et 1988), puis en s'attaquant de manière érudite et originale à une autre figure du Grand siècle : Jean de la Fontaine.

Fondateur, en 1971, du Centre méridional de rencontres sur le XVII^e siècle (CMR 17), dont il fut président d'honneur après en avoir été le président jusqu'en 1998, Roger Duchêne consacra également de nombreux travaux à sa terre d'adoption : la Provence. A partir de 1969, il collabora régulièrement pour la presse locale, notamment *Le Provençal* et *Les*

Nouvelles Affiches de Marseille.

En 1982, il publia *Et la Provence devint française* (éd. Mazarine), étude historique des rapports de la région avec le pouvoir central, du VI^e siècle à la Révolution. Cet ouvrage fut republié au sein d'une *Histoire de la région Provence-Alpes-côte d'Azur* (Fayard, 1986), dont le dernier volume, *Naissance d'une région (1945-1986)*, peut être considéré comme la première étude, sur un cas particulier, de la régionalisation. Directeur, de 1990 à 1995, d'une revue intitulée *Marseille*, il publia également *Marseille, 2 600 ans d'histoire* (en collaboration avec Jean Contrucci, Fayard, 1998).

Parallèlement à ces travaux, l'universitaire s'attaqua aux biographies de deux monuments de la littérature française. En 1994, il se risquait à sortir du XVII^e siècle en écrivant *L'Impossible Marcel Proust* (éd. Robert Laffont), portrait sans indulgence de l'auteur d'*A la Recherche du temps perdu*.

Puis, en 1998, il publia un plus consensuel *Molière*, récompensé par le Grand Prix de la biographie littéraire de l'Académie française (Fayard, réédité en 2006). Revenu au XVII^e siècle, sa période de prédilection, il fut récompensé du Grand prix de l'essai de la Société des gens de lettres pour *Les Précieuses ou comment l'esprit vint aux femmes* (Fayard, 2001), avant de publier *Etre femme au temps de Louis XIV* (Perrin, 2004).

Quelques jours avant de disparaître, Roger Duchêne venait de terminer un dernier ouvrage, *Comme une lettre à la poste* (Fayard), dans lequel il retraçait le moment où la lettre cessa d'être le privilège des savants, et s'ouvrit aux cercles mondains et aux femmes, devenant ainsi un authentique moyen de communication. ■

JÉRÔME GAUTHERET

Guy de La Verpillère, ancien député (RI) et ancien sénateur (PR) de l'Ain, est mort, mardi 25 avril, à Lagnieu (Ain). Il était âgé de 84 ans.

Maire de Proulieu en 1953, puis de Lagnieu jusqu'en 1995, il est élu conseiller général en 1958 et le restera jusqu'en 1998. Devenu député de l'Ain en 1967, constamment réélu ensuite, il siège à l'Assemblée nationale jusqu'en 1980, date à laquelle il est élu sénateur de ce département pour un mandat de neuf ans.

L'une de ses grandes réussites

aura été, malgré la crise de l'après-« trente glorieuses », de convaincre le conseil général de créer et d'accompagner le parc industriel de la Plaine de l'Ain, qui accueille aujourd'hui plus de 70 entreprises et près de 4 000 emplois. Celui que tous appelaient familièrement « le Marquis » s'était retiré progressivement de la vie publique à partir de 1988, laissant son siège de conseiller général à son fils Charles, aujourd'hui président de l'assemblée départementale et maire de Lagnieu depuis 1995.

Madeleine Guilbert, sociologue, est morte le 17 mars. Elle était âgée de 95 ans.

Née en 1910 à Deneuil-les-Mines (Allier), diplômée de philosophie, elle est d'abord enseignante jusqu'à l'Occupation. Pendant la guerre, elle prend part à la Résistance dans les rangs du Parti communiste français et, en 1945, elle est chargée de mission au centre d'études et de statistiques du ministère du travail et commence à publier des études dans la *Revue française du travail* et dans la *Revue des comités d'entreprise*.

En 1950, elle entre au CNRS dans le cadre du Centre d'études sociologiques, pôle principal du développement de la sociologie dans la France d'après-guerre. Madeleine Guilbert y tient d'emblée un rôle d'animatrice et ne tarde pas à publier des articles marquants. Elle entreprend en 1966 une grande enquête qui aboutira à la soutenance de sa thèse principale de doctorat sur « Les fonctions des femmes dans l'industrie » et à sa thèse complémentaire sur « Les femmes et l'organisation syndicale (période 1895-1914) ».

Munie de son doctorat, Madeleine Guilbert continue ses travaux et enseigne la sociologie à l'université Rabelais de Tours de 1969 à 1979. La fécondité de ses recherches novatrices, la rigueur de ses méthodes en ont fait une figure exemplaire de la sociologie française.

Jean-François Revel

Académicien, philosophe et journaliste de conviction, il analysa la « tentation totalitaire » et l'« obsession antiaméricaine »

ÉCRIVAIN, journaliste et académicien Jean-François Revel est mort dimanche 30 avril d'un incident cardiaque au Kremlin-Bicêtre, où il était hospitalisé depuis deux semaines. Il était âgé de 82 ans.

Jean-François Revel fut un écrivain à facettes, un intellectuel pourvu de tant de métamorphoses que leur dénombrement paraît malaisé. Il a traversé en combattant un siècle « qui a été, au-delà de toute limite connue, celui du vice », il a fait de la plume ou du micro des armes acérées, il a goûté aussi l'existence en connaisseur, comme on hume un grand cru. Cet homme multiple a marqué profondément de son empreinte, cinq décennies durant, le débat public, la vie de l'édition, celle des journaux. Au premier regard, la pluralité apparente de sa personnalité l'emporte.

La première silhouette est celle de Jean-François Ricard, son nom d'état civil. Il naît à Marseille le 19 janvier 1924, et découvre fort tôt la littérature, dans la bibliothèque paternelle. Il en gardera à jamais cette habitude singulière : connaître de première main, découvrir par ses propres forces, se défier des intermédiaires, de la clique des experts intercesseurs. Son indépendance se marque aussi dans ses actes : quand la guerre éclate, le tout jeune homme prend ses distances envers son père. Il entre à la fois en khâgne et dans la Résistance, avec un de ses professeurs pour chef de réseau.

Philosophe tenté par la bohème

Sous le normalien, agrégé de philosophie, bientôt professeur, perce après-guerre une sorte de nomade, qui se fourvoie un temps chez un gourou, le fameux Gurdjieff, qu'il jugera vite « imposteur » et « escroc ». Le philosophe est tenté par la bohème. Il enseigne successivement, en quelques années, en Algérie, au Mexique, en Italie, à Lille, visiblement rétif à l'idée de devenir un Socrate fonctionnaire. En 1957, à 33 ans, apparaît enfin Jean-François Revel. Sous son pseudonyme de résistant, un pamphlet virulent, *Pourquoi des philosophes ?*, dénonce le charabia universitaire, brocarde Heidegger et houspille Jacques Lacan. Un polémiste est né, s'attirant aussitôt de nombreux lecteurs et de nombreux ennemis. Ce n'est qu'un début.

Car bientôt Revel, démultiplié, est visible sur tous les fronts, allant de bataille en succès. Éditeur, il travaille avec Julliard, Pauvert, Laffont, créant notamment une merveilleuse collection de pamphlets, intitulée « Libertés ». Journaliste, il est éditorialiste à *L'Express* depuis 1966, magazine dont il prend la direction de 1978 à 1981, avant de se retrouver au *Point*, où il restera jusqu'à sa mort. À côté de l'homme de radio (Europe 1, RTL), commentant l'actualité à chaud, s'installe finalement l'essayiste à succès, avec plusieurs livres importants, véritables phénomènes de librairie.

La série s'ouvre en 1970, avec *Ni Marx ni Jésus*, qui met en lumière la cohérence interne et profonde du modèle politique et social américain.



RITA SCAGLIA/RAPHO

Suivront plusieurs best-sellers, dont *La Tentation totalitaire* (1976), *Comment les démocrates finissent* (1983), *Le Terrorisme contre la démocratie* (1987), jusqu'à son dernier, *L'Obsession antiaméricaine* (2002), rédigé juste au lendemain du 11-Septembre. Revel ne cesse d'y combattre les ignorances et les aveuglements qu'il juge nuisibles, et de défendre, faits et arguments à

l'appui, les libertés aussi bien économiques que politiques. Sa conviction centrale : libéralisme économique et démocratie politique, en se renforçant l'un l'autre, constituent la seule voie possible de progrès social. Ce qui, évidemment, n'a fait que renforcer l'hostilité à son égard d'une bonne partie de la gauche.

Il existe encore bien d'autres facettes de

l'homme, certaines moins connues. Notamment un critique d'art, un historien de la philosophie, un sceptique attentif à la spiritualité, publiant avec son fils Matthieu Ricard, scientifique devenu moine bouddhiste, des dialogues exemplaires (*Le Moine et le Philosophe*, 1997). On ajoutera à la liste, sans la prétendre complète, un gastronome émérite, un mémorialiste à la fois

sensible, généreux et colérique (*Le Voleur dans la maison vide*, 1997), un académicien français, élu le 19 juin 1997 au 24 fauteuil.

Reste à savoir comment cette multitude s'ordonne sous un dénominateur commun. Comment imaginer l'unité de ce penseur pluriel, talentueux, ironique, lucide, courageux et somme toute inclassable ? Il se pourrait que la figure de Socrate constituât la bonne réponse.

Ce ne serait pas si surprenant. Ce qui les rapproche, malgré tant de différences ? Cette façon d'aiguillonner leurs contemporains au nom du vrai, de montrer qu'une erreur d'analyse est aussi une faute morale. La chose unique que combattent en permanence, et Socrate, et les différents Jean-François Revel, c'est l'erreur de jugement. Leurs vrais ennemis : la pensée qui s'égaré, l'émotion qui aveugle et fait taire la raison, la croyance qui s'accroche et submerge l'entendement, les mots qu'on prend pour des idées, les illusions qu'on transforme en objectifs à atteindre. Contre cette pente terrible de l'esprit, qui engendre les pires impasses, les massacres et les échecs, Revel a continuellement lutté, et sur tous les fronts, pour que l'emportement l'analyse logique, l'information objective, la réflexion lucide, le discernement de la réalité.

Ce qui n'a cessé de l'indigner et de l'inquiéter : l'incorrigible propension des hommes – même les meilleurs, même les plus intelligents – à préférer leurs convictions aux leçons des faits et aux conclusions de la logique. Mais les illusions, les idéologies et les aveuglements repoussent constamment, semblables aux têtes d'une hydre. Alors le philosophe était toujours prêt à combattre, à trancher les surgebons nouveaux. Il savait ce combat sans fin, et pour une part désespéré.

Pour un vrai débat

Assez lucide pour être pessimiste, il regardait à l'esprit que l'intelligence ne pèse pas lourd contre les puissances obscures. Mais il persistait à vouloir toujours faire entendre la voix de la raison contre les engagements collectifs et emportements dominants. Au risque d'être parfois victime, à son tour, de ses partis pris. Pour beaucoup de gens pressés et inattentifs, les positions politiques de Revel se résument au libéralisme pur et dur, à un soutien indéfectible à l'Amérique, à la critique acerbe de la complicité entre les intellectuels de gauche et le totalitarisme communiste. Ce n'est pas totalement faux, mais terriblement simpliste. Car l'essentiel de sa démarche ne consistait pas à se battre « pour » l'économie libérale ou la politique de Bush. Son intervention consistait au contraire à dissiper les erreurs et les fausses critiques, pour laisser place à un vrai débat.

C'est pourquoi, au lieu de voir en lui un ennemi irréductible, une sorte de réactionnaire épouvantable et crispé, les intellectuels de gauche auraient pu être attentifs à ce qu'il leur désignait comme pièges à éviter pour eux-mêmes : la complaisance envers les criminels révolutionnaires, l'indulgence envers les dictateurs mieux-désistants, la prime au totalitarisme ami. Ce n'est pas exactement ce qu'ils firent, mais on ne saurait s'en étonner. Car la vertu n'est que rarement affaire collective. C'est avant tout une qualité individuelle.

Dans tous les combats qu'il a menés, non sans parfois quelque excès de verve, c'est finalement cette vieille boussole, la vertu, qui conduisait Revel, comme autrefois Socrate. ■

ROGER-POL DROIT

Un résistant dans la lignée de Tocqueville et de Raymond Aron

ON CRAINT de froisser ses amis. Devant un jour parler, devant Revel, d'un de ses livres politiques, je m'aventurais à comparer sa pugnacité à celle des fantassins espagnols décrits par Bossuet dans son éloge du Grand Condé. Je guettais son approbation. Il opina avec plaisir. Je peux donc reprendre la comparaison : ses livres comme des « gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeureraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute et lanceraient des feux de toute part ». Ainsi était Revel, magnifique, campant dans cette époque qu'il n'aimait guère et tiraillant par tous ses livres et ses articles, indifférent aux modes et à l'air du temps. Mais ce polémiste était en définitive bienveillant et bienfaisant.

Pour quelle cause combattait-il ? Il l'a dit simplement : « Si un sens philosophi-

que existe encore, il consiste, comme le sens de l'art, à savoir déceler les faux. » De même, quand il a publié *Une anthologie de la poésie française*, il a d'emblée précisé qu'il n'accepterait aucun compromis entre le respect des réputations et son propre goût nourri de sa propre expérience de lecteur qui, il faut bien le dire, excluait Claudel et Péguy. Il ne croyait pas à la clarté intrinsèque de la langue française, mais il pensait qu'on devait être clair. D'où ses chapitres sans complaisance sur le docteur Lacan et sur beaucoup d'autres contemporains.

Philippe Raynaud a remarqué finement que son œuvre s'organise comme celle de Taine. A plus d'un siècle de distance, on retrouve, en effet, chez les deux normaliens, la même suite de séquences. D'abord la critique des philosophes français (soumis, pour Revel, à la dogmatique allemande) et la même méfiance à

l'égard de l'université. Puis l'amour de l'Italie et l'intérêt pour les Arts. Ensuite la reconnaissance de l'influence anglaise (pour Taine), américaine (pour Revel), sur l'évolution de la culture, de la politique et de l'économie modernes. Enfin la critique de la dictature jacobine et de ses conséquences, pour Taine, et celle du communisme et du socialisme, pour Revel. Taine à la fin de sa vie s'était pratiquement converti au protestantisme, religion du libéralisme politique.

L'unité de l'œuvre

Revel est passé de la gauche à la droite, mais, social-démocrate ou libéral, il a toujours été dans l'opposition autant à l'égard de nos institutions et de nos dirigeants qu'à l'égard de notre façon de penser la politique. En cela il appartient à ce courant déshéanté qui, de Tocqueville à Raymond Aron, propose aux Fran-

çais de changer leurs mœurs politiques.

Il a mené trois combats : la résistance aux fausses gloires ; la résistance au style obscur ; enfin, la résistance aux mythologies politiques. Revel, comme Voltaire, aimait les jésuites comme éducateurs mais s'était éloigné du christianisme. Il était passé par une forme de mysticisme oriental qui ne l'avait pas convaincu, puis avait rejoint, définitivement, ce scepticisme classique pour lequel la philosophie s'arrête à Hume et à Kant. A ses yeux restaient les sciences, reposant sur l'expérimentation, l'art de vivre pour lequel les moralistes, comme Montaigne comptent plus que les faiseurs de système, et l'art politique au service de la liberté et des progrès réels.

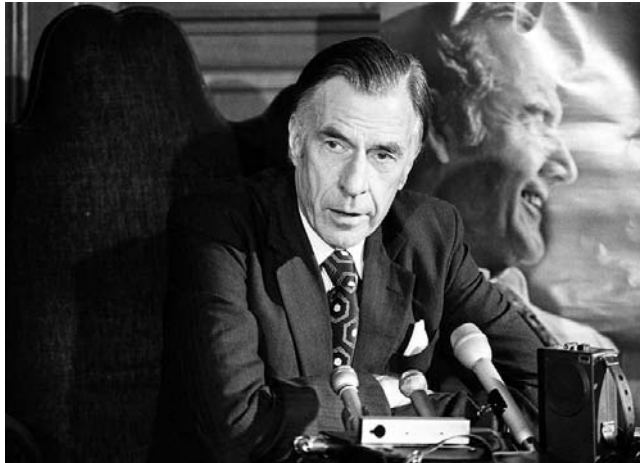
Un an après avoir publié ses Mémoires, il a confié à *Commentaire* un chapitre que tout le monde lui avait conseillé de retrancher du volume, mais qu'il

tenait à publier séparément. Il l'avait intitulé « Supplices de la notoriété ». On s'étonnerait de voir un académicien célèbre se plaindre ainsi. Il tenait pourtant à proclamer que « la notoriété circule, en ce qui concerne les auteurs, entre les doigts de cambistes culturels qui recourent à tous les moyens possibles de s'informer et d'informer », d'inventorier nos idées et de portraiturer nos personnes, sauf le principal, lire les livres et les articles ».

Voilà ce que réclamait Revel, pour lui et pour tous, qu'on lise pour juger. Maintenant que nous allons ranger sur un seul rayon ses livres qui étaient dispersés entre la philosophie, la littérature, l'histoire, la politique, l'art, la gastronomie, l'unité de son œuvre paraîtra évidente : celle d'un homme suffisamment ami des autres hommes pour n'avoir écrit que ce qu'il pensait être vrai. ■

JEAN-CLAUDE CASANOVA

John Kenneth Galbraith



AFP

Personnage hors du commun, il fut le détracteur de l'économie de marché

LE PLUS CÉLÈBRE des économistes américains, John Kenneth Galbraith, est mort samedi 29 avril dans un hôpital de Cambridge (Massachusetts) à l'âge de 97 ans.

Né au Canada le 15 octobre 1908, fils de fermier de l'Ontario, il conquiert ses grades supérieurs à l'université de Californie avant de se retrouver professeur adjoint à Princeton en 1934.

De 1940 à 1946, il occupe différents postes dans l'administration fédérale (défense nationale, économie, agriculture) et collabore après la guerre à la revue *Fortune*. Démocrate, il fut l'un des principaux collaborateurs de Kennedy, qui le nomme ambassadeur en Inde de 1961 à 1963. Sa carrière universitaire fut surtout marquée par son enseignement à Harvard à partir de 1949 puis, à dater de 1971, dans différentes universités européennes : Cambridge, Paris, Genève, Oxford, Louvain.

Ce n'est ni l'enseignement ni la parenthèse diplomatique qui feront la renommée de John Kenneth Galbraith, mais ses livres, articles, réponses à des interviews, participations à des colloques, révélant peu à peu un personnage hors du commun.

Par sa taille d'abord (2,03 mètres), son visage ascétique, ses yeux mi-clos et cette façon qu'il avait, par la plume ou la parole, de lancer des imprécations ou de jouer de l'humour pour faire mentir Carlyle, qui écrivit un jour que l'économie était une « science lugubre ». Ce fut sans doute le plus décapant de ses collègues sur le registre des libéraux américains (c'est-à-dire de la gauche).

Contrastes choquants

La réputation de Galbraith se fait jour en 1955 avec son livre sur *La Crise économique de 1929 (The Great Crash)*, où il se complait à tirer à boulets rouges sur les prévisionnistes qui, au début de l'année fatale, peignaient en rose l'évolution économique malgré des signes négatifs, occultés afin de ne pas freiner l'envol de Wall Street.

Mais c'est *L'Ere de l'opulence (The Affluent Society, 1958)* qui propulse notre auteur sur le devant de la scène. Il est sans doute le premier à avoir regardé d'un peu près l'évolution de la société de consommation et trouvé derrière une façade d'euphorie des signes inquiétants qui deviendront banals dix ans après aux

Etats-Unis et en Europe : création de besoins artificiels pour faire tourner au plus fort la machine productive, inflation, excès des ventes à crédit, dépendance accrue des « choses », etc. Au reste, John Kenneth Galbraith avait mis en exergue de son premier chapitre cette citation d'Alfred Marshall : « L'économiste doit, comme tout le monde, se préoccuper des fins ultimes de l'homme. »

A cet égard, il voit que la société de consommation est aussi celle des contrastes choquants : entre la surabondance des biens produits par l'industrie privée et le dénuement des services publics, entre la société d'abondance et les flots de pauvreté, entre les théories archaïques et la réalité.

Le Nouvel Etat industriel (The New Industrial State, 1967) confirme l'originalité et l'ampleur de ses vues sur le système économique américain. Tournant délibérément le dos aux traités d'économie politique à la mode qui ronronnaient sur les lois du marché, il affirme que le « modèle » d'outre-Atlantique est celui de la « technocratie », mot qui fera florès.

Le lobby militaro-industriel mène le bal sans qu'on s'en rende compte et non pas le consommateur, asservi à ses fins. « Les citoyens sont manœuvrés par ceux qui, nominalement, sont là pour les servir. » Finalement, c'est l'organisation, c'est-à-dire la bureaucratie publique et privée, qui détient le vrai pouvoir. Le défi qu'il faut affronter n'est pas celui que pose aux économies moins avancées la surpuissance américaine, c'est celui que les Etats-Unis s'adressent à eux-mêmes, où il y va de l'homme et de sa liberté.

A mesure qu'avance sa plume, John Kenneth Galbraith se complait sur le registre politique. Dans son livre *La Science économique et l'intérêt général (Economics and the Public Purpose, 1973)*, il n'hésite pas à écrire que les lois antitrust sont « admirablement inoffensives » et qu'il faut émanciper l'Etat des grandes firmes afin qu'il devienne vraiment « le bien commun de la nation ». Il intitule carrément un chapitre « L'impératif socialiste », précisant que le nouveau socialisme « n'est pas idéologique, mais qu'il nous est imposé par les faits ». Un cas concret : toute entreprise qui tire plus de la moitié de son chiffre d'affaires de l'Etat, estime-t-il, doit être nationalisée.

Dans un autre ouvrage sur *La Pauvreté de masse (The Nature of Mass Poverty, 1979)*, il met en cause les politiques classiques d'aide au tiers-monde sous forme de capitaux ou d'assistance technique. « C'était le remède qui impli-

quait le diagnostic. Nous possédons du vaccin, donc le malade a la variole. » Pour John Kenneth Galbraith, le vrai drame c'est que les pauvres s'accoutument de leur état. Réaction tout à fait rationnelle : « Si la pauvreté est cruelle, une lutte perpétuelle et perpétuellement vaine pour y échapper ne serait plus encore. » Il faut donc aider d'abord ceux qui s'aident eux-mêmes, la minorité qui ne se résigne pas, et favoriser le développement endogène, autocentré, des pays pauvres. Alors les minorités feront levier...

L'appétit pour la « chose politique » le conduira également à décrire *L'Anatomie du pouvoir (The Anatomy of Power, 1983)*. Sa recherche est moins profonde que celle de Max Weber, de François Perroux ou de Bertrand de Jouvenel, mais, en analysant les constantes du phénomène, il porte un éclairage précieux sur sa dialectique à partir des trois sources qu'il a repérées : la personnalité, la propriété et l'organisation. On ne sera pas surpris qu'il insiste particulièrement sur cette dernière.

« Justice sociale »

John Kenneth Galbraith se mue en anthropologue dans *La République des satisfaits (The Culture of Contentment, 1992)*, où il s'émeut du fait que la majorité de ceux qui votent font partie de la population plutôt favorisée. Malgré les 13 % d'Américains vivant au-dessous du seuil de pauvreté, la politique du « contentement » pourra durer longtemps encore, même avec un président démocrate.

Dix ans plus tard, il reprend la plume pour fustiger une fois de plus le système de pensée libérale, sous le titre *Les Mensonges de l'économie*. Pour lui, les pressions financières, politiques ou les modes du moment colorent la vérité au gré des gouvernements. « Une vérité, écrit-il, qui n'entretient aucune relation nécessaire avec le réel. »

Notre auteur ne se désintéressait pas des malheurs européens et notamment de celui du chômage. Dans un entretien donnée à l'âge de 86 ans à notre journal (*Le Monde* du 29 mars 1994), il affirmait : « La cause de la justice sociale n'est pas seulement juste, mais remplit une vraie fonction économique », dénonçant la poursuite de politiques monétaires restrictives et lançant : « Si vous baissez les salaires, vous augmenterez le chômage. »

John Kenneth Galbraith n'avait pas choisi par attitude le rôle de l'anticonformiste. Il savait que la ligne de plus grande pente conduit toujours vers la croissance des inégalités. ■

PIERRE DROUIN

Paul Spiegel

Président du Conseil central des juifs en Allemagne, pourfendeur de l'antisémitisme

Paul Spiegel, le président de l'organe représentant la communauté juive d'Allemagne, en plein essor depuis une quinzaine d'années, est mort dimanche 30 avril à l'hôpital de Düsseldorf des suites d'un infarctus du myocarde et d'une leucémie. Il était âgé de 68 ans.

Comme ses cinq prédécesseurs à la tête du Conseil central des juifs en Allemagne, Paul Spiegel a survécu au nazisme et au génocide. Contrairement à Ignatz Bubis, à qui il a succédé en 2000, il n'a toutefois pas connu les camps. Né le 31 décembre 1937 à Warendorf, en Westphalie, dans l'ouest de l'Allemagne, il a passé la guerre caché dans une ferme en Belgique, où sa famille s'était réfugiée. Il connaît à peine sa sœur aînée, Rosa, arrêtée et morte en déportation.

De retour en Allemagne après la guerre, au côté de son père, rescapé d'Auschwitz et de Dachau, Paul Spiegel a grandi dans une famille bourgeoise et religieuse, plutôt traditionnelle. Il a entamé une carrière de journaliste à l'hebdomadaire *Allgemeine Jüdische Wochenzeitung*, avant de devenir porte-parole de caisses d'épargne régionales. En 1986, il a fondé une agence artistique à Düsseldorf. Sa passion pour la comédie et le spectacle – il chérissait les cracheurs de feu – passera peu à peu au second rang, au profit de son engagement dans la vie de la communauté juive. D'abord à Düsseldorf puis au niveau fédéral, lorsqu'il a succédé au charismatique Ignatz Bubis, mort en août 1999.

Si ce dernier s'était érigé en véritable autorité morale, Paul Spiegel, tout aussi écouté que lui, a adopté un profil plus consensuel. « *Je n'ai pas voulu être une instance morale* », disait-il avant sa mort. Cela ne l'a pas empêché de pourfendre tout acte d'antisémitisme dans le pays, ainsi que ceux commis contre les autres « *minorités* ». L'an dernier, alors que l'Allemagne commémorait la Nuit de cristal (1938), il estimait que les juifs étaient « *toujours une minorité discriminée* » dans ce pays. « *Le racisme et l'antisémitisme font presque encore partie, aujourd'hui, du quotidien.* » Lors de l'inauguration, en mai 2005 à Berlin, du Mémorial des juifs assassinés d'Europe, il avait regretté que ce lieu, selon lui, n'explique pas le crime ni ne désigne les bourreaux.

Après les attentats antiaméricains du 11 septembre 2001, Paul Spiegel a mis en garde



SEAN GALLUP/AFP

contre l'amalgame entre islam et terrorisme, ce qui lui vaut aujourd'hui, parmi tous les hommages rendus à sa personne, la reconnaissance des dirigeants de la communauté musulmane d'Allemagne.

Partisan du dialogue entre les religions, Paul Spiegel a accueilli le nouveau pape allemand, Benoît XVI, lorsque celui-ci a choisi de se rendre à la synagogue de Cologne, en marge des Journées mondiales de la jeunesse, à l'été 2005.

Concordat avec l'Etat fédéral

Son mandat à la tête de la communauté juive a été marqué par la signature d'un concordat avec le gouvernement de l'ex-chancelier Gerhard Schröder, qu'il côtoyait personnellement. L'Etat fédéral s'était alors engagé à verser 3 millions d'euros par an pour la préservation et le développement du patrimoine culturel juif allemand, mettant peu ou prou le judaïsme sur un pied d'égalité avec les principales Eglises chrétiennes du pays.

Paul Spiegel a également dû gérer les conséquences de l'arrivée de nombreux juifs russes provenant de l'ex-Union soviétique. Forte de quelque 30 000 membres avant 1989, contre plus de 500 000 avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, la communauté juive allemande en compte désormais plus de 100 000, soit la troisième d'Europe occidentale en nombre. Même si une bonne partie de ces nouveaux venus ne connaissent rien ou presque du judaïsme et du génocide, Paul Spiegel a vu en cet afflux une revanche sur l'idéologie national-socialiste. Depuis quelques années, on construit de nouvelles synagogues et on forme de jeunes rabbins outre-Rhin.

Son successeur à la tête du Conseil central, dont la composition ne reflète pas cette nouvelle réalité, n'a pas encore été désigné. Contrairement à son prédécesseur, qui craignait de voir sa tombe profanée, Paul Spiegel ne sera pas inhumé en Israël mais, jeudi, à Düsseldorf. ■

ANTOINE JACOB

Pram Ananta Toer

Un des écrivains
asiatiques
les plus célèbres
dans le monde

L'ÉCRIVAIN indonésien Pramoedya Ananta Toer est mort dimanche 30 avril à Djakarta. Il était âgé de 81 ans.

Plus connu de ses compatriotes sous le sobriquet de Pram, Pramoedya Ananta Toer est sans nul doute l'auteur indonésien qui aura le plus marqué le XX^e siècle dans l'archipel et l'un des écrivains asiatiques les plus célèbres dans le monde. Cette notoriété, il la devait non seulement à son talent d'écriture, foisonnant, à la multiplicité des styles auxquels il a touché – roman, nouvelle, essai, autobiographie, journalisme... – à travers un nombre considérable d'ouvrages, mais au moins autant à un engagement politique qui lui valut trois séjours en prison, dont le dernier s'étendit sur quatorze ans au bagne de Buru.

Cet homme que l'on a pu comparer à un « *Soljenitsyne de gauche* » n'est jamais parvenu à obtenir la consécration internationale d'un Nobel ; il est vrai que le jury suédois n'a pas souvent montré un grand intérêt pour la littérature venue d'Asie.

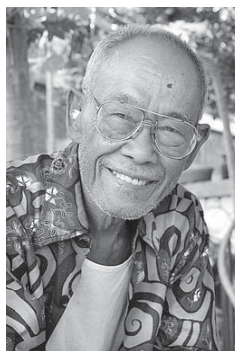
Né en 1925 à Blora, au centre de l'île de Java, d'un père instituteur, Pram a commencé à écrire très jeune. L'occupation japonaise des Indes néerlandaises (1942-1945) le voit travailler un temps pour l'agence de presse nipponne Domei. Les nationalistes soutiennent au début le nouvel occupant qui les a débarrassés des colonisateurs, avant de se retourner contre lui et de réclamer l'indépendance.

Le retour des Hollandais en 1945 puis la guerre d'indépendance font prendre pour la première fois au jeune écrivain le chemin des cachots (1947-1949). Il en gardera le souvenir d'une sorte d'université clandestine, où il peut lire de multiples ouvrages et se frotter aux langues étrangères. C'est aussi à cette époque qu'il écrit l'un de ses meilleurs romans, *Le Fugitif* (Plon, 1990), qui raconte l'histoire d'un militant poursuivi par la police coloniale.

Travail oral

Sous le régime du président Soekarno, Pram va militer de plus en plus à gauche, dans la mouvance du Lekra, l'Institut de littérature populaire proche du Parti communiste, ou PKI. Il écrit des nouvelles, un style très apprécié des Indonésiens, et un autre roman, *Corruption* (éd. Philippe Picquier, 1981), dans lequel il décrit un fonctionnaire cédant aux tentations de l'argent facile. Mais c'est une *Histoire des Chinois d'Indonésie* – une minorité souvent persécutée – qui lui vaudra d'être envoyé une seconde fois en prison par les militaires, à la fin des années 1950. Entre-temps, il a voyagé, aux Pays-Bas, en Chine.

Les anticommunistes militaires se rappelleront à son souvenir dès le renversement de Soekarno en 1965 et l'arrivée au pouvoir du général Suharto. Arrêté durant une période qui vit le massacre de centaines de milliers de militants de gauche, il est torturé avant d'être envoyé dans ce goulag tropical qu'était l'île de Buru. Certes il n'y faisait pas froid comme dans la Kolyma, mais les déte-



SUZANNE PLUNKETT/AP

nus, isolés du monde extérieur, sans contact avec leur famille, devaient dès leur arrivée construire leur paillote et défricher les champs qu'il leur faudrait cultiver. Là, Pram, dont la bibliothèque a été ravagée après son interpellation, se voit interdit d'écrire pendant plusieurs années.

Sans se laisser décourager, il entreprend de raconter à ses codétenus la vaste fresque à laquelle il pensait depuis un certain temps et qui deviendra *La Tétralogie de Buru*, qui relate la décolonisation de l'archipel. Quand il disposera enfin d'une antique machine à écrire, il pourra retranscrire de mémoire ce travail oral, sous la surveillance étroite de ses géoliers. Il ne quittera Buru qu'en 1979 avant d'être confiné chez lui à Djakarta jusqu'en 1992 ; la censure continuera de lui interdire de publier, malgré l'attente d'un public qui ne l'a pas oublié. La chute de Suharto signifiera pour lui le retour à une vraie liberté.

Le premier des quatre tomes de son grand œuvre, *Bumi Manusia, le monde des hommes* (Rivages, 2001), attendu pendant des années, finira par sortir. Pram y narre l'histoire d'un jeune aristocrate, Minke, éduqué à la hollandaise et qui, au nom du modernisme, rejette toute la tradition javanaise, sans être payé de retour.

Mais, a-t-il raconté après sa libération, il avait rajouté le personnage d'une femme courageuse, Nyai Ontosoroh. Il faut dire que Pram, très marqué par les questions sociales, n'a jamais caché son admiration pour la femme indonésienne, opprimée par la tradition, l'islam et les dures contraintes du monde moderne. En témoigne son dernier roman traduit, *Gadis Pantai, la fille du rivage* (Gallimard, 2004), où l'écrivain dépeint, avec un pinceau d'une merveilleuse subtilité, le destin d'une jeune fille et les mouvements de son âme.

Si le style de Toer peut paraître parfois un peu désuet, il a su trouver les mots qui touchent dans une œuvre où il ne s'est pas privé de transposer des événements actuels et son expérience propre. Il a su également prendre ses distances avec une vision optimiste, idéalisée, des Indonésiens à l'égard de leur propre histoire, qui les a souvent poussés à préférer en oublier les moments sombres, comme la collaboration des élites javanaises – que Pram détestait cordialement – avec le colonisateur hollandais pour ne se souvenir que des événements glorieux, comme ceux de la lutte nationaliste.

Ce qui était loin de satisfaire les puissants de l'époque – qui le lui ont fait cher payer, sans jamais qu'il ne plie – mais n'en a pas entamé pour autant sa popularité. ■

PATRICE DE BEER

René-Georges Laurin, ancien député (UNR) et ancien sénateur (UMP) du Var, est mort, lundi 1^{er} mai, à l'âge de 85 ans. Né le 2 mai 1921 à Paris, ancien commissaire-priseur, René-Georges Laurin a été député du Var, de 1958 à 1967, maire de Saint-Raphaël, de mai 1961 à mars 1965, puis de mars 1977 à 1992 (sous l'étiquette RPR), conseiller général du canton de Saint-Raphaël, de 1973 à 1989, conseiller régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur, de 1986 à 1992, et sénateur (RPR puis UMP) du Var, de septembre 1986 à septembre 2004.

Boris Fraenkel

Figure du trotskisme français, il fit l'éducation politique de Lionel Jospin

Boris Fraenkel, intellectuel sans frontières et figure du trotskisme français, s'est suicidé, le 23 avril, à Paris, en se jetant dans la Seine d'un pont. Il avait 85 ans. Sa famille n'a annoncé sa mort que le 1^{er} mai, date de la journée internationale des travailleurs, comme pour saluer un itinéraire d'espoir et de désillusions, qui s'est largement confondu avec les destinées du mouvement ouvrier révolutionnaire.

Fils d'un militant socialiste – menchevik – déporté en Sibérie par le régime tsariste, Boris Fraenkel était né en 1921 dans la « ville libre » de Dantzig (la future Gdansk, en Pologne). Elevé dans la stricte tradition juive, il rompt avec la religion dès l'âge de 14 ans, en s'engageant dans les rangs des Habonim, un groupe de jeunes sionistes socialistes. Cette première expérience politique lui permet non seulement de « sortir du huis clos » étouffant avec sa mère, mais aussi d'acquiescer à une culture démocratique qui l'a durablement éloigné de la tentation stalinienne.

Faute de pouvoir rejoindre la Palestine, Fraenkel émigre en France en 1938, afin de suivre une formation agronomique. Puis, échappant de justesse, à Grenoble, aux rafles de l'été 1942, il gagne la Suisse grâce à l'aide de religieuses catholiques et se retrouve interné dans un camp près de Zurich. Son « université », disait-il : ses compagnons de captivité sont l'écrivain Manes Sperber, le philosophe Lucien Goldmann, ou encore Aby Wieviorka, grand traducteur du yiddish.

De retour en France, après-guerre, Fraenkel décroche un poste de secrétaire auprès de la peintre Sonia Delaunay ; ce pédagogue-né fait aussi son entrée aux Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active (Ceméa), qui forment les moniteurs des colonies de vacances, où il fait la connaissance de sa compagne, Denise Salomon.

Il se réclame déjà du courant trotskiste, vers lequel il s'était tourné à la fin de la guerre. Mais c'est seulement en mai 1958, au moment où le général de Gaulle revient au pouvoir, que ce franc-tireur de la politique décide de rejoindre la petite troupe dirigée par Pierre Bousset, dit « Lambert », noyau de la future Organisation communiste internationaliste (OCI).

Dans les écoles normales d'instituteurs, l'activisme de Fraenkel se fonde sur une propagande conjuguant lutte de classes et libération sexuelle. Il a d'ailleurs beaucoup contribué à la diffusion en France des œuvres de Wilhelm Reich et d'Herbert Marcuse, deux grandes figures du « freudo-marxisme », deux auteurs phares de 1968. Cette année-là, il prononce à l'université de Nanterre une conférence intitulée « Jeunesse et sexualité », qui est restée comme l'une des grandes étapes du joli Mai : « *Sans forfanterie, je suis un peu le père de mai 1968* », aimait-il à répéter.

« Sectarisme épouvantable »

Entre-temps, au début des années 1960, il avait pris en charge la formation d'un jeune élève de l'ENA nommé Lionel Jospin, que l'un de ses camarades avait rencontré lors d'une réunion familiale en Bourgogne. Fraenkel se voit confier l'éducation politique de ce futur haut fonctionnaire auquel il convient de garantir une parfaite confidentialité. « *Lorsque je le recrute, seuls Lambert et moi le connaissons dans l'organisation* », témoignait-il. Quand M. Jospin entre au Quai d'Orsay, il envoie au couple une carte postale de Côte d'Ivoire, qui constituera l'une des pièces venant appuyer des révélations produites beaucoup plus tard par *Le Monde*, contraignant le premier ministre à admettre son passé trotskiste, le 5 juin 2001, à l'Assemblée nationale.

Boris Fraenkel se trouve alors projeté sur le devant de la scène médiatique, mais c'est pour exprimer un double désarroi. Vis-à-vis de M. Jospin, d'abord, qu'il évoquait avec les accents d'un maître déçu. « *Les relations publiques avaient à ses yeux une importance plus grande que les relations privées (...). C'est une défaite extraordinaire pour moi...* », confiait-il, sur France-Culture, à l'été 2002.

Désillusion à l'égard de la politique, aussi, puisque Fraenkel, exclu du groupe Lambert dès le milieu des années 1960, avait pris ses distances avec le « sectarisme épouvantable » des trotskistes, se retirant peu à peu de tout engagement collectif. « *Ma vie consciente n'a eu de sens que lorsque je militais* », notait cet homme profondément tourmenté dans son livre de souvenirs, *Profession : révolutionnaire* (Le Bord de l'eau, 2004). Fraenkel concluait le récit de sa vie en citant ces mots du poète allemand Albert Ehrenstein : « *Je suis mort il y a de nombreuses années, mon cadavre vit encore, lourd et vide.* » ■

JEAN BIRNBAUM
ET ARIANE CHEMIN

Karel Appel

Peintre néerlandais
cofondateur
du groupe Cobra

LE PEINTRE néerlandais Karel Appel est mort jeudi 4 mai à Zurich. Il était âgé de 85 ans.

Né en Amsterdam en 1921, Karel Appel reçoit ses premières leçons de peinture d'un de ses oncles en 1936. De 1940 à 1943, il est élève à l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam, où il se lie d'amitié avec un autre élève d'un an plus jeune que lui, Corneille van Beverloo, qu'on appelle déjà Corneille. En 1946, les deux amis se retrouvent à Liège, ville natale de Corneille. Puis ils exposent ensemble à Amsterdam en 1948. C'est alors qu'ils font la connaissance d'un autre amsteldamois né en 1920, Constant Nieuwenhuys, surnommé Constant.

Ensemble, le 16 juillet 1948, ils fondent le Groupe expérimental hollandais. Ils ont en commun leur jeunesse, leur refus de tout académisme et leur goût pour Matisse, Picasso ou Miro. Quelques semaines plus tard, ils sont à Paris, en compagnie du poète belge Christian Dotremont et du peintre danois Asger Jorn. Le 8 novembre, dans un café près de Notre-Dame, ils rédigent un manifeste de rupture, *La cause était entendue*. Quelques jours encore et Dotremont trouve le nom du groupe qui vient de se constituer : CO pour Copenhague, BR pour Bruxelles, A pour Amsterdam. Ce qui donne Cobra. Appel est ainsi l'un des fondateurs de ce mouvement essentiel de l'après-guerre.

Et, plus qu'aucun autre, il lui est demeuré sa vie durant fidèle en peinture : des formes figuratives simplifiées jusqu'à l'archaïsme et l'allusion tracées par un dessin schématique et puissant, des couleurs d'une intensité paroxystique, des compositions éparpillées et dynamiques, l'horreur du « bien peint », le plaisir de l'expérimentation. Les premières toiles emblématiques de Cobra, en 1949, portent sa signature ou celle de Constant.

Cette année-là, Appel a deux motifs principaux : les animaux et les enfants. Les premiers sont extravagants, disproportionnés, comiques : chèvres à cous de girafes, chiens-cochons, hiboux-pingouins. Les pelages et les plumages sont jaune vif, pourpre, vert gazon. Les enfants ont des têtes en forme de trapèzes découpés dans des planches. Les titres précisent : *Enfants qui demandent*. Ils ont été inspirés à l'artiste par la misère et les ruines de l'après-guerre. Pour le restaurant de l'Hôtel de ville d'Amsterdam, qui lui en a passé commande, Appel réalise une version murale et monumentale de son sujet. Elle provoque un tel scandale que

le conseil municipal ordonne qu'elle soit recouverte. L'exposition organisée au Stedelijk Museum en novembre 1949, qui s'ouvre sur sa grande toile *Hommes et animaux*, suscite le même genre de réaction hostile.

L'année suivante, alors que le groupe Cobra perd déjà de son unité et de son ardeur collective, Appel s'établit à Paris, où il a exposé l'année précédente à la galerie Colette Allendy et où il noue des liens avec le critique Michel Tapié. Grâce à ce dernier, il expose dans les années suivantes à Paris et à New York. En 1954, il reçoit un prix à la Biennale de Venise et, la même année, est invité par Jorn aux Rencontres internationales de céramique d'Albisola. C'est dire que sa reconnaissance internationale est en cours.

Elle ne change rien à ses sujets, ni à son style. Oiseaux, animaux réels et imaginaires s'y ébattent parmi des nuées colorées, parfois rejoints par des figures féminines. Le dessin demeure simple, jeté en noir sur la toile et souvent submergé par l'afflux des couleurs, tantôt d'une souplesse mouvante, tantôt d'une matière plus épaisse qui conserve en relief la trace des gestes du peintre. Des toiles exécutées de la sorte, on a dit parfois qu'elles relevaient de l'expressionnisme.

Mais celui-ci serait seulement stylistique car Appel, à la différence de Constant et de Jorn, se tient à distance des sujets politiques et historiques. Alors que ses deux anciens amis se rapprochent de Debord au point de fonder avec lui l'Internationale situationniste, Appel n'en est pas : il travaille à des vitraux sur le thème de la Genèse pour l'église de Zaandam, aux Pays-Bas.

A partir de 1961, alors qu'expositions et commandes se multiplient, il expérimente d'autres supports que la toile : des troncs d'olivier, puis de grands reliefs de bois ou de polyester à partir de 1964-1965. En 1971, aux États-Unis, il crée ses premières sculptures monumentales en aluminium. Pour autant, il continue à développer son œuvre de peintre, pratique l'eau-forte mais peut aussi, comme en 1976 dans un bidonville de Lima, travailler sur les murs avec l'aide des habitants du quartier.

En 1985, dans ses *Propos en liberté*, il affirme ce désir de renouvellement constant : « *Je reste disponible pour enregistrer la métamorphose perpétuelle du monde – déclare-t-il. L'œil doit rester à l'écoute, comme un radar. La rue, c'est mon atelier, ma vie ; la ville, ma batterie d'énergie.* »

Jusqu'à ces dernières années, malgré des difficultés cardiaques qui l'empêchaient de travailler autrement qu'assis, il est demeuré fidèle à cette profession de foi et a continué à peindre dans l'esprit qui était le sien depuis 1948. ■

PHILIPPE DAGEN

Pramod Mahajan

Orateur réputé, il a joué un rôle essentiel dans l'avènement du Parti du peuple indien

PRAMOD MAHAJAN, « jeune loup » du BJP (Parti du peuple indien – nationalistes hindous), ancien ministre, est mort mercredi 3 mai à l'hôpital de Bombay des suites des coups de feu qu'il avait reçus de son frère le 22 avril dernier. Il était âgé de 56 ans.

Orateur réputé, grand organisateur, très efficace collecteur de fonds, Pramod Mahajan avait joué un rôle essentiel dans l'avènement du BJP sur la scène nationa-

le. L'ascension de ce fils d'un instituteur pauvre, qui avait adhéré au RSS (Mouvement des volontaires nationaux – extrémistes hindous) en 1974 avant d'en devenir secrétaire de la branche jeunes en 1984, devait beaucoup à son entregent et à la protection dont il bénéficiait de l'ex-premier ministre Atal Bihari Vajpayee et du puissant ex-président du parti, Lal Krishna Advani. « *Un jeune leader indien a été enlevé par un sort cruel avant de pouvoir s'épanouir. L'Inde jeune a perdu un puissant porte-parole* », a affirmé mercredi M. Vajpayee, en présentant ses condoléances au siège du BJP à New Delhi.

Elu pour la première fois au Parlement en 1996, Pramod Mahajan avait durant les gouvernements

BJP de 1998 à 2004 occupé successivement les fonctions de ministre des télécommunications, des technologies de l'information, des affaires parlementaires et de l'information.

Son succès avait apparemment rendu son frère jaloux, et celui-ci, en se rendant à la police après son acte, a affirmé qu'il en avait assez d'« être humilié » par son frère. La mort de Pramod Mahajan porte un coup sérieux au BJP, déjà en plein désarroi depuis sa défaite aux élections de 2004. Le premier ministre, Manmohan Singh, la présidente du Parti du Congrès, Sonia Gandhi, et de nombreux politiciens ont aussi exprimé leurs condoléances. ■

FRANÇOISE CHIPAUX

Annie Guéhenno

Avant de vivre dans l'ombre de son mari, Jean Guéhenno, elle fut résistante et écrivain

ANNIE GUÉHENNO, résistante et écrivain, est morte à Paris vendredi 28 avril à l'âge de 89 ans. Née à Tréguier le 17 septembre 1916, elle était la veuve de l'écrivain et essayiste Jean Guéhenno (1890-1978).

Annie Rospabé, issue d'une famille d'instituteurs laïques bretons, est l'auteur de deux livres : *La Maison vide* (Grasset, 1973), discrète autobiographie, et *L'Épreuve* (Grasset, 1968), qui retrace avec un grand naturel son courageux engagement dans la Résistance. Ayant quitté famille et Sorbonne, « *ilot de*

plus en plus étrange dans ce monde où tout avait changé de sens », elle fut recrutée dès mars 1943 par le Bureau des opérations aériennes (BOA), pour lequel elle servit d'abord de « boîte aux lettres ».

Puis elle devint en juin 1943 agent de liaison pour les équipes de parachutage en Bretagne, Normandie et Touraine... En janvier 1944, elle participa aux opérations destinées à réceptionner l'avion que Pierre Brossolette devait prendre pour retourner à Londres, mais Brossolette fut arrêté par les Allemands au moment où il tentait de quitter la France...

Annie Rospabé fut, à son tour, arrêtée début août 1944 par la Gestapo, qui avait infiltré son réseau. Tenue au secret dans une prison d'Angers, torturée, puis déportée, elle réussit, lors

d'un bombardement, à s'évader du train qui l'emportait vers Ravensbrück... « *Un rapport pur avec les êtres, dépouillé de tout ce qui ne va pas droit à l'essentiel qui est en chacun, voilà ce que nous aura permis la vie clandestine.* »

Nommée en 1945 professeur à l'Institut français de Lisbonne, elle y rencontra en octobre Jean Guéhenno, qui y faisait escale sur le chemin de l'Amérique latine, où le gouvernement français l'envoyait pour rétablir les liens culturels avec la France libérée...

A partir de son mariage, en décembre 1946, Annie Guéhenno vécut dans l'ombre de son mari, dont elle a dactylographié les textes, géré l'œuvre et, après sa mort, réuni en recueil ses articles parus dans la revue *Europe*, sous le titre *Entre le passé et l'avenir* (Grasset, 1979). ■

CLAIRE PAULHAN

Janine Solane, danseuse, chorégraphe et pédagogue, est morte lundi 17 avril. Elle avait 94 ans. Née en 1912, cette figure des années 1940 avait cumulé des formations approfondies en danse classique, danse expressionniste, mais aussi dans le style d'Isadora Duncan. C'est à partir de ces différentes techniques qu'elle avait élaboré une écriture très personnelle baptisée « danse classique naturelle », symbiose insolite surtout marquée par l'élan et la liberté duncanienne et un souci rythmique aigu.

Dans un rapport étroit avec la musique (elle aimait tout particulièrement Bach), sa danse s'inscrivait néanmoins dans une certaine modernité, à l'époque où le classique dominait le terrain et s'imposait comme seule possibilité de reconnaissance. Janine Solane vit l'une de ses chorégraphies sélectionnées dans la catégorie « moderne » pour le fameux concours des Archives internationales de la danse en 1932. Figure emblématique de l'époque, elle ouvrit cette même année une école qu'elle baptisa « Maîtrise de danse Janine Solane » et qui accueillit des centaines d'élèves. Grande soliste, éprise de personnages forts comme Jeanne D'Arc, cette « *sculpture en marche* », selon l'expression du chorégraphe Dominique Dupuy, était aussi une excellente meneuse de troupe. Après la seconde guerre mondiale, ses galas, régulièrement donnés au Théâtre de Chaillot, présentaient des spectacles-fresques rassemblant près de 150 jeunes femmes. Depuis 1980, la Maîtrise, toujours située rue de la Grande-Chaumière à Paris (6^e), est dirigée par la fille de Janine Solane, Dominique Solane, qui perpétue l'esprit ouvert et la ligne artistique généreuse de sa mère.

Janine Solane, danseuse, chorégraphe et pédagogue, est morte lundi 17 avril. Elle avait 94 ans. Née en 1912, cette figure des années 1940 avait cumulé des formations approfondies en danse classique, danse expressionniste, mais aussi dans le style d'Isadora Duncan. C'est à partir de ces différentes techniques qu'elle avait élaboré une écriture très personnelle baptisée « danse classique naturelle », symbiose insolite surtout marquée par l'élan et la liberté duncanienne et un souci rythmique aigu.

Dans un rapport étroit avec la musique (elle aimait tout particulièrement Bach), sa danse s'inscrivait néanmoins dans une certaine modernité, à l'époque où le classique dominait le terrain et s'imposait comme seule possibilité de reconnaissance. Janine Solane vit l'une de ses chorégraphies sélectionnées dans la catégorie « moderne » pour le fameux concours des Archives internationales de la danse en 1932. Figure emblématique de l'époque, elle ouvrit cette même année une école qu'elle baptisa « Maîtrise de danse Janine Solane » et qui accueillit des centaines d'élèves. Grande soliste, éprise de personnages forts comme Jeanne D'Arc, cette « sculpture en marche », selon l'expression du chorégraphe Dominique Dupuy, était aussi une excellente meneuse de troupe. Après la seconde guerre mondiale, ses galas, régulièrement donnés au Théâtre de Chaillot, présentaient des spectacles-fresques rassemblant près de 150 jeunes femmes. Depuis 1980, la Maîtrise, toujours située rue de la Grande-Chaumière à Paris (6^e), est dirigée par la fille de Janine Solane, Dominique Solane, qui perpétue l'esprit ouvert et la ligne artistique généreuse de sa mère.

Mgr Raul Francisco Primatesta, cardinal argentin, est mort

lundi 1^{er} mai, à l'âge de 87 ans. Originaire de La Plata, près de Buenos Aires, il en était devenu l'évêque auxiliaire en 1957. Nommé évêque de San Rafael en 1961, puis archevêque de Cordoba en 1965, il avait été créé cardinal en 1973 par le pape Paul VI. En 1998, il s'était retiré tout en restant très présent dans la vie sociale du pays. Sa mort ramène à 192 le nombre de cardinaux, dont 120 de moins de 80 ans.

Jeannine Worms, dramaturge et écrivain français, est morte à Paris vendredi 28 avril, à l'âge de 83 ans. Née le 19 avril 1923 à Buenos Aires, de parents français, Jeannine Worms vécut en Amérique Latine jusqu'en 1930, date à laquelle elle revint à Paris. Elle y fit ses études primaires et secondaires. Mais, en 1941, les persécutions raciales la poussèrent à retourner en Argentine. De ces années d'exil, elle tira plus tard un livre de souvenirs, *Album de là-bas* (La Table ronde, 1975). Elle continua ses études à Buenos Aires, avec

EN LIGNE

Retrouvez sur www.lemonde.fr les nominations, les lois et décrets parus au Journal officiel, ainsi que les adresses de sites Internet publiant des documents significatifs.

Journal officiel

Au *Journal officiel* du samedi 6 mai sont publiés :

Finances : un décret relatif à la conférence nationale des finances publiques et portant création du Conseil d'orientation des finances publiques.

Transports : un décret relatif à la durée du travail du personnel de la Régie autonome des transports parisiens.

Nomination

Alain Girma a été nommé ambassadeur en République centrafricaine.

Jeannine Worms, dramaturge et écrivain français, est morte à Paris vendredi 28 avril, à l'âge de 83 ans. Née le 19 avril 1923 à Buenos Aires, de parents français, Jeannine Worms vécut en Amérique Latine jusqu'en 1930, date à laquelle elle revint à Paris. Elle y fit ses études primaires et secondaires. Mais, en 1941, les persécutions raciales la poussèrent à retourner en Argentine. De ces années d'exil, elle tira plus tard un livre de souvenirs, *Album de là-bas* (La Table ronde, 1975). Elle continua ses études à Buenos Aires, avec

pour professeurs Roger Caillois et Paul Bénichou. En 1951, elle était de retour à Paris. Elle se mit alors à écrire pour le théâtre, tout en publiant également des traductions, des romans, et des essais. Elle est l'auteur de pièces courtes, forme dans laquelle elle était le plus à l'aise ; plusieurs ont été regroupées dans *Le Calcul, suivi de Vingt comédies-minute* (L'Avant-scène, 1997).

C'est à partir de 1965, avec la mise en scène par Nicolas Bataille de sa pièce *Archiflore*, que Jeannine Worms fut révélée au public. Par la suite, de nombreux metteurs en scène s'intéressèrent à son œuvre, qui fut interprétée notamment par Emmanuelle Riva et Roland Bertin (dans *Avec ou sans arbres*, en 1979, à l'Athénée), Roger Hanin et Evelyne Bouix (*La Chasse aux dragons*, au Théâtre de l'Œuvre en 1984), etc. Traduites dans de nombreuses langues étrangères, ses pièces furent jouées à New York ou Tokyo, parfois avant même d'être créées en France.

Jean-Michel Mension

Alexis Violet de son pseudo militant, il était l'auteur du « Temps gage »

JOURNALISTE et écrivain, Jean-Michel Mension est mort des suites d'un cancer, à son domicile de Clichy-la-Garenne (Hauts-de-Seine), samedi 6 mai, à l'âge de 71 ans. Chroniqueur culturel – arts plastiques, musique, théâtre – de *Rouge*, l'organe de la LCR (Ligue communiste révolutionnaire), il signe Alexis Violet. « Alexis », son pseudonyme de militant trotskiste, « Violet » parce qu'il était connu de ses camarades, dans les collages, les diffusions et les actions, pour être toujours vêtu de cette couleur.

Né le 24 septembre 1934 à Paris, personnage solide, grande gueule, physique de cinéma, Jean-Michel Mension présente le profil généreux d'un homme qui, dans l'action comme dans la vie (elles se confondent pour lui), s'est montré d'une constance désordonnée exemplaire : avec l'amour du jazz, des films, des livres, des journaux, du sport et du vin, l'amour de l'amitié

et de son entourage familial. Fils de communistes vertueux, juifs de Belleville, Mension raconte comment il s'est appliqué, non sans fidélité, à démentir la vertu tout en la respectant. Son livre, *Le temps gage* (Noé-sis, 2001), est une saga de l'histoire de Paris, des bagarres, du rire et de l'art de militer. Les drames et les deuils n'ayant, comme de naissance, pas manqué, Mension fait le choix de l'autre voie, celle ouverte par la grand-mère qui élève sept mômes en chantant : « *Traverser la mer Rouge était pour elle monnaie courante et jeu d'enfant. Toute sa vie, irréprochable, sereine, petite et tassée sur sa chaise, les deux pieds sur son petit banc, moitié yiddish et moitié souvenir, elle a charrié, impassible et tendre, son histoire qui ressemble étrangement à celle du monde.* »

Cette histoire est celle de Mension. Il ne peut s'empêcher, c'est plus fort que lui, de se trouver là où les choses commencent : au pas de course et de rade en rade, à travers la guerre, les rafles, la milice (« *N'avez jamais !* »), « le » quartier (Saint-Germain), la première cinémathèque, Bruxelles, l'Internationale lettriste, la guerre d'Algérie, Mai 68, le Vietnam, la Ligue com-

muniste révolutionnaire (grande fidélité à Hubert Krivine, le jumeau d'Alain), les Lip, les Comités Chili, les bagarres, les voyages et les dérivés. Toujours à l'extrême.

Jean-Michel Mension partage la gloire d'avoir été un des premiers proches de Guy-Ernest Debord et le premier exclu du « situationnisme » (1954). Le célèbre graffiti « *Ne travaillez jamais !* » est de lui. Suractif, pourtant, mais hors la vie attelée, il aura parfaitement réalisé le programme : sans jamais perdre une occasion de s'amuser ou d'aimer. Avec la force que communisme la réflexion, ceci dont le constat laisse muet : « *La question juive a été rapidement tranchée dans ma famille : tous ceux qui ont accepté de porter l'étoile jaune sont morts en déportation, les autres sont entrés dans la Résistance et s'en sont sortis vivants. Sauf un.* »

Sa dernière chronique évoque l'exposition Klimt. Il envisageait un nouvel ouvrage : *Révolution de ma révolte*, sans se dissimuler, dans la ligne brisée des Kerouac, Ginsberg et autres Emmett Grogan, que « *de toute façon, on n'en sortira pas vivants.* » ■

FRANCIS MARMANDE

Le Père Gilles Couvreur

Ancien responsable des relations de l'Église catholique avec l'islam

PRÊTRE de la Mission de France, qui fut responsable du service de l'épiscopat pour les relations avec l'islam de 1991 à 1997, le Père Gilles Couvreur est mort samedi 6 mai. Il était âgé de 79 ans.

Né à Paris le 22 mars 1927, Gilles Couvreur entre au séminaire de la Mission de France en 1950, après des études de droit et de sciences politiques. Il est ordonné prêtre le 1^{er} janvier 1955 à Alfortville (Val-de-Marne). De 1956 à 1960, il est professeur de théologie fondamentale au séminaire de la Mission de France, à Pontigny (Yonne). Le 29 avril 1960, il soutient une thèse de théo-

logie à Rome sur le thème « Les pauvres ont-ils des droits ? Recherches sur le vol en cas d'extrême nécessité ».

Le Père Gilles Couvreur exerce ensuite plusieurs ministères en tant que prêtre-ouvrier. Il est alors peintre en bâtiment. De 1991 à 1997, il est secrétaire national du secrétariat pour les relations avec l'islam (SRI) de la Conférence des évêques de France. Il est aussi nommé consultant au conseil pontifical pour le dialogue interreligieux. Pendant son mandat au SRI, le Père Couvreur crée un réseau de correspondants diocésains chargés du dialogue avec l'islam. Il a le souci de former des chrétiens à la rencontre avec les musulmans. Il prépare, pour l'assemblée plénière des évêques à Lourdes de novembre 1997, un dossier intitulé : « La pensée musulmane en France,

diversité, mutations et perspectives ». Ce dossier a été publié aux éditions de l'Atelier en 1998 sous le titre : *Musulmans de France*.

Dans un entretien à la *Lettre d'information* de la Mission de France, le Père Gilles Couvreur expliquait comment il en était venu à s'intéresser au dialogue avec l'islam : « *Par choix et par appel, j'ai toujours eu la chance d'habiter dans le monde populaire de nos banlieues, à Marseille, La Seyne-sur-Mer, Vénissieux ou dans la région parisienne. Peintre en bâtiment, j'ai d'abord connu des communistes et je me suis passionné pour la rencontre entre chrétiens et communistes. Quant aux Maghrébins, c'est depuis vingt ans seulement que je me suis passionné pour essayer de comprendre la place de la foi musulmane dans leur vie.* » ■

XAVIER TERNISIEN

Simone Oppliger

Photographe suisse
au regard humaniste

LA PHOTOGRAPHE suisse Simone Oppliger est morte à Lausanne, jeudi 4 mai, des suites d'un cancer. Elle était âgée de 58 ans. Née le 23 juin 1947 dans le Jura bernois, attachée à ce coin de terre aride qui produit des tra-

vailleurs de l'industrie de précision, des gens farouchement épris d'indépendance, parfois jusqu'à l'anarchisme militant, Simone Oppliger était une rebelle douce qui refusait tout simplement de faire ce qu'elle n'aimait pas et qui aimait découvrir dans le regard des gens qu'elle photographiait ou dans les paysages le clin d'œil de l'insoumission, l'esprit

d'enfance, tout le contraire de la résignation, tout le contraire aussi de la violence, de la méchanceté, de l'amertume.

Ses livres, parmi lesquels le célèbre *Quand nous étions horlogers* (Payot, 1981), sur les conséquences de la crise qui affecte alors l'industrie horlogère, ses reportages en Afrique du Nord, en Amérique latine, parus dans la presse suisse et dans de nombreuses expositions personnelles ou collectives, sont d'une artiste humaniste qui savait aussi écrire dans un style rigoureux et espiègle. Couronnée de nombreux prix, elle était membre du collectif suisse romand Focale, dans lequel elle donnait beaucoup de temps à la formation du regard des jeunes photographes par sa présence chaleureuse et drôle.

« *Chez moi au Jura, la terre est si sérieuse. Rien ne vient facilement ni en abondance, ni les fruits, ni la parole, encore moins les visiteurs. Mais quand les choses se font rares, elles deviennent précieuses. Ici rien ne distrait de l'essentiel. Les lignes sont droites et leur dessin évident. La terre, le ciel. Peut-être sommes-nous ainsi plus proches de sentiments essentiels, de l'idée de la vie et de la mort* », disait-elle, avec des mots qui caractérisent aussi ses images éprises de la vie. En 1986, Simone Oppliger avait publié chez Favre un très beau livre de ses textes et de photos liés à un crime passionnel : *L'Amour mortel*. ■

MICHEL CONTAT

Jacqueline Roumeguère-Eberhardt, ethnologue, directeur de recherche au CNRS jusqu'à sa retraite en 1996, est morte mercredi 29 mars à Nairobi (Kenya). Elle était âgée de 78 ans. Née le 27 novembre 1927 en Afrique du Sud dans une famille de missionnaires protestants suisses installés depuis la fin du XIX^e siècle au nord Transvaal, Jacqueline Eberhardt grandit dans une ferme. Après des études universitaires à Johannesburg, elle s'inscrit en troisième cycle à la Sorbonne et entre au CNRS en 1952. Mariée d'abord au docteur Pierre Roumeguère, psychanalyste et critique d'art, elle épouse en secondes noces un guerrier massaï qui deviendra polygame. Auteur de plusieurs livres, notamment *Les Massaïs, guerriers de la savane* (Berger-Levrault, 1984), elle a réalisé aussi, de 1985 à 1992, des films sur les Massaïs pour la télévision. Jacqueline Roumeguère-Eberhardt a également publié,

en 1988, un récit autobiographique intitulé *Quand le python se déroule* (Robert Laffont).

Erdal Öz, écrivain et éditeur turc, est mort dans un hôpital d'Istanbul, samedi 6 mai, des suites d'un cancer du poumon. Il était âgé de 71 ans.

Né le 26 mars 1935 à Sivas, au centre du pays, Erdal Öz a publié son premier recueil de contes, *Yorgunlar* (« Fatigués »), ainsi que son premier roman, *Odalarda* (« Dans les chambres ») en 1960.

Suivront une douzaine de livres. Emprisonné en 1971 pour ses prises de position politiques après le coup d'Etat militaire, Erdal Öz relatera cette expérience dans *Defterimde Kus Sesleri* (« Sons d'oiseau dans mon cahier », 2003).

En 1981, il a créé Can Yayinlari, sa maison d'édition, qui, avec une centaine d'auteurs à son catalogue, est aujourd'hui l'une des plus importantes de Turquie.

Shigeru Kayano

Parlementaire japonais, il était le défenseur de la minorité ethnique aïnou

Premier parlementaire japonais issu de l'ethnie minoritaire aïnou, Shigeru Kayano est mort samedi 6 mai à Sapporo (Hokkaido). Agé de 79 ans, atteint de la maladie de Parkinson, cet homme à la forte personnalité consacra sa vie à la défense et à la préservation des traditions des Aïnous.

Descendants des peuplades apparentées aux minorités de la Sibérie orientale, les Aïnous occupaient autrefois un large territoire allant du nord d'Hokkaido aux Kouriles et à Sakhaline. Vivant de la cueillette et de la pêche, ils furent victimes de la poussée vers le nord des autorités de Meiji (1868-1918) : décimés, dépossédés de leur territoire, sédentarisés de force, exploités par les colons et n'ayant plus le droit de parler leur langue ni de porter leurs noms, ils ont vu en quelques décennies leur monde s'effondrer.

Ils sont aujourd'hui une vingtaine de milliers dont une partie en Hokkaido dans des sortes de réserves, pour le bonheur des touristes. Tantôt considérés comme les ancêtres du peuple japonais ou comme une altérité absolue en raison de leurs caractéristiques physiques, ils ont été longtemps victimes de discri-

mination. Shigeru Kayano s'employa à leur faire redécouvrir leur dignité.

Né le 15 juin 1926 dans la région de Biratori, il commença par collectionner des objets traditionnels et se spécialisa dans la culture d'un peuple qui traditionnellement vit en symbiose avec la nature et est animé par un profond sens communautaire : les Aïnous préfèrent se désigner par le mot « *utari* », qui signifie « camarade », plutôt que par le terme « *aïnou* » (qui veut dire « homme », par opposition aux divinités).

Shigeru Kayano a créé en 1972 un Musée de la culture aïnou. Il est l'auteur de nombreux livres (une centaine...), dont un dictionnaire de la langue aïnou et plusieurs recueils de transcriptions de légendes orales. Il venait de mettre la dernière main à la rédaction du 28^e volume de l'épopée Yukara.

Devenu en 1994 le premier Aïnou à siéger au Sénat, il obtint à force de persévérance l'adoption en 1997 de la loi sur la protection des droits et la promotion de la culture des Aïnous. Il a en outre contribué à la création d'une école de langue aïnou et d'une station de radio FM, Pipaushi, que dirige son fils Shiro, qui a pour sa part créé un site Internet (Réseau international des peuples autochtones). Selon M^{me} Takako Doi, ancienne présidente du défunt Parti socialiste, Shigeru Kayano restera l'incarnation de « *la fierté d'appartenir à une minorité ethnique* ». ■

PHILIPPE PONS

André Moulinier

Compagnon
de la Libération,
il était surnommé
« Casse-cou »

ANDRÉ MOULINIER, compagnon de la Libération, est mort dimanche 7 mai à Romorantin (Loir-et-Cher). Il était âgé de 83 ans.

Né le 19 juin 1922 à Paris, fils d'infirmier, titulaire du brevet élémentaire, André Moulinier est engagé volontaire le 10 septembre 1940 pour la durée de la guerre, au consulat anglais de San Sebastian en Espagne, au titre de la France libre. Affecté à la French Section du War Office, il est chargé d'organiser l'évasion des militaires anglais vers le consulat et fait effectuer le passage de la ligne de démarcation à 160 prisonniers de guerre.

Arrêté par la Gestapo à Hendaye le 14 janvier 1941, condamné à quatre ans de travaux forcés, il s'évade du camp de Wessling, en Rhénanie, le 21 septembre 1941, et reprend son service au BCRA (Bureau central de renseignement et d'action), les services secrets de la France libre.

André Moulinier est envoyé en mission en Allemagne en janvier 1942, puis, en mai, en Côte-d'Or, dans l'Yonne, en Bretagne et dans le Cher, pour la formation des maquis. Il participe alors à des sabotages de voies ferrées, à des attaques de convois allemands et à des parachutages d'armes pour les maquisards. Il est arrêté, à nouveau, par la Gestapo et des carabiniers espagnols, à Beobia, en Espagne, le 7 octobre 1942. Interné, il s'évade le 1^{er} juin 1943 du camp de Lanton (Gironde).

A partir de juin 1943, il est envoyé en Bretagne, puis, à la tête d'un groupe d'une vingtaine d'hommes, il participe à plusieurs missions pendant l'été en Bourgogne, en Franche-Comté (maquis Georges-Clemenceau et Bourgogne), où il assure le commandement du secteur nord et nord-ouest. Il organise de nombreux parachutages en Bourgogne et fournit des renseignements par radio aux Anglais sur les points à

bombarder (dépôts de la SNCF, dépôts d'essence, etc.). Il est cité huit fois à la radio française de Londres sous le nom « Casse-cou ».

A partir du 6 juin 1944, André Moulinier et ses hommes multiplient les destructions de voies ferrées, de ponts et de locomotives, puis, à partir de juillet 1944, les attaques de convois ennemis dans toute la Bourgogne. En septembre 1944, il prend une part active à la libération du Châtillonnais. Le 1^{er} octobre 1944, il est affecté au 35^e régiment d'infanterie, où il prend le commandement de la 3^e compagnie avec le grade de lieutenant. Blessé au combat par des éclats d'obus, le 28 janvier 1945 à Wittelsheim, pendant la campagne d'Alsace, il sera fait compagnon de la Libération le 17 novembre 1945.

Après la guerre, André Moulinier reste dans l'armée jusqu'en 1947. Il est ensuite rédacteur de presse au journal *Dissidence 40* et exerce la profession de chef d'équipe ou contremaître dans plusieurs sociétés. ■

Jerzy Ficowski

Il avait sorti
de l'oubli l'œuvre
de Bruno Schulz

Poète et essayiste polonais, Jerzy Ficowski est mort mardi 9 mai à Varsovie. Il était âgé de 81 ans.

Né le 4 octobre 1924 dans la capitale polonaise, Jerzy Ficowski fit très jeune, dès 1942, la découverte de l'œuvre de Bruno Schulz. Il consacra sa vie à la recherche de souvenirs et de textes de l'auteur des *Boutiques de cannelle*, dispersés à sa mort, en 1942, dans le ghetto juif de Drohobych.

Jerzy Ficowski a ainsi permis la publication de la correspondance de Bruno Schulz, dont l'œuvre, aujourd'hui au programme dans les écoles polonaises, est sortie de l'oubli grâce à lui. De cette passion est né un livre, *Bruno Schulz. Les régions de la grande hérésie* (éd. Noir sur blanc, 2004), ouvrage scientifique écrit par un passionné, sorte d'« exercice d'admiration », selon Pierre Bilos, professeur à l'École normale supé-

rieure de Lyon. Jerzy Ficowski était par ailleurs spécialiste de la culture et de l'histoire tzigane, auxquelles il a consacré des ouvrages ethnographiques.

Sa propre poésie reposait sur une connaissance encyclopédique du folklore polonais, mais aussi des poésies tzigane et yiddish, dont il s'était fait le porteparole en Pologne. « *Son activité plongeait ses racines dans les origines multiethniques et multiculturelles de la Pologne* », explique encore Pierre Bilos, au sujet des traductions mais aussi de l'œuvre poétique de Jerzy Ficowski, qui a publié douze recueils de poésie en Pologne.

Résistant, puis opposant au régime communiste, il fut souvent interdit de publication pendant et après la période stalinienne. Aujourd'hui reconnu dans son pays comme à l'étranger, il est encore peu publié en France. Deux recueils ont cependant été traduits en 2005 par Jacques Burko : une anthologie, *Tout ce que je ne sais pas* (Buchet-Chastel), et *Déchiffrer les cendres* (éd. Est-Ouest). ■

MARION FAURE

Claude Dalla Torre, qui fut longtemps chef du service de presse des éditions Grasset, est morte des suites d'un cancer, samedi 6 mai, à l'âge de 64 ans.

Née le 18 mai 1941 à Nice, Claude Dalla Torre avait débuté sa carrière chez Flammarion, où elle était entrée, comme attachée de presse, en 1966. En avril 1977, elle devint directrice du service de presse de Grasset. Elle avait pris sa retraite en juin 2003, mais avait continué de s'occuper de certains auteurs d'une maison à laquelle elle s'identifiait. Avec sa perpétuelle cigarette et son verbe haut, avec sa manière d'aimer les écrivains autant que la littérature, Claude Dalla Torre était devenue l'une des figures les plus attachantes du monde de l'édition.

Jean Colin, ancien sénateur (Union centriste) de l'Essonne, est mort jeudi 4 mai à l'âge de 83 ans.

Né le 21 mars 1923 à Longjumeau (Essonne), administrateur des postes et télécommunications, Jean Colin a été maire de Longjumeau de 1965 à 1981, conseiller général de l'Essonne, élu du canton de Longjumeau, de 1967 à 1982, puis sénateur de ce département de 1968 à 1988.

Atif Yilmaz, cinéaste turc, considéré comme l'un des pères fondateurs de l'industrie nationale du cinéma, est mort vendredi 5 mai à Istanbul. Il était âgé de 80 ans. Né le 9 décembre 1926 à Mersin, Atif Yilmaz avait d'abord été peintre, puis journaliste. Il tourne son premier film, *Le Cri sanglant*, en 1951, avant de réaliser près de cent vingt longs métrages, dont le dernier, *La Fausse Fiancée*, est sorti dans les salles turques en 2005. En 1958, Atif Yilmaz avait engagé comme acteur Yilmaz Güney. Le futur réalisateur de *Yol* devint ensuite son scénariste et assistant avant de passer lui-même à la mise en scène.

Claude Dalla Torre, qui fut longtemps chef du service de presse des éditions Grasset, est morte des suites d'un cancer, samedi 6 mai, à l'âge de 64 ans.

Née le 18 mai 1941 à Nice, Claude Dalla Torre avait débuté sa carrière chez Flammarion, où elle était entrée, comme attachée de presse, en 1966. En avril 1977, elle devint directrice du service de presse de Grasset. Elle avait pris sa retraite en juin 2003, mais avait continué de s'occuper de certains auteurs d'une maison à laquelle elle s'identifiait. Avec sa perpétuelle cigarette et son verbe haut, avec sa manière d'aimer les écrivains autant que la littérature, Claude Dalla Torre était devenue l'une des figures les plus attachantes du monde de l'édition.

Jean Colin, ancien sénateur (Union centriste) de l'Essonne, est mort jeudi 4 mai à l'âge de 83 ans.

Né le 21 mars 1923 à Longjumeau (Essonne), administrateur des postes et télécommunications, Jean Colin a été maire de Longjumeau de 1965 à 1981, conseiller général de l'Essonne, élu du canton de Longjumeau, de 1967 à 1982, puis sénateur de ce département de 1968 à 1988.

Atif Yilmaz, cinéaste turc, considéré comme l'un des pères fondateurs de l'industrie nationale du cinéma, est mort vendredi 5 mai à Istanbul. Il était âgé de 80 ans. Né le 9 décembre 1926 à Mersin, Atif Yilmaz avait d'abord été peintre, puis journaliste. Il tourne son premier film, *Le Cri sanglant*, en 1951, avant de réaliser près de cent vingt longs métrages, dont le dernier, *La Fausse Fiancée*, est sorti dans les salles turques en 2005. En 1958, Atif Yilmaz avait engagé comme acteur Yilmaz Güney. Le futur réalisateur de *Yol* devint ensuite son scénariste et assistant avant de passer lui-même à la mise en scène.

Le général de brigade aérienne Albert-Charles Meyer est mort samedi 6 mai à l'hôpital militaire Percy de Clamart (Hauts-de-Seine).

Né le 11 mars 1921 à Belfort, Albert-Charles Meyer, élève pilote, avait vainement tenté de rejoindre Londres en juin 1940 après la défaite. Revenu à Belfort, il crée le réseau « Bruno » rattaché ensuite au réseau « Kléber », spécialisé dans le renseignement militaire. Pendant près de quatre ans, il sillonne la France et la Belgique à vélo, transmettant aux Alliés des renseignements très précieux sur les mouvements de troupes de l'Allemagne.

Arrêté le 11 novembre 1944 à Belfort, Albert-Charles Meyer est torturé pendant huit jours, puis conduit en Allemagne, où il est condamné à mort deux semaines plus tard. Il parvient à s'évader, continuant à recueillir des renseignements sur le dispositif allemand lors de la contre-offensive de von Rundstedt dans les Ardennes durant l'hiver 1944. Démobilisé en 1946, Albert-Charles Meyer rejoint de nouveau l'armée en Indochine en 1951 avec le grade de capitaine, créant le concept des brigades de recherche et de contre-sabotage, puis en 1956 en Algérie les commandos-parachutistes de l'air. Le général de brigade aérienne Albert-Charles Meyer était grand-croix de la Légion d'honneur et grand-croix de l'ordre national du Mérite.

Le colonel Philippe Peschaud, ex-président des anciens de la 2^e DB, est mort lundi 8 mai à Paris. Il était âgé de 91 ans.

Né le 1^{er} février 1915 à Saint-Quentin (Aisne), Philippe Peschaud avait déserté en août 1940 pour rejoindre la France libre au Cameroun. Il avait réalisé un raid de 5 000 km à la boussole en 1942 pour aller chercher l'artillerie de la colonne Leclerc, devenue 2^e DB. A la tête de son peloton de circulation routière, il avait ensuite « marqué la route » aux unités de la 2^e division blindée du général Philippe Leclerc, des plages de Normandie au nid d'aigle d'Hitler à Berchtesgaden, en passant par la libération de Paris. Chargé de la sécurité personnelle du général Leclerc en Indochine, il avait quitté l'armée en 1947 pour créer une compagnie de transport de produits pétroliers. Président pendant trente-deux ans de l'Association des anciens de la 2^e DB, le colonel Philippe Peschaud était grand-croix de la Légion d'honneur.

Grant McLennan, chanteur, bassiste et guitariste australien, membre fondateur du groupe pop Go-Betweens, est mort à Brisbane, samedi 6 mai, apparemment d'une attaque cardiaque. Il était âgé de 48 ans.

Né le 12 février 1958 à Rockhampton, dans le Queensland, Grant McLennan formait, avec Robert Forster, le noyau dur des Go-Betweens, groupe formé à Brisbane en 1978. Voué à une mélancolie délicate, leur folk pop champêtre avait produit quelques-unes des chansons les plus touchantes des années 1980, notamment dans l'album *16 Lovers Lane* (1988). Grant McLennan avait également publié quelques albums solos.

Le colonel Philippe Peschaud, ex-président des anciens de la 2^e DB, est mort lundi 8 mai à Paris. Il était âgé de 91 ans. Né le 1^{er} février 1915 à Saint-Quentin (Aisne), Philippe Peschaud avait déserté en août 1940 pour rejoindre la France libre au Cameroun. Il avait réalisé un raid de 5 000 km à la boussole en 1942 pour aller chercher l'artillerie de la colonne Leclerc, devenue 2^e DB. A la tête de son peloton de circulation routière, il avait ensuite « marqué la route » aux unités de la 2^e division blindée du général Philippe Leclerc, des plages de Normandie au nid d'aigle d'Hitler à Berchtesgaden, en passant par la libération de Paris. Chargé de la sécurité personnelle du général Leclerc en Indochine, il avait quitté l'armée en 1947 pour créer une compagnie de transport de produits pétroliers. Président pendant trente-deux ans de l'Association des anciens de la 2^e DB, le colonel Philippe Peschaud était grand-croix de la Légion d'honneur.

Grant McLennan, chanteur, bassiste et guitariste australien, membre fondateur du groupe pop Go-Betweens, est mort à Brisbane, samedi 6 mai, apparemment d'une attaque cardiaque. Il était âgé de 48 ans.

Né le 12 février 1958 à Rockhampton, dans le Queensland, Grant McLennan formait, avec Robert Forster, le noyau dur des Go-Betweens, groupe formé à Brisbane en 1978. Voué à une mélancolie délicate, leur folk pop champêtre avait produit quelques-unes des chansons les plus touchantes des années 1980, notamment dans l'album *16 Lovers Lane* (1988). Grant McLennan avait également publié quelques albums solos.

Alexandre Zinoviev

Un écrivain soviétique
dissident
devenu
anti-occidental
et nationaliste russe

LE PHILOSOPHE d'origine soviétique Alexandre Zinoviev, auteur des *Hauteurs béantes*, un des livres les plus remarquables de la dissidence dans les années 1970, est mort mercredi 10 mai à Moscou. Il était âgé de 83 ans.

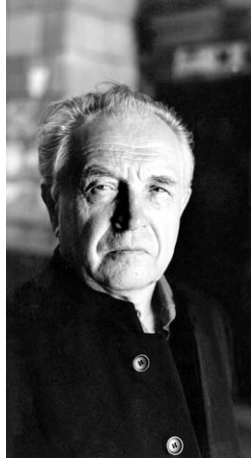
L'originalité d'Alexandre Zinoviev a toujours été sa démesure, son goût du paradoxe et de la provocation, sa mégalomanie qui l'amena à ne tolérer d'autre comparaison qu'avec Alexandre Soljenitsyne – encore le tenait-il pour un écrivain « médiocre » et un penseur « proche de la nullité ». Il sort de l'anonymat en 1976 quand il publie en russe, aux éditions de l'Age d'homme à Lausanne (Suisse), un pavé de plusieurs centaines de pages, *Les Hauteurs béantes*. Avec une verve picaresque, l'auteur décrit, sous couvert d'un pays imaginaire, l'univers soviétique, son absurdité, sa grisaille, les mesquineries et les trahisons en même temps que la férocité et la force de vivre désespérée des habitants de cette planète inconnue.

C'est le début de sens ennuis avec les « organes », c'est-à-dire avec le KGB. Il est exclu de l'institut de philosophie de l'Académie des sciences, où il enseigne la logique. Philosophe, mathématicien, il est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages théoriques. En 1974, il a fait sa thèse de doctorat sur *Le Capital* de Marx. Cette fois, les autorités et ses collègues considèrent que *Les Hauteurs béantes* sont un ouvrage « antisoviétique » et doivent être condamnées comme tel en même temps que leur auteur. Il est chassé du parti, son passeport est confisqué, sa famille harcelée.

Il avait connu les tracasseries du régime quand il était adolescent. Pour avoir critiqué le culte de la personnalité de Staline, il avait été exclu de l'université en 1939 et du Komsomol. Il n'avait repris ses études qu'après la guerre, passée comme pilote de chasse. Zinoviev était né le 29 octobre 1922, dans une famille de onze enfants de la Russie profonde. Son père était peintre en bâtiment et sa mère kolkhoziennne.

Après *Les Hauteurs béantes*, il récidive l'année suivante avec un petit livre au titre marqué par le sens de la dérision, *L'Avenir radieux*, qui ne se situe plus dans un pays imaginaire mais raconte les amitiés et les déboires d'un intellectuel. Le livre, qui lui vaudra le prix Médicis étranger, a deux héros, qui sont les deux faces du Soviétique moyen : l'opportuniste prêt à toutes les compromissions pour arriver coûte que coûte et le je-m'en-foutiste qui suit son chemin malgré les brimades de ses collègues. « *La tragédie russe a ceci de spécifique*, écrit-il, *que d'abord elle suscite le rire, ensuite l'horreur, et enfin une indifférence obtuse. [...] Pour moi cela s'explique par le fait que la tragédie russe, tout comme la façon dont on la perçoit, se situe par-delà le bien et le mal, hors de la sphère morale. C'est une réaction purement psychologique ou même physiologique devant un fait terrifiant.* »

Dans ces deux livres apparais-



MOUKHIN/MAXPPP

sent les formes de l'*homo sovieticus* que Zinoviev n'aura de cesse de décrire dans toutes ses œuvres suivantes – et elles seront nombreuses – jusqu'à en faire non seulement le prototype du citoyen soviétique dans le système communiste mais l'essence même de l'être humain.

En août 1979 arrive une divine surprise : Alexandre Zinoviev est autorisé à se rendre pour un an à Munich avec sa famille. L'intervention du chancelier allemand Helmut Schmidt n'aurait pas été étrangère à cette décision du chef du Kremlin, Leonid Brejnev. En Bavière, Zinoviev continue à écrire, des romans, des pamphlets, dans lesquels il règle ses comptes avec les autres dissidents, ces « punaises dans les fentes d'une isba ». Il écrit aussi des livres politiques où il critique la perestroïka de Mikhaïl Gorbatchev (*Katastroïka*, en 1990). Il ne croit pas le système réformable, bien plus, il ne souhaite pas qu'il le soit. En 1991, il se retrouve plutôt du côté des putschistes dans lesquels il voit des représentants du brejnévisme, « seule alternative au stalinisme », alors qu'Eltsine et ses semblables vont amener la Russie à sa perte.

Il devient de plus en plus amer vis-à-vis de l'Occident, dont il déplore la lâcheté et l'attrait honnête pour un communisme transformé en communautarisme. Il se retourne vers la Russie, où il rentre en 1999, parce que Moscou a toujours été « le centre de l'histoire ». « *En Russie*, écrit-il dans *Le Monde* pour expliquer la fin de son exil, *ce ne sont pas seulement ni tellement les valeurs du communisme qui se sont effondrées, mais bien plus les vraies valeurs (non celles de la propagande !) de la civilisation d'Europe occidentale.* » Il trouve le rempart contre l'« américanisation » du monde dans le Parti communiste russe, qu'il soutient aux élections de 1996 contre Eltsine. Et s'il a un reproche à adresser à Poutine, c'est de ne pas être revenu sur les privatisations, alors que lui, Zinoviev, lui avait « dressé la liste des mesures à prendre. Il ne l'a pas fait. Et a raté l'occasion de devenir un grand homme. Cela condamne la Russie à une dégradation historique », affirmait-il au magazine *Lire*, deux mois avant sa mort. Tout en se déclarant, sans fausse modestie, « le premier écrivain du XXI^e siècle ». ■

DANIEL VERNET

Abe Rosenthal

Directeur de la rédaction du « *New York Times* » de 1969 à 1986, il modernisa cette institution

Le journaliste américain Abraham Michael Rosenthal, communément appelé Abe ou A. M. Rosenthal, est mort des suites d'une crise cardiaque, mercredi 10 mai, dans un hôpital de New York. Il avait 84 ans.

Abe Rosenthal a travaillé au *New York Times* pendant cinquante-cinq ans – de 1944 à 1999 –, successivement comme reporter, correspondant à l'étranger, rédacteur en chef, directeur de la rédaction, puis éditorialiste. Il a profondément modernisé la « dame en gris », sous la houlette du patron du journal, Arthur Sulzberger.

Ce tandem était aux commandes du quotidien en 1971, lors de la parution du plus connu des scoops du *New York Times* : la publication des « papiers du Pentagone », qui montraient des documents secrets sur la guerre du Vietnam. Le président Richard Nixon a tout fait pour empêcher la publication des dossiers (« *Ils ont fait ça pour faire du mal au pays, avait dit Nixon à un conseiller, je leur ferai payer personnellement* »), mais la Cour suprême a donné raison au quotidien.

Ce scoop est devenu, avec le scandale du Watergate – où le *Washington Post* a supplanté son concurrent de New York –, l'un des symboles du courage de la presse américaine dans les années 1970.

Abe Rosenthal a modernisé le journal en créant des cahiers économique et régional et de nouvelles rubriques et suppléments : Sciences, Maison, Weekend, Sports. Quand il était à la tête de la rédaction, le journal a remporté vingt-quatre prix Pulitzer.

En 1999, dans son dernier article, il rappelle ses conseils aux reporters : « *Sur le plan de l'écriture, le Times est beaucoup plus souple que vous le pensez. Ne soyez pas collet monté et trop raide. Mais ne faites pas l'imbécile avec ce qui constitue notre fondement : l'impartialité.* »

Abe Rosenthal avait conscience des responsabilités d'un journal comme le *New York Times* : « *Les journalistes peuvent blesser*



NEW YORK TIMES/AP

des gens simplement en rapportant des faits. Quand vous avez fini votre article, lisez-le et remplacez le nom du sujet par le vôtre. Si vous dites : ça me rend abject, ça fera pleurer ma femme, mais il n'y a pas de sous-entendus, pas de remarques péjoratives anonymes, pas de coups envoyés pour le plaisir des coups, c'est de l'information, pas du ragot (...), alors vous pouvez remettre votre copie. Sinon, recommencez. Nous ne voulons pas être votre flic. »

« Lisez cette chronique ! »

Né au Canada, le 2 mai 1922, dans une famille d'immigrés venus de Biélorussie, Abe Rosenthal a publié ses premiers articles quand il était à l'université, avant d'être embauché en 1944.

Il s'impose au service étranger, où il est en charge de l'ONU, puis devient correspondant en Inde et en Pologne, d'où il est expulsé car ses articles ne plaisent pas aux dirigeants communistes, qui lui rendent involontairement hommage : « *Vous avez écrit en profondeur et de façon détaillée sur la situation intérieure, le parti et les dirigeants.* »

Dans les années 1960, Abe Rosenthal gravit les échelons de la rédaction en chef pour devenir le patron de la rédaction en 1969, avec un autoritarisme qui lui vaudra bien des ennemis. Il le restera jusqu'en 1986. Jusqu'en 1999, il publie deux fois par semaine une chronique qui a toujours le même titre : « *S'il vous plaît, lisez cette chronique !* », dans laquelle il affichera des idées de plus en plus conservatrices. Arthur Sulzberger Junior arrête sa contribution en lui disant : « *Il est temps.* » Abe Rosenthal en concevra une certaine amertume et écrira désormais dans le *New York Daily News*. ■

ALAIN SALLES

Jean-Pierre Hubert

Auteur de science-fiction, il s'était consacré depuis 1997 à la littérature pour la jeunesse

L'écrivain Jean-Pierre Hubert est mort lundi 1^{er} mai. Il était âgé de 64 ans.

Né à Strasbourg le 25 mai 1941, Jean-Pierre Hubert publie ses premiers textes en 1975. Après *Mort à l'étouffée* (Kesselring), il devient l'un des auteurs français les plus intéressants de « Présence du futur » chez Denoël. Il y publiera *Le Champ du rêveur*, *Les Faiseurs d'orage*, *Ombromanies* et *Cocktail* et un recueil de nouvelles (*Roulette moussé*).

Il donne un autre roman S-F chez Opta (*Scènes de guerre civile*) et même un roman de *fantasy* dans le cycle des chimères chez Plasma (*Séméla*). Il a aussi écrit des scénarios de téléfilms, des pièces de théâtre et des pièces radiophoniques.

Il revient à la science-fiction avec un roman pour la jeunesse, *Le Bleu des mondes* (Hachette,

1997), et devient l'un des piliers de la collection pour la jeunesse « Autres mondes » chez Mango avec des romans (*Les Cendres de Ligna*, *Sa Majesté des clones*, *Les Sonneurs noirs*, *Sur les pistes de Scar*) et des participations aux anthologies conçues par le directeur de la collection, Denis Guiot.

Les revues *Galaxies* (n°30, 2003) et *Bifrost* (n°33, 2004) ont consacré des dossiers à Jean-Pierre Hubert. ■

JACQUES BAUDOUD

Floyd Patterson, boxeur américain, ancien champion du monde des poids lourds, est mort jeudi 11 mai à son domicile new-yorkais. Il était âgé de 71 ans. Né à Waco (Caroline du Nord) le 4 janvier 1935, dans une famille de onze enfants, Floyd Patterson a été champion olympique des moyens en 1952 lors des Jeux olympiques d'Helsinki. Il a ensuite été champion du monde des lourds de 1956 à 1959, puis à nouveau de 1960 à 1962. Le palmarès de Patterson est de 55 victoires, dont 40 par K.-O., 8 défaites et 1 match nul. Il avait pris sa retraite en 1972 après une défaite par K.-O. à la 7^e reprise face à son compatriote Mohammed Ali.

Mony Dalmès

De la Comédie-Française à Broadway et au théâtre de boulevard

Comédienne, ancienne sociétaire de la Comédie-Française, Mony Dalmès est morte à Paris vendredi 12 mai. Elle était âgée de 91 ans.

Née Simone d'Etennemare le 24 juillet 1914 au Kremlin-Bicêtre (Val-de-Marne), Mony Dalmès resta au Français de 1937 à 1957. Elle fit ainsi partie de la première distribution du *Soulier de satin*, de Claudel, lors de sa création, en 1943, dans la mise en scène de Jean-Louis Barrault – création historique dont elle était une des dernières survivantes. Dans le répertoire moderne de la Comédie-Française, Mony Dalmès a également pris part aux créations d'*Asmodée*, de Mauriac, et de *La Reine morte*, de Montherlant – qu'elle joua 250 fois.

Elle interpréta au Français les ingénues et les jeunes premières, notamment dans Feydeau. Elle fut Rosine du *Barbier de Séville*, de Beaumarchais, et Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux, manifestant également des

qualités dramatiques en Ophélie dans le *Hamlet*, de Shakespeare. Elle joua des princesses de tragédies de Racine et des coquettes du répertoire, de Molière à Musset (Célimène du *Misanthrope*, Dorimène du *Bourgeois gentilhomme*).

Mony Dalmès fit ses adieux à la maison de Molière dans *Un caprice*, de Musset, auteur avec lequel elle avait fait ses débuts. Elle a mené ensuite un parcours non conventionnel qui l'a conduite « de la Comédie-Française à Broadway », titre d'un livre de Mémoires qu'elle a publié aux éditions de l'Amandier.

Outre-Atlantique, Mony Dalmès joua Molière en anglais, mais aussi des comédies musicales. A partir de 1958, en France, elle poursuivit sa carrière théâtrale surtout au boulevard et au café-théâtre, où son plus grand succès reste sa participation à la création, en 1990, du *Clan des veuves*, de Ginette Garcin, en compagnie de celle-ci et de Jacky Sardou.

Mony Dalmès a aussi joué dans une trentaine de films, au cinéma – l'un de ses derniers rôles est celui de la Signora Trotti de *Rien ne va plus*, de Claude Chabrol, en 1997, – ainsi que dans des téléfilms ou des émissions comme « Au théâtre ce soir » à la télévision. ■

Edouard Jaguer, poète et critique d'art, est mort à son domicile parisien, mardi 9 mai.

Né en 1924 à Paris, Edouard Jaguer a découvert très tôt la peinture surréaliste et l'art non figuratif. Il participe aux activités du groupe de La Main à plume (1943-1945), à celles, après guerre, de la revue d'Yves Bonnefoy *La Révolution la nuit*, à la revue de Christian Dotremont *Les Deux Sœurs* (1946-1947) et, fin 1948, on le retrouve parmi les animateurs du surréalisme révolutionnaire et comme correspondant parisien de Cobra (1948-1951).

Cofondateur de la revue *Rixes* avec Max Clarac-Sérou et Iaroslav Serpan (1949-1951), Edouard Jaguer est surtout connu pour avoir fondé, en 1952, avec sa femme, Anne Ethuin, la revue et le mouvement Phases, qui ont très vite eu une audience internationale.

Edouard Jaguer est l'auteur de nombreuses monographies de peintres, parmi lesquelles *Baj* (1956), *Dessins de Jorn* (1979), *Freddie* (1970), *Gironella* (1964), *K. O. Götz* (1965), de non moins nombreuses publications de textes du domaine poétique comme *La Poutre creuse* (1950), *Regards obliques sur une histoire parallèle* (1977), *Ruine des compagnies pétrolières* (2000), sans compter les préfaces pour des catalogues d'expositions.

Edouard Jaguer, poète et critique d'art, est mort à son domicile parisien, mardi 9 mai.

Né en 1924 à Paris, Edouard Jaguer a découvert très tôt la peinture surréaliste et l'art non figuratif. Il participe aux activités du groupe de La Main à plume (1943-1945), à celles, après guerre, de la revue d'Yves Bonnefoy *La Révolution la nuit*, à la revue de Christian Dotremont *Les Deux Sœurs* (1946-1947) et, fin 1948, on le retrouve parmi les animateurs du surréalisme révolutionnaire et comme correspondant parisien de Cobra (1948-1951).

Cofondateur de la revue *Rixes* avec Max Clarac-Sérou et Iaroslav Serpan (1949-1951), Edouard Jaguer est surtout connu pour avoir fondé, en 1952, avec sa femme, Anne Ethuin, la revue et le mouvement Phases, qui ont très vite eu une audience internationale.

Edouard Jaguer est l'auteur de nombreuses monographies de peintres, parmi lesquelles *Baj* (1956), *Dessins de Jorn* (1979), *Freddie* (1970), *Gironella* (1964), *K. O. Götz* (1965), de non moins nombreuses publications de textes du domaine poétique comme *La Poutre creuse* (1950), *Regards obliques sur une histoire parallèle* (1977), *Ruine des compagnies pétrolières* (2000), sans compter les préfaces pour des catalogues d'expositions.

Christophe Pollock, directeur de la photographie, est mort mar-

di 9 mai. Il était âgé de 52 ans. Assistant du chef opérateur William Lubtchansky, Christophe Pollock a éclairé quelques-uns des films les plus marquants du cinéma français de ces dernières années : trois longs-métrages de Jean-Luc Godard, *Allemagne 90*, *Forever Mozart* et *Eloge de l'amour* ; deux comédies de Sophie Fillières, *Aïe* et *Gentille* ; trois films de Jacques Doillon, *Trop (peu) d'amour*, *Le Jeune Werther* et *Amoureuse*. Et aussi des premiers films remarquables comme *Elle est des nôtres*, de Siegrid Alnoy, ou *Depuis qu'Otar est parti*, de Julie Bertucelli – l'épouse de Christophe Pollock –, le second baigné d'une lumière aussi chaleureuse que le premier était froidement éclairé.

Yossi Banaï, acteur et chanteur israélien, est mort jeudi 11 mai à Jérusalem. Il était âgé de 74 ans. Né en 1932, Yossi Banaï avait rejoint au milieu des années 1950 la troupe du Théâtre Habimah, à laquelle il est resté fidèle presque toute sa vie. Parallèlement, il a mené une brillante carrière de chansonnier satirique, publiant plusieurs ouvrages, et composant de nombreuses chansons à succès.

Il était aussi féru de culture française et s'est gagné de larges auditoires en traduisant et en chantant en hébreu Georges Brassens et Jacques Brel. En 1998, Yossi Banaï avait obtenu le Prix Israël, la plus haute distinction du pays.

Yossi Banaï, acteur et chanteur israélien, est mort jeudi 11 mai à Jérusalem. Il était âgé de 74 ans. Né en 1932, Yossi Banaï avait rejoint au milieu des années 1950 la troupe du Théâtre Habimah, à laquelle il est resté fidèle presque toute sa vie. Parallèlement, il a mené une brillante carrière de chansonnier satirique, publiant plusieurs ouvrages, et composant de nombreuses chansons à succès.

Il était aussi féru de culture française et s'est gagné de larges auditoires en traduisant et en chantant en hébreu Georges Brassens et Jacques Brel. En 1998, Yossi Banaï avait obtenu le Prix Israël, la plus haute distinction du pays.

**André Labarrère,
maire de Pau, est mort**

André Labarrère, 78 ans, maire (PS) de Pau (Pyrénées-Atlantiques) depuis 1971, est décédé des suites d'un cancer, mardi 16 mai, à l'hôpital de cette ville. Elu député en 1967 puis sénateur en 2001, l'ancien ministre délégué des relations avec le Parlement de 1981 à 1986 a été l'un des premiers élus à annoncer publiquement son homosexualité. – (AFP.)

André Labarrère



MAXPPP

Un socialiste atypique qui a régné trente-cinq ans, comme maire, sur la ville de Pau

André Labarrère, maire de Pau, sénateur (PS) des Pyrénées-Atlantiques, ancien ministre, est mort, mardi 16 mai, dans sa ville, d'un cancer. Il était âgé de 78 ans.

Avec la franchise un peu provocante dont il était coutumier, André Labarrère avait révélé à ses administrés, en avril, qu'il souffrait d'un cancer. Mais, avait-il ajouté, « *si la médecine le permet, je me représenterai et ensuite je préparerai ma succession* ».

Cet « amoureux fou du Béarn » naît à Pau le 12 janvier 1928. Sa mère est crémère aux halles. Son père, chauffeur de taxi, alcoolique, le bat. A 16 ans, le jeune André monte à Paris, passe son bac en candidat libre et étudie à la Sorbonne. Licencié ès lettres, agrégé d'histoire, il enseigne à Digne (1956-1958) puis, pendant huit ans, au Québec. Au Canada, il obtient un doctorat ès lettres, enseigne à l'université et fait un tabac à la télévision avec une émission hebdomadaire, « Pattes de mouche », sur la graphologie.

Quand il revient au pays, en 1966 – au volant d'une Chrysler décapotable rose –, André Labarrère n'a qu'une idée : être maire de Pau. Professeur à Paris et à Auch, il est élu, en 1967, député de la 1^{re} circonscription des Pyrénées-Atlantiques puis conseiller général de Pau-ouest. Il adhère à la Convention des institutions républicaines de François Mitterrand mais rejoint le PS dès 1969. Battu aux législatives de 1968, il retrouve l'enseignement avant de regagner son siège en 1973. Jusqu'en 1997, il est constamment réélu et demeure conseiller général jusqu'en 1988.

En mars 1971, André Labarrère est élu maire de Pau. « *Maire de gauche dans une ville de droite* », il suit à la lettre les conseils de son ami Gaston Defferre, qui lui a recommandé, pour « durer », de « *ne jamais mécontenter plus de 50 % de ses électeurs à la fois* ». Très vite, « Dédé » se voit affublé du surnom de « Toque-manettes », en raison de son habitude de serrer toutes les mains qui se présentent. Un tandinnet autocrate, le maire, qui dote sa ville d'une infrastructure de fibre optique et d'Internet haut débit et menace de faire la grève de la faim quand Elf-Aquitaine supprime des emplois, se flatte de ne rien délé-

guer. En 2001, il est réélu pour un sixième mandat.

Présent à sa mairie dès 5 heures du matin, il joue la proximité et entend « protéger » sa population, quitte à prendre des « mesures dites de droite », comme l'interdiction de la mendicité ou la surveillance policière des camps de Gitans. Son amitié avec François Bayrou, qu'il avait battu quatre fois, suggérait un pacte : à l'UDF le conseil général, à lui la mairie. Au PS, il soutient Pierre Mauroy, tout en prévenant ses camarades que « *personne n'a le droit de se proclamer plus à gauche qu'un autre* », avant de rejoindre Laurent Fabius. Le chapeau noir vissé sur la tête, à la Mitterrand, il bat Jacques Chaban-Delmas, en 1979, et préside le conseil régional d'Aquitaine jusqu'en 1981.

De 1981 à 1986, André Labarrère est ministre délégué chargé des relations avec le Parlement. Il veut « redonner le pouvoir législatif » aux députés mais rudoie l'opposition comme personne : « *N'aboyez pas ainsi !* » ; « *Vous vous comportez comme des galopins !* » ; « *A force de bouffer du socialisme, vous aurez une indigestion* ». Il soupçonne la FNSEA de vouloir « déstabiliser » le gouvernement et juge, en 1986, que « *le Sénat ne saurait être le temple des ringards et des attardés sociaux* ».

Homosexualité déclarée

C'est pourtant le Sénat, qu'il voulait supprimer, qu'il rejoint en 2001. Replié à Pau, il rompt avec M. Fabius sur la Constitution européenne, traite Lionel Jospin de « lâche », soutient Dominique Strauss-Kahn avant de voir en Ségolène Royal « *une nouvelle image de la politique* ».

A la fin de 1997, André Labarrère est le premier homme politique à déclarer son homosexualité, très présente dans son roman *Le Bal des célibataires* (1991). « *J'aurais préféré mille fois être hétéro, confie-t-il. J'ai vécu avec des femmes, j'ai même été fiancé deux fois.* » « *Etre homosexuel est très difficile à vivre* », ajoute-t-il, sans jamais chercher à dissimuler son « amour des mecs ».

Quand, en 1998, un employé municipal l'accuse de harcèlement sexuel, il le traite de « Paula Jones du Béarn ». Favorable au pacs – même s'il reste à Pau le jour du premier vote, le 3 novembre 1998 –, André Labarrère est hostile au mariage gay, qui « *serait une caricature du mariage* ». Huit fois mis en examen dans diverses affaires mais jamais condamné, « Dédé » a réussi son rêve : « durer » et régner trente-cinq ans sur sa ville de Pau. ■

MICHEL NOBLECOURT
(AVEC MICHEL GARICOIX, BAYONNE)

Eberhard Esche, l'un des grands noms du théâtre de l'ancienne République démocratique allemande (RDA), est mort dimanche 14 mai à Berlin. Il était âgé de 72 ans.

Né le 25 octobre 1933 à Leipzig, Eberhard Esche fit ses classes sur diverses scènes de RDA avant d'entrer, en 1961, dans la troupe du célèbre Deutsche Theater de Berlin, alors installé dans la partie orientale de la ville divisée. Jusqu'à son retrait de la scène, en 1999, il incarna bon nombre de premiers rôles – dont le *Henri IV* de Shakespeare – tout en présentant, en solo, des textes classiques, de loin ses préférés. Ses interprétations, à travers le pays, d'*Un conte d'hiver* de Heine et du *Renard* de Goethe lui valurent un statut à part.

Mais c'est en l'espace de deux longs métrages qu'il acquit une réelle notoriété. Dans *Le Ciel partagé* (1964), l'œuvre de Konrad Wolf, le plus célèbre des réalisateurs du cinéma est-allemand, Esche incarne un chimiste qui, par rancœur amoureuse, décide de passer à Berlin-Ouest. Un destin auquel beaucoup de ses concitoyens aspiraient secrètement. Inspiré d'un roman de Christa Wolf, ce film ne fut pas interdit, car l'héroïne, elle, était restée fidèle à la RDA. En revanche, l'autre film, *Trace de pierres*, de Frank Beyer, fut frappé par la censure peu après sa sortie en 1966. Eberhard Esche y interprétait un secrétaire laconique du SED, le Parti communiste est-allemand.

Eberhard Esche, l'un des grands noms du théâtre de l'ancienne République démocratique allemande (RDA), est mort dimanche 14 mai à Berlin. Il était âgé de 72 ans.

Né le 25 octobre 1933 à Leipzig, Eberhard Esche fit ses classes sur diverses scènes de RDA avant d'entrer, en 1961, dans la troupe du célèbre Deutsche Theater de Berlin, alors installé dans la partie orientale de la ville divisée. Jusqu'à son retrait de la scène, en 1999, il incarna bon nombre de premiers rôles – dont le *Henri IV* de Shakespeare – tout en présentant, en solo, des textes classiques, de loin ses préférés. Ses interprétations, à travers le pays, d'*Un conte d'hiver* de Heine et du *Renard* de Goethe lui valurent un statut à part.

Mais c'est en l'espace de deux longs métrages qu'il acquit une réelle notoriété. Dans *Le Ciel partagé* (1964), l'œuvre de Konrad Wolf, le plus célèbre des réalisateurs du cinéma est-allemand, Esche incarne un chimiste qui, par rancœur amoureuse, décide de passer à Berlin-Ouest. Un destin auquel beaucoup de ses concitoyens aspiraient secrètement. Inspiré d'un roman de Christa Wolf, ce film ne fut pas interdit, car l'héroïne, elle, était restée fidèle à la RDA. En revanche, l'autre film, *Trace de pierres*, de Frank Beyer, fut frappé par la censure peu après sa sortie en 1966. Eberhard Esche y interprétait un secrétaire laconique du SED, le Parti communiste est-allemand.

Val Guest, cinéaste britannique, est mort mercredi 10 mai à Palm Spring (Californie). Il était âgé de 94 ans.
Né à Londres le 11 décembre

1911, Valmont Maurice Guest avait été journaliste (correspondant à Londres d'*Hollywood Reporter*), acteur (recommandé à ses débuts par Ida Lupino), scénariste au milieu des années 1930, auteur de comédies à Hollywood, puis de thrillers, de comédies musicales, et producteur. Parmi ses films, d'aventures, de terreur ou de science-fiction, *La Revanche de Robin des bois* (1954), *Le Monstre* (1955) et *La Marque* (1957), relatant les combats du professeur Quatermass contre les extraterrestres, *Un homme pour le bain* (1960), *Le Jour où la Terre prit feu* (1961), *Quand les dinosaures dominaient le monde* (1969), *Les Mercenaires* (1975). Val Guest supervisa la production d'un James Bond, *Casino Royal* (1965), lança Olivia Newton-Jones (*Tomorrow*, 1970), s'essaya au porno soft (*Au Pair Girls*, 1972). Il était marié depuis 1955 à l'actrice Yolande Dolan.

John Hicks, pianiste américain de jazz, est mort, mercredi 10 mai, à New York. Il était âgé de 64 ans.

Né le 21 décembre 1941 à Atlanta, John Hicks, musicien précoce, accompagne dès l'âge de 17 ans des musiciens de blues avant de faire partie des Jazz Messengers du batteur Art Blakey, de 1963 à 1965. Il accompagne ensuite la chanteuse Betty Carter, le trompettiste Lester Bowie, les saxophonistes Pharoah Sanders, Arthur Blythe ou Gary Bartz, tout en menant ses propres formations, témoignages de ses capacités à évoluer dans de nombreux registres, des standards au free jazz avec des influences du gospel, forme qui ne quittera jamais totalement sa musique.

John Hicks, pianiste américain de jazz, est mort, mercredi 10 mai, à New York. Il était âgé de 64 ans.

Né le 21 décembre 1941 à Atlanta, John Hicks, musicien précoce, accompagne dès l'âge de 17 ans des musiciens de blues avant de faire partie des Jazz Messengers du batteur Art Blakey, de 1963 à 1965. Il accompagne ensuite la chanteuse Betty Carter, le trompettiste Lester Bowie, les saxophonistes Pharoah Sanders, Arthur Blythe ou Gary Bartz, tout en menant ses propres formations, témoignages de ses capacités à évoluer dans de nombreux registres, des standards au free jazz avec des influences du gospel, forme qui ne quittera jamais totalement sa musique.

Yitzhak Ben Aharon

Figure historique du Parti travailliste et du premier âge d'Israël

L'ancien responsable travailliste Yitzhak Ben Aharon est mort vendredi 19 mai dans un hôpital de Kfar Saba. Il était âgé de 99 ans.

Avec Yitzhak Ben Aharon disparaît une figure du premier âge d'Israël. De par ses fonctions au sein du Parti travailliste, dans le mouvement des kibboutz et à la tête de la centrale syndicale Histadrout, Yitzhak Ben Aharon a été l'une des figures de cette élite ashkénaze qui forgea et domina l'Etat jusqu'à sa déroute historique de 1977 face à l'alliance de la droite et de sépharades convaincus d'avoir été laissés à sa marge.

Né le 17 juillet 1906 dans l'Empire austro-hongrois, en Bucovine, qui sera rattachée à la Roumanie après la première guerre mondiale, Yitzhak Ben Aharon étudie à Berlin et adhère très tôt au sionisme. Après la guerre, en 1920, il devient le responsable pour la Roumanie de l'organisation de jeunesse Hachomer Hatzair, dont les premiers représentants ont émigré vers la Palestine mandataire un an plus tôt.

Yitzhak Ben Aharon les suit en 1928, traversant la Turquie, la Syrie et le Liban à dos d'âne selon le quotidien israélien *Haaretz*. Cinq ans plus tard, il s'installe en Galilée dans le kibboutz Givat Chaim fondé en hommage à Chaim Arlosoroff, le responsable travailliste victime en 1933 d'un assassinat souvent attribué à la droite sioniste. Il y résidera jusqu'à sa mort.

Membre du Parti des ouvriers d'Eretz Israël, le Mapaï, et de la Haganah, la milice juive qui deviendra l'armée israélienne, il

s'engage pendant la deuxième guerre mondiale dans l'armée britannique pour combattre les forces de l'Axe. Fait prisonnier par les Allemands en Grèce, il passe quatre ans en captivité.

Après la création d'Israël, il quitte le Mapaï pour créer le Parti sioniste de gauche, le Mapam, très marxisant, tout en étant très actif dans le mouvement des kibboutz, dont les principes d'éducation et la mise en commun des moyens de production constituent les apports les plus originaux du sionisme.

Passant du Mapam au Parti de l'unité du travail, qui se regroupe avec les travaillistes en 1969, il siège sans interruption à la Knesset de 1949 à 1973. Ministre des transports de 1959 à 1962 (il démissionne pour protester contre la politique sociale de David Ben Gourion), secrétaire général de la Histadrout de 1969 à 1973, il se heurte ensuite à la première ministre Golda Meir, qui tente sans succès de l'évincer de la liste travailliste lors des élections de 1973.

Recours

Sa carrière s'arrête après la victoire du Likoud de Menahem Begin en 1977. Désabusé, il commente ainsi la première alternance politique en Israël : « *Si c'est la volonté du peuple, il faut changer le peuple.* »

Il rompt avec la politique en espérant constituer un recours, mais personne ne viendra faire le pèlerinage de Givat Chaim. Son amertume et son pessimisme sont renforcés par la décrépitude des kibboutz, contraints pour survivre de se tourner vers le libéralisme.

Honoré par le Prix d'Israël en 1995, il avait adoubé Amir Péretz, son lointain successeur à la Histadrout, lors des élections de novembre 2005 pour la direction du Parti travailliste. ■

GILLES PARIS

Gérard Matisse, petit-fils du peintre Henri Matisse et fils du sculpteur Jean Matisse, est mort le 4 mai, à l'âge de 75 ans. Il a été l'un des fondateurs du Musée du Cateau-Cambrésis.

Né le 7 avril 1931, il était considéré par son grand-père comme le plus doué artistiquement de ses petits-enfants. Mais passionné par les chevaux, il avait choisi de s'installer en Savoie où il avait créé un haras et une école d'équitation. En 1982, Gérard Matisse

avait offert au musée le dessin préparatoire pour le tondo de la *Vierge à l'enfant* qui surplombe le mur extérieur est de la Chapelle de Vence. Il avait ensuite contribué à la donation, par les descendants du peintre, des quatre bas-reliefs *Dos*, et des gouaches découpées *Océanie le ciel* et *Océanie la mer*.

Récemment, il avait offert au musée un des violons de Matisse qui était aussi un excellent musicien.

Christophe de Ponfilly

A travers ses films et ses livres, le journaliste a voulu sensibiliser l'opinion au drame afghan

Le journaliste, cinéaste et écrivain Christophe de Ponfilly est mort mardi 16 mai, à l'âge de 55 ans. Il venait de terminer son premier film de fiction, *L'Etoile du soldat*, tiré d'un roman (publié chez Albin Michel) où il relatait la capture d'un jeune soldat de l'armée rouge par les forces de Massoud, qu'il avait rencontré lors d'un reportage en Afghanistan.

Sur ce pays, qu'il avait découvert il y a vingt-cinq ans – il fut un des premiers journalistes à s'y rendre clandestinement lors de l'invasion soviétique en 1980 –, Christophe de Ponfilly ne cessa de porter un regard passionné, s'efforçant, avec une obstination têtue, à travers ses livres et ses films, de sensibiliser l'opinion occidentale au drame afghan.

Il avait noué des liens d'amitié avec Ahmed Chah Massoud, chef de la résistance afghane au régime des talibans, qu'il a suivi tout au long de son combat et auquel il a consacré plusieurs livres et films, notamment *Massoud l'Afghan*, sorti en salles en 1998 après une diffusion sur Arte (le livre est paru aux Editions du félin). Cet attachement lui valut les critiques de certains journalistes et diplomates qui considèrent qu'il a livré une image partielle, voire « romantique », du personnage.

La mort du commandant Massoud, tué le 9 septembre 2001 par



PIERRE-FRANCK COLOMBIER/AFP

deux Tunisiens déguisés en journalistes, l'avait profondément atteint. Christophe de Ponfilly avait vivement critiqué, depuis, les puissances occidentales pour leur manque de soutien au « Lion du Panchir ».

Lorsqu'il n'était pas en train d'arpenter les sentiers afghans, ce grand reporter au regard doux, père de quatre enfants, menait un autre combat, inlassable lui aussi, contre les responsables des chaînes pour un meilleur financement et une meilleure exposition du grand reportage à la télévision. En 1983, après avoir tenu pendant quelques années un café-cinéma parisien, il crée sa propre maison de production, l'agence indépendante Interscoop, où le rejoint Frédéric Laffont. Ensemble, ils produiront et réaliseront nombre de films intelligents et sensibles que le public de France 3 découvrit, de 1993 à 1995, dans le magazine « Du côté de Zanzi bar ». Des films sur l'Afghanistan, bien sûr, l'Éthiopie, la

Chine, le Guatemala, qui leur valurent de nombreux prix, mais aussi des reportages centrés sur le quotidien, heureux ou tragique, d'individus a priori « ordinaires ». « Il y a autant d'exotisme chez nous qu'en Indonésie », avait coutume de dire ce lauréat du prix Albert Londres (1985), qui se voyait avant tout comme un « cinéaste du réel », travaillant « avec la caméra comme un scénariste avec son stylo ».

En 1998, estimant que « la télévision a trop tendance à montrer exclusivement le côté négatif des choses et des gens », il conçoit pour France 3 une collection documentaire intitulée « Aux p'tits bonheurs, la France », une réjouissante promenade à travers l'Hexagone, à la rencontre d'hommes et de femmes remarquables.

« Christophe a toujours voulu être à contre-courant, a déclaré au Monde son ami et compagnon d'aventures Jérôme Compay (avec qui il avait réalisé, en 1981, *Une vallée contre un empire*), actuel correspondant de France 2 en Allemagne. Il s'est battu contre la facilité, la médiocrité, la superficialité, tout ce qui semble tirer le monde vers le bas. »

Véronique Cayla, directrice générale du Centre national de la cinématographie (CNC), a salué, dimanche 21 mai, « la force et la constance » de l'engagement du journaliste. « Il a permis à tous de découvrir, par l'image et l'écriture, un pays, l'Afghanistan, en racontant non seulement l'histoire meurtrière de cette région, mais surtout en s'attachant à ceux qui en souffrent ou la font, les hommes et les femmes qui y vivent au quotidien. » ■

SYLVIE KERVIEL

Anne-Marie Casteret, journaliste qui avait révélé l'affaire du sang contaminé, est morte, samedi 20 mai, à Saint-Nazaire, à l'âge de 57 ans, des suites d'une longue maladie.

La journaliste avait fait éclater au grand jour l'affaire du sang contaminé en avril 1991, dans *l'Événement du Jeudi* où elle travaillait alors. Elle y avait publié le rapport indiquant que des lots de sang contaminé avaient été sciemment écoulés par le Centre national de

transfusion sanguine (CNTS). Médecin de formation, Anne-Marie Casteret était grand reporter à *L'Express* depuis 1996. Elle était une « formidable investigatrice, qui vérifiait tout, réenquêtait sur tout », a indiqué à l'AFP Denis Jeambar, directeur de la rédaction de *l'Express*. A la pointe de la dénonciation de ce scandale, elle signa dans *l'Express*, en février 1999, un article, « Lettre ouverte aux esprits faux », qui fit date, entre plaidoyer et réquisitoi-

re. Il racontait ses premières découvertes et sa hargne contre les intellectuels venus se mêler au débat.

Elle avait démarré sa carrière de journaliste au *Quotidien du médecin* en 1979 puis au *Matin de Paris*. La journaliste s'était, ces derniers temps, plongée dans le dossier AZF. Anne-Marie Casteret avait publié *L'affaire du sang*, en 1992, sur le sang contaminé, et un autre ouvrage sur les centaines.

Robert Burac

Spécialiste de Péguy, il a édité ses œuvres en prose et lui a consacré une grande biographie

ROBERT BURAC, spécialiste et éditeur de Charles Péguy, est mort vendredi 12 mai à Tours des suites d'un cancer. Il était âgé de 70 ans.

Né le 2 décembre 1935, Robert Burac était un homme réservé, pour ne pas dire secret. Sans doute, pesait toujours sur lui la crainte de ses années clandestines quand, enfant juif, il avait dû se cacher. Mais il avait le goût du travail solitaire, du rassemblement d'archives, de la méditation attentive, au service d'un engagement profond pour la justice et la véri-

té. Dès ses années d'études à la Fondation Thiers, il s'était pris de passion pour Péguy. Devenu professeur à l'université d'Amiens, il lui a consacré une grande biographie (*Charles Péguy, la révolution de la grâce*, Robert Laffont, 1994) et deux essais (*La Chanson du roi Dagobert* et *Le Sourire d'Hypatie*, éd. Honoré Champion, 1996 et 1999).

Ces ouvrages couronnaient le labeur magistral, poursuivi pendant vingt ans, des *Œuvres en prose complètes de Charles Péguy* dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (trois volumes, 1987-1992). Cette entreprise a quelque chose d'héroïque, car elle a été accomplie par un savant volontairement seul qui a pris sur lui tous les risques de recherches interminables et de perplexités sans cesse renaissantes.

Robert Burac a tout vu, tout lu, tout vérifié. Nous étions un certain nombre de « péguystes » à nous inquiéter du résultat.

A l'arrivée, le pari était gagné. Cette édition est insurpassable tant pour l'établissement des textes que pour les myriades de notices et de notes qui les éclairent sans jamais les encombrer de gloses.

Burac a aimé à plein cœur, mais avec lucidité, « son » Péguy, qui était celui de l'affaire Dreyfus, de Bernard Lazare, et des *Cahiers de la Quinzaine* ; il s'est enfermé avec lui dans la boutique des *Cahiers*, tel un ermite qui trouve sa nourriture et sa gloire à servir plus grand que lui, dans un effacement complet. ■

JEAN BASTAIRE,
SECRÉTAIRE

DE L'AMITIÉ CHARLES PÉGUY

Lee Jong-wook

Il dirigeait
l'Organisation
mondiale de la santé
depuis 2003

Lee Jong-wook, directeur général de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) est mort lundi matin 22 mai, jour de l'ouverture à Genève de la 59^e Assemblée mondiale de la santé, qui réunit les Etats membres. Le docteur Lee, âgé de 61 ans, était hospitalisé depuis le 20 mai à la suite d'une hémorragie cérébrale et avait subi une intervention chirurgicale pour évacuer du cerveau un caillot sanguin.

De nationalité sud-coréenne, le docteur Lee avait été désigné au poste de directeur général de l'OMS le 28 janvier 2003, en l'emportant par une voix d'écart sur l'autre candidat en lice, le docteur Peter Piot, directeur exécutif de l'Onusida. Vue plutôt d'un bon œil par les Etats-Unis, cette désignation pour un mandat de cinq ans avait été ratifiée le 21 mai 2003 par l'Assemblée mondiale de la santé.

Né le 12 avril 1945 à Séoul, le docteur Lee était titulaire d'un diplôme de médecin obtenu à l'université de Séoul et d'une maîtrise de santé publique de l'université de Hawaï. Depuis vingt ans, il travaillait à l'OMS, d'abord dans son pays, puis au niveau régional et enfin, en 1994, au siège genevois de l'Organisation.

Mobilisé contre le sida

D'abord mobilisé dans la lutte contre la lèpre, il s'est consacré essentiellement à la tuberculose et à la prévention des maladies infantiles par la vaccination. De 1990 à 1994, il a mené des initiatives visant à éradiquer la poliomyélite dans la région du Pacifique occidental. Le docteur Lee a ensuite dirigé le Programme mondial de l'OMS sur les vaccins et la vaccination, où il s'est montré particulièrement ouvert à un travail en commun avec les industriels de ce secteur.

A partir de 2000, Lee Jong-wook a dirigé la campagne « Stop à la tuberculose », coalition réunissant 250 acteurs de la lutte antituberculeuse, dont des Etats, des donateurs, des ONG, des entreprises et des fondations. L'OMS citait volontiers en exemple ce partenariat public-privé comme l'un des modèles du genre.

Nommé, en 1998, conseiller senior dans le cabinet de Gro Harlem Brundtland, à l'époque directrice générale de l'OMS, le doc-



teur Lee était partie prenante des réformes engagées au sein de l'Organisation.

Devenu à son tour directeur général, le docteur Lee a engagé l'OMS, aux côtés de l'Onusida, dans la lutte contre le sida, au travers de l'initiative « 3 x 5 », qui visait à fournir des traitements à 3 millions de malades vivant dans les pays pauvres avant la fin de 2005. Malheureusement, à l'heure de l'échéance, cet objectif était à peine atteint à 50 %.

Sous sa direction, l'Organisation mondiale de la santé a également dû faire face à la menace d'une pandémie grippale impliquant le virus aviaire H5N1. Elle est alors apparue comme une « tour de contrôle » pour les Etats membres qui se sont mis à élaborer des plans de prévention et de lutte contre la grippe aviaire.

Moins charismatique que M^{me} Brundtland, le docteur Lee avait dû affronter des difficultés à l'intérieur de l'Organisation, où ses méthodes de management étaient contestées. Pour la première fois de son histoire, l'OMS a connu, le 30 novembre 2005, un arrêt de travail d'une heure de plusieurs centaines de membres du personnel de son siège genevois. Le docteur Lee avait menacé les grévistes de « mesures disciplinaires », mais n'était pas passé à l'acte.

Dans un communiqué publié lundi 22 mai, le ministre français de la santé, Xavier Bertrand évoque le « souvenir d'un homme ouvert, doté d'une grande capacité à faire travailler ensemble tous les acteurs intervenant dans le champ de la santé au niveau mondial ».

M. Bertrand souligne aussi le rôle joué par le docteur Lee dans « la mise en œuvre anticipée du Règlement sanitaire international, un outil essentiel pour prévenir et lutter efficacement au niveau mondial contre les menaces infectieuses. » ■

PAUL BENKIMOUN

Georges Treille, ancien sénateur (UDF-rad) des Deux-Sèvres, est mort jeudi 18 mai, à l'âge de 84 ans.

Né le 2 septembre 1921, Georges Treille s'était installé comme pharmacien à Brioux-sur-Boutonne en 1946. Elu conseiller municipal de cette commune en 1977, il en sera maire de 1983 à 1989. Conseiller général du canton de Brioux-sur-Boutonne de 1958 à 1994, il a présidé l'assemblée départementale des Deux-Sèvres de 1970 à 1990. Vice-président du conseil régional de Poitou-Charentes de 1974 à 1981, il a été sénateur de son département de 1977 à 1995, date à laquelle il a pris sa retraite politique et professionnelle.

Max Meynier, animateur pendant treize ans, sur RTL, de l'émission « Les routiers sont sympas », est mort mardi 23 mai à l'âge de 68 ans, des suites d'un cancer.

Né le 30 janvier 1938 à Lyon, il est resté vingt-trois ans à RTL, où il était entré en 1969, après des débuts au théâtre.

Il lance en 1972 « Les routiers sont sympas », une émission quotidienne, de 21 heures à minuit, qui donne la parole aux camionneurs et qui deviendra rapidement un des rendez-vous emblématiques de la station, réunissant jusqu'à 800 000 auditeurs chaque soir. Le visage jovial, barré d'une moustache fournie, cet animateur populaire était un peu le Méné Grégoire des routiers. En 1976, RTL lui avait installé un studio dans les entrepôts Calberson, au nord de Paris, avec une salle d'embarquement pour accueillir routiers et auto-stoppeurs.

Victime d'un infarctus en 1986, Max Meynier se fait plus rare à l'antenne. Il quitte la radio en 1994, fait campagne pour le don d'organes et se produit au théâtre, avant de cesser toute activité professionnelle en 2000. Il subira une transplantation cardiaque et rénale en 2002.

RTL devait rendre hommage ce mercredi à son ancien animateur vedette en lui consacrant une grande partie de son antenne.

Philippe Amaury



STEVENS WILLIAMS/GAMMA

Le PDG du groupe éditeur du « Parisien » et de « L'Equipe » était l'une des figures de la presse française

Philippe Amaury, PDG du groupe de presse Amaury SA (qui édite les quotidiens *Le Parisien*, *Aujourd'hui en France*, *L'Equipe*, et organise le Tour de France, le Paris-Dakar...), est mort, mardi 23 mai, des suites d'une longue maladie, à l'âge de 66 ans. « Jusqu'aux derniers instants, il s'est tenu au courant des activités de son groupe et a pris les décisions nécessaires à son développement », indique un communiqué d'Amaury SA.

C'est une figure de la presse française qui disparaît. Personnage d'une grande discrétion, ni médiatique ni mondain, Philippe Amaury se consacrait à la direction de son groupe. Les quelque 3 000 salariés ne le croisaient que rarement, sauf à l'occasion des vœux.

Né le 6 mars 1940 dans l'Oise, docteur en droit et diplômé de sciences politiques, Philippe Amaury était à la tête de l'entreprise familiale depuis vingt-cinq ans. En 1977, à la mort accidentelle de son père, Emilien Amaury, qui avait créé *Le Parisien libéré* en 1944, un contentieux juridique, qui durera six ans, l'opposa à sa sœur Francine. Emilien lui avait préféré sa sœur. Au terme de ce litige, Philippe Amaury prend, en 1983, la tête de la presse quotidienne, tandis que Francine dirige la presse magazine (*Marie-France*, *Point de vue-Images du monde*) et la régie publicitaire.

C'est à cette époque que Jean-Luc Lagardère acquiert 25 % du groupe, notamment pour permettre à Philippe Amaury de régler les droits de succession. Une participation aujourd'hui portée par Hachette Filipacchi Médias (HFM, groupe Lagardère), les 75 % étant entre les mains de la

famille de Philippe Amaury. « Nous perdons un ami et un partenaire », a déclaré Gérard de Roquemaurel, PDG du groupe HFM, mercredi. « En privé, c'était un homme extrêmement courtois, très réfléchi dans son raisonnement avec une vision très structurée », soulignait M. de Roquemaurel.

Emilien Amaury avait mené une bataille farouche contre le Syndicat du livre CGT, de 1975 à 1977, conduisant à diviser par deux les ventes du *Parisien*, qui étaient alors tombées à 335 000 exemplaires. Très attaché à l'indépendance de la presse, Philippe Amaury va s'employer à redresser l'image du *Parisien*, pour en faire un quotidien populaire de qualité. Il s'entoure de deux proches, Martin Desprez, rencontré chez Havas – où Philippe Amaury fit ses premières armes – et Jean-Pierre Courcol, aujourd'hui au groupe Ouest-France.

En 2005, selon l'OJD, la diffusion du *Parisien* était de 338 556 exemplaires, celle d'*Aujourd'hui en France*, lancé en 1994, atteignant 158 465 exemplaires. Diffusion qui progresse, dans un contexte de baisse pour la presse quotidienne nationale.

Philippe Amaury n'a pas hésité à aller lui aussi à l'affrontement avec les syndicats en créant son propre système de distribution. Au terme d'un conflit avec les

Nouvelles Messageries de la presse parisienne (NMPP) et le Syndicat du livre, M. Amaury a mis en place un système de distribution propre au *Parisien*, la Société de distribution et de vente du Parisien (SDVP). Constituée en 2001, la SDVP est déficitaire.

Il a également fait le choix de construire ses propres imprimeries et une régie publicitaire intégrée, Manchette. Il a également favorisé le développement du quotidien sportif *L'Equipe*, en favorisant la création de *L'Equipe Magazine*, puis de la chaîne *L'Equipe TV*.

Dans une de ses très rares interviews, accordée au *Monde* le 7 mars 1995, Philippe Amaury déclarait : « Nous avons une

méthode de gestion simple, il faut que les sociétés gagnent de l'argent. » Il laisse d'ailleurs un groupe rentable, dont la valeur est estimée à environ 1 milliard d'euros.

Homme discret mais d'autorité, il avait pris seul la tête du groupe en janvier 2004, après le départ du directeur général Jacques Guérin en raison de divergences sur la stratégie. « D'une grande écoute, c'était lui le chef, sans aucun doute », souligne M. de Roquemaurel.

Philippe Amaury s'était aussi engagé aussi dans une politique de diversification, en créant ASO (Amaury Sport Organisation), qui organise les événements sportifs, entre autres, le Tour de France, le Paris-Dakar, le Marathon de Paris, l'Open de France de golf... Certains investissements seront moins réussis comme celui, en 2000, dans le Futuroscope de Poitiers, qui coûtera plusieurs dizaines de millions d'euros au groupe, et son poste de directeur général à M. Courcol, en 2002.

Marqué par le conflit qui avait suivi la mort de son père, le patron de presse avait organisé sa propre succession bien avant de tomber malade. Sa femme, Marie-Odile Amaury, présente au conseil d'administration, est vice-présidente du groupe, au côté de Martin Desprez, autre vice-président. « Elle joue un rôle extrêmement important dans ce groupe, qu'elle connaît par cœur », souligne M. de Roquemaurel. En mars 2006, Philippe Amaury avait fait entrer sa fille Aurora, née en 1974, avocate, à la direction générale. Le fils, Jean-Etienne, né en 1977, n'a pour l'instant pas de fonctions au sein du groupe.

Durant la journée de mercredi, les hommages ont été nombreux. Le président de la République, Jacques Chirac, a exprimé sa « grande tristesse », estimant que la presse française perd avec lui « l'une de ses très grandes figures ». Selon le chef de l'Etat, « sachant mettre l'audace et l'imagination au service d'une vision à long terme des intérêts de son entreprise pour construire un groupe diversifié, [Philippe Amaury] en a fait une des plus belles réussites de la presse quotidienne française ». ■

PASCALE SANTI

« Nous avons une méthode de gestion simple, il faut que les sociétés gagnent de l'argent »

Philippe Amaury, en 1995

Claude Piéplu

Inoubliable voix des Shadoks, ce comédien populaire se partageait entre théâtre et cinéma avec l'élégance de l'excentricité

Une voix s'est éteinte, inimitable entre toutes : celle du comédien Claude Piéplu, mort mercredi 24 mai à l'hôpital Sainte-Perrine, à Paris (16^e). Il était âgé de 83 ans.

Une voix, donc. Elle déraillait comme les machines des Shadoks, ces petits animaux proches de volatiles qui ont tant fait rire les téléspectateurs, ou tant indigné la France gaullienne, dans les années 1960, parce qu'ils se tapaient la tête contre les murs – au sens propre – à vouloir comprendre et sauver le monde, à se bagarrer contre d'indescriptibles monstres qui leur donnaient « la pétoche », à se coller à un savoir qui se défilait dans la loufoquerie ou la science-fiction. Alors, pour faire face, ces Shadoks génialement dessinés par Jacques Rouxel « pompaient » et « pompaient », en vain, bien sûr, et Claude Piéplu leur donnait une voix en accord avec l'absurde haut perché de leur situation.

« Ça commence bien ! Je dirais même plus, ça commence mal. Alors, attendez-vous au pire... » Personne n'a oublié, au point d'ailleurs que la carrière de Claude Piéplu en a souffert. Après les « Shadoks », quand il jouait au théâtre, le public entendait la voix de la série culte (reprise sur Canal+ en 2000) avant celle de l'acteur qui, pourtant, n'avait pas démérité.

« Tu n'as pas un physique à la Gérard Philipe, tu n'es pas un jeune premier. Tu mettras du temps. Sois patient, ton heure de gloire viendra », lui dit son professeur. Maurice Escande voit juste. Deux fois, Claude Piéplu se présente au concours du Conservatoire, deux fois il échoue. Il comprend que la voie royale n'est pas pour lui.

Mais il n'attend pas pour jouer. En 1944, Marcel Herrand monte *Tartuffe*, de Molière, au Théâtre des Mathurins. Il engage Claude Piéplu pour jouer l'huissier, en lui demandant de prendre l'accent normand. Le jeune acteur ne comprend pas pourquoi mais il ne fait ni une, ni deux : il se fait porter malade à la banque.

Il n'y retournera pas. Après Molière vient Mérimée, au côté de Gérard Philipe. Claude Piéplu aurait pu retrouver Philippe à Avignon, si son rendez-vous avec Jean Vilar n'avait tourné court, pour une raison tout à fait absurde, comme lui seul semble pouvoir en rencontrer.

A l'audition que fait passer Vilar en 1947 pour la première édition du Festival, Piéplu choisit de jouer le père d'Orphée dans *Euridyce*, de Jean Anouilh. « Stop », lui dit Vilar au bout de quelques répliques. Piéplu avait oublié que Vilar jouait alors *Roméo et Juliette*, du même Anouilh, tous les soirs à l'Atelier, et qu'il n'en pouvait plus.

A Avignon se fera donc sans lui, qui fait un crochet chez Jean-Louis Barrault, mais ne s'y retrouve pas : « Ce n'était pas mon monde. » Alors il part pour une longue tournée, qui, dans l'immédiat après-guerre, le mène six ans outre-mer, à jouer Molière, Anouilh ou Claudel, à Pondichéry, au Vietnam ou à Djibouti.



OLIVIER ROLLER

« Tu n'as pas un physique à la Gérard Philipe, tu n'es pas un jeune premier. Tu mettras du temps. Sois patient, ton heure de gloire viendra », lui dit son professeur. Maurice Escande voit juste. Deux fois, Claude Piéplu se présente au concours du Conservatoire, deux fois il échoue. Il comprend que la voie royale n'est pas pour lui.

Mais il n'attend pas pour jouer. En 1944, Marcel Herrand monte *Tartuffe*, de Molière, au Théâtre des Mathurins. Il engage Claude Piéplu pour jouer l'huissier, en lui demandant de prendre l'accent normand. Le jeune acteur ne comprend pas pourquoi mais il ne fait ni une, ni deux : il se fait porter malade à la banque.

Il n'y retournera pas. Après Molière vient Mérimée, au côté de Gérard Philipe. Claude Piéplu aurait pu retrouver Philippe à Avignon, si son rendez-vous avec Jean Vilar n'avait tourné court, pour une raison tout à fait absurde, comme lui seul semble pouvoir en rencontrer.

A l'audition que fait passer Vilar en 1947 pour la première édition du Festival, Piéplu choisit de jouer le père d'Orphée dans *Euridyce*, de Jean Anouilh. « Stop », lui dit Vilar au bout de quelques répliques. Piéplu avait oublié que Vilar jouait alors *Roméo et Juliette*, du même Anouilh, tous les soirs à l'Atelier, et qu'il n'en pouvait plus.

« Tu n'as pas un physique à la Gérard Philipe, tu n'es pas un jeune premier. Tu mettras du temps. Sois patient, ton heure de gloire viendra », lui dit son professeur. Maurice Escande voit juste. Deux fois, Claude Piéplu se présente au concours du Conservatoire, deux fois il échoue. Il comprend que la voie royale n'est pas pour lui.

Mais il n'attend pas pour jouer. En 1944, Marcel Herrand monte *Tartuffe*, de Molière, au Théâtre des Mathurins. Il engage Claude Piéplu pour jouer l'huissier, en lui demandant de prendre l'accent normand. Le jeune acteur ne comprend pas pourquoi mais il ne fait ni une, ni deux : il se fait porter malade à la banque.

Il n'y retournera pas. Après Molière vient Mérimée, au côté de Gérard Philipe. Claude Piéplu aurait pu retrouver Philippe à Avignon, si son rendez-vous avec Jean Vilar n'avait tourné court, pour une raison tout à fait absurde, comme lui seul semble pouvoir en rencontrer.

A l'audition que fait passer Vilar en 1947 pour la première édition du Festival, Piéplu choisit de jouer le père d'Orphée dans *Euridyce*, de Jean Anouilh. « Stop », lui dit Vilar au bout de quelques répliques. Piéplu avait oublié que Vilar jouait alors *Roméo et Juliette*, du même Anouilh, tous les soirs à l'Atelier, et qu'il n'en pouvait plus.

A Avignon se fera donc sans lui, qui fait un crochet chez Jean-Louis Barrault, mais ne s'y retrouve pas : « Ce n'était pas mon monde. » Alors il part pour une longue tournée, qui, dans l'immédiat après-guerre, le mène six ans outre-mer, à jouer Molière, Anouilh ou Claudel, à Pondichéry, au Vietnam ou à Djibouti.

C'est dans cette tournée, où il s'agit comme l'on dit d'« assurer », quelles que soient les conditions, que Claude Piéplu forge sa capacité à ne pas se laisser démonter. Il finit d'acquiescer les bases – placement de la voix, modelage des répliques, justesse des cadences et des gestes.

« J'ai toujours attaché beaucoup d'importance à ma diction. Je voulais qu'on m'entende et qu'on me comprenne »

Ainsi, dans les années 1960, Claude Piéplu joue Feydeau sous la direction de Jean-Laurent Cochet (en 1964-1965) et Stoppard et Saunders, sous la direction de Claude Régy (en 1966-1968). 1968, c'est l'année du lancement des *Shadoks*. Celle de la révolution de Piéplu : de comédien confirmé, il devient comédien populaire.

L'homme s'agaçait parfois qu'on en revienne toujours à sa fameuse diction dans la série animée. Pour lui, c'était très simple : « J'ai toujours attaché beaucoup d'importance à ma diction. Je voulais qu'on m'entende et qu'on me comprenne. »

Ce qu'il fera, à la télévision comme ailleurs sur les plateaux et les scènes. Au théâtre – qu'il ne quittera jamais vraiment –, il jouera Ayckbourn, Obaldia, Dubillard ou Marie Laberge. Au cinéma, il a plus de cinquante films à son actif.

Dans la filmographie de Claude Piéplu, il y a un « trou » de sept ans. De 1978 à 1985, il n'a pas tourné. Par choix. Il en avait assez qu'on l'enferme dans des stéréotypes. « J'étais celui qui fait partie du décor. Il fallait une scène avec un PDG ou un fonctionnaire, on installait un bureau et on me mettait derrière. J'étais plaqué », expliquait-il au *Monde* en 1986.

C'est oublier ce que les spectateurs n'ont pas oublié : des rôles qui ne sont certes pas souvent au premier rang des génériques, mais qui restent, ô combien, comme *Les Noces rouges* (1973), de Chabrol, où il incarnait un politicien corrompu, *Le Fantôme de la liberté* (1974), de Buñuel, ou encore *Beau temps mais orageux en fin de journée* (1986), de Gérard Frot-Coutaz.

Claude Piéplu appartenait à ces comédiens, comme Jean Bouteiller pour n'en citer qu'un, qui forment ce que l'on appelle des « silhouettes » sans qui un film ne serait pas tout à fait humainement réussi. Mais son registre l'inscrivait dans l'héritage des « excentriques » des années 1940, très identifiables.

Excentrique, l'acteur l'était aussi à la ville, dans ses tenues et sa façon de. En homme de goût, il s'est battu pendant des années pour sauver des pelleteuses un ensemble architectural du 16^e arrondissement, signé Mallet-Stevens, où il a élu domicile dans les années 1970.

On a vu Claude Piéplu pour la dernière fois sur une scène en 2002, dans *Les Petites fûtures*, de Claude Bourgeyx. Un titre qui lui allait comme un gant. C'était au Théâtre du Rond-Point, dirigé par Jean-Michel Ribes avec qui l'acteur avait tourné dans la série télévisuelle *Palace*. Il y faisait L'Homme aux clefs d'or. Un concierge imperturbable devant toutes les excentricités. Comme il se doit. ■

BRIGITTE SALINO

LE BILLET ÉRIC FOTTORINO

La voix de Piéplu

On pourrait distinguer parmi les saltimbanques du grand écran les acteurs à voix et les comédiens à trogne. Parmi ces derniers, on trouverait les grandes gueules façon Gabin et les taiseux à la manière de Ventura ou, éternel second rôle, Robert Dalban. Dans la famille des timbrés de la voix, Piéplu occupait une place toute particulière depuis qu'un jour de 1968, sur les écrans en noir et blanc, il s'était mis à raconter d'étranges histoires de Shadoks pompeurs et de Gibis pompés. Piéplu n'est plus et nous voilà sans voix.

Edouard Michelin



ÉTIENNE DE MALGLAIVE/GAMMA

Il avait été choisi par son père pour lui succéder à la tête du groupe familial et n'a connu que Michelin

Edouard Michelin, qui dirige le groupe familial depuis 1999, est mort vendredi 26 mai au large de l'île de Sein (Finistère), dans le naufrage du bateau sur lequel il était parti pêcher avec un ami, Guillaume Normant, lui aussi disparu. Agé de 42 ans, Edouard Michelin était père de six enfants. Le président Jacques Chirac a rendu hommage à ce « grand chef d'entreprise, respecté de tous ceux qui l'ont côtoyé ».

Edouard était le cinquième des six enfants de François Michelin, l'homme qui, en quarante et un ans, a transformé cette entreprise de pneumatiques de Clermont-Ferrand, numéro dix de son secteur dans les années 1950, en numéro un mondial.

Edouard semblait avoir été programmé par son père pour lui succéder. Comment expliquer autrement que cet homme, qui ne laissait jamais rien au hasard, lui ait donné le prénom de son propre grand-père, l'illustre fondateur de la Manufacture en 1889 ? Sa vie durant, le « jeune Edouard », comme on l'a longtemps appelé à Clermont-Ferrand, n'aura connu que Michelin. Après des études dans des établissements privés catholiques traditionnels de Clermont-Ferrand puis de Versailles, ce jeune homme, qui prend bien soin de ne jamais mettre son illustre patronyme en avant, intègre Centrale (promotion 1987) sans jamais perdre l'usine de vue. Apprenti dès 16 ans, il y retourne comme coursier cinq ans plus tard. Là encore, il tente de faire oublier qui il est, mais sa ressemblance stupéfiante avec son père rend impossible tout anonymat.

C'est à 24 ans que les choses sérieuses commencent. En 1987, il effectue son stage de fin d'études au centre de recherche américain que Michelin possède en Caroline du Sud. En 1989, après avoir choisi de faire son service militaire comme officier chef de quart dans les sous-marins nucléaires - « le seul endroit où l'on est en guerre même en temps de paix », explique-t-il -, Edouard Michelin entre dans le groupe familial. Le jeune homme a bien tenté de postuler dans d'autres entreprises, mais l'appel du pneu est irrésistible. Très vite, il est nommé chef de fabrication à l'usine du Puy-en-Velay, puis responsable à partir de 1991 des usines Michelin outre-Atlantique. Dès lors, sa voie est tracée. Le 30 avril 1991, les actionnaires reçoivent une lettre au style à nul autre pareil : « Le moment est venu d'appeler à la gerance celui

qu'après des années d'observation nous estimons tout à fait qualifié pour assurer un jour la responsabilité de la Maison. (...) Nous avons acquis la conviction qu'il possède les qualités de caractère, d'esprit et de cœur que doit réunir le futur chef d'une Maison comme la nôtre. »

Huit ans plus tard, le 20 avril 1999, le ton de la lettre annuelle aux actionnaires est tout aussi inimitable. « Vos gérants ont estimé que M. Edouard Michelin, qui joue un rôle majeur dans la stratégie et dans la gestion opérationnelle du groupe, devra désormais être la voix officielle de votre société et assumer la responsabilité de patron de Michelin à partir des prochaines assemblées. »

Entre les deux lettres, le dauphin a fait ses preuves. Aux États-Unis, où il est nommé un an après le rachat par Michelin d'Uniroyal, Edouard est à bonne école. Le patron de l'Amérique du Nord n'est autre alors que Carlos Ghosn. Bien qu'ambitieux, cet ingénieur se montre loyal et forme celui qui l'empêchera de présider un jour l'entreprise, qu'il finira par quitter.

Plan d'économie

De retour en France en 1993, Edouard devient véritablement cogérant de l'entreprise. Aux côtés de son père et de René Zingraff, il est l'un des trois hommes qui prennent toutes les décisions stratégiques. Très vite, Edouard s'impose. C'est lui, dit-on, qui est à l'origine du plan d'économie de 3,5 milliards de francs lancé en avril 1993. C'est lui aussi qui, quelques mois plus tard, convainc son père de taper du poing sur la table face à General Motors, qui lamine ses fournisseurs, et d'imposer une augmentation des prix du pneu au numéro un mondial de l'automobile. C'est lui encore qui, dès 1996, met fin à une organisation du groupe par zones géographiques et la remplace par une structure matricielle qui répartit les marchés par produits. Et comment ne pas voir sa touche le 1^{er} février 1996, lorsque pour la première fois ce groupe obsédé par le culte du secret dévoile le nom des neuf dirigeants qui entourent les cogérants ?

Mais c'est en 1999, à 36 ans que l'héritier se fait véritablement connaître. Le 8 septembre exactement. Lorsque devant un parterre d'analystes financiers, il annonce quasiment dans la même phrase deux informations d'autant plus retentissantes qu'elles sont accolées : les bénéfices semestriels du groupe ont augmenté de 20 %, mais ses effectifs en Europe vont être réduits de 10 %. Dans ce temple du paternalisme, 7 500 personnes apprennent par la presse qu'elles vont prochainement être mises sur le carreau. Les marchés apprécient : le cours de Bourse flambe de 12 % le lendemain. Le gouvernement de Lionel Jospin beaucoup moins. En quelques minutes, l'aus-

ture catholique qu'est Edouard Michelin est devenu l'incarnation des patrons qui licencient pour faire grimper le cours de Bourse.

A demi-mot, le jeune homme reconnaît son erreur et en tire rapidement les conséquences.

Le groupe met en place une véritable stratégie de communication. En 2000, il revient en formule 1. En 2001, il permet aux Concorde de redécouvrir quelque temps en les équipant d'un nouveau pneu, après la catastrophe de Garges-lès-Gonesse.

Surtout, Edouard Michelin modifie sensiblement sa politique sociale. En 2000, il s'engage personnellement dans une négociation homérique sur les 35 heures. En 2001, il organise les premières journées « Portes ouvertes » qu'il n'a jamais connues l'usine de Clermont-Ferrand. Près de 20 000 Clermontois s'y rendent, dont le maire et sénateur socialiste du Puy-de-Dôme. En 2002, Edouard annonce, dans *Le Monde*, qu'il lance un ambitieux plan d'actionnariat salarié : une véritable révolution dans ce groupe dont la structure - une société en commandite - permet l'opacité la plus totale. On ne sait toujours pas quelle part du capital détient la famille Michelin.

Car Edouard est resté un Michelin. Le groupe ne publie toujours pas les rémunérations de ses dirigeants. De même se tient-il toujours à l'écart du Medef, même si l'entrée de Laurence Parisot au conseil de surveillance du groupe en 2005 est sans doute l'amorce d'un changement.

Même s'il communiquait davantage que son père, Edouard était un homme secret. Sans notice dans le Who's Who. La seule fête mondaine à laquelle il participa fut son mariage, en 1992. Célébrée dans la cathédrale de Chartres par son frère aîné, le Père Etienne Michelin, la cérémonie rassembla plus de 2 500 invités. On disait Edouard fanatique de vitesse ou de cueillette de champignons, mais c'est en mer qu'il est mort. Ce départ prématuré ouvre une période d'incertitude pour le groupe, mais elle a un précédent. Dans les années 1930 déjà, Etienne (le père de François) et son frère Pierre étaient morts prématurément alors qu'ils devaient succéder à Edouard. Cette tragédie obligea celui-ci à travailler plus longtemps que prévu puis à confier les rênes à son gendre Robert Puisseux, le temps que son petit-fils, François prenne le relais une vingtaine d'années plus tard.

Dès l'annonce de la mort le groupe a fait savoir que Michel Rollier, actuel cogérant, assurera la direction. Agé de 60 ans, il n'est autre que le fils de François Rollier qui fut cogérant de François Michelin. Même multinationale, Michelin reste une affaire de famille. ■

FRÉDÉRIC LEMAITRE

Raymond Triboulet

Résistant, ancien ministre, il fut un gaulliste de la première heure

PREMIER SOUS-PRÉFET de la France libre et ancien ministre du général de Gaulle, Raymond Triboulet est mort dans la nuit du jeudi 26 au vendredi 27 mai, à Sèvres (Hauts-de-Seine).

Il était âgé de 99 ans. Né à Paris le 3 octobre 1906, licencié en droit et licencié ès lettres, il est devenu agriculteur en Normandie. La guerre fait de lui un résistant et un gaulliste. Dès novembre 1941, après avoir été libéré des camps de prisonniers de guerre, il organise près des côtes de la Manche des réseaux de renseignement pour la Résistance et pour les gaullistes de Londres. Il est secrétaire du comité de libération du Calvados quand le général de Gaulle le nomme premier sous-préfet de cette première ville libérée et des communes environnantes.

Après un bref passage à l'inspection générale de Rhénanie-Palatinat sous mandat français, il est

élu en 1946 député du Calvados et le restera pendant vingt-sept ans. Président du groupe parlementaire du RPF, il entre pour la première fois au gouvernement, comme ministre des anciens combattants, dans le cabinet Edgar Faure en janvier 1955. Réélu député en 1956 il préside de nouveau le groupe alors appelé des Républicains sociaux. C'est à ce titre que, le 16 mai 1958, à la tribune du Palais-Bourbon, il plaide pour l'investiture du général de Gaulle, que l'Assemblée, finalement, accordera. Il participe comme membre du comité consultatif à l'élaboration de la nouvelle Constitution. Dès janvier 1959, dans le gouvernement Debré, il est nommé ministre des anciens combattants et victimes de guerre et conservera ce poste dans le premier gouvernement Pompidou d'avril 1962, avant de devenir ministre délégué chargé de la coopération jusqu'en 1966. Il sera ensuite, en même temps que député, président du groupe gaulliste (Union démocratique européenne) à l'Assemblée européenne, conseiller général de Tilly-sur-Seulles (Calvados), président du

groupe d'amitié France-Israël, président des combattants volontaires de la Résistance.

En 1973, il crée l'Union des anciens députés gaullistes, qui apportera à chaque élection son soutien au RPR et à Jacques Chirac. Au ministère des anciens combattants, Raymond Triboulet n'hésite pas, durant la guerre d'Algérie, à reprocher à Michel Debré et même à de Gaulle leur politique qui néglige trop les Européens d'Algérie, et désespère les anciens combattants musulmans. Il se sent plus à l'aise au ministère de la coopération, où la politique du général de Gaulle envers l'Afrique correspond mieux à sa conception du gaullisme. C'est lui qui a créé l'Association française des volontaires du progrès pour aider au développement rural de l'Afrique.

Elu en 1979 à l'Académie des sciences morales et politiques, Raymond Triboulet est l'auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels *Billets du Négus*, *Halte au massacre*, *A tous ceux qui sont mal dans leur peau*, *Un gaulliste de la IV^e*, *Un ministre du général* et *Gaston de Renty*. ■

Lloyd Bentsen

Ce démocrate texan, ancien secrétaire au Trésor, a marqué la présidence de Bill Clinton

TOUR à tour membre de la Chambre des représentants, sénateur puis secrétaire au Trésor, Lloyd Bentsen, mort mardi 23 mai à 85 ans dans son Texas natal, est l'un des hommes qui ont marqué la présidence de Bill Clinton : il a parrainé la politique qui contribua à la formidable croissance économique des deux mandats du président démocrate (1992-2000).

Il préside la commission des finances de la Chambre haute quand Bill Clinton, tout juste arrivé à la Maison Blanche, lui demande, en 1993, d'être son premier secrétaire au Trésor. L'ancien gouverneur de l'Arkansas s'est fait élire sur une plateforme de centre gauche, classiquement keynésienne, où une hausse des dépenses sociales doit être financée par un

« acceptable » déficit budgétaire. Représentant typique du Parti démocrate qui domina longtemps le Sud, Bentsen est un patricien centriste, proche des milieux d'affaires.

A peine installé au 1500 Pennsylvania Avenue dans le palais néoclassique qui abrite le département du Trésor, à droite de la Maison Blanche, il dresse l'état des comptes : le programme Clinton creuserait dangereusement le déficit des finances publiques. Il faut innover. La relance par la dépense publique n'est plus la panacée. Les démocrates doivent changer de doxa économique.

Appuyé par l'un de ses protégés venu de Wall Street, Robert Rubin, alors chef des conseillers économiques de la Maison Blanche, Bentsen établit la nouvelle ligne : des finances publiques saines maintiendront les taux d'intérêt en basse zone, lesquels assureront la solidité de la demande (consommation et investissement). Le cocktail se révèle gagnant. Il a certes fallu tailler dans la dépense publi-

que ; les démocrates le payent aux législatives de 1994. Mais, portée par la révolution technologique en cours, et les gains de productivité qui l'accompagnent, la croissance s'installe – durablement.

Agé de 73 ans, Lloyd Bentsen quitte le gouvernement quelques mois plus tard. Pour cet homme élégant, c'est la fin d'une brillante carrière publique.

Né en 1921 dans une riche famille d'origine danoise installée au Texas à la fin du XIX^e, il est un chef d'escadrille émérite durant la seconde guerre mondiale, avant de faire fortune à son tour (pétrole, banque, immobilier) et d'entrer en politique.

Elu du Texas, d'abord à la Chambre (1948-1954), puis au Sénat (1970-1993), candidat à la vice-présidence démocrate en 1988, il a été un législateur pro-business, partisan du traité de libre-échange conclu avec le Mexique et le Canada (Alena). ■

ALAIN FRACHON

Georges Frischmann

Un vétéran resté très orthodoxe du Parti communiste et de la CGT, ancien député européen

ANCIEN dirigeant du Parti communiste et de la CGT, Georges Frischmann est mort dimanche 21 mai à Paris, à l'âge de 86 ans.

Né à Paris, le 5 août 1919, Georges Frischmann s'illustre très jeune dans la Résistance, le communisme et le syndicalisme. Postier, il devient, en 1951, secrétaire général de la Fédération CGT des PTT, poste qu'il occupe vingt-huit ans jusqu'en 1979, année où il cède les manettes à Louis Vianet qui sera ensuite le patron de la confédération. En 1954, déjà membre du comité central, il entre au bureau politique du PCF où il restera jusqu'en 1976. Georges Frischmann est habité par le communisme. Il en fait une lecture très orthodoxe qu'il enrobe d'une expression faite de gouaille, d'humour et d'ironie. En 1969, il proclame devant le comité central du PCF que « *le problème qui consiste à imposer des changements réels se pose en ter-*

mes de contenu de classe ».

Fidèle jusqu'au bout à son parti et à son syndicat – il ne dissocie pas l'un de l'autre –, Georges Frischmann s'oppose à la tentative d'ouverture de la CGT, en novembre 1978 à Grenoble, quand Georges Séguy, alors secrétaire général, joue la carte de la démocratisation. « *La dureté de la lutte des classes ne nous permet pas des clubs de discussions, assène-t-il aux congressistes. Le siège de la CGT est à Paris et pas à Byzance et l'on n'y discute pas du sexe des anges.* ».

Très combatif aux PTT, ce qui lui vaudra d'être révoqué, Georges Frischmann anime les grandes grèves de 1953 et de 1974. Lorsqu'il quitte ses fonctions syndicales, Georges Séguy en fait,

malgré leurs désaccords, l'exemple à suivre en matière de cumul des mandats politique et syndical : « *Il a ainsi prouvé qu'un militant syndical pouvait avoir les responsabilités politiques de son choix sans que cela nuise à l'accomplissement de son mandat syndical* ». De fait, c'est en 1979, que ce passionné de cyclisme se fait élire, naturellement sur la liste du Parti communiste, député européen. Il y siège jusqu'en 1984, se spécialisant dans le social. « *Tout se décide là* », répétait ce vétéran. Président d'honneur de l'Institut d'histoire sociale de la CGT-PTT, il avait, là aussi naturellement, appelé à voter non au référendum du 29 mai 2005 sur la Constitution européenne.■

MICHEL NOBLECOURT

Marie-Josèphe Vanel, secrétaire générale adjointe de l'Autorité des marchés financiers (AMF), est morte dimanche 21 mai des suites d'un cancer, à l'âge de 58 ans.
Née à Lens (Pas-de-Calais) le 2 juin 1947, sortie major de HEC jeunes filles, elle est d'abord journaliste à *La Cote Desfossés*, avant d'intégrer, en 1973, la

Commission des opérations de Bourse (COB).
En 1990 elle devient responsable du département des opérations financières. Six ans plus tard elle quitte la COB pour le Conseil des marchés financiers (CMF), aujourd'hui AMF, autorité professionnelle chargée de veiller au bon fonctionnement de la Bourse.

Katherine Dunham

Danseuse et chorégraphe noire, elle s'est dressée contre toutes les formes de racisme

La danseuse et chorégraphe Katherine Dunham est morte dimanche 21 mai à son domicile new-yorkais. Elle était âgée de 93 ans. Artiste aux multiples talents aussi reconnue dans le milieu de la danse que dans celui du cinéma et de l'anthropologie pour ses travaux autour de la danse afro-américaine, elle laisse derrière elle le tracé vibrant d'une figure libre et aventureuse, revendicatrice, entièrement dévouée à la cause de l'art nègre et caribéen.

Née le 22 juin 1912 à Chicago, celle que les experts qualifient de « première chorégraphe noire » étudie très jeune l'ethnologie à l'Université de Chicago tout en s'appropriant les techniques de danse classique avec Ludmila Speranzeva. Elle fonde le Ballet Nègre avec Mark Turbyfill et chorégraphie son premier spectacle pour la compagnie en 1931. Il s'agit de *Negro Rhapsody*. Parallèlement, elle enseigne la danse classique et moderne à de jeunes élèves qui constitueront le Negro Dance Group en 1934.

Dans la foulée, elle bénéficie d'une bourse et part étudier la culture des îles des Caraïbes dont elle s'attachera à analyser les liens avec l'Afrique. En 1936, elle collecte ses découvertes, transcrit ses analyses et recherches dans une thèse, donne des conférences sur le sujet,

avant de choisir de rendre compte de ses travaux sur le terrain, celui de la scène.

A la fin des années 1930, elle se rend célèbre par la mise en scène de revues basées sur le folklore africain et caribéen. Décors et costumes luxueux signés par John Pratt qu'elle épouse en 1940, musique live, grand nombre d'interprètes, ses spectacles la promeuvent au rang de pionnière de la danse noire. Femme de tempérament, elle s'impose sur Broadway mais aussi sur les plus fameuses scènes internationales. Sa troupe de danse moderne, la première compagnie indépendante du pays, entièrement composée d'interprètes noirs, additionne les tournées dans plus de cinquante pays de tous les continents.

Jusque dans les années 1950, son succès, alors même que la discrimination raciale règne, reste magnifiquement exemplaire. Elle refusa de faire des représentations dans les théâtres du sud des États-Unis en raison de la ségrégation. Elle met en scène l'histoire cruelle du peuple noir et va jusqu'à chorégrapheur une scène de lynchage dans sa pièce intitulée *Southland* (1951). Très attachée aux traditions de Haïti, où elle séjourna très jeune, elle s'initia à la religion vaudou. En 1959, elle présenta à Paris un spectacle pour trente danseurs dont les figures évoquent les motifs des rites vaudous sur des musiques afro-jazz, percussions et saxos mêlés.

Elle eut la chance de participer à des expériences artistiques contrastées passant d'un film de John Huston à une comédie musicale avec

les comiques Roger Pierre et Jean-Marc Thibault dans les années 1960. A Hollywood, elle signa quelques films dont le remarquable *Carnival of Rhythm*, en 1941, dont Patrick Bensard, directeur de la Cinémathèque de la danse, souligne la façon très personnelle avec laquelle Dunham rapproche le chamanisme et le music hall.

En 1945, Katherine Dunham fonde une école à Manhattan qui proposa jusqu'en 1954 des cours variés de technique, mais aussi d'histoire de la danse, de notation, de philosophie... Son écriture mixe pas classiques, gestes africains avec un penchant pour la fluidité du torse et la dissociation du bassin.

Bien au-delà de la danse, elle se dresse contre toutes formes de racisme et accepte le poste de conseiller artistique du premier Festival mondial des Arts nègres au Sénégal, en 1966. Un an plus tard, installée à East Saint Louis, elle se charge d'ateliers auprès des jeunes et brandit la danse comme un véritable mouvement de pensée et de compréhension de soi. Récemment, en 1992, elle avait fait la grève de la faim pour protester contre l'expulsion des Haïtiens de la base américaine de Guantanamo à Cuba. Elle sera hospitalisée suite à cette grève. La « reine de la danse noire », selon le chorégraphe Ralph Lemon, aimait transmettre à ses jeunes interprètes le désir d'être vivant à travers la danse. Bardée de récompenses prestigieuses, Katherine Dunham a éclairé de sa lumineuse curiosité la scène chorégraphique. ■

ROSITA BOISSEAU

Jean-Louis de Rambures

Traducteur, critique,
et grand connaisseur
de la littérature
allemande

JEAN-LOUIS DE RAMBURES, spécialiste de la littérature allemande, traducteur et critique, qui collabora pendant près de vingt-cinq ans au « Monde des livres », est mort dimanche 21 mai. Il a été enterré mardi 23 mai, à Vaudricourt (Somme).

Né en 1930 à Paris, fils d'un vicomte picard et d'une Brésilienne qui le fit élever par une gouvernante allemande, tel un personnage de Thomas Mann, bilingue de naissance, il s'évada bientôt dans l'écriture des autres, passionné par le métier

des écrivains, la structure de leur style et les diverses conceptions de la traduction.

Pigiste régulier au *Monde* après 1968, il commença par s'intéresser aux contemporains français dans une série de vingt-cinq entretiens sur le mystérieux métier d'écrire, de Barthes à Christiane Rochefort, de Sarraute à Le Clézio, de Tournier à Modiano, réunis dans un volume intitulé *Comment travaillent les écrivains ?* (Flammarion 1978).

Interlocuteur perspicace et attentif, avec une réserve qui n'excluait pas les questions acérées, il fut le premier, en 1970, à réaliser un des très rares entretiens avec Julien Gracq (repris dans l'édition de la « Pléiade »), puis à obtenir,

en 1983, d'aller rencontrer Thomas Bernhard pour décrypter les aveux et les paradoxes de l'auteur de *La Cave*.

En 1978, son entretien avec Ernst Jünger, alors admiré sans réserve en France, mais sujet à polémiques en Allemagne pour sa prétendue influence sur la montée du national-socialisme, provoqua outre-Rhin, quand il fut traduit par le *Spiegel*, une campagne de presse virulente menée par le critique Marcel Reich-Ranicki.

Directeur des Instituts français de Sarrebruck puis de Francfort, Jean-Louis de Rambures s'était aussi consacré à la traduction, faisant découvrir en France le Suisse Paul Nizon (*Stolz*, Actes Sud 1987). ■

NICOLE ZAND

Desmond Dekker

Jamaïcain, il se considérait comme le détenteur du reggae authentique

LE CHANTEUR jamaïcain de reggae Desmond Dekker est mort jeudi 25 mai d'une attaque cardiaque dans son domicile au sud-est de l'Angleterre. Il était âgé de 63 ans. Bien avant l'avènement de Bob Marley et la diffusion planétaire de cette musique, il en fut la première star en se hissant au sommet des classements britanniques dès 1968 avec le tube *Israelites*.

Né le 16 juillet 1942 à Kingston, ce soudeur se fait remarquer par le producteur Leslie Kong qui lui fait enregistrer *King of Ska*, dont le titre constitue à lui seul un programme. C'est dans ce registre, le ska, ancêtre plus dynamique du reggae, qu'il obtient ses premiers succès à la tête de sa formation, The Aces. Sa réputation franchit les frontières de l'île en 1967 avec 007 (*Shanty Town*), qui lui permet d'être l'idole des « Rude Boys », les mauvais garçons de la Jamaïque, avant d'être adopté en

Grande-Bretagne par le mouvement mod.

Sa bonne étoile brille encore plus haut l'année suivante avec *Israelites*, qui entre dans les classements américains, exploite rarissime à l'époque pour un artiste du tiers-monde. Mais la mort de son mentor Leslie Kong, en 1971, le laisse désemparé. Il se complaît un temps dans des ballades sirupeuses avant d'être remis à la mode par le mouvement « Two-Tone », le « revival » du ska dans la Grande-Bretagne de la fin des années 1970 initié par les Specials, The Selecter et Madness.

Ce regain d'intérêt pour son œuvre lui permet d'enregistrer l'album *Black & Dekker* avec The Rumour, le groupe de Graham Parker, puis *Compass Point*, produit par un des plus gros vendeurs du moment, le chanteur Robert Palmer.

Desmond Dekker, qui se considérait comme le détenteur du reggae authentique, était encore actif puisqu'il est mort au cours d'une tournée européenne. Celle-ci se sera finalement arrêtée à Leeds, le 11 mai. ■

BRUNO LESPRIT

Shohei Imamura

Deux fois Palme d'or à Cannes, le cinéaste japonais a porté un regard clinique sur les mécanismes du désir et de l'oppression

Le cinéaste japonais Shohei Imamura, deux fois Palme d'or au Festival de Cannes, est mort mardi 30 mai, à l'âge de 79 ans.

Né à Tokyo le 15 septembre 1926, ce fils de médecin avait fait des études de lettres et écrit des pièces pour le théâtre de son université lorsqu'il entre au studio Shochiku en 1951, où il est assistant d'Ozu.

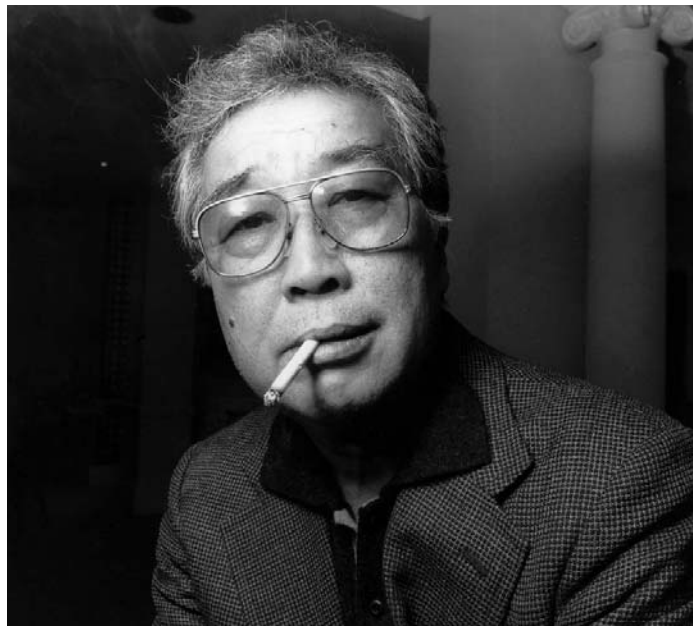
Passé en 1954 dans un studio concurrent, la Nikkatsu, il seconde Kawashima, pour lequel il écrit aussi des scénarios. Il signe son premier film, *Désir volé*, en 1958, puis commence à résister à ses producteurs qui lui imposent des films de commande.

Idealiste et même rebelle, attiré par les sujets dérangeants, Shohei Imamura finira en 1966, à l'heure de la naissance de la Nouvelle Vague japonaise, par résilier son contrat avec la Nikkatsu pour fonder sa propre maison, Imamura Productions, l'une des premières sociétés de production indépendantes. En 1974, il crée une école de cinéma, l'Institut de Yokohama, qu'il déménage en 1986 à Shin Yurigaoka et qui se nomme désormais Académie japonaise des arts visuels.

Désir inassouvi (1958), *Cochons et cuirassés* (1960), *La Femme insecte* (1963), *Désir meurtrier* (1964), *Le Pornographe* (1966), *L'Évaporation de l'homme* (1967), *Profonds désirs des dieux* (1968), *L'Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar* (1970) : les titres des premiers films d'Imamura nous montre qu'il a planté sa caméra dans un monde de frustrations et d'enfermement, un monde en marge de l'histoire officielle, un monde opprimé dont les aspirations se heurtent violemment aux règles sociales.

Les sous-titres de certains de ses films soulignent sa démarche. *La Femme insecte* s'intitule aussi *Chroniques entomologiques du Japon* et *Le Pornographe* s'annonce comme une *Introduction à l'anthropologie*. C'est en entomologiste qu'il observe ses personnages. Sans les juger, sans leur octroyer le moindre sens moral, il peint des êtres (essentiellement des femmes) qui le fascinent par leur énergie, leur instinct de survie.

C'est un regard froid, clinique, que pose Imamura sur le petit peuple des basses couches sociales, mû par une inlassable bougeotte. L'emblématique *Femme insecte*, qui dépeint la vie d'une fille de la campagne envoyée à la ville pour être servante et qui devient prostituée, responsable d'un syndicat des filles de joie, avant de retourner à la misère, s'attache à suivre,



XAVIER LAMBOURS / EDITING SERVER

comme au microscope, une obsession existentielle. Soumise, blessée dans son corps et réprimée dans ses désirs, prisonnière des préjugés, l'héroïne-type des films d'Imamura cherche à conquérir identité et autonomie, à se délivrer de ses inhibitions et des carcans. Elle se sert de son corps, subit toutes sortes de viols (physiques ou politiques), reste une inlassable petite fourmi qui tourne en rond. Marxiste et freudien, Imamura affirme vouloir, par elle, traiter de pair « la partie inférieure du corps humain et la partie inférieure de la structure sociale ».

Son autre grande source d'inspiration est la dénonciation de l'oppression américaine. Le premier plan de *Cochons et cuirassés* (sorti en France sous le titre *Filles et gangsters*) est un panoramique qui part d'un cuirassé stationnant dans la baie de Yokosuka et qui, après avoir montré la cité, s'achève sur la basse ville, où les soldats américains jouent les caïds et où, après la fermeture des maisons closes, les gangsters sont contraints d'élever des porcs pour nourrir l'occupant.

Chaîne infernale

Par ce plan lumineux, Imamura montre ce qui hanta toute son œuvre : la chaîne infernale qui va de l'oppressé à la prostituée, la chaîne des corps et de l'argent, l'exploitation du sexe dont l'occupant est responsable. Le rejet, par Imamura, de la société japonaise moderne, sa recherche des racines, le conduit à confronter ses héroïnes à l'Histoire. Il s'agit pour lui de souligner comment les destinées individuelles ont pu s'inscrire en marge des événements qui ont secoué le pays, et comment les

Etats-Unis ont pu mutiler les consciences. Dans leur rage à survivre, ces victimes envisagent de partir en Amérique (comme la barmaid de *L'Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar*), ou n'ont de cesse de s'échapper des bas-fonds pour rejoindre une île lointaine, descendre du Nord vers le Sud. Car, pour Imamura, le réel s'incarne dans la culture méridionale. Dans *Profonds désirs des dieux*, il oppose une forme de société primitive (incestueuse, ignorante des tabous) à la culture réglementée du Japon industriel. D'un côté, le rituel tribal ; de l'autre, les panneaux de Coca-Cola.

Filmés comme des cobayes, dans un style expressionniste et baroque, ses personnages réchappent rarement de ce labyrinthe. L'œuvre d'Imamura abonde de projections mentales, de bruits de trains et de tunnels. La condition humaine y est figurée par des fantômes violents et un bestiaire où l'on trouve des porcs mais aussi poissons, batraciens, souris (en cage), insectes, vers, chenille ou lézard grimant le long des cuisines féminines. Le cadre de l'écran les enferme, la caméra les épie à travers fenêtres, grilles, appareils photographiques.

L'icône tueur en série de *La Vengeance est à moi* (1979), sorte de scarabée fou furieux, fait l'objet d'une étude quasi clinique. *Eijanaïka*, qui se situe en 1866, sous régime féodal, insiste sur le grouillement des gens de la plèbe, leur désordre joyeux et cru, plein d'une irrévérence bouffonne.

En 1983, Imamura adapte une nouvelle de Schichirō Fukasawa : *La Ballade de Narayama*, évocation d'une coutume qui contraint les vieillards à aller mourir en haut

des montagnes, obtient la Palme d'or au Festival de Cannes. On retrouve encore dans ce film situé au milieu du XIX^e siècle ce fatalisme : l'homme comme une mante religieuse, comme une machine à produire. Cueillir, bêcher, semer. Capturer, manger, déjecter. Avaler, copuler : emboîter les corps les uns dans les autres.

L'héroïne de *Pluie noire* (1989) se voit dénier toute vie sexuelle car elle a été irradiée par la bombe atomique d'Hiroshima. En 1996, *L'Anguille* (d'après un roman de Yoshimura) vaut à Imamura une nouvelle Palme d'or à Cannes. Il s'agit d'un film picaresque, cocasse, grotesque, vu par les yeux de l'animal-titre, qui trône dans un aquarium, compagne fétiche d'un homme depuis les années de prison purgées pour avoir tué sa femme et l'amant de celle-ci.

Dans *Kanzo Sensei* (Dr. Akagi), truffé de souvenirs de son père et coécrit avec son fils, Imamura décrit la vie quotidienne d'un médecin de quartier qui, dans une petite ville de bord de mer, se bat pour sauver l'idée qu'il se fait de sa profession, en particulier pour combattre l'hépatite. Cet enragé croise une prostituée. Au service l'un et l'autre de la communauté, ils délaissent l'amour charnel. « C'est l'histoire d'un homme qui se dégage de son côté instinctif, animal » dit-il.

Le rabelaisien *De l'eau tiède sous un pont rouge* (2001) remet une femme au centre de sa sarabande : une voleuse que le plaisir fait accoucher de geyzers orgasmiques. En ce siècle nouveau, elle incarne, à ses yeux, la fusion du technologique et du fantastique. ■

JEAN-LUC DOUIN

filmographie

Shohei Imamura a réalisé vingt-six films dont :

Désir volé (1958). L'histoire d'une troupe d'acteurs ambulants
Désir inassouvi (1958). Un groupe d'hommes tente de récupérer un stock de morphine caché avant la guerre.
Cochons et cuirassés (1960). Film antimilitariste, avec guerre de gangs entre yakuzas
La Femme insecte (1963). L'histoire d'une femme soumise et trahie. Ours d'argent à Berlin.
Désir meurtrier (1964). Violée, troublée, une femme à quatre patentes.
Le Pornographe (1966). Un homme, un appareil photo, et une

poupée gonflable.
Profonds désirs des dieux (1968). Des amants maudits poursuivis par des insulaires aux masques ancestraux.
L'Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar (1970). Confessions d'une barmaid séduite par les GI. L'un de ses films documentaires.
La vengeance est à moi (1979). Enquête sur un assassin marqué par l'humiliation de son père par les Coréens et voué à la culpabilité. D'après un fait divers.
Eijanaïka (1981). Un homme à la recherche de son épouse vendue à un réseau de prostitution. L'histoire du peuple vil.
La Ballade de Narayama

(1983). De l'obligation d'aller mourir seul en montagne après 70 ans. Palme d'or à Cannes.
Zegen, le seigneur des bordels (1987). L'histoire des prostituées expatriées dans l'Asie du Sud-Est.
Pluie noire (1989). Les conséquences de l'apocalypse nucléaire. Prix de la Commission supérieure technique à Cannes.
L'Anguille (1996). Une fable utopiste burlesque. Palme d'or à Cannes.
Dr Akagi (1998). Adapté de l'auteur du *Traité de la déchéance*, Ango Sakaguchi.
De l'eau tiède sous un pont rouge (2001). Hantise de la mort et vitalité amoureuse.

11 minutes, 9 secondes, 1 image – Septembre 11 (2002). Participation à un film collectif sur les événements du 11-Septembre.
Disponible en DVD. *La Ballade de Narayama*, 1 DVD IDE : Dr Akagi, 1 DVD Studio Canal ; *De l'eau tiède sous un pont rouge*, 1 DVD Editions Montparnasse ; coffret *La vengeance est à moi et Eijanaïka*, 4 DVD dont deux de bonus chez MK2.
Au-delà de l'œuvre. Imamura s'est vu consacrer un documentaire de Paolo Rocha, *Shohei Imamura, le libre penseur*, dans l'émission « Cinéma de notre temps » (La Sept-Arte), et un livre d'Hubert Nioffret (Editions Dreamland, 2002).

Robert Parienté

Ancien directeur de la rédaction de « L'Equipe », il était une figure du monde sportif

ANTOINE BLONDIN avait dit de lui : « *Il est entré dans l'athlétisme comme on entre dans les ordres.* » Robert Parienté, journaliste et écrivain, est mort samedi 27 mai à Paris, à l'âge de 75 ans.

Né le 19 septembre 1930 à Paris, Robert Parienté est licencié en droit quand Gaston Meyer le recrute à *L'Equipe*. En cette année 1954, Blondin signe aussi ses premières chroniques au sein du quotidien de sport. Parienté suit l'athlétisme puis devient chef du groupe olympique en 1964, et rédacteur en chef du journal en 1976. Nommé en 1980 directeur de la rédaction, puis en 1986 directeur général adjoint, il continue les reportages internationaux tout en pilotant en 1987 l'envol vers la couleur, ou en développant les imprimeries de province. Il achève son parcours au sein du groupe Amaury en dirigeant le livre-coffret célébrant les « 50 ans de *L'Equipe*, 1946-1996 » (330 000 exemplaires vendus).

Cet ancien pratiquant de volley, rugby, tennis de table, athlétisme, ne quitte pas la piste, puisqu'il écrit régulièrement dans le magazine de la Fédération internationale d'athlétisme ou dans celui du Comité international olympique (CIO). Il demeure le grand ami de Michel Jazy. Les patrons des fédérations mondiales ont pris l'habitude de l'écouter, et Juan A. Samaranch, le président du CIO, sollicite régulièrement l'avis de ce pourfendeur du dopage, défenseur de l'éthique du sport. En 1999, les Américains de CBS SportsLine, le plus puissant site internet de sport, le consultent pour lancer leur rédaction française.

Alain Billouin, qu'il a engagé à *L'Equipe* en 1966, et qui signera avec lui *La Fabuleuse Histoire de l'athlétisme*, souligne son « *engagement* », sa « *détermination* », sa « *passion* ». Ceux qu'il a formés évoquent son exigence de la perfection, « *jusqu'au bout de l'information et de la vérité* ». Ils le décrivent comme un « *vrai patron de presse, visionnaire, doctrinaire, ayant la faculté d'analyser tous les événements et d'influencer les pouvoirs sportifs* ». Alain Billouin ajoute qu'il « *incarnait cette génération de journalistes de l'après-guerre qui pensaient que le sport pouvait redon-*

ner espoir et fierté au pays ». Tout en cherchant le haut de gamme professionnel, Robert Parienté a su préserver sa sensibilité.

Ainsi, une deuxième vie l'attendait après le sport. Déjà Grand Prix de la littérature sportive pour sa *Fabuleuse Histoire des Jeux olympiques* (1972), il écrit une monographie de son ami le peintre André Hambourg (1991), un roman sur l'affaire Dreyfus (1994), et surtout *André Suarès, l'insurgé*, livre bataille pour la reconnaissance de l'écrivain. Ce livre publié en 1990 lui vaut le prix Louis-Barthou de l'Académie française. Il dirigera et préfacera une sélection (2 000 pages) de l'œuvre de Suarès chez Robert Laffont dans la collection « Bouquins ».

Son ultime ouvrage, *La Symphonie des chefs*, en 2004, réunit 70 entretiens exceptionnels avec les plus grands maestros contemporains. On avait oublié qu'en 1965 il avait créé une rubrique disques dans *L'Equipe*, rédigeant deux cents chroniques de jazz, variétés et surtout musique classique. Ralenti par la maladie, l'infatigable curieux préparait un livre sur le sculpteur Jules Dalou et imaginait un ouvrage sur les cathédrales. ■

GEOFFROY DEFFRENNES

Fernando Romeo Lucas Garcia, ex-dictateur du Guatemala, est mort samedi 27 mai au Venezuela des suites de la maladie d'Alzheimer, à l'âge de 82 ans. Tout d'abord chef de l'armée, puis ministre de la défense, il était arrivé à la tête de l'Etat en 1978, à l'occasion d'un scrutin présidentiel entaché de fraudes et d'irrégularités. Considéré comme l'un des responsables de la guerre civile qui ravagea le Guatemala pendant trente-six ans, il dirigea le pays d'une main de fer jusqu'en 1982, date à laquelle il fut chassé du pouvoir par un coup d'Etat. En janvier 1981, il avait ordonné l'assaut de l'ambassade

d'Espagne, où s'étaient réfugiés syndicalistes et étudiants, ce qui avait coûté la vie à trente-sept personnes, parmi lesquelles Vicente Menchu, le père de Rigoberta Menchu, Prix Nobel de la paix.

Philippe Raulet, écrivain français, est mort à Paris, lundi 22 mai. Né en juin 1940 dans l'Aube, il avait publié son premier roman, *Napoléon V ou Chroniques du palais*, en 1966 (Gallimard). Il était l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, dont *Micmac* (Minuit, 1993), *L'Avant* (Minuit, 1995), monologue d'un gardien de but, *Amer et prodigue* (Calmann-Levy, 1997) et *Allons,*

pressons ! (Verticales, 2000). Son dernier roman, *Pitiés* (Verticales, 2003), qui s'inspirait d'un fait divers, renouait avec une forme de littérature engagée, sans pour autant tomber dans le réalisme social ni dans le misérabilisme. Son écriture s'attachait à rendre les formes de l'oralité, à faire entendre des voix. Philippe Raulet a participé à de nombreux ateliers d'écriture et a travaillé régulièrement avec des conteurs. Un texte écrit à quatre mains avec le comédien Gérard Potier, *S'il pleut, vous ramasserez mon linge*, paraîtra à l'automne dans la collection « Minimales » (Verticales).

Michael Riffaterre

Lettré, il avait
toutes les qualités
d'un philologue
à l'ancienne

MICHAEL RIFFATERRE, une des figures les plus imposantes des études françaises et de la théorie littéraire aux Etats-Unis, est mort à New York samedi 27 mai.

Né en 1924, fils d'un industriel et homme politique de la III^e République qui a été maire de Bourgneuf et député SFIO de la Creuse jusqu'en 1940, Michael Riffaterre a commencé ses études à Lyon sous l'Occupation, puis, passé par la Résistance, les a terminées à la Sorbonne.

Lexicologue au CNRS, il s'est décidé au début des années 1950 à aller préparer un doctorat à l'université Columbia de New York.

Après une thèse sur « Le Style des "Pléiades" de Gobineau » (1957), il a vite acquis une réputation de critique rigoureux et redoutable à l'occasion de quelques polémiques mémorables, notamment avec le grand romainiste Leo Spitzer, alors professeur à l'université Johns Hopkins, puis avec Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss, à propos de leur fameuse analyse structuraliste des *Chats* de Baudelaire.

Riffaterre était familier de la littérature française la plus rare, celle du XIX^e siècle en particulier : lettré, il avait toutes les qualités d'un philologue à l'ancienne, mais il n'offrait jamais ses exégèses les plus savantes que comme des exemples de ses théories de la lecture et de la production littéraire.

Ses *Essais de stylistique structu-*

rale (1970) l'établirent comme le maître de cette discipline et comme un passeur essentiel de la théorie française vers l'Amérique : Gérard Genette, Julia Kristeva et Tzvetan Todorov furent ses principaux interlocuteurs parisiens, auprès de Hans Robert Jauss, Umberto Eco ou Paul de Man. Avec eux, les années 1970 furent une grande décennie transatlantique.

Ennemi de la critique biographique et de l'« *illusion référentielle* », car le texte ne renvoie selon lui qu'à la langue et à la littérature, Riffaterre a mis au point sa théorie du texte dans *Sémiotique de la poésie* (1978) et *La Production du texte* (1979).

Tout texte amplifie une matrice signifiante sous-jacente qu'il appelle « *hypotexte* » : pas de plus bel exemple que le poème d'André Breton, *Il y avait une fois un dindon sur une digue*, devant lequel on séchait jusqu'à ce que Riffaterre y lise une élaboration de « *Digue dondaine, digue dondon* » !

Lecteur sans égal, « *archilecteur* », comme il disait, Riffaterre a fatalement été séduit par la notion d'« *intertextualité* », à laquelle il a donné une inflexion psychanalytique dans *Fictional Truth* (1990), ouvrage dont on attend encore la traduction française.

Il ne devait jamais quitter Columbia jusqu'à sa retraite il y a trois ans. « University Professor », titre réservé à l'élite, il y a longtemps tenu le département de français et formé de nombreux disciples qui enseignent dans tous les Etats-Unis. ■

ANTOINE COMPAGON
Professeur aux universités
Paris-IV et Columbia (New York)

Eliane Amado Lévy-Valensi, philosophe et psychanalyste, est morte à Jérusalem, mercredi 10 mai, à l'âge de 86 ans.

Née le 11 mai 1919 à Marseille, elle commence des études de philosophie à Paris et se marie en 1942 avec Max Amado. Sa mère est déportée à Auschwitz en juillet 1944.

En 1947, Eliane Amado est classée première à l'agrégation de philosophie, puis poursuit son doctorat tout en découvrant la psychanalyse. Professeuse de philosophie, elle enseigne à la Sorbonne, puis, après son départ en Israël, en 1969, à

l'université de Bar-Ilan, jusqu'à sa retraite.

Eliane Amado Lévy-Valensi a publié une vingtaine d'ouvrages entre 1963 et 1998.

Parmi ses livres les plus connus, on peut citer *Les Niveaux de l'être. La connaissance et le mal* (PUF, 1963), *Le Temps dans la vie psychologique* (Flammarion, 1965), *Le Temps dans la vie morale* (Vrin, 1968), *La Onzième Épreuve d'Abraham ou De la fraternité* (JC Lattès, 1981), *Job, réponse à Jung* (Cerf, 1991) ou encore *La Poétique du Zohar* (Editions de l'Éclat, 1996).

Rocio Jurado

Grande diva de la chanson populaire espagnole « à la voix de feu »

LA CHANTEUSE espagnole Rocio Jurado est morte à Madrid, jeudi 1^{er} juin, à l'aube. Elle était âgée de 61 ans. On la savait malade depuis l'été 2004, quand elle avait déclaré être atteinte du cancer du pancréas qui devait l'emporter.

Née à Chipiona, dans la région de Cadix (Andalousie), cette fille de cordonnier, obligée de quitter l'école à 12 ans pour travailler comme couturière, était devenue, après avoir remporté très jeune de multiples concours radiophoniques, une des grandes divas de la chanson populaire et des *coplas*, et, dans une moindre mesure, du flamenco de ses débuts.

Elle avait obtenu cinq Disques de platine et une trentaine de Disques d'or, tant en Espagne qu'en Amérique latine, pour ses grands succès comme *Si amancece*, *Como una olla*, *Lo siento mi amor*, *Mi amante amigo* ou *Si te habla de mi*.

Dans les années 1960-1970, elle a été la vedette de nombreux films musicaux, très en vogue à cette époque, et a tourné également dans *L'Amour sorcier* de Carlos Saura.

Presse du cœur

D'abord mariée, en 1976, au boxeur Pedro Carrasco, dont elle a eu une fille prénommée Rocio comme elle, elle a ensuite épousé le célèbre torero José Ortega Cano, avec qui elle a adopté deux enfants.

Depuis toujours poursuivie par la presse du cœur, cette chanteuse flamboyante « à la voix de feu » selon le quotidien *El País* s'est convertie au long de sa maladie en héroïne, faisant preuve de courage et d'honnêteté depuis la conférence de presse où elle avait fait part de sa maladie, affirmant qu'elle seule était habilitée à donner de ses nouvelles, alors que deux chaînes de télévision avaient annoncé fausement sa mort.

Mais face à cette dignité, un véritable cirque médiatique s'est mis en place. Chaque nouvelle, chaque amélioration, chaque



DR

rechute ont été avidement commentées et disséquées. Sa mort, entre ferveur populaire, amitiés sincères et voyeurisme obscène, aura déchaîné pour la dernière fois les paparazzi qui attendaient depuis plusieurs jours sous ses fenêtres.

Alors que son corps était exposé dans la journée de jeudi au Centre culturel de la Villa, en plein centre de Madrid, photographes et caméras de télévision ont traqué les visages défaits de sa famille et de ses amis lors de la retransmission en direct de leur arrivée à la chapelle ardente, où parmi la foule on a pu reconnaître plusieurs ministres dont celle de la culture Carmen Calvo, le maire de Madrid, Alberto Ruiz Gallardon, mais aussi Pedro Almodovar ou le torero Manuel Benitez, dit El Cordobes.

D'autres, comme Julio Iglesias et des milliers de gens, ont fait le voyage jusqu'en Andalousie pour assister aux funérailles vendredi, applaudissant le passage du convoi funèbre, au milieu de monceaux de fleurs.

Toute la presse, sérieuse ou non, a consacré des pages et des pages à la mort de Rocio Jurado et TV1, la chaîne de télévision publique la plus regardée, et la chaîne privée Telecinco ont bouleversé leurs programmes pour des soirées d'hommage exceptionnel qui ont duré tard dans la nuit.

On a pu revoir la chanteuse, lors d'une soirée qui lui avait été consacrée, parler de l'immense solitude de la chimiothérapie et de l'empathie qu'elle ressentait pour les autres malades. ■

MARTINE SILBER

Raymond Davis

Prix Nobel de physique en 2002, il a mis en évidence des particules élémentaires : les neutrinos solaires

AVEC le décès, jeudi 1^{er} juin, de Raymond Davis, prix Nobel de physique 2002 avec le Japonais Masatoshi Koshiha et l'Américain Riccardo Giacconi, c'est un montreur d'illusionnistes qui vient de disparaître dans sa maison de Long Island (New York), victime de la maladie d'Alzheimer. Ce physicien, âgé de 91 ans, a en effet permis la mise en évidence de particules élémentaires quasi fantômes, les neutrinos, impliquées dans nombre de processus qui gouvernent l'Univers.

Paradoxalement, Raymond Davis, né à Washington le 14 octobre 1914, étudie d'abord la chimie. Un choix qui le conduit à rentrer dans l'industrie, chez Dow Chemical. Mais au bout d'un an, il reprend ses études. D'abord à l'Université du Maryland, puis à l'Université de Yale, où il obtient son doctorat de chimie en 1942. Aussitôt, il est appelé sous les drapeaux pour superviser des tests d'armes chimiques au Dugway Proving Ground (Utah).

Le déclic

Rendu à la vie civile en 1945, il rejoint la firme Monsanto où il mène des travaux de radiochimie pour le compte de l'Atomic Energy Commission. Une étape qui le conduit bientôt à intégrer le tout nouveau Brookhaven National Laboratory, qui deviendra bientôt une Mecque de la science. Raymond Davis ne le sait pas encore, mais il est en train d'entrer dans un autre monde. Celui de la physique. A sa grande surprise, et aussi pour son plus grand plaisir, le patron du département de chimie l'envoie directement en bibliothèque pour y trouver un sujet qui lui conviendrait.

Il tombe alors sur un article des *Reviews of Modern Physics* consacré aux neutrinos, un domaine dont on sait bien peu de chose. C'est le déclic. Il va traquer une particule qui existe en abondance dans l'univers mais échappe aux filets des chasseurs. Inventé à regret, en 1930, pour ses travaux théoriques par le physicien Wolfgang Pauli, le neutrino, fait bientôt le bonheur des chercheurs car il signe en quelque sorte les

réactions nucléaires, celles (fission) des centrales nucléaires comme celles (fusion) qui font briller les étoiles. Encore faut-il piéger ce diabolique fantôme qui pourrait traverser des milliers de Terres mises bout à bout sans interagir avec elles ?

Sur cent mille milliards de neutrinos qui transpercent notre planète, un seul est arrêté ! Comment le détecter quand la théorie prétend que le neutrino peut, en plus, se présenter sous trois formes différentes passant sans cesse, tel un illusionniste, de l'une à l'autre ? Malgré cette faculté à disparaître, les Américains Frederik Reines et Clyde Cowan, impliqués dans la fabrication des bombes « A » et « H », parviennent, en 1953, à le repérer, dans les puissants flux de particules émis par le réacteur de recherche de Savannah River. Découverte qui leur vaudra le Nobel de physique en 1995.

Dopé par cette annonce, Raymond Davis se propose d'aller plus loin et de détecter les neutrinos produits par les réactions nucléaires du Soleil. Pour s'affranchir de tout bruit parasite, il décide de placer ses instruments – de grandes cuves remplies d'un liquide qui interagit avec les neutrinos – au fond d'une mine. D'abord à Akron, dans l'Ohio, puis à Lead, dans le Dakota du Sud. Pari réussi. En trente ans, il piège 2 000 neutrinos sur les centaines de milliards qui ont traversé ses détecteurs.

Cette découverte est importante car elle démontre que l'énergie solaire – et par voie de conséquence, celle des étoiles – provient bien des réactions de fusion nucléaire. Mais elle ouvre aussi la voie à une « astronomie de l'invisible » dont Raymond Davis conviendra lui-même qu'il n'en soupçonnait pas la possibilité. Reste malgré tout une énigme : le nombre des neutrinos détectés par lui est inférieur à celui prévu par la théorie. Pourquoi ? Parce qu'on a mesuré dans cette expérience une seule des trois catégories de neutrinos existants du fait de leur capacité à changer spontanément de costume.

Ce n'est que tout récemment que ce phénomène a été confirmé par une expérience canadienne (SNO). Une découverte qui a bouleversé la cosmologie car elle implique que les neutrinos aient une masse, certes faible, mais dont le total contribue à expliquer une partie de la masse manquante, et donc invisible, de l'univers. ■

JEAN-FRANÇOIS AUGEREAU

RALLYE-RAID**Mort du copilote français
Henri Magne au rallye du Maroc**

Le Français Henri Magne, copilote de l'Espagnol Joan « Nani » Roma (Mitsubishi), est mort lundi 5 juin des suites d'un accident lors de la dernière étape du rallye du Maroc. Henri Magne, 53 ans, était un copilote expérimenté.

Georges Péju, libraire à Lyon de 1947 à 2001, est mort samedi 3 juin à l'âge de 76 ans.

Quand le très jeune Georges Péju (né en 1930, il n'a que 17 ans...) et son frère ouvrent à Lyon la librairie La Proue, ils sont encore marqués par l'esprit de la Résistance, pour laquelle toute la famille a combattu.

Engagé à gauche (un autre frère, Marcel, deviendra secrétaire général de la revue *Les Temps modernes*), Georges Péju conçoit son métier de libraire comme un travail militant, ouvert, généreux. Avec le souci de rajeunir le public du livre comme d'affirmer des goûts et de défendre des idées.

Des décennies durant, La Proue fera souffler, dans une ville aux appétits littéraires encore souvent conformistes et endormis, le vent du large, soutenant les avant-gardes, appuyant activement Roger Planchon et le Théâtre de la Cité, mettant en valeur la poésie, soutenant les écrivains lyonnais de talent (Jean Reverzy, Bernard Simeone), créant des liens personnels avec les grands éditeurs parisiens, organisant rencontres et expositions (d'Henri Michaux à Georges Perec).

Le renouveau culturel de Lyon ces dernières années doit beaucoup à l'action au long cours de la librairie Péju. La Proue était une tanière à livres, où on slalomait entre les piles. Le livre y régnait dans sa diversité stimu-

lante, chaleureuse, un rien anarchique. Et la librairie était un lieu de l'échange, de la discussion et de l'amitié. A ce commerce du livre importait d'abord le commerce de l'esprit et de la parole. Avec la mort de Georges Péju, c'est aussi une façon de concevoir ce métier de libraire qui disparaît.

Philippe Amyot d'Inville, vice-président d'Ouest-France SA, est mort d'un cancer, vendredi 2 juin, à Rennes. Il était âgé de 68 ans.

Né le 7 février 1938, diplômé d'études supérieures de philosophie et de théologie ainsi que de l'Institut de contrôle de gestion (ICG), Philippe Amyot d'Inville a travaillé à la Société des ciments Vicat (1965-1970), à la Compagnie Optorg (1970-1972), puis chez Bouygues (1972-1974), avant de rejoindre Ouest-France SA en mai 1974. Il y a été notamment directeur du personnel (1984-1985), secrétaire général (1985-1991), directeur général adjoint (1991-1994), directeur général (1994-2001). Vice-président du conseil d'administration d'Ouest-France SA depuis 1994, Philippe Amyot d'Inville présidait aussi le conseil de surveillance de Publihebdos, qui regroupe les hebdomadaires du groupe Ouest-France. Il avait également présidé de 2002 à 2004 le Groupement des grands quotidiens régionaux (GGR).

Claude Terrail

Soixante années
à la tête de l'un des
plus célèbres
restaurants français :
La Tour d'argent

Le drapeau bleu et rouge frappé d'une tour qui flotte au-dessus de La Tour d'argent au 15-17, quai de la Tournelle, à Paris (5^e), lorsque son propriétaire est chez lui, est en berne : Claude Terrail est mort jeudi 1^{er} juin à l'âge de 88 ans.

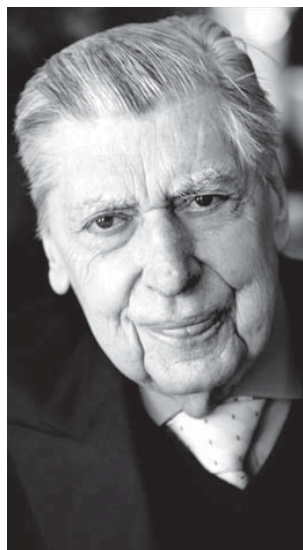
C'est une figure majeure de la gastronomie parisienne qui disparaît après soixante années d'une présence constante à la tête du plus célèbre et de l'un des plus anciens restaurants français, connu dans le monde entier. La Tour d'argent doit son nom à une tour de l'enceinte de Philippe Auguste construite en pierre champenoise pailletée de mica qui brillait au soleil couchant, d'où son nom de tour d'argent.

L'auberge la plus proche est réputée, dès le XVI^e siècle, pour son pâté de héron, dont Henri IV se régale. Ainsi naît le mythe de La Tour d'argent, devenue un véritable restaurant seulement en 1780. Il fut pris d'assaut le 14 juillet 1789 par les émeutiers de retour de la Bastille, qui confondent le blason du restaurant avec des armoiries princières. C'est Frédéric Delair, un siècle plus tard, en 1890, qui, avec l'usage de numérotter les canards, assure au restaurant et à sa recette de canard au sang, inchangée depuis lors, une notoriété qui ne fera que grandir.

André Terrail, le père de Claude Terrail, achète La Tour d'argent au grand Frédéric en 1912. Blessé au front, prisonnier, évadé, il rouvre La Tour d'argent en 1916, et accueille ses clients l'œillet à la boutonnière.

C'est son fils Claude (né le 4 décembre 1917) qui parachèvera les travaux entrepris et donnera, à partir de 1947, un éclat singulier à ce que d'aucuns appellent la troisième tour de Notre-Dame. Claude Terrail voulait être comédien. Il sera le metteur en scène d'une pièce jouée chaque jour avec une conviction que l'âge et la maladie n'ont pas altérée jusqu'à ces dernières semaines.

Et pourtant les vicissitudes ne lui auront pas été épargnées lorsque, réquisitionné en 1940, le restaurant devra rester ouvert pendant toute l'Occupation. La liste des bénéficiaires de canards numérotés se fait alors discrète. Entre le



AFP
canard numéro 147 844, dégusté par le duc de Windsor en 1938, et celui (numéro 185 397) dévolu, dix ans plus tard, à la princesse Elizabeth, connaîtra-t-on jamais les bénéficiaires des 37 513 canards inconnus des années de guerre ?

Mais son engagement volontaire dans la 2^e division blindée vaut à Claude Terrail la croix de guerre 1939-1945 et la croix de la valeur militaire. Les années d'après-guerre voient les personnalités des arts, des lettres, du cinéma et de la politique du monde entier défiler quai de la Tournelle.

La Tour d'argent avait sa place dans la première promotion des trois étoiles au Guide Michelin, accordées pour la première fois en 1933. Elle perdra une étoile en 1952, récupérée l'année suivante. En 1996, nouvelle sanction et en 2006, quelques mois avant sa mort, le Guide Rouge, contre toute attente, enlevait une deuxième étoile à un Claude Terrail déjà atteint par le mal qui devait l'emporter.

La question de l'avenir de La Tour d'argent se pose comme à d'autres établissements prestigieux, Lasserre en particulier, dont le fondateur est mort cette année également. Faut-il maintenir et ne rien changer lorsqu'on a changé d'époque et de public ? C'est le dilemme qu'aura à résoudre le jeune André, 26 ans, fils de Claude Terrail et de Tarja, sa dernière épouse.

Dans *Ma Tour d'argent* (Stock, 1974), Claude Terrail écrivait : « Mon père m'avait simplement dit qu'il faudrait bien un jour poursuivre son œuvre, "maintenir" La Tour d'argent, c'est-à-dire la renouveler indéfiniment. » ■

JEAN-CLAUDE RIBAUT

Gérard Léonard

Député spécialiste des questions de sécurité

DÉPUTÉ (UMP) de la 2^e circonscription de Meurthe-et-Moselle, Gérard Léonard est mort, mardi 6 juin, à l'âge de 60 ans. Il était également, depuis 1983, maire de Saint-Max (11 000 habitants), dans la banlieue de Nancy.

Né le 1^{er} juillet 1945 à Lyon, professeur de droit constitutionnel à la faculté de Nancy, Gérard Léonard obtient son premier mandat à l'Assemblée nationale en 1986 : il conduit alors la liste du RPR dans ce scrutin législatif à la proportionnelle. En 1988, le scrutin uninominal ayant été rétabli, il est battu par le candidat du PS aux élections générales. Il regagne toutefois son siège lors d'une élection partielle, en décembre 1988, à la suite de l'invalidation du scrutin. Réélu en 1993, il perd à nouveau son mandat après la dissolution de 1997 et retrouve le Palais-Bourbon en 2002, où il siège à la commission des lois. De 1992 à 2002, il a également siégé au conseil régional de Lorraine.

Entré en politique en 1968 au sein de l'Union des jeunes pour le progrès (UJP), mouvement de jeunes gaullistes, Gérard Léonard se définissait avant tout comme « *gaulliste* ».

Nommé délégué général à la sécurité du RPR en 1993, il avait fait partie de ceux qui, en 1995, s'étaient engagés dans la campagne présidentielle derrière Jacques Chirac au moment où le parti se divisait entre « *chiraquiens* » et « *balladuriens* ». Depuis, il avait pris ses distances avec le chef de l'Etat et avait rejoint le camp des soutiens inconditionnels à Nicolas Sarkozy.

« *Gros bosseur* », comme le reconnaissent ses collègues de tous bords, Gérard Léonard était un spécialiste des questions de sécurité, d'immigration et de nationalité. Il a été à plusieurs reprises rapporteur du budget de l'intérieur et de projets de loi relatifs à la sécurité. Il avait notamment été rapporteur de la proposition de loi sur le traitement de la récidive pénale adoptée fin 2005. Jacques Chirac a salué, mardi, « *un homme de cœur* ». ■

PATRICK ROGER

DISPARITION

La mort d'André Mandouze

André Mandouze est mort lundi 5 juin, à l'âge de 90 ans. Résistant, cofondateur de *Témoignage chrétien*, cet homme dénonça la torture et la guerre en Algérie.

Billy Preston



CLAUDE GASSIAN

Organiste et pianiste, il avait travaillé avec les Beatles, les Stones, Dylan, Clapton...

L'ORGANISTE, pianiste et chanteur américain Billy Preston, qui avait été collaborateur des Beatles et des Rolling Stones, est mort dans un hôpital de Scottsdale (Arizona), mardi 6 juin, après un coma de plus de six mois. Il était âgé de 59 ans. Billy Preston a participé au dernier concert des Beatles, donné sur le toit de l'immeuble Apple à Londres en 1969. C'est son piano électrique que l'on entend dans *Get Back*, dont le 45-tours était sorti avec la mention « *The Beatles with Billy Preston* ».

Né le 9 septembre 1946 à Houston (Texas), Billy Preston a grandi à Los Angeles. Enfant prodige, il accompagne la reine du gospel, Mahalia Jackson, et tient en 1958 le rôle du compositeur W. C. Handy enfant dans le film *St. Louis Blues* d'Allen Reisner.

Comme nombre de musiciens de sa génération, il quitte le gospel pour la musique profane, en compagnie d'un prédicateur passé au rock'n'roll, Little Richard. Il joue derrière le créateur de *Tutti Frutti* lors de sa tournée anglaise de 1962 et fait la connaissance du groupe qui assure la première partie, les Beatles. Billy Preston accompagne ensuite celui des chanteurs de rhythm'n'blues qui a le plus conservé l'empreinte de la musique sacrée, Sam Cooke. A la mort de celui-ci, en 1965, il rejoint l'orchestre de Ray Charles tout en enregistrant des albums instrumentaux aux titres distingués, *The Wildest Organ in Town* et *The Most Exciting Organ Ever*. A la fin des années 1960, George Harrison, le guitaris-

te des Beatles, l'invite à enregistrer sur le label du groupe, Apple. Cette collaboration produira deux albums et un succès, *That's the Way God Planned It* (on le voit chanter ce titre et emballer le public du Madison Square Garden sur le DVD enregistré lors du concert pour le Bangladesh organisé par George Harrison en 1971). Parallèlement, Preston participe aux sessions qui donneront les trois derniers albums des Beatles : *The Beatles*, *Abbey Road* et *Let It Be*.

Lors de l'enregistrement de ce dernier disque, sa présence joviale permet d'atténuer les tensions qui sont en train de détruire les Beatles, « *comme si on s'efforçait de bien se tenir devant un invité* », a dit Harrison. Après la dissolution du groupe, Billy Preston continue de collaborer avec George Harrison et Ringo Starr tout en multipliant les interventions sur des albums majeurs de l'époque : *Young Gifted and Black* d'Aretha Franklin, qu'il accompagne également sur scène, *Sticky Fingers* et *Exile on Main Street* des Rolling Stones ou *There's a Riot Going On* de Sly Stone.

Il enregistre également en solo et connaît le succès avec les 45-tours *Nothing for Nothing* et *Will It Go Round In Circles* au début des années 1970. Il joue sur l'album *Blood on the Tracks* de Bob Dylan en 1975 et il écrit pour Joe Cocker l'un de ses plus grands succès, *You Are So Beautiful*.

Sujet à une addiction à la cocaïne et à l'alcool, Billy Preston connaît des ennuis avec la justice dans les années 1980 et tente à plusieurs reprises de se désintoxiquer. A partir de 2000, il est à nouveau très demandé en studio. On peut l'entendre sur des albums des Red Hot Chili Peppers (*Red Hot Arcadium*), d'Eric Clapton (*Me and Mr. Johnson*) et de Neil Diamond (*12 Songs*). ■

THOMAS SOTINEL

Léon Weil

L'un des derniers survivants de 14-18

UN DES DERNIERS combattants de 14-18, Léon Weil, est mort, mardi 6 juin, à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris. Il était âgé de 109 ans.

Né le 16 juillet 1896, dans le 10^e arrondissement de Paris, Léon Weil avait subi son baptême du feu en 1917, lors de l'offensive Nivelles sur le Chemin des Dames. Il avait vécu l'enfer de Craonne, en gardait une inextinguible colère pour décrire l'absurdité des combats. « *Il fallait sortir de la tranchée et partir au pas de guerre, à la baïonnette. Voilà comment cela se passait. Puis il fallait revenir vivant, cela c'était encore le plus dur, parce que ça tombait... Les mitrailleuses, ça claquait...* » (*Le Monde* du 20 avril).

Lors des mutineries de la même année, le soldat refuse d'être commis dans un peloton d'exécution. Cet acte lui vaut un séjour en prison. Il est tiré de là pour être jeté dans une autre bataille meurtrière, sur le Ballon des Vosges. « *Les Allemands, ils étaient comme nous, des pauvres types qui se faisaient casser la gueule pour rien.* » Le poilu aura combattu sans haine, si ce n'est

contre la guerre elle-même. Après l'armistice, Léon Weil travaille dans un grand magasin. Il s'adonne à sa passion pour le théâtre.

« *Et puis il a fallu remettre ça.* » Sous l'Occupation, il fuit les persécutions et se réfugie à Lyon. Il intègre, en 1943, le réseau de résistance Gallia, sous le nom de Victor. Multipliant les planques et les faux papiers, il œuvre dans le renseignement et échappe de justesse aux rafles de la Gestapo. Il est cité à l'ordre de la Résistance et reçoit une seconde croix de guerre, après celle de 14-18.

A la Libération, Léon Weil devient représentant, avant de prendre sa retraite dans les années 1960. Féru de boxe, ce sportif était également un nageur émérite qui faisait ses longueurs de bassin à 100 ans passés. A qui venait recueillir son témoignage, cet humaniste disait sans relâche, mais également sans illusion, l'ineptie de la guerre – « *cette machine à faire des veuves et des orphelins* » et à « *enrichir les marchands de canons* ». Selon l'Office national des anciens combattants (ONAC), il reste officiellement six poilus français encore en vie. ■

BENOÎT HOPQUIN

André Mandouze

Intellectuel chrétien,
résistant et militant
de la cause
algérienne

André Mandouze est mort à Porto-Vecchio (Corse-du-Sud), lundi soir 5 juin, à quelques jours de ses 90 ans.

André Mandouze avait eu le bon goût de publier ses *Mémoires d'outre-siècle*. Comme s'il avait voulu ne laisser à personne d'autre que lui le soin d'écrire le dernier mot de sa vie d'éternel résistant, d'universitaire enragé, de journaliste torren-tueux, de catholique tempétueux, militant sur toutes les lignes de front : l'antifascisme, l'anticolonialisme, l'Algérie indépendante, la gauche socialiste de François Mitterrand, l'Eglise réformatrice de Vatican II.

A gauche toute, bon Dieu ! : le titre de ce deuxième tome de *Mémoires* (1962-1981), paru au Cerf en 2003, résume l'œuvre et l'homme. Ce latiniste policé, « mandarin » de Sorbonne, fut aussi un provocateur impénitent, un tempérament de feu, un saint homme de fidélité et de passion, un prophète râleur et bougon. Grand amoureux de saint Augustin (354-430), il était, comme l'évêque d'Hippone (Anaba en Algérie), de la race des polémistes, et ses emportements lui valurent autant d'amis que d'ennemis.

Né à Bordeaux le 10 juin 1916, le jeune André Mandouze entre en résistance dès les années 1930 – contre le franquisme, contre l'Action française – grâce à un jésuite, Antoine Dieuzayde, son « vieux zèbre », comme il l'appelait, aumônier à la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC). A l'Ecole normale supérieure, dont il sortira agrégé de lettres en 1937, il s'impose comme le « prince des talas » (ceux qui vont-à-la messe) de gauche. Sous l'Occupation, professeur de lettres à Bourg-en-Bresse (Ain), il est arrêté pour avoir fomenté avec ses élèves une manifestation contre un cinéma qui projetait *Le Juif Süss*, film de propagande antisémite.

Il entre dans la clandestinité, noue des réseaux d'amitié judéo-chrétienne, se lie à des figures de la résistance spirituelle au nazisme comme le dominicain Jean-Augustin Maydiou, l'un des fondateurs de l'hebdomadaire chrétien *Sept* (interdit en 1937 par le Vatican), ou le jésuite Pierre Chaillet, avec qui il lance en 1942 les *Cahiers du Témoignage chrétien*, dont il sera le premier rédacteur en chef. Pour lui, résistance spirituelle et résistance armée ne font qu'un. « *Le spirituel couche dans le lit du temporel* », aimait-il dire.

Le *Témoignage chrétien* des temps de paix ne répond plus à ses rêves de France régénérée. Il cla-que la porte et s'envole, en janvier 1946, pour Alger, où il devient professeur à l'université. De l'Algérie, il ne sait qu'une chose : elle est



CIRIC

la terre natale de saint Augustin, berbère par sa mère Monique, le « Docteur de la grâce » à qui il consacra sa thèse en Sorbonne en... juin 68 ! Mais il épouse la cause nationaliste, lance en 1953 une revue appelée *Conscience algérienne*, vite qualifiée de séditeuse. André Mandouze est le premier universitaire à militer pour l'indépendance de l'Algérie. On l'appelle « *Mandouze-fellouze* ». Il est proche du cardinal Duval, archevêque d'Alger, que l'OAS appelle « *Mohamed ben Duval* » et sert même d'intermédiaire entre Pierre Mendès France et le FLN.

En 1956, sous Guy Mollet, il doit fuir l'Algérie, est enfermé trois jours à la prison de la Santé. Mais, avec d'autres intellectuels catholiques comme François Mauriac, Louis Massignon, Henri Guillemin, Henri-Irénée Marrou (son maître en augustinisme), Pierre-Henri Simon, il continue de dire sa rage contre la torture, dans *Le Monde*, à *France-Observateur*, à *Témoignage chrétien*. Combat de sa vie. En 1981, il sera le patron d'une thèse sur « *la torture et les consciences chrétiennes en Algérie* », écrite par Alain de la Morandais.

« Pied-rouge »

On ne quitte pas facilement la terre algéroise. En 1963, à la demande d'Ahmed Ben Bella, André Mandouze entreprend de réorganiser l'université du jeune pays indépendant, mais sa carrière de « pied-rouge » – comme on qualifiait les progressistes –, tourne court avec l'arrivée au pouvoir du colonel Houari Boumediène. André Mandouze redevient professeur à l'université d'Alger, avant de rentrer à Paris pour régner, de longues années, comme latiniste sur la Sorbonne.

Il retournera en Algérie en avril 2001 pour présider, cette fois avec le président Bouteflika, un colloque sur saint Augustin, qui, pour lui, symbolise le lien entre africainité et universalité. Saint Augustin

qu'il fait aussi découvrir en 2003 à... Gérard Depardieu (« *mon dernier élève* »), qui, enflammé par les *Confessions*, les lit à haute voix, sous la baguette du maître Mandouze, dans une cathédrale Notre-Dame archi-comble.

Toute sa vie, ce « catho » mal-pensant va rompre des lances avec son Eglise dont il a dénoncé très tôt les compromissions avec les fascismes et sous Vichy. Il se fait des ennemis sur sa gauche (Maurice Clavel) et sur sa droite (le cardinal Daniélou, le Père Bruckberger, Mgr Lefebvre), devient la bête noire des intégristes, ne craint pas d'affronter en 1982 le cardinal Lustiger, nouvel archevêque de Paris (dans la revue *La Lettre*) qu'il avait connu à la Sorbonne comme aumônier. Fils spirituel de Péguy et de Mounier, André Mandouze restera dans la mouvance, en particulier près des Pères dominicains, d'un christianisme intellectuellement et socialement engagé d'abord contre l'extrême droite et contre le communisme.

Homme de réseau, il demeura fidèle aussi aux héritiers de l'hebdomadaire *Sept* – qui renaîtra dans *Temps présent* –, de *Témoignage chrétien*, et il accompagnera avec chaleur et exigence l'aventure du *Monde*. Dès 1956, il est l'hôte régulier des déjeuners du « Petit Riche » autour d'Hubert Beuve-Méry, de Pierre-Henri Simon, de Jean Lacroix, d'André Frossard, du Père Pierre Boisselot.

Mais c'est dans sa lecture quotidienne des *Evangeliques* que ce chrétien, marié et père de sept enfants, aura toute sa vie puisé ses leçons de liberté et de refus de toute concession. L'insoumission était pour lui un acte de foi. Parmi ses principaux ouvrages : *Intelligence et sainteté dans l'ancienne tradition chrétienne* (Cerf, 1962) ; *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne* (Hachette, 1986-1988) et le premier tome de ses *Mémoires* : *D'une Résistance à l'autre* (Viviane Hamy, 1998). ■

HENRI TINCQ

Arnold Newman

Grand photographe, il a consacré toute sa vie au portrait et à l'enseignement

LE PHOTOGRAPHE américain Arnold Newman, un des grands spécialistes du portrait de célébrités, est mort mardi 6 juin à New York à l'âge de 88 ans. Les magazines comme *Life*, *Harper's Bazaar* ou *Esquire* raffolaient de ses images. On les comprend. Ses portraits en noir et blanc ou en couleur, pour les meilleurs des personnalités de la culture, étaient efficaces, attractifs, composés avec élégance. Le modèle fixait quasiment toujours l'objectif, et donc le lecteur, qui avait l'impression d'entrer en dialogue direct avec le créateur imprimé sur papier glacé.

Ce photographe qui tenait studio à New York a inventé un genre, au début des années 1940 : montrer la personnalité non pas dans son salon, encore moins sur un fond neutre, mais posant dans son environnement créatif. Ce qui donnait au lecteur l'impression d'entrer parfois dans l'intimité de l'œuvre. Cette approche a remporté un vif succès dès 1941, quand Newman fait poser Fernand Léger et Marc Chagall au milieu de leurs toiles – ses tout

premiers portraits sont achetés par le Musée d'art moderne de New York.

Ses portraits d'artistes dans l'atelier sont les plus mémorables – parfois les meilleurs du modèle. Ils ont été rassemblés dans un livre, *Artists, Portraits from Four Decades* (éd. Weidenfeld et Nicolson, 1980). Que du beau monde : Piet Mondrian, Max Ernst, Marcel Duchamp, Georges Braque, Alberto Giacometti, César, Jean Dubuffet, Pierre Soulages, David Hockney, Francis Bacon, Alexander Calder, Salvador Dalí, Man Ray, Jean Arp, Pablo Picasso. Avec ce dernier, la séance a duré des heures, « jusqu'à ce que [ses] films s'épuisent, littéralement ».

Un compositeur et son piano

Tous les grands Américains de l'après-guerre sont là aussi : Jasper Johns, Sam Francis, Jackson Pollock, Edward Hopper, Lyonel Feininger, Roy Lichtenstein, Robert Rauschenberg, Andy Warhol, Barnett Newman, Ellsworth Kelly, James Rosenquist...

Mais c'est sans doute le portrait d'Igor Stravinsky, en 1946, qui reste le chef-d'œuvre d'Arnold Newman – « peut-être ma meilleure photographie », disait-il. Celui qui définit au mieux son style. Un compositeur et son piano. Mais le visage de Stravinsky est tout petit, dans le coin en bas

à gauche de l'image alors que le piano est défini par une ligne noire horizontale et par la masse sombre et imposante du couvercle ouvert de l'instrument. Un portrait constitué de blocs géométriques – rectangle, triangle, rond – et d'un jeu entre le noir, le blanc et le gris. Un portrait parfait comme le nombre d'or qui traduit la modernité du compositeur russe.

Né le 3 mars 1918 à New York, Arnold Newman a consacré toute sa vie au portrait et à l'enseignement. « Depuis mon enfance, mes lectures préférées sont des biographies et l'histoire », expliquait-il. Après des études d'art à Miami, il est embauché en 1938 dans un studio à Philadelphie. Mais il fait vite cavalier seul. Pendant soixante-cinq ans, il va imposer sa marque, faisant défiler devant son objectif des personnalités politiques (Eisenhower, John Kennedy, Richard Nixon, de Gaulle, Ben Gourion), des écrivains (Norman Mailer), des actrices (Marilyn Monroe), des hommes d'affaires ou industriels (effrayant baron von Krupp). Au magazine *Photo*, en juin 1973, il définissait ainsi les qualités du portraitiste : « Évaluer une personne, une situation et un travail de façon instinctive. Et posséder une certaine autorité. » ■

MICHEL GUERRIN

Irène Aïtoff

Chef de chant respectée, elle était une figure de la vie musicale française

IRÈNE AÏTOFF, qui est morte à Paris, lundi 5 juin, à l'âge de 101 ans, était, bien entendu, au centenaire de l'une de ses partitions favorites, *Pelléas et Mélisande*, de Claude Debussy, à l'Opéra-Comique, le 3 mai 2002. Elle n'avait alors « que » 98 ans.

Née le 30 juillet 1904 à Saint-Cast (Côtes-d'Armor), fille d'un émigré russe intellectuel et mathématicien, présentée au grand pianiste Alfred Cortot, entrée au Conservatoire de Paris à l'armistice, mais comme étrangère (elle n'a de ce fait pas accès à toutes les classes), cette figure de la vie musicale française était la plus connue et la plus respectée des chefs de chant français qui comptait comme valeurs sûres et réputées des musiciens comme Henriette Puig-Roget, André Collard (le père de la pianiste Catherine Collard) ou Simone Féjart.

Un chef de chant est un pianiste dont le métier et le talent consistent à faire autre chose qu'accompagner. Il apprend leur rôle aux chanteurs, décortique texte, musique, réduit l'orchestre, transpose si nécessaire. Véronique Maurus, notre collaboratrice, qui l'avait rencontrée pour un portrait paru dans *Le Monde* du 29 décembre 1998, résumait d'une jolie formule le talent de la musicienne : « *Virtuose de l'e muet, tacticienne des silences, elle sait toutes les manières de dire "Io so" (Je sais), connaît les coupes, les astuces, les respirations,*

qui transformeront une aria en prière, une réplique en camouflet. » La pianiste déchiffrait comme peu et connaissait de mémoire la plupart des ouvrages qu'elle faisait travailler.

Mais Irène Aïtoff avait un « plus » qui la distinguait : elle avait été l'accompagnatrice d'Yvette Guilbert (1867-1944) pendant les dernières sept années (de 1932 à 1939) de la carrière de la grande chanteuse de café-conc'. Guilbert, dira Irène Aïtoff à Véronique Maurus, lui a appris une valeur essentielle : « *Un texte écrit n'est pas le principal, l'essentiel c'est ce qui est en dessous, ce qu'il faut deviner. (...) Quand Yvette Guilbert chantait Le Voyage à Bethléem, elle frappait à une porte, silence. A une seconde porte, silence. Et tous ses silences étaient différents. Ça m'a servi pour les opéras de Mozart.* »

« Veuve Mozart »

En 1940, elle rencontre le chef d'orchestre Charles Münch, chef inspiré et charismatique mais dont les capacités de lecture des partitions d'orchestre étaient notoirement limitées. Irène Aïtoff, qui peut déchiffrer et réduire à vue n'importe quelle partition d'orchestre, devient son « coach ». En 1950, elle est de l'aventure de ce qui s'appelle alors Festival international de musique d'Aix, le festival d'opéra aussi mondain qu'excellent fondé par Gabriel Dussurget en 1948. C'est là qu'elle se verra affubler par ce dernier, jamais avare d'un bon mot, du surnom de la « *Veuve Mozart* ». Irène Aïtoff sera associée plus de vingt ans à Aix, jusqu'à ce que Dussurget en quitte la direction, en 1971.

Herbert von Karajan l'appelle en 1962 pour préparer les chan-

teurs de *Pelléas et Mélisande*, qu'il dirige. Le chef autrichien la vénère avant de faire appel à un chef de chant plus jeune et plus mondain, Janine Reiss (qui fut une proche de Maria Callas).

A Véronique Maurus, Peter Brook avait confié à propos d'Irène Aïtoff, qui devait préparer les chanteurs de sa *Tragédie de Carmen*, d'après l'opéra de Georges Bizet, donnée aux Bouffes du Nord en 1981 : « *C'est une merveille, tout simplement. A chaque fois que je travaille avec elle, je suis étonné par ses qualités. D'abord, elle est adorable, ensuite elle allie une connaissance musicale et une finesse de compréhension du texte uniques, enfin c'est une merveilleuse pianiste, avec une souplesse, une force de toucher incroyables : toute seule avec ses petites mains, elle fait résonner l'instrument comme tout un orchestre !* »

Travailleuse infatigable, d'une volonté de fer (en 1996, elle reprendra l'étude du clavier après s'être cassé le poignet...), vive et d'un caractère trempé, Irène Aïtoff aimait ou n'aimait pas. Point à la ligne. Elle aimait Mozart et Debussy, pas le bel canto et Wagner. Elle ne s'en laissait pas compter et pouvait affronter vertement des chefs réputés tels Sir Georg Solti ou Charles Dutoit, ou défendre bec et ongles ses « protégés ».

L'auteur de ces lignes se souvient d'une missive courroucée qu'elle lui avait adressée après qu'il eût regretté dans ces colonnes les faiblesses de l'interprète d'un des principaux rôles de *Pelléas et Mélisande* donné en concert à Paris. Dire du mal de ses « élèves » était dire du mal de son travail, qui était sa vie. ■

RENAUD MACHART

Enzo Siciliano

Ami et biographe
de Pasolini,
il a été un héritier
et une conscience

L'écrivain italien Enzo Siciliano est mort à Rome, vendredi 9 juin, des suites d'une attaque cérébrale. Il était âgé de 72 ans.

C'est une autorité morale et intellectuelle qui disparaît avec ce romancier et essayiste, né le 27 mai 1934 dans la capitale italienne, ville où il aura toujours vécu. Cette autorité, il la tenait d'un tempérament rationnel rigoureux, du parrainage de deux figures essentielles du XX^e siècle italien, Alberto Moravia et Pier Paolo Pasolini, dont il était l'ami et le biographe, et, il faut le dire, d'un certain goût pour le pouvoir.

Il devait, en effet, au cours de sa carrière, exercer plusieurs hautes responsabilités, dans les médias – il dirigea brièvement la RAI, la radio-télévision nationale, et tint une chronique cinématographique et musicale dans l'hebdomadaire *L'Espresso* – et dans le domaine éditorial. Mais c'est surtout un sens constant de la conscience politique et littéraire qui le fit s'exprimer, tant dans des tribunes publiques que dans des textes plus intimes.

La mort de Pier Paolo Pasolini, en 1975, détermina, en quelque sorte, l'orientation à venir de l'écrivain, qui s'attacha immédiatement à traquer la vérité des circonstances de son assassinat, pour contrer les désinvoltes d'une magistrature pour le moins négligente. Il écrivit une *Vie de Pasolini* (Rizzoli, 1978, traduite en français aux éditions de La Différence) dans laquelle il n'apportait pas de réponse définitive à l'énigme d'un génie massacré. Dans un très émouvant témoignage, *Campo dei fiori* (Rizzoli, 1993), Siciliano relisait, à la lumière du passé de l'Italie et de ses autres rencontres, le destin du poète assassiné.

Sans jamais acquérir en France la notoriété de ses deux aînés,

Enzo Siciliano vit plusieurs de ses ouvrages traduits : *Rosa ou le mensonge des fleurs* (Laffont, 1974), *La Nuit marâtre* et *La Princesse et l'Antiquaire* (chez Salvy, en 1994 et 1995) et, tout récemment, *Les Beaux Moments* (Le Rocher, 2005), reconstitution, à partir d'archives imaginaires, de la vie de Mozart et de Constance Weber. Ce roman historique raffiné lui avait valu, il y a huit ans, le prestigieux Premio Strega (le Goncourt italien).

Sa profonde érudition transparaît dans toute l'œuvre du romancier, qui décida même de raconter sous forme de roman l'histoire de la littérature italienne (en trois volumes, publiés chez Mondadori, à partir de 1986). Cette entreprise originale permit à l'écrivain de reconstruire d'une manière plaisante et érudite, sans aucune concession à la vulgarisation, une histoire chaotique et pourtant continue, mêlant des analyses littéraires parfois élaborées et des anecdotes biographiques.

Élégance et lisibilité

Cette acuité soucieuse de pédagogie, ce savoir accompagné d'élégance et de lisibilité, on les retrouve dans les articles et les essais de Siciliano et dans son activité éditoriale importante, qui lui a permis de faire éclore de nombreux jeunes talents (dans la revue *Nuovi Argomenti*, qu'il dirigea après la mort de ses deux mentors).

C'est dans la lecture qu'il a proposée des œuvres de Moravia (*Alberto Moravia, vita, parole e idee di un romanziere*, Rizzoli, 1982) et de Pasolini que l'on peut comprendre, par déduction, la conception qu'il se forgeait de son propre métier d'écrivain : « Pasolini savait bien que la réalité n'est pas quelque chose qui se trouve, comme un grumeau d'objectivité, sous les yeux de l'écrivain. Pasolini savait bien que la réalité est une expérience avant tout intérieure, mais en même temps physique – une hypostase de l'intériorité qui exige le vécu comme aliment. Le rapport de l'écrivain avec la réalité présuppose une victime – et cette victime est l'écrivain lui-même. » ■

RENÉ DE CECCATTY

Gilbert Sorrentino, écrivain américain, est mort à Brooklyn, jeudi 18 mai, des suites d'un cancer du poumon. Il était âgé de 77 ans.

Né le 27 avril 1929 à Brooklyn, Gilbert Sorrentino était un romancier, poète et critique littéraire qui a influencé des générations d'écrivains américains. Il avait étudié la littérature avant d'interrompre ses études pour

servir dans l'armée américaine, durant la guerre de Corée. Devenu professeur à l'université Stanford, où il enseigna pendant vingt ans la littérature et dirigea des ateliers d'écriture, Gilbert Sorrentino écrivit une trentaine de livres, dont trois ont été traduits en français : *Le ciel change* (Les Belles Lettres, 1989), *Steel Work* (Cent Pages, 1999) et *Petit casino* (Actes Sud, 2006).

György Ligeti, fin d'une odyssée sonore

Le compositeur autrichien d'origine hongroise, figure majeure de la musique au XX^e siècle, est mort à l'âge de 83 ans

LE COMPOSITEUR autrichien d'origine hongroise György Ligeti est mort lundi 12 juin à Vienne, en Autriche, à l'âge de 83 ans. Le monde musical perd l'un de ses plus extraordinaires représentants, l'un des plus librement créatifs, singuliers, auteur d'une œuvre d'une constante qualité, quelles qu'aient pu être les mutations stylistiques d'une carrière commencée en 1941 et marquée par les bouleversements politiques de l'Europe centrale. C'est ainsi que Ligeti sera parvenu, sans le moindre opportunisme, à être admiré aussi bien par les tenants de l'avant-garde que par des observateurs plus modérés de l'aventure de la musique depuis 1950.

Né le 28 mai 1923 à Dicsőszentmárton, une petite ville de Transylvanie – aujourd'hui connue, en territoire roumain, sous le nom de Tirnăveni –, György Ligeti était très malade depuis quelques années, mais ne désespérait pas de terminer le troisième livre de ses *Études* pour piano, un cycle de compositions entrepris en 1985 et considéré comme ce que la littérature pianistique a livré de plus abouti au XX^e siècle.

Ces *Études* pourraient suffire à tracer le portrait du compositeur : techniques, ludiques, virtuoses, énigmatiques, variées, radicales et ouvertes, elles réclament, ainsi que l'indiquent certains de leurs titres (*Vertige*, *L'Escalier du Diable*), une agilité digitale et mentale ahurissante. Elles révèlent, comme beaucoup d'autres compositions de Ligeti (dont son *Poème symphonique pour 100 métronomes*, de 1962), le goût du musicien pour les « mécanismes dérégés », une prédilection qu'il attribue, entre autres, à la découverte du film de Chaplin *Les Temps modernes* : « Les mécanismes récalcitrants et les automates qui s'emballent m'ont toujours fasciné », confiait-il lors d'un entretien, en 1978.

Il n'est donc pas étonnant que la découverte, à Paris, pendant l'été 1980, de la musique déjantée pour piano mécanique à rouleaux perforés de l'Américain Conlon Nanarrow (1912-1997) l'ait fortement inspiré.

1956, la fuite

Ligeti adapte au jeu humain d'incroyables superpositions rythmiques et développe un système de composition dont les contraintes techniques, presque sadiques, augmentent la jouissance interprétative et auditive. Il conçoit naturellement l'une de ces études (n° 14) pour piano mécanique et autorise la transcription d'autres pièces pour ce média ou pour orgue à rouleaux. Par ailleurs, ces *Études* puisent leur sève dans un monde de suggestions : les polyphonies rythmiques extra-européennes, le jazz de Thelonious Monk ou de Bill Evans, les rythmes asymétriques des pays d'Europe centrale (qu'il utilise, dans les œuvres de la période d'avant 1956 et retrouve dès la fin des années 1970), les labyrinthes de Piranesi, les sculptures de Brancusi, les dessins et trompe-l'œil de Maurits C. Escher.

Les apparences, les caches, les illusions d'« optique sonore » auront constitué pour Ligeti le fondement de sa poé-



György Ligeti. GUY VIVIEN

que, qu'il peut mettre à l'œuvre une fois passé à l'Ouest à la mi-décembre 1956, après avoir franchi la frontière autrichienne, à pied, de nuit : « Après l'éclatement de l'insurrection du 23 octobre à Budapest, je suis parti pour Vienne. Non seulement parce que je détestais ce régime, mais aussi parce qu'il n'y avait aucune chance pour ma musique. »

Ses origines de juif assimilé, Ligeti en a payé le prix fort. Si sa mère est revenue du camp d'Auschwitz, son père et son frère cadet disparaissaient à Bergen-Belsen et à Mauthausen. Lui-même s'est vu refuser l'entrée à l'université en raison des lois antisémites : la question du choix entre la

carrière scientifique souhaitée par son père et des dispositions musicales avouées dès les premières compositions d'enfance était résolue.

C'est en évadé des compagnies de travail de l'armée hongroise, où il avait été incorporé en 1944, qu'il s'installe à Budapest en 1945, après l'arrivée des troupes soviétiques. Imprégné des traditions classiques après cinq ans passés à l'Académie Franz-Liszt, Ligeti étudie le folklore d'Europe centrale. Il se fait l'héritier de Bartók et du courant néo-hongrois autour de Zoltan Kodaly (« le folklore constituait un abri contre la pression politique »). C'est de cette époque que date son goût pour

« une musique statique, sans rythme, ni mélodie ni harmonie », des nuages de sons, sans contours précis, bien loin du réalisme socialiste en vigueur.

Ces intuitions rejoignent les travaux de Iannis Xenakis ou de Giacinto Scelsi à la même époque. Accueilli par Stockhausen, Ligeti arpente en quelques mois les contrées sérielles (notamment Webern), travaille dans des studios de musique électroacoustique, démonte les brillantes structures boulezziennes. La conquête de l'Ouest passe par le fameux triangle Cologne-Darmstadt-Paris. Ligeti participe au Festival d'été de Darmstadt (1959-1972). Dès 1957, le compositeur expérimente

dans *Glissendi* des techniques qu'il transpose au monde acoustique. *Apparitions* (1957-1959) le rend immédiatement célèbre, succès confirmé, en 1961, par *Atmosphères*, bissé au Festival de Donaueschingen. En 1967, Ligeti obtient la nationalité autrichienne. Il ne vivra plus jamais en Hongrie.

« Entre ma musique et ce que j'ai vécu, il n'y a aucun lien – en tout cas pas d'acte politique, pas de manifeste idéologique », déclarait Ligeti en mai 2003. Mais n'est-il pas symptomatique que Stanley Kubrick ait choisi le « Kyrie » du *Requiem* (1963-1965), dans son film *2001 : l'Odyssée de l'espace*, pour évoquer l'éveil de la conscience de l'homme et le passage de la destruction aveugle à la renaissance ?

Eclatement contrôlé

De l'essai sonore des *Ramifications* (1968-1969) à la machine folle qu'est *Continuum* (1968) pour clavier en passant par le *Deuxième quatuor à cordes* (1968) ou le *Kammerkonzert* (1969-1970), Ligeti marque donc de son empreinte de microchirurgien du son la polyphonie industrielle de ses compositions. Mais, dès 1962, le compositeur travaille aussi sur des structures discontinues, à la dramaturgie débridée, comme dans sa pièce de théâtre musical *Aventures et nouvelles aventures* (1962-1965).

Son opéra *Le Grand Macabre* (1974-1977, révisé en 1997) force le chemin à une plus grande hétérogénéité stylistique : vraies références et fausses citations (Mozart, Haydn, Couperin, Offenbach, Schumann, Liszt), techniques du pop art, univers fantastique de Bosch ou de Bruegel. « J'ai voulu faire une fin du monde, mais il n'y a pas de fin du monde. »

Cet éclatement savamment contrôlé le mènera, dans les vingt dernières années de sa vie créatrice, à la composition de pièces d'une grande liberté d'invention : les *Nonsense Madrigals* (1988-1993), sortes de madrigaux modernes délégués, le déjà « classique » *Concerto pour piano* (1985-1988) ou le jubilatoire et excentrique *Hamburg Concerto* pour cor, quatre cors naturels et ensemble (1998-1999, révisé en 2003).

Certains observateurs ont cru voir dans cette dernière période un tribut à la post-modernité, voire un retour à la tonalité. Mais jamais Ligeti n'a cessé d'asseoir son langage musical sur les lois harmoniques naturelles d'un son. En ce sens, il aura préparé le terrain aux Français de « l'école spectrale ». Les sons harmoniques de la fin de *Ramifications* en sont un exemple, repris et développé par des musiciens comme Tristan Murail, Gérard Grisey et Michaël Lévinas. Avec sa *Sonate pour alto solo* (1991-1994) et son *Hamburg Concerto*, Ligeti reviendra d'ailleurs sur l'étude des « spectres harmoniques » et des échelles harmoniques non tempérées.

Une musique est d'autant plus riche qu'elle peut s'apprécier et se comprendre à des degrés divers sans rien perdre de son intérêt, de sa substance et de son charme. La musique de Ligeti peut s'écouter de manière instinctive ou approfondie, elle est propice à l'illustration visuelle (un comble pour celui qui refusa toujours d'écrire directement pour le cinéma) autant qu'à l'abstraction la plus opaque et ne cesse de se métamorphoser, tantôt labyrinthique inquiétant, tantôt prodigue cavernes d'Ali-Baba. Ce privilège, seuls quelques rares élus semblent l'avoir partagé dans la musique occidentale de la seconde moitié du XX^e siècle. ■

RENAUD MACHART ET MARIE-AUDE ROUX

PIERRE-LAURENT AIMARD, PIANISTE

« En dépit de son humour, il était un grand tragique »

Le pianiste français Pierre-Laurent Aimard a été le créateur des « Études » de Ligeti et un proche du compositeur.

J'ai rencontré Ligeti à l'Ircam pendant l'hiver 1984, au moment du 60^e anniversaire de Pierre Boulez. Notre relation est devenue très forte, mais avec lui, il n'y avait jamais rien d'acquis, surtout pas sur le plan artistique, qu'il a toujours fait passer en premier, dût notre relation amical en souffrir parfois.

C'était la période où il est devenu un personnage très officiel, barbé de distinctions, mais il avait un mépris souverain de l'institution au point qu'il a toujours refusé d'aller chercher un prix s'il ne pouvait faire entendre sa musique.

Je recevais les *Études* au fur et à mesure qu'il les écrivait. Je les apprenais puis les jouais chez lui à Hambourg ou ailleurs. Il a toujours eu une vision très achevée de ce qu'il voulait obtenir. C'est pourquoi l'enregistrement chez Sony constitue une « référence », dans le sens où c'est le témoignage d'une interprétation pour laquelle un compositeur vivant a donné son assentiment. Notre collaboration a duré huit ans. Jusqu'au bout, il y a eu des remises en question. Ligeti n'a jamais abdiqué une once de son absolu artistique pour quelque contingence politique ou institutionnelle que ce soit. Je crois pouvoir dire que c'est le seul. D'une nature forte et généreuse, il était d'une lucidité extrême sur son travail et

portait une noirceur et une désespérance paroxystiques, avec un goût pour la vie incroyable. Je crois qu'en dépit de son humour, son sens de la dérision, de l'absurde, il était l'un des grands tragiques de ce siècle. Il faut ramener toute sa création aux deux grandes tyrannies qu'il a connues, le nazisme et le communisme. En témoignent la dimension hyper-expressive de son œuvre et la façon qu'il avait d'y réintégrer ses racines hongroises, mais il y a aussi des moments où sa musique se voulait monstrueuse et intraitable. Sa plus grande admiration en matière de création, c'était Pierre Boulez. Pas seulement à cause des services rendus à sa musique, mais pour le créateur qu'il est. ■

A écouter

Concertos pour violoncelle, pour violon, pour piano, par Jean Guiheney (violoncelle), Saschko Gawriloff (violon), Pierre-Laurent Aimard (piano), Ensemble Intercontemporain, Pierre Boulez (direction). 1 CD Deutsche Grammophon.

Cheurs a capella, par le London Sinfonietta Voices, Terry Edwards (direction). 1 CD Sony Classical.

Études pour piano, par Pierre-Laurent Aimard (piano). 1 CD Sony Classical.

Trio pour violon, cor et piano, par Marie-Luise Neunecker (cor), Saschko Gawriloff (violin), Pierre-Laurent Aimard (piano). 1 CD Sony Classical.

Concerto hambourgeois, par Marie-Luise Neunecker (cor), Schoenberg Ensemble, Reinbert de Leeuw (direction). 1 CD Teldec.

Le Grand Macabre (version 1997). Solis-

tes, London Sinfonietta Voices, Philharmonia Orchestra, Esa-Pekka Salonen (direction). 2 CD Sony Classical.

Requiem, Aventures et nouvelles aventures, solistes, Bruno Maderna, Michael Gielen (direction).

Les deux Quatuors à cordes, par le Quatuor Arditti. 1 CD Sony Classical. **Concerto de chambre**, par l'Ensemble Intercontemporain, Pierre Boulez (direction). 1 CD économique Deutsche Grammophon, coll. 20^e Century Classics.

À lire

Neuf essais sur la musique, textes de György Ligeti, traduits de l'allemand par Catherine Fourcassié, Editions Contrechamps, 214 p., 19 €.

György Ligeti : Music of the Imagination, par Richard Steinitz, Faber (2003), 429 p., 25 € (36,59 €).

Marguerite Dütschler

La fondatrice du label discographique Claves

FONDATRICE en 1968 et directrice jusqu'en 2003 du label phonographique suisse Claves Records, Marguerite Dütschler est morte, lundi 5 juin, à son domicile en Suisse. Elle était âgée de 74 ans.

C'est parce qu'elle désespérait de trouver une maison de disques prête à produire le programme d'un de ses amis musiciens que Marguerite Dütschler a fondé en 1968 sa propre firme phonographique, Claves (prononcer « Clavès »). Cette ancienne enseignante se lance alors, avec son mari, dans une entreprise artisanale qui séduit les artistes par son esprit convivial et enchante les discophiles par son sens de la découverte.

Naturellement tournée vers les fonds helvétique (interprètes et compositeurs), la politique éditoriale de Claves évite tout nationalisme et ne formule que des exigences d'ordre artistique. Toujours accueillante, et prompte à offrir ses célèbres biscuits Steine-mann, Marguerite Dütschler s'engage dans des collaborations à long terme qui reposent sur des relations d'amitié, avec, entre autres, Teresa Berganza et Marcello Viotti. La mezzo-soprano espagnole a signé quelques gravures d'anthologie pour Claves, telles ce disque de musique vénitienne des XV^e et XVI^e siècles enregistré bien avant ses succès internationaux sur la scène lyrique.

Quant au chef d'orchestre suisse décédé en février 2005, il a notamment permis à Claves de

figurer, en 1992, au sommet des célébrations du bicentenaire de la mort de Rossini, avec l'enregistrement, en première mondiale, des cinq opéras de jeunesse du compositeur italien. Parmi les contributions d'intérêt historique dues à la curiosité d'esprit de Marguerite Dütschler il faut aussi retenir la quasi-révélation du compositeur suisse Othmar Schoeck (1886-1957), notamment par le biais de lieder enregistrés au début des années 1990 par le baryton Dietrich Fischer-Dieskau.

Le soutien aux jeunes a toujours été une priorité pour cette mère de quatre enfants, par exemple en s'attachant à la carrière du quatuor à cordes Sine Nomine, lauréat du concours d'Evian en 1985. Il s'est aussi exprimé dans une collaboration avec la Fondation Clara Haskil, qui a permis à cinq reprises aux lauréats du concours de piano du même nom d'enregistrer un disque. En toute logique, c'est cette fondation, créée en 1962, qui a été choisie, en 2003, pour prendre les rênes de Claves Records lorsque Marguerite Dütschler décida de se retirer.

Sans toutefois abandonner la promotion des jeunes musiciens puisqu'elle créa aussitôt une « association jeunes artistes » destinée à aider des interprètes méritants pour « l'enregistrement d'un premier disque de qualité compétitive ».

Avec le soutien actif de Teresa Berganza, Dietrich Fischer-Dieskau et Ernst Haefliger, les portedrapeaux de Claves qui, aujourd'hui avec un catalogue de plus de 450 titres, tient bien son rang de premier label suisse de musique classique. ■

PIERRE GERVASONI

Kenneth Thomson

L'ancien propriétaire du « Times » de Londres était aussi un grand philanthrope

L'HOMME d'affaires canadien Kenneth Thomson, ancien patron du groupe Thomson Corp, est mort d'une crise cardiaque, lundi 12 juin, à son bureau de Toronto (Ontario). Il était âgé de 82 ans.

Né le 1^{er} septembre 1923 à Toronto, enfant unique, Kenneth Thomson était le fils de Roy Thomson, magnat de la presse canadienne. Après avoir servi dans l'armée de l'air durant la seconde guerre mondiale, il poursuit ses études à l'université de Cambridge. A son retour au Canada, il rejoint le groupe dirigé par son père. Dans les années 1960, il quitte de nouveau Toronto pour Londres afin de s'occuper des actifs britanniques de la compagnie, dont le *Times*.

A la mort de son père, en 1976, alors qu'il a 52 ans, il reprend le flambeau comme président de Thomson Corp. A cette époque, le groupe compte une centaine de titres en Amérique du Nord et en Grande-Bretagne, dont le *Globe and Mail*, le premier quotidien

canadien, et le *Times* de Londres. Il a aussi des actifs dans le secteur du pétrole et du gaz.

Au début des années 1980, changement de cap après un gros conflit du travail à Londres : Ken Thomson met en vente la quasi-totalité de ses journaux, y compris le *Times*, mais garde le *Globe and Mail* (qu'il vendra tout de même à bon prix en 2000... pour le racheter plus tard). Il prend un virage radical, et le pari est audacieux : transformer un conglomérat diversifié en un éditeur spécialisé en information électronique.

Mais l'homme a du flair : il a compris que la presse écrite n'était plus facteur de richesse, et il bâtit son propre empire des communications, un géant de l'édition spécialisée dans la gestion électronique d'informations et de documents d'affaires destinés à des clientèles professionnelles telles que les médecins, avocats ou analystes financiers. Le groupe, contrôlé à 70 % par lui et sa famille, a aujourd'hui une valeur estimée à près de 30 milliards de dollars canadiens.

En 2002, il avait cédé la direction du groupe à son fils aîné, David, tout en restant au conseil d'administration. Il avait aussi conservé la présidence de Wood-

bridge Co. Ce holding familial à capital fermé détient notamment 31,5 % du capital de Bell Globemedia (BGM). Il est aussi propriétaire du *Globe and Mail*, de plusieurs chaînes de télévision canadiennes et détient 15 % des Maple Leaf de Toronto, l'équipe de hockey locale.

Aussi féroce qu'affable, l'homme d'affaires était reconnu comme un visionnaire et un leader exemplaire, sachant déléguer ses pouvoirs autant que prendre des décisions difficiles. Premier milliardaire canadien, il avait été classé neuvième au monde en mars dernier par le magazine *Forbes*, qui évaluait alors sa fortune à 19,6 milliards de dollars américains. Amateur d'art, Ken Thomson était aussi un grand philanthrope, comme son père, dont le nom a été donné à la plus prestigieuse salle de concerts de Toronto, le Roy Thomson Hall.

Lui-même avait réuni l'une des plus importantes collections d'œuvres d'art canadiennes et européennes, dont il avait décidé, en 2002, de léguer la majeure partie en fiducie au Musée des beaux-arts de l'Ontario, en plus de lui faire un don de 70 millions de dollars canadiens pour financer son expansion. ■

ANNE PÉLOUAS

Maurice Deschamps

Un grand comédien, qui accompagnait les personnages qu'il jouait au bout de leur vérité

LE JOUR de son soixante-seizième anniversaire, samedi 10 juin, le comédien Maurice Deschamps s'est endormi, dans sa maison de campagne de Saint-Agnin (Isère) ; son cœur a lâché ; il ne s'est pas réveillé.

Le 28 septembre prochain, il devait inaugurer le Festival Beckett, au Théâtre de l'Athénée, à Paris, avec *Fin de partie*. Il aurait été Hamm, l'homme cloué dans un fauteuil, aveugle. Maurice Deschamps était aveugle à la suite d'une maladie dégénérative, qui l'affaiblissait depuis des années, mais qui ne l'a jamais empêché de jouer, en grand comédien qu'il était.

Sa mort n'est pas de celles qui font du bruit dans la sphère publique. Mais elle appelle le silence de la tristesse auprès de ceux qui ont travaillé avec lui, et qui ne sont pas des moindres : Georges Lavaudant, Chantal Morel, Jean-Louis Martinelli, Jacques Nichet..., compagnons de la

seconde partie de sa carrière, à partir des années 1980.

La première partie de sa vie d'acteur a commencé en 1964, à Lyon. Maurice Deschamps, qui était né le 10 juin 1936 à Taninges (Haute-Savoie), est entré dans le métier par l'action culturelle, et, fidèle à l'idée de la décentralisation, n'a quasiment jamais quitté sa terre, la région Rhône-Alpes.

Dans les années 1960 et 1970, il joue au Théâtre de la Cité avec Roger Planchon et au Théâtre des Jeunes Années de Lyon, avant d'entamer un long compagnonnage avec Bruno Carlucci, au Théâtre de la Satire de Vénissieux.

Les années 1980 le voient auprès de Bruno Boëglin et de Georges Lavaudant, qui le dirige dans *Feroé, la nuit*, de Michel Deutsch, au Théâtre national populaire de Villeurbanne, en 1989, et le retrouvera, en 1999, pour *L'Orestie*, d'Eschyle, à L'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris.

Entre-temps, Maurice Deschamps a été un roi Lear exemplaire, en 1993, dans la mise en scène de la Grenobloise Chantal Morel, avec laquelle il a fait une des plus belles parties de sa route, jouant Pinget (*La Lettre morte*, au Festival d'Avignon, en 1987),

Kleist (*La Cruche cassée*), ou Serge Valletti (*Le jour se lève, Léopold !*).

Maurice Deschamps n'avait pas seulement une présence. Il accompagnait les personnages qu'il jouait au bout de leur vérité, quelle qu'elle fût. C'est pour cela que Jean-Louis Martinelli l'a choisi pour être Pitchum dans *L'Opéra de quat'sous*, de Brecht, ou que Jacques Nichet en fit le coryphée dans *Antigone*, de Sophocle. Quant à Philippe Delaigue, il lui offrit, à Lyon et à Valence, le rôle-titre de *Galilée*, de Brecht, ou celui de Caribaldi, dans *La Force de l'habitude*, de Thomas Bernhard.

Le temps passant, de jeunes metteurs en scène ont voulu confronter leur expérience à celle de l'acteur qui n'a cessé de cheminer dans l'exigence qu'il se faisait du métier, affirmant ses choix avec la même vigueur que celle dont il faisait montre à la ville.

Ainsi, Jean-Christophe Saïs avait appelé Maurice Deschamps pour jouer dans *Quai Ouest*, de Bernard-Marie Koltès. Et c'est un autre jeune metteur en scène, Bernard Lévy, qui devait le diriger dans la pièce de Beckett au titre prémonitoire d'une vie d'acteur, *Fin de partie*. ■

BRIGITTE SALINO

Hilton Ruiz, pianiste et compositeur américain, est mort, mardi 6 juin, à La Nouvelle-Orléans. Né le 29 mai 1952 à New York dans une famille d'origine portoricaine, Hilton Ruiz a été un enfant musicien prodige. Il donne un récital de musique classique à l'âge de 8 ans à Carnegie Hall et adolescent joue dans des formations de musique latine. C'est dans le domaine du jazz afro-cubain que Ruiz va faire, en particulier aux Etats-Unis, une carrière à partir du début des années 1980. Le monde du jazz le découvre lorsqu'il devient l'accompagnateur régulier du saxophoniste, clarinetiste et flûtiste Rahsaan Roland Kirk, de 1973 à 1977. L'univers multiple de Kirk – qui mêle gospel, jazz, blues, soul music, funk et pop – permet au pianiste de faire entendre une large palette d'expressions, du jeu le plus virtuose, rapide, torrentiel aux délicatesses les plus fines sur des ballades. A la fin des années 1970, Ruiz est un soliste très demandé. Il joue avec Charles Mingus, Archie Shepp, Choco

Freeman, avant de rejoindre le saxophoniste Paquito D'Rivera, l'une des figures du latin jazz, puis le trompettiste Jerry Gonzalez. Ruiz va alors accentuer dans son jeu et ses compositions des éléments des musiques portoricaines et cubaines. Depuis plus de vingt ans, il menait ses propres formations, au sein desquelles plusieurs jeunes musiciens ont fait leur premier pas, dont le saxophoniste David Sanchez et le bassiste Lisle Atkinson. Hilton Ruiz avait enregistré une vingtaine de disques sous son nom dont *Steppin' Into Beauty* (Steeplechase, 1977), *Something Grand* (Novus, 1986) *El Camino* (Novus, 1988), *Manhattan Mambo* (Telarc, 1992), *Hands On Percussion* (Tropijazz, 1994) et *Enchantment* (Arabesque Jazz, 2003).

Charles Haughey

Premier ministre irlandais à quatre reprises entre 1979 et 1992

L'ANCIEN premier ministre irlandais Charles Haughey est mort d'un cancer, mardi 13 juin, à Dublin. Il était âgé de 80 ans. Tout le monde l'appelait « Charlie ». Ses amis, comme ses ennemis, qu'il avait également nombreux.

Car l'homme qui domina la vie politique de l'Irlande pendant une vingtaine d'années fut aussi un grand diviseur, dans son pays comme dans son parti. Admiré pour son charisme et son efficacité électorale. Jaloué et détesté pour son style de vie somptueux et ses libertés prises avec la morale politique.

Politicien rusé

Taille moyenne et nez d'aigle, Charles Haughey était un personnage aimable et haut en couleur, un politicien rusé qui, pour ses partisans, eut l'immense mérite d'établir les fondements de la croissance économique irlandaise. Pour ses adversaires, cet homme aux mœurs sulfureuses restera le pire symbole de l'emprise de la corruption et du népotisme sur la vie publique.

Charles Haughey était né le 16 septembre 1925 à Mayo, dans l'ouest de la République, où son père, un ancien officier de l'IRA, avait installé sa famille après avoir quitté Londonderry, dans le nord de l'île.

Installé à Dublin comme comptable, Charles se lance dans l'immobilier où il amasse une petite fortune. Elu député de Dublin en 1957, il rejoint le Fianna Fail, l'un des deux grands partis républicains, épouse la fille d'un ancien premier ministre et devient tour à tour ministre de la justice, de l'agriculture, et des finances.

En 1970, il essuie son premier revers. Jack Lynch, alors chef du gouvernement, le limoge après qu'il eût été soupçonné d'avoir approuvé une livraison d'armes à l'IRA. Il sera jugé en 1972, et acquitté. Commence une première traversée du désert au cours de laquelle il consolide sa base populaire.

Et un premier retour comme ministre en 1977 qui forgera sa

réputation d'éternel survivant. En 1979, il prend de justesse la tête du Fianna Fail et devient Taoiseach (chef du gouvernement).

La guerre civile fait rage en Ulster. Charles Haughey condamne la violence de l'IRA, mais ses relations avec M^{me} Thatcher se dégraderont après la mort en prison en 1981 de Bobby Sands et de ses neuf camarades grévistes de la faim. Plusieurs scandales secouent alors le gouvernement, notamment une affaire d'écoutes téléphoniques et l'arrestation d'un meurtrier au domicile du ministre de la justice.

Passé dans l'opposition fin 1982, « Charlie » revient au pouvoir en 1987. « *Nous vivons au-dessus de nos moyens* », avait-il lancé aux Irlandais deux ans plus tôt. Il sait de quoi il parle, car il mène alors un train de vie somptueux. Il possède un manoir, un yacht, des chevaux de course, et même une petite île, toutes extravagances financées – on l'apprendra plus tard – via de multiples comptes secrets aux îles Caïman, par la générosité de riches hommes d'affaires amis.

A partir de 1989, Charles Haughey redresse l'économie du pays à un moment où l'île commence à recevoir l'aide massive de la Communauté européenne, dont elle est devenue membre en 1983. Sa politique fiscale attirera peu à peu les investisseurs étrangers, et les écrivains et artistes séduits par les exemptions d'impôts.

Plan de paix

Avant d'être contraint à la démission en 1992 après un énième scandale, il aura jeté les bases avec John Major du futur plan de paix anglo-irlandais pour l'Ulster.

Citant Othello dans son discours d'adieu, « Charlie » affirme « *avoir rendu quelque service à l'Etat* ». Mais le dernier hommage pourrait revenir à Moira Geoghegan-Quinn, une journaliste qui fut sa maîtresse pendant vingt-sept ans et décrit ainsi celui qu'elle appelait « Sweetie » : « *C'était un personnage entouré d'intrigues, de mystères et d'argent, mais protégé par son populisme, son intelligence et son sens opportun du bon mot.* » ■

JEAN-PIERRE LANGELLIER

Georges-Paul Wagner, avocat au barreau de Paris, ancien député (Front national) des Yvelines, est mort dimanche 11 juin à Paris. Il était âgé de 85 ans. Né le 26 février 1921 à Paris, monarchiste, Georges-Paul Wagner a notamment été le défenseur de nombreux militants de l'Algérie française et de plusieurs des participants à l'attentat du Petit-Clamart contre le général de Gaulle. Après avoir milité à l'Action française, il participe en 1971 à la création de la Nouvelle Action française (NAF) aux côtés de Bertrand Renouvin, mais s'en éloigne en 1974 quand la NAF prend un virage à gauche. Georges-Paul

Wagner se rapproche ensuite de Jean-Marie Le Pen, devenant son avocat et celui de son parti. De mars 1986 à mai 1988, il est l'un des 35 députés élus à la proportionnelle sous les couleurs du Front national. Membre du bureau politique du FN à partir de 1988, il avait pris ses distances avec ce parti après la scission de la fin 1998 entre Jean-Marie Le Pen et Bruno Mégret. Il tenait toujours une chronique dans le quotidien maurassopétainiste *Présent*. Georges-Paul Wagner a publié plusieurs ouvrages, dont *La Comédie parlementaire* (Editions de Présent, 1988) et *Maurras en justice* (Clovis, 2002).

Raymond Devos

L'amuseur philosophe

La seule certitude de toute sa vie aura été que le rire est une nécessité vitale, « au même titre que le rêve »

C'est un homme d'esprit, un homme de cœur, un homme aimable qui disparaît. Raymond Devos est mort à son domicile de Saint-Rémy-les-Chevreuse (Yvelines), jeudi 15 juin, des suites d'une attaque cérébrale survenue au mois de février. Il était âgé de 83 ans.

Aujourd'hui, chacun est triste. Et plus encore parce que ses derniers jours avaient été marqués par une double souffrance, celle de sa dégradation physique évidemment, mais celle aussi d'une méchante querelle qui a empoisonné la vie de son entourage lorsqu'une ancienne compagne a fait, en vain, le siège de son lit d'hôpital.

Il y a quelques années, Raymond Devos avait reçu *Le Monde* dans son bureau du 16^e arrondissement de Paris. Il s'était présenté comme s'il entraînait en scène, en représentation, mais une représentation placée sous le sceau du partage, de la générosité, la sienne, enveloppante, sans pareille. Dehors, un camion lourdement chargé de paille livrait sa cargaison au cirque Joseph Bouglione, de passage dans la capitale. Comme le signe marquant l'art essentiellement forain de notre hôte.

Il était alors tel qu'en lui-même toujours, pantalon bleu, pull bleu, chemise bleue, le regard bleu de France derrière des lunettes solidement arrimées sous sa chevelure en bataille. Il parlait, jouait de cette voix qui roulait les mots comme l'océan les galets et vous emportait loin, loin au-delà du verbe, au-delà du temps, au-delà du rire. C'était en 1999, et Raymond Devos s'appropriait, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, à se présenter seul, seulement accompagné d'une harpe, d'une flûte et de quelques cerceaux, devant le public parisien, sur la scène de l'Olympia, une nouvelle fois trop petite pour lui.

Hors de Paris, il recevait dans le grenier de sa grande maison de la vallée de Chevreuse, entre un buste de Molière et une montagne de dictionnaires, une mappemonde d'écolier et des instruments de musique qui, tous, étaient ses amis et dont il jouait volontiers, en scène et hors d'elle. Là, l'« artiste comique », comme il se définissait, racontait sa vie d'homme et sa vie d'amuseur.

Au commencement est un garçonnet de tempérament joyeux, né à Mouscron, en Belgique, le 9 novembre 1922, un parmi sept enfants scolarisés en France. Son père est d'origine flamande, « doux comme un ange », et joue de l'orgue le dimanche à l'église ; sa mère vient de Bretagne, elle est « nerveuse, musclée, assez agitée », se souvenait Raymond Devos qui se disait « un mélange des deux ». Enfant, du haut du perron de l'école primaire de Touroing, il haranguait ses camarades, qui, comme ses instituteurs, se régalaient de ses talents ; plus tard, devenu brillant collégien, il est brutalement retiré de son établissement scolaire après la fuite de son père ; celui-ci installe la famille à Paris avant de s'enfuir on ne sait où. À 9 ans, Raymond Devos découvre la banlieue nord de Paris, Le Bourget et le bruit, insupportable, des avions. « Ça a été la misère pendant des années », expliquait-il. On partageait le peu qu'on avait. Je ne me souviens pas de m'être plaint.

À 13 ans, on le retrouve aux Halles, affublé d'un tablier qui ne lui va pas du tout, portant des charges. Un beau jour, on lui demande de mirer des œufs. « J'arrivais à mirer six œufs en même temps, ce qui m'a beaucoup aidé pour la jonglerie », disait-il. La rumeur, les bruits, les conversations, les personnages du quartier aujourd'hui tristement disparus seront pour lui une école. La guerre survenant, Raymond Devos part pour l'Allemagne dans le cadre du service du travail obligatoire (STO). « J'y ai crevé de faim », dira plus tard le plus rond, le plus gourmand de tous nos comiques.

Revenu en France, il s'inscrit au cours



GILLES CAPPE

de Tania Balachova et d'Henri Rollan, au Théâtre du Vieux-Colombier, et « continue de crever de faim ». Il vit au cœur de Saint-Germain-des-Près, alors à son apogée, occupe une toute petite chambre sous les combles d'un hôtel sans attrait et dort sous le lavabo. « C'est bon de l'avoir fait, mais ce n'est pas bon de le faire, confiait-il. Ça abîme, ça rend lâche. Il y a des choses auxquelles il ne faudrait pas goûter. Bien sûr, je m'en suis toujours sorti, mais ça laisse des traces. Si on m'avait aidé... »

Il s'aide lui-même et court le cachet de cabaret en cabaret, un parmi « Trois Cousins » (les deux autres ne connaîtront jamais le même destin), puis en duo avec Robert Verbeke, qui fut l'assistant d'un autre humoriste de premier rang, Francis Blanche. Son compagnonnage avec les comédiens de la Compagnie Jacques-Fabry parfait son apprentissage. Il dira même que tout a commencé avec eux quand, en tournée à Biarritz, il eut un savoureux échange avec un patron de bistro : « J'entre dans le café et je dis au type derrière le comptoir : "Je voudrais voir la mer." Il me répond : "Vous ne pouvez pas, elle est démontée." Textuel ! Je lui dis : "On la remonte quand ?" »

Disert, depuis l'enfance, au point que le cinéaste Jacques Tati lui dira un jour

qu'il était « bien trop bavard pour faire de la piste » et donc devenir clown, il décide, au milieu des années 1950, d'écrire ses propres textes et de les porter à la scène.

Le succès est presque immédiat. C'en est fini de l'homme solitaire sans le sou. Pourtant, après ces années de formation, Raymond Devos reste un homme seul, en marge du show-business et de l'agitation mondaine, lecteur impénitent de

Gaston Bachelard, auquel il ne cessera jamais de revenir – « il met mon esprit en mouvement » –, de Marcel Aymé – « le plus grand auteur comique » – et de Michel Serres.

Après avoir lu les textes classiques à ses débuts, il dévore les ouvrages consacrés à la mécanique du rire. « Si je ne l'avais pas fait, j'aurais peut-être fait mon métier de la même façon, mais je l'aurais moins bien compris. »

Dès ses premiers textes, ses premiers sketches (Caen, La Mer démontée, Le Pied...), on sait qu'il a « compris ». Raymond Devos installe un style, sans devancier ni descendant, nourri de son expérience comme de ses lectures, et surtout d'un imaginaire que certains décriront comme absurde, lui préférant le qualifier de « délirant ». « L'imaginaire, c'est mon

piéd-à-terre. Un exemple. Avant, j'étais dans un hôtel, borgne d'ailleurs, ça coûtait les yeux de la tête. Dans cet hôtel, le propriétaire me donnait chaque fois le 37. Et il n'y avait que 36 chambres. Je passais mes nuits à chercher mon 37. Jusqu'au jour où je me suis aperçu que le 37, c'était les couloirs. »

La seule certitude de toute sa vie aura été que le rire est une nécessité vitale, « au même titre que le rêve ». « Le rire, indiquait-il, ça peut être mille choses. On peut rire de joie, mais ce n'est pas le rire que nous pratiquons. Nous, nous pratiquons le rire très particulier du comique. Il n'y a pas une grande différence entre le tragique et le comique, c'est seulement une différence de dose. Les racines du comique plongent à peine dans le drame, quand celles du drame plongent dans l'irréparable. Le comique dégrade les valeurs quand le tragique détruit les valeurs. Le comique, c'est toute notre histoire observée avec honnêteté : les moments exceptionnels, les grandes idées, les moments de gloire et les moments de chute. Il y a des thèmes auxquels il ne faut pas toucher, tout ce qui est au-dessous de la ceinture, tout ce qui est dégradant pour l'homme. Plus généralement, rions de nous, mais pas des autres. Protégeons le rire ! »

Raymond Devos l'a fait, avec obstination, la peur au ventre, peut-être en scène, peur de déclencher des rires au mauvais moment ou pour de mauvaises raisons. Jamais il n'a eu peur de mourir – au point qu'il a même rédigé et « joué »

son hommage posthume plusieurs fois en scène –, non plus que de vieillir. « Sur scène, j'ai dit que j'avais arrêté de vieillir pendant un certain temps. Ça a été dur. C'est comme quand on dit qu'on arrête de fumer. Quand personne ne m'observe, j'ai envie de prendre un petit coup de vieux, mais je me retiens. Peut-être que le temps que l'on passe sur scène n'est pas compté. On est dans l'imaginaire, pas dans le réel. Le temps n'a sans doute pas pris sur l'imaginaire. »

Non plus que sur l'œuvre que nous légue le plus drôle, le plus bouleversant de tous les philosophes. ■

OLIVIER SCHMITT

RÉFÉRENCES

Sens dessus dessous, Le Livre de poche (1978) ;
 Quoi que dit..., de Raymond Devos et Guy Silva, œuvres originales de Raymond Moretti, photographies de Robert Doisneau, Messidor (1998) ;
 A plus d'un titre, Pocket (1990) ;
 Matière à rire, Orban (1991) ;
 Un jour sans moi, Plon (1996) ;
 Un jour sans moi, extravagances, Pocket (1998) ;
 Les 40^e Délirants, Le Livre de poche (2003) ;
 Sans titre de noblesse, roman, Le Cherche Midi (2005) ;
 Raymond Devos : 80 ans, 80 sketches, coffret de 3 DVD, Mercury (2002).



Jean Roba

Créateur de « Boule et Bill », il était un des maîtres de l'école belge de bande dessinée

LE DESSINATEUR belge Jean Roba, auteur de vingt-huit albums de *Boule et Bill*, est mort à Bruxelles, mercredi 14 juin. Il était âgé de 75 ans.

C'est à Bruxelles que Jean Roba naît le 28 juillet 1930, et c'est dans cette ville qu'il s'initie très jeune au dessin. Passionné par le manie- ment du crayon, il suit à juste 11 ans les cours du soir de l'Académie des beaux-arts et apprend différentes disciplines comme la décoration ou le dessin de mode. Il abandonne rapidement l'école, où, reconnaissait-il, « *je n'étais pas très brillant, particulièrement en mathématiques* ».

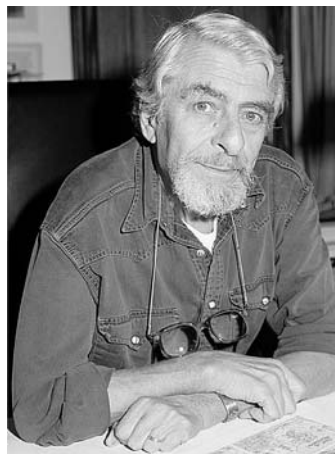
A 16 ans, il débute dans la publicité et se perfectionne dans les techniques de dessin et d'impression, du lavis à la gravure en passant par la retouche photographique. Après son service militaire, en 1952, il entre dans un studio spécialisé dans le dessin publicitaire et devient rapidement chef de studio de création.

C'est Franquin, le père du personnage de Spirou, qui détourne le jeune Roba de la publicité pour le faire entrer en 1957 chez l'éditeur Dupuis. « *Il m'a tout appris*, expliquait Jean Roba, *les règles à observer pour que le lecteur puisse rapidement comprendre ce qu'on essaie de dire, la clarté, le mouvement...* »

Dans le studio de Franquin, il crayonne des *Histoires de l'oncle Paul*, réalise des illustrations pour le magazine *Bonne Soirée* et participe à trois aventures de *Spirou et Fantasio*. A la fin de l'année 1959, il conçoit, avec Maurice Rosy, directeur artistique du magazine *Spirou*, un court récit mettant en scène un petit garçon et son gentil cocker : *Boule contre les mini-requins*.

Dès l'année suivante, il poursuit seul cette série sous la forme d'histoires brèves et de gags, dessinés à un rythme quasi hebdomadaire. Ce qui ne l'empêche pas de faire vivre d'autres héros à l'occasion comme « Pomme » en 1962, et surtout « La Ribambelle » de 1965 à 1984 en compagnie d'autres noms de l'école belge : Vicq, Yvan Delporte et Maurice Tillieux.

Les aventures du garçon à la



JEAN-LUC VALLET/OPALE

salopette bleue et de son chien aux longues oreilles, inspirés de son propre fils et de son cocker, sont très rapidement adoptés par un public d'enfants qui collectionnent les albums pour les ranger à côté d'Astérix ou de Lucky Luke. Le sens de l'humour du dessinateur et son graphisme tout en rondeur et en harmonie est adopté par des générations élevées à la lecture de l'hebdomadaire *Spirou*. Au total vingt-quatre albums sont publiés par Dupuis, avant que Jean Roba ne décide, en 1987, de rejoindre les éditions Dargaud, où il publiera encore quatre titres.

« *Je ne fais pas de scénario. Je fais des petits brouillons très succincts, un petit film, et boum, voilà le gag ! Le tout sur un petit crayonné. Je crois que Fellini travaillait également ainsi, il faisait un peu de BD* », résumait-il en 2001 sur le site Web bdparadisio.com. Jean Roba précisait toujours qu'il trouvait son inspiration dans la vie de tous les jours. Il se sentait à l'aise chez lui pour raconter des histoires simples de famille avec les tracas de tous les jours et aussi les moments de joie. « *Je suis peut-être un naïf*, résumait-il, *mais j'aime mon rêve et cette naïveté en moi. Je trouve qu'il manque des gens naïfs, le monde manque de gens gentils !* »

Souffrant d'une polyarthrite à la main, Jean Roba a choisi en 2003 de laisser Boule et Bill continuer à vivre sous le crayon de Laurent Verron, son assistant de 1986 à 1989. L'enfant roux et son chien aux pattes munies de caoutchoucs antidérapants continuent de jouer dans le jardin avant de rentrer faire des bêtises au salon. Après quarante ans d'existence et quelque 25 millions d'albums vendus dans le monde, les créations de l'un des maîtres de l'école belge de bande dessinée séduisent toujours. ■

SERGE BOLLOCH

Maurice Regnaut, poète et traducteur, est mort lundi 12 juin, à l'hôpital de Corbeil. Né en 1928 à Soncourt en Haute-Marne, il était âgé de 78 ans. Il est l'auteur de pièces de théâtre et de nombreux livres de poèmes, dont le dernier recueil, *Nous*, vient de paraître aux éditions Dumerchez. Maurice Regnaut a longtemps collaboré aux revues *Théâtre populaire*, et *Action poétique*. Il a également enseigné la littérature générale et comparée à l'Université des sciences humaines de Strasbourg jusqu'en 1989. Germaniste, il a notamment traduit *La Mère* de Bertold Brecht, et les *Sonnets à Orphée*, de Rainer Maria Rilke. En 1988, il avait obtenu le Prix Nelly Sachs de la traduction poétique, pour sa version de *Mausolée* de Hans Magnus Enzensberger.

Ce numéro est dédié à la mémoire de Bernard Gardin, notre collègue, professeur de sociolinguistique à l'Université de Rouen, ami fidèle de *Mots*, décédé le 30 juin 2002. Le chercheur qu'il était avait publié en 1987, dans le numéro 14 de notre revue, un bel article, « Comment dire la mort d'un travailleur ? ». À ses étudiants nombreux, à ses camarades, à tous ses proches réunis au Père Lachaise, il a offert encore, comme un ultime sourire, quelques chansons politiques qui témoignent du regard engagé qu'il a toujours gardé dans son travail et dans sa vie :

Salut, salut à vous, braves pioupiou du 17^e,
Salut, salut à vous, chacun vous admire et vous aime,
Salut, salut à vous, à votre geste magnifique.
Vous auriez, en tirant sur nous, assassiné la République.

En souvenir de Pierre Muller

Hommage tardif, car Pierre Muller nous a quittés il y a plusieurs mois, déjà. Ainsi qu'il a vécu, avec discrétion et noblesse. Au lendemain de son agrégation de grammaire (où il avait été reçu premier), ce compagnon de route du laboratoire de lexicométrie et de lexicologie politique de l'ENS de Saint-Cloud a accompagné *Mots*¹ depuis sa naissance, en 1980, et même bien antérieurement puisqu'il est vite devenu l'un des membres les plus actifs du « labo ». Avec Danièle Valentin, il a mis sur pied parmi nous un groupe de travail² consacré aux « applications pédagogiques de l'informatique », à l'époque où les premiers ordinateurs implantés dans des établissements du second degré étaient livrés « nus », sans logiciels. Il a donc créé, mis au point et, en lien avec l'INRP, généreusement diffusé auprès de nombreux collègues littéraires ce logiciel PISTES³, si utilisé en EAO (enseignement assisté par ordinateur), dans lequel il avait su adapter, pour les élèves du secondaire, les méthodes lexicométriques élaborées par Pierre Lafon à Saint-Cloud : indexations et statistiques de vocabulaires, concordances et contextes, analyse probabiliste des spécificités, sélection des « segments répétés » et des cooccurrences, auxquelles Pierre Muller a ajouté la programmation et l'exploitation d'une lemmatisation automatique... Que de textes, grâce à lui, ont ainsi pu passer « à la moulinette » des inventaires systématiques, des comptages, des tris et des tests, entre Molière et De Gaulle, des chansons aux constitutions ! Docteur en linguistique française (en 1991) avec une belle thèse sur le discours jaurésien⁴, il a été nommé à l'IUFM de Versailles, où il a achevé sa carrière d'enseignant-chercheur. Ce très discret érudit (car il savait tout des maîtres grecs et latins comme des œuvres de Hugo et de Jaurès), ce lexicologue, grammairien, traducteur, mélomane et poète était intellectuellement hardi et socialement prodige de lui-même. Pierre, tu as su frayer au bon moment une voie originale dans l'enseignement des lettres, avec patience et intelligence, enthousiasme et efficacité, sans illusion comme sans lassitude. Devant nous, la route est aujourd'hui grande ouverte. Merci.

M. T.

1. Voir ses articles dans *Mots*, n° 19, 24, 45 et surtout 61 (coordonné par M.-A. Paveau et P. Muller).
2. Avec H. Asséo, F. Chédeville, F. Cluchague, S. Cornand, C. et Ph. Dautrey, A. Delamare, N. Duchet, C. Facca, M. Sarrazin, pour ne citer que ses plus anciens collaborateurs. Voir *Travaux de lexicométrie et de lexicologie politique*, n° 3, Saint-Cloud, novembre 1978, p. 83-100.
3. Sur PISTES, voir P. Muller, 1989, *PISTES, Pour une investigation systématique des textes*, Paris, CNDP-INRP (Logitext) ; Ph. Dautrey, P. Muller, « Un logiciel d'analyse lexicale : PISTES », dans *Mémoire vive*, n° 12-13, décembre 1994-juin 1995, p. 22-41. Voir aussi : *Bulletin EPI*, n° 10, septembre 1975 ; n° 13, septembre 1976 ; n° 21, mars 1981 ; n° 27, septembre 1982 ; n° 47, septembre 1987 ; n° 50, juin 1988 ; n° 54, juin 1989 ; 1981, *Dix ans d'informatique dans l'enseignement secondaire*, INRP ; 1989 et autres, *Informatique et étude de textes, Rapports de recherche INRP ; 1992, Passé, présent et futur des technologies nouvelles en éducation*, Poitiers, CDRP de Poitou-Charentes.
4. P. Muller, 1994, *Jaurès, vocabulaire et rhétorique*, Paris, Klincksieck (Saint-Cloud).

Trois récits de Denys Colomb de Daunant

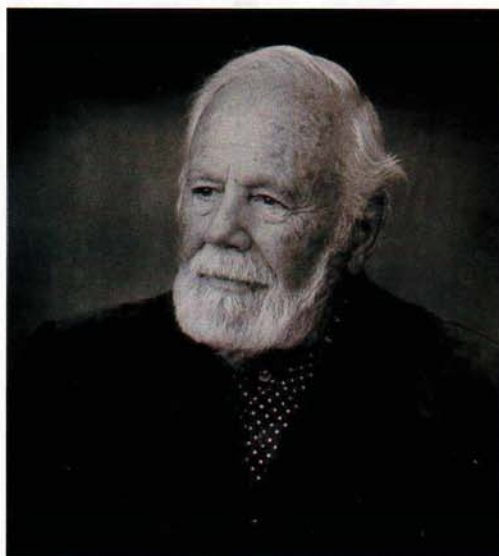
Crin-Blanc est mort

Aristocrate et dandy, il fut cavalier, manadier, photographe, cinéaste et écrivain. Il s'est éteint à la veille de la feria d'Arles et de la parution de trois de ses manuscrits inédits

« **D**enys est mort cette nuit », dit Marion Mazauric. Il avait 84 ans. « Il a reçu ses livres avant de mourir, il les a tenus en main. Je crois que ça a été sa dernière joie. » Marion Mazauric est l'éditrice de ces livres, mais c'est l'amie qui parle. La mort est mal faite. Denys Colomb de Daunant s'est éteint le 22 mars 2006 dans une clinique de Nîmes, à quelques jours de la parution de trois récits écrits il y a longtemps et qu'il était si heureux de voir enfin publiés. A cette occasion, Arles avait programmé toutes sortes d'hommages. Lui si peu mondain, voilà que les honneurs le rattrapaient. Il n'est pas si courant que l'actualité littéraire révèle un débutant octogénaire. Là, c'est une œuvre posthume que lègue ce vieil aristocrate aux façons de dandy, toujours un peu en marge.

La vie de Denys Colomb, ce roman dans le siècle... Ses amis ne lui pardonneront jamais de ne pas l'avoir écrite. Grande famille protestante. Hôtel particulier à Nîmes, usine de réglisse, mas et terres. Ils sont quatre frères. Denys, c'est l'artiste de la famille, le bohème. Un « original ». Pendant l'Occupation, il insulte un officier allemand, s'enfuit en Espagne, où il tâte des géôles de Franco. Aucun sens des affaires, avec ça. Pas question de lui confier les intérêts familiaux. On lui donne un domaine agricole, au fond de la Camargue. Il le revendra pour acquérir un petit maret cerné de marais, non loin des Saintes-Maries-de-la-Mer, qu'il agrandira pièce par pièce pour en faire la première auberge cavalière, bien plus qu'un hôtel, un lieu mythique, voué aux chevaux, à l'art et à l'amitié, et dont le nom fera le tour de la planète : Cacharel. De son exil, il a fait un royaume. Quand Denys Colomb, en 1948, épouse la petite-fille du « marqués de Baroncelli », le grand seigneur des Saintes, c'est à l'échelle de la Camargue quelque chose comme les noces de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille.

A Cacharel, il vivra près de soixante ans, coupés de voyages dans les pays qu'il aime : Espagne, Maroc, Colombie... Il travaille sans cesse – mais « travailler » est-il le mot ? Dans « la Nuit du Sagittaire », il rapporte ces mots d'un éleveur de chevaux espagnol croisé au hasard de ses périples : « Nous sommes très attachés à notre inutilité. C'est une tradition familiale. J'ai quelques neveux et nièces qui ont mal tourné :



Né à Nîmes en 1922, **Denys Colomb de Daunant** est surtout connu comme le coauteur de « Crin-Blanc ». Auteur de plusieurs films et de livres de photographies, il est décédé à la veille de la parution de ses premiers romans.

Il fut tout à la fois cavalier, manadier, photographe... Il fut le vrai père de « Crin-Blanc », film culte de la génération d'après-guerre, tourné à Cacharel par Albert Lamorisse, sur un scénario adapté par Denys Colomb, et avec ses chevaux. Il réalisa le magnifique « Songe des

chevaux sauvages » (ours d'or à Berlin en 1960). Il entreprit mille projets qui tous ne virent pas le jour. Il se fit spolier par des filous : il dédaignait volontiers les contingences matérielles. Il fréquenta Pagnol, Dali, Chagall. Un jour des années 1980, dans son petit mas qui fut l'un des derniers de la région à recevoir l'électricité, il m'entrouvrit ses albums de photos. On y voyait Ava Gardner et Hemingway, Luis Miguel Dominguin, Picasso, Jean Cocteau, du temps qu'il tournait « le Testament d'Orphée » aux Baux-de-Provence... Toute une époque.

Il écrivait beaucoup aussi. Dans une langue dense et pure, qui évoque Giono et Mistral. Poésies, textes inachevés, récits et romans s'accumulaient, qu'il négligeait de faire publier. Un jour viendrait. Il n'était pas pressé. Et l'argent l'intéressait médiocrement. Autour de lui, le monde changeait. Les Saintes-Maries devenaient un camping pour Néerlandais. Il se battait pour sauver la Camargue, ce fragile espace de rêve. Cet univers de sable et de vent où « tout ce qui vient d'ailleurs s'efface ». Veste de velours noir, barbe et cheveux tout blancs, il était le dernier félibre. Les trois livres qu'il laisse sont de cette veine-là.

« La Nuit du Sagittaire » est une pérégrination dans l'Espagne de la fin des années 1940, « à la découverte d'un monde qui allait disparaître », ses philosophes crève-la-faim et ses Gitans au regard de Christ. « Les Trois Paradis » évoque les rêves des derniers nomades du Sud marocain, « le paradis des villes, là où les hommes vivent dans l'usine ». « Le Séquoia » est une fable prophétique sur le massacre de la forêt amazonienne. Denys Colomb était l'homme d'un monde intact, d'où la vulgarité, l'affairisme, la pollution étaient bannis. Il a rejoint Folco, le petit pêcheur de Crin-Blanc, « au pays merveilleux où les chevaux et les hommes sont toujours des amis ».

CLAUDE WEILL

« La Nuit du Sagittaire », 240 p., 15 euros ; « les Trois Paradis », 158 p., 15 euros, et « le Séquoia », 158 p., 15 euros, Au Diable Vauvert.



M. Bernathon

L'éditorial de Jean Daniel

Xénophobe, Sarkozy ?

Non, mais...

1. Cher et pauvre pays. D'une part, un lourd parfum de fin de règne, de sinistres rumeurs de scandale, une foire d'empoigne au gouvernement. D'autre part, une contestation populaire prête à s'unir derechef dans la rue mais ni disposée à l'unité syndicale ni prompte à tirer un enseignement des aventures de la gauche italienne : tel est notre bouquet de muguet du 1^{er}-Mai. Devant cette « conjoncture » et du fait de l'entrée prochaine de la nation en campagne électorale, l'espace réservé à la liberté de l'esprit va se restreindre de plus en plus. Profitons des moments qui restent.

Nous n'avons pas attendu l'actuelle déconfiture pour trouver peu décent que le président de la République admette qu'un ministre, en l'occurrence Nicolas Sarkozy, défie son autorité et bafoue sa fonction. Il ne s'agissait de rien de moins que de l'honneur de l'Etat. Le point culminant de ces insolents désaveux fut atteint lors du voyage à Washington de Nicolas Sarkozy. Le président du parti au pouvoir prétendait y défendre, notamment sur le Proche-Orient et l'Irak, des positions de politique étrangère opposées à celles du chef de l'Etat et du chef de la diplomatie. Jamais Rocard n'aurait pu faire cela à Mitterrand ni Raymond Barre à Giscard. Lorsque Michel Debré prétendit interpréter la politique algérienne autrement qu'en avait décidé son auteur, il fut rappelé à l'ordre dans une conférence de presse à laquelle il assistait mais sans que son nom fut prononcé.

Après que le président de la République eut accepté d'être ainsi défié, il fallait s'attendre à ce que les coups bas et les coups tordus se succèdent et s'accumulent. Le Premier ministre doit-il démissionner ? Il a dit qu'il ne le ferait pas. Y eût-il songé que le mieux eût été de le faire après l'épreuve du CPE pour mieux rebondir plus tard avec l'image éventuelle d'un réformateur courageux et persécuté. Mais aujourd'hui, il avouerait sa culpabilité dans une affaire qui paraît l'avoir dépassé et sur laquelle nous publions, dans ce numéro, une longue enquête et un document révélateur.

2. Maintenant, parlons des choses sérieuses. Pas de l'Iran, qui m'obsède, mais simplement de l'évolution de la société française dans ses profondeurs. Aujourd'hui, mardi, on va en principe discuter à l'Assemblée du nouveau projet de loi de Nicolas Sarkozy sur l'immigration. D'abord, je ne pense pas que parler de cette question soit faire preuve de xénophobie. Et je serais heureux que, sur une affaire d'une si grande importance, il puisse y avoir un consensus national ou, en tout cas, un accord très largement majoritaire. Il ne faut pas, je n'ai jamais cessé de l'écrire, laisser la nation aux nationalistes, la sécurité aux sécuritaires, l'islam aux islamistes et les immigrés au Front national.

Alors, M. Sarkozy ? Il n'est pas xénophobe puisqu'il a aboli la double peine, fait admettre la discrimination positive, préconisé le vote des immigrés aux élections municipales et favorisé la création du Conseil français du Culte musulman. Bien ou mal, il l'a fait. Mais il propose aujourd'hui un certain nombre de dispositions d'une opportunité très inégale. En premier lieu,

il veut éviter qu'un immigré ne s'exclue de lui-même de la communauté nationale. Pour éviter cette exclusion, il dit qu'en entrant en France et en voulant y rester on doit s'engager à respecter les lois de la République et savoir parler français. L'esprit de cette première disposition est résumé dans l'expression si conflictuelle : « Si tu n'aimes pas la France, quitte-la. » Le Pen et Villiers l'ont dit ? Pour un esprit libre, ce n'est pas une raison suffisante pour être indigné. Il est tout de même préférable d'aimer le pays où l'on choisit de vivre.

La deuxième observation concerne l'immigration qui, désormais, va être « choisie » et non « subie ». Là, on ne saurait être plus maladroit que M. Sarkozy. Car enfin, se soucier de l'accueil réservé aux immigrés, être certain qu'ils auront un travail digne, un logement décent et des conditions de vie acceptables, c'est sans doute la sagesse même. Mais prétendre « choisir », c'est manquer de sensibilité et c'est aussi ignorer certaines données fondamentales. Nicolas Sarkozy sait-il que l'un des problèmes les plus humiliants des pays maghrébins, par exemple – mais c'est aussi vrai pour les autres –, c'est que 10% (dix pour cent !) seulement des étudiants boursiers que ces pays envoient en France pour s'y former reviennent dans leur pays. Ils n'ont pas besoin d'être choisis, ce sont eux qui choisissent, au grand dam de leurs gouvernements. Les dispositions de M. Sarkozy ne feraient qu'aggraver dangereusement la désertion des élites indispensables à leur nation. Il doit les retirer de son projet.

3. En troisième lieu, les nouvelles lois sur l'immigration clandestine prétendent être draconiennes. Elles luttent contre les mariages blancs et imposeront au conjoint étranger quatre années de vie commune avec l'autre conjoint, français ou française, pour obtenir la nationalité. Soit. Quant au regroupement familial, il n'est autorisé que si le chef de famille qui veut faire venir les siens a les moyens suffisants pour subvenir à leurs besoins « hors prestations sociales ». C'est, en principe, défendable. Mais aucune de ces mesures ne s'inscrit dans un vrai projet politique, lequel passe obligatoirement par la coopération avec les pays que veulent quitter, en bravant tous les dangers, les clandestins. S'il est évident pour chacun que l'immigration clandestine nuit d'abord à la situation des immigrés déjà régularisés, il n'en est pas moins évident que la solution consiste à contribuer à retirer aux immigrés les raisons de devenir clandestins.

Cela dit, rien n'est plus sain qu'un grand débat national sur l'immigration. Si l'on ne met pas tout sur la table, alors tout réapparaîtra dans les urnes – ou dans la rue. *J. D.*

P.-S. Je voudrais saluer la mémoire de notre grand confrère Jean-François Revel, qui vient de disparaître. Je suis loin d'avoir été toujours d'accord avec ses positions. Mais je n'ai jamais cessé d'admirer sa culture, ses dons polémiques et plusieurs de ses livres (« Pourquoi des philosophes », « Pour l'Italie »...). Nous avons fini par avoir de véritables connivences conflictuelles. Nous lui rendrons plus longuement hommage la semaine prochaine.



M. Bourillon

L'éditorial de Jean Daniel

Si vous étiez Chirac...

1. Vœu candide pour la France

J'ai tout simplement imaginé un scénario de sortie de crise qui permette de sauver ce qui reste de face aux hommes et de crédit à l'Etat. Imaginez avec moi que Jacques Chirac, le président de la République française, convoque avec solennité ces personnalités entre toutes éminentes puisqu'il s'agit du Premier ministre et du ministre de l'Intérieur. Imaginez qu'il leur tienne à peu près ce langage : « Après réflexion, j'en arrive à une conclusion douloureuse et ferme. Les devoirs de ma charge me conduisent à me séparer de vous deux, d'un même mouvement et en même temps. Je vous permettrai ainsi de recouvrer la liberté de vous affronter sans vous exposer au risque de porter atteinte au prestige de la République et à l'honneur de l'Etat.

Je sais que vous, Dominique de Villepin, estimez que le courage d'un homme politique est d'affronter l'adversité et de tenir bon pendant les orages. Cela est vrai quand les agressions viennent de l'extérieur, ce qui n'est pas ici le cas. Je sais, d'autre part, que vous, Nicolas Sarkozy, estimez devoir attendre que justice se fasse mais vous pensez vous aussi être la victime de votre Premier ministre et non de quelqu'un de l'extérieur. De toute façon, il est connu de tous les Français que les sentiments que vous vous portez l'un à l'autre ne vous permettent plus de coopérer dans l'intérêt commun et dans le respect de l'Etat. Désormais, vous aurez la même liberté que chaque citoyen. Lorsque la justice rendra son arrêt dans l'affaire Clearstream, il se peut que l'un des deux en bénéficie mais rien ne pourra jamais effacer la honte ressentie aujourd'hui par les Français ni l'image désastreuse de notre pays à l'étranger. J'ai l'intention, dans cette dernière année de quinquennat, de devenir le vrai chef de l'exécutif. C'est moi seul qui serai jugé avant l'échéance de l'élection présidentielle. »

Oui, imaginez un moment que le président « de tous les Français » se décide à tenir ce langage. L'histoire le créditerait à coup sûr d'avoir sauvé au dernier moment l'honneur de sa mission dans la République.

2. Camus partout

J'écris de Madrid, dans un pays où, étrangement, les gens paraissent heureux. Comme cela change. J'y ai accompagné Catherine Camus et Fernando Savater pour saluer la publication de la nouvelle édition des Œuvres complètes de Camus dans la Pléiade. En Europe, les célébrations sont multiples mais c'est en Algérie qu'elles ont été le plus émouvantes et le plus inattendues. Après avoir cru devoir réitérer à l'égard de la France ses exigences de repentance, et bien qu'il ait pu prendre connaissance dans nos colonnes des professions de foi de Camus en faveur d'une fédération franco-algérienne, le président Bouteflika a transformé l'auteur de « l'Étranger » en héros national algérien.

Comme toujours, cet unanimité sonore risque de provoquer une certaine impatience. Ce serait désolant car Camus, sur un certain plan, revient de loin, en fait, de très loin. Si son œuvre n'a jamais connu de purgatoire auprès des lecteurs, elle a connu l'enfer dans ce que l'on appelle l'intelligentsia française pendant près

d'une trentaine d'années. Sans doute les étrangers nous ont-ils précédé dans la reconnaissance de dette et dans la célébration.

Mais il a fallu attendre longtemps pour que, dans son propre pays, la France, Camus soit reconnu par les « penseurs ». Il ne pouvait être considéré comme un maître à penser puisqu'on ne lui trouvait pas de place dans la lignée des Descartes, Leibniz, Spinoza, Kant, Hegel et Sartre. Et puis on a fini par découvrir un jour qu'il se situait dans une tradition différente qui valait bien l'autre, celle des Montaigne, Pascal, Diderot, Nietzsche et peut-être Kierkegaard et Unamuno sinon Gide et Orwell. C'est une tradition où l'histoire est affrontée à mains nues et où la vérité est recherchée dans le doute – la seule chose dont on ne puisse douter. Camus, qui avait commencé à voir la condition absurde de l'homme dans l'opposition dialectique entre le bonheur et la mort, a reparcouru le chemin de Sisyphe en découvrant, avec Hiroshima, qu'Auschwitz n'était pas le mal absolu ni le totalitarisme la seule malédiction.

La dernière phrase que je viens d'écrire ici a indigné tous ceux qui sont les gardiens de l'unicité de la Shoah. C'est se méprendre. La pluralité des génocides n'atteint pas la spécificité de l'un d'entre eux. Mais c'est un fait que Camus avait pris conscience qu'après avoir lutté contre une doctrine qui prétendait exterminer un peuple, les hommes s'étaient donné les moyens d'éradiquer leur espèce.

3. Revel, encore lui

Un magnifique article de Mario Vargas Llosa sur Jean-François Revel, publié à Madrid dans « El País », m'invite à ajouter un appendice à l'article de Jacques Julliard qu'on lira plus loin. Je rejoins Vargas Llosa dans la plupart des hommages qu'il rend à son maître à penser. Mais il fait allusion à une seule chose qui nous a séparés, Revel et moi, comme d'ailleurs elle m'a séparé de Vargas Llosa. Revel croyait, il l'a sans cesse répété, que l'on ne pouvait lutter contre le stalinisme (et le bolchevisme) que de l'extérieur de la gauche. Nous pensions le contraire et ce fut même notre ligne. Les communistes ne s'y sont pas trompés : c'est à nous qu'ils ont réservé leurs coups et leurs campagnes. Ils ont ignoré des esprits aussi éminents que Raymond Aron et Jean-François Revel parce qu'il leur suffisait, pour discréditer leurs critiques, de les rejeter à droite avec leur accord.

Revel redoutait que nous ne fussions des otages ou des belles âmes. Pour certains, concédons qu'il a eu mille fois raison, mais ceux-là ne se trouvaient pas dans nos rangs. Revel a douté, d'autre part, avec la plus talentueuse véhémence, que François Mitterrand pût réduire le pouvoir des communistes. Or il l'a fait, si bien qu'il nous a évité le risque d'être des otages. Quant à la fameuse « alliance conflictuelle » de Mitterrand avec le PC, si immorale fût-elle (et Dieu sait qu'elle l'était !), elle nous a fait gagner un certain nombre d'années dans l'entreprise de « dés-oviétisation » de la gauche française. Cela dit, Revel n'a cessé de traquer les compromis et les concessions pour nous détourner de la tentation totalitaire. Sur ce point, il a été d'une exceptionnelle vigilance. J. D.

La mort de Jean-François Revel

Le pourfendeur des impostures

par Jacques Julliard

Si il fallait, pour définir d'un seul trait l'inspiration profonde, à travers sa vie et son œuvre, de Jean-François Revel, qui vient de mourir à 82 ans, je répondrais sans hésiter : la haine de l'imposture. Ce n'est pas pour rien que l'un de ses premiers livres, qui le fit connaître du public, se nommait « la Cabale des dévots » (1962), allusion à cette secrète et fameuse compagnie du Saint-Sacrement, qui s'efforça notamment de faire interdire la représentation de « Tartuffe ».

L'imposture, à ses yeux, elle est d'abord dans ce style crypté qui plaît tellement à nos contemporains, ces ambiguïtés soigneusement calculées qui autorisent en cas d'embarras à laisser tomber avec pitié : « Vous n'avez rien compris à ce que j'ai écrit ! » Ces roueries qui permettent de ménager tout à la fois la Ville et la Cour, le peuple et les habiles, le bon sens et la perversité. Ce sont ces philosophes marqués au coin de l'ambivalence, qui, comme la seiche, se cachent derrière

le nuage d'encre qu'ils produisent, tout en lançant un clin d'œil complice au petit cercle des initiés (« Pourquoi des philosophes ? », 1957). Ce sont encore ces interprétations biaisées qui font, contre toute évidence, de Rousseau un prophète du progrès (« la Grande Parade », 2000) et de Descartes le père du rationalisme moderne (« Descartes inutile et incertain », 1976).

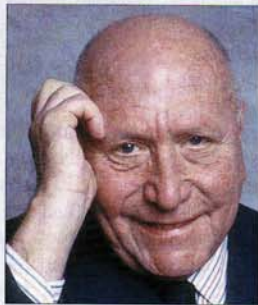
C'est enfin cette forme très élaborée du mensonge contemporain que l'on nomme communication, devenue un rempart très efficace contre l'afflux de l'information, qui devrait normalement permettre aux peuples de bien se gouverner. D'où ce livre de 1988 dont le ton désabusé transparait jusque dans le titre, « la Connaissance inutile », l'un des plus aigus et des plus actuels dans une œuvre aussi impressionnante par sa verve que par son volume. Mais, bien entendu, l'imposture moderne par excellence, c'est le communisme ; moins d'ailleurs là où il a sévi, car il avait fini par y paraître au grand jour ce qu'il était réellement, que dans les pays occidentaux et chez ses thuriféraires, qui n'ont jamais reculé devant les mensonges les plus éhontés. Un jour que je lui avais reproché – c'était chez Pivot en 1988 – de ne citer jamais que les mensonges de cette gauche-là et jamais ceux de la droite, il me répondit

dans une lettre que je retrouve aujourd'hui : « La droite n'est pas plus honnête que la gauche mais elle a perdu depuis 1945 les moyens intellectuels de la malhonnêteté, parce qu'il se trouve que c'est la gauche qui a occupé la position idéologique dominante. La presse de droite ment autant qu'elle le peut mais elle peut peu... » (26 octobre 1988). Ses adversaires et même ses amis lui ont souvent reproché son obsession anticommuniste. Comme Raymond Aron, dont on l'a souvent rapproché, comme Alain Besançon aujourd'hui, Jean-François Revel était scandalisé par le traitement différentiel du nazisme et du stalinisme dans nos sociétés.

Pour le premier : devoir de mémoire ; pour le second : obligation d'oubli. Sur ce point, je ne puis lui donner tort : l'absence de critique théorique et historique du phénomène stalinien continue de peser lourdement sur le destin de la gauche française, notamment dans ses rapports avec l'extrême-gauche.

Quand on disait à Revel qu'il avait glissé de gauche à droite – ce « libéral » avait jadis signé le « Manifeste des 121 » et fut un moment proche de Mitterrand –, il protestait avec indignation et en appelait d'une gauche pervertie par son double langage à une gauche qui redeviendrait fidèle à ses valeurs. Nous ne pouvons oublier ici que Revel fut responsable des pages littéraires de « France-Observateur » de 1960 à 1963. Ce polémiste-né était un passionné de littérature (« l'Œil et la Connaissance, écrits sur l'art », 1998) et les pages qu'il a écrites sur Proust (« Sur Proust », 1960) sont parmi les meilleures qui ont été consacrées à l'auteur de la « Recherche ». Oui, polémiste-né. Non à la manière tonitruante de Bernanos mais à celle, chargée d'une ironie mordante, de Voltaire ou de Paul-Louis Courier. Comme les pamphlétaires, il aimait, au fond, des victimes qui lui avaient inspiré d'aussi belles pages. Il aimait la vie, les femmes, la table, le vin. Le vin surtout. Sa silhouette massive et sa mine souvent congestionnée ne disaient pas assez sa finesse et sa délicatesse de manières. Il avait le culte de l'amitié et la politesse du cœur. Il m'est arrivé plusieurs fois d'être en désaccord avec lui mais je n'ai cessé d'admirer en Revel la volonté intrépide de mettre à tout instant sa pensée en accord avec ses arrière-pensées.

J. J.



Soubry - Sipa Press



La chronique de Bernard Frank

La vie continue

I. – Premier mai

Nous avons passé un 1^{er}-Mai assez gai. C'est Gilles Pudlowski qui fut le maître des cérémonies. Il m'appela d'assez bonne humeur. A 11 heures passées tout de même. Je n'en dormais pas moins. « *Je ne te réveille pas ? – Quel jour sommes-nous ? – Et si nous déjeunions tous les trois avec Robert [Sabatier] à La Rotonde ? – Quelle heure est-il ? – Euh ! 11 heures et demie environ. On pourrait s'y retrouver vers 1 heure et demie. Ça te laisserait largement le temps. – Si tu veux.* » Je décidai de sauter mon petit déjeuner. On téléphona 5 minutes après. C'était Claudine, qui habite Montparnasse. On devait dîner ensemble avec les enfants. « *J'ai fait le tour du quartier, tout est fermé,* me dit-elle. – *Ça tombe bien, je viens d'avoir un coup de téléphone de Pudlowski qui m'invite à déjeuner à La Rotonde. Si tu veux, je passerai te voir après. – Entendu.* » Non seulement je ne pris pas mon thé et mes biscottes habituelles mais, après m'être rasé et lavé les dents, j'évitai frileusement la douche. J'enfilai un Burberry tout neuf et des Méphisto neuves également. Helena, qui a une voiture et qui travaille à l'Élysée, m'avait accompagné dans mes courses de la veille. C'est une femme de ménage à la page. Assez coquette, avec ça. Un monsieur qui passait lui avait fait la remarque, quand j'étais chez Burberry, tout près de la Madeleine : « *Quand votre père ressortira* », etc. Helena avait l'air de trouver très drôle qu'on m'ait pris pour son père.

Arrivé à La Rotonde, au 105 boulevard du Montparnasse, et avant même d'avoir franchi la porte de cette brasserie, j'aperçus Robert Sabatier qui s'avancait dans une tenue très estivale. Nous demandâmes la table de M. Pudlowski (du guide) qui ne tarda pas d'ailleurs à arriver. Voulions-nous un apéritif ? Un verre de vin blanc ? Une coupe de champagne ? Je penchai plutôt pour un banyuls, Gilles pour un blanc sec, censé ouvrir l'appétit. Robert prit aussi un banyuls mais je ne sais pas s'il ne s'était pas rallié au blanc sec. Parfois on est mal compris.

Quand on nous présenta la carte, j'étais très décidé pour une fois : asperges, entrecôte. Robert se rallia à mes idées. Et Pudlo, notre amphitryon, crut bon de se distinguer. J'ai d'ailleurs oublié ce qu'il a choisi. Pour les vins, ça va de soi, ses désirs furent les nôtres. Nous commençâmes par un château-patache-d'aux, un cru bourgeois du Médoc, qui fut jugé un peu rude et fut suivi d'un château-de-valan-



Jean-François Revel en 1960

Comme dirait Sartre, nous étions amis et brouillés.

draud 1999, un saint-émilion grand cru, si mes souvenirs sont exacts, qui emporta notre adhésion. Du fromage s'imposait. Le cantal et le saint-nectaire furent appréciés par la majorité auvergnate de notre table.

Au moment du café, ma fille surgit. Oui, Jeanne, l'aînée de mes filles, qui suscita d'aimables commentaires. Il n'y a pas de bonne compagnie qui ne se quitte et je fis un saut rue Péguy, où m'attendaient sans impatience déplacée femme et fille cadette. Je n'avais pas apporté le muguet du 1^{er}-Mai, suivant en cela les conseils éclairés de Jeanne qui me dit que Claudine les détestait. La mort de Revel suscita quelques commentaires. Nous avons été bons amis dans le temps. Au moment de la guerre d'Algérie, de « France Observateur ». De ses premiers livres que j'aimais beaucoup : « Pourquoi des philosophes », son petit livre sur

l'Italie. Et puis nos rapports s'étaient espacés. Comme dirait Sartre, nous étions amis et brouillés. « Le Style du Général » m'avait déçu. Et plus encore ses Mémoires, « le Voleur dans la maison vide ». Tout de même, que de bons souvenirs. Françoise, Monique, Jean-François, ça tombe dru. Si je n'avais pas mes filles et Claudine, ça serait un peu le désert.

II. – Une page du « Monde »

Lu dans « le Monde » daté du mercredi 3 mai 2006 (maintenant que « le Monde » paraît presque le matin, ne vaudrait-il pas mieux qu'il s'avance d'un jour ? Oui, je sais, on pense aux lecteurs de province), avec l'intérêt qu'on imagine, la page entière qui lui est consacrée, avec les articles de Roger-Pol Droit et de Jean-Claude Casanova. De bons articles d'ailleurs. Un peu surpris, tout de même, qu'on passe sous silence sa collaboration à « France Observateur » dont il fut, après tout, un temps, le directeur des pages littéraires. Et non pas parce que j'y ai collaboré mais parce que ce furent ses vrais débuts journalistiques. Surpris aussi qu'il soit si difficile de trouver du Revel sur le marché. Que ni la Pléiade, ni Bouquins, ni même les « Mille et Une Pages » de Flammarion n'aient songé à rassembler ses œuvres. Ça viendra. Mais un peu tard, comme toujours.

Un autre regret aussi. Qu'une chaîne de télévision n'ait pas songé à une grande émission sur lui de son vivant. Après tout, c'était un excellent professeur. Il savait très bien expliquer les choses. Ça faisait partie de son charme. Bon ? Il y avait eu le livre de son fils, Matthieu Ricard, « le Moine et le Philosophe » (1997, chez Laffont si mes souvenirs sont bons), mais comme j'aurais préféré qu'une chaîne intelligente (Arte par exemple) ait eu l'idée d'un long questionnement sur l'œuvre du père ! Un moine bouddhiste a forcément du sang-froid. Et Jean-François aurait eu, j'imagine, le flegme et l'ironie que son œuvre recèle.

III. – A lire

J'ai tout de même lu un livre épatant : « Son mari. Ted Hugues et Sylvia Plath. Histoire d'un mariage », de Diane Middlebrook (v.o. : « Her Husband, Hugues and Plath - A Marriage », traduit de l'anglais par Valérie Rouzeau, Phébus, 20 euros). B. F.

Le plus célèbre des économistes américains vient de disparaître à l'âge de 97 ans. Il nous avait donné en 2004 un dernier entretien exclusif

Les nouveaux mensonges du capitalisme

par John Kenneth Galbraith

Après avoir consacré sa vie à l'étude de l'économie, du New Deal et de l'avènement du keynésianisme aux excès de l'hyperlibéralisme célébrés par l'administration Bush, le penseur américain, qui fut l'un des principaux collaborateurs de Kennedy, dénonçait les approximations d'une discipline complaisante et les mythes d'un marché qui gouverne le monde dans un dernier essai corrosif : « les Mensonges de l'économie ».

Le Nouvel Observateur. – Votre nouveau livre a pour titre original « *Economie de l'escroquerie innocente* ». Pourriez-vous expliciter cet oxymore ?

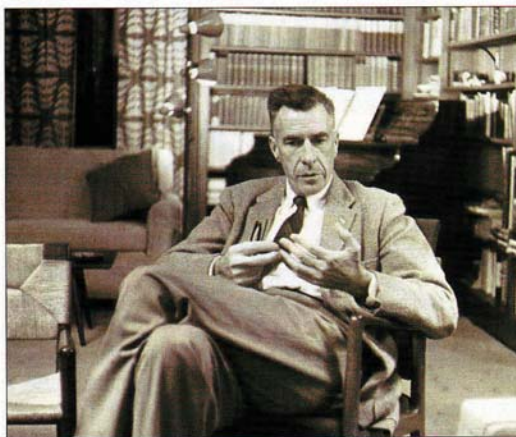
John Kenneth Galbraith. – Je n'emploie pas le terme « oxymore ». L'escroquerie est trop souvent associée à une légalité de façade. On peut décrire les problèmes que je soulève dans mon livre dans les termes suivants : ce qui légalement est tout à fait toléré. La grande entreprise moderne proclame son souci du bien public : en réalité, ses dirigeants ont pour seul but de faire du profit, y compris personnel. Mais il y a pis. Sur les questions d'environnement, de réchauffement planétaire, et surtout de défense, les patrons déguisent en conscience citoyenne et en patriotisme des motivations purement intéressées. Le bien public subordonné au profit financier, voilà un véritable oxymore.

N. O. – *L'économie de marché est-elle une escroquerie plutôt qu'une absurdité ?*

J. K. Galbraith. – L'économie de marché est volontiers décrite comme un héritage ancien. En l'occurrence, c'est une escroquerie, ou plus exactement une erreur communément admise. Trop de gens apprennent l'économie dans des manuels qui entretiennent encore les dogmes de la production concurrentielle des biens et des services et de la capacité d'acheter sans entraves. En fait, il peut n'y avoir qu'un ou quelques vendeurs assez puissants et persuasifs pour déterminer ce que les gens achètent, mangent et boivent.

N. O. – *Comment expliquez-vous notre réticence actuelle à employer le mot « capitalisme » ?*

J. K. Galbraith. – Selon moi, le mot « capitalisme » est



Corbis

obsolète. Nous persistons à attribuer aux capitalistes à l'ancienne ce qui relève en fait des méthodes modernes de gestion des entreprises. Cette gestion englobe la production, la vente, la publicité et un emploi de masse, et coïncide avec un pouvoir économique et politique dont n'ont jamais joui un Morgan ou un Rockefeller. A l'heure où j'écris ces lignes, les Américains se préparent à voter à l'élection présidentielle pour choisir entre l'intérêt public et la domination des entreprises. Cette réticence à employer le terme « capitalisme » reflète simplement une acceptation lucide des choses.

N. O. – *N'êtes-vous pas, dans une certaine mesure, en train de réhabiliter les analyses de Marx ?*

J. K. Galbraith. – C'est une référence qui ne me fait pas peur, malgré tous ceux qui y voient un critère de désaccord. Mais un économiste est toujours inséparable de son époque, et j'aime à penser que je suis un homme de mon temps. Je ne suis assurément pas marxiste, mais je n'aurais aucune crédibilité comme chercheur si je n'avais étudié Marx en cours d'histoire économique, au même titre que les chantages français du capitalisme.

N. O. – *On assiste à un brouillage croissant des frontières entre le secteur « public » et le secteur « privé ». Comment expliquez-vous cette ingénierie grandissante des intérêts privés dans la sphère publique, qu'il s'agisse de la défense ou même de la politique ? Quel rôle l'Etat peut-il encore jouer ?*

J. K. Galbraith. – J'ai déjà évoqué l'ingénierie de l'entreprise privée dans le secteur public. Elle relève, je le répète, d'une quête de pouvoir et donc de profit. C'est là l'une des forces dominantes de notre temps. L'Etat a de nombreuses fonctions, dont l'une consiste à empêcher cette ingénierie du pouvoir économique privé dans la sphère des intérêts publics. C'est là une de ses missions reconnues, une mission cruciale.

N. O. – *Le scandale Enron, caricature d'un capitalisme sauvage et déréglementé, constitue-t-il une exception ou marque-t-il au contraire le début d'une ère nouvelle ?*

J. K. Galbraith. – J'espère bien qu'il ne marque pas le

début d'une ère nouvelle. Toutefois, il s'inscrit effectivement dans une tendance nouvelle. Dans l'entreprise moderne, le pouvoir n'est plus entre les mains des investisseurs, des contrôleurs et des régulateurs publics, mais dans celles des administrateurs, des managers. Il est essentiel de s'en rendre compte. Le scandale Enron représente davantage qu'une violation de l'éthique d'entreprise, il illustre un danger nouveau et brûlant : les abus de pouvoir des dirigeants d'entreprise.

N. O. – *Vous paraissez extrêmement sceptique quant à la politique monétaire de la banque centrale et à sa capacité de régulation. Son président Alan Greenspan est-il une icône ou un illusionniste à la Houdini ?*

J. K. Galbraith. – On exagère effectivement l'impact de la politique monétaire. La faute en incombe notamment aux journalistes, qui partent du principe que toute référence à la politique monétaire donne du poids à leurs articles financiers. Aux Etats-Unis, dans certains domaines, en particulier le logement et l'immobilier, les taux d'intérêt ont une importance déterminante. Ce n'est pas le cas dans la plupart des secteurs où on emprunte de l'argent quand on peut faire de l'argent. Et où le taux d'intérêt n'est qu'un détail.

N. O. – *Dans quels cas, selon vous, les principes keynésiens ont-ils été appliqués avec succès ou ont-ils échoué ? Les hypertibéraux de l'école de Chicago l'ont-ils définitivement emporté ?*

J. K. Galbraith. – Je remarque que la théorie keynésienne, à savoir que l'Etat doit orienter l'économie par les dépenses et les investissements publics, est aujourd'hui largement acceptée. Les objections de Milton Friedman [*l'inspirateur de l'école de Chicago, NDLR*] n'ont plus guère de poids. Malheureusement, la théorie keynésienne a souvent été mal interprétée. Aux Etats-Unis, les républicains ont baissé les impôts des riches, y compris des dirigeants d'entreprise, sur lesquels on ne peut pas compter pour effectuer les dépenses nécessaires à la bonne marche de l'économie. En revanche, l'administration républicaine refuse d'intervenir dès qu'il s'agit de prêter assistance à ceux qui sont dans le besoin. Autrement dit, elle lèse les plus pauvres dont les dépenses de consommation quotidiennes soutiendraient l'économie du pays. Keynes serait le premier à dire qu'il s'agit là d'une véritable trahison de sa pensée.

N. O. – *Croyez-vous que la social-démocratie et l'Etat-providence aient encore un avenir après la chute du mur de Berlin ?*

J. K. Galbraith. – Je n'attache pas une grande importance historique à la chute du mur de Berlin. Ce sont des forces plus profondes qui ont uni l'Est et l'Ouest, fait basculer la Russie et la Chine comme les Occidentaux dans l'ère de l'économie d'entreprise.

N. O. – *Comment définiriez-vous la démocratie ?*

J. K. Galbraith. – Par démocratie, j'entends un mode de gouvernement intelligent qui reflète les intérêts individuels et collectifs du peuple et garantit une liberté d'expression raisonnable.

N. O. – *Pensez-vous qu'il faille enseigner l'économie à l'école ? Et de quel genre d'économie » devrait-il s'agir ?*

J. K. Galbraith. – Il me suffit que l'économie soit enseignée à des étudiants déjà dotés d'une certaine maturité.

N. O. – *Tous les prix Nobel d'économie sont-ils des imposteurs ?*

J. K. Galbraith. – Nous devons assurément beaucoup aux éminents représentants de cette profession.

N. O. – *Comment vous définiriez-vous ?*

J. K. Galbraith. – J'évite soigneusement de me définir.

*Propos recueillis par FRANÇOIS ARMANET
et JEAN-GABRIEL FREDET*

« Sur l'environnement ou la défense, les patrons déguisent en conscience citoyenne des motivations purement intéressées. »

Casteret ou l'aventure du vrai

La journaliste qui avait attaché son nom au scandale du sang contaminé est morte la semaine dernière



Le scandale du sang, ses papiers l'ont fait éclater en 1991, dans « l'Événement du jeudi ». Quelques années plus tôt, le Centre national de Transfusion sanguine avait laissé circuler des produits sanguins contaminés par le VIH. Des centaines d'hémophiles et de transfusés s'étaient découverts séropositifs. Comment une telle monstruosité avait-elle pu se produire ? Cette question, Anne-Marie Casteret en était habitée.

Certains doutent-ils, parfois non sans raison, du sérieux des journalistes ? On serait tenté de leur répondre : « Voyez Casteret dans l'affaire du sang contaminé ! » Anne-Marie, c'était un concentré de rigueur et d'intelligente technicité. Elle pouvait piquer des colères, s'emporter contre les juges, pester contre les hommes politiques... Ses infos, il fallait qu'elle les ait vérifiées cent fois avant d'écrire une ligne, usant sans vergogne de la patience de ses interlocuteurs et de ses amis, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. N'hésitant pas non plus à conserver chez elle, à côté des pièces les plus accablantes du dossier, quelques lots de sang contaminé. Médecin de formation, son obsession de la vérité pouvait l'amener à s'adresser à d'autres laboratoires pour réclamer de nouvelles expertises. Elle le fera encore quelques années plus tard, à « l'Express », dans l'affaire de la Josacine.

Pour un rédacteur en chef, suivre une de ses enquêtes pouvait ainsi devenir

un travail à plein temps tant sa passion était contagieuse. « Tu as bien compris : maintenant on peut prouver qu'ils ont sciemment distribué les lots de sang contaminé pour des raisons commerciales », avait-elle annoncé au printemps 1991. Elle venait de mettre la main sur un rapport où c'était écrit noir sur blanc : plutôt qu'arrêter la distribution des lots contaminés et perdre quelques millions de francs par mois, les responsables du CNTS avaient décidé de les écouler. « Tu te rends compte, ajoutait-elle, ce sont des médecins, des scientifiques, et ils ont osé faire une chose pareille. »

Casteret, qui avait porté à bout de bras l'affaire du sang, était agacée par ceux qui auraient voulu transformer Fabius en bouc émissaire, parce qu'il avait été Premier ministre à l'époque des faits. À l'occasion d'une de leurs rencontres, elle lui avait dit carrément : « Si j'étais vous, je demanderais moi-même à aller devant la Haute Cour. Vous serez jugé et innocenté. » Et, comme Fabius faisait un geste de surprise, elle avait ajouté : « Faites-le, sinon vous n'arriverez jamais à vous débarrasser de cette affaire. » Ainsi était Anne-Marie, qui ne cessait de parler de ses enquêtes que pour s'enthousiasmer pour les roses anciennes, dont elle connaissait tous les secrets et cultivait quelques espèces dans son bout de jardin de Palaiseau. Passionnée, colérique, mais persuadée que, en fin de compte, la vérité est irrésistible. ■

Michel Labro

APRÈS LE DÉCÈS D'ÉDOUARD MICHELIN

Michelin sans un Michelin ?

La mort brutale d'Édouard Michelin, dont le corps a été retrouvé en mer, au large de l'île de Sein, après un naufrage encore mystérieux, bouleverse bien au-delà du cercle de ses proches. Parce qu'il était le plus jeune patron du CAC 40 ? Peut-être. Mais surtout parce qu'il était un homme exemplaire. A mille lieues du train de vie pharaonique et du ton péremptoire de beaucoup de grands patrons français. En dépit de

Selon la tradition, Édouard a été formé pendant des années dans tous les métiers avant d'être considéré « apte à diriger la maison ». En réalité, il avait commencé à la réformer en profondeur, à ouvrir ses portes et ses fenêtres. Après sa bourde initiale, qui l'avait vu annoncer la suppression de 7 500 emplois en Europe en même temps qu'une hausse des résultats de 20%, il avait mesuré à quel point la communication fait désormais partie intégrante de la ges-



Édouard Michelin

ses revenus considérables, quand il ne parcourait pas le globe en Falcon 900 pour visiter les centres de production, Édouard Michelin vivait sans ostentation, fréquentant en famille les crêperies bas de gamme de Fouesnant ou les petits restaurants de Clermont-Ferrand. Timide et discret, il était pourtant sans complexe, préférant sans arrogance toutes les vérités, même celles qui dérangeaient.

« Il avait toutes les qualités de son père et aucun de ses défauts », résume Jacques Barrot, commissaire européen aux Transports, qui l'a connu lorsqu'il faisait incognito un stage de contremaître à l'usine du Puy-en-Velay. Aussi rigoureux que son père, qui lui a cédé la place en 1999, il était bien plus ouvert aux autres. Catholique fervent, passionné de chant grégorien et de marches en forêt, il n'était transgressif que par son goût immodéré – et pleinement assumé – pour la vitesse : pour tester les pneus haut de gamme, il roulait volontiers au volant de bolides à près de 300 km/h sur la piste d'essais privée du centre de recherche du groupe.

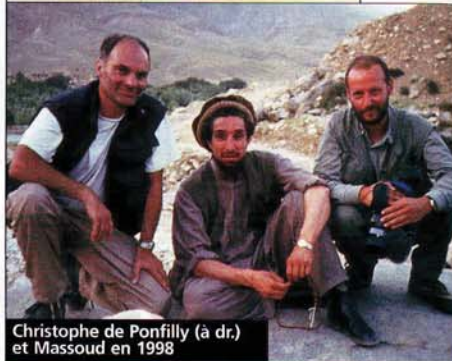
Sa disparition est évidemment une perte immense. Comment le groupe va-t-il surmonter cette épreuve ? Comme il l'avait fait dans les années 1930, lorsque qu'Étienne et Pierre Michelin moururent dans deux accidents successifs : un régent, proche de la famille, avait été chargé de former et de promouvoir le plus rapidement possible François Michelin, fils d'Étienne et père d'Édouard. C'est ce que va faire Michel Rollier, devenu le seul associé commandité qui pourrait être rejoint par Benoît Michelin, frère d'Édouard, simple ingénieur au centre de recherche. Pas forcément comme futur successeur, mais comme symbole de l'engagement de la famille tout entière. Actuel président de Renault, Carlos Ghosn, celui qui a formé Édouard Michelin aux États-Unis, a parfaitement résumé le personnage : il était « courageux, fidèle à ses racines et ouvert sur le monde ». C'est l'esprit de la « Maison », de ses 130 000 salariés, dont seulement 34 000 en France. Tous sont décidés à ce que cet esprit demeure.

A. R.

A LIRE

Ponfilly l'Afghan

« L'Afghanistan, en cet automne 1985, n'intéressait pas grand monde en Occident. Cette guerre lointaine, à force de se poursuivre, avait fini par lasser l'opinion publique... Comment expliquer au monde l'énorme erreur en train de s'y accomplir ? Je ne possédais en tout et pour tout que mon appareil photo, ma caméra et mon stylo... », écrit Christophe de Ponfilly dans son dernier livre, « L'Etoile du soldat ». Avec sa caméra et son stylo, il a traversé à pied les contreforts de l'Himalaya. Découvert dans leurs refuges escarpés ces Afghans intrépides luttant contre l'armée soviétique. Trouvé son héros, Ahmed Shah Massoud, le mythique « lion du Panshir ». Témoin passionné, Ponfilly a filmé, écrit, raconté, fait connaître le drame afghan. Et aussi compris, l'un des premiers, comment et pourquoi



Christophe de Ponfilly (à dr.) et Massoud en 1998

cette guerre amènerait fatalement au pouvoir à Kaboul les plus extrémistes des islamistes. On lui reprochait d'être utopiste ? Il affirmait vouloir seulement vaincre l'indifférence. Grand reporter couronné en 1985 par le prix Albert-Londres, cinéaste, écrivain, Christophe de Ponfilly est mort brutalement, à 55 ans. Le 2 juin, ses confrères ont célébré sa mémoire en revoyant à la Cartoucherie de Vincennes son film « Massoud l'Afghan ».

Josette Alia
« L'Etoile du soldat », par Christophe de Ponfilly, Albin Michel, 234 p., 17 euros.

DISPARITION

L'ironie de Ligeti

► Le compositeur hongrois György Ligeti est mort lundi 12 juin à l'âge de 83 ans. D'abord ancrée dans la tradition populaire locale, et nourrie de l'influence de Bartók, sa musique s'en est vite affranchie, sans renoncer jamais aux apports de formes et d'idées lointaines. Son œuvre symphonique a littéralement pulvérisé les habitudes (« Atmosphères », 1961), renonçant aux rythmes, à la mélodie... Ses études pour le clavier l'ont consacré dieu des pianistes actuels, et son opéra « le Grand Macabre » (1974) a fait s'écrouler ce qui restait d'un monde lyrique en décomposition. Il est d'ailleurs à l'origine du dernier scandale connu dans la musique contemporaine. « *Je tiens pour l'ironie* », disait-il. Mot à prendre dans son sens le plus profond : Ligeti était un homme libre et sans mépris.



Jacqueline Salmon-Arreola

Jacques Drillon

MORT D'UN CROISÉ

Mandouze l'impétueux

Je n'aime pas être en dette envers la mémoire d'un homme hors du commun, surtout lorsqu'il a fait partie de notre univers. André Mandouze est mort à Portovecchio lundi 5 juin au soir, juste avant d'avoir 90 ans. Intellectuel chrétien, ce grand latiniste a été d'abord un jeune résistant contre le franquisme et l'Action française, puis contre l'occupant nazi, avant de devenir un militant engagé dans la cause algérienne. Bien avant d'avoir eu pour compagnon Maurice Clavel, notre grand perturbateur, et sans que nous y prêtions attention, il nous a paru naturel que des hommes comme François Mauriac, Louis Massignon, Pierre-Henri Simon, Henri Guillemin et André Mandouze, tous chrétiens et soucieux de l'affirmer, n'hésitent pas à s'afficher de manière prophétique et provocatrice avec des hommes de gauche dans des combats communs. J'ai connu André Mandouze en 1954 à Alger. Il était mince, fragile, myope, agité, impétueux et interpellateur. Sa calvitie partielle et une certaine voussure le faisaient ressembler à Woody Allen. Il parlait de tout au présent. Saint Augustin d'abord, et puis Byzance. Et puis l'Occupation, les réseaux judéo-chrétiens. Et enfin le FLN. Il a insufflé à beaucoup de ses étudiants ses préoccupations personnelles, et il a été obsédé ensuite par le souci de les protéger des risques qu'il les avait



André Mandouze

lui-même invités à prendre. Je connaissais deux de ses jeunes protégés, Jean Domercq, fils de l'un de mes professeurs, et surtout Jacqueline Rosenblum, qui préparait une thèse sur Byzance. Leur maître tentait, la mort dans l'âme, de leur faire admettre que le recours à la terreur était légitime quand il était le fait des victimes. Je m'y refusais.

Après avoir traversé le siècle en ne cessant de tempêter contre les compromis et les concessions, sautant sur les occasions de ferrailler et d'en découdre, ce croisé avait le don de christianiser Cyrano et Don Quichotte. Après les désenchantements inévitables qui ont suivi la guerre d'Algérie, son bonheur fut de convaincre Gérard Depardieu de lire, à Notre-Dame de Paris, les pages des « Confessions » de saint Augustin, qu'il avait déjà commentées deux ans auparavant à Hippone, devant le président de la République algérienne. ■

Jean Daniel

Jacques Chauviré posthume

Dernières nouvelles

Un an après la mort de l'auteur d'« Elisa », qui était aussi médecin, paraît un recueil de huit nouvelles inédites

Il est mort le 4 avril 2005, dans son petit appartement de Neuville-sur-Saône, tout près de son « fleuve nourricier ». Il avait 90 ans et il était heureux. Il avait bien vécu, longtemps soigné les humbles, soulagé les souffrants, et il était trop bon médecin pour ignorer que son heure était venue. La mort de ses malades l'avait toujours révolté. La sienne lui semblait au contraire légitime. Il l'attendait. Il avait la foi. Et puis l'écrivain qu'il était, aussi scrupuleux et généreux que le généraliste, avait connu sur le tard ce qu'il appelait « un petit miracle » : la reconnaissance. Enfin il était lu, et il pouvait s'éteindre. Sa science disparaîtrait avec les derniers malades qu'il avait sauvés, mais son art resterait.

Il s'en était fallu de peu, en effet, qu'il disparût dans le silence de l'oubli. Car depuis 1980 il avait cessé, en même temps que d'exercer la médecine, de publier. C'est Albert Camus qui avait édité chez Gallimard, en 1958, son premier roman, « Partage de la soif ». Avaient suivi « les Passants », « la Terre et la Guerre », « la Confession d'hiver » et « Passage des émigrants ». Tous évoquaient, sur le ton de la confiance, le métier de guérir et le devoir d'apaiser dans des mondes sans héros ni privilèges : l'usine, la campagne paysanne, l'hospice... L'insuccès de ses livres, le refus par Gallimard d'un manuscrit eurent raison de lui. Il fut soudain gagné par le doute, qui dura plus de vingt ans. En 2003, l'« enfant-vieillard » qu'il était devenu publia un bref et admirable récit, « Elisa », chez Georges Monti, au Temps qu'il fait. L'histoire simple d'un garçon de 5 ans, orphelin d'un père mort pour la patrie en Champagne, qui s'éprend de

sa jeune nounou au lendemain de la Grande Guerre et qui la retrouve, au milieu des années 1970, dans l'hospice dont il est le gériatre et où elle agonise. « Entre la petite enfance et la mort de ceux que nous avons aimés s'écoule la vie. Peu de chose, en somme. » Et ce « peu de

chose » bouleversa des milliers de lecteurs, et Jacques Chauviré observa, médusé, attendri, la résurrection de ses livres de jeunesse, des « Mouettes sur la Saône » et de son précieux « Journal d'un médecin de campagne ».

Aujourd'hui, huit nouvelles inédites sortent de l'ombre. Chauviré les a écrites pendant sa longue traversée du désert. Elles portent parfois la marque de son incertitude, de sa solitude, et n'en sont que plus émouvantes. On y retrouve ses chers paysages des bords de Saône, qu'il dépeint en aquarelliste. Il excelle à décrire des drames ordinaires, la vieillesse, l'euthanasie

d'une chienne, l'angoisse d'une salle d'attente, la vengeance d'un mari trompé, et l'éternel désarroi du médecin devant la mort. Il n'en finit pas de rechercher, dans la France rurale des années 1920, le vert paradis des amours enfantines, les journées à jouer à la Révolution française, à faire la guerre des boutons dans les souterrains et, le soir venu, l'inoubliable goût d'une soupe de gaude accompagnée de gaufres. On y découvre même le parfum d'une plume de merle : « C'est comme qui dirait un pétale de rose qui sentirait l'abeille. » Et c'est, comment dire, l'exacte fragrance que dégage la prose mélancolique de Chauviré.

JÉRÔME GARCIN

« Massacre en septembre », par Jacques Chauviré, *Le Temps qu'il fait*, 204 p., 21 euros.



Olivier Giraud

Né en 1915 près de Lyon, Jacques Chauviré a été médecin généraliste pendant quarante ans à Neuville-sur-Saône. Ses livres sont disponibles au Dilettante et au Temps qu'il fait.

LA DISPARITION
DE RAYMOND DEVOS
Mort de rire

Pendant un demi-siècle, ce clown au physique d'ogre aura déridé la France avec des sketches délirants où l'absurde le disputait au burlesque

Guerre froide, bombe atomique, chaos en Algérie : en ce temps-là (1958), la France n'avait pas le cœur à s'amuser. Plus encore que d'un quotidien dramatique, le désespoir venait du sentiment croissant de n'y comprendre rien. Les plus lucides témoins créaient la philosophie de l'absurde. Mais comme les corps sociaux finissent par sécréter eux-mêmes des contrepoisons pour survivre, le pays déboussolé inventa Raymond Devos. Le ventre plein, donc sage. Le pied planté sur terre, la mâchoire puissante et le timbre sermonneur, ce jeune clown au physique immémorial mais à la rondeur incroyablement volubile allait nous dire simplement que trop de logique est illogique, que trop de technique engendre les technocrates, que trop de cartésianisme brouille les cartes et que mieux vaut en rire. Il avait eu des débuts très difficiles : arraché de l'école à 13 ans, puis envoyé à 18 ans au STO en Allemagne pendant presque toute la guerre,



il apprendra méticuleusement l'art dramatique, la musique, le chant et la pantomime, ainsi qu'à jongler avec les balles et les mots. Puis l'avènement de Raymond Devos, comique moderne, fut rapide comme l'éclair. Accompagnant le passage de l'Europe aux temps automobiles, ce Belge né en 1922 à Mouscron sur la frontière avec la France, impose dès ses premières tournées sa loufoquerie implacable : « les Sens interdits », « le Train pour Caen », « la Mer démontée », « J'ai des doutes » sont des triomphes sur scène, en disque, à la radio. Les mots sont à Devos ce que les images sont à Tati : un rempart cocasse contre la mécanisation du monde. Pendant près de cinquante ans, Devos aura multiplié les sketches, devenant peu à peu un véritable écrivain. Très ami avec Brel et Brassens (il était allé jouer du violon dans la chambre d'hôpital où on soignait l'auteur de la « Chanson pour l'Auvergnat »), il refusait les propositions de films, préférant vivre à sa guise, polissant ses spectacles suivant sa fantaisie, publiant des livres où s'exerçait sa verve. L'un d'eux porte en sous-titre cette maxime : « Se coucher tard nuit ». Décidément, la mort de Raymond Devos n'est pas très bonne pour notre santé.

Alain Riou

www.nouvelobs.com

Participez au débat sur Raymond Devos

Décédés

Général Alain de Bois-sieu Dean de Luigné, 91 ans



XAVIER MOUTHON/GLOBEPIX

Compagnon de la Libération, ancien chef d'état-major de l'Armée de terre, il était le gendre du général de Gaulle, auquel il vouait une admiration inconditionnelle.

Daniel Rialet, 46 ans, comédien

« Mulet » de « Navarro », moniteur dans « Les monos », puis prêtre



J.-M. HAEDRICH/VISUAL

dans la série « Père et maire » au côté de Christian Rauth, il était un des héros préférés des téléspectateurs de TF1. Epoux de la comédienne Carole Richert, qui lui a donné deux enfants, il a succombé le 11 avril à une crise cardiaque survenue le 4 avril.

Doug Coombs, 48 ans, guide de haute montagne et skieur de l'extrême

Originaire du Montana, il s'était fait connaître en remportant le premier Championnat du monde de ski extrême en 1991. Il s'est tué dans le massif de l'Oisans, où il était installé depuis neuf ans, en portant secours à un équipier.

Jacques Lebreton, 84 ans, écrivain

Grand blessé de la Seconde Guerre mondiale, qu'il avait faite dans les FFL, il publia son histoire, « Sans yeux et sans mains », en 1966. A la suite du succès de cet « hymne à la vie et à la joie », il donnera 7 000 conférences dans le monde entier.

Vilgot Sjöman, 81 ans, cinéaste suédois

Auteur de 15 films (« Je suis curieuse », 1967) et de plusieurs livres osés, il a contribué à la libération des mœurs dans les années 60 et 70 ■ J.L.

Décédés

Jean Grosjean, 93 ans, poète et traducteur

Il fut ajusteur dans une usine, prêtre, ami intime d'André Malraux, qu'il rencontra dans un camp de prisonniers pendant la



guerre, mari et père de deux fils, poète, traducteur de la Bible et du Coran et figure éminente de

Gallimard. Esprit libre et curieux, le (très) discret

Jean Grosjean est l'auteur de nombreux ouvrages, dont de courts récits, épurés, sur des personnages bibliques comme le Messie, Elie, Jonas, Samuel...

« *Il faut passer sa vie à découvrir ce qu'il y a derrière ou au-dessus de ce que l'on a appris* », confiait-il dans un entretien au *Point* en janvier 2005 (n° 1689).

Marie-France Stirbois, 61 ans, femme politique

Veuve de l'ancien bras droit de



Jean-Marie Le Pen, conseillère Front national de Nice et conseillère régionale, elle fut le seul député du FN à siéger à

l'Assemblée nationale de 1989 à 1993.

Laetitia Castel, 33 ans,

filles aînée de Yann Piat, députée du Var assassinée en 1994 ; dépressive depuis le drame, elle se serait suicidée à Toulon.

Muriel Spark, 88 ans,

romancière britannique.

Henry Farrell, 85 ans,

écrivain américain (« Qu'est-il arrivé à Baby Jane ? »).

Gerard Reve, 82 ans,

écrivain néerlandais.

June Pointer, 52 ans,

la plus jeune des Pointer Sisters, chanteuses de jazz.

Shin Sang-ok, 79 ans,

cinéaste et producteur sud-coréen.

Kazuo Kuroki, 75 ans,

cinéaste japonais ■ J. C. et J. L.

Décédés

Jean Bernard, 98 ans, professeur



© LOUIS MONIER / RUE DES ARCHIVES

Médecin humaniste, pionnier de la bioéthique, il fut élu membre de l'Académie des sciences, de l'Académie de médecine et de l'Académie française.

Les travaux de ce grand hématologue permirent de comprendre et guérir la leucémie, de suivre les maladies héréditaires et de retracer par le sang l'histoire de l'humanité et ses déplacements.

Alida Valli, 84 ans, comédienne



AFP

Dotée, selon ses admirateurs, d'une sensualité et d'un pouvoir de fascination hors du commun, elle débuta à 16 ans et tourna avec les plus grands. Elle demeura à tout jamais la comtesse égarée par la passion dans « Senso », de Luchino Visconti.

Philippe Castelli, 80 ans, comédien

A son palmarès, 86 films, autant de seconds rôles, presque toujours dans le gilet d'un valet de chambre ou d'un garçon de café. Accent parigot, phrasé lent et précieux, il fut un pivot des « Grosses Têtes ».

Maurice de Gandillac, 100 ans, philosophe

Professeur, il eut pour élèves Foucault, Deleuze, Althusser, Lyotard et Derrida. Également historien de la philosophie, il est l'auteur de nombreux ouvrages.

Hedwig Dewitte, 43 ans, musicologue belge, il avait été nommé en janvier 2004 à l'Opéra de Paris par l'actuel directeur, son compatriote Gérard Mortier.

Tele Santana, 74 ans, ancien sélectionneur de l'équipe de football du Brésil.

Henri Duparc, 64 ans, cinéaste franco-guinéen.

René Girault, 90 ans, prêtre et théologien, pionnier de l'œcuménisme ■ J. L.

A nos lecteurs

De Jean-François Revel, c'est d'abord le rire qui va nous manquer. Une vacherie ou un trait d'humour, et puis ça partait. La vanité tue souvent très jeunes les intellectuels ou prétendus tels. Mais cet encyclopédiste curieux de tout ne s'était jamais laissé étouffer par l'esprit de sérieux. Il doutait de tout et en même temps de rien.

C'était à la fois Prométhée et Sisyphe, Jean-François. Un journaliste-philosophe-écrivain-gastronome-aficionado-pamphlétaire et on en passe, ainsi qu'un insoumis permanent, toujours en guerre contre les imposteurs de la « bien-pensance », les perroquets de la moraline et les suivistes de la « moutonnaille », pour reprendre le mot de Rabelais, auquel il faisait irrésistiblement penser.

Jean-François ne pensait pas bien, c'est vrai. Ce qui explique pourquoi il n'a pas toujours été reconnu à sa juste valeur, celle d'un des grands intellectuels du XX^e siècle, au même titre – je pèse mes mots – qu'Albert Camus, Jean-Paul Sartre ou Raymond Aron, auteur de nombreux classiques qu'il faut lire ou relire : « Pourquoi des philosophes », « Sur Proust », « La cabale des dévots », l'« Histoire de la philosophie occidentale » ou « La tentation totalitaire ». Sans parler de ses Mémoires, « Le voleur dans la maison vide ».

Au *Point*, on était tous très fiers de travailler avec un homme comme ça et on le restera, car il ne nous a pas quittés, Jean-François. Ces gens-là ne partent jamais. Ses rires, ses saillies et ses analyses n'ont pas fini de retentir dans les couloirs du journal ■ F.O.G.

Décédés

John Galbraith, 97 ans, économiste américain

Professeur de plusieurs générations d'étudiants à l'université



TAPPE/RUE DES ARCHIVES

Harvard, auteur de 33 livres portant sur la science économique, il a participé pendant soixante-dix ans au débat politique

américain. Conseiller de tous les présidents démocrates, de Franklin Roosevelt à Bill Clinton, ambassadeur de John Kennedy en Inde, ce géant de plus de 2 mètres s'est engagé toute sa vie en faveur de la répartition des richesses de la société.

Boris Fraenkel, 85 ans, intellectuel et figure du trotskisme européen

Né à Dantzig (Gdansk aujourd'hui), il s'installe en France en 1938.

On lui doit des traductions des œuvres du philosophe Herbert Marcuse, du psychanalyste Wilhelm Reich et de Trotski. Il fonda l'OCI (Organisation communiste internationale) et révéla dès 1997 l'appartenance de Lionel Jospin à ce parti trotskiste, ce que l'ancien Premier ministre n'admit qu'en juin 2001.

Roger Duchêne, 76 ans, universitaire, historien de la littérature du XVII^e siècle, auteur de nombreuses biographies.

Paul Spiegel, 68 ans, président du Conseil central des juifs en Allemagne.

Pramoedya Ananta

Toer, 81 ans, romancier indonésien, proposé plusieurs fois pour le Nobel de littérature.

Corinne Rey-Bellet, 33 ans, ancienne championne de ski alpin suisse, assassinée ainsi que son frère Alain, 32 ans ; il s'agirait d'un drame familial.

Vincent de Swarte, 43 ans, écrivain, auteur de contes pour enfants et de nouvelles. **Jean-François Revel, 82 ans,** voir page 74 ■

J.L.

REPÈRES

Né à Marseille en 1924, ancien élève de l'École normale supérieure et agrégé de philosophie, Jean-François Ricard a participé activement à la Résistance. Professeur à l'institut français de Mexico puis de Florence de 1950 à 1956, en lycée en France jusqu'à 1963, il entre en littérature en 1957 sous le nom de Jean-François Revel, publiant son premier essai, « Pourquoi des philosophes ». En 1970, « Ni Marx ni Jésus. De la seconde révolution américaine à la seconde révolution mondiale » remporte un succès mondial et impose son auteur comme l'un de nos penseurs les plus importants. Citons encore « La tentation totalitaire » (1976), « Comment les démocraties finissent » (1983), « La connaissance inutile » (1988), « L'absolutisme inefficace » (1992), « L'obsession anti-américaine » (2002). Editorialiste puis directeur de « L'Express » entre 1966 et 1981, chroniqueur au « Point » à partir de 1982, Jean-François Revel s'est également intéressé à la littérature (« Sur Proust », 1960 et 1997), à l'histoire de l'art (« L'œil et la connaissance », 1998) et à la gastronomie (« Un festin en paroles »). Auteur aussi d'une « Histoire de la philosophie occidentale, de Thalès à Kant », il était membre de l'Académie française depuis 1997. La même année ont paru ses Mémoires sous le titre « Le voleur dans la maison vide ».

LE POINT



REVEL L'INSOUMIS

Aucun courant ne le détournait de son cap. Contre le fascisme, il paya de sa personne dans la Résistance. Il fut un de nos rarissimes grands dissidents intellectuels à se lever contre le communisme. Il conférait en quatre langues sur tous les continents, adorait la corrida et la bouillabaisse. Jean-François Revel est mort le 30 avril, à 82 ans.

PAR CLAUDE IMBERT

Il fut mon maître et mon ami. Jean-François Revel était un des esprits les plus fermes et les plus libres de notre époque de pensées conformes. Un insoumis qui n'allait pas à contre-courant par bravade, mais parce que, nageur puissant et solitaire, aucun courant ne le détournait de son cap. Il n'aimait pas Descartes, n'avancait pas masqué, et pourtant il fut, à sa manière, ce « *cavalier marchant d'un si bon pas* » pour examiner, démontrer et convaincre. Libre de tout, sauf de sa raison et de sa conscience. Souvent, je me fiais plus à lui qu'à moi.

Au grand théâtre des lettres et de la politique, on le figure en maître d'armes, une rapière de plume à la main. C'est d'ailleurs ainsi que je le découvris dans son deuxième essai où il éventrait tous les clichés qui momifiaient encore l'Italie. Il enseignait alors à Florence, comme il enseigna en Algérie ou au Mexique. Cette vocation itinérante, cette curiosité exotique, sa vie durant, le maintint aux aguets du monde. Familier des lettres anglaises, espagnoles, italiennes, voyageant et conférant en quatre langues sur tous les continents, écoutant dès potron-minet sa chère BBC, Milan, Madrid et tutti quanti, Jean-François fut, avant l'heure, le plus mondialisé de notre fratrie.

De son épée de mousquetaire il se pressa de crever les solennités jargonneuses de la secte philosophe, ferrailant contre le marxisme dominateur. Et contre le colonialisme encore épanoui. Mais le plus éminent de ses combats, il le livra contre les deux grandes frénésies du dernier siècle.

Contre le fascisme, il paya, encore étudiant, de sa personne, dans la Résistance. Contre le communisme, il fut un de nos rarissimes grands dissidents intellectuels, alors que le gros des clercs de France, bénis par Sartre, s'énamourait de Moscou ou de Pékin! Aujourd'hui encore, son considéra-

ble mérite souffre de déranger, chez l'intellectuel de gauche et les ex-« collabos » de Lénine, l'oubli commode de ce passé peu glorieux.

Jean-François Revel fut lui-même un de ces « intellectuels de gauche ». De ceux du moins qui espérèrent un temps que le socialisme français irait rejoindre la gauche réformiste de nos grands voisins. Mais le Programme commun de Mitterrand avec les communistes lui fut insupportable. Il présentait la suite où nous mijotons encore : la persistance de « l'exception française » dans le culte du mythe égalitaire. Et notre dépendance au philtre collectiviste.

Son libéralisme éclairé lui fit comprendre et estimer les Etats-Unis – un exploit dans l'intelligentisme nationale. Et combattre, chez nous, le cantonnement populiste de l'antiaméricanisme. Il aimait une France aux frontières ouvertes. Et c'est en paladin du monde occidental qu'il ouvrit le dialogue intercontinental avec son fils, Matthieu, éminent bouddhiste. Le mondialiste qu'il fut avait, une fois encore, une génération d'avance sur son temps.

Je puis enfin dire ici que Jean-François était, dans le privé, d'une infinie délicatesse d'esprit et de cœur. Comme le poète, « *il aimait, le jeu, l'amour, les livres, la musique, la ville et la campagne...* ». Sa fabuleuse mémoire convoquait dans un sourire Horace contre les buveurs d'eau, et Cicéron pour les devoirs impérieux de l'amitié. Intraitable sur l'orthodoxie de la bouillabaisse, de la « pochouse » et des grands Barolo du vignoble italien. Appliqué, dès le matin, à faire son « papier » de turfiste. D'une rigueur sévillane quant au style des *faenas* dans les corridas que nous courions de Jerez à Madrid. Autant de précieux ornements d'un art de vivre qu'il ne tenait pas pour mineur. Dans ses plaisirs aussi, il voulait du style et des règles.

Son œuvre délivre une magnifique leçon de salubrité intellectuelle et publique. Et sa vie, une leçon de sagesse. Je n'en dirai pas plus. Tout le reste est chagrin... ■

Photographie de Tony Kent à l'occasion du « Point » n° 1000 du 16 novembre 1991 accompagné d'un supplément, « Vive l'écrit », dans lequel Jean-François Revel défend la poésie

HOMMAGE

RICHARD KALVAR-MAGNUM



« UN BOULIMIQUE D'IDÉES »

Ancien rédacteur en chef adjoint au côté de Jean-François Revel, alors directeur de « L'Express », Olivier Todd raconte l'intellectuel libre de toute mode et l'ami.

PAR OLIVIER TODD

1957. Nous nous rencontrons. Coup de foudre de l'amitié: J.-F. R. me servira de frère aîné et de demi-père jusqu'à ce que je retrouve mon géniteur.

Ce Jean-François Revel vient de proposer trois livres à René Julliard, éditeur qui inquiète parfois Gallimard. Un roman, « Histoire de Flore »: Jean-François y raconte une attirance aberrante pour Gurdjieff. Il présente aussi un essai, « Pourquoi des philosophes ». René Julliard, bon enfant: « Avec votre roman, on va faire un autre "Bonjour tristesse". Je prends vos essais... pour vous faire plaisir. » Succès de « Pourquoi des philosophes », prix Fénéon. Parrains pousse-au-crime de cet essai, Pierre Nora et Louis Althusser. Revel pourfend l'existentialisme, le structuralisme, la psychanalyse littéraire, le marxisme. « Il y a une époque, dira-t-il, où j'ai tout

systématisé en fonction du marxisme. Maintenant, je systématise tout contre le marxisme. » Ce « Pourquoi des philosophes » restera son livre préféré, la quintessence de son œuvre. Il tombe dans les essais « par accident... On vous en demande, on continue ». Il dénonce les impostures de la philosophie contemporaine. A longueur d'année, il rédige des bouquins politiques qui sont des livres de philosophie. Il combat le jargon, la rhétorique, la logorrhée, Godard, le nouveau roman. Il refuse d'admettre que Graham Greene est un romancier. « Dickens ou Dostoïevski, oui. »

Deux idées motrices impulsent son œuvre, la rage raisonnée des vérités vérifiables et le goût des libertés, en dehors des modes, du politiquement correct et du « chic radical », du conservatisme borné ou du tiers-mondisme archaïque qui travaille contre le tiers-monde.

1960-2006. Ce fanatique obsessionnel des faits, des documents, des preuves, appuyé sur une curiosité boulimique et une mémoire accablante, avance, impavide, en marginal célèbre, de plus en plus cosmopolite, internationaliste, au meilleur sens. Il tient trois fronts: l'antigaullisme, l'anticolonialisme, l'anticommunisme. Il bataille contre la

Avec Olivier Todd (à gauche) et Tim, le dessinateur de « L'Express », en 1977

gauche tarama et la droite surgelée. 1976, Françoise Giroud lui refuse un article iconoclaste sur Malraux. Il soupire: «*En France, les morts sont parfaits.*»

Il se met à l'économie et le bougre tient tête sur ce terrain à Raymond Aron dans les comités éditoriaux de *L'Express*. Aux entractes, il imite Kissinger à la perfection.

Noria. Il écoute la radio, surtout la BBC, à cinq heures du matin et absorbe cinq ou six journaux étrangers. Pendant son enfance, il a appris le portugais. Il manie le français – et quelle langue! –, l'anglais, l'espagnol, l'italien. Il bredouille l'allemand. Normalien, agrégé tardif, il voyage, fuit la France et Paris pour écrire. Il adore travailler dans les chambres d'hôtel, ses cocons. Il débarque à l'étranger, met en marche la radio, la télévision, flaire, s'imbibe de l'atmosphère des rues. Malentendu: on le prend souvent d'abord pour une mécanique intellectuelle, puissante, terrifiante. C'est, tout autant, un sensoriel, un sensuel, un instinctif, un intuitif, l'homme des choses vues, respirées. 1982, conférence à Singapour en anglais. Pas une note. Ses yeux levés, presque retournés, paraissent lire un prompteur intérieur. Il fonctionne comme un gigantesque filtre à idées, à théories, à événements. «*Je me suis mis dans un tunnel, sur un certain rail. Il faut que tout s'engouffre dedans.*»

Il se protège. Il n'a jamais su taper à la machine, ne possède pas de portable, de fax, de répondeur téléphonique, de courriel, de soucoupe volante. Sa mémoire lui sert d'Internet. L'humanité, pour lui, refuse sans cesse de voir et de savoir. Elle préfère les catastrophes à la lucidité. Elle choisit les totalitarismes. Il renifle des relents marxistes au PS.

Mais il se considère toujours comme un homme de gauche. «*Tant que la gauche, dit-il, n'aura pas saisi que Winston Churchill était plus à gauche que Jo Staline, elle n'en sortira pas.*» En 1997, il approuve encore Camus qui se réclamait de la gauche «*malgré elle et malgré moi*». Comme lui. Définition révélienne. «*Etre de gauche, c'est lutter pour la liberté et la vérité et le maximum de justice sociale.*» Il se méfiera des gouvernants puis méprisera de plus en plus les hommes politiques, de Mitterrand à Chirac, en passant par Giscard: «*Il n'a rien compris au communisme.*» Il brocardait ces politiques: «*A la différence des étrangers, ils n'écoutent jamais leur interlocuteur.*» Au temps pour les platitudes que viennent d'aligner quelques heures après sa mort le président de la République et son surnuméraire Premier ministre.

Très tôt, Revel dénonça les errances politiques de Sartre, tout en reconnaissant son «*génie*».

Editeur, chez Laffont, de Carlos Rangel à «*Papillon*»... Créateur de la collection «*Libertés*» chez Pauvert. Il annonce à Jean d'Ormesson: «*Tu n'as aucun avenir dans le roman.*»

1979. Directeur exigeant, ambitieux et courtois de *L'Express*, il refuse qu'on parle de ses livres dans l'hebdomadaire.

On aimait, on admirait Revel, on le critiquait et le haïssait, souvent sans l'avoir lu. Mais on le respectait, je crois. Innombrables, ses amis, sur tous les continents, hormis l'Asie et l'Australie. Souvent écrivains, d'André Breton à Mario Vargas Llosa. Des vieux complices musicologues. Aussi des copains agriculteurs, marins pêcheurs, marchand de vin belge, marchand de fruits et légumes tunisien.

Il n'aimait pas l'humanité – en général – mais les êtres singuliers. «*J'ai croisé beaucoup de gens remarquables qui ne sont jamais devenus célèbres et beaucoup de gens célèbres qui n'étaient pas remarquables du tout.*»

D'abord écrivain, artiste des mots. Les Français, fixés sur le roman, n'auraient «*pas pris Montaigne ou Tocqueville pour des écrivains*». Styliste étincelant de précision, d'humour, d'esprit et d'ironie, aussi bien portraitiste qu'analyste, penseur à l'aplomb de l'artiste. Impossible de trouver une phrase obscure chez ce maniaque de l'ordre, de la clarté, du raisonnement juste. A longueur de décennies, il revient, entre le saucisson et le concombre (vinaigre seulement) rituels, à Tacite, Tite-Live, Salluste, Homère, Aristophane, Montaigne, La Bruyère, Proust... «*Chaque fois que je vais commencer un chapitre, je relis Hume.*»

Il prend ses distances avec lui-même. «*Je n'ai jamais été tout à fait sérieux et là où je le suis, ce n'est jamais dans un seul domaine à la fois.*» Il a l'amitié généreuse et tolérante. Il ne tient pas compte des désaccords politiques. Il a le secret modeste, barricadant sa vie. En privé, il ment avec toute la maladresse et la force de ses affections. Il aime les femmes, parfois compliquées, et les plats simples. Il joue aux courses.

Orgueilleux? Conscient de ses talents omnidirectionnels, quelquefois pompeux ou, prof jamais rentré, pédagogue. Rarement d'une vanité puérule. Une fois: «*Reagan m'a téléphoné.*» Gourmetissime, il refusait de déjeuner chez moi: «*On y mange trop mal.*»

Il admet les remontrances au sujet de son alcoolisme. «*Tu fumes, je bois.*» Il a bu pendant un demi-siècle. Il n'a pas consulté de psy.

Deux semaines avant son hospitalisation, premier retard d'une demi-heure, en presque cinquante ans, de ce ponctuel pathologique et prévenant.

Il est mort, en fin de course, d'une cirrhose. Pour moi, cet esprit élégant a enfoui sa part d'humaine angeoise dans l'alcool.

Pensait-il à la mort?: «*Evidemment.*» Il évoquait Epicure et le chapitre XIX des «*Essais*» de Montaigne, «*Que philosophe, c'est apprendre à mourir*». Et J.-F. de marteler: «*Mais je ne suis pas tellement d'accord... Cela ne s'apprend pas. On ne peut apprendre que ce qu'on peut répéter. La mort est un fait unique et un fait brut. A partir du moment où on ne croit pas à un au-delà ou à une réincarnation, il ne reste plus qu'à accepter le néant.*» ■

«*Être Premier ministre de la V^e n'est plus une fonction, c'est une fiction.*»

«*On s'installe dans une duplicité où celui qui décide réellement n'est pas celui qui décide officiellement.*»

«*Nous n'avons peut-être pas de monarque, mais nous avons des sujets.*»

«*Est-ce le président qui est au service de l'Etat, ou l'Etat qui est au service du président?*»

«*Nous n'avons plus de Constitution. La présidence est dévorée.*»

«*Dans le présidentielisme sont responsables ceux qui reçoivent les ordres, non ceux qui les donnent.*»

«*L'absolutisme inefficace*» (Plon), 1992

«*Dans les pays libres, l'information est rarement conçue pour informer.*»

«*La connaissance inutile*» (Hachette Pluriel), 1988

«*L'art de gouverner reste l'un des plus bas.*»

«*Lettre ouverte à la droite*» (Albin Michel), 1968

«*A l'Est comme à l'Ouest, le risque pour les réformes, ce n'est pas le retour de Marx, c'est le populisme nationaliste, anarchique et démagogique.*»

Edito du «*Point*» du 18 décembre 1993

HOMMAGE

« La subvention ne remplacera jamais l'imagination. Si la création découlait de l'exceptionnisme doré et claquemuré, les pays communistes auraient engendré les plus brillantes cultures du siècle. »

Edito du « Point »
du 8 janvier 1994

« Pour comprendre la France, il faut voir que l'écrivain influent, ce n'est pas Gide, ce n'est pas Breton, c'est Saint-Ex, l'homme coucou qui a remplacé le cerveau humain par un moteur d'avion, qui a révélé aux Français qu'une ânerie verbeuse devient profonde vérité philosophique si on la fait décoller du sol pour l'élever à 7 000 pieds de haut. »

Dans « Le Nouveau Can-
dide » du 26 avril 1965

« Ce n'est pas la langue qui crée le poème, c'est le poète. Et le poète n'est, n'a jamais été, ne sera jamais qu'une éventualité. »

« Une anthologie de la poésie française » (Robert Laffont), 1984

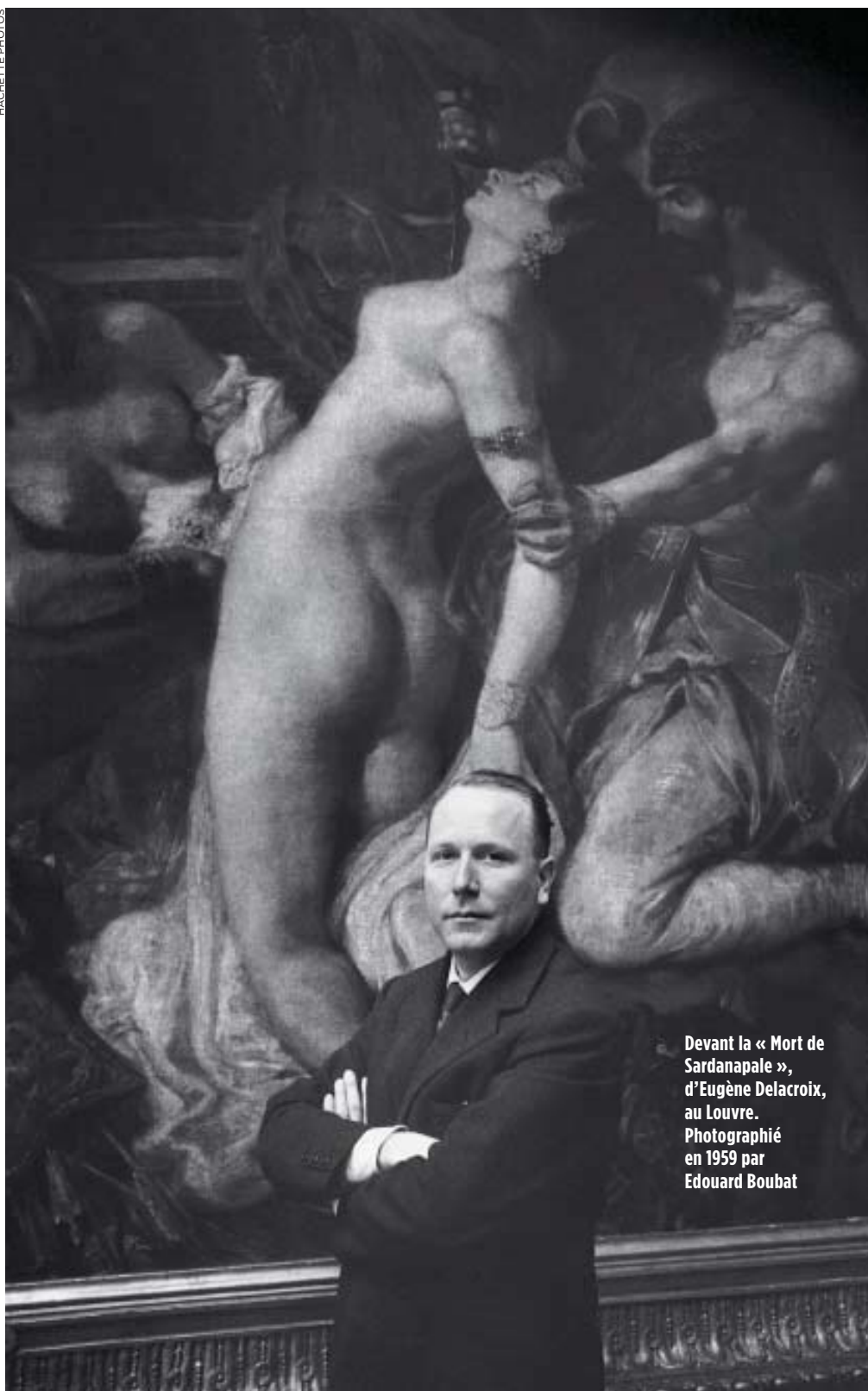
« Le peuple français n'a plus pour réfléchir qu'un cerveau en verre dépoli, nommé télévision. »

« Contrecensures » (J.-J. Pauvert), 1966

« La beauté et la vérité ne se fabriquent pas dans les ministères. »

Dans « Le Point » du 7 juin 1991, au sujet du livre de Marc Fumaroli « L'Etat culturel, essai sur une religion moderne »

HACHETTE PHOTOS



Devant la « Mort de Sardanapale », d'Eugène Delacroix, au Louvre. Photographié en 1959 par Edouard Boubat

« J'ai renoncé à trouver un sens à la phrase de Malraux : "Le vingt et unième siècle sera religieux ou ne sera pas", et je ne crois pas qu'elle en ait un. En effet, religieux ou pas, le vingt et unième siècle sera. Mais il risque (et en cela Malraux pourrait avoir raison) d'être plus religieux que le vingtième, dans lequel les idéologies avaient pris en partie la place de la foi pour justifier le besoin humain d'exterminer des mécréants, et de s'en inventer s'il le faut. »

« Le voleur dans la maison vide » (Plon), 1997

« Descartes, c'est la France, hélas ! »

Dans « Le Point » du 3 juin 1995

RAPHAËLLE DEMANDRE-OPALE



Avec son fils Matthieu Ricard, en juin 1998, après sa réception à l'Académie

HOMMAGE

« Il est dommage que David, le néo-classique David, n'ait pas dessiné pour l'Institut un costume à l'antique, toge à vastes draperies et couronne de lauriers. Il vous siérait beaucoup mieux encore que notre moderne habit vert. Vous êtes, dans votre plus récente incarnation, un parfait modèle pour l'un de ces sculpteurs romains qui ont porté au très grand art le portrait individuel des hommes publics, ou pour l'un de leurs splendides héritiers français du siècle des Lumières, Bouchardon ou Pajou. Et ce n'est pas seulement par des affinités physiognomoniques que vous appartenez à la Rome de l'empereur Hadrien, ou à celle qu'habitait, pour y méditer sur la grandeur et la décadence, Charles de Secondat de Montesquieu [...]

C'est aussi, et c'est surtout, par votre amour de la sagesse, de la liberté, de la vérité, par votre allergie aux dieux, par votre culte de l'amitié, par votre culture nourrie d'auteurs latins et de poètes français » [...]

Marc Fumaroli, extrait du discours de réception à l'Académie française, le jeudi 11 juin 1998 (au fauteuil d'Etienne Wolff)

HOMMAGE

« C'était un vin de collines et d'air vif qui fleurait l'origan, la grive et l'olivier. C'est devenu un vin d'aéroport et de minibar. »

Dans « Le Point » du 5 juin 1989, au sujet du guide GaultMillau « Le vin », à propos du chianti

« Je suis un affectif doublé d'un maniaque de la formulation. »

Entretien au « Figaro littéraire » le 19 mai 1966

« Pourquoi les hommes éprouvent-ils le besoin de construire des régimes qui les détruisent ? »

« Qu'est-ce qui fait un grand essai ? La coïncidence d'une intuition, d'une démonstration et d'un style. »

Dans « Le Point » du 14 janvier 1995, au sujet du livre de François Furet « Le passé d'une illusion »

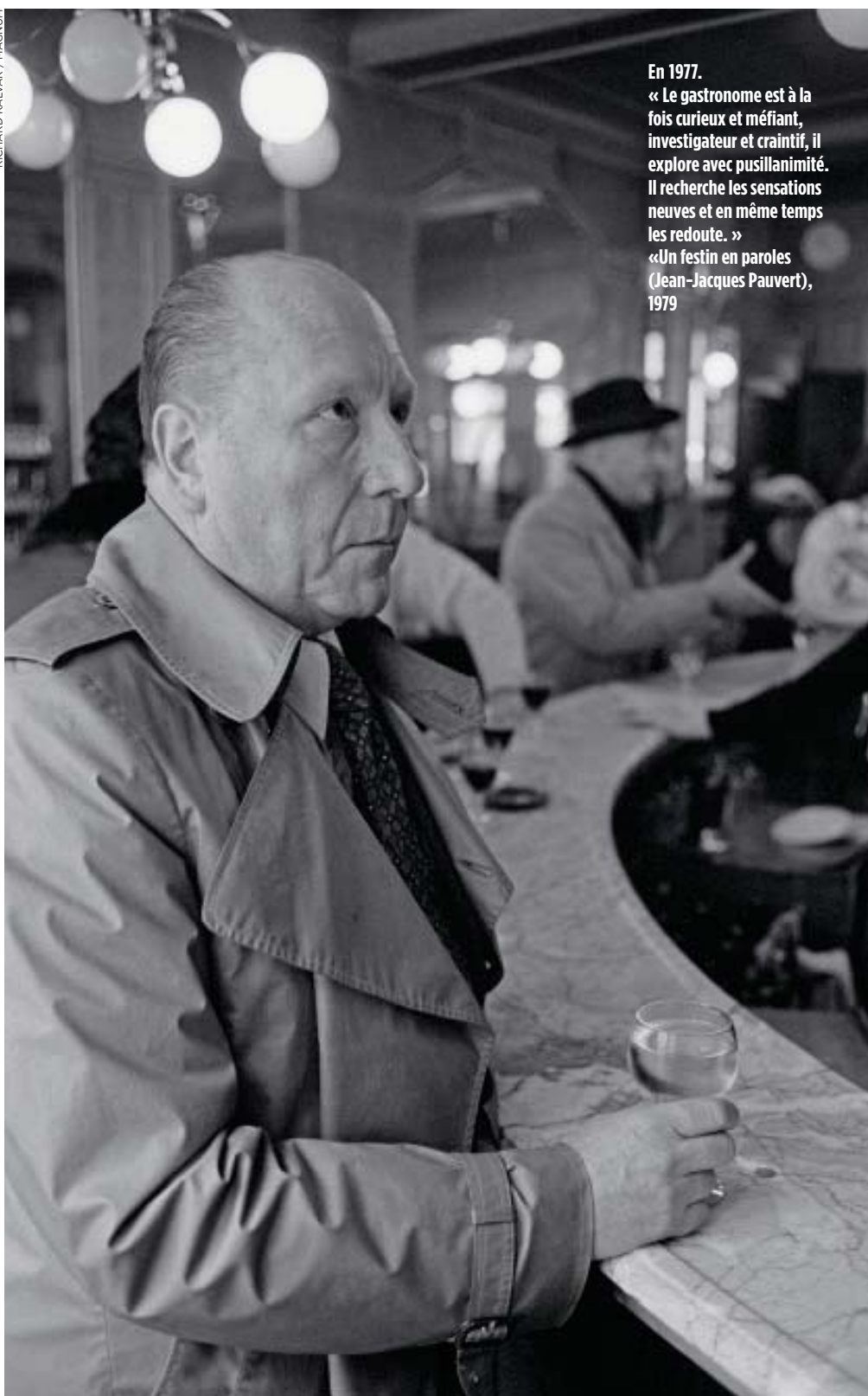
« Le grand ennemi de notre civilisation est le couple ennui-plaisir. Qui ne s'ennuie pas fortement ne peut jouir fortement. Les loisirs tuent l'ennui en le paralysant par l'activité. »

« Contrecensures », 1966

« C'est un peu triste : nous avons un spécialiste des Etats-Unis qui s'appelait Alexis de Tocqueville ; aujourd'hui, c'est José Bové... »

Entretien au « Figaro » le 25 septembre 2000

RICHARD KALVAR / MAGNUM



En 1977.

« Le gastronome est à la fois curieux et méfiant, investigateur et craintif, il explore avec pusillanimité. Il recherche les sensations neuves et en même temps les redoute. »

« Un festin en paroles (Jean-Jacques Pauvert), 1979

HOMMAGE

« La vertu, comme le moralisme, consiste à se draper dans le Bien. La morale consiste à le faire, ou à éviter de faire le Mal. »

Dans « Le Point » du 19 décembre 1992 au sujet du livre de Jean-Marie Domenach « Une morale sans moralisme »

« La philosophie doit revenir à son interrogation fondatrice : comment dois-je vivre ? »

« Le Point » du 21 mars 1998

« Il n'est pas certain que l'homme ait le goût de la liberté et de la vérité, même si c'est contre son intérêt. Parfois l'homme est très désintéressé. »

Portrait dans « Libération » du 11 juin 1998

« La société française a progressé vers l'égalité des sexes dans tous les métiers, sauf le métier politique. Les

coupables de cette honte croient s'amnistier (ils en ont l'habitude) en torturant la grammaire. Ils ont trouvé le sésame démagogique de cette opération magique : faire avancer le féminin faute d'avoir fait avancer les femmes. »

Edito du « Point » du 11 juillet 1998

« L'Histoire ne donne pas rendez-vous. Elle ne pose que des lapins. Au XXI^e siècle, c'est avec nous-mêmes que nous avons rendez-vous. »

Entretien à « Paris Match » le 6 janvier 2000

« Tout l'art du politique consiste à faire les réformes nécessaires sans provoquer les révolutions qui empêchent les réformes de se faire. »

Cité par Marc-Philippe Daubresse, le 7 décembre 2004

JESSICA KOVAKS-CORBIS SYGMA



Avec son épouse Claude Sarraute le 1^{er} mai 2000

« La vieillesse dans laquelle je suis entré, et qui ralentit toutes choses, me conduit à me retourner vers la sagesse des Anciens qui, à l'instar de Caton tel que Cicéron le fait s'exprimer dans son traité "De la vieillesse", trouvaient dans le grand âge des motifs de satisfaction. Ne fait-il pas apparaître, comme le relève aussi Jean Bernard, des qualités humaines qui nous manquaient dans notre existence antérieure ? Le dernier mot est rarement celui qu'on croit. »

Dans pages « Idées », « Le Point » n° 1750, propos recueillis par Laurent Theis

Décédés

Jacqueline Roumeguère-Eberhardt, 78 ans, ethnologue

Née en Afrique du Sud, elle partit pour le Kenya en compagnie de son mari et de leurs trois enfants.



DR

Elle partagea la vie des guerriers Maï-sai avant d'épouser l'un d'eux.

Elle fut l'auteur en 1978 d'un ouvrage controversé où

elle soutenait que des hominidés vivaient toujours dans les forêts kenyanes.

Albert-Charles Meyer, 85 ans, général

Grand-croix de la Légion d'honneur, ce résistant de la première heure transmit aux Alliés des renseignements facilitant le Débarquement. Démobilisé à la Libération, il rejoignit l'armée en 1951 en Indochine, puis créa en Algérie les commandos-parachutistes de l'air.

Claude Dalla Torre, 65 ans, attachée de presse



MATSAS/OPALE

Grande figure de l'édition française, directrice du service de presse de Grasset pendant trente ans, elle a défendu les œuvres

de François Nourissier, Bernard-Henri Lévy, Frédéric Beigbeder, Angelo Rinaldi et bien d'autres...

Earl Woods, 74 ans, père du champion de golf Tiger Woods.

Gilles Couvreur, 79 ans, prêtre-ouvrier. De 1991 à 1997, il fut responsable des relations avec l'islam pour l'épiscopat.

André Moulinier, 83 ans, compagnon de la Libération. Ses exploits lui valurent le surnom de « Casse-cou ».

Annie Guéhenno, 89 ans, écrivain et résistante, veuve de l'essayiste Jean Guéhenno.

Jeannine Worms, 83 ans, dramaturge.

Lillian Asplund, 99 ans, dernière survivante du « Titanic » ■ M.-S. S.

Décédés

André Labarrère, 78 ans

Maire de Pau



C. BLUMBERG/MAXPPP

Agrégé d'histoire, ancien député et ministre de François Mitterrand, sénateur, il était maire socialiste

de Pau depuis 1971, soit six mandats. Apprécié pour son franc-parler, il avait été l'un des premiers élus à évoquer son homosexualité.

Alexandre Zinoviev, 83 ans

Ecrivain russe



MONIER/RUE DES ARCHIVES

Philosophe, auteur des « Hauteurs béantes » et d'« Homo sovieticus », il fut dissident sous l'URSS avant de

soutenir, par anti-occidentalisme, le Parti communiste russe après la chute de l'Union soviétique.

Après vingt ans d'exil en Allemagne, il revint à Moscou en 1999 et fut souvent perçu comme un traître de la dissidence.

Mony Dalmès, 91 ans.

Comédienne, sociétaire de la Comédie-Française, elle interpréta les grands rôles avant de s'illustrer dans des comédies musicales à Broadway, dans une trentaine de films et finalement dans « Le clan des veuves », énorme succès du théâtre de boulevard.

Cheikha Rimitti, 83 ans.

Chanteuse algérienne, elle fut censurée par le FLN, qui jugeait subversives ses chansons sans tabous ; après soixante ans de carrière, elle était devenue la matriarche du raï.

Simone Opplinger,

58 ans, photographe suisse.

Abe Rosenthal, 84 ans,

journaliste américain, il modernisa le *New York Times*, qu'il dirigea de 1969 à 1986.

Floyd Patterson, 71 ans,

boxeur américain, champion du monde des poids lourds de 1956 à 1959 puis de 1960 à 1962 ■ J.L.

Décédés

Christophe de Ponfilly,

55 ans. Grand reporter, cinéaste et écrivain, il avait révélé au monde le combat d'un Afghan solitaire, le commandant Massoud. Ses nombreux prix, dont le prix Albert-Londres, lui avaient valu une notoriété qui dépassait nos frontières. Il avait été très ébranlé par la mort du Lion du Panchir, deux jours avant les attentats du 11 septembre 2001. Il avait tiré de ses aventures dans la vallée du Panchir un nouveau livre, « L'étoile du soldat », et un film au même titre (en salles le 15 novembre).



P.-F. COLOMBIER

Anne-Marie Casteret,

57 ans. Journaliste, grand reporter, médecin, elle avait fait éclater l'affaire du sang contaminé en 1991 en publiant dans *L'Événement du jeudi* le rapport indiquant que le Centre national de transfusion sanguine avait sciemment écoulé des lots contaminés.



HANNAH/OPALE

Dr Lee Jong-wook,

61 ans, directeur général de l'OMS. Alors qu'il travaillait samedi à la préparation de l'assemblée annuelle de l'OMS devant accueillir à Genève une centaine de ministres de la Santé, le Dr Lee a dû être opéré d'urgence d'un caillot sanguin sous-dural. Son décès a été annoncé lundi 22 mai à l'ouverture de la réunion. Originaire de la République de Corée, il avait occupé pendant vingt ans des postes clés dans la lutte contre les maladies infectieuses, avant de prendre la tête de l'organisation le 21 juillet 2003.

Gérard Matisse, 75 ans,

petit-fils du peintre Henri Matisse et fils du sculpteur Jean Matisse ; passionné d'équitation, il avait créé un haras et une école en Savoie. Il fut l'un des grands donateurs du musée Matisse du Cateau-Cambrésis, ville natale de son grand-père ■ **J. L. ET O. W.**

Décédés

Philippe Amaury, 66 ans, patron de presse

Fils d'Emilien Amaury, fondateur en 1944 du *Parisien libéré*, il dirigeait depuis vingt-trois ans le groupe Amaury, qui détient de nombreux

FEFERBERG - AFP



titres (*Le Parisien*, *L'Equipe*, *L'Echo républicain*, *France football*, *Vélo Magazine*) et la société Amaury Sport

Organisation, qui organise le Tour de France cycliste, le rallye-raid Dakar, l'Open de France de golf, le Marathon de Paris, et d'autres.

Claude Piéplu, 83 ans, comédien

BENARROCH - SIPA



C'était d'abord une voix, celle du narrateur des « Shadoks », célèbre dessin animé.

C'était aussi un excentrique à l'œil

perçant, qui n'était vraiment à l'aise que « dans l'expression aérienne et distancée de l'humour ». Sa filmographie (plus de cent films) est riche de personnages aussi loufoques que le portier de la série « Palace ».

Shohei Imamura, 79 ans, cinéaste japonais

Père de la nouvelle vague nipponne, découvert en France dans les années 60 grâce à « La femme insecte », il reçut deux fois la palme d'or à Cannes, en 1983 pour « La ballade de Narayama » et en 1997 pour « L'anguille ».

Robert Parienté, 75 ans,

journaliste sportif à *L'Equipe* durant quarante ans. Erudit, il écrivit également de nombreux livres historiques. **Raymond Triboulet, 99 ans,** résistant, ancien ministre du général de Gaulle.

Max Meynier, 68 ans, comédien au théâtre, puis animateur sur RTL des « Routiers sont sympa », émission qui fera de lui l'idole des chauffeurs. **Kazimierz Gorski, 85 ans,** légendaire sélectionneur de l'équipe de football de Pologne. **Edouard Michelin,** voir page 72 ■ J.L.

ÉCONOMIE

CLERMONT-FERRAND

LE DESTIN TRAGIQUE

Depuis la disparition, au large de la Bretagne, de l'héritier de la dynastie, les Bibs sont partagés entre chagrin et inquiétude. La succession d'Edouard Michelin ouvre une période d'incertitude pour la multinationale.

DE NOTRE CORRESPONDANTE À CLERMONT-FERRAND
GENEVIÈVE COLONNA D'ISTRIA

«**M**erci, vous étiez un grand patron», «*On ne vous oubliera jamais*». «*Pourquoi?*» Les yeux rougis, le visage fermé, les employés se succèdent depuis samedi, par petits groupes, pour signer les registres de condoléances mis à la disposition d'un personnel brisé par le chagrin. La place des Carmes de Clermont-Ferrand, siège historique de Michelin, est deve-

nue en quelques jours un véritable lieu de pèlerinage. Une grande photo d'Edouard, tout sourire, a été installée devant l'entrée de la manufacture. De nombreux bouquets de fleurs jonchent le sol. Les drapeaux ont été mis en berne et un silence de circonstance règne aux abords de la serre géante qu'avait fait construire l'héritier dès son arrivée à la tête de l'entreprise.

Ce jeune capitaine d'industrie n'était pas seulement le patron de tous ces «*Bibs*» désormais orphelins. Son dynamisme, son jeune âge – 42 ans – et son attachement viscéral maintes fois prouvé pour l'Auvergne et Clermont-Ferrand avaient fait de lui un homme estimé. Presque un membre de la famille. «*Chez moi, on est Michelin de père en fils, sanglote comme un gamin ce gaillard d'une cinquantaine d'années, venu déposer une rose. Ma femme et moi, on travaille là. Avant, c'était mon père, et avant encore mon grand-père. Mi-*

AFP



François Michelin avec son fils Edouard, à Clermont-Ferrand, en mai 2002



DES MICHELIN

VICTIMES DE LA « LESSIVEUSE » ?

« **E**douard Michelin rêvait d'une partie de pêche au bar parce qu'il avait vu un reportage à la télé. Quand il a fallu trouver quelqu'un de sûr, on a tout de suite pensé à Normant, le meilleur d'entre nous », raconte son ami, André Le Berre, président du Comité des pêches de Bretagne. Guillaume Normant, dit « Lomic », un marin confirmé, a donc annulé la sortie prévue le 26 mai avec un journaliste de TF1 pour partir avec son « invité de marque ».

A 7 heures, le « Liberté », son petit ligneur en alu, a quitté le port d'Audierne, suivi du « Korrigan », où avait pris place Thierry Bolloré, le cousin du PDG. Au départ, tout le monde devait embarquer sur le « Liberté », mais Normant s'y est opposé. Ce jour-là, la visibilité était mauvaise à cause de la brume. « *Lomic et moi, on s'était parlé la veille. Il ne voulait pas sortir et avait proposé de différer le départ d'une journée. Il a pris la mer pour faire plaisir* », dit Robert Bouguéon, qui dirige le Comité des pêches du Guilvinec. Vers 13 heures, le « Korrigan » est rentré au port. Quelques heures plus tard, on repêchait le corps d'Edouard Michelin. Guillaume Normant,



Le « Liberté 2 » dans le port d'Audierne, quinze jours avant le drame

44 ans, père de deux filles, est toujours porté disparu.

Les premières images de l'épave du « Liberté », qui gît par 70 mètres de fond à l'ouest de l'île de Sein, n'ont montré aucune trace d'avarie et l'hélice semble intacte. Reste « la lessiveuse ». L'endroit où Normant pêchait était réputé dangereux à cause des forts courants et des rochers affleurants. « *Un bateau pris dans un tourbillon peut couler en trente secondes* », dit Robert Bouguéon. Ce qui expliquerait pourquoi le patron du « Liberté » n'a pas eu le temps de déclencher sa balise de détresse ■ C. L. ET O. R.

chelin, c'est toute ma vie. Je suis bouleversé. » Pendant ce temps, le ballet incessant des caméras et des photographes de presse débarqués du monde entier fait fuir d'autres personnes qui pensaient pouvoir se recueillir tranquillement. « *Je reviendrai plus tard, enrage ce cadre. Quand tout ce barnum sera terminé!* »

Depuis la disparition tragique de l'héritier de la dynastie, pas une voix discordante ne s'est élevée pour critiquer l'homme. Tout juste quelques incurables syndicalistes de la CGT ont-ils trouvé à redire sur la personnalité du patron. « *Pour nous, Edouard Michelin, c'était les fonds de pension et la Bourse. Il travaillait d'abord pour les actionnaires!* » envoie sèchement ce militant. Comme une leçon trop bien apprise.

Car l'hommage est bel et bien unanime. L'onde de choc est immense et les larmes sincères. Son décès accidentel secoue la rue comme les plus hautes sphères de l'Etat. « *C'était un grand chef d'entreprise, respecté de tous ceux qui l'ont côtoyé et un homme doté de grandes qualités humaines* », s'est immédiatement exprimé Jacques Chirac, d'Amérique du Sud où il était en voyage officiel. « *Je vis cette disparition comme un deuil personnel*, affirme Valéry Giscard d'Estaing, ancien président de la région, qui connaît intimement la famille Michelin. *Edouard était un visionnaire. Il vivait simplement. C'était un homme talentueux et modeste. C'est une véritable tragédie pour sa femme et pour sa famille nombreuse.* »

Père de six enfants – tous encore très

LES DRAMES D'UNE FAMILLE

La saga Michelin n'a rien d'un long fleuve tranquille. D'autres drames en d'autres temps sont venus endeuiller la famille. Le 27 août 1932, Etienne, le grand-père d'Edouard, trouve la mort dans un accident d'avion, à seulement 34 ans. Le sort s'acharne. Son frère, Pierre, se tue à son tour au volant de sa voiture, au même âge, la veille du nouvel an 1938. En quelques années, Edouard, le cofondateur de la manufacture, a perdu ses deux héritiers naturels. Il fait appel à Robert Puiseux et Pierre Boulanger, futur patron de Citroën, pour assurer la cogérance. Pour la première fois, la commande n'est pas dirigée par un Michelin. Il faudra attendre 1956 pour que François reprenne le flambeau. Mais entre-temps d'autres drames se sont joués. En 1949, un cousin de la famille trouve la mort lui aussi sur la route avec ses deux fils. Il n'a que 29 ans. Jean-Pierre tombe au front en 1943 et cinq autres membres de la famille sont internés dans les camps nazis, dont Marcel, qui n'en reviendra pas ■ G.C.I.



Edouard Michelin, ici en 1889 (assis, deuxième en partant de la gauche), cofondateur de la manufacture, a perdu ses deux fils

RUE DES ARCHIVES



Marcel Michelin ne reviendra pas des camps nazis

HARLINGUE/ROGER-VOLLET



Pierre, le grand-oncle d'Edouard, se tue en voiture, à 34 ans, à la veille du nouvel an 1938

DR

jeunes –, l'héritier naturel avait repris les rênes de la « maison » il y a sept ans presque jour pour jour, en juin 1999, succédant à son père, François. Il incarnait ainsi la cinquième génération de Michelin à la tête de la manufacture. Un passage de relais exemplaire, dans la pure tradition familiale. Edouard avait été choisi parmi ses cinq frères et sœurs pour assumer cette lourde tâche. Une sélection programmée dès son plus jeune âge par le patriarche, à qui il vouait une admiration sans borne. Un amour et un respect d'ailleurs réciproques.

Après un parcours sans faute – école privée catholique à Clermont-Ferrand, lycée jésuite Sainte-Geneviève à Versailles, Centrale en 1987, d'où il sort ingénieur, service militaire dans les sous-marins nucléaires –, Edouard intègre la « maison ». Avait-il envisagé un autre destin ? « Son sens inné du devoir et des responsabilités nous impressionnait, assure ce proche collaborateur. C'est d'ailleurs l'une des principales caractéristiques des Michelin. »

Pour accéder au sommet, Edouard avait dû comme les autres – et sans doute plus encore – faire ses preuves. Parti du plus bas de l'échelle « pour éprouver la pénibilité du travail d'ouvrier », il avait, dans le plus strict anonymat, fait ses gammes dans les usines du Puy-en-Velay (Haute-Loire) et de Montceau-les-Mines (Saône-et Loire), avant de s'envoler pour les Etats-Unis en 1991. Là-bas, Carlos Ghosn, alors directeur de Michelin Amérique du Nord, devenu depuis patron de Renault, lui enseigne la gestion à l'américaine. Il y avait aussi appris l'anglais, qu'il maîtrisait parfaitement.

« C'était un patron moderne, résume Brice Hortefeux, ministre délégué aux Collectivités territoriales et conseiller régional. Le hasard a voulu qu'on se rencontre en tête à tête quelques jours avant sa mort, à mon ministère. Il m'avait parlé longuement de ses projets. Il était impressionnant et modeste à la fois. Il avait contribué à ouvrir sa société vers l'extérieur, rompant ainsi avec la tradition familiale du secret et de la discrétion. »

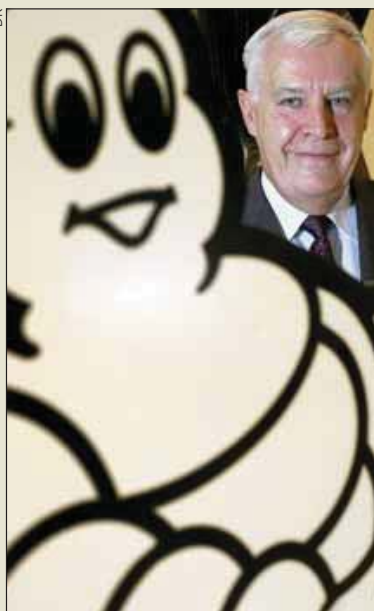
Nommé à la cogérance en 1991, aux côtés de son père et de René Zingraff, l'ami de toujours, Edouard avait définitivement été mis sur orbite en 1999, propulsé à la tête d'une galaxie de 130 000 salariés dans le monde. A 36 ans, il était aussi devenu le plus jeune patron du CAC 40 ! Une bourde de débutant le fait très vite passer de l'ombre à la lumière. En annonçant le même jour une croissance de 20 % des bénéficiaires et la suppression de 10 % des effectifs en Europe, celui que presque personne ne connaissait s'était subitement retrouvé sous les feux de la rampe. Un amendement portant son nom avait même été présenté par la gauche, préconisant de sanctionner les « licenciements boursiers ».

Le jeune patron, groggy, s'était alors « senti tout petit ». Mais, depuis cette erreur passée à la postérité, Edouard avait accompli un parcours sans faute à la tête de l'entreprise, redevenue entre-temps numéro un mondial du pneu. Excellent gestionnaire, passionné par son métier et père de famille investi, Edouard

MICHEL ROLLIER, SUCCESSEUR MALGRÉ LUI

Inconnu du grand public – et de la plupart des employés –, Michel Rollier, 62 ans, est devenu bien malgré lui le successeur d'Edouard. Entré chez Michelin il y a seulement dix ans, ce financier grisonnant au regard azur a fait toute sa carrière dans l'industrie papetière. Ancien directeur général adjoint d'Aussetat Rey (du groupe International Paper), fondé par l'un de ses ancêtres, il n'a rejoint la firme auvergnate qu'en 1996.

Après avoir occupé le poste de directeur du service juridique, il assure dès octobre 1999 la fonction de directeur financier du groupe. Intéressé l'an dernier cogérant aux côtés d'Edouard Michelin et de René Zingraff (qui préparait alors son départ à la retraite, effectif depuis le 12 mai), Michel Rollier connaît une progression éblouissante au sein du leader mondial du pneumatique.



Michel Rollier est cogérant depuis 1999

Une ascension qui ne doit rien au hasard.

En réalité, le nouveau patron a beau ne pas s'appeler Michelin, il n'est pas pour autant étranger à la « maison ». Son père, François Rollier, fut lui aussi cogérant à la tête du groupe de 1966 à 1991, partageant le pouvoir avec le patriarche François Michelin, dont il était également le cousin germain... La mère de François Rollier se chargea aussi du père d'Edouard, devenu orphelin très jeune. Des anecdotes familiales qui jalonnent l'histoire de la manufacture, très attachée à la préférence familiale.

En cent quarante ans d'existence, la commandite Michelin n'a que très rarement été dirigée par un étranger au sérail, et encore de façon provisoire, en attendant l'avènement d'un nouveau Michelin ■ G. C. I.

Michelin, qui vivait en toute simplicité dans un appartement du vieux Clermont, était doué pour la vie. Quelques semaines avant la tragédie, il déclarait : « Je suis aussi bien comblé par ma vie de famille que par mon travail »...

En seulement sept ans passés à la tête de l'empire, le bilan d'Edouard est impressionnant. A la fin des années 90, le groupe traverse une passe très difficile. Michelin a du mal à digérer le rachat d'Uniroyal Goodrich. L'endettement est énorme et les pertes dépassent 800 millions d'euros. Clermont-Ferrand vient de connaître plusieurs plans sociaux. (En vingt ans, la manufacture a divisé par deux ses effectifs, passant de 30 000 à environ 14 000 salariés aujourd'hui.) « Quand il est revenu à Clermont, se souvient Serge Godard, maire de la ville, on l'appelait "l'Américain". Tout le monde craignait qu'il ne délocalise, qu'il ne fasse encore des coupes claires... Il n'en a rien été. Au contraire. Il aimait sa ville et il a eu l'occasion de le prouver à de multiples reprises. »

Premier acte symbolique fort, Edouard fait raser le vieux siège décrépît clermontois pour construire des bâtiments plus accueillants, plus aérés, avec serre tropicale géante donnant sur la rue. Ef-

fet garanti! Seconde révolution, le jeune patron, même s'il tient les journalistes à distance raisonnable, a compris tout l'intérêt d'ouvrir son entreprise aux médias. Là où François avait posé des cadenas, Edouard crée un service communication redoutablement efficace qui dépoussière l'image du leader mondial du pneu.

Cet apport de sang neuf s'accompagne d'une nouvelle vision stratégique du marché. François avait été le conquérant de l'Amérique, Edouard était en

La commandite Michelin

Michelin est une société en commandite par actions. Tout le pouvoir est concentré entre les mains des gérants de la commandite. Edouard Michelin décédé, Michel Rollier reste seul aux manettes. Il a seul le pouvoir de désigner un cogérant. La formule un peu particulière de la commandite permet à une famille d'exercer son contrôle sur la société tout en ne possédant qu'une minorité d'actions. Elle exerce un effet dissuasif contre les tentatives d'OPA. La commandite a cependant une contrepartie énorme : les gérants sont garants sur leurs biens des dettes du groupe. Ils n'ont pas droit à l'erreur. La formule, peu usitée, a néanmoins été retenue chez Lagardère, Hermès ou Elior, ou encore par le financier Marc Ladreit de Lacharrière ■

passé de devenir l'aventurier des pays émergents. Lors d'un récent voyage à Greenville (Caroline du Sud), au siège de Michelin Amérique, il avait souligné l'importance de ces marchés. « La Chine, la mieux placée par sa taille et son potentiel, la Russie très prometteuse aussi, l'Inde, la Thaïlande, l'Europe de l'Est et le Brésil nous intéressent. » Enfin, là où son père raisonnait de façon pyramidale, Edouard avait réorganisé l'empire par lignes de produits (poids lourds, génie civil, tourisme...). Son bilan ne serait d'ailleurs pas complet si l'on n'évoquait le retour gagnant de Bibendum en formule 1 depuis 2001. Là aussi, le fils prodige avait vu clair. Pour la seule année 2005, Michelin a remporté tous les titres mondiaux des disciplines phares du sport mécanique, dont 18 victoires sur 19 en Grand Prix. Un exploit inégalé à ce jour.

Le big boss laisse une entreprise en bon ordre de marche avec des comptes en règle et une feuille de route toute tracée pour les cinq ans à venir. L'année 2005 s'achève sur un bénéfice record de 889 millions d'euros, malgré un contexte international peu favorable. « Il avait la baraka ! confie ce proche. Lui succéder ne sera pas une sinécure ! » ■

Décédés

Claude Terrail, 88 ans, restaurateur

Propriétaire de La Tour d'argent, un des plus célèbres restaurants du monde, fondé en 1582, ce dandy avait mené en sa jeunesse une vie



MONIER/RUE DES ARCHIVES

de jet-setteur, épousant Barbara Warner, fille d'un grand producteur de Hollywood. Succédant à son père André en 1947, il

donnait depuis, immuable œillet à la boutonnière, « deux représentations par jour, sauf le lundi, à *Sa Majesté le client* ». Il avait intronisé en 2003 son fils André aux commandes de son « théâtre », où le canard au sang est roi et dont la cave recèle 300 000 bouteilles, dont certaines inestimables.

Philippe Amyot d'Inville, 68 ans,

vice-président du groupe Ouest-France

Ce père de 7 enfants, issu d'une lignée de militaires, avait fait des études de philosophie, de théologie et de gestion. Il était entré à



QUEST-FRANCE/MAXPPP

Ouest-France en 1974, et en gravit les échelons jusqu'au poste de vice-président du conseil d'administration. Il était

aussi administrateur de *La Presse de la Manche*, de *Publi-Hebdos* et du *Courrier de l'Ouest*.

Gérard Léonard, 60 ans, député UMP de Meurthe-et-Moselle et maire de Saint-Max.

Irène Aïtoff, 101 ans, pianiste-accompagnatrice et chef de chant. **Henri Magne,**

53 ans, copilote, accidenté dans la dernière étape du rallye du Maroc. **Rocio Jurado,**

61 ans, diva de la chanson populaire espagnole. **Ray-**

mond Davis, 91 ans, prix Nobel américain de physique en 2002. **Viktor Fischl, 93 ans**,

écrivain et diplomate tchèque puis israélien sous le nom d'**Avigdor Dagan** ■ J. L.

Décédés

André Mandouze, 89 ans **Universitaire et latiniste**

Spécialiste de saint Augustin, normalien, professeur de latin, figure de la Résistance, il était enseignant à la faculté d'Alger depuis un an lorsqu'il dénonça, en 1947, la répression des Algériens. Accusé de haute trahison pour son soutien au FLN, il fit de la prison. Après l'indépendance



ALAIN PINOGES/CIRIC

de l'Algérie, il y dirigea l'enseignement supérieur puis revint en France enseigner à la Sorbonne.

Toute sa vie, cet intellectuel chrétien se définit comme « un militant de l'esprit ».

György Ligeti, 83 ans

Compositeur autrichien.

Charles Haughey,

80 ans, ancien Premier ministre irlandais. **Georges-Paul**

Wagner, 85 ans, ancien avocat du FN et de J.-M. Le Pen. **Lord**

Thomson of Fleet,

82 ans, magnat de la presse, homme le plus riche du Canada.

Billy Preston, 59 ans, pia-



RUE DES ARCHIVES

niste et compositeur américain, surnommé le « cinquième Beatle » pour avoir participé à certains de leurs succès.

Léon Weil, 109 ans, l'un des sept derniers « poilus » de la Première Guerre mondiale. **Major Bruce Shand, 89 ans**,

officier de cavalerie, père de la duchesse de Cornouailles, beau-père du prince de Galles ■ J. L.

Décédés

Raymond Devos, 83 ans Humoriste

Amuseur, clown, chansonnier et musicien, il avait découvert son don de conteur dès l'âge de 5 ans, mais ce n'est qu'à 33 ans, en 1945, après

LIPNITZKI/ROGER-VIOLLET



une série de petits boulots, la guerre et le STO, qu'il débute au cabaret. Il présente son premier one-man-show en 1964 et

connaît trente ans de tournées triomphales. Non-sens et jeux de mots caractérisent son œuvre.

Jean Roba, 75 ans Dessinateur de BD

Après une courte carrière dans la publicité, ce Bruxellois se tourne vers la BD, sous l'influence de Franquin, « père » de Spirou. En 1959, il conçoit « Boule et Bill », mettant en

R. VANDEN BRUGGE/SIPA



scène un petit garçon et son cocker, qui connaîtra un immense succès (25 millions d'exemplaires vendus). Après

28 albums, il passe le relais, en 2003, à Laurent Verron, qui continue de faire vivre les deux héros.

René Renou, 54 ans, président du comité national des vins et eaux-de-vie de l'Inao ; il avait vaincu sa leucémie, mais une crise cardiaque l'a emporté au cours d'une mission en Corée du Sud.

Dr Marcel Roux, 56 ans, un des pionniers et ancien vice-président de Médecins sans frontières, il avait révélé en 1991 les massacres du Kurdistan ; il résidait en Chine depuis une douzaine d'années.

Joseph Zobel, 91 ans, écrivain martiniquais, auteur entre autres de « La rue cases-nègres ».

Amiral André Patou, 95 ans, compagnon de la Libération. **Rolande Falcinelli,**

86 ans, organiste et professeur d'orgue. **Hiroyuki Iwaki,**

73 ans, chef d'orchestre japonais.

Barbara Epstein, 76 ans, cofondatrice du magazine littéraire américain *The New York Review of Books* ■ C. P.

Décédés

Jacques Lanzmann,
79 ans, écrivain
et parolier



HASKELL - SIPA

Cet amoureux des voyages, père de sept enfants, a mis sa vie en livres et en chansons. Conteur boulimique, il avait commencé à écrire à l'âge de 27 ans et connu son premier succès l'année suivante avec son roman autobiographique « Le rat d'Amérique », adapté au cinéma par Jean-Gabriel Albicocco. De sa rencontre avec Jacques Dutronc en 1965 demeurent des tubes éternels. « Il est 5 heures, Paris s'éveille »...

Aaron Spelling,
83 ans, producteur



DELMAS - VISUAL PRESS AGENCY

Consacré par le « Guinness des records » comme « le producteur le plus prolifique de tous les temps », avec près de 200 séries à son actif, dont « Dynasty » ou « Starsky et Hutch ». Il fut, dès les années 60, l'un des hommes les plus puissants de la télévision américaine.

Michel Poulet, général,
57 ans ; il avait participé à la libération des otages de Kolwesi en 1978. **René Küss, 93 ans,** chirurgien ; pionnier de la greffe du rein, il a reçu en 2002 le prix Medawar, l'une des plus hautes distinctions de la médecine et de la biologie scientifique, pour l'ensemble de sa carrière.

Edouard Landrain,
75 ans, député UMP de la Loire-Atlantique. **Vincent Sherman, 99 ans,** réalisateur américain, pilier du studio Warner Bros. **Arif Mardin, 74 ans,** producteur d'Aretha Franklin et David Bowie. **Charles Smith, 57 ans,** guitariste du groupe funk Kool and the Gang. **Denis Faul, 74 ans,** prêtre d'Irlande du Nord, infatigable défenseur des droits de l'homme ■ C. P.

La mort de Marie-France Stirbois

En hommage à mon amie

par Christian Baeckeroot

Marie-France était née le 11 novembre 1944. C'est peut-être pour cela que madame Charles, sa mère, la plaça sous le double patronage de la Mère du Christ et de la France.

Profondément patriote, sa mère, décorée de la croix de guerre 1939-1945 avec palme, guida les premiers pas de Marie-France dans le combat pour l'Algérie française.

Pour les plus anciens d'entre nous, nous connaissons Marie-

France depuis quarante ans, à l'époque où elle était militante des Jeunes TV (Tixier-Vignancour). Marie-France rencontra Jean-Pierre, son futur mari, dans ce mouvement de jeunes.

Son engagement se poursuivit sans interruption, que ce soit à Nanterre, où elle rencontra Bruno

suite page 2

Chr.B.

SUITE DE LA PAGE 1

La mort de Marie-France Stirbois

Gollnisch, puis au sein du Mouvement Solidariste et enfin au Front national qu'elle rejoignit en 1977, avec Jean-Pierre Stirbois, Michel Collinot et leurs amis.

Elle milita ensuite en Eure-et-Loir où dès 1982, un an avant l'émergence du Front national, elle recueillait 9,58 % des voix dans un canton de Dreux, son mari obtenant 12,63 % dans l'autre canton de Dreux. En 1986, Jean-Pierre étant candidat en Ile-de-France, elle assura la direction de la liste régionale d'Eure-et-Loir et fit preuve, à travers une campagne exemplaire de terrain, de sa capacité à animer des équipes de militants. Ses amis d'Eure-et-Loir peuvent en témoigner : pendant ces mois d'hiver, du lever du jour à la nuit tombée, avec son équipe, elle visita une à une les quatre cents communes du département.

C'est grâce à cette présence que, trois ans plus tard, elle apporta au Front national un succès qui, hormis la réélection de Jacques Bompard aux municipales d'Orange de 2001, n'a jamais été égalé au sein de notre mouvement dans une élection locale : elle recueillit alors dans un scrutin majoritaire, qui nous est toujours défavorable, 62 % des voix et fut élue en décembre 1989 députée à l'Assemblée nationale, représentant une circonscription de plus de 100 000 habitants. Pendant plus de trois ans, elle batta seule face à 576 députés du Système et y représenta crânement le Front national.

Ainsi en 1989, date de son élection, Marie-France Stirbois militait déjà depuis un quart de siècle, en

Photo : Olivier Figueras.



ayant toujours partagé cet engagement avec son mari, jusqu'à la disparition de celui-ci l'année précédente. Le décès de Jean-Pierre n'avait pas limité son engagement politique mais l'épreuve avait développé en elle une chaleur humaine et une capacité à écouter les autres.

Battue par la vague RPR de 1993, elle ne renonce pas et est élue, toujours au scrutin majoritaire, conseiller général de Dreux-Ouest avec 55 % des voix en mars 1994. Ayant acquis une notoriété certaine, elle est retenue par Jean-Marie Le Pen pour être élue député européen en juin 1994.

NB : Au-delà de ses succès électoraux, elle est toujours restée une militante qui savait que la victoire n'est pas toujours au rendez-vous mais que l'essentiel est de se battre et de témoigner.

Jusqu'à la fin de l'année dernière, elle a continué à lutter pour les idées nationales, que ce soit à Nice, à Antibes avec Jean-Claude, dans le Var et partout où les militants réclamaient sa présence, son sourire et sa ténacité. Sa réussite politique, elle la devait aussi à cette image que tous gardaient d'elle, souriante, désintéressée matériellement, dévouée à son idéal et à l'écoute de tous, image que même ses adversaires lui reconnaissaient.

Ainsi Marie-France, depuis sa prime jeunesse, a partagé sa vie entre sa famille qui représentait tant de choses pour elle et son engagement politique, engagement autour des valeurs nationales qu'elle partageait avec Jean-Pierre et nous tous.

A Dieu Marie-France !

Chr.B.



On l'appelait Marie-France

le bradeur de notre province d'outre-Méditerranée.

Aujourd'hui, c'est son sourire que je veux garder précieusement. Lors d'un dîner chez des amis pieds-noirs dans le Midi, l'an dernier, elle faisait déjà face à la terrible maladie. Avec ce courage tranquille et cette pudeur qui sont le signe des âmes fortes.

Face à cette perte tragique, on oubliera les mauvaises manières que lui fit un parti auquel elle avait tout donné. Et nous savons que cette épreuve s'ajoutant à l'épreuve aura assombri ses dernières heures. Elle va nous manquer. Elle nous manque déjà car nous l'aimions avec le cœur. Mais nous avons la certitude que, partie sur les ailes des oies sauvages, elle nous attend dans le royaume de Dieu.

A.S.

● Un service funèbre sera célébré pour Marie-France Stirbois le 22 avril, à 11 heures, en l'église Saint-Jean-Baptiste (ex-église du Vœu), avenue Saint-Jean-Baptiste à Nice. Ses obsèques se dérouleront ce jeudi à Villeneuve-Loubet dans la plus stricte intimité.

AINSI, la Faucheuse, qui nous arrache beaucoup des nôtres ces derniers temps, est-elle venue chercher, un dimanche de Pâques, Marie-France Stirbois (*Présent d'hier*). Et il aura fallu, au terme d'une longue lutte, rien de moins que le « crabe » pour avoir raison d'une femme dont tout l'engagement se sera appelé « courage et fidélité ».

Dans les années soixante-huitardes, nous étions à la faculté de Nanterre dans un lieudit, par une sorte d'ironie toponymique, « Nanterre-La Folie ». Nous nous battions le dos au mur. Et nous avions peur parfois. Pas Marie-France qui, à plus d'une occasion, nous a fait – à l'instar des héroïnes de l'Antiquité – remonter en ligne. En prenant sa part, toute sa part, du danger.

Cadette de la famille Charles, elle était issue d'un père et d'une mère résistants. Et ardents gaullistes. Jusqu'à l'affaire algérienne qui consacra leur rupture totale avec

Hommages à Marie-France Stirbois

Dans un communiqué, Jean-Marie Le Pen, qui passe ainsi l'éponge sur les différends qui les opposèrent ces dernières années, dit sa tristesse d'annoncer la mort de Marie-France Stirbois, « membre du Bureau politique, conseiller régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur, conseiller municipal de Nice ».

De son côté, Jacques Bompard s'est dit *touché profondément* par ce décès, rendant hommage à une *camarade de combat* avec laquelle il a *toujours été en phase*. Elle était de ceux, a-t-il ajouté, « qui se battent pour un idéal ».

Quant à Bruno Mégret, il a dit s'associer à la douleur de ses proches, leur adressant ses condoléances attristées.

Enfin, Philippe de Beauregard considère que, avec cette disparition, « c'est une belle page du nationalisme français qui se tourne ».

« En outre, ajoute-t-il, la Provence et le Var perdent une personnalité médiatique d'envergure nationale. » Une personnalité qui, « par son charme, son courage, son dynamisme et sa présence très active sur le terrain », avait fait *un tabac parmi les militants et sympathisants*.

PHILIPPE CASTELLI

Partenaire privilégié de l'émission « Les grosses têtes » de Philippe Bouvard, le comédien Philippe Castelli est décédé dimanche dernier à l'âge de 80 ans à Paris à l'hôpital Georges-Pompidou des suites d'une complication cardio-respiratoire. Natif de Chaville (Hauts-de-Seine), il avait promené sa silhouette longiligne, sa démarche molle et flegmatique dans quelque 86 films, ainsi qu'au théâtre et à la télévision.

DÉCÈS

L'intellectuel et figure du trotskisme européen, Boris Fraenkel, s'est suicidé à l'âge de 85 ans en se jetant d'un pont sur la Seine à Paris il y a une semaine. L'écrivain avait initié l'ancien Premier ministre socialiste Lionel Jospin au trotskisme dans les années soixante.

DÉCÈS

Le général de brigade aérienne Albert-Charles Meyer, qui avait recueilli des renseignements essentiels sur l'armée allemande en France occupée et avait créé les commandos-parachutistes de l'air en 1956, est décédé samedi à l'âge de 85 ans.

LABARRÈRE

André Labarrère, maire socialiste de Pau est décédé à l'âge de 78 ans. Il avait annoncé le 11 avril qu'il était atteint d'un cancer mais qu'il n'avait pas pour autant l'intention de démissionner. Maire de cette ville béarnaise depuis 1971, député puis sénateur, ancien ministre délégué des Relations avec le Parlement de 1981 à 1986, André Labarrère avait été l'un des tout premiers élus à annoncer publiquement son homosexualité.

Au mort !

Léon Weil n'est plus. Le « poilu » a rejoint mardi, à l'âge de 109 ans, ses camarades tombés en 1917 à l'assaut du plateau de Craonne et de la ferme d'Hurtelise.

Né le 16 juillet 1896, il avait été mobilisé à vingt ans et incorporé au 5e régiment de chasseurs alpins en Alsace. Son parcours de combattant devait le conduire en 1917 sur le terrible et sanglant « Chemin des Dames », où plus de 150 000 hommes trouveront la mort.

Plus tard, lors de la Seconde Guerre mondiale, Léon Weil devait participer à la libération de la France dans le cadre de la Résistance, comme « membre actif des renseignements dans le réseau Gallia ».

Capable de nager sur des distances impressionnantes jusqu'à l'âge de 102 ans, il était, avec Lazare, 107 ans, un des deux survi-



D.R.

vants de la Der des ders résidant dans le Val-de-Marne. Après sa mort, il ne reste plus en France que six survivants de la Grande Guerre, dont le doyen est Maurice, 111 ans, qui vit dans le Var et connaît la cinquième génération de sa descendance.

F.D.



PRÉSENT

NUMÉRO 6104

MARDI 13 JUIN 2006

1,50 €

Antilles-Réunion 2 € • Tahiti - Nouvelle Calédonie 290 FP

www.present.fr ou www.presentquotidien.com

Georges-Paul Wagner est mort le dimanche 11 juin

Cher Maître...

Il nous manquera. Terriblement. L'avocat, l'éditorialiste, l'écrivain, l'orateur, le conférencier, l'érudite, qui mit tout son grand talent au service de la France éternelle, sans relâche... Mais surtout l'homme. Georges-Paul Wagner, le compagnon d'armes, mémoire vivante du mouvement national qui ne dédaignait pourtant point les plus jeunes, malgré leurs défauts ; le convive délicieux, savourant un bon vin comme il goûtait un beau texte, entre amis ; l'homme de sage expérience qui pour autant n'était pas revenu de tout, et dont le regard et le sourire malicieux ne traduisaient pas l'ombre d'une méchanceté. Dieu sait pourtant qu'il aurait pu se laisser aggraver par le spectacle d'une France qui s'en va, et d'un monde qui peu à peu sombre dans le refus du vrai, du beau, du bon, du juste. Ah, il ne les aimait pas, Georges-Paul Wagner, les fossoyeurs de la morale et du bon sens, les hypocrites parangons de la fausse vertu républicaine et de l'« antiracisme » destructeur des patries. Il avait trop lu... Maurras, entre autres, et trop vu de ce petit monde des puissants pour ne pas savoir s'indigner, et nous faire partager son indignation.

En journalisme comme devant les tribunaux, il avait toute la rigueur de l'homme droit, rien de la rigidité du doctrinaire. « Raide comme la justice » ? Il avait beau être homme de loi, chez lui c'était l'expression de l'humanité qui l'emportait toujours, souvent teintée d'une sorte de nostalgie de temps plus civilisés, d'un étonnement devant les rugosités de notre époque brutale et oublieuse de son passé. On a souvent décrit Georges-Paul Wagner comme un honnête homme égaré dans notre siècle (pour notre plus grand bonheur). Tout ce que cela suppose de culture et d'intelligence rendait inévitable qu'il le jugeât avec sévérité, mais sa sévérité ne portait pas trace d'amertume.

Il laisse un souvenir de bonhomie, de bienveillance, de gentillesse, de délicatesse qui multiplie notre peine devant son départ. Combien étions-nous, déjà, à *Présent*, à ne pas pouvoir l'évoquer sans ajouter aussitôt : « Qu'il est bon, ce Georges-Paul, vraiment, c'est le meilleur des hommes... » ?

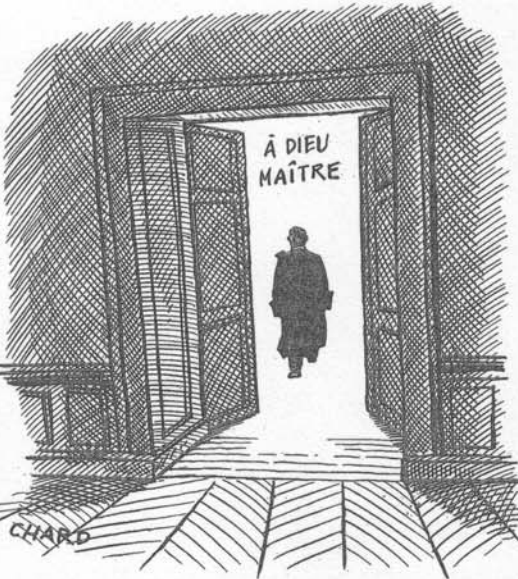
Oui, les souvenirs se bousculent. Georges-Paul Wagner dans les petits matins de *Présent*, donnant en peu de mots une leçon de politique à la faveur de l'info du jour... Cela faisait déjà quelques années que, fatigué, il ne participait pas à nos réunions de l'aube, et déjà c'était un vide. Georges-Paul faxant sa chronique hebdomadaire, ou son « papier » littéraire, et nous, à l'autre bout, nous délectant de ses phrases si bien balancées et de ses jugements

éclairés par une immense érudition, secrètement contents d'en avoir la primeur. Il y avait aussi la voix de Maître Wagner, ample, ronde, assez puissante pour remplir une cour d'appel – ou, les vicissitudes des procédures aidant, nous l'entendimes bien plus d'une fois plaider. Je revois ses mains de juriste, ponctuant son discours de mouvements expressifs, même s'il n'était pas adepte d'effets de manches mais d'argumentations solides, sagement procédurières quand il le fallait et toujours en règle avec l'honneur...

Car « notre » Georges-Paul Wagner n'hésitait pas à défendre les pros-

un énième voyage entrepris pour aller défendre, à l'autre bout de la France, ce qui lui semblait plus important que la vie ; et de Georges-Paul évoquant avec bonheur un petit-fils encore adolescent dont il se découvrait complice dans l'amour de la langue française...

Je me souviendrai de Georges-Paul chez nous, chez lui, dans les prétoires et jusque dans l'hémicycle où la « droite » libérale le blackboulait à l'heure du vote, après avoir manifesté presque honteusement et sous cape son approbation pendant les débats : je me souviendrai de lui comme d'un grand homme, qui en



crits de ces temps de dictature molle : *Présent*, en nos nombreux procès, et aussi beaucoup de figures du mouvement national, Jean-Marie Le Pen en tête, et encore le docteur Dor, accusé de terrorisme pour avoir brandi des chaussons devant des partisans de l'avortement... Il fut aussi le défenseur de Mgr Lefebvre, injustement accusé de « racisme ». Et de tant d'autres...

Je me souviendrai de Georges-Paul Wagner tenant en haleine un auditoire charmé et convaincu, mais aussi d'un combattant descendant dans l'arène médiatique pour prendre la pensée unique à rebrousse-poil, quand il estimait devoir dire qu'un violeur et assassin d'enfant mérite la mort et qu'une justice pénale sans cette clef de voûte qu'est la peine de mort fera toujours la part trop belle aux criminels.

Je me souviendrai de Georges-Paul sur un quai de gare, fatigué par

nous quittant nous laisse héritiers de l'ardente obligation de défendre et de préserver ce que, bien mieux que nous, il défendait et chercha à préserver.

De lui il y a mille choses à dire, et elles seront dites ici : nous n'avons pas fini de lui rendre hommage ni de raconter « Maître Wagner », à commencer par les plus anciens d'entre nous que vous pourrez lire dans les jours à venir.

Mais à l'heure du deuil nous pensons davantage à l'homme qu'à son action, et nous voulons avant tout rappeler ce qu'il fut, prier pour lui. Nous voulons dire notre affection et notre peine partagée à Monique, sa femme, et à ses enfants, ses petits-enfants, et aussi notre conviction que Georges-Paul s'est endormi en une « paix certaine, entre les bras de l'Espérance et de l'Amour »...

JEANNE SMITS

Chers amis de *Présent*,

J'ai la tristesse de vous annoncer la mort de mon père, ce dimanche 11 juin 2006, à 11 heures.

Il aura tenu la plume jusqu'au bout de ses forces. Ne pouvant plus assurer sa chronique de ce lundi, il m'a demandé d'appeler Zita de Lussy pour l'en prévenir, ajoutant en souriant : « Je peux bien m'occuper quelques jours de vacances. »

Les articles pour *Présent*, chaque semaine depuis son opération du mois d'octobre 2005, lui ont permis de se tenir droit et d'affronter la maladie avec sérénité.

Il continuait à se tenir informé de l'actualité par la lecture de toutes les revues et de tous les journaux amis et des autres et, en même temps, remontait le fil de ses souvenirs, de l'histoire et de la littérature, par une lecture de nombreux livres de sa vaste bibliothèque.

Il avait dû, à son grand regret, décliner les invitations qui lui étaient adressées. Ainsi, écrivait-il, le 11 mai 2006, à Bernard Antony une lettre qui traduit combien il était toujours attentif aux batailles à mener.

Selon ses volontés, ses obsèques seront célébrées à Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

François Wagner

Georges-Paul

Mon cher Georges-Paul.

J'ai peine à croire que j'écris ces mots et que vous n'êtes plus là. Mon cher Georges-Paul... Un jour vous m'avez dit que vous aimiez bien que je vous appelle « Georges-Paul » (nous n'avions que 45 ans de différence). Alors j'ai continué.

Je l'ai écrit un jour, je ne peux plus penser qu'à ça aujourd'hui : vous étiez l'homme le plus agréable, le plus facile, le plus profondément gentil et doué d'une merveilleuse nature que j'aie rencontré dans ma vie professionnelle. C'est-à-dire que vous étiez le personnage éminent que la droite nationale connaissait et que vous étiez le délicieux Georges-Paul, le très rare et très unique Georges-Paul que je connaissais.

Vous arriviez au journal le jeudi matin bien avant l'aube avant d'aller au palais et c'était mon tour d'être le « chef du jour ». Que l'on juge bien de l'incongruité de la situation, c'était à moi de vous « commander » un article et de vous diriger ce jour-là. Cela vous faisait sourire avec une parfaite délicatesse et ces moments-là ont été pour moi une formidable école. Nous avons travaillé, je le crois, avec beaucoup d'ardeur, de complicité, de bonheur.

Vous aimiez nos « dégages » à cinq ou six à l'occasion de nos dîners-rencontres qui nous faisaient sillonner la France. Vous y étiez un orateur exceptionnel. Très sensible à l'intimité et au côté particulièrement chaleureux de ces réunions. Nous

nous sommes dit publiquement de jolies choses pendant ces moments-là. Mon Dieu merci, nous avons pu un peu nous le dire.

Vous y étiez également un excellent compagnon. Convive raffiné et bon vivant, infiniment cultivé, spirituel, attentif, amusé et amusant. Vous sachiez vous-même les meilleurs moments avec cette humeur, cet humour, cet amour de la vie et ce regard bienveillant qui changeait tout.

Dans ce qui a été « l'âge d'or » de *Présent*, vous étiez un camarade de combat, un frère et un maître. Et pour ceux qui vous côtoyaient, l'exact contraire d'un égoïste et d'un emmerdeur.

J'ai eu la fierté et l'honneur d'être votre cliente. Avec Jean Madiran, vous avez fait de « L'affaire Parmentier » un épisode emblématique aux enjeux judiciaires déterminants : contre l'interdiction d'une expression libre et légale d'une opinion politique critique sur les réalités de l'immigration en France.

La vérité, avec éclat, c'est ce que vous avez fait entendre cette fois encore à la 17e chambre correctionnelle de Paris où les présidents de séance posaient sur vous des regards où passait une évidente admiration. Plusieurs centaines de personnes devant la 17e, vous n'aviez jamais oublié l'ambiance de ce jour-là. Alors que vous étiez arrêté dans le vestiaire des avocats, un de vos

suite page 2

CAROLINE PARMENTIER

Prix du numéro par abonnement postal : 1,20 €

SUITE DE LA PAGE 1

Georges-Paul

confrères vous avait interpellé :

— *Cette clameur que j'entends, cher confrère, c'est parce que nous avons un nouveau bâtonnier ?*

— *Pas du tout, c'est pour ma cliente du journal Présent !*

Avant de m'asseoir sur le banc des prévenus, ce qui était quand même une expérience inédite pour moi, vous m'aviez gentiment pris le bras, rassurant comme un bon « coach » :

— *Vous êtes très pâle, ça vous va bien mais ne leur donnez pas le plaisir de vous voir défaite. Vous êtes dans votre bon droit. Parlez fort.*

Cet après-midi-là, votre démonstration réjouissante, votre hauteur de vue, la pertinence de votre argumentation, le charme, la musique, l'art qui étaient les vôtres ont récompensé tous ceux qui s'étaient mobilisés pour nous.

Vous, plus qu'un autre, méritiez une carrière tranquille et dorée faite de confort matériel et social, de sécurité, de reconnaissance publique, de Légion d'honneur, d'entrées dans

les plus hautes sphères du système. Une carrière d'avocat médiatique et superstar, des ambitions au barreau de Paris, un tremplin pour le bâtonnat, une place d'éditorialiste dans la grande presse, un siège politique.

Entre l'honneur et les honneurs, vous avez fait votre choix. Vous n'avez jamais accepté de vous arranger avec la vérité, avec votre conscience, vos convictions, votre mémoire. Homme libre et homme d'honneur, vous êtes resté fidèle à ce que vous étiez. Jusqu'au bout. Avec ce cœur léger. Cette joie de vivre. Cette espérance.

Aujourd'hui ma petite fille de six ans m'a vue pleurer.

Assez pour en être alarmée.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?*

La réponse finalement aurait pu faire un article :

— *J'ai perdu un ami que j'aimais. Il s'appelait Georges-Paul Wagner. C'était un très grand monsieur. Je vais t'expliquer qui c'était.*

CAROLINE PARMENTIER

Notre adieu à Georges-Paul Wagner

Aujourd'hui vendredi 16 juin 2006 nous célébrons à Saint-Nicolas-du-Chardonnet les funérailles de notre ami Georges-Paul Wagner, dans le rite catholique traditionnel, latin et grégorien selon le missel romain de saint Pie V.

ECRIVAIN, JOURNALISTE, HOMME POLITIQUE, il avait longuement exercé le métier d'AVOCAT, et depuis la loi Pleven de 1972, pour lui désormais avocat voulait dire : avocat politique devant les tribunaux de la répression ethnique. Il fut ainsi l'avocat du FN, de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X, bien sûr de *Présent*, et d'à peu près toutes les composantes et amitiés du mouvement national.

Homme politique, membre du bureau politique du FN depuis 1988, il en avait été, de 1986 à 1988, l'un des trente-cinq élus à l'Assemblée nationale, et l'un des plus appliqués à y remplir les tâches qui incombent à un député. Il le fit avec la compétence, la pertinence, l'éloquence qui étaient les siennes. Il n'était pas tout à fait invraisemblable que puisse s'ouvrir pour la droite nationale la voie d'une participation plus ou moins lointaine au pouvoir républicain, et l'on se plaisait à imaginer quel admirable Garde des Sceaux lui pourrait faire : attentif au rétablissement de la peine de mort, à l'exécution exacte de nos lois justes, à l'abolition rapide de nos lois injustes, jugées aux critères des principes généraux du droit, de la loi morale naturelle et de nos meilleures coutumes traditionnelles.

On pouvait l'imaginer aussi bien à la tête d'un ministère qui ne serait plus l'affreux et nuisible « ministère de l'Éducation nationale », forteresse de la féodalité syndicalo-marxiste, mais qui aurait retrouvé son ancien et juste nom de « ministère des Beaux-Arts et de l'Instruction publique ».

En effet il ne s'était pas engagé à moitié dans la vie politique. Il y manifestait les qualités éminentes qui haussent l'homme politique au niveau de l'homme d'État. C'est en quoi il faisait penser à Jacques Bainville. Il lui ressemblait par la force calme du jugement, par la juste mesure qu'il apportait à l'expression de ses convictions les plus profondes, par l'élégance française d'une langue classique. Quel grand ministre des Affaires étrangères aurait été Jacques Bainville ! Quand il mourut, Maurras écrivit : *Deuil de l'État*. Mais l'État ne manifesta aucun deuil. Aujourd'hui semblablement nous aurions pu dire pour Georges-Paul Wagner : *Deuil national*, cela lui était dû, mais il n'en est rien, et nous avons dit seulement : *Deuil du mouvement national*. Avec le même sentiment que Maurras à la mort de Bainville : nos institutions écartent les hommes de haute qualité qui auraient pu être de grands serviteurs de la France, elles les écartent des postes de commandement et d'enseignement, elles les renvoient à la vie privée ou, en politique, à un rôle d'opposition et de critique. Du moins, pour les honorer comme ils le méritent, pour conserver vivante leur mémoire et présent leur exemple, le mouvement national remplit une fonction de suppléance : il fait, à sa mesure, ce qu'à la sienne ne fait plus notre nation, captive sous anesthésie mentale d'un long cauchemar auquel il faut que survive au moins la mémoire de notre identité. Nous devons à la France, nous devons à Georges-Paul Wagner une méditation sur sa vie, sur son œuvre, sur sa mort. Il était en somme la civilisation française.

CEST FRANÇOIS BRIGNEAU qui nous l'avait fait rencontrer. A *Minute* déjà il l'avait eu pour défenseur dans ces procès par lesquels le gaullo-communisme entendait imposer sa version mythique de la seconde guerre mondiale. En 1981, quand nous étions quatre, avec Hugues Kéry et Bernard Antony, à tricoter le projet d'un journal, Brigneau nous disait :

— Mais nous aurons l'air de faire « *Itinéraires* au quotidien ».

Tous les quatre en effet nous écrivions dans la revue *Itinéraires*. Alors Brigneau nous présenta son ami Georges-Paul Wagner et un ami de Jean-Marie Le Pen, Pierre Durand.

Georges-Paul Wagner reçut naturellement la haute main sur les formalités juridiques et administratives de la fondation. Mais nous lui proposâmes aussi d'entrer au club très fermé des directeurs-fondateurs, où de la sorte nous aurions été six. Il eut le sentiment que s'il était parfaitement libre d'écrire ce qu'il voulait ou il le voulait, il l'était moins de devenir co-fondateur, co-propriétaire et co-directeur d'un quotidien politique sans l'autorisation du bâtonnier ; et justement il ne voulait rien demander à celui qui était bâtonnier à l'époque.

C'est pourquoi il n'y eut que cinq co-directeurs-fondateurs, au nombre desquels il ne figurait point. Mais entre nous, nous lui donnions le titre amical de « co-fondateur clandestin ».

DÈS LE DÉBUT il écrivit régulièrement dans *Présent*, qui fut pendant vingt-quatre ans (et quatre mois) sa principale et le plus souvent son unique collaboration rédactionnelle. C'est du moins dans *Itinéraires* qu'il fit sa première grande analyse de la situation juridique créée depuis dix ans par la loi Pleven. Pendant dix années les victimes de la répression ethnique qu'elle avait instituée avaient tendance à s'en défendre plutôt comme d'un accident personnel, survenu par l'effet d'une méprise particulière. Il s'agissait au contraire d'un système, celui de la supercherie antiraciste, créant une situation générale. J'ai raconté plusieurs fois comment la riposte judiciaire de Georges-Paul Wagner a été une contre-attaque qui fit un temps reculer le système. Il fallut à l'imposante de la prétendue « lutte contre toute discrimination » le renfort en 1990 d'une nouvelle loi, la loi Gayssot, dont l'article premier disait plus clairement et plus impérativement ce qu'avait dit la loi Pleven :

« Toute discrimination fondée sur l'appartenance ou la non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion est interdite. »

Sournoisement, sous prétexte d'antiracisme, la loi républicaine rendait pénalement coupables la préférence familiale, la préférence nationale, la préférence religieuse. Et l'école de la magistrature produisait en série des juges marxistes pour faire de cette loi une application indéfiniment extensible.

LES TRIBUNAUX nous convoquaient au palais de justice à 13 h ou 13 h 30, bien que les juges fussent très rarement ponctuels, néanmoins il convenait aux prévenus d'être toujours à l'heure, car il pouvait suffire d'une fois pour être catastrophique. Nous déjeunions alors dans un charmant petit restaurant de l'adorable et discrète place Dauphine, juste derrière le Palais. Se mettre à table avant midi posait un problème technique, aimablement résolu par la gentillesse du patron Claude Wortemann, que nous pressentions plutôt de gauche mais qui, se débattant dans le carcan de la fiscalité, des réglementations, des contrôles, comprenait notre indignation contre ce que Maurras avait appelé « des lois qui sont un brigandage ». Nous nous étions déjà tout dit auparavant sur la procédure en cours. Nous avions l'esprit libre pour parler de l'actualité des arts et lettres depuis Eschyle et Phidias, d'histoire depuis Thucydide et Tacite, de philosophie depuis Pythagore, Parménide et Platon ; et, bien sûr, du cinéma. Il n'y avait chez Claude Wortemann aucun liessos où nous rafraîchir en trempant négligemment nos pieds comme faisaient Socrate et ses disciples dans leurs dialogues ; il y avait en revanche, avec modération mais sans déplaisir, un châteauneuf du pape assez recommandable. Autour de Georges-Paul qui, à notre tête, allait ensuite à la bataille du prétoire, nous étions trois, quatre ou cinq selon les circonstances, le plus souvent Caro, Alain, Chard à l'occasion, et Rémi, Jeanne, quelquefois Zita ; Michèle aussi ; et puis Béa, au cours de son bref et fulgurant passage parmi nous ; dans une convivialité joyeuse et tendre qui ajoutait un vibrato particulier à notre camaraderie professionnelle et à notre communauté de destin politique.

Il en allait de même pour les descentes sur zone de nos déjeuners ou dîners-rencontres mémorables, d'Arcachon à Toulon, de Lille à Pan, de Nantes à Strasbourg, jamais sur notre initiative mais au gré des invitations sympathiques de nos lecteurs. De tout ce que nous avons ainsi vécu avec Georges-Paul, les uns gardent quelque chose de ce qui fut le charme indicible de leur jeunesse journaliste, et les plus anciens cultivent le souvenir de ce qui a été pour eux comme une nouvelle jeunesse. C'était ce que Caroline Parmentier appelle « l'âge d'or » de *Présent*. Ce qu'en tout cela nous devons à Georges-Paul, nous avons eu la chance de pouvoir le lui dire de son vivant, quand pour ses cinquante ans de barreau nous lui avons présenté notre « hommage jubilaire et jubilatoire », c'était en 1997, il était adressé à l'*Advocato civique proclaro G.-P.W.*, c'est son titre en une brochure toujours disponible chez DPF (Chiré).

LA CRISE DU MOUVEMENT NATIONAL, dans les toutes dernières années du XXe siècle, suscita chez quelques-uns, et sans que nous l'ayons voulu, l'appel à ceux qu'ils nommèrent « les trois sages » : Georges-Paul Wagner, François Brigneau et moi-même. On attendait de nous, à défaut d'un impossible arbitrage, au moins un apaisement. Dans ce sens Alain Sanders mit en scène une vidéo où, interrogés par lui, l'on nous voyait et entendait prononcer nos sentences. Avec trois styles différents, avec chacun sa manière de voir, nos conseils pratiques convergeaient tout à fait. La sagesse ! C'était beau comme du Plutarque. Bien entendu cela n'eut aucun impact. Mais il en sortit qu'ainsi confrontés à la juste mesure de leur commune influence sur la marche du monde, les trois supposés sages décidèrent qu'une fois par mois, le temps d'un déjeuner, ils se retireraient ensemble sur l'Aventin d'un restaurant convenable. Ce déjeuner mensuel connu une interruption accidentelle, c'est la vie, en 2003-2004 ; puis il reprit comme devant pendant un an, jusqu'à ce mois d'octobre de l'année dernière où Georges-Paul nous annonça que pour le moment il n'avait plus tellement le goût du bon vin et serait un mauvais convive. Il était extrêmement discret sur sa maladie, et jamais on ne l'entendit se plaindre.

Les lecteurs, jusqu'au dernier moment, ne se sont doutés de rien. Jusqu'au bout il a tenu la plume, monté la garde à son créneau, pour entretenir la flamme des grandes fidélités, avec une lucidité intacte, un courage indompté dans les souffrances physiques, mais depuis quelque temps avec dans son style l'ombre légère d'une gravité nouvelle, celle qui marque les paroles dont celui qui les prononce sait qu'elles sont parmi les dernières, et il masquait à peine dans une citation de Baudelaire son lent détachement d'« un monde où l'action n'est pas la seule du rêve » et d'un débat public « où l'on cherche en vain une idée qui dépasse l'entresol ». Tout était dit.

Au vide qu'il laisse maintenant, on mesurera mieux sa grandeur.

JEAN MADIRAN



Ce que nous laisse Georges-Paul Wagner

Georges-Paul Wagner ne nous laisse pas seulement son exemple, sa vie, le souvenir de ses combats, mais aussi une œuvre écrite d'une haute qualité ; plusieurs volumes de

chroniques (comme ses *Promenades à travers un septennat*) ou d'histoire (comme son *Maurras et la justice*), et beaucoup d'articles ainsi qu'une importante correspon-

dance qui méritent d'être édités. Nous reproduisons dans cette page l'une de ses dernières « Chroniques du lundi », parue le 7 mars. — J.M.

Pour le jeune Barrès de son premier livre, le barbare est celui qui entrave ou dévoie « le développement de tel moi délicat, hésitant et qui se cherche », le barbare qui n'est pas de « sa patrie psychique ». Dans *L'Homme libre*, son second livre, son moi « se perfectionne et s'augmente » à travers des expériences et à travers le contact avec des entités ou des hommes qui le guident et qu'il appelait déjà au secours à la fin de *Sous l'œil des Barbaires*, les nommant « axiome, religion ou prince des hommes ». A la fin du *Jardin de Béatrice*, le troisième livre, il y a une campagne électorale, et le boulangisme pointe à l'horizon. Barrès s'y prépare à devenir l'auteur et l'acteur des *Déracinés* et le chantre de la Terre et des Morts.

Avec le temps et les leçons de la vie, il a rejoint le Maurras qui, dans un article de *La Gazette de France* de septembre 1901, nous donne sa définition de la civilisation, et a contrario de la barbarie. Il observe combien les dictionnaires de son temps (et aussi du nôtre) sont vagues, flous, incertains sur cette notion. Il cite un passage : « civiliser, rendre civil, polir les mœurs, donner la civilisation ». Seul le terme polir nous oriente vers quelque chose de cette politesse qui est le fruit d'une civilisation répandue dans les mœurs. Louis XIV tirait son chapeau ou du moins le soulevait devant les dames qu'il rencontrait dans les galeries de Versailles. Il était poli. La question se pose de savoir s'il était civilisé, quand il faisait ravager le Palatinat ou traitait par lettre de cachet tel personnage qui lui avait déplu. Mais, autoritaire et respecté, il avait obtenu que sous son règne, comme l'a dit Bos-

suet, « la terre de France ne tremble plus », ouvrant la place aux poètes, aux musiciens, aux peintres, aux sculpteurs, aux jardiniers et plus généralement à une beauté, vénéérée comme telle, et sans laquelle il n'y a pas de civilisation digne de ce nom.

Civilisation

Lassé de consulter des dictionnaires qui ne lui apprenaient rien, Maurras nous propose cette définition de la civilisation : elle « consiste dans un fait et dans un seul fait, très frappant et très général. L'individu qui vient au monde dans une "civilisation" trouve incomparablement plus qu'il n'apporte. Une disproportion qu'il faut appeler infinie s'est établie entre la propre valeur de chaque individu et l'accumulation des valeurs au milieu desquelles il surgit ». Autrement dit une civilisation est un capital transmis et plus la civilisation dans laquelle l'homme surgit par sa naissance, par son immigration ou son invasion, est de grande qualité et plus l'homme, qui y vit, a envers elle des devoirs plus que des droits.

Il doit la maintenir, la respecter, l'entourer d'une admiration qui la grandit à ses yeux et lui permet par ses propres œuvres de la grandir encore. La thèse de Maurras rejoint la thèse barrésienne de la terre et des morts. Une civilisation a ses racines et sa nationalité. Elle se souvient qu'elle est régie par des pensées et des découvertes qui nous ont été transmises et qui demeurent immobiles au milieu de nos agitations, pour nous guider. Les « pères profonds, têtes inhabitées » dont parle Paul Valéry dans son *Cimetière marin*, sont ainsi non seulement nos guides, comme Virgile dans *L'Enfer*

de Dante, mais aussi nos créateurs.

Si la civilisation est bien celle que nous venons de définir à travers Barrès et Maurras, c'est dire comme nous en sommes loin aujourd'hui. Le mot est sorti de l'usage et on lui préfère culture, qui a l'avantage de supprimer toute hiérarchie entre les œuvres et les créateurs et de promouvoir le caillou et la ferraille au niveau des créations que les commissaires-priseurs vendent bien et parfois mieux que les autres.

Ces « œuvres »-là ne demandent pas l'admiration, mais le simple regard du passant. Les vernissages sont réservés à des hommes assez vernis, et incultes en même temps, pour les prendre comme œuvres d'art et y placer beaucoup d'argent, qui vaudra des noyaux de cerises quand la civilisation aura heureusement fait renaître le jugement.

Droits et devoirs

Le propre de la société que Chirac, Villepin et Sarkozy nous présentent en discours et nous transforment en lois c'est de distribuer des droits et d'ignorer les devoirs et d'inscrire au fronton de la maison France : « Entrée libre ». Au surplus, pourquoi faudrait-il payer à l'entrée d'une nation qui reconnaît d'emblée tous ses défauts et s'agenouille pour les reconnaître devant le premier venu. Notre passé a tellement d'ombres qu'on cherche en lui une part de lumière. Loin que nos visiteurs aient quelque dette à notre égard pour l'asile qu'ils nous réclament, nous sommes endettés envers eux. Algériens, ils chiffrent très haut tout le mal que nous leur avons fait, par nos routes, nos

ports, nos villes, nos hôpitaux, notre langue qu'ils ne veulent plus apprendre. Chirac, qui fait tout pour leur plaisir, jusqu'à transformer nos lois en chiffons de papier, voudrait pourtant bien signer avec eux un traité d'amitié en arabe, accompagné de quelques indemnités qui nous ruineront un peu plus.

S'agissant d'un traité où nous abdicons nos droits et reconnaitrons des dettes, il sera le contraire de ce qu'une civilisation prévoit, la hiérarchie des contractants, la reconnaissance des connaissances et du mieux-être apporté, la réciprocité, le souvenir des bienfaits. On pourra appeler ce futur traité barbaresque puisque la vérité des faits et des hommes y sera niée et reniée.

Nos nationaux eux-mêmes (indignes souvent de porter ce nom) se ruent littéralement à l'abaissement de leur nation. La manière dont les socialistes ont réagi, comme saint Louis aurait pu le faire à l'idée d'un péché mortel, à la simple affirmation du caractère positif de notre colonisation, les a décrits, tous autant qu'ils sont, en traîtres de mélodrames. Ils sont à l'image de ce que montrent des Français les jugements rendus en vertu de la loi Pieven et de la loi Gayssot, dignes des châtimens, fussent-ils barbares, que leurs victimes leur infligent.

Pas une voix officielle ne s'élève de l'Elysée, de Matignon, de la Place Beauvau pour rendre à la France l'hommage dû à la civilisation qu'elle a répandue, ne serait-ce que par sa langue, qu'on n'utilise plus que pour la dévaluer et la méconnaître et jamais pour oser dire, ne serait-ce qu'une fois avec le cher Du Bellay : « France, mère des arts, des armes et des lois. »

Si les derniers sondages font des-

pendre à nos dirigeants l'escalier, c'est le dernier étage et même la cave qu'ils méritent, incapables de nous apporter, de nous rendre ce souffle où il y aurait poésie et réalisme, énergie, force et courage, fidélité aux péres de notre histoire.

Commentaires

La pauvreté des commentaires politiques se juge aux éditoriaux du *Figaro Magazine* où l'on cherche en vain une idée qui dépasse l'entresol. La promotion du dernier livre de Bernard-Henri Lévy rassure le lecteur qui craindrait de lire un hebdo de droite, car c'est toujours chez cet écrivain la même haine de la France française et les mêmes considérations abscones d'un philosophe au col dégrafé, qui se prend pour Tocqueville.

Faut-il donc, comme le Barrès du début, en appeler à quelque maître qui nous tirerait de l'ornière et de l'ennui et nous montrerait les chemins pour nous sortir de la barbarie ? Barrès avait songé à l'appel au soldat ; on sait ce qu'il en fut avec son Boulanger sentimental. Il songea aussi dans son appel du début à quelque prince des hommes, qui ne songerait pas seulement à se faire photographier dans les hebdos et qui aurait assez de force et de courage pour assurer l'ordre et le maintenir et remettre en place toute les institutions et les valeurs.

« Le véritable amour serait d'agir », dit Barrès en conclusion. Mais qui ramassera le glaive ? Ou faut-il avec Baudelaire se résigner à sortir sans regret « d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve » ?

GEORGES-PAUL WAGNER

L'hommage de Jean-Marie Le Pen

Georges-Paul Wagner, le grand avocat des causes nationales s'est éteint à l'âge de 85 ans

Avocat honoraire au Barreau de Paris, ancien député Front national des Yvelines, ancien membre du Bureau Politique, au Front national, il fut pendant des décennies, l'infatigable défenseur des patriotes français et particulièrement du Président du Front national.

Homme de grande culture et de grand talent, son courage, son dévouement sans limite en faisaient une personnalité respectée de tous y compris de ses adversaires.

En mon nom personnel et en celui de ma famille, celui des dirigeants et adhérents du Front national, je présente à son épouse Monique et son fils François, tous deux avocats au Barreau de Paris, à sa famille et ses amis, mes affectueuses condoléances.

Nous serons nombreux à l'accompagner le vendredi 16 juin à 10 h 30 en l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet pour lui faire nos derniers adieux.

Tarifs d'abonnement

- 6 mois : 168 €
- 1 an : 302 €
- 2 ans : 580 €

Chèques bancaires, CCP ou mandats à l'ordre de : Présent, 5 rue d'Amboise, 75002 Paris. (CCP 19.471.22 T Paris)

Abonnement-liberté par virement automatique mensuel : 27,50 €
Nous demander le formulaire.

Attention : il nous faut au moins une semaine pour mettre en route un abonnement.

Une dernière lettre...

Georges-Paul Wagner n'a pas fait ses adieux à Présent, car il a été avec nous sur le front depuis le début, et jusqu'au bout. Quelques jours avant son décès il avait encore, nous le savons, le projet de dicter sa « Chronique du lundi » à ses fils, afin qu'elle nous parvienne pour paraître dans notre numéro daté du 12 juin. C'est dire si nos batailles communes lui tenaient à cœur, jusque dans la souffrance de sa maladie.

Il avait eu aussi le projet et l'espoir d'assister, le 13 mai dernier, au premier « Banquet annuel de l'AGRIF », l'Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne. Il dut finalement renoncer, et s'en excusa auprès de Bernard Antony. Avec l'aimable autorisation de ce dernier, nous publions ici la lettre de Georges-Paul Wagner, car elle résume en quelque sorte l'héritage qu'il laisse à ses compagnons d'armes : un devoir de fidélité à la France et à la chrétienté, sous la lumière de l'espérance surnaturelle. — J.S.

Le 11 mai 2006

Mon cher Bernard,

J'avais été trop optimiste, en promettant de venir au Banquet du 13 mai de l'AGRIF, et même d'y prendre la parole. J'ai appris depuis que la maladie peut fondre sur vous à la vitesse du son, et la convalescence se faire à la lenteur de la justice.

Je ne puis donc être parmi vous que par la pensée. Une pensée d'abord d'amitié et de reconnaissance pour vous qui portez depuis le début l'AGRIF sur vos épaules, comme Atlas portait la voûte du ciel, multipliant les communiqués, les combats, les réunions.

Une pensée aussi pour vous, vaillants confrères, qui avez mis en œuvre l'AGRIF

dans tous les prétoires, souvent victorieusement, malgré la mauvaise volonté des juges.

Une pensée enfin pour vous tous qui assistez à ce banquet, soutenant l'action de l'AGRIF de vos deniers, de votre temps, de votre parole. Une ligue de vertu, comme la LICRA ou tant d'autres, qui ne vit que de subventions est une ligue de petite vertu, une ligue entretenue. Vous avez permis à l'AGRIF d'être cette ligue de combat utile, nécessaire et vraiment représentative. Continuez et multipliez vos efforts.

Les soldats de l'AGRIF, c'est-à-dire de la France et du christianisme, ont combattu et combattent, et Dieu leur donnera la victoire.

Georges-Paul Wagner

L'hommage de Bruno Mégret

Bruno Mégret et le MNR saluent la mémoire de Georges-Paul Wagner

Homme de talent et de culture, Georges-Paul Wagner était l'avocat des grandes causes et représentait à bien des égards l'archétype de ce que la culture française peut produire de meilleur tant sur le plan intellectuel que moral.

Il a toujours su mettre sa vie en accord avec ses convictions et développer ses grandes qualités au service de ce qu'il croyait juste et vrai. En ce sens il avait le respect de ses amis mais aussi de ses adversaires. Il restera dans nos cœurs comme un homme de conviction et de courage.

Bruno Mégret adresse, en son nom et en celui du MNR, ses condoléances attristées à son épouse, à ses fils et à sa famille.

Dans un prochain Supplément littéraire, Jean Cochet reviendra sur l'ami, l'avocat et l'homme politique que fut Georges-Paul Wagner.

PRÉSENT

5, rue d'Amboise - 75002 Paris
Phone : 01.42.97.51.30
Fax : 01.42.61.97.79

Directeur éditorial : Jean Madiran. Directeur de la rédaction : Jeanne Smits. Rédacteur en chef : Caroline Parnetier (en copie matérielle). SARL PRÉSENT pour 99 ans au capital de 15 626,02 euros, site 5 rue d'Amboise, 75002 Paris. Gérant : Jeanne Smits. Co-gérant : Zita de Lussy. Imprimeur RPN - 93190 Livry-Gargan. Dépôt légal : 2e trimestre 2006. CPPAP : 0508 C 83178 - ISSN : 07.50.52.51. Directeur de la publication : Jeanne Smits.

www.present.fr
www.presentquotidien.com

Mort de Raymond Devos

Le plus grand des mots

Il le disait lui-même : vieillir, c'est pas bon pour la santé. « Tenez ! mon voisin, il pouvait pas s'empêcher de vieillir... Eh bien, il en est mort ! »

Cet orfèvre du verbe qu'était Raymond Devos a ainsi été rattrapé, ce 15 juin, par l'un de ces (jeux de) mots qu'il affectionnait, et que nous aimions partager avec lui.

Il faudrait, à les rappeler tous, un temps qui manque, et une mémoire puissante. Car Devos incarnait un verbe toujours alerte, sans cesse en création d'un nouveau mot, et d'un rire qui, pour être sincère, n'en prêtait pas moins à penser...

Il me souvient que, avec un ami atteint du même mal, je me distraisais, certaine année qui vient de prendre un coup de vieux supplémentaire, en écoutant, voire en récitant, les nombreux sketches dont il a émaillé sa vie. Fatale erreur ! L'engrenage jouait à plein, comme un sortilège, et une fois engagé, impossible de faire machine arrière. Pris, condamné à écouter, à réciter, comme si toute autre voix eût été un sens interdit.

A Dieu, Devos ! que votre verbe scintillant retentisse désormais, par-delà les étoiles, au paradis des anges.

OLIVIER FIGUERAS

Hommages à Georges-Paul Wagner

Combattant de la liberté

Rentré d'un nouveau voyage à Saint-Petersbourg dont nous avions tant parlé ensemble quand la ville avait retrouvé, en 1991, son nom historique, j'ai appris l'affreuse nouvelle avec accablement. Depuis longtemps, nous devions déjeuner ensemble... Et puis, ce rendez-vous avait été remis à plusieurs reprises. Stupidement et aussi, hélas, par force majeure. Je ne me console pas de cette nouvelle rencontre manquée. La dernière était au micro de Radio Courtoisie qui est un peu pour les ondes ce que *Présent* est pour la presse écrite, c'est-à-dire un rempart contre le mensonge, un puits d'où sort, triomphante, la vérité, un lien entre les Français qui n'en peuvent plus des repentances forcées et permanentes, des falsifications de l'Histoire, de l'affaiblissement de notre pays et de la médiocrité du personnel politique. Vaste programme ! Maître Georges-Paul Wagner était un combattant de la liberté d'expression, qui n'a rien à voir avec les vociférations des pensionnés du circuit médiatique, cette autopromotion mutualiste qui ne célèbre que les siens et lamine ceux qui refusent ce système. Sa tâche au journal était immense. Son talent aussi. On me permettra de dire que j'ai très rarement lu sous sa plume des critiques littéraires aussi dignes de ce nom, argumentées, bien construites, admirablement écrites. Si tous les journaux avaient cette tenue, la Presse se porterait mieux. Sa page et ses chroniques me manquent déjà. C'est donc un talent multiple que

nous pleurons et qui s'est battu jusqu'au bout, revenant au milieu des siens pour rendre sa belle âme à Dieu. Je partage la douleur de sa famille et m'associe, de tout cœur, au chagrin des journalistes de *Présent* et de ses lecteurs dont je fais partie.

Jean des Cars

Chers amis de "Présent",
J'ai été extrêmement attristé par la disparition de Maître Wagner.

Comme tous vos abonnés, j'avais le grand plaisir de lire chaque semaine ; je me suis délecté à ses mots d'esprit, à son humour raffiné, à l'analyse si fine des maux dont souffre cruellement notre pays. J'ai admiré en lui le parfait connaisseur de Maurras et de sa doctrine, mais je l'ai écouté aussi à Villepreux et je peux dire que son talent oratoire m'a enchanté autant que la prose de sa chronique hebdomadaire. J'ai eu aussi le privilège de dîner à ses côtés, de participer à une émission de Radio Courtoisie avec lui, et de feuilleter dans son bureau en sa compagnie les rarissimes éditions originales de Maurras, superbement reliées, qu'il collectionnait depuis ses jeunes années...

Il nous manquera à nous lecteurs, autant qu'à vous les rédacteurs de notre cher *Présent*, à qui j'exprime, avec ma femme, toute ma tristesse...

Louis de Condé

Difficile de résumer en quelques lignes le souvenir que nous laisse un homme comme notre vieil ami

Georges-Paul, aujourd'hui en un lieu de verdure où les communistes ne sont ni nombreux ni influents. Amertume aussi à la pensée de ne pouvoir accompagner sur le quai du train de son dernier voyage un homme qui m'avait si amicalement visité en prison, et si intelligemment défendu en chaque occasion de litige avec la République. Face aux avocats de la femme sans tête, qui, comme tous les criminels, a bien le droit, elle aussi, d'être défendue, je l'ai vu l'emporter chaque fois, malgré le loto judiciaire, par son esprit méthodique et sa douce force de persuasion. A vous faire croire que la loi peut être juste. Inouï ! Le plus ancien souvenir doit remonter à 40 ans, vers 1966, lors d'une conférence d'Action française, où je l'entendis démontrer, et son théorème me semble toujours irréfuté, la supériorité théorique de la monarchie héréditaire sur toute autre forme de gouvernement.

Son humour discret s'alliait parfaitement à une fidélité sans faille aux convictions qu'il défendait toujours avec bonheur, courtoisie et finesse, parfaite et brillante incarnation de l'école maurrassienne. Il était toujours disponible pour défendre, à l'antenne de Radio Courtoisie, l'héritage intellectuel et politique de son vieux maître, avec des arguments nouveaux et convaincants. Une antenne qu'on eût pu imaginer faite pour lui personnellement.

Et c'est encore dans ce cadre que j'ai eu, comme nous tous, la tristesse, au soir de ce dimanche torride,

d'apprendre le départ de ce vieux camarade. Mon amical défenseur.

Jean-Cilles Malliarakis

A toute l'équipe de "Présent"

Au décès de notre ami maître Georges-Paul Wagner, je m'associe à votre peine. Comme vous, j'en ai beaucoup. Je l'estimais et l'aimais.

Il avait toujours été très simple, accueillant, gentil... et c'était un grand écrivain.

Quelle perte !

Que Dieu, les saints Georges et Paul, assistent sa famille et votre équipe.

François Algoud

PS : L'avant-dernière émission à Radio Courtoisie avec le commandant Pierre Guillaume, nous l'avions faite ensemble sur « Maurras et la justice ».

A Georges-Paul Wagner,

à vous ses amis de "Présent",

Il était une âme, il était une culture, il était un esprit !

Une part de notre mémoire s'en va... celle d'un gentilhomme, celle d'un homme qui savait qu'il n'y a plus grand-chose de « gentil » chez l'homme actuel.

Et donc tout à espérer d'une reconquête en tout domaine : âme, culture, esprit !

Nous l'accompagnerons une dernière fois, lui qui a su épauler si sou-

vent nos familles de cœur si fidèlement.

Que les lys de France soient le seul linecel digne de lui !

Claudine Dupont-Tingaud

Ce mot pour dire mon émotion à la mort de Wagner.

Sa plume aristocratique, son détachement souriant, sa profondeur d'analyse, sa culture, étaient des qualités qui n'appartiennent qu'à notre famille... Très grande perte.

Michel Lagrot

Cercle algérieniste

Mon cher Alain,

Toi qui sais que je suis plongé dans l'affliction, sois mon interprète auprès de toute l'équipe de *Présent* pour exprimer ma profonde tristesse en apprenant la disparition de Georges-Paul Wagner, cet homme d'exception qui a mis son talent de juriste au bout de ses idées, et ses qualités d'homme de tradition au service des combats de notre temps.

Et j'ajouterais, me souvenant de mon bref passage dans cette fosse aux serpents qu'est le Barreau, tout spécialement celui de Paris, que Maître Georges-Paul fut un Grand Monsieur, très au-dessus de maints petits maîtres vibrionnants, vides et sonores.

Que Dieu l'accueille, et qu'Il nous garde tous

Pierre Dimech

La mort de Raymond Devos

L'aigle de mots

C'est la première fois que Raymond Devos, ce gros homme léger comme une plume, ne fait pas rire son public. Il avait tellement de dons – et tous les talents – qu'on avait fini par croire qu'il était immortel ou, au moins, qu'il s'en tirerait une fois de plus par un bon mot ou un p'tit air de clarinette (*Présent* du 17 juin).

Giani Esposito (je vous parle d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître) chantait naguère : « Ouvrez donc les lumières / Puisque le clown est mort / Et vous, applaudissez / Admirez son effort. » Devos était un clown de génie. Multi-instrumentiste, il jouait de la harpe, du piano, de la flûte, du concertina comme qui respire. Magicien des mots, il les tricotait, il les détournait, il les magnifiait, il les calembourdait, il les jonglait, il les architecturait, il les réinventait. Au début était le Verbe. Et puis vint Raymond Devos...



Né en 1922 à Mousron, en Belgique (qui est la vraie patrie du surréalisme), Raymond, installé en France avec sa famille, se mit au turbin dès l'âge de 13 ans. Une dizaine de petits boulots. « Mille métiers, mille misères », comme disait ma grand-mère. A 20 ans, le STO l'embarque dans le théâtre de la vie duraille. Le retour à Paris. Et la vie d'artiste. Avec des faims de mois longues comme des jours sans pain. Jusqu'à ce jour de 1956, il avait alors 34 ans, où un de ses sketches va déclencher un tsunami qui durera cinquante ans : « Il m'dit : *vous voulez quoi ?* J'lui dis : *j'voudrais voir la mer.* Il m'dit : *la mer ? Elle est démontée.* J'lui dis : *vous la remontez quand ?* Il m'dit : *c'est une question de temps.* »

Quand l'âge et la fatigue venant, il décida de ne plus monter sur scène, ce comédien du cirque, du théâtre, des tréteaux, continuera de vivre en compagnie des mots qu'il prenait à la lettre. Lui qui avait écrit la chanson la plus courte jamais écrite (une seule phrase : *Se coucher tard nuit*), il passa au roman. Sans se plaindre jamais des maux qu'il soignait à grandes rasades de mots, éternellement jeune, il commença d'aller vers la vieillesse : « A force de ne pas vieillir, on se rend compte un jour qu'on n'a pas eu de vieillesse. On m'a volé ma vieillesse ! »

Il va nous manquer. Parce que ce lutin qui savait que l'on ne badine pas avec l'humour n'a pas de remplaçant aujourd'hui que le rire gras et salace, les grosses blagues éculées (et je dis *éculées* pour rester décent), la lourde propagande politique, la chiennerie dégoulinante, sont le (bas) fonds de commerce des « comiques ».

On s'en consolera en pensant qu'il a aujourd'hui retrouvé tous ceux qu'il aimait, les Marcel Aymé et les Brassens, les Auguste et les Paillasse, les enfants de la balle et du paradis. « Même avec Dieu, il ne faut pas tenter le diable », disait-il. Et Dieu aime les jongleurs et les clowns.

A.S.

A Dieu, Georges-Paul, et merci !

L'événement politique de ces derniers jours n'avait lieu ni à Bruxelles, ni à Washington ou Téhéran, mais, plus réellement, à Paris, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où nous entourions nombreux Georges-Paul, notre bon Maître, pour un dernier adieu.

Un adieu qui, pour la plus grande part des hommes et des femmes qui constituèrent cette foule priante, était aussi un remerciement. L'abbé de Caqueray, qui célébrait la messe de funérailles, tint ainsi, avant l'absoute, à le remercier publiquement, au nom de la Fraternité Saint-Pie X pour la belle défense qu'il fit, voici quinze ans, de Mgr Lefebvre, lorsque le prélat, injustement accusé de racisme, avait été traîné devant les tribunaux.

L'abbé Lorans, pour sa part, en rendant hommage à l'avocat, devait souligner, en son homélie, quel mystère c'était « que de voir en un homme ainsi réunis et tant



de pugnacité et tant d'humilité, et tant de force et tant de gentillesse, et tant de conviction et tant de modestie ».

Mystère qu'incarnait, vendredi, à Saint-Nicolas, la foule nombreuse – nous étions près d'un millier ! – et néanmoins contrastée de tous ceux qui, ayant à cœur de se dire son ami, avait te-

nu à l'accompagner pour ce dernier voyage.

Connus, moins connus ou inconnus, tous pouvaient en effet l'appeler leur ami, tant il est vrai qu'il savait être bon avec chacun, et proche immédiatement de ce qu'on pouvait avoir à lui soumettre.

Il faudrait le citer tous – et c'est impossible, cette page n'y suffirait pas. Mais ils étaient tous là ceux qui, pour certains adversaires – voire ennemis – déclarés dans la vie courante, qu'elle soit politique qu'elle soit religieuse, avaient à honneur d'être présents.

Était-ce à l'avocat, était-ce à l'humaniste que l'on devait ce petit miracle ? Certes ! car Georges-Paul Wagner, s'il n'hésitait jamais, et quoi qu'il dut lui

en coûter, à dire haut et fort ses idées, à écrire clair et droit ses pensées et convictions, à tenir droit ses drapeaux, jamais non plus ces exercices n'engendraient chez lui méchanceté ou acrimonie. La rondeur, la bonhomie, qu'une époque vaine tient pour sottises, étaient chez lui manière de faire passer, même chez les plus rudes adversaires, les idées les plus droites.

Le droit ! Chez Georges-Paul, ce n'était pas simple matière du code. C'était, beaucoup plus sûrement, l'expression de ce qui est juste ; et, en une simplicité si rarement comprise de nos jours, ce qui est vrai, ce qui est beau.

Quand j'évoque sa simplicité, je veux dire que la bonté, la gentillesse lui étaient naturelles. Si chez certains elles sont un exercice qui frise la lourdeur, ces vertus lui venaient sans effort. Toujours d'égale humeur – mais de belle humeur ! Se dépassant sans compter, mais magnanime dans la victoire, laquelle, il est vrai et juste de le souligner, ne lui était pas étrangère.

Beaucoup, qui furent ses clients, ont dit combien ils avaient eu à honneur de l'avoir pour défenseur. Et l'on pourrait presque les entendre suggérer qu'ils attendaient avec fébrilité le procès pour l'avoir comme avocat.

Je n'en fus pas... Mais je l'eus – j'ose le mot ! – pour collègue. Collègue de plume, non de bar-

reau. Tant qu'il vint rue d'Amboise, une fois la semaine, commenter l'actualité, nous nous retrouvions au petit matin, et nous avions, selon les occasions, des échanges féconds – pour moi.

Au tout début de ma présence dans notre quotidien (c'était en 1992), j'étais bien jeune, et son amabilité s'adressait autant à mon nom qu'à ma personne. Petit à petit pourtant, sa bonté se fit plus pressante, et lorsqu'il se mit à citer, au détour d'une *Chronique du lundi*, l'un ou l'autre de mes articles, à me dire de vive voix le bien qu'il avait pensé de l'un ou l'autre de mes raisonnements, je sus – comme en des occurrences similaires avec mon père – ce que peut être l'orgueil.

Car Georges-Paul avait ce talent, lorsqu'il vous adoptait, de vous hisser, en quelque sorte, avec sa gentillesse et sa profondeur naturelle, à son niveau. L'amitié n'était pas chez lui un vain mot, et s'exprimait sans considération de sexe, ni d'âge. Son amitié était un don : il ne la reprenait, ni ne la contestait. Elle était, et c'est tout. Et je peux dire mieux : elle est. Car sa mort ne nous a ôté que son enveloppe charnelle, et son amitié était trop évidemment d'un autre ordre pour ne pas nous rester.

Merci, cher Georges-Paul ; à Dieu, c'est-à-dire : au revoir.

OLIVIER FIGUERAS

Maître Wagner et les 100 élèves

C'était en 2002, l'année du cinquantenaire de la mort de Maurras. Dans l'école de la FSSPX où j'enseigne, la classe de Première avait choisi les « Camelots du Roi » comme patrons de promotion. Cette Promotion Camelots du Roi a gardé ce nom, comme un étendard, jusqu'au baccalauréat, l'année suivante, et, comme un identifiant, jusqu'à aujourd'hui.

Cette année-là, aussi, Maître Wagner publiait *Maurras en justice*, aux éditions Clovis. Beau livre, incisif et mélodieux à la fois, où il avait suivi Maurras « d'écrit en écrit, de prétoire en prétoire, du Palais de Paris au Palais de Lyon, dans ses différentes analyses et aventures judiciaires puis dans ses prisons, où il eut le temps d'examiner la justice, et de s'examiner lui-même, près de la mort ».

La Promotion Camelots du Roi et le grand avocat maurrassien ne pouvaient que se rencontrer. Maître Wagner accepta de venir faire une conférence à l'École Saint-Michel. Les « petits » (6e-5e-4e) avaient été dispensés d'écouter Maître Wagner, ne restait qu'une centaine de « grands » (de la 3e à la Terminale). A voir comment Maître Wagner sut captiver son jeune auditoire, ce fut peut-être une erreur que d'en avoir privé les « petits ».

Quand j'ai présenté Maître Wagner avant la conférence, j'ai prévenu les élèves qu'ils allaient découvrir ce qu'est un vrai orateur, loin des envolées qui tournent court et des plaisanteries faciles de leurs professeurs. Ils ne furent pas déçus et Maître Wagner sut les emmener,

en une heure et demie, sur les pas de Maurras : des prisons de la Santé à celles de Riom et de Clairvaux, des duels aux innombrables procès, jusqu'au jugement dernier, ce lui porté par Maurras sur lui-même.

En Maître Wagner, ce soir-là, l'érudition maurrassienne s'était conjuguée avec le grand art de l'avocat, et je m'interrogeais sur ce qu'aurait pu être sa plaidoirie s'il avait eu à défendre Maurras, vivant, devant des juges.

J'ajouterais qu'en une autre circonstance, antérieure, j'ai pu mesurer l'acuité et la générosité de Maître Wagner. Une revue angevine avait publié sur mon compte des calembredaines et des calomnies. Vu le public que visait cette revue, il me semblait qu'il y avait là matière à procès. Maître Wagner examina les pièces et me confirma qu'il y avait matière à plainte en diffamation. Il était prêt à me défendre au tribunal. Si nous n'allâmes point en justice, ce n'est point de son fait.

Aujourd'hui, et aux générations qui ne le connaîtront pas, il reste ses livres. Un regret : qu'il n'ait pas prolongé la publication de ses souvenirs (*L'Entre-trois-guerres*, DMM, 2001), jusqu'aux années 1980-2000 : l'aventure de *Présent*, et la place éminente qu'il y tenait, les procès pour défendre Jean-Marie Le Pen et Mgr Lefebvre. Sur ces années, on a, tout de même, *La Comédie parlementaire*, qui raconte, avec art, son passage à l'Assemblée nationale.

YVES CHIRON

Chers amis de Présent,

En rentrant de voyage, mardi soir, j'ai trouvé *Présent* et appris le décès de Georges-Paul Wagner. Je mesure votre douleur et celle de toute votre équipe. Je voulais vous faire part de la mienne, moi qui ne l'ai connu qu'à travers de ses chroniques et qui le lisait comme un fils écoute son père. Sa sagesse a maintes fois calmé mes colères et apaisé mes révoltes tout en stimulant mon adversité à la pourriture ambiante. J'admire son style et son érudition. Je retiendrai sa droiture, son bon sens et sa magie des mots.

Il va cruellement nous manquer. Je prierais pour lui et penserai à vous, à *Présent* et à l'ensemble de ses collaborateurs.

Continuez, prolongez son œuvre et comptez sur nous, vos anonymes lecteurs, pour défendre les idées qui étaient les siennes dont je retiendrai son combat incessant pour une France plus digne, plus grande, plus propre.

Amitiés à tous.

Boris Kan, Cercle algérieniste

Le meilleur des avocats

Le mouvement national a perdu un grand homme. Le journal *Présent* a perdu un magnifique chroniqueur écrivant les commentaires les plus judicieux dans la plus haute clarté et la plus belle expression de la langue française. Georges-Paul Wagner prend sa place dans une continuité de combat pour la patrie et pour le roi allant de Berryer, le député royaliste et grand avocat des causes ouvrières au 19e siècle à Maurras, à Daudet, à Bainville et aussi, qu'il m'autorise à le dire, à Jean Madiran.

L'Agrif a perdu un très grand avocat. Moi je perds celui qui fut mon avocat, attentif, protecteur, vainqueur. Georges-Paul avait la gentillesse de dire qu'il n'avait jamais eu un « meilleur client » puis qu'il gagna en première instance ou en appel tous les procès qui m'étaient imposés. Il me fit rendre raison dès 1983 après la campagne de désinformation menée contre moi, Arnaud de Lassus et André Figueras par le journal *Le Monde* et que Jean Madiran a commenté avec tout son talent. Georges-Paul Wagner me fit gagner les multiples procès qui s'en suivirent et bien d'autres encore. Je ne sais si j'étais le meilleur client de Georges-Paul Wagner. Ce que je puis affirmer c'est qu'il était le meilleur des avocats. Je conteraï cela plus longuement dans *Reconquête*. Georges-Paul Wagner, estimant que j'avais finalement été celui auquel on avait tendu le plus d'embuscades, souhaitait écrire avec moi « traquenards et tribunaux ». Il avait rassemblé tout le dossier pour cela.

Je perds aussi, hors même les affaires de justice, le meilleur des compagnons de résistance. Chaque été pendant 20 ans, il me retrouvait aux universités du FN jusqu'à la dernière à Orange. Nous y avions pris d'agréables habitudes. Les soirées d'été sans fin, pour moi et quelques privilégiés,

étaient avec lui des fêtes pour l'esprit. Le muscadet à la Baule ou le Châteauneuf à Orange y tenaient leur place. Sur la terrasse du verger des papes, sous la tour de ce qui avait été le Château neuf des pontifes d'Avignon, il commentait le paysage latin qu'avaient tant aimé les maîtres de Maillane et de Marcigues. Alors, par Georges-Paul, venaient se joindre à nous aux détours des chemins de la conversation, Homère, et Virgile, Dante et Pétrarque, Mistral, Amouretti et bien sûr, Maurras, le cher Maurras.

Georges-Paul Wagner se plaisait au centre Charlier qu'il fréquentait assidûment jusqu'à ce que la maladie nous l'enlève. Il avait été un des conférenciers de nos grandes heures de Fanjeaux. Il fut un des principaux auteurs du Dictionnaire de la République, le maître d'œuvre de l'élaboration du texte « une loi pour la vie ». Après avoir présidé à Paris dans le cadre du Front national, les conférences de l'Institut de formation nationale puis celle de l'Institut d'action culturelle que j'animais, il présidait les conférences mensuelles du centre Charlier organisées par Jean Vialat. A l'Agrif, son rôle était déterminant. Il y donnait le ton et la mesure. Je prie le ciel, qu'avec son assistance, de là-haut, nous puissions continuer ainsi ce nous l'avons fait depuis notre fondation en 1984, avec Biaggi, Le Griel, Saint-Just et Hélène Sabatier dans une sorte de perfection de l'amitié française.

Je pleure aujourd'hui le meilleur des amis. Pendant un quart de siècle, aucune querelle n'assombrissait jamais nos relations, même lorsque nous eûmes une passagère divergence d'appréciation sur la crise qui secouait alors le Front National. Georges-Paul Wagner me donnait tout simplement beaucoup de gentillesse, une bienveillance généreuse, une ami-



tié où l'humour aussi tenait sa place.

Je voudrais encore ajouter une chose qu'il serait injuste d'oublier pour lui et pour la mémoire de notre temps : avec lui, la France perd le grand ministre de la Justice qu'elle aurait pu avoir si son régime politique n'était pas celui de cette démocratie de mal et de mort qui empêche les hommes de dévouement et de compétences d'assurer le bien commun. C'est avec de tels hommes, peu nombreux, à la culture universelle, à l'esprit clair, acharnés au travail, que les meilleurs de nos rois firent la grandeur de la France. Georges-Paul a vécu dans une époque qui ne lui donna pas la possibilité de servir un régime bienfaissant. Alors il déploya sans compter ses talents pour défendre devant les tribunaux et dans la cité le Vrai, le Beau, le Bien. Ce dont je suis sûr, c'est que, comme son maître Maurras, il a pu « s'endormir entre les bras de l'Espérance et de l'Amour », pouvant murmurer lui aussi « mon vieux cœur de soldat n'a point connu la haine et pour vos seuls vrais biens a battu sans détour ».

Bernard Antony

M 00196-620-F: 1,50 €



Mort de Marie-France Stirbois

L'élue FN était atteinte d'un cancer

Luttant depuis plusieurs mois contre un cancer, Marie-France Stirbois, 61 ans, est morte à Nice dans la nuit de dimanche à lundi. Elle était conseillère municipale FN de cette ville et conseillère régionale de PACA. Veuve de l'ancien secrétaire général du FN Jean-Pierre Stirbois, elle avait repris le flambeau politique après le décès de son mari en 1988. Elle avait remporté son premier succès électoral à Dreux (Eure-et-Loir) lors des cantonales de 1982 avec un score de 10 %. Elle fut ensuite élue en 1986 au conseil régional du Centre. Après un doublé en 1989 (conseillère municipale de Dreux puis députée d'Eure-et-loir), elle échoua à la mairie de Dreux en 1996. Entretemps, elle fut élue au Parlement européen, en 1994.



/ Jacques Munch / AFP

Fin octobre dernier, Mme Stirbois a été suspendue du Front national pour avoir critiqué ouvertement son fonctionnement.

Décès du cinéaste Henri Duparc

Le cinéaste ivoirien Henri Duparc est décédé mardi à Paris. Il était né le 23 décembre 1941 à Forécariah, en Guinée. Son film « Bal poussière » décroche le prix de la meilleure réalisation au Festival de Fort-de-France en 1988, et le grand prix au Festival d'humour de Chamrousse. En 1993, Henri Duparc réalise « Rue Princesse » succès tel qu'il donnera son nom à la rue la plus chaude d'Abidjan.

Décès de Pierre Bettencourt

Le poète et plasticien français Pierre Bettencourt est décédé jeudi à l'âge de 89 ans.

Né en 1917 à Saint-Maurice-d'Ételan (Seine-Maritime), élève de Paul Valéry au Collège de France, Pierre Bettencourt était le frère aîné de l'ancien ministre André Bettencourt. Ami de Michaux et Dubuffet, il est l'auteur de nombreux ouvrages, qu'il a dans un premier temps édités lui-même, avant que son oeuvre ne soit reprise dans les années 1980 par les éditions Lettres Vives.



/ Photo AFP

Une « Grosse tête » disparaît

Philippe Castelli, partenaire privilégié de l'émission « Les Grosses têtes », est décédé dimanche à 80 ans à Paris à l'hôpital Georges Pompidou des suites d'une complication cardio-respiratoire.

Comédien depuis 1959, il enchaîne « Le Caporal Épinglé » de Jean Renoir, « Landru » de Claude Chabrol, puis une série de

films avec Georges Lautner (« Les Tontons flingueurs », « Les Seins de glace » etc.

A partir de 1977, il participe à l'émission « Les Grosses Têtes ».

« Sans Philippe Bouvard, qui m'a imposé dans les « Grosses Têtes, je ne serais rien, ou alors un humble comédien, le plus souvent en quête d'un théâtre », disait-il.

>> NÉCROLOGIE

Une sage-femme dévouée aux Vaudais s'est éteinte

Une des cinq "demoiselles de la cabane" s'est éteinte. Melle Morel, très connue des vaudais, était une sage-femme volontaire et respectée. Les demoiselles de la cabane avaient choisi leur nom en référence à François d'Assise. Le saint aimait en effet se retirer dans une cabane au confort rudimentaire. Comme leur modèle, à leur arrivée à Vaulx-en-Velin, les demoiselles ont exercé l'obstétrique dans un appartement exigü ne contenant que trois lits.

La sage-femme a débuté sa vie à Lyon. Elle a d'abord exercé dans la clinique St Augustin, avant d'arriver à Vaulx-en-Velin en 1948. Avec Marie-Claire Petit, une femme médecin, elle crée l'année suivante une communauté de laïcs consacrés, la maternité de "saint Jean-Baptiste". Plus qu'une simple clinique, ces femmes proposent une aide aux mères célibataires, et accueillent les nourrissons et les gens les plus pauvres. Pendant de nombreuses

années, les populations défavorisées des bidonvilles des bords du Rhône, sont les premiers bénéficiaires de leurs actions." Nombreux sont les Vaudais nés dans cette clinique, y compris parmi les membres du Conseil Municipal", explique une proche de Melle Morel.

En 1988, après de nombreuses années de service, la clinique Saint Jean-Baptiste ferme, pour cause de vétusté. Les locaux sont légués à l'association des apprentis orphelins d'Auteuil, un organisme qui prend en charge la formation de jeunes en difficulté. Les demoiselles de la cabane sont faites citoyennes d'honneur de la ville en 1989.

Jeannette Morel a beaucoup voyagé : elle a parcouru le monde entier de la Colombie au Pôle Nord. C'était l'amie de Maurice Krafft, un célèbre vulcanologue, qu'elle logeait lors de ses conférences à Lyon.

Laurent Checcla

> NÉCROLOGIE

Le Pr Jean Bernard, un savant humaniste et pédagogue

Hématologue et cancérologue de renommée internationale, le professeur Jean Bernard est mort lundi dernier à Paris. Il avait 98 ans. Elu à l'Académie des sciences en 1972, à l'Académie de médecine en 1973 et à l'Académie française en 1975, Jean Bernard s'était toujours préoccupé de « l'absence totale de progrès de la sagesse face aux prodigieux progrès de la science et des techniques ». C'est grâce à ses travaux qu'à partir des années 60, on est parvenu à guérir un enfant sur deux atteints de leucémie. Il avait inauguré en 1983 la fonction de président du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé. Grand-croix de la Légion d'honneur, Croix de guerre 39-



François Guillot / AFP

45. Commandeur des Arts et Lettres, il est l'auteur de nombreux ouvrages (« L'Homme changé par l'homme », « Le Sang des hommes », « C'est de l'homme qu'il s'agit », « De la biologie à l'éthique », « Circonstances », « Espoirs et sagesse de la médecine »).

>> NÉCROLOGIE

Robert Courtial

Ancien élu de la ville et de la communauté urbaine, il a été au cœur des actions d'insertion des publics en difficulté

Robert Courtial, ancien élu RPR de la ville de Lyon et ancien vice-président de la communauté urbaine, marié et père de 2 enfants, vient de décéder à l'âge de 77 ans et sera inhumé ce lundi 24 avril à 16 heures au cimetière de Fleurieu-sur-Saône.

Homme discret, docteur ingénieur chimiste ESCIL, trésorier depuis deux ans du Forum des Réfugiés, membre du conseil d'administration d'Europe-insertion, Robert Courtial a fait partie de l'équipe municipale de Michel Noir de 1989 à 1995. Il était alors le premier adjoint de Michèle Mollard, maire du 9^e, et a travaillé notamment avec le centre social de la Sauvegarde à l'insertion des jeunes et moins jeunes dans la vie active.

Son ami Mohammed Diab, du centre social, raconte que



/ Photo DR

Robert Courtial a créé dès 1985 l'Institut de Gestion pour l'emploi et la formation, s'adressant aux publics en difficulté avec l'aide des entreprises de l'ouest lyonnais, a mis en œuvre le RMI dans ce secteur en 89, a créé la Mission locale pour l'emploi de Lyon en 1991, et mis en place le Plan emploi ville pour l'insertion des handicapés en 1993.

« C'était une vraie passion

pour lui, un sacerdoce que de s'occuper de développement social urbain, des quartiers sensibles », explique Henry Chabert. L'ancien adjoint de Michel Noir, chargé de l'urbanisme, qualifie Robert Courtial d'homme « de très grand cœur, qui donnait son temps et son énergie pour les causes difficiles ».

Même écho auprès de l'industriel lyonnais Michel Brochier, élu du 1^{er} arrondissement de Lyon, qui cite la mise en place par Robert Courtial en 1992 du premier Plan local d'insertion par l'économie, PLIE. Michel Brochier rappelle une phrase récente de Robert Courtial : « Après 65 ans, quand il n'y a plus de souci professionnel, c'est le moment où on peut donner le plus aux autres... »

Josiane Garin-Michaud

Brésil : Tele Santana est décédé

L'ancien sélectionneur de l'équipe du Brésil de football, Tele Santana, est décédé hier à Belo Horizonte (Brésil) à l'âge de 74 ans, 28 jours après avoir été hospitalisé pour une infection intestinale. Il avait notamment dirigé la Seleçao aux Mondiaux 1982 et 1986, sans remporter la coupe alors que le Brésil figurait au premier rang des favoris. Il a également entraîné l'équipe du Sao Paulo FC deux fois vainqueur de la Copa Libertadores et de la Coupe intercontinentale (1992 et 1993).

Décès de l'actrice Alida Valli

Alida Valli, interprète d'Hitchcock et de Luchino Visconti, est décédée hier à Rome à l'âge de 84 ans. Née en Yougoslavie, Alida Maria Altenburger, dite Alida Valli, avait fait ses débuts au cinéma à l'âge de 15 ans dans le film « les deux sergents ». L'actrice italienne avait été dirigée par Hitchcock dans Le procès Paradine (1947) avec Gregory Peck, Le miracle des

cloches (1948) d'Irving Pichel avec Franck Sinatra, et Le troisième homme (1949) de Carol Reed avec Orson Wells. La comédienne a également tourné en France « Les Miracles n'ont lieu qu'une fois » d'Yves Allégret (1950) avec Jean Marais, et en Italie avec Luchino Visconti qui lui a donné le rôle de la comtesse Serpieri dans « Senso » (1954).

Gérard Sturla

Georges Darcy, qui a été durant des années le manager sportif de l'Asvel, ne pouvait pas se douter qu'il serait amené à évoquer en aussi peu de temps la carrière de trois joueurs qu'il a coachés, trois anciennes gloires du club villeurbannais qui ont disparu au cours de ces derniers mois: René Longchamp, Raymond Sahy et, aujourd'hui, Gérard Sturla.

Quelques semaines après Raymond Sahy, c'est une autre figure légendaire de l'Asvel qui s'est éteinte

«Gérard était le prototype même du sportif fait pour le sport collectif, souligne Georges Darcy. C'était un homme très agréable à vivre. Très volubile, Gérard se liait très facilement et comme il était d'un naturel optimiste, il n'était pas du genre à se plaindre. Même malade, il entrevoyait toujours l'avenir avec sérénité». Sur le parquet, Georges Darcy parle de Gérard comme d'un «joueur vif, rapide, bon dribbleur et qui possédait tous les fondamentaux du basket. Pas très grand pour un basketteur (1m77) il avait une très bonne vision du jeu, ce qui en faisait un bon passeur. Pour l'anecdote, Gérard a sûrement été un des derniers joueurs à porter le numéro 3, car avec la «règle

des trois secondes dans la raquette» ce numéro n'a plus été attribué à un joueur, ceci pour éviter les confusions». Né en 1930 à Izeaux (Isère) de parents immigrés venus d'Italie, Gérard Sturla a commencé par jouer au basket dans la région grenobloise et c'est au Gou (Grenoble Olympique Universitaire) qu'André Buffière, à l'époque entraîneur de l'Asvel, est allé le chercher. Après avoir joué, avec l'Asvel, le tournoi de San Remo (1951) alors qu'il ne faisait pas partie du club villeurbannais, Gérard va signer à l'Asvel après ce tournoi et sera de toutes les grandes aventures entre 1952 et 1959. Après sa carrière de joueur, Gérard est devenu entraîneur et s'est consacré, par la suite, à sa fonction de conseiller technique régional de basket (CTR).

Son palmarès : quatre titres de champion de France en 1952, 1955, 1956 et 1957. Vainqueur de deux coupes de France en 1953 et 1957. 44 fois international, il a participé en 1956 aux Jeux Olympiques de Melbourne (Australie) en compagnie de trois autres joueurs de l'Asvel : Henri Grange, Henri Rey et Maurice Buffière.

Les obsèques de Gérard Sturla auront lieu le samedi 29 avril à 9 heures, à l'église Saint-Pierre de Decines. L'inhumation aura lieu, elle, à 11 heures, au cimetière de Blyes (Ain).



L'équipe de l'Asvel, championne de France en 1956. Gérard Sturla (assis, deuxième en partant de la gauche) porte le numéro 3 / Document Georges Darcy

Décès du compositeur Erik Bergman

Le compositeur finlandais Erik Bergman, connu pour ses pièces dodécaphoniques et ses œuvres pour chœurs, est décédé dans la nuit de dimanche à lundi à Helsinki à l'âge de 94 ans. Grand nom du Modernisme finlandais, Erik Bergman a abordé dans les années 1950 l'étude de la musique dodécaphonique, technique de composition à douze notes issue de la musique sérielle et dont le maître fut Arnold Schönberg.

Né le 24 novembre 1911 à Nykarleby (ouest), de langue suédoise, Erik Valdemar Bergman étudia à l'université d'Helsinki puis à l'Académie Sibelius dont il sort diplômé en 1938. Son ultime composition, « Fantasia », une œuvre pour trompette et orchestre, a été jouée en octobre 2004 par l'Orchestre symphonique de la radio finlandaise.

Basket / Carnet de deuil : Gérard Sturla nous a quitté

L'ancien joueur de l'Asvel et CTR du Rhône était une grande figure du basket régional

Une figure emblématique du basket régional vient de s'éteindre. C'est avec tristesse que nous apprenons la disparition de Gérard Sturla, conseiller technique régional honoraire. Ancien joueur à l'ASVEL au début des

années 60, il prit ensuite la direction de l'ASUL qu'il allait contribuer à mener en nationale 2.

A l'origine de nombreux projets à l'intérieur de son club, il prit part également à la construction du centre médical Boiron-Granger

puis participa à la création des sections «sports études» du lycée Fays à Villeurbanne.

Le Progrès s'associe à la douleur de sa famille ainsi qu'à celle du basket régional. Pour les obsèques, se référer au carnet du jour.

> CINÉMA

**Henri Duparc inhumé
à Abidjan**

Le cinéaste ivoirien Henri Duparc, décédé le 18 avril à Paris à l'âge de 64 ans, a été inhumé mardi au cimetière de Williamsville, un quartier d'Abidjan.

L'auteur de « Rue Princesse » (1993), de « Bal poussière » (1988) et d'« Une couleur café » (1997) a été fait à titre posthume « commandeur de l'ordre national ivoirien ».

Ivoirien d'adoption, Henri Duparc, métis franco-guinéen, avait remporté de nombreux prix pour ses films.

> NÉCROLOGIE

Jean-François Revel est mort

Le philosophe, écrivain et journaliste Jean-François Revel, membre de l'Académie française, est décédé dans la nuit de samedi à dimanche à l'âge de 82 ans, d'un « incident cardiaque », a précisé sa veuve, la journaliste et écrivain Claude Sarraute. Né le 19 janvier 1924 à Marseille, cet agrégé de philosophie marqué à droite avait pris la direction de l'hebdomadaire *L'Express* (1978-1981), devenant par la suite chroniqueur au *Point*.



Jean-François Revel, membre
de l'académie française

/ AFP

Ski : la fin tragique de Corinne Rey-Bellet

L'ancienne championne suisse Corinne Rey-Bellet et son frère ont été assassinés dimanche soir à leur domicile dans la station des Crosets (Valais). La police suisse a annoncé avoir lancé un mandat d'arrêt contre

Gerold Stadler, un banquier privé, suspecté d'avoir tué son épouse Corinne Rey-Bellet, 33 ans, dont il était séparé depuis une dizaine de jours, et son frère Alain, 32 ans. Leur mère a été grièvement

blessée dans la fusillade. Corinne Rey-Bellet s'était classée 7^e de la Coupe du monde 2002 et avait remporté la médaille d'argent en descente aux Championnats du monde à Saint-Moritz (Suisse) en 2003.

> INDONÉSIE

Décès du romancier Pramoedya Ananta Toer

Pramoedya Ananta Toer est mort dimanche à Jakarta, à l'âge de 81 ans, d'une commotion cérébrale.

M. Pramudya, considéré par les critiques internationaux comme le romancier contemporain le plus important d'Indonésie, a été proposé à plusieurs reprises pour le Prix Nobel de littérature. Son œuvre a été traduite en 39 langues. Il avait passé 14 ans en prison sans procès sous le régime du président Suharto, en raison de liens présumés avec des insurgés communistes.

Le rallye de Lozère endeuillé

La série noire continue. Le mois dernier, Eric Dupont et Bertrand Fremaux se tuaient lors d'une séance d'essais en prévision du rallye de Lyon-Charbonnières. Ce week-end, c'est Thierry Vincent et Grégory Serres qui sont morts de leur passion lors du rallye de Lozère. La 306 de l'équipage cévenole serait violemment sortie de la route au début de la première spéciale du dimanche matin, tuant les deux hommes sur le coup. L'épreuve a été immédiatement neutralisée.

Franck Véricel, qui prenait part à cette première manche du Volant 206 sur asphalte, a vécu presque en direct le décès de son copain Thierry qui avait participé au dernier « Charbo » à bord d'une Mitsu Evo 7. « Ça me met vraiment un coup au moral. On avait disputé ensemble le Volant il y a deux ans. Après ça, c'est sûr que tu te poses des questions. Mais ça

ne veut pas dire que je vais arrêter pour autant. On pense à sa famille, à sa femme qui devait accoucher dans trois semaines. » Le moral en berne, Franck devrait reprendre la compétition au Limousin.

Disparition de Moira Shearer

Moira Shearer, artiste britannique, est décédée à 80 ans. Elle avait dansé les plus grands rôles du répertoire dans les années quarante, avant de devenir actrice dans des films comme « Les Collants noirs », « Le Voyeur », « Les Contes d'Hoffman » et surtout « Les Chassons rouges » (1949) de Michael Powell, qui vient de sortir en DVD, édité par l'Institut Lumière.



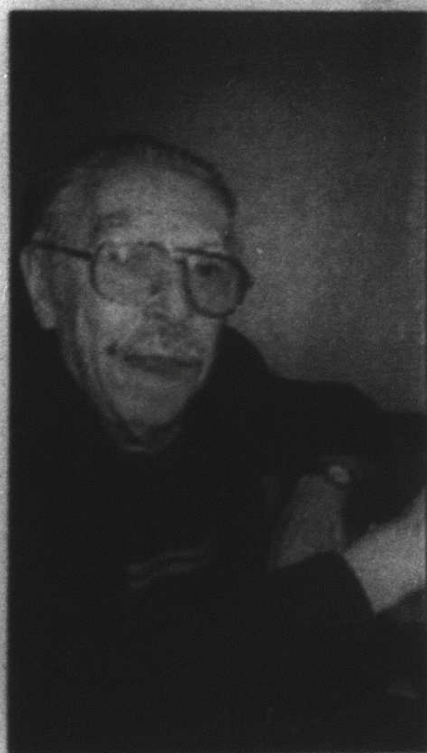
/ Photo DR

Décès de Jack Wild

Le comédien britannique Jack Wild est mort d'un cancer de la gorge à l'âge de 53 ans. Il avait été nommé à l'Oscar à 17 ans pour la comédie musicale « Oliver » qui lui avait valu aussi un Golden Globe du meilleur espoir masculin de l'année.

>> EN BREF

Adieu Raymond Grandjean



/ Archives Gisèle Lombard

Le peintre Raymond Grandjean vient de décéder à l'hôpital Charrial, à Francheville, où il avait été transporté il y a deux mois.

Né à Lyon en 1929, toute sa vie il a peint et écrit. Il avait commencé dans les années 50 par un expressionnisme à la Couty, puis il s'était résolument tourné vers l'abstrait. De cette période, subsiste un mur-peint cours Vitton/rue Masséna. Après un épisode pop art, il était revenu à des représentations plus

apaisées, mais toutes recherchées par des collectionneurs. Il est toujours resté fidèle à son marchand, Paul Gauzit, chez qui il exposait régulièrement. Grand humoriste, il a beaucoup écrit. On citera de lui « Collaphorismes » chez Jacques André, « Tonkin-puces » en collaboration avec Marie-Thérèse Bourrat, sa grande amie. Un peintre lyonnais important, un esprit sardonique et ravageur. Un être à part dans notre univers artistique.

A.M.

>> EN BREF

> DÉCÈS

**Mort de la dramaturge
Jeannine Worms**

Jeannine Worms est décédée à 83 ans à Paris le 28 avril et a été inhumée au cimetière Montparnasse à Paris le 2 mai, a-t-on appris jeudi par ses proches.

Née à Buenos Aires, Jeannine Worms fait ses études en France, dont elle doit s'exiler pendant le deuxième conflit mondial. De retour en France, elle se met à écrire pour le théâtre, en publiant aussi des romans et des essais. Elle est notamment l'auteur d'une trentaine de pièces et de dix-sept comédies-minutes.

A partir de 1965, des metteurs en scène s'intéressent à son style tranchant : Nicolas Bataille, qui la révèle avec « Archiflore », Jean Rougerie... Elle est jouée par des comédiens comme Emmanuelle Riva, Marie-José Nat, Roland Bertin, etc.

Un pilier du mouvement Cobra décède

Le peintre néerlandais Karel Appel, pilier et cofondateur du mouvement artistique Cobra, est décédé jeudi à l'âge de 85 ans à Zurich. Appel est une figure importante de l'expressionnisme de la deuxième moitié du XX^e siècle, mais il est surtout connu pour son implication dans le courant artistique Cobra (en référence aux villes Copenhague, Bruxelles et Amsterdam) qui avait fait souffler un vent nouveau dans l'art dans les années 1950.

> NÉCROLOGIE

**Décès
du cinéaste turc
Atif Yilmaz**

Le réalisateur, scénariste et producteur de cinéma turc Atif Yilmaz s'est éteint tard vendredi, à l'âge de 80 ans, à Istanbul.

Au cours d'un demi siècle de carrière, le cinéaste a réalisé près de 120 films allant du drame social à la comédie romantique en passant par le mélodrame ou la fresque du monde rural.

Le cinéaste, dont le dernier film, « Egreti Gelin » (« La Fausse Fiancée »), était sorti en salles en 2005, a notamment tourné « Ah Güzel Istanbul » (« Ah Belle Istanbul », 1966) et « Aah... Belinda » (1986).

Décès de la dernière survivante du naufrage du Titanic à l'âge de 99 ans

Lillian Asplund avait survécu à la tragédie avec sa mère et son frère Felix alors âgé de trois ans. Elle avait cinq ans lors de la catastrophe

La dernière survivante du Titanic, Lillian Asplund, est décédée samedi à son domicile à l'âge de 99 ans, a annoncé la paroisse de son église, à Worcester dans le Massachusetts, un état du nord-est des Etats-Unis. « Lillian Asplund, 99 ans, est décédée à son domicile, samedi 6 mai. Elle était la dernière survivante à avoir assisté au naufrage du Titanic », indique l'avis de décès de la paroisse sur son site internet.

Lillian Asplund avait cinq ans lors du naufrage du paquebot qui avait englouti son père et trois de ses frères, dont un frère jumeau.

Elle avait survécu à la tragédie avec sa mère et son frère Felix alors âgé de trois ans.

Agent de la compagnie d'assurances State Mutual Life pendant de nombreuses années, elle avait pris sa retraite en 1971, selon sa paroisse.

> NÉCROLOGIE

**Décès
de l'écrivain
turc Erdal Öz**

L'écrivain et directeur de la plus grande maison d'édition de Turquie Erdal Öz est mort à l'âge de 71 ans des suites d'un cancer du poumon. Son oeuvre comprend au total une quinzaine de romans et de recueils.

L'écrivain avait été emprisonné en 1971 pour ses prises de position politiques au lendemain d'un coup d'Etat militaire.

Il a fondé en 1981 Can Yayinlari, devenue au fil des ans la maison d'édition la plus prolifique de Turquie.

Mort du père Gilles Couvreur

Il était un artisan du dialogue islamo-chrétien

Le père Gilles Couvreur, prêtre-ouvrier qui consacra de très nombreuses années de sa vie au dialogue entre chrétiens et musulmans, est mort samedi à Paris, à l'âge de 79 ans. Il fut responsable du Service de l'Épiscopat pour les relations avec l'islam de 1991 à 1997. Travaillant la majeure partie de sa vie de prêtre alternativement cinq ans comme peintre en bâtiment et cinq ans au service d'une action dans

l'Église, il se présentait comme un « médiateur du vivre ensemble ».

Le père Couvreur connaissait aussi bien l'islam des pays musulmans - il vécut plusieurs années au Maroc, où il lisait quotidiennement le Coran - que « l'islam des banlieues ». Il avait travaillé aux Minguettes, où il œuvra contre l'exclusion, le racisme, mais aussi pour la formation et l'alphabétisation des migrants, en particulier maghrébins musulmans.

> RÉSISTANCE

Mort d'André Moulinier, compagnon de la Libération

André Moulinier, compagnon de la Libération, alias « Leblanc » et « casse-cou », est décédé dimanche à Romorantin (Loir-et-Cher), à l'âge de 83 ans. Cité huit fois à la radio française de Londres sous le nom de « casse-cou », sa tête avait été mise à prix par les Allemands, en 1943, pour 1 800 000 francs.

Né le 19 juin 1922 à Paris, André Moulinier, titulaire du brevet élémentaire s'était engagé le 10 septembre 1940 au titre de la France libre.

Il reste 75 compagnons de la Libération en vie.

Décès à Moscou de l'ex-dissident Alexandre Zinoviev

L'écrivain russe Alexandre Zinoviev, ancien dissident soviétique devenu un ardent critique de la perestroïka, est décédé mercredi soir à Moscou d'un cancer au cerveau, à l'âge de 83 ans.

L'ancien professeur de philosophie à l'époque de l'URSS était revenu définitivement en Russie en 1999 après plus de vingt ans d'exil.

Son livre « Hauteurs béantes », critique cinglante du régime soviétique publiée en Occident, lui avait valu d'être expulsé d'URSS en 1977.

> NÉCRO

Décès de la comédienne Mony Dalmès



/ Photo AFP

Mony Dalmès, ancienne sociétaire de la Comédie-Française est décédée à Paris à l'âge de 91 ans, a-t-on appris hier dans son entourage.

Cette figure de la Maison de Molière, dont elle a été sociétaire de 1942 à 1957, a également tourné dans une trentaine de films, au cinéma et pour la télévision.

A l'issue d'un parcours atypique qui l'a conduite « de la Comédie-Française à Broadway » - titre d'un livre - Mony Dalmès avait été l'une des trois interprètes - avec Jacky Sardou et Ginette Garcin - du « Clan des veuves », pièce qui reste l'un des plus grands succès du théâtre de boulevard.

>> NÉCROLOGIE

Disparition de Milan Bauer

La vitalité musicale lyonnaise doit beaucoup à Milan Bauer qui vient de nous quitter après une longue maladie. Ce fidèle de Serge Baudo, supersoliste pendant plus de 20 ans à l'Orchestre national de Lyon (1969-1991), fut parmi les grandes pointures

recrutées pour faire face aux exigences de la réforme Landowski qui instituait les premiers orchestres régionaux.

Né à Brastislava en 1932, Milan Bauer a fait ses classes au conservatoire de Moscou. Il a profité d'une

tournée de l'orchestre où il jouait pour « passer » à l'Ouest. Il laissera le souvenir d'un grand musicien empreint de cette culture slave où le caractère le dispute au raffinement, mais aussi d'un homme pudique à la courtoisie désarmante.

La ville de Pau perd Alain Labarrère

Maire depuis 35 ans, cette figure historique du Parti socialiste et du Béarn était un homme politique au franc-parler et aux positions iconoclastes

André Labarrère aura été une « une grande figure de notre parti » dont la disparition, hier à l'âge de 78 ans, « endeuille » le parti socialiste, a souligné hier François Hollande. « Sa culture, sa finesse et son franc-parler étaient reconnus », a ajouté le premier secrétaire du parti. Outre les ténors socialistes, de nombreuses personnalités politiques ont rendu hier un hommage appuyé au maire de Pau, décédé quelques semaines après avoir annoncé qu'il souffrait d'un cancer. « C'est un monument qui quitte le sol béarnais aujourd'hui. C'était LE maire de Pau. Il a voulu que sa vie s'identifie à sa ville », a commenté David Habib, le député socialiste qui a succédé à André Labarrère en 2002 dans la 3^e circonscription des

Pyrénées-Atlantiques. et d'ajouter que cette figure historique du PS était « un homme libre » qui voulait « rompre avec les préjugés et afficher ses originalités ». Alain Rousset, président socialiste de la Région Aquitaine, a salué pour sa part un homme au parcours « flamboyant, brillant et à la fois extrêmement rigoureux ». Maire de la préfecture des Pyrénées-Atlantiques depuis 1971, André Labarrère a été député puis sénateur et ministre chargé des Relations avec le Parlement sous François Mitterrand de 1981 à 1986. Il est aussi l'un des tout premiers élus à avoir rendue publique son homosexualité. Sur le terrain, il a doté sa ville d'équipements de tout premier plan et fait de Pau l'une des premières villes de



Labarrère, qui vouait une grande admiration à François Mitterrand, avait adopté le chapeau « présidentiel » / AFP

France avec une infrastructure publique de fibre optique et d'internet haut débit.



Décès du journaliste, cinéaste et écrivain Christophe de Ponfily

Le journaliste, cinéaste et écrivain Christophe de Ponfily, grand spécialiste de l'Afghanistan, est décédé à l'âge de 55 ans. Auteur de nombreux ouvrages sur l'Afghanistan, où il avait été un des premiers journalistes à se rendre clandestinement en 1980, il avait notamment

écrit « Poussière afghane » et « Massoud, l'Afghan », duquel un film avait été tiré. Grand reporter, il a reçu de nombreux prix, dont le Prix Albert Londres. Il avait également écrit de nombreux articles sur le chef de l'Alliance du nord, Ahmad Shah Massoud, tué le 9 septembre 2001.

La mort du commandant Massoud, survenue deux jours avant les attentats du 11 septembre, l'avait fortement démoralisé, et il avait vivement et régulièrement critiqué depuis les puissances occidentales pour leur manque de soutien à celui qui avait été baptisé « Le lion du Panshir ».

Mort brutale du directeur général de l'OMS

Le directeur général de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), le Sud-Coréen Lee Jong-wook, est décédé brutalement hier à Genève, à 61 ans, alors que les délégués de l'assemblée annuelle de l'institution internationale y étaient réunis pour une semaine de débats. Le

Suédois Anders Nordström, sous-directeur général chargé de l'administration, a été désigné directeur général par intérim. Le Dr Lee avait été hospitalisé samedi à Genève pour une intervention chirurgicale d'urgence au cerveau.



/ PQR

Les routiers en deuil

Nécro. Max Meynier, animateur sur RTL des « Routiers sont sympas », est mort à 68 ans des suites d'un cancer

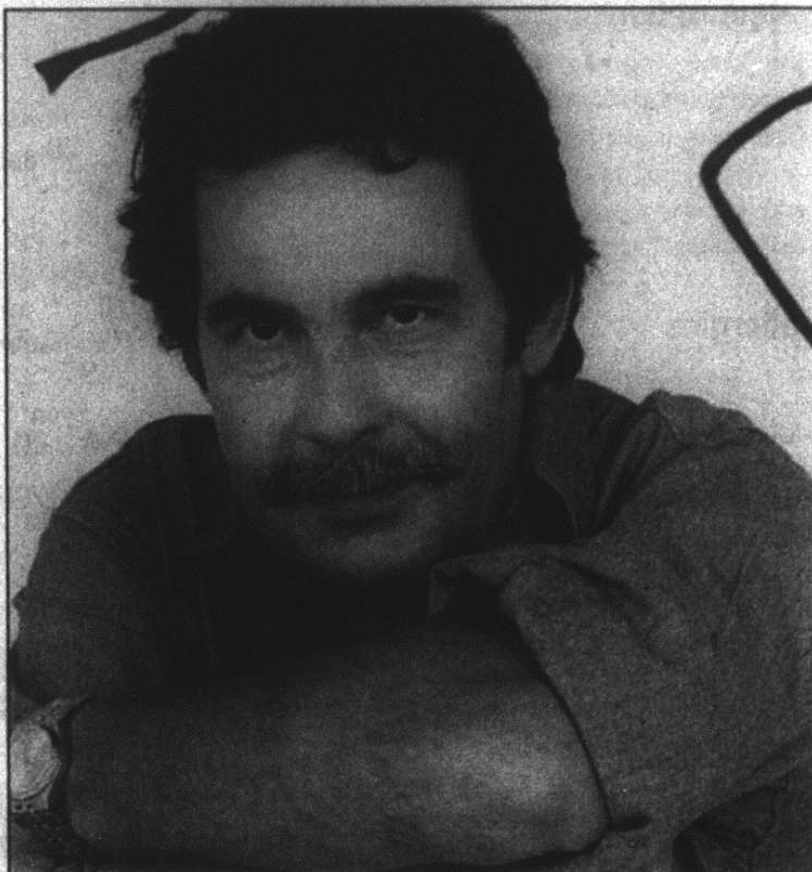
MAX MEYNIER, animateur pendant 13 ans sur RTL de l'émission « Les routiers sont sympas », est mort à l'âge de 68 ans des suites d'un cancer, a annoncé RTL hier sur son antenne.

Né le 30 janvier 1938 à Lyon, Max Meynier est resté 23 ans à RTL, où il a animé cette émission célèbre, qui donnait la parole aux routiers.

L'animateur avait également présenté « Le juste prix » sur TF1.

Il avait cessé toute activité professionnelle en 2000

Après des débuts comme comédien au théâtre, Max Meynier est entré en 1969 à RTL, où il lance le 8 mai 1972 « Les Routiers sont sympas », un rendez-vous emblématique de la station, de 21 heures à minuit, qui deviendra en 1983 et jusqu'en 1986 « Fréquence Max ». Avec cette émission populaire, Max Meynier, moustache tombante et silhouette trapue, est vite devenu l'idole des chauffeurs routiers, recevant jusqu'à 25 000 lettres par an. En 1976, RTL lui construit un studio avec une salle d'embarquement pour accueillir



Max Meynier est resté 23 ans à RTL, où il a animé cette émission célèbre, qui donnait la parole aux routiers/ Photo Sipa

routiers et auto-stoppeurs. En 1981, il participe à la création des « 24 heures du Mans camions » et lancera la vogue des courses de camions en France et en Europe. En 1982, il animera pendant six mois « Les routes du bout du monde » en sillonnant de nombreux pays avec son micro. Victime d'un infarctus en 1986, il devient alors le joker de RTL,

présentant tour à tour toutes les émissions de la station. En 1988, il crée sur TF1 « Le juste prix » qu'il présentera durant un an. En 1990, il doit subir une transplantation cardiaque, avant de quitter RTL en 1994. Il a ensuite joué au théâtre avant de cesser toute activité professionnelle en 2000. Il subira une transplantation cardiaque et rénale en 2002.

> PRESSE

Décès de Philippe Amaury



/ Archives AFP

Philippe Amaury, président et propriétaire du groupe Amaury est décédé mardi soir des suites d'une longue maladie. Docteur en droit et diplômé de Science Po, il était le fils de l'autoritaire Emilien Amaury, fondateur en 1944 du journal Le Parisien Libéré.

Le groupe Amaury édite les quotidiens Le Parisien/Aujourd'hui en France, L'Equipe et L'Echo Républicain. Il publie aussi L'Equipe Magazine, France Football et Vélo Magazine.

>> NÉCROLOGIE

Marcel Testas, personnage bien connu des Spinosiens les a quittés le 15 mai. La maladie a eu raison de sa force et de sa volonté. Depuis plus de vingt ans, il s'était mis au service de l'amicale boule, toujours présent. Chaque jour il préparait les

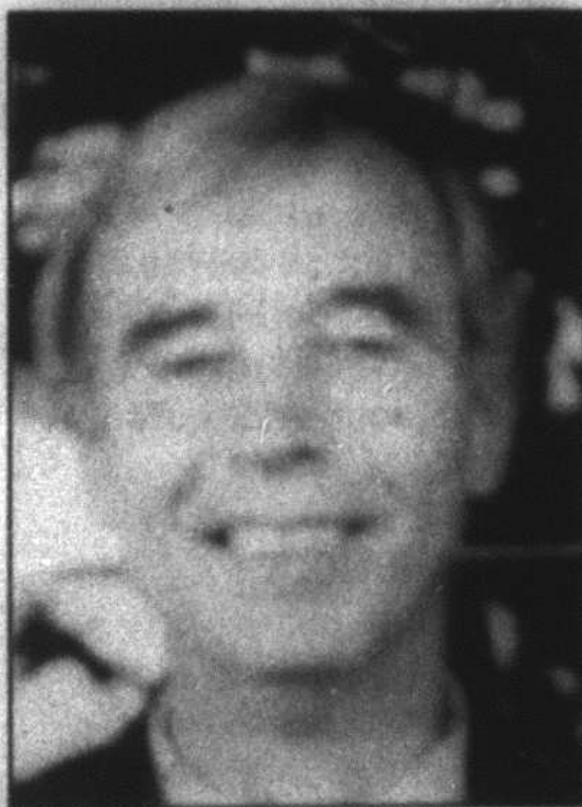
jeux pour les boulistes, ouvrait le local pour les beloteurs, tenait la buvette. S'il avait l'air bourru, n'était pas toujours d'accord, il cachait derrière cette façade, bonté et dévouement. Ceux qui l'ont bien connu parlent d'un homme très sensible.

ST-ANDRÉ-LE-BOUCHOUX

>> NÉCROLOGIE

Roger Bessard

St André le Bouchoux a perdu un de ces enfants. Roger Bessard est décédé à l'âge de 64 ans à Géménos, d'une courte mais terrible maladie. Dixième enfant d'une grande famille, c'est très tôt qu'il pratiqua le basket à l'US Bouchoux comme tous ses frères. A eux seuls ils formaient une redoutable équipe, sollicité par la JL Bourg, il l'a rejoint pour pratiquer le basket à haut niveau pendant plusieurs années. Il arrêta de jouer avec regret, muté professionnellement dans le Midi où il s'installa avec sa famille mais il ne manquait jamais une occasion pour venir passer quelques jours dans sa famille. Il en profitait aussi pour rencontrer ses copains du basket et ceux



de la 2 pour partager une bonne table. Le basket, les amis et St André le Bouchoux pleurent un être cher resté attaché à ses racines. Le Progrès présente ses condoléances à la famille.

La voix des Shadoks s'est tue

Le comédien Claude Piéplu, qui fut notamment la voix des Shadoks sur le petit écran, est décédé mercredi à Paris, à l'âge de 83 ans, des suites d'une longue maladie, a-t-on appris hier auprès de sa famille. Le comédien, qui est mort à l'hôpital Sainte-Perrine Rossini (XVI^e), sera enterré mardi à 14 h 30 après une cérémonie à l'église Notre Dame de l'Assomption à Paris. Claude Piéplu était un comédien discret, dont la célèbre voix éraillée laissait percer une douce fantaisie et un sens aigu de la dérision. « Se sentir à l'aise dans l'expression aérienne et distanciée de l'humour ». Ainsi Claude Piéplu définissait-il son jeu d'acteur. Né le 3 mai 1923 à Paris, Claude Piéplu est engagé en 1944 aux Mathurins où il joue avec

Gérard Philipe. Mais sa carrière décolle en 1956, avec un engagement de longue durée dans la compagnie de Jacques Fabbri.

Suivront quelque 40 films de cinéma, certains médiocres et d'autres où il s'illustre, comme « La bourse ou la vie » de Jean-Pierre Mocky (1965), ou « La meilleure façon de marcher » de Claude Miller (1975).

« Et pendant ce temps-là, les shadoks pompaient, pompaient, pompaient ». C'est en 1968 que la France découvre à la télévision Claude Piéplu, en conteur d'un monde délirant, celui des Shadoks et des Gibis, qui propose de « saluer tout ce qui bouge et de repeindre tout le reste ». Toujours assoiffé de nouveauté, il décide en 1975 d'abandonner les auteurs



/ Archives AFP

classiques. « Militant du théâtre vivant », il n'accepte alors que des rôles dans des créations contemporaines. Claude Piéplu vivait dans un monde empreint de douce folie et de gravité, dans lequel il se consacrait tour à tour à ses hobbies de collectionneur et à ses activités de militant contre le nucléaire.

Edouard Michelin s'est noyé au large de l'île de Sein

Le Pdg du numéro un mondial de pneumatiques a trouvé la mort hier dans le naufrage de son bateau de pêche

EDOUARD MICHELIN, 43 ans, était parti hier matin pour pêcher le bar de ligne dans le raz de Sein avec le président du comité des pêches d'Audierne, Guillaume Normant, lorsque que le bateau, un fileyeur-ligneur, a fait naufrage dans des conditions encore inexplicables.

Son corps a été repêché flottant au milieu de casiers de pêche à 10 km au nord de l'île, et les recherches continuaient en fin de journée pour retrouver le corps de Guillaume Normant. « Personne n'a rien vu, ni rien entendu. La mer était bonne, mais il y avait une brume épaisse qui ne s'est levée que vers la mi-journée », selon la préfecture maritime de l'Atlantique. Le raz de Sein, entre la pointe du Raz et l'île de Sein, est l'un des endroits les plus dangereux de la côte bretonne.

Edouard Michelin était ingénieur de l'Ecole Centrale de Paris et avait effectué ses premiers stages dans l'entreprise familiale à 22 ans. Il avait été officiellement désigné dauphin en 1991, à 28 ans. Il s'est beaucoup impliqué dans la



/ Photo AFP

réorganisation du groupe, effective en 1996, par « lignes de produits » et non plus par zones géographiques.

Auparavant, il avait dirigé de 1991 à 1993 les activités industrielles aux Etats-Unis. De retour en France, il avait participé au redressement finan-

cier de l'entreprise et l'a notamment orientée vers le lancement de pneus verts (réduisant la consommation d'essence), de pneus haut de gamme et vers les marchés asiatiques, d'Europe centrale et orientale, et d'Amérique Latine.

Décès du chanteur Desmond Dekker et du compositeur Otto M. Zykan

Le compositeur autrichien Otto M. Zykan est mort à l'âge de 71 ans, rapporte vendredi la presse viennoise qui salue le génie multiple d'un musicien d'avant-garde aimant les provocations. Lauréat en 1958

du Concours des jeunes pianistes de Darmstadt (Allemagne), Zykan, joué en Europe et aux Etats-Unis, a défendu la musique contemporaine dans la lignée de Webern mais aussi des

oeuvres plus accessibles au grand public, travaillant même pour le cabaret.

Le chanteur de reggae Desmond Dekker est décédé jeudi à l'âge de 64 ans d'une attaque cardiaque dans sa

maison du sud-est de l'Angleterre. Il était connu pour son tube «Israelites» sorti en 1969. Le chanteur s'appêtait à remonter sur scène la semaine prochaine.

LE MOT

de Francis Brochet

**Michelin**

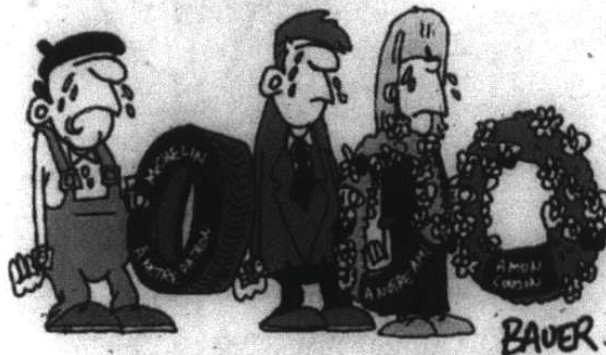
LE JEUNE Edouard avait essayé d'être moderne. Tout frais nommé, il annonçait d'un souffle bénéfiques record et licenciements massifs... Tollé, reculade, excuses : Edouard resterait un Michelin. Discret, sans luxe ni tãpage. Michelin, ce n'est pas le capitalisme financier, multinational, quasi virtuel. Non, c'est l'usine, en famille et en province. Avec un patron qui s'appelle simplement Patron, et des

ouvriers en bleu de travail, qui produisent des pneus - quoi de plus concret et utile qu'un pneu ? Michelin, c'est en prime, grâce au Guide et aux cartes, la France des bonnes tables et des vacances... Evidemment, le chromo est trompeur. Peu importe : dans l'hommage rendu à Edouard Michelin, il y a toute la nostalgie d'une France capable de gagner sans perdre son accent, une France mondialisée à la mode auvergnate.

LE DESSIN

par Bauer

DERNIER HOMMAGE À EDDUARD MICHELIN
À CLERMONT FERRAND



Mort du réalisateur Shohei Imamura

Le metteur en scène Shohei Imamura, seul Japonais à avoir remporté deux fois la Palme d'Or au festival de Cannes, est décédé.

Né le 15 septembre 1926 à Tokyo, Imamura avait été récompensé à Cannes pour « La Ballade de Narayama » en 1983, puis pour « L'Anguille » en 1997.

Considéré comme le plus grand réalisateur nippon vivant depuis la disparition du légendaire Akira Kurosawa, il était l'un des pionniers de la « Nouvelle vague » nippone née dans les années 1960.



/ Archives AFP

Mort de la chanteuse espagnole Rocio Jurado

Rocio Jurado, est morte, hier, à son domicile de Madrid, des suites d'un cancer du pancréas.

Rocio Jurado, qui était âgée de 61 ans, avait débuté très

jeune dans le flamenco. Elle avait ensuite chanté dans des comédies musicales et interprété un répertoire folklorique tout en menant une carrière d'actrice de

cinéma.

Intense et passionnée, elle était devenue une grande figure de la scène latine, en Espagne et en Amérique latine.

>>NÉCROLOGIE

Jean-Pierre Dondin**Jean Pierre Dondin**

/ Photo Robert Luc

Le docteur Jean-Pierre Dondin est décédé mercredi soir. La maladie aura eu raison de cette personnalité croix-rous-sienne qui a marqué de sa générosité, de son humour et de sa convivialité tous ceux qui l'ont croisé dans les rues du plateau des Canuts.

Sa joie de vivre, le regard de tendresse et d'humanité qu'il portait sur ceux qu'il côtoyait sur un plan professionnel comme sur celui des loisirs, resteront dans la mémoire de beaucoup. Jamais à court d'idées pour que notre quotidien soit plus doux, il n'avait de cesse de proposer à ses collègues et à ses amis des manifestations où l'amitié se disputait à une franche gaîté.

L'Académie du Chantecler dont il était l'un des initiateurs et le président infatigable est à son image. Un zest d'esprit carabin, un autre de culture, une authenticité et un respect des différences, une assemblée hétéroclite, mais animée du seul souci d'être bien ensemble et un amour de la Croix-Rousse, telle était la volonté, l'ordonnance que Jean-Pierre Dondin prescrivait sans modération. Il y a ceux qui parlent de fraternité, d'amour, d'un monde plus humain. Il y a ceux qui agissent pour que cela le devienne. Il était de ceux, ils sont rares, qui parviennent à parler et à agir.

Georges Péju n'est plus...

Sa librairie, La Proue, était le grand rendez-vous des intellectuels imprégnés de l'esprit de la Résistance

Nous venons d'apprendre le décès de Georges Péju, qui avait animé de mars 1947 jusqu'au 31 décembre 2001 la librairie « La Proue ». Ce fut, rue Childebert, le grand rendez-vous des intellectuels imprégnés de l'esprit de la Résistance, telle la sartrienne Jeannette Colombel, symbole de tous ces universitaires qui aimaient se retrouver dans ce lieu unique de contacts intergénérationnels.

Le père Péju avait été des fondateurs de « Franc-Tireur », et les fils Marcel, Raymond, y avaient joué leur rôle. Plus jeune, Georges (il avait dix-sept ans) fut moins actif, mais il participa tout de même, ne serait-ce que par la distribution de journaux clandestins. Il y eut un esprit « La Proue » autour de Georges et Raymond, avec des rencontres d'écrivains, des expositions de peintures, d'éditions rares, dans un étage surchauffé, surencombré, où la barbe de Georges et ses yeux tendres derrière ses lunettes embuées, dominaient la foule de visiteurs. Pendant ce temps,



Georges Péju dans sa librairie, qu'il a animée de 1947 à 2001

/ Archives Progrès

Françoise, la fidèle épouse, assurait un accueil souriant et compétent.

Georges Péju vient d'être emporté par une hépatite opiniâtre qui ne voulut pas céder. La levée du corps aura lieu mercredi 7 juin au funérarium de l'Hôtel-Dieu. Son neveu Pierre qui l'aimait beaucoup transmettra, par

ses livres, cet amour de la librairie qui l'habitait. Dans sa « Petite Chartreuse », qui a obtenu un important succès, on voit vivre un homme émouvant, et une ambiance bien proches de cette « Proue », que n'oublieront pas ceux qui l'ont connue.

A.M.

Auto : décès de Henri Magne, copilote de Nani Roma

Le Français est décédé hier dans un accident survenu lors de la sixième et dernière étape du rallye du Maroc

Henri Magne, copilote de l'Espagnol Joan «Nani» Roma, est décédé dans un accident lors de la dernière étape du rallye du Maroc, a-t-on appris auprès de l'organisation et des autorités marocaines. Roma, qui a perdu le contrôle de sa Mitsubishi dans le premier tiers de l'ultime étape Ouarzazate-Ouarzazate (311 km), est

«hors de danger», selon les organisateurs à Paris.

«Cet accident est survenu sur une piste rocailleuse près du Douar de Tiassine. Son corps a été évacué à l'hôpital Sidi Hssaïne de Ourazazate (550 km sud-est de Rabat)», selon un responsable.

Henri Magne, 53 ans, était un copilote très expérimenté en rallye-raid:

multi-champion du monde de la discipline, il avait notamment couru le Dakar aux côtés de Iroshi Masuoka, Bruno Saby, Jean-Pierre Fontenay, Luc Alphand ou Jean-Louis Schlesser. Né le 9 mai 1953 à Brive et résidant en Andorre, Magne était copilote professionnel depuis 1990. Il était marié à Lucette.

Le musicien Roger Poujol n'est plus

L'ancien directeur de l'orchestre d'accordéons de Lyon est décédé samedi à l'âge de 79 ans

Le monde de la musique est en deuil. Roger Poujol, ancien directeur de l'orchestre d'accordéons de Lyon, est décédé samedi à l'âge de 79 ans. L'accordéon vient de perdre celui qui, à partir de 1952, lui donna ses lettres de noblesse en lui permettant d'élargir son répertoire.

Grâce à l'orchestre d'accordéons de Lyon, le « piano du pauvre », va passer des valse et jivas aux grandes œuvres de compositeurs prestigieux. Albinoni, Bach, Bizet, Gershwin, Gounod, Haendel, Mozart seront transcrits grâce à ce passionné de musique qu'était Roger Poujol. Les jeunes oreilles découvriront

en 1957 sur les ondes de la « Radiodiffusion régionale », la preuve évidente que la musique se moque des cloisonnements. Dans les années soixante, Max Nicolas et Maurice Montans accueilleront dans leurs émissions télévisées, le talent de Roger Poujol et de son orchestre. Amoureux de sa région et de ceux qui la célèbrent, Roger Poujol ne manquera pas de faire connaître au grand public les poèmes de Camille Jacquemot et plus près de nous, la voix de Gérard Truchet. Mais sa disparition ne plonge pas uniquement tous les compositeurs, les musiciens et son public dans la tristesse, la peine est grande

pour les Lyonnais et particulièrement les Croix-Roussiens. Homme d'amitié, humaniste exigeant, défenseur du patrimoine populaire et authentique, il sera à l'origine de la République des Canuts qui vient de fêter ses 20 ans et dont il sera le premier président. Professeur de musique,

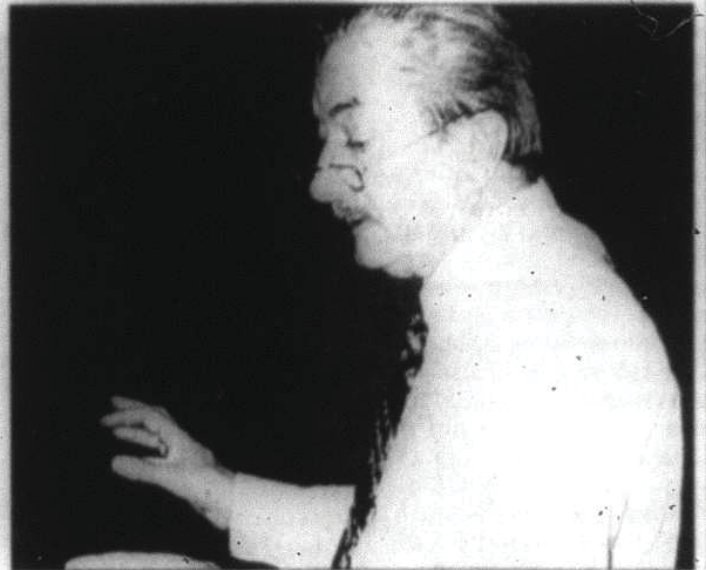
compositeur, chef d'orchestre, président du Comité directeur de l'APH, président de la confédération internationale de l'accordéon et combien d'autres, Roger Poujol a multiplié ses activités au service de la musique et d'une société plus humaine.

« Un être humain que j'appréciais... »

> Pour Dominique Bolliet, maire du 4e, « c'est une grande figure de la Croix-Roussé qui disparaît... »

> Gaby Caillet, ancien maire du 4e, se dit « très triste. C'était un ami. Il a participé activement à la vie croix-roussienne. Il était connu de tous les Lyonnais. Je le connais depuis qu'il avait un orchestre de variété avec lequel il a parcouru toute la région. Ensuite, il a créé l'orchestre d'accordéon, c'était un musicien accompli. Il a été président de l'amicale des artistes lyonnais, j'ai été son successeur. On a monté ensemble la République des Canuts, il en a été le premier président fondateur. C'était un personnage élégant, un être humain que j'appréciais, qui participait à des œuvres de bienfaisance, donnait des concerts gratuits pour les personnes âgées... »

« Beaucoup d'émotion », pour Gérard Truchet, actuel président de la République des Canuts, « j'e l'aimais bien, nous avons fonctionné avec une réelle complicité... Pour les 20 ans de la République je l'avais rencontré, il ne pouvait pas venir hélas, mais sa petite fille est venue. Il avait composé la musique de l'hymne de la République, ainsi que la musique de la Java du Sécateur qui est jouée pour les vendanges dans le clos des Canuts. Il avait aussi composé la musique des Roses de Lyon, il fait partie du patrimoine musical lyonnais... »



Roger Poujol a multiplié ses activités au service de la musique et d'une société plus humaine / Photo Robert Luc



/Photo D.R.

Décès de Claude Terrail, propriétaire du restaurant La Tour d'Argent

Claude Terrail, propriétaire et président du restaurant parisien la Tour d'Argent est décédé jeudi à l'âge de 88 ans. Engagé volontaire de la 2ème division blindée du Général

Leclerc, Claude Terrail a pris les rênes de la Tour d'Argent en 1947 pour en faire une adresse gastronomique parisienne mondialement connue. Le restaurant a compté jusqu'à

trois étoiles au Michelin avant d'en perdre une au milieu des années 90 et une deuxième dans l'édition 2006. La direction de La Tour avait immédiatement contre-attaqué.

Mort à 102 ans de la pianiste Irène Aïtoff

La pianiste-accompagnatrice et chef de chant Irène Aïtoff, qui fut la collaboratrice d'Yvette Guilbert et du Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence à ses débuts, est morte lundi à Paris à l'âge de 102 ans. Irène Aïtoff racontait qu'à trois ans elle cherchait les touches de piano pour trouver les airs. En 1928, elle sortit du Conservatoire national supérieur de Paris et fit la connaissance de la « diseuse-chanteuse » Yvette Guilbert, dont elle devint pendant sept ans la collaboratrice. De 1950 à 1970, Irène Aïtoff a mis également son expérience au service du Festival d'Aix-en-Provence comme chef de chant.

> POILUS DE 14-18

**Léon Weil décédé
à l'âge de 109 ans**

L'un des sept derniers « poilus » de la Première guerre mondiale, Léon Weil, est mort dans sa 110^e année, dans le Val-de-Marne où il résidait.

Né le 16 juillet 1896, Léon Weil avait été mobilisé à 20 ans et incorporé au 5^e régiment de chasseurs alpins en Alsace. Il avait participé en 1917 à la bataille du « Chemin des dames » (plus de 150 000 morts). Pendant la Seconde guerre mondiale, il s'était engagé dans la Résistance. Il sera inhumé au cimetière de Créteil.

Mort de « Monsieur Pointu »

Paul Cormier, alias « Monsieur Pointu », le « violoneux » québécois qui avait improvisé une gigue sur la célèbre chanson « La vente aux enchères » de Gilbert Bécaud, est décédé à l'âge de 84 ans des suites

d'un cancer dans la nuit de mardi à mercredi.

Paul Cormier avait vu sa carrière décoller sur le tard lorsqu'en 1970 Gilbert Bécaud l'engagea pour improviser une gigue lors d'une tournée au Québec.

Décès de Billy Preston

Le pianiste Billy Preston, est décédé dans une clinique de Scottsdale, dans l'Arizona, ville où ce natif de Houston, au Texas vivait depuis deux ans.

Pianiste et compositeur, crédité par les Beatles pour

ses partitions de claviers sur les disques « Let It Be », « Abbey Road » et l'« Album blanc », il était notamment l'auteur de la chanson « You are so beautiful », devenue un succès mondial grâce à Joe Cocker.

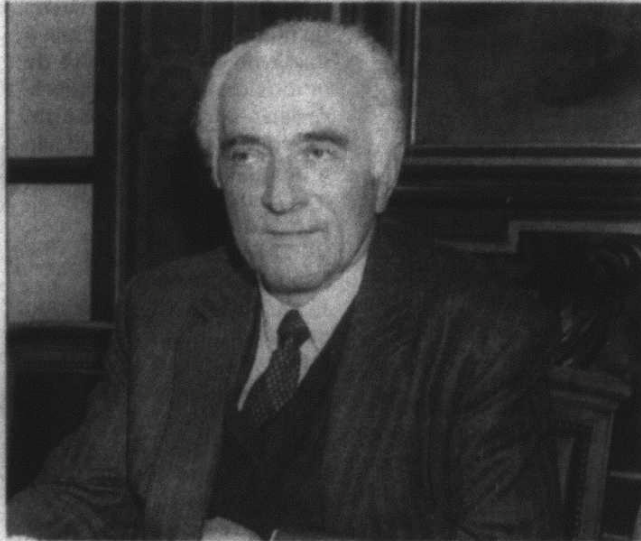


/ AFP

>> NÉCROLOGIE

Camille Georges

Maire du 2^e arrondissement de 1983 à 1989, il a longtemps exercé d'importantes responsabilités au sein du CDS



A Lyon Camille Georges fut longtemps secrétaire fédéral du « Centre Démocrate » / Archives Progrès

« Je n'ai jamais eu 20 ans » confiait Camille Georges dans une interview donnée à Lyon Capitale en 95. « À 16 ans, j'étais président du cercle catholique. Pendant la guerre, je me suis évadé quatre fois en cinq jours. J'ai vécu dans les bois quelques jours en bouffant des lapins que j'attrapais. Puis j'ai travaillé dans une ferme. Après la guerre, je suis rentré OS à Villeurbanne et j'ai adhéré à la CGT. C'est simple, quand il y a une organisation, j'entre dedans et je dis ce que je pense ».

Plus tard, l'homme deviendra courtier en immobilier. Son entrée au sein du Mouvement Républicain Populaire date de 1948 à l'instigation de Jean Vilar. Marchant dans le sillage de son ami Jean Lecanuet, en 1965 il fait partie du conseil politique national où il engage une réflexion notamment sur le thème de l'emploi. Il y consacrera un livre intitulé

« De vraies réformes contre le chômage ».

À Lyon Camille Georges fut longtemps secrétaire fédéral du « Centre Démocrate » et devint le premier maire du 2^e arrondissement de 83 à 89 (la loi PLM fut votée en 82). Dans un communiqué, Denis Broliquier actuel maire du 2^e, déjà élu sous son mandat, évoque « un homme d'engagement, de terrain, de contact et de courage » et retient « son dynamisme, son pragmatisme et cette attention constante aux autres qui l'avaient fait réélire haut la main en 83, sous le deuxième mandat de Francisque Collomb ».

Camille Georges, malade depuis plusieurs années et soutenu jusqu'au bout par Madeleine sa chère épouse, avait près de 86 ans.

> NOTE

Cérémonie religieuse mardi 13 juin à 15 heures à l'église Saint-Nizier, inhumation au nouveau cimetière de la Croix-Rousse

>> NÉCROLOGIE

Maurice Deschamps quitte la scène

DANS la mise en scène de Patrice Caurier et Moshe Leiser de « Hamlet » présentée au théâtre de la Croix-Rousse, Maurice Deschamps interprétait le rôle du spectre et de l'un des fossoyeurs, alors qu'il souffrait de cécité. Pour un spectateur non informé, il était impossible de s'en rendre compte. Le talent de ce comédien qui vient de disparaître était immense. Selon Bernadette Bost ancienne correspondante du « Monde » : « C'était un acteur exceptionnel qui jouissait d'une sorte d'aura dans le milieu théâtral de la région ». Son interprétation de « Lear » dans la version de Chantal Morel a marqué les spectateurs grenoblois en 1993. Tout

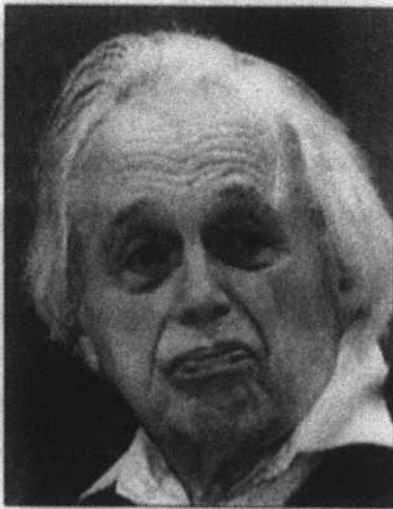
comme celle de « Galilée », dans la mise en scène signée par Philippe Delaigue de la pièce de Brecht, avait emballé par l'épaisseur humaine qu'il avait su donner à cet autre rôle-titre à mettre à son actif.

Mais ce comédien de formation classique qui fit les beaux soirs du théâtre de l'Est lyonnais animé par Bruno Carlucci dans le début des années 70 ne s'est pas contenté d'imposer sa puissance de conviction dans les rôles du répertoire. Il sut également participer à des aventures plus contemporaines ou plus risquées, on citera « Elle », pièce inconnue de Jean Genet mise en scène par Gilles Chavassieux aux Ateliers dans laquelle il don-

nait la réplique à Roland Bertin. Ou encore « Si vous êtes des hommes » du dramaturge contemporain Serge Valetti.

A la fin de sa carrière, il n'avait pas hésité à se tourner vers la jeunesse puisqu'il joua à plusieurs reprises sous la direction de Géraldine Bénichou, prometteuse jeune femme metteur en scène qui le dirigea dans ses deux pièces inspirées par l'Antiquité : « Odyssée, petit bazar » et « Le Cri d'Antigone ». Ce qui ne l'empêcha pas de bouleverser les spectateurs des Célestins dans une pièce de Felix Mitterer, « Sibérie », qui décrivait les angoisses de l'âge mûr. Des angoisses qu'il a définitivement quittées.

N. B.



/ Photo AFP

Le compositeur austro-hongrois György Ligeti décédé

György Ligeti est décédé à l'âge de 83 ans. Le compositeur qui vivait alternativement à Vienne et à Hambourg, a notamment créé l'opéra « Le Grand Macabre » dont la première fut à Graz (sud de l'Autriche) en 1978. Certaines de ses œuvres ont servi de musique pour des films dont « 2001 - Odyssée de

l'espace » de Stanley Kubrick. György Ligeti est né en 1923 de parents hongrois en Transylvanie (région hongroise devenue roumaine à partir de 1920). Après s'être établi en Hongrie, il avait fui en Autriche après la révolution anti-communiste hongroise de 1956 et y avait obtenu la nationalité autrichienne.

Le Cheyenne disparaît

Daniel Mollier plus connu sous le nom du « Cheyenne » est décédé subitement lundi soir à l'âge de 61 ans

L'ÉMOTION était grande mardi matin, à l'annonce de la mort subite, la veille, du « cheyenne », figure emblématique de Perrache. Depuis son adolescence, Daniel Mollier avait en effet substitué à sa véritable identité celle dans laquelle il s'était peu à peu glissé par sa façon d'être, ses activités professionnelles, son sens aigu de la convivialité. Originaire de Gerland, Daniel entretiendra très tôt des liens privilégiés avec le quartier de derrière les voûtes par un passage à l'école Alix. Adolescent, sa physionomie : cheveux longs, rapidité sur les terrains de foot, associée à une identification vestimentaire idoine lui vaudront la dénomination qu'il prendra soin d'entretenir toute sa vie. Ainsi portait-il de nombreux colliers, un indien tatoué sur le bras et serrait-il rarement la main, préférant une amicale tape dans le creux de la main. « Il appréciait la façon de vivre des Indiens » confie son beau-frère et ancien joueur de l'Olympique lyonnais, Gilbert Ravello. À 20 ans, un grave accident de voiture oblige le jeune homme à quitter la métallurgie et à se reconverter. Dès lors, un taxi, que les clients garderont en mémoire



Daniel Mollier, figure emblématique de Perrache / Photo Jean-Alain Garavel

re ainsi que son inoubliable et chaleureux propriétaire, sillonnera l'agglomération lyonnaise.

Un restaurateur apprécié

Avec Raymonde, son épouse, fille de la brasserie de l'Ours Blanc, autrefois club des supporters de l'OL à Perrache, notre homme embrassera la profession de restaurateur tout d'abord au sein du « Petit Ourson » puis à l'enseigne « Le Cheyenne » au 12, cours Suchet. Ses deux activités dévoileront un responsable

convivial, jovial, toujours prêt à rendre service. Très bon joueur de boule lyonnaise, supporter de l'Olympique lyonnais, Le Cheyenne, adhérent à la Fraternelle de Perrache depuis 1987, soutiendra toute son existence les innombrables associations de quartier. Personnage qui aimait la vie, il ne manquait pas de les égayer par sa perpétuelle bonne humeur, son goût de la plaisanterie. Ainsi, avec quelques amis avait-il créé « le club des menteurs » rappelle Guy Daneroll, vice président

de la Frat. Très affecté par la mort subite d'un ami de longue date, lors d'un match de coupe d'Europe à Gerland, le destin aura empêché ce grand amateur de foot, de fêter en compagnie de ses innombrables amis, l'actuel coupe du monde qui aura pour tous un arrière-goût bien amer.

> NOTE

Les obsèques du « Cheyenne » seront célébrées samedi à 10 h 30 en l'église Sainte-Blandine

L'humour par l'absurde

Disparition. Raymond Devos est mort hier à 83 ans.

Il s'était imposé comme l'un des plus subtils manipulateurs de la langue française

L'HUMORISTE Raymond Devos, mort hier à 83 ans, s'était imposé comme l'un des plus subtils manipulateurs de la langue française en inventant un style où images, «malentendus, homonymies et figures de style» se télescopaient pour débusquer l'absurde et faire éclater le rire.

S'il découvre à cinq ans, sur le perron de son école, le plaisir de captiver un auditoire, sa vocation de magicien des mots naît à l'âge de 33 ans dans un petit restaurant de Biarritz, lors d'une rencontre impromptue avec le rire qui allait bouleverser sa vie.

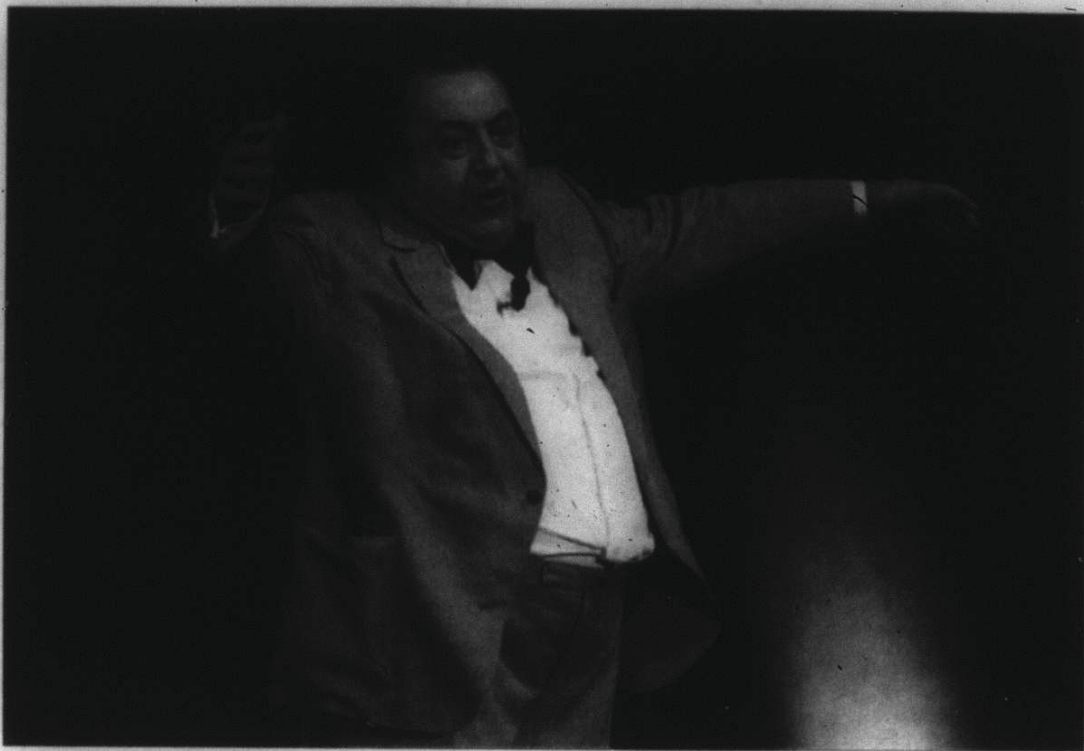
« Je me suis fait tout seul. D'ailleurs, je me suis raté »

Un jour de 1956, Devos demande dans un restaurant où se trouve la mer. «Vous ne pouvez pas la voir aujourd'hui», lui répond le garçon, elle est démontée». «Et vous la remontez quand?», rétorque-t-il.

C'est le déclic. Il en tire aussitôt l'un de ses plus célèbres sketches et se découvre un style.

60 ans en scène

Fabuliste merveilleux, clown sans maquillage et funambule du verbe, Devos a hanté les scènes pendant près de 60 ans, puisant avec une inépuisable imagination dans les surprises du quotidien. Né à Mouscron (Belgique) en 1922, il n'a que deux ans quand sa famille s'installe à Fourcoing, dans le nord de la



Raymond Devos, le jongleur de mots / Photo La République du Centre Ouest.

France. La faillite du père plonge bientôt les Devos dans la pauvreté en région parisienne.

Premier boulot, «après l'école, chez un tailleur», dès l'âge de onze ans.

Viennent ensuite la guerre et la déportation au titre du Service du travail obligatoire (STO) :

«Quand j'ai été déporté en Allemagne, je me disais: "Si je m'en tire, je veux devenir

ce que je veux être». Autrement dit, comédien.

Il suit les cours de théâtre chez Tania Balachova et Henri Rollan, puis de mime chez Etienne de Croux.

Suivent les soirées de cabaret à la Rose Rouge et au Vieux Colombier, et la comédie dans la troupe de Jacques Fabbri.

Amuseur, bouffon, clown, pitre, chansonnier et musicien doué, il promène dès lors son quintal (et plus) de

finesse et d'humour et joue du trombone - offert par Brassens - ou du violon sur scène avec des gants de boxe.

Le sens du non-sens

Souvent grave, il défendait la condition de l'artiste, ce «nafragé volontaire», et ne cessait de rappeler les règles fondamentales du métier de comique, «un monsieur qui prend sur lui certains ennuis pour en débarrasser les autres».

Sans égal dans le calembour, le non-sens et la contrepétorie, Devos rechignait en revanche à se frotter à la politique et à l'actualité.

«Pas de politique, pas d'engagement en quoi que ce soit».

Peut-être aussi parce qu'au delà de son talent d'écrivain, il se refusait obstinément à toute vulgarité.

Parce que, disait-il, «la politesse, ça aide au comique populaire».

REPÈRES

Commandeur de la légion d'honneur, Devos avait reçu de nombreuses distinctions, dont le Grand prix du disque de l'Académie Charles Cros (1975), un Molière du meilleur one-man-show (1989), un Molière d'honneur (2000), le Grand prix de l'humour de la Sacem (2001).

En 2003, le ministère de la Culture crée en son honneur le Prix Raymond-Devos, destiné à récompenser un travail d'excellence autour de la langue française.

L'humoriste avait publié une dizaine d'ouvrages dont « Matière à rire » (1992), résumant alors ses trente-cinq ans de scène.

Viennent ensuite deux récits rocambolesques, « Un jour sans moi » (1996), et « Les 40e délirants » (2002) puis, en 2003, une nouvelle illustrée par Yves Saint-Laurent, « Une Chenille nommée Vanessa ».

Les mots de Devos

«Quand on s'est connus, ma femme et moi, on était tellement timides tous les deux qu'on n'osait pas se regarder. Maintenant, on ne peut plus se voir.»
«Si ma femme doit être veuve un jour, j'aimerais mieux que ce soit de mon vivant.»
«Qui prête à rire n'est jamais sûr d'être remboursé.»
«Du moment qu'on rit des choses, elles ne sont plus dangereuses.»
«Quand j'ai tort, j'ai mes raisons, que je ne donne pas. Ce

serait reconnaître mes torts.»
«Une fois rien, c'est rien; deux fois rien, c'est pas beaucoup, mais pour trois fois rien, on peut déjà acheter quelque chose, et, pour pas cher.»
«Je n'aime pas être chez moi. A tel point que lorsque je vais chez quelqu'un et qu'il me dit: Vous, êtes ici chez vous, je rentre chez moi!»
«Dès que le silence se fait, les gens le meublent.»
«Il paraît que quand on prête

l'oreille, on entend mieux. C'est faux! Il m'est arrivé de prêter l'oreille à un sourd. Il n'entendait pas mieux.»

«C'est pour satisfaire les sens qu'on fait l'amour; et c'est pour l'essence qu'on fait la guerre.»
«Même avec Dieu, il ne faut pas tenter le Diable.»
«Un croyant, c'est un antisémitique.»

«La grippe, ça dure huit jours si on la soigne et une semaine si on ne fait rien.»

Boule et Bill orphelins

Bande dessinée. Jean Roba, le créateur du duo s'est éteint à Bruxelles à l'âge de 75 ans

LES éditions Dargaud ont annoncé le décès de Jean Roba le 14 juin à Bruxelles. Âgé de 75 ans, le dessinateur était entre autres, le père des célèbres personnages de bandes dessinées « Boule et Bill ».

Une bien belle histoire qui a débuté il y a plus de 40 ans. C'est en effet en 1955 que Roba accueille un petit cocker noir qui s'est réfugié chez lui un peu par hasard.

Rapidement, l'animal forme un duo magique avec son fils et l'idée d'adapter cette histoire d'amour entre un enfant et un chien fait son chemin. Boule, le petit garçon modèle, et Bill, le cocker farceur, font

leur entrée sous forme de gag dans le journal Spirou. Plus encore, l'auteur invente le « family strip » à la belge, ce qui lui permet d'entrer de plain-pied dans l'École belge de la bande dessinée.

25 millions d'exemplaires

Né à Schaerbeek en Belgique le 28 juillet 1930, Roba travaille dans un premier temps pour la mode puis pour la publicité.

Il arrive au journal Spirou en 1957 où il réalise des illustrations. De 1958 à 1960, il travaille avec Franquin sur différents formats : « Tembo Tabou », « Spirou et les hommes-bulles » et « Spirou

et les petits formats » puis crée son célèbre duo.

En près de 40 ans, les albums de « Boule et Bill » se sont vendus à quelque 25 millions d'exemplaires dans le monde. Ils ont été traduits en 14 langues.

En 2003, après 28 albums de Boule et Bill, Roba avait passé le relais à son assistant, Laurent Verron. L'auteur qui avait de plus en plus de mal à dessiner les oiseaux et la célèbre tortue Caroline est ainsi resté fidèle à sa philosophie de vie : que les personnages lui survivent et continuent d'évoluer. Son vœu est désormais exaucé.

David Tapissier



Jean Roba avait d'abord travaillé comme illustrateur dans la publicité et la presse magazine, avant de se tourner vers la bande dessinée / Photo AFP

La Cevaa en deuil

Communauté d'Eglises en mission, la Cevaa est dans l'épreuve. Le pasteur Maryse Adubra, ici aux côtés de son époux, le pasteur togolais Franck Adubra, actuel président en exercice de la



Cevaa, est décédée d'une maladie implacable, ce lundi 15 mai 2006 à Lomé.

Maryse, née en 1957 à Montbéliard, a consacré l'essentiel de sa vie à l'Afrique et au Togo, à son Eglise et à sa société civile, aux côtés de Franck, l'enfant du pays. Partenaire persévérant et toujours témoin d'espérance, elle a porté haut les valeurs de solidarité, d'entraide, de pastorale sociale.

Avec Franck, leurs enfants Aurore, Francesca et Laura, d'autres encore garderont le souvenir reconnaissant de ce témoin d'Evangile : les militants du Centre Liberté à Dakar et du Centre UCJG du Rocheton à Melun, les femmes du Togo et leurs enfants, tous les amis de la Cevaa.

ALAIN REY
secrétaire général de la Cevaa à Montpellier

André Mandouze, résistant impénitent

Difficile d'évoquer en peu de mots la vie dense d'André Mandouze, qui vient de mourir à la veille de ses quatre-vingt-dix ans ! Comme il l'a indiqué en tirant le premier tome de ses mémoires *D'une résistance à l'autre*¹, elle fut l'œuvre d'un résistant impénitent. Premier acte, contre le nazisme. Professeur de lettres, diplômé de Normale sup, il rejoint les *Cahiers du Témoignage chrétien*, fondés à Lyon, en 1941, par le jésuite Pierre Chaillet. Il en devient l'un des auteurs clandestins. A la Libération, en 1944, il est le premier rédacteur en chef de la version hebdomadaire de *Témoignage chrétien*. En désaccord avec la rédaction, il quitte le journal en 1947, mais lui restera indéfectiblement fidèle. Il met le cap sur l'Algérie, terre natale de saint Augustin, son

maître et sujet de thèse qu'il défendra à la Sorbonne en 1968 ! Second acte : contre la guerre d'Algérie. Mandouze s'attire les foudres des caciques de la quatrième République en militant activement pour l'indépendance de l'Algérie. Rien n'entame sa résolution, pas même la calomnie et l'emprisonnement, à dénoncer l'usage de la torture dans *Le Monde*, *France-Observateur* et *TC*. Il jouit depuis en Algérie d'un prestige et d'une popularité considérables, comme l'atteste le message de condoléances envoyé à sa veuve par le président Bouteflika. Avec ce dernier, André Mandouze avait présidé en 2001 un colloque international sur saint Augustin, le premier à se tenir sur le sol algérien. Catholique forgé par l'Action catholique, André Mandouze était toujours en avance d'un concile.

Il rugissait contre le conservatisme de l'institution et sa tendance à rouler à droite... Il était proche des Réseaux du Parvis, ces déçus de l'après-concile qui souhaitent une laïcisation et une féminisation de l'Eglise catholique. Fermement ancré à gauche de l'échiquier politique, il ne ménageait pas pour autant ses amis socialistes ou communistes. Irréductiblement libre, mais disponible à tous les dialogues qui enfantent l'espérance, André Mandouze laisse une œuvre historique et théologique importante. Il est dans son registre universitaire et polémiste l'une des signatures les plus marquantes du catholicisme moderne. ■

MICHEL COOL

¹ *D'une résistance à l'autre*. Viviane Hamy, 1998. *A gauche toute, bon Dieu !*. Le Cerf, 2003.

Mabire, le passeur

Né en 1927, Jean Mabire est mort d'une « cruelle maladie » dans la nuit du 29 au 30 mars. Je n'étais pas un intime de "Maît'Jean", ne l'ayant croisé que lors de solstices ou de dédicaces de livres. Ce qui m'avait d'abord frappé chez lui, c'était sa jeunesse, son entrain, sa convivialité. Il était simple, accessible, abordable. Nul orgueil, nulle vanité ne transpirait de ses propos, mais au contraire une intense joie de se retrouver entouré de jeunes. Mabire se ressourçait auprès de la jeunesse et la jeunesse s'enrichissait auprès de Mabire.

La plus grande œuvre de Jean Mabire, ce ne sont pas ses dizaines de livres, ses centaines de conférences, ses milliers d'articles, non ! Sa plus grande œuvre, c'est la flamme qu'il a réussi à allumer en nous. Il était un passeur, un pont-levis entre la Tradition d'hier et la jeunesse d'aujourd'hui. Il était l'étincelle qui a enflammé nos cœurs, il allumé des torches dans la nuit ; maintenant, à nous de faire en sorte qu'elles ne s'éteignent pas. A nous maintenant de continuer le combat, pour qu'il soit fier de nous.

Christian DAVID.

● Jean Mabire a été incinéré dans la stricte intimité familiale. Marcel Signac reviendra dans notre prochain n° sur cet homme d'action et de plume qui était également un homme de bien... et un fervent abonné de notre journal.

Pierre Monnier, témoin irremplaçable

La série noire continue. Peu de temps après Philippe Muray, deux jours avant Jean Mabire (voir page 10), Pierre Monnier a été fauché par la Camarde le 27 mars. Il allait fêter son 95^e anniversaire. Il aura retrouvé dans l'au-delà ses amis, Louis-Ferdinand Céline dont il fut l'éditeur et à qui il avait rendu visite au Danemark, Arletty, Albert Paraz, Alphonse Boudard, Louis Nucéra et quelques autres.

Une brutale rupture d'anévrisme aura donc eu raison d'un homme qui, jusqu'au bout, avait conservé une vitalité peu commune. Son entrain, sa curiosité largement ouverte sur les domaines les plus divers — l'actualité et la politique, bien sûr, mais aussi la littérature et les arts, le jazz, la peinture — faisaient les délices de ceux qui avaient la chance de le connaître. Il émanait de lui une chaleur, une joie de vivre peu communes que l'on retrouve intactes aussi bien dans ses livres de souvenirs que dans les monographies consacrées à Marcel Jouhandeau ou à Arletty.

A la vérité, Pierre avait tous les talents. Dessinateur humoristique qui eut son heure de gloire, mué en éditeur par amitié pour le Dr Destouches, il avait participé, avec son presque homologue Thierry

Maulnier, à la création du journal *L'Insurgé*, épisode qu'il narre dans une œuvre de mémorialiste dont les fleurons demeurent *A l'ombre des grandes têtes molles* et *Les Pendules à l'heure*. Son témoignage sur Céline (*Ferdinand furieux*), aujourd'hui introuvable, mériterait une réédition. Quel éditeur saura s'en aviser ?

Il aura traversé son époque sans se soucier des modes, sans jamais abdiquer un

esprit critique qui lui faisait porter un jugement à la fois sévère et railleur, jamais aigre, sur toutes les aberrations de notre temps. C'était un grand cœur et un homme libre, affranchi de tous les conformismes. Autant de vertus devenues rarissimes. Voilà pourquoi il nous manque déjà.

P.-L. MOUDENC.

Jean Mabire : l'uniforme intérieur

UN SIÈCLE n'est vraiment terminé qu'à la mort de ceux qui sont des étrangers dans celui qui commence. Jean Mabire était sans doute parmi nous le dernier grand d'une famille d'écrivains politiques indissociables des convulsions du XX^e siècle. Comme Bardèche, comme Benoist-Méchin, comme Saint-Loup, von Salomon, Jünger et quelques autres, il n'était plus à sa place dans l'actualité nouvelle — et dire cela, c'est faire son éloge.

TOUS LES COMBATS, TOUS LES COMBATTANTS

Il était connu du grand public par la série de ses livres sur les combats et les combattants de la Seconde Guerre mondiale, et surtout sur l'épopée des vaincus : *La L. V. F., Mourir à Berlin, Légion Wallonie, Division Charlemagne, Les Panzers de la garde noire, Nordland*, etc. — il y en a une vingtaine. Mais tous les combattants, et tous les combats, l'ont inspiré : il a aussi écrit *L'Été rouge de Pékin* (sur la guerre des Boxers), *La Bataille de l'Yser* (les fusiliers-marins à Dixmude), *Les Diables rouges attaquent la nuit* (les paras anglais, 1940-1943), *Les Samouraïs*, et toujours avec la même objectivité ; ce qui l'intéressait n'était pas le camp, mais le courage et la valeur humaine qui se révèlent dans l'épreuve suprême, celle où des vies sont en jeu pour une cause charnelle.

Ecrivain militaire ? Certes, en ce sens qu'il s'attachait rigoureusement à l'exactitude des faits, des opérations, des paysages, des armements. A cet égard, ses livres de guerre ont pris la suite de ceux de Paul Chack (fusillé en 1945, et dont on a récemment réuni en un volume les principaux livres : *Marins à la bataille, Méditerranée 1914-1918*, Marins éditions), qui figurent rêver des générations précédentes. Mais c'est l'homme qui l'intéressait, plus



(Dessin de CHARD.)

que la guerre : l'homme qui, sorti des situations conventionnelles de la vie bourgeoise, peut montrer tout ce dont il est capable en fait d'effort gratuit, de fraternité, d'improvisation au milieu d'une nature pas toujours amicale, et de dépassement de soi-même. C'est pour cela, et pas seulement parce qu'ils se réclamaient du sol et du sang, que les vaincus de la dernière Grande Guerre l'ont passionné : car les vainqueurs, rentrés chez eux satisfaits d'eux-mêmes, souvent s'embourgeoisent et s'avachissent.

LE CHEVALIER, LA MORT ET LE DIABLE

Non, contrairement à ce que des lecteurs superficiels ont pu croire, ce n'est pas la guerre en elle-même qui attirait Mabire : c'est la nature humaine en ce qu'elle peut avoir de meilleur, et que, paradoxalement, révèle la pire des épreuves ; les caractères, et pas la stratégie. Il l'a bien montré en changeant de sujet dans ses dernières

années, consacrant l'essentiel de son activité à une immense galerie d'écrivains, semaine après semaine, chez nos amis de *National-Hebdo*. Réunies dans la série des volumes intitulés *Que lire ?*, ces chroniques sont, elles aussi, dominées par la recherche de personnalités hors du commun. A nouveau, tout en montrant sa prédilection pour les fils d'un terroir, les enracinés, Mabire faisait bien voir que l'essentiel pour lui n'était pas la littérature en elle-même, pas plus que la guerre en elle-même, mais ce qu'elle révèle de l'homme : jusque dans des genres littéraires médiocres, sous des formes d'expression vulgaires, ou au contraire parmi les esthètes oubliés, il réhabilitait des personnalités estimables, pratiquant, selon le conseil de Chateaubriand, la critique des beautés et non celle des défauts.

Cet écrivain militaire n'était pas militariste ; son idéal n'était pas les beaux défilés ni les trop beaux uniformes. Qu'est-ce qu'un uniforme ? Quelque chose qui attire le regard. Porter l'uniforme, c'est se condamner à être remarqué bien plus qu'un civil si l'on a un comportement lâche ou répugnant ; c'est donc, avant tout, s'imposer une discipline. En ce sens, le véritable uniforme que portent les personnages de Mabire, dans la paix comme dans la guerre, c'est un uniforme intérieur, celui des obligations intériorisées ; le contrôle de soi-même, l'ascétisme. Cet homme qui n'était pas pieux au sens habituel du terme avait un idéal de moine-soldat ; sur la couverture de tous ses livres on aurait pu mettre la gravure de Dürer *Le chevalier, la mort et le diable*.

Cet idéal, malgré son infinie discrétion sur son intimité, il est évident qu'il se l'appliquait à lui-même. L'épisode guerrier de

sa vie, comme chef d'un commando de chasse en Algérie chargé de faire « la herse » à la frontière de Tunisie, il l'a manifestement vécu comme le simple prolongement de sa vie civile, une nouvelle expérience et non une rupture.

PETITE REVUE, GRAND IDÉAL

Ascétisme non pas gratuit, pas orgueilleux (il était aussi d'une extrême modestie), mais au service d'une cause ou plutôt d'un peuple qu'il voulait préserver de la vulgarité moderne et de la perte de ses traditions. Peuple de Normandie, d'abord ; peuples d'Europe, ensuite. Nul ne fut plus attentif aux micro-nationalismes de notre continent (alors qu'il se méfiait, au contraire, du nationalisme jacobin uniformisateur) : normand, breton, flamand, gaélique...

J'en eus la révélation quand je croisai son chemin, au tout début des années 50 de l'autre siècle. Il fréquentait alors un petit mouvement très peu connu, qui s'appelait "Occident", pas l'"Occident" d'Alain Robert que le ministre Marcellin devait dissoudre une quinzaine d'années plus tard, mais un petit groupe pacifique d'enseignants et d'étudiants qui avait pour sous-titre « mouvement d'action universitaire et culturelle ». Mabire lui-même, sortant de l'École des Métiers d'Art de la rue de Thorigny, aimait alors la petite revue *Viking* consacrée à la culture celtique ; il y fit notamment un bel éloge du film de John Ford : *L'homme tranquille*, où le réalisateur magnifiait les traditions de ses origines irlandaises.

En ce temps lointain, les tracts et les petites revues, de même que les cours de Faculté, étaient tirés à la ronéo, ce qui signifiait qu'il fallait taper les textes à la machine, en ôtant le ruban, sur un "stencil", sorte de pellicule opaque qui devenait ainsi perméable à l'encre : c'était déjà assez difficile. Mais, pour dessiner sur stencil, il fallait être un véritable artiste : cet exercice ne permettait pas l'erreur, pas plus que la gravure sur cuivre. Une jeune femme aux cheveux de lin, qui allait devenir M^{me} Mabire, encadrait et illustrait ainsi *Viking* d'images d'une mystérieuse beauté, transposant dans cette technique industrielle l'art des miniaturistes et graveurs médiévaux.

Je me suis souvent reproché, et irrémédiablement aujourd'hui, de n'avoir pas fait assez d'effort pour le revoir, car il venait parfois aux réunions de RIVAROL, dont il était un fidèle abonné. La vie ne lui a pas été clémente. L'illustratrice de *Viking* repose depuis 1974 dans le petit cimetière normand d'Ecaqueville ; leur fils, m'a-t-on dit, a mis fin à ses jours.

La tristesse des morts, c'est ce qui restait à se dire. Mais il n'a pas vécu en vain : il reste ses livres, "incontournables", comme on dit, dès qu'on veut parler de 1939-45, et qui, tous écrits au présent, reprennent vie dès qu'on les ouvre ; il reste l'amour des terres d'Occident, qu'il a contribué à réveiller dans le pays celtique. Adieu, grand camarade ! Et puissent de jeunes combattants naître du sang du vieux dragon.

Marcel SIGNAC.

Marie-France a rejoint Jean-Pierre

« Jean-Marie Le Pen, président du Front National, les membres du Bureau Politique ont la tristesse de vous annoncer la mort de Marie-France STIRBOIS, membre du Bureau Politique, Conseiller Régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur, Conseiller Municipal de Nice »

pouvait-on lire sur le site officiel du Front national le 18 avril à côté d'une photo de la défunte. Si les liens s'étaient distendus entre l'ex-député FN de Dreux et la direction du Front à la suite de son éviction de la liste des européennes en 2004, lors de ses vœux à la presse, le 3 janvier dernier, le Menhir avait rejeté l'idée de prendre des sanctions contre une élue gravement malade. De fait un cancer foudroyant l'a emportée le dimanche de Pâques, jour de la Résurrection !

Marie-France Stirbois fut pendant plus d'un quart de siècle une militante dynamique, courageuse, élégante, souriante et talentueuse du FN. Elle fut ainsi le seul député du parti de Jean-Marie Le Pen à siéger à l'Assemblée nationale, de 1989 à 1993, après avoir obtenu 61,3 % des voix — un exploit au scrutin majoritaire, seule contre tous, au terme d'une campagne où ses adversaires ne lui épargnèrent rien. On retiendra d'elle aussi en 1990 sa bataille homérique à l'Assemblée nationale contre la liberticide loi Gayssot sous les insultes de la gauche. On se souvient également de ses excellentes prestations sur les plateaux de télévision les soirs d'élections.

Veuve de l'ancien secrétaire général du FN, Jean-Pierre Stirbois, dont elle avait repris le flambeau après son décès en 1988, Marie-France, cadette de la famille Charles, était née le 11 novembre 1944 à Paris, d'un père dirigeant d'entreprise et d'une mère



femme au foyer, ardents gaullistes jusqu'en 1962. Titulaire d'un Capes d'anglais passé à Nanterre en 1968, elle se marie l'année suivante. En 1975, le couple qui a de longues années de militantisme derrière lui, notamment au sein des comités Tixier-Vignancour, crée son imprimerie, puis adhère au FN, et se lance en politique à Dreux. Marie-France Stirbois remporte un premier succès électoral lors des cantonales de 1982 avec un score de 10 %, suivi pour son époux d'un score de 16 % aux

municipales de 1983. Ce sera le fameux tonnerre de Dreux. Elle est ensuite élue en

1986 au Conseil régional du Centre, mandat dont elle démissionne en 1994 après son élection au Parlement européen, où elle siège jusqu'en 1999, puis en 2003-2004 en remplacement de Jean-Marie Le Pen. Entretiens, elle réussit en 1989 un doublé, étant élue conseillère municipale de Dreux puis donc députée d'Eure-et-Loir à la faveur d'une partielle. Elle triomphe à nouveau du redoutable scrutin majoritaire à deux tours lors d'une cantonale en 1994 à Dreux, ville dont elle restera conseillère municipale jusqu'en 2001, faisant face avec une remarquable bravoure à d'effrayantes démonstrations de haine ethnique. Ce qui la conduisit, épuisée, à poursuivre son combat politique dans les Alpes-Maritimes : élue à Nice en 2001, puis au Conseil régional de Provence-Alpes-Côte-d'Azur en 2004. Le Front national perd avec elle une figure historique, une militante chevronnée, une femme de caractère et de conviction. Toute l'équipe de RIVAROL présente ses condoléances affligées à sa famille et à ses nombreux amis.

J. B.

Un rivarolien éminent, Jean Deprun

Nous apprenons tardivement, et avec beaucoup de peine, le décès d'un des plus éminents abonnés de *RIVAROL* : le professeur Jean Deprun, dont les obsèques ont eu lieu le 2 mars.

Le nom de ce philosophe est bien connu de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées aux XVII^e et XVIII^e siècles — toutes les idées, tous les auteurs, les plus classiques comme les plus subversifs. De même qu'il a rendu hommage à ses deux maîtres, l'existentialiste Merleau-Ponty et le chrétien Ferdinand Alquié, de même était-il parfait connaisseur de La Bruyère et du P. Malebranche, mais plus connu comme ayant présidé, avec Michel Delon, à l'édition du marquis de Sade chez Gallimard, et surtout, avec Roland Desné et le marxiste Soboul, à la première édition complète du curé Meslier (« *athée, révolutionnaire et communiste sous Louis XIV* »), en 1970.

Lors du tricentenaire de la mort de La Bruyère, il y a dix ans, comme nous avons déploré dans les colonnes de *RIVAROL* la minceur des hommages officiels, il nous avait discrètement signalé la tenue en Sorbonne d'un colloque sur l'écrivain. Sa modestie lui avait interdit d'ajouter qu'il en était le premier intervenant, et, quand nous eûmes publié l'information en indiquant qu'elle provenait d'un éminent lecteur, il avait protesté contre cet adjectif qui lui paraissait trop élogieux. Cette fois, hélas, il ne protestera pas.

B. VIELESCAZ

Revel entre raison et fanatisme

Jean-François Revel, né en 1924, disparu le 30 avril dernier, avait certes des qualités de courage et, parfois, d'honnêteté. La vérité oblige à dire, toutefois – et l'on doit la vérité aux morts – qu'il se comportait en fanatique chaque fois qu'il s'agissait d'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Il fut un des rares intellectuels de renom à signer, en 1992, la pétition des Gérard Miller, BHL, Glucksman, Taguieff et consorts désignant à la vindicte publique (pour « *prévarication, forfaiture et falsification* », rien que ça !) les trois conseillers à la cour d'appel de Paris qui avaient accordé un non-lieu à Paul Touvier. Aucun membre de l'Académie française (dont il n'était pas encore) ne signa, en dehors de Rheims, Bianciotti et P.J. Rémy. Rappelons que, dans le climat de l'époque, ce genre de délation se traduisait souvent, pour le dénoncé, par un vitriolage ou une bombe devant la porte d'entrée.

C'est dans les brèves années où il dirigea *L'Express*, en 1978, que fut publiée, sous sa responsabilité (même si Olivier Todd y a sa part), l'interview-bidon arrachée à Darquier de Pellepoix par une de ses filles. Le but était de susciter un mouvement irrationnel d'horreur contre les révisionnistes. Beau manquement à la rigueur rationaliste dont Revel se targuait. Il est vrai qu'il restait prudent dans ses écrits, et ne s'est jamais prononcé, à notre connaissance, sur la question des chambres à gaz homicides. Il feignait de croire que la question portait sur les fours crématoires. Nous l'avions donc qualifié un jour de « révisionniste » ; il s'était fendu d'une lettre pour protester, mais toujours sans parler de chambres à gaz homicides ! Cet ancien élève des jésuites (« *qui fabriquent des athées* », disait-il) pratiquait parfaitement la restriction mentale.

NOS DEUILS

Le 25 avril s'est éteinte dans sa 101^e année la comtesse Jean de DIESBACH, née Marie-Alice Dupâquier-Serre et mère du délicieux écrivain et grand historien Ghislain de Diesbach, vice-président des « Amis de RIVAROL ». Catholique fervente et femme à principes dont elle ne démordait jamais, M^{me} de Diesbach avait accepté à plus de 95 ans de figurer sur une liste FN pour défendre la bonne cause et elle avait jadis envoyé une lettre cinglante à Mitterrand pour lui dire son fait. Tous les rivaroliens se joindront à nous pour partager la tristesse de notre ami Ghislain.

G.-P. Wagner, grand avocat, parfait honnête homme



ANNONCÉE le 11 juin pendant la fête de Radio-Courtoisie, la nouvelle a assombri l'atmosphère : Georges-Paul Wagner est mort. Certes, on le savait âgé puisque né en 1921, hospitalisé et condamné par un cruel cancer des os, mais comment croire qu'une si belle intelligence s'est éteinte, qu'un si parfait honnête homme a disparu, que nous ne lirons plus dans *Présent* sa succulente « Chronique du lundi », nourrie tout à la

1986 à mai 1988 député des Yvelines, sous les couleurs du *Rassemblement national*-Front national et certains se souviennent du silence qui régnait dans l'hémicycle quand il y prenait la parole pour défendre le Droit, ou plutôt les abus de droit contre la Loi naturelle, à laquelle ce fervent catholique était très attaché. Parallèlement, il avait fondé, avec Roland Hélie et Philippe Colombani, l'Institut d'Histoire et de Politique, remarquable centre de formation au service du FN.

De son expérience d'écu, il devait tirer sa savoureuse *Comédie parlementaire* (1988) qu'allaient suivre plusieurs livres tout aussi Politiquement Incorrects mais superbement écrits : *Murras en justice*,

fois d'une immense culture, d'une réflexion politique approfondie et d'une ironie si française ?

Monarchiste, M^e Wagner fut de tous les combats pour la France — et l'Algérie française. Cofondateur de la Nouvelle Action Française, il s'en éloigna en 1974 devant sa dérive gauchiste pour se consacrer au Barreau (voir ci-contre le tableau réalisé par Chard pour son jubilé en 1996), ce qui lui valut d'être membre du Conseil de l'Ordre puis président de l'Union nationale des avocats (1974-76). Conseil de Jean-Marie Le Pen qu'il défendit en de multiples occasions, souvent avec succès, il fut de mars

D'un Palais l'autre ou encore *L'Entre-trois-guerres*, une autobiographie pimantée de réflexions politiques. En juin 2001, il avait succédé à Pierre Chaumeil à la tête de l'Association professionnelle de la presse monarchiste française, créée en 1882 et qu'il présida avec la bonhomie qui le rendait si attachant.

Alain Sanders, qu'il défendit à la XVII^e Correctionnelle, a écrit qu'il lui arrivait d'oublier qu'il était sur le banc des accusés tant, emporté par la plaidoirie de « l'Oncle Paul », il tombait « sous le charme des mots, de la musique, du rythme, de l'art ». Et d'une singulière force de conviction, ajouterons-nous, puisque M^e Wagner, qui nous accorda de nombreuses interviews, nous fit maintes fois l'honneur de nous assister alors que RIVAROL était poursuivi pour incitation à la haine raciale ou contestation de crime contre l'humanité. Et qu'il le fit avec un désintéressement exemplaire, comme aujourd'hui Eric Delcroix.

En 1998, Georges-Paul Wagner avait fait de son mieux pour désamorcer la crise qui couvait au sein du FN. Il s'est éteint alors que s'esquisse une réconciliation. La mener à terme serait le meilleur moyen de servir sa mémoire. Adieu, cher Maître. Et, croyez-moi, vous nous étiez très cher. C'est pourquoi toutes nos pensées vont à vos proches dans l'affliction et en particulier à votre fils François qui, avec la robe, a repris le flambeau.

Camille GALIC.

● Les obsèques de M^e Wagner auront lieu ce vendredi 16 juin à St-Nicolas du Chardonnet à 10h30.

Mandouze disparu, le FLN en deuil

DÉCÉDÉ le 5 juin à l'âge de 90 ans, le professeur André Mandouze a été "honoré" par un message du président algérien saluant en lui « un compagnon de lutte et un grand ami du peuple algérien » et même un « ardent patriote français » (sic), ayant pris pendant la guerre d'Algérie le risque « de l'emprisonnement et des agressions des nerfs de l'Algérie Française et de l'OAS ».

« Tout ce qui est exagéré est insignifiant », disait Talleyrand. On nous permettra de revenir sur quelques détails de la vie du « cher disparu » — pour ses potes algériens sans doute mais pas pour la grande masse des repliés, des harkis et de tous ceux qui n'ont pas perdu la mémoire.

Par exemple comment, début 1956, il dut quitter l'université d'Alger. Pas parce qu'il était anticolonialiste — avant 1954, dans sa revue *Consciences maghrébines* qu'il publiait librement, ce spécialiste de littérature latine et de saint Augustin apportait en toute impunité un soutien constant aux catholiques "progressistes" européens et à leurs amis nationalistes algériens — mais parce que, prenant la parole le 28 janvier 1956 à Paris, il avait lancé à l'auditoire composés d'Algériens pro-FLN qu'il leur apportait le « salut de la résistance algérienne », leur assurant que la victoire était proche. Provocation ou imprudence ? On ne le sut que plus tard : Mandouze s'était engagé dans une négociation secrète (qui échoua) entre certains chefs du FLN et Pierre Mendès-France alors ministre (éphémère) du Front républicain. Pour la torpiller, chapeau !

Quand les étudiants nationaux d'Alger apprirent la chose, une petite délégation décida de voir Mandouze et de le mettre en demeure de cesser ses cours à l'université. La rencontre fut tendue mais courtoise (1). Mandouze parut gêné quand nous lui fîmes remarquer que ses propos ne relevaient pas de la simple liberté d'opinion. La guerre d'Algérie s'intensifiait et il y avait chaque jour des attentats, des morts, des blessés. Il avait choisi son camp.

Finalement, protégé par ses amis politiques, il tenta de faire son retour à la fac, qu'il dut vite évacuer. Dans les jours suivants, lui et sa famille quittèrent l'Algérie. Je crois que nous lui avons alors sauvé la vie car, resté à Alger il aurait eu affaire à des gens plus expéditifs que ses étudiants.

Mais en France, et surtout dans l'université, il fut auréolé du titre de martyr, d'autant qu'arrêté à la suite d'une enquête de la DST, il fit un mois de prison avant d'être libéré, vu le tollé soulevé par ses collègues. C'est à cette occasion que le ministre des Armées Bourguès-Maunoury fustigea ces « chers professeurs » militant tranquillement pour la victoire du FLN, confortablement installés dans leurs chaires en profitant des "libertés universitaires". Que le pouvoir respectait alors qu'il envoyait en Algérie le contingent et les rappelés.

Jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, Mandouze se tint tranquille, encore qu'il ait témoigné au procès Jeanson (le réseau des « porteurs de valise ») en déclarant : « J'approuve et j'appuie l'action du réseau Jeanson » sans sortir du tribunal les menottes au poignet alors que les accusés, eux, étaient saqués (pas très lourdement d'ailleurs). De même Mandouze ne vit-il aussi aucun inconvénient à ce que le FLN utilise les textes qu'il avait écrits dans *Consciences Maghrébines* pour en faire un livre doctrinal sur « la Révolution Algérienne ». Livre qui fut, paraît-il une "référence" pour les négociateurs (surtout français) au moment des accords d'Evian. On voit comme ils étaient bien renseignés sur leurs rusés interlocuteurs...

Mandouze évidemment a prétendu avoir été menacé par l'OAS, ce qui ne mange pas de pain. Il retourna à Alger après l'indépendance, salué comme un héros. C'était alors l'Algérie de Ben Bella, islamique (on l'oublie trop), xénophobe (« *Nous sommes Arabes ! Arabes ! Arabes !* »), tiers-mondiste et socialiste. Cela lui convenait parfaitement. Mais quand Boumediène chassa Ben Bella, Mandouze eut des ennuis et regagna la France. Il prétendit que le pouvoir avait voulu lui imposer de délivrer des

titres universitaires fondés sur la carte du FLN. Quelle belle conscience ! Mais d'autres bruits ont couru : Mandouze visait de hautes fonctions officielles que le régime algérien n'était pas disposé à lui accorder en sa qualité d'Européen. Boumediène lui aurait même reproché de trop parler de politique avec ses étudiants — « *Vous en faites des communistes* ». L'Algérie algérienne était moins laxiste que les IV^e et V^e Républiques.

Lors de la seconde guerre civile d'Algérie, Mandouze soutint le régime militaro-policière contre les islamistes et leur terrorisme utilisant les mêmes méthodes que le FLN pendant la première guerre d'Algérie. Avait-il perdu la mémoire ? Il a déclaré que, s'il avait été en Algérie, il aurait été condamné à mort par le FIS. Mais il était en France...

Un des titres de gloire de Mandouze, qu'il utilisait beaucoup à Alger dans les années 1950, c'est d'avoir été à Lyon sous l'occupation résistant et cofondateur de *Témoignage chrétien*, ce qui lui aurait valu d'être « menacé de mort » par les nazis. Or, en octobre 1945, le jésuite Gaston Fessard qui collaborait à "TC" et, sous l'occupation, avait publié clandestinement un pamphlet contre Vichy (*France, prends garde de perdre ton âme*), avait écrit un autre livre mais anticommuniste : *France, prends garde de perdre ta liberté* où, d'ailleurs il se livrait à une comparaison abusive : PC = Staline comme Vichy = Hitler.

Mais c'en était encore trop pour Mandouze qui quitta la rédaction de l'hebdomadaire. Pas question de critiquer le grand parti alors triomphant, c'eût été rompre l'unité de la résistance. Voilà une touche qui manquait à son pedigree.

Jean-Paul ANGELELLI.

(1) Dans l'album *Algérie française* publié par la SPL de Philippe Hédouy en 1980, j'ai donné mon témoignage sur cette « Affaire Mandouze ». En revanche, l'universitaire "gazait" sur cet épisode dans ses *Mémoires d'un autre siècle* (éd. Viviane Hamy).

LES NÔTRES

Jean Salibat

Jean nous a quittés le 28 mars 2006, journée de mobilisation sociale historique. On peut y voir un signe : un hommage à la continuité de nos luttes, dont Jean était une figure emblématique. Né en 1934, à l'époque du colonialisme français en Algérie, il commence à travailler à 14 ans et devient sympathisant actif du PCF algérien. À 18 ans, en 1952, il quitte cette Algérie pré-insurrectionnelle et part faire son service national en métropole, où il restera pour travailler dans le bâtiment. Dès 1954, il adhère à la CGT et rejoint le PCF.

De 1964 à 1979, Jean est secrétaire de l'union départementale de la fédéra-

tion construction de Seine-Saint-Denis. Il représente la CGT au congrès d'Épinay du PS en juin 1971. De 1979 à 1991, il collabore au secteur droit et liberté au siège de la CGT, qu'il quittera douloureusement. En 1992, il quitte le PCF, sur des divergences profondes. Il partira en retraite dans le sud du Lubéron, accompagné de cette désillusion. Ce n'est qu'en 2000 qu'il reprend goût à ce qui l'avait porté pendant tant d'années, cette rage de combattre une société injuste. Il soutient activement les postiers de Pertuis qui luttent pour obtenir les 35 heures sans diminution de salaire et sans flexibilisation des horaires. Puis, en 2002, Jean rejoint la LCR. Dès lors, il est



à la pointe de toutes les batailles, aidant à la réorganisation de l'union locale CGT de Pertuis et construisant, dans les luttes, la LCR Pertuis.

Jean laisse, dans nos cœurs et dans cette vallée, l'esprit d'un combattant pugnace, voulant partager son expérience. Résistant acharné, il a tenté de l'être devant cette maladie mais, épuisé, il nous a quittés en plein mouvement social, auquel il n'a pu que participer de loin, en nous aidant à nous organiser. Merci Jean. ■

La LCR Vaucluse

Mort de Boris Fraenkel

Nous venons d'apprendre le suicide de Boris Fraenkel qui, en se jetant dans la Seine près de la gare de Lyon, à l'âge de 85 ans, a mis en pratique un projet qu'il avait mûri depuis longtemps. La notoriété tardive de ce militant trotskyste un peu exceptionnel a été suscitée par la découverte du fait qu'il fut l'un des formateurs de Lionel Jospin, quand celui-ci était membre de l'Organisation communiste internationale (OCI) – aujourd'hui Parti des travailleurs –, dans les années 1960. Né à Gdansk, issu d'une famille sioniste de gauche, il fit de nombreuses traductions de Trotsky, Lukacs, Wilhem Reich ou Herbert Marcuse. Boris Fraenkel fut aussi l'un des fondateurs de l'OCI, dont il fut exclu en 1966, au cours d'un violent procès où il fut accusé de défendre les positions de Reich.

À la veille des événements de Mai 68, il a tenu une conférence à l'université de Nanterre qui eut un grand écho, sur la répression sociale de la sexualité. Il fut ensuite assigné à résidence en Lozère pendant un an et n'obtint la nationalité française qu'en 1986. Par la suite, en 2000, il rejoignit pendant près d'un an la section LCR de Montreuil, avant de la quitter. Militant très indépendant, sans patrie ni frontière, jamais à l'aise dans une organisation, Boris Fraenkel fut un intellectuel militant qui a toujours préféré la parole à l'écrit (à lire : Boris Fraenkel, *Profession : révolutionnaire*, Éditions le Bord de l'eau, 200 pages, 18 euros). ■

Alexis Violet

Le 6 mai dernier, notre camarade Alexis Violet nous quittait. Personnage ayant marqué l'histoire de la LCR, collaborateur constant de la rubrique «Culture» de «Rouge», Alexis est mort à 71 ans.

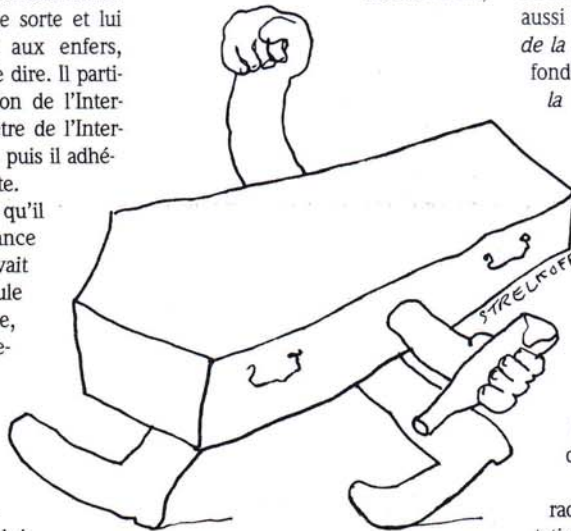
L'itinéraire d'Alexis Violet – Jean-Michel Mension de son vrai nom – est hors du commun, comme le personnage lui-même est hors du commun. Issu d'une famille de militants communistes, à une époque où le moralisme de Maurice Thorez et de Jeannette Vermesch était à son apogée, il fréquentera assez vite les maisons de correction, hantera de nombreux bars, une période où l'alcool et l'éther servaient souvent de nourriture quotidienne. Dans les années 1950, il rencontrera Guy Debord, une rencontre décisive qui le fera entrer en politique en quelque sorte et lui évitera une descente aux enfers, comme il se plaisait à le dire. Il participera ainsi à la création de l'Internationale lettriste, ancêtre de l'Internationale situationniste, puis il adhèrera au Parti communiste.

C'est dans ce parti qu'il fera la connaissance d'Alain Krivine, qui avait été muté dans la cellule dont il était le secrétaire, et avec lequel il partagera un combat commun jusqu'à sa mort, ce qui n'a pas été sans engueulades mémorables dont beaucoup se souviennent encore. Celui qui était presque toujours habillé en violet, «*parce qu'il était tombé dans un encrier lorsqu'il était petit*», disait une de ses amies, vivait à la marge, réfractaire à toute forme de discipline et au politiquement correct. Il avait cette extraordinaire capacité de défricher les terrains vagues de l'histoire et des nouvelles

luttés. C'est ainsi qu'il a été le compagnon de lutte du Mouvement de l'immigration et des banlieues (MIB), des «sans», de toutes celles et de tous ceux qui ont la haine des prisons, des flics, des psychiatres ou des bureaucrates.

Alexis a beaucoup compté pour la rubrique «Culture» de notre journal, et dans les débats sur la culture de notre organisation, notamment à l'occasion de ceux qu'il animait aux universités de la LCR. C'était pour lui le prolongement de son combat poli-

tique. Il entretenait avec l'art,



tics. Il entretenait avec l'art, dans ses rapports à la révolution, une véritable passion, mais une telle passion n'est rien sans cette intelligence si particulière qui permet de la transmettre, et Alexis la possédait.

Pour lui, les goûts et les couleurs, ça se discutait mais, comme il l'écrit dans *le Temps gage*¹ avec «*de la pédagogie,*

pas de grandes envolées intellectuelles [...]. Découvrir la fonction et la place de l'art dans les luttes, et faire découvrir des choses peu connues». Une ambition utile comme nécessaire. Dans cette rubrique, il aura parlé en premier de sa passion pour Charlie Parker. On se souviendra aussi d'un superbe papier sur Gauguin ou, il y a peu, de ceux sur Dada et la Sécession viennoise.

Jean-Michel aimait aussi la chanson : Marianne Oswald, Colette Magny, La Chanson de Margaret, de Mac Orlan... et le théâtre, de Büchner à De Ghelderode. Il savait aussi être émerveillé par *Les Contes de la lune vague* de Mizoguchi, profondément touché par *La Maman et la putain*, de Jean Eustache. Il

aimait le cinéma, particulièrement Jean Renoir «un génie», selon lui. Mais l'art, pour lui, était aussi dans la vie et dans la rue, preuve que le mouvement social ne cesse de l'enrichir : rock, rap, graffiti, tags et autres expressions directement nées d'authentiques révoltes, celles des banlieues, des Beurs, des pauvres...

Alexis a su mener de rade en rade, de manifestation en manifestation, de lutte en lutte, la permanence d'un combat pour l'émancipation humaine. Au-delà de ce qui pouvait apparaître comme des excès ou des excentricités, mais qui témoignait en fait d'une révolte sans concession contre l'ordre de la société bourgeoise sous toutes ses formes, il avait une ligne de conduite dont il ne s'est jamais départi, car il savait que «la plus belle qualité humaine est d'être révolutionnaire»¹.

Alexis était notre camarade, il était notre ami. Il y avait avant, il y aura après, mais cela ne sera plus jamais la même chose. À Marie-Madeleine – sa compagne –, à ses enfants, à sa maman, à tous ses proches, nous voulons faire part d'une solidarité et d'une amitié sans faille. ■

Laura Laufer, Léonce Aguirre

Mort d'Édouard Michelin

Jeune dirigeant d'une multinationale, Édouard Michelin est décédé le 26 mai. C'était le fils, en exercice, d'une famille qui s'est spécialisée dans la production de pneus. Depuis 1999, il dirigeait l'entreprise familiale cotée en Bourse. La pression des actionnaires oblige le groupe à tenir compte de la nécessité du profit immédiat. Dans la dernière période, le caractère paternaliste de l'entreprise s'était atténué, Édouard Michelin ayant été jusqu'à participer lui-même à la négociation sur les 35 heures, événement dans un groupe qui n'était pas connu pour son respect de l'activité syndicale. La discrimination syndicale sur les salaires a été longtemps pratiquée – depuis quelques années, le groupe perd les procès aux prud'hommes visant ces pratiques.

La direction de l'entreprise clermontoise est connue pour ne pas participer à la vie politique locale. Sauf dans certains cas : le tramway clermontois allait entrer dans sa phase de construction lorsque le patron de Michelin fit savoir aux dirigeants locaux (président du conseil régional, maire de Clermont) qu'il ne pourrait accepter un tramway qui ne serait pas sur pneus. Un nouveau tramway, sur pneus, fut mis à l'étude.

Édouard Michelin s'était fait connaître par l'annonce simultanée, en septembre 1999, d'une augmentation de 20% des bénéfices du groupe qui porte son nom et de la réduction de ses effectifs de 10%. Nous n'oublierons pas. ■

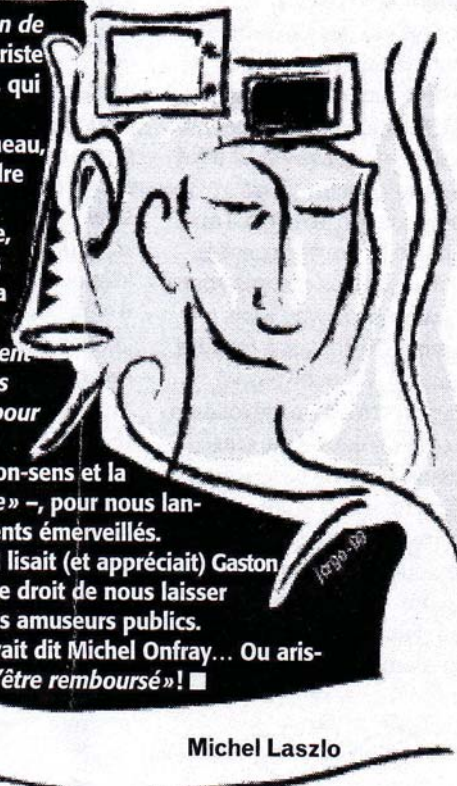
CONTRECHAMP

« Je crois à l'immortalité, et pourtant je crains bien de mourir avant de la connaître... » Encore un humoriste qui nous quitte. Et un grand, un jongleur de mots, qui tissait ses textes en référence à Alfred Jarry, à Alphonse Allais, à Pierre Dac ou à Raymond Queneau, et qui rongait les mots pour en extirper le moindre moelle.

Un moraliste aussi, de l'espèce qui ne défile guère, mais qui trouve les mots justes pour dénoncer les guerres. On lui doit cette phrase superbe durant la première guerre du Golfe (que d'autres se sont ensuite abusivement attitrée...) : « Les gens préfèrent glisser leur peau sous les draps pour le plaisir des sens, plutôt que de la risquer sous les drapeaux pour le prix de l'essence... »

Un alchimiste, qui jonglait aussi avec le sens, le non-sens et la science – « Trois fois rien, c'est déjà quelque chose » –, pour nous lancer des paradoxes et se repaître de nos étonnements émerveillés.

Raymond Devos va nous manquer. Un homme qui lisait (et appréciait) Gaston Bachelard, Michel Serres et Marcel Aymé n'a pas le droit de nous laisser face à la médiocrité qui prévaut chez les prétendus amuseurs publics. Lui, c'était un philosophe; tendance hédoniste aurait dit Michel Onfray... Ou aristotélien, car « Qui prête à rire, n'est jamais sûr d'être remboursé »! ■



Michel Laszlo

In memoriam

Un compagnon majeur nous a quitté. Jacques Bourquin est décédé en février 2007, à l'âge de 81 ans.

Ces quelques lignes ne sauraient retracer l'itinéraire de sa vie intellectuelle et professionnelle mais veulent seulement saluer la mémoire d'un universitaire humaniste et d'un des fondateurs à Besançon, aux côtés de Jean Peytard notamment, d'une linguistique pionnière, étroitement liée à la fois à la philologie, à la sémiologie et à la didactique du français.

S'il a mené des travaux universitaires dans le champ des sciences de la vie et de la terre et dans celui des sciences du langage (thèse d'Etat sur la théorisation et l'enseignement de la dérivation suffixale au XIXe siècle), sa carrière a été celle d'un linguiste et l'a mené de l'Ecole Normale d'Instituteurs à la Faculté des Lettres de Besançon où il a enseigné plus de vingt-cinq ans. Il est devenu Professeur de Linguistique française en 1979, et a exercé différentes responsabilités dont la direction du GRELIS. Erudit, lettré, analyste subtil des textes, il a surtout voué ses recherches à l'épistémologie et à l'histoire de la linguistique et de la grammaire. En témoignent ses nombreuses publications comme autant de contributions marquantes. Citons ses trois derniers ouvrages aux PUFC : l'édition et le commentaire des *Ecrits linguistiques et philologiques* de P.-J. Proudhon (1999), la *Galerie des Linguistes franc-comtois* (2003), la publication du colloque qu'il avait organisé en 2002 *Les prolongements de la Grammaire Générale en France au XIXe siècle* (2005).

Infiniment modeste, absolument probe, Jacques Bourquin a été un esprit libre et curieux, pétri de tolérance, éloigné de tous les dogmatismes. Sa présence à autrui alliait discrétion et convivialité. Son amour de la langue empruntait les voies de la science mais aussi volontiers celles du jeu et il est une haute figure du gai savoir.

Jacques, tu nous manques.

Le comité éditorial de *Semen*

**Décès de Gérard Vappereau,
cofondateur de «Gai Pied»**

Gérard Vappereau, l'un des deux fondateurs du magazine *Gai Pied*, est décédé le 11 mars, suite à un cancer du poumon. Il avait 55 ans. En avril 1979, il lance *Gai Pied* avec Jean Le Bitoux. Le magazine devient la principale tribune des homos en France, et accompagne – avec une couverture mémorable sur François Mitterrand – la dépénalisation de l'homosexualité en 1982. La même année, il fonde la chorale Chœur-accord, qui deviendra plus tard Les Caramels fous. Lorsqu'il quitte la société *Gai Pied*, à la disparition du magazine en 1992, Gérard Vappereau se consacre, avec son compagnon Pierre Boisson, au gîte rural de La Fontaine-aux-Loups, en Seine-et-Marne.

DISPARITION André Labarrère, la vie d'un homo libre

ANDRÉ LABARRÈRE, LE MAIRE SOCIALISTE DE PAU DEPUIS 1971, EST MORT LE 16 MAI DERNIER. S'IL AVAIT ÉTÉ, EN 1998, LE PREMIER HOMME POLITIQUE À FAIRE SON COMING-OUT, CELA FAIT LONGTEMPS QU'IL NE FAISAIT PAS MYSTÈRE DE SA SEXUALITÉ.

Ses concitoyens l'appelaient affectueusement «Dédé». Lui-même s'était surnommé «l'embrayage» (la pédale de gauche). Aujourd'hui, Pau patine: l'embrayage a lâché, la ville a perdu son maire, qui était aussi un peu son père. Député des Pyrénées-Atlantiques dès 1967, puis sénateur, ministre sous François Mitterrand, André Labarrère avait conquis la mairie de Pau en 1971, pour ne plus la lâcher. Nul doute qu'il se serait encore représenté en 2008, si le cancer ne l'avait finalement rattrapé à 78 ans. Labarrère c'était, comme on dit, un personnage. Tout en faconde et en gouaille. Il aurait pu briller aux Grosses Têtes avec

ses bons mots. Rien ne l'arrêtait, et surtout pas les circonstances les plus guindées. Un jour que le département reçoit son nouveau préfet, Labarrère, arrive au repas officiel et s'extasie devant son hôtesse: «Madame, vous avez merveilleusement composé votre table. Il y a là cinq de mes anciens amants.» Car André Labarrère n'a jamais caché son homosexualité. Mais, en 1998, ce qui n'était qu'un secret de polichinelle dans toute la ville, devient vérité publique: il est le premier homme politique à faire son coming-out. «Je l'ai fait pour aider les jeunes», dira-t-il plus tard, lui qui s'opposera au mariage gay au motif «qu'il y a déjà assez de cocus comme cela, sans y ajouter les homos». Si, depuis, le coming-out de Bertrand Delanoë a connu un écho plus important, n'oublions jamais qu'André Labarrère restera celui qui a ouvert la voie. Geste d'autant plus méritoire que la province n'est pas Paris. Il n'en souffrira pas dans les urnes: en 2001, il est réélu dès le premier tour, avec 57 % des voix. La politique,

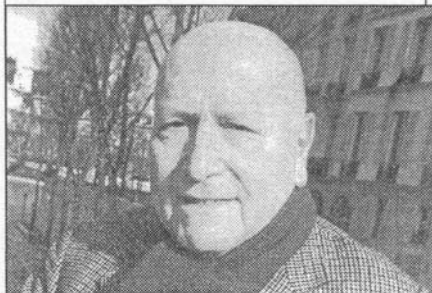
André Labarrère y est venu sur le tard. Né en janvier 1928, à... Pau, passionné d'histoire, il décroche l'agrégation et commence une carrière d'enseignant, d'abord en France, puis à l'université Laval de Québec. Il restera sept ans dans la Belle Province, devenant vedette de la télévision où il anime des émissions consacrées à son autre passion, la graphologie. En 1966, il revient au bercail. «J'avais gagné beaucoup d'argent à la télé québécoise, je descendais le boulevard des Pyrénées en Buick rose», racontait-il. Labarrère était «camp» sans le savoir: pour ses obsèques, il avait demandé que l'Orchestre symphonique de la ville joue *New York New York* quand son cercueil sortirait de l'église. La vérité, pourtant, c'est que l'esbroufe n'était pas son genre. Entré en politique comme on entre en religion, celui qu'on appelait aussi «toque manettes» («serre les mains», en béarnais) va se donner entièrement à sa ville. On ne lui connaîtra, du reste, qu'une seule histoire d'amour, avec son ancien directeur de cabinet, décédé voici quelques années et auprès duquel il repose désormais, dans le caveau familial où était aussi enterrée sa mère. Toujours sur le front, André Labarrère recevait personnellement tous ses administrés qui en faisaient la demande. «Je me souviens, la première fois, il m'a donné rendez-vous à cinq heures du matin à son bureau!», se souvient Vincent Iurman, propriétaire de bars et discothèques sur Pau et représentant du Syndicat des discothèques pour le Béarnais. Intarissable sur «les beaux mecs de Pau», qu'il appelait invariablement «mon minou», André Labarrère avait une réputation de séducteur. «Il sortait beaucoup, une bouteille de Chivas l'attendait dans tous les endroits qu'il fréquentait, il avait toujours de la compagnie, et ce n'étaient pas des mecs de 40 ans...», raconte encore Vincent Iurman. «Ce n'était pas un dragueur, mais un charmeur», se souvient Sébastien Kinach, qui avait créé en 2000 une association de lutte contre le sida et fut correspondant palois du Sidaction jusqu'en 2005. Pourtant, sur son blog ouvert en début d'année, et où il se livrait à des confessions personnelles touchantes, André Labarrère expliquera que son véritable «élixir d'amour» aura été, toute sa vie, la solitude. Et dans son avant-dernier message posté sur son blog, cinq jours avant sa mort, il s'interrogeait: «À qui a servi ma petite vie?». C'est quoi, en effet, réussir sa vie? Chacun, bien sûr, a ses critères. Mais quand, à votre mort, des milliers de vos concitoyens se jettent sur ce blog pour vous exprimer leur gratitude, c'est déjà un bon signe. Et quand «les jeunes sapeurs-pompiers de Pau» vous y expriment «leur reconnaissance pour votre gentillesse et votre générosité», alors c'est sûr: on a réussi sa vie. DANIEL GARCIA PHOTO MAXPPP
Retrouvez cet article en version intégrale sur tetu.com



«MADAME, VOUS AVEZ MERVEILLEUSEMENT COMPOSÉ VOTRE TABLE. IL Y A LÀ CINQ DE MES ANCIENS AMANTS.»

Kenneth Galbraith est décédé. Critique acerbe de l'économie de marché triomphante, l'économiste américain, qui vient de disparaître à l'âge de 97 ans, a défendu avec ferveur l'importance des facteurs sociaux pour façonner la politique économique et promouvoir une société plus égalitaire. Galbraith rejetait la théorie classique et néoclassique, fondement de l'économie de marché, selon laquelle les décisions de production des entreprises sont exclusivement basées sur la demande des consommateurs.

DISPARITION



Décès de l'académicien Jean-François Revel. Le philosophe, écrivain et journaliste Jean-François Revel, membre de l'Académie française, marié à l'écrivain et journaliste Claude Sarraute, est décédé dans la nuit de samedi à dimanche à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre, à l'âge de 82 ans. Né le 19 janvier 1924 à Marseille, cet agrégé de philosophie marqué à droite a mené à partir des années 1950 une double carrière, littéraire et journaliste. D'abord enseignant, il a assumé des fonctions de conseiller littéraire et de directeur de collection, puis a pris la direction de *L'Express* (1978-1981), dont il était l'un des éditorialistes depuis 1966, devenant par la suite chroniqueur au *Point*. Il a écrit une trentaine d'ouvrages, dont *le Moine et le philosophe* (1997). Le président Jacques Chirac a fait part de sa « tristesse » à l'annonce de sa disparition. Il le décrit comme un « *brillant journaliste, philosophe engagé, esprit indépendant, portant la plume au cœur des grands combats politiques et philosophiques de notre temps* ».

► AÉRONAUTIQUE Disparition du journaliste Jean-Pierre Neu

Le journaliste du quotidien *Les Échos* Jean-Pierre Neu est parti dans la nuit de lundi à mardi, emporté à 58 ans par une maladie contre laquelle il s'est battu avec courage depuis l'automne dernier. Jean-Pierre est venu à la presse au fil d'un long parcours : à Pékin en 1973-1974, dans un poste d'expansion économique, à Brazzaville, en 1983, comme formateur en économie, puis au ministère de la Coopération. La vocation pour la presse le prend en 1987, date à laquelle il rentre au service étranger de *La Cote Desfossés*, et ne le quittera plus. Il est à *L'Agefi* de 1988 à 1994, puis rejoint *Les Échos*. Curieux de tout, enthousiaste et rigoureux, Jean-

Pierre Neu était devenu l'un des meilleurs connaisseurs de l'aéronautique et de la défense. Chasseur de scoops, il savourait tous ces petits et grands secrets qui font la vie des affaires, y compris des affaires d'État. Voyageur autour du monde, Jean-Pierre avait pris racine en Corse où il avait découvert sur le tard une vocation d'agriculteur, grand défenseur de la vigne et de l'olivier. À sa femme Frédérique, également sœur du directeur de la rédaction de *La Tribune*, François-Xavier Pietri, ses enfants, Giocante et Guillaume, sa famille, ses collègues et ses amis, *La Tribune* adresse un message de soutien et d'amitié, en souvenir d'un joyeux camarade.

PRESSE La succession d'Amaury soigneusement préparée

■ Après le décès de Philippe Amaury, le groupe de presse éditeur du « Parisien » reste contrôlé et dirigé par la famille Amaury.

Emporté par un cancer à l'âge de 66 ans, Philippe Amaury, décédé mardi soir, n'aurait rien laissé au hasard pour assurer sa succession à la tête d'un groupe de presse caractérisé par une farouche volonté d'indépendance.

La part de la famille Amaury, 75 % des Éditions Philippe Amaury (*Le Parisien*, *L'Équipe*...), a déjà été transmise « en nue-propriété » à ses enfants. Aurore, l'aînée, âgée de 32 ans, a quitté un poste d'avocate à New York pour rejoindre le groupe à la mi-mars, et vient d'achever un audit sur « les métiers du groupe et leur évolution ». Jean-Etienne, le cadet, après un passage dans le groupe, poursuit

un MBA à Stanford. Jusqu'à nouvel ordre, les deux vice-présidents, l'épouse de Philippe Amaury, Marie-Odile et l'homme de confiance, Martin Desprez, demeurent aux commandes.

Une obsession. Salué comme « un grand homme de presse », Philippe Amaury avait une obsession : éviter à tout prix que ne se reproduise la bataille qui l'avait opposé à sa sœur Francine, après le décès accidentel en 1977 du patriarche Émilien Amaury, fondateur du *Parisien libéré* en 1944. Défavorisé par le testament de son père, Philippe Amaury avait réussi à s'imposer, en 1983, au prix d'un partage laissant à sa sœur la presse magazine (*Point de vue*, *Marie France*...).

En vingt-cinq ans, cet homme discret et solitaire a réussi à conserver l'indépendance de son entreprise, malgré l'amicale convoitise du groupe Lagardère, qui avait pris 25 % du capital, via sa filiale Hachette Filipacchi Médias (HFM). Il a en revanche su rompre avec la

ligne éditoriale, populiste, du *Parisien*. Sous son règne, *Le Parisien*, et sa déclinaison nationale *Aujourd'hui en France*, est devenu un quotidien populaire de qualité, leader en audience parmi les quotidiens généralistes, avec 2,2 millions de lecteurs quotidiens. L'équilibre économique du groupe, dont le chiffre d'affaires s'élevait à 650 millions d'euros en 2005, est assuré par le quotidien sportif *L'Équipe*.

Les diversifications n'ont pas toutes été heureuses : Amaury Sport Organisation, organisatrice du Tour de France et du Paris-Dakar, est aujourd'hui incontournable dans le paysage sportif, mais l'achat du Futuroscope, en 2000, a englouti 35 millions d'euros avant une revente en 2003. Jean-Pierre Courcol, directeur général, y perdit son poste.

Solide et rentable, le groupe a renoncé à prendre part à l'irrésistible montée des quotidiens gratuits d'information. Elle reste une menace pour l'avenir.

I. R.

L'ÉVÉNEMENT

Michelin affronte les incerti

■ Le décès brutal d'Édouard Michelin, vendredi, laisse le groupe dans l'inconnu.
 ■ Michel Rollier, cogérant en exercice, assure la continuité de la direction.

L'annonce du décès accidentel vendredi soir d'Édouard Michelin (43 ans) au large de la Bretagne plonge le numéro mondial des pneumatiques dans une délicate période d'incertitudes. Certes, la « continuité de la direction » sera assurée en la personne de l'autre cogérant, Michel Rollier (60 ans), conformément aux statuts juridiques de Michelin, a immédiatement fait savoir la firme clermontoise. Hier, ce dernier a réaffirmé que « Édouard Michelin avait fait tout ce qu'il fallait pour que l'avenir soit assuré » avant d'ajouter que « les prochains jours seront consacrés à nous organiser pour continuer ». Si la structure familiale de l'entreprise – organisée en commandite – met le groupe à l'abri d'une tentative d'OPA, le drame bouleverse néanmoins le bel équilibre qui prévaut depuis de nombreuses décennies chez Bi-

Nomination transitoire. Pour nombre d'observateurs, la nomination de Michel Rollier pourrait être transitoire. Michelin ne peut se contenter pendant longtemps d'un seul cogérant. Pour justement faire face aux situations d'urgence, Michel Rollier a connu une ascension rapide au sein du manufacturier. Il a rejoint en 1997 Michelin après un long pas-

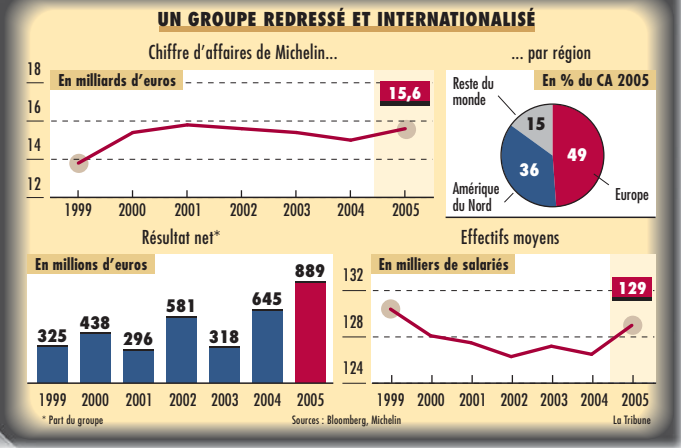


sage chez le fabricant de papier Aussédad-Rey. Recruté comme directeur juridique, il est promu deux ans plus tard directeur financier et accède à la cogérance en 2005, au côté d'Édouard Michelin et de René Zingraff. Agé de 70 ans, ce dernier a quitté le groupe début mai et fait savoir qu'il ne reviendrait pas. L'arrivée au côté de Michel Rollier – dont le père a été cogérant du groupe de 1966 à 1991 avec François Michelin, père d'Édouard – d'un des cinq frères ou sœurs du patron décédé dont Benoît (26 ans) le seul à travailler dans le groupe, dans la division recherche, n'est pas évoquée pour l'instant. Encore moins un retour provisoire du patriarche François Michelin (79 ans). Quant aux enfants d'Édouard (six), ils sont encore trop jeunes.

Or s'il existe une entreprise dépendante d'une famille et d'un homme, c'est bien celle-là. Un exemple unique dans l'industrie automobile. Les Peugeot, Toyota ou Agnelli, fondateurs respectivement de PSA Peugeot-Citroën, Toyota et Fiat, sont certes toujours les actionnaires de référence. Mais ils ne sont pas aux commandes. Au sein du manufacturier auvergnat, les Michelin président, dirigent et sont... responsables de la bonne marche de l'entreprise sur leurs biens propres. La disparition d'Édouard, qui a progressivement succédé à son père François, crée un vide profond et durable. Nulle grande entreprise industrielle dans le monde n'était a priori aussi peu préparée à pareille succession. Et ce, d'autant que la firme clermontoise fonctionne de façon

autocratique, avec un pouvoir très concentré. **Numéro un.** Le groupe que laisse Édouard Michelin constitue un des plus beaux bijoux de l'industrie automobile planétaire. Numéro un du pneu en concurrence avec l'américain Goodyear, Michelin est souvent qualifié de « Toyota français ». Comme le constructeur nippon, le fabricant de pneus est très internationalisé, avec un management néanmoins essentiellement français – comme celui de Toyota est japonais –, axé sur des produits réputés à la qualité légendaire, avec des process en recherche et développement comme en fabrication cités en exemples. Un groupe aussi secret que sérieux piloté depuis une petite ville de province. À l'égal en core une fois de Toyota. Michelin

équipe les plus grands constructeurs automobiles, notamment les spécialistes allemands du haut de gamme très exigeants. Pour améliorer ses marges, Édouard Michelin s'est de plus en plus orienté vers les pneus les plus performants et chers. Michelin n'a pas, toutefois, obtenu que des succès. Son « PAX System » (pneu permettant de rouler à plat en cas de crevaison), fort onéreux, n'a convaincu à ce jour que peu de constructeurs, sceptiques sur la possibilité de répercuter un tel surcoût sur les consommateurs. Renault a offert hier un hommage à Édouard Michelin : son pilote Fernando Alonso, vainqueur du grand prix de formule 1 de Monaco, a dédié hier sa victoire au PDG disparu. **Nicole Triouleyre** avec **Alain-Gabriel Verdevoeye**



saga APRÈS L'INNOVATION EST VENU LE TEMPS DE LA CONQUÊTE

Une petite manufacture devenue leader mondial

■ C'est à Clermont-Ferrand, au cœur de l'Auvergne, que commence en 1830 la saga de deux cousins, Aristide Barbier et Édouard Daubrée. Ce dernier épouse la ravissante Elisabeth Pugh Barker, nièce d'un savant anglais, Macintosh, inventeur du mariage entre la benzine et le caoutchouc qui rend ce dernier plus malléable. Au départ, cette innovation va permettre de produire des balles pour les enfants. Puis elle sert, à l'initiative des deux cousins, pour des pièces destinées à l'agriculture. Après la mort des fondateurs, l'entreprise menace de périr et ce sont les deux petits-enfants, André et Édouard Michelin, qui reprennent l'affaire en main. L'entreprise est rebaptisée Michelin et Cie. Nous sommes en 1889 et ses deux dirigeants ont déjà un leitmotiv qui, près de cent vingt ans plus tard, guide encore le groupe : mettre l'innovation au service des moyens de transport. De la volonté de pouvoir réparer soi-même les crevaisons de son pneu de vélo à celle de rendre les trajets en fiacre moins

cahoteux naissent les premiers succès de Michelin. C'est avec l'essor de l'automobile en plein XIX^e siècle que la firme marque définitivement les esprits. Il lui manque un emblème : il va naître en 1889 des mains d'un dessinateur qui esquisse les contours d'un personnage blanc fait d'empilement de pneus et capable de boire les obstacles de la route (d'où le nom de Bibendum). Le bonhomme Michelin est né. **Distancer les concurrents.** Après l'innovation vient le temps de la conquête. Dans les courses automobiles d'abord où la marque engrange les victoires. Sur la route des week-ends ensuite où l'entreprise a vite compris qu'il faut accompagner le chauffeur et ses passagers à l'aide de cartes routières. À l'international enfin. Michelin devient une multinationale et s'implante hors de ses frontières, en Europe et en Amérique du Nord. Elle investit aussi de nouveaux territoires technologiques, comme l'aviation dont elle va devenir un des fidèles partenaires. Pendant la

Première Guerre mondiale, une partie de ses usines sera même reconvertie en centre de production d'avions militaires. Dans les années 30, les ingénieurs du groupe n'ont cessé de perfectionner la technologie des pneumatiques : plus résistants, plus durants, incorporant du fil d'acier et bientôt à structure radiale qui lui permet de distancer ses concurrents. Moteur de toutes ces innovations, Édouard Michelin décède en 1940, dix ans après son frère. Pneus pour métro, pour voitures rapides – avec des succès depuis les 24 Heures du Mans jusqu'à la formule un : les années 70 et 80 donnent de nouvelles lettres de noblesse à la saga clermontoise. Au tournant des années 90, Michelin progresse encore sur le chemin de la sécurité, avec des systèmes permettant de rouler malgré les crevaisons ou de mieux con-

duire sur neige et sur glace. Dans cette fin du XX^e siècle, l'entreprise, volontiers décrite comme paternaliste, a fait évoluer son modèle social. Mais elle se retrouve aussi confrontée plus que jamais à la concurrence internationale et aux tensions de la mondialisation. De fait, en 1999, quand François Michelin, alors figure tutélaire du groupe, cède les rênes à son fils Édouard, la passation de pouvoir se fait à la fois sur fond de bénéfices record et sur fond de plan de restructuration. Le nouveau patron a poussé Bibendum à se convertir encore davantage au vert. Le respect de l'environnement, l'ouverture aux pays en développement, étaient devenus les maîtres mots du groupe. Une dynamique venue s'ajouter au copieux héritage de la succession qui s'ouvre désormais. **Olivier Provost**

ÉDOUARD MICHELIN
 A POUSSÉ BIBENDUM
 À SE CONVERTIR
 ENCORE DAVANTAGE
 AU VERT.

tudes de la succession

portrait IL A MULTIPLIÉ LES MANIFESTATIONS EXTÉRIEURES

Édouard, l'homme de l'ouverture

■ La grande médiatisation du manufacturier, aujourd'hui, est sans doute l'illustration la plus symbolique de la politique d'ouverture mise en place par Édouard Michelin.

Du temps de son père François, personne ou presque ne le rencontrait. Le seul événement institutionnel du groupe était la présentation des comptes annuels par le directeur financier. Une manifestation rapide, minimaliste, où les questions les plus générales restaient sans réponse. La presse avait même l'interdiction de téléphoner lesdits résultats aux journaux à partir du siège parisien où était présenté le bilan financier. Pour des raisons obscures, qui tenaient essentiellement à la peur d'hypothétiques fuites à la fin de la conférence...

Avec Édouard, tout a changé. Lui-même se charge amplement des commentaires, généralement au pavillon Gabriel, près de l'Élysée, avec force détails. Et les documents fournis à cette occasion sont désormais les plus complets de la profession. Au fil des années, le jeune patron a même perdu de sa timidité et de sa gaucherie initiales – qui le rendaient d'ailleurs très attachant – au profit d'une aisance



■ Édouard Michelin avait pris les rênes du groupe en 1999.

très « relations publiques » un peu moins authentique. Édouard a également multiplié les manifestations extérieures du fabricant de pneus, comme les « challenges Bibendum » destinés à favoriser publiquement les innovations en faveur des économies d'énergie et à donner ainsi à la firme une image écologique à la mode, politiquement correcte. Et, pour faire « mondial » lors d'un grand symposium à Shanghai en octobre 2004,

l'usage du français était quasiment proscrit au profit de l'anglais. Histoire d'oublier le côté provincial de l'entreprise. Mais aussi de rappeler que, longtemps formé outre-Atlantique, Édouard était à ce titre largement « globalisé » lui-même.

Dirigeant à succès. Grand voyageur, passionné d'innovations et d'automobile, très présent dans l'entreprise et à l'extérieur, le patron passait pour l'un des grands dirigeants à succès de l'industrie automobile mondiale. À cela près que, malgré ses qualités, les esprits chagrins voyaient inévitablement en lui un héritier. À la différence – fondamentale – d'un Carlos Ghosn, PDG de Renault, ou d'un Jean-Martin Folz, patron de PSA Peugeot-Citroën, qui, eux, se sont faits tout seuls. Sans renier ses racines terriennes et catholiques, Édouard avait petit à petit fait tomber en désuétude l'austérité de son père, lequel affichait ostensiblement sa modestie comme l'un de ses traits dominants de caractère. D'ailleurs, Édouard n'était-il pas in fine l'un des patrons les mieux rémunérés de France ? A.-G. V.

réactions HOMMAGE UNANIME

Clermont entre émotion et inquiétude

■ Une « immense perte », tel est l'hommage unanime qu'a reçu Édouard Michelin au lendemain de l'annonce de sa brutale disparition. De Jacques Chirac en voyage au Brésil, en passant par plusieurs membres du gouvernement, à Laurence Parisot, présidente du Medef, sans oublier Carlos Ghosn, PDG de Renault ou Bridgestone, son concurrent, tous ont salué l'engagement d'Édouard Michelin, qui, tout au long de

que cette ligne de conduite sera suivie par ses successeurs. » Pour Brice Horteleux, ministre délégué aux Collectivités territoriales et conseiller régional, « Édouard Michelin avait contribué à ouvrir la manufacture vers plus de transparence, rompant ainsi avec la tradition familiale de la discrétion, voire du secret ». En revanche, certains syndicalistes n'hésitent pas à écorner l'image du jeune capitaine d'industrie.

La CGT, par exemple, qui n'a jamais entretenu de bonnes relations avec le père, François Michelin, affirme qu'Édouard « menait le même combat contre les emplois et pour les fonds de pension. Il pensait avant

CLERMONT EST LE BERCEAU FAMILIAL DE LA MANUFACTURE DEPUIS CINQ GÉNÉRATIONS.

À Clermont-Ferrand, berceau familial de la manufacture depuis cinq générations, la disparition tragique d'Édouard Michelin est vécue comme un véritable séisme. Si aujourd'hui ils n'y sont plus que « 14.000 salariés (contre 30.000 il y a quelques années), employés ou simples Clermontois s'interrogent sur l'avenir du groupe. À l'instar du maire socialiste de Clermont-Ferrand, Serge Godard : « Édouard Michelin a toujours montré son attachement viscéral à Clermont-Ferrand. Je veux croire

tout au confort des actionnaires ». Plus nuancé, Hervé Carusca, représentant de Force ouvrière, ne peut s'empêcher de se projeter dans l'avenir. « Lorsque Édouard Michelin a succédé à son père, il a pris l'engagement d'un ancrage durable à Clermont-Ferrand. Il faut espérer qu'il y aura une continuité dans la succession. »

Geneviève Colonna d'Istria, à Clermont-Ferrand

arrière-plan DEPUIS 2003, LA VALEUR S'EST BIEN REPRIS

Avec la Bourse, une histoire d'amour à confirmer

■ Michelin et la Bourse, c'est un peu je t'aime, moi non plus. Le groupe de pneumatiques a très longtemps été à la traîne de ses homologues du CAC 40 en termes de valorisation. Toutefois, depuis 2003, la valeur s'est nettement reprise, passant de 25 euros en 2001 et 2003 à 60 euros récemment.

Lors de l'arrivée d'Édouard Michelin aux commandes, en 1999, le jeune patron avait défrayé la chronique sitôt intronisé en annonçant pêle-mêle des bénéfices en hausse de 20 % et la suppression de 7.500 postes en Europe dans les trois ans, soit 10 % des effectifs. Très vite son goût pour l'innovation et ses efforts d'internationalisation ont profité au groupe et à ses niveaux de marges.



« Potentiel de croissance. »

Résultat : si Michelin a réussi à faire partie du mouvement de reprise des marchés financiers dès 2003, c'est bien parce que l'entreprise avait entamé sa mue. En 2005, Michelin a dégagé un résultat net en progression de 35,9 % à 889 millions d'euros, malgré la hausse du coût des matières premières et le recul des ventes en volume, avec 197 millions de pneus vendus. Devant les actionnaires réunis en as-

semblée générale à Clermont-Ferrand, le 12 mai, Édouard Michelin avait prévenu que les objectifs de résultats 2006 du géant mondial seraient « plus difficiles que prévu à atteindre en raison d'une réduction des marges de manœuvre » liée à la faiblesse des marchés automobiles et les « nouvelles hausses du coût des matières premières ». La Bourse avait d'ailleurs sanctionné le titre qui avait lâché 8,4 % dans la journée.

Depuis, il ne s'est pas vraiment repris, ne gagnant plus que 7 % depuis le début de l'année quand il s'adjugeait plus de 25 % au début du mois de mai. « Le secteur des pneumatiques est pénalisé par un manque de visibilité », indique le bureau d'analyse Exane BNP Paribas, qui s'inquiète en effet de l'évolution des prix du pétrole et du caoutchouc, inflation que le groupe sera bel et bien contraint de répercuter sur ses prix, au risque de se voir prendre des parts de marché par ses concurrents. Les analystes, toutefois, continuent d'apprécier le « potentiel de croissance des ventes et de la rentabilité » de Michelin. Reste à savoir comment la Bourse accueillera l'arrivée d'un nouveau pilote à la tête du groupe de pneumatiques. Pascale Besses-Bouvard

PLUS DE 250 ANS D'HISTOIRE ININTERROMPUE



VACHERON CONSTANTIN
Manufacture Horlogère, Genève, depuis 1755

Notre catalogue général vous sera envoyé gratuitement sur simple demande au 01 58 18 14 40

► AMF La place de Paris fait ses adieux à Marie-Josèphe Vanel

Une figure de la Bourse de Paris vient de disparaître. Véritable femme orchestre de la réglementation boursière de ces trente dernières années, femme de caractère et de cœur pour tous ceux qui l'ont côtoyée, Marie-Josèphe Vanel s'est éteinte le 22 mai dernier, emportée par la maladie. Ses obsèques sont célébrées ce matin en l'église de La Trinité à Paris.

Major de HEC jeunes filles en 1970, elle débute sa carrière comme journaliste au quotidien boursier *La Cote Desfossés* avant de rejoindre, trois ans plus tard, la Commission des opérations de Bourse (COB). Elle est alors une « petite main » au service de l'information des opérations boursières. Juriste par passion, elle acquiert au cours de ses dix-sept années passées à la COB – un record – un savoir-faire salué par tous les milieux d'affaires et la conviction que la Bourse doit être au service des entreprises.

« Madame Vanel » quitte la COB en 1990 pour rejoindre Bernard Mirat au Conseil des Bourses de valeurs, qui deviendra, en 1996, le Conseil des marchés financiers. Elle devient alors secrétaire générale adjointe, chargée des opéra-

tions financières, un poste éminemment stratégique qui la place au cœur de toutes les grandes batailles boursières, comme « la guerre des banques » en 1999 qui opposa la BNP au tandem Société Générale-Paribas.

Ces grandes opérations médiatiques ne l'empêchaient pas de rester, de l'avis de ses proches, disponible pour les opérations d'envergure plus modeste tant elle était attentive et ouverte aux demandes de chacun. Connue pour sa grande rigueur intellectuelle et morale, malgré les nombreuses sollicitations, elle était estimée de tous.

Lors de la création de l'Autorité des marchés financiers, régulateur unique mis en place en novembre 2003, elle prendra – jusqu'à la fin – la direction des émetteurs. Bourreau de travail, *passonaria* du droit boursier, aussi discrète qu'omniprésente sur tous les dossiers, elle a su tenir son rôle de gardienne du bon fonctionnement des marchés.

Nous présentons et à sa famille, dont son mari, Henri-Paul Vanel, ancien rédacteur en chef des *Échos* et ancien directeur de la rédaction de *L'Agefi*, nos sincères condoléances.

E. B.

**ANDRÉ MANDOUZE
ÉTERNEL
RÉSISTANT**

Il militait pour l'indépendance de l'Algérie, comme il se plongeait dans les *Confessions* de saint Augustin. André Mandouze, chrétien de gauche, résistant insatiable, est décédé le 5 juin dernier, à l'âge de 89 ans. Non sans avoir mené de front les grands combats du XX^e siècle. Le militant est arrêté une première fois en 1941 alors qu'il participe à une manifestation antinazie. Après la guerre, il part enseigner en Algérie, où il milite rapidement pour l'indépendance. Et se retrouve à nouveau en prison. C'est aussi dans le pays natal de saint Augustin que l'intellectuel nourrit sa passion pour le théologien. Il organisera même une lecture de ses textes par l'acteur Gérard Depardieu, à Notre-Dame de Paris, en 2003. Polémiste infatigable, fondateur de *Témoignage chrétien*, membre du conseil d'administration des publications de *la Vie catholique* jusqu'en 1989, l'homme ne se sera jamais soumis. *

André Mandouze poussait des coups de gueule comme autant d'actes de foi. Il n'hésitait pas à heurter l'Église catholique, en dénonçant, notamment, ses compromissions avec le régime de Vichy. Le « catho » dérangeant se réjouissait même d'avoir fréquenté l'école laïque et républicaine. Il est parti en laissant « son » dernier mot, le deuxième tome de ses mémoires, publié en 2003 : *Mémoires d'outre-siècle, 1962-1981 : À gauche toute, bon Dieu !* (Cerf) ●

Chloé Andries